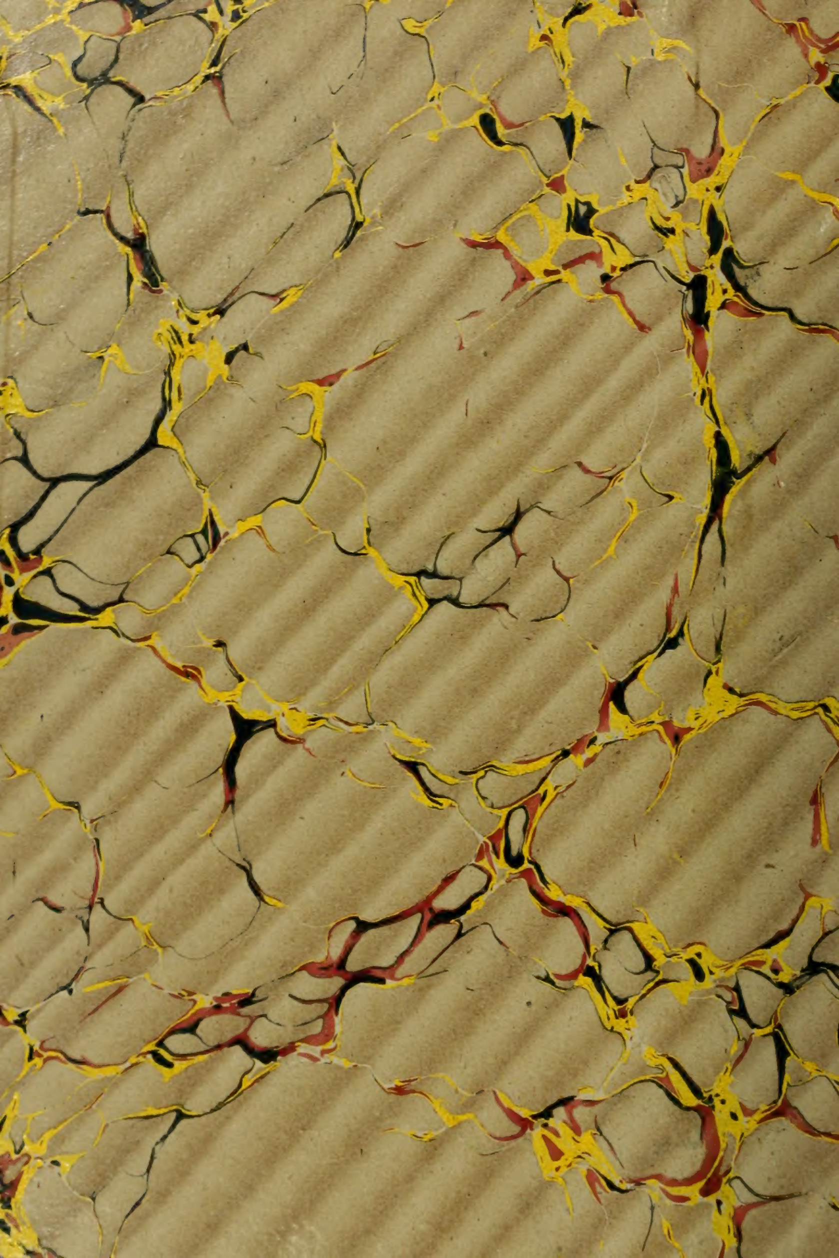
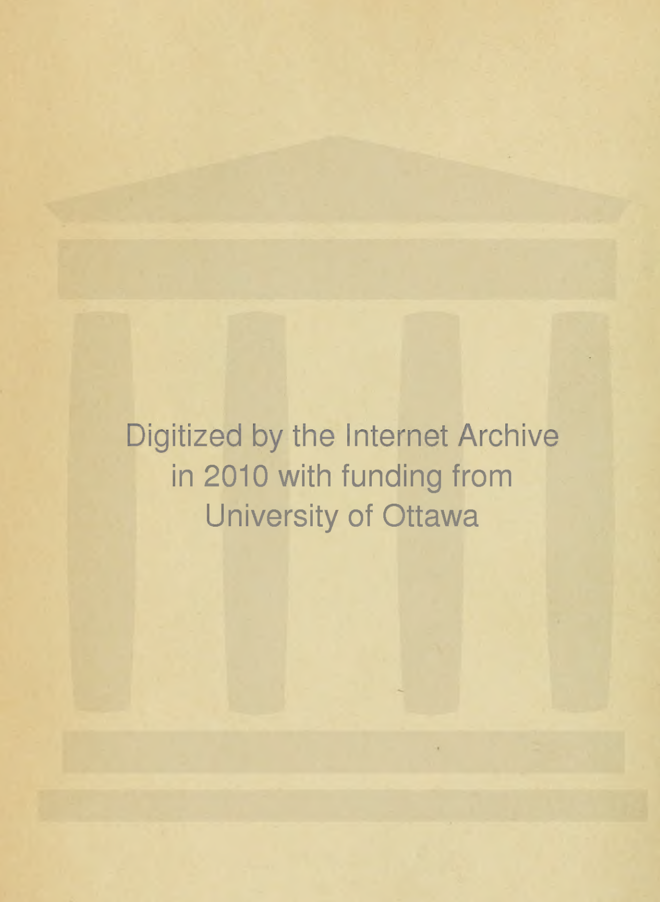
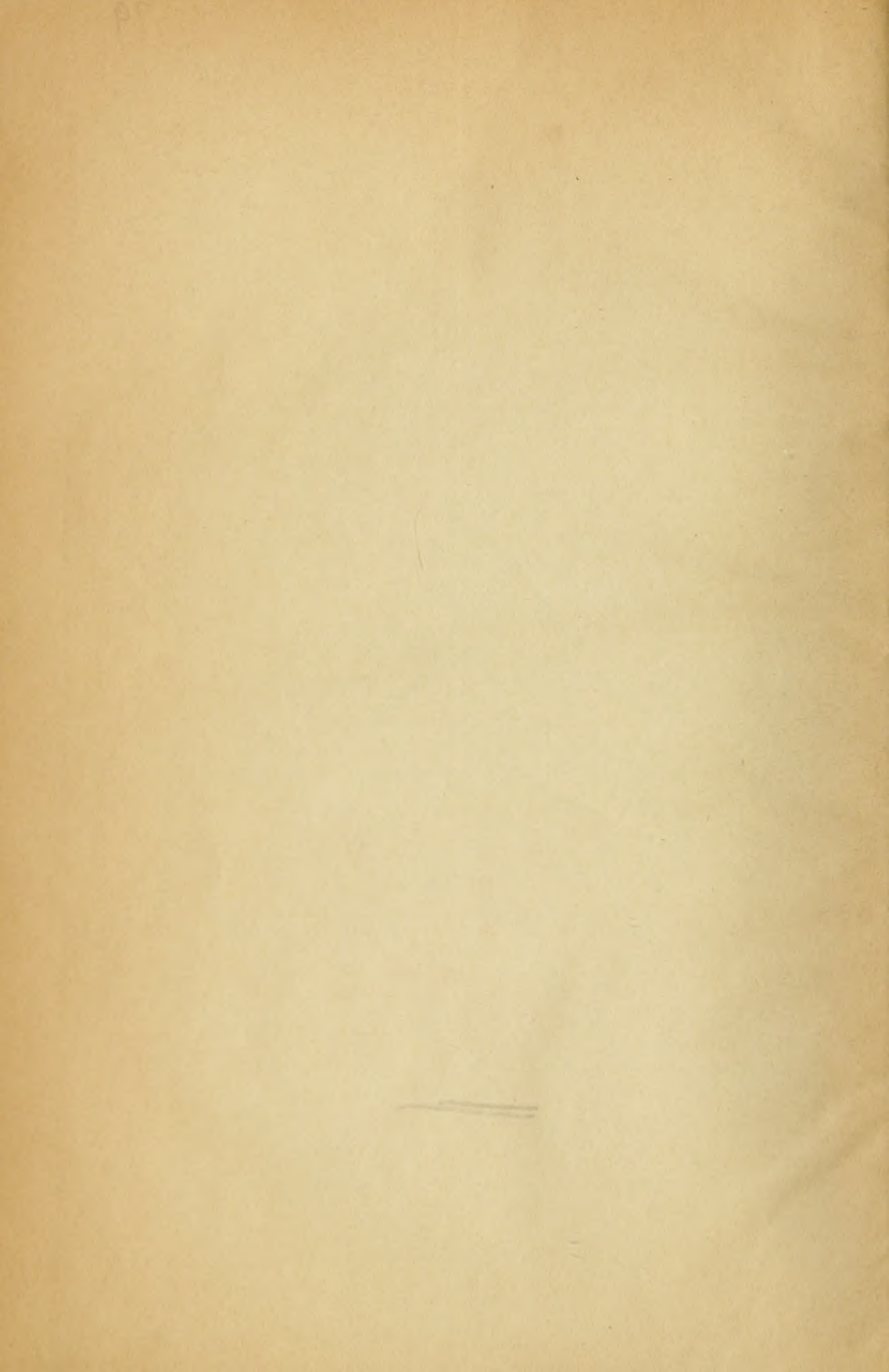

3 1761 07828629 1









COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

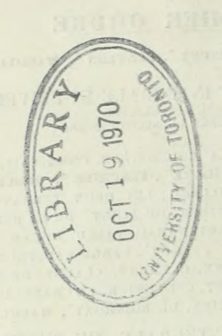
60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SEIZIÈME,

CONTENANT LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE BOURDALOUE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR, AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE, BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845.


LIBRARY
OCT 19 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

SOMMAIRE

DES AUTEURS ET DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

BOURDALOUE.

Petit-Montrouge. — Imprimerie de L. Migne.

INSTRUCTIONS

ET

EXHORTATIONS.

AVERTISSEMENT.

Quoique ce ne soient ici que des Exhortations et quelques Instructions chrétiennes, on y reconnaîtra tout le caractère du P. Bourdaloue, et l'on n'y verra rien qui dégénère de la force et de la solidité de ses sermons. Non pas qu'il faille s'attendre de trouver des discours aussi étendus et aussi remplis que des sermons communément le doivent être : l'habileté du prédicateur est de se proportionner aux lieux, aux occasions, aux sujets, et voilà ce que le P. Bourdaloue savait parfaitement.

En quelque degré d'excellence qu'il ait possédé le talent de la prédication, il ne comptait ni sur son génie naturel, ni sur la facilité qu'un fréquent exercice pouvait lui avoir acquise; mais, n'eût-il à parler que dans une campagne, dans un hôpital ou dans une prison, il se préparait avec soin et croyait devoir ce respect à la parole de Dieu, dont il était l'interprète.

Comme il se fait dans Paris diverses assemblées de charité en faveur des pauvres, et qu'elles commencent ordinairement par une exhortation, on s'adressait pour cela souvent au P. Bourdaloue. Outre sa réputation, qui le faisait désirer partout, on avait d'autant plus volontiers recours à lui, qu'il accordait plus aisément ce qu'on lui demandait là-dessus et sur tout ce qui lui donnait quelque matière d'exercer son zèle. Car il n'était pas de ceux qui ne veulent paraître qu'au grand jour et que dans les actions d'éclat : tout lui convenait, dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait composé jusqu'à sept exhortations pour ces sortes d'assemblées : savoir, deux sur la charité à l'égard des pauvres en général, et cinq sur la charité envers les prisonniers, envers les orphelins, envers les nouveaux catholiques et envers des séminaires qu'on travaillait à établir.

On ne souhaitait pas moins de l'entendre dans les maisons religieuses; mais il y a moins fait d'exhortations particulières, parce qu'il ne pouvait fournir à tout, et que d'ailleurs il y prêchait plusieurs fois chaque année dans des cérémonies de vêtures et de professions. J'ai joint aux exhortations pour les communautés religieuses, celle qui regarde les prêtres. C'est un discours que fit le P. Bourdaloue dans une assemblée d'ecclésiastiques. Il y relève la dignité du sacerdoce, et personne peut-être n'en eut de plus hautes idées que lui. On sait quelle était son exactitude et, si on l'ose dire, sa délicatesse sur toutes les choses qui avaient rapport au service divin et au sacré ministère des autels. Mais c'est cela même qui l'excitait à représenter plus fortement aux ministres du Seigneur les obligations de leur état, et les scandales qui pouvaient le déshonorer et l'avilir. Il garde néanmoins dans cette exhortation toutes les mesures convenables, et ne s'écarte point des sentences d'estime et de vénération que méritent un grand nombre de dignes ecclésiastiques, assidus à leurs fonctions, exemplaires dans leur vie et orthodoxes dans leur doctrine.

Ce qui l'engagea aux dix exhortations sur la passion de Notre-Seigneur, c'est la coutume qui s'observe chez les jésuites, de faire en chaque maison tous les mercredis et tous les vendredis, depuis le premier dimanche de Carême jusqu'au dimanche des Rameaux, une exhortation publique sur les souffrances de Jésus-Christ. Le P. Bourdaloue satisfit, comme les autres à ce devoir, pendant les quatre années qu'il fut employé à prêcher en province les Dominicales; et les personnes de piété qui cherchent à s'entretenir de bonnes lectures durant le carême n'en peuvent guère choisir de plus solides que ces exhortations, ni de plus édifiantes.

On pourra également profiter des instructions chrétiennes qui suivent les exhortations. Ce sont des avis spirituels et des règles de conduite qu'a donnés le P. Bourdaloue à différentes personnes qui le consultaient et dont il gouvernait la conscience. J'en ai supprimé plusieurs que j'avais pris soin de ramasser, et qu'on avait bien voulu me confier. J'ai jugé qu'il était inutile d'en grossir ce recueil, parce que ce ne sont que de simples abrégés de Sermons qu'il a faits sur les mêmes matières. Les douze instructions que j'ai retenues suffisent pour faire voir avec quel esprit de religion et quelle sagesse cet habile directeur conduisait les âmes dans le chemin du salut.

Après les quatorze volumes de la première édition des ouvrages du P. Bourdaloue, ou les quinze de la seconde, je ne crois pas qu'on attende quelque chose au delà, ni qu'on m'accuse de ne lui avoir pas rendu tout ce qui lui appartenait. Si je puis néanmoins encore prendre le temps de parcourir ses papiers, et qu'il s'y rencontre des pensées détachées et des remarques qu'il n'ait mises nulle part en œuvre, je n'en priverai pas le public. Il n'y a rien à perdre d'un homme si juste dans ses réflexions, et si chrétien dans toute sa morale.

Approbation de M. l'abbé Robuste, docteur de la société de Sorbonne et censeur royal des livres.

J'ai lu, par ordre de monseigneur le chancelier, un ouvrage intitulé Exhortations et Retraite spirituelle à l'usage des communautés religieuses du P. Bourdaloue, de la compagnie de Jésus. *On y trouvera cette profondeur et cette force de raisonnement qui forment le caractère de l'éloquence mâle du P. Bourdaloue. Quelque rebelle et quelque opiniâtre qu'on puisse être, il faut se rendre et s'avouer absolument convaincu. Ce grand homme ne connaît d'autres beautés que celles qui naissent de la vérité. Le vrai seul, habilement développé et fidèlement mis dans son jour, voilà ses charmes qui enlèvent et qui soumettent. Toutefois l'autorité du vrai, présenté parfaitement, ne lui donne rien d'impérieux. Ce qu'il expose est accompagné d'autant de simplicité que de solidité. Son exactitude est encore admirable : cette éloquence si vive, si sublime, si rapide, est toujours jointe à la précision la plus scrupuleuse de l'Ecole. C'est de quoi on aura une nouvelle preuve dans ces Exhortations et dans cette Retraite spirituelle du P. Bourdaloue. Le nom seul de leur auteur suffit pour faire leur éloge, et elles seules suffiraient pour faire l'éloge de leur auteur.*

A Paris, ce 15 *octobre* 1721.

ROBUSTE.

EXHORTATION PREMIÈRE.

Sur la charité envers les pauvres.

Date eleemosynam : et omnia munda sunt vobis.

Donnez l'aumône, et vous serez entièrement purifiés (S. Luc, ch. XI).

Voilà, mesdames, une grande promesse ; et, pour la bien entendre, il est nécessaire de savoir en quoi consiste cette corruption du siècle que vous avez à craindre et contre laquelle l'aumône vous servira de préservatif. Il faut examiner les causes les plus ordinaires d'où elle procède ; il faut voir les pernicieux effets dont elle est elle-même la source, et rechercher enfin les remèdes que vous y pouvez opposer. Or, je ne puis mieux vous faire comprendre tout cela qu'en supposant un principe de saint Bernard, qui, dans la morale évangélique, est incontestable et que je tire d'un de ses sermons. Il y a trois choses, dit ce Père, infiniment exposées dans le monde, et qu'il est d'une extrême difficulté d'y conserver : l'humilité, la chasteté, la piété : l'humilité au milieu des richesses du monde; la chasteté au milieu des délices du monde, et la piété dans l'embarras des affaires du monde : *Periclitatur humilitas in divitiis, castitas in deliciis, pietas in negotiis* (*Bern.*). C'est-à-dire qu'il n'est presque pas possible d'avoir du bien et d'être humble; de vivre à son aise et d'être chaste; de vaquer aux affaires temporelles, et de ne pas oublier Dieu. Mais voici, mesdames, l'excellent moyen que je viens vous enseigner pour vous garantir de ces trois écueils : c'est la pratique des œuvres de charité. Vous êtes dans des conditions opulentes, dans des conditions commodes, dans des conditions agissantes au dehors et chargées de soins ; or, je prétends qu'il n'est rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne, pour défendre votre humilité de l'orgueil des richesses, pour défendre votre pureté des attraits d'une vie sensuelle, et pour défendre votre piété de la dissipation des affaires humaines : trois points qui feront le partage de cet entretien et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité, mesdames, qui n'est que trop connue et dont nous n'avons que trop d'exemples dans l'usage du monde; les richesses inspirent l'orgueil, et rien n'est plus rare qu'un homme humble dans l'opulence, et modeste dans la fortune. Cet éclat qui environne un riche du siècle, cette pompe et cette magnificence qu'il étale aux yeux du public, ce crédit où il se voit, ce pouvoir de tout entreprendre et de tout faire, ces honneurs que lui rend le commun des autres hommes, ces respects, ces soumissions et, si je l'ose dire, ces adorations, tout cela l'éblouit de telle sorte, qu'il ne se connaît plus lui-même et qu'il s'évanouit dans ses vaines idées, se faisant un prétendu mérite de son abondance, se persuadant que tout lui est dû, ne voulant dépendre de personne, et voulant qu'on dépende de lui; affectant une grandeur d'autant plus onéreuse à ceux que la nécessité y asservit, qu'elle n'est souvent bâtie que sur l'injustice, et que c'est le fruit de ses concussions et de ses usures. N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours, et quoiqu'on en murmure et qu'on en conçoive de l'indignation, tant de riches mondains au-dessus de tous les discours et à couvert de tous les traits de l'envie en sont-ils moins fiers, moins présomptueux, moins remplis d'eux-mêmes? Or, je soutiens qu'un des correctifs les plus propres à réprimer ces sentiments et à rabattre cet orgueil, c'est l'obligation de l'aumône et des œuvres de charité, mûrement considérée et fidèlement accomplie. Ecoutez-en la preuve.

Car, en vertu de ce devoir indispensable, voici, pour l'instruction du riche et pour son humiliation, comment il doit raisonner : J'ai du bien ; mais, dans le fond, ce bien ne m'appartient pas; ou, s'il m'appartient, ce n'est qu'à des conditions que je ne me suis pas imposées moi-même, mais qui m'ont été imposées et ordonnées indépendamment de moi ; marque évidente de ma sujétion. J'ai du bien, mais Dieu en est le premier maître, le premier propriétaire, et je n'en suis proprement que l'économe et le dispensateur; tellement que si j'en dispose, ce ne doit point être selon mon gré ni comme il me plaît, mais selon le gré de Dieu et par les ordres de Dieu. J'ai du bien, mais j'en dois rendre compte, et un compte très-rigoureux ; le jour viendra où je serai appelé devant le tribunal de Dieu, et où il me dira ce qui fut dit à ce fermier de l'Evangile : *Redde rationem villicationis tuæ*

(*Luc.*, XVI) : Faites voir quelle a été votre administration et comment vous vous en êtes acquitté; compte dont je ne pourrai me défendre et qu'il faudra nécessairement subir. Enfin, j'ai du bien; mais tout ceci m'apprend que ce bien ne vient point de moi. Je n'ai rien que je n'aie reçu; or, si je l'ai reçu, pourquoi tant me glorifier comme si je le tenais de moi-même et que tout ce que je suis, je le fusse par moi-même? *Quid habes, quod non accepisti? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* (I *Cor.*, XIV)? Ainsi, dis-je, doit raisonner un riche, et ainsi peut-il trouver dans ses richesses de quoi l'humilier.

Mais encore ce bien qui n'est pas à lui, ou qui n'est à lui que sous certaines conditions; ce bien qu'il n'a dans les mains que pour le dispenser et pour le partager; ce bien dont il est comptable et dont il aura à répondre; ce bien qu'il a reçu, pour qui l'a-t-il reçu et à quoi doit-il l'employer? C'est pour les pauvres que ce bien lui est confié, et c'est à la subsistance des pauvres que Dieu l'a destiné; d'où il s'ensuit que le riche n'est pas riche pour lui-même, mais pour les pauvres; c'est-à-dire qu'il n'est pas riche pour satisfaire son ambition, pour contenter sa cupidité, pour entretenir son luxe, pour s'élever, pour dominer; mais qu'il l'est pour subvenir aux besoins des pauvres, pour soulager les misères des pauvres, pour fournir le pain aux pauvres et pour les nourrir.

Voilà le dessein que la Providence s'est proposé; voilà les vues qu'elle a eues sur lui; et, par conséquent, le bien qu'il possède, il ne le doit pas seulement regarder comme son bien, mais comme le bien du pauvre, puisqu'il en est redevable au pauvre. Oui, dit saint Ambroise, parlant aux riches du siècle, et leur remontrant leur plus essentielle obligation en qualité de riches, surtout de riches chrétiens, ce que vous retenez hors votre nécessaire, c'est l'aliment du pauvre, c'est le vêtement du pauvre, c'est son fonds : *Famelici panis est quem tu detines, nudi tunica* (*Ambr.*). Il ne faut donc point tant faire parade de ces trésors d'iniquité que vous vous appropriez, de ces brillants équipages, de ces superbes édifices, de ces somptueux repas, de tout ce faste où vous vous montrez avec des airs si dédaigneux et si hautains. Car, sous cette vaine splendeur et sous cette apparence trompeuse, savez-vous ce que vous êtes et comment vous devez être considéré? comme un tuteur qui, pour sa propre élévation et pour s'agrandir dans le monde, enlèverait le bien de son pupille, et laisserait cet innocent périr sans secours et sans appui; comme un usurpateur qui, par violence et par voie de fait, se rendrait maître d'un héritage et priverait le légitime héritier de toutes ses espérances et de ses justes prétentions. Pensées bien humiliantes, mesdames, pour une multitude infinie de riches, mais pensées solides et vraies. Il n'y a rien dans ces comparaisons, quelque odieuses qu'elles paraissent, ni à diminuer, ni à corriger.

De là même, par une nouvelle conséquence que je tire toujours des mêmes principes, et que je vous applique spécialement, mesdames, je conclus que, dans l'état opulent où Dieu vous a placées, vous êtes, à le bien prendre, les servantes des pauvres, puisque vous êtes destinées par l'ordre de Dieu à les assister dans leurs nécessités, à les secourir dans leurs infirmités, à les chercher pour cela et à les prévenir. Ames chrétiennes, vous ne vous offenserez point de cette qualité de servantes, et vous pardonnerez cette expression à mon zèle, dès que vous en comprendrez tout le sens. Etre servantes des pauvres, c'est être servantes de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ en personne, sortant de son tabernacle, et rompant le voile qui le couvre, se présentait sensiblement à votre vue, quelle est celle qui ne tiendrait à honneur de le servir, qui n'aurait là-dessus les mêmes soins, les mêmes empressements que Marthe, qui ne s'emploierait avec joie aux mêmes offices, qui refuserait rien, et qui trouverait rien indigne d'elle et de son ministère? Or, il est de la foi, mesdames, et Jésus-Christ lui-même vous l'a déclaré, que tout ce que vous faites aux pauvres, c'est à lui que vous le faites : *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (*Matth.*, XXV). Ce sont entre les hommes les plus petits selon le monde : *Ex minimis;* mais, tout petits, tout vils et tout méprisables qu'ils sont dans l'estime du monde, Jésus-Christ se les est associés, ou s'est associé à eux. Il les a établis auprès de vous comme ses substituts : *Ex his meis minimis;* et par ma bouche il vous fait encore annoncer aujourd'hui qu'il compte tous les services que vous leur rendez, et qu'il les met au nombre de ceux qui lui sont rendus : *Quamdiu uni fecistis, mihi fecistis.* Vérité indubitable dans la religion; vérité qui s'étend jusqu'à nos souverains mêmes et à nos rois : et ne les voyons-nous pas, dans cet esprit, abaisser devant les pauvres cette majesté redoutable sous qui tremblent tant de peuples, et qui fait plier les plus fières nations? Ne les voyons-nous pas laver eux-mêmes les pieds des pauvres; oubliant alors que ce sont des sujets, et les derniers de leurs sujets, pour reconnaître que ce sont les images vivantes du premier de tous les maîtres? *Quamdiu fecistis uni ex his meis minimis, mihi fecistis.*

C'est ainsi, mesdames, que vous ne rougirez point d'être appelées servantes des pauvres; c'est ainsi que vous en ferez gloire; mais, du reste, dans cette gloire même qui vous en reviendra selon Dieu et devant Dieu, vous trouverez un remède bien efficace contre ces enflures de cœur si ordinaires dans les conditions opulentes, et un contre-poids bien puissant contre ces hauteurs que la possession des richesses ne manque guère d'inspirer. Eussiez-vous tous les trésors de la terre, vous serez humbles : pourquoi? parce que, les regardant avec les yeux de la foi, et voulant en faire un usage tel que la Providence l'a réglé, vous vous souviendrez

que ces trésors sont pour vous des engagements à vous intéresser en faveur des pauvres, à les connaître et à communiquer avec eux ; à vous charger de leur entretien, de leurs dettes, de leurs affaires ; à leur ménager des fonds, à leur procurer du travail, à leur tenir lieu de tutrices et de mères ; disons mieux, et ne craignons point de reprendre un terme qui relève votre charité bien loin de la dégrader, à leur tenir lieu de servantes en Jésus-Christ. Sous ces dehors rebutants qui les exposent, par le monde profane, à de si injustes mépris, vous les respecterez et vous les honorerez. Autant de services qu'ils recevront de vous seront autant d'exercices d'une humilité toute religieuse, autant de traits d'une sainte ressemblance avec Jésus-Christ anéanti, autant de degrés que vous acquerrez d'une des vertus fondamentales du christianisme, et autant d'exemples que vous en donnerez.

Voilà quelle fut dans toute la grandeur royale l'humilité d'un saint Louis, quelle fut l'humilité des deux Elisabeth, l'une reine de Hongrie, et l'autre reine de Portugal ; quelle fut l'humilité de tant d'illustres princesses, de tant de pieuses veuves, de tant de vierges dévouées à la miséricorde. Elles ont été dans des rangs distingués, et dans ces hauts rangs elles ont eu de grands domaines, de grands héritages, de grands biens : mais jamais les vit-on s'en prévaloir? Au milieu de cette affluence, vous savez, Seigneur, de quoi elles s'estimaient heureuses, de quoi elles s'applaudissaient dans le secret de leur âme, de quoi elles vous bénissaient : c'est, mon Dieu, d'avoir été choisies comme les ministres de votre providence pour le soulagement des pauvres. Vous savez de quels bas sentiments d'elles-mêmes elles étaient pénétrées, lorsque, entrant dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les cachots les plus obscurs, elles vous adoraient en esprit, et embrassaient les genoux de ces malheureux, vers qui il vous avait plu de les envoyer. Quoi qu'il en soit, mesdames, un des plus assurés préservatifs pour sauver l'humilité chrétienne des atteintes de l'orgueil parmi les richesses temporelles, ce sont les œuvres de charité : *Periclitatur humilitas in divitiis;* et je vais de plus vous montrer que c'est un des plus sûrs moyens pour sauver l'innocence et la pureté du cœur des amorces d'une vie sensuelle : *Castitas in deliciis.* C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est certain, mesdames, et la foi, la raison ne permettent pas d'en douter, que l'innocence et la pureté du cœur n'a point de plus grand ennemi dans le monde que ce qui s'appelle une vie molle et voluptueuse. Sans parler de ces voluptés grossières et criminelles, qui d'elles-mêmes sont condamnées par la loi de Dieu, je dis que celles qui passent même pour indifférentes, et que notre amour-propre prétend avoir droit de rechercher comme honnêtes et permises, ne laissent pas d'avoir une opposition spéciale avec cette pureté de corps et d'esprit dont le christianisme fait profession. C'est pour cela que saint Paul, qui jugeait des choses dans l'exactitude des maximes évangéliques, parlant des veuves chrétiennes, disait sans hésiter que celle qui veut vivre à son aise et dans les délices, quoiqu'elle ait l'extérieur et les apparences d'une personne vivante, est déjà morte selon l'âme et doit être réputée telle : *Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est* (I *Tim.*, V). Pourquoi? parce qu'il n'est pas moralement possible, répond saint Chrysostome, qu'aimant son corps jusqu'à la délicatesse, elle maintienne son esprit dans cette disposition de sévérité qui est le rempart et le soutien nécessaire de la continence. Car qu'est-ce que la continence, sinon ce pouvoir absolu, cet empire qu'une sainte sévérité nous fait prendre sur nos sens pour les gouverner, pour les réprimer, pour arrêter toutes leurs révoltes, et pour les soumettre à la loi de Dieu en les soumettant à la raison?

Etrange misère de l'homme affaibli par le péché! Avant son péché, il pouvait mener une vie délicieuse, il pouvait sans péril goûter les fruits de la terre et en accorder à ses sens toutes les douceurs ; mais, depuis le péché, il n'y a plus que la pénitence, et qu'une pénitence austère qui lui convienne, parce qu'il n'y a plus que cette austérité qui puisse le contenir dans le devoir et l'empêcher de se corrompre. Cependant, mesdames, vous n'ignorez pas à quoi nous porte l'esprit du monde : à flatter nos corps, à leur donner tout ce qu'ils demandent, à leur procurer toutes les commodités, à ne les gêner et à ne les mortifier en rien, à les entretenir dans un embonpoint qui dégénère en sensualité et communément en impureté. Vie des sens, vie épicurienne, vie que les sages mêmes du paganisme ont réprouvée : jugez si jamais elle peut se concilier avec une religion pure et sans tache comme la nôtre. Faut-il donc s'étonner que le dérèglement des mœurs soit si général, que la contagion gagne si vite et qu'elle se répande si loin? Ce qui m'étonnerait plus mille fois et ce que je traiterais de prodiges, c'est qu'une chair ainsi nourrie, ainsi ménagée, ainsi idolâtrée, pût demeurer chaste et qu'elle fût insensible aux pointes de la passion.

Or, quel est, mesdames, le moyen que la Providence vous fournit pour vous préserver d'un danger si ordinaire et presque inévitable au milieu du monde, surtout au milieu de ce monde perverti, de ce grand monde où vous vivez? c'est la pratique des œuvres de charité et de miséricorde. C'est, dis-je, de vous employer pour les pauvres, de les appeler auprès de vous, ou d'aller vous-mêmes à eux, d'entrer dans la connaissance et dans le détail de toutes les extrémités où ils sont réduits, de les interroger là-dessus, de leur donner tout le temps de s'expliquer, et de les écouter avec attention ; de ne vous pas contenter de ce qu'ils vous disent ou de ce qu'on vous en dit, mais de vous transporter sur les lieux et de vous rendre témoins des choses ; de voir comme ils sont logés, comme ils sont couchés, comme ils sont vêtus, de quel

pain ils usent et à quelle disette ils sont continuellement exposés. Je prétends, et vous l'éprouverez, que rien n'est plus capable de vous détacher de vous-mêmes, de vous inspirer l'esprit de mortification, de vous accoutumer aux exercices d'une vie pénitente, de vous faire négliger tous ces ajustements, toutes ces propretés, toutes ces superfluités, dont vous avez peut-être trop de fois cherché, ou à parer votre corps, ou à satisfaire ses appétits. Par conséquent, que rien ne doit plus vous garantir de cet aiguillon de la chair que saint Paul ressentait lui-même et qui lui faisait former tant de vœux, verser tant de pleurs, pousser tant de soupirs, pratiquer tant de jeûnes, captiver ses sens et châtier son corps avec tant de rigueur, craignant que cet ennemi domestique n'eût l'avantage sur lui et qu'il ne le précipitât dans l'abîme : *Datus est mihi stimulus carnis qui me colaphizet; propter quod ter Dominum rogavi....* (II *Cor.*, XII) *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar* (I *Cor.*, IX). Reprenons tout ceci, et comprenez-en la vérité par la simple exposition que j'en vais faire.

De là, en effet, mesdames, de cette vue que vous aurez de tant d'objets de douleur et de compassion, vous apprendrez à vous occuper moins de vos personnes et à rechercher moins les plaisirs du siècle. Il est impossible d'avoir devant les yeux de tels spectacles, et de ne penser alors qu'à se bien traiter, qu'à se divertir et à se réjouir. Il faudrait avoir pour cela éteint dans son cœur tout sentiment de religion et même tout sentiment d'humanité. La triste image que forment dans l'esprit toutes ces misères y demeure profondément imprimée ; on la remporte avec soi, et, par un effet très-naturel, on ne trouve presque plus de goût à rien. Heureuse préparation à la grâce, qui survient dans une âme et qui souvent achève ainsi de la déprendre absolument des vains attraits du monde et de tous les attachements sensuels qui servaient à l'amollir.

De là vous apprendrez à retrancher ces excès dans les ornements précieux, dans les repas somptueux, dans les mets exquis et délicieux, qui contribuaient à exciter le feu de la cupidité et qui l'entretenaient. Vous aurez honte de vous voir si abondamment pourvues de tout, tandis que les pauvres n'ont pas le nécessaire. Urie, mari de Bethsabée, ne voulut point entrer dans sa maison ni reposer autrement que sur la terre : Parce, dit-il, que l'arche de Dieu, que toute l'armée d'Israël, que mon général et tous mes compagnons n'habitent présentement que sous des tentes. Voilà ce que vous vous direz à vous-mêmes : Quelle différence y a-t-il donc entre ces pauvres et moi? ne sont-ce pas les enfants de Dieu comme moi? ne sont-ce pas ses créatures? Cette réflexion vous touchera; elle en a touché bien d'autres, et leur a fait faire des sacrifices qui maintenant vous paraîtraient au-dessus de vos forces, si je vous les proposais ; mais qui, tout généreux qu'ils sont, vous deviendraient faciles, si vous aviez considéré de près la déplorable situation de cette multitude d'hommes, de femmes, de filles que la faim dévore, et dont la vie est moins une vie qu'une mort lente et accablante.

De là vous apprendrez à souffrir : je dis, mesdames, à souffrir en mille occasions, que vous n'éviterez jamais, quoi que vous fassiez, et où il vous serait si important de savoir sanctifier vos peines, et en profiter. Car prenez telles mesures qu'il vous plaira, c'est un arrêt du ciel, et un arrêt irrévocable, que nous devons tous avoir en ce monde nos afflictions et nos adversités : si ce n'est pas l'une, ce sera l'autre. Il n'est donc point question de vouloir s'en exempter, puisque nous n'y pouvons réussir. Il faudrait seulement se les rendre utiles et salutaires ; il faudrait, en les acceptant, se conformer aux desseins de Dieu, qui veut que ces amertumes de la vie nous servent de préservatif contre le penchant et les inclinations vicieuses de la nature corrompue. Mais c'est à quoi nous ne pouvons consentir. On se soulève, on résiste, on repousse, autant que l'on peut, la main du Seigneur ; et, si l'on est trop faible pour en arrêter les coups, du moins on s'aigrit, comme Pharaon, on s'emporte, on se plaint. Or, rien ne fera plus tôt cesser toutes vos aigreurs et toutes vos plaintes, que les souffrances des pauvres. Dès que vous en rappellerez le souvenir, par la comparaison de leurs maux et des vôtres, vous verrez que Dieu vous épargne bien encore ; vous vous reprocherez votre sensibilité extrême, vous vous encouragerez, vous vous fortifierez, et peu à peu vous vous élèverez au-dessus de cette mollesse qui vous abattait et dont les suites sont si dangereuses et si funestes.

De là même vous apprendrez enfin à soutenir les pratiques de la pénitence. On n'en a que trop d'horreur, et l'on ne se livre que trop là-dessus à ses répugnances naturelles ; mais, pour les surmonter, ce sera assez d'un regard sur ces pauvres, vers qui votre charité vous conduira. Vous vous demanderez à vous-mêmes en quoi ils ont plus péché que vous, ce qu'ils ont fait, et par où ils se sont attiré tous les fléaux dont le ciel les a affligés. Après avoir opposé de la sorte péché à péché, vous opposerez pénitence à pénitence. Vous rassemblerez tout ce que l'Eglise vous ordonne de plus rigoureux, tout ce qu'un confesseur prudent et ferme vous prescrit de plus pénible, tout ce qu'intérieurement l'esprit de Dieu vous inspire de plus sévère et de plus mortifiant. Vous mettrez tout cela dans la balance du sanctuaire, et vous examinerez ce qu'il peut y avoir en tout cela qui égale les misères que vous avez vues et que vous voyez tous les jours. Ah ! mesdames, quel sujet de confusion pour vous ! quelle instruction ! et, quand il s'agira d'une abstinence, d'un jeûne, d'une retraite, de quelque exercice que ce puisse être, si votre délicatesse en est blessée, si vos sens en sont troublés, si l'amour-propre vous suggère des prétextes qui semblent vous en dispenser, fau-

dra-t-il à toutes les excuses et à tous les prétextes d'autres réponses que celle-ci : sont-ce là les abstinences des pauvres, sont-ce là leurs jeûnes? est-ce là leur solitude? n'ont-ils rien de plus rude à porter, et est-ce là que se réduit leur pénitence? Vous connaîtrez ainsi combien celle qu'on vous demande est légère, et combien vous seriez inexcusables de ne vouloir pas vous y assujettir. Vous vous y soumettrez plus aisément, et vous ne chercherez point tant à la diminuer, ni à l'adoucir. Vous l'embrasserez avec confiance ; et, parce que de prendre soin des pauvres, d'essuyer leurs chagrins, leurs mauvaises humeurs, leurs grossièretés ; de vaincre les dégoûts et les soulèvements de cœur que peut causer l'accès de ces demeures infectées par la pauvreté et par tout ce qui l'accompagne, c'est déjà une des œuvres de la pénitence les plus laborieuses, vous n'en deviendrez que plus zélées pour ces devoirs de miséricorde, et que plus fidèles à les accomplir. Tellement que la charité sera tout ensemble, et le motif pour animer votre pénitence, et la matière pour l'exercer. Remède infaillible contre les passions et les désirs déréglés de la chair.

Travaillez, mesdames, travaillez par toutes les voies qu'on vous présente, à vous maintenir dans cette pureté que l'Apôtre recommandait si fortement aux premiers fidèles. Tout prévenu que je suis de l'estime la plus sincère pour les personnes qui m'écoutent, j'ai cru ne devoir pas omettre dans cette assemblée un point de morale sur quoi le maître des nations s'est tant de fois expliqué, parlant à des saints, et dans la plus grande ferveur du christianisme. Que celui qui est pur devant Dieu se purifie toujours davantage : car ce Dieu de pureté ne se communique qu'aux âmes pures. Les anges mêmes à ses yeux ne sont pas exempts de toute tache ; que sera-ce de nous, fragiles mortels? et, sans une attention continuelle et de violents efforts, comment serons-nous en sûreté au milieu de tant de piéges qui nous environnent, et où nous pouvons nous perdre? Concluons par un troisième avantage des œuvres de la charité chrétienne, qui est de conserver l'esprit de piété parmi les soins du monde : *Pietas in negotiis.* C'est par où je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Il est difficile d'allier ensemble l'esprit de piété et l'embarras des affaires du monde. Car la piété consiste dans les sentiments intérieurs d'une âme retirée en elle-même et occupée de Dieu ; mais les soins et les affaires du monde l'obligent à sortir de cette retraite, et, par mille mouvements inquiets et empressés qui la dissipent, lui font insensiblement oublier Dieu, et tourner toutes ses pensées vers la terre. C'est pourquoi saint Paul déclare que tout homme qui veut s'engager dans la milice de Dieu, c'est-à-dire se donner à Dieu, être à Dieu, goûter les choses de Dieu, ne doit point s'ingérer dans les intrigues et les intérêts du siècle : *Nemo militans Deo implicat se negotiis* (II *Tim.*, II). C'est pourquoi le saint auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, qui dut être un des hommes les plus versés et les plus consommés dans les mystères de la vie spirituelle et dévote, nous avertit sans cesse de n'entrer point trop dans les affaires humaines ; et que, se proposant lui-même pour exemple, il reconnaît que jamais il ne s'est trouvé parmi le monde, qu'il n'en soit revenu plus imparfait qu'il n'était : *Quoties inter homines fui, minor homo redii* (*Imit. Christ.*). C'est pourquoi les prêtres du Seigneur, les ministres de l'Eglise, les religieux vivent dans l'éloignement et la séparation du monde, ou du moins y doivent vivre, autant que leur état le comporte et qu'il le demande, parce qu'ils sont consacrés par une vocation particulière au culte de Dieu, et appelés à un plus haut point de piété et de perfection.

Je ne veux pas néanmoins par là, mesdames, vous porter à un renoncement entier, et ce n'est pas ma pensée qu'il soit de votre piété d'abandonner toutes les affaires attachées par la Providence à votre condition. Bien loin que ce fût une vraie piété, ce serait aller directement contre les vues du ciel ; et, à parler en général, la piété est encore moins exposée dans une vie agissante, dans une vie de travail et d'affaires, quoique temporelles et toutes profanes, que dans une vie oisive, que dans la vie de la plupart des femmes du siècle, dont les journées se passent à ne rien faire. Car j'appelle ne rien faire, n'être occupé que de sa personne, n'être occupé que de ses parures, n'être occupé que de son jeu, n'être occupé que de visites inutiles, que de vaines conversations, que de lectures agréables : frivoles amusements, qui n'arrêtent point assez l'esprit pour le détourner de mille idées dangereuses ; au lieu que les affaires et l'attention qu'on leur donne ferment du moins la porte à tous ces objets et à tous les sentiments, à tous les désirs criminels qu'ils ne manquent point d'inspirer.

Mais du reste, mesdames, si l'un est encore plus à craindre que l'autre ; si l'esprit de piété peut encore moins se soutenir dans l'inutilité de vie et d'oisiveté, que dans les affaires, il est toujours vrai qu'au milieu du bruit et du tumulte des affaires il se relâche, il se ralentit tout à fait et s'amortit. Or, par où l'entretiendrez-vous, et par où le réveillerez-vous? point de meilleur moyen que ces bonnes œuvres dont je parle, que les œuvres de charité et de miséricorde. Prenez garde : je ne viens pas, dans une morale outrée, condamner les soins ordinaires du monde, le soin d'une famille qu'il faut régler, le soin d'un bien qu'il faut administrer, le soin d'un héritage qu'il faut cultiver, le soin même d'un procès où l'on se trouve impliqué et où il faut nécessairement s'employer ; cent autres de cette nature, dont on est chargé et dont on ne peut raisonnablement se dispenser. Je m'en suis déjà expliqué et, je le répète, ce n'est point là ce que je reprends ni ce que dois reprendre. Je dis plus, et j'avoue qu'il y a tels engagements, telles conjonctu-

res, telles affaires, où ce serait plutôt un péché de négliger ces soins que d'y vaquer. Mais, cela posé, je vais plus avant et, ce que je voudrais aussi vous faire comprendre, c'est que vous ne pouvez mieux sanctifier tous les soins où votre état vous applique, qu'en y joignant le soin des pauvres. Vous me répondrez que c'est ajouter affaires sur affaires, et par conséquent que c'est se livrer à de nouvelles distractions, en se chargeant de nouvelles occupations. Ah! mesdames, j'en conviens, c'est une nouvelle occupation, mais une occupation sainte et sanctifiante, seule capable de communiquer à toutes les autres ce caractère de sainteté qui lui est propre, et de réparer dans vos âmes les dommages que toutes les autres ont coutume d'y causer. Concevez ma pensée.

Quoique les affaires du monde puissent être rapportées à Dieu, il y a néanmoins bien d'autres vues que la vue de Dieu qui peuvent nous y attacher, et qui n'y attachent en effet que trop tout ce que nous entendons sous le terme d'hommes mondains ou de femmes mondaines : vues de fortune, vues d'honneur et de distinction, vues d'élévation et de grandeur, vues d'intérêt, d'une passion démesurée d'avoir et de posséder, vues d'établissement, de commodité, de plaisir ; et, parce que toutes ces vues sont conformes à celles de la nature, ou plutôt parce que ce sont les vues mêmes de la nature, et que le poids de la nature nous entraîne presque malgré nous, il n'est pas surprenant que ces vues terrestres et naturelles prévalent aux vues surnaturelles et divines, qu'elles remplissent l'étroite sphère de notre cœur, qu'elles nous fassent perdre l'idée de cette dernière fin, où tout doit être référé et d'où vient à nos actions toute leur sainteté. Mais, par une règle contraire, voici, mesdames, quelle bénédiction particulière les œuvres de charité portent avec elles : ce n'est pas qu'elles occupent moins, mais c'est qu'elles occupent saintement. Et en effet, comme ce sont des œuvres où les sentiments humains ne peuvent guère avoir de part, comme ce sont des œuvres par elles-mêmes mortifiantes, souvent très-obscures et très-humiliantes, il n'y a communément que Dieu qui nous y engage, que Dieu qui nous y attire, que Dieu qu'on s'y propose et qu'on y cherche. On les entreprend pour lui, on les pratique pour lui, on les soutient pour lui. Or, est-il rien de plus propre à nourrir la piété, que cette intention droite et toute divine?

Jugez-en par vous-mêmes, mesdames, car c'est à vous-mêmes que j'en puis appeler ; et que dis-je, dont plusieurs d'entre vous n'aient une connaissance personnelle plus convaincante que tous les discours? Qu'avez-vous senti dans le secret de l'âme, et qu'y sentez-vous, toutes les fois que la charité adresse vos pas vers les pauvres pour les visiter et les assister? Etes-vous jamais entrées dans un hôpital, dans une prison, que votre cœur ne se soit auparavant élevé à Dieu? Quelles réflexions vous y ont occupées, et quelles réflexions en avez-vous remportées? Quand donc votre piété commence à se refroidir, c'est là immanquablement que vous la rallumez ; quand votre foi commence à s'affaiblir et à languir, c'est là immanquablement que vous la réveillez et que vous la fortifiez. Mais quel est l'aveuglement de je ne sais combien de femmes du monde? quoiqu'elles soient du monde et tout abîmées dans les soins du monde, elles sont néanmoins encore chrétiennes. Elles n'ont pas perdu certains principes qu'elles ont reçus de l'éducation ; elles ont de temps en temps des retours intérieurs, qui pourraient les remettre dans les voies d'une solide piété, s'ils étaient soutenus. Elles y voudraient marcher ; elles voudraient être plus recueillies et plus dévotes : car c'est ainsi qu'elles le disent elles-mêmes dans les rencontres, et qu'elles le font entendre. C'est quelquefois un pur langage : je le sais; mais je dois aussi convenir qu'il y en a plusieurs qui là-dessus sont de bonne foi et qui pensent en effet comme elles parlent. Elles gémissent du peu de goût qu'elles ont aux pratiques de la religion ; elles se plaignent de la sécheresse où elles se trouvent dans la prière ; elles souhaiteraient d'avoir plus de zèle pour leur salut, plus d'attention à cette grande affaire, et de se laisser moins distraire par les autres, qu'elles avouent n'être auprès de celle-là que des amusements et des bagatelles. Telles sont leurs dispositions; mais, parce qu'elles ne les secondent pas, ce sont des dispositions inutiles et qui ne servent même qu'à leur condamnation. Car elles devraient donc prendre les moyens qu'on leur propose pour parvenir à ce qu'elles désirent. Or, un de ces moyens, ce sont incontestablement les œuvres de charité. Avec cela, elles se mettraient en état de goûter Dieu davantage. Une visite des pauvres, un office qu'elles leur rendraient, serait une suspension salutaire des inquiétudes et des soins du monde ; et Dieu prendrait ces moments pour parler au cœur, pour les rappeler à elles-mêmes, pour leur retracer dans l'esprit les vérités éternelles, et pour leur en imprimer tellement le souvenir, que toutes les autres idées ne pussent l'effacer. Leur dévotion se renouvellerait, leur religion se ranimerait, leur espérance deviendrait plus vive, et leur amour pour Dieu plus affectueux et plus ardent. Mais elles prétendent que tous ces changements se fassent dans elles, sans qu'il leur en coûte une seule démarche; et jamais, à les en croire, elles n'ont asssez de loisir pour satisfaire à ce que demandent les pauvres, en s'acquittant de ce qu'elles doivent au monde. Vain prétexte, dont elles découvriront aisément l'illusion, dès qu'elles voudront bien se consulter et ne se point flatter. Il ne faut pour le détruire, qu'elles-mêmes ; il ne faut que la connaissance qu'elles ont du plan de leur vie, qui pourrait être autrement réglé et mieux ordonné.

Vous, mesdames, plus fidèles aux ordres de Dieu, et plus attentives aux nécessités des pauvres, vous savez vous partager entre

eux et le monde. En accordant à l'un tout ce qu'il peut exiger de vous, vous trouvez encore de quoi donner aux autres ce qu'ils attendent de votre charité ; et c'est pour vous confirmer dans cette sainte dispensation et dans ce juste partage, que je conclus par les paroles de l'Apôtre : *Unusquisque prout destinavit in corde suo* (II *Cor.*, IX) : Que chacune suive les heureux sentiments dont elle se sent prévenue en faveur des pauvres ; qu'elle reconnaisse comme une grâce de Dieu, et une de ses grâces les plus précieuses, l'inclination qui la porte à les secourir. Vos affaires temporelles n'en souffriront point ; Dieu en prendra soin lui-même, lorsque vous prendrez soin de ses enfants ; et il est assez riche pour vous rendre au centuple ce qu'il aura reçu de vous par leurs mains : *Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis* (*Ibid.*). Vous seriez surprises en mille rencontres de voir les choses réussir au delà de vos espérances, et ce sera autant de bénédictions que Dieu répandra sur vous sans vous le faire connaître. Plus vous donnerez, plus vous aurez de quoi donner : *Ut abundetis in omne opus bonum* (*Ibid.*). Mais, ce qu'il y a de plus essentiel, c'est que vous mettrez par là votre piété à couvert de ces relâchements si ordinaires dans la vie tumultueuse du monde. Ce sera une piété constante, parce que ce sera une piété entretenue et sans cesse excitée par la charité. Tellement que la promesse du Prophète s'accomplira dans vous : *Sicut scriptum est : Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi* (*Ibid.*). En répandant vos aumônes, vous recueillerez des fruits de justice, et vous amasserez des trésors de sainteté : mais de quelle sainteté et de quelle justice ? d'une justice inaltérable et invariable, d'une justice indépendante des occasions et au-dessus de tous les événements, d'une justice qui vivra avec vous dans les siècles des siècles, et dont la récompense sera éternelle. Ainsi soit-il.

EXHORTATION II.

Sur la charité envers les pauvres.

Semen est verbum Dei.

Le bon grain, c'est la parole de Dieu (*S. Luc*, ch VIII).

Dans l'engagement où je suis de contribuer par mon ministère à ce qui doit toujours être la fin de cette assemblée, je veux dire au soulagement des pauvres, j'ai cru, mesdames, ne pouvoir rien faire de mieux que de m'attacher à l'évangile de cette semaine ; j'y trouve un fonds d'instruction dont j'espère que vous serez édifiées, et qui m'a paru très-naturel, pour vous inspirer le zèle de la charité envers ceux que vous devez considérer comme vos frères et comme les domestiques de la foi.

C'est la parabole du bon grain, dont Jésus-Christ s'est servi pour expliquer au peuple qui l'écoutait, un des plus excellents mystères du royaume de Dieu, et une des vérités les plus solides de notre religion. Celui qui sème, disait ce Sauveur adorable, est sorti pour aller semer son grain ; et une partie de cette semence est tombée le long du chemin, où les passants l'ont foulée aux pieds, et où les oiseaux du ciel l'ont enlevée. Une autre partie est tombée sur des pierres, où, manquant de suc et d'humidité, elle s'est tout à coup desséchée ; une autre au milieu des épines, et les épines l'ont empêchée de croître ; la dernière, dans une bonne terre ; elle y a pris racine, elle y a germé, elle y a produit une ample moisson et rapporté au centuple. Or, Jésus-Christ, parlant de la sorte, criait à haute voix : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre : *Qui habet aures audiendi, audiat* (*Luc.*, VIII). Expression dont usait communément ce divin Maître, venant de déclarer quelqu'une de ces maximes importantes, qui demandaient un cœur docile et un esprit attentif pour les comprendre et pour en profiter.

Ouvrons donc, mesdames, ouvrons nos cœurs, et recueillons toute l'attention de nos esprits, pour bien entrer dans le sens de cette figure, et pour nous appliquer les salutaires enseignements qui y sont renfermés. Qu'est-ce que ce bon grain ? vous savez que, selon l'interprétation même de Jésus-Christ, c'est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei.* Et en effet, la parole de Dieu est une précieuse et divine semence, dont la vertu n'a point de bornes si nous ne l'arrêtons, et dont la fécondité est infinie lorsqu'elle trouve des âmes préparées à la recevoir, et à la laisser agir dans toute sa force. Mais cette semence, toute divine et toute précieuse qu'elle est, devient tous les jours dans le christianisme la plus infructueuse et la plus stérile : pourquoi ? parce qu'il y a bien peu de chrétiens où elle rencontre les dispositions nécessaires pour y opérer ces fruits merveilleux de grâce qui lui sont propres et qui ont autrefois enrichi le champ de l'Eglise. Juste sujet des plaintes et de la douleur des ministres évangéliques ; désordres qu'ils ne cessent point de déplorer et que nous pouvons regarder comme le principe de la corruption des mœurs du siècle. Je ne m'en tiens pas là néanmoins, mesdames ; cette morale est trop commune et trop vague : mais voici le point particulier qui vous concerne et dont j'ai à vous entretenir. C'est un usage saintement établi, que chaque mois on emploie la parole de Dieu à exciter votre charité pour les pauvres. Vous assistez à nos exhortations, et cependant nous ne voyons pas que les aumônes augmentent, ni que les pauvres en soient plus secourus. D'où vient cela ? d'où vient, dis-je, que cette parole de charité qui vous est si souvent annoncée, n'a pas dans la pratique toute l'efficace qu'elle peut avoir et qu'elle doit avoir ? c'est ce que je veux examiner avec vous : je suivrai par ordre mon évangile. Dans les différentes qualités de la bonne et de la mauvaise terre où le grain est jeté, je vous représenterai les divers caractères des personnes qui s'assemblent ici avec une assiduité dont nous pourrions tout attendre, si l'expérience ne nous

avait appris que les effets n'y répondent pas. De là vous connaîtrez quelle est la source du mal, c'est-à-dire pourquoi les pauvres retirent si peu d'avantage de tant de discours qu'on vous fait en leur faveur ; et, par une bénédiction toute nouvelle que Dieu donnera à sa parole, j'ose espérer que vous travaillerez avec plus d'ardeur que jamais à soulager les misères publiques. Voilà, sans autre partage, tout mon dessein.

I. Le laboureur alla semer son grain. C'était de bon grain ; c'était une semence capable de fournir au père de famille une abondante récolte, et de remplir ses greniers ; mais d'abord une partie de cette semence tomba près du chemin ; les passants la foulèrent aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Qu'est-ce, mesdames, que ce chemin ouvert à tout le monde? vous le voyez: ce sont ces âmes volages et dissipées, qui donnent à tout sans réflexion, et apportent à ces assemblées un esprit distrait et sans arrêt. Soit que cette dissipation leur soit naturelle et qu'elles soient nées avec ce caractère de légèreté ; soit qu'il faille l'attribuer à une disposition et à une mauvaise habitude qu'elles aient contractée; quoi que ce puisse être, elles ne s'intéressent guère aux bonnes œuvres dont on leur prêche l'obligation et l'indispensable nécessité. Je m'explique.

Elles viennent aux assemblées de charité, elles entendent ce qu'on leur dit des besoins extrêmes des pauvres, elles en sont même touchées, ou elles le paraissent. Mais ces impressions passagères s'effacent bientôt. Dans un moment elles les ont reçues, et dans un moment elles les perdent. Le démon, ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous pour nous surprendre, leur enlève du cœur la sainte parole qu'elles devaient remporter avec elles, et dont elles devaient faire la matière de leurs méditations : *Venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant* (*Luc.*, VIII). Car il ne prévoit que trop, ce dangereux ennemi des âmes, quelles pourraient être pour leur salut les suites heureuses et les conséquences de cette parole bien repassée, bien considérée, bien appliquée. Il ne sait que trop qu'elle pourrait devenir ainsi le principe de leur conversion et de leur sanctification : *Ne credentes salvi fiant.*

En effet, si, lorsqu'elles ont entendu le ministre de l'Eglise, elles sortaient bien persuadées que c'est Dieu même qui leur a parlé, et qu'il ne leur reste plus que de mettre en pratique ce qu'on a pris soin de leur enseigner et de leur remontrer; si, comprenant un de leurs devoirs les plus essentiels, elles pensaient sérieusement à procurer aux pauvres toute l'assistance qu'elles sont en état de leur donner ; si, respectant et envisageant Jésus Christ dans la personne de ses pauvres, elles s'affectionnaient à les prévenir, à les chercher, à les visiter; si, non contentes d'une vue superficielle et d'une connaissance générale, elles entraient dans le détail de ce qu'ils ont à souffrir, et qu'elles se fissent une dévotion d'y remédier autant qu'il leur est possible, et de n'y rien épargner de tout ce que leurs facultés leur permettent : ah ! mesdames, ce serait là le commencement d'un retour sincère et parfait à Dieu. Chaque pas qu'elles feraient pour les pauvres, serait compté par le père et le tuteur des pauvres. Dieu, mille fois plus libéral qu'elles ne peuvent l'être, répandrait sur elles ses grâces, à mesure qu'elles répandraient sur les membres de Jésus-Christ leurs largesses ; et avec ces grâces, de quels égarements ne reviendraient-elles pas ? quelles difficultés ne surmonteraient-elles pas? J'oserais alors répondre d'une réformation entière de leur vie ; et j'en aurais pour garants tant de promesses si expresses, si solennelles et si souvent réitérées dans l'Ecriture; j'en aurais pour garants tant de pécheurs qui n'ont point eu d'autre ressource, et qui, du plus profond abîme où ils étaient plongés, sont parvenus, avec le secours de l'aumône et par les pratiques d'une solide pénitence, à la plus sublime perfection. Or, voilà à quoi elles ne font nulle attention, parce que l'esprit séducteur, cet esprit de ténèbres, les aveugle, et qu'il leur ôte toutes ces pensées si utiles pour elles, mais si contraires à ses entreprises : *Et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant.*

Je dis plus, mesdames, sans que le démon s'en mêle (car combien de choses lui imputons-nous que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes?), sans, dis-je, que le démon y ait part, le monde, par tous les objets qu'il leur présente et où elles se portent, les détourne des saints exercices de la charité chrétienne. Comme leur cœur est dans un perpétuel épanchement, et qu'il s'attache à tout ce qui leur frappe les yeux, ce qu'on leur a dit du triste état où sont réduits les pauvres, des maux qu'ils endurent et qu'ils auront encore à endurer, des soulagements qu'ils attendent et qu'elles ne peuvent, sans crime, leur refuser; tout cela s'échappe en un moment, pour faire place à d'autres idées, à d'autres entretiens, à de vaines occupations et aux plus frivoles amusements. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, par l'habitude qu'elles se sont faite de ne rentrer jamais en elles-mêmes, et de mener une vie tout extérieure, elles n'en ont pas le moindre scrupule, et qu'elles ne se reprochent pas une fois devant Dieu cette dissipation. S'en accusent-elles au saint tribunal? mettent-elles au nombre de leurs péchés d'avoir par là rendu inutiles tant d'instructions, et par là même d'avoir si longtemps vécu dans l'indifférence à l'égard des pauvres? Elles seraient étonnées qu'un confesseur leur fît sur cela quelque peine, et elles ne s'accommoderaient pas d'une morale qui leur paraîtrait si étroite et peut-être si peu sensée.

Voilà, mesdames, le premier abus que vous avez à corriger, abus dont les pauvres se ressentent par le délaissement où ils se trouvent ; car, après bien des assemblées, après bien des conférences et des exhortations, après que les prédicateurs ont mis en œuvre tout leur zèle et tout ce qu'ils ont

reçu de talents, la charité demeure toujours également languissante, et chaque jour même elle se refroidit davantage. Si donc la Providence a conduit ici de ces femmes mondaines dont je viens de vous faire la peinture, je m'adresse à elles, en concluant cet article, et voici ce que j'ai à leur dire : C'est d'opposer au désordre de leur dissipation le remède d'une sérieuse réflexion; c'est de se persuader que cette assemblée n'est point une pure cérémonie, ni cette exhortation un simple discours, mais une instruction nécessaire, mais une instruction dont Dieu leur demandera compte, et sur laquelle il les jugera; c'est de s'examiner elles-mêmes là-dessus, et de s'examiner solidement, de voir comment elles ont jusqu'à présent satisfait au précepte de la charité envers les pauvres, de reconnaître leurs négligences passées, et de s'en confondre; c'est de faire surtout cette recherche et cet examen dans le temps qu'elles consacrent à la prière; car, toutes dissipées qu'elles sont, elles ne laissent pas d'avoir des temps de prière; et, par un assemblage assez étrange, plusieurs ont trouvé ou cru trouver le secret d'accorder ensemble Dieu et le monde. Mais, en général, concevez bien, mesdames, que ce que j'appelle ici dissipation, est la cause la plus universelle et la plus commune des dérèglements du siècle. Pourquoi voyons-nous tant de corruption dans le christianisme? pourquoi, dans les états même les plus chrétiens en apparence, est-on si peu chrétien? et pourquoi, parmi les personnes dévotes de profession, y a-t-il si peu de vraies dévotions? Le prophète nous l'apprend : *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde* (*Jerem.*, XII) : Toute la terre est dans une affreuse désolation; tout est défiguré dans l'Eglise de Jésus-Christ, quoiqu'elle subsiste toujours et qu'elle soit toujours sainte et sans tache; tout y est renversé, parce qu'il n'y a plus de recueillement ni de retour de cœur sur soi-même. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore certains dehors de piété; mais, sous ces dehors, il n'y a plus ou presque plus d'esprit intérieur. Ce sont des dehors spécieux : on prononce des paroles, on récite des offices, on lit de bons livres, on fait même l'oraison, ou l'on se flatte de la faire, on en sait toutes les méthodes; mais, dans le fond, il n'y a rien là qui parte du cœur. C'est un cœur évaporé, qui ne peut se renfermer un moment en lui-même; un cœur qui se répand continuellement et qui laisse évanouir tout ce que Dieu ou ceux qui tiennent la place de Dieu lui communiquent. Ainsi, mesdames, voulez-vous être chrétiennes? Ne sortez jamais hors de vous-mêmes : c'est là que vous trouverez Dieu; car c'est dans le cœur que Dieu habite et qu'il veut habiter. L'action est louable, elle nous est même ordonnée; mais il faut que la méditation la précède, qu'elle l'accompagne, qu'elle l'anime. Sans la méditation, elle ne peut longtemps se soutenir. Mais reprenons notre parabole, et poursuivons la comparaison que j'ai commencée.

II. Une autre partie du grain tomba sur des pierres. Quelle image, mesdames, et quel caractère! Des âmes dures comme des pierres, des âmes insensibles et que rien ne peut émouvoir, des âmes sans pitié, sans humanité. Que ne leur dit-on pas pour les toucher de compassion? On leur dit qu'il y a des pauvres accablés de maladies, qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, parce que la faiblesse les tient misérablement étendus sur la paille, et qui périssent dans leur infirmité, parce qu'ils n'ont pas de quoi reprendre leurs forces ni le travail dont ils tiraient leur subsistance. On leur dit qu'il y a de pauvres pères et de pauvres mères, chargés d'enfants, qu'ils voient presque mourir de faim entre leurs bras, et qu'ils sont contraints d'abandonner nus à toute la rigueur du froid, pour leur ménager un peu de pain; on leur dit qu'il y a de pauvres artisans sans emploi, de pauvres ouvriers sans ouvrage et par conséquent sans nourriture et sans soutien; on leur dit qu'il y a de pauvres filles exposées aux derniers malheurs, et dont elles pourraient sauver la vertu, en leur fournissant de quoi conserver leur vie. On leur dit tout cela, et bien d'autres choses; mais elles écoutent tout tranquillement, et il semble que ce soient des fictions, des contes qu'on leur débite pour les amuser.

Que dis-je? et est-il donc possible qu'il y ait des âmes de cette trempe? Oui, mesdames, il y en a; et, malgré la sainteté de la foi chrétienne, on en voit dans le sein même de la religion, qui, sur ce point, sont plus infidèles que les païens mêmes. Qu'il soit question de leurs personnes, que de soins! que de ménagements! que de précautions! elles sont délicates jusqu'à la mollesse. Mais qu'il s'agisse des pauvres (oserai-je parler de la sorte), elles vont jusqu'à une espèce de barbarie et de cruauté.

Que leur demande-t-on? Ce qui leur coûterait peu, ce qui souvent ne leur coûterait rien, ce qui ne leur est nullement nécessaire, ce qui quelquefois leur est nuisible et toujours absolument inutile. Car il ne faudrait rien de plus pour subvenir à tant de calamités dont nous sommes témoins. Avec cela, les pauvres vivraient, ou plutôt il n'y aurait plus de pauvres. Mais elles aiment mieux qu'il y en ait, et qu'il y en ait une si nombreuse multitude; elles aiment mieux que tant de familles tombent en ruine et demeurent sans ressource; elles aiment mieux les laisser languir, pâtir, se tourmenter et se désespérer dans leur indigence, que de se dessaisir de quoi que ce soit, quelque vil et quelque superflu qu'il puisse être. Voilà ce que j'appelle dureté.

Combien une femme idolâtre de son corps, et tout occupée de ses ajustements et de ses parures, pourrait-elle vêtir de pauvres qui font horreur sous l'affreuse figure où ils sont forcés de se montrer; si du moins elle voulait consacrer à cette œuvre de miséricorde, non pas tout ce qu'elle donne, mais quelque chose de ce qu'elle donne à sa vanité! Combien de pauvres nourrirait-on de

l'excès de certaines tables, je dis de l'excès énorme et d'une prodigalité aussi scandaleuse qu'elle est visible? Combien y aurait-il à retrancher de telles et telles dépenses pour un jeu, pour des spectacles, pour un train, pour un équipage, pour des ameublements, pour de pures curiosités, et combien ce retranchement profiterait-il aux pauvres, et leur épargnerait-il de chagrins et de douleurs? Vous le pouvez mieux savoir que moi, mesdames, et en vain descendrais-je à des particularités dont vous êtes mieux instruites que je ne le suis et que je ne le veux être. Soyez vous-mêmes vos juges; mais des juges équitables, mais des juges sévères pour vous et compatissants pour le prochain : vous connaîtrez aisément ce qu'il y a à faire; et, si vous ne le faites pas, que répondrez-vous au témoignage de votre conscience, et comment vous défendrez-vous du juste reproche d'une dureté également condamnable, et devant Dieu, et devant les hommes?

Caractère de dureté dont nous avons un exemple bien mémorable et bien terrible dans le mauvais riche. Il y avait à sa porte un pauvre, c'était Lazare. Ce pauvre était tout couvert d'ulcères; et, non-seulement n'avait pas de quoi guérir ses plaies, mais de quoi manger. Il ne demandait que les miettes qui tombaient de la table du riche; et qui croirait qu'un si faible secours lui pût être refusé? L'Evangile néanmoins nous marque qu'il ne put même obtenir cette grâce, et qu'il mourut enfin de misère. Ah! mesdames, au seul récit d'une pareille dureté, je m'imagine que vos cœurs se soulèvent; et quand ensuite on vous représente ce riche impitoyable au milieu des flammes, brûlé d'une soif ardente, et priant en vain qu'on lui accorde une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue, vous ne voyez rien dans son supplice qu'il n'ait mérité et qui excède la grièveté de son crime; mais, en souscrivant à son arrêt, n'est-ce pas souscrire à celui d'une infinité de riches dont le monde est rempli? n'est-ce pas peut-être souscrire à celui de bien des personnes qui m'écoutent? Car, il faut l'avouer, on trouve partout, mais spécialement dans les conditions riches et opulentes du siècle, de ces âmes de bronze que rien n'amollit. Les cris des pauvres frappent leurs oreilles; mais ils ne peuvent pénétrer dans leurs cœurs. On ne les comprend pas, on ne se le persuaderait pas, si l'on n'en était témoin; on en est indigné, et l'on ne peut s'en taire; on en parle hautement, mais ce sont des paroles qu'elles laissent passer. Ce qui met le comble à leur dureté, c'est que ces misérables dont elles tiennent si peu de compte, ne sont quelquefois devenus pauvres que pour elles, que dans leurs maisons et à leur service. Ce sont de pauvres domestiques, ce sont de pauvres manœuvres, ce sont de pauvres marchands à qui elles doivent et qu'elles n'ont jamais payés qu'en promesses : différant toujours, éludant toujours les instances qu'on leur fait, et se rendant tout à la fois coupables d'un double attentat, l'un contre la charité, et l'autre contre la plus étroite justice. Or, si la naissance, si le rang, si l'autorité le met présentement à couvert de tout, qui pourra les garantir de la formidable menace du Saint-Esprit? L'avez-vous jamais entendue, mesdames? c'est une grande matière à vos réflexions : *Cor durum male habebit in novissimo* (*Eccli.*, III). La mort viendra, et c'est alors que les cœurs durs porteront la peine qui leur est due. Autant qu'ils se seront endurcis aux malheurs des pauvres, autant Dieu les laissera-t-il s'endurcir à leur propre malheur. Car voilà souvent ce qui leur arrive par une malédiction particulière du ciel. Nul sentiment de piété, à cette heure où toute la piété de l'âme chrétienne doit se réveiller. On dirait que c'est un abandonnement entier de Dieu, qui, dès cette vie, les réprouve. Mais, sans qu'il les réprouve dès cette vie, à quelle réprobation les destine-t-il dans l'autre? Je vais trop loin, mesdames, et il semble que, dans une assemblée comme celle-ci, je ne devrais promettre que des récompenses. Mais, entre les âmes charitables qui la composent, et dont je ne puis assez louer le zèle, il peut s'en trouver à qui la menace que je vous fais entendre soit nécessaire. Dieu le sait, et il les connaît. Puissent-elles se bien connaître elles-mêmes! Cependant, aux deux caractères que je vous ai tracés, ajoutons-en un troisième.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ne cherchons point, mesdames, d'autre explication que celle même du Sauveur du monde : ces épines, ce sont les passions du siècle : passions aveugles et turbulentes, qui troublent une âme, qui l'agitent de telle sorte, qu'elles étouffent toute la divine semence, et qu'elles émoussent tous les traits de la parole de Dieu. Or, selon la pensée de Jésus-Christ, ces passions se réduisent surtout à trois espèces : l'inquiétude des soins temporels, la cupidité ou le désir empressé d'amasser les biens de la terre, et l'attachement aux plaisirs de la vie : trois obstacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu; trois sortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs. C'est ce que l'expérience nous fait voir sensiblement; c'est ce que vous avez reconnu vous-mêmes en mille occasions, ou ce qu'il ne tenait qu'à vous de reconnaître.

Car, comment vient-on à ces assemblées de charité, et qu'y apporte-t-on? On y vient avec un esprit tout rempli des affaires du monde, dont on est uniquement occupé et dont on se plaint même d'être accablé; on les apporte toutes avec soi, et l'on s'en laisse tellement obséder, qu'on est incapable d'aucune autre réflexion. Nous parlons pour l'intérêt des pauvres, nous exposons leurs pressantes nécessités, nous élevons la voix, nous conjurons, nous exhortons; mais s'attache-t-on à nous suivre? Au lieu de prendre avec nous des mesures pour les pauvres, on en prend intérieurement avec soi-même : et pour qui? pour soi-même. Dans un silence

profond il paraît qu'on s'applique à nos instructions; mais l'esprit est bien loin de nous; il s'entretient d'un projet qu'on a formé, d'une entreprise où l'on s'est engagé, d'un ménage qu'on a à conduire, de toutes les choses humaines qui touchent personnellement, et sur quoi l'on doit veiller; encore si l'on se bornait à ses affaires propres, qui sont de l'ordre de Dieu; mais, par je ne sais quelle démangeaison de se mêler de tout, on s'ingère en mille intérêts et en mille intrigues qui regardent celui-ci ou celle-là, sans que de soi-même on ait rien à y voir, ni rien à y prétendre. Encore si l'on s'en tenait aux devoirs de son état; mais, par une envie démesurée de décider, de dominer, de se rendre important et nécessaire, on se livre à tout ce qui se présente, souvent même à ce qui ne se présente pas, et où l'on n'est point appelé. Après cela, l'on s'excuse du soin des pauvres, et l'on n'a pas, dit-on, le loisir d'y vaquer. On ne l'a pas, j'en conviens; mais pourquoi ne l'a-t-on pas? parce qu'on ne veut pas l'avoir, parce qu'on se surcharge volontairement d'occupations inutiles; parce qu'on dérobe aux pauvres le temps qu'on leur doit, pour le prodiguer ailleurs où on ne le doit pas, et pour en faire un usage criminel, dès qu'il leur est si préjudiciable. Voilà ce qu'on n'a jamais bien compris, et ce que jamais on ne comprendra tant qu'on ne nous écoutera point d'un sens plus rassis et avec plus de tranquillité.

Car comment vient-on à ces assemblées de charité, et qu'y apporte-t-on? on y vient avec un cœur possédé de l'amour des biens périssables, et l'on y apporte une insatiable convoitise; ce ne sont que désirs ardents et sans règle, que vues secrètes de gagner, d'accumuler, de s'enrichir. De là l'on n'entend guère volontiers parler de l'aumône, et l'on n'est guère disposé à seconder les bonnes intentions du prédicateur sur cette matière. Si des personnes zélées, sages et fidèles, après avoir parcouru dans un quartier tout ce qu'il y a de pauvres maisons, disons mieux, de pauvres cabanes et de tristes réduits où l'indigence demeure cachée, rapportent exactement ce qu'elles ont vu, et témoignent sur cela leurs sentiments, on se figure qu'elles exagèrent, et l'on se met en garde contre leurs sollicitations; on voudrait pouvoir s'absenter de toutes ces conférences, et telle y assiste par respect humain, et parce qu'elle y est invitée, qui souhaiterait d'avoir des prétextes pour n'y paraître jamais: pourquoi? c'est qu'elle n'aime pas à donner et qu'elle ne peut néanmoins honnêtement s'en défendre; c'est qu'elle regrette tout ce qui sort de ses mains, et qu'elle serait charmée de l'y retenir et d'en grossir ses épargnes; c'est qu'elle regarde ce qu'on lui demande comme une contribution onéreuse, comme un impôt, comme une taxe; c'est que, prenant ici place parmi les autres, elle a beaucoup moins en vue d'y répandre les dons de sa charité, que de garder certaines bienséances, et de sauver du reste tout ce que l'honneur lui permettra de ménager.

Enfin, comment vient-on à ces assemblées de charité, et qu'y apporte-t-on? on y vient avec une âme toute sensuelle, et l'on y apporte toutes les dispositions d'une mondanité voluptueuse: je ne dis pas voluptueuse jusqu'aux excès grossiers, mais voluptueuse dans l'attachement aux aises et aux commodités de la vie, aux plaisirs du siècle et à ses divertissements; mais voluptueuse dans la recherche de ce qui peut causer de la joie, de ce qui peut faire passer le temps sans ennui et avec agrément; mais voluptueuse dans la bonne chère, dans les visites, dans les conversations, dans les promenades. Accoutumé à n'avoir dans l'esprit que des idées qui réjouissent, à n'entendre que des entretiens qui plaisent, on se dégoûte d'abord de ces discours où il n'est question que de pauvreté, que d'adversités, que de souffrances: ce sont des sujets trop sérieux, ce sont des images qui attristent; on en craint les impressions, et l'on ne cherche qu'à les effacer promptement de son souvenir.

Or, sur tout cela, mesdames, voici trois avis que je vous prie de n'oublier jamais. Sont-ce les soins temporels qui vous inquiètent et qui vous détournent? je prétends qu'il n'y en a point de plus indispensable pour vous, que celui de satisfaire à l'un des commandements de Dieu les plus formels et les plus exprès, qui est de fournir à Jésus-Christ même dans ses frères, dans ses membres, dans son corps mystique, ce qui lui manque. D'où je tire, et vous devez tirer avec moi cette première règle, que si le soin des pauvres ne peut compatir avec les autres soins, il faut qu'une femme chrétienne retranche des autres soins tout ce qu'il y a d'excessif, tout ce qu'il y a de moins nécessaire et de moins utile, tout ce qu'il y a d'étranger à sa condition et d'accessoire, afin de ne pas abandonner le soin des pauvres. Prenez cette mesure, et, selon ce principe, arrangez toutes les occupations de votre vie, vous trouverez pour les pauvres tout le temps qui leur convient. Sont-ce les biens de la terre et des vues d'intérêt qui vous resserrent à l'égard des pauvres? là-dessus je vous dis deux choses, fondées l'une et l'autre sur la parole du Saint-Esprit. Premièrement, qu'il y a dans le ciel des trésors infinis et mille fois plus précieux, promis aux âmes secourables comme leur récompense éternelle; et qu'en ce sens, donner aux pauvres, c'est acquérir, c'est s'assurer un profit immense et un fonds inépuisable de richesses. Secondement, que rien, même par rapport aux affaires présentes et à leur succès, n'attire plus de bénédictions que l'aumône, et que souvent Dieu, dès ce monde, rend au double ce qu'il a reçu par le ministère des pauvres. Sont-ce les plaisirs du siècle qui vous touchent et qui vous attachent? Eh! mesdames, est-il pour les âmes bien nées un plaisir plus doux que de consoler des affligés, que d'essuyer leurs larmes, que de leur ren-

dre le calme, la paix, la santé, la vie; que d'être, après Dieu, leur espérance, leur refuge, leur bonheur? Servez ici de témoins, vous qui l'avez goûté, ce plaisir si pur, ce plaisir si digne d'un cœur chrétien; dites-nous ce que vous avez senti, lorsque, entrant dans de pauvres retraites, et y paraissant l'aumône à la main, vous avez vu la sérénité se répandre sur les visages; que vous avez vu pères, mères, enfants, rassemblés autour de vous, vous recueillir comme des anges envoyés du ciel; que vous avez vu des malades reprendre leurs forces et revoir le jour, qu'ils semblaient avoir déjà perdu. En arrêtant le cours de tant de pleurs qu'arrachaient la tristesse et les douleurs les plus amères, avez-vous pu retenir les vôtres, qu'une onction toute sainte et toute divine faisait couler? c'est à vous à nous l'apprendre; et qui ne vous en croira pas n'a, pour se convaincre, qu'à se mettre en état d'en faire la même épreuve que vous. Achevons.

IV. Tout le grain ne demeura pas sans fruit. Il y eut une bonne terre où il tomba, où il leva, où il profita; et il y a des âmes où la parole de Dieu, favorablement écoutée et soigneusement conservée, produit des œuvres de charité dont l'Eglise tire autant d'édification, que les pauvres d'assistance et de consolation. Oui, mesdames, il y en a dans cette assemblée, et à Dieu ne plaise que je leur refuse les justes éloges que je leur dois comme ministre du Seigneur et comme prédicateur de la miséricorde! Mais, entre ces âmes même éclairées de la foi, et en qui la foi opère par la charité, nous pouvons encore distinguer différents degrés : car, pour ne rien omettre de toutes les leçons contenues dans la parabole de notre évangile, prenez garde que le grain ne rapporta pas également dans toute la bonne terre où il fut jeté. Là, dit notre adorable Maître, il ne rendit que trente pour un : *Aliud trigesimum* (*Luc.*, VIII); ailleurs il donna soixante pour un : *Aliud sexagesimum* (*Ibid.*); mais en quelques endroits la récolte alla jusqu'à cent pour un : *Aliud vero centesimum* (*Ibid.*) : tout ceci est mystérieux, et trois mots vont en développer tout le mystère.

Une âme touchée de l'exhortation qu'elle est venue entendre, et persuadée du précepte de l'aumône, veut l'accomplir à la lettre, parce qu'elle comprend que, sans la charité, il n'y a point de salut; mais du reste, contente d'observer la loi, elle se borne précisément à l'obligation, elle examine ses forces, et elle y proportionne ses charités. En cela, que fait-elle? elle ne produit que trente pour un : *Aliud trigesimum;* c'est toujours beaucoup, mais ce n'est point assez : et, plus libérale encore, une âme ajoute à ces aumônes d'obligation des aumônes de surérogation. Soit qu'elle craigne de se tromper en se tenant à l'étroite mesure du précepte, et de n'en pas remplir toute l'étendue, soit que le feu de sa charité lui dilate le cœur et la porte à donner plus que moins, parce que le plus qu'elle donnera ne répondra jamais à la charité de Jésus-Christ pour elle; quoi que ce soit, elle ne compte ni avec Dieu ni avec les pauvres, elle répand ses dons abondamment, elle les multiplie, et en cela que fait-elle? elle rend soixante pour un : *Aliud sexagesimum.* N'est-ce pas tout? non, mesdames, et la charité, quand une fois elle est bien allumée, et qu'elle se laisse emporter à l'ardeur qui l'anime, ne connaît plus, pour ainsi dire, de règle, et n'en suit plus. Autant que la cupidité est avide pour attirer tout à soi et pour ne rien relâcher, autant cette charité évangélique, cette charité vive et enflammée est-elle toujours prête à se défaire de tout et à tout quitter. Une âme ne possède rien, ou ne pense pas posséder rien en propre; elle n'a rien qui n'appartienne aux pauvres, ou qu'elle ne croie leur appartenir. Parlez-lui de précaution, de prévoyance pour elle-même : c'est un langage qu'elle ne conçoit pas; mais proposez-lui quelque pratique de charité, c'est là qu'elle vole et qu'elle devient saintement prodigue. Or, en cela que fait-elle? elle rapporte jusqu'à cent pour un : *Aliud vero centesimum.* On en a vu de ce caractère, mesdames; et, si ce sont des exemples rares, ce ne sont point des exemples imaginaires ni supposés; on a vu de ces filles, de ces femmes de miséricorde, suivant l'expression de la Sagesse, dont les charités, ou plutôt dont les saintes prodigalités n'ont jamais manqué : dans une fortune médiocre, et bien au-dessous de leur naissance, elles ont toujours trouvé des misères à soulager; et, par un miracle du ciel, avec un pouvoir en lui-même très-limité, elles pouvaient tout, elles ont tout entrepris et tout exécuté; leur mémoire encore récente est en vénération parmi nous, et leurs noms, consacrés par l'aumône, seront éternellement écrits dans le livre de vie.

Voilà, mesdames, de grands modèles pour vous; mais sans qu'il soit absolument nécessaire d'atteindre à cette souveraine perfection de la charité, du moins devez-vous voir de quel nombre vous êtes et ce qui peut vous convenir dans toute cette application de la parabole du bon grain; du moins devez-vous, en vous examinant devant Dieu, dans l'esprit d'une véritable et solide religion, rentrer en vous-mêmes et tâcher de découvrir vos dispositions intérieures, soit pour les corriger, soit pour les perfectionner. Il ne dépend pas du laboureur qui sème le grain, que la terre soit bonne ou mauvaise; toute son habileté est à rechercher la bonne, dont il peut lui revenir du profit, et à laisser la mauvaise dont il n'aurait rien à espérer. Mais il n'en est pas ainsi de nous : dans l'obligation où nous sommes de porter des fruits tels que Dieu les demande, c'est à nous, dit saint Grégoire, d'y préparer nos cœurs, afin que nos cœurs soient des sujets propres à recevoir la précieuse semence de la parole de Dieu; c'est à nous, avec le secours de la grâce, à les disposer et à les former. Si donc, mesdames, si vous étiez, ou de ces âmes dissipées, ou de ces âmes dures,

ou de ces âmes volontairement esclaves de la cupidité et de la volupté, c'est à vous d'en répondre à Dieu ; c'est à vous que Dieu s'en prendra, et par conséquent c'est à vous de vous réformer là-dessus et d'y apporter le remède ; car, de toutes les excuses que vous pourriez alléguer devant Dieu du peu de fruit que sa parole aurait produit en vous, surtout au regard des pauvres, il n'en est point de plus frivole que de lui dire : Seigneur, je n'y faisais pas assez de réflexion, et je n'y pensais pas ; Seigneur, je n'étais pas naturellement tendre ni compatissante ; Seigneur, j'avais d'autres soins, d'autres affaires dans le monde ; j'aimais mon plaisir, et il m'entraînait. C'est en cela même, vous répliquerait-il, qu'a consisté votre désordre ; en ce que vous ne vous êtes jamais fait nulle violence pour fixer la légèreté de votre esprit, et pour en arrêter les continuelles évagations ; en ce que vous n'avez jamais combattu la dureté de votre cœur, ni fait nul effort pour le fléchir ; en ce que vous vous êtes chargées de mille soins qui ne vous regardaient pas, et abîmées dans des affaires que vous pouviez prendre avec plus de modération ; en ce que votre plaisir vous a dominées, et que vous ne vous êtes point mises en peine des maux d'autrui, pourvu que vous n'eussiez rien à souffrir vous-mêmes, et que vous pussiez toujours vivre commodément ; c'est là, encore une fois, votre crime : or, prétendez-vous qu'un désordre soit la justification d'un autre désordre ?

Ce serait une erreur, mesdames, et une erreur d'autant plus pernicieuse, qu'en vous trompant elle ne vous garantirait pas des jugements de Dieu. Mais ce qui vous en préservera, c'est un renouvellement de ferveur, qui vous applique encore avec plus de vigilance et plus de constance à vos charitables exercices. Ainsi la parole de Dieu que je vous ai annoncée, cette exhortation vous sera également utile, et aux pauvres. Les pauvres en profiteront pour cette vie passagère et mortelle, et vous en profiterez pour une vie durable et immortelle ; elle sera salutaire aux pauvres selon le corps, et elle vous sera salutaire selon l'âme ; les pauvres en retireront quelque soutien dans le temps, et elle vous fera acquérir une gloire infinie dans l'éternité, où nous conduise, etc.

EXHORTATION III.

Sur la charité envers les prisonniers.

Spiritus Domini super me : propter quod evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem.

L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi : c'est pour cela qu'il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres, consoler ceux qui sont dans l'affliction, et annoncer aux captifs leur délivrance (*S. Luc*, *ch.* IV).

Ce sont, mesdames, les paroles du prophète Isaïe, et celles de toute l'Ecriture, qui me semblent convenir plus naturellement au sujet que je dois aujourd'hui traiter devant vous. Paroles qui, dans le sens littéral, regardent la sacrée personne de Jésus-Christ, sur qui le Saint-Esprit s'est reposé avec toute la plénitude de ses dons. Aussi Jésus-Christ lui-même se les est-il appliquées, et nous a-t-il déclaré que c'était en lui qu'elles avaient eu leur accomplissement. Mais paroles qui, par proportion, peuvent s'entendre des prédicateurs de l'Evangile, puisqu'en vertu de la mission qu'ils reçoivent de l'Eglise, l'Esprit de Dieu leur est communiqué ; et puisque la foi même nous enseigne que c'est ce divin Esprit qui parle dans eux et par eux : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* (*Matth.*, X). Je puis donc en cette qualité vous dire que l'Esprit du Seigneur m'a conduit ici pour prêcher l'Evangile aux riches en faveur des pauvres ; que j'y viens pour la consolation de tant d'affligés, qui ont le cœur rempli d'amertume, et qui passent leurs jours dans la douleur ; que je suis chargé d'apprendre aux captifs et aux prisonniers l'heureuse nouvelle que leurs peines vont être soulagées, non-seulement par votre charité et par les secours temporels que vous leur apportez, mais par les grâces abondantes que Dieu leur accordera, si, touchés de l'esprit de pénitence, ils veulent, avant toutes choses se convertir et rompre les liens qui les attachent au péché : *Spiritus Domini super me : evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem.* Quoi qu'il en soit, mesdames, de ces prisonniers et de leur conversion à Dieu, votre devoir est de les assister, et c'est à quoi vous engagent trois puissants motifs : l'un, tiré de l'exemple de Jésus-Christ ; l'autre, du précepte de Jésus-Christ, et le dernier, des avantages qui y sont attachés. Assister les prisonniers et leur porter dans leur infortune l'aide nécessaire, c'est un des plus excellents actes de la charité chrétienne : comment cela ? parce que c'est Jésus-Christ qui nous en a donné l'exemple, parce que c'est Jésus-Christ qui nous en a fait le commandement, et parce qu'en soi c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification et de salut. Voilà en trois points tout le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Ç'a toujours été la maxime de Jésus-Christ de pratiquer et de faire, avant que d'enseigner et d'instruire : et, pour appliquer cette règle générale au point particulier que j'ai présentement à établir, je dis que le soin d'assister les prisonniers et de contribuer au soulagement de leurs peines est un des plus sensibles exemples que cet Homme-Dieu nous ait donnés ; je dis que, pour nous exciter fortement à cette charité, il a voulu la consacrer dans sa personne ; je dis que tous les mystères de sa vie nous prêchent cette charité, et qu'il n'y en a pas un qui n'ait une grâce singulière pour nous l'inspirer.

Oui, mesdames, tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, non-seulement de sa vie souffrante, mais de sa vie glorieuse, c'est-à-dire son incarnation, sa prédication, sa passion, sa résurrection, son ascension, tout

cela, si nous voulons consulter notre foi et en tirer les conséquences pratiques qui se présentent d'elles-mêmes, sont autant de raisons fortes et pressantes pour ne pas délaisser ceux de vos frères que vous savez être détenus et languir dans une triste captivité. Vous m'en demandez la preuve, et la voici dans une courte induction de tous les états où l'Evangile vous fait considérer ce Dieu sauveur. Son incarnation : car, qu'est-ce que cette incarnation divine, sinon le mystère d'un Dieu descendu sur la terre pour sauver des esclaves ; d'un Dieu sensible à nos misères, et revêtu de notre chair pour briser nos fers et nous procurer la plus heureuse liberté? Voilà pourquoi il est sorti du sein de son Père. Si nous n'eussions pas été captifs, il n'eût pas été nécessaire qu'il se réduisît lui-même dans la dépendance et dans l'esclavage pour nous délivrer. Sa prédication : qu'est-il venu annoncer au monde? l'Evangile; et qu'est-ce que l'Evangile? cette bonne nouvelle qu'il nous a apportée de notre prochaine délivrance. C'est pour cela qu'il a été envoyé, et tel est le salut où il nous a appelés. Sa passion : n'est-ce pas pour nous racheter qu'il a sacrifié sa vie et qu'il est mort? De là vient que cette douloureuse passion est par excellence le mystère de notre rédemption; car c'est lui, dit saint Paul, c'est par sa croix et par les mérites de son sang qu'il nous a arrachés de la puissance des ténèbres : *Qui nos eripuit de potestate tenebrarum* (*Coloss.*, I). Sa résurrection : une des circonstances les plus remarquables de cette résurrection toute miraculeuse, ce fut sa descente aux enfers, lorsqu'il alla visiter cette multitude innombrable de saintes âmes qui l'attendaient comme leur libérateur. Car c'est ainsi qu'en parle l'apôtre des gentils, quand il dit que la première démarche de ce Dieu vainqueur de la mort fut d'entrer, couvert de gloire, dans cette obscure prison où tant de prédestinés soupiraient après lui, parce que c'était lui qui devait les retirer de ce lieu d'exil et les mettre en possession de leur éternelle béatitude. Enfin, sa triomphante ascension : je dis triomphante, puisque ce retour au ciel fut un vrai triomphe, mais bien différent de ces vains triomphes dont l'antiquité honorait les conquérants. Ceux-ci traînaient après eux des nations ruinées, désolées, soumises au joug : et dans son triomphe, de qui ce Rédempteur, ce divin conquérant, était-il suivi? de ces troupes d'élus qu'il avait comblés de joie par sa présence, qu'il avait dégagés et comme élargis par un effort de sa toute-puissance, à qui il avait ouvert les portes de leur céleste patrie, et qu'il conduisait à ce bienheureux terme, pour y jouir d'une pleine félicité. Après avoir sauvé les hommes, il avait droit, ce semble, de ne plus penser qu'à se glorifier lui-même. Après être mort pour nous, il avait droit de ne plus vivre que pour lui. Mais sa charité ne put consentir à ce partage. Il ne voulut pas que le souverain pouvoir qu'il avait reçu de son Père ne servît désormais qu'à son propre bonheur et à sa propre élévation ; mais il l'employa et le mit tout entier en œuvre pour ces âmes souffrantes : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem* (*Ephes.*, IV).

Or, je le répète, mesdames, tous ces mystères sont pour vous autant d'exemples, et tous ces exemples autant de leçons. C'est là-dessus, comme sur tout le reste, et même encore plus que sur mille autres choses où souvent vous bornez votre dévotion, que notre adorable Maître vous prescrit la même règle qu'il prescrivait à ses apôtres. C'est là-dessus qu'il vous dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, et vos faciatis* (*Joan.*, XIII) : Faites ce que j'ai fait, et que votre charité, selon qu'il est possible, réponde à ma miséricorde. Voyez donc, mesdames, quelle application vous en devez faire à votre conduite envers les prisonniers, et reprenons par ordre tout ce que je viens de vous retracer devant les yeux, comme le modèle le plus parfait que je puisse vous proposer. Suivez-moi.

Pour délivrer les captifs, ce Sauveur des hommes s'est fait homme. Il n'a pas attendu qu'ils le prévinssent, ni qu'ils l'appelassent à leur secours : il a connu leur malheur, et il est venu à eux, il a demeuré parmi eux, il a pris sur lui toutes leurs misères, et les a partagées avec eux. Pouvez-vous ignorer combien de malheureux gémissent dans les prisons et y sont étroitement resserrés? Il ne leur est pas libre d'aller vous représenter leur état; mais vous croyez-vous dispensées d'aller vous-mêmes vous en instruire? Si vous en aviez une fois été témoins, j'ose répondre qu'il n'y a point de cœur si insensible qui n'en fût ému. On vous en parle, il est vrai; on emploie, à vous en donner une idée juste et capable de toucher vos âmes, toute la force de la divine parole et tous les traits de l'éloquence chrétienne; mais autre chose est d'entendre, et autre de voir. Comme Jésus-Christ est descendu pour nous dans cette vallée de larmes où le péché nous avait réduits sous la plus dure servitude, descendez, mesdames, descendez dans ces antres profonds où la justice des hommes exerce toute sa rigueur. Tâchez de percer les ombres de ces noires demeures; ouvrez les yeux et démêlez, si vous le pouvez, au travers de ces affreuses ténèbres, un misérable accablé sous le poids de ses fers, et vous présentant dans toute sa figure l'image de la mort. Un regard fera plus d'impression que tous les discours ; et, dès que vous aurez vu, permettez-moi de m'exprimer ainsi, vous serez vaincues.

Pour sauver des captifs, et pour leur faire accepter la grâce qu'il leur annonçait, ce Dieu-Homme, leur législateur et leur réparateur, a parcouru les campagnes, les solitudes, les bourgades, les villes. Tel était le sujet de sa mission : et c'est pour ce glorieux ministère qu'il avait été spécialement consacré par l'onction du Saint-Esprit. Sans autre caractère que celui de chrétiennes, vous avez toutes une mission, non pour enseigner ni pour prêcher, mais pour assister et pour soulager. Comme chrétiennes, Dieu

vous a choisies ; et, si vous êtes fidèles à votre vocation, vous avez des talents dont les prisonniers peuvent profiter : le talent de les fortifier dans leurs ennuis, dans leurs frayeurs, dans leurs désespoirs ; le talent de leur ménager certaines douceurs, et de leur rendre au moins leurs maux plus supportables ; le talent même de leur inspirer des sentiments de religion, de soumission, de patience ; talents ordinaires et communs, mais talents quelquefois singuliers dans des personnes qui pourraient en faire un meilleur usage, et qui ne les ont pas reçus de l'auteur de la nature pour les laisser inutiles et sans fruit. C'est sur quoi elles se trouveront peut-être plus criminelles qu'elles ne pensent au jugement de Dieu.

Pour racheter des captifs, un Dieu s'est livré lui-même, il a versé son sang et donné sa vie. De là, que conclut saint Jean ? je pourrais le conclure comme lui, mesdames, et cette conséquence, qui sans doute vous surprendra, n'a rien néanmoins qui dût vous étonner, si vous étiez bien remplies et bien animées de l'esprit de votre foi. Car nous avons connu la charité de notre Dieu, dit ce bien-aimé disciple, en ce qu'il s'est immolé jusqu'à perdre la vie pour nous : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit* (*Joan.*, III). Et que s'ensuit-il de ce principe, ajoute le même apôtre ? c'est que nous devons être prêts nous-mêmes à mourir pour nos frères, et à les aider aux dépens de notre vie : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (*Ibid.*). Or, est-ce là ce qu'on vous demande ? et, si je vous parle d'exercer la miséricorde dans les prisons et dans les cachots, veux-je vous dire d'y porter tous vos biens et de vous en dépouiller ? s'agit-il d'y employer tout votre temps, et d'y consumer vos jours ? Quand je le prétendrais de la sorte, serait-ce plus exiger de vous qu'il n'est marqué dans les paroles du saint disciple ? Serait-ce plus que n'ont fait tant de saintes dames, qui semblaient n'avoir sur la terre d'autre retraite que ces sombres demeures, ni d'autre occupation que les œuvres de charité qu'elles y pratiquaient ? Serait-ce plus que ne font encore de nos jours des hommes de Dieu, des hommes capables, ou par leur naissance, ou par leur mérite personnel, de se distinguer et de paraître ailleurs avec honneur ; mais que nous savons depuis les vingt et les trente années se rendre en quelque manière, par leur assiduité, plus prisonniers que les prisonniers mêmes ; vivant au milieu d'eux, traitant sans cesse avec eux, ne quittant les uns que pour se transporter auprès des autres, leur tenant lieu à tous de pères, de tuteurs, de patrons, d'amis, de confidents, d'agents, surtout d'apôtres et de maîtres en Jésus-Christ. Ah ! mesdames, vous voyez assez qu'il n'est point ici question de tout cela, et que tout cela est bien au-dessus de ce qu'on vous propose. Car, qu'est-ce qu'on attend de vous, et qu'est-ce que je voudrais obtenir en faveur de ces infortunées dont je prends aujourd'hui les intérêts, et pour qui je fais auprès de vous la fonction d'avocat et de prédicateur ? A quoi viens-je vous exhorter ? à ce qui vous est très-facile, à ce qui vous coûtera très-peu, à ce qui ne vous retranchera de votre état que certaines inutilités, que certaines superfluités, que certains excès ; à ce qui n'altérera ni vos forces ni votre santé ; à ce qui ne vous sera, dans le système de votre vie, de nulle incommodité ou que d'une très-légère incommodité ; à quelques aumônes, à quelques dépenses, à quelques contributions, que vous tirerez, non de votre nécessaire, mais de votre jeu, mais de votre luxe et de vos mondanités. Y a-t-il rien là que vous puissiez refuser à votre Dieu, qui vous le demande pour les pauvres, après qu'il vous a fait le plein sacrifice de lui-même sur une croix ?

Pour consoler les captifs, il les est allé trouver dans les abîmes de la terre. Il y a employé les premiers moments de sa vie glorieuse, et vous y devez employer tout le cours de votre vie pénitente. Comprenez ceci. Ou vous êtes déjà ressuscitées par la grâce de la pénitence, ou vous êtes encore dans l'état du péché. Etes-vous encore criminelles et pécheresses ? par là vous vous disposerez à cette résurrection spirituelle qui vous réconciliera avec Dieu, et vous fera vivre en Dieu de la vie des justes ; par là vous engagerez Dieu à vous accorder des grâces de conversion, et des grâces fortes et victorieuses ; car les œuvres de la miséricorde chrétienne sont la plus sûre et la plus infaillible ressource des pécheurs. Etes-vous heureusement et saintement ressuscitées ? vous avez à réparer le passé ; et par là vous satisferez à la justice divine : vous avez à vous conserver et à persévérer ; et par là vous vous maintiendrez et vous vous préserverez des rechutes : vous avez des progrès à faire ; et par là vous vous enrichirez devant Dieu, vous acquerrez des mérites, vous vous élèverez, vous vous conformerez au sacré modèle de votre perfection, qui est Jésus-Christ dans l'état de sa gloire.

Enfin, pour vous glorifier des captifs, et pour remplir leurs vœux, il les a conduits avec lui dans son royaume. L'éclat de son triomphe ne lui a point fait oublier des âmes qui l'avaient si longtemps désiré. Il a voulu qu'elles fussent placées auprès de lui, et qu'elles y goûtassent dans le séjour de la félicité le même repos, la même joie, le même bonheur : *Intra in gaudium Domini tui* (*Matth.*, XXV). On ne vous envie point, mesdames, votre opulence, vos prospérités, vos grandeurs. Jouissez-en, puisqu'il a plu au ciel de vous en gratifier. Il a ses vues dans cette diversité de conditions, et, pourvu que vous ne vous écartiez point de ses vues, vous pouvez du reste, avec toute la modération convenable, user de ses faveurs, et vous servir de ses dons. Mais, au milieu de vos prospérités, serez-vous seules heureuses en ce monde ? aurez-vous seules toutes vos commodités et toutes vos aises : et ce que le Prophète disait aux riches de Jérusalem, ne puis-

je pas vous le dire à vous-mêmes: *Numquid habitabitis vos soli in medio terræ* (*Isai.*, V)? N'y aura-t-il sur la terre de maisons habitables que pour vous? Les campagnes ne rapporteront-elles que pour vous? ne fera-t-on la moisson et ne recueillera-t-on les fruits que pour vous? Contentes d'avoir tout en abondance, et d'être à couvert de toutes les calamités temporelles, ne jetterez-vous point un regard de pitié sur ceux que l'indigence réduit aux dernières nécessités? Croyez-vous que Dieu les ait tellement abandonnés au caprice du sort et à leur destinée malheureuse, qu'il n'en ait commis le soin à personne? Mais ne vous y trompez pas : il y a une Providence qui veille sur eux, et en leur manquant dans leurs besoins, c'est à cette Providence que vous manquez. Doublement coupables alors, et de ne pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, et de violer encore le précepte de Jésus-Christ, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a, mesdames, dans le christianisme des pratiques, lesquelles, quoique saintes, ne sont néanmoins que de l'institution des hommes. Nous les devons louer parce qu'elles sont saintes; et bien qu'elles ne soient que de l'institution des hommes, nous devons croire qu'elles leur ont été inspirées de Dieu, puisqu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse suggérer à l'homme les exercices d'une vraie et solide piété. Il y a des pratiques que l'Eglise approuve, qu'elle autorise, qu'elle établit; et dès qu'elles ont été établies par l'Eglise, nous les devons respecter, puisqu'il n'y a que l'esprit d'erreur, de schisme, d'hérésie, qui puisse censurer, mépriser et rejeter ce que l'Eglise permet, beaucoup plus ce qu'elle appuie de son autorité et ce qu'elle observe dans tout le monde chrétien. Mais ces pratiques de l'Eglise nous sont venues, après tout, par le ministère des hommes; nous les avons reçues des hommes, et nous en reconnaissons les hommes pour auteurs. Il n'en est pas de même de la charité à l'égard des prisonniers. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a expressément recommandée; c'est lui qui l'a consacrée dans son Evangile, et qui en a fait un point de sa loi.

Je dis un point de sa loi, un point particulier, un point non-seulement de perfection, mais d'obligation; et c'est à quoi ne pensent guère la plupart des personnes, même les plus régulières et les plus vertueuses. Si l'on est négligent sur cet article, on n'en a pas le moindre remords de conscience, parce qu'on ne le regarde pas comme un devoir. Si l'on y satisfait, on se flatte que c'est par une surabondance de zèle et de ferveur, parce qu'on ne le considère que comme une œuvre de surérogation. Or, c'est toutefois une obligation que vous ne pouvez ou du moins que vous ne devez pas ignorer, après que le Fils de Dieu nous l'a marquée en des termes si précis et si formels. Dire donc, ainsi que nous l'entendons dire tous les jours : Chacun a sa dévotion, mais la mienne n'est pas pour les prisonniers : c'est un sentiment peu chrétien, ou plutôt c'est un sentiment directement opposé à l'esprit du christianisme. Car il ne vous est pas libre d'avoir cette dévotion ou de ne l'avoir pas. Il faut l'avoir si vous voulez être chrétiennes. Ce n'est pas une dévotion qui soit à votre choix, ni d'une simple volonté; elle est de nécessité, et elle vous doit être en ce sens d'autant plus vénérable, qu'elle est du choix de Jésus-Christ. En d'autres sujets vous pouvez suivre l'attrait que vous sentez; mais, entre les dévotions qui sont de l'ordre de Dieu, il ne dépend pas de vous de choisir celles qui se trouvent plus conformes à votre inclination, celles qui vous plaisent davantage, celles dont vous êtes plus sensiblement touchées. L'obligation est égale pour toutes, et quand vous y êtes fidèles, vous n'avez pas droit de vous glorifier comme ayant fait quelque chose au-delà du précepte; mais vous devez vous traiter de servantes inutiles, comme n'ayant fait que ce que vous avez dû faire.

Devoir, prenez garde, s'il vous plaît, devoir si indispensable, que c'est un des préceptes dont Jésus-Christ a fait dépendre le salut ou la damnation, la prédestination éternelle ou la réprobation des hommes. Leur prédestination, car il dira aux élus : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, parce que j'étais en prison et que vous m'avez visité. Leur réprobation : car, s'élevant contre les impies, il leur dira : Retirez-vous, maudits, et allez au feu éternel, parce que je souffrais dans la captivité et que vous m'y avez laissé sans secours et sans consolation. Or, comme remarque saint Chrysostome, quand le Fils de Dieu nous a avertis qu'il en userait de la sorte envers les uns et les autres, n'était-ce pas pour nous faire connaître que le soin des prisonniers n'est pas une œuvre de pure piété, mais que c'est un commandement? Quoi donc! demande saint Augustin, est-il vrai que le bonheur éternel d'un chrétien soit attaché à ce seul devoir? Et ne peut-il pas arriver qu'un chrétien, après avoir accompli ce devoir, vienne encore à être du nombre des réprouvés? C'est une objection que se fait ce saint docteur, et dont il ne sera pas inutile que je vous donne ici l'éclaircissement, le jugeant même nécessaire pour votre instruction. Je conviens que la prédestination ne dépendra pas uniquement des œuvres de miséricorde à l'égard des prisonniers; je conviens qu'il y en faut bien ajouter d'autres; je confesse même et je reconnais qu'absolument un chrétien, avec toutes ces œuvres de charité, peut mourir dans la disgrâce de Dieu. D'où vient donc que Dieu, dans l'arrêt favorable qu'il prononcera aux prédestinés et aux élus, se contentera de leur dire : Venez, parce que j'étais pauvre, que j'étais en prison et que vous m'avez assisté? Ah! mes frères, répond saint Augustin, c'est que, selon le cours ordinaire de la Providence, les chrétiens charitables ne tombent jamais dans cet affreux malheur d'une mort criminelle et impénitente; c'est

que Dieu ne permet pas qu'ils soient surpris dans leur péché, ni enlevés avant que de s'être mis en état d'éprouver ses miséricordes et de recevoir ses récompenses. Il a ses voies pour cela; il a ses ressorts qu'il fait agir. Au lieu qu'il abandonne ces âmes impitoyables que la misère du prochain n'a pu fléchir, et qui ne se sont jamais attendries que pour elles-mêmes.

Quoi qu'il en soit, l'obligation de secourir les prisonniers est incontestable, puisque c'est un des points essentiels sur quoi nous serons jugés de Dieu. Je sais, mesdames, que ce précepte est enfermé dans celui de l'aumône; mais je prétends, que de tous les préceptes particuliers compris dans le précepte général de l'aumône, celui-ci est un devoir plus rigoureux, plus pressant, plus absolu. Concevez-en bien la raison; c'est que le précepte de la charité envers les pauvres est fondé sur leurs besoins et leur misère. Par conséquent, où il y a plus de besoins et où la misère est plus grande, la charité doit plus s'exercer, et l'obligation en est plus expresse et plus étroite. Or, y a-t-il une misère pareille à celle de ces prisonniers? Ce sont les plus malheureux des hommes, puisqu'ils ont perdu le premier de tous les biens, qui est la liberté. Vous me direz qu'ils ont mérité de la perdre; et moi, je vous dis avec saint Chrysostome que, cela même supposé, c'est ce qui redoublerait encore le malheur d'avoir perdu le plus précieux de tous les biens et de l'avoir perdu par leur faute. Mais je dis plus, et j'ajoute qu'il n'est pas vrai qu'ils l'aient tous perdu par leur faute, ce bien dont on est si jaloux dans toutes les conditions, et dont on fait en cette vie le souverain bonheur. Car, combien y en a-t-il parmi eux qui n'en sont privés que par un pur revers de fortune? combien y en a-t-il dont les dettes et la ruine n'ont été nullement l'effet, ni de leur mauvaise conduite, ni de leur mauvaise foi, mais d'un événement et d'une occasion qu'ils n'ont pu éviter? Sans y avoir en rien contribué, ils en portent toute la peine. Or, que peut-on imaginer de plus déplorable et de plus digne de compassion? Figurez-vous qu'un accident imprévu vous a réduites dans la même disgrâce: que penseriez-vous de ceux qui, se trouvant en pouvoir de vous relever, ou du moins d'adoucir vos chagrins et de les diminuer, vous en laisseraient porter tout le poids et ressentir toute l'amertume? Quelles plaintes en feriez-vous? De quelle dureté les accuseriez-vous? Quelle justice en demanderiez-vous au ciel? et dans vos transports, de quelles malédictions peut être les frapperiez-vous? Ce n'est pas assez: combien même parmi ces malheureux sont arrêtés pour des crimes qu'on leur impute, mais qu'ils n'ont pas commis, et attendent que leur innocence soit reconnue? Cependant que ne souffrent-ils point? Ils se voient traités comme des criminels, méprisés, déshonorés, resserrés dans une prison, qui seule leur tient lieu de supplice. Que comprenez-vous de plus désolant; et si vous pouviez les distinguer et les connaître, que leur refuseriez-vous? Or, il vous doit suffire de savoir qu'il y en a de tels, comme en effet il y en a presque toujours. Mais je veux enfin qu'ils soient coupables; et j'en reviens à la pensée de saint Chrysostome, que s'ils sont indignes de la liberté, ils n'en sont, par cette indignité même, que plus misérables. Les innocents ont le témoignage de leur conscience pour les soutenir; mais ceux-ci, dans leur propre cœur, ont un bourreau domestique qui ne cesse point de les tourmenter. Dans l'attente d'un jugement dont ils ne peuvent se défendre et dont ils prévoient toute la rigueur; durant ces journées et ces nuits où, séparés de toute société et de tout commerce, ils n'ont dans l'horreur des ténèbres, qu'eux-mêmes avec qui raisonner, qu'eux-mêmes de qui prendre conseil; quelles réflexions les agitent? quelles vues de la mort et d'une mort ignominieuse, d'une mort violente et douloureuse? que d'idées lugubres! que d'images effrayantes et désespérantes! Ajoutez à ces tourments de l'esprit, les souffrances du corps, un cachot infect pour demeure, un pain grossier et mesuré pour nourriture; la paille pour lit. Ah! mesdames, y a-t-il de l'humanité à ne leur pas donner dans ces extrémités les faibles soulagements dont ils sont encore capables? Pour être criminels, ne sont-ce pas toujours des hommes? Chez les païens même et chez les nations les plus féroces, on ne les abandonnerait pas; et n'est-il pas honteux que la charité chrétienne trouve en nous des cœurs moins compatissants et moins tendres qu'elle n'en a trouvé dans des infidèles?

Outre ces prisonniers, il y a d'autres pauvres; mais ces pauvres, ou retirés dans des maisons publiques et dans des hôpitaux, ont des personnes auprès d'eux dont toute la profession et tout l'emploi est de les servir; ou, maîtres d'eux-mêmes et de leur liberté, peuvent travailler, peuvent mendier, peuvent chercher leur vie, peuvent à vos portes, en vous représentant leurs misères, forcer, pour ainsi dire malgré vous, votre miséricorde. Il n'y a que les prisonniers qui manquent de toutes ces ressources. Il semble que ce soient comme les morts du siècle: *Inter mortuos sæculi* (*Ps.* LXXXVII); il semble que ce soient des excommuniés qui ne peuvent paraître en aucun lieu, et dont tout le monde doit s'éloigner: *Posuerunt me abominationem sibi.* Or, en cet état, mesdames, je soutiens que vous êtes d'autant plus obligées de les aider, qu'ils sont plus dépourvus des moyens ordinaires pour s'aider eux-mêmes, et je reprends mon raisonnement. Car la loi de Jésus-Christ vous oblige à prendre soin des pauvres; et plus ces affligés sont affligés, plus cette obligation croît et plus elle devient particulière. Point de pauvres plus pauvres que ceux dont je vous recommande les intérêts, et point d'affligés plus affligés. Tirez vous-mêmes la conséquence et instruisez-vous. Je puis dire, mesdames, que dans la prison vous trouverez toutes les sortes de misères dont le Fils de Dieu fera le dénombrement au jour de ses ven-

geances éternelles. Venez et voyez : dans ce triste séjour vous trouverez non-seulement la captivité et l'esclavage, mais la faim, mais la soif, mais la nudité, mais la maladie et l'infirmité, mais toutes les calamités de la vie. Tellement que, de négliger ces misérables et de les délaisser, ce serait vous exposer à entendre contre vous, de la bouche de Jésus-Christ, tous les reproches qu'il doit faire aux réprouvés. Il ne vous dirait pas seulement : J'étais prisonnier, et vous ne vous êtes pas mis en peine de me visiter ; mais il vous dirait : J'étais dévoré de la faim, et vous ne m'avez pas donné à manger : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare* (*Matth.* XXV); mais il vous dirait : J'étais pressé de la soif, et vous ne m'avez pas donné à boire : *Sitivi, et non dedistis mihi potum* (*Ibid.*); mais il vous dirait : J'étais nu, et vous ne m'avez pas donné de quoi me vêtir: *Nudus, et non cooperuistis me* (*Ibid.*); mais il vous dirait : J'étais malade et infirme, et vous ne m'êtes pas venu voir : *Infirmus, et non visitastis me* (*Ibid.*). Il vous le dirait, mesdames, et qu'auriez-vous à répondre ? Je conçois que d'autres pourraient s'excuser sur le mauvais ordre de leurs affaires, ayant à peine ce qui leur est nécessaire dans leur condition. Mais, en vérité, cette excuse serait-elle recevable de votre part? Jugez-vous de bonne foi vous-mêmes; et, sans qu'il soit besoin que j'entre avec vous en des discussions et en des questions où vous aurez toujours des prétextes pour vous justifier devant les hommes, quand vous en voudrez avoir, ne vous flattez point, et faites-vous justice devant Dieu. N'avez-vous pas des biens, n'avez-vous pas du crédit, n'avez-vous pas du loisir plus qu'il ne faut pour vous employer utilement à cet exercice de charité que je vous propose et dont vous ne pouvez ignorer l'importance? Il ne sera pas seulement profitable à ceux que vous soulagerez; mais il me reste à vous montrer combien il vous peut être salutaire à vous-mêmes par les avantages qui y sont attachés : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quand je dis, mesdames, que la miséricorde envers les prisonniers, que le soin de les assister et de les visiter peut être pour vous une des pratiques les plus salutaires, je ne parle point précisément du mérite que l'aumône renferme, ni des bénédictions que Dieu s'est engagé à répandre sur vous avec plus ou moins d'abondance, selon que vous seriez plus ou moins libérales à répandre vos dons, et à faire sentir aux pauvres les effets de votre charité. Ce sont des avantages inestimables, mais si connus et si hautement, si souvent promis dans l'Ecriture, qu'il n'y a personne qui n'en soit instruit, et qu'il serait assez inutile de vous redire là-dessus ce que les prédicateurs vous ont déjà fait tant de fois entendre. Sans donc m'arrêter à une instruction si vague et si générale, voici quelque chose de plus particulier, et qui peut infiniment contribuer à l'édification de vos mœurs; car, pour peu que vous fassiez de réflexions en visitant les prisons, c'est là que vous apprendrez à craindre Dieu, à redouter sa justice et ses jugements, à expier le péché qui en est le sujet, et à vous en préserver. Entrez, s'il vous plaît, dans ma pensée, qui vous paraîtra également solide et sensible.

David souhaitait que les hommes, dès cette vie, pussent descendre dans les enfers, pour y être eux-mêmes témoins des affreux jugements que Dieu y exerce : *Descendant in infernum viventes* (*Ps.* LIV). C'était le souhait du prophète; mais du reste un souhait impossible dans l'exécution, et selon les voies communes de la Providence. Car comment l'homme, sans un miracle, pourrait-il pénétrer dans ces abîmes de feu ? et comment y subsisterait-il assez de temps pour examiner ce qui s'y passe, et pour en revenir touché de tout ce qui lui aurait frappé la vue ? Mais voulez-vous savoir, mesdames, ce qui peut être en quelque manière pour vous le supplément de ce spectacle d'horreur, et vous en tracer une idée capable de faire sur vos cœurs les plus fortes impressions, pour vous ramener à Dieu, et pour vous tenir toujours soumises à la loi de Dieu? ce sont ces prisons où la justice humaine rassemble tout ce qu'elle découvre de criminels, pour lancer sur eux ses arrêts, et pour les livrer à toute la sévérité de ses châtiments. Et qu'est-ce en effet qu'une prison? me sera-t-il permis de parler de la sorte? Mais il me semble que je n'exagérerai point, si je dis que c'est la plus vive image de l'enfer. Dans l'enfer, c'est la justice de Dieu qui se satisfait, et, dans la prison, c'est la justice des hommes. Je sais combien d'une part il y a peu de proportion entre l'une et l'autre; je sais que Dieu punit en Dieu, et que les hommes ne punissent qu'en hommes; mais c'est de là même que vous pouvez d'ailleurs tirer le fond d'une méditation la plus touchante, et la plus propre à vous imprimer dans l'âme une sainte et utile frayeur de ces jugements formidables que Dieu réserve aux pécheurs, et qui feront leur réprobation éternelle.

Car, à la vue de ces criminels que vous visiterez dans les prisons, au milieu de tant d'objets dont vos cœurs seront émus, et qui vous rempliront d'une terreur secrète; à l'entrée de ces cachots où se présenteront à vous des malheureux, enchaînés, défigurés, interdits et désespérés, si vous voulez vous recueillir en vous-mêmes, et vous rendre dociles aux mouvements de la grâce, il est difficile que vous ne soyez pas frappées des considérations suivantes : ne les perdez pas. Qu'il est bien terrible de tomber dans les mains de Dieu, puisqu'il est si terrible de tomber dans les mains des hommes; que si les hommes ne croient pas excéder en condamnant à la mort, et aux derniers supplices, les transgresseurs des lois qu'ils ont imposées, Dieu, à plus forte raison, ne peut porter trop loin ses vengeances contre les transgresseurs de ses commandements; que nous sommes plus coupables devant Dieu, que ces prisonniers ne le sont devant les hommes;

parce qu'ils n'ont commis la plupart qu'un seul crime devant les hommes, au lieu que nous sommes responsables à la justice divine de mille désordres; que si maintenant cette divine et redoutable justice suspend ses coups, et paraît même comme endormie, elle aura son temps, où elle s'éveillera, où elle éclatera, où elle nous appellera à son tribunal, où elle prononcera contre nous ses anathèmes; que la justice des hommes, quelque éclairée qu'elle soit, a besoin de longues procédures pour parvenir à la connaissance des crimes, et pour convaincre les criminels; mais que tous nos péchés, que tous nos crimes sont connus de Dieu dans le moment même que nous les commettons, parce qu'il en est témoin; qu'on peut fléchir la justice des hommes, mais que durant l'éternité tout entière la justice de Dieu sera toujours également inexorable; que, dans ces prisons bâties par les mains des hommes, et par les ordres de la justice des hommes, cette justice humaine n'empêche pas qu'on ne procure aux criminels qu'elle poursuit quelque adoucissement; mais que, dans cette prison éternelle, bâtie de la main de Dieu, que dans ce feu allumé du souffle de Dieu, il n'y aura jamais ni consolation ni soulagement à espérer; que ce feu dévorant ne s'éteindra jamais, et que le ver rongeur qu'on y ressent ne mourra jamais : *Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur* (*Marc.*, IX). De tout cela, mesdames, et de tant d'autres réflexions que je retranche, mais qui ne manqueront pas de naître, que conclurez-vous? Saisies d'une crainte toute chrétienne, vous vous humilierez en la présence de Dieu; vous aurez recours à sa miséricorde, vous prendrez des mesures pour prévenir sa justice, et pour vous en garantir; vous concevrez une sainte haine du péché, vous le détruirez dans vous, autant qu'il vous sera possible, et par tous les moyens que la religion vous fournit; vous vous mettrez en garde contre ses atteintes les plus légères, et vous le fuirez comme votre plus mortel ennemi; car voilà les fruits que peuvent produire les visites des prisons, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'en retirer. Eh! mesdames, vous faites tant d'autres visites dans le monde, et c'est la plus commune occupation de votre vie. Qu'y apprenez-vous, et qu'en rapportez-vous? Vous y perdez le temps, vous y offensez le prochain, vous y oubliez Dieu, vous vous y dissipez; vous y prenez tout l'esprit du siècle, toutes les maximes du siècle, tous les sentiments et toutes les manières du siècle; vous y entretenez votre vanité, votre oisiveté, et plaise au ciel que vous ne cherchiez pas quelquefois à y entretenir de plus funestes passions! Plaise au ciel que ces visites si assidues et si fréquentes, que ces visites si souvent rendues et reçues sous le spécieux prétexte de bienséance, l'honnêteté, de civilité, de société, ne dégénèrent pas en des visites d'inclination et de sensualité! Mais les visites que je vous demande, ou plutôt que Dieu vous demande, vous édifieront et vous sanctifieront.

Cependant nous avons la douleur de voir cette œuvre de charité tomber peu à peu; et, si votre zèle ne se renouvelle, nous la verrons tomber tout à fait. Dans les commencements elle s'est soutenue, parce que la ferveur y était; et d'où venait cette ferveur? de la nouveauté. L'entreprise paraissait la mieux conçue et la plus louable : chacun y donnait; mais qu'est-il arrivé? par un effet de l'iniquité du siècle, qui croît tous les jours, la charité s'est refroidie, et chacun s'est relâché : *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum* (*Matth.*, XXIV). L'inconstance qui nous est si naturelle, et qui ne devrait jamais avoir de part dans les œuvres de Dieu, se mêle en celle-ci. On se lasse, on se dégoûte, on se persuade qu'il y a des charités plus nécessaires. Sur cela, mesdames, écoutez saint Augustin : c'est par où je finis. Ce Père parle de saint Laurent et relève l'usage qu'avait fait ce charitable lévite des trésors de l'Eglise, en les distribuant aux pauvres. De se les approprier, poursuit le saint docteur, et d'en user pour soi-même, ce serait un crime, mais de s'en servir pour les pauvres, mais surtout de s'en servir en faveur des captifs et des prisonniers, c'est une miséricorde : *Sin vero pauperibus erogat, captivum redimit, misericordia est* (*Aug.*). Et en effet, qui peut trouver étrange que les pauvres vivent? et qui peut se plaindre que des prisonniers, que des captifs soient rachetés ou du moins soulagés? *Nemo potest dicere, cur pauper vivit? nemo potest queri, quia captivi redempti sunt.* Enfin, reprend saint Augustin, c'est une œuvre si agréable à Dieu et si importante, que pour s'acquitter de ce devoir, il ne faut point craindre de rompre même les vases sacrés et de les vendre : *In his vasa Ecclesiæ confringere, vendere licet.* Dites, après cela, mesdames, que vous avez à faire un meilleur emploi de vos aumônes. Je ne prétends pas que les autres exercices de la charité chrétienne soient abandonnés, tous sont bons, tous sont méritoires devant Dieu; mais entre tous, je le répète, et j'ai tâché de vous en convaincre dans ce discours, il n'en est point de plus conforme à l'esprit et aux exemples de Jésus-Christ que la charité envers les prisonniers; il n'en est point de plus marqué ni de plus formellement ordonné dans la loi de Jésus-Christ, et il n'en est point de plus efficace pour vous conduire au terme du salut où nous appelle Jésus-Christ, et qui est l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION IV.

Sur la charité envers les orphelins

Religio munda et immaculata apud Deum Patrem hæc est, visitare pupillos in tribulatione eorum.

La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu, notre père, est de visiter les orphelins dans leur affliction (S. Jacques, ch. I).

Voilà, mesdames, la plus haute idée que vous puissiez concevoir et que je puisse vous donner du devoir de charité pour lequel vous

êtes assemblées. Ce n'est pas moi qui vous la propose, c'est le Saint-Esprit ; et jamais l'Ecriture n'a rien décidé en des termes plus exprès que ceux que vous venez d'entendre. Aussi, dans toute l'Ecriture ne pouvais-je choisir un texte plus convenable que celui-ci pour satisfaire à ce que vous attendez de moi et à l'engagement où je suis d'exciter votre compassion envers les orphelins. L'Ecriture ne dit pas qu'une partie de la religion consiste à les visiter et à les secourir ; elle dit absolument qu'en cela consiste la religion, et la religion pure et sans tache, la religion parfaite : *Religio munda et immaculata.* Or, on ne peut douter que ce passage ne convienne particulièrement à ceux dont je dois vous entretenir, puisqu'il est évident que dans le monde chrétien il n'y a point d'orphelins, si j'ose ainsi dire, plus orphelins, ni par conséquent plus dignes de votre zèle. Il fallait toute l'autorité de la parole de Dieu pour vous persuader de cette importante vérité, que la religion est particulièrement attachée au soin de ces enfants qui réclament votre assistance ; mais je puis vous assurer, mesdames, que si vous comprenez bien le sens de l'Apôtre, cette vérité vous paraîtra, non-seulement très-raisonnable, mais très-naturelle, très-conforme à tous les principes du christianisme : et c'est de quoi j'entreprends ici de vous convaincre. Le lieu où je parle est spécialement destiné, disons mieux, spécialement consacré à la subsistance et à l'éducation de ces orphelins, qui, par l'iniquité des hommes, se trouvent tous les jours exposés au danger de périr et de se perdre, si la Providence et la charité publique ne venaient à leur secours. Œuvre de Dieu dont vous ne pouvez ignorer l'utilité et la nécessité ; œuvre de Dieu dont on me charge de vous représenter l'état, en vous faisant en même temps connaître l'obligation que vous avez d'y contribuer et le mérite que vous aurez d'y participer. Pour cela, mesdames, tout mon dessein est de vous développer, dans une exposition simple et suivie, les paroles de mon texte. Il ne m'en échappera pas une, parce qu'il n'y en a pas une qui ne demande une réflexion particulière. Appliquez-vous, s'il vous plaît, et commençons.

I. On conçoit assez que le zèle d'assister les pauvres, surtout les orphelins, qui, de tous les pauvres, sont les plus abandonnés, est une partie essentielle de la religion, puisque c'est un des devoirs que la religion nous recommande plus expressément, et qu'elle nous en fait un point capital ; *Religio;* car il semble que de là dépende toute la prédestination des hommes, et que le jugement de Dieu doive uniquement rouler sur ce précepte. Venez, dira le Sauveur du monde à ses élus, venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, parce que j'ai eu faim, et que vous m'avez donné à manger; parce que j'étais nu, et que vous avez pris soin de me vêtir; parce que je manquais de tout, et que vous avez pourvu à mes besoins. On conçoit encore que l'aumône faite au pauvre et à l'orphelin est non-seulement une dépendance et une suite du culte de Dieu, mais un exercice actuel du culte de Dieu ; puisque, dans la personne de l'orphelin et du pauvre on rend hommage à Dieu même. Honorez, dit le Sage au livre des Proverbes (*Prov.*, XIII), honorez le Seigneur de vos biens. On convient même, pour la consolation de ceux qui contribuent à cette sainte œuvre dont il s'agit ici, et à laquelle je vous exhorte, on convient que la charité qui se pratique envers les orphelins est une espèce de sacrifice, ou un vrai sacrifice que l'on offre à Dieu; d'où il s'ensuit que c'est donc un des premiers et des plus excellents actes de la religion. N'oubliez pas la charité, disait saint Paul aux Hébreux (*Hebr.*, X), et faites part de ce que vous avez, parce que c'est par de telles hosties qu'on se rend Dieu favorable.

Tout cela est certain : mais pourquoi saint Jacques nous marque-t-il si absolument que la religion est d'assister les orphelins et de les visiter; et pourquoi paraît-il la réduire à ce seul point? Voici, selon saint Augustin, sur quoi est fondée sa proposition. C'est qu'en effet toute la religion se réduit à la charité, se rapporte à la charité ; qu'elle a la charité pour principe, la charité pour fin, la charité pour objet. Ce qui faisait conclure au maître des Gentils que la charité est la plénitude de la loi : *Plenitudo ergo legis est dilectio* (*Rom.*, XIII) ; entendant, par ce terme, *dilectio*, l'amour du prochain. Car voilà pourquoi il ajoutait : *Qui diligit proximum, legem implevit* (*Ibid.*) ; celui qui aime son prochain accomplit toute la loi. Or, quiconque a le zèle d'assister les orphelins et de les visiter, doit conséquemment avoir dans le cœur cet amour du prochain ; je dis cet amour surnaturel, cet amour chrétien, cet amour pur, qui, dégagé de tous les intérêts du monde, regarde le prochain dans Dieu et le soulage pour Dieu. Quel autre motif nous y porterait, et qui pourrait sans cela nous faire penser à des misérables dont l'unique titre, pour s'attirer cet amour, est d'être les créatures de Dieu? Je puis donc dire, et il est vrai, que celui qui s'affectionne à ces malheureux et qui, connaissant leurs nécessités, s'empresse de leur procurer tous les soulagements qu'il est en état de leur fournir, a dans l'âme non-seulement de la religion, mais le fond de la religion, mais l'abrégé de toute la religion ; c'est-à-dire qu'il est dès là préparé et déterminé à remplir sans réserve tous les autres devoirs de la religion ; et, comme devant Dieu la préparation du cœur, quand elle est sincère, est réputée pour l'effet même, par ce seul acte de religion, il a déjà, en quelque manière, tout le mérite de la religion; il en a déjà tout l'esprit : *Religio hæc est* (*Ibid.*). Quel avantage, mesdames, et quel bonheur pour une âme chrétienne, de pouvoir avec vérité, et toujours avec humilité, se rendre à soi-même ce témoignage de sa religion? On dit tous les jours qu'il n'y a plus de foi dans le monde : c'est une plainte ordinaire, et une plainte qui, dans un sens, ne se vérifie que trop ; mais, en quelque

sens qu'on puisse l'entendre, il y aura de la foi parmi nous, tant qu'il y aura des âmes charitables, puisqu'elles ne peuvent être vraiment et solidement charitables que par la foi, et que le degré de leur foi répond à l'abondance et à la mesure de leur charité : *Religio hæc est.*

II. De là, mesdames, par une règle toute contraire, se flatter d'avoir de la religion et n'avoir pas ce zèle de compassion, de tendresse, de miséricorde pour des sujets aussi délaissés que le sont ceux en faveur de qui je vous sollicite, c'est une religion chimérique et imaginaire, une religion vaine et apparente, une religion dont Dieu n'est point honoré, et dont les hommes ne sont nullement édifiés. Voilà néanmoins la religion de notre siècle, et Dieu veuille que ce ne soit pas la vôtre! On voit des femmes qui se piquent d'être chrétiennes et de pratiquer la dévotion, mais qui, toutes pieuses et toutes dévotes qu'elles paraissent, n'ont que de l'indifférence pour les pauvres, sont insensibles à leurs misères, et les laissent souffrir sans être touchées de leurs maux, ni se mettre en peine de les adoucir. Elles ont, si vous voulez, de la piété, mais une piété stérile, une piété dont les pauvres ne profitent point, une piété qui dès lors ne peut être cette piété pure et sans tache que l'Apôtre nous recommande : *Religio munda et immaculata.*

Il faut que la piété, pour être pure et sans tache, glorifie Dieu. Or, est-ce le glorifier que de violer un de ses préceptes les plus étroits, qui est celui de la charité? Est-ce le glorifier que de renverser l'ordre de sa providence, qui n'a point donné d'autres fonds aux pauvres que ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent recevoir de la charité? Est-ce le glorifier que d'oublier ses images vivantes, ses substituts, ses enfants, qu'il a commis aux soins des fidèles et à leur charité? Il faut que la piété, pour être pure et sans tache, soit édifiante, soit exemplaire, soit exempte devant les hommes de tout reproche, et à l'épreuve de toute censure ; et le reproche le plus honteux qu'on puisse faire à une chrétienne qui fait profession de vertu, n'est-ce pas de ne s'occuper que d'elle-même, et de n'avoir nulle pitié des pauvres ? Moins de prières, pourrait-on lui dire, moins de pratiques et d'exercice d'oraison, et un peu plus de bonnes œuvres ; moins de confessions et de communions, et un peu plus d'attention et de vigilance pour vos frères et les membres de Jésus-Christ ; ou plutôt, sans rien retrancher de vos prières, ni diminuer le nombre de vos communions, montrez-en l'utilité et le fruit par le zèle qu'elles vous inspireront pour des chrétiens comme vous, et pour subvenir à leur indigence. Autrement, ou vous n'avez que les dehors de la religion, ou la religion que vous professez, et dont vous prétendez vous prévaloir, n'est pas la religion sans tache que je vous prêche : *Religio munda et immaculata.*

III. Religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père : *Apud Deum et Patrem.* Car Dieu est le père des pauvres, et en particulier le père des orphelins ; par conséquent, la vraie religion doit porter toute âme chrétienne à aimer singulièrement les orphelins, et à leur en donner des marques solides, pourquoi ? parce que la vraie religion, répond saint Augustin, est d'entrer dans les vues de Dieu et dans les inclinations de Dieu ; or, Dieu se plaît à être le père des orphelins, il s'en fait honneur ; et, quand il se glorifie de cette qualité, il veut être en cela notre modèle : *Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor* (*Ps.* IX) : Oui, Seigneur, c'est à vos soins paternels que le pauvre est confié, et c'est vous qui êtes le protecteur de l'orphelin. Que faites-vous donc, mesdames, quand vous vous appliquez à faire subsister ces pauvres enfants qui sont aujourd'hui l'objet de votre charité? je ne vous dis pas que vous déchargez Dieu du soin de pourvoir à leur subsistance : il est trop bon père pour cesser jamais de penser à eux ; mais je dis que vous êtes par là les ministres de sa miséricorde, que vous en êtes les coopératrices et les coadjutrices ; je dis que vous acquittez en quelque sorte sa providence à l'égard de ses enfants, afin qu'ils n'aient jamais lieu de se plaindre qu'il leur ait manqué. Il est leur père, et, quand vous entrez dans leurs besoins par une charité bienfaisante, vous leur tenez lieu de mères en Jésus-Christ. Je dis plus encore, et c'est ainsi que vous devenez, dans un sens aussi véritable qu'il est honorable, comme les mères de Jésus-Christ même. Ne croyez pas qu'il y ait là de l'exagération, puisque c'est le Sauveur lui-même, ce divin Sauveur qui vous le témoigne ; car, dans l'Evangile, il a déclaré que sa vraie mère selon l'esprit, c'était quiconque fait la volonté de son Père céleste : *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipse meus frater et mater est* (*Matth.* XII). Or, pouvez-vous mieux accomplir la volonté du Père céleste, qu'en vous employant auprès de ceux dont il vous a particulièrement chargées, qui sont les orphelins? *Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est.*

IV. Mais pourquoi les orphelins? *Visitare pupillos?* Ne le voyez-vous pas, mesdames? parce que l'orphelin est, de tous les pauvres, le plus destitué de secours et de moyens ; parce que c'est à l'orphelin que la protection de Dieu est le plus nécessaire ; parce que c'est l'orphelin qui a plus droit de recourir à Dieu comme à son unique refuge, et de dire comme David : Mon père et ma mère m'ont quitté : ils sont perdus pour moi ; mais le Seigneur m'a pris en sa garde : *Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me* (*Ps.* XXVI). Ce n'est pas assez, mais j'ajoute qu'entre les orphelins il n'y en a point à qui ces paroles conviennent si naturellement qu'à ceux que la charité a retirés dans cette maison où vous venez les visiter ; les autres, quoique orphelins, au défaut de leurs pères et de leurs mères, peuvent encore avoir des appuis ; ils trouvent dans leurs familles des parents, des proches qui les reconnais-

sent et les élèvent : ils ont des tuteurs qui ménagent leur bien et qui font valoir leurs deniers. Ceux-ci n'ont ni tuteurs ni parents dont ils puissent implorer l'assistance. Désavoués de tout le monde, ils n'ont personne dans tout le monde à qui s'adresser. Les autres, quoique sans père et sans mère, sont souvent dans un âge où ils peuvent s'aider eux-mêmes ; ceux-ci, dès le moment de leur naissance, sont exposés au danger prochain de périr, et périraient en effet, si le Créateur, qui les a formés, ne leur avait ménagé une ressource dans la providence des hommes. Il est donc incontestable que ce sont là les orphelins les plus abandonnés de leurs pères et de leurs mères ; que ce sont ceux sur qui Dieu est plus engagé à veiller, ceux dans qui la religion pure et sans tache se pratique plus à la lettre : *Visitare pupillos.* C'est entre les bras de Dieu seul que ces pauvres enfants sont déposés, et c'est dans vos mains, mesdames, qu'il les remet, pour les retirer de la mort, et leur conserver une vie dont vous aurez à lui répondre.

Quel soin, dans l'ancienne loi, quel zèle Dieu n'a-t-il pas fait paraître pour les orphelins? ceci mérite votre attention, et vous apprendra votre religion. Qu'était-ce, dans l'ancienne loi, que les orphelins ? des personnes sacrées, des personnes privilégiées, des personnes spécialement protégées de Dieu, et comme telles respectées. Rien de plus authentique ni de plus formel que ce que nous lisons sur cela dans le Deutéronome. Dieu voulait que les orphelins fussent considérés des Israélites comme leurs frères ; que chaque famille en adoptât un, et que cet orphelin ainsi adopté, mangeât à la table, eût part à tous les biens, fût traité comme les autres enfants de la maison; il voulait que dans chaque famille il y eût une partie des dîmes affectée aux orphelins, et que, lorsqu'on faisait la récolte des fruits de la terre, on en réservât une portion pour l'orphelin, afin qu'il eût de quoi vivre ; il voulait que les juges établis pour administrer la justice, la rendissent à l'orphelin préférablement à tout autre : voilà ce que Dieu avait ordonné dès la loi de Moïse. Dans la loi nouvelle, qui est une loi d'amour et de miséricorde, au lieu de tout cela, Dieu s'en repose sur votre charité ; il ne vous oblige, ni à recueillir ces orphelins dans vos maisons, ni à les faire manger à vos tables, mais il se contente que votre charité pourvoie d'une manière efficace à leur établissement ; sans exiger de vous d'autres dîmes, il veut que votre charité soit pour eux la dîme assurée de vos biens, et qu'ainsi vous soyez, à leur égard, encore plus secourables par le principe de la charité, que ne l'étaient les Israélites par l'obligation de la loi

V. Vous y êtes d'autant plus indispensablement engagées, mesdames, que ces orphelins se trouvent ici dans un état plus déplorable : *In tribulatione eorum.* Leur affliction est extrême : je veux dire que leur indigence est aussi grande que vous pouvez l'imaginer, et j'ai bien sujet de m'écrier avec saint Paul : *Os nostrum patet ad vos* (II *Cor.*, VI) : Je suis député pour vous parler et pour vous parler fortement : *Cor nostrum dilatatum est* (*Ibid.*) : Je sens mon cœur qui se dilate et qui s'étend par le zèle de la charité, et même de la religion, qui est là-dessus inséparable de la charité : *Non angustiamini in nobis* (*Ibid.*) : Mes entrailles ne sont point resserrées pour vous et pour votre sanctification : *Angustiamini autem in visceribus vestris* (*Ibid.*) : Mais que je crains que vos âmes ne se tiennent fermées, ou qu'elles ne s'ouvrent pas autant qu'elles devraient et qu'il est à souhaiter ! Voilà des enfants dont Dieu nous charge aujourd'hui, vous et moi; il m'ordonne de vous représenter leurs besoins, de plaider auprès de vous leur cause, et d'y faire servir tout ce qu'il m'a donné de connaissances et de forces : c'est là mon ministère, et je tâche à m'en acquitter : mais, quel est le vôtre? de contribuer à l'éducation de ces enfants et à leur salut; de répandre sur eux libéralement et saintement vos dons : libéralement, afin qu'ils en reçoivent une solide assistance; saintement, afin que vous en ayez devant Dieu le mérite, et que vous en obteniez la récompense : ce sera la même pour nous. Or, puisque vous aspirez à la même gloire que moi, que vos cœurs s'élargissent comme le mien : *Eamdem autem habentes remunerationem, dilatamini et vos* (*Ibid.*).

A Dieu ne plaise que je veuille exagérer les misères de cette maison! Je suis le prédicateur de la vérité, et je ne voudrais pas m'en départir une fois, ni d'un seul point, pour exciter votre charité. On vous a dit qu'un grand nombre de ces enfants sont morts faute de nourriture et des choses les plus nécessaires : je n'examine point si peut-être on vous en a trop dit; vous avez pu vous en instruire, et même vous l'avez dû ; car votre ignorance en cela ne serait pas une légitime excuse. On vous a dit que la multitude de ces enfants croît tous les jours, et que vos charités devraient croître à proportion. Quoi qu'il en soit, mesdames, je sais que ces enfants sont dans la souffrance, qu'ils sont dans l'extrémité de l'indigence ; et ce ne sera point amplifier si je conclus qu'ils sont donc dans l'état où la religion vous oblige à faire des efforts extraordinaires pour les soutenir : *Visitare pupillos in tribulatione eorum.*

Si vous y manquiez, le sang de ces innocents demanderait à Dieu justice. Car leur sang, aussi bien que celui d'Abel, a une voix qui se fait entendre de Dieu, et qui crie de la terre jusqu'au ciel. Il est pour vous, mesdames, du dernier intérêt que la voix de ce sang ne crie jamais contre vous. Il est pour vous d'une conséquence infinie que vous écoutiez cette voix, et que, sur le témoignage que je vous rends, vous preniez de justes mesures, et vous régliez vos aumônes. Sans cela, qui pourrait vous préserver de la malédiction dont Dieu menaçait les Israélites par ces paroles du Psaume : *Turbabuntur a facie ejus, Patris orphanorum,*

et judicis viduarum (*Ps.* LXVII) : Ils seront troublés et saisis de frayeur à son aspect, parce qu'il est le père des orphelins, et qu'il sera un jour leur juge; c'est-à-dire qu'il leur rendra justice aux dépens de ceux et de celles qui les auront négligés, et qui, témoins de leur extrême disette, ne se seront pas mis en devoir de les soulager.

Mais, que dis-je, mesdames? j'aime mieux vous exhorter à ce saint exercice par l'espérance des bénédictions éternelles que Dieu vous promet. C'est l'amour, je dis l'amour de votre Dieu, qui doit vous animer, plutôt que la crainte de ses châtiments. Il s'agit de seconder une entreprise des plus importantes à sa gloire. Il s'agit de sauver des âmes que Jésus-Christ a rachetées, et qui, n'ayant dans le monde nul asile, s'y perdraient immanquablement, si votre zèle n'y remédiait. Il s'agit de dresser des enfants, qui, sans vous, n'ayant nulle instruction, par une conséquence inévitable, n'auraient nulle religion. Il s'agit de les retirer, non-seulement de la pauvreté, mais du vice, mais du libertinage, où la fainéantise, par une triste fatalité, les entraînerait avec tant d'autres. Il s'agit de former dans leurs personnes de bons sujets pour être employés partout où la Providence les destinera.

C'est votre ouvrage, mesdames, et vous y êtes intéressées; car vous êtes comme les fondatrices de cet hôpital. C'est à vous que Dieu en a premièrement inspiré le dessein; et c'est vous qui avez eu le courage de l'entreprendre. Quand je dis vous, j'entends ces illustres dames dont toutes les assemblées des saints publient et publieront sans cesse les charités. Vous les avez connues, et je ne vous en rappelle le souvenir que pour vous porter à les imiter. Vous leur avez succédé, et cet établissement qu'elles ont commencé ne peut être, ni maintenu, ni conduit à sa perfection que par vous. Une grande princesse, dont je respecte la présence, et dont l'humble modestie m'oblige à me taire sur ses éminentes qualités, n'a pas cru pouvoir mieux honorer Dieu, ni mieux reconnaître tout ce qu'elle en a reçu, qu'en se mettant à la tête de cette œuvre de piété. Sa foi l'y a engagée, et son exemple doit vous y attirer. Faites-vous un devoir et un mérite de vous conformer à ses pieuses intentions. Et vous, troupe infortunée, enfants que le crime a fait naître sans vous rendre criminels, bénissez dans votre malheur même le Dieu souverain, le père des miséricordes: *Laudate, pueri, Dominum* (*Ps.* CXII). Si vous êtes le rebut du monde, il y a dans le ciel un Créateur qui s'intéresse à votre conservation, et à qui vous êtes aussi chers que le reste des hommes. Il est au plus haut point de la gloire; mais, de ce haut point de gloire, il ne dédaigne pas d'abaisser ses regards sur votre misère: *Qui in altis habitat, et humilia respicit* (*Ibid.*). C'est lui qui apprend aux grands du siècle et aux plus grands à descendre eux-mêmes jusqu'à vous; lui qui les fait sortir de leurs palais, de leurs riches et magnifiques appartements pour se ranger auprès de vous: *Suscitans de terra inopem, ut sedeat cum principibus, cum principibus populi sui* (*Ibid.*). Levez vers lui vos voix, pour lui payer le juste tribut de vos louanges. C'est la louange des enfants, et des enfants à la mamelle, qui lui plaît par-dessus toutes les autres : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* (*Ps.* VIII). Levez avec vos voix vos mains encore pures, et servez à toute cette assemblée d'intercesseurs. Vous n'en pouvez avoir de plus puissants, mesdames, pour vous ouvrir le trésor des grâces divines, et pour vous obtenir l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION V.

Sur la charité envers les nouveaux catholiques.

Pax fratribus, et charitas cum fide.

Que la paix soit sur nos frères, avec la charité et la foi (*Ephes., ch.* VI).

Voici, mesdames, une nouvelle charge pour vous; mais, ce serait, j'ose le dire, vous rendre indignes du nom de chrétiennes que vous portez, si vous la regardiez comme une charge, et si vous ne bénissiez mille fois le ciel de vous avoir ainsi réduites à l'heureuse nécessité de redoubler vos soins et vos aumônes. Vous comprenez qu'il s'agit des nouveaux catholiques, ou de ceux qui sont dans la disposition de le devenir, et qui n'attendent peut-être plus pour cela que votre secours. Ils sont répandus dans toute la France, répandus dans tous les quartiers de cette ville capitale; mais, par une providence particulière, nulle autre paroisse n'en est plus abondamment pourvue que celle-ci, et ne doit plus s'employer à leur soulagement. Encore une fois, mesdames, ne vous en plaignez point; et, bien loin de vous en plaindre, remerciez Dieu de ce qu'il vous donne, contre toute espérance, ces nouveaux sujets d'exercer votre zèle. Confiez-vous en lui, et ne doutez point qu'il ne vous donne, en même temps, de nouveaux moyens pour subvenir à tout, et pour remplir dans toute son étendue l'obligation qu'il vous impose. Soyez-lui fidèles, en faisant des efforts extraordinaires, pour répondre aux desseins de sa miséricorde : et il vous sera fidèle, en vous faisant trouver les fonds nécessaires, et en secondant les pieuses intentions de votre charité. Telle est la préparation d'esprit où vous devez être, et que je vous demande en faveur de nos frères que le malheur de la naissance et de l'éducation a tenus si longtemps séparés de nous. Que la paix soit sur eux avec la foi, et cela, par la charité que vous pratiquerez envers eux : *Pax fratribus, et charitas cum fide.* En deux mots, qui vont partager cet entretien, il faut pourvoir tout à la fois, et à leurs besoins temporels, et à leur salut éternel : à leurs besoins temporels, en les assistant dans leur pressante nécessité ; à leur salut éternel, en les confirmant dans la foi, et en achevant leur conversion, qui n'est encore qu'impar-

faite et qu'ébauchée. La charité fera l'un et l'autre : et c'est aussi à l'un et à l'autre que je viens vous exhorter.

PREMIÈRE PARTIE.

N'en doutez point, mesdames, la nécessité de ces pauvres nouvellement convertis est très-pressante ; et, si l'on ne pourvoit à leurs besoins, il est évident qu'ils doivent bientôt tomber dans l'extrême misère : pourquoi? En voici la preuve sensible : c'est qu'ils n'ont plus les secours qui les faisaient autrefois subsister. Dès-là donc que vous ne suppléerez pas à ce qu'ils ont perdu, ou, pour mieux dire, à ce qu'ils ont volontairement quitté en se réunissant à l'Eglise, quelle sera leur ressource, et qui les soutiendra? Je m'explique; et faites, s'il vous plaît, à ceci une sérieuse réflexion.

Car, tant que leur religion a été tolérée, et qu'ils ont vécu dans l'Eglise protestante, ils y étaient assistés, et bien assistés. On ne les voyait point alors s'adresser à nous ; ils ne venaient point nous exposer leur pauvreté ; ils ne nous faisaient point entendre leurs gémissements et leurs plaintes ; marque infaillible qu'ils ne souffraient pas; et qu'ils trouvaient même sans peine, parmi leurs frères, ce qui suffisait à leur condition et à leur état. En effet, la pauvreté, parmi nos hérétiques, n'était ni négligée ni délaissée. Il y avait entre eux, non-seulement de la charité, mais de la police et de la règle dans la pratique de la charité. C'était pour eux un devoir de secourir les pauvres dans leurs maladies, de les retirer de la mendicité, de procurer des places à ceux qui pouvaient servir, de l'ouvrage à ceux qui pouvaient travailler, des aumônes à ceux qui ne pouvaient s'aider eux-mêmes, ni s'appliquer; de n'oublier personne, et de veiller sans exception sur tout le troupeau. Soyons de bonne foi, et ne leur refusons point la justice qui leur est due. Rendons-leur là-dessus le témoignage qu'ils ont mérité, et qu'on leur a souvent rendu. Reconnaissons que sur ce point nous n'avons rien à leur reprocher, et souhaitons que sur cela même ils n'aient de leur part nul reproche à nous faire.

Voilà, dis-je, comment leurs pauvres étaient traités. Mais depuis que ces pauvres, renonçant à l'erreur qui les séduisait, se sont soustraits à la conduite des faux pasteurs qui les égaraient ; depuis qu'ils sont sortis de leurs mains pour se jeter dans les nôtres, et que du sein de l'hérésie ils ont passé dans le sein de la vraie Eglise, de quel œil désormais les regarde tout le parti qu'ils ont abandonné ? On les dénonce aux assemblées comme des déserteurs, on les efface du nombre des frères, et on ne les compte plus dans le consistoire que pour des apostats et des excommuniés : on ne leur donne plus de part aux distributions, et on leur retranche tout ce qu'ils recevaient. Bien loin de s'intéresser pour eux et de leur continuer les mêmes gratifications, peut-être au fond de l'âme se réjouit-on de les voir dans la souffrance et dans la disette, et peut-être en triomphe-t-on. Ainsi donc, de ce côté-là, restent-ils sans espoir; et ces sources, auparavant si abondantes, se sont tout à coup desséchées, et ont tellement tari à leur égard, qu'ils n'y peuvent plus rien puiser. D'autant plus dignes de notre piété et de notre zèle, que c'est par esprit de religion et pour se joindre à nous qu'ils se sont privés de ce soutien, et qu'ils ont fermé les yeux à toutes les considérations humaines qui les pouvaient retenir.

Mais du reste, mesdames, en faisant ce sacrifice, à quoi se sont-ils attendus, et à quoi ont-ils dû s'attendre? Ils ont cru que votre charité les dédommagerait de leur perte. Ils se sont persuadés que, dans le parti de la vérité qu'ils embrassaient, il y aurait des âmes aussi tendres et aussi secourables que dans celui de l'erreur, dont ils se détachaient. Ils se sont promis que, devenant par une étroite alliance nos amis, nos frères, les membres du même corps, nous ne leur refuserions pas les devoirs de l'amitié, de l'hospitalité, de la proximité, d'une sainte fraternité. Que, priant devant les mêmes autels que nous, participant aux-mêmes mystères que nous, mangeant avec nous le même pain céleste, et usant du même aliment spirituel à la même table, qui est la table de Jésus-Christ, on ne les laisserait pas d'ailleurs manquer de la nourriture ordinaire, ni languir dans un triste abandonnement. Que Dieu penserait à eux, et que cette Eglise catholique dont on leur disait tant de merveilles : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (*Ps.* LXXXVI) ; que cette Eglise, à qui ils recouraient comme à leur mère, et qui les admettait parmi ses enfants, ne serait pas insensible à leur indigence, et ne les verrait pas périr sans prendre de justes mesures pour la conservation de leur vie. Telle a été leur attente ; et, dans cette confiance, ils ont franchi le pas ; ils ont rompu les liens les plus forts, qui depuis de longues années les arrêtaient ; ils n'ont écouté, ni les sentiments de la nature en s'éloignant de leurs proches, ni la voix de leurs ministres, dont ils ont également méprisé, et les menaces et les promesses, et les invectives et les offres. Ils nous ont tendu les bras, et nous les avons reçus. Dans un premier mouvement, nous leur avons témoigné la même joie que le bon Pasteur marqua à tous ses voisins lorsqu'il eut ramené sa brebis : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem quæ perierat* (*Luc.*, XV).

Mais en quel deuil doit se tourner pour eux cette courte joie, si de notre part ils demeurent sans assistance? N'ayant plus rien de ce qu'ils avaient, et ne trouvant rien chez nous de ce qu'ils espéraient, ne seront-ils pas dans un délaissement absolu? Quand les Israélites se virent engagés, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, dans une terre aride et déserte, et qu'ils se sentirent pressés de la faim, il s'éleva parmi cette innombrable multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, un murmure général contre leurs conducteurs, et contre le Dieu même d'Israël. Où sommes-nous, s'écrièrent-ils, et en quel pays nous

a-t-on fait venir? Du moins en Egypte nous avions du pain en abondance : *Comedebamus panem in saturitate* (*Exod.*, XVI). Je sais, mesdames, que ce murmure des Israélites était injuste et trop précipité. C'est pour cela qu'ils en furent punis, et que Dieu en tira une si rigoureuse vengeance. Mais lorsque tant de nouveaux fidèles resteront parmi nous dans l'oubli, et qu'ils y seront dépourvus de toutes choses, n'auront-ils pas droit de se plaindre? et que leur répondrons-nous quand ils nous diront : *Comedebamus panem in saturitate :* Rien ne nous manquait où nous étions ; on nous recherchait, on nous entretenait. Vous nous avez appelés, vous nous avez invités à vous suivre ; vos prédicateurs, vos pasteurs, toutes les puissances ecclésiastiques et séculières nous ont pressés là-dessus, et fait des instances auxquelles nous n'avons pu résister. Nous nous sommes rendus, nous sommes venus, nous voici, et chacun semble nous méconnaître, chacun se retire de nous ? Que sera-ce quand ils le diront à Dieu : *Comedebamus panem in saturitate :* Hé ! Seigneur, nous avons éprouvé les effets de votre providence, tandis que nous marchions hors de vos voies. Nous y avez-vous attirés pour nous donner la mort?

Non, mesdames, ce n'est point ainsi que Dieu l'a prétendu. Ce serait une honte, et pour son service et pour son Eglise. L'honneur de l'un et de l'autre demande qu'on n'y trouve pas moins d'avantage, pas moins de douceur, pas moins de charité, que dans de fausses religions, et dans des sectes formées contre lui. Si donc il est touché des murmures qu'il entendra, et si ces murmures excitent sa colère, ce ne sera pas tant à l'égard de ceux qui les feront, que de ceux qui les causeront. Il pardonnera aisément à des malheureux trompés dans leurs espérances, accablés de leurs peines, incertains de leur sort, également troublés, et de la vue du passé, et du sentiment des misères présentes, et de la crainte des maux à venir. Mais sur qui il exercera sa justice avec plus de sévérité, c'est sur vous-mêmes : pourquoi? parce que c'est vous qui les aurez réduits en ces tristesses profondes et en ces désolations, vous qui aurez été le sujet et l'occasion de ces plaintes amères et de ces révoltes, vous qui aurez renversé les desseins de la Providence, qui aurez déshonoré l'Eglise de Jésus-Christ, et donné à l'hérésie une espèce de supériorité et d'ascendant.

Car, quelles seront les railleries et les insultes des hérétiques opiniâtres et endurcis, lorsqu'ils verront le déplorable état de ces troupes de catholiques tout récemment entrés dans l'Eglise, après s'être séparés d'eux? N'auront-ils pas lieu, en apparence, de leur dire ce que Moïse disait avec vérité aux Juifs incrédules et rebelles : *Ubi sunt Dii in quibus habebant fiduciam* (*Deut.*, XXXII) · Où sont donc vos appuis ? où sont ces bénédictions du ciel dont on vous répondait avec tant d'assurance, et sur quoi vous faisiez tant de fonds ? où sont ces âmes charitables, ces protecteurs puissants et vigilants, ces patrons qui devaient vous secourir en tout, et ne vous renvoyer jamais les mains vides ? Qu'ils paraissent et qu'ils vous soulagent au moins dans de si fâcheuses extrémités : *Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* (*Ibid.*,) Or, ces outrages, mesdames ne retomberont-ils pas sur toute l'Eglise, et n'en serez-vous pas responsables à Dieu ?

Mais le nombre de ces convertis est trop grand. Trop grand, mesdames ? ah ! le peut-il être trop ? le pouvez-vous penser? le devez-vous ? et qu'y a-t-il à souhaiter davantage, que de le voir croître sans cesse et d'être tous rassemblés, selon le désir du Fils de Dieu, dans une même bergerie et sous un même pasteur : *Et unum ovile et unus pastor* (*Joan.*, X). Le nombre de ces pauvres est grand : c'est pour cela que vous devez augmenter vos soins ; c'est pour cela que vous ne devez pas vous contenter de vos aumônes ordinaires ; c'est pour cela que vous ne devez pas seulement y employer tout le superflu de votre état, mais quelque chose du nécessaire. Disons la vérité : le nombre ne serait pas trop grand si chacune faisait son devoir, et donnait à proportion de ses forces. Il n'est donc trop grand que parce que plusieurs ne veulent en rien contribuer, ou ne veulent pas assez contribuer.

Mais les temps sont difficiles, j'en conviens ; mais, après tout, mesdames, ne m'obligez pas à réfuter cette objection, toute spécieuse qu'elle est, par des preuves qui vous convaincraient et qui vous confondraient. Car ce sont des arguments pris de vous-mêmes, de votre propre exemple, de vos dépenses les plus communes dont nous sommes témoins et dont nous gémissons. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il y ait à prendre sur vous, vous n'en ferez jamais tant pour bien accueillir ces généreux prosélytes qu'ils en ont fait pour parvenir jusqu'à nous, et pour vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à leur réunion. Combien se sont arrachés, par une sainte violence, d'entre les bras de leurs parents, qui les baignaient de leurs larmes, et qui leur perçaient le cœur des cris les plus douloureux ? combien ont abandonné leurs héritages, et ont mieux aimé se mettre au hasard d'une ruine entière que de s'obstiner contre la lumière qui les éclairait, et contre la grâce qui les pressait ? Que leur courage vous anime, que leur désintéressement vous instruise ; mais surtout ayez égard à leur salut éternel, et souvenez-vous qu'en les assistant dans leurs besoins, vous les confirmerez par votre charité dans la foi, et vous achèverez leur conversion, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Toute conversion, même sincère, n'est pas, mesdames, dans le sens que je l'entends, une conversion parfaite ; et je n'appelle conversion parfaite que celle où l'âme demeure bien affermie, sans être sujette à ces incertitudes qui rendent sa foi chancelante, ni à ces retours qui l'entraînent dans ses pre-

miers égarements, et détruisent en elle l'œuvre de Dieu. Suivant ce principe, nous pouvons dire que, s'il y a beaucoup de catholiques nouvellement convertis, il y en a peu qui le soient pleinement et parfaitement : pourquoi ? parce qu'il y en a peu en qui la foi ne soit encore bien faible, et dont on ne doive craindre de scandaleuses rechutes. Il est donc d'une extrême conséquence de les fortifier, et de nous les attacher si étroitement, que rien ne puisse les engager dans leurs anciennes erreurs, ni les détourner du droit chemin où la miséricorde du Seigneur les a conduits. Que faut-il pour cela ? gagner leur esprit et leur cœur : leur esprit, en leur persuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion ; leur cœur, en les affectionnant à cette même religion, et la leur faisant aimer. Or, l'un et l'autre, mesdames, dépend de vous, et sera le fruit de votre zèle pour eux et pour tout ce qui les concerne. Voici comment : écoutez-le, s'il vous plaît.

Car je soutiens d'abord que vous ne leur ferez jamais mieux connaître la vérité de notre religion que par la charité qui s'y pratique, puisque la charité est la marque la plus certaine de la sainteté, et que la sainteté est un des plus favorables préjugés de la vérité. Je ne prétends pas, néanmoins, que ce soit là le seul motif de leur créance. On sait assez que toutes les hérésies ont affecté l'éclat des bonnes œuvres et d'une charité fastueuse. On sait que saint Augustin, pour cela, voulait qu'on jugeât des personnes par la foi, et non de la foi par les personnes. Mais quand aux autres motifs la charité se joint, une charité bienfaisante, une charité prévenante, une charité toujours vigilante et constante, c'est ce qui achève de déterminer les esprits et de les fixer. Aussi, est-ce cette charité envers les pauvres qui, si longtemps a donné du crédit à la religion prétendue réformée. Ce n'était pas une preuve suffisante pour elle, parce que ce n'était pas une preuve entière et complète ; mais enfin cette preuve, quoique suspecte de sa part, ne laissait pas de faire impression et de lui attirer une infinité de sectateurs. C'était un faux métal, mais qui frappait les yeux ; et ces pauvres, dont vous êtes présentement chargés, n'étaient la plupart retenus que par là, et n'avaient point de plus puissante raison qui les convainquît.

Ainsi, mesdames, pour vous conformer à leurs dispositions, il faut maintenant que vous les détrompiez de la fausse opinion où l'on s'étudiait à les élever, que de toutes les religions il n'y avait que la protestante qui s'intéressât pour les pauvres. Il faut que vous leur fassiez voir, qu'entre les autres prérogatives de la religion catholique, elle a encore celle-ci, d'être la plus compatissante et la plus miséricordieuse. On prépare des missions pour leur instruction, et je ne puis assez louer un dessein si digne du zèle apostolique. Mais, du reste, il faut avant toutes choses que vous soyez vous-mêmes leurs missionnaires : par où ? par vos libéralités. Car, pour appliquer ici la parole de saint Paul : *Prius quod animale, deinde quod spiritale* (I *Cor.*, XV) : le temporel ouvre la voie au spirituel, et c'est un des préparatifs les plus efficaces. Voilà ce qui conciliera aux ministres du Seigneur l'attention de ces nouveaux disciples ; voilà ce qui donnera la force à leurs paroles, et ce qui appuiera leurs prédications. Quand ces pauvres que l'Eglise a recueillis dans son sein verront des dames de qualité les chercher elles-mêmes, les visiter, les encourager, les aider, c'est ce qui les touchera. Ils concluront qu'une religion qui inspire une charité si pure n'est point aussi affreuse que leurs ministres la leur dépeignaient. Ils reviendront des fausses idées qu'ils en avaient conçues, et ils en prendront de plus justes et de plus vraies. Sans cela, les prédicateurs auront beau parler, toutes nos exhortations seront inutiles, et tout ce que nous dirons ne produira rien. Car, comment recevront nos discours des gens à qui nous refusons le pain de la vie, et qui, comparant ce qu'ils sont avec ce qu'ils étaient, se trouveront parmi nous assaillis de toutes sortes de calamités, et sans espérance d'aucun soutien ? Ne croiront-ils pas que leur misère est une punition du ciel ; que Dieu condamne leur changement, et qu'il les en châtie ? et ne penseront-ils pas à retourner en arrière et à rompre l'engagement qu'ils avaient contracté avec nous ! Dangereuse tentation, contre laquelle il ne tient qu'à vous, mesdames, de les prémunir, et illusion subtile, dont vos charités les détromperont.

Il y a plus : en persuadant leurs esprits, vous gagnerez leurs cœurs. Car rien ne gagne plus le cœur que l'affection qu'on nous témoigne, et que le bien qu'on nous fait. Ils trouveront de la douceur dans la foi catholique, et par là ils la goûteront ; elle leur deviendra chère et aimable. Tel est le moyen dont se servait le Sauveur même du monde : pour sauver les âmes il guérissait les corps, et à peine a-t-il opéré l'un de ces miracles sans l'autre. Cela paraît intéressé ; mais Dieu, dont la providence est adorable, emploie tout à la vocation et au salut de ses élus. Les riches et les pauvres se gagnent différemment : ceux-là d'une certaine manière, et ceux-ci par les dons. Mais qu'importe, pourvu qu'en effet on les gagne tous, et qu'à l'exemple de notre divin Maître, nous profitions des besoins des pauvres pour les acquérir à l'Eglise, et nous nous prévalions de leur indigence pour la gloire et les intérêts de Dieu ? Moyen le plus proportionné à leur faiblesse : convertis ou non convertis, ce sont les membres de Jésus-Christ, mais les membres souffrants et languissants, qu'il faut par conséquent ménager, et mettre en état de bien digérer la sainte nourriture qu'on leur destine. Comme pauvres, ils doivent être évangélisés : *Pauperes evangelizantur Matth.*, XI); mais il est nécessaire, à leur égard, que l'Evangile soit accompagné d'amples largesses et d'utiles secours. Moyen que vous avez entre les mains, vous, mesdames, que Dieu a pourvues des biens de ce monde,

et qui aurez là-dessus plus de comptes à lui rendre. D'où s'ensuit une décision qui vous étonnera peut-être, et qui pourra troubler vos consciences, mais dont vous serez obligées de convenir, pour peu que vous y fassiez d'attention, et que vous compreniez les principes les plus communs et les plus indubitables de la morale chrétienne. C'est par là que je finis, et c'est dans cette conclusion que je renferme tout ce qui me reste à vous représenter sur un sujet si important.

Voici donc comment je raisonne. Il est certain que les œuvres de miséricorde ne sont pas seulement de conseil, mais de précepte dans le christianisme, puisque c'est particulièrement sur ces œuvres de miséricorde que nous devons être jugés un jour, et récompensés ou réprouvés éternellement. Il est certain que ces œuvres de miséricorde ordonnées sous de si grièves peines, ne regardent pas seulement les besoins du corps, mais les besoins de l'âme, et même les besoins de l'âme encore plus que ceux du corps, puisque l'âme est bien plus noble que le corps. De là je conclus que ce qui suffirait pour être coupable d'un péché mortel par rapport aux besoins du corps, suffit à plus forte raison pour être également criminel par rapport aux besoins de l'âme. Si donc, comme il est évident, et comme vous le reconnaissez toutes, ce serait un péché digne de la damnation d'abandonner le pauvre dans le danger prochain de perdre la vie du corps, faute d'un secours qu'on peut lui fournir, c'est une conséquence incontestable que ce ne sera pas un moindre crime (je devrais dire que ce sera un crime mille fois plus grand) de l'abandonner dans le prochain danger de perdre la vie de l'âme et de se pervertir, lorsqu'on peut, par une assistance salutaire, la mettre à couvert de ce malheur et l'en préserver. Or, ne savez-vous pas, mesdames, que c'est là le péril où se trouvent un infinité de pauvres à demi convertis? Je dis à demi convertis; car, malgré toutes les démonstrations extérieures et toutes les paroles qu'ils ont données, nous ne devons pas supposer qu'à leur égard tout soit déjà fait, et nous devons plutôt supposer que tout est encore à faire. En effet, les uns, ainsi que je vous l'ai d'abord marqué, quoique convertis de bonne foi, ne sont pas néanmoins bien établis dans la grâce de leur conversion. D'autres sont dans le trouble et dans l'agitation qu'a dû leur causer un changement qui les éloigne de tout ce qu'ils avaient de plus cher, et qui les engage à une créance et à des pratiques où ils n'ont point été élevés. Quelques-uns demeurent dans une indifférence et une froideur qui ne les attachent à rien; et plusieurs, enfin, ne se sont soumis que par force, et, catholiques au dehors, ne le sont guères dans le cœur. Jugez ce qu'il doit arriver de tous ces gens-là, si votre charité n'y remédie. Jugez si l'on peut raisonnablement espérer qu'ils aient assez de persévérance pour tenir ferme dans l'affliction et dans la disette. Ce sont des arbres transplantés, s'il n'y a pas de suc dans la terre pour les nourrir, si c'est pour eux une terre sèche, y prendront-ils racine, et dès le premier orage ne seront-ils pas renversés ?

Reprenons, mesdames, il est donc vrai que cette nombreuse multitude de nouveaux catholiques est exposée à retomber dans l'hérésie, à renoncer la foi et à se damner. Il n'est pas moins vrai que vous pouvez les arrêter sur les bords du précipice, et les sauver en les cultivant, en les consolant, en les soulageant, en subvenant à leur infortune Si vous ne le faites pas, vous en croirez-vous quittes devant Dieu ?

Eh! mesdames, qu'on vînt actuellement vous dire qu'à la porte de cette maison un pauvre est sur le point d'expirer par la faim qui le consume, y en a-t-il une de vous qui ne courût à l'aide, et qui s'en tînt dispensée? Or, je vous avertis, moi, et vous ne pouvez l'ignorer, que des milliers de pauvres sont prêts à périr spirituellement, parce que vous les laissez périr temporellement; et, sur cela, vous vivrez tranquilles et sans scrupule? vous penserez n'en être point comptables à Dieu? vous ne craindrez point cette formidable menace qu'il vous fait dans l'Ecriture, aussi bien qu'à ces prêtres qu'il avait choisis pour la conduite de son peuple : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (*Ezech.*, III) : Voilà des âmes dont le salut dépendait de vous. Elles m'étaient bien précieuses, puisque je les avais rachetées de mon sang; mais les voilà perdues par votre faute. Je vous les redemande; et, si vous ne pouvez me les rendre, il faut que la vôtre m'en réponde : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Oui, mesdames, la vôtre en répondra; mais ce qui doit être aussi pour vous d'une consolation infinie, c'est qu'autant d'âmes que vous conserverez à Dieu, autant mettrez-vous le salut de la vôtre en sûreté; autant Dieu la comblera-t-il de grâces en cette vie, et de gloire dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION VI.

Sur la charité envers un séminaire.

Maria ergo accepit libram unguenti nardi pistici pretiosi, et unxit pedes Jesus.

Marie-Madeleine prit une livre d'huile de senteur d'un nard excellent et de grand prix, et elle en arrosa les pieds de Jésus (*S. Jean, ch.* X).

C'est le témoignage que Madeleine, l'une des plus illustres pénitentes de l'Eglise de de Dieu, et, si j'ose user de cette expression, l'une des plus saintes amantes de Jésus-Christ, donne à ce divin Maître des sentiments de son cœur, et de l'attachement le plus pur et le plus sacré. Le parfum le plus précieux ne l'est point encore assez pour satisfaire son zèle, et il n'y a rien qu'elle voulût épargner, dès qu'il s'agit de ce Sauveur adorable dont elle a embrassé la loi, et à qui elle s'est dévouée sans réserve. Beau modèle que vous propose, mesdames, l'Evangile de ce jour, et qui m'a paru convenir admirablement à ce que vous venez faire dans cette assemblée. C'est la charité qui vous y amène, et une

charité d'autant plus relevée et plus parfaite, qu'elle regarde les prêtres du Seigneur et ses ministres. Je puis donc la comparer avec l'amour de Madeleine, et avec tout ce qu'il lui inspire aujourd'hui, pour honorer le Fils de Dieu, et pour lui marquer son inviolable fidélité. Je dis plus : et je prétends même que votre charité a des avantages qui la distinguent, et voici dans une comparaison suivie tout le fonds et tout le partage de cet entretien. Jésus-Christ témoigna que l'action de Madeleine lui était agréable : *Sinite illam* (*Joan.*, XII); mais votre charité doit être encore devant lui d'un plus grand mérite; c'est la première partie. Judas et la plupart des apôtres traitèrent de prodigalité l'action de Madeleine, et en murmurèrent : *Ut quid perditio hæc* (*Matth.*, XXVI)? Mais votre charité doit être d'une utilité si évidente, qu'il ne peut y avoir d'esprit assez critique pour ne la pas approuver; c'est la seconde partie. Enfin toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum que Madeleine versa sur les pieds du Sauveur du monde : *Et domus impleta est ex odore unguenti* (*Joan.*, XII), et le fruit de votre charité se répandra dans toute l'Eglise; c'est la dernière partie. Donnez-moi, s'il vous plaît votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une témérité de vouloir faire comparaison des mérites des saints, et saint Jérôme traite d'indiscrets et d'esprits peu sensés ceux qui entreprendraient d'examiner si de deux saints, l'un est plus grand devant Dieu que l'autre, et s'il le surpasse dans l'état de la gloire : *Qui sanctorum merita stulte comparant* (*Hier.*). Mais on peut sans imprudence, et même avec sagesse, faire comparaison des bonnes œuvres et des actions des saints, en jugeant les unes plus méritoires, plus louables, plus agréables à Dieu que les autres, parce que Dieu nous a donné dans l'Ecriture des règles pour les discerner de la sorte et les connaître. Il ne nous a pas révélé lequel des bienheureux dans le ciel est plus élevé et plus glorieux; mais il nous a révélé, par exemple, que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et qu'il faut quitter l'autel pour aller se réconcilier avec son frère. Il m'est donc ici permis de comparer la charité que vous exercez envers les prêtres de Jésus-Christ avec l'action que fait Madeleine, en répandant un parfum précieux sur les pieds du même Sauveur; et je ne crois point manquer au respect dû à cette sainte pénitente, ni diminuer sa gloire, quand je dis que de contribuer par vos aumônes à la subsistance des ministres de l'Eglise, c'est quelque chose encore de plus excellent dans l'estime de Dieu, et dont il se tient infiniment plus honoré. Jésus-Christ disait bien, en parlant de sa propre personne, que celui qui croirait en lui ferait de plus grands miracles que lui-même : *Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet* (*Joan.*, XIV). Pourquoi ne pourrions-nous pas dire, sans rien perdre de l'humilité chrétienne, qu'avec la grâce de Dieu et par la grâce de Dieu nous sommes capables d'être employés à une œuvre plus importante en elle-même, et plus relevée que celle de Madeleine convertie? Non, mesdames, ni Jésus-Christ ni Madeleine n'en seront point offensés, pourvu que cette comparaison serve à exciter votre zèle pour la charité la plus parfaite que vous puissiez pratiquer. Or, c'est là que je rapporte tout le parallèle que je vais faire de Madeleine et de vous, ou, plutôt, de l'action de Madeleine et de la vôtre : appliquez-vous. Jésus-Christ était dans la maison de Marthe, et Madeleine, prenant un vase plein de parfum, le vint répandre sur les pieds de son adorable Maître; elle les baigna de ses larmes, et elle les essuya de ses cheveux. Tout cela, disent les Pères, était la figure de l'aumône, qui, selon toutes les Ecritures, est le précieux parfum que la charité répand sur le corps mystique de Jésus-Christ, et sur ses membres, qui sont les pauvres. Ces cheveux, dont les pieds du Fils de Dieu furent essuyés, nous représentent, dans la pensée de saint Augustin, les biens superflus qui servent ou qui doivent servir à l'entretien des pauvres. Si donc ce qui n'était encore que l'ombre, que la figure, fut néanmoins d'un tel mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus est-il glorifié de la vérité même et de l'effet?

Je vais plus avant, et j'ajoute que Jésus-Christ n'agréa l'action de Madeleine que parce que c'était la figure de l'aumône et de la charité chrétienne. Car, dans le fond, cette action n'avait rien par elle-même qui dût lui plaire, ni qui répondît aux inclinations de son cœur. Il put être sensible à la piété de Madeleine, et au zèle qu'elle eut de lui en donner quelque marque; mais cette marque de répandre sur lui des parfums ne convenait nullement à la morale et à l'esprit de ce divin législateur, puisqu'il était venu prêcher le renoncement aux délices de la vie, et enseigner, soit par sa doctrine, soit par son exemple, l'austérité et la mortification. Pourquoi donc loua-t-il, non-seulement l'intention, mais l'action de Madeleine? Parce que l'action de Madeleine devait être pour nous, non-seulement la figure, mais l'exemplaire et le modèle d'une des plus essentielles vertus du christianisme. Or, jugez par là de quel œil et avec quels sentiments cet Homme-Dieu vous voit accomplir aujourd'hui, dans un exercice réel et véritable, ce qui, de la part de Madeleine, n'était qu'une image et qu'une disposition. Jugez si vous devez envier le service qu'elle eut le bonheur de rendre à Jésus-Christ. Que dis-je : jugez si vous n'avez pas de quoi vous féliciter devant Dieu, de quoi le bénir et le remercier, de quoi lui témoigner la plus vive reconnaissance, lorsqu'il vous met en pouvoir, et qu'il vous fournit les moyens et l'occasion d'agir plus selon ses affections et son gré, que cette femme si vantée toutefois dans l'Evangile, et dont l'amour fut si promptement et si abondamment récompensé par l'entière rémission de ses péchés.

Prenez garde, je vous prie : Madeleine ne se contenta pas de répandre ce parfum sur

les pieds de Jésus-Christ, elle le répandit encore sur la tête de ce Dieu sauveur : *Et super caput ipsius recumbentis* (*Matth.* XXVI). Circonstance que l'Evangéliste a remarquée, circonstance qui ne fut pas sans un mystère particulier, et bien propre à redoubler votre ardeur pour l'œuvre sainte à laquelle je ne puis trop fortement vous exhorter; car, entre les pauvres, qui sont les membres de Jésus-Christ, et qui composent son corps mystique, il y en a de différents ordres. Les uns, dit saint Augustin, en sont comme les pieds, et les autres comme la tête. Ceux-là, ce sont les pauvres ordinaires, qui, quoique chers à Jésus-Christ, ne tiennent après tout dans son Eglise que le dernier rang. Mais ceux-ci, ce sont les ministres du Seigneur, ses prêtres, par qui l'Eglise est gouvernée, est conduite, est dirigée, et dont la pauvreté n'avilit ni le caractère ni la dignité. Que fit donc Madeleine quand elle versa ce parfum sur la tête du Fils de Dieu? Elle nous donna la première idée du devoir de charité dont vous venez vous acquitter; elle nous traça le premier plan de cet établissement que nous voyons enfin commencer, et qui ne peut être achevé que par votre secours et par vos soins; elle vous apprit à honorer et à soulager, non-seulement les pieds, mais la tête de ce grand et sacré corps, où nous sommes tous attachés en qualité de chrétiens.

Ainsi j'ai droit de vous dire, en vous la montrant : *Inspice, et fac secundum exemplar* (*Exod.* XXV). Considérez, mesdames, examinez, et formez-vous sur ce que l'Evangile vous met devant les yeux. Voilà votre règle, voilà votre instruction, voilà le sujet de votre imitation, et le digne sujet. Ce parfum que Madeleine répand sur les pieds de Jésus-Christ vous fait connaître à quel usage vous devez destiner tous ces agréments de la vanité humaine dont le sexe est si curieux, et dont le prix, quelquefois excessif, serait bien mieux employé en faveur des pauvres. Ces larmes que Madeleine verse sur les pieds de Jésus-Christ vous apprennent à compatir aux maux du prochain, et de quels sentiments vous devez être touchées en voyant les misères des pauvres. Ces cheveux, avec lesquels Madeleine essuie les pieds de Jésus-Christ, vous donnent à entendre où doit aller tout le superflu de vos biens, et qu'au lieu de se dissiper en d'inutiles dépenses, il ne doit sortir de vos mains que pour passer dans celles des pauvres.

Leçons générales ; mais en voici une particulière : *Inspice, et fac secundum exemplar*. Madeleine ne s'en tient point aux pieds de Jésus-Christ; et parmi les pauvres, il y en a qui sont comme les chefs du peuple de Dieu. Ce sont des pauvres, mais des pauvres respectables par leur ministère, mais des pauvres tout apostoliques, mais des pauvres spécialement chéris de Dieu, qui les a établis pour être les gardiens des âmes et les pasteurs de son troupeau. C'est de ceux-là qu'il disait par le prophète Zacharie : Quiconque s'attaque à vous et vous blesse, s'attaque à moi-même, et me blesse dans la prunelle de l'œil : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* (*Zach.* II). Expression qui nous marque qu'après les avoir honorés de son sacerdoce, il les honore d'une protection toute singulière ; que sa providence veille particulièrement sur eux, et que c'est surtout pour eux et pour leur subsistance qu'il vous ordonne de vous intéresser.

Ne doutez point, mesdames, que votre charité envers ces oints du Seigneur, pour parler le langage de l'Ecriture : *Christos meos* (*Ps.* CIV), ne doutez point, dis-je, que votre empressement à les secourir et à les seconder ne soit une des œuvres les plus glorieuses à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ ne vous en tienne un compte exact. C'est répandre, non plus sur ses pieds, mais sur sa tête, le parfum le plus exquis; car s'il a dit à ses prêtres : Celui qui vous méprise, me méprise : *Qui vos spernit, me spernit* (*Luc.* X), n'était-ce pas aussi leur dire conséquemment : Celui qui vous respecte, me respecte; celui qui prend soin de vous, prend soin de moi; et tout ce que vous en recevez d'assistance, je le reçois comme si j'en profitais moi-même? Ainsi, pour ne plus parler en figure, et pour vous faire comprendre plus simplement vos obligations, ainsi en usèrent ces saintes femmes qui, dans le cours de ces voyages, lui fournissaient, et à ses apôtres, les choses nécessaires, et y consacraient leurs revenus : *Quæ ministrabant ei de facultatibus suis* (*Luc.* VIII). Madeleine était de ce nombre, et cette troupe dévote suivait pour cela ce divin Maître. Maintenant qu'il est monté au ciel, et qu'il n'est plus visible sur la terre, c'est dans la personne de ses ministres que vous pouvez et que vous devez lui rendre les mêmes devoirs. Il n'est pas besoin de les suivre et de les accompagner dans leurs travaux évangéliques ; il ne faut point les chercher loin de vous, puisqu'ils sont au milieu de vous, et auprès de vous. Quand vous contribuerez, non pas à les entretenir dans une abondance sensuelle, mais à leur procurer une nourriture frugale et mesurée; non pas à leur bâtir de superbes et de vastes édifices, mais à les loger modestement, et dans une demeure convenable à leurs fonctions; non pas à les vêtir, à les meubler en ecclésiastiques mondains (car il y en a de mondains et de très-mondains), mais en ecclésiastiques sages, humbles, retenus, ennemis d'une propreté affectée, et ne voulant que la pure décence de leur état ; quand vous leur assurerez, non pas d'amples héritages, plus propres à les relâcher qu'à les aider dans les exercices de leur ministère, mais assez de fonds pour n'être pas détournés par les inquiétudes et les embarras de la vie ; alors vous imiterez ces âmes pieuses dont saint Luc a fait l'éloge, et vous aurez le même mérite de servir chacune Jésus-Christ selon l'étendue de vos facultés : *Ministrabant ei de facultatibus suis.*

Ah ! Mesdames, on a quelquefois du zèle pour l'ornement des autels ; on met sa piété à embellir et à parer les tabernacles où re-

pose le corps de Jésus-Christ; on n'y épargne rien de tout ce que l'art peut imaginer de plus riche et de plus grand. Veux-je condamner une dévotion si solide, si ancienne, et si digne de l'esprit chrétien? à Dieu ne plaise! dès qu'il est question du temple de Dieu, du sanctuaire de Dieu, de la demeure de Dieu, rien ne doit coûter à des hommes formés de sa main et comblés de ses dons, rien ne doit coûter à des enfants de Dieu. Mais ces tabernacles, après tout, ces autels, ne sont que des autels, que des tabernacles inanimés; et pouvez-vous ignorer que les prêtres sont les tabernacles et les autels vivants de ce Dieu de gloire; que c'est dans leurs mains qu'il s'incarne tout de nouveau; dans leurs mains qu'il s'immole et se sacrifie tout de nouveau; que c'est dans leur sein qu'il habite réellement, corporellement, substantiellement, et dans leur cœur qu'il a posé son trône? O excellence du sacerdoce, s'écrie là-dessus saint Augustin, dans un sentiment d'admiration! *O veneranda sacerdotum dignitas* (*S. Aug.*)! Quelle honte serait-ce donc, quelle indignité, que des ministres revêtus de ce sacerdoce si vénérable fussent négligés et abandonnés? Avançons : toute agréable qu'était à Jésus-Christ l'action de Madeleine, les apôtres en murmurèrent, et la traitèrent de profusion; et l'œuvre sainte que je viens vous recommander est d'une utilité si évidente, qu'il n'y a personne qui puisse lui refuser son suffrage et se défendre de l'approuver. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est par la fin et par la convenance ou le rapport des moyens qu'on emploie pour y parvenir, qu'il faut juger de l'utilité d'une entreprise. Car de travailler pour une fin peu importante, ou de n'user pas des moyens qui y sont propres, c'est un zèle mal entendu, et que la charité même ne peut justifier. Or, suivant ce principe, je prétends que de toutes les œuvres qui se pratiquent dans le christianisme, une des plus utiles et des plus nécessaires est celle dont j'ai présentement à vous faire connaître les avantages. Quelle en est la fin, et quels en sont les moyens? voilà ce qui demande une attention toute nouvelle.

La fin, mesdames, c'est la sanctification de l'Eglise; et cette sanctification de l'Eglise consiste à en arrêter les désordres, à en retrancher les scandales, à en réformer les mœurs, à en faire observer les lois, à en rétablir la discipline. La fin est de remédier à la perte d'une infinité d'âmes qui périssent tous les jours, soit par l'ignorance des vérités de la foi et l'oubli de leurs devoirs, soit par la contagion des vices qui se répandent avec plus d'impunité que jamais, et portent partout avec eux la licence et la corruption. Dommage infini, et perte inestimable. O abîme des conseils et des jugements de Dieu! pouvons-nous être témoins de tant de chutes et de tant de malheurs, et n'en pas sécher de douleur comme le prophète : *Tabescere me fecit zelus meus* (*Ps.* CXVIII)? La fin est de faire cesser la profanation des choses saintes, l'abus des sacrements, les relâchements de la pénitence, les sacriléges dans l'usage de la communion. La fin est de relever le culte du Seigneur, d'inspirer aux peuples du respect pour nos adorables mystères, de les rendre plus assidus à nos prédications, à nos instructions, à nos offices, à nos cérémonies; de rallumer l'ardeur de leur dévotion presque entièrement éteinte, et de renouveler ainsi tout le troupeau de Jésus-Christ. En un mot, mesdames, imaginez-vous tout ce qu'il y a dans le ministère apostolique de plus parfait et de plus divin, c'est ce qu'ont eu en vue des hommes de Dieu, de fervents zélateurs de sa gloire, et de dignes ministres de sa parole.

C'eût été peu néanmoins qu'une fin si noble, s'ils n'eussent sagement pensé aux moyens. Ils ont donc cru que le moyen le plus court, le moyen le plus efficace, le plus infaillible, était de former de bons prêtres, qui, comme le sel de la terre, selon la figure de Jésus-Christ, et comme la lumière du monde, éclairassent l'Eglise, et en conservassent la pureté. Ils ont considéré que ce sel de la terre étant une fois corrompu, et cette lumière du monde obscurcie, c'était une conséquence immanquable, que les esprits devaient tomber dans les plus épaisses ténèbres, et les cœurs se pervertir; que la désolation du christianisme était venue, dans tous les temps, beaucoup moins des peuples que de ceux qui les devaient conduire; et que, pour aller à la source du mal, il fallait avoir des prêtres savants, des prêtres vigilants, des prêtres laborieux et appliqués, des prêtres d'une vie régulière et sans reproche, d'habiles prédicateurs, de sages confesseurs, de fidèles et de zélés pasteurs. Qu'il était pour cela nécessaire qu'il y eût des maisons où ils fussent élevés et perfectionnés; des maisons qui servissent aux ecclésiastiques de noviciat, comme il y en a pour les religieux; et que, de même que les ordres religieux ne se sont maintenus dans l'esprit de leur institut que parce qu'ils ont eu de ces maisons d'épreuve où l'on instruisait et l'on disposait des sujets, en leur faisant pratiquer toutes les observances de leur état, aussi l'on ne pouvait se promettre que jamais le clergé fût florissant, je dis florissant en vertus, si de bonne heure dans les séminaires l'on ne préparait à la vie cléricale ceux qui se proposaient de l'embrasser, et qui s'y sentaient appelés de Dieu; que ces séminaires, au reste, devaient bien être d'une autre conséquence par rapport aux ecclésiastiques qu'aux simples religieux, parce que les simples religieux, en se relâchant, ne nuisent qu'à eux-mêmes, au lieu que le déréglement des ecclésiastiques et des prêtres est préjudiciable à tout le monde chrétien, dont ils doivent être les guides et les conducteurs; que l'on n'eût pas vu si souvent le clergé réduit dans la plus déplorable décadence, s'il y avait eu de ces séminaires, et si l'on n'eût pas admis aux fonctions les plus sacrées des hommes sans capacité, sans

régularité, et même sans piété; des hommes qui ne connaissaient ni la sainteté de leur vocation, ni la grandeur de leurs obligations; qui ne savaient, ni ce que Dieu demandait d'eux, ni comment ils le devaient accomplir; des hommes qui prenaient aveuglément des fardeaux qu'ils ne pouvaient porter, et sous lesquels ils étaient obligés de succomber; des hommes qui, sans nulle préparation et nul examen, commençaient par ce qu'il y a de plus difficile et de plus terrible; des hommes que la nécessité, que la cupidité, que l'ambition, que des vues toutes humaines et toutes profanes, faisaient entrer dans l'Eglise contre les desseins de Dieu, et pour de sordides intérêts. Qu'afin de tirer plus d'avantages de ces séminaires, il convenait d'y recevoir les pauvres gratuitement, et de ne rien exiger d'eux, parce qu'autrement les meilleurs sujets se trouveraient exclus, parce que les pauvres ont communément plus d'application et plus de talent, parce qu'il n'était pas juste que de là dépendît un aussi grand bien que celui qu'on attendait de leur éducation. Voilà, dis-je, mesdames, les réflexions qu'ils ont faites, et le plan qu'ils se sont tracé. Mais peuvent-ils l'exécuter, si vous n'y coopérez? Or, c'est pourquoi ils ont recours à vous. C'est par ma bouche qu'ils vous parlent, et qu'ils vous exposent leurs saintes intentions et leurs pressants besoins. C'est en leur nom et de leur part que je vous dis, selon les règles et les belles maximes du grand Apôtre, que votre abondance doit suppléer à leur indigence : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat* (II *Cor.*, VIII); que, travaillant à vous communiquer les biens spirituels, il est raisonnable qu'ils recueillent quelque chose de vos biens temporels : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus* (I *Cor.*, IX)?

Mais, que fais-je, et pourquoi vous citer l'Apôtre, lorsque le Maître s'est expliqué? Car il s'agit d'obéir à l'ordre de Dieu, qui vous dit aujourd'hui ce que le Sauveur du monde disait autrefois à ses disciples : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* (*Luc.*, X) : Levez les yeux, et voyez : la moisson est abondante; mais il y a peu d'ouvriers pour faire la récolte. Adressez-vous donc au maître de la moisson; priez-le d'appeler des ouvriers, et d'en envoyer : *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios* (*Ibid.*). Il y est déjà disposé; mais c'est de vous qu'il veut se servir pour les envoyer. Vous me direz que jamais il n'y eut tant de ministres de l'Eglise qu'il y en a présentement; et moi, je vous réponds deux choses : premièrement, que plus il y en a, plus il faut de fonds pour les entretenir; secondement, que s'il y a plus d'ouvriers que jamais, c'est ce qui nous montre évidemment l'importance et l'utilité des séminaires. Car voilà ce qu'ils ont produit : avant qu'ils fussent érigés, il n'y avait qu'un petit nombre de prêtres, la plupart ignorants et méprisés du public; l'hérésie en triomphait, le libertinage s'en prévalait. Mais, dans la suite, la face des choses a bien changé, et cela par les séminaires. Si l'on voit encore quelques prêtres scandaleux qui déshonorent leur caractère, du moins y en a-t-il d'autres qui les confondent par leur conduite, et qui nous édifient par leurs exemples.

Cependant, mesdames, nous en pouvons toujours revenir à la parole de Jésus-Christ : *Messis multa, operarii pauci* : Grande moisson, et peu d'ouvriers; ou, si vous voulez, beaucoup d'ouvriers, mais peu par rapport à l'ouvrage et aux soins qu'il demande. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui réunissent dans leurs personnes toutes les qualités requises : la doctrine, la piété, le zèle, la discrétion, la patience, l'amour du travail. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui, pourvus de tous les dons nécessaires, veuillent soutenir les fatigues du sacerdoce, y consumer leur vie, s'y dévouer et s'y sacrifier. Beaucoup d'ouvriers pour remplir certaines places, pour posséder certaines dignités, pour en avoir l'honneur, les priviléges, les revenus; mais peu pour en porter la charge et le fardeau. Beaucoup d'ouvriers pour les ministères éclatants, mais peu pour les emplois obscurs; beaucoup pour les villes, mais peu pour les campagnes; beaucoup pour Paris, mais peu pour les provinces. Et je ne m'en étonne pas; car, pour se confiner dans les provinces, surtout pour travailler dans les campagnes, il faut se résoudre à tout ce qu'il y a de plus pénible, de plus mortifiant, de plus ennuyeux et de plus rebutant. Il faut être préparé à la plus triste solitude, vivre avec des hommes qui n'ont presque de l'homme que la figure, se familiariser avec eux, s'accommoder à leurs manières barbares, essuyer leurs grossièretés, leur répéter cent fois les mêmes instructions, pour les leur faire comprendre, et s'épuiser de voix et de forces pour leur donner quelque teinture de la religion.

Or, l'établissement de ce séminaire regarde aussi bien les campagnes que les villes, aussi bien les provinces que Paris, aussi bien les emplois obscurs, que les ministères les plus éclatants. On n'y envisage que la gloire de Dieu et le salut du prochain. Partout où l'un et l'autre peut se rencontrer, on est résolu de l'y chercher sans distinction de lieux et d'états. Tels sont les sentiments qu'on inspire à de jeunes ecclésiastiques, et qu'ils remportent de cette maison après s'y être quelque temps exercés. A quoi leur zèle ne les porte-t-il point? Je l'ai vu, mesdames, et j'en puis rendre témoignage. Honoré des ordres de notre incomparable monarque, et envoyé pour annoncer l'Evangile à des peuples éloignés, j'ai vu sur ma route de ces missionnaires et de ces dignes pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Mais avec quelle consolation les ai-je vus! avec quelle admiration! J'en ai encore le souvenir vivement imprimé dans la mémoire, et je ne le perdrai jamais. J'ai vu des hommes infatigables, des hommes toujours prêts dès qu'il s'agissait de l'avancement des âmes; des hommes occupés sans relâche à cultiver des terres sè-

ches et arides, je veux dire, à ramener des esprits égarés, à détromper des esprits prévenus, à gagner des esprits opiniâtres, à éclairer des esprits plongés dans le plus profond aveuglement, à se les concilier, pour les réconcilier avec l'Eglise. Je les ai vus, et j'ai béni mille fois la maison d'où ils sont sortis, comme les apôtres sortirent du cénacle : c'est celle-ci. J'ai souhaité mille fois qu'ils pussent assez se multiplier pour faire part de leurs travaux à toute notre France. Quelle réforme suivrait de là, et dans le clergé, et dans tout le corps des fidèles ! Si donc, mesdames, vous n'êtes pas tout à fait insensibles à l'honneur de Dieu et au bien spirituel de vos frères ; si vous n'êtes pas insensibles à vos propres intérêts, et si vous voulez pleinement et solidement réparer tous les scandales que peut-être vous avez donnés, les unes avec connaissance, et les autres sans le remarquer ni le savoir, est-il rien que vous deviez ménager, et rien que vous puissiez refuser pour maintenir un séminaire où se forment de tels ministres ? Combien d'âmes gagnerez-vous à Jésus-Christ par vos aumônes, en leur procurant de si habiles maîtres et de si zélés prédicateurs ! Toute la maison où était Madeleine fut remplie de la bonne odeur du parfum qu'elle versa sur les pieds de Jésus-Christ ; et, pour achever le parallèle que j'ai commencé, le fruit de votre charité se répandra dans toute l'Eglise. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque grâce qu'eût reçue saint Paul pour reprendre, pour menacer, pour presser et pour exhorter ; pour reprendre les pécheurs, pour menacer les endurcis, pour presser les lâches, pour exhorter les tièdes et les négligents : *Argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina* (II *Tim.* IV), il ne laissait pas de mêler parmi ses menaces et ses réprimandes des consolations et même des louanges pour encourager les fidèles. Après leur avoir fortement représenté leurs devoirs, il les félicitait quelquefois de leurs bonnes œuvres, il s'en réjouissait avec eux, il en rendait grâces au ciel, étant persuadé que cela servait beaucoup à exciter leur zèle, et que rien n'était plus capable d'augmenter la ferveur de leur charité, que de leur mettre devant les yeux les fruits qu'elle produisait actuellement dans l'Eglise de Dieu.

Ainsi, mesdames, écrivant aux chrétiens de Thessalonique, leur témoignait-il sa joie de ce que par leur moyen la parole divine s'était fait écouter et respecter, non-seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais dans tous les lieux du monde où la foi était devenue célèbre : *A vobis diffamatus est sermo* (I *Thessal.*). Sur quoi je vous prie d'observer que cette foi des Thessaloniciens ne s'était pas moins étendue dans toute l'Asie par les effets d'une charité bienfaisante, que par l'édification et le bon exemple. Car tel était leur esprit, tel était leur caractère ; une Eglise particulière faisait ressentir à toutes les autres le zèle qui l'animait, et n'aspirait qu'à leur communiquer les dons célestes et les grâces dont elle avait été favorisée.

Ainsi le même apôtre, sans prétendre enfler les Corinthiens d'un vain orgueil, leur inspirait-il une sainte confiance, fondée d'un côté sur le succès, et de l'autre sur l'ardeur du zèle dont ils étaient remplis. Je ne puis assez louer Dieu, mes frères, leur disait-il, ni assez le remercier de ce qu'il répand par vous, en tous lieux, l'odeur de la gloire de son nom : *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco* (II *Cor.* II). Car nous sommes, leur ajoutait-il, la bonne odeur de Jésus-Christ, soit à l'égard de ceux qui se sauvent, soit à l'égard de ceux qui se perdent : à l'égard de ceux qui se sauvent, parce que c'est nous qui, par nos soins, leur procurons les secours du salut ; à l'égard de ceux qui se perdent, parce que s'ils abusent de ces moyens et de ces secours, nous servirons un jour de témoins contre eux, et nous justifierons la Providence dont ils ne pourront se plaindre : *Quia Christi bonus odor sumus Deo, in iis qui salvi fiunt, et in iis qui pereunt* (*Ibid.*). C'est ainsi, dis-je, que ce docteur des nations consolait les fidèles, et que, piqués d'une émulation toute chrétienne, ils faisaient chaque jour de nouveaux efforts pour la propagation de la foi, et pour y contribuer par leurs aumônes. Voilà comment le christianisme a commencé.

Or, il ne tient qu'à vous, mesdames, que je ne puisse aujourd'hui vous donner la même consolation et la partager avec vous. Il n'est pas juste que je sois continuellement employé à faire la censure de vos actions et de vos mœurs. Il n'est pas juste que vous n'entendiez jamais de moi que des reproches. Vous pouvez me mettre dans l'heureuse obligation de vous faire les mêmes conjouissances que saint Paul faisait à ceux de Thessalonique ; car c'est par vous que la parole du Seigneur peut être prêchée, par vous que la grâce de ses sacrements peut être sagement et utilement dispensée, par vous que les peuples peuvent être instruits, convertis, sanctifiés, non-seulement dans ce diocèse, mais dans tous les diocèses du royaume ; mais, si je l'ose dire, dans tout l'univers. Et c'est ce qui arrivera quand vous aiderez de vos soins et de vos largesses ce séminaire institué pour fournir à toutes les églises des docteurs de la vérité et des directeurs dans les voies de Dieu : *A vobis diffamatus est sermo.* Partout où iront et où agiront ces ministres évangéliques, il y sera parlé de votre foi et de votre charité : *Sed et in omni loco fides vestra quæ est ad Deum, profecta est* (*Thessal.* I). Ils publieront l'un et l'autre, ils les exalteront ; et de toutes les personnes ici présentes dont ils auront en quelque sorte reçu leur mission, il n'y en aura pas une dont il ne soit vrai, par proportion, comme de Madeleine, que, dans toutes les contrées et chez tous les peuples où l'Evangile sera annoncé, on annoncera ce qu'elle a fait pour ceux qui en étaient les prédicateurs : *Ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo*

mundo, et quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus (*Marc.*, XIV).

Il ne tient qu'à vous que la connaissance de Dieu ne soit répandue aussi loin et même plus loin qu'elle ne se répandit par la charité des chrétiens de Corinthe. Car vous devez être comme eux la bonne odeur de Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre; et malheur à vous si vous ne pouviez pas dire dans le même sens qu'eux : *Christi bonus odor sumus in omni loco.* Or le propre de l'odeur est de s'étendre et de remplir toute la capacité du lieu où elle est contenue. Combien de pays, je ne dis pas parmi les idolâtres et les sauvages, mais jusque dans la chrétienté, où Dieu n'est point encore connu, du moins n'est connu que très-obscurément et très-imparfaitement? combien de villages en France où l'on n'a presque nulle idée des articles les plus essentiels de la religion? Quel bonheur pour moi si je pouvais rendre ici par avance à Dieu d'humbles actions de grâces, et le bénir de ce que vous allez y pourvoir et de ce que l'odeur de votre charité pénétrera dans ces régions incultes et abandonnées! *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco* : vous imiterez en cela le zèle des premiers chrétiens, dont vous devez professer la foi. Comme les apôtres étaient chargés de parcourir le monde et d'instruire toutes les nations, les fidèles se croyaient obligés de penser à leurs besoins, tandis qu'ils travaillaient à l'accroissement de l'Église. Lisez les Épîtres de saint Paul, vous y verrez comment on recueillait pour cela tous les jours les aumônes et avec quelle ardeur chacun s'intéressait à l'établissement du christianisme.

Vous me direz : J'ai des pauvres dans mes terres, que j'assiste. Il est vrai, mesdames, et à Dieu ne plaise que je blâme cette charité; elle est solide, elle est nécessaire, et j'avoue même que c'est par là que vous devez commencer : *Operemur bonum ad omnes, maxime autem ad domesticos fidei* (*Galat.*, VI) : Faisons du bien à tous, mais surtout aux domestiques de la foi, à ceux dont la conduite nous a été spécialement confiée et qui nous appartiennent de plus près. Rien de plus raisonnable ni de plus juste que cette règle. Suivez-la, j'y consens; mais suivez-la tout entière et ne vous contentez pas d'en prendre une partie et de laisser l'autre. Car elle renferme deux points : l'un particulier, c'est de soulager d'abord les nécessités de ceux qui relèvent de vous et qui vous sont soumis : *Maxime ad domesticos;* l'autre général, et c'est d'être charitables et bienfaisants envers tout le monde : *Operemur bonum ad omnes.* Si donc de ces deux devoirs vous vous en tenez au second et vous abandonnez le premier, vous n'accomplissez qu'à demi la loi, et pécher dans un article de la loi, c'est, selon la parole du Saint-Esprit, violer toute la loi.

Et qui êtes-vous, pour prescrire ainsi des bornes à la providence du Seigneur et à sa miséricorde? *Et qui estis vos qui tentatis Dominum* (*Judith.*, VIII)? Je dis à sa providence et à sa miséricorde, qui doivent être le modèle de notre charité et qui, étant infinies, exigent de nous une charité sans limites. Ce n'est pas que j'ignore qu'elle peut être resserrée dans ses effets par la médiocrité de la fortune et des biens; mais hors de là, c'est-à-dire dans la disposition du cœur, elle doit être immense et embrasser tout. Car c'est en ce sens que nous sommes catholiques; et il ne suffit pas d'en porter le nom, si nous n'en remplissons la signification. Je m'explique et observez cette pensée. Il ne suffit pas que ce nom de catholique convienne à notre foi, il faut encore qu'il convienne à notre charité. Je veux dire que, comme notre foi est la foi de tous les temps, de tous les pays, de toutes les nations du monde, et que c'est pour cela qu'elle est appelée catholique ou universelle, aussi notre charité, du moins dans le désir et la préparation de l'âme, ne doit avoir ni terme ni mesure. Or, mesdames, quand ce désir est bien allumé et bien sincère, il passe à la pratique autant qu'il le peut et selon qu'il le peut; et, en vérité, ne pouvez-vous pas, sans rien retrancher des aumônes que vous distribuez dans tous les lieux de votre dépendance, trouver encore de quoi soutenir ce séminaire et de quoi rétablir par là tant d'églises désolées?

Peut-être ajouterez-vous qu'il y a d'autres séminaires dans tous les diocèses du royaume, ou presque dans tous, et je le sais; mais là-dessus voici ce que j'ai à répondre. Car, premièrement, c'est de là même que je tire la preuve de ce que j'ai avancé. Et en effet, d'où sont venus tant de séminaires institués depuis quelques années, à la gloire de Dieu et à l'avantage du public? n'est-ce pas sur le modèle de celui-ci qu'ils ont été formés, et celui-ci n'en a-t-il pas été l'origine? ne sont-ce pas les fruits qu'on en a retirés qui ont excité la vigilance et le zèle des prélats, pour procurer à leurs églises le même bien? La plupart ne s'en sont-ils pas expliqués de la sorte? ne l'ont-ils pas reconnu et ne le reconnaissent-ils pas? Vous voyez donc comment la bonne odeur de cette maison et de la piété de toutes les personnes qui se sont intéressées en sa faveur s'est déjà fait sentir jusqu'aux extrémités de la France, et quelles bénédictions elle y a portées : ***Et domus*** *impleta est ex odore* (*Joan.*, XII). Mais, en second lieu, je soutiens que les séminaires particuliers n'empêchent pas que celui-ci ne soit nécessaire, et qu'ils ont besoin que celui-ci subsiste comme le séminaire universel : pourquoi? afin d'entretenir l'uniformité d'esprit dans toutes les églises, en y entretenant l'uniformité de doctrine, de discipline, de cérémonie et de culte, d'observances et de lois. Car, puisque ce séminaire est la règle des autres et qu'il l'a été jusques à présent, le même esprit qui règne en celui-ci doit régner dans tous les autres, et voilà le sûr moyen de maintenir partout l'unité de la foi.

Si cette foi vous est chère, mesdames, comme elle le doit être, vous ne manquerez aucune occasion d'en étendre l'empire et de lui soumettre les cœurs. Tant d'ennemis en attaquent la pureté et en profanent la sain-

leté : verrez-vous d'un œil tranquille les atteintes mortelles qu'elle reçoit tous les jours, et la laisserez-vous en proie à l'erreur qui la détruit et au péché qui la corrompt? Il lui faut des défenseurs, des propagateurs; et c'est ce qu'elle vous demande. Prenez garde, elle ne vous demande pas que vous entrepreniez vous-mêmes de combattre; elle se contente que vous y soyez disposées quand la nécessité le requiert. Elle ne demande pas que vous quittiez vos familles, et que vous alliez travailler vous-mêmes à l'établir dans des terres éloignées; elle a d'autres ministres que vous qu'elle y appelle; mais ces ministres ne peuvent rien sans vous. Quelle excuse vous justifierait un jour devant Dieu, lorsque dans son jugement il vous reprocherait votre indifférence pour l'honneur et le progrès d'une foi qui vous devait être plus précieuse que la vie; de cette foi que vous deviez défendre, non-seulement au péril de tous vos biens, mais au prix de votre sang? Vous vous plaignez quelquefois qu'elle s'affaiblit dans le christianisme, et cette plainte n'est que trop juste et que trop véritable; mais que ne servez-vous donc, autant qu'il vous est possible et qu'on vous en présente les moyens, à la réveiller et à la fortifier? Vous vous plaignez même de temps en temps qu'elle est bien languissante dans vos cœurs, et qu'il vous semble à certains moments qu'elle y est morte; mais que ne travaillez-vous donc à la ressusciter dans vous-mêmes, en contribuant à la ressusciter dans les autres? Car, selon que vous donnerez, on vous donnera; c'est-à-dire que plus vous contribuerez à répandre au-dehors ce don de la foi, plus Dieu le fera croître en vous. Telle sera dès cette vie la récompense de votre zèle, jusqu'à ce que vous receviez dans le séjour des bienheureux une gloire éternelle et la souveraine félicité, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION VII.

Sur la charité envers un séminaire.

Zelus domus tuæ comedit me.
Le zèle de votre maison me dévore (*Ps.* LXVIII).

C'est un prophète qui parle, mesdames; et, sans être inspirées comme lui de l'esprit prophétique, j'ose dire que vous devez être animées du même zèle. C'était l'honneur de la maison de Dieu qui le touchait; et à quoi devez-vous être plus sensibles qu'aux besoins de ce séminaire, où Dieu habite d'une façon d'autant plus particulière, que c'est la demeure de ses ministres et leur refuge dans la tribulation dont ils ont été affligés! Ils n'en ressentent encore que trop les effets; et, si la charité ne s'intéresse pour eux et pour leur soulagement, ils ne doivent s'attendre désormais qu'à une ruine totale et à une entière désolation. La laisserez-vous tomber, cette maison de Dieu? Faudra-t-il qu'une œuvre si saintement entreprise soit tout à coup arrêtée, manque de secours, lorsqu'il ne tient qu'à vous de la soutenir, de l'avancer, de la consommer? Non, mesdames, vous ne l'abandonnerez point. Le zèle dont le Prophète était consumé s'allumera dans vos cœurs, ou s'y réveillera; et c'est pour l'exciter que je veux vous faire voir deux choses : qui sont ceux que vous devez ici assister, ce sera la première partie; pourquoi vous les devez assister, ce sera la seconde. Fasse le ciel que vous sortiez de cette assemblée aussi ardentes pour la maison du Seigneur, que l'était ce saint roi, qui s'écriait dans le transport de son âme : *Zelus domus tuæ comedit me.* Fasse le ciel que, sans vous borner, ni à des désirs, ni à des paroles, vous en prouviez la sincérité et la solidité par une prompte et constante pratique. Voilà tout le sujet et tout le fruit de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai, mesdames, et c'est une maxime de l'Apôtre dont vous êtes pleinement instruites : la charité, pour être chrétienne, doit être universelle, et faire, autant qu'il lui est possible, du bien à tout le monde; mais, sans déroger en aucune sorte à ce grand principe, ni l'affaiblir, il faut après tout reconnaître qu'il y a des pauvres plus dignes de nos soins les uns que les autres, et que vous êtes par là même plus fortement engagées à les soulager : or, tels sont les pauvres dont je parle; car, qui sont-ils? apprenez, s'il vous plaît, à les connaître, et suivez-moi.

Ce sont de véritables pauvres, associés en cette qualité de pauvres, et réunis dans une communauté spécialement formée pour les pauvres; qui n'y sont admis qu'après un examen de leurs personnes, de leur état, et surtout de leur pauvreté; par conséquent, qui n'imposent point par des misères feintes et apparentes, et dans le discernement desquels vous ne pouvez être trompées.

Je sais que la charité n'est point défiante ni soupçonneuse; je sais même qu'elle doit être, au contraire, facile à croire : *Omnia credit* (I *Cor.*, XIII); qu'elle doit plutôt courir le hasard de se tromper en assistant le prochain, que de manquer au moindre de ses devoirs; mais, du reste, elle a des mesures à garder et des extrémités à éviter; elle doit être éclairée, sage, circonspecte, pour préférer les vrais pauvres à ceux qui ne le sont pas, les plus pauvres à ceux qui le sont moins, les pauvres certains et déclarés, aux pauvres suspects et douteux. Une crédulité trop prompte pourrait dégénérer en imprudence, comme aussi une défiance extrême et trop vigilante serait souvent inhumanité et dureté. Mais de ces deux écueils vous n'avez à craindre, mesdames, ni l'un ni l'autre dans la charité que vous exercerez à l'égard de cette maison. Vous y trouverez des pauvres de bonne foi, des pauvres éprouvés; tout ce qu'ils recevront de vous, et tout ce que vous leur mettrez dans les mains sera sûrement employé, parce qu'il sera employé avec connaissance. Je pourrais donc en demeurer là et m'en tenir précisément à la raison générale du précepte de l'aumône et de l'indispensable commandement que Dieu vous a fait de prêter secours à l'indigent dans sa né-

cessité; commandement d'autant plus absolu et moins sujet aux excuses et aux prétextes, que cette indigence vous est plus connue et que vous en avez de plus évidents témoignages.

Mais il y a quelque chose ici, mesdames, de plus particulier et de plus touchant encore pour vous. Car ce ne sont pas seulement de véritables pauvres, ce sont de saints pauvres, des pauvres qui vivent dans l'ordre, qui servent Dieu, qui édifient le public, qui ne scandalisent point par une pauvreté déréglée, à qui la licence et le libertinage ne tiennent point lieu de richesses; des pauvres qui observent une discipline exacte, qui joignent à la disette où les réduit leur condition l'assujettissement de l'esprit, l'obéissance à leur supérieur, la pureté des mœurs et une parfaite régularité; des pauvres qui pratiquent la vie la plus austère et toute la mortification, toute la perfection du christianisme; tellement que ce séminaire peut passer pour le modèle d'une pauvreté évangélique, d'une pauvreté contente du pur nécessaire, d'une pauvreté ennemie par profession de tout ce qui peut flatter les sens et tant soit peu fomenter la mollesse et la délicatesse du corps. Or, par là c'est une pauvreté plus conforme à celle du Sauveur, plus spirituelle, plus intérieure, plus du caractère de cette pauvreté que Jésus-Christ a érigée en béatitude et à qui le royaume du ciel appartient: *Beati pauperes spiritu.*

Il y a des pauvres en qui la pauvreté n'est nullement une vertu, parce qu'elle n'est pas dans leur cœur, et qu'au contraire la cupidité y règne, l'avarice, l'injustice, un désir presque insatiable d'amasser, par quelque voie et à quelque prix que ce soit. Mais celle-ci, bornée à une simple subsistance et ne voulant rien de plus, n'a ni vues, ni desseins, ni intrigues, ni sentiments qui puissent la corrompre en aucune sorte et en altérer l'innocence. De là même, pauvreté respectable. La pauvreté par elle-même inspire la compassion sans inspirer le respect; bien loin de relever les sujets sur qui elle tombe et qu'elle afflige de ses calamités temporelles, elle les rabaisse, elle les avilit, elle les dégrade dans l'estime des hommes : mais la pauvreté qui se présente ici à vos yeux, tout obscure et toute dépouillée qu'elle est, doit attirer le respect et non la compassion. Si nous sommes chrétiens, nous devons plutôt lui porter envie, ou du moins nous ne pouvons lui refuser l'honneur qui lui est dû et les éloges qu'elle mérite; mais encore moins pouvons-nous l'oublier et la délaisser.

Ce sont des pauvres qui ont choisi Jésus-Christ et que Jésus-Christ a choisis. Car, quoique Dieu, à parler en général, ait choisi les pauvres pour les enrichir des dons de sa grâce et pour les faire héritiers de son royaume céleste : *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide et hæredes regni* (*Jacob.*, II)? il ne les a pas néanmoins tous choisis également, et tous ne l'ont pas également choisi. Il y en a qu'il rejette et qu'il réprouve, parce qu'ils sont criminels; il y en a sur qui il n'a nulle vue particulière et qu'il ne destine à rien autre chose dans le monde qu'à y tenir le dernier rang que sa providence leur a marqué; mais il n'en est pas de même de ceux-ci. Ce sont des pauvres dont Dieu a fait un choix spécial; des pauvres qu'il a distingués entre les pauvres, en les appelant à lui et les prédestinant pour son service par une vocation qui leur est propre; des pauvres qui, répondant à cette vocation, ont eux-mêmes fait choix de Dieu, ont embrassé pour cela l'état ecclésiastique, et ont ainsi consacré leur pauvreté même et leur personne au ministère des autels. Il n'y a point de pauvre dans la vie qui n'ait droit de dire comme le Prophète : *Dominus pars hæreditatis meæ* (*Ps.* XV) : Le Seigneur est ma portion et mon héritage; mais qui le peut dire avec un titre mieux établi que ces pauvres qui là-dessus ont l'engagement le plus solennel?

C'est donc à vous, mesdames, de prendre garde que ce titre ne leur manque pas; car Dieu vous en commet le soin, et vous ne pouvez, sans contrevenir à ses ordres, le négliger. Dans l'ancienne loi, il y avait des terres, des villes même assignées aux lévites; mais ces lévites de la loi de grâce, si je puis ainsi les nommer, Dieu veut qu'ils n'aient pour entretien et pour appui que votre charité. D'autres ont des bénéfices, ont des pensions, ont des revenus; ceux-ci n'ont de revenus, n'ont de pensions, n'ont de bénéfices que vos libéralités, dont ils n'abuseront jamais. Si ces aumônes et ces libéralités, si ces sources viennent à tarir pour eux, que feront-ils? à qui s'adresseront-ils? et ne pourront-ils pas se plaindre à Dieu qu'il les abandonne, qu'il les avait choisis pour leur tenir lieu de tout et pour ne les attacher qu'à lui; que dans cette vue ils ont renoncé à toutes les affaires humaines, et n'ont voulu s'occuper que de lui; qu'ils se sont séparés du monde et retirés dans ce séminaire, comptant sur sa providence et se confiant en lui, mais que cette providence ne leur fournit rien et qu'ils demeurent les mains vides, sans fonds et sans assistance? Plaintes qui retomberaient sur vous, mesdames, et dont vous vous exposeriez à porter un jour toute la peine.

Que dirai-je encore? Ah! voici, ce me semble, ce qui doit faire sur vos cœurs une impression toute nouvelle et plus sensible; ce sont de pauvres étrangers, bannis de leur patrie, en haine de leur religion et de leur foi; des pauvres persécutés qui souffrent pour la cause de Dieu, des pauvres à qui le lieu de leur naissance n'est interdit que parce qu'ils sont prêtres, ou qu'ils se disposent à l'être, que parce qu'ils sont catholiques et qu'ils défendent les intérêts de l'Église. Dans les premiers siècles du christianisme, on les eût mis au nombre des martyrs et des confesseurs de Jésus-Christ. Car, dans le temps des persécutions, c'était une espèce de martyre d'être exilé pour la foi, d'être prisonnier et captif pour la foi. Or, voilà l'état et la situation de ces pauvres. La loi qu'ils professent leur a suscité autant

d'ennemis que l'erreur a formé d'hérétiques parmi des peuples indociles et rebelles à la lumière. Ils ont enduré pour cette foi les traitements les plus rigoureux : *Angustiati, afflicti* (*Hebr.*, XI). Ils ont été proscrits, poursuivis, emprisonnés : *Insuper, et vincula, et carceres*. Ils ont été obligés de se cacher dans des déserts et dans des cavernes, et ce n'est qu'après avoir essuyé mille périls, qu'ils ont pu parvenir jusqu'à nous et chercher en ce royaume un asile : *In solitudinibus errantes, in montibus et cavernis terræ* (*Ibid.*).

Mais quel asile y trouvent-ils, s'ils n'y peuvent subsister ? et que leur sert d'être échappés aux traits de leurs persécuteurs et aux attentats de l'hérésie, si nous les laissons languir dans la misère au milieu de la catholicité ? Comprenez, mesdames, comprenez bien qu'il ne s'agit point seulement ici de la charité et de la miséricorde chrétienne qui vous oblige à secourir les pauvres, mais qu'il s'agit de votre religion, laquelle vous engage, par un devoir encore plus inviolable, à secourir des pauvres qui ne sont pauvres que parce que leur constance à soutenir sa gloire les a réduits dans cette pauvreté. Quand les martyrs autrefois étaient arrêtés dans les fers, tout le corps des fidèles s'employait à leur soulagement. On les allait trouver dans les prisons, on imaginait mille moyens de leur adoucir leur captivité et leurs peines, on s'exposait pour cela soi-même au martyre, tant on les honorait, et tant on prenait de part à tous leurs besoins. Il n'y a plus présentement le même danger : ces ministres du Dieu vivant, ces généreux confesseurs de la foi, vous pouvez sans obstacle les aider, et s'il vous reste quelque zèle pour cette Eglise, dont vous êtes comme eux les membres et les enfants, combien vous doivent être chers et vénérables les hommes préparés à lui faire le sacrifice de leur sang, après lui avoir déjà sacrifié toutes leurs espérances temporelles et leur repos !

Ce sont des pauvres envers qui vous pratiquerez tout à la fois et l'aumône corporelle et l'aumône spirituelle, c'est-à-dire envers qui vous pratiquerez toute la perfection de la charité. Car prenez garde, je vous prie, la charité qui est la reine des vertus, ne se rend pas seulement attentive aux besoins corporels du prochain, et je puis dire même que ces besoins qui regardent la vie présente sont les moindres sujets de sa vigilance et de ses soins. Contribuer à l'instruction, à l'éducation, à la sanctification du prochain, lui procurer les secours du salut, et non-seulement de son salut, mais du salut d'autrui auquel il peut travailler : voilà l'objet principal de la charité. A l'égard des pauvres vagabonds, on n'exerce que cette charité commune qui soulage le corps. Il est vrai que Dieu l'ordonne et qu'il la récompense, mais ce n'est du reste qu'une charité du dernier ordre et bien inférieure à celle qui va jusqu'à l'âme, puisque l'âme est infiniment plus noble que le corps. Dans les hôpitaux on joint l'une à l'autre, et l'on ajoute au soulagement du corps la conduite de l'âme ; mais, après tout, la fin immédiate et directe de ces maisons de charité, et, si j'ose ainsi m'exprimer, de ces infirmeries publiques, c'est la santé du corps. Tout ce qui concerne l'âme n'en est que l'accessoire, au lieu que l'aumône corporelle ne se fait ici qu'en vue de l'aumône spirituelle, qu'en vue d'affermir des hommes apostoliques dans leur attachement à la vraie créance, et de leur associer de zélés ouvriers qui puissent les seconder dans leurs saintes entreprises.

Enfin, mesdames, ce sont des pauvres qui par leurs prières vous rendront au centuple ce qu'ils ont reçu de vous, et qui sans cesse feront monter en votre faveur vers le trône de Dieu les vœux les plus ardents et les plus puissants. Deux choses qu'il ne faut point séparer et que vous devez bien remarquer : les vœux les plus sincères et les plus ardents, et les vœux auprès de Dieu les plus efficaces et les plus puissants. Car, ce ne sont point de ces pauvres grossiers et mal nés, tels que nous en voyons dans le monde, qui ne pensent qu'à leurs personnes et dont vous ne pouvez attendre aucun retour. Ce ne sont point de ces pauvres tout matériels qui ne sentent que leurs misères, sans être touchés de leurs obligations envers les riches et sans en avoir aucun sentiment. Ce ne sont point de ces pauvres libertins qui souvent n'ont aucun usage des exercices de la religion, et ne prient presque jamais pour eux-mêmes, bien loin de prier pour ceux qui les assistent. Ce sont des pauvres reconnaissants, des pauvres sensibles aux bienfaits, des pauvres qui, par christianisme et par piété, encore plus que par une gratitude naturelle, se tiendront obligés de lever pour vous les mains au ciel et de lui offrir leurs sacrifices.

Oui, mesdames, pendant que vous êtes dans le tumulte et l'agitation du monde, recueillis devant Dieu, ils imploreront pour vous sa miséricorde et lui représenteront pour la fléchir, vos aumônes et vos charités. Pendant que vous êtes au milieu de mille dangers, et dans des occasions si fréquentes de tomber et de vous perdre, prosternés au pied des autels, ils demanderont à Dieu pour vous des grâces de salut, et les grâces les plus fortes et les plus précieuses. Pendant que vous êtes peut-être hors des voies de Dieu et dans le désordre du péché, humiliés en la présence du Seigneur, ils solliciteront auprès de lui votre conversion, ils arrêteront les coups de sa justice, et l'engageront à jeter sur vous un regard favorable. Car, si leurs vœux sont sincères et ardents, ils ne seront pas moins efficaces ni moins puissants.

Nous savons de quel poids sont les prières des pauvres ; nous savons, et l'Ecriture nous apprend que Dieu exauce jusqu'à leurs simples désirs : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* (*Ps.* IX) ; mais il y a des pauvres néanmoins plus en état d'obtenir, et cela par leur mérite personnel et par leur

sainteté. Quand le pauvre prie, dit saint Augustin, si c'est un pécheur, ce n'est pas lui que Dieu écoute en faveur du riche, mais c'est l'aumône même du riche, qui, mise comme un dépôt dans le sein de ce pauvre, se fait entendre et a son langage pour s'exprimer. Au lieu que si c'est un juste, si c'est un homme de Dieu, agréable à Dieu et uni avec Dieu, ce n'est plus seulement l'aumône qui touche le cœur de Dieu, mais le pauvre et l'aumône tout ensemble. De sorte que Dieu se trouve doublement engagé à ouvrir ses trésors et à les répandre. Que ne devez-vous donc pas attendre de la médiation et des prières de ces pauvres qui vous exposent aujourd'hui leurs besoins ? Par le commerce de l'aumône, vous entrerez en société de tous les biens spirituels qu'ils acquièrent dans la retraite, comme ils entreront en société des biens temporels que vous possédez dans la vie. Ce sont de fidèles serviteurs de Dieu, qui, selon l'expresse doctrine de saint Paul, suppléeront à votre pauvreté, comme vous suppléerez à leur indigence. Il faut, disait ce grand Apôtre écrivant aux Corinthiens, et leur recommandant la miséricorde et la charité, il faut que votre abondance soit le supplément de l'indigence de vos frères, afin que dans votre pauvreté vous soyez vous-mêmes soulagés par leur abondance. Ce maître des nations supposait que les pauvres étaient riches devant Dieu en mérites et en vertus ; c'est pourquoi cette règle ne peut pas être appliquée à tous les pauvres, mais seulement à ceux qui se sanctifient par la pauvreté, à ceux qui sont pauvres de cœur et d'esprit, à ceux qui vivent dans un détachement parfait des biens de la terre; et ce même docteur des gentils supposait au contraire que les riches sont communément très-pauvres en bonnes œuvres et en sainteté : d'où il concluait que, par une communication mutuelle et utile aux uns et aux autres, ils devaient se prêter secours et s'entr'aider.

Or voilà, mesdames, la condition avantageuse que Dieu vous offre, ou que je vous offre moi-même de sa part. Autant que ces pauvres pour qui je m'emploie auprès de vous sont pauvres selon le monde, autant sont-ils riches selon Dieu, et autant peuvent-ils vous enrichir, non pas de biens passagers et périssables, mais de biens éternels et incorruptibles. Voilà les amis que vous devez vous faire suivant la parole de l'Evangile, et que vous devez, pour user de cette expression, acheter au poids de l'or : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis* (*Luc.*, XVI) ; des amis agréables à Dieu, chéris de Dieu, spécialement élus de Dieu ; des amis qui, dans leurs longues oraisons, dans leurs austérités et leurs mortifications, dans leurs saints exercices se souviendront de vous, et ne cesseront point d'intercéder pour vous ; des amis qui, comme les anges de la terre, se présenteront devant le trône du Très-Haut ; je dis plus, qui, revêtus du plus sacré caractère, et célébrant chaque jour le redoutable mystère de nos autels, immoleront pour le salut de vos âmes l'agneau sans tache et la victime de propitiation. Ah ! mesdames, quand au sang de ce divin agneau, ils joindront vos aumônes et leurs humbles demandes, le ciel se tiendra-t-il fermé ? et que faudra-t il davantage pour vous mettre à couvert de tous ses foudres et pour attirer sur vous toutes ses bénédictions ? De là vous voyez qui sont ceux que vous devez assister : et je vais encore vous faire voir particulièrement pourquoi vous devez les assister. C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est difficile, mesdames, que vous ignoriez l'état déplorable où se trouve réduit un royaume jusqu'à présent si fidèle à l'Eglise et si catholique. L'erreur a prévalu, non par la force de la persuasion, mais par la violence des armes. L'hérésie, après avoir désolé l'Angleterre et l'Ecosse, pour comble de ses prétendus triomphes, a pénétré dans l'Irlande, et y a porté ses ravages. Il n'est permis à nul prêtre d'y entrer ; tous les évêques en sont chassés, tous les missionnaires exilés. Si on y tolère encore quelques pasteurs, c'est seulement jusqu'à leur mort et sans espérance de succession. Voilà donc le troupeau de Jésus-Christ abandonné ; voilà son héritage détruit; voilà, dans cette terre si longtemps éclairée des plus pures lumières de la foi, et si fertile en saints, la religion éteinte, à moins que Dieu, par son aimable providence, ne daigne y pourvoir. Or, il y pourvoit par l'établissement de ce séminaire, à quoi vous devez contribuer.

Car, dans cet établissement, qu'est-ce qu'on se propose? D'élever des sujets qui puissent un jour servir cette Eglise affligée, et en réparer les ruines ; qui, malgré l'injustice des lois et la rigueur des arrêts, aillent remplacer les pasteurs qu'elle aura perdus, et dont elle est sur le point de se voir entièrement destituée ; qui osent hasarder pour cela leur liberté, leur vie, et que nul péril, que nulle crainte ne soit capable d'arrêter ; des sujets qui consolent, qui rassurent, qui maintiennent le troupeau, non pas encore absolument dispersé, mais à la veille de l'être; qui confirment les faibles dans la foi, qui ramènent ceux que l'orage aurait entraînés, qui inspirent un courage tout nouveau à ceux que la persécution n'aura pu ébranler. Car, du moment qu'ils manqueront de ce soutien, que doit-on se promettre d'eux, et quel fond y a-t-il à faire sur des peuples intimidés, troublés, déconcertés ? Tel est, dis-je, le dessein que se sont tracé les zélés instituteurs de cette maison. Ils ont eu en vue d'établir un séminaire conçu et formé selon l'idée du concile de Trente, c'est-à-dire de celui de tous les conciles qui s'est appliqué avec plus de soin à la réformation du clergé, qui nous a donné là-dessus de plus solides et de plus saintes règles, et en particulier celle qui regarde l'érection des séminaires : dessein qui n'a pu être que l'œuvre de Dieu et de cet esprit de vérité, lequel dispose tout avec autant d'efficace que de douceur et de sagesse.

Animés d'un vrai zèle pour la gloire du Seigneur, de vertueux ministres ont entrepris d'accomplir à la lettre tout ce que les Pères du concile ont prescrit, et de le suivre de point en point. Ils l'ont entrepris, et c'est ce qui s'exécute heureusement en cette sainte communauté. C'est là qu'on cultive de jeunes gens, comme de jeunes plantes dans la maison de Dieu ; de jeunes hommes qui déjà ont assez de raison pour connaître leur état et ses devoirs, mais qui n'ont point encore assez d'usage ni assez d'expérience pour en exercer les fonctions. C'est là qu'on dresse de jeunes clercs, dont on éprouve le mérite, dont on démêle les bonnes et les mauvaises qualités, les unes pour les faire croître, et les autres pour les retrancher et les corriger; dont on étudie le naturel, le génie, les forces, les talents, afin de les appliquer chacun à ce qui leur convient, et de leur partager utilement leurs emplois. C'est là qu'on forme de jeunes ecclésiastiques à servir l'Eglise dans l'esprit d'humilité, de pauvreté, de patience, de renoncement à soi-même. Les gens de qualité entrent dans l'Eglise pour s'y agrandir, pour s'y enrichir, pour en posséder les honneurs, pour en percevoir les revenus; et, selon la fausse opinion du monde, dont ils ne se laissent que trop prévenir, ce serait une honte pour eux d'être ecclésiastiques, et de n'avoir nul autre titre qui les distinguât. Mais on fait entendre à ceux-ci que le plus grand honneur où ils puissent prétendre, est de rendre à l'Eglise les services qu'elle leur demande ; qu'ils ne doivent avoir, en la servant, d'autres vues ni d'autre ambition ; qu'ils la doivent servir pour les fruits qu'elle en peut retirer, et non pour les avantages temporels qu'ils en peuvent espérer, et que, bien loin de vouloir profiter de ses dépouilles, ils doivent eux-mêmes se dépouiller de toutes choses, ou du moins consentir à en être dépouillés. C'est là que, dans un certain cours d'études, on leur fait acquérir toutes les connaissances nécessaires : sciences humaines, sciences divines, rien n'est omis et rien n'échappe à leur application ; car le zèle doit être éclairé, et, sans les lumières de la doctrine, il ne peut se conduire lui-même, ni conduire les autres. C'est là que, par une pratique ordinaire et journalière de l'oraison, ils s'instruisent des voies de Dieu et des plus secrets mystères de la vie intérieure; qu'ils se nourrissent d'utiles lectures, qu'ils y puisent de salutaires enseignements, et qu'ils se disposent à être un jour d'habiles directeurs des âmes. Enfin, c'est là que, par avance et en des exercices particuliers, ils font une espèce d'apprentissage des différents ministères où dans la suite ils doivent être employés ; qu'ils s'accoutument à chanter l'office divin, à en observer toutes les cérémonies, à enseigner, à catéchiser, à exhorter, à prêcher. Quelle ressource pour cette Eglise, où ils sont destinés; et, sans cette ressource, en quelle décadence va-t-elle tomber, et que pourra-t-on recueillir de tant d'ouailles livrées au pouvoir et à la fureur du loup ravissant?

Or, le moyen, mesdames, de leur procurer ce secours, et de l'entretenir, si la charité n'y contribue? Comment cette maison subsistera-t-elle sans fonds, et quel autre fonds a-t-elle présentement que la Providence et que les aumônes des fidèles? C'est donc à vous que s'adresse toute une Eglise autrefois si florissante, mais maintenant plongée dans l'amertume, et accablée sous l'oppression de ses ennemis. C'est vers vous qu'un nombre infini de catholiques tendent les bras, et c'est sur vous qu'ils appuient toute leur espérance. Il est rapporté aux Actes des apôtres, que saint Paul vit en songe un homme de Macédoine. C'était l'Ange tutélaire de cette province, qui l'invitait à y venir annoncer l'Evangile : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos* (*Act.* XVI). Aidez-nous, lui disait-il, et pensez à nous. Après cette vision, ajoute l'historien sacré, Paul ne tarda pas à partir : Nous nous mîmes promptement en chemin, assurés que Dieu nous appelait pour instruire les Macédoniens : *Ut autem visum vidit, statim quæsivimus proficisci in Macedoniam, certi facti quod vocasset nos Deus evangelizare eis* (*Ibid.*). Ce n'est point l'ange protecteur de l'Irlande qui vous parle ici, mesdames; mais c'est le ministre du Seigneur, envoyé de sa part, et chargé de vous recommander une des plus chères portions de son troupeau. Ce n'est point pour des idolâtres et des infidèles que je viens intercéder, ce n'est point pour des schismatiques et des hérétiques ; c'est pour des enfants de la même Eglise que vous, c'est pour vos frères. Je ne vous demande point que vous couriez après ces brebis errantes, ni que vous alliez les chercher sur leurs montagnes. Je ne vous dis point en leur nom : *Transiens, adjuva nos :* passez les mers, hâtez-vous de nous apporter vous-mêmes la consolation que nous attendons. Quand je vous le dirais, le même zèle qui brûlait le maître des gentils, et qui le pressait si vivement, devrait vous disposer à entreprendre les plus pénibles voyages ; et, retenues par de justes considérations, par des raisons de bienséance, de convenance, d'état, du moins, dans le sentiment du cœur, et par le désir, devriez-vous être préparées à surmonter, s'il le fallait, tous les obstacles, et à soutenir, malgré votre faiblesse, toutes les fatigues qu'il y aurait à supporter. Mais on n'en exige pas tant de vous, et voici précisément où l'on se borne : *Adjuva nos ;* c'est que vous fassiez par d'autres ce que vous ne pouvez faire par vous-mêmes. Or, vous le ferez en fournissant par vos largesses de quoi assembler de dignes ministres, de quoi les nourrir, de quoi les vêtir, de quoi les envoyer comme une sainte milice qui combatte pour l'Eglise, et qui achève, par l'efficace de la parole de Dieu, ce que vous aurez commencé par l'abondance de vos charités.

Mais on ne peut pas fournir à tout : vous le dites, mesdames, et c'est un langage spécieux dont on se prévaut dans le monde : mais écoutez ce que j'ai à y opposer. Car je soutiens d'abord qu'il n'y a communément

rien à quoi la charité chrétienne ne puisse satisfaire, lorsqu'elle agit par l'esprit de la foi, et qu'elle est secondée par la confiance en Dieu. Cette foi et cette confiance en Dieu rendent tout possible. Avec l'une et l'autre on est capable de faire des miracles; et c'est ce qui se vérifie tous les jours, surtout au sujet de l'aumône. Confiez-vous en Dieu, et il n'y aura point d'occasion d'exercer la charité, que vous n'embrassiez; ce que vous croyez aujourd'hui ne pas pouvoir, vous deviendra praticable, et peut-être facile. Mais je vais plus loin; et je prétends que celles qui s'autorisent de cette excuse, sont justement celles qui devraient moins l'alléguer: pourquoi? parce que ce sont ordinairement celles qui pratiquent moins les œuvres de miséricorde, celles qui donnent moins aux pauvres; celles qui, possédées du monde, et remplies des maximes du monde, ont moins d'attention et moins de zèle pour le soulagement du prochain; et par conséquent qui, bien loin d'être justifiées par l'impossibilité imaginaire de fournir à tout, devraient rougir et se confondre devant Dieu de ne contribuer et de ne fournir à rien. Je prétends que cette excuse cesserait, s'il était question de toute autre chose que de la charité et de l'aumône; s'il s'agissait de fournir à vos divertissements, de fournir à votre jeu, de fournir à votre luxe et à votre faste.

Mais pour cela on se retrancherait d'ailleurs: oui, mesdames, on se retrancherait pour cela; et que ne se retranche-t-on aussi pour une des œuvres les plus importantes, qui est celle que je vous propose? Vous savez ce qui se passa parmi les Israélites, lorsque Moïse étant sur la montagne, où il s'entretenait avec Dieu, il leur vint dans la pensée de construire un veau d'or, et de l'adorer. Quel empressement, quelle ardeur de tout le peuple! il n'y en eut pas un qui ne s'employât à l'exécution de ce détestable dessein; et toutes les femmes, pour y concourir, se défirent de leurs plus précieux ornements. Voilà ce que leur inspira l'esprit d'idolâtrie; et que ne doit pas, à plus juste titre, vous inspirer l'esprit de religion? Ne remontons pas si haut, ne nous éloignons point des temps où nous vivons, et des affaires présentes: vous savez par quelle triste révolution trois couronnes ont été enlevées à l'un des plus saints et des plus déclarés protecteurs de l'Eglise. Providence de mon Dieu, vous l'avez permis par un de ces conseils impénétrables que toute la raison de l'homme ne peut approfondir. Quoi qu'il en soit, vous savez, mesdames, quelles ont été, je ne dirai pas les contributions, mais les profusions du parti hérétique pour susciter une guerre où la justice a succombé, où tous les droits ont été violés, où l'usurpateur a détrôné le prince légitime, et où l'Eglise, par la chute de ce prince, a perdu de si belles espérances. Eh quoi! à cet exemple, si toutefois c'est proprement un exemple, et non pas un sujet d'horreur; à cette vue ne vous sentez-vous point piquées d'une pieuse et généreuse émulation? Quoi! l'hérésie n'aura rien épargné contre la foi que vous professez, elle aura travaillé de tout son pouvoir à en arrêter les progrès et à la détruire; et vous, pour la rétablir, pour en sauver au moins les débris, vous ne prendrez rien sur vous; tout vous coûtera, tout vous paraîtra excéder vos forces! Sur cela je vous renvoie au témoignage de cette foi même, qui vit encore assez dans votre cœur pour se faire entendre. Rendez-vous attentives à sa voix, à ses cris, à ses reproches. Que dis-je, mesdames? soyez toujours de plus en plus sensibles à ses intérêts, comme je dois croire que vous l'avez été jusqu'à présent, et que vous l'êtes. Agissez pour sa cause et pour sa gloire en ce monde, et elle agira pour votre défense devant le tribunal de Dieu, et vous élèvera dans l'éternité à une gloire immortelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATIONS POUR DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

EXHORTATION PREMIÈRE.

Sur l'observation des règles.

Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.

Paix et miséricorde à tous ceux qui observeront cette règle (Galat., ch. VI).

C'est la promesse que l'apôtre saint Paul faisait aux Galates, en leur proposant l'excellente règle du renouvellement intérieur qu'ils devaient faire d'eux-mêmes en Jésus-Christ, et sans quoi il leur déclarait que toutes les observances et toutes les cérémonies de la loi leur étaient absolument inutiles. Je me sers aujourd'hui des mêmes paroles, mes très-chères sœurs; et, à l'occasion du saint renouvellement de vos vœux, auquel vous vous préparez suivant l'usage de cette communauté, je ne crois pas pouvoir vous entretenir d'une matière plus importante que de l'observation de vos règles. Il y a deux choses à maintenir dans la religion: le vœu et la règle. L'un et l'autre sont sujets à déchoir; et par là même, nous devons, autant qu'il nous est possible, nous renouveler dans la pratique de l'un et de l'autre. Le vœu est comme le corps de cette forteresse mystérieuse où nous nous sommes retranchés en quittant le monde: *Urbs fortitudinis nostræ* (*Isai.*, XXVI); et la règle lui tient lieu de rempart, de défense, de dehors: *Ponetur in ea murus et antemurale* (*Ibid.*). Je ne vous parlerai point ici du vœu. Je ne puis douter que, parmi des âmes si religieuses, il ne se

soit toujours conservé et ne se conserve dans toute son intégrité; mais, à l'égard de la règle, nous confessons tous, chacun dans notre état, que comme elle est plus exposée aux atteintes de notre faiblesse naturelle, il nous est plus commun aussi d'y faire des brèches d'une conséquence même dangereuse, et qui demandent tous nos soins pour les réparer, si nous voulons être fidèles à la grâce de notre vocation. Saint Paul assurait les premiers chrétiens, que quiconque suivrait exactement la même règle que lui, faisant profession du christianisme, jouirait d'une heureuse paix : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos;* et moi, réduisant la proposition de ce maître des gentils à la règle particulière que nous avons embrassée en entrant dans l'état religieux (car ceci me regarde aussi bien que vous, mes chères sœurs), je dis, par une juste opposition, que si nous venons à nous relâcher dans l'accomplissement de nos règles, à les négliger, à en secouer le joug, et à nous faire une criminelle habitude de les violer, nous ne pouvons alors conserver la paix, ni avec Dieu, ni avec nous-mêmes, ni avec le prochain, c'est-à-dire avec nos supérieurs et toutes les personnes qui vivent sous le même habit et dans la même maison que nous : ni avec Dieu, qui nous en demandera compte; ni avec nous-mêmes, qui sans cesse en ressentirons au fond de nos consciences le reproche; ni avec le prochain, puisque le lien qui nous unit tous dans une parfaite société, c'est la règle, et que ce lien se trouve rompu par le désordre d'une vie peu exacte et peu régulière. Trois points auxquels je me borne, et qui feront le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

A prendre la chose dans son principe, Dieu seul est la règle primitive et essentielle de toutes nos actions; et nous pouvons dire que, comme il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, il n'y a point aussi de règle, de constitution, de loi qui ne soit une participation de la loi de Dieu, et qui ne parte originairement de cette source divine. Qu'est-ce que la règle qui nous est prescrite dans la religion ? est-ce une simple production de la sagesse des hommes ? non, mes chères sœurs, du moment que les hommes ont été suscités de Dieu pour l'établir; du moment qu'il les a remplis de son esprit pour en être les fondateurs et les instituteurs; qu'il leur a donné pour cela un pouvoir légitime ; que la règle qu'il leur a dictée lui-même a été ensuite juridiquement approuvée, autorisée et scellée par l'Église, nous ne la devons plus considérer comme leur ouvrage, ni par rapport à eux ; et ils ne sont plus, selon le terme de l'Écriture, que les ministres dont Dieu s'est servi, en qualité de législateur et de souverain pour nous déclarer ses desseins et nous intimer ses ordres.

Cette règle, conclut saint Thomas, est donc une volonté spéciale de Dieu, et les hommes, à notre égard, n'en sont que les interprètes. Volonté que saint Paul appelle de bon plaisir et de perfection, pour la distinguer d'une autre volonté plus absolue, et qui nous impose une plus rigoureuse obligation : *Voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta* (*Rom.*, XII). Volonté par laquelle Dieu nous sanctifie, en nous marquant les voies où il veut que nous marchions, et nous préservant ainsi des égarements inévitables où notre conduite serait exposée, si nous étions abandonnés à nos propres lumières, et même à la droiture de nos intentions. Volonté que Dieu n'a pas formée pour le commun des hommes, mais singulièrement pour nous, et que nous devons par conséquent envisager comme une grâce de choix. Enfin, volonté dont nous nous sommes fait un mérite d'être dépendants, et dont nous avons préféré la bienheureuse servitude à tous les avantages de la liberté du siècle. Voilà ce que c'est que notre règle, je dis celle que nous avons à suivre dans la profession religieuse.

Que fais-je donc quand, par un esprit de soumission et de ferveur, je m'attache à l'observer ? Prenez garde, s'il vous plaît : je m'unis à Dieu de la plus excellente manière dont une créature faible comme moi lui puisse être unie sur la terre : et comment cela? parce que j'applique cette volonté parfaite qui est en Dieu aux moindres actions de ma vie, ou que je conforme les moindres actions de ma vie à cette volonté parfaite qui est en Dieu, parce que je me fais à chaque moment une loi de ce qui lui plaît, et qu'à chaque moment je rectifie mes sentiments et mes désirs par cette loi ; parce que j'agis en toute chose selon son cœur, et que, dans mes emplois, je ne dispose point autrement que selon son gré, de tout mon temps et de toute ma personne. Or en cela consiste la paix que je suis capable d'entretenir avec lui, et dont je jouis tranquillement, tandis que je me tiens ainsi dans le devoir et dans une constante régularité. Mais, par un effet tout contraire, quand je désobéis à ma règle, je me sépare en quelque sorte de Dieu, je m'affranchis de cette aimable sujétion qui m'attachait à lui ; je ne veux plus que ce soit sa volonté qui me gouverne, je veux que ce soit mon amour-propre. Comme si je lui disais : Cette volonté, Seigneur, sous laquelle vous voulez que je me captive, est trop gênante pour moi ; elle contredit en trop de rencontres mes inclinations, et j'aime mieux renoncer aux biens inestimables qu'elle me pourrait procurer, que de me réduire dans un pareil esclavage. Elle me trace une telle route : elle m'ordonne le silence, et je veux parler ; elle m'appelle à la prière, et je veux travailler ; elle m'engage à l'action, et je veux le repos. Car l'infraction de la règle, sans qu'on s'en déclare si expressément, dit tout cela ; et, dans cette contrariété qui se trouve alors entre Dieu et nous, le moyen que la paix subsiste?

J'ai péché, mon Dieu, s'écriait le saint homme Job, pénétré du sentiment de ses misères, j'ai péché, et quelle réparation puis-je vous faire de tant d'offenses : *Peccavi : quid faciam tibi, ô custos hominum* (*Job.*, VII)? Mais permettez-moi, ajoutait-il, sans pré-

tendre accuser votre justice, de me plaindre respectueusement et humblement de votre providence. Pourquoi m'avez-vous créé dans des dispositions si différentes de celles où je devrais être envers vous? pourquoi, vous qui êtes mon souverain auteur, m'avez-vous donné une volonté si opposée à la vôtre? *Quare posuisti me contrarium tibi* (*Ibid.*)? Ainsi parlait-il à Dieu dans l'amertume de son âme. Mais Dieu, dit saint Grégoire pape, aurait pu lui répondre : Non, je ne t'ai point créé avec cet esprit et ce cœur rebelles, et en vain voudrais-tu m'imputer cette opposition de ta volonté à la mienne. Ma providence n'y a point de part : c'est l'effet de ton péché. Quand je t'ai formé de mes mains, il n'y avait rien en toi qui ne fût réglé ; et si tu n'étais pas sorti de la dépendance où te bornait ta condition et où ma grâce te contenait, il y aurait eu entre moi et toi une éternelle paix. Mais, en péchant, tu l'as troublée, cette paix, et tu m'as donné lieu de tourner contre toi la même plainte que tu m'adressais : *Quare posuisti te contrarium mihi?* Pourquoi toi-même, détruisant l'œuvre de ma grâce, et abusant de ta liberté, t'es tu perverti jusqu'à me refuser l'obéissance qui m'est due? Voilà, mes chères sœurs, ce que Dieu peut dire par proportion à chacun de nous, et ce qu'il nous dit dans le secret de l'âme, lorsque nous craignons si peu de transgresser ces saintes règles qu'il nous a marquées, et auxquelles nous nous sommes volontairement assujettis : *Quare posuisti te contrarium mihi?* Pourquoi, à force de vous émanciper des lois communes, vous faites-vous une conduite particulière qui renverse toutes mes vues sur vous? pourquoi, par un déréglement de vie où vous vous abandonnez, tombez-vous dans ce malheur, de vouloir presque toujours ce que je ne veux pas, et de ne vouloir presque jamais ce que je veux? pourquoi vous arrive-t-il, en me servant, moi qui aime l'ordre, et qui n'ai rien fait que dans l'ordre, d'être si souvent hors de l'ordre?

Il n'y a qu'une chose dont les âmes imparfaites pourraient ici se prévaloir, et qui semble dans un sens leur être favorable, savoir, que le péché seul trouble la paix de l'homme avec Dieu. Or la règle, ainsi qu'on nous l'a fait entendre, séparée du vœu et du précepte, n'oblige point sous peine de péché. On nous l'a dit, mes très-chères sœurs, et il est vrai; mais vous savez aussi bien que moi le correctif important et nécessaire dont en même temps on a eu soin de nous prémunir pour ne pas abuser de cette maxime. Je n'entre point dans l'examen d'un sentiment qui pourrait faire impression sur vos esprits, et que de savants théologiens ont soutenu, qu'un religieux qui, de dessein formé et par état, viole ouvertement sa règle et la néglige, dès là tombe dans un péché grief : pourquoi? parce que dès là, disent-ils, il n'est plus dans la voie de la perfection où il doit tendre; parce que dès là il renonce à ce qu'il est, et qu'il déshonore son caractère; parce que dès là il se met dans une impuissance morale d'accomplir son vœu et par conséquent dans un danger prochain de se damner et de se perdre. Mais, sans m'arrêter à cette question, ni vouloir la décider, je m'en tiens à la belle remarque de Hugues de Saint-Victor. Car, dit ce saint docteur, il y a ici deux choses à distinguer : une rupture entière de l'homme avec Dieu, et un simple refroidissement entre l'homme et Dieu. L'un est l'effet du péché, j'entends du péché mortel; et l'autre est la suite de certaines fautes moins grièves, de certaines imperfections qui ne vont pas jusqu'à ce divorce, mais qui ne laissent pas d'éloigner Dieu de l'homme. Or, pour troubler la paix avec Dieu, cet éloignement suffit. Je ne dis pas qu'il suffit pour la rompre absolument, mais pour la troubler; c'est-à-dire pour entretenir l'âme religieuse dans un état de contrariété avec Dieu; pour interrompre le commerce intime et secret qu'elle avait ou qu'elle pouvait avoir avec Dieu, pour arrêter le cours des communications de Dieu, des grâces de Dieu, des lumières de Dieu; et voilà ce que fait au moins la transgression de la règle. Dieu n'est pas content d'une âme, et ne doit pas l'être. Plus donc pour elle de ces faveurs particulières qu'il accorde aux âmes exactes, et qui sont la récompense de leur fidélité. Plus de goût dans la prière, plus de vues dans l'oraison, plus de bons mouvements dans la communion, plus de ferveur dans tous les exercices de la religion : aridité, sécheresse, insensibilité. L'âme, de sa part, si je puis m'exprimer de la sorte, n'est pas contente de Dieu, parce qu'elle s'en trouve ainsi délaissée, et que souvent elle est assez aveugle pour ne pas voir qu'elle s'est elle-même attiré ce châtiment. Elle ose se plaindre que Dieu l'abandonne, qu'elle n'en reçoit rien, qu'elle ne sent rien, que tout lui devient insipide, et que rien ne lui adoucit le fardeau. Ah! vous vous en étonnez, âme négligente et infidèle, mais en devez-vous être surprise? Car, dites-moi, pour qui est la paix de Dieu? pour ceux qui aiment Dieu, et c'est à proportion de leur amour, que Dieu leur fait goûter ses douceurs célestes : *Pax multa diligentibus legem tuam* (*Ps.* CXVIII). Or, comment l'aimez-vous? Si vous n'avez pas encore perdu ce fonds d'amour absolument nécessaire pour vous préserver de sa haine et vous maintenir en grâce avec lui, du reste, avez-vous cet amour vigilant qui étudie toutes ses volontés, cet amour agissant qui se porte à tout ce qui lui peut plaire, cet amour prévenant qui n'attend pas même ses ordres, et qui les exécute, pour ainsi parler, avant que de les avoir reçus? Avez-vous cet amour généreux à qui rien ne coûte, dès qu'il y va de sa gloire; cet amour libéral qui ne ménage rien, dès qu'il est question de ses intérêts; cet amour prompt, fervent, constant, que rien n'arrête et que rien ne lasse, dès qu'il faut, et dans les grandes occasions, et dans les plus petites choses, lui obéir? L'avez-vous, dis-je, cet amour parfait, ou travaillez vous à l'avoir? Si cela était, n'auriez-

pas vous toute une autre exactitude dans la pratique de la règle où Dieu vous déclare ce qu'il veut de vous, et de quelle manière il veut être servi? Sachant qu'il en est l'auteur et qu'elle vient de lui, ne la respecteriez-vous pas? et oseriez-vous en omettre un point? Est-il donc étonnant, lorsque vous la violez avec tant de liberté, qu'il vous traite comme vous le traitez lui-même, et qu'il laisse son amour se ralentir pour vous, comme à son égard vous avez laissé ralentir le vôtre? Or, cet état est ce que j'appelle une espèce de guerre entre lui et vous; et c'est alors que doit s'accomplir dans votre personne cette parole de l'Ecriture, que quiconque résiste à Dieu, ne peut être en paix avec Dieu : *Quis restitit ei, et pacem habuit* (*Job.*, VII)?

Mais, dites-vous, de transgresser la règle, ce n'est pas même une offense de Dieu vénielle. Je le veux : car je ne prétends point, mes chères sœurs, vous rendre le joug plus pesant qu'il n'est, et en toute chose je fais profession de m'en tenir à la plus exacte vérité. Il est donc certain, et je le reconnais, que ni votre règle ni la mienne ne sont point en soi des sujets de péché, et pas même du moindre péché; mais, en même temps que je le dis comme vous, voici ce que j'ajoute, et de quoi vous devez convenir avec moi : c'est que l'infraction de la règle peut n'être pas péché, prise en elle même, et l'être par rapport aux circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, que ce ne soit point précisément un péché de parler, de s'entretenir, de converser à une heure et dans un lieu où la règle ordonne de se taire, j'y consens; mais le scandale que vous causez alors est un péché, mais le mépris que vous faites alors de votre règle est un péché; mais l'immortification, la dissipation, la curiosité, peut-être la passion, l'animosité, l'esprit de censure, tous les sentiments du cœur qui vous font alors parler sont des péchés. Or, qui ne sait pas combien il est facile et ordinaire que ces circonstances, ou d'autres semblables, se rencontrent dans la transgression de nos règles? Ah! mes chères sœurs, rentrons en nous-mêmes, et faisons une sérieuse réflexion sur nous-mêmes; nous nous trouverons beaucoup plus coupables devant Dieu que nous ne l'avions cru jusqu'à présent. Quoi qu'il en soit, des âmes dévouées à Dieu doivent-elles donc compter si exactement avec Dieu? et pour me faire observer ma règle dans toute son étendue, pour m'engager à n'en pas omettre l'article le plus léger, ne doit-il pas me suffire, Seigneur, que ce soit au moins une imperfection de la violer; que ce soit m'opposer à l'exécution de vos desseins, et agir contre vos vues? Dans cet état de contradiction, d'opposition mutuelle et habituelle entre vous et moi, que puis-je attendre de vous? et par quel titre pourrais-je me promettre de conserver une sainte union avec vous? Ne serait-ce pas, si je m'en flattais, le dernier aveuglement? ne serait-ce pas la plus grossière et la plus dangereuse illusion? Il faut donc, si je veux avoir la paix de Dieu, comme parle saint Paul : *Pax Dei* (*Philip.*, IV), cette paix qui est au-dessus de tous les sens, cette paix plus précieuse que toutes les richesses, que toutes les grandeurs, que tous les plaisirs du monde; cette paix que j'ai dû chercher dans la retraite religieuse, et que j'y dois chérir comme mon unique trésor; il faut, dis-je, pour l'avoir, cette paix divine, que je me soumette à ma règle. La nature y répugnera, et cette condition lui paraîtra onéreuse; mais le fruit que j'en retirerai, ce fruit de paix, et d'une telle paix, est un assez grand bien pour me dédommager de tout ce qu'il m'en coûtera de violences et d'efforts. Avançons : sans l'observation de la règle, point de paix avec Dieu, et point de paix avec nous-mêmes : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comment une âme peut-elle être bien avec elle-même, lorsque dans elle-même elle est déréglée; et le moyen qu'elle jouisse de la paix intérieure, tandis qu'elle entretient au milieu d'elle deux ennemis qui se combattent sans cesse et se livrent les plus rudes assauts? Or, voilà l'état d'une âme religieuse qui ne vit pas conformément à sa profession, et qui veut s'affranchir des observances de sa règle. Saint Bernard, parlant de lui-même, s'expliquait en des termes qui devraient nous surprendre, si nous ne savions pas quel esprit les lui inspirait, et qu'ils partaient du fond de son humilité. Vous me voyez, mes frères, disait-il à ses religieux, mais me connaissez-vous et savez-vous qui je suis? Ah! poursuivait cet humble serviteur de Dieu, j'aurais peine à le dire moi-même et à me bien définir. Car, de la manière que je vis, je ne suis ni du monde ni de la religion; je ne suis pas du monde, puisque j'y ai renoncé; et je ne suis pas proprement de la religion, puisque toute ma conduite est si peu religieuse. J'étais appelé de Dieu à la solitude, et il n'y a point d'homme si dissipé que moi. J'ai fait vœu de vivre dans le cloître, et toute ma vie se passe au dehors, dans les voyages, dans les cours des princes, dans les assemblées publiques. Mon emploi devait être de vaquer à la contemplation des choses du ciel, et je me trouve chargé de toutes les affaires de la terre. Qu'est-ce que tout cela? et dans une telle disposition, ne dois-je pas me regarder comme un monstre? Ainsi le pensait ce grand saint, ainsi le confessait-il; et c'était, encore une fois, son humilité seule qui lui inspirait ce sentiment, et lui faisait tenir ce langage. Car il n'agissait en tout que par l'ordre de Dieu. S'il traitait avec les rois et les potentats du siècle, ce n'était que pour travailler à leur conversion. S'il se trouvait dans les plus célèbres assemblées, ce n'était que pour terminer les schismes, et pour accommoder les différends. Occupations où la cause de Dieu l'engageait, et qui valaient mieux que le repos de sa solitude : outre qu'il la portait toujours dans son cœur, cette solitude si chère, qu'il l'y conservait au milieu de tous les embarras; et que, s'il sortait de son monastère, c'était pour aller répandre dans le monde l'esprit de la religion, et non

point pour apporter dans la religion l'esprit du monde.

Mais nous, mes chères sœurs, quand nous négligeons notre règle, et que nous en abandonnons la pratique, ne pouvons-nous pas dire, à notre confusion et avec vérité, ce que saint Bernard disait pour son instruction et pour s'humilier? Car, qu'est-ce qu'une personne religieuse sans régularité? n'est-ce pas comme un fantôme et une chimère? Elle est du corps de la religion, et elle n'en est pas. Elle n'est pas du monde, et elle en est. Prenez garde, elle est du monde, puisqu'elle a l'esprit du monde, qui est de vivre sans règle; et elle n'est pas du monde, puisque son état l'en sépare. Elle est du corps de la religion, puisqu'elle a les engagements de la religion, et néanmoins elle n'est pas membre de la religion, puisqu'elle n'est pas animée de l'esprit de la religion. Elle est l'un et l'autre tout à la fois, car elle tient quelque chose de l'un et de l'autre : elle n'est tout à la fois ni l'un ni l'autre, car elle ne veut pas être l'un, et elle ne peut pas être l'autre. Or, dans cette contrariété, je prétends qu'il est impossible qu'elle ait la paix, pourquoi? parce que de là doivent naître dans elle des affections, des désirs, des sentiments tout opposés, et que cette diversité de sentiments, de désirs, d'affections, doit exciter dans son cœur une guerre perpétuelle.

Vous savez ce qui faisait gémir saint Paul. Malheureux que je suis, s'écriait ce grand apôtre, qui me délivrera de ce corps mortel, où j'ai tous les jours de si violents combats à soutenir? Je sens presque à chaque moment la chair s'élever contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, tellement qu'ils ne s'accordent jamais, et que j'en porte toute la peine : *Caro enim concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur* (*Galat.*, V). Hélas! mes chères sœurs, ne sommes nous pas encore dans un état plus fâcheux, quand deux esprits contraires et absolument incompatibles se trouvent tout ensemble au milieu de nous pour nous tourmenter? L'esprit de la règle, et l'esprit de la liberté; l'esprit de la règle, que nous avons reçu dès notre enfance spirituelle, si je puis m'exprimer de la sorte, c'est-à-dire dès notre entrée dans la maison de Dieu; et l'esprit de la liberté, qui dans la suite a repris sur nous son empire et s'est emparé de notre cœur; l'esprit de la règle, qui nous inspire la soumission, et l'esprit de la liberté, qui nous porte à l'indépendance; l'esprit de la règle, qui nous captive, et, par là, nous devient insupportable, et l'esprit de la liberté qui nous flatte, et qui, par là même, nous corrompt. Car c'est bien alors que nous pouvons nous écrier, avec tout un autre sujet que le docteur des nations : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.* VII)? Eh! Seigneur, jusqu'à quand serai-je dans le trouble et en de si cruelles agitations? Je ne suis plus d'accord avec moi-même; je suis combattu par mes propres sentiments. Je condamne ce que j'aime, et j'aime ce que je condamne. Je veux, et je ne veux pas; et tant que je demeure ainsi partagé, puis-je avoir la paix et m'établir dans une situation tranquille?

Non, mes chères chères sœurs, nous ne l'aurons jamais : et quelles douceurs pourrions-nous goûter? Les douceurs du monde nous sont interdites, et nous nous privons des douceurs de la religion. Nous n'avons pas les joies apparentes du monde, parce que nous ne le pouvons pas, et nous n'avons pas les joies solides de la religion, parce que nous ne le voulons pas. Le monde a ses divertissements et ses plaisirs; mais nous n'y pouvons prétendre, puisque nous l'avons quitté. La religion a ses consolations toutes spirituelles et toutes saintes; mais elles ne sont pas pour nous, puisque nous vivons sans règle. Car de mépriser la règle et d'en ressentir l'onction, c'est ce qui ne fut jamais et ce qui ne peut être. Or, n'ayant plus ni consolation ni douceur dans la vie religieuse, n'est-ce pas une conséquence nécessaire que nous n'ayons plus ni calme ni repos dans le cœur? De sorte, mes chères sœurs, pardonnez-moi si j'applique ici ces paroles de saint Bernard, et si j'use de cette comparaison, dont vous pourriez justement être blessées si je l'entendais à la lettre, et que je n'y misse pas toute la proportion convenable; de sorte que ce qui se passe à l'égard de l'âme réprouvée dans le lieu de son supplice éternel se vérifie en quelque manière dès maintenant à l'égard de l'âme religieuse dans le lieu même où le centuple lui était destiné, et où elle devait trouver son bonheur. Voulant se soustraire à sa règle, elle ne veut jamais ce qu'elle devrait vouloir, et elle veut toujours ce qui lui est défendu et ce qu'elle ne peut avoir. Elle voudrait vivre à sa discrétion, ordonner elle-même, selon son gré, de toutes ses actions, ne faire que ce qu'il lui plaît, que comme il lui plaît, que lorsqu'il lui plaît, et c'est ce qui ne lui peut être permis. Elle ne voudrait point dépendre, se captiver, se gêner, et c'est à quoi néanmoins elle est indispensablement obligée. Or, dit saint Bernard, qu'y a-t-il de plus pénible qu'une volonté réduite à cette double nécessité, n'est-ce pas l'image de l'enfer? *Quid tam pœnale, quam semper velle quod numquam erit, et semper nolle quod nunquam non erit? Quid tam damnatum, quam voluntas abdicta huic necessitati* (*Bern.*)?

Cependant, que fait la conscience? ne parle-t-elle point? n'agit-elle point? et dans ce désordre ne vient-elle pas ajouter peine sur peine, et percer une âme de ses pointes les plus douloureuses? Ah! mes chères sœurs, il n'y a que Dieu et nous qui soyons témoins de ce qu'elle nous fait sentir, quand nous sortons des voies que notre règle nous a tracées, et que nous nous abandonnons à nous-mêmes. Si peut-être, à certains moments où les objets nous dissipent et nous entraînent, nous ne sommes point touchés de ses remords secrets, que ces moments sont suivis de retours amers, de traits vifs et piquants, de pensées tristes et affligeantes! Car, au milieu de tant de bons exemples qu'on

a devant les yeux, au milieu de tout ce qu'on voit et de tout ce qu'on entend, dans la confession, dans la communion, dans l'oraison, dans tous les exercices dont on ne peut s'absenter, et où l'on assiste au moins de corps, si l'on n'y est pas de cœur, il n'est pas possible qu'il ne vienne à l'esprit mille réflexions qui l'inquiètent, et mille reproches qui le piquent. Je ne suis pas ce que je dois être, je ne vis pas en religieux, je n'en ai que l'habit : Pourquoi me distinguer ainsi des autres, et ne pas faire ce qu'ils font? Pourquoi m'exempter des lois communes? et qui m'autorise à prendre toutes les libertés que je me donne? Que serait-ce si chacun en usait comme moi? et quelle forme de religion y aurait-il dans une communauté? Mais enfin, à quoi se terminera la vie lâche que je mène, et que me servira d'avoir quitté le monde? Que deviendrais-je si Dieu m'appelait à lui; et quelle consolation aurais-je de mourir en cet état? Est-ce un état de perfection? Est-ce même, par rapport à moi et à mes engagements, un état de salut? Tout cela, mes chères sœurs, ce sont autant de vues dont on ne peut se défendre, et qui nous causent malgré nous les plus mortelles alarmes. Car vous l'avez sagement ordonné, mon Dieu, disait saint Augustin : et c'est un effet de votre miséricorde, aussi bien que de votre justice, que tout esprit hors de la règle trouve dans soi-même son châtiment et sa peine : *Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis inordinatus animus pœna sit ipsi sibi* (*Aug.*).

N'en cherchons point d'autre témoignage que l'expérience; elle suffit ici pour vous convaincre, et souffrez qu'outre les connaissances propres que vous pouvez avoir, je vous fasse encore part des miennes, et de ce qu'un long usage doit m'avoir appris. La Providence qui m'a honoré du saint ministère où je m'emploie par ses ordres, et dont je tâche à m'acquitter, cette Providence divine m'a conduit en bien des lieux différents; elle m'a fait connaître l'intérieur de bien des maisons religieuses; elle m'a confié bien des âmes qui n'ont pas dédaigné de m'accepter pour leur servir de conseil, et pour être le dépositaire de leurs plus secrets sentiments. J'en ai été édifié, j'en ai été touché, j'ai eu mille occasions de me confondre moi-même, et malheur à moi si je n'en ai pas profité! Mais, au milieu de tant d'exemples édifiants et touchants, on trouve quelquefois de ces personnes mal contentes et chagrines, à qui tout déplaît dans la profession, et dont la vie, par là même, n'est qu'amertume et que dégoût. Il y en a beaucoup moins que le monde ne veut se le persuader : et c'est une injustice qu'il fait à notre état de croire que ce soit là le grand nombre; mais enfin il y en a eu de tout temps, et il y en a encore. Or voici, mes chères sœurs, ce que vous pouvez observer avec moi : c'est que, de ces âmes ainsi rebutées et affligées, la plupart ne le sont que parce que ce sont des âmes paresseuses et négligentes, que parce que ce sont des âmes immortifiées et indociles, que parce que ce sont des âmes ennemies de toute contrainte, et qui n'ont jamais su se faire quelque violence pour se former à l'ordre d'une communauté et pour s'y accoutumer. Car, tout ce qu'il y a de religieuses ferventes et fidèles à leurs devoirs, bien loin de trouver le joug pesant et de se plaindre, ne cessent point au contraire de rendre gloire à Dieu, et de le bénir de ses miséricordes envers elles; tout leur devient praticable, tout leur devient aisé; elles se plaisent à tous les exercices de la religion, parce qu'elles les aiment; et elles les aiment, parce qu'elles aiment la règle, et que ce sont les exercices que la règle ordonne; mais ces âmes tièdes, volages, dissipées, répandues au dehors, sans exactitude et sans fidélité à leurs pratiques et aux fonctions de leurs emplois, voilà celles à qui les moindres observances paraissent insoutenables, et qui s'épanchent là-dessus en de si fréquents murmures.

D'autant plus aveugles que, par une erreur dont on ne peut presque les détromper, elles se persuadent que ce sera en se mettant plus au large, si je puis parler ainsi, en se rendant moins sujettes aux pratiques d'une maison, et en s'attribuant comme de plein droit des priviléges particuliers, qu'elles se procureront du soulagement, et qu'elles diminueront leurs peines; illusion la plus spécieuse dans l'apparence, mais dans le fond la plus fausse et la plus trompeuse. Car je dis, moi, que plus elles chercheront à s'émanciper et à se licencier, plus elles seront exposées aux mécontentements et aux ennuis : la raison en est que tout ce qu'elles voudront avoir de commodités et de vaines satisfactions aux dépens de leurs devoirs, ne servira qu'à les rendre encore plus sensibles, plus délicates; et que, plus leur délicatesse, plus leur sensibilité augmentera, plus elles sentiront augmenter pour elles le poids de la règle; il est vrai qu'elles se déchargeront d'une partie de cette règle; mais, quoi qu'elles fassent, il y aura toujours mille exercices dont elles ne pourront se dispenser; il faudra toujours garder certains dehors, il faudra toujours suivre un certain plan de vie, et, n'agissant alors que par nécessité et par contrainte, vous jugez assez ce que chaque pas, dans une voie si difficile et si contraire à leurs inclinations, leur doit coûter. Ce n'est donc point un paradoxe de dire que, dans l'état religieux, plus on ôte de la charge qu'on a à porter, plus elle pèse; que plus on élargit la route où l'on marche, plus on l'étrécit, et que, moins on veut se mortifier, plus on s'attire de mortifications. Et c'est en ce sens que nous devons entendre cette belle et consolante parole du Sauveur du monde : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris* (*Matt.*, XI) : Voulez-vous vous établir dans un repos solide et véritable? en voici le moyen, et l'unique moyen : c'est de prendre sur vous mon joug et de n'en rien retrancher; maxime que vous ne pouvez trop méditer, mes très-chères sœurs, et qui mérite toutes vos réflexions. Il y en a parmi vous qui depuis de

longues années en ont fait l'épreuve, et la font tous les jours ; il ne tient qu'aux autres d'en connaître la vérité par elles-mêmes, et par la pratique encore plus que par les raisonnements : puissiez-vous toutes en profiter, et bien comprendre enfin de quelle importance il est que vous vous attachiez à l'observation de la règle, pour avoir la paix avec le prochain. Je conclus par cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, nous tiennent lieu de prochain ; et quand ce docteur de la loi dont il est parlé dans l'Evangile, vint demander à Jésus-Christ qui il devait regarder comme son prochain : *Et quis est meus proximus* (*Luc.*, X)? que lui répondit ce divin Maître? il lui représenta le prochain sous l'idée d'un pauvre inconnu, d'un voyageur, d'un passant trouvé par hasard dans le chemin de Jéricho, d'un homme sans nom : *Homo quidam* (*Ibid.*) ; voulant par là nous apprendre, remarque saint Jérôme, que la charité ne faisait aucune distinction, et qu'il n'y avait point d'homme sur la terre à qui elle ne dût s'étendre, parce qu'il n'y en a point qui ne soit notre prochain. Mais il faut après tout convenir que, dans la profession religieuse, il y a deux sortes de personnes qui nous appartiennent et auxquelles nous appartenons particulièrement, vous et moi, en qualité de prochain ; savoir, nos frères ou nos sœurs, qui vivent avec nous sous le même habit, et nos supérieurs, que Dieu a revêtus de son autorité pour nous conduire. Or, je prétends que, sans une fidélité parfaite et une sainte soumission à la règle, nous ne pouvons bien conserver la paix ni avec les uns ni avec les autres; et que, dès l'instant que la règle est négligée, la paix en doit être nécessairement altérée. Encore un moment d'attention.

Et d'abord, violer la règle et être en paix avec les supérieurs, n'est-ce pas une contradiction? car, qu'est-ce, dans une communauté religieuse, qu'un supérieur? c'est le protecteur et le tuteur de la règle, qui, par une obligation propre et spéciale, doit la soutenir, doit l'autoriser, doit la défendre et la venger; qui doit, dis-je, la défendre : et contre qui? contre ceux qui voudraient entreprendre sur elle et la transgresser; qui doit la venger : et de quoi? de ces transgressions et des transgresseurs. Voilà pourquoi Dieu l'a choisi; et, comme dit sait Paul, ce n'est pas sans cause qu'il a le pouvoir en main : *Non sine causa gladium portat* (*Rom.*, XIII). Il a droit de me commander, il a droit de me punir, et je dois obéir à ses ordres, je dois subir telle peine qu'il lui plaît sagement et utilement de m'imposer : tout cela fondé sur la commission qu'il a reçue de maintenir cette règle qui lui a été confiée et dont il est responsable. Si donc je ne la garde pas, et surtout si je m'obstine à ne la pas garder, il doit s'élever contre moi; il doit s'opposer à l'injuste possession où je voudrais m'établir de l'enfreindre impunément; il doit me déclarer une espèce de guerre, m'avertir, me reprendre, et user d'une salutaire correction : car c'est à quoi l'engage indispensablement son ministère; et, s'il manquait là-dessus de fermeté, il serait encore plus criminel que moi, parce qu'il nuirait plus à la règle par sa molle condescendance, que je ne lui puis nuire par ma désobéissance. Or, il ne peut me contredire de la sorte sans qu'il y ait de la division entre lui et moi : ainsi je le mets dans la nécessité, ou de m'être contraire, ou de se rendre coupable; s'il me souffre dans mon irrégularité et qu'il la tolère, le voilà prévaricateur; s'il parle, s'il agit et qu'il veuille me réduire, le voilà mon adversaire et ma partie ; et parce qu'il doit toujours préférer la règle, qui est de l'ordre de Dieu, à toutes mes volontés et à tous mes intérêts, il se trouve obligé en mille rencontres de me traverser, jusqu'au péril même de me voir moins uni que je ne l'étais, et moins attaché à sa personne : c'est ce que saint Bernard témoigne avoir éprouvé lui-même dans le gouvernement de ses religieux, et ce qui lui faisait déplorer la condition des supérieurs.

Ce n'est pas que leur exactitude et leur sévérité à tenir la règle dans sa première vigueur, et à ne la pas laisser déchoir, dût jamais nous aliéner d'eux, et nous causer à leur égard la moindre altération. Je dis plus, et je prétends que c'est même par là qu'ils nous devraient être plus respectables et plus chers, puisqu'en cela ils ne travaillent que pour notre avancement et pour notre bien. Mais qu'arrive-t-il? ah! mes chères sœurs, ce que nous n'avons peut-être reconnu et expérimenté que trop de fois : c'est que notre imperfection nous fait prendre, pour ainsi dire, ce zèle des supérieurs à contre-sens, et qu'au lieu de l'approuver et de l'aimer comme un moyen de sanctification par rapport à nous, nous le condamnons et nous nous en choquons, parce que nous sommes mal disposés à y correspondre : de là tant de plaintes, tant de fausses idées et de malignes interprétations ; ce qui est zèle et zèle le plus pur, nous le traitons de caprice, de prévention, d'imprudence, d'excès ; si, pour nous redresser, un supérieur nous fait une juste et sage réprimande, nous nous excusons, nous disputons avec lui ; s'il est forcé d'en venir à quelque punition qui nous humilie et qui nous mortifie, nous nous révoltons, non pas toujours d'effet et d'action, mais de cœur, mais de paroles; quoique ce soit une charité toute paternelle qui l'anime, nous nous mettons dans l'esprit que c'est une mauvaise volonté, et cette persuasion dont nous ne pouvons revenir, combien fait-elle naître de dépits, d'animosités, de desseins même et d'intrigues secrètes? Autrefois nous agissions simplement avec ce supérieur, et nous lui marquions de la confiance; mais maintenant ce n'est plus pour lui de notre part qu'indifférence et que froideur; autrefois nous nous comportions avec lui comme avec un père, mais maintenant nous ne l'envisageons plus que comme un censeur incommode; nous nous retirons de lui, nous

nous en défions ; et si nous gardons quelques mesures pour ne le pas offenser ouvertement, ce ne sont que des dehors affectés et de trompeuses apparences. Lui, cependant, témoin de notre conduite, ne peut plus se confier en nous, et c'est, de part et d'autre, une défiance mutuelle : or, dans cet état, est-il possible qu'il y ait entre lui et nous de l'intelligence et de la concorde?

Quel remède? vous le savez, mes chères sœurs : l'esprit de régularité. Soyons fidèles à nos règles, nous serons soumis à nos supérieurs : et nos supérieurs, touchés de notre soumission, s'uniront à nous et ne penseront qu'à nous contenter : voilà le nœud qui nous rapprochera d'eux et qui les rapprochera de nous; toute autre liaison que nous aurions ensemble ne pourrait être que l'effet d'une politique humaine et de la prudence de la chair. Entrons dans leur cœur par la voie de la sainteté : quand ils nous verront aussi zélés pour la règle qu'ils le sont eux-mêmes, ils nous estimeront et ils honoreront notre vertu. Nous ne devons rechercher ni cette estime ni ces éloges; mais, sans que nous les recherchions, ce sera nécessairement le fruit de notre assiduité et de notre vigilance. Je dis nécessairement : car, prenez-y garde; à peine verrez-vous jamais une fille régulière être mal avec sa supérieure; et à peine voit-on jamais une supérieure être bien avec une fille qui se dérange et qui ne vit pas selon sa règle : vous voyez néanmoins de quelle conséquence cela nous doit être devant Dieu. Pour moi, disait un saint religieux de notre compagnie, c'est le bienheureux Louis de Gonzague, j'aimerais mieux encourir la disgrâce de tous les hommes et m'entretenir dans un parfait accord avec mon supérieur, que de m'en séparer et de m'attacher par là tout ce qu'il y a d'hommes au monde : pourquoi? parce qu'un supérieur et Dieu, ajoutait-il, ne sont, à mon égard, qu'une même chose : or, pourvu que je sois bien avec Dieu, que m'importe tout le reste? Ainsi en jugeait, dès la fleur de son âge, et ainsi parlait ce jeune serviteur de Dieu, encore plus illustre par sa rare piété, que par la noblesse de son sang et l'éclat de sa naissance.

Mais moi, mes chères sœurs, je vais même plus loin, et je soutiens que, sans l'observation des règles, outre qu'on ne peut avoir la paix avec ses supérieurs, on ne peut non plus la faire subsister entre les particuliers et les divers membres qui composent une maison religieuse. Ecoutez-en la preuve; car il n'est rien, dit saint Bernard, de plus efficace et de plus puissant, pour lier les hommes ensemble, que la pratique d'une même règle. Aussi voyons-nous dans l'état religieux tant de personnes qui ne se connaissaient point, dès qu'elles ont embrassé le même institut et les mêmes observances, s'affectionner comme frères et comme sœurs, et contracter une alliance spirituelle plus forte que toutes les alliances de la nature. Qui fait cela, demande saint Bernard? c'est l'engagement au même genre de vie et aux mêmes exercices. Nous combattons sous les mêmes étendards, et nous avons tous les mêmes intérêts. Chaque règle a son esprit propre, et cet esprit de la règle est le même dans tous les sujets qu'elle dirige et qu'elle conduit. Tel est le principe de notre union. Mais que ce fondement soit renversé, que ce lien soit rompu par l'infraction de la règle ; comme les contraires doivent avoir des conséquences toutes contraires, ce qui s'ensuit infailliblement alors, c'est que les cœurs se divisent, et que le trouble bannit la tranquillité.

En effet, supposons une communauté semblable à la vôtre, mes très-chères sœurs, je veux dire une communauté où la règle se soit conservée jusqu'à présent dans toute sa force et dans toute son intégrité, est-il rien de plus paisible? N'est-ce pas une Jérusalem, n'est-ce pas sur la terre un paradis et un jardin de délices? Mais si c'était une maison où il n'y eût ni ordre ni règle, permettez-moi de le dire, ne serait-ce pas bientôt une Babylone? ne serait-ce pas un lieu de confusion, plus exposé que le monde même aux schismes et aux partialités? Car, ce que saint Chrysostome a remarqué de l'homme en général, nous peut bien être appliqué en particulier. Rien de plus sociable que l'homme, dit ce saint docteur, quand il use de sa raison; mais, dès qu'il l'oublie, rien de plus opposé à la paix, ni de plus sujet aux dissensions et aux discordes. Il en est de même des personnes religieuses, et nous ne devons point craindre de le reconnaître ici pour notre instruction. Point de liaison plus étroite ni plus constante que celle qui les attache les unes aux autres, tant qu'elles persévèrent dans la règle; mais, qu'elles viennent à en sortir, rien de plus irréconciliable, de plus opiniâtre, de plus scandaleux que les factions qui se forment entre elles et que produit la diversité des partis. Vérité qui n'est que trop connue; et plût au ciel que dans l'Eglise du Dieu de la paix on n'en eût pas eu des témoignages si fréquents et si éclatants.

Ah! mes chères sœurs, souvenons-nous de ce que nous sommes, souvenons-nous que nous avons succédé à ces premiers chrétiens, dont on nous raconte tant de merveilles, et que nous représentons dans la religion l'état florissant de l'Eglise naissante. A quoi reconnaissait-on ces fidèles des premiers siècles? à la charité. Ils n'avaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudo credentium erat cor unum et anima una* (*Act.*, IV). Et sur quoi était fondée leur charité? sur ce qu'ils observaient une même règle de vie. Car, du moment qu'ils se relâchèrent là-dessus, on vit croître parmi ce bon grain la zizanie : et quels désordres suivirent la triste désunion qui se fit des cœurs? C'est par votre infinie miséricorde, ô mon Dieu! que la paix jusqu'à ce jour, depuis son établissement, a régné dans cette sainte maison, parce que la règle n'y a jamais reçu nulle atteinte. Soutenez, Seigneur, ce que vous avez si heureusement commencé ; sou-

tenez-le vous-mêmes, mes chères sœurs, et ne laissez pas dépérir entre vos mains les œuvres de Dieu. Secondez les pieuses intentions, et marchez sur les traces de tant de ferventes religieuses qui vous ont précédées, et dont on vous propose les exemples. Que loue-t-on en elles? la fidélité à la règle. Par où se sont-elles sanctifiées? par l'accomplissement de la règle. Quelle a été dès ce monde leur récompense? la paix avec Dieu, la paix avec elles-mêmes, la paix avec le prochain, fruits ordinaires de la règle. Et qu'ont-elles enfin trouvé après la mort? cette paix éternelle, où nous conduise, etc.

EXHORTATION II.

Sur le renouvellement des vœux de religion.

Renovamini spiritu mentis vestræ.
Renouvelez-vous en esprit (*Ephes., ch.* IV).

Ce n'est pas moi qui vous le dis, mes chères sœurs, c'est Jésus-Christ lui-même (1); c'est votre Dieu que je vous présente et qui se présente à vous, pour honorer en personne la sainte et édifiante cérémonie du renouvellement de vos vœux. C'est lui qui, spectateur aussi bien que juge et rémunérateur fidèle de l'action que vous allez faire, vous dit à toutes en général, et à chacune en particulier : Renouvelez-vous en esprit et de cœur ; ne vous contentez pas d'accomplir en apparence ce qui vous est ordonné, et ce que vous avez coutume de pratiquer dans ce saint jour. Accomplissez-le en effet; et, par l'impression de ferveur que ce renouvellement produira en vous, rendez-le aussi solide et aussi complet qu'il le doit être : *Renovamini spiritu mentis vestræ.* C'est, dis-je, Jésus-Christ qui vous parle; c'est le Dieu que vous adorez, c'est l'unique époux à qui, en qualité de vierges, vous êtes dévouées. Ecoutez-le, non seulement avec respect, et, comme ses humbles servantes, prêtes à lui obéir, mais avec un zèle affectueux, et, comme ses chastes épouses, touchées du désir de lui plaire.

Car il s'agit de sa gloire, aussi bien que du plus essentiel de vos intérêts; et prenez garde à quatre pensées, où je réduis tout le fonds de cette courte exhortation. Je vous ferai voir comment et combien le renouvellement de vos vœux honore Dieu ; comment il vous sanctifie vous-mêmes, et à quel degré de perfection il vous élève ; comment Jésus-Christ, présent à vos yeux, a spécialement droit dans cet état de l'exiger de vous, et comment enfin vous n'avez jamais été mieux disposées à le faire d'une manière digne de lui. Pensées infiniment propres à vous inspirer aujourd'hui une dévotion aussi fervente que solide. Méditez-les : elles achèveront de vous mettre dans toute la préparation nécessaire pour l'important devoir dont vous avez à vous acquitter.

I. N'en doutez point, mes chères sœurs, ce renouvellement de vos vœux honore Dieu. Comment cela? Parce qu'en renouvelant vos vœux, vous allez ratifier le sacrifice que vous avez fait à Dieu de vos personnes, en entrant dans la religion. Vous allez lui témoigner que vous ne vous repentez point de vous être données à lui, que vous ne vous lassez point de le servir ; au contraire, que plus vous éprouvez son joug, plus il vous paraît aimable; que vous ne le trouverez ni dur, ni pesant; que la suite des années ne sert qu'à vous l'adoucir et à vous le faire porter avec plus de joie ; que, bien loin de vouloir le rejeter, vous seriez encore disposées à le prendre tout de nouveau, et à vous en charger; que, bien loin de vous en plaindre, vous le regardez en cette vie comme votre bonheur; que toute votre gloire, enfin, dans le saint état que vous avez embrassé, est de pouvoir dire, comme le grand apôtre : *Ego vinctus in Domino* (*Ephes.* IV), Je suis dans les liens, mais j'y suis en Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ; car voilà ce qui est renfermé dans cette protestation publique et solennelle, que vous venez ici renouveler en sa présence. D'où il vous est aisé de conclure combien elle lui doit être glorieuse.

En effet, c'est par là que vous justifiez pleinement ce qu'il a dit dans son Evangile, que son joug est doux, et que son fardeau est léger : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* (*Matth.* XI) ; par là que vous lui servez dans le monde d'une preuve sensible, que c'est un Dieu sage et infaillible dans toutes ses paroles, puisque la parole de son Evangile la plus incroyable, selon les apparences, se vérifie parfaitement en vous : *Jugum meum suave est;* car il n'y a point de servitude qui ne devienne, du moins avec le temps, onéreuse et fatigante. Il n'y a que celle de Jésus-Christ qui soit toujours également agréable, où l'on retrouve toujours le même goût, dont on ressente toujours la douceur ; et n'est-ce pas ce que vous donnez hautement à entendre, en vous y engageant plus que jamais, et serrant encore, pour ainsi dire, les nœuds qui vous y attachent?

C'est par là que vous faites connaître combien Dieu est un bon maître, et qu'il est même de tous les maîtres le meilleur et le plus digne d'être servi. Or, est-il rien pour lui de plus glorieux que d'être reconnu tel? est-il rien pour lui de plus honorable que de voir des âmes qui renoncent sans cesse à elles-mêmes, afin de se consacrer tout entières à lui; qui se fassent une béatitude d'être à lui, et de n'être qu'à lui, de ne vivre que pour lui, de ne dépendre que de lui? On sait assez combien, à l'égard des hommes, il est naturel de haïr la dépendance et de la fuir. Quels moyens n'imagine-t-on pas pour cela? de quelles violences n'use-t-on pas? à quelles révoltes et à quels excès n'en vient-on pas? Mais cette dépendance, si odieuse et si peu supportable par rapport aux hommes, vous est plus chère, à l'égard de votre Dieu, que toute la liberté où vous étiez nées, et dont vous auriez pu jouir dans le monde. Vous ne croyez pas devoir être jamais plus libres que lorsque vous serez plus étroite-

(1) Le père Bourdaloue, selon la coutume de la communauté où il parlait, prononça cette exhortation le saint Sacrement à la main.

tement liées à ses ordres, et plus constamment dévouées à son souverain empire.

C'est par là que vous reconnaissez combien il est fidèle dans ses promesses et magnifique dans ses récompenses ; que ce centuple qu'il a promis à ceux qui le suivent n'est point un bien imaginaire, puisque déjà vous le possédez, que ce n'est point un bien de peu de valeur et incapable de vous contenter, puisque, dès maintenant, vous y trouvez votre félicité ; que, dans l'attente des biens éternels où vous aspirez, et qu'il vous destine, vous vous vous estimez dès à présent heureuses, et abondamment dédommagées de tout ce que vous avez quitté, et que vous ne voyez rien à quoi vous ne préfériez le saint engagement que vous avez contracté avec lui. Engagement qui vous tient lieu de toutes choses, et que vous mettez en ce monde au-dessus de toutes choses ; engagement qui vous détache de toutes les grandeurs, de tous les établissements, de toutes les fortunes du siècle ; engagement au prix duquel vous ne considérez, aussi bien que le maître des gentils, et selon son expression, tous les trésors de la terre que comme de la boue, et en vertu duquel vous n'enviez rien aux mondains de toutes leurs prospérités, ni de tous leurs plaisirs ; engagement donc qui, dès cette vie, est pour vous le vrai centuple, et où vous fixez toutes vos prétentions. Or, quel honneur doit revenir à Dieu de cette préférence que vous lui marquez, et du temps même où vous la lui marquez ?

Je dis du temps où vous la lui marquez, et observez bien ceci, mes chères sœurs. Quand, pour la première fois, vous fîtes la profession de vos vœux, vous n'étiez pas encore en état de rendre à Dieu de si glorieux témoignages, parce que vous n'aviez presque nulle expérience de la vie religieuse. Vous suiviez la voix de Dieu qui vous appelait : vous vous abandonniez à lui avec une foi pleine de mérite, avec une confiance généreuse, avec un amour ardent ; mais après tout vous ne pouviez encore, ni vous répondre à vous-mêmes, ni servir aux autres de témoins des avantages inestimables de la religion, et des miséricordes infinies du Seigneur qui vous y appelait. On vous en faisait des peintures qui vous touchaient ; on vous en disait des choses dont vous étiez édifiées, dont vous étiez pénétrées, dont vous étiez charmées. Tout cela était vrai, et vous vous en laissiez aisément persuader : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* (*Ps.* LXXXVI). Mais, aujourd'hui que vous renouvelez la cérémonie de votre première consécration, vous n'y êtes plus attirées par ce qu'on vous dit, mais par ce que vous avez vu, par ce que vous avez connu, par ce que vous avez vous-mêmes éprouvé et senti : *Nunc cognovi* (*Exod.*, XVIII). Ah ! Seigneur, ceux qui nous parlaient en votre nom ne nous ont point trompées, et vous ne nous avez point trompées vous-même. On ne nous a rien fait espérer que nous n'ayons trouvé, et l'effet répond pleinement à notre attente. Oui, mon Dieu, le plus doux repos d'une âme est en vous ; son bonheur le plus solide est de s'attacher à vous. Or, il faut, pour votre gloire, que le monde en soit instruit ; et c'est pour cela qu'à la vue du monde nous venons ici le publier. On peut bien nous en croire, Seigneur, puisque nous ne nous en expliquons qu'avec la plus parfaite connaissance ; et notre témoignage aura d'autant plus d'efficace, qu'il est fondé sur une expérience personnelle. Puissions-nous engager ainsi le monde à vous bénir comme nous, et puisse-t-il apprendre de nous à vous connaître et à vous glorifier !

II. Ce n'est pas là, mes chères sœurs, le seul avantage du renouvellement de vos vœux ; et, s'il honore Dieu, il n'est pas moins propre ni ne contribue pas moins à vous sanctifier. En voici la preuve : c'est que par ce renouvellement, de la manière que vous le pratiquez, vous entretenez dans vous le salutaire et précieux souvenir de vos obligations. Au lieu que les chrétiens du siècle, dissipés et emportés par le torrent du monde, vivent dans un profond oubli de ce qu'ils doivent à Dieu comme chrétiens ; au lieu qu'ils n'y pensent que très-rarement et que très-superficiellement, votre occupation continuelle, surtout aux approches de ce saint jour, est de rappeler dans vos esprits ce que vous devez à votre Dieu comme religieuses, de le repasser, de l'étudier, de le considérer, de vous en rafraîchir la mémoire, afin d'en remplir vos cœurs, et de les y affectionner. Ainsi, dans le renouvellement de vos vœux, vous gardez à la lettre ce que Dieu dans l'ancienne loi recommandait si expressément aux Israélites, lorsque, après les avoir fait passer à la terre de promission, il leur disait par la bouche de Moïse : *Memento, Israel, et ne obliviscaris* (*Deut.*, XXVI) : Souvenez-vous-en, ô Israël, et ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous que je vous ai choisi, parce que je veux être votre Dieu, et parce que je veux que vous soyez mon peuple, et mon peuple particulier. Or, c'est vous, mes chères sœurs, qui accomplissez aujourd'hui cette figure, et qui allez dire à Dieu : Oui, Seigneur, je m'en souviens, et malheur à moi si, dans le cours de ma vie, je venais à l'oublier. Car j'ai encore plus d'intérêt que David, et plus sujet de m'écrier : *Si oblitus fuero tui, oblivioni detur dextera mea : adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui* (*Ps.* CXXXVI) : Si je vous oublie jamais, ô mon Dieu ! que ma main droite s'oublie elle-même, que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens pas toujours du choix que vous avez fait de moi, et du choix que j'ai fait de vous. Mais, tandis, Seigneur, que je renouvellerai ce sacrifice de la profession de mes vœux, je m'en souviendrai et je ne l'oublierai pas, puisque c'en est pour moi comme un monument sensible et perpétuel.

Or, ce souvenir, mes chères sœurs, conservé de la sorte et renouvelé, est le plus excellent moyen, le plus puissant et le plus sûr pour ne pas tomber dans le désordre et le relâchement d'une vie tiède et languis-

sante. Souvenez-vous, disait le sage, de votre dernière heure, et vous ne pécherez plus. Mais moi, je me dis à moi-même aussi bien qu'à vous : Souvenons-nous des promesses que nous avons faites à Dieu, et nous lui serons éternellement fidèles. Souvenons-nous-en dans toutes nos actions, et toutes nos actions seront parfaites. Souvenons-nous-en dans les occasions importantes où il s'agit de remplir les devoirs les plus pénibles de notre état, et nous les remplirons sans peine. Souvenons-nous-en dans les épreuves où Dieu, de temps en temps nous expose, et ces épreuves ne serviront qu'à nous rendre encore plus fervents. Car, avec un tel souvenir, comment pourrions-nous une fois nous relâcher dans l'observance de nos règles, dans l'amour de la pauvreté, dans le détachement de nous-mêmes, dans l'esprit de mortification, dans la pratique de la plus soumise et de la plus aveugle obéissance ? J'en appelle à vous-mêmes, mes chères sœurs, et à vos connaissances particulières. Ce souvenir retracé et fortement imprimé dans vos âmes par le renouvellement de vos vœux ne vous a-t-il pas cent fois relevées après certaines chutes presque inévitables? et ne vous a-t-il pas fait, si je puis parler ainsi, redoubler le pas pour vous avancer dans les voies de la sainteté?

Vous n'avez donc qu'à profiter d'un souvenir si utile et de la religieuse cérémonie qui vous l'inspire, pour être assurées de conserver l'esprit de régularité et de piété. Ces deux paroles : J'ai choisi le Seigneur, et le Seigneur m'a choisie, vous soutiendront et vous fortifieront. Avec cela, il n'y aura point de difficulté que vous ne surmontiez, point de tentation à quoi vous ne résistiez, point de chagrins ni de dégoûts au-dessus desquels vous ne vous éleviez. J'ai choisi le Seigneur et le Seigneur, en acceptant mes vœux, a mis le sceau au choix que j'ai fait de lui; le Seigneur m'a choisie, et, par un libre consentement, j'ai agréé le choix qu'il a fait de moi : voilà, dis-je, ce qui vous fera goûter tout le bonheur de votre état, et travailler avec une constance infatigable à en acquérir toute la perfection.

Oui, mes chères sœurs, par le renouvellement de vos vœux, vous vous affermirez de plus en plus dans la volonté de satisfaire à tout ce qu'il vous impose et que vous vous êtes imposé vous-mêmes ; c'est-à-dire dans la volonté et l'inviolable résolution de vous dépouiller de tout ce qui pourrait avoir quelque apparence de propriété ; de crucifier votre chair, qui ne peut être sans cela l'hostie vivante du Seigneur ; d'être, sans exception et sans réserve, obéissantes jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : *Usque ad mortem, mortem autem crucis* (*Philip.*, II). Par le renouvellement de vos vœux vous vous maintiendrez dans la disposition la plus sainte où puissent être sur la terre des créatures mortelles, puisque, sans vous comparer avec l'Apôtre, vous pourrez dire comme lui : Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Ce ne sont, ni les richesses du siècle, ni ses plaisirs : *Quis nos separabit a charitate Christi* (*Rom.*, VIII)? Par le renouvellement de vos vœux, vous vous ferez dans la religion une heureuse habitude de persévérance ; vous donnerez chaque fois à ces vœux mêmes un degré nouveau de stabilité; vous vous attacherez toujours plus étroitement à Dieu par ce triple lien dont il est dit : *Funiculus triplex difficile rumpitur* (*Eccles.*, IV). Par le renouvellement de vos vœux, vous reprendrez des forces pour fournir toute la carrière où vous marchez ; et ce sera à votre égard comme le renouvellement de l'aigle, qui, selon le texte sacré, semble renaître et rajeunir. Quel redoublement de ferveur ! quel feu, quelle émulation va-t-on apercevoir dans toute cette communauté ! quelle édification pour le public ! C'est la grâce visible que Dieu dans tous les temps, depuis votre institution, a répandue sur l'ordre de Sainte-Marie, et qu'il ne cessera point d'y répandre : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua* (*Ps.* XII). Par le renouvellement de vos vœux, vous réparerez avec avantage jusqu'aux moindres brèches que l'ennemi peut avoir faites dans vos cœurs. Si le soin des commodités de la vie avait donné quelque atteinte à l'esprit de pauvreté; si le plus léger attachement à des objets créés avait terni tant soit peu l'éclat et le lustre d'une entière pureté; si l'abondance du propre sens, ou l'ennui de la dépendance, avait rendu le joug un peu plus incommode, et porté à quelques sentiments contre l'obéissance et son aveugle simplicité, vous allez tout régler et tout réformer, en réformant l'intérieur de vos âmes : tellement que vous sortirez de ce saint lieu comme des créatures toutes nouvelles en Jésus-Christ : *In Christo nova creatura* (II *Cor.*, V). Enfin, par le renouvellement de vos vœux, vous imiterez l'Eglise dans l'usage qu'elle observe de célébrer chaque année la dédicace des temples consacrés à Dieu. Car, vous êtes, mes chères sœurs, les vrais temples du Saint-Esprit ; et la solennité de ce jour est la fête particulière de la dédicace ou de la consécration de vos personnes. Or, vous voyez combien tout cela doit contribuer à votre sanctification.

III. Ce renouvellement, il est vrai, mes chères sœurs, vous coûtera; mais, Dieu dans l'état où je vous le présente, n'a-t-il pas droit d'exiger et d'attendre tout de vous ? Le voilà sacrifié pour vous; le voilà, non pas en figure, mais véritablement et réellement immolé pour vous; le voilà sous ces adorables espèces, qui renouvelle actuellement tout ce qu'il a fait pour vous sur la croix. Que vous demande-t-il? Sacrifice pour sacrifice, renouvellement pour renouvellement ; c'est-à-dire qu'il vous invite à renouveler pour lui le sacrifice de vos vœux, comme il renouvelle ici pour vous le sacrifice de son humanité sainte. Jamais vous demanda-t-il rien de plus juste, et peut-il jamais vous rien demander qui lui soit, de votre part, plus légitimement dû ?

Pour faire en esprit et en vérité ce renouvellement, il vous fallait un grand exemple qui vous animât, le voici : C'est Jésus-

Christ, l'auteur et le consommateur de votre foi ; c'est Jésus-Christ, l'époux de vos âmes et votre Sauveur. Il a les yeux actuellement attachés sur vous, et il est témoin des plus secrets sentiments de vos cœurs. Disons plutôt qu'il se présente lui-même à vos yeux, et qu'il veut que je vous le montre dans l'état de victime où il s'est réduit sur son autel ; dans cet état où il s'est offert et où je viens moi-même de l'offrir en votre nom. Que vous dit-il, et qu'avez-vous à lui dire? Car il vous parle, mes chères sœurs ; et, sans les accents de la voix, par sa seule présence il se fait entendre. Il vous témoigne, dans le secret de la conscience, combien votre sacrifice lui est agréable; mais en même temps il vous donne à juger s'il ne le mérite pas bien de vous. Vous lui dévouez vos personnes, et lui, il se livre tout entier à vous. Ce qu'il reçoit de vous lui appartenait déjà par un droit inaliénable, comme au souverain Etre; et ce que vous recevez de lui, son corps, son sang, son âme, sa divinité, contenus dans cette hostie, ce sont de purs dons de son amour. Vous consentez pour lui et vous vous engagez à demeurer jusqu'à la mort cachées dans la retraite et sous le voile; et lui, pour vous, s'engage à se tenir jusqu'à la consommation des siècles, renfermé dans son tabernacle et enseveli dans la plus sombre obscurité. Vous vous faites pour lui pauvres et soumises, et lui, pour vous, il se dépouille en quelque sorte de tout l'éclat de sa majesté; il se revêt des plus viles apparences, il se soumet, si j'ose le dire, à ses ministres, à des hommes qu'il a formés de sa main. En quittant pour lui le monde, vous avez voulu vivre avec lui dans sa sainte maison et auprès de lui ; vous le voulez encore; et lui, sortant à cette heure même de son sanctuaire, il vient à vous, non-seulement pour vivre avec vous, mais dans vous. Ah ! mes chères sœurs, je vous laisse porter vous-mêmes cette comparaison aussi loin que vous pouvez l'étendre ; que penserez-vous sur cela, et en quels termes vous expliquerez-vous? Compterez-vous pour beaucoup ce que vous rendez, voyant ce que vous avez tant de fois reçu et ce que vous allez recevoir? Je ne vous ai sacrifié qu'un monde, Seigneur, lui direz-vous chacune en particulier, et de ce monde même, je ne vous ai sacrifié qu'une faible partie, où toutes mes espérances étaient bornées. Mais que n'ai-je, ô mon Dieu ! tous les trésors et toutes les grandeurs du monde ! que n'ai-je mille mondes en mon pouvoir, non point pour m'y attacher, mais afin d'y renoncer et de vous faire, par ce renoncement, un sacrifice plus digne de vous ! Que dis-je, Seigneur ! quoi que je fasse, je ne vous ferai jamais un sacrifice tel que vous le méritez; mais ce serait au moins un sacrifice tel que je le pourrais faire et que je le voudrais faire. Car, dans le fond, mon Dieu, je ne désire que vous, je n'aspire qu'à vous, je ne soupire qu'après vous, et si je souhaitais quelque chose hors de vous, ce n'est que pour avoir dans ce renouvellement de mes vœux une nouvelle offrande à vous présenter, et pour vous donner une preuve plus convaincante et plus éclatante que je ne veux rien que vous.

IV. Il n'est pas besoin, mes chères sœurs, que vous présentiez rien à Dieu de nouveau. C'est assez que vous renouveliez dignement le sacrifice que vous lui avez déjà fait. Or, pouvez-vous être mieux disposées que vous ne l'êtes à ce saint renouvellement? Dernière pensée par où je finis, et qui doit être pour vous d'une grande consolation. Car, si vous venez ici renouveler votre premier dévouement à Dieu, c'est après vous y être préparées par la retraite, où vous vous êtes éprouvées vous-mêmes, où Dieu vous a parlé au cœur, où il vous a fait connaître ce qu'il voulait de vous, où vous avez pris avec lui toutes les mesures pour entrer dans une vie encore plus religieuse et plus exemplaire. Je ne vous dirai donc point ce que Samuel disait aux Israélites, quand il les exhortait à se mettre en état d'obéir au Seigneur, et de ne servir que lui seul : *Præparate corda vestra Domino, et servite illi soli* (I *Reg.*, VII); car il n'y en a pas une de vous qui ne soit déjà dans cette préparation, et qui ne puisse s'écrier comme David : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Ps.* LXV) : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. Voilà à quoi vous vous êtes appliquées dans les exercices de la solitude. Mais je dis plus : Si vous venez ici renouveler votre premier devouement à Dieu, c'est après vous être purifiées par une revue générale de toutes vos actions et de toute votre conduite, par une confession exacte, par une déclaration sincère et douloureuse des plus légères fautes qui ont pu échapper à votre fragilité ; et cela, dans le dessein que vous avez eu de ne vous offrir à Jésus-Christ que comme des hosties pures et sans tache. Je ne vous dirai donc point ce que Dieu, dans le Lévitique, disait à son peuple : *Sanctificamini, et estote sancti* (*Levit.*, XX) : Sanctifiez-vous, ne souffrez rien dans vos âmes qui en puisse flétrir la pureté. Car je vous trouve déjà toutes sanctifiées, et c'est à quoi vous avez pourvu par l'amertume de vos regrets, par l'abondance de vos larmes, par les austérités de la pénitence.

J'ajoute encore, mes chères sœurs, que si vous renouvelez ici votre premier dévouement à Dieu, ce n'est point en secret, mais dans une cérémonie publique et aussi solennelle qu'elle le peut être parmi vous, mais à la face des autels du Dieu vivant, mais au milieu du plus redoutable mystère de notre religion. Or, toutes ces circonstances ont je ne sais quoi d'auguste et de vénérable qui doit encore plus animer votre foi, recueillir vos esprits, toucher vos cœurs. Dans tous les autres jours de l'année, vous pouvez saintement et utilement renouveler vos vœux à Dieu, et par là vous renouveler vous-mêmes ; car la maxime du grand Apôtre est universelle, et n'a point de temps limité : *Renovamini spiritu mentis vestræ* (*Ephes.*, IV). Mais aujourd'hui c'est le temps favora-

ble et privilégié ; c'est le jour spécialement destiné à chercher le Seigneur et à le trouver : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II *Cor.*, VI). Vous voilà toutes assemblées et toutes réunies. L'exemple de l'une soutient l'autre, le zèle de l'une se communique à l'autre, la prière de l'une féconde la prière de l'autre : de tous les cœurs, il ne s'en fait qu'un ; et que ne peut point auprès de Dieu ce concours unanime d'une communauté si nombreuse et si religieuse ?

Approchez donc, mes chères sœurs, approchez du trône de la grâce de votre Dieu : *Adeamus ergo ad thronum gratiæ* (*Hebr.*, IV). Car voici le trône de sa grâce : c'est l'adorable eucharistie, où lui-même, auteur de la grâce, et grâce substantielle et incarnée, réside personnellement. Approchez-en avec toute la confiance et tout l'amour qui conviennent à ses chastes épouses, puisqu'il n'est ici que pour se donner à vous, après que vous aurez renouvelé le sacrifice et l'hommage qu'il va recevoir de vous. Approchez, et vous serez éclairées, et vous serez de plus en plus sanctifiées. Ce Dieu de gloire vous remplira de ses lumières, et ce Saint des saints vous fera part de sa sainteté. Approchez ; mais ne venez pas les mains vides : *Vovete et reddite Deo vestro, omnes qui in circuitu ejus affertis munera* (*Ps.* LXXV) : Offrez-lui vos vœux, vous toutes qui êtes autour de lui, et qui environnez son sanctuaire pour y apporter vos présents. Il n'en veut point d'autres que vous-mêmes. Présentez-vous à lui dans le même esprit que Marie, la reine des vierges, lorsqu'elle fit à Dieu la première oblation de sa personne. C'est votre mère : adressez-vous à cette mère si miséricordieuse et si tendre. Demandez-lui qu'elle vous présente elle-même, comme ses enfants, et une des plus chères portions de son troupeau. Refusera-t-elle de s'employer en votre faveur ? et par combien de titres est-elle engagée à vous accorder sa médiation ? Son nom que vous portez, ce nom qui vous honore et que vous honorez, l'importance du sujet pourquoi vous la réclamerez, tout l'intéressera à vous écouter. Elle agira, elle parlera pour vous ; et, selon le terme de l'Evangile, elle vous confessera hautement devant son Fils. Les trésors du ciel vous seront ouverts, et toute cette maison sera comblée des plus abondantes bénédictions. Ainsi soit-il

EXHORTATION III.

Sur l'obéissance religieuse.

Obedite præpositis vestris, et subjacete eis.

Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis (*Hebr.*, ch. XIII).

C'était une règle générale que prescrivait l'Apôtre à tous les fidèles, d'obéir aux puissances, et de se soumettre sans distinction à toute personne établie de Dieu pour la conduite et le gouvernement du monde. Mais cette règle commune est pour nous, mes chères sœurs, un devoir particulier à l'égard de ces supérieurs dont nous reconnaissons l'autorité légitime, et à qui nous nous sommes assujettis par un vœu authentique et solennel. De tous les vœux qui nous engagent à la religion, c'est sans doute le plus parfait ; et il en est, en quelque manière, de l'obéissance par rapport à la pauvreté et à la chasteté religieuse, comme il en est, selon saint Paul, de la charité par rapport à la foi et à l'espérance. La charité est au-dessus de ces deux vertus, quoiqu'elles la précèdent : *Major autem horum est charitas* (I *Cor.* XIII) ; et malgré tous les avantages de cette pauvreté évangélique que le Fils de Dieu a béatifiée, malgré toutes les prérogatives de cette chasteté qui rend l'homme semblable aux anges, il faut convenir que l'obéissance est une vertu souveraine, et qu'elle tient dans l'estime de Dieu le premier rang. Il est donc d'une conséquence infinie que vous appreniez à la pratiquer ; et, pour vous tracer en trois mots tout le plan de cet entretien, je m'arrête à l'observation de saint Bernard. Car il y a, remarque cet incomparable maître de la sainteté monastique et régulière, trois degrés ou, pour parler plus juste, trois espèces d'obéissance : l'obéissance de l'action, l'obéissance de la volonté et l'obéissance du jugement. Obéissance de l'action, qui nous fait exécuter ce qui nous est ordonné ; obéissance de la volonté, qui nous fait conformer notre volonté à ce qui nous est ordonné ; obéissance du jugement, qui nous fait approuver ce qui nous est ordonné. Trois sortes d'obéissance, où le religieux sacrifie tout à la fois à Dieu ses œuvres, son cœur, son esprit. Par l'obéissance de l'action, il lui sacrifie ses œuvres ; par l'obéissance de la volonté, il lui sacrifie son cœur ; et par l'obéissance du jugement, il lui sacrifie son esprit. Voilà, mes chères sœurs, ce que Dieu attend de nous, et à quoi je viens aujourd'hui vous exhorter.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les degrés d'obéissance, le premier et tout ensemble le dernier est ce que j'appelle, après saint Bernard, l'obéissance de l'action. C'est le premier degré, puisque c'est par là que le religieux doit commencer, et qu'il ne peut être obéissant et soumis, s'il n'accomplit, autant qu'il lui est possible, et selon qu'il lui est possible, l'ordre de son supérieur. Mais, dans un autre sens, c'est le dernier degré, je veux dire le moins parfait, puisque cette action, cette exécution pure et simple n'est encore proprement que le corps de l'obéissance, et qu'il y a, comme nous l'expliquerons dans la suite, un esprit qui doit l'animer et la vivifier.

Quoi qu'il en soit, mes chères sœurs, cette première obéissance est absolument nécessaire et d'une obligation indispensable : comment cela ? Vous l'entendez, ce me semble, assez. Car je sais bien, et je conviens avec vous, qu'antécédemment à l'état que vous avez embrassé, ces règles, ces observances, ces volontés d'autrui à quoi vous êtes sujettes, n'étaient pas un devoir pour vous. Je

sais de plus, et je reconnais à votre gloire, ou plutôt à la gloire de Dieu qui vous a inspirées et appelées, que si vous vous êtes assujetties à ce joug de l'obéissance religieuse, c'est de vous-mêmes et avec une pleine liberté. Mais aussi, vous n'ignorez pas qu'en conséquence du choix que vous avez fait, qu'en conséquence du vœu que vous avez prononcé, ce qui vous était libre vous est devenu d'une nécessité rigoureuse; que vous avez renoncé à tout droit sur vos personnes et sur votre conduite; que vous l'avez cédé et déposé entre les mains des ministres de l'Eglise, qui, solennellement et à la face des autels, au nom de Dieu et au nom de la religion, ont reçu votre sacrifice. D'où il s'ensuit que vous n'êtes plus à vous, mais au saint ordre où vous vous êtes dévouées : *Non estis vestri* (I *Cor.*, VI); que vous êtes liées par votre profession encore plus particulièrement et plus étroitement que ne l'est le reste des chrétiens par les promesses du baptême : *propria professione teneris* (*Bern.*); en un mot, que vous êtes dépendantes: or, dépendre, c'est, selon la plus claire notion et la plus évidente, être tenu d'obéir; et qu'est-ce qu'obéir, si ce n'est pas faire ce qui est légitimement ordonné? Donc, obéissance de l'action, obéissance si essentielle, qu'il y va du salut, qu'il y va d'une éternelle damnation. Ce que je dis, mes chères sœurs, et ces expressions dont je me sers, quelque fortes qu'elles soient, ne vous étonneront point dans la préparation de cœur où vous vous trouvez, et dans la disposition où je ne puis douter que vous ne vous soyez toujours maintenues, d'exécuter à la lettre tout ce qui vous est prescrit, et de vous y conformer par la pratique la plus exacte et la plus fidèle.

Mais vous allez plus loin, et vous voulez savoir quelles sont les qualités de cette obéissance, qui consiste précisément à pratiquer et à faire. Car est-ce assez d'agir? Je prétends que ce doit être une obéissance prompte et sans retardement, universelle et sans bornes, indépendante de toute considération humaine et sans acception de personnes. Appliquez-vous à toutes ces circonstances. Il n'y en a pas une qui ne renferme une leçon particulière, et qui ne soit comprise dans le point que je traite.

Obéissance prompte et sans retardement : pourquoi? parce que, dès que Dieu parle, ou par lui-même, ou par la bouche de ses ministres qu'il a constitués en sa place, il n'y a point à délibérer ni à différer; toute lenteur alors ne lui peut être qu'injurieuse, et il est de l'honneur et de la grandeur du Maître qui ordonne, d'être obéi sur l'heure, et de ne pas voir dans l'accomplissement de ses volontés le moindre délai. Et en effet, hésiter d'obéir, tarder à obéir, remettre à obéir, c'est faire l'œuvre de Dieu avec négligence, c'est ne s'en acquitter que par une espèce de violence et de contrainte; or, suivant l'oracle et la menace du Saint-Esprit, malheur à quiconque fait négligemment l'œuvre du Seigneur : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter* (*Jerem.* XLVIII. *Sept.*). Quel est donc le vrai obéissant, dit saint Bernard? celui qui ne balance jamais, qui ne réplique jamais, qui ne demeure jamais, qui ne connaît point de lendemain, quand il peut satisfaire dans le jour présent; qui n'attend pas même qu'on lui commande, mais prévient le commandement aussitôt qu'il l'a entrevu, et court au devant; enfin qui, par une vigilance continuelle, et transporté d'une sainte ardeur, a toujours les yeux ouverts pour considérer, toujours les oreilles attentives pour écouter, toujours les pieds levés pour marcher, toujours les mains préparées pour travailler au gré des supérieurs qui le gouvernent, et qui peuvent disposer de lui comme il leur plaît. Que faut-il pour lui faire tout quitter et pour l'appeler? Le son de la cloche, et le premier son, rien davantage. Ce son de la cloche, c'est pour lui la voix de Dieu; l'a-t-il entendue? il y répond dans le moment, et il la suit: *Ut audivit, surgit cito, et venit* (*Joan.* XI); ce son de la cloche, c'est le signal qui lui annonce la venue de ce grand Maître auprès de qui il doit se ranger; il part dans l'instant, et il lui va rendre ses devoirs : *Hoc signum magni regis est, eamus* (*Offic. Epiph.*) Obéit-on autrement dans le monde, et surtout obéit-on autrement dans les cours des princes? qu'ils aient prononcé une parole, cela suffit; on use de toute la diligence possible, et l'on s'en fait un mérite. On s'empresse, on se précipite, on vole. Or, ne serait-il pas bien honteux pour nous, mes chères sœurs, de servir notre Dieu avec moins de zèle? ne serait-ce pas le déshonorer lui-même? et comment pourrait-il agréer une obéissance que les maîtres de la terre ne compteraient pour rien, et dont souvent ils se tiendraient offensés?

Obéissance universelle et sans bornes, c'est-à-dire obéissance qui s'étende à tout, soit grandes soit petites choses, soit faciles, soit difficiles, soit commodes, soit incommodes, soit praticables, et soit en quelque manière impraticables. Car le même motif de la volonté de Dieu intimée et déclarée par l'organe du supérieur, cette même raison se trouve partout : aussi bien, selon la belle réflexion d'un des plus savants et des plus saints directeurs des âmes religieuses, aussi bien lorsqu'il faut reposer que lorsqu'il faut veiller; aussi bien lorsqu'il faut parler que lorsqu'il faut se taire; aussi bien lorsqu'il faut cesser que lorsqu'il faut commencer; aussi bien lorsqu'il faut prendre quelque relâche et se récréer que lorsqu'il est question de subir une pénitence et de se mortifier. Tout cela, dis-je, marqué du même sceau, est également du ressort de l'obéissance; et vouloir y faire le moindre retranchement, vouloir user sur tout cela de restrictions, d'exceptions, d'interprétations, c'est entreprendre sur les droits de Dieu, c'est s'attirer sa haine et s'exposer à ses châtiments, ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même, quand il nous défend de rien dérober du sacrifice qui lui doit être offert tout entier et sans réserve : *Odio habens rapinam in holocausto* (*Isai.* XVI). Mais ce que je retranche n'est rien en effet.

Non, si vous le voulez, ce n'est rien, à le regarder en lui-même et dans sa substance ; mais, dès que vous le considérez comme faisant partie de la loi qui vous est imposée, comme enfermé dans la règle que Dieu vous a tracée, comme matière et sujet de l'obéissance que vous avez vouée, ce rien vous deviendra respectable et sacré, et vous vous efforcerez de mériter l'éloge et la récompense de ce bon serviteur de l'Evangile, à qui le maître dira : Parce que vous avez été fidèle dans les plus légères occasions, et que vous n'avez pas négligé un seul point de tout ce qui vous était marqué, entrez dans la joie du Seigneur: *Quia super pauca fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui* (*Matth.* XXV). Mais cette suite de menues observances qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres, est bien gênante et d'une sujétion bien importune. Il est vrai, et c'est justement en cela qu'est le mérite : voilà le joug. Prenez chaque article en particulier, vous n'y trouverez nulle peine ; il n'y a que cet assemblage, que cette totalité qui coûte ; et, autant que vous diminuerez de ce poids, autant devez-vous perdre du prix de votre obéissance. Mais ce qu'on exige de moi m'est insupportable, je ne le puis soutenir. Eh ! mes chères sœurs, nous sommes-nous donnés à Dieu pour ne rien souffrir, pour ne nous faire nulle violence, pour ne voir en aucune rencontre nos inclinations combattues et contredites ? avons-nous promis une obéissance dont nous n'eussions jamais à sentir la pesanteur, et qui ne demandât de nous nul effort ? Quelques difficultés que nous ayons à vaincre dans l'obéissance religieuse, y en a-t-il qui égalent celles qu'on surmonte tous les jours dans l'obéissance militaire ? Quoi! pour une couronne corruptible, pour une gloire mondaine, des gens obéissent jusqu'à l'effusion de leur sang, jusqu'au péril de leur vie ! Que leur exemple au moins nous instruise, et souvenons-nous à qui nous devons obéir et pourquoi nous devons obéir ; que c'est à Dieu que nous devons cette soumission, et que le fruit de cette soumission doit être une couronne immortelle ; du moment que nous aurons compris ces deux vérités, il n'y aura plus rien qui nous arrête ; car c'est ainsi que tout devient possible à l'homme obéissant : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I *Cor.*, IX).

Obéissance indépendante de toute considération humaine et sans acception de personne. Je m'explique : les supérieurs qui nous conduisent peuvent être considérés en deux manières, ou comme hommes, ou comme supérieurs. En tant qu'hommes ils peuvent avoir des qualités toutes différentes: l'un peut être plus prudent, et l'autre moins éclairé ; l'un plus insinuant, et l'autre moins affable ; l'un plus saint, et l'autre moins parfait. Mais, en tant que supérieurs, ils ont tous le même pouvoir et la même autorité, parce qu'ils occupent tous la même place, qui est celle de Dieu. De là je puis bien, à ne les envisager que par leurs qualités personnelles, et les comparant comme hommes, estimer l'un plus que l'autre ; mais ce n'est point là ce que je dois avoir en vue quand il s'agit de leur obéir ; je ne dois me les proposer alors que comme supérieurs, je ne dois avoir égard qu'à leur autorité ; et, puisque cette autorité est en tous la même, je leur dois par conséquent à tous le même respect et la même obéissance. Règle admirable que nous donne le grand Apôtre : Obéissez à vos maîtres ; mais prenez garde comment vous leur obéirez : car, en leur obéissant, vous ne devez pas les regarder comme des hommes, et votre principale attention doit être, au contraire, de ne chercher pas à leur plaire ni à leur obéir comme à des hommes, mais comme à Dieu, le souverain Seigneur que vous reconnaissez dans eux, et qu'ils vous représentent : *Non sicut hominibus placentes, sed ut Domino servientes* (*Ephes.*, VI). Suivant ce principe, à quels maîtres le christianisme nous oblige-t-il de rendre obéissance ? souvent à des maîtres vicieux, impies, libertins ; à des maîtres durs, cruels, impitoyables, à des maîtres sans probité, sans équité, sans lumières, sans talent : fussent-ils mille fois encore plus déréglés et plus imparfaits, saint Paul veut qu'avec l'œil de la foi nous découvrions dans leurs personnes Jésus-Christ même, et que, dans leurs personnes, quels qu'ils puissent être, nous obéissions à Jésus-Christ même. Voilà, si nous sommes chrétiens, notre devoir : *Domino Christo servite* (*Coloss.*, III). Si donc, à plus forte raison, je suis religieux, que m'importe à qui j'obéis, et en quel examen ai-je droit là-dessus d'entrer ? N'est-ce pas assez pour moi qu'un supérieur, qu'une supérieure ait parlé ; et que reste-t-il autre chose que d'exécuter l'ordre que j'ai reçu, comme étant l'ordre du Seigneur : *Domino servientes* (*Rom.*, XII).

Telle doit être, mes très-chères sœurs, cette obéissance d'exécution : telle a été l'o-l'obéissance du divin Epoux que vous avez choisi.

Il ne s'est pas contenté de vous faire des leçons sur une des vertus les plus nécessaires dans toutes les sociétés, il a voulu vous en donner l'exemple ; et, pour renverser tous les prétextes de la nature indocile et ennemie de la gêne, pour lever tous les obstacles qu'elle formerait, et qui pourraient étonner votre faiblesse, il a voulu, par son exemple, vous exciter et vous fortifier. Car, sans autre motif, il doit me suffire ici de vous mettre devant les yeux cet exemple d'un Homme-Dieu : tout Dieu qu'il était, il a obéi ; et quels ont été les caractères de cette obéissance de mon Sauveur ? voilà ce que je me demande à moi-même, ou pour m'instruire et m'édifier, ou pour me confondre et me condamner : reprenons, et suivez-moi.

Obéissance la plus prompte. Dès le moment de son incarnation, il s'est fait une loi inviolable d'accomplir la volonté de son Père : loi écrite pour lui à la tête du livre, c'est-à-dire loi qu'il a observée et à laquelle il s'est soumis dès le premier instant de sa

vie mortelle ; se revêtant de notre chair pour obéir à la volonté de son Père, se chargeant de toutes nos infirmités pour obéir à la volonté de son Père, se faisant la victime de notre salut pour obéir à la volonté de son Père : car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué par son prophète : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem, Deus, voluntatem tuam* (*Psal.* XXXIX). Obéissance la plus universelle et la plus complète. Comme il était venu non pour détruire la loi, mais pour l'établir, avec quelle exactitude ne l'a-t-il pas gardée ? en a-t-il omis une lettre ? *Iota unum non præteribit a lege* (*Matth.*, V). Mais encore, quelle était à son égard cette loi qu'il a remplie dans toute son étendue ? à quoi l'engageait-elle, et jusqu'à quel point s'est-il fait obéissant ? Ah ! mes chères sœurs, plaignons-nous de la rigueur de nos observances, et prévalons-nous de dispenses imaginaires et prétendues, lorsque nous voyons notre Dieu obéir jusqu'à prendre la forme d'un esclave, obéir jusqu'à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* (*Phil.*, II). Enfin, obéissance sans distinction des personnes et sans attention à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités, à leurs perfections ou à leurs défauts, à leurs vertus ou à leurs vices ; il s'est soumis à Marie toute sainte, et il s'est soumis à Hérode, le plus impie et le plus barbare des hommes ; il s'est soumis à Joseph, simple artisan, mais, du reste, plein de religion et de mérites ; il s'est soumis à Auguste, empereur de Rome, mais idolâtre et païen ; que dis-je ? n'a-t-il pas obéi aux juges qui le condamnaient, aux soldats qui l'outrageaient, aux bourreaux qui le crucifiaient ? Quel modèle pour nous, mes chères sœurs ! étudions-le, méditons-le souvent, et, par une utile comparaison, apprenons ce que nous devons faire, et humilions-nous de ne l'avoir pas encore assez fait jusqu'à présent.

Grâces à la Providence, qui veille spécialement sur cette maison, je sais que la règle y est en vigueur et que l'obéissance s'y maintient. Je sais qu'il ne s'y trouve point de ces âmes inflexibles qu'on ne peut plier, et qui n'ont de l'état religieux que la clôture et que l'habit. Je le sais, et vous ne pouvez trop bénir le ciel de n'avoir point au milieu de vous de ces scandales qui causent tant de désordres dans les communautés. Esprits intraitables, que des supérieurs sont quelquefois obligés d'abandonner à eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent rien obtenir d'eux, ni les réduire à rien. Non, mes chères sœurs, vous n'avez point de tels objets devant les yeux, et, si je l'ose dire, vous n'êtes point infectées de cette contagion. Mais, après tout, dans les maisons même où se conserve toujours un certain fond de régularité, l'obéissance, en mille occasions et en mille sujets particuliers, ne laisse pas de recevoir bien des atteintes. On obéit, mais lentement : de tout ce qu'on fait et qu'on doit faire, on ne fait rien dans le temps précis, on ne fait rien qu'à l'extrémité, on ne fait rien que lorsqu'il n'y a plus à reculer ni à remettre. Une fille est la dernière à tout, et si l'on voulait se conformer à ses heures, il faudrait changer toute la discipline religieuse, et en former une nouvelle. Encore ne s'y rendrait-elle pas plus assidue et plus diligente ; et c'est assez qu'une chose soit de la règle et du devoir de l'obéissance, pour qu'elle y apporte des retardements infinis, et qu'elle diffère toujours à s'en acquitter. On obéit, mais imparfaitement : on ne fait qu'à demi ce qui est prescrit. On veut bien s'assujettir à telle et à telle pratique, mais on néglige cette autre parce qu'elle paraît trop légère et qu'elle n'est bonne, dit-on, que pour des commençantes et pour des novices. On veut bien accepter tel et tel emploi où l'on n'est pas destiné ; et cet autre, où l'obéissance nous destine, c'est justement celui dont on s'excuse, parce qu'on prétend qu'il est trop pénible et trop fatigant ; parce qu'on se persuade que la santé y sera intéressée, et qu'on n'en pourra soutenir le travail ; parce qu'on se figure, chacun selon son idée, mille causes de refus qu'on est éloquent à exagérer et à faire valoir. De là tant d'allées et de venues, tant de remontrances à une supérieure, qui se voit enfin comme obligée de se rendre et de céder à l'importunité de ces longues et ennuyeuses représentations. On obéit, mais pourquoi ? c'est qu'on estime cette supérieure, c'est qu'on lui est plus étroitement attachée, c'est qu'on lui trouve un air et des manières qui la font goûter davantage et qui plaisent ; c'est qu'elle a des dispositions naturelles, une habileté, une sagesse, des talents qui préviennent en sa faveur, et qui lui attirent la confiance. Une autre n'est pas pourvue des mêmes dons, et l'on ne découvre dans elle qu'un mérite très-borné ; on la méprise intérieurement, et ce mépris de la personne porte au mépris de ses ordres ; comme si c'était aux personnes qu'on doit obéir, et non pas à Dieu dans les personnes, de quelques vertus qu'elles soient douées, ou quelques défauts qu'on y puisse remarquer. Obéissons, mes chères sœurs, mais obéissons religieusement, c'est-à-dire obéissons pour Dieu et en vue de Dieu. Dès que vous aurez cette vue de Dieu, il vous sera indifférent d'obéir à celle-ci ou à celle-là ; et de même qu'en matière de foi nous ne devons être précisément ni à Pierre ni à Paul, mais à Jésus-Christ ; ainsi, en matière d'obéissance, vous ne ferez nul discernement des supérieures ; vous les écouterez toutes avec la même docilité ; vous exécuterez ce qu'elles vous ordonneront avec la même exactitude ; et, sans vous contenter de l'obéissance d'action, vous y ajouterez l'obéissance de volonté, dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'était pour la consolation des apôtres, et pour leur inspirer des sentiments dignes de leur ministère, et conformes à la sainteté de leur vocation, que le Fils de Dieu leur disait qu'il ne les regarderait point désormais comme des esclaves ni comme des serviteurs, mais comme des amis : *Jam non dicam vos servos,*

vos autem dixi amicos (*Joan.*, XV). Et c'est pour relever votre obéissance et pour la sanctifier, que vous ne devez pas seulement, mes très-chères sœurs, vous considérer comme servantes de Dieu, pas même seulement comme amies de Dieu, mais comme enfants de Dieu. Qualité commune à tous les chrétiens unis au corps mystique du Sauveur et adoptés de Dieu par la grâce du baptême; mais qualité spécialement attribuée aux personnes religieuses, que des nœuds encore plus étroits attachent à Jésus-Christ, et qui n'ayant plus sur la terre, à proprement parler, ni pères, ni mères,, ni parents, ni familles, puisqu'elles y ont renoncé, peuvent dire avec un droit particulier et dans le même esprit que le séraphique François d'Assise : Notre Père, qui êtes dans les cieux : *Pater noster, qui es in cœlis.* Or, s'il est vrai que Dieu est singulièrement votre Père, et que vous êtes singulièrement les enfants de Dieu, il s'ensuit que vous devez donc à Dieu une obéissance toute filiale, je veux dire une obéissance du cœur, une obéissance de la volonté, qui, jointe à l'obéissance de l'action et aux œuvres, les anime et les vivifie.

Car, ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez-vous d'une des plus dangereuses illusions où vous puissiez tomber, en vous persuadant que d'agir, c'est obéir. Nous pouvons encore raisonner ici de l'obéissance comme de la foi. Si je me flatte d'avoir la foi dans le cœur, et que dans la pratique je n'en aie pas les œuvres, l'apôtre saint Jacques m'annonce que cette foi oisive et stérile n'est qu'une foi morte; et si je pense être obéissant dans la disposition intérieure de l'âme, et que dans l'effet je laisse les ordres que je reçois sans les accomplir, mon obéissance n'est qu'un fantôme qui s'évanouit de lui-même, et n'a rien de solide. Principe universellement reconnu parmi les pères et les maîtres de la vie spirituelle. Mais, par une règle toute contraire, et par un autre principe tout opposé, de même aussi que les œuvres ordonnées par la foi, mais faites sans l'esprit de la foi, ne sont plus dès lors des œuvres de foi ni des vertus chrétiennes; ainsi tout ce que je puis faire de conforme à l'obéissance, mais sans l'esprit d'obéissance et sans la soumission de ma volonté, ne doit point être réputé pour obéissance, et n'est devant Dieu de nulle valeur. C'est la lettre, c'est le corps de l'obéissance; mais, selon saint Paul, la lettre tue : *Littera occidit* (II *Cor.*, III); et ce corps n'est qu'un cadavre, si l'âme ne lui donne la vie : *Spiritus autem vivificat* (*Ibid.*).

Disons autrement, mes chères sœurs : c'est obéissance, si vous le voulez; mais une obéissance servile, une obéissance d'esclave. Or, je vous ai déjà fait entendre, et ce serait bien dégénérer de la dignité de votre état, si vous ne le compreniez pas, que l'obéissance religieuse est l'obéissance des enfants. Dans l'une, la volonté n'a point de part; et dès là ce n'est plus une vertu, mais une servitude, mais un esclavage dont Dieu ne vous peut savoir aucun gré. Et dans l'autre, c'est la volonté qui domine, non pas en s'élevant, mais en s'abaissant, mais en s'immolant et se sacrifiant. Sacrifice plus agréable à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne loi. Car, dans les sacrifices de l'ancienne loi, remarque saint Grégoire, on n'offrait à Dieu qu'une chair étrangère, au lieu que, par le sacrifice de l'obéissance religieuse, c'est ce qu'il y a dans l'homme de plus noble qu'on présente à Dieu, puisque c'est le cœur et la propre volonté : *Per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur* (*S. Grég.*).

Vérités importantes, mes très-chères sœurs; vérités d'où je tire des conséquences qui demandent toutes vos réflexions, et qui sont autant de maximes fondamentales pour la conduite de votre vie. Les voici réduites en quelques articles plus essentiels. Ecoutez-les : vous n'y trouverez rien d'outré, et qui ne vous paraisse solidement établi.

De là donc, première conséquence, il s'ensuit que je dois trembler, quand un supérieur m'ordonne des choses selon mon inclination et selon mon goût : pourquoi ? parce que je dois craindre alors que ma volonté ne soit pas sacrifiée, et que le fruit de mon obéissance ne soit perdu pour moi. Mais, dites-vous, ce qu'on me commande étant selon mon goût et mon inclination, je l'embrasse avec plaisir, je m'y porte avec plus d'ardeur, et j'ai certainement l'obéissance de volonté. Il est vrai : mais ce n'est pas en ce sens que l'obéissance de volonté est une obéissance religieuse et méritoire. C'est dans un sens tout différent, et concevez, s'il vous plaît, ma pensée. Quand on me demande une obéissance de volonté, on me demande une obéissance où ma volonté acquiesce à la volonté de mon supérieur, et non pas à mes propres désirs; on me demande une obéissance où ma volonté s'affectionne à ce que veut mon supérieur, précisément parce qu'il le veut, et non point parce que je le veux moi-même d'ailleurs, et que le commandement qu'il me fait s'accommode à mon penchant naturel et à mes desseins. Car si ce penchant naturel, si cette inclination et ce goût étaient le principal motif de mon obéissance, ce ne serait plus la volonté de mon supérieur ni la volonté de Dieu, que je ferais, mais la mienne. Or, vous voyez néanmoins combien il est aisé que ce soit ce penchant, que ce soit cette inclination, ce goût qui me détermine et qui m'engage, quand il se trouve en effet dans l'exercice auquel on m'applique, et dans l'observance particulière dont on me charge.

De là, seconde conséquence, il s'ensuit que je dois me réjouir selon Dieu et en Dieu, quand il arrive qu'un supérieur, sans examiner, dans les vues qu'il a sur moi, si elles m'agréeront ou si elles ne m'agréeront pas, mais comptant sur mon obéissance et ma docilité, m'emploie à des fonctions qui me mortifient, qui me gênent, et à quoi répugnent tous les sentiments de la nature. La raison en est évidente : car c'est alors que le sacri-

fice de ma volonté, si je me soumets intérieurement et de bonne foi, est beaucoup plus certain, beaucoup plus pur, beaucoup plus excellent. Plus certain, parce qu'il ne peut être sujet à mille illusions de l'amour de moi-même, puisque je me renonce moi-même; plus pur, parce qu'il n'y entre rien d'humain, et qu'au contraire tout ce qu'il y a d'humain dans mon cœur y est contredit; plus excellent, parce qu'il me coûte davantage, et que je me fais plus de violence. A chaque pas il faut un nouvel effort, et tout acte, tout effort nouveau ajoute sans cesse un nouveau mérite. Les martyrs n'ont donné leur vie qu'une fois, et la mort dans un moment a fini leur peine, et commencé leur éternelle béatitude; mais dans la conjoncture où je suppose l'âme religieuse et obéissante, son martyre est continuel. On ne vit plus longtemps que pour avoir à se combattre soi-même, et à se vaincre plus longtemps et plus souvent. Que de triomphes et que de couronnes! Or, est-il rien, mes chères sœurs, que nous devions souhaiter avec plus d'ardeur que d'avoir ainsi occasion de grossir notre trésor pour l'éternité? De sorte que, dans la comparaison et dans le choix, un religieux qui n'aurait égard qu'à ses intérêts personnels, devrait préférer un supérieur qui le contrarie, un supérieur qui l'éprouve et qui l'exerce, un supérieur ferme et sévère, à un autre plus modéré et plus indulgent. Cette morale est bien parfaite, je l'avoue; mais elle est fondée sur les principes de la sagesse de l'Evangile, et c'est cette sagesse que je dois prêcher à des âmes que leur état appelle à la plus haute perfection.

De là, troisième conséquence, il s'ensuit qu'une des plus grossières erreurs, dans les personnes religieuses, c'est de croire qu'elles pratiquent l'obéissance, lorsque par elles-mêmes ou par d'autres, par des sollicitations et des poursuites ouvertes, ou par des intrigues secrètes et des ressorts cachés, elles travaillent à gagner une supérieure, et qu'après mille mouvements elles l'amènent enfin à ce qu'elles veulent. Abus, dit saint Bernard : ce n'est pas vous qui obéissez à cette supérieure; c'est cette supérieure qui vous obéit; comment cela? parce que ce n'est pas vous qui suivez la volonté de cette supérieure, mais cette supérieure qui suit la vôtre. Vous en répondrez l'une et l'autre à Dieu : vous, d'avoir si fortement pressé et peut-être si adroitement engagé votre supérieure, et elle de n'avoir pas eu plus de vigilance et plus de fermeté. Mais si je me suis procuré de sa part tel emploi, c'est que je m'y sentais plus de disposition, c'est que j'espérais y mieux réussir; et, en effet, le succès répond assez à mes espérances. Tant de succès qu'il vous plaira : ce n'est point ce que Dieu voulait de vous. Ce succès, dans le fond, lui importe peu, et il ne le demande pas absolument; mais ce qui lui importe, c'est que sa volonté soit faite, et que la vôtre lui soit en tout subordonnée : voilà ce qui l'honore. Voilà l'hommage dont il est jaloux; car voilà en quoi paraît son suprême domaine, et par où vous le devez glorifier comme souverain maître. Du reste, que vous réussissiez, ou que vous ne réussissiez pas, c'est un soin dont il vous décharge en quelque sorte, et qu'il faut abandonner à sa providence. Faites ce qui dépend de votre travail, de votre application, de votre fidélité : cela suffit. Mais ce que j'ai entrepris est une œuvre sainte : point de sainteté qui ne soit réglée par la volonté de Dieu, et par la volonté de ceux qui nous tiennent la place de Dieu. C'est une œuvre sainte : mais il y aurait encore pour vous quelque chose de plus saint, et ce serait de renoncer à vos volontés même les plus saintes en apparence, dès qu'il s'agit de la volonté du Seigneur et de celle de vos supérieurs. Qu'y a-t-il de plus saint que le sacrifice? Cependant, sans l'obéissance, le sacrifice perd aux yeux de Dieu tout son mérite, et devient une abomination. Allez, répondit le Prophète à Saül, en le rejetant, toutes vos victimes sont réprouvées du ciel. Avant que de les offrir, et plutôt que de les offrir, il fallait obéir : *Melior est obedientia quam victimæ* (I *Reg.*, XV).

Obéissance de volonté, dont nous avons le plus parfait modèle dans la personne de notre adorable Maître. S'il est descendu de sa gloire, et s'il a vécu parmi nous, c'est qu'il l'a voulu : *Deus meus, volui* (*Psal.* XXXIX) : mais pourquoi l'a-t-il voulu? parce que son Père le voulait. Car je ne suis pas venu, disait-il, pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (*Joan.*, VI). Toutefois la volonté de cet Homme-Dieu était toute sainte; mais c'est pour cela même qu'elle ne devait jamais être séparée de la volonté de son Père. Nous l'avons voulu comme lui, mes chères sœurs, c'est-à-dire nous avons dit, en entrant dans la religion, ce qu'il dit en entrant dans le monde : *Deus meus, volui :* Ordonnez, mon Dieu, ou immédiatement par vous-même, ou par l'organe de vos ministres et de vos substituts; je recevrai toujours vos ordres avec soumission, et j'y attacherai mon cœur. Oui, nous l'avons dit; mais combien de vous l'ont peut-être oublié? combien n'y ont plus pensé? combien dans la pratique l'ont rétracté? combien se sont accoutumées à faire leur volonté, et à vouloir qu'on fît leur volonté? Au lieu de dire à une supérieure, dans un plein abandonnement d'elles-mêmes : Que voulez-vous que je fasse? *Quid me vis facere* (*Act.*, IX)? combien l'ont réduite à leur dire, par une condescendance forcée : Puisque rien ne vous contente, expliquez-vous donc et marquez-moi comment vous prétendez que je me comporte à votre égard : *Quid tibi vis faciam* (*Luc.*, XVIII)?

Quoi qu'il en soit, mes chères sœurs, comme il n'est rien de plus héroïque ni de plus grand devant Dieu qu'un entier assujettissement de la volonté, aussi n'est-il rien communément de plus rare. Car qu'est-ce souvent que notre obéissance? faisons-en dans

le fond de nos âmes l'humble confession. Ce que c'est? une obéissance de politique, une obéissance de respect humain, une obéissance de contrainte, une obéissance d'habitude, une obéissance d'artifice, ou d'une espèce de violence. Vous me pardonnerez toutes ces expressions; et, sans vous scandaliser des termes, vous vous arrêterez aux choses qu'ils expriment, et vous vous appliquerez, ou à les corriger, ou à vous en préserver. Obéissance de politique : on veut être en grâce auprès des supérieurs et des supérieures; on veut par là s'établir dans un certain crédit; on a ses vues pour l'avenir, on a ses intérêts à ménager; et c'est pour cela qu'on se rend si souple, si flexible, et que, passant même les bornes d'une dépendance raisonnable, on va jusqu'à la flatterie et la servitude. Obéissance de respect humain : on ne veut pas se distinguer des autres, ni faire parler de soi dans une maison; on est bien aise de s'y conserver la réputation de fille régulière et sage; et, dans cet esprit, on garde tous les dehors de l'obéissance, sans en avoir les sentiments. Obéissance de contrainte : on n'aime pas à recevoir des avis, et l'on est sensible aux répréhensions, on les craint, et l'on se captive pour les éviter : c'est-à-dire, mes chères sœurs, qu'on se réduit à l'obéissance la plus indigne de vous, et selon le monde, et selon la religion. Selon le monde (car je puis ici vous rappeler les idées même du monde) : hé quoi! étiez-vous donc nées pour vous avilir de la sorte, et pour vous abaisser jusqu'au rang des serviteurs que la crainte fait obéir? Selon la religion : malgré les engagements qui vous y attachent, n'est-ce pas un état de liberté, je dis de la sainte liberté de l'Evangile; et si vous êtes liées, n'est-ce pas comme saint Paul dans le Seigneur, et par amour pour le Seigneur : *Vinctus in Domino* (*Ephes.*, IV)? Obéissance d'artifice : on a des patrons qu'on interpose, on a des raisons ou des prétextes spécieux dont on s'autorise, on a des manières insinuantes, des déférences et des soumissions étudiées : tout cela pourquoi? pour obéir, à ce qu'il paraît; mais réellement, et dans la vérité, pour faire tout ce qu'on veut, et ne rien faire de tout ce qu'on ne veut pas, et qu'on devrait vouloir. Enfin, obéissance que je traite de violence, et qui l'est en effet : il y a quelquefois de ces esprits hauts et obstinés, sujets aux éclats dans une communauté, et devenus redoutables, si je l'ose dire, aux supérieures, qui, par sagesse, les épargnent, et s'accommodent, pour ne les pas choquer, à toutes leurs idées. Ils sont disposés à obéir, ou ils se vantent de l'être; mais à cette condition qu'on ne leur imposera point d'autre loi que celle qu'ils auront eux-mêmes dictée.

Concevons mieux, mes chères sœurs, le devoir de l'obéissance. Le prophète disait : Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le véritablement : *Si quæritis, quærite* (*Isa.*, XXI); et moi, je vous dis : Si vous obéissez, obéissez religieusement. Que le Seigneur, qui vous a rassemblées dans sa sainte maison, vous donne à toutes un même esprit pour l'honorer, et pour exécuter ses ordres d'un grand cœur et d'une pleine volonté : *Det vobis cor unum ut colatis eum, et faciatis voluntatem ejus corde magno et animo volenti* (II *Mach.*, I). Ayez la consolation de pouvoir vous rendre le même témoignage que Jésus-Christ se rendait : Je fais toujours ce qui plaît à mon Père et à mon Dieu : *Quæ placita sunt ei, facio semper* (*Joan.*, VIII). Il ne tient qu'à vous, et c'est un des plus grands avantages de la profession religieuse. Depuis le matin jusqu'au soir, toutes vos actions sont réglées par l'obéissance; il n'y en a pas une qui ne soit marquée du sceau de la volonté de Dieu : de sorte que vous n'avez pas un moment dont vous puissiez disposer selon votre volonté propre. Si quelquefois elle se révolte, si elle murmure, répondez-vous à vous-mêmes : N'ai-je fait vœu d'obéir que pour vivre et pour agir en tout à mon gré? Fallait-un vœu pour cela; et, si mon vœu se bornait à cela, en quoi serait-il saint? Que la propre volonté cesse, dit saint Bernard, et qu'on y substitue la volonté de Dieu, il n'y aura plus d'enfer, parce qu'il n'y aura plus de péché. Cette volonté propre, poursuit le même Père, est un mal bien pernicieux, puisqu'elle enlève même à nos bonnes œuvres leur mérite et leur bonté : *Grande malum propria voluntas, qua fit ut bona tua non sint tibi bona* (*Bern.*). Au contraire, l'obéissance relève tout, sanctifie tout, perfectionne tout; j'entends une obéissance, non-seulement d'action et de volonté, mais de jugement; ainsi qu'il me reste à vous l'expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est la dernière ressource de la nature, quand l'esprit de religion est assez puissant pour nous faire sacrifier notre volonté, de se réserver au moins le pouvoir de raisonner et de juger. La volonté embrasse avec respect les ordres qui nous sont légitimement et juridiquement intimés : elle les accepte et s'y soumet, et voilà son sacrifice. Mais la nature n'est pas encore, par ce sacrifice, quelque généreux qu'il puisse être, tout à fait détruite; elle a comme un asile où elle se retranche, et c'est l'entendement. De là, de cette partie supérieure de l'âme, elle prononce ses arrêts, et elle donne ses décisions. On examine la conduite des supérieures; et, selon les idées particulières qu'on s'en forme, on les approuve ou on les condamne. Si l'on se fait une prudence et un devoir de n'en rien témoigner au dehors, on n'en pense pas moins dans l'intérieur, et, si la langue se tait, l'esprit n'en devient que plus fécond en réflexions dont il aime à s'entretenir. Combien même ne peuvent se réduire à ce silence? on parle, on blâme, on murmure, on y trouve un vain soulagement; et, ce qu'il y a de plus déplorable, on croit souvent y trouver, du moins y chercher, la gloire de Dieu et l'intérêt de la communauté. Or, mes chères sœurs, l'obéissance a un dernier sacrifice à faire, et c'est d'arrêter tous ces jugements de l'esprit, d'éteindre toutes ses lumières, et de lui ôter la faculté de voir; de ne lui permettre nul usage de sa

raison, que pour se soumettre à la raison du supérieur, estimant que tout ce qu'il ordonne est bien ordonné, et que tout ce qu'il défend est bien défendu. Voilà jusqu'où cette obéissance tant recommandée dans l'état religieux doit monter; et sans cela elle ne peut être une obéissance parfaite.

Car, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, la perfection de l'obéissance demande que tout homme soit soumis à Dieu. Or, ce qu'il y a dans l'homme de plus excellent, c'est la raison, c'est l'esprit. Par conséquent, ne pas assujettir l'esprit, c'est ne pas assujettir tout l'homme, mais refuser à Dieu ce qu'il y a de meilleur dans la victime qui lui est offerte. Je conviens que le sacrifice de la volonté est un vrai sacrifice et un grand sacrifice; mais, après tout, si vous n'y ajoutez le sacrifice de l'entendement, qui en est la consommation, votre sacrifice ne peut être cet holocauste que Dieu attend de vous. Dans les sacrifices ordinaires de l'ancienne loi, une portion de l'hostie était consumée, et l'autre réservée aux prêtres; mais, dans l'holocauste, point de partage : tout passait par le feu, et la destruction était entière. Belle image de l'âme parfaitement obéissante! Victime toute dévouée au Seigneur, qui l'a choisie et qu'elle a choisi elle-même, elle ne laisse rien échapper au sacré feu qui la brûle. Sa charité ne se prescrit point de terme; et, tant qu'il lui reste quelque nouvelle offrande à présenter, elle ne peut être contente qu'elle ne l'ait portée à l'autel.

Expliquons-nous, mes chères sœurs, et parlons plus simplement : je prétends que cette soumission et cette obéissance du jugement est d'une telle nécessité, que, sans cela, toute autre obéissance, soit celle de l'action, soit celle de la volonté, ne peut se soutenir; et la preuve en est sensible. Car, je vous l'ai dit, l'obéissance de l'action doit être prompte, doit être exacte, doit être universelle. Or, le moyen que j'obéisse avec cette promptitude, avec cette exactitude, avec cette plénitude, tandis que mon esprit se soulève contre le commandement qu'on me fait, tandis que je désapprouve et conséquemment que je méprise celui qui me le fait; tandis que je demeure persuadé qu'il se trompe dans ses vues; que ses mesures ne sont pas justes; que ses intentions ne sont pas droites; qu'il agit, ou par prévention, ou par passion, ou par défaut de connaissance et sans réflexion? L'obéissance de la volonté doit être une obéissance filiale et affectueuse. Or, comment mon cœur s'affectionnera-t-il à ce qui me paraît mal conçu, mal imaginé, mal disposé; à ce qui me blesse et qui me choque; à ce que je traite secrètement d'injustice, de mauvaise foi, de témérité, d'imprudence, de faiblesse : à ce qui excite, ou mes plaintes, ou mes railleries? Dès là donc que chacun dans une maison se donnera la liberté d'appeler en quelque manière les supérieurs à son tribunal, de leur demander compte de leur conduite; de dire comme le serpent disait à Eve : *Cur præcepit* (*Genes.*, III)? Pourquoi cet ordre? pourquoi cette défense? dès que chacun s'attribuera le droit de censurer tout ce qui ne lui plaira pas, et de s'attacher là-dessus à ses sentiments, il ne peut plus y avoir de véritable obéissance.

Mais quoi! faut-il que l'obéissance soit aveugle? Appliquez-vous, mes chères sœurs : je vais vous répondre et vous développer un des plus beaux mystères de la vie spirituelle et de la sainteté religieuse; le voici : c'est qu'en effet la vraie obéissance est aveugle, mais d'ailleurs qu'elle est dans son aveuglement plus éclairée, plus droite, plus sûre, que toute la sagesse de l'esprit humain, quelque clairvoyant qu'il puisse être ou qu'il se flatte d'être. Je reprends, et je le répète : oui, elle est aveugle, cette sainte obéissance. Aveugle comme celle d'Abraham, lorsque, sans égard à la parole de Dieu, qui lui promettait de multiplier sa race par Isaac, et sans entrer dans la moindre défiance touchant la vérité de cette promesse, il se mit en devoir d'immoler ce fils unique sur qui il comptait, espérant contre toute raison d'espérer : *Contra spem in spem credidit* (*Rom.*, IV). Aveugle comme celle de saint Paul, lorsque Dieu, sans lui déclarer autrement ses volontés, se contenta de l'envoyer à Damas, où il apprendrait ce qu'il aurait à faire : *Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere* (*Act.*, IX). Aveugle comme celle de ces soldats que le centenier de l'Evangile tenait sous son pouvoir, disant à l'un : Marchez, et il marchait; à l'autre : Venez, et il venait : *Dico huic : Vade, et vadit; alii : Veni, et venit* (*Matth.*, VIII). Aveugle, pour n'exiger jamais d'un supérieur aucune justification; pour ne s'engager jamais avec lui dans aucune recherche, dans aucune discussion, dans aucun éclaircissement; pour ne savoir que ces deux choses essentielles, l'ordre qui est porté, l'obligation de l'accomplir. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puisse découvrir ce qu'elle pense, et le représenter, pourvu que ce soit avec humilité, avec simplicité, avec docilité. Voilà, dis-je, en quoi consiste cette obéissance aveugle dont les Pères nous font tant d'éloges, et dont le mérite devant Dieu est si relevé.

Cependant, mes chères sœurs, admirez-en l'avantage inestimable. Car, autant qu'elle est aveugle d'une part, autant de l'autre est-elle éclairée. C'est cette lumière dont parle saint Pierre dans sa seconde Epître : *Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui bene facitis, attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* (I *Petr.*, I). Vous avez les prophètes, vous avez les oracles de l'obéissance, mille fois plus assurés que toutes vos vues. Arrêtez-vous là, et si ce n'est encore qu'une lueur obscure et ténébreuse, elle vous conduira mieux néanmoins que toutes vos connaissances propres et tous vos raisonnements. En effet, il en est toujours ici, par proportion, de l'obéissance comme de la foi. Point de conduite plus sage ni plus sûre pour tout homme chrétien, que la conduite de la foi; et point de voie plus courte ni plus droite pour tout religieux, que la

voie de l'obéissance. En la suivant, je ne m'égare jamais, parce que je suis dans la voie où Dieu veut que je marche. Mon supérieur peut se tromper en ce qu'il me commande; ou du moins peut toujours craindre de s'y tromper : mais moi, je suis certain de ne me point tromper en l'exécutant, parce que Dieu veut que j'obéisse à ce qui m'est commandé. De se tromper ou de ne se pas tromper dans la disposition que mon supérieur fait de moi, c'est un soin qui le regarde, c'est son affaire : mais la mienne est de faire ponctuellement ce qu'il m'enjoint, dès que je n'y vois rien qui me paraisse évidemment criminel. Il est chargé de tout le reste; mais moi j'en suis quitte, et je ne réponds de rien autre chose que de ma soumission. S'il agit imprudemment dans les desseins qu'il forme et dans les mesures qu'il prend, j'agis prudemment dans l'obéissance que je lui rends; et si le succès n'est pas tel qu'il l'espérait, il est toujours tel pour moi que je le dois désirer, savoir, de contenter Dieu, et d'en recevoir un jour la récompense.

Il y a plus, mes chères sœurs : car, comme Dieu dispense ses lumières et partage ses grâces selon les divers ministères où il nous emploie, on peut dire qu'il éclaire plus abondamment ceux qui doivent éclairer les autres et les gouverner; qu'il les inspire et qu'il les conduit lui-même. Ainsi, en agissant selon leurs vues, j'agis selon les vues de Dieu, je suis dirigé dans toutes mes démarches par la lumière de Dieu, je me mets à couvert de tous les égarements et de toutes les illusions de mon propre sens, et je me trouve en assurance contre tant d'écueils, où il lui est si ordinaire d'échouer, lorsqu'il n'a point d'autre guide que ses idées toujours incertaines et trompeuses. Solide sagesse de l'âme obéissante! Fût-elle d'ailleurs dépourvue de tous les dons naturels et de tous les trésors de la science, fût-ce de tous les génies le plus petit et le plus borné, en se laissant conduire, elle est mille fois moins exposée à s'écarter du chemin et à se perdre, que ces prétendus esprits forts qui se confient en eux-mêmes et qui se prévalent de leur vaine suffisance. Ne le voyons-nous pas tous les jours? telle âme simple et peu pénétrante vit les quarante et les cinquante années dans une communauté sans aucun reproche. Elle est toujours discrète dans ses paroles, toujours circonspecte dans ses actions, toujours du bon parti : pourquoi? parce que c'est une âme soumise, qui ne s'ingère en rien, qui ne dispute sur rien, qui ne prend jamais d'autres sentiments que ceux de ses supérieurs, qui ne suit point d'autre route que celle qu'ils lui ont marquée. Mais si c'était une de ces âmes présomptueuses qui, de leur autorité privée, se font arbitres de tout, car il n'y en a que trop de ce caractère jusque dans les plus saintes sociétés : si c'était une de ces âmes orgueilleuses qui ne croient pas qu'il y ait rien de bien, à moins qu'elles n'y aient eu part, et que ce ne soit par leur conseil qu'on l'ait entrepris : que lui serait-il cent fois arrivé, et que lui arriverait-il en cent autres rencontres? ce qui arrive à ces esprits si habiles et si jaloux de leur fausse habileté. A les entendre parler et décider, ce sont les sages d'une maison; mais, dans la pratique, ce sont les plus inconsidérés et les plus déréglés : mille fautes leur échappent qui font pitié et qui vérifient le mot de l'Ecriture, que Dieu confond les superbes, et qu'il renverse leurs projets : *Dispersit superbos mente cordis sui* (*Luc.*, I).

Mais enfin peut-on s'empêcher d'apercevoir les erreurs d'un supérieur ou d'une supérieure, lorsqu'elles sont sensibles et qu'elles frappent les yeux? Voilà, mes chères sœurs, ce que vous pouvez m'opposer de plus apparent; mais comprenez la réponse que je vous fais. Car je vous demande, moi, quelle preuve si certaine vous avez que ce supérieur se trompe, ou que cette supérieure est dans l'erreur. J'en juge, dites-vous, par ce que je vois : mais ce que vous voyez est-il toujours suffisant pour en bien juger? Vous voyez les dehors; mais voyez-vous le fond? Dans le même fait et par rapport au même fait, combien y a-t-il de choses que vous ne savez pas, et dont une supérieure est instruite? Est-elle obligée de vous en instruire vous-mêmes, et souvent, au contraire, n'est-elle pas obligée de les tenir secrètes et de vous les cacher? Or, parce qu'elle en est instruite, elle n'ordonne rien qui ne soit très à propos; et vous, qui ne les savez pas, vous la condamnez très-injustement, et vous êtes inexcusables, quelque spécieuses que soient vos raisons, de ne pas faire cette réflexion, qu'il peut y en avoir d'autres plus importantes encore, dont vous n'êtes pas informées, et qui changent tout l'état de l'affaire.

Ah! mes chères sœurs, que cette réflexion bien faite et cette règle bien suivie arrêteraient de jugements précipités, de discours mal fondés, de bruits et de mouvements qui troublent la paix des communautés! Les supérieures en souffrent, et ce n'est pas là sans doute pour elles une petite croix; mais leur consolation doit être dans le témoignage de leur conscience, et dans la promesse que Dieu leur a faite de prendre leur cause en main, parce que c'est sa propre cause. Car elles peuvent dire ce que disaient les conducteurs du peuple juif à cette nation opiniâtre et rebelle : Ce n'est pas contre nous que se tournent vos murmures, mais contre le Seigneur même qui nous a mis à votre tête : *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum* (*Exod.* XVI). C'est votre juge et le nôtre; et, puisque les outrages que nous recevons de vous retombent sur lui, craignez son juste ressentiment et ses vengeances.

Daigne le ciel en préserver cette maison, et y maintenir toujours l'ordre en y maintenant l'obéissance! C'est par son obéissance que Jésus-Christ nous a sauvés, et c'est par notre obéissance que nous nous sanctifierons et que nous nous sauverons. Non, ce n'est

point précisément aux miracles du Fils de Dieu, ce n'est point précisément à ses prédications ni aux autres actions de sa vie les plus éclatantes que nous sommes redevables de notre salut, mais à son obéissance et à sa mort. Ainsi, mes chères sœurs, ce ne sera point absolument par les austérités que nous parviendrons à la perfection religieuse, ce ne sera point par les jeûnes et par les veilles, ce ne sera pas même par la prière ni par tous les autres exercices de piété ; mais par l'obéissance répandue en tout cela. Ou ce sera, si vous voulez, par tout cela, mais autant qu'il se trouvera conforme à l'obéissance et réglé selon l'esprit de l'obéissance. Tout cela, hors de l'obéissance, n'est rien devant Dieu ; tout cela, contre l'obéissance, est rejeté de Dieu. Attachons-nous donc à une vertu qui doit être le principe de toutes nos vertus, qui en doit être la perfection, et qui, par une humble dépendance, nous fera mériter le royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION IV.

POUR UNE COMMUNAUTÉ DE CARMELITES.

Sur sainte Thérèse.

Et ipse præcedet in spiritu et virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam.

Il viendra avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour former au Seigneur un peuple parfait (*S. Luc, ch.* I).

C'est une question parmi les interprètes, quel est ce double esprit qu'Elisée demanda avec tant d'instance à Elie, lorsqu'il le vit sur le point de son ravissement, et qu'il lui dit ces dernières paroles : *Obsecro, ut fiat in me duplex spiritus tuus* (IV *Reg.*, II). Dans la pensée du docteur angélique, saint Thomas, ce double esprit ne fut autre chose que le don de prophétie et celui des miracles ; mais outre qu'Elisée possédait déjà l'un et l'autre, il y a quelque peine à se persuader qu'un homme aussi éclairé que ce prophète, pouvant obtenir toute autre grâce, en conséquence de la promesse que lui avait faite Elie : *Postula quod vis, ut faciam tibi* (*Ibid.*), se fût borné à demander des grâces stériles, et qui, par elles-mêmes, ne contribuent en rien à la sainteté. C'est donc à l'explication de saint Paulin que je m'en tiens, et c'est de ses épîtres que je la tire. Il parle de la forme de vie qu'observaient les ancien prophètes, et insistant sur Elie, leur patriarche et leur maître : C'était, dit-il, un ange sur la terre, et il n'avait de commerce avec les hommes que pour leur porter les ordres de Dieu. Il demeurait sur le Carmel, dégagé de tous les soins du monde, et là se repaissait de la rosée du ciel, que lui faisait sans cesse goûter une douce et fréquente méditation des choses divines. Afin que son corps ne pût arrêter le vol de son esprit, il l'exerçait par une continuelle pénitence, le traitant comme un esclave, le domptant comme un ennemi, le châtiant comme un criminel. Qu'était-ce que sa nourriture ? le jeûne ; qu'était-ce que son repos ? les veilles et le travail ; qu'était-ce que son vêtement ? un rude cilice. D'où ce Père conclut que le double esprit d'Elie fut donc, par rapport au corps, l'esprit de mortification, et, par rapport à l'âme, l'esprit d'oraison et de contemplation. C'est de l'un et de l'autre que le divin précurseur Jean-Baptiste fut rempli dès qu'il parut sur la terre, et c'est pour cela que l'Evangile nous l'a représenté comme un second Elie : *Et ipse præcedet in spiritu et virtute Eliæ.* Eloge magnifique dans le peu de paroles qu'il contient ; mais, pour l'appliquer, tout grand qu'il est, à l'illustre Thérèse, je n'ai, mes très-chères sœurs, qu'à vous mettre devant les yeux, en quelques traits, son histoire, et qu'à vous faire suivre l'ordre de sa vie. Qu'y trouverons-nous autre chose qu'une mort perpétuelle des sens par l'austérité la plus rigoureuse, et que de sublimes élévations de l'âme par toutes les ferveurs et toutes les extases de la prière ? Ce fut avec ces ailes mystérieuses qu'elle s'éleva au-dessus d'elle-même et qu'elle alla se reposer dans le sein de son bien-aimé. En deux mots, double caractère de sa sainteté : un corps sacrifié comme une hostie vivante par la mortification, et une âme transformée en Dieu par l'oraison : voilà tout le partage et tout le fond de cette exhortation ; voilà ce qui vérifie les paroles de mon texte et l'application que j'en fais ; savoir, que Thérèse fut dans ces derniers siècles, l'héritière, et, pour ainsi dire, la dépositaire de tout l'esprit d'Elie : *In spiritu et virtute Eliæ.* Mais à cela j'ajoute que c'est par ce même esprit qu'elle a fait dans l'ordre du Carmel cette fameuse réforme dont l'Eglise a reçu et reçoit encore de nos jours tant d'édification : *Parare Domino plebem perfectam.* Car, commençant par sa propre personne, qui devait servir de modèle, elle a réformé le corps par l'austérité de vie, qu'elle a pratiquée avec une constance héroïque, et elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. Dans ces deux points, je vous proposerai de grands exemples à imiter, et c'est de quoi j'ai cru devoir vous entretenir aux approches de cette fête que vous allez célébrer en l'honneur de votre glorieuse mère. Le sujet vous intéressera, et mérite toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut convenir qu'une vie austère et mortifiée a quelque chose de grand et qu'elle sert beaucoup à relever le lustre et le mérite de la sainteté. Nous avons de la vénération pour ceux qui, dans leurs personnes, en portent les caractères ; et quelque indulgence que nous ayons pour nous-mêmes, nous admirons cette sévérité dans les autres, et nous ne croyons pas pouvoir mieux exprimer une vertu rare et singulière, qu'en la représentant comme une vertu rigoureuse dans sa conduite, tout opposée aux inclinations de la nature et ennemie des sens et de la chair. Et en effet, cette guerre que l'homme se fait à lui-même, ce détachement de son corps, cette application infatigable à le contredire en tout, et cette généreuse résolution de le

persécuter sans relâche, de le crucifier, de le détruire, ce sont autant de miracles qui surpassent la faiblesse de notre humanité et qui ne peuvent avoir d'autre principe que la grâce toute-puissante de Dieu. Jésus-Christ demandait aux Juifs ce qu'ils cherchaient dans le désert, quand ils y allaient en foule pour voir son glorieux précurseur : *Quid existis in desertum videre* (*Matth.*, XI)? Prétendez-vous trouver, leur disait-il, un homme mollement vêtu? vous vous trompez : c'est chez les grands que règne cette mollesse, et Jean-Baptiste n'a point appris à se traiter de la sorte. Peut-être même vous fera-t-il horreur sous l'habit dont il est couvert; mais c'est en cela que vous devez le considérer, non-seulement comme prophète, mais comme plus que prophète : *Etiam dico vobis et plus quam prophetam* (*Matth.*, XI). Parole, remarque saint Chrysostome, qui leur fit croire que c'était le Messie, tant ils étaient prévenus en faveur d'une vie pénitente et tant ils s'en formaient une haute idée.

Permettez-moi, mes chères sœurs, de vous faire aujourd'hui la même demande : *Quid existis in desertum videre?* Vous voici assemblées au Carmel. C'est un désert et une sainte solitude; et, conduites par l'esprit de Dieu, vous y êtes venues chercher Thérèse. Mais qu'avez-vous cru trouver en elle? une fille sujette aux délicatesses de son sexe, et qui, selon sa condition et sa naissance, ait su accommoder la piété avec les aises et les douceurs de la vie? Ah! vous le savez, c'est dans les cours des princes, c'est dans le grand monde que se trouvent ces dévotions aisées et commodes, ces dévotions que l'on veut accorder avec les maximes du siècle et que l'on n'accorde jamais avec les maximes de Jésus-Christ : *Ecce in domibus regum sunt* (*Ibid.*). Mais ce n'est point à cela que Thérèse s'est bornée. Ce chemin étroit qui nous mène au ciel et que nous a marqué l'Evangile, lui parut encore trop large, et toute sa vie elle s'étudia à le rétrécir autant qu'il lui fut possible. Je vais vous la représenter dans son image naturelle, ou plutôt je vais vous la représenter dépouillée de toute la nature, et vous verrez que, si, pour être à Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre, il faut crucifier sa chair : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt* (*Galat.*, V), elle a rempli toute l'étendue de son nom, et que ce ne fut point en vain qu'elle fut nommée *Thérèse de Jésus*. Car elle a levé, pour m'exprimer ainsi, l'étendard de la plus sévère austérité. Elle l'a portée, cette sainte austérité, sur son propre corps, elle l'a fait triompher de tous ses sens, et jamais la pénitence n'eut de sujet plus soumis à toutes ses rigueurs : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (*II Cor.*, IV).

Vous n'ignorez pas, mes chères sœurs, l'essai qu'elle en voulut faire. Le martyre, qui est la consommation de la charité et la dernière épreuve du christianisme, fut le premier objet de ses désirs. Thérèse était encore enfant quand elle les conçut; mais si elle était à peine capable de raisonner et de choisir, elle était déjà capable de souffrir. Allons, disait-elle à son frère, confident de son cœur et dépositaire de la sainte résolution qu'elle avait formée, allons chercher dans l'Afrique les palmes que l'Espagne a cessé de porter. Jamais nous ne verserons de sang plus pur pour Dieu. Moins nous avons goûté de la vie, plus il nous en reste à sacrifier. Les premiers martyrs de l'Eglise ont été des enfants et le ciel se plut à les couronner dès le berceau. Nous trouverons un persécuteur aussi bien qu'eux, et la faiblesse de notre âge sera une preuve invincible de la force de notre foi. Ainsi parlait Thérèse, et, si elle eût assez de connaissance pour former ces sentiments, elle avait plus de courage qu'il n'en fallait pour les exécuter. Que fait-elle donc? le Saint-Esprit animant cette jeune vertu, elle sort de la maison de son père, aussi dégagée de tout qu'Abraham, lorsqu'il renonça à l'héritage de ses ancêtres, et aussi généreuse qu'Isaac, lorsqu'il voulut être lui-même la victime de son sacrifice.

Mais, après tout, où va-t-elle, et qu'entreprend-elle? l'Afrique n'est pas le lieu de son martyre. C'est dans l'Espagne même qu'elle le doit accomplir. Elle n'y trouvera ni tyran ni bourreau; mais elle en fera elle-même et pour elle-même l'office. La Providence ne veut pas la frustrer de son attente; mais il y a un autre genre de martyre, à quoi Dieu la destine. Martyre qui ne dépendra ni de l'injustice ni de l'infidélité des hommes, mais de la seule charité qui la consume. Martyre moins cruel dans son action présente, mais beaucoup plus rigoureux dans sa durée. C'est la mortification de la chair, par où elle ne mourra pas une fois seulement, mais tous les jours, pour dire avec le grand Apôtre : *Quotidie morior* (*I Cor.*, XV). Or voilà, mes très-chères sœurs, le martyre où vous avez vous-mêmes aspiré, et voilà de quoi je ne puis assez vous féliciter. Dès une première et florissante jeunesse, vous l'avez cherché, et, pour le trouver comme Thérèse, vous avez renoncé comme elle à toutes les espérances du siècle. Remplies de l'esprit de l'Evangile, vous ne regrettez point ce que vous avez quitté; et, détrompées des fausses idées du monde, où faites-vous consister sur la terre votre bonheur, si ce n'est à sacrifier, au maître qui vous a appelées, tout le bonheur humain, et à pouvoir, dans le même sens que votre sainte Mère, vous rendre le consolant témoignage que chaque jour vous mourez pour Dieu? car votre vie, qu'est-ce autre chose qu'une mort? *Quotidie morior*.

Quoi qu'il en soit, ce fut là que Thérèse devint la plus implacable et la plus irréconciliable ennemie de son corps. Je ne dis point avec quel avantage et quelle victoire sur soi-même elle embrassa la profession religieuse. Dieu, qui, selon la conduite ordinaire de sa Providence, y fait entrer les âmes chrétiennes comme dans un lieu de délices spirituelles, voulut qu'elle y entrât comme dans un purgatoire, et c'est d'elle-même que nous l'avons appris. Son corps, par un pressenti-

ment de ce qu'il y devait souffrir, résista longtemps à ce dessein ; mais c'était à ce corps mortel de recevoir la loi, et non pas de la donner. Thérèse lui en préparait une bien dure, mais c'est du ciel même que cette loi fut apportée ; c'est, comme Moïse, par le ministère des anges qu'elle la reçut. Ce séraphin avec lequel on la dépeint, lui grava cette loi sainte dans le cœur : *Non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis* (II *Cor.*, II) ; et pour cela il se servit de cette flèche ardente, qui fut, pour user de ces expressions figurées, comme le style de l'amour, détrempé dans le fiel du Calvaire, afin que tous ses traits représentassent mieux Jésus crucifié. Si vous me demandez pourquoi il n'imprima pas visiblement les sacrés stigmates sur la chair toute pure de cette vierge, ainsi qu'il les avait imprimés sur celle du séraphique François d'Assise, c'est afin que Thérèse le fît encore mieux par elle-même, et parce qu'en effet elle le devait faire, sans nul secours étranger, avec autant d'efficace et beaucoup plus de mérite.

C'est une merveille bien digne de notre admiration, mes chères sœurs, de voir par quels puissants attraits de la grâce Dieu inspirait à cette grande âme l'esprit de pénitence, et par quels accroissements il l'entretenait sans relâche, et l'augmentait. Au lieu que David était continuellement prévenu par des bénédictions de douceur, il n'y avait pour Thérèse que des bénédictions de rigueur et des souffrances. Jésus-Christ daigne-t-il lui apparaître, c'est toujours tel qu'il était au Calvaire, et jamais tel qu'il apparut sur le Thabor ; c'est toujours couvert de plaies, et jamais éclatant de gloire. La choisit-il pour son épouse (honneur réservé aux âmes les plus pures) ? il veut qu'elle signe de son sang cette glorieuse alliance ; et, sans rien perdre ni de l'amour ni du respect qu'elle lui doit, elle ose bien lui faire la même plainte que Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es* (*Exod.*, IV). Il est vrai, lui répond ce divin Epoux, la croix est comme le lit nuptial où vous devez prendre désormais votre repos ; mais je n'en ai point eu d'autre pour moi, et quelque part ailleurs que vous me cherchiez, vous ne me trouverez jamais. Ainsi, dis-je, lui parle cet Homme-Dieu, et ce ne sont point là les productions de mon esprit, ni de vaines imaginations ; ce furent des communications réelles et véritables : Thérèse a pris soin elle-même de nous les marquer, et presque dans les mêmes termes. Nous devons à son obéissance le récit fidèle qu'elle nous en a fait, et la vérité de son témoignage n'est que trop sûrement garantie par le mérite de son éminente sainteté.

Telle fut l'essentielle condition de l'alliance sacrée que lui proposa son Sauveur, et qu'elle accepta. En devenant l'épouse de Jésus-Christ, elle voulut épouser la croix ; et comme, par un sentiment de religion, nous rendons un culte à la croix, aussi bien qu'à Jésus-Christ, elle se consacra également à l'un et à l'autre. On vous a dit cent fois quelle était sa grande maxime ; mais la peut-on assez répéter, pour la gloire de cette sainte pénitente et pour notre instruction ? *Aut pati, aut mori* : ou souffrir, ou mourir. Voilà l'unique désir de Thérèse ; et n'est-ce pas en cela que paraît toute la force de l'esprit évangélique ? Vaincre, ou mourir ; c'est la maxime des conquérants, et du moins dans l'un des deux leur ambition se trouve satisfaite ; mais, entre souffrir ou mourir, quel choix de sagesse y a-t-il à faire, sinon de cette sagesse qui s'apprend à l'école de la croix, et dont Thérèse eut une si parfaite connaissance? Voilà, encore une fois, quelle fut sa devise ordinaire : *Aut pati, aut mori* ; aussi était-elle persuadée que, dans le christianisme, souffrir ou mourir signifiait tout ce qu'exprime vaincre ou mourir : pourquoi ? parce qu'une âme chrétienne ne peut vaincre sans combat, et qu'elle ne peut combattre sans violence et sans effort.

Non, mes chères sœurs, dans cette guerre que vous avez entreprise contre vous-mêmes, vous ne vaincrez jamais autrement ; il y a dans la voie où vous marchez bien des assauts à donner, et bien des assauts à soutenir. Malgré l'ardeur qui vous a conduites dans la maison de Dieu, et qui vous a fait surmonter tant d'obstacles; malgré ces renouvellements de zèle et de ferveur qui vous animent à certains temps, et qui semblent vous inspirer une fermeté inébranlable, il y a des moments où cette constance est rudement attaquée, et dangereusement exposée ; il y a des jours de tentation, des jours de tribulation, des jours de trouble et de désolation, où le cœur sec et aride tombe dans une défaillance qui l'abat ; où l'esprit agité de pensées tristes et sombres n'a que des vues affligeantes, qui le déconcertent et le rebutent; où la nature se réveille tout entière et avec toute sa sensibilité. Or, vous ne sortirez victorieuses et avec avantage de ces combats, qu'autant que vous vous serez bien établies dans ce sentiment, et bien affermies dans cette résolution tout héroïque, et, si je l'ose dire, toute divine : ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori*, c'est-à-dire qu'autant que vous vous serez bien déterminées à toute l'austérité de votre état, quoi qu'il exige de vous et quelque sacrifice qu'il y ait à faire; qu'autant que vous aurez bien compris que la croix est tout votre partage en ce monde, et qu'il n'y a ni conjoncture, ni occasion, ni exercice, ni emploi, où vous ne deviez la prendre avec courage et l'embrasser ; qu'autant que vous vous trouverez disposées à renoncer pour cela au soin de votre santé, et même au soin de votre vie. Dès que vous viendrez à hésiter sur ce point capital, dès que vous voudrez y apporter des tempéraments, des ménagements, des adoucissements, il n'y aura plus de victoires que l'ennemi de votre salut et de votre perfection ne remporte peu à peu sur vous. Aujourd'hui ce sera l'une et demain l'autre ; les inclinations naturelles trop favorablement écoutées, ne manqueront jamais de prétextes à vous sug-

gérer; vous vous laisserez surprendre en mille rencontres aux illusions des sens, et, plus vous leur accorderez, plus ils demanderont; plus vous les seconderez, plus ils se révolteront; plus vous leur permettrez de défendre leurs intérêts et de se fortifier, plus ils vous affaibliront, ou plus vous vous affaiblirez vous-mêmes. Il n'y a donc qu'un vrai moyen, qu'un moyen également court et infaillible de les réprimer, de vous délivrer de leurs retours fréquents et de leurs sollicitations importunes, de vous rendre invincibles à toutes leurs attaques; c'est de dire comme Thérèse et de le penser comme elle : *Aut pati, aut mori*. Oui, je vivrai sur la croix, et, si je n'y puis vivre, j'y mourrai : l'un ou l'autre, voilà où je m'attache, et de quoi je ne me départirai jamais. Du moment que vous serez ainsi résolues, l'ennemi confondu se retirera, la nature désespérée se taira, les sens n'ayant rien à prétendre, cesseront leurs poursuites; votre triomphe, ou plutôt le triomphe de la grâce dans vous sera complet.

Qui l'eût cru, mes chères sœurs, qu'un tel amour de la croix pût passer du cœur de Thérèse dans le cœur de tant d'autres? c'est néanmoins le prodige que nous voyons, et dont nous devons bénir le ciel. Non, cette fidèle amante de Jésus crucifié ne sera pas seule embrasée des saintes ardeurs qui la consument : *Adducentur virgines post eam* (*Psal.* XLI) : un nombre presque infini de vierges brûleront du même feu, et leurs corps innocents seront immolés sur le même autel : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii* (*Ibid.*); l'alliance qu'elle a contractée avec Jésus souffrant, par une merveilleuse fécondité, lui donnera pour enfants, dans l'ordre de la grâce, ceux mêmes qu'elle honorait d'ailleurs comme ses pères. Expliquons-nous : il s'agissait de la réformation du Carmel; il fallait relever ou planter tout de nouveau la croix sur cette sainte montagne; et c'est à ce grand ouvrage que Thérèse devait être employée. Dieu la piqua d'une émulation toute religieuse pour rétablir l'ancienne discipline de son ordre, et pour s'opposer aux attentats de ces faux prophètes que l'hérésie, dans ces temps ténébreux, souleva contre l'Eglise, et qui, sans avoir ni l'esprit d'Elie, ni celui d'Elisée, ne furent pas moins écoutés que l'un et l'autre, ni moins suivis. Vains réformateurs! je parle de Luther et de Calvin; à les en croire, ils étaient députés de Dieu pour corriger les abus, pour arrêter les désordres, pour sanctifier le peuple chrétien; c'est-à-dire qu'ils étaient députés pour abolir dans l'Eglise les plus salutaires et les plus solides observances, les jeûnes, les abstinences réglées, la profession des vœux, les mortifications de la chair; de là cette application à décrier partout, dans leurs discours, dans leurs écrits, les austérités corporelles; de là ces sanglantes satires contre le carême, contre le discernement des viandes à certains jours, contre les pratiques de pénitence les plus usitées par les saints, et même les plus autorisées par le témoignage de l'Ecriture. Au lieu que les vrais prophètes du Dieu vivant criaient sans cesse aux ministres des autels qu'ils prissent le sac et la cendre : *Accingite vos, sacerdotes, et cubate in sacco, ministri altaris* (*Joel.* I), ceux-ci les invitaient à satisfaire leur cupidité, et à se permettre les plaisirs qui leur étaient le plus expressément et le plus sagement défendus. Plus de célibat pour eux, plus de continence pour les personnes religieuses : voilà ce qui s'appelait réformer l'Eglise, et la remettre dans sa première pureté. Ah! esprit d'Elie, où étiez-vous dans ce pressant besoin et dans cette déplorable décadence? Autrefois vous vous élevâtes avec tant de zèle contre la fausse divinité de Baal, ne revivrez-vous point pour détruire cette idolâtrie de la chair, déguisée sous l'apparence de la religion? Disons mieux : où étiez-vous, esprit de Jésus, lorsque l'erreur et le vice conjuraient ainsi contre vous et contre la sévérité de votre Evangile?

Il était, mes chères sœurs, dans le cœur de Thérèse, et c'est de là, comme d'une place d'armes, si je puis parler de la sorte qu'il allait faire de glorieuses sorties sur les ennemis de la croix. Pendant que le ciel préparait de savants hommes, des hommes apostoliques, pour confondre ces nouveaux docteurs par l'efficace et la vertu de la parole, Dieu disposait cette sainte institutrice à les combattre par la force de l'exemple et par une austérité de vie dont toute l'Eglise fut édifiée. Le Sauveur lui-même se fit là-dessus entendre à elle : Eh quoi! lui dit cet adorable Maître, dans un de ces entretiens secrets qu'il eut si souvent avec cette âme choisie et prédestinée, vous souffrirez que, sans nul obstacle de votre part, le scandale de ma croix soit anéanti? *Ergo evacuatum est scandalum crucis* (*Galat.*, V)? On fera des réformes au gré des sens, pour les affranchir de la servitude et leur donner une pleine liberté, et l'on n'en fera point pour les assujettir et les tenir sous le joug de ma loi! pensée la plus touchante pour Thérèse. Elle entreprend la réforme de son ordre, réforme que je pourrais appeler la ruine du corps humain; réforme qui, dans une règle étroite et mortifiante, ménageant à peine de quoi satisfaire à la loi naturelle, comprend toutes les rigueurs de la loi évangélique. Mais, providence de mon Dieu, que faites-vous? Je vois Thérèse déjà tout épuisée des austérités communes et ordinaires, et vous voulez qu'elle en embrasse de nouvelles. Il y a vingt ans qu'elle est dans la religion, c'est-à-dire dans la rigueur et dans l'infirmité; vous l'avez jusqu'à présent accablée de maladies, sans qu'il lui soit jamais échappé une plainte; mais ici ne peut-elle pas s'écrier avec le patriarche Job, que vous la faites souffrir d'une étrange manière : *Mirabiliter me crucias* (*Job.*, X). Toute faible qu'elle est, vous la destinez encore à des exercices qui feraient trembler les plus robustes, et, quoiqu'elle soit prête à succomber sous la croix dont elle est chargée, vous lui en présentez une autre plus pesante, et vous lui ordonnez de la porter.

Que dis-je, mes chères sœurs? c'est pour cela même que Dieu choisit Thérèse : c'est parce que, dans un corps infirme, la croix qu'on lui impose lui fera mieux sentir ses impressions; c'est parce que, dans sa faiblesse même, sa vertu se perfectionnera, et que, dans son infirmité, l'esprit de mortification dont elle sera animée paraîtra avec plus d'éclat; enfin, c'est parce que l'exemple d'une fille, et d'une fille déjà si exténuée, sera pour le monde sensuel un reproche plus pressant et une plus évidente conviction. De vous dire tout ce que l'amour de la pénitence lui inspira pour affliger sa chair ce serait une matière infinie; et ce qui ne put lasser ni ralentir sa charité, lasserait peut-être votre attention. Lisez ce que les Pères, sur ce point, ont écrit de plus singulier : saint Epiphane, de la vie des premiers pharisiens, religieux de l'ancienne loi; Tertullien, de la vie des premiers chrétiens; saint Grégoire de Nysse, de celle de saint Basile son frère; saint Jérôme, de celle de sainte Paule : tout cela ne vous retracera point encore l'idée des austérités de Thérèse : Je dis des austérités qu'elle a pratiquées et qu'elle a fait pratiquer dans le christianisme à tant d'imitateurs et d'imitatrices de sa pénitence : solitude profonde, clôture la plus exacte, rigoureuse sujétion du corps, jeûnes continuels, retranchement absolu de toutes les commodités et de toutes les aises, vêtements grossiers, nudité des pieds au milieu des froids les plus piquants, fréquentes macérations.

Ce n'est pas que, dans l'établissement d'une règle aussi austère que la proposa Thérèse et que Dieu la lui dicta, elle n'ait trouvé bien des difficultés et bien des contradictions. Le monde, dit saint Bernard, se contente de révérer la croix en figure et en représentation; mais il ne la peut souffrir dans la réalité et dans l'effet. Or, cette parole, mes chères sœurs, ne se vérifia que trop à l'égard de votre bienheureuse fondatrice. Jamais entreprise fut-elle plus traversée que la sienne? Luther eut partout des approbateurs de sa réforme; où celle de Thérèse fut-elle reçue sans opposition et sans combat? A lire l'histoire de ses fondations, ne croirait-on pas lire les persécutions de saint Paul? Combien de calomnies eut-elle à essuyer, combien d'outrages à dévorer? en quelles extrémités se vit-elle souvent réduite, en quelle disette? Combien de fois fut-elle citée devant les tribunaux, et obligée de répondre à de sévères inquisiteurs? On eût dit qu'au lieu de réforme, elle allait pervertir toutes choses. Mais c'est le caractère des œuvres de Dieu d'être ainsi contredites, et nous n'en devons jamais attendre un plus heureux succès, que lorsqu'il y a moins lieu, selon les vues humaines, de l'espérer. Thérèse triompha de tout, vint à bout de tout, et exécuta tout.

Que reste-t-il, mes très-chères sœurs, pour l'entière consommation de ce grand ouvrage? c'est que vous le souteniez vous-mêmes; car c'est en vos mains que cette glorieuse et sainte mère l'a déposé. Or, vous ne le soutiendrez jamais que par le même esprit qui en a été le principe, je veux dire que par un esprit de sévérité pour vous-mêmes, et par une pleine abnégation de vous-mêmes. Esprit qui fut toujours le propre des âmes spécialement dévouées à Dieu. Esprit qui, par une grâce anticipée, forma ces héros de l'Ancien Testament dont l'apôtre saint Paul faisait un si bel éloge aux Hébreux, en décrivant leurs combats et leurs souffrances : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti* (*Hebr.*, XI). Esprit qui dans le cours des siècles a rempli l'Eglise de martyrs, a peuplé les déserts d'anachorètes et de pénitents. Esprit de vos pères, et de tous ceux qui, selon le langage du docteur des nations, vous ont engendrées à l'Evangile. Mais en particulier, mes chères sœurs, et par-dessus tout, esprit de Thérèse, dont vous faites gloire d'être les filles en Jésus-Christ, et par conséquent esprit de votre vocation.

Elle ne vous a point tracé une voie où elle n'ait pas elle-même marché avant vous. Elle ne vous a point chargées d'un fardeau dont elle n'ait pas elle-même éprouvé toute la pesanteur. Elle n'a point commencé par dire, mais par faire : et quel soutien pour vous que la vue d'un tel modèle! Si donc, au milieu des violences et des efforts que demande nécessairement et incessamment une vie aussi mortifiée que la vôtre, et une observance aussi étroite et aussi contraire aux sens; si, dis-je, vous vous trouvez quelquefois dans ces découragements et ces abattements involontaires où la plus ferme vertu est déconcertée, et où le cœur, ce semble, est sur le point de succomber; si la croix que vous avez choisie vous paraît moins supportable; si l'amour-propre (car il s'introduit partout, et en vain nous flattons-nous de lui avoir donné la mort : il conserve toujours une étincelle de vie, qui se rallume bientôt jusque dans les lieux plus consacrés à la pénitence), encore une fois, si cet amour de vous-mêmes se ranime, et vous livre de dangereuses attaques, ce que vous avez à lui opposer, c'est l'exemple de cette conductrice que vous voyez à votre tête, et qui, d'un pas si assuré, et avec tant de résolution, sut fournir toute la carrière qu'elle vous a ouverte.

Eh quoi! doit se dire alors une âme qui veut s'encourager et se relever, Thérèse, dont je porte l'habit, dont je professe la règle, dont je prétends suivre l'esprit et la conduite, avait-elle une obligation particulière d'embrasser la croix? Les mêmes motifs qui l'y ont engagée ne me sont-ils pas communs avec elle? Que dis-je, et la croix avec ses rigueurs ne m'est-elle pas encore plus justement due, à moi coupable de tant d'infidélités, à moi responsable au tribunal de Dieu de tant de lâchetés et de tiédeurs, de tant de chutes et de dettes, qu'à cette âme pure et innocente, qu'à cette âme enrichie de toutes les vertus; qu'à cette âme comblée de mérites? Elle l'a portée par amour;

ne la dois-je pas au moins porter par justice? oui, c'est un devoir, pour moi, et un devoir indispensable : il faut m'acquitter auprès de Dieu; et le puis-je mieux que par là? mais à Dieu ne plaise que je m'en tienne là-dessus au devoir ? ah ! ce sera comme Thérèse, ce sera par amour que je la porterai, cette croix ; ce sera pour ne pas dégénérer des sentiments d'une telle mère ; ce sera pour ne pas renverser ses desseins, pour ne pas ébranler le principal fondement du saint édifice qu'elle a bâti à si grands frais, pour ne pas dissiper le précieux héritage qu'elle nous a acheté si cher, et qu'elle a remis dans nos mains ; pour ne pas m'attirer le sanglant et l'accablant reproche d'avoir détruit, autant qu'il était en moi, par ma délicatesse, par ma faiblesse, par le soin de ma personne, ce qu'elle avait édifié par un abandonnement total d'elle-même.

Reproche, mes chèrs sœurs, à quoi vous exposeraient ces relâchements qui se glissent, je ne dirai pas dans les communautés les plus régulières, mais dans quelques-uns des membres qui les composent. Car, dans les communautés les plus saines, si je puis parler de la sorte, il y a des membres infirmes, et capables de gâter tout le corps, si l'on n'apportait à leur maladie le remède nécessaire, et si l'on donnait à la contagion le temps de se répandre. Or, le remède ici le plus prompt, le plus présent, le plus efficace, c'est, à l'occasion de cette fête, un regard sur la glorieuse mère que vous honorez. Il n'est pas possible qu'ayant devant les yeux sa vie pénitente et crucifiée, une âme trop indulgente pour elle-même ne s'en confonde en la présence de Dieu, et qu'elle ne concoive un nouveau zèle pour l'accomplissement des plus rigoureuses pratiques de son état. Car voilà, dit saint Chrysostome, pourquoi nous célébrons les fêtes des saints, et pourquoi nous nous en rappelons à certains temps la mémoire. C'est afin que le souvenir de ce qu'ils ont été nous apprenne ce que nous devons être ; et que, n'étant pas ce qu'ils ont été, ni par conséquent ce que nous devons être, nous nous excitions à le devenir. Et ne seroit-ce pas en effet une contradiction insoutenable de louer, par exemple, et de canoniser dans Thérèse ce renoncement parfait où elle a vécu à tout ce qui peut flatter les sens, tandis qu'on cherche à les satisfaire, tandis qu'on ménage autant qu'on peut leurs intérêts, tandis qu'on imagine pour cela mille prétextes, qu'on prend pour cela mille détours, qu'on use pour cela de vaines dispenses, qu'on se trompe pour cela et sur cela soi-même ; et qu'on tâche, sans y vouloir prendre garde, à tromper des personnes supérieures, que leur charité, peut-être trop aveugle, rend également faciles, et à convenir des besoins qu'on leur expose, et à condescendre aux soulagements qu'on leur demande? Ne portons pas plus loin cette morale, mes chères sœurs, vos réflexions particulières y pourront suppléer ; et moi, cependant, après vous avoir représenté dans Thérèse un corps sacrifié à Dieu par la mortification, je dois faire voir une âme transformée en Dieu par l'oraison : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

J'entre, mes très-chères sœurs, dans un sujet de la plus haute élévation. Parler de l'oraison de Thérèse et de ses contemplations, c'est vouloir pénétrer dans le sanctuaire même de la divinité, où cette grande âme habitait, et entreprendre de découvrir ces profonds mystères dont saint Paul disait qu'il n'était permis à nul homme mortel de révéler les secrets admirables et ineffables : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui* (II *Cor.*, XII). Je m'expliquerai néanmoins sans contrevenir en aucune sorte à la parole de l'Apôtre ; et, ce qui peut-être vous surprendra, c'est que, sur une matière si sublime par elle-même et si abstraite, je ne vous dirai rien que de pratique, rien que d'instructif, rien qui ne se fasse aisément comprendre, et dont vous ne puissiez profiter dans votre état et selon votre état.

Il s'agit ici de cette oraison extraordinaire et excellente, où l'âme, suivant la doctrine de saint Denis, reçoit les opérations divines, plutôt qu'elle n'opère elle-même. C'est à celle-là que Thérèse était appelée de Dieu, et c'est en celle-là qu'elle s'est distinguée, et qu'elle va vous servir de modèle. Je sais que saint Thomas, au quatrième livre des Sentences, prétend et prouve solidement que ce genre d'oraison n'est pas une vertu, mais un don du ciel; qu'il ne consiste dans aucun exercice des facultés humaines, mais dans une impression de l'esprit de Dieu ; que l'homme n'y contribue en rien, mais qu'il le souffre seulement, et qu'il le ressent. Tout cela est vrai; et, si vous concluez de là qu'on n'en peut donc pas prescrire de règles, j'en conviendrai avec vous; et j'avouerai, comme je l'avoue en effet, qu'il ne nous appartient pas d'expliquer ce qui se passe dans ce commerce intime de l'âme avec Dieu, beaucoup moins d'en donner des préceptes, et d'entreprendre de le réduire en art. Mais cela même n'empêche pas que je ne puisse vous faire trouver, dans l'exemple de Thérèse et dans sa conduite, de très-utiles instructions touchant cette vie contemplative. Car, si cette oraison toute extatique est un don de Dieu, comme le docteur angélique le reconnaît, il vous est important d'apprendre trois choses. Premièrement, par où l'on s'y doit disposer ; secondement, avec quel esprit il le faut recevoir, et, en dernier lieu, comment on en peut faire le juste et vrai discernement pour se garantir des illusions de l'ange de ténèbres, et se mettre à couvert de ses prestiges. Saintes filles de Thérèse, voilà ce qui vous regarde encore plus particulièrement que le reste des fidèles. Dans la profession religieuse que vous avez embrassée ; vos plus communs entretiens sont avec Dieu, ou y doivent être. J'ose même ajouter que le bras de Dieu n'étant point raccourci, et que ses miséricordes n'ayant point de bornes ni de temps limités, il n'y a rien de si relevé

dans l'oraison, où, sur les vestiges de votre bienheureuse mère, vous ne puissiez parvenir. Ecoutez-moi donc, et profitez des trois instructions les plus nécessaires dans le désir que vous avez conçu de vous avancer, selon votre vocation et par le secours de la grâce, aux degrés les plus éminents de la vie intérieure et spirituelle.

Avant que Thérèse eût paru au monde, il y avait eu des visions, des ravissements, des extases. Ces grâces, dit saint Bonaventure, n'ont jamais manqué dans l'Eglise. Dieu les y a toujours conservées, mais il semble qu'il réservait à notre sainte de nous faire connaître les dispositions qu'il y faut apporter. Tout gratuit qu'est le don de contemplation, il ne le fut jamais moins que dans la personne de Thérèse ; et, si Dieu peut être engagé par la fidélité d'une âme à l'en gratifier, nulle autre n'eut plus de quoi l'attirer dans elle, ni se mit plus en état de l'obtenir. Que faut-il pour cela ? demande saint Bernard. Ah ! répond ce Père, il faut être d'abord un Jacob luttant avec l'ange, afin d'être ensuite un Israël voyant Dieu. Frappez assidûment à la porte du ciel par la prière, dit saint Augustin, et l'on vous ouvrira par la contemplation : *Pulsate orando, et aperietur vobis contemplando* (*Aug.*). Voilà ce qu'a pratiqué Thérèse, et comment elle s'est préparée aux faveurs divines. Vingt-deux ans de persévérance dans l'oraison commune et ordinaire lui méritèrent enfin le précieux avantage d'être introduite dans la chambre de l'Epoux.

Comprenez-vous bien, mes chères sœurs, ce que je dis ? Ces paroles sont bientôt prononcées, vingt-deux ans de persévérance et d'oraison ; mais, pour une âme qui aime Dieu, et qui n'aime que lui, employer tout ce temps à le chercher, sans le trouver jamais : *Quæsivi illum, et non inveni* (*Cant.*, III), quelle épreuve et quelle matière de combats ! N'examinons point pourquoi Dieu, qui fait ses délices de converser avec les enfants des hommes, la laissa tant attendre, et se refusa si longtemps à elle ; sa sagesse a des vues supérieures aux nôtres, et c'est ainsi que sa bonté l'ordonne aussi souvent que sa justice. Mais admirons la constance de Thérèse à soutenir ces retardements. Jamais cette Chananéenne de l'Evangile ne se vit exposée à de tels rebuts : ni sentiment, ni goût, ni consolation ; le ciel est fermé pour elle, et son cœur demeure toujours comme une terre sèche et aride : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi* (*Psal.* CXLII). Que fera-t-elle, et n'est-il point à craindre que cette âme désolée et sans appui ne vienne enfin à se démentir ? Quelle foi si courageuse et si ferme ne serait pas ébranlée, et le moyen de suivre toujours un Dieu qui ne daigne pas la favoriser d'un regard ? Mais non, mes chères sœurs, Thérèse peut être éprouvée ; mais les plus fortes épreuves n'épuiseront point son invincible patience. Quelque insipides que lui deviennent les choses célestes, elle s'y attachera et elle en fera toute la nourriture de son âme ; car que serait-ce de moi, disait-elle, si je ne méditais incessamment la loi de mon Dieu ? *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea* (*Psal.* CXVIII). Puis-je mieux employer ma vie, que de rendre chaque jour mes hommages à un si grand Maître ? S'il ne m'écoute pas, du moins il souffre ma présence, et s'il ne pense pas à moi, du moins il me permet de penser à lui. Ainsi raisonnait Thérèse, et de là cette assiduité à la prière, que les plus nombreuses occupations ne purent interrompre. De là tant de jours et tant de nuits passés au pied de l'oratoire ou devant l'autel du Seigneur. De là ce soin de recueillir son esprit et de purifier son cœur, selon le conseil du sage, avant que de se présenter à Dieu, et d'approcher d'une si haute majesté. Préparation qu'elle estimait d'autant plus nécessaire, que Dieu se communiquait moins à elle. Or, n'est-ce pas là se rendre digne de ses grâces les plus signalées ! N'est-ce pas le forcer par une sainte violence à rompre le voile qui le couvrait, et à se faire voir dans le plus bel éclat ? Et, s'il n'eût pas exaucé les vœux de Thérèse, s'il ne se fût pas laissé gagner à une telle persévérance, et qu'il y eût toujours paru insensible, comment la parole de saint Paul se serait-elle vérifiée, qu'il est riche, et qu'il se montre infiniment libéral envers tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum* (*Rom.*, X) ? Comment cet ordre qu'établissait le prophète royal entre la réflexion et la contemplation : *Vacate et videte* (*Ps.* XLV), n'eût-il pas été troublé et déconcerté ?

Ne nous étonnons donc point, mes chères sœurs, que Thérèse, dans la suite de ses années, ait fait des progrès si merveilleux, qu'elle ait été éclairée des plus pures lumières du ciel, qu'elle ait découvert les plus impénétrables secrets de la sagesse de Dieu, que par la sublimité de ses connaissances elle ait vu presque jusqu'à l'essence divine. Mais étonnons-nous que, dans tous les états, même les plus retirés, même les plus religieux, il y ait maintenant si peu d'âmes contemplatives ; ou plutôt n'en soyons point surpris, puisque, dans tous les états, je ne dis pas seulement dans tous les états du monde, mais dans tous les états de l'Eglise et dans tous ceux de la religion, il y en a très-peu qui prennent la voie nécessaire pour atteindre à ce sublime degré ; car la voie qui conduit là, et par où tous les saints ont marché, ce sont les exercices ordinaires de l'oraison ; exercices solidement pratiqués et constamment soutenus, malgré les stérilités, malgré les ennuis, malgré les vivacités naturelles de l'esprit, et les difficultés qu'il trouve à se captiver et à s'appliquer. C'est ainsi que Dieu veut être recherché ; et n'est-il pas bien juste qu'il le soit, puisqu'il est le centre de toute perfection ? *Quærite Dominum.*

Mais disons la vérité, mes chères sœurs, et ne craignons point d'en porter devant Dieu la confusion salutaire ; quoique dans toutes les maisons religieuses il y ait des

pratiques d'oraison marquées et ordonnées, est-il rien néanmoins, même parmi les personnes religieuses, de plus négligé et de plus abandonné que l'oraison? On voudrait qu'elle ne coûtât aucune violence, aucune contrainte, aucune victoire sur soi-même. On voudrait du premier pas arriver à la terre de promission, et y être admis sans passer par le désert. On voudrait toujours avancer dans la clarté d'un beau jour, et ne tomber jamais dans les obscurités et dans les ténèbres. On voudrait que d'abord, et à chaque moment, l'esprit de Dieu nous transportât, qu'il nous enivrât de ses saintes douceurs, qu'il nous ravît, comme saint Paul, au troisième ciel, qu'il nous donnât, si je l'ose dire, dès cette vie, une claire vision de l'Etre divin et de ses adorables attributs. Mais, parce que ce n'est point là l'ordre de la Providence, et que, pour s'élever au point où l'on aspire, il y a des démarches à faire, il y a des épreuves à essuyer, il y a des méthodes à garder, il y a des répugnances, des tristesses, des abattements, des langueurs, mille évagations, mille distractions, mille légèretés d'une imagination inconstante et volage à supporter, de là vient qu'on se rebute et qu'on demeure dès l'entrée de la carrière. On conçoit pour l'oraison un éloignement presque insurmontable; on la regarde comme une gêne, comme un esclavage, comme un tourment de l'esprit et du cœur; on se persuade que tout ce qu'on y emploie de temps n'est qu'inutilité et qu'oisiveté; on se sert de tous les prétextes qui se présentent, pour l'abréger, pour en retrancher, pour s'en dispenser; ou bien on satisfait extérieurement à son devoir, on garde les apparences et les dehors, rien davantage; c'est-à-dire qu'on fait l'oraison sans la faire; qu'on y est présent selon la coutume et de corps, tandis que l'esprit, ou s'entretient dans une dissipation continuelle et volontaire, ou s'appesantit dans une indolence paresseuse et lâche. Ni retour sur soi-même, ni réflexion, ni effort pour se recueillir, pour se relever et s'exciter. Après cela, plaignons-nous du peu d'union que nous avons avec Dieu; envions le sort de ces âmes bien-aimées et prédestinées, qui, dans la prière, semblent le voir face à face : tel est le fruit de leurs soins, et telle fut la récompense de la fidélité de Thérèse. Au milieu de tout ce qui pouvait la détacher du saint exercice de l'oraison, voilà par où elle s'ouvrit le chemin jusque dans le sein de Dieu, pour y jouir des plus insignes faveurs; et, comme elle vous apprend par là même quelle disposition vous y devez apporter, elle va encore vous apprendre la manière dont vous les devez recevoir.

En effet, mes chères sœurs, Dieu, tout miséricordieux et tout bon, ne pouvait être insensible aux vœux d'une âme qui le désirait si uniquement et si ardemment. Vingt-deux ans écoulés dans un travail perpétuel furent enfin suivis du repos. Dieu se communique à Thérèse avec toute la plénitude de ses dons, et, sans vouloir s'égaler à Marie, elle peut bien dire, comme cette mère du Sauveur, que le Tout-Puissant a fait pour elle de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I). Elle peut ajouter, avec l'Apôtre, que ni le sens, ni l'esprit, ni le cœur de l'homme ne peuvent pénétrer ces mystères, et qu'ils peuvent encore moins les exprimer : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* (I *Cor.*, II). Quelle abondance de lumières au-dessus de toutes les connaissances humaines? Elle voit Dieu aussi clairement que les prophètes; elle traite avec Dieu aussi familièrement que les patriarches, elle parle de Dieu plus hautement que les docteurs.

Il n'y a qu'à lire ces merveilleux ouvrages qu'elle nous a laissés. Ils ont autrefois servi à convaincre et à gagner des hérétiques. Ils enflamment encore tous les jours la piété des fidèles. Pour peu qu'on entre dans ce mystérieux château dont elle nous a tracé le plan, on se trouve tout investi des splendeurs célestes, et l'on croit être dans ces demeures éternelles où règnent les saints : *In splendoribus sanctorum* (*Psal.* CIX). Ne l'avez-vous pas éprouvé cent fois, mes chères sœurs, que, sans bien comprendre la doctrine de ces excellents traités, on se sent néanmoins, à la seule lecture qu'on en fait, le cœur tout ému, et que l'on conçoit pour Dieu des ardeurs secrètes, dont on ignore même le principe? C'est ce qu'avait remarqué avant nous ce savant maître de la vie mystique, Jean Avila; et c'est sur quoi nous ne pouvons trop bénir le Seigneur, de ce qu'ayant mis souvent sa toute-puissance dans les mains d'une femme : *Tradidit eum in manus fœminæ* (*Judith*, XVI), il a bien voulu combler celle-ci des trésors de sa science. Oui, grande sainte, nous le reconnaissons, et, abaissant l'orgueil de nos esprits, nous rendons hommage à la supériorité de vos vues, sans entreprendre d'y atteindre. La contemplation a été pour vous comme le char d'Elie, qui vous a transportée au-dessus de nous. C'est assez que nous demeurions au pied de la montagne, pendant que vous conversez avec Dieu. Ce vol de l'esprit dont vous nous parlez, ce sommeil de toutes les puissances, cette inquiétude, cette suspension de l'âme tout entière, ces assauts, ces blessures intérieures, tout cela ce sont des secrets que nous révérons. Mais, après tout, j'ose le dire, voici ce que nous admirons encore davantage et ce qui doit plus contribuer à notre édification; c'est que vous ne soyez point éblouie de tant de clartés, et que, dans un rang si distingué où vous a portée la grâce de votre Dieu, vous ayez su ne rien perdre de vos plus humbles sentiments.

Chose étonnante, mes chères sœurs! toutes les bénédictions du ciel sont désormais pour Thérèse, mais elle ne les reçoit qu'avec crainte; et, quelque gage que Jésus-Christ lui donne de sa présence, jusqu'à lui dire comme aux apôtres : C'est moi, elle lui demande la permission d'en douter. Plus il redouble ses faveurs, plus elle se tient dans l'humiliation et dans la confusion. Elle ne

peut se persuader qu'il n'y ait pas de l'illusion en ce qu'elle ressent, tant elle s'en croit indigne, et tant elle est touchée de sa propre misère. Il lui faut des assurances, et, pour les avoir, tout instruite qu'elle est des voies de Dieu, elle ne fait point difficulté de prendre des guides et des conducteurs qui la dirigent. Elle se souvient que Saül, converti par Jésus-Christ, fut toutefois envoyé auprès d'Ananias pour être formé au christianisme: *Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere* (*Act.*, IX). Saül obéit, et c'est dans le même esprit que Thérèse, quoique possédée et toute remplie de Dieu, se soumet à la conduite des hommes. Et comment s'y soumet-elle? jusqu'à se laisser condamner par des confesseurs ignorants, jusqu'à résister par leurs ordres aux divines opérations, jusqu'à brûler par obéissance ce qu'elle avait tracé sur le papier, et qui lui avait été inspiré d'en haut, jusqu'à rejeter les visions de son Dieu comme des apparitions du démon. Fais ce qu'ils te diront, lui dictait intérieurement le Seigneur. S'ils se trompent, leur erreur perfectionnera ta soumission, et ta soumission te fera mieux encore, dans la suite, découvrir la vérité. Maxime qu'elle entendit dans le vrai sens où elle lui fut donnée, et qu'elle suivit avec toutes les précautions convenables; car ce n'est pas, du reste, que l'esprit de sagesse ne la portât à choisir toujours, autant qu'il était possible, pour la direction de son âme, des hommes capables et d'habiles ministres. Elle n'eut rien plus à cœur dans toute sa vie; aimant mieux, disait-elle, plus de vertu dans elle-même que de lumières, mais dans un directeur, plus de lumières que de vertu, et ajoutant même, ce que nous ne pouvons trop remarquer, qu'elle avait plus souffert du zèle aveugle de quelques personnes, que de leurs vices et de leurs passions. Ainsi en jugeait Thérèse, et la Providence, en ce point comme dans les autres, ne lui manqua pas. Mais, à quelque maître qu'il plût au ciel de l'assujettir, fut-il une âme plus docile, en fut-il une moins attachée à son sens, et moins présomptueuse?

Humilité, mes chères sœurs, et docilité beaucoup plus rares que vous ne le pensez peut-être, dans les âmes que Dieu gratifie de certaines faveurs, ou qui s'en croient gratifiées. A-t-on, dans une retraite, dans une communion, entrevu quelque lueur d'une grâce passagère; a-t-on versé quelques larmes, poussé quelques soupirs; a-t-on senti quelques impressions de l'Esprit divin et quelques transports d'un cœur sensiblement touché, il semble que tout à coup l'on soit monté jusqu'à la région supérieure du ciel, et qu'on ne tienne plus à la terre. Il semble qu'on ait droit de se regarder comme séparé du commun des chrétiens, et qu'on puisse, en se mettant au-dessus d'eux, dire comme le pharisien: *Non sum sicut cæteri* (*Luc.*, XVIII). Il semble qu'on n'ait plus besoin ni de règle, ni de méthode, ni de guide, ni de conseil, et qu'on se suffise à soi-même. Il semble que ce serait se dégrader et se rabaisser au-dessous de son état, que de s'en tenir aux pratiques usitées, et de se borner à certains sujets plus connus et plus sensibles. A peine même daigne-t-on s'occuper des mystères de la vie de Jésus-Christ. L'Etre de Dieu, l'essence infinie de Dieu, sa présence toute simple et dégagée de toute image, telles autres matières bonnes en elles-mêmes, mais dangereuses par leur subtilité, et très-souvent mal conçues, voilà où l'on s'élance d'abord et la sphère que l'on se propose. Voilà sur quoi l'on s'exprime dans des termes d'autant plus fastueux, et que l'on prononce avec d'autant plus d'ostentation, qu'ils sont plus obscurs et moins intelligibles. Tout cela veut dire qu'on s'évanouit dans ses vaines idées; et ce qui arrive de là, c'est que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, et qui résiste aux superbes, laisse tomber ces âmes hautaines dans des égarements pitoyables: ***Dispersit superbos mente cordis sui*** (***Luc.*, I**).

N'est-ce pas ce qu'on a vu dans tous les siècles de l'Eglise, et quel autre principe a formé tant de sectes de faux illuminés et de visionnaires? Ah! mes chères sœurs, je ne puis douter qu'il n'y ait parmi vous bien des âmes que Dieu appelle par un attrait particulier aux plus sublimes exercices de l'oraison. C'est votre nourriture dans la sainte solitude où vous vous êtes renfermées, c'est votre aliment spirituel; et plaise au ciel de conserver toujours dans votre communauté cet esprit de prière! il en sera le soutien, il en fera tout le bonheur. Mais un avis sur lequel je ne puis trop insister, et que vous ne devez jamais oublier, c'est de joindre à cet esprit de prière l'esprit de soumission, une défiance salutaire, et un bas sentiment de vous-mêmes. C'est de vous souvenir toujours de cette parole du Sauveur du monde à ses apôtres, lorsqu'ils lui témoignaient quelque complaisance des miracles qu'ils avaient opérés en son nom: *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* (*Luc.*, X): J'ai vu Satan, ce premier ange, précipité du plus haut des cieux. C'est de rentrer dans votre néant, à mesure que Dieu paraît vous en tirer, de cacher dans le secret de votre cœur tout ce que la grâce y peut produire, et de n'en faire part qu'à Dieu même dans la personne de ses ministres; surtout de ne vous attacher à rien avec obstination, et d'avoir pour suspecte toute singularité, toute voie extraordinaire, tout ce qui éloigne des chemins les plus battus. Je ne veux pas dire que vous renonciez à toutes les faveurs du ciel, mais que vous les examiniez, mais que vous les soumettiez au jugement de ceux que Dieu a constitués pour en juger, mais que vous appreniez enfin de Thérèse à les discerner. C'est la dernière leçon par où je finis, et qu'elle vous fait par son exemple.

Saint Paul exhortait les fidèles à ce discernement des esprits, comme à un point d'une extrême conséquence; et rien en effet, mes chères sœurs, n'est plus important, soit en général pour le gouvernement de l'Eglise, soit en particulier pour la conduite des âmes. Or, à quoi votre sainte et glorieuse mère re-

connut-elle l'esprit de Dieu, qui lui parlait, qui l'animait, qui la dirigeait? Admirables instructions pour nous! c'est qu'elle observa que, dans toutes les vues qu'il lui inspirait, il n'y eut jamais rien de contraire, ni aux coutumes, ni aux règles, ni aux vérités de la religion. C'est qu'elle remarqua que jamais elle ne sortait de ses extases, sans en être plus confirmée dans la foi, et sans brûler d'un nouveau zèle pour la propagation de l'Eglise. C'est qu'elle s'aperçut que ces contemplations où Dieu l'élevait, augmentaient en elle le désir de sa perfection et le soin de purifier son âme, d'en effacer jusqu'aux moindres taches, de travailler à acquérir les vertus, et de chercher en toutes ses actions la pure volonté de Dieu, et ce qui lui pouvait plaire davantage. C'est qu'elle éprouva que Dieu ne lui communiquait ses lumières que dans le besoin et selon le besoin qu'elle en avait pour l'avancement de quelque œuvre sainte, pour l'établissement de sa réforme, pour la conversion des âmes et pour leur sanctification. Témoignages solides, qui lui faisaient conclure avec l'épouse des cantiques, qu'elle avait heureusement trouvé l'époux qu'elle aimait : ***Inveni quem diligit anima mea*** (*Cant.*, III). Non, non, pouvait-elle dire alors, comme le disciple bien-aimé, ce n'est point un fantôme, c'est le Seigneur lui-même que je vois et qui me parle; c'est mon Dieu : ***Dominus est*** (*Joan.*, II). Car le démon, cet esprit de mensonge, ne s'intéresse point pour le progrès de la vraie foi, ne porte point les âmes à la sainteté, n'inspire point de combattre les vices, de corriger les abus, et de répandre le culte de Dieu.

Ainsi Thérèse avait-elle de quoi se rassurer; et voilà les principes certains qui doivent nous rassurer nous-mêmes; voilà par où nous pouvons connaître les dons du ciel. Car ne vous y trompez pas, mes chères sœurs, et faites-y toute l'attention nécessaire : il y a des dons du ciel apparents, et il y en a de véritables. De n'avoir que l'apparence sans la réalité, c'est illusion; d'autant plus dangereuse, que sous l'image d'un faux bien elle nous égare et nous perd. Il est donc d'une conséquence infinie de savoir démêler l'un de l'autre, et de ne prendre pas l'un pour l'autre. Or, encore une fois, je n'ai point là-dessus de règles plus sûres à vous donner que celles dont se servit si utilement et si sagement votre bienheureuse institutrice. Tant que l'oraison vous rendra plus fermes dans la foi de Jésus-Christ, plus respectueuses envers l'Eglise de Jésus-Christ, plus sensibles aux intérêts de l'Eglise de Jésus-Christ, plus soumises à ses décisions et plus exactes à ses observances et à ses pratiques; tant que vous deviendrez par l'oraison plus zélées pour l'accomplissement de vos devoirs, plus assidues à vos fonctions, plus attentives à mortifier vos désirs, vos inclinations, vos passions, plus vigilantes sur vous-mêmes et plus appliquées à vous perfectionner selon l'esprit de votre état; tant que vous profiterez de l'oraison pour avoir plus de charité envers le prochain, plus d'obéissance aux ordres des supérieurs, plus de patience dans les contre-temps et les chagrins de la vie, plus de douceur, de modération, de retenue, d'empire sur les mouvements de votre cœur, et sur les paroles de votre bouche : à ces caractères, je reconnaîtrai le sceau de Dieu, et, sans faire de longues perquisitions de la méthode d'oraison que vous gardez, ni de tout ce qui s'y passe, je vous dirai d'abord et sans hésiter : ne craignez point, le Seigneur est là : ***Dominus est.***

Mais, par une raison toute contraire, en vain me dira-t-on de celle-ci ou de celle-là, que c'est une âme privilégiée, une âme prévenue de grandes grâces, que c'est une fille d'oraison; si je sais d'ailleurs que c'est une fille d'une foi équivoque, attachée à ses propres idées, infatuée de doctrines étrangères et d'opinions réprouvées de l'Eglise, n'écoutant rien de tout ce qu'on lui veut faire entendre pour la guérir de ses erreurs, et ne cherchant qu'à en infecter les autres, bien loin d'y renoncer elle-même; si je sais que c'est une fille de parti, engagée dans des cabales et dans des intrigues qu'elle est aussi ardente à soutenir, qu'elle le devrait être à les attaquer et à les combattre; si je vois qu'après tant d'oraisons et de contemplations, elle n'en est ni plus charitable, ni plus condescendante aux faiblesses d'autrui, ni moins maligne dans ses jugements, ni moins aigre dans ses discours, ni plus régulière, ni plus fidèle à la discipline domestique, ni plus souple aux volontés et aux avis des personnes qui la conduisent; en un mot, qu'elle est toujours sujette aux mêmes imperfections et aux mêmes défauts, sans prendre nulle soin de se réformer et de changer. Ah! mes chères sœurs, eût-elle tous les transports d'Elie, tous les ravissements de saint Paul, toutes les révélations des prophètes, ou parût-elle les avoir, je me défierai de tout cela, et l'on ne me convaincra jamais que l'esprit de Dieu s'y trouve, ni qu'il en soit l'auteur : pourquoi? parce que l'esprit de Dieu est un esprit de religion, et d'une religion pure et sans tache; parce que l'esprit de Dieu est un esprit de charité, un esprit d'obéissance, un esprit de règle, un esprit de sainteté, et que je ne découvre aucun de ces fruits dans ces vides spéculations et dans ces contemplations prétendues.

Mais que fais-je, et qu'est-il nécessaire de m'étendre davantage sur un point qui ne peut regarder une maison aussi sainte et aussi édifiante que celle-ci? Quoi qu'il en soit, il était toujours bon, mes chères sœurs, de vous prévenir contre des illusions et des désordres qui se glissent partout, et dont il y a partout à se défendre. Du reste, que l'esprit de Thérèse vive parmi vous, qu'il s'y ranime aujourd'hui, et qu'il y fasse sans cesse de nouveaux progrès. Sans cet esprit de mortification, l'oraison dégénère dans un pieux mais vain amusement; et, sans cet esprit d'oraison, la mortification ne peut subsister, et tombe enfin dans la langueur et le relâchement. L'un et l'autre fait la perfection de l'âme religieuse, et l'unit étroitement

à Dieu dans ce monde, pour lui être encore plus inséparablement et plus intimement unie dans la félicité éternelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION V.

Sur la dignité et les devoirs des prêtres.

Sacerdotes tui induantur justitiam.

Que vos prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice et de sainteté (*Ps.* CXXXI).

C'est ainsi, messieurs, que le prophète vous fait tout à la fois connaître l'excellence de votre sacerdoce et ses devoirs (1); et c'est là-dessus que saint Ambroise, traitant de la dignité des prêtres, leur adresse des paroles aussi éloquentes pour exprimer la grandeur de leur ministère, qu'elles sont instructives pour en exercer saintement les fonctions : *Audite me, stirps levitica, germen sacerdotale, propago sanctificata, duces ac rectores gregis Christi* (*Ambr.*) : Ecoutez-moi, vous qui êtes les vrais héritiers de la tribu de Lévi, issus de la branche sacerdotale, sanctifiés par votre caractère, et constitués les chefs du troupeau de Jésus-Christ : *Audite me rogantem pariter et verentem* (*Idem*) : Ecoutez la prière que je vous fais, accompagnée du respect et de la vénération que je dois avoir pour vos personnes : *Ut cum honoris vobis prærogativam monstramus, congrua etiam merita requiramus* (*Idem*) : Afin que, vous ayant montré l'éminence du rang où vous êtes élevés, je puisse exiger de vous toutes les vertus et toute la sainteté nécessaire pour la soutenir avec honneur. Paroles dignes d'un évêque, qui, honoré d'un caractère supérieur encore à celui des prêtres que la Providence lui avait subordonnés, les instruisait en maître, et s'expliquait avec autorité. Pour moi, messieurs, qui n'ai parmi vous ni la même distinction ni les mêmes droits, je n'entreprendrai point de vous prescrire ici des règles; mais, sans m'oublier moi-même, et gardant toutes les mesures convenables, je puis du reste vous représenter les obligations qui se trouvent indispensablement attachées à votre état, et je n'aurai, pour m'en tracer l'idée juste, qu'à me tracer l'idée de votre conduite la plus ordinaire. C'est donc dans cet esprit, qu'usant de la liberté que vous me donnez, je ne craindrai point de vous dire ce que vous devez être, parce que je sais qu'en même temps je vous dirai ce que vous êtes. Je pourrais, dans un récit pompeux et en de magnifiques expressions, relever les avantages infinis et toutes les prérogatives du sacerdoce de la loi de grâce. Mais, si j'en parle, ce ne sera que pour établir cette proposition si solide et si vraie, savoir, que tous les titres d'honneur qui rehaussent l'éclat et le prix du sacerdoce, sont autant de raisons et de puissants motifs qui nous obligent, comme prêtres du Dieu vivant, à travailler sans relâche à la sanctification de notre vie et à notre propre perfection. Et parce que tous ces titres se réduisent à deux pouvoirs que le prêtre exerce en vertu de son ministère ; le premier, que les théologiens appellent communément pouvoir de l'ordre, et le second, appelé, selon le même langage de la théologie, pouvoir des clefs ou pouvoir de juridiction : celui-là par rapport au corps réel de Jésus-Christ, qui est son sacrement ; et celui-ci, par rapport au corps mystique de Jésus-Christ, qui est son Eglise, composée de tous les fidèles : je veux vous faire voir quel fonds de sainteté demandent indispensablement l'un et l'autre. En deux mots, sacrés ministres du Seigneur, soyez saints : pourquoi? et parce que vous êtes les sacrificateurs du corps de Jésus-Christ : c'est la première partie ; et parce que vous êtes les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ : c'est la seconde : *Sacerdotes tui induantur justitiam.* Voilà tout le sujet de cet entretien.

(1) Cette exhortation fut faite pour une assemblée d'ecclésiastiques.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai, ce me semble, compris tout ce qui se peut dire de plus grand à l'avantage du sacerdoce, quand j'ai dit qu'il donne au prêtre une espèce de pouvoir sur la personne même du Sauveur; mais par là, messieurs, je crois aussi vous faire assez entendre la plus essentielle et la plus étroite de vos obligations, qui est de vous purifier sans cesse, de veiller sans cesse sur vous-mêmes, et de soutenir par une vie sainte la sainteté de votre ministère.

Le Fils de Dieu, se présentant lui-même à son Père, se mit tout à la fois en deux états, ou fit tout ensemble deux offices bien différents : celui de prêtre, et celui de victime. Dans les sacrifices de l'ancienne loi, remarque saint Augustin, le prêtre n'immolait qu'une victime étrangère ; mais, dans le sacrifice de la loi nouvelle, c'est le même Dieu qui offre et qui est offert ; qui offre comme prêtre, et qui est offert comme hostie : *Idem sacerdos et hostia* (*Aug.*). D'où il s'ensuit que le Sauveur des hommes, en se sacrifiant, exerce sur sa personne adorable une autorité propre, puisqu'on ne peut sacrifier une victime, sans avoir droit sur son sang et sur sa vie. Et de là même encore suit une autre conséquence, qu'ayant substitué les prêtres à sa place pour continuer le même sacrifice qu'il offrit sur la croix, il leur a transporté le même droit sur sa sainte humanité ; qu'il leur a ordonné d'user de ce droit tout divin, et que c'est pour cela qu'il les a établis : *Hoc facite in meam commemorationem* (*Luc.*, XXII). Or, ceci posé comme une vérité incontestable dans les principes de notre religion, je vous demande, messieurs, s'il y a, hors la sainteté de Dieu, une sainteté assez éminente, pour répondre à l'honneur d'un ministère si relevé ? L'ordre de la Providence est que quiconque a pouvoir sur un autre, ait quelque avantage et quelque perfection au-dessus de lui. Si, par rapport à Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, notre misère infinie et notre bassesse nous rend cet ordre impossible, du moins ne nous

dispense-t-elle pas de diminuer, autant qu'il nous est libre et qu'il dépend de nos soins, l'extrême disproportion qui se rencontre entre ce Dieu-Homme et nous. Du moins faut-il que, comme il n'a point mis de bornes à notre pouvoir, nous n'en mettions point à notre sanctification, qu'à l'indignité qui nous est commune avec tous les hommes, nous n'en ajoutions pas une personnelle, et que, si elle est nécessaire par la condition de notre nature, elle ne soit pas volontaire par le relâchement de nos mœurs.

Il est vrai, nous n'avons ce pouvoir qu'en qualité de vicaires de Jésus-Christ, et comme représentant Jésus-Christ, dont il est primitivement émané; mais cela même à quoi ne nous engage-t-il pas? Car, pour représenter Jésus-Christ, il faut avoir quelque ressemblance avec Jésus-Christ; et quelle monstrueuse indécence que le Saint des saints fût représenté par des pécheurs! Voici donc ce que je me dis à moi-même, et ce que je dois me dire, en approchant de l'autel et me disposant à célébrer le plus redoutable de tous les mystères : C'est la place d'un Dieu que je vais tenir, non point seulement par commission, non point seulement pour déclarer la volonté qu'il a de s'immoler à son Père, mais comme s'il résidait lui-même en moi ou que je fusse transformé en lui. Je vais parler comme lui, agir comme lui, opérer le même sacrement avec lui, et consacrer le même corps et le même sang. Quelle honte si je profanais par mon péché une telle fonction, et si la sainteté de mon Sauveur se trouvait ainsi déshonorée par l'iniquité de son ministre! Tous ceux qu'il a spécialement choisis pour avoir quelque rapport à lui, ont été saints. Jean-Baptiste, pour être son précurseur, fut sanctifié dès le ventre de sa mère. Joseph, pour être le gardien de son humanité, fut comblé de vertus et de mérites. Il fallut que les apôtres fussent confirmés en grâce et remplis de l'esprit céleste pour être les prédicateurs de sa parole. Que dois-je donc être, comme son substitut et son agent dans le plus redoutable sacrifice?

Au reste, quoique le prêtre ne soit dans ce sacrifice que le substitut de Jésus-Christ, il est certain néanmoins que Jésus-Christ se soumet à lui, qu'il s'y assujettit et lui rend tous les jours sur nos autels la plus prompte et la plus exacte obéissance. Si la foi ne nous enseignait ces vérités, ne passeraient-elles pas dans nos esprits pour des fictions, et pourrions-nous même nous figurer de la part d'un Dieu un si prodigieux abaissement? Pourrions-nous penser qu'un homme pût jamais atteindre à une telle élévation, et être revêtu d'un caractère qui le mît en état, si je l'ose dire, de commander à son souverain Seigneur et de le faire descendre du ciel? Nous ne lisons qu'avec étonnement ce qui est rapporté dans l'Evangile, que Jésus obéissait à Marie : *Et erat subditus illis* (*Luc.*, II). Il y a moins lieu toutefois de s'en étonner, puisque c'était le Fils de Marie, et que la nature semblait donner pouvoir à cette Mère sur son Fils. Mais qu'est-ce que le prêtre, et quel titre a-t-il à l'égard de son Dieu, qui ne soit un titre de dépendance et de servitude? Cependant, à la parole de ce serviteur, de cet esclave, la majesté divine vient tous les jours s'humilier dans le sanctuaire et y renfermer toute sa gloire. Voilà, messieurs, à quoi vous êtes employés : mais prenez garde, s'il vous plaît, et revenez-en toujours à la même conséquence. S'il faut des qualités éminentes pour exercer un empire légitime sur des hommes, que faut-il pour un empire qui s'étend jusqu'à Dieu même?

C'est sur cela que saint Augustin s'écrie : *O veneranda sacerdotum dignitas* (*Aug.*)! O dignité des prêtres, que vous êtes vénérable! Mais encore quelle raison en apporte ce saint docteur? elle mérite une attention particulière : ***In quorum manibus, velut in utero Virginis, Filius Dei incarnatur*** (***Idem***) : Car, dit ce Père, c'est en quelque sorte dans les mains du prêtre, comme dans le sein virginal de Marie, que le Verbe de Dieu est conçu et qu'il s'incarne tout de nouveau. Expression figurée, mais dont le sens n'en est pas moins solide ni moins réel. Et de là quelle conclusion? que la charité du Fils de Dieu n'a point de bornes? c'est celle que tout le monde en doit tirer. Qu'il n'est rien de plus respectable que le caractère des prêtres? c'est l'idée que tout le peuple chrétien doit s'en former. Mais que ce caractère suréminent engage donc les prêtres à une vie tout angélique? c'est ce qu'ils doivent conclure eux-mêmes pour leur propre édification.

Ecoutez, je vous prie, messieurs, le raisonnement du même saint Augustin, écrivant aux anachorètes. Le plus grand obstacle au dessein de l'incarnation du Verbe, fut l'impureté de notre nature. Mais que fit l'amour de Dieu? Pour surmonter cet obstacle, il prédestina, avant tous les siècles, une femme ou plutôt un miracle de pureté, qui devait être la Mère de l'Homme-Dieu. Il la sépara de la masse commune, et la conserva toute sainte jusqu'au milieu de la corruption. Ce n'était pas assez : il changea tout l'ordre et toutes les lois de la nature, et il ordonna que, par le prodige le plus singulier, la virginité subsisterait avec la maternité, c'est-à-dire qu'une vierge serait mère, et qu'une mère ne cesserait point d'être vierge. Qui jamais entendit rien de semblable? Mais, après toutes ces merveilles qui sanctifièrent Marie, savez-vous néanmoins quel sentiment l'Eglise attribue au Verbe divin, quand il fallut accomplir le grand mystère de notre salut? Elle croit en avoir beaucoup dit, quand elle chante qu'il n'eut point horreur de demeurer dans le sein de cette vierge : *Non horruisti virginis uterum.* N'est-ce pas le même Dieu qui descend sur l'autel et que les prêtres portent dans leurs mains? n'est-il pas toujours également saint et ennemi du péché? la pureté n'est-elle pas toujours également l'objet de ses complaisances? Pourquoi donc n'a-t il pas fait les

mêmes miracles pour sanctifier ceux qui coopèrent à ce mystère? c'est pour leur en laisser l'obligation et le mérite : de sorte que, considérant à quoi ils sont élevés, ils se confondent en eux-mêmes de se voir si éloignés de la sainteté de leur ministère et qu'ils travaillent sans relâche à l'acquérir.

Mais qu'arrive-t-il? permettez-moi de m'expliquer, messieurs. Je ne dirai rien que vous ne remarquiez aussi bien que moi et que vous ne déploriez avec la même douleur et le même zèle que moi. Qu'arrive-t-il donc encore une fois? On sépare l'honneur d'avec la charge et le fardeau; et, de deux choses essentiellement jointes ensemble, on prend celle qui flatte l'avarice, l'ambition, et l'on se dispense de celle qui engage à la réformation des mœurs et à leur sanctification; désordre dont nous ne pouvons assez gémir, et qui devient tous les jours plus commun dans le christianisme. Tellement que le sacerdoce aujourd'hui se trouve comme abandonné à toutes les convoitises des hommes. On en fait le partage des enfants, et c'est la ressource d'un père et d'une mère chargés d'une nombreuse famille. Pour les pauvres, c'est une fortune et un moyen de se garantir de la misère. Pour les riches, c'est une voie à des rangs honorables et à des distinctions éclatantes. De là combien voyons-nous de prêtres intéressés, de prêtres ambitieux, de prêtres vains et présomptueux, de prêtres oisifs et voluptueux, de prêtres tout mondains? Vous ne vous offenserez point, messieurs, de cette morale, que je dois par proportion m'appliquer à moi-même, autant qu'elle me peut convenir, et dont nous devons tous profiter. Reprenons.

Je dis des prêtres mercenaires et intéressés. Je n'ignore pas la maxime de saint Paul, elle est juste, elle est raisonnable : quiconque sert à l'autel doit vivre de l'autel. Qu'un ministre du Seigneur, en faisant les fonctions de son ministère, reçoive donc certaine rétribution qui y est assignée, c'est ce que l'Eglise approuve, et ce que je ne pourrais condamner sans une extrême témérité. Mais que, dans des fonctions si excellentes et si sacrées, ce ministre n'ait en vue que la rétribution qu'il en tire; qu'il ne s'y adonne que pour cette rétribution, qu'il ne paraisse les estimer que par cette rétribution, qu'il en fasse comme un trafic, comme un commerce; et que, dès que cette rétribution viendrait à manquer, ou à diminuer, il soit disposé à les négliger et à s'en exempter, voilà ce que toute l'Eglise réprouve, et ce que je ne saurais trop hautement réprouver moi-même. Car voilà le principe malheureux de tant de profanations du plus saint mystère. On le célèbre sans dévotion, sans onction, sans attention, souvent sans préparation, et sans la plus nécessaire préparation, qui est l'innocence du cœur. On a ce que l'on prétendait, dès qu'on ne se retire pas les mains vides. Tout le reste n'était que comme l'accessoire; mais c'était là le capital.

Je dis des prêtres ambitieux. Il y a dans l'état ecclésiastique des degrés où l'on ne peut monter sans le sacerdoce. C'est une condition absolument requise pour obtenir tel bénéfice, et pour parvenir à telle dignité. Il faut donc entrer dans les ordres sacrés, et l'on y entre : pourquoi? est-ce pour avoir le précieux avantage d'offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ? c'est à quoi l'on ne pense guère; et si le saint caractère n'était bon qu'à cela, on ne s'empresserait pas de le demander. Mais il peut servir à autre chose, et on ne le recherche que pour cette autre chose. Non-seulement on est prêtre avec ambition, mais on ne l'est que par ambition. Est-on venu à bout de ses desseins, et se voit-on au terme où l'on aspirait? on ne se souvient plus en quelque manière de la qualité de prêtre, parce qu'elle n'est plus de nul usage. On passe les mois, on passe presque les années sans en faire nul exercice. On vit en laïque; et plût à Dieu que l'on vécût au moins en laïque pieux et chrétien! c'est le dernier souhait où nous réduisent tant de bénéficiers. Une courte messe où ils assisteront, et où ils n'assistent qu'aux jours ordonnés, voilà souvent tout le fonds de leur piété et de toute leur religion.

Je dis des prêtres vains et présomptueux. Jésus-Christ ne recommandait rien davantage à ses apôtres, qui furent les premiers prêtres de la loi nouvelle, que l'humilité. Saint Paul ne voulait pas qu'un ministre de l'Eglise cherchât à dominer dans l'Eglise même, beaucoup moins à dominer dans le monde. Mais depuis Jésus-Christ et depuis saint Paul, cet esprit de domination a fait dans le sacerdoce des progrès qu'il n'est pas aisé d'arrêter. Parce qu'on est prêtre, on est délicat et sensible sur le point d'honneur; et tel dans la condition où il est né, eût conservé toute la modestie de son état, qui n'a commencé à la perdre que du moment qu'il s'est vu couvert d'un habit qui devait le rendre plus modeste encore et plus humble. Parce qu'on est prêtre, on s'arroge le droit de juger de tout, de décider de tout, de l'emporter partout et sur tout. A l'exemple de ces pharisiens qui ne voulaient pas qu'on les approchât, on traite le reste des hommes de profanes, et l'on en exige des déférences que l'on s'attirerait bien mieux si l'on y était moins attentif, et si l'on en paraissait moins jaloux. Je sais de quel prétexte on veut s'autoriser. Ce n'est pas pour ma personne, dit-on, c'est pour mon caractère. Distinction spécieuse, mais sujette à la plus subtile illusion. Car, dans cette union si étroite du caractère et de la personne, est-il rien de plus facile et rien de plus ordinaire que de confondre l'un avec l'autre? et en mille rencontres ne pourrait-on pas, avec plus de vérité, renverser la proposition, et dire tout au contraire : ce n'est pas pour mon caractère, mais pour ma personne? Quoi qu'il en soit, jamais ni votre personne ni votre caractère ne seront plus respectés que lorsque vous ne ferez plus apercevoir tant de vivacité et tant d'exactitude

sur les respects qui leur sont dus. Il vous est permis de soutenir les prérogatives de votre sacerdoce et d'en défendre les priviléges; mais moins vous voudrez vous en prévaloir, moins s'attachera-t-on à vous les contester.

Je dis des prêtres oisifs et voluptueux. Ont-ils satisfait à un office, qu'ils abrégent autant qu'il leur est possible, et qu'ils récitent très-légèrement, ils se tiennent quittes de tout. A quoi, du reste, se consument toutes les heures de la journée? ni pratique de l'oraison, ni étude des sciences divines; visites fréquentes, conversations inutiles, parties de divertissement, vie molle, et par là vie très-dangereuse, et exposée à tous les écueils où l'oisiveté peut conduire : car l'oisiveté est la source de bien des maux dans tous les états; et si je vous faisais ici le dénombrement de ceux qu'elle a causés dans l'état ecclésiastique, et qu'elle y cause, je vous tracerais une peinture bien affreuse et bien affligeante; et le moyen que des prêtres sans occupation au milieu du siècle se maintiennent dans la pureté de leur profession? Un solitaire a sa solitude, un religieux sa retraite pour rempart contre les occasions et les tentations; cependant, ni la solitude ni la retraite ne suffisent pas encore pour préserver l'un et l'autre : et sans le secours des saintes observances qui partagent tout leur temps et qui le remplissent, ils ne se croiraient pas en sûreté, et ils n'y seraient pas. Que sera-ce d'un prêtre abandonné à lui-même, maître de lui-même et de ses actions; n'ayant pour l'éclairer d'autre inspecteur que Dieu, qu'on oublie aisément, ni, pour le retenir, d'autre frein que le devoir, dont on perd aussi facilement le souvenir?

Enfin, je dis des prêtres tout mondains. Mondains dans les affaires où ils s'emploient, vivant dans une agitation perpétuelle de procédures, de poursuites, de soins temporels, dont quelquefois ils s'accablent, soit que ce soit pour eux ou pour leurs proches, mondains dans leurs habitudes et leurs sociétés, voulant être de toutes les assemblées, de tous les jeux, de tous les plaisirs, de tous les spectacles; mondains dans leurs manières et leurs discours, affectant de se distinguer par des airs dissipés, par des paroles indécentes, par des excès de joie et des libertés dont ils se flattent qu'on leur applaudit, et dont ils se font un faux mérite; mondains jusque dans leurs vêtements : et par où? par toute la propreté, par tout l'ajustement, par tout le luxe qu'ils peuvent joindre à la simplicité évangélique. Ah! Seigneur, sont-ce donc là ces ministres que vous avez spécialement consacrés? sont-ce là les dépositaires de votre puissance, et est-ce en de telles mains que vous avez prétendu livrer votre corps et votre sang?

Honte du christianisme! disons plutôt honte de ceux qui déshonorent ainsi ce qu'il y a de plus vénérable dans le christianisme! Quand je lis ce que saint Augustin raconte de certains prêtres éthiopiens, ou ce que saint Jérôme reprochait à Jovini en touchant les mœurs des prêtres d'Egypte, et que je viens à considérer que ces infidèles s'assujettissaient à une vie si rigoureuse et si austère, pour mériter seulement l'estime des peuples, et pour se mettre en crédit auprès d'eux, j'ai compassion de leur aveuglement. Mais, tandis que je le déplore avec saint Augustin, je déplore encore plus, comme ce saint docteur, notre misère, de ce que les infidèles nous font des leçons qu'ils devraient recevoir de nous : *O grandis christianorum miseria! Ecce pagani doctores fidelium facti sunt* (*Aug.*). Quel assemblage, dit saint Ambroise! et comment accorder ensemble deux choses si opposées, l'éminence de la dignité et l'imperfection de la vie, une profession toute divine et une conduite toute criminelle? *Honor sublimis et vita deformis, deifica professio et illicita actio* (*Ambr.*). Abus dont saint Bernard se plaignait si amèrement et avec tant de sujet au pape Eugène. Chacun travaille, lui disait-il, à devenir plus grand, mais aucun ne s'étudie à devenir plus saint : *Altiorem unumquemque, non meliorem esse delectat* (*Bern.*). Cependant la vraie grandeur, surtout la vraie grandeur du sacerdoce, consiste dans la sainteté. Otez-lui ce fond, vous la détruisez : du moins autrefois était-elle soutenue par la noblesse. Dans la loi de nature, le droit d'aînesse lui servait de titre; et dans la loi de Moïse, c'était une prérogative de la tribu de Lévi. Mais dans la loi de grâce, où, sans acception de personnes, les prêtres sont admis aux mêmes mystères, c'est la sainteté qui en fait le plus bel ornement. Sainteté requise, non-seulement par rapport au pouvoir de l'ordre dont le prêtre est revêtu comme sacrificateur du corps de Jésus-Christ, mais encore par rapport au pouvoir de juridiction qu'il exerce comme pasteur de l'Église de Jésus-Christ. Renouvelez votre attention pour cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce ne fut point une parole sans effet, que celle de Jésus-Christ à ses apôtres, lorsqu'il leur dit : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Les Pères et les interprètes reconnaissent que par là le Fils de Dieu soumit aux prêtres, dans la personne des apôtres, toute l'Eglise; qu'il les revêtit d'un pouvoir qui s'étend sur tous les membres du corps mystique de ce Sauveur, et qu'il n'y a, dans le monde, ni prince ni monarque qui ne relève de cette juridiction, aussi souveraine qu'elle est universelle.

En voulez-vous, messieurs, concevoir une légère idée? Imaginez-vous un homme qui, d'une fortune médiocre et d'une condition obscure, se trouve tout à coup élevé au premier ministère d'un grand Etat, et cela par la pure libéralité du maître, lequel veut faire éclater sa puissance dans l'élévation de son sujet : *Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorari* (*Esth.*, VI). Le voilà l'arbitre de toutes choses, et les plus importantes affaires ne se conduisent que par lui; c'est lui qui

distribue les faveurs, lui qui assigne les récompenses, lui qui fait les heureux et les malheureux; ses ordres sont reçus comme des ordres supérieurs, et tous les intérêts du prince lui sont confiés. Qu'un rebelle, qu'un criminel ait sa grâce à obtenir, c'est à ce médiateur qu'il s'adresse, et, par l'efficace de cette médiation, le plus coupable est en un moment rétabli dans tous ses droits et dans toutes ses espérances. Jamais entendit-on parler d'un tel crédit? et, dans ce que l'Ecriture nous a marqué de celui d'Aman, y a-t-il rien qui puisse l'égaler? Je ne m'en étonne pas : car les princes de la terre n'ayant qu'un pouvoir borné, ils n'ont garde de le communiquer avec si peu de réserve. Mais il en est tout autrement à l'égard de Dieu : comme sa grandeur est infinie, il peut, sans lui rien ôter, en faire part à qui il lui plaît; or, il l'a, pour ainsi dire, déposée tout entière entre les mains de ses ministres, et c'est la belle réflexion de saint Chrysostome dans ses doctes commentaires sur le sacerdoce. Quelle merveille! et qui le croirait? Le serviteur est établi juge sur la terre, et le Maître dans le ciel ratifie toutes les sentences qu'il porte : *Servus sedet in terra, et Dominus sequitur sententiam* (*Chrys.*); le ciel reçoit de la terre la règle et la forme de justice qu'il doit suivre : *A terra judicandi formam cœlum accipit* (*Idem*). De sorte, ajoute saint Cyprien, que le jugement des prêtres est comme le jugement anticipé de Jésus-Christ même : *Anticipatum Christi judicium* (*Cypr.*); encore ce jugement du prêtre a-t-il cet avantage, qu'il confère la grâce, qu'il efface les péchés, qu'il convertit les pécheurs en saints, ce que n'aura point le dernier jugement que prononcera le Sauveur du monde à la fin des siècles.

Voilà, messieurs, le ministère de réconciliation que Dieu vous a commis. Vous êtes ses délégués, et, si j'ose user de ce terme, vous êtes ses plénipotentiaires, pour conclure cette grande paix qui se traite entre le ciel et la terre, entre Dieu offensé et l'homme pécheur. C'est à vous que le Créateur du monde remet sa cause et ses intérêts, c'est à vous qu'il dit encore plus qu'à ses prophètes : *Judicate inter me et vineam meam* (*Isa*, V) : Cet homme est pécheur, il m'a outragé, il a blessé ma gloire; je pourrais le juger moi-même, mais je m'en rapporte à vous. Tout ennemi qu'il était, je le tiendrai pour ami dès que vous l'aurez déclaré tel; il ne s'agit pour lui que de se rendre digne de l'absolution que vous lui donnerez; du moment que vous lui aurez pardonné, je lui pardonne, et toutes les portes du ciel, qui lui étaient fermées, s'ouvriront pour le recevoir. Voilà, dis-je, ministres de Jésus-Christ, comment Dieu vous parle; et voilà de quoi toute l'Eglise le doit glorifier, comme ces troupes fidèles de l'Evangile : *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus* (*Matth.*, VI); car, en conséquence de ce pouvoir absolu, on peut dire que tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré est en votre disposition. Les grâces sont les richesses inestimables que le Sauveur des hommes nous a acquises par son sang; mais vous en êtes les dispensateurs; c'est vous qui conférez aux âmes leur première innocence, vous qui la leur faites retrouver lorsqu'elles l'ont perdue, vous qui leur partagez le pain de vie pour les nourrir, qui les dirigez dans les voies de l'éternité, et qui les conduisez jusque dans le sein de Dieu.

Après cela, serons-nous surpris que les plus grands monarques du monde aient eu tant d'égards et témoigné tant de révérence pour les prêtres; qu'un Constantin, revêtu de sa pourpre royale, n'ait pas osé s'asseoir le premier en présence des Pères d'un concile; qu'une impératrice se soit fait un honneur et un mérite de servir à table un évêque; et que de tout temps le respect des princes envers les prêtres, ait été la plus illustre marque de leur religion? Non, messieurs, tout cela n'a rien que je ne comprenne aisément, puisque la foi leur découvrait dans les prêtres une puissance bien au-dessus de leur grandeur. Mais ce qui m'étonne, et ce qui me paraît inexcusable, c'est que ces prêtres, si distingués des autres hommes par leur ministère, n'aient pas la pureté des anges, ou ne s'efforcent pas d'y parvenir; car, dans toutes ces prééminences, j'aperçois tant de motifs de sainteté, que je ne sais de quoi ils doivent être plus accablés, ou du poids de leurs honneurs, ou du poids de leurs obligations.

Venons au détail. Comment un homme peut-il s'entremettre d'une réconciliation aussi sainte que celle des pécheurs avec Dieu, s'il est lui-même ennemi de Dieu? C'était le raisonnement de saint Grégoire, s'instruisant soi-même, et se considérant comme l'intercesseur et le patron de tout le peuple chrétien : *Qua enim fiducia pro peccatis alienis intercessor venio, apud quem de propriis securus non sum* (*Greg.*)? De quel front, disait-il, dans un sentiment d'humilité, et avec quelle assurance irai-je demander grâce pour les péchés de mes frères, lorsque j'ai à trembler pour mes propres péchés? C'est pour cela que le sage nous représente d'abord le prêtre uni à Dieu par la grâce, agréable à Dieu par la sainteté de ses vertus : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus* (*Eccles.*, XLIV); et ensuite qu'il nous le fait voir devant le trône de Dieu, en qualité de pacificateur et de réconciliateur : *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* (*Ibid.*).

Comment un homme peut-il s'ingérer dans l'administration des sacrements de Jésus-Christ, et verser sur les fidèles les mérites et le sang de ce Dieu sauveur avec des mains impures? Il est vrai, malgré l'indignité du ministre, ce sang a toujours son prix, et l'efficace des sacrements est indépendante. Aussi ne veux-je rien conclure au préjudice du fidèle qui les reçoit, mais du prêtre dont il les reçoit; car, comme le prédicateur, selon la terrible parole de l'Apôtre, peut devenir un réprouvé en convertissant tout le

monde, ainsi arrive-t-il (ô pensée bien humiliante pour nous, messieurs, et vérité d'autant plus capable de nous confondre, qu'elle est confirmée par de plus fréquents et de plus funestes exemples!), ainsi arrive-t-il souvent que le prêtre enrichissant les autres des trésors de l'Eglise, n'en retienne rien pour lui; que le même sang avec lequel il purifie les autres, et leur fournit de quoi acquitter leurs dettes, serve à augmenter les siennes; que ce qu'il présente aux autres comme les sacrements et les moyens de leur salut, lui soit une occasion de ruine et une matière de damnation. Je ne m'explique pas davantage : poursuivons.

Comment un homme peut-il entreprendre de juger, de condamner, d'absoudre, dans des dispositions toutes criminelles? Car, pour être juge et pour en faire l'office, il doit être exempt de toute passion, exempt de tout intérêt, exempt de tout respect humain, exempt de tout reproche. Ce sont les qualités qu'exige de ses ministres la justice des hommes : tirez la conséquence, et voyez ce qu'exige, à plus forte raison, la justice de Dieu. Je vous le laisse à méditer, et je m'arrête à la remarque de saint Augustin. Elle m'a frappé, et elle convient parfaitement à mon sujet. Ce Père examine pourquoi le Fils de Dieu ne voulut pas porter un arrêt de condamnation contre cette femme adultère que les Juifs produisirent devant lui : *Nemo te condemnavit, nec ego te condemnabo* (*Joan.*, VIII); et, après avoir exposé là-dessus les raisons ordinaires, il en ajoute une qui, pour n'être pas la plus naturelle, n'est pas la moins mystérieuse ni la moins instructive. C'est, dit ce saint docteur, parce que le Sauveur du monde était encore chargé de nos péchés, et que, portant sur sa personne innocente le caractère de pécheur, il ne croyait pas devoir se constituer juge, mais se réservait au temps où il aurait satisfait pour nos offenses. Belle leçon, mes frères, reprend saint Augustin : nous apprenons de là quels doivent être ces juges que Dieu a choisis pour exercer son autorité et sa justice dans le tribunal de la conscience. Si ce ne sont pas des saints, c'est-à-dire si ce sont des hommes semblables au reste des hommes, des hommes faibles, des hommes passionnés, des hommes impatients et colères, des hommes sensuels et amateurs d'eux-mêmes, des hommes sujets aux intempérances, aux médisances, aux ressentiments et aux vengeances, à tous les vices, quelle confiance mériteront-ils, quelle créance s'attireront-ils, quels jugements donneront-ils?

Enfin, comment un homme peut-il répandre l'édification dans l'Eglise et y servir de modèle avec une conduite peu régulière et même absolument déréglée? Voici, messieurs, un des points les plus essentiels et qui regarde un de vos devoirs les plus indispensables; ne le perdez pas. Quelles idées devons-nous concevoir des prêtres, selon l'esprit et les figures de l'Evangile? Ce sont des flambeaux allumés pour éclairer l'Eglise : *Vos estis lux mundi* (*Matth.*, V). Ce sont des villes placées sur le sommet des montagnes, afin qu'on puisse de toutes parts les apercevoir : *Civitas supra montem posita* (*Ibid.*). C'est le sel de la terre, dont la vertu communiquée aux corps les préserve de la corruption : *Vos estis sal terræ* (*Ibid.*). En un mot, ce sont dans le christianisme des règles sensibles et animées. Titres spécieux, mais titres qui, bien loin de rehausser par leur éclat notre gloire, redoublent, si nous ne les soutenons pas, notre confusion et nous rabaissent dans l'estime commune autant qu'ils devaient nous y élever. Prenez garde, je vous prie. Oui, tout homme adapté au sacerdoce de Jésus-Christ, doit se regarder comme un exemple public et vivre comme si toute la terre avait les yeux attachés sur lui et était témoin de ses actions. Il doit être persuadé qu'il n'y a rien de médiocre dans les fautes qui lui échappent, parce qu'elles sont accompagnées de scandales, et que si les injures faites à sa personne en deviennent plus grièves et sont d'une nature particulière, de même les péchés qu'il commet contractent une indignité personnelle par la sainteté de son état. Il doit s'humilier de voir des laïques qui l'égalent en perfection, mais surtout il doit se confondre d'en voir qui le surpassent. Il doit bien se convaincre que mille choses peuvent être permises aux gens du monde et lui être défendues; qu'elles peuvent être sans conséquence dans les gens du monde et être des crimes dans lui, selon l'opinion même du monde. Car le monde, tout profane qu'il est, n'en juge point autrement que nous, et souvent il en juge encore plus rigoureusement que nous; ou, si le monde ne nous condamne pas, ce n'est que pour tirer de nous une prétendue justification de ses désordres.

Ah! combien de fois (je n'y puis penser qu'avec la plus vive douleur, et vous en êtes touchés comme moi, messieurs), combien de fois les déréglements des prêtres ont-ils autorisé les vices et servi de prétexte à la licence des mœurs? Le libertinage qui n'osait se montrer, et se tenait caché dans les ténèbres, a levé le masque depuis qu'il s'est vu introduit jusque dans le sanctuaire. L'impiété n'attendait que ce secours de la mauvaise édification des prêtres, pour se fortifier et pour s'étendre. Les simples ont cru qu'ils pouvaient les imiter et les suivre, puisque ce sont leurs conducteurs; les libertins ont conclu qu'ils pouvaient pratiquer ce que les prêtres pratiquaient, puisque ce sont les docteurs de la loi. Les premiers se sont émancipés à faire ce qu'ils avaient auparavant en horreur; les autres se sont confirmés dans ce qu'ils faisaient, et l'ont fait avec plus d'audace. Le scandale a été général, le sacerdoce est tombé dans le décri, les ecclésiastiques dans le mépris. L'Eglise en a gémi et jamais Jérusalem pleurant ses prêtres réduits dans une dure captivité, ne versa plus de larmes, ni ne fut plus sensiblement affligée.

Mais si les prêtres ont été ainsi exposés aux mépris des peuples, à qui doit-on s'en prendre? est-ce aux peuples mêmes? Mais, répond saint Ambroise, comment les peuples

respecteraient-ils un homme qui avilit son caractère et qui, dans sa conduite se rend en tout semblable à eux? *Quomodo enim potest observari a populo, qui nihil habet separatum a populo* (*Ambr.*)? Qu'admireront-ils dans sa personne, s'ils s'y reconnaissent eux-mêmes, et toutes leurs imperfections? *Quid in illo miretur, si sua in illo recognoscat* (*Idem*)? Et le moyen qu'ils aient de la vénération pour celui en qui ils retrouvent tout ce qui les fait rougir dans eux-mêmes? *Et si quæ in se erubescit, in eo quem venerandum arbitratur offendit* (*Idem*)? A qui donc, je le répète, l'Eglise adressera-t-elle ses plaintes, si ce n'est aux auteurs de ce scandale, et quel droit n'a-t-elle pas de leur dire avec le même zèle et la même indignation que le Prophète? *Vos autem recessistis de via, et scandalizastis plurimos in lege* (*Malac.*, II) : Vous, ministres de mes autels, vous qui deviez sanctifier le monde par vos exemples, aussi bien que par vos paroles et vos instructions, vous êtes sortis de mes voies et vous avez entraîné après vous les faibles. Vous avez détruit d'une main ce que vous bâtissiez de l'autre; et tant d'âmes que vous aviez fait renaître en Jésus-Christ par l'efficace et la vertu des sacrements, ont reçu de vous la mort par la liaison qu'elles ont eue avec vous et par les effets contagieux de votre conversation. Justes reproches, mais reproches encore plus terribles si nous y ajoutons les menaces du Dieu vivant. Car, si la justice de Dieu doit être si exacte dans le compte qu'elle demandera à tous les hommes des devoirs de leur profession, elle ira jusqu'à la rigueur par rapport aux prêtres. Jésus-Christ leur avait confié ce qu'il avait sur la terre de plus cher, ses frères, le prix de sa croix, les brebis de son troupeau. Ils en devaient être les sanctificateurs; que sera-ce d'en avoir été les corrupteurs? Il faudrait peut-être, messieurs, adoucir cette expression; mais laissons-lui toute sa force. Elle ne vous donnera rien à entendre qui passe vos connaissances et qui ne vous ait plus d'une fois rempli le cœur d'amertume.

Voilà ce qui faisait trembler les saints; et, entre les autres, voilà ce qui faisait trembler saint Jérôme. C'était l'ornement du désert, bien loin d'en être le scandale; c'était dans l'Eglise, non-seulement un docteur consommé, mais un modèle de pénitence et de sainteté. Toutefois ce docteur, ce pénitent, ce saint, ne laissait pas d'être saisi de crainte, dès qu'il venait à faire cette réflexion: *Grandis dignitas sacerdotum, sed grandis ruina eorum* (*Hier.*) : C'est une grande dignité que celle des prêtres, mais leurs chutes n'en sont que plus profondes. Glorifions Dieu de la sublimité du rang où il nous a appelés, mais craignons encore plus le précipice où nous pouvons tomber : *Lætemur ad ascensum, sed timeamus ad lapsum* (*Idem*). Saint Chrysostôme va plus loin; et j'aurais peine à user ici de sa pensée, s'il ne nous assurait lui-même avoir fait à ce qu'il avance une sérieuse attention. C'est dans la seconde homélie sur les Actes des apôtres. Non, dit ce docteur si éloquent et si solide, ce n'est pas sans y avoir bien réfléchi que je parle : *Non temere dico* (*Chrys.*). Je ne crois pas que dans l'état du sacerdoce il y en ait beaucoup qui se sauvent; et, selon mon sentiment, le plus grand nombre parmi les prêtres est de ceux qui périssent. Quoi qu'il en soit de l'opinion de ce Père, c'est ainsi qu'il s'en est formellement et hautement expliqué : *Ut affectus sum ac sentio, non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant, sed multo plures qui pereant* (*Idem*).

La conclusion de tout ceci, messieurs, c'est ce que vous recommande saint Grégoire; écoutez-le, et n'oubliez jamais le salutaire avis qu'il vous donne. Voici en quels termes il s'exprime, et ce qui comprend tout le fruit de cette exhortation. Craignons donc, mes chers frères, craignons, et appliquons-nous à nous-mêmes cette importante leçon de l'Apôtre, d'opérer notre salut avec tremblement. Craignons qu'après avoir été prêtres de l'autel, nous ne soyons les victimes de l'enfer; et qu'après avoir eu pouvoir sur le ciel et sur la terre, nous ne devenions les esclaves des démons. Pour prévenir ce malheur, accordons notre vie avec notre ministère, et faisons répondre la piété de l'une à la sainteté de l'autre. Voulez-vous encore un précis et un abrégé de tous vos devoirs? Le bienheureux Justinien nous l'a tracé en peu de mots; remportez-les avec vous, et méditez-les: *Accedat sacerdos ad altaris tribunal ut Christus, assistat ut angelus, ministret ut sanctus, offerat vota populorum ut pontifex, interpellet pro pace ut mediator, pro se autem exoret ut homo* (*Laur. Justin.*) : Que le prêtre approche de l'autel comme Jésus-Christ, par sa puissance; qu'il y assiste comme un ange, par son respect; qu'il y serve comme un saint, par la pureté de sa vie; qu'il y offre les vœux du peuple comme un pontife, par sa charité envers le prochain; qu'il y moyenne la paix comme médiateur, par son zèle pour la gloire de Dieu; et qu'il y prie pour lui-même comme homme, par son humilité et par la connaissance de ses faiblesses. De cette sorte, non-seulement il ne sera pas condamné au jugement de Dieu, mais il ira y continuer l'exercice de son pouvoir auprès du souverain juge, et il s'assiéra sur le tribunal qui lui est préparé, pour juger avec Jésus-Christ les douze tribus d'Israël. Il accompagnera ce Dieu sauveur dans sa gloire, et il recevra de sa main la couronne d'immortalité, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATIONS POUR LE CARÊME,

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

EXHORTATION PREMIÈRE.

Sur la prière de Jésus-Christ dans le jardin.

Et progressus pusillum procidit in faciem suam, orans et dicens : Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.

S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe, et qu'il ne soit point pour moi : cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. (*S. Matth., ch.* XXVI.)

Voilà, chrétiens, le premier mystère et comme l'entrée de tous les mystères de la passion du Fils de Dieu, que nous devons méditer pendant le cours du carême. C'est la grande dévotion des âmes fidèles, surtout en ce saint temps, de considérer les souffrances de leur Sauveur; et c'est de cette méditation que les saints ont retiré des fruits si merveilleux de grâce et de sainteté. Pour moi, mes frères, disait saint Bernard, depuis le jour de ma conversion, mon soin le plus ordinaire et le plus fréquent a été de cueillir, comme l'épouse, ce bouquet de myrrhe, composé de toutes les amertumes et de toutes les douleurs de Jésus-Christ, mon souverain Seigneur. Je l'ai mis dans mon sein, et je l'ai appliqué à toutes mes plaies : *Hunc mihi fasciculum colligere et intra viscera mea collocare curavi, collectum ex amaritudinibus Domini mei* (*Bern.*). Car, comment pourrais-je oublier les miséricordes d'un Dieu souffrant, ajoutait ce saint docteur, puisque ce sont elles qui m'ont donné la vie, et quel intérêt n'ai-je pas à les tenir profondément gravées dans mon souvenir, puisque c'est là que je trouve la vraie sagesse, que je trouve la plénitude de la science, que je trouve des trésors de salut, que je trouve enfin un fonds inépuisable de mérites : *In his sapientiam, in his plenitudinem scientiæ, in his divitias salutis, in his copiam meritorum* (*Idem*). De là, mes frères, continuait encore le même Père, parlant à ses religieux, de là vient que je les ai si souvent dans la bouche, comme vous le savez; et que je les ai encore plus dans le cœur, comme Dieu le sait; car c'est là toute ma philosophie, c'est à la seule connaissance de Jésus qu'elle se réduit, et de Jésus crucifié : *Hæc philosophia mea scire Jesum, et hunc crucifixum* (*Idem*). Tels étaient les sentiments de saint Bernard; faisons-en les nôtres, mes chers auditeurs; et, puisque c'est pour cela que nous sommes ici assemblés, commençons dès aujourd'hui à étudier cette science sublime et suréminente de la charité de notre Dieu et de sa douloureuse passion. Ce que nous présente d'abord l'Evangile, c'est Jésus-Christ priant dans le jardin, et acceptant avec une pleine soumission le calice que son Père lui a destiné et préparé : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Arrêtons-nous là, et, pour notre édification, apprenons nous-mêmes comment nous devons en tout nous conformer aux ordres de Dieu, et nous résigner à ses adorables volontés. Soumission d'une nécessité indispensable; soumission que tout chrétien doit conserver jusqu'à la mort, et sans laquelle il n'y a point de salut, puisque le salut devient impossible à quiconque refuse d'obéir à Dieu, et ne veut pas dépendre de Dieu, mais soumission qui, de toutes les vertus, est peut-être la moins connue dans le christianisme et la moins pratiquée; elle renferme deux choses qui vont partager cet entretien; savoir, le sentiment et l'action; le sentiment dans le cœur, et l'action dans la pratique; le sentiment dans le cœur, pour vouloir tout ce que Dieu veut; et l'action dans la pratique, pour exécuter ensuite et pour faire tout ce que Dieu veut; deux devoirs que nous enseigne par son exemple le divin Maître qui s'est anéanti pour nous, et rendu obéissant jusqu'à la mort. Donnez, s'il vous plaît, à l'un et à l'autre une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour comprendre ce que c'est qu'une résignation parfaite aux ordres de Dieu, et cette soumission du cœur qui consiste dans le sentiment, nous n'avons, chrétiens, qu'à contempler le Fils de Dieu prosterné en la présence de son Père, et lui adressant l'humble prière que les évangélistes ont pris soin de rapporter. C'est là que ce Dieu sauveur nous donne la plus haute idée d'une sainte conformité aux arrêts du ciel et à toutes les dispositions de la divine Providence; c'est là qu'il nous fait connaître toute l'étendue qu'elle doit avoir, et à quel degré de dépendance elle nous doit réduire; tellement qu'il n'y ait ni circonstances si rigoureuses, ni répugnances si vives et si naturelles, ni temps, ni conjonctures, où notre volonté ne soit soumise, et où nous ne réprimions toutes ses révoltes. Remarquez ceci, mes chers auditeurs; car voilà, j'ose le dire, un des points les plus importants de la morale chrétienne, et un des plus salutaires enseignements.

Que fait donc notre adorable Maître, retiré dans le jardin de Gethsémani, et se disposant à consommer, par une mort également ignominieuse et violente, le grand ouvrage de notre rédemption? il prie, non pas pour une fois, mais jusqu'à trois fois; non pas pour quelques moments, mais pendant trois heures entières; et, dans tout le cours de cette oraison, si souvent réitérée et si longtemps prolongée, que demande-t-il? une

seule chose, et rien de plus ; une chose qu'il préfère à toutes les autres; une chose pour laquelle il est descendu sur la terre ; une chose qu'il a cherchée dans toute sa vie mortelle, et qu'il ne cessera point de chercher jusqu'à son dernier soupir : c'est, mon Dieu, père tout-puissant , père souverainement sage, souverainement juste, souverainement saint, que votre volonté soit faite, et non la sienne : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.* Prenez garde, chrétiens : il se soumet, ce Fils unique de Dieu, au bon plaisir de son Père ; il s'y soumet dans le dernier accablement de l'affliction et lorsqu'il semble qu'un déluge de maux ait inondé son âme , il s'y soumet dans un temps où ce Père même, qu'il veut glorifier par sa soumission, s'est retiré sensiblement de lui et paraît l'avoir abandonné ; il s'y soumet sans trouver nulle consolation auprès des créatures , et il s'y soumet enfin de telle sorte, qu'il agrée tout, sans exception et sans réserve. Je reprends et je m'explique, pour vous faire encore mieux connaître tout le mérite d'une résignation si généreuse et si héroïque.

Il se soumet au bon plaisir de son Père : car le bon plaisir de son Père était qu'il souffrît, qu'il mourût, et que, par ses souffrances et sa mort, il procurât le salut de l'homme. Or, voilà ce qu'il accepte, malgré la nature, qui s'y oppose, et malgré tous les sentiments contraires qu'elle lui inspire. En vain se révolte-t-elle; en vain, par la violence de ses révoltes, lui fait-elle dire : *Transeat a me calix iste :* Que ce calice passe, et que je ne sois point réduit à le boire. La grâce, par un effort supérieur, prévaut et l'emporte : le retour est prompt; et, sans égart à la parole que les sens lui ont en quelque sorte arrachée, il en revient bientôt au point capital qu'il s'est tracé comme la grande règle de sa vie, et qui est de ne vouloir que ce que le ciel a résolu et que ce qu'il a déterminé dans ses immuables décrets : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Il se soumet : et en quelles conjonctures? ah! chrétiens, en pouvons-nous imaginer de plus tristes et de plus désolantes ? c'est dans un soulèvement général de toutes les passions contre lui-même ; c'est au milieu des plus rudes combats que lui livrent tour à tour, tantôt la douleur la plus mortelle: *Cœpit contristari* (*Matth.*, XXVI) ; tantôt l'ennui le plus profond : *Cœpit tædere* (*Marc.*, XIV) ; tantôt la crainte et les plus vives frayeurs : *Cœpit pavere* (*Ibid.*); c'est au plus fort de son agonie, et dans une telle défaillance, que le sang coule de tous les membres de son corps et que la terre en est arrosée : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (*Luc.*, XXII); c'est, à ce qu'il semble, dans un délaissement total, et de la part du ciel et de la part des hommes. Il s'adresse à son Père, et son Père ne lui répond rien ; les trois apôtres qui l'ont accompagné s'endorment, et le laissent seul dans la plus sombre nuit et la plus affreuse solitude. De là donc il se soumet sans recevoir nulle consolation, surtout nulle consolation humaine. S'il persiste dans la prière, ce n'est pas en vue d'y trouver un soulagement à sa peine, mais dans le dessein d'y prendre de nouvelles forces pour la supporter. Aussi, l'ange que le ciel lui envoie ne lui rend-il point d'autre office que de le soutenir et de l'encourager : *Apparuit autem angelus de cœlo, confortans eum* (*Ibid.*). Observez cette parole, dit saint Augustin : l'Evangéliste ne nous fait pas entendre que l'ange le consola, mais seulement qu'il le fortifia : *Confortans eum.* Enfin, il se soumet : et à quoi? à tout; c'est-à-dire non-seulement à la chose, mais à toutes les circonstances qui y doivent être jointes ; non-seulement à la substance de ce que Dieu veut, mais à la manière dont il le veut ; non-seulement à la croix, mais à tous les opprobres et à toutes les ignominies particulières de la croix. D'où vient qu'il ne se contente pas de dire : Que ce que vous voulez se fasse; mais il ajoute : Qu'il se fasse, et qu'il en soit comme vous le voulez : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Voilà, mes chers auditeurs, le vrai modèle de la soumission chrétienne ; voilà en quoi consiste cette conformité de cœur et de sentiment qui nous tient toujours unis à Dieu, quoi qu'il ordonne de nous, et en quelque situation qu'il lui plaise de nous mettre. Etre soumis dans l'adversité comme dans la prospérité, dans le trouble de la passion comme dans la paix ; être soumis quand Dieu nous traite, en apparence, dans toute la rigueur de sa justice, qu'il ne prend nul soin de nous, ou plutôt qu'il en use avec nous comme s'il n'en prenait nul soin et qu'il nous eût absolument oubliés; être soumis sans recourir au monde, à une famille, à des proches, à des amis qui pourraient nous être de quelque soutien et apporter quelque remède au mal qui nous presse; sans rien même attendre de la grâce, je dis rien de sensible , qui puisse nous adoucir l'amertume du calice que Dieu nous présente ; sans avoir d'autre ressource ni d'autre asile que l'autel et que l'oratoire, non pas pour y demander à être déchargé , mais à être secondé et conforté , et du reste, pour y témoigner une fidélité inébranlable et une pleine résignation; être soumis avec une détermination entière à tout ce que Dieu voudra, comme il le voudra, et dans l'ordre qu'il le voudra, c'est là, encore une fois, ce que j'appelle une véritable conformité d'esprit et de volonté avec l'esprit et la volonté de Dieu. De tous ces points , qu'il en manque un seul, je n'ai plus cette soumission que mon Sauveur m'a enseignée par son exemple, et je ne satisfais pas au devoir de la religion que je professe, ou je n'y satisfais qu'à demi.

Car, pour en venir au détail, de me conformer au bon plaisir de Dieu quand rien ne me mortifie, quand rien ne contredit mes inclinations, quand je me vois dans un état commode par lui-même, et qu'il ne m'arrive rien de désagréable et de fâcheux, est-ce là une vertu de chrétien, et serait-ce même une vertu de philosophe et de païen? Il est vrai

néanmoins que je dois, en cet état comme en tout autre, me soumettre au gré de Dieu; mais en même temps ma soumission me doit être bien suspecte; j'ai bien lieu de m'en défier, et je dois dire à Dieu: Seigneur, je veux maintenant ce que vous voulez; mais, après tout, parce que vous ne voulez que ce qui me plaît, je n'ose presque compter sur une résignation si douce et si aisée; car c'est plutôt vous qui vous conformez à moi, que moi qui me conforme à vous; et, selon que les choses succèdent, c'est vous qui faites ma volonté, plutôt que je ne fais la vôtre. C'est trop, mon Dieu, c'est trop me ménager et trop m'épargner; mais, afin de me connaître, afin de voir si je suis en effet dans la disposition d'un cœur solidement et chrétiennement soumis, éprouvez-moi, frappez-moi, affligez-moi: *Proba me, Domine, et tenta me* (*Psal.* XXV). Faites-moi passer par le creuset et par le feu de la tribulation: *Ure renes meos et cor meum* (*Ibid.*); c'est ainsi que je pourrai savoir si ce n'est point par un effet de mon amour-propre que j'accepte ce que vous m'envoyez, et que je m'y résigne; si ce n'est point parce qu'il m'est utile selon le monde, parce qu'il m'est honorable et agréable. Sans cette épreuve de l'affliction et de la souffrance, je n'oserais vous répondre de mon cœur, ni en être garant: *Proba me, Domine, et tenta me.*

De même, chrétiens, si je ne me trouve docile et souple sous la main de Dieu, que lorsque mes passions sont dans le calme, que lorsque je ne sens en moi nulle agitation, que lorsqu'il ne s'élève dans mon âme nul mouvement qui me porte au murmure et à la résistance, quel sacrifice fais-je à Dieu; et ma patience peut-elle être à ses yeux d'un grand prix? Je n'ai nul ennemi à vaincre, je n'ai nulle victoire à remporter, je n'ai presque qu'à suivre le sentiment naturel qui me conduit. Il ne m'est pas difficile alors de m'écrier dans la ferveur de la méditation: Que votre volonté s'accomplisse, ô mon Dieu: *Fiat voluntas tua* (*Matth.*, XXVI). Mais quand je suis dans l'ardeur d'une passion violente, qui s'est emparée de mon esprit, quand toutes les puissances de mon âme sont dans le désordre et dans la confusion, quand la raison elle-même paraît choquée, et que toutes mes réflexions, que toutes mes connaissances ne servent qu'à m'aigrir davantage et à m'animer: au milieu de cette tempête et de ces soulèvements involontaires, m'arracher en quelque sorte à moi-même, me renoncer moi-même, pour rendre hommage à la providence de Dieu, et pour lui dire: *Non sicut ego volo, sed sicut tu*: Il n'importe, Seigneur; n'ayez point d'égard à ce que je souhaiterais, ni à ce qui me semblerait même plus raisonnable, plus juste, plus saint; vous l'avez autrement réglé, cela me suffit: demeurer ferme dans cette disposition, et ne m'en pas départir un moment, c'est ce qui me distingue devant lui et ce qui m'élève auprès de lui: pourquoi? parce que c'est ce qui l'honore, parce que c'est ce qui le fait triompher dans moi de tout moi-même, en le faisant triompher de tout ce qu'il y a de plus vif et de plus intime dans mes inclinations et dans mes désirs. Heureux qu'il m'en coûtât une agonie pareille à celle de mon Sauveur; heureux que, tout couvert comme lui de mon sang, je pusse mille fois redire après lui, et, par proportion, comme lui: *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

Mais si Dieu, dans l'orage dont nous sommes assaillis, s'éloigne de nous, ou, pour parler plus juste, si Dieu se comporte envers nous comme s'il s'était éloigné de nous; car voilà quelquefois comment il traite une âme affligée; la livrant en apparence à elle-même, ne lui donnant ni vues, ni lumières, ni goûts: tout la rebute, tout contribue à lui faire sentir le poids de sa peine. En quel abattement elle tombe! *Cœpit contristari*; quel ennui la saisit et la désole! *Cœpit tædere*; quelles sombres réflexions l'inquiètent et la tourmentent! *Cœpit pavere.* Sa foi vient au secours, et lui dicte intérieurement d'aller à Dieu: elle y va; mais elle le cherche et ne le trouve point. Elle frappe à la porte; mais il semble que le ciel est fermé pour elle, il semble qu'il n'y a point de Dieu qui l'écoute. Du moins c'est ce que les ennemis de son salut lui reprochent; c'est ce que la nature et les sens ne cessent point de lui suggérer: *Dum dicitur mihi quotidie: Ubi est Deus tuus* (*Psal.* XLI)? Peut-être se rencontre-t-il un ministre du Seigneur qui, comme l'ange envoyé d'en haut, la relève, la rassure, la ranime: *Apparuit ei angelus confortans*; mais c'est seulement un appui pour ne pas succomber, et non point un adoucissement qui lui rende la paix, et qui fasse couler sur elle quelques gouttes de l'onction divine. Or, dans cette sécheresse et dans cet accablement, puis-je être bien résigné aux ordres de Dieu? oui, je le puis, et je le dois. Car, quand on me dit qu'il faut être soumis au bon plaisir de Dieu, il ne s'agit pas du temps de la consolation spirituelle, lorsque Dieu me remplit des douceurs de son esprit et de l'abondance de ses grâces. On sait assez que rien ne nous est pénible en cet état, et que nous disons avec la même confiance que David: *Ego dixi in abundantia mea: Non movebor in æternum* (*Psal.* XXIV). Combien de fois dans une communion où Dieu se faisait sentir à moi, dans les saintes ardeurs d'une prière où je m'entretenais avec Dieu, dans un ravissement de mon cœur que Dieu touchait, que Dieu embrasait, que Dieu transportait, lui ai-je protesté que je n'aurais éternellement d'autre volonté que la sienne; et fallait-il beaucoup prendre sur moi pour lui parler de la sorte? Que dis-je? et était-ce moi qui parlais alors, ou n'était-ce pas l'Esprit de Dieu qui parlait en moi et pour moi? En quoi donc je puis bien marquer ma soumission, mais une soumission ferme et constante, mais une soumission solide et de quelque valeur dans l'estime de Dieu, c'est lorsque toutes les lumières qui m'éclairaient viennent à s'éteindre; c'est lorsque toute la ferveur qui m'excitait et qui m'emportait, vient à se refroidir; c'est lors-

que toutes ces larmes, qu'une certaine tendresse de cœur et de dévotion me faisait répandre, sont venues à sécher, et que toutes ces douceurs secrètes qui m'attiraient et qui m'attachaient, se sont tournées en aridités et en dégoûts. Car voilà l'écueil où les âmes qui paraissaient les mieux affermies ne sont que trop sujettes à échouer : c'est là qu'elles commencent à se démentir : *Avertisti faciem tuam, et factus sum conturbatus* (*Ibid.*). Mais c'est en ces temps d'épreuve que je dois m'armer de toute la force chrétienne, et faire à Dieu une sainte violence pour m'approcher de lui, malgré ces rebuts apparents : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Vous me délaissez, mon Dieu; mais je ne vous délaisserai point. Vous me délaissez en me privant de cette présence sensible dont vous favorisez vos élus; mais je ne vous délaisserai point en perdant cette union inviolable et essentielle que vos élus ont avec vous, et qu'ils doivent toujours conserver. Au contraire, plus je me verrai abandonné de vous, ou plus je croirai l'être, plus je m'abandonnerai à vous; et, avec les simples vues de la foi qui me restent, je vous dirai tout ce que je vous disais en ces jours de bénédiction et de paix où vous daigniez vous communiquer à moi, et me gratifier de vos plus doux entretiens et de vos plus consolantes visites : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.*

De là, sans chercher les vaines consolations du monde, et sans avoir recours à des parents, à des amis qui pourraient la dissiper, et en quelque manière la dédommager de ce qu'elle ne trouve point auprès de Dieu, une âme soumise ne veut que Dieu; et de quelques épines que la voie où elle marche soit semée, il lui suffit de savoir que c'est la voie de Dieu, et qu'elle y est par la volonté de Dieu. Cette seule pensée lui inspire un courage qui la dispose à tout, et qui lui fait accepter tout. Je dis tout, sans restriction et sans choix. Car, à quoi je ne puis trop prendre garde, c'est que ce ne serait point encore assez, et même que ce ne serait rien pour moi, de me soumettre, si ma soumission n'était universelle, et si je prétendais me résigner à une chose et non à l'autre. Dès que l'une et l'autre se trouvent également marquées du sceau de la volonté de Dieu, l'une et l'autre, sous cet aspect, me doivent être également sacrées, puisque la volonté de Dieu est, dans l'une comme dans l'autre, également respectable et adorable. Quel calice le Fils de Dieu consent-il à boire? celui que son Père lui présente, celui que son Père lui a choisi, celui que son Père lui envoie par le ministère de l'ange, et non pas celui qu'il s'est préparé, ni qu'il a choisi lui-même : *Calicem quem dedit mihi Pater* (*Joan.*, XV). Si j'avais moi-même à me prescrire mes peines, mes disgrâces, mes mortifications, mes humiliations; si je pouvais, à mon gré et selon mon goût, prendre l'une et laisser l'autre, autant qu'il y aurait de mon goût et de mon gré, autant y aurait-il de ma volonté, j'entends de ma propre volonté. Or, ce qui s'appelle ma propre volonté ne peut compatir avec la volonté de Dieu, ou plutôt avec une sincère et véritable soumission à la volonté de Dieu : pourquoi? parce que l'essence de cette soumission est que toute propre volonté soit anéantie dans moi, et comme absorbée dans la volonté de Dieu.

Ainsi je dois reconnaître l'illusion de ce langage si commun dans le christianisme, et que tiennent tant d'âmes pieuses du reste, et régulières dans leur conduite. On dit : Je veux bien souffrir, puisque Dieu l'ordonne; mais je voudrais que ce ne fût point ceci ou cela. On dit : Que Dieu m'afflige d'une infirmité, d'une maladie; je la porterai sans me plaindre; mais je ne puis vivre dans l'abaissement où je suis, ni digérer les outrages que je reçois, et les traitements indignes qu'on me fait. On dit : Que Dieu me frappe dans mes biens; je les lui offre tous, et il est le maître : mais que ma réputation soit attaquée, mais que cet homme l'emporte sur moi, et que mes droits soient si injustement blessés; mais que le repos de ma vie soit sans cesse troublé par les chagrins, par les humeurs, par les contradictions perpétuelles de cet esprit bizarre et inquiet, c'est ce qui ne me paraît pas soutenable. Voilà comment on s'explique, et le sentiment où l'on s'entretient : mais c'est en cela même qu'on s'égare, et qu'on perd toute soumission, parce qu'on n'en a qu'une imparfaite et bornée. Car, ce calice qu'on rejette, c'est justement celui que Dieu nous a destiné par sa providence, et par conséquent celui qui nous doit sanctifier, celui qui doit être la matière de notre obéissance, et qui en doit faire le mérite : *Calicem quem dedit mihi Pater.* Tout autre nous serait inutile, parce qu'il ne nous viendrait pas de la main de Dieu, et que ce n'est point par celui-là qu'il lui a plu d'éprouver notre soumission, ni à celui-là qu'il a voulu attacher notre salut et notre perfection. D'où il s'ensuit que, si je veux être soumis à Dieu, je ne dois rien excepter : rien, dis-je, non-seulement par rapport aux choses, mais même par rapport aux moindres circonstances des choses. Et en effet, remarque saint Thomas, ce que Dieu veut, hors des conjonctures où il le veut, et sans les circonstances avec lesquelles il le veut, n'est plus, à le bien prendre, ce qu'il veut. Dire donc : De la part d'un autre, je supporterais cette parole, ce mépris, ce refus; mais, de la part de telle personne, c'est ce que je ne saurais dissimuler ni tolérer. Dire : En d'autres rencontres et dans un autre temps, je me tairais; mais maintenant il faut que je me contente et que j'éclate. Penser de la sorte, et être ainsi disposé, n'est-ce pas vouloir faire la loi à Dieu? Cette circonstance du lieu, du temps, de l'occasion, de la personne, est-elle moins dépendante de lui et de sa suprême volonté que tout le reste?

Ah! Seigneur, que la nature est ingénieuse pour défendre ses intérêts; et que le cœur de l'homme, jaloux de sa liberté, et impatient sous le joug, devient adroit à s'autoriser contre vous, et à justifier ses révoltes. Trop

longtemps, mon Dieu, et trop souvent j'ai moi-même écouté les faux prétextes d'un esprit aigri, d'un esprit animé, d'un esprit rebelle, et j'en ai suivi les mouvements : mais il faut enfin qu'il plie; et, après un exemple comme le vôtre, il ne lui est plus permis d'avoir d'autre sentiment que celui d'une humble et d'une aveugle soumission. Soumission dans les plus fâcheux revers et dans les plus tristes accidents; soumission dans les calamités, dans les besoins, dans les traverses, dans toutes les misères de la vie ; soumission malgré les répugnances, malgré les soulèvements de cœur, malgré tout le bruit et tous les retours des passions les plus vives et les plus ardentes ; soumission au milieu des plus profondes ténèbres, au milieu des découragements, des désolations, des langueurs, et sans nulle goutte de cette rosée céleste que vous faites couler, Seigneur, à certains moments et sur certaines âmes ; soumission toute pure et toute surnaturelle, où ne se mêle rien d'humain, rien de tout ce que le monde me peut offrir pour me soulager ou pour me distraire; soumission générale et complète, qui embrasse tous les événements, quels qu'ils soient ou qu'ils puissent être, et, dans chaque événement, jusqu'aux plus légères particularités. Car telle est, mon Dieu, la soumission que je vous dois, et dont je ne puis me départir sans oublier ce que vous êtes et ce que je suis. Elle a pour moi bien des difficultés, et j'y trouve dans moi bien des obstacles. Tout ce qu'il y a de charnel dans mon cœur y forme de continuelles oppositions, et cette guerre intestine m'expose à de rudes assauts. Mais avec votre grâce, Seigneur, la raison et la religion réprimeront la chair, ou, si elles ne peuvent lui imposer silence au milieu de ses cris, et sans prêter l'oreille à ses murmures, je ne cesserai point de répéter cette parole que je vous ai déjà bien des fois adressée, et dont je comprends aujourd'hui le sens mieux que jamais : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Quand je ne chercherais que le repos de mon âme, c'est dans cette disposition que je le trouverai ; et, sans cette disposition, je ne puis l'avoir. Car vous êtes, Seigneur, le centre de mon repos; et, par conséquent, il n'y a de repos à espérer pour moi qu'autant que je serai uni à vous. Le supplice des damnés dans l'enfer est d'avoir une volonté contraire à la vôtre, et par là même de vouloir éternellement ce qui jamais ne sera, et de ne vouloir jamais ce qui sera pendant toute l'éternité. Le bonheur des prédestinés dans le ciel est de n'avoir qu'une même volonté avec vous. Ils vous voient, ils vous aiment, ils vous possèdent ; mais cette vision, cet amour, cette possession ne les rendent bienheureux que parce que ce sont les principes de cette admirable et ineffable conformité qu'ils ont avec vous. De sorte que si quelqu'un de ces bienheureux n'était pas content de l'état où vous l'avez mis, et qu'il désirât un autre degré de gloire que celui qu'il a reçu, il ne serait plus bienheureux. Or, il ne tient qu'à moi d'entrer dès à présent, par une soumission chrétienne, en participation de ce bonheur, et d'acquérir par choix et par mérite cet avantage dont les bienheureux jouissent par récompense et par nécessité. Soumission dans le sentiment, pour vouloir tout ce que Dieu veut, et soumission encore dans l'action, pour faire tout ce que Dieu veut : c'est ce que j'ai maintenant à vous expliquer.

SECONDE PARTIE.

Il y a, disent les théologiens, deux sortes de vertus ; les unes, selon le langage de l'école, vertus affectives ; et les autres, vertus effectives ; c'est-à-dire qu'il y a des vertus qui sont toutes renfermées dans le cœur, et qui ne consistent qu'en de simples complaisances, dans le désir, l'affection, le sentiment ; et qu'il y a des vertus qui se produisent au dehors par des effets, et dont le mérite est d'exécuter, d'accomplir, de pratiquer. La conformité chrétienne et la soumission aux volontés de Dieu comprend l'une et l'autre espèce : non-seulement elle nous fait aimer et accepter ce que Dieu veut; mais dans la pratique elle nous fait agir conséquemment à ce que Dieu veut, et selon qu'il le veut. Voyons-le dans la conduite de notre divin Maître, et tirons de son exemple cette nouvelle instruction.

Il était marqué dans les décrets de la sagesse divine que cet homme-Dieu serait livré à la mort. L'ange venait encore lui annoncer là-dessus l'ordre du ciel : c'était un commandement exprès, et par l'effort le plus généreux il s'y était résigné, il y avait consenti. Mais, dans l'extrême défaillance où il se trouvait, épuisé de forces, et ayant presque déjà perdu tout son sang, était-il en état de se présenter si tôt à cette cruelle passion, dont il avait ressenti si vivement les approches ? La seule idée qu'il en avait conçue l'avait consterné, l'avait accablé, l'avait jeté dans un trouble, et réduit dans une faiblesse où il se connaissait à peine lui-même. Il avait été plus d'une fois obligé d'avoir recours à ses apôtres pour le soutenir ; il les avait avertis de veiller, de se tenir prêts et sur leurs gardes, de ne le point abandonner ; *Sustinete hic, et vigilate mecum* (*Matth.*, XXVI) ; comme s'il se fût défié de sa résolution, dit saint Chrysostome, et qu'il eût cru avoir besoin de leur présence. Y avait-il donc lieu d'attendre qu'il osât entrer dans un combat où il semblait si mal disposé ; qu'il osât se mettre lui-même entre les mains de ses ennemis ; que, bien loin de prendre la fuite au bruit des soldats qui le cherchaient, il allât le premier à eux, et qu'il les prévînt : tout cela, par un saint empressement de satisfaire à ce que son Père demandait de lui, et de se conformer à ses desseins sur lui ? Non, chrétiens, à en juger selon les vues humaines, on ne pouvait guère l'espérer ; mais c'est là même aussi que nous devons reconnaître, et que nous ne pouvons assez admirer l'efficace toute-puissante d'une résignation parfaite, et secondée de la grâce. Il n'y a rien à quoi elle ne nous porte; rien

dis-je, de si pénible qu'elle ne nous fasse entreprendre ; rien de si rebutant qu'elle ne nous fasse embrasser ; rien de si ennuyeux et de si fatigant où elle ne nous fasse persévérer, jusqu'à ce que l'ordre de Dieu, et sa volonté ait tout l'accomplissement qui dépend de nous et que nous lui pouvons donner. En voici la preuve, et, pour nous en convaincre, ayons toujours les yeux attachés sur Jésus-Christ, notre exemplaire et notre guide.

Quel prodige, en effet, et quel changement merveilleux! quelle intrépidité dans cet homme auparavant si timide, à ce qu'il paraissait, et saisi de si mortelles alarmes! quelle constance et quelle fermeté dans cet homme auparavant tout abattu, tout interdit, et prêt à succomber sous le poids de la douleur! quelle promptitude et quelle activité dans cet homme auparavant tout appesanti selon le sens, tout atténué, étendu par terre et sur le point de rendre l'âme! Qu'est-il arrivé, et qui en a pu faire de la sorte comme un autre homme? voici le mystère, chrétiens auditeurs, et l'une des plus salutaires instructions pour nous. C'est toujours le même homme-Dieu, et ce l'a toujours été; toujours pénétré des mêmes sentiments de soumission à la volonté de Dieu ; mais cette soumission demeurait renfermée dans le cœur, parce que ce n'était pas encore le temps de la prouver par les œuvres, et d'agir. Elle a été rudement attaquée, fortement combattue, violemment agitée, et presque déconcertée ; mais dans le fond elle ne fut jamais altérée, ni jamais elle ne s'est démentie. De là l'heure est-elle venue où il faut enfin accomplir le commandement de Dieu, c'est alors que cette soumission se montre dans tout son éclat, et qu'elle déploie toute sa vertu. A ce moment, toutes les frayeurs de Jésus-Christ se dissipent, toutes ses inquiétudes se calment, toutes ses répugnances s'évanouissent ; rien ne l'étonne, rien ne l'arrête. A ce moment, toutes les puissances de son âme se réveillent et se fortifient. Suivons-le, voyons-le marcher vers ses apôtres, écoutons-le parler. Il ne leur dit plus : Ne vous endormez pas, observez exactement toutes choses, et ne me quittez point, comme s'il eût voulu qu'ils fussent toujours attentifs à sa défense; mais : Dormez maintenant, leur dit-il, et reposez : *Dormite jam, et requiescite* (*Matth.*, XXVI) ; voulant ainsi, selon la pensée de saint Chrysostome, leur donner à connaître qu'il ne comptait point sur eux, qu'il n'y avait point pour lui à reculer, que son parti était pris, que son jour était marqué, que c'était celui-là, et qu'il ne cherchait point à l'éviter : *Ecce appropinquavit hora* (*Ibid.*). Il ne leur témoigne plus ni tristesse, ni crainte, ni irrésolution ; mais, dans le feu et l'ardeur qui le transporte, il hausse la voix, il les presse, il les excite. Allons, reprend-il d'un ton vif et assuré, levez-vous, et avançons : *Surgite, eamus* (*Ibid.*) : pourquoi? c'est que le perfide qui me doit trahir n'est pas loin, et que je ne veux pas qu'il ait l'avantage d'avoir été plus prompt à me trouver, que je ne l'aurais été à m'offrir moi-même. C'est que la troupe qu'il conduit va bientôt paraître, et qu'il ne convient pas qu'ils fussent plus déterminés à se saisir de ma personne, que je ne l'aurais été moi-même à la leur abandonner: *Surgite, eamus: ecce appropinquavit qui me tradet* (*Ibid.*). Il ne se retire plus à l'écart, ni dans le lieu du jardin le plus solitaire, comme s'il eût eu peur d'être découvert et aperçu de ses ennemis; mais il va au-devant d'eux, mais il les aborde, il les interroge, il leur demande quel dessein les amène, et contre qui ils sont envoyés : *Quem quæritis* (*Joan.*, XVIII)? S'ils lui répondent que leur commission regarde Jésus de Nazareth, et qu'ils viennent à lui, il ne dissimule point, il ne se déguise point : C'est moi ; me voilà : *Ego sum* (*Ibid.*). Si la majesté de son visage, si sa parole toute divine leur imprime d'abord du respect, et leur donne même une telle épouvante qu'ils en sont tous renversés, il leur permet de se relever, il leur parle une seconde fois : De quoi s'agit-il? je vous ai dit que je suis ce Jésus que vous cherchez; faites tout ce qui vous est ordonné : *Dixi vobis, quia ego sum* (*Ibid.*). S'il se met de la sorte en leur pouvoir, il leur défend de rien entreprendre contre ses apôtres, et de les arrêter avec lui, parce qu'ils ne lui sont point nécessaires, et qu'il ne les considère point comme des appuis. Pour moi, vous me traiterez de la manière qu'il vous plaira, puisque c'est à moi que vous en voulez ; mais pour ces disciples, laissez-les aller : *Si ergo me quæritis, sinite hos abire* (*Ibid.*). Enfin, quand, par un excès de zèle pour son maître, Pierre tire l'épée, et frappe un des gens du pontife ; on dirait, selon la belle expression de Tertullien, que du même coup la soumission de Jésus-Christ et sa patience est blessée : *Patientia Domini in Malcho vulnerata est* (*Tertull.*). Il condamne l'impétuosité de cet apôtre trop ardent, il lui retient le bras, et dans le moment même il fait un miracle pour guérir la blessure que Malchus avait reçue. Car il ne peut souffrir qu'on forme le moindre empêchement à ce que son Père désire de lui, et à l'ouvrage dont il est chargé. Il ne pense plus qu'à cela, il ne soupire plus qu'après cela, il ne s'occupe plus que de cela. Dès qu'il y envisage la volonté de son Père, il ne lui faut point d'autre motif, d'autre intérêt, d'autre soutien; et c'est lui-même qui s'en déclare le plus hautement et le plus expressément dans cet admirable passage de l'Evangile de saint Jean : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio ; surgite, eamus* (*Joan.*, XIV) : Ne balançons point, et ne différons point. Je sais ce qui m'est réservé et à quoi je suis appelé ; mais il n'y a rien de si rigoureux que je ne veuille subir, point de supplice si cruel que je ne sois résolu d'endurer, afin que le monde sache que j'aime mon Père, afin de faire voir au monde combien les ordres de mon Père me sont vénérables et me sont chers, afin d'instruire le monde, et de lui apprendre comment il doit respecter les volontés de mon

Père, et s'y conformer dans toutes ses démarches : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.*

Or, mes frères, ce monde que le Fils de Dieu a voulu instruire aux dépens de sa propre vie, c'est nous-mêmes. Il y a, comme vous l'avez pu déjà comprendre, il y a des volontés de Dieu qui n'exigent de nous autre chose que le gré du cœur, qu'une acceptation volontaire et libre, que la patience à recevoir et à supporter. Mais il y en a qui tendent à l'action, qui nous imposent certains exercices, certains devoirs, et qui nous obligent à les remplir : volontés de pratique, volontés dont il est présentement question, et là-dessus voici ce que nous enseigne l'excellent modèle que je viens de vous proposer ; car dès qu'une fois elles nous sont connues, ces divines volontés, et que nous sentons le mouvement de la grâce qui nous presse de les exécuter et de les suivre, malheur à quiconque délibère et demeure dans une oisiveté lente et paresseuse. En vain d'ailleurs nous flattons-nous d'une prétendue résolution d'être fidèles à Dieu, du moment que cette résolution est sans effet, c'est une résolution chimérique et une erreur qui nous trompe. Dans l'ordre de la grâce, vouloir et faire n'est qu'une même chose, puisque si la grâce, dit saint Augustin, n'est donnée de Dieu que pour vouloir, le vouloir n'est donné par la grâce que pour faire. Si donc ce vouloir dont nous nous prévalons n'opère rien, ce n'est plus qu'un vouloir imaginaire, et l'on ne peut mieux nous comparer qu'à ces idoles dont parle Moïse, qui ont des bras, mais qui n'agissent jamais, qui ont des pieds, mais qui ne marchent jamais, qui ont une bouche, et qui jamais ne prononcent une parole.

Tel est néanmoins, mes chers auditeurs, le pitoyable aveuglement où tombent une infinité de chrétiens. Ils disent cent fois le jour à Dieu : *Fiat voluntas tua :* Seigneur, que votre volonté soit faite ; ils le disent, et ils se font un mérite de l'avoir dit ; tellement qu'à les en croire, ce sont autant d'actes de soumission et de résignation. Cependant, que font-ils de tout ce que Dieu veut et de tout ce qu'il leur a prescrit dans leur état? à quoi se montrent-ils assidus et réguliers ? combien d'obligations indispensables négligent-ils ? et, de celles même qu'ils accomplissent peut-être en partie, que ne retranchent-ils point, et que n'oublient-ils point? Or, se dire soumis à Dieu, et toutefois ne se conduire presque en rien selon les vues de Dieu ; témoigner à Dieu qu'on est résigné à tout ce qui lui plaît, et ne pratiquer presque rien de ce qui lui plaît et que nous savons lui devoir plaire ; demander chaque jour à Dieu que tout se fasse dans le ciel et sur la terre, dans nous et hors de nous, conformément à sa volonté, et s'écarter sans cesse de cette volonté divine, et ne garder presque rien des règles que nous a tracées cette volonté divine, et vivre dans une omission fréquente, ordinaire, presque universelle de tout ce que nous inspire cette volonté divine, n'est-ce pas se jouer de Dieu même et vouloir faire un fantôme d'une des plus solides et des plus saintes vertus du christianisme ?

Rendons-nous justice, chrétiens auditeurs, et jugeons-nous de bonne foi nous-mêmes. Nous professons une religion dont les maximes, les conseils, les préceptes, toutes les observances sont à notre égard des déclarations formelles et précises de la volonté de Dieu. Nous sommes dans des conditions, dans des ordres, dans des sociétés où Dieu nous a appelés, où Dieu nous a marqué nos voies, où Dieu nous a distribué nos fonctions et nos emplois. En mille occasions particulières et en mille conjonctures, nous nous sentons intérieurement touchés, sollicités, pressés de Dieu, qui nous fait connaître ce qui lui agréerait, ce qui l'honorerait, ce qui nous sanctifierait, ce qui coopérerait aux vues de miséricorde et de salut qu'il a conçues en notre faveur. Si nous l'écoutons, si nous entrons dans la route qu'il nous ouvre et où il nous attire par sa grâce ; si nous nous acquittons chrétiennement et constamment du ministère dont il nous a chargés, et que nous nous adonnions sans relâche à tout ce qui est de notre profession ; si nous accordons nos mœurs et tout le plan de notre vie avec son Evangile, avec notre foi, avec le culte qui lui est dû, et que jusqu'au dernier soupir nous nous attachions à le servir comme il mérite de l'être et comme il veut l'être : alors prenons confiance ; nous pouvons avec quelque certitude nous répondre que nous lui sommes unis d'esprit et de volonté. Sans cela nous avons beau nous humilier devant ses autels, nous avons beau le reconnaître pour le souverain arbitre et le maître de toutes choses, nous avons beau là-dessus, à certains moments, nous épancher dans les protestations les plus animées et les plus spécieuses ; ce n'est qu'un pur langage ; ce ne sont que de simples complaisances, qui, séparées des œuvres qu'elles devraient produire, ne peuvent être réputées devant Dieu ni comptées pour une véritable soumission.

Vous me direz que cette soumission en pratique et en œuvres demande bien de la contrainte et de la gêne ; qu'il y a des exercices très-laborieux et très-fatigants ; qu'il y a des temps où ils sont supportables, et qu'il y en a d'autres où ils ne le sont plus ; qu'on n'est pas toujours en disposition de se faire violence, et d'agir de la même manière, avec la même promptitude et le même zèle, dans la même étendue et la même exactitude. Ah ! chrétiens, en parlant de la sorte, et voulant vous prévaloir de telles excuses, pensez-vous au maître à qui vous appartenez comme ses créatures, et dont vous relevez nécessairement et essentiellement ? comprenez-vous sa grandeur et ses droits ? n'est-il pas toujours votre Dieu ? ne l'est-il pas partout et dans tous les lieux ? ne l'est-il pas en toutes rencontres et en quelque situation, ou intérieure ou extérieure que vous puissiez vous trouver? La volonté de ce premier Etre n'est-elle pas une volonté supérieure, et par quel

renversement faudra-t-il que cette volonté suprême, cette première volonté, dépende de nos faiblesses et de nos lâchetés, dépende de nos humeurs et de nos caprices, dépende de nos légèretés et de nos inconstances ? Quoi donc ! ce Dieu si puissant et si digne d'être servi et obéi, ne verra ses ordres suivis que lorsqu'ils nous plairont, que lorsqu'ils nous seront aisés et faciles, que lorsqu'ils ne nous exerceront point, qu'ils ne nous captiveront point, qu'ils ne nous mortifieront point ? il se conformera à nos changements et à nos variations ? il attendra le temps favorable où notre ferveur se rallumera, et où nous serons touchés d'un attrait tout nouveau : comme si c'était à lui de s'accommoder à nous, et non pas à nous de nous accommoder à lui et à toutes ses ordonnances. ? Non, Seigneur, il n'en doit pas être ainsi, et ce serait non-seulement un désordre, mais une indignité. Car, pourquoi vous serais-je soumis plutôt aujourd'hui que demain, plutôt dans une occasion que dans une autre, plutôt sur un tel sujet que sur tel autre? N'êtes-vous pas toujours pour moi le même Dieu, et ne suis-je pas toujours à votre égard dans la même dépendance ? Votre volonté est une volonté éternelle, et je suis l'instabilité même; mais il faut que mon instabilité soit fixée par votre éternité, et qu'en tout ce qui sera de votre bon plaisir, ma volonté soit immuable par vertu, comme la vôtre est immuable par nature. Le même empire impose toujours la même obligation, et le même maître m'engage toujours à la même obéissance.

Sur cela, chrétiens, qu'avons-nous à faire? c'est de rentrer en nous-mêmes et de nous examiner sérieusement nous-mêmes : c'est de voir en quoi particulièrement nous sommes plus lâches à pratiquer la volonté de Dieu, et plus libres à nous affranchir des règles et des devoirs qu'il nous a prescrits. Est-ce dans les exercices de piété, dans la prière, dans la pénitence, dans l'usage des sacrements et dans les divins mystères? est-ce dans les soins temporels, dans les fonctions d'une charge, dans l'administration d'un bien, dans la conduite d'un ménage, dans l'éducation des enfants ? De même, quels sont les accidents de la vie, les événements, les disgrâces, où nous sommes plus sujets à nous troubler et à murmurer? Sont-ce les maladies dont Dieu nous afflige ? sont-ce les injustices que nous font les hommes et les persécutions qu'ils nous suscitent ? sont-ce les pertes qui nous arrivent dans un commerce et dans les affaires que nous entreprenons ? sont-ce les mépris qu'on nous témoigne et les humiliations où nous sommes exposés ? sont-ce les travaux dont on nous charge et les fatigues dont on nous accable ou dont nous nous croyons accablés ? Reconnaissons-le en la présence de Dieu ; car il ne tient qu'à nous de le découvrir, et nous savons assez ce qui altère plus communément notre cœur et ce qui nous fait plus de peine. Ne nous contentons pas de le savoir, mais prémunissons-nous contre cela même, et toutes les fois que la chose en effet se présente, et qu'il faut mettre la main à l'œuvre, qu'il faut baisser la tête et porter le fardeau, qu'il faut se renoncer soi-même et s'assujettir, qu'il faut se réprimer ou faire effort, imaginons-nous que nous nous trouvons à la place des trois disciples, et que Jésus-Christ, marchant devant nous comme notre conducteur, nous dit : *Surgite, eamus; ecce appropinquavit hora:* Hâtez-vous, âmes chrétiennes, et ne tardez pas un moment. Voilà l'heure où votre Dieu vous appelle et où vous devez me suivre. C'est dans cette occasion, dans cette action, que vous avez à montrer votre amour, votre attachement, votre obéissance, et à en donner un témoignage certain. Gardez-vous de vous comporter ici avec négligence et avec un esprit chagrin et chancelant. Gardez-vous de faire un pas en arrière, ou de vous tenir dans un lâche assoupissement et dans un repos oisif : *Surgite, eamus.* Souvenez-vous de la grandeur du maître qui veut cela de vous, et qui vous l'enjoint. Souvenez-vous de la gloire qu'il en attend et de la récompense que vous en recevrez. Souvenez-vous que vous l'aurez pour témoin, pour spectateur, pour juge. Souvenez-vous que c'est de là peut-être qu'il a fait dépendre votre sanctification, votre salut, votre prédestination éternelle. Souvenez-vous qu'il y a peut-être attaché les dons les plus précieux de sa grâce; et que peut-être, manquant là-dessus de soumission, vous vous priverez de ses plus insignes faveurs et de ses plus abondantes bénédictions : *Surgite, eamus.* Figurons-nous, dis-je, mes frères, que c'est le Sauveur même qui nous presse de la sorte et qui nous sollicite. S'il nous reste un degré de foi, y a-t-il rien à quoi ces motifs ne soient capables de nous déterminer ? Plus résignés que jamais et plus résolus à toutes les volontés de notre Dieu, nous nous écrierons comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere* (*Act.*, IX)? Expliquez-vous, Seigneur, et me déclarez, ou me faites annoncer de votre part ce que vous désirez de moi : quoi que ce soit, j'y consens; je vous tends les bras, et mon cœur est prêt. Pour nous confirmer dans cette disposition, nous en reviendrons au sentiment du Fils de Dieu; et, quelque victoire qu'il y ait à remporter, ou sur nous-mêmes ou sur le monde, nous dirons : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.* Ah ! Seigneur, le monde n'a guère connu jusqu'à présent si je vous aimais, et je ne l'ai guère connu moi-même; mais il est temps enfin de l'en convaincre pour son édification, et de m'en convaincre moi-même pour ma consolation. Car jamais je ne donnerai au monde, ni moi-même je n'aurai jamais de preuve plus convaincante que je vous aime sincèrement, efficacement, pleinement, que lorsque je me trouverai, et dans le sentiment et dans la pratique, comme transformé en vous par une inviolable et entière conformité de volonté. Ce ne sera pas en vain : e mais aussi n'aurai-je de meilleur titre pour aspirer à votre gloire, et pour être reçu dans votre royaume, où nous conduise, etc.

EXHORTATION II.

Sur la trahison de Judas.

Adhuc eo loquente, ecce Judas, unus de duodecim, venit, et cum eo turba multa, missi a principibus sacerdotum. Qui autem tradiderat eum, dedit illis signum, dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est; tenete eum.

Le Sauveur du monde n'avait pas encore achevé de parler, que Judas, l'un des douze apôtres, arriva, et avec lui une troupe d'hommes armés, qui étaient envoyés par les princes des prêtres. Or, le disciple qui le trahissait leur avait donné ce signal, et leur avait dit : Celui que je baiserai, est celui que vous cherchez; saisissez-le (*S. Matth., ch.* XXVI).

Que puis-je, chrétiens, ajouter à ces paroles? et, pour vous faire concevoir une juste horreur de la trahison de Judas, quelle autre image vous en tracerais-je, et en quels caractères plus marqués pourrais-je vous la représenter? C'est un disciple de Jésus-Christ, et c'est même un des disciples favoris, puisque c'est un des douze apôtres : *Unus de duodecim.* Il paraît à la tête d'une troupe armée : contre qui? contre son maître : et envoyée par qui? par les ennemis de son Maître : *Et cum eo turba multa, missi a principibus sacerdotum.* C'est lui-même qui le trahit, cet adorable Maître, et lui-même qui l'a vendu aux Juifs : *Qui autem tradiderat eum.* Enfin, le signal qu'il leur donne pour le connaître et pour le prendre, c'est un baiser : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est; tenete eum.* Voilà sans doute, entre les souffrances de Jésus-Christ dans sa passion, ce qui lui dut être plus sensible; et c'est de quoi je viens aujourd'hui vous entretenir. Je ne prétends point m'arrêter à une longue et inutile déclamation contre l'attentat de cette âme lâche et sans foi. Une simple vue en découvre d'abord toute l'énormité. Mais, afin d'en tirer des leçons qui nous soient profitables, nous devons considérer dans le crime de Judas surtout deux choses ; savoir, ce qui en a été le principe, et ce qui en a été le comble. Or, le principe de son crime, ce fut une passion mal réglée : vous le verrez dans la première partie; et le comble de son crime, ce fut un aveugle désespoir : je vous le montrerai dans la seconde partie. De là nous apprendrons en premier lieu de quelle conséquence il est de ne souffrir dans notre cœur nulle passion qui le puisse corrompre; et, en second lieu, qu'à quelques excès néanmoins que la passion nous ait conduits, il n'y a jamais sujet de perdre espérance, et de se croire absolument abandonnés de Dieu. Deux points que je vous prie de bien remarquer, et qui vont partager cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus dangereux, chrétiens, ni rien qui traîne après soi de plus funestes conséquences, qu'une passion mal gouvernée, et à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous. C'est un serpent qui se nourrit dans notre sein, mais qui n'en sort ensuite qu'en le déchirant. C'est une étincelle de feu qui s'entretient sous la cendre, mais qui peut causer un incendie général. C'est ce lion domestique et familier dont parle l'Ecriture, qui, venant à croître, porte la désolation partout, et dévore tout ce qu'il rencontre. Vérité dont le perfide Judas sera dans tous les âges un exemple mémorable. Il a trahi le Sauveur du monde, en le livrant à ses ennemis : voilà de tous les crimes le plus abominable. Mais quel en a été le principe? Si l'Evangéliste ne nous l'avait marqué en termes exprès, nous ne pourrions nous le persuader, et nous aurions formé sur cela mille conjectures, sans jamais découvrir la cause d'une si détestable entreprise. Car, voyant un disciple se tourner contre son Maître, et travailler à le perdre, nous aurions cru qu'il s'était déterminé à cet attentat par quelqu'un de ces violents transports qui aveuglent l'esprit et troublent les sens, par un emportement de colère, par une ardeur de vengeance, dans le ressentiment vif et tout récent d'une offense reçue. Supposé même toute l'énormité du fait, du moins aurions-nous jugé qu'il y eut quelque chose en cela de plus qu'humain, et que Judas, en s'abandonnant à cette perfidie, était possédé du démon, qui agissait en lui, et dont il n'était que l'instrument et le ministre. Mais non, chrétiens, ce n'a rien été de tout cela. Judas a trahi le Fils de Dieu sans emportement, sans ressentiment, sans vengeance, sans haine et sans aversion de sa personne. Car, quel sujet en eût-il pu avoir? Pendant les trois années de son apostolat, de quelles grâces ne l'avait pas comblé ce Dieu sauveur, et qu'était-il arrivé qui dût l'aigrir contre lui, et l'engager à une si noire trahison? Comment donc oublia-t-il tant de bienfaits, et sacrifia-t-il si indignement son bienfaiteur? Encore une fois, mes frères, l'eussiez-vous jamais pensé, si le Saint-Esprit ne nous l'avait pas fait entendre? Une avare convoitise, l'esprit d'intérêt, la passion d'avoir, voilà ce qui corrompit le cœur de ce traître, et ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Reprenons la chose d'un peu plus haut, et expliquons-nous.

Il avait été présent lorsque Marie-Madeleine vint répandre sur les pieds de Jésus-Christ un parfum de très-grand prix. Il en avait conçu de la peine, et s'en était hautement déclaré. Son avarice lui avait fait traiter de profusion et condamner une action si sainte : *Ut quid perditio hæc* (*Matth.*, XXVI)? Pour justifier son sentiment, il l'avait coloré d'une apparence de piété et de charité : Hé quoi! ne pouvait-on pas vendre cette liqueur? on en eût retiré une somme considérable, et cette somme eût servi au soulagement des pauvres : *Potuit enim istud venumdari multo, et dari pauperibus* (*Ibid.*). Rien de plus spécieux que ce prétexte : mais ce n'était qu'un prétexte; et si vous voulez savoir la vraie raison qui le touchait, le texte sacré va vous l'apprendre. Car, dit saint Jean, il n'avait guère en vue les misères des pauvres; et, en parlant d'eux, ce n'était pas pour eux qu'il parlait, mais il amassait et il thésaurisait; mais, ayant soin de recueillir les aumônes faites à Jésus-Christ, il les gardait et se les appropriait : *Non quia de egenis pertinebat*

ad eum, sed quia fur erat et loculos habens (*Joan.* XII). De là que fait-il? et quelle résolution, et quelle affreuse extrémité! Judas se voit frustré de son espérance; ce gain qui lui fût revenu de ce baume précieux qu'avait apporté Madeleine, ce gain sordide qu'il se proposait, lui échappe des mains. Il veut s'en dédommager; et, parce qu'il en trouve l'occasion prompte et commode, en vendant son Maître même, ce parricide ne l'étonne point. Il en a bientôt formé le dessein, il se met bientôt en état de l'exécuter; le voilà dans le conseil des princes des prêtres; du sacré collége des apôtres qu'il a quitté, le voilà dans la synagogue des Juifs, avec qui il vient délibérer et négocier. Que me donnerez-vous? et je vous réponds de ce Jésus que vous cherchez; je vous l'amènerai: *Quid vultis mihi dare? et ego eum vobis tradam* (*Matth.* XXVI). Ah! disciple ingrat, que promettez-vous? que dites-vous, ou plutôt, mes chers auditeurs, que dis-je moi-même? et comment pourrais-je fléchir un cœur que la cupidité domine? Cette âme intéressée n'écoute que ce qui la peut satisfaire. On convient de part et d'autre: trente deniers sont offerts, et sont acceptés; tout est conclu. Judas prend des mesures, il agit, il livre Jésus, et ne s'estime pas moins heureux de pouvoir, aux dépens de cet adorable Sauveur, contenter l'insatiable désir qui le dévore, que les Juifs de pouvoir, à si peu de frais, contenter leur animosité et leur envie.

Voilà, chrétiens, tout le fond de son crime, en voilà l'origine. C'a été un déicide, parce que c'était un voleur: *Fur erat;* et c'était un voleur, parce qu'il était avare. De son avarice sont venus tous ses larcins, et ses larcins ont enfin abouti jusqu'à mettre la vie et le sang d'un Dieu aux prix des esclaves: car le prix des esclaves était de trente deniers. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il soit devenu traître? non certes, puisqu'il est comme essentiel à l'avare de n'avoir point de foi. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait violé lâchement tous les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié? il n'y a rien en cela que de très-naturel, puisque l'amitié et l'avarice sont incompatibles; car le caractère de l'un est de se communiquer et de vouloir du bien à autrui, au lieu que le caractère de l'autre est de se renfermer toute dans elle-même, et de ne vouloir que son propre bien. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait renoncé son Maître? Je n'en suis point surpris, répond saint Chrysostome, puisque, selon l'oracle de la vérité éternelle, on ne peut servir deux maîtres, et que tout avare est asservi à son avarice. Faut-il même s'étonner qu'étant avare, il ait vendu jusqu'à son Dieu? Je n'ai pas non plus de peine à le comprendre, poursuit saint Chrysostome, puisque l'avare ne veut point d'autre Dieu que son avarice ou que son argent. Or, il n'est pas difficile de concevoir qu'on vende le Dieu véritable pour un Dieu prétendu, quand ce Dieu prétendu est le seul qu'on reconnaît, et à qui l'on est dévoué. Tout cela, chrétiens, ce sont des réflexions solides: mais, sans nous arrêter à ce point particulier, ni davantage insister sur la passion de l'intérêt, concluons de l'exemple de Judas trois choses qui regardent toute passion en général; et apprenons premièrement combien il est pernicieux de fomenter une passion dans notre cœur, et de s'y assujettir, puisqu'elle peut nous conduire aux plus grands désordres; secondement, de quelle importance il est de l'attaquer de bonne heure, et de l'étouffer dès sa naissance, puisque, lorsqu'elle s'est une fois établie et fortifiée, il faut une espèce de miracle pour la détruire et la surmonter; en troisième lieu, combien il est nécessaire de n'en épargner aucune, quelle qu'elle soit, et de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous pervertir et pour nous perdre. Trois maximes d'une conséquence extrême dans le règlement de notre vie. Plaise au ciel que je puisse bien les imprimer dans vos cœurs, et que vous sachiez dans la pratique en profiter!

Car j'en appelle d'abord à vous-même, mon cher auditeur, et je vous demande ce que peut la passion, ou, pour mieux dire, ce qu'elle ne peut point, quand elle s'est emparée d'un cœur? Quelles entreprises et quels desseins criminels ne lui inspire-t-elle pas? Elle a fait de Judas un apostat et un homicide; que ne fera-t-elle point de moi? Je n'ai qu'à rappeler ma conduite passée, et qu'à voir où m'a mené en mille rencontres une passion qui m'entraînait. N'est-ce pas là le principe de tous les déréglements de ma vie? Si j'avais été guéri de cette passion, je n'aurais pas fait cent démarches dont je n'ai que trop lieu maintenant de me repentir; je ne me serais jamais engagé en telles et telles habitudes; je ne serais jamais allé jusqu'à ces excès; ma raison s'y serait opposée, ma volonté en eût eu horreur; mais la passion m'a tout persuadé, et m'a fait franchir toutes les barrières qui pouvaient me retenir. Aussi, quand Dieu a voulu punir les hommes sur la terre, et les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment que de les livrer à leurs passions: *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* (*Rom.*, I). C'étaient des impies, dit saint Paul, parlant des philosophes païens; et c'est pour cela que Dieu les a abandonnés au gré de leurs désirs. Il ne les a pas livrés aux afflictions et aux adversités temporelles; au contraire, il les a comblés d'honneurs et de prospérités. Il ne les a pas livrés aux démons, ministres de sa justice, et les exécuteurs de ses vengeances: à qui donc? à eux-mêmes et à leurs passions déréglées: pourquoi? parce qu'une passion, répond saint Chrysostome, est pire qu'un démon, et que Dieu se tient plus vengé par ce démon intérieur et naturel, que par tous les démons de l'enfer. Et en effet, poursuit l'apôtre, de quelles passions ont-ils été esclaves? des plus brutales et des plus honteuses: *Tradidit illos in passiones ignominiæ* (*Ibid.*).

Or, ce que Dieu a fait au regard de ces infidèles par de si sales passions, il l'a fait au regard de Judas par la passion de l'inté-

rêt, et c'est ce qu'il fait encore tous les jours à notre égard par tant de passions différentes qui nous tyrannisent. Eh bien! dit Dieu dans l'ardeur de sa colère, vis donc et agis comme tu le voudras; suis le torrent qui t'emporte, et lâche impunément la bride à tes appétits les plus injustes et les plus désordonnés. Je t'avais jusqu'à présent arrêté par la force de ma grâce; mais je te laisse désormais la carrière ouverte. Puisque tu veux être pécheur, sois-le tout à fait; et puisque tu veux obéir à ta passion, qu'elle te maîtrise, et qu'elle te plonge dans tout ce qu'elle a de plus vicieux et de plus odieux. Car voilà, chrétiens, le vrai sens de cette terrible parole du docteur des nations: *Tradidit illos in passiones;* et voilà ce que le Sauveur fit entendre à Judas, lorsqu'après avoir tenté toutes les voies pour le ramener à son devoir, il lui permit enfin, ou sembla lui permettre d'exécuter son exécrable projet: *Quod facis, fac citius* (*Joan.*, XIII). Achève, perfide, achève ce que tu as médité et commencé. Depuis ce moment, ressentit-il la moindre peine au fond de son âme? hésita-t-il à se rendre auprès des pontifes conjurés contre le Fils de Dieu? disputa-t-il quelque temps sur la convention qu'ils firent avec lui, et vendit-il au moins chèrement la sacrée personne de Jésus-Christ? Montra-t-il quelque répugnance à conduire lui-même les soldats dans le jardin, et fut-il ému de la présence du Maître le plus aimable, de l'accueil qu'il en reçut, et de ce reproche si tendre: *Amice* (*Matth.*, XXVI), Mon ami, *Juda, osculo Filium hominis tradis* (*Luc.*, XXII)? Quoi! Judas, vous me trahissez, et c'est par un baiser? Ah! la passion soutient tout cela, dévore tout cela, l'endurcit sur tout cela. Vous en êtes effrayés; mais, chrétiens, n'y a-t-il eu qu'un Judas où la passion ait produit de si damnables effets; et combien voyons-nous encore dans le christianisme d'hommes passionnés vendre Jésus-Christ, le trahir, le sacrifier à leurs aveugles convoitises? Supposez les crimes les plus énormes et les plus monstrueux attentats: l'homme en devient capable dès que la passion le gouverne. Supposez l'homme le plus vertueux et le plus attaché à ses devoirs; dès que la passion commencera à le solliciter, et qu'il lui prêtera l'oreille, il est en danger, et dans le danger prochain d'une ruine entière de sa conscience et de son âme. La raison est que le caractère de la passion est de n'avoir point de bornes. Car les bornes que Dieu nous a prescrites ne peuvent nous être appliquées que par deux règles, qui sont la raison et la foi. Or, le propre de la passion est de prévenir la raison et la foi, et que, les prévenant, elle prend l'avantage sur l'une et sur l'autre, et rend inutiles toutes leurs lumières.

Quel remède, mes chers auditeurs? Celui même que je vous ai marqué dans la seconde maxime, et que je trouve si bien exprimé dans ces belles paroles de l'Ecriture: *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram* (*Ps.* CXXXVI); Bienheureux celui qui écrasera les petits contre la pierre. Expressions figurées; et voici, selon saint Augustin, ce qu'elles nous représentent. Ces petits, remarque ce saint docteur, sont les passions de l'homme qui commencent à naître, et qui n'ont pas encore pris leur accroissement. Or, c'est alors que nous devons les écraser, les briser, les mortifier, parce qu'elles sont faibles, et qu'il est par conséquent beaucoup plus aisé de les vaincre et de s'en défaire. Mais, si nous leur permettons de s'établir et de se fortifier, si nous les laissons se former en habitudes, dans peu nous n'en serons plus maîtres, et, jusqu'au dernier soupir de notre vie, elles nous tiendront sous le joug, et nous feront éprouver leur malheureuse et cruelle domination: *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram.*

Ce que je dis, au reste, mes frères, regarde toutes les passions, sans en excepter aucune. Pourquoi? parce qu'il n'en faut qu'une pour faire en nous d'étranges ravages, et qu'une seule peut nous égarer de la voie du salut et nous damner; parce qu'il n'en faut qu'une pour susciter toutes les autres, autant qu'elles peuvent lui être utiles et servir à ses fins; parce que celle dont nous nous défions peut-être le moins est justement celle dont nous avons le plus à craindre et qui souvent a des suites plus funestes. Troisième et dernière maxime non moins incontestable que les deux premières. Judas n'était ni ambitieux, ni impudique, ni sensuel, ni emporté; l'Evangile ne lui attribue aucun de ces vices: mais il était intéressé, et ce fut assez pour l'engager dans l'intrigue la plus criminelle et la plus sacrilége conspiration. C'est donc fort mal raisonner que de dire: Je n'ai qu'une passion, et Dieu m'a fait la grâce d'être, du reste, peu sujet aux passions ordinaires qui règnent dans le monde: c'est comme si je disais: Je n'ai qu'une maladie mortelle; et que, me croyant en sûreté, je n'usasse contre cette maladie de nulle précaution. Mais, dès que c'est une maladie mortelle, pourrait-on me répondre, cela ne suffit-il pas, et ne devez-vous pas prendre tous les soins nécessaires pour en arrêter le cours? Car, dans le fond, qu'importe que ce soit de plusieurs maladies compliquées ensemble, ou d'une seule, que vous mouriez, si vous venez en effet à mourir? Disons de même, chrétiens, par rapport à la passion: c'est une maladie de l'âme, et une maladie qui peut nous donner la mort; en faut-il davantage, et qu'importe que d'autres l'accompagnent ou qu'elle agisse seule? qu'importe que ce soit celle-ci ou celle-là, si nous périssons par celle-ci aussi bien que par celle-là, et s'il y a dans chacune séparément un poison assez malin et assez contagieux pour éteindre dans nous tous les principes de la vie?

Quelle prière faut-il donc faire plus souvent et plus ardemment à Dieu, que celle du prophète royal? *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi* (*Psal.* LXXIII). Ah! Seigneur, je le reconnais devant vous et je le confesse,

j'ai mérité mille fois, en me révoltant contre vous, de ressentir la révolte de mes passions contre moi-même. Ce sont des bêtes féroces qui m'agitent, qui me tourmentent ; et il est bien juste qu'une âme qui n'a pas voulu obéir à votre loi ne soit pas elle-même obéie par ses propres convoitises. Mais, après tout, mon Dieu, si vous avez à me châtier, que ce ne soit pas en me livrant à leurs désirs insensés : *Ne tradas*. Que j'aie de leur part des combats à soutenir; que j'aie, pour leur résister, des efforts à faire, et de grands efforts; que je sois obligé, pour ne pas succomber à leurs attaques, de vivre dans une attention continuelle sur moi-même et dans un renoncement perpétuel à moi-même : c'est une peine qui m'est due, et, tant que j'en serai là et que vous voudrez m'éprouver par là, je ne penserai qu'à me soumettre et qu'à bénir votre souveraine justice. Mais, Seigneur, si jamais vous allez plus avant, et que dans cette guerre intestine vous m'abandonniez à ces ennemis de mon salut, que sera-ce de moi? Tout autre châtiment, mon Dieu, je l'accepte de votre main. Vous en avez de toutes les sortes, et, quel que soit celui que vous choisirez, je m'y soumets : mais ce fatal abandonnement à mes passions, c'est, si je l'ose dire, Seigneur, à quoi je ne puis consentir; c'est sur quoi je ne cesserai point d'implorer votre miséricorde et de vous adresser mes vœux : *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi*. Ce ne seront point, chrétiens, des vœux stériles et sans fruit, pourvu qu'ils soient sincères. Dieu les écoutera; prenons confiance, et gardons-nous de l'autre malheur de Judas. La source de son crime, ce fut la passion; mais le comble et la consommation de son crime, ce fut son désespoir, comme vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas surprenant que l'attentat commis contre la personne de Jésus-Christ ait été la cause de la réprobation de Judas; car, selon que saint Chrysostome l'a très-judicieusement remarqué, un homme perdu, un homme réprouvé de Dieu est quelque chose de bien moins qu'un Dieu trahi et un Dieu vendu. Mais ce qu'il y a de plus étrange et de plus effrayant pour nous, c'est qu'un apôtre de Jésus-Christ se soit porté jusqu'à cette perfidie, et que, par une telle perfidie, il soit tombé dans l'affreux état d'une damnation éternelle. Voilà ce que nous pouvons regarder comme un abîme des jugements de Dieu. Ces deux termes d'apôtre et de réprouvé, joints ensemble et néanmoins si opposés, sont capables de jeter la terreur dans tous les esprits. Car qu'est-ce qu'un apôtre ? un élu de Dieu, un ministre de Jésus-Christ, un dépositaire de ses secrets, un dispensateur de ses mystères, un prédicateur de son Evangile, un prince de son Eglise, un pasteur de son troupeau, un homme rempli des plus riches dons de la grâce. Et qu'est-ce qu'un réprouvé? l'abomination de Dieu, l'objet de la colère et de la vengeance de Dieu, une victime de l'enfer, un vase d'ignominie, selon l'expression de saint Paul, un homme frappé de la malédiction du ciel et livré à sa plus rigoureuse justice. Or, qui peut sans effroi voir tout cela réuni dans un même sujet? La réprobation d'un homme, quel qu'il soit et en quelque état que je me le figure, est sans doute bien terrible; celle d'un juste qui, de l'état de grâce où il était élevé tombe dans l'état de perdition, est encore beaucoup plus affreuse : que sera-ce de la réprobation d'un disciple du Sauveur, qui, de l'éminence du trône apostolique, si je puis parler de la sorte, est précipité dans un feu qui ne s'éteindra jamais, et condamné à un opprobre que rien jamais ne pourra effacer ?

C'est là toutefois, mes frères, que s'est terminée la trahison de Judas. Elle en a fait d'abord un apostat, son apostasie l'a conduit au désespoir, son désespoir lui a inspiré la pensée d'attenter lui-même à sa propre vie ; et cette mort pleine d'horreur, en mettant le comble à son crime, a mis le comble à la damnation de son âme, et doit être suivie d'une éternité de supplice. Encore une fois, n'est-ce pas là qu'il faut s'écrier avec le maître des gentils : *O altitudo* (*Rom.*, XI)! O profondeur impénétrable! et jamais cette parole fut-elle mieux appliquée et vérifiée plus à la lettre? car une profondeur suppose une élévation : or, que concevons-nous, dans l'ordre du salut et de la grâce, de plus relevé que l'apostolat; et, par conséquent, que pouvons-nous concevoir de plus profond et de plus bas que la chute et la réprobation d'un apôtre ? *O altitudo!* O profondeur! mais de quoi? non pas des richesses de la miséricorde et de la bonté de Dieu, mais des trésors de la justice et de la colère de Dieu : *O altitudo divitiarum* (*Ibid.*)! Car Dieu a des trésors de colère comme des trésors de bonté, et les uns et les autres sont également des trésors de sagesse et de science : *Sapientiæ et scientiæ Dei* (*Ibid.*), parce que Dieu n'est pas moins sage ni moins éclairé en réprouvant qu'il l'est en prédestinant. Il a voulu nous découvrir ces trésors de colère dans la personne de Judas, pour nous apprendre à les craindre et à nous en garantir. Voyons donc encore plus en détail les circonstances de la réprobation de ce malheureux.

Après avoir traité avec les princes des prêtres, il renonce à Jésus-Christ et à sa compagnie, d'où vient qu'il est appelé par saint Ambroise le chef des apostats : *Apostatarum caput* (*Ambros.*); et que, selon le cardinal Pierre Damien, tout ce qu'il y a de chrétiens qui perdent la foi et qui apostasient, sont comme les descendants et la postérité de Judas : *Judæ execranda progenies* (*Petr. Dam.*). Et ne fallait-il pas en effet qu'il portât dès lors le caractère des réprouvés, puisqu'au moment qu'il communia de la main du Fils de Dieu, il fut possédé du démon, qui entra dans lui : et c'est ce que saint Jean nous déclare expressément : *Et post buccellum introivit in eum Satanas* (*Joan.*, XIII). Or, qu'était-ce, mes frères, demande saint Cyrille d'Alexandrie, qu'un homme qui venait tout à la fois de recevoir dans son cœur Satan et Jésus-Christ : Satan, pour l'y faire

régner; et Jésus-Christ, pour l'y faire mourir : Satan à qui il donnait dans lui-même un empire absolu; et Jésus-Christ, qu'il y crucifiait : Satan qu'il exaltait au-dessus de Jésus-Christ; et Jésus-Christ, qu'il lui présentait comme une victime, et qu'il lui sacrifiait? n'était-ce pas là le sceau de la réprobation? n'en était-ce pas le dernier terme?

Mais cette réprobation, après tout, ne fut pas l'effet nécessaire, ni du sacrilége de Judas, ni de son apostasie, ni de sa trahison. Car, après avoir abandonné Jésus-Christ, après avoir trahi Jésus-Christ, après l'avoir livré au pouvoir des Juifs, il y avait une ressource pour lui dans la miséricorde de Dieu; et, s'il eût bien ménagé les grâces qui lui restaient, il pouvait encore rentrer dans la voie de la justification, et par là même dans la voie du ciel. Que ne fit point le Fils de Dieu pour l'y rappeler? Comment lui parla ce divin Sauveur, et quels retours ne lui donna-t-il pas occasion de faire sur lui-même? Mais le cœur de cet apostat et de ce traître s'était fermé pour jamais aux grâces divines; et de là son désespoir. Non pas qu'il ne reconnaisse son crime : au contraire, c'est parce qu'il le reconnaît, parce qu'il le déteste, mais par une fausse pénitence, qu'il se désespère. Il le reconnaît, mais il ne le reconnaît qu'à demi. Il le reconnaît comme une production de sa malice, mais il ne le reconnaît pas comme un sujet capable encore d'exciter la bonté de Dieu. Le voilà touché de repentir : *Pœnitentia ductus* (*Matth.*, XXVI); mais repentir, disent les Pères, qui outrage Dieu, bien loin de l'apaiser : pourquoi? parce qu'il procède d'un faux jugement, que Dieu est moins miséricordieux qu'il n'est juste; et parce que ce jugement faux et erroné, au lieu d'attendrir le pécheur pour Dieu et de le toucher d'un saint amour, ne lui inspire que de l'aversion et de la haine.

L'eussiez-vous jamais cru, mes chers auditeurs, que le démon, qui est l'auteur du péché, pût être l'auteur de la pénitence, et que la pénitence qui doit réconcilier l'homme avec Dieu, ne dût servir qu'à l'en éloigner? Voilà néanmoins le mystère qui s'est accompli dans Judas. Sa pénitence a été l'ouvrage du démon : c'est le démon qui la lui a suggérée, le démon qui lui en a donné les règles, le démon qui la lui a fait exécuter. Car tout y a été de son esprit. Ce fut une pénitence sincère, puisque Judas se repentit véritablement de son péché; ce fut une pénitence vive et affectueuse, puisqu'il conçut une sensible douleur de son péché; ce fut même une pénitence beaucoup plus efficace que ne le sont communément les nôtres, puisqu'il alla trouver les princes des prêtres, qu'il leur témoigna l'innocence de Jésus-Christ, et qu'il leur rendit l'injuste salaire qu'il avait reçu : *Pœnitentia ductus, retulit triginta argenteos* (*Ibid.*); mais avec toutes ces qualités, ce fut une pénitence de démon : comment cela? parce qu'elle ne fut pas animée de l'espérance chrétienne. Il y a près de six mille ans que tous les démons, dans l'enfer, font une pareille pénitence : ils reconnaissent toujours leur péché, et le reconnaîtront toujours, mais sans nul amour pour Dieu, ni nul sentiment de confiance en Dieu. Le grand artifice de l'esprit de ténèbres est de nous inspirer cette pénitence défectueuse, et de nous porter à faire par volonté ce qu'il fait par une sorte de nécessité.

Ainsi Judas proteste qu'il est pécheur, il s'en déclare publiquement : J'ai péché, dit-il, j'ai vendu le sang du juste : *Peccavi tradens sanguinem justum* (*Ibid.*). Mais ce n'est point assez, répond saint Bernard, de confesser que tu es pécheur; il faut confesser que Dieu est bon, et joindre cette confession de la miséricorde de ton Dieu à la confession de ton crime, parce que c'est dans ces deux confessions que consiste le retour à la grâce. Judas fait l'un, mais il laisse l'autre; et de là il se repent, mais il ne se convertit pas. Il jette dans le temple les trente deniers dont on a payé sa trahison, mais il n'a pas recours au trésor inépuisable de l'infinie bonté du Dieu qu'il a trahi; il jette le prix pour lequel il a vendu son maître, et il ne connaît pas le prix dont son maître l'a racheté : *Pretium reddit quo vendiderat Dominum*, ces paroles sont de saint Augustin, *non agnoscit pretium quo redemptus est a Domino* (*Aug.*). Enfin, confus et interdit, n'espérant rien de la part de Dieu, il se tourne contre soi-même; et, dans l'horreur qu'il conçoit de lui-même, il devient lui-même son propre bourreau. Les pharisiens et les scribes l'avaient renvoyé, et lui avaient dit en le renvoyant, qu'ils ne se mêlaient point de ce qui le regardait, et qu'ils n'y prenaient aucun intérêt : Que nous importe? c'est à vous de voir ce que vous avez à faire : *Quid ad nos? tu videris* (*Matth.*, XXVII). Il y pourvoit en effet, mais de la manière que lui dicte son aveugle fureur. Il se croit indigne de vivre, il se condamne à la mort : mais à quelle mort? à la plus infâme. De la même main dont il a reçu le prix du sang : *Pretium sanguinis* (*Ibid.*), il forme le nœud qui doit finir le cours de ses années et lui ravir le jour. Il meurt, et, expirant par un nouveau crime, il laisse sa mémoire en exécration à tous les siècles : *Et suspensus crepuit medius* (*Act.*, I).

Tel fut le sort de cet apôtre, déchu de son apostolat, et dépouillé de toutes les grâces qui y étaient attachées. Or, là-dessus, mes frères, que de réflexions à faire, que de conclusions à tirer, que de résolutions à prendre! Appliquons-nous bien à cet exemple, pour le considérer et l'étudier. C'est l'exemple d'un réprouvé; mais l'exemple d'un réprouvé peut être pour nous une leçon aussi salutaire que les exemples des saints, et la vue des damnés peut nous servir à connaître les voies de notre prédestination. Judas s'est perdu aux côtés de Jésus-Christ, et au milieu des apôtres; il n'y a donc plus d'état dans le monde qui soit assuré, il n'y a donc plus de lieu où l'on soit à couvert du péril; on peut donc se damner jusque dans les plus saintes professions, on ne peut donc plus compter sur rien. Et en effet, sur quoi compterais-je? Est-ce sur les grâces de Dieu? Judas en a eu

de plus abondantes que moi. Est-ce sur l'usage des sacrements? Judas a vécu et conversé avec l'auteur même des sacrements ; il a mangé à la table de Jésus-Christ, et y a eu la même part que les autres disciples. Est-ce sur ma pénitence? Judas en a fait une infructueuse , et puis-je me promettre que la mienne aura plus de mérite et plus de pouvoir auprès de Dieu? Sur quoi donc, encore une fois, ferai-je fond ? Ah ! Seigneur, mon plus solide appui sera la crainte de vos jugements ; car voilà par où vous voulez que le juste se soutienne, aussi bien que le pécheur, et c'est en cela que votre grâce est admirable , d'avoir fait de la crainte, dont le propre est d'ébranler , l'affermissement de toutes les vertus. Il n'appartenait qu'à vous, ô mon Dieu ! de lui donner une qualité si rare et si excellente. Dans l'ordre naturel , la crainte affaiblit ; mais , dans l'ordre du salut, elle fortifie ; et c'est par cette raison , remarque saint Ambroise, que le Fils de Dieu a souffert Judas, et qu'il l'a admis au nombre de ses disciples ; car ce choix n'a pas été sans un dessein particulier de la Providence : *Eligitur Judas , non per imprudentiam , sed per Providentiam* (*Ambr.*). Dieu a voulu que sa chute nous fût une preuve sensible de cette grande vérité, que nous devons opérer notre salut avec tremblement : *Cum metu et tremore* (*Philip.* , II). Le premier ange nous avait déjà servi sur cela d'exemple, en se pervertissant; mais son exemple, dit saint Bernard, n'était pas assez sensible pour nous. Le premier homme nous en avait donné un témoignage plus touchant, en se perdant lui-même, et toute sa postérité avec lui, dans le paradis terrestre ; mais c'était un témoignage trop éloigné de nous : il en fallait un qui nous fût plus présent, et qui nous fit voir que, dans le christianisme même, où la grâce abonde , et dans les sociétés du christianisme les plus régulières et les plus parfaites, il y a toujours des dangers et des écueils à éviter. Or, c'est de quoi nous avons la plus évidente conviction dans la personne de Judas ; et si nous présumons encore des miséricordes de notre Dieu, si nous oublions ses jugements redoutables , pour nous entretenir dans une vaine confiance, si nous négligeons l'affaire du salut, et que nous nous en reposions sur la providence du Seigneur, qui ne manque point aux hommes en cette vie, n'est-ce pas un aveuglement criminel, et une témérité sans excuse?

Mais devons-nous tellement craindre, que nous bannissions de notre cœur toute espérance? A Dieu ne plaise, chrétiens ! craignons, mais d'une crainte filiale. Or, cette crainte des enfants, bien loin d'exclure l'espérance, la demande, au contraire, et la suppose comme une compagne inséparable. Judas a désespéré , et c'est son désespoir qui a consommé sa condamnation ; d'où il s'ensuit qu'il n'y a donc point de désordre, point d'habitude si invétérée , où il soit permis de se défier de la bonté divine, et de n'en plus attendre de grâce. Quand je serais aussi coupable et même plus coupable que Judas, tant que je suis sur la terre, je suis toujours dans la voie ; et tant que je suis dans la voie, Dieu veut que je le regarde comme ma fin, et que j'y aspire. Mais comment pourrais-je aspirer à ce que je n'espère plus? David était devenu adultère ; David, à son adultère, avait ajouté l'homicide ; David avait scandalisé tout son peuple ; David avait abusé de tous les dons de Dieu ; mais entra-t-il pour cela dans le moindre sentiment de désespoir? Que dis-je? plus il se reconnut criminel , plus il ranima son espérance, plus il la redoubla. Avant son péché , il appelait Dieu son seigneur, son souverain, son roi ; mais, depuis son péché, il usa d'un nom plus engageant et plus tendre, et commença de l'appeler sa miséricorde : *Deus meus* , *misericordia mea* (*Psal.* LIX) ; car, selon la pensée de saint Augustin, étant pécheur devant Dieu , il ne trouva point de terme plus propre pour exprimer ce que Dieu lui était, et lui voulait être : *Non invenit quid appellaret Dominum, nisi misericordiam suam* (*Aug.*). D'où ce saint docteur conclut, en s'écriant : *O nomen sub quo nemini desperandum!* O le grand nom ! mes frères ; nom qui condamne toutes les défiances des hommes, et qui nous apprend que personne, qui que nous soyons, ne peut, sans faire outrage à Dieu, se croire hors d'état de retourner à lui, et d'en obtenir une pleine rémission.

Pécheurs, qui m'écoutez, comprenez ce que je dis, et ne l'oubliez jamais : ce qui a damné Judas, ce n'est point proprement la trahison qu'il avait commise, mais le désespoir où il s'abandonna après sa trahison ; car, sans ce désespoir, tout traître qu'il était, il pouvait néanmoins encore se sauver. S'il eût espéré, sa trahison même eût pu servir à sa justification, en servant à exciter sa pénitence et sa contrition. Son malheur est de s'être persuadé qu'il n'y avait plus de pardon pour lui, et voilà ce qui perd tous les jours les grands pécheurs du monde. Les pécheurs ordinaires se perdent par un excès de confiance ; mais les libertins et les impies déclarés se perdent par un défaut de confiance. Les uns périssent parce qu'ils espèrent trop, et les autres parce qu'ils n'espèrent point du tout. Car, voici la plus dangereuse illusion de l'esprit séducteur, qui ne cherche qu'à nous attirer dans le précipice par quelque voie que ce puisse être. Avant le péché il nous donne de la confiance, et il nous l'ôte après le péché, c'est-à-dire qu'il nous donne de la confiance quand elle nous peut être préjudiciable, et qu'il nous l'ôte quand elle nous est salutaire et nécessaire. De même, avant le péché, il nous ôte la crainte des jugements de Dieu ; mais il nous la rend après le péché, et nous la rend au double. De sorte, si je puis le dire, qu'il nous fait comme une espèce de restitution, en nous rendant après le péché ce qu'il nous avait ôté avant le péché. Mais , je me trompe; il ne nous rend point ce qu'il nous ôte , et il ne nous ôte point ce qu'il nous donne; car il nous rend après le péché une fausse crainte, au lieu de la crainte véritable et religieuse qu'il nous a ôtée avant le péché ; et, ne nous

ayant donné qu'une confiance présomptueuse avant le péché, il nous ôte après le péché la vraie confiance, qui pourrait nous retirer de notre égarement, et nous ramener à Dieu.

Ah! pécheurs, encore une fois, qu'il est important que vous conceviez bien ceci, et que vous y fassiez une sérieuse attention! Si vous saviez espérer en Dieu, tout pécheurs que vous êtes, j'oserais vous répondre de votre salut; car, si vous saviez espérer, vous espéreriez chrétiennement : c'est-à-dire que, malgré la multitude et la grièveté de vos offenses, vous espéreriez assez pour vous toucher, assez pour vous inspirer un saint désir de rentrer en grâce avec Dieu, assez pour vous en faire prendre la résolution et l'unique moyen, qui est la pénitence; assez pour vous soutenir, pour vous consoler, pour vous encourager dans votre retour, mais non point assez pour vous endurcir dans vos désordres, et pour vous confirmer dans vos habitudes vicieuses. C'est-à-dire que, ne perdant jamais l'idée de la miséricorde divine, et qu'au milieu des dérèglements de votre vie, rappelant le souvenir de cette bonté souveraine qui s'intéresse encore pour vous, qui vous ouvre son sein, qui vous tend les bras, qui vous invite et qui vous promet une prompte et entière abolition, dès que vous voudrez revenir, et que vous le voudrez bien, vous vous sentiriez émus jusque dans le fond de l'âme, pénétrés, attendris, piqués de reconnaissance envers le meilleur de tous les maîtres, confus de vos ingratitudes, et indignés contre vous-mêmes, déterminés à tout pour profiter de la grâce qui vous est offerte, et pour achever l'ouvrage de votre conversion. Plaise au ciel que ce soit là le fruit des saintes vérités que je viens de vous annoncer! plaise au ciel que tout ce qu'il y a de pécheurs dans cet auditoire, prosternés devant Dieu, et humiliés au pied de cet autel, commencent dès aujourd'hui à mettre en œuvre cette espérance si avantageuse et si efficace que je leur prêche! Allons, mes frères, et ne différons plus; le Seigneur nous attend, et il est prêt à nous recevoir. Nous sommes chargés de crimes, et c'est justement ce que nous devons d'abord confesser en sa présence : *Peccavi, tradens sanguinem justum.* Oui, Seigneur, j'ai péché, et le perfide qui vous a vendu, a-t-il plus péché que moi? J'ai déshonoré votre nom, j'ai violé votre loi, j'ai abusé de vos grâces, j'ai négligé vos sacrements, et combien de fois peut-être les ai-je profanés? J'ai sacrifié mon âme à mes passions, cette âme que vous aviez rachetée de votre sang : *Tradens sanguinem justum.* Je ne viens donc point m'excuser, mon Dieu; je viens plutôt m'accuser comme Judas, mais, du reste, dans un autre sentiment que Judas. *Peccavi :* J'ai péché contre vous; mais je ne cesserai point pour cela d'espérer en vous; j'ai péché, mais comme votre miséricorde est au-dessus de vos jugements, elle est au-dessus de tous mes péchés, et au-dessus de tous les péchés du monde; j'ai péché, mais plus j'ai péché, plus ma douleur augmente; et plus mon repentir est vif, plus vous êtes disposé à me pardonner. Dans cette confiance, je vous réclamerai, et vous m'écouterez; je vous adresserai mes vœux, et vous les agréerez; je travaillerai à vous satisfaire, je vous vengerai de moi-même, et vous me préserverez de vos vengeances, pour me recevoir parmi vos élus, et me faire part de votre gloire, où nous conduise, etc.

EXHORTATION III.

Sur le reniement de saint Pierre.

Et post pusillum, rursus qui adstabant, dicebant Petro : Vere ex illis es; nam et Galilæus es. Ille autem cœpit anathematisare et jurare : Quia nescio hominem istum quem dicitis.

Quelque temps après, ceux qui se trouvèrent là dirent à Pierre : Assurément vous êtes de ces gens-là; car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations, et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là dont vous me parlez (*S. Matth., ch.* XIV).

N'était-ce donc pas assez pour le Sauveur du monde qu'un de ses apôtres l'eût trahi et vendu, et fallait-il que, dans son affliction, il eût encore la douleur de voir le prince même des apôtres le renoncer, et d'entendre celui qu'il destinait à être un jour le souverain pasteur des fidèles, le charger d'anathèmes, et le blasphémer? Providence de mon Dieu, vous le permîtes ainsi, selon les décrets éternels de cette justice impénétrable dont nous devons adorer les jugements sans entreprendre d'en découvrir le fond et de les examiner. Quoi qu'il en soit, cette colonne sur laquelle devait porter le saint édifice de l'Eglise fut ébranlée; Pierre tomba, et nous donna tout à la fois dans sa chute, et un exemple sensible de la fragilité humaine, et une triste image de ce qui se passe tous les jours parmi nous. Car, au milieu du christianisme, combien de chrétiens renoncent tout de nouveau Jésus-Christ; mais, avec cette différence bien essentielle et bien funeste pour nous, que Pierre ne renonça son maître que dans une rencontre, et que par une prompte pénitence il prévint les suites malheureuses de son infidélité, au lieu que nous renonçons ce Dieu sauveur habituellement, constamment, et que par là nous nous exposons à en être renoncés nous-mêmes? En deux mots, qui comprennent tout le sujet de cet entretien, Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens : ce sera la première partie; et les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ : ce sera la seconde. Deux vérités affligeantes que je prends ici occasion de traiter, et qui pourront vous engager à faire un retour salutaire sur vous-mêmes : commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce fut sans doute un changement bien subit et bien étrange que celui de Pierre; ce fut une faiblesse bien condamnable, lorsque, voyant Jésus-Christ entre les mains des Juifs, et craignant d'être arrêté lui-même comme son disciple, et enveloppé dans le même sort, il ne se contenta pas de méconnaître publiquement ce divin Sauveur, mais qu'il en vint jusqu'aux imprécations et aux serments. Était-ce là cet homme auparavant

si résolu, ainsi qu'il le protesta plus d'une fois, et si déterminé à perdre la vie plutôt que d'abandonner jamais le Fils de Dieu? *Etiam si oportuerit me mori, non te negabo* (*Matth.*, XXVI). Etait-ce cet apôtre si ferme et si intrépide, qui seul dans le jardin s'était présenté au combat contre une multitude de gens armés, et qui n'attendait qu'un ordre de son maître pour se jeter au milieu d'eux? *Domine, si percutimus in gladio* (*Luc.*, XXII)? Après de si belles démonstrations, après une conduite si hardie et des sentiments si généreux, une parole l'étonne, une simple fille le fait trembler; dans le trouble où il entre, et la frayeur dont il est saisi, il devient blasphémateur et parjure; il renonce son Dieu et sa foi : *Nescio hominem istum* (*Matth.*, XXVI). De dire qu'en ce moment la grâce lui avait manqué, ce serait renouveler une erreur proscrite dans l'Eglise, et flétrie de ses censures : mais disons avec plus de vérité que, dans cette fatale conjoncture, il manqua à la grâce, qui pouvait le confirmer et le soutenir. De dire que sa chute fut une suite et le juste châtiment de sa présomption, c'est la pensée de tous les Pères et de tous les interprètes, autorisée par l'Evangile, et fondée sur l'oracle du Saint-Esprit. Mais, sans rechercher la source de son désordre, considérons le nôtre, et confondons-nous d'avoir tant de fois nous-mêmes renoncé Jésus-Christ, et de le renoncer peut-être encore tous les jours. Vous me demandez comment, et je vais vous l'expliquer.

C'est une plainte que faisait saint Paul écrivant à Tite, son disciple, et déplorant la conduite de quelques chrétiens, fidèles tout à la fois et infidèles; fidèles dans les paroles, mais infidèles dans la pratique et dans les œuvres : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (*Tit.*, I). Il est vrai, disait ce docteur des nations, ils parlent comme nous; mais ils n'agissent pas comme nous : ils confessent comme nous Jésus-Christ, fils de Dieu et vrai Dieu; mais ils n'observent pas comme nous sa loi; et par leurs mœurs ils blasphèment, non plus ce qu'ils ignorent, mais ce qu'ils connaissent et ce qu'ils croient. Or, tel est le déplorable désordre où nous sommes tombés dans le christianisme, et voilà comment le monde même chrétien a renoncé et renonce sans cesse Jésus-Christ. Renoncement le plus universel, et renoncement le plus criminel. Développons ces deux points, qui nous donneront bien lieu de gémir, pour peu que nous soyons sensibles aux intérêts de la sainte religion que nous professons.

Renoncement le plus universel : car à quoi ne s'étend-il pas, et jusqu'où ne le porte-t-on pas? On le renonce, cet adorable et divin maître, en tout; c'est-à-dire qu'on le renonce dans sa vie et dans ses exemples, qu'on le renonce dans sa mort et dans sa croix, qu'on le renonce dans son Evangile et dans sa morale, qu'on le renonce dans ses sacrements, et en particulier dans le plus auguste et le plus saint de ses mystères, enfin qu'on le renonce jusque dans ses disciples et ses sectateurs. Et, pour en venir à la preuve, qu'est-ce que renoncer Jésus-Christ, ainsi que nous le devons présentement entendre? c'est tenir une conduite toute contraire à celle de Jésus-Christ; c'est suivre, dans l'usage ordinaire de la vie, des maximes et des règles incompatibles avec l'esprit de Jésus-Christ; c'est rejeter ce qu'il a recherché, fuir ce qu'il a aimé, négliger sans attention et sans soin ce qu'il nous a laissé de plus salutaire et de plus précieux, l'attaquer jusque dans ses membres, et faire de ses imitateurs, et de ce petit nombre de fidèles qui lui sont dévoués, le sujet, ou des plus malignes railleries, ou des plus violentes persécutions. Or, n'est-ce pas là comment le traitent une multitude innombrable de mondains, quoique éclairés des lumières de la foi, et nourris dans le sein de son Eglise? Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et qu'à les jeter autour de nous pour nous en convaincre; l'expérience ne nous en instruit que trop, et il serait à souhaiter que nous n'en eussions pas des témoignages si sensibles et si communs.

On le renonce dans sa vie et dans ses exemples. Il nous les a proposés pour modèles : et c'est à nous, aussi bien qu'à ses apôtres, qu'il a dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (*Joan.*, XIII) : Je suis venu et j'ai vécu parmi vous, afin que vous puissiez vous former sur moi, et que, par une sainte conformité de pratiques et d'actions, on pût me reconnaître en vous. L'Apôtre, dans le même sens, voulait que la vie de Jésus-Christ parût dans la vie des chrétiens, qui composent le corps mystique dont il est le chef : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II *Cor.*, IV). Et ce maître des gentils prenant pour lui-même ce qu'il enseignait aux autres, et se l'appliquant dans toute son étendue et toute sa force, croyait, sans perdre l'humilité chrétienne, pouvoir dire de lui : Ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus* (*Galat.*, II). Pouvons-nous parler de la sorte, et y a-t-il dans toute notre vie un seul trait qui ne soit pas directement opposé à la vie de Jésus-Christ pauvre et amateur de la pauvreté, de Jésus-Christ humble et amateur de l'humiliation et de l'obscurité, de Jésus-Christ ennemi du siècle et de ses fausses prospérités?

On le renonce dans sa mort et dans sa croix. Cette croix, selon le langage de saint Paul, a été une folie pour les gentils et un scandale pour les Juifs; mais, dit saint Chrysostome, elle est souvent pour nous l'un et l'autre tout ensemble : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes; et un scandale, quand nous sommes forcés de la porter : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes, parce que, bien loin de la rechercher en effet, nous mettons toute notre sagesse à la fuir et à ne rien souffrir; un scandale, quand nous sommes

forcés de la porter, parce que nous en faisons le sujet de nos révoltes intérieures et de nos murmures. Que Dieu nous envoie une affliction, et que par là il veuille nous associer à Jésus-Christ souffrant et crucifié, en quelle désolation ne tombons-nous pas? à quels excès, et quelquefois à quels désespoirs ne nous emportons-nous pas? On a beau nous dire que cette croix, cette peine qui nous arrive, est une portion de la croix du Sauveur, elle nous paraît insoutenable; et quoiqu'elle nous soit présentée de la main même du Fils de Dieu, quelque légère d'ailleurs qu'elle puisse être, au lieu de la recevoir avec respect, nous la rejetons avec horreur.

On le renonce dans son Evangile et dans sa morale. Il y a deux morales qui se contredisent formellement, la morale de Jésus-Christ, et la morale du monde. Parcourons les maximes de l'un et de l'autre, nous n'en trouverons point entre lesquelles il ne se rencontre une contrariété absolue. Selon la morale de Jésus-Christ, toute affection aux biens de la terre et aux richesses temporelles est réprouvée; et selon la morale du monde, il faut avoir, et avoir le plus qu'on peut, et avoir le plus tôt qu'on peut, et avoir comme on peut; il y faut tourner tous ses désirs et toutes ses réflexions, il y faut appliquer tous ses soins : car on ne vaut et l'on n'est heureux qu'autant qu'on se voit à son aise et bien pourvu. Selon la morale de Jésus-Christ, c'est une béatitude que d'être doux et débonnaire, que d'être pacifique et patient, que d'endurer les injures et de les pardonner; et, selon la morale du monde, c'est une lâcheté que de supporter la moindre offense. Il n'y a point là-dessus de ménagement à garder, il n'y a point de satisfaction qu'on ne doive exiger, point de paix qu'on ne doive pour cela troubler, point d'intérêt qu'on ne doive sacrifier. Autrement, ce serait se couvrir d'une tache ineffaçable, et se mettre dans un opprobre dont on ne se laverait jamais. Selon la morale de Jésus-Christ, nous n'entrerons point dans le royaume du ciel, si nous ne nous faisons petits comme des enfants; et, selon la morale du monde, c'est une bassesse de cœur que de ne travailler pas, autant qu'il est possible, à se distinguer, à se faire de la réputation, à s'attirer du respect, à s'établir dans l'autorité et dans le crédit, à se pousser dans les emplois, dans les dignités. L'ambition est une noblesse d'âme, et c'est n'avoir point d'honneur, que de ne se sentir pas piqué d'une si belle passion. Selon la morale de Jésus-Christ, l'état de ceux qui pleurent en cette vie, de ceux qui mortifient leurs sens, de ceux qui font pénitence, est préférable à tous les plaisirs et à toutes les joies du siècle; mais là-dessus quelle est la morale du monde, et à quoi nous porte-t-elle? à se divertir, à jouir du temps, à se procurer tous les agréments de la vie; à être des jeux, des compagnies, des spectacles, des repas, à ne se faire aucune violence, et à ne se gêner en rien. Il en est de même de tous les autres articles, qu'il serait trop long de parcourir en détail, et où la morale de Jésus-Christ et celle du monde ont des principes tous différents. Par conséquent, s'attacher à l'une, c'est renoncer à l'autre. Or, des deux, laquelle suivons-nous? quelles maximes débitons-nous dans les entretiens? à nous entendre parler, et à voir la manière dont nous nous comportons en tout, peut on se former quelque idée du christianisme, et si d'ailleurs l'on ne savait que nous en faisons une certaine profession, s'imaginerait-on jamais que nous avons été élevés à l'école de Jésus-Christ, et que nous croyons à son Evangile?

On le renonce dans ses sacrements, et surtout dans le plus auguste et le plus saint de ses mystères, qui est la divine eucharistie. Dans ce mystère adorable il se propose à nous comme l'objet de notre culte; mais, au lieu des honneurs qui lui sont dus, quels outrages ne lui fait-on pas? Point de respect en sa présence, point d'attention ni de recueillement; encore si l'on ne le déshonorait que par de simples dissipations et de simples immodesties; mais, jusque dans son sanctuaire, à quelles abominations n'en vient-on pas? quels discours y tient-on? Quels sentiments y conçoit-on? quelles scènes y donne-t-on? quels scandales y cause-t-on? Les hommages qu'on devrait lui rendre, on les rend à une idole mortelle, l'encens qu'on devrait lui offrir comme au vrai Dieu, on l'offre à une fausse divinité. Ce n'est pas tout : dans ce même mystère, dans ce sacrement où il réside en personne, il a voulu demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles, il s'est attendu que nous irions l'y visiter, et que, dans ces saintes et salutaires visites, il serait notre conseil, notre consolation, notre ressource: il nous a promis que nous trouverions tout en lui, et nous l'abandonnons comme s'il ne devait rien être pour nous. N'est-il pas étrange que ses temples soient si solitaires et si délaissés? A peine y voit-on quelques personnes s'entretenir avec lui; à peine y sommes-nous entrés à certains jours, que l'ennui nous prend, et que nous pensons à nous retirer. S'il n'y avait un précepte qui nous obligeât quelquefois d'y paraître, nous nous en absenterions durant les années entières. Il y a encore plus : c'est qu'il nous a donné ce sacrement de son corps et de son sang comme un pain, comme une nourriture, comme le soutien de nos âmes; mais ce pain de vie, nous ne le mangeons presque jamais; mais cette nourriture céleste, nous la négligeons, nous la rebutons, nous n'en usons qu'avec dégoût; mais ce soutien de nos âmes, souvent, par de sacriléges profanations, nous nous en faisons un poison; en sorte que ce qui devait être notre salut, devient notre mort. ainsi renversons-nous toutes les vues de Jésus-Christ, et abusons-nous de ses grâces contre lui-même et contre nous.

Enfin, on le renonce jusque dans ses disciples et dans ses sectateurs. Quoiqu'il n'y ait plus, comme autrefois, de tyrans qui persécutent l'Eglise de Jésus-Christ, il y a

néanmoins dans l'Eglise même une espèce de persécution moins sanglante, mais du reste non moins dangereuse, qu'ont à soutenir les vrais chrétiens. Il semble que ce soit une honte dans le monde de se conduire selon les principes de la religion, et d'en pratiquer les devoirs. Qu'une personnne prenne le parti de la piété, qu'elle en fasse une profession particulière; qu'une femme se détache de ses habitudes, et qu'elle se réduise à une vie moins mondaine, et plus conforme à l'esprit de l'Evangile; qu'un homme refuse de s'engager dans une affaire, parce qu'elle lui paraît délicate pour la conscience, et qu'elle blesse la pureté de la loi chrétienne, cela suffit pour être exposé à mille discours et à mille jugements : d'où il arrive que, comme, aux premiers siècles de l'Eglise, les fidèles qui confessaient Jésus-Christ étaient souvent dans la nécessité de se cacher, pour se mettre à couvert des arrêts et des violences de leurs persécuteurs, ceux maintenant qui veulent vivre selon les règles et la sainteté de la foi qu'ils professent, sont quelquefois dans une espèce d'obligation de dérober leurs pieuses pratiques et leurs bonnes œuvres à la connaissance du public, pour se garantir de la malignité des chrétiens même, et de leur mépris.

Voilà donc le renoncement le plus universel, et il est encore évident que c'est le renoncement le plus criminel. Car, comme la qualité d'apôtre dont Pierre était revêtu ne servit qu'à redoubler le crime de sa désertion, ainsi la qualité de chrétiens dont nous sommes honorés n'a point d'autre effet alors que de nous rendre plus coupables devant Dieu, et plus condamnables. Il est vrai, et il en faut convenir, tout ce qu'il y a eu d'infidèles ont renoncé Jésus-Christ; ils s'en sont hautement déclarés, et, quelque différents qu'ils fussent de secte et de religion, ils sont tous convenus en ce point de faire la guerre à cet Homme-Dieu : *Convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* (*Psal.* II.) Mais, après tout, il y a là-dessus une réflexion à faire, qui est essentielle : c'est que ces infidèles, qui se sont ligués contre le Fils de Dieu, ne le connaissaient pas pour ce qu'il était, et qu'ils n'y avaient pas la même créance que nous. Si donc, par exemple, les païens l'ont renoncé dans sa personne et dans sa divinité, c'est qu'en effet ils ne le regardaient pas comme un Dieu, et qu'ils traitaient les honneurs divins qu'on lui rendait, de superstition et de profanation. En cela ils étaient aveuglés, et malheureux dans leur aveuglement; ils étaient même coupables; mais du reste, tout coupables qu'ils pouvaient être, ils agissaient conséquemment, et péchaient autant par erreur que par une malice délibérée. Si les Juifs l'ont renoncé dans sa doctrine et dans sa loi, c'est qu'ils ne le prenaient pas pour le Messie et l'envoyé de Dieu, et que, trop prévenus en faveur de la loi de Moïse, ils rejetaient comme une loi supposée le nouvel Evangile qu'il leur annonçait. Car, dit saint Paul, s'ils avaient été persuadés qu'il leur parlait de la part de Dieu, et qu'il était Dieu lui-même, ils ne l'auraient pas crucifié. C'était opiniâtreté dans eux de ne pas écouter sa parole, confirmée par tant de miracles, et leur ignorance était inexcusable; mais enfin l'animosité qu'ils témoignèrent contre lui était une suite naturelle de cette ignorance; et ils ne se portèrent à de si cruels excès, que par un faux principe où ils pensaient être bien fondés. Si les hérétiques l'ont renoncé dans ses principaux mystères; et pour ne rien dire des autres, si les hérétiques de ces derniers siècles le renoncent dans le sacrement de ses autels, et s'ils refusent de l'y adorer, c'est qu'ils ne croient pas qu'il y soit réellement; ils se trompent, ils s'égarent et ils sont condamnables dans leur égarement, parce qu'ils s'obstinent contre les témoignages les plus certains; mais, après tout, selon leur intention, ce n'est pas à lui directement qu'ils s'attaquent, et ils ne manqueraient pas de lui rendre tout l'honneur qu'il mérite, du moment qu'ils viendraient à se détromper, et à s'apercevoir de l'illusion où ils sont engagés.

De là il nous est aisé de conclure que, de toutes les contradictions où l'on tombe à l'égard de ce Dieu sauveur, il n'en est point de plus injurieuse, ni par conséquent de plus criminelle que la nôtre; car, en même temps que nous le renonçons, soit dans sa vie et dans ses exemples par une vie toute profane et toute mondaine, soit dans ses souffrances et dans sa croix, par notre extrême délicatesse et nos sensualités, soit dans son Evangile et dans sa morale, par des maximes et une conduite formellement opposées, soit dans son adorable sacrement et le précieux sacrifice de son corps et de son sang, par nos négligences, nos irrévérences; soit dans ses disciples et ses sectateurs, par nos mépris et la malignité de nos jugements, nous savons néanmoins, ainsi que la foi nous l'enseigne, que sa vie et ses exemples nous doivent servir de règle; qu'il a souffert et qu'il est mort sur la croix, pour nous inspirer le détachement de nous-mêmes, et l'esprit de patience et de mortification; que son Evangile est une parole de vérité, et que sa morale contient nos plus essentielles obligations; qu'il est en personne dans son sacrement, ou plutôt que ce divin sacrement n'est autre chose que lui-même, vrai Dieu et vrai homme; enfin, que ses disciples et ses sectateurs sont ses élus, ses favoris, et qu'en s'attachant à lui ils ont pris le meilleur parti, et même le seul qu'il y ait à prendre. Or, savoir tout cela, et cependant le renoncer en tout cela, n'est-ce pas le traitement le plus indigne, et l'injure la plus outrageante?

Voilà ce que nous ne pouvons assez méditer, et c'est à quoi saint Paul exhortait les Hébreux à penser incessamment : *Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem* (*Hebr.*, II). Mes frères, leur disait ce grand apôtre, pensez à celui qui a souffert de la part des pécheurs une telle contradiction. Il ne leur dit pas qu'ils pensent aux affronts et aux outra-

gés que Jésus-Christ a reçus de la part des Juifs, ni à la violence du supplice dont ils le firent mourir, mais à la contradiction des pécheurs, parce que cette contradiction lui est mille fois plus sensible. Il ne leur dit pas seulement : Pensez-y ; mais, pensez-y continuellement : *Recogitate* : n'en perdez jamais le souvenir, parce que ce souvenir bien imprimé dans vos esprits, y produira des fruits infaillibles de conversion. Occupons-nous sans cesse nous-mêmes de cette pensée, conservons-la, entretenons-la dans notre cœur: *Recogitate.* A force de nous représenter souvent le désordre d'une contradiction qui dément toute notre foi, nous en concevrons de l'horreur, nous nous humilierons en la présence de Jésus-Christ, nous lui dirons : Ah ! Seigneur, il n'est que trop vrai, et je suis obligé de le reconnaître, à ma confusion, j'ai contredit votre loi, j'ai contredit vos actions je vous ai contredit en tout ce que vous avez voulu être pour moi ; et, en vous contredisant de la sorte, je me suis contredit moi même ; car il ne m'était pas possible d'être bien d'accord avec moi-même, tandis que j'étais en contradiction avec vous; et voilà ce qui a fait le trouble de mon âme. Si j'avais été tout à fait athée et sans religion, j'aurais eu du moins quelque sorte de paix dans les déréglements de ma vie; mais ce reste de foi que je n'ai point perdu, joint au désordre de ma conduite, a fait naître dans mon esprit des contradictions qui m'ont jeté en de cruelles inquiétudes. Ainsi, Seigneur, ou je dois me conformer désormais à vous, ou il faut renoncer à mon propre repos et à mon bonheur éternel : car que puis-je attendre en contredisant et en renonçant l'auteur de mon salut, sinon d'en être à jamais renoncé moi-même et réprouvé ? Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens, ç'a été le premier point; mais aussi les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ, c'est l'autre point, dont nous devons être d'autant plus touchés, qu'il y a plus de quoi nous intéresser.

DEUXIÈME PARTIE.

Quoique Pierre ait renoncé Jésus-Christ, ce n'est pas, dans le sens où je l'entends, une conséquence qu'il ait été renoncé de Jésus-Christ : Pourquoi ? parce que le repentir de cet apôtre suivit immédiatement son péché, et le rétablit promptement dans la grâce qu'il avait perdue. Vous savez comment le Sauveur se tourna vers lui et le regarda : *Et conversus Dominus, respexit Petrum* (*Luc.*, XXII). Vous savez quelle impression fit ce regard sur le cœur de ce disciple infidèle. Pierre en fut pénétré : il se reconnut, il se retira à l'écart, il pleura amèrement. Ses larmes effacèrent le crime que sa bouche avait commis en reniant son Maître, et bientôt sa douleur le remit auprès du Fils de Dieu dans l'heureux état d'où l'avait précipité une crainte immodérée : *Et, egressus foras, flevit amare* (*Ibid.*). Mais nous, mes frères, si nous renonçons Jésus-Christ, c'est souvent avec une obstination sans retour : nous demeurons dans cette disposition criminelle, nous y vivons, nous y mourons, et voilà pourquoi je dis que nous sommes aussi renoncés de Jésus-Christ. Je m'explique, et suivez-moi, s'il vous plaît.

C'est un secret de prédestination bien surprenant que Jésus-Christ, le Rédempteur et le Sauveur du monde, doive être un jour la ruine de plusieurs et servir à leur réprobation ; mais c'est un autre secret encore plus étonnant, que, de tous les réprouvés, il n'y en ait point pour qui Jésus-Christ soit le sujet d'une plus grande ruine et d'une plus grande damnation que pour les mauvais chrétiens. Toutefois ces deux secrets nous sont révélés par le Saint-Esprit. Car l'Evangile ne nous a pas seulement fait entendre que cette Homme-Dieu sera la perte éternelle d'un grand nombre d'hommes : *Positus est in ruinam multorum* (*Luc.*, II) ; mais il a ajouté que ce serait dans Israël, c'est-à-dire parmi le peuple de Dieu, parmi le peuple choisi de Dieu, parmi le peuple spécialement aimé de Dieu et favorisé de la connaissance de Dieu : *In Israel.* Or, quel est ce peuple ? le peuple chrétien, qui a succédé au peuple juif, et qui, selon saint Paul, tient maintenant la place des vrais Israélites. Pour mieux comprendre ceci, souvenons-nous d'une chose bien terrible qui doit arriver à la fin des siècles : c'est que le Fils de Dieu après avoir été renoncé par les hommes, les renoncera à son tour dans le jugement dernier, et que ce renoncement de la part de Jésus-Christ sera justement leur ruine et comme le sceau de leur réprobation, de sorte que le renoncement doit être mutuel et réciproque. Quiconqne aura renoncé Jésus-Christ, en sera renoncé; quiconque aura désavoué Jésus-Christ, en sera désavoué ; quiconque aura, pour ainsi parler, réprouvé Jésus-Christ, en sera réprouvé. Sa parole y est expresse : *Qui negaverit me, negabo eum* (*Matth.*, X). Dès le temps même que ce Dieu sauveur était sur la terre, il a commencé à vérifier cet oracle. Qu'a fait Jésus-Christ dans le monde, demande l'abbé Rupert ? Il a contredit et renoncé le monde : *Propterea se exhibuit mundo, ut contradiceret mundo* (*Rupert*). Voilà son emploi et sa mission. Il a contredit et renoncé les sensualités du monde ; il a contredit et renoncé l'orgueil du monde ; il a contredit et renoncé les convoitises du monde ; il a contredit et renoncé les vengeances, les perfidies, les injustices du monde; en un mot, toute sa vie n'a été qu'une contradiction et un renoncement perpétuel à l'égard du monde. Mais après tout, remarque saint Augustin, tous les arrêts qu'il prononçait alors contre le monde n'étaient que comminatoires. Ils sortaient de sa bouche et de son cœur, mais ils ne passaient pas outre. C'étaient des foudres qu'il faisait seulement gronder contre les pécheurs, sans les faire encore éclater sur eux. Mais, dans son dernier jugement, poursuit le même saint docteur, il les renoncera pour les perdre, pour les détruire, pour les ruiner. Ce ne sera plus de simples menaces ni de simples paroles; mais ce sera l'accomplissement et l'exécu-

tion de toutes ses paroles et de toutes ses menaces. Et comme il n'est rien de plus formidable que ses menaces et que ses paroles, jugeons de là combien à plus forte raison nous en devons craindre l'exécution et l'accomplissement. Autrefois David demandait à Dieu qu'il le préservât des contradictions du peuple : *Eripies me de contradictionibus populi* (*Ps.* XVII). Mais moi, mon Dieu, je vous demande toute autre chose. Je n'appréhende point les contradictions ni les jugements des hommes ; mais, pour les vôtres, je les crains souverainement. Que les hommes s'attachent à condamner ma vie et toute ma conduite, peu m'importe, pourvu que je ne sois pas condamné de vous. Car, que peuvent contre moi tous les peuples de la terre, si vous êtes pour moi, si vous vous déclarez pour moi, si vous vous joignez à moi ? Mais du moment que vous viendrez, en me renonçant, à me rejeter et à vous retirer de moi, me voilà perdu sans ressource et frappé d'une malédiction éternelle : *Qui negaverit me, negabo eum.*

Cependant, à qui est-ce que ce renoncement de Jésus-Christ sera plus funeste, et de tous les impies que le Fils de Dieu, comme dit saint Paul, exterminera dans son jugement, qui sont ceux contre qui il s'élèvera avec plus de rigueur? Ah! mes frères, ce sont ceux qui auront été dans Israël, mais qui n'auront pas vécu en Israélites ; ceux qui, ayant été éclairés de la foi, ne se seront pas mis en peine de suivre ses lumières, et qui, ayant connu Dieu, ne l'auront pas glorifié comme leur Dieu ; ceux enfin que nous comprenons sous le terme de mauvais chrétiens. La raison en est évidente, et la chose s'explique assez d'elle-même ; car il est juste, c'est la réflexion de Tertullien, que ceux qui auront été les plus rebelles à Jésus-Christ, sentent à proportion les plus rudes effets de ses vengeances. Il est de la droite équité, c'est la pensée de saint Chrysostome, que ceux qui lui auront montré plus d'ingratitude, en reçoivent aussi de plus rigoureux châtiments. Et il est de l'ordre, conclut saint Bernard, que ceux qui auront eu part aux avantages de sa loi, soient jugés selon toute la sévérité de sa loi. Or, entre les réprouvés, il n'y en aura point à qui tout cela convienne plus sensiblement ni plus incontestablement qu'aux mauvais chrétiens.

En effet, qu'appelons-nous mauvais chrétiens, sinon des hommes rebelles, par profession et par état, au Sauveur du monde, et dont par conséquent le Sauveur du monde doit se venger d'une manière plus éclatante? Souvenons-nous de la parabole et de la figure dont se servit là-dessus Jésus-Christ même parlant aux pharisiens. Il leur dit qu'il était la pierre angulaire sur laquelle devait porter tout l'édifice de notre salut, mais qu'ils l'avaient rebuté ; et pour leur faire concevoir à quoi ils s'étaient exposés par leur obstination : Quiconque, ajouta-t-il, ira heurter contre cette pierre, elle le brisera ; et sur qui que ce soit que tombe cette pierre, elle l'écrasera. Les pharisiens, au lieu de profiter d'un avertissement si salutaire, n'en devinrent que plus animés contre ce divin Maître ; et, selon l'expression de l'Evangéliste, leur ressentiment passa jusqu'à la fureur. Ne nous endurcissons pas de la sorte, mais détournons, par une sainte pénitence et un prompt changement de vie, l'affreux malheur dont nous sommes menacés. C'est à nous-mêmes que le Fils de Dieu prétendait parler, aussi bien qu'aux pharisiens. Il est pour nous-mêmes, comme pour eux, cette pierre mystérieuse, cette pierre fondamentale : or, Dieu nous déclare que si jamais elle vient à tomber sur nous, nous en serons accablés ; et d'ailleurs il est indubitable qu'elle y tombera, si nous continuons à faire de criminels efforts pour la rejeter. Combien y en a-t-il déjà qu'elle a brisés ? combien de grands de la terre ? combien de potentats et de monarques? Quand un Julien s'écriait dans l'extrémité de son désespoir : *Vicisti, Galilæe ;* Tu as vaincu, Galiléen ; ne confessait-il pas qu'il succombait sous le poids de la colère de ce Dieu vengeur, et que c'était son bras tout-puissant qui le frappait ? Combien de particuliers dans le christianisme ont éprouvé le même sort, ou sont en danger de l'éprouver bientôt?

Car, non-seulement ce sont des rebelles à leur Sauveur, mais des ingrats, d'autant plus condamnables en qualité de chrétiens, qu'ils ont été plus comblés de grâces. Abus de se persuader que Jésus-Christ, dans le jugement qu'il fera de nous, nous doive être plus favorable, parce que nous aurons eu plus de part à ses bienfaits et à son amour. C'est pour cela même, au contraire, qu'il se rendra plus inflexible à notre égard. Que disait-il à ces villes de Bethsaïde et de Corozaïm, lorsqu'il lançait contre elles ses anathèmes, parce qu'elles étaient demeurées dans leur aveuglement malgré ses miracles? Il leur reprochait que si des païens et des idolâtres eussent été témoins des mêmes merveilles, ils auraient pris le sac et le cilice pour faire pénitence, et par là même il leur annonçait qu'elles seraient plus sévèrement punies que ces idolâtres et ces païens. Or, qu'avait fait Jésus-Christ dans Bethsaïde, qu'avait-il fait dans Corozaïm, en comparaison de ce qu'il a fait dans nous et pour nous? Il ne visita qu'une fois Bethsaïde ; et combien de fois nous a-t-il honorés de ses visites intérieures? Il ne fit entendre qu'une fois sa parole dans Corozaïm, et ne l'avons-nous pas mille fois entendue ? Que répondra donc un chrétien, quand Jésus-Christ lui dira : Vois, malheureux, et compte toutes les grâces que tu as reçues de moi. Avec ces seules grâces, j'aurais converti dans le paganisme des nations entières, et tu n'en as pas été meilleur. A quoi t'ont servi tant d'avis, tant d'instructions, tant de connaissances, tant de bons sentiments, tant de moyens de salut? Tout cela me demande justice contre toi, et cette justice sera mesurée selon ma miséricorde : or, ma miséricorde pour toi n'a point eu de bornes : apprends quelle justice tu dois attendre.

(Sept.)

Justice d'autant plus redoutable pour nous, qu'ayant vécu dans la loi de Jésus-Christ, nous serons jugés selon la loi de Jésus-Christ. Quel titre de condamnation, et quel sujet de frayeur! y avons-nous jamais fait une réflexion sérieuse? Etre jugé selon la loi la plus sainte, selon la loi la plus pure, selon la loi la plus irrépréhensible! Tellement que cette loi de Jésus-Christ, qui devait être pour nous un fonds de mérite et un principe de vie, servira, contre l'intention de Dieu et de Jésus-Christ même, à notre réprobation et à notre perte. Ce n'est pas, au reste, que la loi de Jésus-Christ soit mauvaise en soi, ni que ce qui est bon en soi puisse être mauvais en nous : mais, dit l'Apôtre, c'est que la concupiscence et nos passions, dont nous nous laissons dominer, s'élèvent en nous contre cette loi, et qu'à l'occasion de cette loi qu'elles nous font violer, elles nous deviennent des sources plus abondantes de péché.

Voilà, mes chers auditeurs, ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de soin. Ne sommes-nous donc chrétiens que pour être un jour plus réprouvés? Cette glorieuse qualité que nous portons ne sera-t-elle pour nous qu'un caractère de damnation? A qui nous en pourrons-nous prendre, et qui en pourrons-nous accuser? Sera-ce Dieu, qui nous a donné un Sauveur, et qui nous a aimés jusqu'à livrer pour notre salut son Fils unique? Sera-ce ce Sauveur que Dieu nous a donné, ce Fils unique du Père, lequel a bien voulu quitter le séjour de sa gloire, et venir sur la terre pour travailler à l'ouvrage de notre rédemption? Reconnaissons que nous serons nous-mêmes les auteurs de notre ruine, et que nous ne pourrons l'imputer qu'à nous-mêmes. Dans le juste effroi dont nous devons être saisis, adressons-nous à ce même Sauveur que nous avons tant de fois renoncé, et qui veut bien encore nous recevoir malgré toutes nos infidélités. Ce n'est présentement qu'un Dieu de miséricorde : profitons de cette heureuse disposition, et ne laissons pas échapper un temps si favorable. Pleurons nos égarements passés : ce ne sera pas en vain, si nos larmes sont accompagnées d'une sainte résolution pour l'avenir. Faisons à Jésus-Christ la même protestation que Pierre; mais faisons-la avec plus d'humilité, et par là même avec plus d'efficace et plus de constance que ce disciple présomptueux : *Etiamsi oportuerit me mori, non te negabo* (*Matth.*, XXVI). Je suis un infidèle, Seigneur, ou plutôt je l'ai été, et ne le veux plus être. Vous êtes encore assez miséricordieux pour oublier toutes mes révoltes; et c'est ce qui m'attache à vous pour jamais : *Non te negabo*. Non, Seigneur, quoi qu'il arrive, et quoi qu'il m'en puisse coûter, je ne vous renoncerai plus. Que dis-je? et me suffit-il de ne vous plus renoncer? Il faut désormais me déclarer ouvertement pour vous; il faut, pour la juste réparation de tant de scandales, et pour l'honneur de votre loi, la professer hautement, la pratiquer exactement, l'accomplir parfaitement et dans toute son étendue. Il le faut malgré toute considération humaine; il le faut malgré tous les discours et tous les respects du monde : il le faut aux dépens de ma fortune, au péril de ma vie, au prix de mon sang : *Etiamsi oportuerit me mori*. J'en serai bien payé, Seigneur, et bien récompensé, puisque vous me promettez de me reconnaître devant votre Père, après que je vous aurai confessé devant les hommes, et de me mettre en possession de votre royaume, où nous conduise, etc.

EXHORTATION IV.

Sur le soufflet donné à Jésus-Christ devant le grand prêtre.

Hæc cum dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici?

Jésus ayant parlé de la sorte, un des soldats qui était à son côté lui donna un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre? (*S. Jean, ch.* XVIII).

Qu'avait donc répondu le Sauveur du monde, interrogé par le grand prêtre, et qu'avait-il dit qui méritât une si prompte punition, et qui dût lui attirer un tel outrage? Anne lui demandait compte de sa doctrine; et, pour la justifier devant ce pontife, il l'avait renvoyé à ses disciples, et voulait que sur ce point ils fussent appelés en témoignage. Etait-ce là un crime, et fallait-il pour cela l'insulter et lui meurtrir le visage d'un soufflet? Mais, chrétiens, ne raisonnons point ici selon les lois de la justice : elles y sont toutes violées; et le moyen que le bon droit eût quelque part dans un jugement où la passion domine, et l'une des plus violentes passions, qui est l'envie? Ce que nous devons uniquement considérer comme le sujet tout ensemble, et de notre admiration, et de notre imitation, c'est l'invincible constance du Fils de Dieu dans une conjoncture capable de déconcerter et de troubler l'homme le plus ferme et le plus maître de lui-même. Voilà ce qu'il avait prévu, et sur quoi il s'était déjà si clairement expliqué, quand il disait par la bouche de son prophète : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me* (*Isai.*, L) : Je n'ai point détourné mon visage pour me mettre à couvert des coups de mes ennemis, et de toutes les extrémités où ils se portaient contre moi. Voilà par où il a prétendu nous former nous-mêmes aux injures, et nous apprendre comment nous les devons recevoir. Leçon, mes chers auditeurs, si nécessaire dans le commerce de la vie! Recevoir les injures comme Jésus-Christ les a reçues, c'est-à-dire les supporter, et même les agréer : les supporter, en les recevant avec patience, et même les agréer en les recevant avec joie; les supporter sans en poursuivre la vengeance et sans éclater, et même les agréer, surtout en certaines rencontres, jusqu'à s'y exposer, et à les aimer. Que je m'estimerais heureux si je pouvais bien aujourd'hui vous imprimer l'un et l'autre dans le cœur! C'est le dessein que je me propose, et tout le partage de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle épreuve pour la patience de Jésus-Christ! un soufflet reçu, et reçu devant une nombreuse assemblée, et reçu comme un châtiment et une correction, et reçu de la main d'un soldat, d'un homme également méprisable, et par sa naissance, et par sa condition! Car toutes ces circonstances sont remarquables, et prenez garde encore s'il vous plaît. De qui s'agit-il, et de quoi s'agit-il? De qui, dis-je, s'agit-il? du Messie, de l'envoyé de Dieu, d'un Homme-Dieu, d'un Dieu. Et de quoi s'agit-il? de l'outrage le plus sanglant, d'une injure qui, parmi les hommes, est une insulte, est une flétrissure, est un opprobre et une ignominie. Le Sauveur du monde n'en pouvait-il pas tirer une vengeance éclatante? Ah! chrétiens, il n'a qu'à prononcer une parole, et le feu du ciel descendra pour foudroyer cet audacieux qui l'a frappé; il n'a qu'à prier son Père, et son Père, s'il est besoin, lui enverra des légions d'anges pour le seconder; il n'a qu'à mettre en œuvre, sa propre vertu, et elle fera des miracles pour sa défense. Je dis plus, et non-seulement il est en pouvoir de venger sur l'heure un tel affront, mais, selon toute la raison, il semble y être engagé, et le devoir. Car il est question de prévenir un scandale, ou de le réparer. On l'accuse d'avoir offensé le pontife, et blessé le respect dû à cette suprême dignité. C'est pour cela qu'on s'élève contre lui, et qu'on le maltraite. Le souffrira-t-il? mais ce sera autoriser le reproche qu'on lui fait, mais ce sera en quelque sorte justifier le traitement indigne qu'il reçoit, mais ce sera laisser impunément répandre une tache sur sa sainteté, dont on cherche à ternir l'éclat. Tout cela est vrai, mes chers auditeurs, et tout cela néanmoins ne le peut porter à se faire justice : pourquoi? parce que la justice qu'il se ferait, quoique juste et fondée sur le droit le plus certain, aurait toujours quelque couleur de ressentiment propre et de vengeance. Or, il veut détruire dans le cœur des hommes et dans leur conduite tout ressentiment et toute vengeance, et même toute couleur de ressentiment et de vengeance.

Ce n'est pas que la vengeance ne lui appartienne : car, en qualité de Dieu et de souverain maître, il a dit, et il a pu dire : *Mihi vindicta* (*Rom.*, XII). Mais, si elle lui appartient en qualité de Dieu, elle ne lui appartient pas en qualité d'homme. Or, étant homme et Dieu tout ensemble, il y avait à craindre que ce qui viendrait de Dieu ne fût imputé à l'homme; et parce qu'il était important que jamais l'homme n'entreprît de se venger, et qu'il n'eût pour cela aucun titre apparent, voilà pourquoi ce Dieu-Homme ne se venge pas lui-même. Il avait fait un miracle dans le jardin, en renversant d'une parole les soldats envoyés pour se saisir de sa personne : mais il l'avait fait avant qu'ils l'eussent attaqué, et qu'ils eussent porté les mains sur lui; c'est-à-dire dans un temps où l'on ne pouvait regarder ce miracle comme une vengeance. Maintenant qu'il a reçu l'injure, il demeure, pour ainsi dire, sans action. S'il faisait un nouveau miracle, il ferait redouter à ses ennemis sa toute-puissance; mais il aime mieux paraître faible, que de paraître agir avec aigreur et par passion. Si donc il répond à cet insolent qui l'outrage, ce n'est point en s'élevant, ni en se récriant, mais avec une modestie et une douceur que rien n'altère. Si j'ai mal parlé, lui dit-il, faites voir en quoi : sinon, pourquoi me frappez-vous? *Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo : si autem bene, cur me cædis* (*Joan.*, XVIII). Voilà où il s'en tient, et toute la satisfaction qu'il demande. Mais de prendre lui-même sa cause et ses intérêts, de rendre à l'injuste agresseur qui l'offense, mal pour mal, et de réprimer son audace par une punition exemplaire, c'est ce qu'il ne fera pas, parce que cette punition, ainsi que je vous l'ai fait remarquer, quelque légitime d'ailleurs et quelque équitable qu'elle fût, pourrait être faussement interprétée, et confondue avec une vengeance toute naturelle.

Ainsi, mes frères, ce divin Sauveur évite, autant qu'il est possible, et fuit jusqu'à l'ombre de la vengeance, parce qu'il est venu abolir la vengeance même, et l'exterminer de la société des hommes. Or, en matière de vengeance, l'ombre et le corps sont presque inséparables; et, pour détruire le corps qui est un corps de péché, il en faut détruire l'ombre la plus légère. Comme législateur de la loi nouvelle, il avait fait là-dessus son commandement, et il s'en était déclaré dans ses divines instructions : mais, dit saint Chrysostome, cela ne suffisait pas. Il fallait pourvoir à la sûreté de ce commandement, et mettre ce précepte à couvert de tous les stratagèmes et de toutes les subtilités dont la passion des hommes se sert pour en éluder l'obligation et la pratique. Car il n'est pas croyable, ajoute ce saint docteur, combien de ruses et combien d'artifices l'amour-propre sait là-dessus imaginer : tantôt nous persuadant qu'on nous fait injure, lorsque ce n'est qu'une injure chimérique; tantôt, s'il y a quelque chose de réel, nous l'exagérant, l'augmentant, le défigurant, l'empoisonnant; tantôt, pour colorer nos vengeances, nous les déguisant sous le masque de zèle et d'équité, nous les proposant comme permise, comme raisonnables, comme saintes; nous fournissant des prétextes pour les exécuter, des autorités pour s'y conformer, mille adoucissements pour les pallier. Il était, dis-je, nécessaire de renverser tout cela : et parce que, pour le renverser et l'anéantir, il était d'une égale importance d'ôter à l'homme sur ce point la liberté de son raisonnement; parce que, s'il y a chose pernicieuse et trompeuse, c'est le raisonnement d'un esprit piqué et animé; parce qu'il n'y a que la passion alors qui raisonne, et que rien n'est plus faux ni plus outré que le raisonnement de la passion, il fallait que Dieu, ou que Jésus-Christ, Fils de Dieu, fortifiât sa loi d'une conviction qui fût au-dessus de tout raisonnement humain. Or, cette conviction sans réplique, poursuit saint Chrysostome, c'est son exemple.

Oui, chrétiens, c'est l'exemple de ce soufflet qu'il laisse impuni, et dont il ne demande nulle réparation. Car, s'il ne voulait pas lui-même tirer raison d'une injure si publique et si atroce ; s'il ne voulait pas y employer cette vertu souveraine qui dans un moment forme les tonnerres, et les lance sur la tête des criminels pour punir leurs crimes, et leur faire sentir la sévérité de ses châtiments, du moins ne pouvait-il pas s'adresser au juge ? ne pouvait-il pas lui porter sa plainte ? ne pouvait-il pas le prendre à témoin, et de son innocence outragée, et de la dignité même de ce pontife, blessée par un attentat commis au pied de son tribunal et sous ses yeux ? Mais il abandonne tous ses droits, il oublie tous ses intérêts, il sacrifie toute sa gloire, et n'est attentif qu'à nous donner un modèle sensible de la patience la plus héroïque et la plus parfaite.

Exemple, encore une fois, si convaincant, qu'il ne nous laisse nulle ressource où nous puissions nous retrancher. Car vous avez beau, mon cher auditeur, raisonner et vous défendre : après l'exemple de Jésus-Christ, il faut se taire et céder. Il n'y a point d'autre règle à suivre que celle-là, point d'autre principe de morale. Principe d'une évidence entière et absolue ; principe d'autant plus incontestable, qu'il est plus proportionné à nos connaissances et plus palpable ; principe selon lequel nous devons juger de tous les autres, auquel nous devons rapporter tous les autres, sur lequel nous devons rectifier tous les autres ; principe seul capable de réprimer tous les mouvements et toutes les saillies du cœur le plus irrité et le plus emporté, pour peu que ce soit encore un cœur chrétien. En un mot, principe d'où suit nécessairement cette grande conséquence exprimée dans l'Evangile, et marquée par le Sauveur du monde comme un article capital de la doctrine toute céleste qu'il est venu nous enseigner : *Ego autem dico vobis, non resistere malo; sed si quis percusserit te in dexteram, præbe illi et alteram* (*Matth.*, V) : Pour moi, je vous dis de ne point repousser la violence par la violence ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche, c'est-à-dire souffrez sans bruit, sans animosité, sans fiel. Si Jésus-Christ eût seulement parlé de la sorte en maître et en docteur, ce serait toujours une parole respectable pour nous, puisqu'elle serait toujours pleine de sainteté et de sagesse ; mais, après tout, en la respectant, nous aurions pu dire que c'est une parole de sainteté bien sévère et d'une pratique bien dure : *Durus est hic sermo.* Ainsi s'expliquaient, quoique sur un autre sujet, les Capharnaïtes ; et ainsi nous en serions-nous expliqués nous-mêmes. Le Fils de Dieu l'a prévu, et voici le remède qu'il y apporte. Hé bien, nous dit-il, s'il faut tempérer la dureté apparente de ma parole, je la tempérerai, je l'adoucirai, et par où ? par mon exemple. Car je ne veux pas qu'elle devienne un scandale pour vous, et que cette parole, qui est une parole de vie, vous donne lieu de me quitter et de vous perdre en vous éloignant de moi. Est-il rien de plus outrageant qu'un soufflet ? or, je m'exposerai à cet outrage, et ma patience sera le tempérament et l'adoucissement de cette parole que vous avez trouvée si rigoureuse, et qui vous semble si impraticable.

En effet, chrétiens, il est impossible de ne pas goûter cette parole du Sauveur des hommes, tout amère qu'elle paraît, quand on le voit l'accomplir lui-même avant nous. Et ne me répondez point qu'il en a trop exigé de nous, lorsqu'il a voulu que son exemple nous servît de règle : comme si l'exemple de cet Homme-Dieu ne devait pas être la règle de toute notre vie ; comme s'il n'avait pas prétendu réformer le monde, autant par la force de son exemple que par l'efficace de sa prédication ; comme si ce n'était pas dans cette vue qu'il s'est fait semblable à nous et de même nature que nous ; afin que nous puissions aussi nous-mêmes nous conformer à lui, et que son exemple fît plus d'impression sur nous ; comme si en particulier cet exemple d'un Dieu supportant la plus griève offense n'était pas le plus pressant reproche et la plus haute condamnation de nos délicatesses infinies, de nos sensibilités extrêmes sur tout ce qui concerne le faux honneur du siècle, de nos impatiences et de nos vivacités que rien ne modère, que rien n'apaise, que rien ne peut satisfaire.

Car voilà, mes chers auditeurs, le désordre où nous sommes tombés et qui croît tous les jours ; voilà ce que tous les prédicateurs de l'Evangile, avec tout leur zèle et toute leur éloquence, n'ont pu corriger : voilà, de tous les vices, le dernier dont nous travaillons à nous défaire, et dont nous croyons devoir nous défaire. Il y a des sages dans le monde qui, par raison et même par christianisme, mènent une vie assez réglée ; point d'intrigues ni d'habitudes criminelles ; point d'excès, de débauches, de scandales ; bonne foi, droiture, fidélité en tout ; il y a des âmes pieuses et dévotes qui s'adonnent avec édification à toutes les pratiques saintes, qui visitent les autels, qui écoutent la parole de Dieu, qui vaquent à l'oraison, qui fréquentent les sacrements, qui exercent la charité envers les pauvres ; il y a des âmes religieuses qui vont encore plus loin, et qui, en vue de s'élever et de parvenir à la plus sublime perfection, se dépouillent de tous les biens de la terre, renoncent à tous les plaisirs des sens, se renferment dans le cloître, et là passent leurs jours dans la pauvreté, dans l'obscurité, dans la sujétion et la dépendance, dans la pénitence et la mortification : effets de la grâce du Seigneur, qui se sont perpétués jusque dans ces derniers siècles, et dont nous ne pouvons trop le bénir. Mais, oserai-je le dire ? parmi ces sages chrétiens, parmi ces âmes vertueuses, ou faisant profession d'une piété particulière, parmi ces âmes parfaites, ou voulant l'être, et pour cela retirées dans les solitudes et dans les monastères, à peine peut-être s'en trouvera-t-il un seul qui sache dissimuler une injure, qui sache

l'oublier et a pardonner. On apprend tout le reste, on se forme à tout le reste, on s'exerce dans tout le reste; on apprend à jeûner, on apprend à veiller, on apprend à prier, on apprend à méditer, on apprend à macérer sa chair et à la mortifier; mais le silence, mais la patience, mais la charité, mais la modération, l'empire sur soi-même et sur les mouvements de son cœur, dans les occasions et sur les matières où l'on se croit offensé, c'est en toutes les conditions et en tous les états ce qu'on n'apprend presque jamais, et ce qu'on ne veut pas même apprendre. On se fait un point de conduite et de sagesse de n'être pas si bon ni si endurant; on n'aime point à passer pour une personne que l'on puisse aisément attaquer, et qui ne sache pas se défendre; on s'applaudit au contraire de s'être rendu comme invulnérable, et d'avoir accoutumé les gens à nous craindre et à nous ménager; on a là-dessus mille raisons de prudence, de bienséance, de justice; mais raisons qui, bien examinées et bien pesées, se réduisent toutes à une seule, savoir qu'on ne veut rien souffrir.

Avec cela néanmoins on est déclaré pour la plus étroite morale, on demeure les heures entières aux pieds du Seigneur; on est dans un quartier, dans une société, dans une maison un modèle de vertu; on a des ravissements et des extases; c'est-à-dire qu'on est comme des montagnes dont parle l'Ecriture, qu'il suffit de toucher pour faire sortir de leur sein d'épaisses fumées et des flammes ardentes : *Tange montes, et fumigabunt* (*Ps.* CXLIII). Ah! ce sont des montagnes que ces âmes si pures et si saintes, ou prétendues telles; ce sont de hautes montagnes, des montagnes élevées presque jusqu'au troisième ciel, par la sublimité de leurs sentiments et de leurs vues; mais allez tant soit peu heurter contre elles, qu'il vous échappe une parole, un geste, un air de mépris, une légère contradiction qui les choque, ce sont alors des montagnes fumantes et tout embrasées; ou si elles se resserrent dans elles-mêmes, et ne produisent rien au dehors, c'est pour nourrir en secret un venin caché, qui agit lentement, mais pour n'agir ensuite et selon les rencontres, que plus efficacement et que plus malignement. Ecueil fatal à l'innocence de tant d'âmes, du reste les plus irréprochables; écueil capable de les perdre et de les perdre partout, parce qu'on n'en est nulle part à couvert et que c'est souvent dans les assemblées les plus régulières d'ailleurs, qu'il est plus à craindre.

Quoi qu'il en soit, mon cher auditeur, et et qui que vous soyez, j'en reviens à l'exemple que notre mystère nous présente, c'est celui de Jésus-Christ. Car ce que le prophète disait à Dieu, je ne ferai point difficulté de l'appliquer ici et de vous le dire à vous-même : *Respice in faciem Christi tui* (*Ps.* LXXXIII). Vous êtes touché, mon cher frère, de la manière dont on a parlé de vous, dont on s'est comporté envers vous, et vous avez bien de la peine à modérer là-dessus votre chagrin et à le digérer. Mille considérations devraient vous retenir et je pourrais les produire et les employer pour adoucir l'amertume de votre cœur, mais il ne m'en faut qu'une : envisagez votre Christ; voyez cette face respectable et adorable aux anges mêmes, couverte d'un soufflet : *Respice in faciem Christi tui* : c'est votre Christ, puisque c'est pour vous qu'il a reçu l'onction divine : votre Christ, puisque c'est à vous qu'il s'est donné et pour vous qu'il s'est livré et immolé : *Christi tui;* mais je dis plus, c'est votre Dieu. Or, comparez personne à personne, injure à injure, la personne sacrée d'un Homme-Dieu et la vôtre, faible et vile créature; un soufflet et l'offense, peut-être assez peu remarquable par elle-même, que vous relevez néanmoins avec tant de bruit, et dont vous vous plaignez avec tant d'exagération et tant de chaleur. Il y va de votre honneur, dites-vous; mais votre honneur est-il plus précieux que celui du Fils de Dieu, et que celui de Dieu même; il y va de votre intérêt, ajoutez-vous; mais votre intérêt est-il plus important que celui de toute la religion, intéressée dans l'injure faite à son chef et à son divin auteur? On vous a traité indignement et sans nul respect de votre rang, de votre nom, de votre naissance; mais l'indignité est-elle plus grande à votre égard qu'elle ne l'était à l'égard de la souveraine majesté? imaginez tout ce qu'il vous plaira; l'exemple que je vous mets devant les yeux aura toujours la même force, et quoi que vous puissiez alléguer, j'aurai toujours droit de vous répondre : *Respice in faciem Christi tui*. Oui, regardez-le, ce Christ, et apprenez de lui, non-seulement à supporter les injures avec patience, mais avec joie, et même, selon les conjonctures et les besoins, à vous y exposer et à les aimer; c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Non, chrétiens, ce n'est point assez que l'exemple du Fils de Dieu fasse mourir dans nos cœurs tout sentiment de vengeance, je prétends qu'il doit y produire quelque chose encore de plus : je prétends qu'il doit nous préparer aux affronts, aux mépris, à tout ce qu'il y a de plus sensible en matière d'honneur; et, pour vous mieux déclarer ma pensée, qu'est-ce, dans le sens où je l'entends, que de nous préparer à tout cela? est-ce nous mettre dans la disposition d'endurer généreusement tout cela? c'est trop peu; d'accepter de la main de Dieu et volontairement tout cela? ce n'est point encore à quoi je me borne; d'agréer tout cela, de l'honorer, d'en faire gloire et de le rechercher? voilà le point où nous devons tendre, et que j'ose ici vous proposer comme un point essentiel et souvent indispensable. On ne peut, ce semble, porter la perfection à un plus sublime degré; mais, après tout, la loi chrétienne va jusque-là, et cette perfection qui nous paraît si relevée est, en je ne sais combien d'occasions qui se présentent tous les jours, un précepte évangélique et une obligation. Développons cet article important et donnons-lui tout l'éclaircissement nécessaire, afin que vous le puissiez bien comprendre.

Ainsi, par exemple, pour être déterminé, comme je le dois être, à pardonner de bonne foi, et à m'interdire toute vengeance; pour être prêt, en mille occasions, à soutenir la cause de Dieu et à la défendre; pour m'opposer à des scandales que je vois naître à toute heure dans le commerce du monde, et que ma charge, que ma dignité, que mon ministère m'engagent à réprimer, autant qu'il est en moi, et qu'il dépend de moi; pour me dégager de tant de considérations particulières qui pourraient m'arrêter, lorsqu'il s'agit de l'honneur de la religion et de ses intérêts, en un mot, pour être dans une résolution inébranlable, quoi qu'il arrive, et quoi qu'on en puisse dire, de me comporter en chrétien, et de n'en pas démentir une fois la glorieuse qualité; pour cela, dis-je, et pour bien d'autres devoirs dont le détail serait infini, combien y a-t-il de contradictions, de chagrins, de retours fâcheux, de faux jugements, de railleries, de médisances, de paroles aigres, de reproches, enfin d'outrages à essuyer? Or, le moyen de n'en être point ébranlé, si l'on n'est dans la disposition de les aimer pour Dieu, de les agréer pour Dieu, de les honorer, de s'en glorifier pour Dieu? Car voilà comment la foi que nous professons exige de nous les mêmes sentiments que témoignaient les apôtres lorsqu'on les calomniait, qu'on les insultait dans les places publiques, et qu'ils se tenaient heureux d'endurer toutes sortes d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ: *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (*Act.*, V).

Il est vrai, chrétiens, et je l'ai reconnu d'abord, que, pour en venir là, il faut une vertu bien pure, bien généreuse, et c'est néanmoins une vertu nécessaire. Mais si la religion nous impose une loi si difficile, et si contraire aux sens et à la nature, elle a bien aussi de quoi nous en faciliter la pratique; et, sans parler des autres motifs qu'elle nous fournit, en est-il un plus puissant et plus capable de nous consoler dans les humiliations de la vie, et de nous animer, que le soufflet donné au Sauveur du monde, et, malgré toute l'ignominie qui y était attachée, désiré et recherché par cet Homme-Dieu? Prenez garde, en effet, qu'il ne l'a reçu que parce qu'il l'a voulu recevoir; car il ne tenait qu'à lui d'arrêter le bras sacrilége de l'insolent qui le frappa. Non-seulement il n'a point voulu se défendre de cet outrage, mais il l'a souhaité, mais il s'y est disposé, mais il en a fait le sujet de ses vœux les plus ardents, et comme ses délices. D'où vient que le prophète Jérémie, parlant de ce divin Sauveur et de ses souffrances, se servait d'une expression bien propre et bien énergique, savoir, qu'il serait rassasié d'opprobres: *Saturabitur opprobriis* (*Lam.*, III). Une viande dont nous avons horreur, nous la rejetons; ou, si le besoin nous force d'en user, du moins n'en prenons-nous qu'autant qu'il suffit, selon la nécessité présente, et rien davantage. Mais que ce soit une viande à notre goût, nous la mangeons avec appétit, et même avec avidité, jusqu'à nous en remplir et nous en rassasier. Voilà comment notre adorable maître s'est, pour ainsi dire, nourri de la confusion; voilà comment il en a contenté sa faim: *Saturabitur*. Or, ce qui a été la nourriture d'un Dieu et l'objet de ses désirs, pour procurer la gloire de son Père et le salut des hommes, ne doit-il pas nous devenir respectable, nous devenir vénérable, nous devenir aimable, partout où la même gloire et le même salut se trouvent intéressés?

C'est pour cela que les saints se sont réjouis d'être en butte aux persécutions et aux mépris du monde; et que, bien loin de s'en offenser, ils les regardaient comme des faveurs. C'est pour cela que saint Paul, qui sentait autant que personne et qui connaissait le véritable honneur, puisqu'il était d'un sang noble, et citoyen romain, se faisait néanmoins, ainsi qu'il l'a hautement et si souvent déclaré, un plaisir des affronts même les plus sanglants: *Propter quod placeo mihi in contumeliis* (II *Cor.*, XII). Il ne disait pas seulement: Je me console, je me résigne, je me fortifie dans les outrages; mais: Je m'y plais. Pourquoi? parce que mon Sauveur les a sanctifiés et me les a rendus précieux. C'est pour cela que David, tout roi qu'il était, dans la seule vue de ce mystère, je veux dire d'un Dieu si indignement et si violemment insulté, au lieu de fuir les opprobres, les attendait, les demandait, les recevait avec actions de grâces et comme des bienfaits: *Improperium exspectavit cor meum* (*Ps.* LXVIII). Séméi, l'un de ses sujets, le chargeait de malédictions et de reproches; mais ce prince en bénissait Dieu. Toute sa cour, justement irritée, voulait réprimer l'audace et la violence de cet emporté; mais ce prince les retenait: Laissez-le, leur disait-il; c'est une humiliation que Dieu m'envoie; c'est un don de sa main, ne me l'enlevez pas. Qui pouvait inspirer à David un sentiment si peu ordinaire dans un roi, et même si opposé à toutes les raisons d'Etat? Ah! chrétiens, rien autre chose que la considération de son Dieu et de son Sauveur, qui se faisait déjà connaître à lui par les lumières de l'esprit prophétique, et qui, en particulier, lui révélait toutes les ignominies de sa passion. Il voyait ce Dieu de gloire, cette souveraine majesté déshonorée par un soufflet; et, à ce spectacle, touché d'un saint zèle: Hé! Seigneur, s'écriait-il, qui craindrait après cela toutes les injures du monde, et qui ne les souhaiterait pas, puisque vous les prenez pour vous-même, et que vous en faites les apanages de votre adorable humanité? Voilà pourquoi, mon Dieu, je les reçois, non plus précisément comme une épreuve de ma patience, car je n'ai plus, en quelque manière, besoin de cette vertu; mais comme l'accomplissement des vœux de mon âme, qui les attend et qui y aspire: *Improperium exspectavit cor meum*. Prenez garde, chrétiens, à la raison qu'il en apporte: elle contient en abrégé tout le précis de la doctrine évangélique: *Quoniam opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (*Ps.* LXVIII)! C'est,

mon Dieu, ajoutait-il, que tous les outrages qui vous ont été faits dans votre douloureuse passion sont par avance retombés sur moi. C'est que j'y ai pensé attentivement, que je les ai considérés, et qu'en y pensant, qu'en les considérant, je les ai vivement ressentis moi-même. C'est qu'ils ont fait sur mon cœur une impression de grâce, et que cette grâce, que cette impression divine m'a porté à les aimer. Je ne dis pas seulement (c'est saint Augustin qui développe ainsi les paroles de ce prophète-roi, dans l'exposition du psaume soixante-huitième), je ne dis pas seulement, Seigneur, à les aimer dans vous, mais dans moi. Car, lors même que c'est à moi qu'on s'attaque, et que par là les injures me deviennent personnelles, je les regarde néanmoins comme les vôtres; et, les envisageant de cette sorte, comment ne les aimerais-je pas? Oui, Seigneur, ce sont les vôtres, puisque vous les avez fait passer de vous en moi, et qu'après les avoir éprouvées d'abord, vous les avez fait rejaillir sur moi: *Quoniam opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.*

Il faut toujours convenir, mes chers auditeurs, qu'il n'y a que la religion, et que la religion la plus sainte, qui puisse établir une âme dans une telle disposition; et ne nous en étonnons pas: car il n'y a que la religion qui puisse nous faire rendre hommage aux opprobres d'un Homme-Dieu. Il faut convenir que ce n'est ni la chair ni le sang qui révèlent ces grandes maximes et cette haute morale, mais le Père qui est dans le ciel, mais le Fils qui est descendu sur la terre, mais le Saint-Esprit qui réside en nous. Il faut convenir que c'est là comme le chef-d'œuvre de la grâce toute-puissante du Seigneur. Mais persuadons-nous bien encore une fois, et convainquons-nous fortement de cette vérité fondamentale, que sans cela l'on ne peut avoir l'esprit de Jésus-Christ, et par conséquent que sans cela même on ne peut être véritablement chrétien. C'est ce que toute l'Ecriture nous annonce et ce que chacun de nous doit s'appliquer à lui-même. Car voilà le point sur lequel je ne puis trop insister, et que nous ne pouvons trop méditer: qu'il est impossible d'être chrétien et même simplement chrétien, si l'on n'est préparé de cœur à toutes les injures, puisqu'il y a mille occasions dans la vie, où sous peine de damnation, on est obligé de s'y exposer pour l'acquit de sa conscience et la sûreté de son salut; qu'il est impossible que nous y soyons sincèrement préparés, et de cœur, tandis que nous en conservons une aversion et une horreur volontaires; et qu'il n'est pas enfin possible que nous n'en ayons toujours le même éloignement et la même horreur, à moins que nous n'en concevions la juste estime qui leur est due et que nous ne les aimions selon Dieu et en Dieu. Tout cela est d'une suite et d'une liaison nécessaires: pourquoi? Parce que nous fuyons naturellement ce que nous n'aimons pas, et que nous n'aimons pas ce que nous n'estimons pas, et que nous ne pouvons estimer ce que nous jugeons vil et méprisable. C'est donc par l'entendement qu'il faut commencer d'abord, afin de former ensuite dans le cœur les vrais sentiments que Dieu exige de nous. Selon l'estime que nous ferons de tout ce qui s'appelle dans le monde injures et outrages, nous apprendrons plus ou moins à les révérer et à les agréer.

Mais, dites-vous, comment estimerons-nous et comment aimerons-nous ce qui nous rabaisse dans l'opinion des hommes, ce qui nous humilie et ce qui nous perd d'honneur, ce qui passe dans la société civile pour une tache et une flétrissure? J'en conviens, tant que nous le regarderons en soi, et que nous ne porterons pas plus loin nos vues, nous ne le trouverons jamais estimable; mais ce n'est point en soi que nous le devons considérer, c'est en Jésus-Christ, et par rapport à Jésus-Christ. Je veux dire que nous le devons regarder comme une portion des opprobres de Jésus-Christ, comme un état de ressemblance avec Jésus-Christ, comme une matière de sacrifice à Jésus-Christ, et comme un sujet qu'il nous fournit de lui marquer notre attachement et notre constance. Or, sous ce regard, il n'y a rien de si outrageant et de si infamant selon l'esprit du siècle, qui ne nous devienne glorieux selon l'esprit de la foi, et que nous n'embrassions comme un avantage pour nous et comme un bonheur.

Ceci néanmoins demande encore quelque explication, et cette doctrine que je vous prêche est si fort au-dessus de l'homme, que je ne puis trop vous la rendre intelligible, ni trop vous faire connaître où dans la pratique elle doit s'étendre, et où elle peut se borner. Car à quoi se réduit ce langage si inconnu au monde, et que signifient ces expressions si nouvelles peut-être pour vous, et dont votre faiblesse est étonnée, estimer les injures, aimer les injures, se réjouir dans les injures, recevoir de bon gré les injures et même avec plaisir? Je ne prétends pas vous faire entendre par là qu'il soit absolument nécessaire d'étouffer toutes les répugnances que nous y avons; je ne prétends pas que nous y devions être tout à fait insensibles, tellement qu'elles ne nous causent nulle altération, même involontaire, nul de ces retours intérieurs, nulles de ces peines presque inséparables de notre humanité; je ne prétends pas que nous y trouvions un goût qui flatte le cœur et qui soit conforme aux inclinations de la chair; je sais que les saints ont été jusque-là; qu'ils ont si bien réprimé dans eux et fait mourir la nature, que toutes les insultes et tous les affronts n'étaient pas capables de troubler un moment la paix de leur âme; qu'ils s'y étaient comme endurcis, ou, pour mieux dire, qu'ils les goûtaient aussi sensiblement, aussi agréablement, aussi délicieusement, qu'un esprit ambitieux goûte les vaines distinctions et les faux honneurs du siècle. Je le sais, et combien d'exemples en pourrais-je produire? Mais je ne puis ignorer aussi que ces vertus extraordinaires et singulières, que ces miracles de l'humilité chrétienne ne sont point

d'une nécessité indispensable; et puisque je m'en tiens ici à la nécessité, je dis qu'estimer en chrétiens les injures, les aimer, s'y complaire, c'est, dans un esprit de religion, malgré tous les raisonnements du monde et malgré toutes les révoltes des sens, se croire heureux de participer aux ignominies du Fils de Dieu, surtout lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et de la défense de sa loi; que c'est aimer mieux se voir méprisé, se voir moqué et raillé, se voir condamné et persécuté pour la justice, que d'être élevé et applaudi en commettant l'iniquité; que c'est être dans la résolution, et dans une forte résolution, de ne se départir jamais de la plus exacte vertu, soit par l'espérance d'un éclat mondain, soit par le dégoût d'une vie cachée et d'une condition obscure.

Ce n'est pas que le cœur ne soit alors bien combattu; qu'il ne se trouve exposé à de violentes agitations et à de grandes tentations; que s'il s'écoutait lui-même, il ne franchît bientôt toutes les barrières qui l'arrêtent, ou qu'au moins il ne se laissât emporter aux reproches, aux dépits, aux saillies de la colère et à toutes ses vivacités. Ce n'est pas même qu'à des moments fâcheux et critiques, où toute sa force semble l'abandonner, il ne tombe dans l'abattement, dans l'ennui, dans la désolation et une défaillance presque entière: car voilà, quelque résolu et quelque déterminé qu'il puisse être, ce qui lui fait éprouver malgré lui la passion. Mais au milieu de ces sentiments, que la raison désavoue et où la volonté n'a point de part, au milieu de ces assauts, une âme demeure toujours fixe et comme immobile dans les mêmes principes, qui sont les principes évangéliques. Elle se dit toujours à elle-même que c'est un bien, et le souverain bien en cette vie, de pouvoir marquer à Dieu sa fidélité dans l'abjection. Elle se soutient par les paroles du Sauveur du monde à ses apôtres: On vous accusera, on vous calomniera, on dira de vous toute sorte de mal; mais pour cela ne vous relâchez point dans l'exercice de votre ministère, et ne vous affligez point, puisqu'au contraire vous devez vous en glorifier, et que vous en devez triompher de joie: *Gaudete et exsultate* (*Matth.*, V). Elle se nourrit de ces pensées si vraies et si consolantes, que la plus belle gloire d'un chrétien est de faire à Dieu le sacrifice de toute propre gloire; que si c'est le sacrifice le plus difficile, c'est aussi le plus méritoire pour l'éternité; qu'une confusion soutenue pour une si bonne cause et dans une vue si sainte est un fonds qui profite au centuple devant le Seigneur; qu'on ne peut mieux lui témoigner que par là son dévouement inviolable, et la préférence qu'on donne à son devoir par-dessus toute autre considération; que s'il y a quelque amertume à ressentir d'abord, cette amertume se change bientôt dans une douceur solide, et quelquefois même très-sensible, dès qu'on vient à ouvrir les yeux de la foi, ou à prendre la balance du sanctuaire, pour juger d'une injure qui nous est faite et de l'humiliation qui nous en reste. Tout cela, encore une fois, et mille autres réflexions que fournit à une âme, non l'aveugle prudence du siècle, mais une sagesse toute divine la rassurent, la fortifient, la ramènent de ses premiers troubles et de ses premiers mouvements, la rétablissent dans le calme, et lui font goûter la paix au milieu de ce qui excite tant de guerres et tant de dissensions parmi les hommes.

Dieu, de sa part, ne lui manque pas, et, autant que cette âme lui est fidèle, autant et plus encore se montre-t-il libéral envers elle. Il fait couler sa grâce avec abondance; et qu'y a-t-il de si désagréable et de si rebutant que cette grâce ne puisse adoucir? Avec l'onction de cette grâce, on est en état, si je l'ose dire, d'affronter, pour l'honneur de Dieu, pour la défense de l'Eglise, pour le progrès de la religion, pour la pratique et l'observation de ses devoirs, tous les outrages et tous les opprobres. Plus il s'en présente, plus on s'écrie avec le prophète royal: *Bonum mihi quia humiliasti me* (*Ps.* CXVIII): Soyez béni, Seigneur, d'avoir permis que je fusse ainsi humilié, puisque je le suis pour vous. On se rend intérieurement et devant Dieu le même témoignage que se rendait le grand Apôtre, et l'on dit avec la même confiance que lui: *Maledicimur, et benedicimus* (I *Cor.*, IV): Nous sommes chargés de malédictions, et nous ne croyons pas devoir autrement y répondre que par des bénédictions et des actions de grâces. *Blasphemamur et obsecramus* (*Ibid.*): On prononce contre nous mille blasphèmes, et nous ne faisons entendre au ciel que des prières en faveur de nos calomniateurs, et que des vœux. *Tamquam purgamenta hujus mundi facti sumus* (*Ibid.*): On nous regarde comme les derniers hommes du monde, et, au lieu d'en concevoir de la peine, nous nous en félicitons nous-mêmes. Car nous savons pourquoi l'on nous traite de la sorte: que c'est parce que nous sommes à Dieu, et que nous y voulons toujours être; parce que nous ne voulons jamais sortir de l'obéissance qui est due aux commandements de Dieu, ni nous détacher de sa loi; parce que nous employons l'autorité que nous avons reçue de Dieu à maintenir le bon ordre et la règle, l'équité et le bon droit, et que nous n'avons là-dessus ni ménagements ni égards; parce que nous usons des talents que Dieu nous a donnés et du zèle que sa grâce nous a inspiré, pour attaquer le vice, pour combattre l'erreur, pour démasquer le mensonge, et le détruire en le dévoilant. Or, être décrié pour cela, être pour cela noté dans le monde et marqué des plus noirs caractères, être exposé aux discours, aux satires, aux jugements les plus injurieux, aux traitements les plus iniques et les plus outrés, voilà notre consolation, voilà en quelque manière notre triomphe, voilà de quoi nous ne pouvons assez remercier le Seigneur qui nous éprouve, et sur quoi nous ne pouvons trop lui dire: *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala* (*Ps.* LXXXIX).

Plaise au ciel, mes chers auditeurs, que vous soyez animés de cet esprit. S'il ne vous porte pas jusqu'à vous réjouir dans les injures, du moins vous affermira-t-il contre une faiblesse bien ordinaire dans le christianisme, je veux dire contre ce respect humain qui arrête tant de bonnes œuvres, et qui cause tant de désordres et tant de maux. Parce qu'on craint une parole, une raillerie, on néglige tous les jours ses obligations les plus essentielles, et souvent même on se laisse entraîner au crime et à des déréglements dont on a d'ailleurs horreur. On n'a pas la force de surmonter je ne sais quelle honte, et peut-être en avez-vous mille fois éprouvé les pernicieux effets. Mais voulons-nous nous affranchir de cette servitude, suivons le conseil de l'Apôtre, par où je finis, et revenons-en toujours à l'exemple de notre Sauveur : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* (*Hebr.*, XII) : Attachons sans cesse nos regards sur ce maître adorable, l'auteur et le consommateur de notre foi. Il en est l'auteur par sa sagesse, et le consommateur par son amour. Il en est l'auteur par sa doctrine toute sainte, et le consommateur par ses exemples tout divins. Il n'a point voulu séparer ces deux qualités, ni être l'auteur de notre foi sans en être le consommateur : non-seulement afin qu'il ne nous vînt pas en pensée qu'il lui avait été bien facile d'en ordonner ainsi, et d'établir des règles pour les faire garder aux autres sans les observer lui-même ; mais surtout parce que la qualité de consommateur lui a paru aussi glorieuse et aussi digne de lui que celle d'auteur. De sorte qu'il n'a pas cru devoir nous la laisser, mais qu'il l'a prise par droit de préférence ; voulant bien que nous fussions les observateurs et les sectateurs de cette foi, mais se réservant la gloire d'en être le consommateur. Or, en quoi, particulièrement et par où l'a-t-il consommée? Saint Paul nous l'apprend, et nous le marque en termes exprès : *Qui proposito sibi gaudio, sustinuit crucem confusione contempta* (*Ibid.*) ; ç'a été en méprisant la confusion, en s'élevant au-dessus, et en la portant avec un courage et une constance inébranlables. Mais oserai-je, grand Apôtre, ajouter quelque chose à cette parole, et ne pourrais-je pas dire, sans en altérer le sens, que ce n'a pas même seulement été par le mépris de la confusion, mais par l'amour de la confusion. De là je ne dois point espérer d'avoir jamais une foi bien ferme ni une piété bien solide, tant que je me laisserai dominer par le respect du monde, et par la crainte qu'il ne parle de moi, qu'il ne se tourne contre moi, qu'il ne lance ses traits sur moi. Mais, du moment que je me serai dégagé de cet esclavage, du moment que je ne rougirai point de mon Dieu et de mon devoir, c'est alors que je commencerai à être chrétien, et que marchant, s'il le faut, par la voie de la confusion, selon les fausses idées des hommes, je parviendrai à la vraie gloire, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, etc.

EXHORTATION V.

Sur les faux témoignages rendus contre Jésus-Christ.

Multi testimonium falsum dicebant adversus eum, et convenientia testimonia non erant.

Plusieurs rendaient de faux témoignages contre Jésus, et tous ces témoignages ne s'accordaient point (*S. Marc, ch.* XIV).

Le moyen que tous ces témoignages pussent convenir ensemble, puisqu'ils étaient contraires à la vérité, et qu'il n'y a que la vérité qui s'accorde bien avec elle-même, au lieu que l'imposture est tous les jours sujette à se contredire et à se démentir : *Mentita est iniquitas sibi* (*Ps.* XXVI). C'est ce que nous voyons dans ces faux témoins qui déposent contre Jésus-Christ, et qui se font ses accusateurs devant le tribunal de Caïphe, alors grand prêtre, et revêtu de l'autorité pontificale pour connaître de toutes les causes qui concernaient la religion. Ils allèguent bien des faits, ils produisent bien des preuves, ils s'étendent en de longs discours ; mais rien ne se soutient, et ce que dit l'un, l'autre le détruit, parce qu'ils ne sont inspirés, les uns et les autres, que par l'esprit de mensonge, et par la passion qui les aveugle. Cependant Caïphe les écoute, lui qui devait, en juge équitable, réprimer leur audace ; et les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, les anciens de la synagogue, tous assemblés pour délibérer avec le pontife, bien loin d'imposer silence à ces imposteurs, et de les confondre, se déclarent en leur faveur, et deviennent les plus zélés à les exciter : *Summi vero sacerdotes et omne concilium quærebant adversus Jesum testimonium* (*Marc.*, XXIV).

Voilà, chrétiens, quoique d'une manière en apparence moins odieuse, ce qui arrive encore chaque jour dans la société humaine et dans les conversations du monde. Il est vrai qu'on ne se porte pas communément à des calomnies atroces, et qu'il est moins ordinaire de vouloir, en parlant du prochain, lui imputer des crimes dont on le croit innocent ; mais du reste, est-il rien de plus commun dans le commerce des hommes, que de se déchirer mutuellement par de cruelles et d'injurieuses médisances? et tout injustes, toutes criminelles qu'elles sont, en a-t-on quelques remords dans l'âme, et s'en fait-on quelque scrupule? Avec quelle liberté les débite-t-on? avec quelle facilité les écoute-t-on? Deux désordres dignes de tout le zèle évangélique, et contre lesquels je ne puis ici m'élever avec trop de force. C'est aussi de quoi je prétends vous entretenir. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et désordre de la médisance dans celui qui l'écoute. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs qui témoignent contre le Fils de Dieu : ce sera la première partie. Désordre de la médisance dans celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que ce pontife, et que tout son conseil, qui prêtent

si volontiers l'oreille aux accusations formées contre le Fils de Dieu : ce sera la seconde partie. La matière est d'une extrême conséquence, et mérite toutes vos réflexions.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le caractère de l'iniquité de se parer autant qu'elle peut des dehors de la plus exacte justice, et d'en affecter les plus belles apparences, lorsque dans le fond on en viole les règles les plus essentielles. Ainsi, quoique la mort du Fils de Dieu eût été déjà résolue dans un conseil secret des pharisiens et des pontifes, ils feignent néanmoins d'agir contre lui dans toutes les formes, et de ne manquer à aucune des procédures ordinaires. Il faut donc qu'il soit déféré au tribunal du grand prêtre; qu'il y soit accusé publiquement, et juridiquement examiné. C'est pour cela qu'on cherche des preuves, et dans ce jugement, où la passion domine, on ne trouve que trop de délateurs et de prétendus témoins.

Que ne disent-ils point contre Jésus-Christ, et sous quels traits le dépeignent-ils? Cet homme dont toute la conduite fut toujours la plus droite et la plus irréprochable; cet homme qui, dans ses paroles et dans ses actions, fut toujours la douceur même, la patience, la charité, l'humilité, la sainteté même; cet Homme-Dieu, pour qui le font-ils passer? pour le plus méchant des hommes, pour un perturbateur du repos public, qui veut changer le gouvernement et révolter toute la nation; pour un usurpateur qui prétend se faire roi, et ose attenter aux droits et à l'autorité du prince; pour un impie qui blasphème la loi de Moïse, et qui parle même de renverser le temple de Dieu. Une parole qu'il a dite dans le sens le plus juste, et avec l'intention la plus pure et la plus innocente, ils la relèvent, ils l'empoisonnent, ils l'interprètent à leur gré, et lui en font un sujet de condamnation. Ne nous en étonnons pas; c'est que ce sont des gens prévenus; c'est qu'ils ont le cœur envenimé, et qu'ils sont remplis contre lui d'amertume. Pourvu qu'ils contentent leur haine, et qu'ils puissent venir à bout du dessein qu'ils ont formé de le perdre, rien du reste ne les arrête, et ils ne suivent que leur animosité et leur ressentiment. C'est de quoi le prophète, s'expliquant au nom de ce divin Sauveur, se plaignait avec tant de raison : Ils ont aiguisé leurs langues, ils les ont rendues aussi subtiles et aussi pénétrantes que le glaive le mieux affilé, pour me percer des coups les plus mortels : *Lingua eorum gladius acutus.*

Or, mes frères, le même crime que commirent à l'égard de Jésus-Christ ces faux témoins, je dis que c'est, par proportion, celui dont tous les jours nous devenons coupables nous-mêmes dans les discours que nous tenons du prochain, et dans les médisances que nous en faisons avec si peu de retenue et si peu de modération. Car prenez garde, s'il vous plaît, et faites-en avec moi la comparaison, autant qu'elle nous peut convenir. Ces accusateurs du Fils de Dieu avançaient contre lui mille impostures, et je soutiens que rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances, que d'y mêler des faussetés, que peut-être nous ne connaissons pas comme telles, mais qui le sont en effet, et dont nous aurions dû mieux nous instruire, pour en parler du moins avec plus d'exactitude, et pour n'y être pas trompés. Ces accusateurs du Fils de Dieu voulaient le noircir dans l'esprit de ses juges, et le faire condamner; et vous savez que l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'estime publique, et d'exposer le prochain aux mépris et aux jugements les plus désavantageux. Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissaient que par passion, et l'expérience de la vie nous apprend assez que le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte si aisément et si impunément dans tous les états, même les plus saints, c'est une secrète passion qui nous anime, et qui veut se satisfaire. Expliquons-nous, et considérons encore chacun de ces trois articles plus en détail.

Je sais combien la calomnie, je dis la calomnie délibérée et préméditée, nous paraît odieuse; et je ne puis ignorer que, pour peu qu'on ait de droiture d'âme et de probité, on ne voudrait pas imaginer des titres d'accusation contre le prochain, ni lui attribuer de pures fictions comme des faits réels et comme des vérités. Ce n'est pas que nous n'en ayons vu de nos jours, et que nous n'en voyons encore des exemples en certaines rencontres et sur certains sujets. Il n'y a rien qu'un faux zèle de religion n'ait employé et qu'il n'emploie pour décréditer, non point seulement quelques particuliers, mais des sociétés entières qui s'opposent à ses progrès. Les plus évidentes suppositions ne lui coûtent plus alors à soutenir, et lui semblent suffisamment justifiées, dès là qu'elles peuvent servir à ses desseins, et favoriser ses entreprises. Cependant, chrétiens, je veux bien reconnaître que la médisance ne va pas toujours jusque-là, et que ce sont des excès dont nous avons naturellement horreur. Mais voici en même temps ce que j'ose avancer, et de quoi le seul usage du monde doit pleinement nous convaincre. C'est qu'il n'y a guère de médisances où la vérité même, outre la justice et la charité, ne soit au moins blessée en quelque manière, où elle ne soit au moins altérée, déguisée, diminuée. Combien d'histoires se racontent dans les entretiens, comme des choses certaines et avérées, et ne sont néanmoins que de faux bruits et de simples imaginations? On les croit comme on les entend, et on les répète de même. Elles deviennent communes, par une démangeaison extrême qu'on a de les publier et d'en informer toutes les personnes à qui elles ne sont point encore parvenues. S'il était question de les vérifier, quelle preuve en pourrait-on produire? point d'autre que le récit qu'on nous en a fait à nous-mêmes; récit aussi mal fondé que la créance que nous lui avons donnée. Mais tout s'é-

claircit enfin avec le temps, et l'on a la confusion d'apercevoir l'erreur dont on s'était laissé prévenir, et dont on a prévenu les autres. Je le pensais ainsi, dit-on, et j'en avais ouï parler de la sorte. Belle et solide excuse! comme si c'était une raison suffisante pour former votre jugement et pour l'appuyer, que quelques rapports vagues et sans autorité; comme si vous ne deviez pas savoir qu'il n'est rien de plus incertain ni de plus trompeur; comme si la sagesse ne demandait pas d'autre examen, lorsqu'il s'agit de flétrir votre frère et de l'outrager. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des gens, après y avoir été trompés cent fois, n'en sont dans la suite ni plus réservés ni plus circonspects, et qu'on les trouve toujours également disposés à recevoir tous les mauvais discours qu'on leur tient, et à les répandre.

Accordons-leur néanmoins qu'ils ne disent rien qui dans le fond ne soit vrai; mais ce fond, qui peut être véritable, combien l'exagère-t-on? quelles circonstances y ajoute-t-on? sous quelles couleurs empruntées le représente-t-on? de quels prétendus embellissements l'orne-t-on, ou plutôt le défigure-t-on? On fait là-dessus mille raisonnements; on en tire des conséquences, on en veut pénétrer les motifs, les vues, les intentions, les principes les plus secrets : tout cela autant de fantômes qu'on se figure, et autant d'idées vaines et chimériques où l'esprit s'égare et se perd. Or, n'est-ce pas là ce qui arrive presque sans cesse dans ces conversations où l'on met si volontiers en jeu le prochain? et n'est-ce pas ainsi que, sans vouloir être calomniateur, et sans croire l'être, on l'est toutefois, sinon absolument, du moins en partie, et sur des points très-essentiels?

Mais, sans aller si loin, et à se renfermer précisément dans les bornes de la médisance, je n'ai, mes frères, qu'à vous la faire considérer elle-même, pour vous en faire connaître l'injustice; injustice la plus griève: pourquoi? parce qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile, et à conserver, et à réparer, qui est l'honneur. Et, en effet, qui ne sait pas que l'honneur, dans l'opinion du monde, est un bien du premier ordre? Qu'est-ce qu'un homme sans honneur? eût-il tous les autres biens, fût-il comblé de richesses, pût-il goûter dans son état tous les plaisirs, si c'est un homme noté et déshonoré, on le regarde comme le dernier des hommes. Ainsi tout ce qu'un homme du siècle oppose à l'Evangile sur le pardon des injures, qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, et qu'il mesure son péché par les maximes qu'il établit et qu'il suit en matière de point d'honneur. Il a horreur des concussions, des usurpations violentes ou frauduleuses, des vols, des assassinats, des meutres, mais tout cela n'attaque, après tout, que les biens de fortune ou que la vie. Or, il préfère l'honneur à tous ces biens; d'où il s'ensuit qu'il doit donc avoir encore plus d'horreur de la médisance que de tout cela.

Est-il, mes chers auditeurs, souffrez que je m'exprime de la sorte, est il une bizarrerie pareille à la nôtre? Nous mettons l'honneur à la tête de tous les autres biens; nous sommes sur cet honneur sensibles à l'excès; il n'y a rien, pour sauver cet honneur, à quoi nous ne fussions prêts de renoncer; nous nous en déclarons hautement, nous le témoignons dans toutes les rencontres, et la moindre atteinte faite à cet honneur est capable d'exciter dans nos cœurs les ressentiments les plus amers : mais, par une contradiction qui ne se peut comprendre, et que nous ne justifierons jamais, nous traitons de péché léger ce qui enlève aux autres ce même honneur, ce qui le ternit, ce qui le détruit. Est-ce là raisonner conséquemment? ou bien abandonnons ces grands principes auxquels nous paraissons si attachés, et que nous faisons tant valoir touchant l'honneur, ou bien reconnaissons notre injustice, lorsque nous le blessons si aisément dans autrui, et que nous en tenons si peu de compte.

Injustice d'autant plus condamnable, que l'honneur est un bien plus délicat, un bien plus difficile à acquérir, à maintenir, à rétablir. Il n'y a qu'à voir combien il en coûte pour se faire dans le monde une bonne réputation. On n'en vient à bout qu'après de longues années d'épreuves, et des épreuves les plus critiques et les plus rigoureuses. Est-elle faite? que ne faut-il point pour s'y confirmer, et pour la défendre de tout ce qui en pourrait obscurcir l'éclat? Car cet éclat d'une réputation saine et heureusement établie est comme la glace d'un miroir, à qui la plus faible haleine ôte dans un moment tout son lustre. Nous avons un tel penchant à croire le mal, nous sommes même si accoutumés à l'augmenter et à l'exagérer, qu'une parole suffit pour perdre un homme, une femme dans notre estime. Nous prenons cette parole dans tous les sens, et toujours dans les plus mauvais, parce que c'est la perversité naturelle de notre cœur qui nous la fait interpréter. De sorte que la meilleure réputation et la plus juste est tout d'un coup renversée, et que souvent il n'est presque plus possible de la relever. Pour peu que vous touchiez à certain fruit, il perd toute sa fleur, et ne la peut plus reprendre; et, dès qu'une fois l'honneur est endommagé, la tache est presque ineffaçable, et le dommage sans remède. Vous direz dans la suite tout ce qu'il vous plaira; vous prendrez tous les soins imaginables pour guérir le coup que vous avez porté, et pour en fermer la plaie : malgré toutes vos réparations et tous vos soins, on se souviendra toujours de tel mot qui vous est échappé; on s'en tiendra là, et l'on traitera tout le reste de discours étudiés et de cérémonies.

Qu'est-ce donc que la médisance! c'est comme une grêle, qui ruine dans un jour, et même en beaucoup moins de temps, l'ouvrage de vingt années de travaux, de précautions, de mesures. On regarde comme

une cruauté de ravager des terres cultivées : que sera-ce de détruire une réputation achetée si cher, et au prix de tant de peines ? Mais vous ne la détruisez, dites-vous, que par une vérité, et la vérité ne peut être contre la justice. Erreur : car il ne vous est pas permis de faire connaître toute vérité. Quoique ce soit une vérité, tant qu'elle demeure secrète, ma réputation est entière, et vous l'entamez ; j'ai droit à cette réputation, et vous m'en privez ; je suis dans une possession actuelle de cette réputation, et vous m'en dépouillez ; ce que j'ai fait est caché, et vous le révélez. Voilà votre injustice, et envers Dieu, et envers moi-même : envers Dieu, puisqu'il vous avait défendu de me ravir un bien dont j'étais le maître, et que vous violez sa loi ; envers moi-même, puisque sans raison vous attentez sur ce qui m'appartenait le plus légitimement, et que, par une espèce d'oppression, vous me l'arrachez des mains et le dissipez.

Oui, chrétiens, c'est sans raison que le médisant se porte à de pareils attentats contre la réputation de son frère, et c'est aussi ce qui met le comble à son crime. Car je n'ai garde d'appeler de véritables raisons une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine et critique, un zèle mal entendu, une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter ; une légèreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion. Or, ne sont-ce pas là les principes de la médisance ? Reprenons.

Une vengeance outrée : on se croit bien fondé à rendre médisance pour médisance. Il a dit ceci de moi, et je dis cela de lui ; il ne m'épargne pas, pourquoi l'épargnerais-je ? Conduite en quelque sorte tolérable parmi les Juifs, parmi des idolâtres et des païens ; mais si expressément réprouvée dans des chrétiens, à qui Jésus-Christ a donné cette grande règle de pardonner toute injure, et de bénir ceux qui les chargent d'imprécations. Du moins si l'on y observait quelque proportion ; mais, pour une chose qu'on a dite de vous, et qu'on n'a dite qu'une fois, peut-être même pour le seul soupçon que vous en avez, il y a des années entières que vous poursuivez sans relâche cette personne, et que vous la déchirez.

Une haine envenimée : c'est assez d'être mal ensemble, d'avoir ensemble quelque dispute, quelque contestation, quelque procès, pour conclure qu'on peut publier contre son ennemi tout ce qu'on en sait, ou tout ce qu'on en croit savoir. De là, dans la défense d'une cause, tant de faits scandaleux, que l'on recueille et que l'on produit sans autre sujet ni d'autre avantage que de contenter son animosité, et de couvrir l'adverse partie de confusion.

Une aveugle antipathie : certaines gens ne nous plaisent pas, et, dès lors, on n'en peut dire de bien. Mais pourquoi ne nous plaisent-ils pas ? il ne faut pas nous demander pourquoi, car n us ne le voyons guère nous-mêmes, et nous aurions de la peine à le marquer. Quoi qu'il en soit, dès qu'ils ne nous reviennent pas, et que nous en avons je ne sais quel éloignement, on ne leur passe rien, on ne leur pardonne rien, on ne les ménage en rien. C'est un plaisir de les faire sans cesse paraître sur la scène, et d'en divertir les compagnies.

Une jalousie mortelle : on ne l'avoue pas, parce que de soi-même c'est un vice honteux et humiliant ; mais, sans l'avouer, on ne la sent pas moins. Jalousie ingénieuse à déguiser la médisance sous les plus beaux dehors, et à lui donner les couleurs les plus spécieuses ; jalousie du mérite d'autrui, de ses succès, de ses vertus et de ses perfections ; jalousie entre les partis différents, surtout entre des personnes du sexe, plus susceptibles que les autres de cette passion, et par là même plus sujettes à médire, et plus piquantes dans leurs traits satiriques et médisants.

Un esprit d'intérêt : examinez bien pourquoi, dans la même vocation, dans le même emploi, celui-ci s'étudie tant à rabaisser l'autre, et à le décréditer : c'est qu'il voudrait tout attirer à soi, et profiter aux dépens de celui-là, qui lui fait ombrage. Examinez bien pourquoi, dans la cour d'un prince, la médisance est si fort en règne, et pourquoi il s'y répand tant de mémoires injurieux : c'est que chacun pense à s'avancer, et que tous ne pouvant occuper telle et telle place, vous vous trouvez par conséquent intéressé à flétrir quiconque pourrait y aspirer préférablement à vous, et les obtenir. Examinez même, si je puis user ici de cet exemple, examinez bien pourquoi, dans le cours d'une intrigue criminelle, ce rival se déchaîne à toute occasion et avec tant de violence contre son rival : c'est qu'il travaille à l'écarter, et qu'il prétend posséder seul l'infâme et malheureux objet de ses désirs.

Que dirai-je encore ? une humeur chagrine et critique : le monde est plein de ces censeurs par état qui ne voient dans le prochain que ce qu'il y a de défectueux, ou ce qui en a l'apparence. Du moins est-ce à cela qu'ils s'attachent, sans égard à tout le reste, n'ayant, ce semble, d'autre occupation ni d'autre satisfaction dans la vie, que de déclamer tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre ; cherchant en tout, et y trouvant, selon leurs bizarres idées, de quoi exciter le fiel qui les dévore, et sur quoi le faire couler.

Un zèle mal entendu : ô que de médisances par là sont justifiées, sont consacrées, sont sanctifiées ! Un médisant dévot, un médisant zélé ou prétendu tel, est le plus à craindre. D'un air tranquille et composé, d'un ton pieux et modeste, il en dira plus que l'emportement le plus passionné et la plus ardente colère n'en peut inspirer. Encore se flattera-t-il d'avoir en cela rendu service à Dieu, et s'en fera-t-il un mérite auprès du Seigneur. Content de lui-même, il ira, devant un autel ou au pied d'un oratoire, épancher son âme, et croira pouvoir

dire comme David (*Ps.* C) : Dans un matin, ô mon Dieu ! sans autre glaive que celui de la langue ou que celui de la plume, je combattais tous les ennemis de votre loi, et j'exterminais tous les pécheurs de la terre.

Une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter. Je n'ai rien contre cet homme, dit-on, je ne lui veux point de mal ; et, si j'en parle, ce n'est que pour me réjouir. Divertissement sans doute bien charitable et bien chrétien ! Vous n'avez rien contre lui, et vous le frappez aussi rudement que s'il y avait entre lui et vous l'inimitié la plus déclarée ! vous ne lui voulez point de mal, et vous lui en faites ! vous n'avez envie que de vous réjouir : hé quoi ! de le noircir et de le diffamer ; de le rendre au moins un sujet de risée, et de lui ôter par là toute la douceur de la société humaine ; de lui causer mille chagrins, et de lui aigrir le cœur contre vous, est-ce donc si peu de chose, que vous en deviez faire un jeu ? Esprit railleur dont on s'applaudit, dont on tire une fausse gloire, dont on se laisse tellement posséder, qu'on n'est plus maître de le retenir. Esprit pernicieux, qui trouble la paix, qui rompt les amitiés les plus étroites, qui suscite les querelles et les dissensions.

Enfin, une légèreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion : on raisonne de tout, à propos et hors de propos ; on dit tout ce qu'on sait, et souvent tout ce qu'on ne sait pas ; on n'a rien de secret, et quoi que ce soit qui s'offre à la pensée, on le jette d'abord tel qu'il se présente. Ce n'est point dessein prémédité ; j'en conviens : c'est vivacité ; mais, cette vivacité, ne fallait-il pas la modérer ? ne fallait-il pas vous en défier ? ne fallait-il pas profiter de tant d'occasions où vous avez reconnu vous-même qu'elle vous avait emporté au delà des bornes ? En serez-vous quitte quand vous direz à Dieu : Je n'y pensais pas ? Il vous répondra que vous deviez y penser. Car, que vous n'y ayez pas pensé, le prochain n'en souffre pas moins ; et c'est à vous de voir par où vous pourrez le dédommager.

Concluons, chrétiens : voilà les principes de la médisance ; or, de tels principes, que peut-il venir que de mauvais et de corrompu ? Si donc nous voulons acquérir la vie éternelle, et nous garantir d'un des dangers les plus présents d'en être exclus pour jamais ; si même dès ce monde nous voulons couler d'heureux jours, et couper la racine de mille peines, de mille disgrâces, de mille affaires désagréables : *Qui vult diligere vitam, et dies videre bonos* (I *Petr.*, III) ; que ferons-nous pour cela ? c'est de suivre l'important avis que nous donne le Prophète en ces courtes paroles : *Prohibe linguam tuam a malo* (*Ps.* XXXIII) : c'est, dis-je, de veiller sur notre langue et de la régler ; d'y mettre un frein, et, si je puis m'exprimer de la sorte, un frein d'équité, un frein de charité, un frein de circonspection et de sagesse, qui en arrête l'intempérance, et qui en réprime les saillies. Ainsi nous éviterons le désordre de celui qui fait la médisance, et vous allez encore apprendre à éviter le désordre de celui qui l'écoute : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'il se trouve des hommes assez perdus d'honneur et de conscience pour s'attaquer à l'innocence même, et pour imaginer contre elle des faits supposés et de prétendus sujets d'accusation, c'est une des iniquités les plus criantes et les plus dignes de toute la sévérité des lois. Mais que ceux encore que Dieu a établis et qu'il a revêtus de sa puissance pour réprimer cette audace, l'autorisent au contraire, l'appuient, et lui laissent la liberté d'inventer tout ce qu'il lui plaît, et de l'avancer impunément, c'est le comble et le dernier degré de l'injustice. Or, voilà néanmoins ce que fait Caïphe dans la cause de Jésus-Christ, et à l'égard des faux témoins qu'on a subornés contre cet Homme-Dieu. Comme grand prêtre et souverain juge, Caïphe devait les rejeter et même les châtier. Il était évident que leurs témoignages se contredisaient, et par conséquent qu'il y avait dans leurs dépositions de l'imposture et du mensonge. Il n'ignorait pas au nom de qui ils parlaient, ni de qui ils étaient les ministres et les suppôts. Il savait qu'ils étaient gagés par les ennemis du Fils de Dieu pour l'opprimer et le faire périr. Mais, bien loin de s'opposer à une si damnable entreprise, et de confondre ces calomniateurs, il les reçoit favorablement, il les écoute, il se joint à eux, et tire de la bouche du Sauveur du monde un aveu touchant sa divinité, dont il lui fait un crime, et qu'il traite de blasphème : *Quid adhuc desideramus testes ? audistis blasphemiam* (*Marc.*, XIV). Pourquoi tout cela ? c'est qu'il entrait dans toutes les passions des scribes et des docteurs de la synagogue ; c'est qu'il était lui-même d'intelligence avec les Juifs, piqués contre Jésus-Christ ; c'est qu'il était bien aise d'avoir, pour le condamner, des preuves au moins apparentes, s'il ne pouvait en avoir de réelles et de solides. Voilà ce qui le rend si facile à entendre tout, quelque peu de vraisemblance qu'il y découvre, et quelque persuadé qu'il soit que ce sont autant d'inventions et autant d'artifices de la plus injuste et de la plus violente cabale.

De là, chrétiens, que viens-je vous enseigner, ou de quelle erreur voudrais-je aujourd'hui vous détromper ? Appliquez-vous à ce point de morale, dont on n'a pas dans le monde une idée assez juste, et sur lequel on suit sans scrupule des principes très-contraires néanmoins, et à la raison, et à la religion. D'être auteur de la médisance, de la faire et de la débiter, c'est ce que les âmes vraiment chrétiennes reconnaissent aisément pour une injustice et un désordre ; mais d'y prêter seulement l'oreille, de s'y rendre attentif, de ne l'arrêter pas autant qu'il est possible, et de n'y former nulle opposition, c'est ce qu'on ne pense guère à se reprocher, et ce qu'on met au rang des fautes les plus légères et les plus pardonnables. Or, je sou-

tiens que, sans rien dire soi-même au désavantage du prochain, on peut toutefois, par la seule attention qu'on donne à la médisance, pécher très-grièvement. Je soutiens que si c'est un crime d'attaquer et de blesser l'honneur d'autrui, c'en est pareillement un de ne le défendre pas de tout son pouvoir, et de ne le pas maintenir. Je soutiens que Dieu, là-dessus, nous a chargés de l'intérêt de nos frères ; que c'est un devoir, sinon de justice, au moins de charité ; et que de manquer à cette loi indispensable, c'est désobéir à un précepte divin, et par là même s'exposer à une éternelle damnation.

Je le soutiens, dis-je : et voilà pourquoi saint Bernard disait de la médisance, que c'est un étrange mal et bien funeste, puisque du même trait elle cause la mort à trois personnes : à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit : à celui qui médit, et qui perd la vie de l'âme en perdant la grâce de Dieu ; à celui dont on médit, et qui perd en quelque sorte la vie civile en perdant la réputation qui l'y entretenait ; enfin, à celui devant qui l'on médit, et qui perd la charité, dès là qu'il en abandonne les intérêts, et qu'il permet qu'elle soit violée en sa présence. Tout ceci ne souffre nulle contestation ; mais il faut le développer encore davantage, afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite, et que vous sachiez précisément à quelles règles vous pouvez dans la pratique et vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, selon la distinction commune, trois états différents, soit à l'égard de celui qui fait la médisance, ou à l'égard de celui qui l'écoute : un état de supériorité, un état d'égalité, et un état de dépendance. Comme je ne veux rien outrer, je conviens que chaque état a ses obligations particulières, et que dans tous ce ne sont pas les mêmes. Suis-je dans un état supérieur à celui du médisant ? je puis lui fermer la bouche, je puis user de mon autorité pour interrompre ses discours trop libres et trop mordants ; je puis hautement lui déclarer et lui faire entendre que ce n'est point par de tels entretiens qu'on me peut plaire ; que le christianisme nous les interdit, et qu'étant chrétien, je ne suis pas dans une disposition à les tolérer ni à les agréer. Suis-je dans un état égal ou même dans un état inférieur ? je n'ai pas le même droit alors de résister en face à la médisance, ni de m'élever aussi ouvertement contre elle et avec la même force ; mais je puis au moins me taire, et par mon silence la laisser tomber ; mais je puis, par un air grave et sérieux, donner à connaître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit, et que je n'y prends point de part ; mais je puis, par des propos éloignés, couper la conversation, et peu à peu la tourner sur d'autres sujets ; mais je puis même, par quelques paroles d'excuse, couvrir les choses, les justifier ou les adoucir : car c'est ainsi que la charité le demande. Sans cela, que fais-je ? Je me rends responsable devant Dieu de la médisance qui se commet, et j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous savoir comment ? vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

Et en effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de nous ; ou, pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres et personnels, dès là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons et que nous les fomentons. Or, écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée et d'un plein gré, quand on pourrait ou la repousser directement et la combattre, ou l'éluder adroitement et la détourner, c'est, sans contredit, y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser et la fomenter.

Pour vous en convaincre d'une manière sensible, supposons l'esprit de charité tellement répandu dans le christianisme, que la médisance y trouvât partout des contradictions ; que la plupart des chrétiens fussent prévenus de telle sorte et disposés contre elle, que personne ou presque personne ne lui applaudît ; que le pouvoir des maîtres fût employé à la bannir de devant eux et à la proscrire ; que la fermeté des égaux et même des inférieurs fût assez constante pour y témoigner toujours une certaine répugnance, pour y former toujours quelque obstacle, du moins pour n'y consentir jamais, pour ne l'approuver jamais, pour ne marquer jamais, ni par aucun signe, ni par aucune parole, qu'on y fît réflexion, et que l'esprit y fût appliqué : ah ! mes chers frères, dites-moi s'il y aurait alors beaucoup de médisants, et même, dites-moi s'il y en aurait un seul ? La médisance ne trouvant point d'auditeurs favorables, ne recevant point d'éloges capables de la flatter et de l'exciter, se voyant au contraire ou honteusement rebutée, ou reçue froidement et négligée, oserait-elle se produire ? le chercherait-elle avec tant d'ardeur ? serait-elle si hardie et si téméraire à s'expliquer ? n'y garderait-elle pas plus de mesure ? n'y apporterait-elle pas plus de réserve ? Il est donc incontestable que ce qui l'entretient et ce qui lui donne dans le monde un empire si étendu, c'est le bon accueil qu'on lui fait et l'accès facile qu'elle rencontre dans tous les lieux où elle se présente. D'où il s'ensuit que la malice n'en doit pas être seulement attribuée au médisant, mais qu'elle doit rejaillir encore sur tous ceux qui contribuent à la médisance, en lui laissant une pleine liberté de lancer ses traits sur qui il lui plaît et comme il lui plaît. C'est pour cela que saint Jérôme s'écriait : Heureuse la conscience qui ne s'attache ni à voir le mal ni à l'entendre ! *Felix conscientia quæ nec audit nec aspicit malum* (*Hier.*) : Prenez garde, je vous prie : ce saint docteur ne se contente pas de dire qu'heureux est l'homme qui ne se porte point à mal parler, mais qui ne s'arrête pas même à écouter le mal : pourquoi ? parce qu'il se met par là à

couvert d'un des péchés les plus griefs, et en même temps les plus ordinaires.

Non, mes chers auditeurs, rien de plus ordinaire que d'avoir les oreilles ouvertes à tous les mauvais contes qui se font, et à toutes les histoires scandaleuses qui se récitent. Je puis ajouter que c'est aussi l'un des plus dangereux écueils où l'innocence soit exposée dans le commerce du monde. Une âme chrétienne et prévenue des sentiments de la religion peut, avec moins de difficulté, s'abstenir de la médisance et ne la prononcer jamais elle-même : mais, de ne la pas entendre, c'est de quoi il n'est pas possible de se garantir sans une vigilance continuelle sur soi-même, et sans une résolution à l'épreuve de toutes les occasions et de toutes les tentations. De là vient, pour peu qu'on ait la conscience timorée, qu'il est rare que nous allions parmi le monde, et que nous nous mêlions dans les conversations du monde sans en revenir avec quelque scrupule dans le cœur sur ce qui s'est dit du prochain, et sur la manière dont nous l'avons reçu. Je me trompe, chrétiens, et je devrais plutôt reconnaître, en le déplorant, qu'il est rare, et très-rare, que nous ayons là-dessus le moindre scrupule, parce que la plupart ne comptent pour rien d'écouter une médisance et d'en raisonner avec celui qui la fait. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain et par une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité ; et, ce qu'il y a de plus criminel, enfin, on l'écoute par une secrète malignité. Autant de caractères, ou autant de degrés à distinguer dans le péché dont on se charge devant Dieu. Suivez-moi.

On l'écoute avec indifférence. Comme on n'est guère touché des intérêts du prochain, et qu'on ne se croit nullement engagé dans sa cause, on laisse parler chacun ainsi qu'il le juge à propos. Ce n'est pas mon affaire, dit-on, et cela ne me regarde point; ce n'est point moi qui ai entamé cette matière; et, dans tout cet entretien, je n'ai été qu'auditeur et que témoin. Sur ce beau principe, on se rassure, et l'on se tient quitte de tout. Si, dans les visites qu'on rend et qu'on reçoit, si, dans les compagnies que l'on fréquente, la charité est fidèlement observée et l'honneur d'autrui ménagé, on en est bien aise, et l'on en bénit le Seigneur; mais du reste, que la médisance y vienne prendre place, que la réputation de celle-ci ou de celle-là y soit impitoyablement déchirée, on en est peu en peine ; pourquoi? parce qu'on ne peut se figurer qu'on en soit complice; parce qu'on ne peut se mettre dans l'esprit qu'on ait sur cela d'autre obligation que de se tenir neutre et de ne se point déclarer; comme si, voyant mon frère attaqué avec violence et sur le point de périr, je pouvais sans crime l'abandonner à l'ennemi qui le poursuit, et lui refuser mon secours, lorsque je suis en état de le sauver. Il n'est pas nécessaire, pour connaître l'indignité d'une telle conduite, et pour la condamner, d'avoir recours à la religion; il suffit de consulter la loi de la nature et la raison.

On l'écoute avec complaisance. De tout temps la médisance a été et est encore plus que jamais l'assaisonnement des conversations. Tout languit sans elle, et rien ne pique. Les discours les plus raisonnables ennuient, et les sujets les plus solides causent bientôt du dégoût. Que faut-il donc pour réveiller les esprits, et pour y répandre une gaieté qui leur rende le commerce de la vie agréable? Il faut que, dans les assemblées, le prochain soit joué et donné en spectacle par des langues médisantes ; il faut que, par des narrations entrelacées des traits les plus vifs et les plus pénétrants, tout ce qui se passe de plus secret dans une ville, dans un quartier, soit représenté au naturel et avec toute sa difformité; il faut que toutes les nouvelles du jour viennent en leur rang, et soient étalées successivement et par ordre. C'est alors que chacun sort de l'assoupissement où il était, que les cœurs s'épanouissent, que l'attention redouble, et que les plus distraits ne perdent pas une circonstance de tout ce qui se raconte. Les yeux se fixent sur celui qui parle; et, quoiqu'on ne lui marque pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre, il le voit assez par la joie qui paraît sur les visages, par les ris et les éclats qu'excitent ses bons mots, par les signes, les gestes, les coups de tête. Tout l'anime; et, se trouvant en pouvoir de tout dire sans que personne l'arrête, où sa passion, où son imagination ne l'emporte-t-elle pas? On ne se retire point qu'il n'ait cessé, et l'on s'en revient enfin d'autant plus content de soi, que, sans blesser à ce qu'on prétend sa conscience, on a eu tout le divertissement de la conversation la plus spirituelle et la plus réjouissante. Voilà ce qu'on met au nombre des amusements permis, et de quoi l'on s'imagine être en droit de goûter toute la douceur, sans que l'innocence de l'âme en soit endommagée.

On l'écoute par un respect tout humain, et par une lâche condescendance. C'est un ami qu'on craint de choquer, c'est un maître qu'on ménage et que l'on veut flatter, c'est même un inférieur qu'on n'a pas la force de reprendre, et dont on se laisse dominer. On sait bien ce qui serait du devoir de la charité, et l'on voudrait y satisfaire; mais l'assurance et le courage manquent. On gémit intérieurement de la contrainte où l'on est, et l'on se reproche sa faiblesse, mais on ne peut venir à bout de la surmonter. De là ce consentement forcé, mais apparent, qu'on donne à la médisance. On la condamne dans le fond du cœur; mais, de la manière dont on y répond, il semble au dehors qu'on l'approuve; il semble qu'on entre dans toutes les pensées du médisant, dans toutes ses idées et tous ses sentiments. Or, par là même on l'y confirme; et, bien loin de le guérir, on le perd, et l'on se perd soi-même avec lui.

On l'écoute par une vaine curiosité. Combien de gens veulent être informés de tout et tout savoir? je dis tout ce qui ne les regarde point, et ce qui ne les intéresse en rien. Car

voici ce qu'il y a souvent de plus étrange et de plus bizarre; c'est qu'on ignore ses propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre, ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre maison, tandis qu'on veut avoir une connaissance exacte des affaires des autres, et qu'on tient en quelque sorte registre de tout ce qu'ils font, et de tout ce qui se fait chez eux. Au lieu donc de rejeter mille rapports, non-seulement inutiles, mais très-injurieux et très-pernicieux, on en est avide, on les recherche, et l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confidences; et moi c'est ce que j'appelle perfidies et médisances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le droit de l'amitié; et moi, c'est ce que je réprouve par le droit de la charité. Et où est-elle cette charité évangélique? comment l'accorder avec ces tours d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions subtiles et captieuses; avec ces longs circuits pour amener une personne dans le piége, pour lui tirer ce qu'elle a de plus caché dans l'âme, pour l'engager insensiblement à vous le révéler, pour abuser de son ingénuité, ou plutôt de sa simplicité? Il faudrait lui enseigner à se taire, et l'on use de toutes les industries et de toutes les instances pour lui arracher une parole qu'elle devrait retenir. Cependant on se sait bon gré d'avoir découvert telle chose qui n'est pas connue; on en triomphe, on s'en fait un faux mérite; et ce sera beaucoup si dans peu l'on ne la rend pas publique, et l'on ne produit pas au jour tout le mystère. Achevons.

On l'écoute par une sincère malignité. Un homme a des précautions à prendre et des mesures à garder; il n'aurait pas bonne grâce de s'élever hautement contre cet autre, et de déclamer contre lui, on ne l'en croirait pas, et tout ce qu'il dirait ne ferait nulle impression; on l'attribuerait à chagrin, à ressentiment, à prévention, à mauvaise volonté, parce qu'ils sont mal ensemble, et qu'ils ne se voient point; parce qu'ils sont liés à des partis tout contraires, et que le monde est instruit de leur division; parce qu'ils sont actuellement en concurrence pour un emploi, pour une charge, pour quelque avantage que ce puisse être. Mais s'il ne peut s'expliquer lui-même, et s'il ne lui convient pas, qu'il lui est doux de trouver quelqu'un qui prenne sa place et qui parle pour lui! Peut-être par bienséance en fera-t-il paraître quelque peine; peut-être même affectera-t-il d'excuser ce qu'il entend, et d'y donner un bon sens. Mais que la malignité est artificieuse! Il en dira trop peu pour une solide justification, et assez pour animer l'entretien, et pour engager encore à de plus amples détails et à de nouvelles médisances. Voilà le fruit de cette prétendue modération. Autant et mieux vaudrait-il qu'il eût ouvert son cœur, qu'il en eût suivi tous les sentiments, et qu'il eût jeté au dehors tout le fiel dont il est rempli.

Quoi qu'il en soit, mes frères, préservons-nous de la médisance, comme du poison le plus contagieux et le plus mortel. C'est l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Esprit en comparant la langue du médisant avec la langue du serpent: *Acuerunt linguas suas sicut serpentis* (*Ps.* CXXXIX). Le serpent pique; ce n'est qu'une morsure, mais de cette morsure le venin se communique dans toutes les parties du corps. Le médisant parle; ce n'est qu'une parole, mais bientôt cette parole retentit partout; on se la redit les uns aux autres, et, pour user de cette figure, comme un souffle empesté, elle infecte également, et toutes les bouches d'où elle sort et toutes les oreilles où elle entre. Ne nous arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain et ce qu'il ne fait pas. Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention nécessaire; mais, du reste, en y observant toutes les règles d'une correction charitable; c'est-à-dire en l'avertissant, en le reprenant de lui à nous, et non en publiant ses imperfections et ses vices, ni en le décriant. S'il ne dépend point de nous et que nous n'en soyons point responsables, qu'avons-nous affaire de rechercher ses actions? de quelle autorité entreprenons-nous de le juger et de le censurer? Chacun devant Dieu portera son fardeau, et c'est à chacun de penser à soi, sans vouloir étendre plus loin ses vues. Que de soins superflus dont on se délivrerait! que de retours fâcheux qu'on s'épargnerait! que de querelles et de démêlés qu'on préviendrait! que de péchés qu'on éviterait! Combien une médisance a-t-elle troublé de familles, de sociétés, de communautés? combien a-t-elle blessé de consciences, et combien d'âmes a-t-elles damnées? de toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci est, non-seulement la plus universelle, mais la plus dangereuse et la plus difficile à vaincre. L'apôtre saint Jacques en était bien persuadé, et nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en a rendu, quand il nous dit que la langue est un feu qui ne cherche qu'à s'échapper et à consumer tout. *Et lingua ignis est* (*Jacob.*, III); que c'est un mal inquiet qui n'a point de repos et qui n'en donne point: *Inquietum malum*: qu'il n'y a aucune espèce de bêtes si sauvages et si farouches que l'homme n'ait su réduire, mais que, pour la langue, on ne la peut dompter: *Linguam autem nullus hominum domare potest.* Et n'est-ce pas elle en effet qui fait tomber les plus sages et qui entraîne les plus vertueux? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dommages infinis.

Au reste, mes chers auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ses coups, et si nous nous voyons en butte à la médisance, nous avons dans Jésus-Christ un beau modèle de patience. Imitons ce divin maître et ne soyons point plus jaloux de notre réputation qu'il ne l'a été de la sienne. Ou ce qu'on dit de nous est vrai: reconnaissons-le humblement devant Dieu, et consentons, puisqu'il le permet, à en porter devant les hommes toute la confusion; ou c'est sans fondement et sans raison qu'on nous ac-

cuse : contentons-nous, pour notre défense, d'une simple exposition de la vérité, et laissons au Seigneur le soin d'une plus entière justification; il y pourvoira dès cette vie même, ou au moins dans l'autre. Quand le monde nous comblerait de ses malédictions, nous sommes heureux si nous pouvons à ce prix mériter les bénédictions du ciel et obtenir la gloire éternelle que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION VI.

Sur le jugement du peuple contre Jésus-Christ en faveur de Barabbas.

Respondens autem præses, ait illis : Quem vultis vobis de duobus dimitti? At illi dixerunt : Barabbam. Dicit illis Pilatus : Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus? Dicunt omnes : Crucifigatur... Sanguis ejus super nos et super filios nostros.

Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répondit : Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle Christ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (*S. Matth.*, *ch.* XXVII)

S'il y a une image naturelle du péché et du pécheur qui le commet, n'est-ce pas celle-ci, chrétiens, où nous voyons tout un peuple animé de la plus aveugle passion, donner, sur le Fils même de Dieu, la préférence à un insigne voleur, et consentir à porter toute la malédiction que doit attirer sur leur tête le sang de ce Dieu-Homme si injustement répandu, et sa mort poursuivie avec tant de violence? Combien d'autres réflexions me fournirait l'inconstance de cette nation, qui depuis peu de jours avait reçu le Sauveur du monde avec tant d'applaudissements et de cris de joie, et l'avait comblé de bénédictions ; l'obstination invincible et l'animosité des pharisiens, qui, non contents de tout ce qu'ils avaient déjà entrepris contre Jésus-Christ, veulent achever de le perdre et forment le détestable dessein de le faire crucifier ; la faiblesse de Pilate, qui n'a pas la force d'employer son autorité à défendre ce prétendu criminel dont il connaît toute l'innocence, et qui, pour le tirer de leurs mains, use d'artifice, et lui fait l'affront de le mettre en parallèle avec Barabbas ; que ne pourrais-je pas, dis-je, vous représenter sur tout cela, et quels sujets de morale n'aurais-je pas à traiter? mais je m'en tiens à la pensée de saint Chrysostome, et, dans une juste application de la conduite des Juifs à la nôtre, quand nous nous élevons contre Dieu par de griêves transgressions de sa loi : il me suffit aujourd'hui de vous apprendre à craindre le péché, à le haïr et à le fuir, à le regarder comme le plus mortel ennemi de vos âmes et à vous en préserver comme du plus grand de tous les maux. Nous avons deux choses à considérer dans le péché : premièrement, la malice du péché, et secondement, la peine du péché. Or, l'une et l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées : et ce sera le partage de cet entretien. Les Juifs, en renonçant à Jésus-Christ, lui préfèrent Barabbas : voilà la malice du péché. Et par une si indigne préférence, ils se rendent devant Dieu responsables du sang de Jésus-Christ : voilà la peine du péché. Je dis la malice du péché, dont nous devenons nous-mêmes coupables, en sacrifiant à nos passions tous les intérêts de Dieu. Je dis la peine du péché, dont nous nous chargeons nous-mêmes et à quoi nous nous exposons en suscitant contre nous le sang de Jésus-Christ et toute la justice de Dieu. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pilate était trop éclairé pour ne pas voir la fausseté des accusations que formaient les Juifs contre le Fils de Dieu. Après l'avoir interrogé lui-même, il ne trouvait rien qui lui parût digne de mort; et, selon un reste d'équité que son cœur ne pouvait démentir, il pensait aux moyens de sauver le juste opprimé par la calomnie, et de le délivrer des mains de ses persécuteurs. C'était une coutume depuis longtemps établie, et constamment observée, qu'à la solennité de Pâque on élargît un prisonnier, et qu'on en laissât au peuple le choix. Or, entre les autres, il y en avait un plus connu par ses crimes : c'était Barabbas, homme convaincu de meurtre, de sédition, des attentats les plus noirs, et pour cela réservé au dernier supplice. Que l'occasion, ce semble, était favorable au dessein de Pilate! Il ne la manqua pas. Il s'adresse en particulier aux princes des prêtres et aux anciens de la synagogue; il s'adresse en général à tout le peuple assemblé devant lui : Qui des deux, leur dit-il, mettrai-je en liberté à cette fête, et qui voulez-vous que je renvoie, ou de Barabbas ou de Jésus? *Quem vultis vobis de duobus dimitti* (*Matth.*, XXVII)? S'il eût eu à traiter avec des esprits moins prévenus et moins possédés de leur barbare envie contre le Sauveur des hommes, y avait-il lieu de douter qu'ils ne se déclarassent en sa faveur, et que, dans une telle comparaison, ils ne prissent au moins des sentiments assez équitables pour ne le pas rabaisser au-dessous d'un scélérat et d'un infâme? Pilate l'espérait, il se l'était promis; mais que peut-on se promettre d'une populace émue, conjurée, furieuse, surtout quand de faux docteurs secondent ses emportements, et qu'elle se voit autorisée des mêmes chefs qui devaient l'arrêter et la réprimer? Ce n'est donc de toutes parts qu'une même voix, qu'un même cri, pour demander le coupable et pour condamner l'innocent : *Non hunc, sed Barabbam* (*Joan.*, XVIII). Ne nous parlez point de cet homme, mais donnez-nous Barabbas : c'est celui que nous voulons préférablement à l'autre.

Quelle surprise pour Pilate! et une si étrange résolution ne dut-elle pas le troubler et le déconcerter? En vain, pour calmer cette émotion populaire, fait-il de fortes instances, et veut-il, pour les convaincre, entrer en raisonnement avec eux. Dans l'ardeur forcenée qui les transporte, ils sont incapables d'entendre aucune raison et de s'y rendre. S'il leur dit : Que prétendez-vous donc que je fasse de ce Jésus que vous m'avez amené, et qui porte la qualité de Christ?

sans hésiter un moment, et sans autre procédure, ils prononcent l'arrêt de sa mort et concluent qu'il le faut crucifier : Défaites-nous-en, et crucifiez-le : *Tolle, tolle, crucifige* (*Luc.*, XXIII). Si, prenant une seconde fois la parole, il exige d'eux qu'ils produisent ce qu'ils ont à déposer, et qu'ils en viennent à la preuve de leurs dépositions : Car quel mal a-t-il fait ? *Quid enim mali fecit* (*Matth.*, XXVII)? ils croient ce détail inutile, et ne daignent pas s'y engager, tant ils sont persuadés de la vérité de leur témoignage : Si ce n'était pas un méchant homme, nous ne l'aurions pas conduit à votre tribunal, ni ne vous l'aurions pas livré. Sur cela, nouveaux mouvements, nouvelles poursuites, nouvelles clameurs : Qu'on le mette en croix, et qu'il périsse : *At illi magis clamabant, dicentes : Crucifigatur* (*Ibid.*). Enfin, si Pilate ose leur remontrer que c'est le roi des Juifs, et que d'attenter à sa vie, c'est pour eux le crime le plus énorme, ils protestent hautement qu'ils ne le reconnaissent point, qu'ils n'en dépendent point, qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et qu'ils ne souffriront jamais que celui-ci ait dans la Judée le moindre pouvoir : *Non habemus regem, nisi Cæsarem* (*Joan.*, XIX).

Ah ! peuple indocile et rebelle, c'était en effet votre roi, et c'était en même temps le roi de gloire ; mais vous n'en avez point voulu : Pourquoi ? parce qu'il vous apportait la lumière, et que vous aimiez les ténèbres ; parce qu'il vous annonçait des vérités auxquelles vous refusiez de vous soumettre, et que par sa parole toute divine et ses œuvres merveilleuses, il confondait votre incrédulité ; parce qu'il vous prêchait une loi dont vous aviez peine à vous accommoder, et dont vous vous faisiez un scandale ; parce qu'il rabattait l'orgueil de vos pharisiens, et qu'il démasquait leur hypocrisie; parce qu'ils vous aigrissaient, qu'ils vous envenimaient, qu'ils vous soulevaient contre lui, et vous inspiraient toutes leurs passions. Voilà, dis-je, pourquoi vous l'avez rejeté, et vous lui avez fait le plus sanglant outrage qu'il ait reçu dans tout le cours de ses souffrances. Car jamais fut-il plus humilié que dans ce jugement, où vous l'avez couvert d'opprobre et d'ignominie ? D'être comparé avec Barabbas, c'était déjà une des plus grandes humiliations : mais le dernier degré et le comble de l'humiliation, n'a-ce pas été de voir encore Barabbas obtenir sur lui l'avantage? et le Fils unique de Dieu pouvait-il être traité avec plus d'indignité et plus de mépris?

Ne nous flattons point, mes chers auditeurs ; et, sans nous épancher en d'inutiles reproches contre les Juifs, tournons toute notre indignation contre nous-mêmes, et convenons que cette rebelle nation n'a point méprisé plus outrageusement Jésus-Christ, que nous méprisons notre Dieu sur tant de sujets et en tant d'occasions où nous nous laissons entraîner, et où nous nous abandonnons au désordre du péché. Quand Tertullien parle du péché de rechute après la pénitence, il en fait consister la grièveté et la malice en ce que l'homme, dit-il, après avoir éprouvé l'empire du démon et celui de Dieu : l'empire du démon, lorsqu'il était dans l'état du péché, et celui de Dieu, tandis qu'il vivait dans l'état de la grâce, se détermine enfin, et se livre au démon préférablement à Dieu ; de sorte que, faisant la comparaison de l'un et de l'autre, il semble conclure que le joug de Dieu est moins avantageux et moins souhaitable que celui du démon, puisque, après avoir secoué dans sa pénitence le joug du démon pour se convertir à Dieu, il quitte tout de nouveau le joug de Dieu, et se réduit sous l'esclavage et la servitude du démon. Ainsi raisonnait ce savant Africain.

Mais il n'est pas nécessaire, pour justifier ma pensée, de la renfermer dans cette espèce de péché. Je prétends que tout péché, je dis tout péché mortel, est une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature. Je prétends que tout homme qui, par une offense grièvre, pèche contre Dieu, est aussi coupable envers Dieu, que le furent les Juifs envers le Fils de Dieu dans le choix qu'ils firent de Barabbas au préjudice et à la ruine de cet adorable Sauveur. Je prétends que c'est la même injure de part et d'autre, que c'est le même jugement, le même crime : comment cela ? comprenez-en la preuve ; elle est incontestable et sans réplique. Car, selon toute la théologie, qu'est-ce que le péché? un éloignement volontaire de Dieu, et un attachement libre et délibéré aux objets créés. Dès là que nous péchons, nous quittons Dieu, nous nous séparons de Dieu : et pourquoi? l'un pour une volupté sensuelle, l'autre pour un vil intérêt ; celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien. Or, n'est-ce pas là une vraie préférence, où des objets périssables et mortels, où d'indignes créatures, plus méprisables souvent et plus abominables que Barabbas, l'emportent sur tous les droits de Dieu ?

En effet, je ne puis pécher que je ne connaisse le mal que je vais commettre. Je sais en péchant que telle action est criminelle, que telle liberté, que telle injustice, que telle médisance, que telle vengeance est défendue et contre la loi de Dieu. Quand donc, indépendamment de la loi et malgré la loi qui condamne tout cela, je m'y porte néanmoins, c'est que j'aime mieux me contenter en tout cela, que d'obéir à cette loi ; par conséquent, c'est qu'en vue de tout cela je la méprise cette loi divine, et le souverain auteur qui me l'a imposée. Sans me déclarer aussi ouvertement que les Juifs, ni m'en expliquer en des termes si formels, je dis comme eux dans mon cœur : *Non hunc, sed Barabbam* (*Joan.*, XVIII) : C'est un maître trop exact et trop sévère qu'on me propose à servir. La voie de ses commandements est trop étroite pour moi, et il m'en faut une plus large. Le monde est mille fois plus commode ; et, en le suivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il se conforme à mes inclinations, il seconde mes désirs, il

me laisse une licence entière pour vivre à mon gré et selon mes volontés : voilà le Dieu qui me plaît et que je demande : *Tolle, tolle* (*Luc.*, XXIII) : Otez-moi ce Dieu si saint, qu'une œillade, qu'un geste, qu'une parole est capable de blesser ; ce Dieu si clairvoyant, qui ne pardonne rien. *Tolle* : Otez-moi cet Évangile, cette loi si rigoureuse et si opposée à tous mes sentiments naturels. *Non habemus regem, nisi Cæsarem* (*Joan.*, *cap.* XIX) : Je n'ai point d'autre loi que mon ambition, point d'autre loi que ma convoitise, point d'autre loi que mon amour-propre, point d'autre loi que toutes mes cupidités, et tout ce qui peut me rendre la vie plus douce et plus agréable. Ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, nisi Cæsarem*. Ces pensées, chrétiens, font horreur ; mais, à bien considérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il se réduit, en voilà le fond et le caractère le plus essentiel.

Vous me direz qu'on n'y procède pas communément avec tant de délibération, et qu'on n'y fait pas toutes ces réflexions. Ah ! mes frères, c'est ici le prodige, et de la malice de l'homme pécheur, et de l'énormité de son péché. Car, écoutez deux choses que j'ai à vous répondre. Je soutiens d'abord, et j'en prends à témoin la conscience d'un nombre infini de pécheurs, et même de plusieurs qui m'écoutent actuellement ; encore une fois, je soutiens qu'il y en a qui pèchent avec toutes ces vues, qui délibèrent, qui raisonnent, qui combattent en eux-mêmes et contre eux-mêmes, et qui ne s'abandonnent à leurs désordres que par cette conclusion formée : Je le veux. Péchés d'un plein choix, d'une pleine résolution, et de la volonté la plus parfaite ; mais, en même temps, péchés les plus pernicieux par rapport au salut ; péchés qui conduisent le plus directement à la réprobation, ou qui sont déjà comme une réprobation anticipée ; péchés que Dieu souvent ne remet ni en cette vie ni en l'autre, et qu'il punit dans la rigueur de sa justice. Quelle abomination, quelle désolation !

Du reste, et c'est l'autre réponse, je conviens aussi que tous ne vont pas jusqu'à cet excès, et n'embrassent pas de la sorte le péché. Je ne ferai pas même difficulté de reconnaître qu'une grande partie de ceux qu'il entraîne s'y engagent plus légèrement : c'est-à dire qu'ils s'y engagent avec moins d'advertance et moins d'attention ; qu'ils s'y engagent par un premier mouvement et par précipitation, soit parce que les objets présents les frappent tout à coup et les excitent, soit parce que le penchant les domine, et que le poids de l'habitude les emporte. Tel est, je veux bien l'avouer, tel est l'état de la plupart des pécheurs du siècle. Mais cela même les excuse-t-il, et cela diminue-t-il l'injure que fait à Dieu le péché ? Quoi ! je prétendrais tirer avantage de mon inadvertance et de ma légèreté dans un sujet qui demandait toute mon attention et toute ma précaution ! Quoi ! lorsqu'il s'est agi de perdre mon Dieu, et de le sacrifier aux sales appétits d'une sensualité brutale, je me croirai bien justifié de dire que je ne pensais guère à ce que je faisais ! Quand il était question d'immoler Jésus-Christ et de le crucifier dans mon cœur, je me tiendrai moins coupable, parce que je n'examinais rien là-dessus, et que je ne m'appliquais pas à en prévoir les affreuses conséquences ! et où est-ce donc que j'emploierai toutes mes lumières, que j'apporterai toute ma vigilance, que j'userai de toute ma circonspection ? La passion m'a entraîné ; et voilà justement ce qui offense mon Dieu et ce qui l'outrage. Car le respect d'un tel Maître, et l'honneur qui lui est dû par tant de titres, ne devait-il pas être plus puissant pour m'arrêter, que toute l'ardeur de la plus violente passion pour me précipiter et m'emporter ? Si les Juifs tumultuairement assemblés criaient à Pilate : *Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam* (*Luc.*, XXIII) : Faites-le mourir, et remettez-nous Barabbas, c'était dans un transport qui les aveuglait : mais en étaient-ils moins criminels ? Ainsi, j'ai commis ce péché par vivacité de tempérament, par inconsidération, et presque sans y prendre garde : mais c'est ce qu'il y a de bien surprenant et de bien étrange, que j'aie pris si peu garde à ne faire aucune démarche qui pût être préjudiciable à la gloire et aux intérêts d'un Dieu de qui j'ai tout reçu et à qui je dois tout. Mon devoir capital, n'était-ce pas d'étudier toutes ses volontés, et de me rendre continuellement attentif à les accomplir, et à ne m'en départir jamais ? Il fallait que j'y fusse bien peu attaché pour en perdre si aisément le souvenir ; et, si je veux de bonne foi me consulter moi-même, si je veux sonder le fond de mon cœur et ses véritables dispositions, je trouverai que je n'ai franchi si précipitamment et si hardiment le pas, que parce que la loi de Dieu ne me touchait guère, et que j'étais beaucoup plus sensible à mes désirs déréglés et aux sujets malheureux qui les allumaient.

De tout ceci donc, chrétiens, vous comprenez l'énormité du péché et le degré de malice qui lui est propre. Que dis-je ? et quel esprit humain la peut comprendre telle qu'elle est ? Car, pour concevoir toute la grièveté de cette préférence donnée à la créature au-dessus de Dieu, il faudrait en même temps concevoir toute la grandeur de Dieu au-dessus de la créature. Tellement que la malice du péché doit être aussi grande par proportion, que Dieu est grand, que Dieu est juste, que Dieu est bon, que Dieu est parfait dans tous ses attributs : or, tout cela est infini, et par conséquent hors de la portée d'une raison aussi faible et aussi bornée que la nôtre. Et comme il est de l'essence de Dieu, que, quelque idée que je me forme de son souverain être, il passe toujours infiniment tout ce que j'en connais, il est de l'essence du péché, que, quoi que j'en imagine, il soit toujours plus difforme et plus odieux que tout ce que je m'en puis figurer. Quand je conçois qu'il a converti les anges en démons, qu'il a ruiné pour jamais l'état d'innocence où furent créés nos premiers parents, et qu'il les a perdus

avec toute leur postérité; qu'il dépouille l'âme de tous ses mérites, en eût-elle amassé des trésors sans nombre, et qu'il l'expose à des supplices éternels; quand je me représente tout cela, ce n'est rien encore, dit saint Augustin, parce que tout cela n'est rien en comparaison de ce que je ne puis me représenter, qui est la majesté du Créateur offensée, et comme dégradée dans l'estime du pécheur.

Ah! chrétiens, que ne connaissons-nous mieux le péché, ou que n'en perdons-nous absolument toute la connaissance! notre malheur est de le connaître, et de ne le pas connaître assez. Si nous ne le connaissions point du tout, nous ne serions plus en danger de le commettre; ou, si nous le connaissions mieux et dans toute sa laideur, bien loin de le rechercher et de nous y plaire, nous ne penserions qu'à nous en préserver et à le fuir. Mais, hélas! nous le connaissons autant qu'il faut pour en pouvoir devenir coupables devant Dieu, et nous ne le connaissons pas autant qu'il serait nécessaire pour être en état de ne le pouvoir plus aimer et de n'y pouvoir plus tomber. Etat d'impeccabilité, état bienheureux! quand est-ce que nous y serons? ce sera quand nous verrons Dieu, et que nous le contemplerons dans toute sa gloire, parce qu'alors nous aurons une connaissance du péché beaucoup plus vive et plus étendue, puisque nous le connaîtrons dans Dieu même; et que d'ailleurs, attachés à Dieu d'un lien désormais indissoluble, nous nous trouverons par là dans la sainte nécessité de haïr tout ce qui peut nous en éloigner et nous l'enlever. Cependant, mes frères, sans être dès maintenant en cet état, il ne tient qu'à nous de quitter le péché, de nous retirer du péché, de ne plus retourner au péché, parce que la grâce ne nous manque pas pour cela, et qu'avec la grâce tout nous est possible. C'est ainsi qu'exempts de la malice du péché, nous nous mettrons encore à couvert de la peine qui le suit, et dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'était une espèce d'imprécation parmi les Hébreux, de souhaiter à un homme que le sang d'un autre homme retombât sur lui. Nous en voyons l'usage dans le Lévitique; et si quelqu'un se la faisait à soi-même par forme de serment, et qu'il dît : Je veux que le sang de celui-ci ou de celui-là retombe sur moi, c'est comme s'il eût dit : Je veux que tout le crime qu'il peut y avoir en le répandant me soit imputé. S'il y a des peines et des malédictions qui y soient attachées, je veux m'en charger. Si ce sang est innocent, je m'en fais le coupable, et je m'engage à être la victime et l'anathème de son expiation. Voilà, chrétiens, l'affreuse extrémité où la fureur des Juifs les porta; jusqu'à consentir, après l'indigne préférence qu'ils avaient donnée à Barabbas, que le sang de Jésus-Christ, non-seulement retombât sur eux, mais sur leurs enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (*Matth.*, XXVII).

Imprécation dont le sens est plein d'horreur; car c'est-à-dire si cet homme que vous appelez juste, et qui s'appelle Dieu, est aussi juste que vous le croyez, et qu'il soit, ainsi qu'il le prétend, égal à Dieu et Dieu lui-même, nous voulons bien, en vous demandant sa mort, devenir responsables de toute l'injustice qu'elle renferme, et nous consentons à être traités, nous et toute notre postérité, comme des déicides. Imprécation que je ne puis prononcer et que vous ne pouvez entendre sans en être saisis d'effroi, puisqu'elle nous fait voir dans ce peuple le plus violent transport de haine, et qu'elle nous présage pour eux dans l'avenir et pour leurs descendants les plus terribles malheurs. Imprécation où Pilate, tout païen qu'il était, craignit d'avoir part, et dont il voulut se mettre à couvert, lorsqu'en présence de cette multitude, et au milieu des cris qu'ils redoublaient sans cesse et qu'ils lui adressaient, il se fit apporter de l'eau, qu'il se lava les mains, et leur déclara hautement qu'il se tenait quitte de l'énorme attentat qu'ils allaient commettre, qu'il n'y contribuait en aucune sorte, que c'était à eux d'en rendre compte, et que pour lui il s'en croyait innocent : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus* (*Matth.* XXVII). Mais enfin, imprécation dont l'effet, dans le cours des siècles, n'a été que trop réel et que trop visible. Nation réprouvée, race maudite du ciel et de la terre, vous l'éprouvez encore maintenant. Ce n'était pas seulement un souhait que formaient vos pères, c'était une vérité qu'ils annonçaient. Ce sang qu'ils ont versé, en retombant sur eux, a rejailli sur vous; et, prophètes contre leur pensée et contre leur intention, ils n'ont rien prédit qui ne se soit accompli et qui ne s'acomplisse tous les jours.

Cependant, chrétiens, voyons la chose plus en détail, quoique toujours en abrégé, et, par l'application que j'en vais faire, apprenons quels sont les redoutables jugements de Dieu sur les pécheurs, et à quoi nous nous exposons en profanant par le péché le sang de Jésus-Christ et en le suscitant contre nous. Car prenez garde, s'il vous plaît; en vertu de ce sang divin si injustement répandu par les Juifs et si justement retombé sur cette nation sacrilége, Dieu les a affligés de trois grands maux, ou plutôt Dieu les a affligés de tous les maux, que nous pouvons réduire à trois espèces : ruine temporelle, aveuglement spirituel, réprobation éternelle. Je m'explique, et ceci sans doute mérite bien nos réflexions, et doit bien nous faire connaître quelle vengeance le Seigneur sait tirer de ses ennemis et comment il sait punir les offenses qu'il en reçoit.

Ruine temporelle. Jamais il n'en fut de plus entière; et en pouvons-nous avoir une peinture plus vive que celle même qu'en avait tracée le Fils de Dieu avant sa dernière entrée en Jérusalem? Car il vit dès lors tout ce qui devait arriver à cette ville criminelle : il en parut touché jusqu'aux larmes; et quelle désolation lui annonça-t-il? qu'il viendrait un temps où les étrangers l'assiégeraient, qu'ils en seraient bientôt maîtres, qu'ils la

pilleraient, qu'ils la saccageraient, qu'ils la renverseraient de fond en comble, qu'ils ne laisseraient pas pierre sur pierre; que ces calamités s'étendraient sur toute la nation, qu'elle serait séparée, dispersée, et qu'il ne lui resterait ni empire, ni demeure, ni temple. Or, personne n'ignore comment tout cela de point en point s'est vérifié. Nous en sommes témoins, et, si nous voulons remonter à la cause, le même Sauveur a pris soin de la marquer : parce que ce peuple malheureux n'a pas connu la visite du Seigneur; parce que, n'écoutant ni reproches intérieurs de la conscience, ni remontrances tant de fois réitérées de la part de Pilate, ni droit, ni équité, ils n'ont suivi que leur passion et que la haine qui les transportait; parce que, depuis tant de siècles qu'il ont trempé leurs mains parricides dans le sang d'un Dieu, ce sang adorable n'a point cessé, ni jamais ne cessera dans tous les siècles, de crier au ciel vengeance contre eux. De sorte que ce même sang qui devait être la ressource de tout Israël et leur rédemption, est devenu, selon qu'ils s'y étaient eux-mêmes condamnés, leur perte et leur destruction : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Aveuglement spirituel. C'est ce voile dont a parlé saint Paul, ce voile qu'ils ont sur les yeux, et qui jusqu'à présent les a empêchés d'apercevoir la lumière qui les environne de toutes parts, et se montre à eux dans toute sa clarté. Et n'est-il pas étrange qu'après tant de témoignages les plus sensibles et les plus évidents de la justice divine qui les poursuit, et qui voudrait leur faire enfin reconnaître la grièveté de leur crime, ils ne se rendent point encore; que, toujours également obstinés et endurcis, ils conservent le même ressentiment contre le vrai Messie qu'ils ont renoncé, et s'en promettent un autre qu'ils ne verront jamais; que, de génération en génération, cette inflexible dureté de cœur et cette impénitence se perpétue comme un héritage; que par là ils irritent toujours de plus en plus la colère du Seigneur, et qu'ils achèvent, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile, de remplir la mesure de leurs pères? A quoi devons-nous attribuer ce mortel assoupissement, et d'où a-t-il pu venir? c'est qu'ils se sont retirés de Dieu, et que Dieu s'est retiré d'eux; c'est qu'ils ont abandonné Dieu, et que Dieu les a abandonnés. Car c'est en ce sens que le Seigneur disait à son prophète : Aveuglez-les et rendez-les sourds, afin qu'ils voient comme s'il ne voyaient point, et qu'ils entendent comme s'ils n'entendaient point. Ils ont méconnu leur libérateur, et son sang qu'ils ont fait couler est encore tout fumant. Au lieu d'être pour eux une source inépuisable de grâces, comme il pourrait l'être après tout, s'ils en voulaient profiter, c'est lui qui en détourne le cours et qui les arrête. Au lieu de servir à leur guérison, c'est lui qui aigrit leurs plaies et qui les envenime. Suites funestes de cet arrêt qu'ils ont porté contre eux-mêmes, et qui s'exécute dans toute son étendue et toute sa force : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Réprobation éternelle. Je ne dis pas que ce soit dès la vie une réprobation déjà parfaite et consommée, mais je veux dire que Dieu les ayant livrés à leur sens réprouvé, il arrive de là qu'ils marchent dans la voie de perdition, et qu'il est d'une difficulté extrême de les en faire jamais revenir. On gagnerait à Jésus-Christ des millions de païens et d'idolâtres, plutôt qu'on ne lui ramènerait un seul de ce peuple perverti et marqué du plus visible caractère de la damnation. C'est le triste sort où ils sont réservés. Au jugement de Dieu, à ce jugement où Jésus-Christ présidera en personne, ils paraîtront devant lui tout couverts, ou, pour mieux dire, tout souillés de son sang. La tache alors en sera ineffaçable : tous les feux de l'enfer ne la purifieront pas; sans cesse elle se présentera à leurs yeux, et sans cesse ils s'écrieront pendant toute l'éternité, non plus en insultant à ce Dieu Sauveur, mais en se désespérant : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Or, mes frères, pour en venir à nous-mêmes, et pour tirer de là une instruction qui nous retienne dans le devoir, ou qui nous engage fortement et promptement à y rentrer, il est certain, et c'est l'expresse doctrine du grand apôtre, que par le péché nous faisons outrage au sang de Jésus-Christ, comme si nous le répandions tout de nouveau et nous le foulions aux pieds. D'où il s'ensuit que nous l'attirons contre nous-mêmes, ce sang précieux; que nous le faisons retomber sur nous-mêmes, et que par proportion nous nous exposons aux mêmes châtiments que les Juifs, et aux mêmes vengeances du ciel.

Je n'exagère point, et ce que j'avance ici n'est que trop vrai, et que trop solidement fondé. Car, quoique nous ne soyons plus à ces temps où Dieu, gouvernant un peuple grossier et tout charnel, faisait plus communément éclater contre lui sa justice par des maux temporels, comme il le récompensait par des prospérités humaines, nous ne pouvons néanmoins douter qu'il ne punisse encore de la même sorte bien des pécheurs, et qu'il ne les afflige des mêmes misères. Tant de malheurs publics qui désolent les Etats, tant de fléaux qui y portent le ravage, guerres, pestes, famines, ne sont-ce pas souvent les effets de la licence des peuples et de la corruption de leurs mœurs? Tant d'accidents particuliers et de revers qui renversent des familles, qui en dissipent les biens, qui en ternissent l'éclat, qui en troublent la paix, qui font échouer les desseins les mieux concertés, qui font évanouir les espérances les mieux établies, qui empêchent que rien n'avance, que rien ne réussisse et ne succède heureusement, ne sont-ce pas souvent de justes punitions, ou des injustices d'un père, de ses fraudes et de ses mauvais tours, de ses excès et de ses débauches; ou des mondanités d'une mère, de son faste et de son orgueil, de ses intrigues et de ses scandales; ou de la conduite déréglée des enfants, les uns mal élevés et maîtres d'eux-mêmes, les autres rebelles à toutes les leçons qu'on leur fait et emportés par le feu d'une jeunesse li-

bertine et passionnée? Combien de décadences, de chutes, de disgrâces; combien d'humiliations, d'afflictions, de chagrins; combien de contre-temps fâcheux, de traverses, de contradictions; combien d'infirmités, de maladies, de morts subites; combien d'infortunes, et de toutes les espèces, que nous imputons, ou à la malice des hommes, ou aux caprices du hasard, sont des coups de Dieu et de secrètes malédictions dont il nous frappe!

On ne le voit pas, on n'y pense pas, parce qu'on s'accoutume à regarder toutes choses avec les yeux de la chair, sans ouvrir jamais les yeux de la foi. On prend bien des mesures, on imagine bien des moyens pour se rétablir dans un meilleur état; mais le plus sûr, ce serait celui que donnait le Prophète à Jérusalem: *Lavamini, mundi estote* (*Isai.*, V): Purifiez-vous, et lavez-vous de tant d'iniquités: *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis* (*Ibid.*): Bannissez de votre cœur le péché qui l'infecte, et qui blesse la vue de votre Dieu: *Quiescite agere perverse, discite bene facere* (*Ibid.*): Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Alors vous commencerez à jouir d'un sort plus heureux, même selon le monde. Dieu bénira vos entreprises, il adoucira vos peines; vous verrez votre maison se relever, vos affaires prospérer; tout ira selon vos vœux, et vous connaîtrez de quel avantage il est, non-seulement par rapport au salut, mais par rapport à la vie présente, d'avoir pour vous le Seigneur et de vivre dans sa grâce: *Si volueritis et audieritis me, bona terræ comedetis* (*Ibid.*).

Je sais ce que vous me direz: que cette règle n'est pas générale. J'en conviens; on voit des pécheurs dans l'opulence, on en voit dans la splendeur, on en voit qui passent leurs jours dans le plaisir, et qui goûtent ou semblent goûter toutes les douceurs de la vie. Mais écoutez la réponse de saint Augustin; c'est que, s'ils sont exempts de toute peine temporelle, ils n'en sont que plus rigoureusement punis; et que le plus grand de tous les châtiments est que Dieu maintenant les épargne, et ne prenne pas soin de les châtier; pourquoi? parce qu'il les laisse par là tomber dans un aveuglement d'esprit et un endurcissement de cœur qui leur ôtent presque toute espérance de retour, et qui les conduisent à l'impénitence finale. Si Dieu dès à présent envoyait à ce pécheur quelque adversité, il se dégoûterait du monde, il rentrerait en lui-même, il ferait des réflexions sérieuses sur la disposition de son âme, il comprendrait que c'est la main de Dieu qui s'est appesantie sur lui, il reconnaîtrait ses égarements, et penserait à se remettre dans l'ordre, et à reprendre la bonne voie qu'il a quittée; mais, parce que le monde a toujours pour lui les mêmes agréments, parce que tout répond à ses désirs et que tout flatte ses inclinations, de là vient qu'il se plaît dans son péché, qu'il s'y attache sans cesse par de nouveaux liens, qu'il s'y endort si profondément, que, sans un miracle de la grâce, on ne peut plus attendre qu'il se réveille de ce sommeil léthargique.

Vengeance de Dieu d'autant plus funeste qu'on la ressent moins, et que, bien loin d'en être effrayé, on s'en applaudit, et on la prend pour un bonheur et une félicité. Les plus sages mêmes s'y laissent surprendre, et ont peine de voir des gens sans piété, sans règle, peut-être sans religion et sans foi; des gens adonnés aux vices les plus honteux, et plongés en toute sorte de désordres; des gens à qui rien ne coûte, ou pour leur fortune, ou pour leur plaisir, ni trahisons, ni mensonges, ni fourberies, ni chicanes, ni violences, ni concussions; de les voir, dis-je, en effet s'élever, s'agrandir, s'enrichir, venir à bout de tous leurs projets, quoique les plus iniques, et avoir tout à souhait. Dieu, dit-on quelquefois, est témoin de cela: et comment le souffre-t-il? Ah! mes frères, comment il le souffre? vous me le demandez, et moi je prétends que c'est par un des plus redoutables arrêts de sa justice. Car je m'imagine l'entendre prononcer, contre ces pécheurs enivrés de leur prospérité prétendue, le même anathème qu'il prononça contre les peuples d'Ephraïm: *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraim* (*Isai.*, XXVIII): Malheur à ces ambitieux qui ne font que monter de degrés en degrés; malheur à ces voluptueux qui ne font que passer de plaisirs en plaisirs; malheur à ces riches avares et intéressés, qui ne font qu'ajouter héritages à héritages, et qu'entasser trésors sur trésors; pourquoi? parce que c'est ce qui les entretient dans leur ivresse, c'est-à-dire, dans leur attachement à la terre, dans leur insensibilité pour le ciel, dans toutes leurs cupidités. Aussi rien ne les touche, je dis rien de tout ce qui regarde leur éternité; et n'est-ce pas là l'état de tant de mondains et de mondaines? On a beau leur représenter le péril où ils se trouvent exposés; ils ont perdu là-dessus toute vue, tout sentiment. Ils marchent toujours du même pas sans s'alarmer, et suivent toujours le même train de vie, jusqu'à ce qu'ils se soient enfin précipités dans l'abîme.

Et en quel abîme? voilà, chrétiens, le comble des vengeances divines contre le péché, et voilà le dernier coup de la justice du Seigneur qui le punit: une réprobation éternelle. Voilà le terme fatal où le pécheur se laisse entraîner, et ce qui lui est dû. Vérité incontestable dans la religion que nous professons. Il n'est point ici question de douter, de raisonner, de disputer. Nous sommes chrétiens, et nous ne pouvons l'être que nous ne reconnaissions cette éternité de peines comme le juste salaire du péché, comme la suite naturelle du péché, comme la fin malheureuse où mène par lui-même le péché. C'était pour nous délivrer de ce souverain malheur que Jésus-Christ avait donné son sang, et tout son sang; mais, par l'abus criminel que le pécheur en a fait, ce sang, qui devait le laver, ne sert qu'à le rendre aux yeux de Dieu plus difforme; ce sang, qui devait le réconcilier, ne sert qu'à le rendre devant Dieu plus coupable; ce sang, qui devait être son salut,

devient la perte irréparable de son âme et sa damnation.

Ah! mes frères, qui pourrait exprimer, je ne dis pas la douleur, mais le désespoir du réprouvé sur qui coule le sang de son Sauveur, non plus pour éteindre les flammes qui le dévorent, mais pour les allumer! Car ce sang divin descendra jusque dans l'enfer; et c'est là que doit se vérifier dans toute son étendue cette parole de l'Ecriture, que le Seigneur, le Dieu tout-puissant, a fait distiller sa fureur sur ses ennemis, et sa plus grande fureur: *Magnus enim furor Domini stillavit super nos* (*Paralip.*, XXXIV). De vous dire quels sont les effets de cette colère du Seigneur, aigrie et irritée par cela même qui devait l'adoucir et l'apaiser, c'est ce qui me conduirait trop loin, et ce qu'on vous a fait mille fois entendre; c'est ce qu'éprouvent tant de pécheurs déjà condamnés; et plaise au ciel que nous nous mettions en état de ne l'éprouver jamais.

Pour cela, que nous reste-t-il, mes chers auditeurs? contrition, réformation de vie, satisfaction. Contrition à la vue de tant de péchés qui nous ont éloignés de notre Dieu, de ce Dieu digne de tout notre amour, et dont nous n'avons payé les bienfaits que d'ingratitudes et d'offenses. Réformation; car il ne suffit pas de pleurer le passé, il faut penser à l'avenir; il faut le régler, il faut le sanctifier, il faut rendre à Dieu toute la gloire que le péché lui a ravie, il faut se dédommager de tous les mérites qu'on a perdus ou qu'on n'a pas amassés: or, on ne le peut que par une vie toute nouvelle, et d'autant plus remplie de bonnes œuvres qu'elle a été plus souillée de crimes. Satisfaction: n'allons point, mes frères, n'allons point chercher plus loin que dans ce saint temple le prix nécessaire pour nous acquitter auprès de la justice divine. C'est dans ce tabernacle qu'il est renfermé; c'est là que repose ce sang, qui seul a pu expier tous les péchés du monde, et qui peut à plus forte raison expier les nôtres. Prosternons-nous devant lui et adressons-nous à lui. Sang adorable, relique vivante de mon Dieu, remède souverain et tout-puissant, c'est en vous que je me confie et que je mets toute mon espérance. Quand je serais mille fois encore plus chargé de dettes, il n'est rien que vous ne puissiez payer pour moi, et c'est ce que j'attends de vous. Aussi coupable que je le suis, je devrais, pour l'expiation de mes iniquités, répandre tout mon sang: mais sans vous, que servirait mon sang et le sang de tous les hommes? Vous êtes donc ma ressource, et c'est à vous que j'ai recours. Non pas que je veuille m'épargner moi-même: je suis pécheur et, par conséquent, je veux désormais, et je dois me traiter en pécheur. Mais ma pénitence tirera de vous toute sa vertu, et n'aura de mérite qu'autant qu'elle vous sera unie. Vous la sanctifierez, vous la consacrerez, vous me la rendrez salutaire pour l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

EXHORTATION VII.

Sur la flagellation de Jésus-Christ.

Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.

Alors Pilate fit prendre Jésus, et le fit flageller (*S. Jean*, ch. XIX).

Quel nouveau spectacle, chrétiens, et quelle sanglante scène: on conduit notre divin Maître dans le prétoire de Pilate; on le dépouille de ses habits et on l'attache à une colonne; outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui; ils sont armés de fouets, et ils se disposent à le déchirer de coups. Pourquoi ce supplice, et qui l'a ainsi ordonné? Comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet arrêt, et comment est-il exécuté? c'est ce que je me suis proposé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, et ce qui doit faire également le sujet de votre compassion et de votre instruction. Pour y procéder avec ordre, observez, s'il vous plaît, qu'un supplice devient surtout rigoureux, et par la honte qui l'accompagne, et par l'excès de la douleur qu'il est capable de causer. En quoi l'esprit et le corps ont tout à la fois à souffrir; car la honte afflige l'esprit, et la douleur fait impression sur les sens et tourmente le corps. L'une et l'autre ne se trouvent pas toujours jointes ensemble. La honte d'un supplice peut être extrême, sans qu'il y ait nulle douleur à supporter; ou la douleur en peut être très-cuisante et très-violente, sans qu'il s'y rencontre nulle confusion à soutenir. Mais voici ce que je dis touchant cette cruelle flagellation où le Sauveur des hommes se vit condamné: c'est que ce fut tout ensemble un des supplices de sa passion, et le plus honteux, et le plus douloureux. Cette honte qu'il a voulu subir, tout Dieu qu'il était, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, et à nous prémunir contre le péché de la honte salutaire que nous en devons concevoir. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Voilà en deux mots tout le fond de cet entretien, et tout le fruit que vous en devez retirer.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était une nécessité bien dure pour Pilate, que celle où l'obstination des Juifs semblait le réduire, de trahir ses propres sentiments, et d'agir contre tous les reproches de son cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvait ignorer la bonne foi, la candeur, la sainteté, et en l'abandonnant à toute la violence de ses ennemis. Il est vrai que ce gouverneur, revêtu de l'autorité du prince, pouvait repousser la violence par la violence; que, dans la place qu'il occupait et dans le crédit que lui donnait son rang, il ne tenait qu'à lui de se déclarer le protecteur du Fils de Dieu, de l'enlever d'entre les

mains de ses persécuteurs, et de le mettre à couvert de leurs poursuites. Il est même encore vrai que, non-seulement il le pouvait, mais qu'il le devait ; car il était juge, et, selon toutes les lois de la justice, il devait défendre le bon droit contre l'iniquité et l'oppression. Mais il craignait le bruit, et, par un caractère de timidité si ordinaire jusque dans les plus grandes dignités, il ne voulait point faire d'éclat; mais il craignait les Juifs, et par une lâche prudence, il ne voulait pas s'exposer à une émeute populaire, mais il craignait l'empereur dont on le menaçait ; et, par un vil intérêt, il ne voulait pas qu'on pût l'accuser devant lui et le citer à son tribunal.

Quelle est donc sa dernière ressource, et quel est enfin l'expédient qu'il imagine pour fléchir des cœurs que rien jusque là n'avait pu toucher ? Ah ! mes frères, l'étrange moyen ! et fut-il jamais une conduite plus bizarre et plus opposée à toutes les règles de l'équité? c'est de condamner Jésus-Christ au fouet, dans l'espérance de calmer ainsi les esprits, et de leur inspirer des sentiments plus humains, en leur donnant une partie de la satisfaction qu'ils demandaient, car telle est la vue de Pilate. Quoi qu'il en soit, la sentence est à peine portée, qu'on en vient à la plus barbare exécution. Des mains sacriléges saisissent cet adorable Sauveur, lui déchirent ses vêtements et les arrachent, le lient à un infâme poteau, et se préparent à lui faire éprouver le traitement le plus indigne et le plus sensible outrage. Que vous dirai-je, chrétiens ? et quelle horreur ! Ce corps virginal, ce corps formé par l'esprit même de Dieu dans le sein de Marie, ce temple vivant de la divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente et à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avait prédit, ce Verbe éternel; il nous l'avait annoncé par son prophète, lorsque, parlant à son Père, il lui disait : *Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam* (*Psal.* LXVIII) : C'est pour vous, mon Père, c'est pour la gloire de votre nom que j'ai voulu être comblé d'opprobre, et couvert de honte et de confusion.

Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, et, sans nous retracer des images dont les âmes innocentes pourraient être blessées, considérons seulement et en général cette honte du Fils de Dieu comme le modèle et le correctif de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou du moins il nous en a donné le principe pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est une passion que la nature raisonnable excite en nous, et qui nous détourne, sans que nous remarquions même ni comment ni pourquoi, de tous les excès, de toutes les impuretés du vice. C'est une bonne passion en elle-même, mais elle n'est que trop sujette à se dérégler dans l'usage que nous en faisons, et il nous fallait un aussi grand exemple que celui de Jésus-Christ pour en corriger le désordre. Or, je prétends que jamais cet Homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon plus solide ni plus touchante que dans le mystère que nous méditons.

En effet, chrétiens, savez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement ? Ah ! mon Père, ajoutait-il, comme il n'y a que vous qui connaissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui, par les lumières infinies de votre sagesse, en puissiez bien pénétrer le fond et découvrir le véritable sujet : *Tu scis improperium meum et confusionem meam* (*Ibid.*). Les hommes en ont été témoins, ils en ont vu les dehors, et rien de plus ; mais vous, Seigneur, sous ces apparences et ces dehors qui n'en représentaient que la plus faible partie, vous avez démêlé ce qu'il y avait de plus intérieur et de plus secret, et vous en avez eu une science parfaite : *Tu scis confusionem meam*. Or, cette science des opprobres de Jésus-Christ et de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est, mes frères, ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc ici qui l'humilie, et de quoi a-t-il plus de honte ? est-ce d'avoir à subir un châtiment qui ne convient qu'aux esclaves ? en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être fouetté publiquement comme scélérat? il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, et il est le premier à s'y offrir, parce que c'est pour obéir à son Père, parce que c'est pour honorer la majesté de son Père et satisfaire à sa justice : *Quoniam ego in flagella paratus sum* (*Ps.* XXXVII). Est-ce même de l'état où il paraît devant tout un peuple qui l'insulte, et qui lance contre lui les traits de la plus piquante et de la plus maligne raillerie? voilà, je l'avoue, voilà de quoi faire rougir le ciel, et de quoi confondre le Dieu de l'univers ; mais j'ose dire, après tout, et vous devez, mon cher auditeur, le reconnaître, que ce qui redouble sa confusion, que ce qui la lui fait sentir plus vivement, que ce qui la lui rend presque insoutenable, ce n'est point tant l'insolence des Juifs que la nôtre. Expliquons-nous, et confondons-nous nous-mêmes.

Oui, chrétiens, de quoi il rougit ce Saint des saints et ce Dieu de pureté, c'est de vos discours licencieux, c'est de vos paroles dissolues, c'est de vos conversations impures, c'est de vos libertés scandaleuses, c'est de vos parures immodestes, c'est de vos regards lascifs, c'est de vos attachements sensuels, de vos intrigues, de vos rendez-vous, de vos débauches, de vos débordements, de toutes vos abominations. Car c'est là ce qu'il se rappelle dans cet état de confusion où le texte sacré nous le propose ; c'est de tout cela qu'il est chargé, de tout cela qu'il est responsable à la justice divine, et de tout cela, encore une fois, qu'il rougit d'autant plus que, par l'affreuse corruption du siècle et par l'audace la plus effrénée du libertinage, vous en rougissez moins.

De là, mes frères, j'ai dit que nous devions apprendre à réformer en nous les pernicieux effets de la honte, et à sanctifier même cette passion pour l employer à notre salut. Quel

en est le déréglement et l'abus le plus ordinaire? Je le réduis à deux chefs : l'un, de nous porter sans honte à ce qu'il y a pour nous de plus honteux; et l'autre, de nous éloigner par honte de ce qui devrait faire notre gloire aussi bien que notre bonheur. Voici ma pensée, qui n'est pas difficile à comprendre. Nous n'avons nulle honte de commettre le mal, et nous en avons de pratiquer le bien. D'où il arrive que nous péchons le plus ouvertement, et que souvent même nous nous en glorifions; au lieu que, s'il s'agit d'un exercice de piété, de charité, de quelque bonne œuvre que ce puisse être, ou nous l'omettons lâchement, parce qu'un respect tout humain nous retient; ou nous ne nous en acquittons qu'en particulier et secrètement, parce que nous craignons la vue du public et les vains jugements du monde. Deux dispositions les plus dangereuses et les plus mortelles. Car il n'est pas possible que j'entre jamais dans la voie de Dieu, ou que je m'y établisse, si je ne me défais de cette honte mondaine qui me retire de l'observation de mes devoirs et de la pratique des vertus chrétiennes, et si je n'acquiers cette honte salutaire qui nous sert de barrière contre le vice et qui nous en détourne. Il faut donc que je bannisse l'une de mon cœur, et que j'y entretienne l'autre. La honte du bien, dit saint Bernard, est en nous la source de tout mal, et la honte du mal est le principe de tout bien. Par conséquent, je dois apporter tous mes soins à maintenir celle-ci dans mon âme et à combattre celle-là de toutes mes forces. Sans la honte du péché, ajoute saint Chrysostome, bien loin de pouvoir me conserver dans l'innocence, je ne puis pas même après ma chute me relever par la pénitence : pourquoi? parce que la pénitence est fondée sur la honte du péché, ou plutôt parce que la pénitence n'est autre chose qu'une sainte honte et qu'une horreur efficace du péché. D'où il s'ensuit que c'est par la honte du péché que je dois retourner à Dieu, que je dois me rapprocher de Dieu, que je dois commencer l'ouvrage de ma réconciliation avec Dieu.

Mais, du reste, en vain le commencerai-je par là, si, dans un assemblage monstrueux, je joins à la honte du péché une fausse et damnable honte de la vertu. Car alors, ce que j'aurai commencé, je ne l'achèverai jamais, puisque cette honte de la vertu ruinera dans moi tout ce qu'aura produit la honte du péché. Ainsi, mes frères, voulons-nous consommer l'œuvre de notre sanctification? outre la honte du péché, revêtons-nous des armes du salut, c'est-à-dire d'une fermeté, d'une intrépidité, d'une hardiesse, et, selon l'expression de saint Augustin, d'une sage et pieuse effronterie dans le culte de notre Dieu et dans l'accomplissement de tous les devoirs de la religion. Règles divines, et admirables enseignements que nous recevons de Jésus-Christ même. Tournons encore vers lui les yeux et formons-nous sur un modèle si parfait.

Le voilà, ce Sauveur adorable, dans la plus grande confusion; et, ce qui fait sa honte, ce sont les péchés d'autrui; comment n'en aurais-je pas de mes propres péchés? Ah! malheureuse, disait le Seigneur par la bouche de Jérémie à une âme pécheresse, où en es-tu réduite? Je ne vois plus de ressource pour toi. Ton iniquité est montée à son dernier terme, et je suis sur le point de t'abandonner; pourquoi? parce que tu t'es fait un front de prostituée, et que tu ne sais plus ce que c'est que de rougir : *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere* (*Jerem.*, III). Tandis que tu n'étais pas tout-à-fait insensible à la honte que devaient te causer tes crimes et tes dissolutions, j'espérais de toi quelque chose, car cette honte était encore un reste de grâce et un moyen de conversion; mais maintenant que tu l'as perdue, qui sera capable de te ramener de tes égarements, et qui pourra te rappeler à ton devoir? La crainte de mes jugements est bien forte, mais elle s'efface en même temps que la honte du péché. La vue de l'éternité est bien terrible, mais on n'y pense guère dès qu'une fois on a déposé toute honte du péché. Ma grâce est toute-puissante, mais elle ne l'est que pour inspirer la honte et la douleur du péché. De là, tant que tu demeureras sans honte et sans pudeur dans ton péché, il n'y a rien à attendre de ta part, et tes plaies deviennent incurables : *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere.*

En effet, chrétiens, s'il y a en cette vie un état de perdition et presque sans remède, c'est celui d'un pécheur qui ne rougit plus de son péché; et la raison qu'en apporte saint Bernard devrait faire trembler tout ce qui se rencontre ici de pécheurs disposés à tomber en ce fatal endurcissement. C'est, dit-il, que la honte du péché est la dernière de toutes les grâces que Dieu nous donne; et qu'après cette grâce il n'y a presque plus de ces grâces de salut, de ces grâces spéciales et de choix qui font impression sur une âme criminelle, et qui, par une espèce de miracle, la retirent de l'abîme où elle est plongée. L'expérience nous le fait assez connaître, et la chose ne se vérifie que trop par la nature même des grâces. Si donc, reprend saint Bernard, je ne ressens plus cette grâce de honte et cette confusion qui me troublait autrefois à la présence du péché, et qui m'en éloignait, j'ai lieu de craindre que je ne sois bien près de ma ruine, et que Dieu ne me laisse dans un funeste abandonnement.

Mais le moyen de réveiller en moi cette grâce si précieuse, et d'y exciter cette confusion? Jésus-Christ, mes frères, Jésus-Christ: c'est celui qui la ranimera, qui la ressuscitera, qui la fera renaître, quand elle serait pleinement éteinte. Il nous suffit de le contempler dans le mystère de sa flagellation. Nous l'y verrons chargé d'opprobres pour nos péchés, mais beaucoup moins confus de ses opprobres que de nos péchés. Eh! mon frère, s'écrie saint Chrysostome, si tu ne rougis pas de ton crime, rougis au moins de la honte qui en retombe sur ton Sauveur! Si tu ne rougis pas de pécher, rougis au moins de ne pas rougir en péchant. Car le plus grand sujet de honte pour toi, c'est de n'en

avoir point; et peut-être cette honte ne te sera pas inutile, puisqu'elle servira à faire revivre en toi la honte du péché même, et qu'à force d'avoir honte de n'en point avoir, tu pourras en avoir dans la suite et la reprendre.

Qui doute, chrétiens, que cette pensée ne pût être un frein pour le plus déterminé pécheur, s'il faisait dans son péché cette réflexion : Ce péché que je commets a fait rougir mon Dieu. Il en a porté la tache, et cette tache avec laquelle il s'est présenté aux yeux de son Père lui fut, tout innocent qu'il était, plus ignominieuse que tous les coups de fouet dont l'accablèrent ses bourreaux. Combien plus encore doit-elle donc me défigurer devant Dieu ? Ce qui fut plus sensible à Jésus-Christ dans le prétoire, ce n'était pas d'être exposé à la vue des Juifs, ni d'être en butte à tous leurs traits, mais de paraître avec mon péché devant tous les esprits bienheureux et toute la cour céleste. Or, n'ai-je pas actuellement moi-même tout le ciel pour témoin, et n'est-ce pas assez pour me confondre et pour arrêter par cette utile confusion le cours de mon désordre? Veux-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclatera aux yeux du monde entier? et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit, dans le souvenir d'un Dieu sauveur attaché à la colonne, que d'en rougir inutilement et avec le plus cruel désespoir, aux pieds d'un Dieu vengeur assis sur le tribunal de sa justice ?

Mais ce n'est pas tout. La même honte que nous n'avons pas pour le mal, ou que nous travaillons à étouffer, nous l'avons pour le bien, et nous manquons de courage pour la surmonter. Du moins, en rougissant du péché, nous rougissons également de la vertu. De sorte que, par l'alliance la plus réelle, quoique la plus bizarre et la plus injuste, c'est pour nous tout à la fois une confusion, et de mal faire, et de bien faire : de mal faire, parce qu'il nous reste toujours un certain fond de conscience; de bien faire, parce que nous nous conduisons selon les idées du monde, et que nous en craignons la censure. Etat le plus ordinaire dans le christianisme. Les libertins déclarés n'ont honte que du bien qu'il faudrait faire, et qu'ils ne font pas ; les âmes vertueuses de profession, et les vrais chrétiens, n'ont honte que du vice, qui leur est odieux, et dont ils tâchent de se préserver : mais la plupart, ni libertins tout à fait, ni tout à fait chrétiens, marchent entre ces deux extrémités, et réunissent dans eux l'une et l'autre honte, la honte du péché et la honte de la piété.

En combien d'occasions où Dieu exige que nous fassions connaître ce que nous sommes, nous tenons-nous renfermés dans nous-mêmes, et déguisons-nous nos sentiments, parce que nous avons de la peine à prendre parti contre telles personnes, et que nous ne voulons pas avoir à essuyer leurs raisonnements et leurs discours ? Combien de fois parlons-nous et agissons-nous contre toutes nos lumières et tous les reproches de notre cœur, parce que nous n'avons pas la force de parler et d'agir autrement que celui-ci ou que celui-là avec qui nous vivons, et que nous n'avons pas l'assurance de contredire ? Un homme a de la religion, il a la crainte de Dieu, et il voudrait vivre régulièrement et chrétiennement; il voudrait assister au sacrifice de nos autels avec respect; il voudrait fréquenter les sacrements avec plus d'assiduité, il voudrait accomplir avec fidélité tous les préceptes de l'Eglise; il voudrait s'opposer à certains scandales, abolir certaines coutumes, réformer certains abus; il voudrait s'absenter de certains lieux, rompre certaines liaisons, et s'engager en d'autres sociétés moins dangereuses et plus honnêtes ; la grâce le presse, et il en voudrait suivre les mouvements; il le voudrait, dis-je, et il se sent de l'attrait à tout cela ; mais toutes ces bonnes volontés et tous ces bons désirs, que faut-il pour les déconcerter et les renverser? une répugnance naturelle à se distinguer, et à paraître plus religieux et plus scrupuleux qu'on ne l'est communément à son âge et dans sa condition.

Honte du service de Dieu, où n'es-tu pas répandue, et quels dommages ne causes-tu pas jusque dans les plus saintes assemblées? Combien de desseins fais-tu avorter? combien de vertus retiens-tu captives? en combien d'ames détruis-tu l'esprit de la foi, et combien de gloire dérobes-tu à Dieu ? Or, il faut, chrétiens, triompher de cet ennemi; il faut, à quelque prix que ce puisse être, vaincre cette honte, non-seulement parce qu'elle est indigne du caractère que nous portons, mais parce qu'elle est absolument incompatible avec les maximes et les règles du salut. Et, pour nous fortifier dans ce combat, quel exemple est plus puissant que celui de Jésus-Christ? Car, si toute la honte, disons mieux, si toute l'infamie de sa flagellation n'a pu ralentir son zèle pour l'honneur de son Père, ne serais-je pas bien condamnable de trahir la cause de mon Dieu par la crainte d'une parole, d'un mépris que j'aurai à supporter de la part du monde? Si je dois rougir, ce n'est point des railleries du monde, ce n'est point des jugements et des rebuts du monde : mais c'est de ma lâcheté, c'est de mon infidélité, c'est de mon ingratitude, quand un aussi vain respect que celui du monde me fait oublier tous les droits et tous les intérêts du Dieu que j'adore; d'un Dieu à qui j'appartiens par tant de titres, d'un Dieu à qui je suis redevable de tant de biens, d'un Dieu le souverain auteur de mon être, et mon unique fin, mon unique béatitude dans l'éternité. N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même, et passons à un autre où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, mais les plus douloureux, et apprendre de là à retrancher, par la mortification évangélique, toutes les délicatesses des sens et de la chair: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'était beaucoup pour le Sauveur des hom-

mes d'avoir subi toute la honte d'un supplice aussi humiliant que celui de la flagellation ; mais il fallait encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, et que sa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ses bourreaux, et mise par là même en état d'être offerte à Dieu comme une hostie précieuse, et de fléchir sa colère : c'est le triste objet que nous avons présentement à considérer. Quand les amis de Job, instruits de son infortune et de la déplorable misère où il se trouvait réduit, vinrent à lui pour le consoler, l'Ecriture dit que, le voyant couché sur un fumier, tout défiguré et tout plein d'ulcères, ils furent saisis d'un tel étonnement, qu'ils déchirèrent leurs habits, qu'ils se couvrirent la tête de cendres, et que, pour marquer la consternation où ils étaient, ils se tinrent là plusieurs jours dans un profond et morne silence. Il y aurait encore bien plus lieu, chrétiens, de tomber ici dans la même désolation, de garder la même conduite, et de demeurer sans parole à la vue du Fils unique de Dieu accablé sous une grêle de coups, tout meurtri de blessures, et comme donné en proie à une troupe féroce et à toute leur inhumanité.

Que devait-on attendre de cette brutale soldatesque ? C'étaient des hommes nourris dans le tumulte et la fureur des armes, et de là plus incapables de tout ménagement et de tout sentiment de compassion. C'étaient les ministres d'un juge timide et lâche, qui les abandonnait à eux-mêmes, et dont ils pouvaient impunément passer les ordres, s'il en eût porté quelques-uns, et qu'il leur eût prescrit des bornes. C'étaient des âmes vénales et mercenaires, des âmes intéressées et d'intelligence avec les Juifs, dont ils avaient à contenter la haine, pour en recevoir la récompense qui leur était promise et qu'ils espéraient. C'étaient les suppôts de ce peuple ennemi de Jésus-Christ, c'est-à-dire du peuple le plus cruel et le plus barbare, le plus envenimé dans ses ressentiments, et le plus insatiable dans ses vengeances. C'était toute une cohorte assemblée, afin de se relever les uns les autres, et que reprenant tour à tour de nouvelles forces, ils pussent toujours frapper avec la même violence. Tout cela, autant de conjectures des excès où ils se portèrent contre cet innocent Agneau qu'ils tenaient en leur pouvoir, et contre qui ils étaient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici, mes chers auditeurs, et que vous dirai-je ? m'arrêterai-je à vous dépeindre dans toute son étendue et toute son horreur une scène si sanglante? entrerai-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées, et dont nous ne pouvons avoir qu'une connaissance obscure et générale ? vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux, le feu dont leurs yeux sont allumés, les fouets grossis de nœuds et tout hérissés de pointes dont leurs bras sont armés? compterai-je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps faible, et déjà tout épuisé de forces par l'abondance du sang qu'il a répandu dans le jardin ? Que de cris, que de nouvelles insultes de la part des prêtres, des pontifes, d'une populace infinie, témoins de tout ce qui se passe, et animant tout par leur présence ! Mais je vous laisse, mes frères, à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances, comme de mille autres, et à vous en retracer l'affreuse idée. C'est assez de vous dire que cette chair sacrée du Sauveur n'est plus bientôt qu'une plaie ; que ce n'est plus partout que meurtrissures, que contusions, et qu'à peine y peut-on découvrir quelque apparence d'une forme humaine ; qu'au milieu de ce tourment, cet homme de douleurs, après s'être soutenu d'abord, est enfin obligé de succomber ; que, dans une défaillance entière, il tombe au pied de la colonne ; qu'il y demeure couché par terre, perclus de tous ses membres, et privé de l'usage de tous ses sens ; qu'il ne lui reste ni mouvement, ni action, ni voix, ni parole ; et que, bien loin de pouvoir s'expliquer et se plaindre, il conserve à peine un dernier souffle et une étincelle de vie.

Que dis-je, chrétiens ? c'est en cet état qu'il s'explique à nous plus hautement et plus fortement qu'il ne s'est jamais expliqué. Il n'a qu'à se montrer à nos yeux ; cela suffit. Il ne lui faut point d'autre voix que celle de son sang pour nous instruire : il ne lui faut point d'autre organe que ses plaies ; ce sont autant de bouches ouvertes pour nous redire ce qu'il s'est tant efforcé de nous persuader en nous prêchant son Evangile, que quiconque aime son âme en ce monde, c'est-à-dire sa chair, que quiconque y est attaché, et veut l'épargner et la choyer, la perdra immanquablement ; mais que, pour la sauver dans l'éternité, c'est une nécessité indispensable de la haïr en cette vie, de réprimer ses sensualités, de lui refuser ses aises et ses commodités, de lui faire une guerre continuelle en la mortifiant, en l'assujettissant, en la domptant : *Qui amat animam suam perdet eam ; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam* (*Joan.*, XII). Maxime essentielle dans la morale de Jésus-Christ, maxime la plus juste et fondée sur les principes les plus solides ; parce que cette chair que nous avons à combattre est une chair souillée de mille désordres, une chair de péché ; et qu'étant criminelle, elle doit être punie temporellement, si nous ne voulons pas qu'elle le soit éternellement; parce que c'est une chair rebelle, et qu'il n'est pas possible de la tenir dans la soumission et dans l'ordre, si l'on ne prend soin de la réduire sous le joug, à force de la châtier et de la mater ; parce que c'est une chair corrompue et la source de toute corruption, puisque c'est d'elle que vient tout ce que saint Paul appelle œuvres de la chair : les débauches et les impudicités, les querelles et les dissensions, les colères et les envies ; et que nous ne pouvons nous mettre à couvert de ses traits contagieux, ni les repousser, que par de salutaires violences ; parce que c'est une chair conjurée

contre Dieu et contre nous-mêmes : contre Dieu, dont elle rejette la loi, contre nous-mêmes, dont elle ruine le salut; et que nous devons par conséquent la regarder et la traiter comme notre plus mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avait rien de tout cela. C'était une chair sainte et sanctifiante, une chair sans tache et toute pure, une chair pleinement soumise à l'esprit ; c'était la chair d'un Dieu, et toutefois nous voyons quels traitements elle a reçus : or, c'est sur cela même que cet Homme-Dieu, baigné dans son sang, se fait entendre à nous du pied de la colonne, et qu'il nous reproche, tout muet qu'il est, nos délicatesses, et l'extrême attention que nous avons à flatter nos corps ; comme s'il nous disait : Jetez sur moi les yeux, et par une double comparaison, confondez-vous. Idolâtres de votre chair, vous ne voulez pas que rien lui manque, que rien la blesse, que rien l'incommode; et moi, me voici déchiré de fouets et tout ensanglanté. Mais encore, qu'est-ce que cette chair dont vous prenez tant les intérêts, et qu'était-ce que la mienne, que j'ai si peu ménagée ? reproche le plus touchant, et dont l'Apôtre avait senti toute la force lorsqu'il traçait aux premiers fidèles ces grandes règles de la pénitence et de la mortification chrétienne ; que si nous voulons être à Jésus-Christ, nous devons crucifier notre chair avec tous ses vices et toutes ses concupiscences : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (*Galat.* V) ; que nous ne devons nous conduire que selon l'esprit, sans écouter jamais la chair, ni avoir égard ou à ses répugnances ou à ses désirs : *Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis* (*Ibid.*) ; qu'au lieu de la consulter et de la suivre, nous devons expressément y renoncer, et même en quelque sorte nous en dépouiller : *Expoliantes vos veterem hominem* (*Coloss.* III) ; que quelque effort qu'il y ait à faire pour cela, quelque sacrifice qu'il nous en puisse coûter, il ne doit être compté rien, et que nous ne devons jamais oublier, en considérant Jésus-Christ, que nous n'avons point encore comme lui répandu notre sang: *Nondum enim usque ad sanguinem restitistis* (*Hebr.* XII).

Quel langage, mes chers auditeurs! et qui de vous l'entend? Ne sont-ce pas là des termes dont le monde ignore souvent jusqu'à la signification, ou que le monde au moins croit ne convenir qu'à des solitaires et à des religieux? Or, prenez garde néanmoins à qui saint Paul donnait ces divines leçons, et à qui il enseignait cette excellente morale ; car ce n'était ni à des religieux ni à des solitaires qu'il parlait : c'était à des chrétiens comme vous, n'ayant au-dessus de vous d'autre avantage ni d'autre distinction, sinon qu'ils étaient de vrais chrétiens, et que vous ne l'êtes pas; c'était à des hommes employés comme vous, selon leur profession, aux affaires du monde; à des femmes engagées comme vous par leur état et leur condition dans la société et le commerce du monde. Voilà ceux à qui il recommandait de mener une vie austère, non-seulement selon le cœur, mais selon les sens; de mourir à eux-mêmes et à leur chair ; de se contenter du nécessaire, ou pour le logement, ou pour le vêtement, ou pour l'aliment, et de retrancher tout ce qui est au-delà comme superflu, comme dangereux, comme indécent dans la religion d'un Dieu qui, par ses souffrances, est venu consacrer l'abnégation de soi-même et de tout soi-même. Ces expressions ne les étonnaient point, ces propositions ne leur semblaient point outrées : ils les comprenaient, ils les goûtaient, ils se les appliquaient. Le christianisme a-t-il donc changé, et n'est-il plus le même? Ah! mes frères, le christianisme a toujours subsisté ; mais reconnaissons, à notre confusion, que ce ne sont plus les mêmes chrétiens : nous en avons retenu le nom, et nous en avons laissé toute la substance et tout le fonds.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette sainte mortification de la chair que les saints de tous les siècles et de tous les états ont fait consister une partie de leur sainteté. Parcourez leurs histoires; et trouvez-en un qui n'ait pas témoigné pour sa chair une haine particulière. Soit qu'ils eussent toujours vécu dans l'innocence, ou qu'après une vie mondaine ils se fussent convertis à Dieu ; soit qu'ils eussent abandonné le siècle pour se retirer dans le désert et dans le cloître, ou qu'ils fussent restés au milieu du monde pour satisfaire à leurs engagements et à leurs devoirs; en quelque situation qu'ils aient été, et par quelque voie qu'ils aient marché, du moment qu'ils ont commencé à embrasser le service de Dieu, ils ont commencé à se déclarer contre leur corps, et en sont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étaient différentes, et leur sainteté avait, ce semble, des caractères tout opposés : c'était, dans les uns, une sainteté de silence et de retraite, et dans les autres une sainteté de zèle et d'action ; dans les uns, une sainteté toute pour elle-même, et dans les autres, une sainteté presque toute pour le public; mais, malgré cette diversité de vocations, ils sont convenus en ce point de haïr leur chair et de la traiter durement. La faiblesse du sexe, la complexion, le travail, les infirmités même n'ont point été des excuses pour eux. Bien loin qu'il fallût les exciter, il fallait au contraire leur prescrire des bornes et les modérer; tant ils étaient, je ne dirai pas seulement sévères, mais saintement cruels envers eux-mêmes.

D'où leur venait cette haine si vive et si universelle dont ils étaient tous animés? de l'ardent désir qu'ils avaient conçu de conformer, autant qu'il était possible, leur chair à la chair de Jésus-Christ ; de la forte persuasion où ils étaient que jamais leur chair ne participerait à la gloire de la résurrection de Jésus-Christ, si elle ne participait à sa mortification et aux douleurs de sa passion ; du souvenir qu'ils portaient profondément gravé dans le cœur, que c'était pour notre chair et pour ses voluptés sensuelles que la

chair de Jésus-Christ avait été si violemment tourmentée : d'où ils concluaient qu'une chair ennemie de Jésus-Christ, qu'une chair coupable de tous les maux qu'avait endurés la chair de Jésus-Christ, était indigne de toute compassion, et ne pouvait être trop affligée elle-même ni trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeaient; mais, pour nous, mes chers auditeurs, nous raisonnons ou du moins nous agissons bien autrement: la maxime la plus commune et la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, et de ne l'endommager en rien, de ne le point fatiguer, de ne le point affaiblir, de l'entretenir toujours dans le même embonpoint, d'en étudier les goûts, les appétits, et de lui fournir abondamment tout ce qui l'accommode: voilà notre principale et souvent même notre unique occupation.

Ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs et de la doctrine. Appliquez-vous à ma pensée, c'est un point de morale à quoi vous n'avez peut-être jamais fait assez d'attention. Que des impies déclarés, que des libertins de profession, que des mondains par état, se rendent esclaves de leur corps, et lui accordent tout ce qu'il demande, je n'en suis point surpris : comme ils n'aspirent, ou du moins qu'ils ne pensent à nul autre bonheur qu'à celui de la vie présente, il est naturel qu'ils en recherchent toutes les douceurs. Dès-là que ce sont des mondains, ils sont possédés du monde et de l'esprit du monde : or, tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, n'est qu'orgueil de la vie, que concupiscence des yeux et que concupiscence de la chair; il est donc moins étonnant qu'ils soient si attachés à leur chair, et qu'ils la laissent vivre à l'aise et au gré de tous ses désirs.

Mais, ce qui doit bien nous surprendre et ce que je déplore comme un des plus grands abus du christianisme, je l'ai dit et je le répète, c'est qu'on prétende être pénitent sans pratiquer aucune œuvre de pénitence. Un homme est revenu de ses criminelles habitudes, une femme a quitté le monde après l'avoir aimé jusqu'au scandale: il y a sujet de bénir Dieu d'un tel changement, et je l'en bénis. Ce ne sont plus les mêmes intrigues ni les mêmes désordres; mais, du reste, parlez à l'un et à l'autre de satisfaire à la justice de Dieu; représentez-leur, avec l'Apôtre, que comme ils ont fait servir leur corps à l'iniquité, ils doivent le faire servir à la justice et à l'expiation de leurs péchés; dites-leur, avec saint Grégoire, qu'autant qu'ils se sont procuré de plaisirs défendus et illicites, autant ils doivent s'interdire de plaisirs même permis et innocents : c'est une langue étrangère pour eux, et toute leur pénitence ne va qu'à corriger certains excès et certains vices, sans en être moins amateurs d'eux-mêmes, ni moins occupés de leurs personnes.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende être dévot sans être chrétien, je veux dire sans marcher par la voie étroite du christianisme; car le christianisme est une loi austère et mortifiante; et cependant, tout dévot qu'on est, on ne veut rien avoir à souffrir : on renonce au luxe, au faste, à la pompe; mais d'ailleurs on veut être servi ponctuellement, nourri délicatement, couché mollement, vêtu et logé commodément. Rien que de modeste en tout, mais rien en tout que de propre, que de choisi, que d'agréable. Telle dans sa dévotion mène une vie mille fois plus douce et je pourrais ajouter plus délicieuse, qu'une autre dans son dérèglement et son libertinage.

Ce qui doit bien nous surprendre, c'est qu'on prétende s'ériger en censeur des mœurs et en réformateur des relâchements du siècle, sans penser d'abord à réformer le relâchement où l'on vit soi-même à l'égard de la mortification des sens : n'est-ce pas là l'illusion de nos jours? Crier sans cesse contre des doctrines prétendues relâchées; gémir à toute occasion et avec amertume de cœur sur le renversement de la morale évangélique; s'élever avec zèle, ou plutôt avec emportement et avec aigreur, contre ceux qu'on veut faire passer pour destructeurs de cette sainte morale; les regarder comme l'ivraie semée dans le champ de l'Eglise, et former de pieux desseins pour arracher ce mauvais grain : *Vis imus, et colligimus ea* (*Matth.*, XIII)? Ne parler que de sévérité et en lever partout l'étendard, dans les discours publics, dans les entretiens particuliers, dans les tribunaux de la pénitence, dans les ouvrages de piété, voilà les beaux dehors et les spécieuses apparences dont une infinité d'âmes, ou simples, ou prévenues, se laissent fasciner les yeux. Mais quand, moins crédule et moins facile à confondre les apparences avec la vérité, on vient à percer au travers de ces dehors; et que, prenant la règle de Jésus-Christ, on juge des paroles par les œuvres: *A fructibus eorum cognoscetis eos* (*Matth.*, VII); que trouve-t-on? Des gens sévères, ou réputés tels, mais en même temps bien pourvus de toutes choses, et ayant grand soin de l'être; des gens sévères, mais en même temps répandus dans le monde, et dans le plus beau monde, pour en goûter tous les agréments; des gens sévères, mais n'étant toutefois ennemis, ni des divertissements profanes, ni des conversations plaisantes et enjouées, ni des bons repas; disons en deux mots, des gens de la dernière sévérité dans leurs leçons, mais de la dernière indulgence dans leurs exemples; anges dans leurs maximes, mais hommes et très-hommes dans leur conduite. Ce n'est pas qu'ils ne veuillent que cette sévérité qu'ils prêchent avec tant d'emphase soit mise en pratique, mais par d'autres et non par eux : comme maîtres et comme docteurs, ils s'en tiennent à l'instruction, et se déchargent sur leurs disciples de l'exécution.

Ah! mes chers auditeurs, ne nous trompons point et mettons-nous bien en garde contre les artifices et les prestiges de notre

chair; tout animale et toute matérielle qu'elle est, il n'est rien de plus subtil ni de plus adroit à défendre ses intérêts; ne perdons jamais de vue le grand modèle que nous propose notre mystère, et faisons à notre égard, ce que fit Pilate à l'égard des Juifs, lorsque, après la flagellation de Jésus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus pitoyable, et qu'il leur dit: Voilà l'homme: *Ecce homo* (*Joan.*, XIX). Disons-le à nous-mêmes en le contemplant: Voilà l'homme, et voilà le Dieu de mon salut; voilà par où il m'a sauvé et par où je me sauverai. Les Juifs, en le voyant, n'en devinrent que plus endurcis, mais je puis me promettre que nous en serons touchés, que nous nous sentirons animés d'une ardeur et d'une résolution toute nouvelle, pour ruiner en nous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grâce qui nous élèvera à Dieu, et qui, par les saintes rigueurs de la mortification évangélique, nous conduira à la béatitude éternelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION VIII.

Sur le couronnement de Jésus-Christ.

Tunc milites Præsidis, suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem; et, exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei; et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus.

Alors les soldats du gouverneur, ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte; et, après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre; puis, faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite (*S. Matth., ch.* XXVII).

N'était-ce donc pas assez de tant d'outrages déjà faits au Fils de Dieu? et, puisqu'il était enfin condamné à mourir, fallait-il ajouter à l'injustice et à la rigueur de cet arrêt, de si amères insultes et de si barbares cruautés? Il semble, dit saint Chrysostome, que tout l'enfer en cette triste journée fût déchaîné, et eût donné le signal pour soulever tout le monde contre Jésus-Christ. Car ce ne sont plus même les Juifs, ce ne sont plus les princes des prêtres, ce ne sont plus les scribes et les pharisiens, qui pouvaient avoir des raisons cachées et des sujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur; ce ne sont plus là, dis-je, ceux qui le persécutent; mais ce sont les soldats de Pilate, ce sont des gentils et des étrangers, qui en font leur jouet, et qui le préparent au supplice et à l'ignominie de la croix par les plus sensibles dérisions et par toutes les inhumanités que leur inspire une brutale férocité. Les paroles de mon texte nous les marquent en détail; et voilà le mystère que nous méditerons, s'il vous plaît, aujourd'hui, et que je puis appeler le mystère de la royauté du Fils de Dieu. Car, à bien considérer toutes les circonstances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de ce Dieu-Homme méprisée et reconnue, avilie et déclarée, profanée et néanmoins établie, et solidement vérifiée. Je dis méprisée, avilie, profanée, par les indignités qu'exercent contre lui les soldats; mais je dis en même temps, reconnue, établie, et solidement vérifiée, par une conduite supérieure et une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats, et de leur impiété. L'un et l'autre ne sera pas pour nous sans instruction. En voyant la royauté de Jésus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir tant de fois méprisé nous-mêmes, ce roi du ciel et de la terre; et, en la voyant si justement reconnue et si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons nous-mêmes reconnaître, et en quoi nous la devons honorer. La suite vous développera ces deux pensées, qui comprennent tout le sujet et tout le partage de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais la barbarie fut-elle plus ingénieuse que dans la passion de Jésus-Christ, à satisfaire son aveugle fureur? et quelles lois si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entière de soldats, et qu'ils mettent en œuvre contre cet adorable Maître? Ils avaient entendu dire qu'il prenait la qualité de roi; et, pour se jouer de cette royauté prétendue selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en déférer, avec une espèce de cérémonie et d'appareil, tous les honneurs, et d'observer à son égard tout ce que l'on a coutume de pratiquer envers les rois. On le conduit encore dans le prétoire de Pilate, on lui présente un siége qui lui doit servir de trône, on lui commande de s'asseoir, et tous se rangent autour de lui: *Congregaverunt ad eum universam cohortem* (*Matth.*, XXVII); et chacun témoigne son empressement pour être admis au nombre de ses sujets.

Ce n'est pas assez: afin de le revêtir des marques de sa dignité, on le dépouille de ses habits collés sur son corps déchiré et tout ensanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée. On lui jette sur les épaules un manteau de pourpre, comme son manteau royal; on lui met un roseau à la main, qui lui tient lieu de sceptre, et qui représente son autorité et son pouvoir. On fait plus encore, et pour diadème on prend une couronne d'épines, qu'on lui enfonce dans la tête. De toutes les parties de ce corps sacré il n'y avait que la tête qui fût restée saine, et qu'on n'eût point attaquée. Aussi dans les supplices des plus grands criminels épargnait-on toujours la tête, parce que c'est le chef où domine la raison, et où résident les plus nobles puissances de l'âme. Mais, par rapport à Jésus-Christ, il n'y a plus de règles. Il faut qu'il soit couronné, mais que son couronnement lui coûte cher. Il faut que ce soit un couronnement de souffrances et un martyre. Les épines appliquées avec force le percent de toutes parts; autant de pointes, autant de plaies; le sang coule tout de nouveau, et, selon la parole du prophète, qui s'accomplit à la lettre, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a plus rien en cet homme de douleurs qui n'ait

en sa peine et son tourment : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* (*Isai.*, I).

Du moins si on en demeurait là ; mais tout cela ne peut suffire à des cœurs si durs et si impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui sont dus, c'est-à-dire des hommages proportionnés à la pourpre, au sceptre et à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorent-ils ? en s'humiliant par raillerie devant lui, et lui disant, un genou en terre et d'un ton moqueur : Nous vous saluons, roi des Juifs ; *Ave, rex Judæorum* (*Matth.*, XXVII). Quels tributs lui paient-ils ? ils lui crachent au visage, ils le meurtrissent de soufflets, ils lui ôtent la canne qu'il tient dans la main et lui en déchargent mille coups sur la tête. Tout ce que je dis, c'est ce que les évangélistes nous ont rapporté, et je n'ajoute rien au témoignage qu'ils en ont rendu : *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus* (*Ibid.*).

Voilà, chrétiens, à quoi fut exposé le Roi des rois ; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, voilà ce qui vous touche, ce qui vous pénètre, peut-être ce qui vous attendrit jusqu'aux larmes, ou ce qui vous anime au moins de la plus juste indignation. Mais, du reste, n'allumons point inutilement notre zèle contre les ennemis de Jésus-Christ : réservons-le pour nous-mêmes, et tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons cent fois traité ce roi de l'univers, et que nous le traitons tous les jours? Nous le couronnons; mais nous le couronnons d'épines, et d'épines mille fois plus piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux. Je m'explique, et concevez ceci, je vous prie.

Nous sommes chrétiens ; et, en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu sauveur, comme à notre roi. Nous savons, et la foi nous l'enseigne, que toute puissance lui a été donnée au-dessus de toutes les nations du monde, et même au-dessus de toute la cour céleste : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra* (*Matth.*, XXVIII). Nous savons qu'il a été établi de son Père pour régner, non-seulement en Sion : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion* (*Ps.* II); mais pour étendre son empire jusqu'aux extrémités de la terre : *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ* (*Ibid.*). Il est vrai qu'il dit à Pilate que son royaume n'était pas de ce monde; mais il ne prétendait point en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination. Il ne voulait lui dire autre chose, sinon qu'il n'était venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, et non point une domination temporelle : car voilà le sens de ces paroles : *Regnum meum non est de hoc mundo* (*Joan.*, XVIII). Domination qu'il n'a fait consister que dans l'Evangile qu'il nous a annoncé, que dans la loi qu'il nous a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les exemples et les règles de conduite qu'il nous a données : *Ego autem constitutus sum rex ab eo, prædicans præceptum ejus* (*Ps.* II). Nous savons, dis-je, tout cela, mes frères ; et, prévenus de ces connaissances et de ces principes de religion, nous embrassons l'Evangile de cet envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain législateur; nous recevons sa morale, et nous révérons, ce semble, ses préceptes et ses maximes ; nous allons à ses autels lui offrir notre culte, et nous nous prosternons en sa présence pour l'adorer. Ainsi, pour m'exprimer de la sorte, le voilà proclamé roi par notre bouche et couronné de nos propres mains : *Et cœperunt salutare eum : Ave, rex* (*Marc.*, XV).

Mais cette couronne que nous lui présentons, de quelles épines n'est-elle pas mêlée, ou plutôt de quelles épines n'est-elle pas toute composée? Car, ne nous trompons point, mes chers auditeurs, et ne nous arrêtons point à de spécieuses démonstrations. Quand, en même temps que nous couronnons Jésus-Christ, nous le renonçons du reste dans toute la conduite de notre vie ; quand, après lui avoir rendu, devant un autel ou au pied d'un oratoire, je ne sais quel culte d'un moment et de pure cérémonie, nous agissons ensuite d'une manière toute contraire à l'Evangile qu'il nous a prêché ; que nous violons impunément et habituellement la loi qu'il nous a annoncée; que nous suivons dans la pratique une toute autre morale que celle qu'il nous a enseignée ; que nous abandonnons les règles, les maximes, les principes qu'il nous a tracés ; que nous traitons même de faiblesse et nous tournons en raillerie la fidélité de quelques âmes chrétiennes qui refusent de s'en départir, et font une profession ouverte de s'y conformer ; quand nous ne prenons pour guides dans toutes nos démarches que le monde, que notre ambition, que notre plaisir, que notre intérêt, que nos ressentiments, que nos passions et tous nos désirs déréglés; encore une fois, quand nous nous déclarons ses sujets, et que néanmoins nous en usons de la sorte, et nous nous comportons en mondains et en païens, n'est-ce pas le couronner d'épines? et ne peut-on pas alors dire de nous ce que le texte sacré nous rapporte des soldats : *Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus* (*Matth.*, XXVII).

Car jamais les épines qui lui percèrent la tête lui furent-elles plus douloureuses et plus sensibles que tant de désordres, que tant d'injustices, que tant de vengeances, que tant de médisances, que tant d'impiétés, que tant d'excès et de débauches, où tous les jours l'on se porte jusque dans le christianisme, qui est proprement son royaume? Est-ce donc là le tribut que nous lui payons? Les rois, dit saint Bernard, se font des couronnes de ce qui leur est offert par les peuples qui leur sont soumis ; et, comme l'or est le tribut qu'ils exigent de leurs sujets, de là vient aussi qu'ils ont des couronnes d'or : mais que reçoit de nous notre Dieu, et que lui produisons-nous autre chose que des épi-

nes, c'est-à-dire que des négligences et des lâchetés, que des imperfections et des infidélités, que des habitudes vicieuses, que des attaches criminelles? Tellement que notre âme est comme ce champ ou comme cette vigne dont a parlé le Sage, lorsqu'il disait : J'ai passé par le champ du paresseux, et j'ai considéré la vigne de l'insensé : *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti* (*Prov.* XXIV). Mais qu'y ai-je aperçu? tout était plein d'orties, et toute la surface était couverte d'épines : ***Et ecce totum repleverant urticæ, et operuerant superficiem ejus spinæ*** (***Ibid.***).

Il ne peut s'en taire, ce Roi digne de toutes nos adorations et de tout notre amour, mais dont nous profanons si indignement la souveraine majesté, et à qui nous causons tous les jours de si vives douleurs. Il nous adresse sur cela ses plaintes, et sa grâce nous les fait entendre au fond du cœur : mais où tombe sa parole? comme ce bon grain de l'Evangile, elle tombe au milieu des épines : *Et aliud cecidit inter spinas* (*Luc.*, VIII); c'est-à-dire qu'elle tombe dans des cœurs sensuels et tout charnels, dans des cœurs vains et enflés d'orgueil, dans des cœurs possédés du monde et de ses biens périssables, dans des cœurs corrompus. Ces épines croissent toujours, elles s'étendent, elles se multiplient, jusqu'à ce qu'elles viennent à étouffer tous les sentiments de la grâce du Seigneur, et qu'elles arrêtent toute la vertu de sa divine parole : *Et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud* (*Ibid.*).

Ce n'est pas tout, reprend saint Bernard, et nous déshonorons encore autrement la royauté du Fils de Dieu. Outre les épines dont nous le couronnons, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela? par nos inconstances et nos légèretés perpétuelles en tout ce qui concerne son service. Aujourd'hui nous sommes à lui, et demain nous n'y sommes plus. Aujourd'hui nous nous rangeons sous son obéissance pour exécuter fidèlement ses ordres, et demain nous les transgressons. Aujourd'hui nous lui jurons un attachement inviolable, et demain nous secouons le joug, et nous nous révoltons. Tantôt pour Dieu, et tantôt pour le monde; tantôt dans l'ardeur d'une dévotion tendre et affectueuse, et tantôt dans le relâchement d'une vie tiède et inutile. Or tout cela qu'est-ce autre chose que lui mettre un roseau dans la main pour nous gouverner? Je veux dire que c'est ne lui donner sur nous qu'un empire passager, sans solidité et sans consistance.

Car son empire est dans nous-mêmes et au milieu de nous-mêmes : *Regnum Dei intra vos est* (*Luc.*, XVII); et quelque absolu qu'il soit, il ne subsiste (ne vous offensez pas de cette proposition, je l'expliquerai), il ne subsiste qu'autant que nous le voulons, et que nous nous y soumettons. Si nous le voulons toujours, et si nous nous y soumettons toujours, il durera toujours; mais, si nous ne le voulons, et si nous ne nous y soumettons que par intervalles, ce ne sera plus un empire stable et permanent. Ce n'est pas que Jésus-Christ, vrai Dieu comme il est vrai homme, n'ait sur nous un empire indépendant de nous, un empire inaliénable, immuable, éternel, un empire que nous ne pouvons troubler, parce qu'il est au-dessus de tous nos caprices et de tous nos changements. Mais, outre ce premier empire, cet empire essentiel et nécessaire, il y en a un que nous ne pouvons lui donner ou lui refuser, parce qu'il l'a fait dépendre de nous-mêmes et de notre volonté. Ainsi, que nous lui soyons volontairement et librement soumis comme à notre roi, que volontairement et de gré nous nous attachions à lui, nous observions ses commandements, nous lui rendions tous les devoirs que nous prescrit la religion, voilà l'empire que nous pouvons lui ôter. Je ne dis pas que nous pouvons lui en ôter le droit, mais l'effet, puisqu'il nous a laissé notre libre arbitre pour demeurer dans la sujétion qui lui est due, et pour satisfaire à tout ce qu'elle nous impose, ou pour nous en retirer malgré toutes nos obligations, et pour vivre selon nos appétits et nos aveugles convoitises.

Or, c'est de cet empire, dont il est néanmoins si jaloux, que nous faisons comme un roseau qui plie au moindre souffle, et qui tourne de tous les côtés. Que ne lui disons-nous point à certains jours et à certaines heures où l'esprit divin se communique plus abondamment à nous, et nous touche intérieurement? De quels regrets sommes-nous pénétrés à la vue de nos égarements, et que ne proposons-nous point pour l'avenir? Quelles résolutions, quels serments de ne nous détacher jamais de ses intérêts, et de garder de point en point toute sa loi : Rien donc, à ce qu'il semble, rien alors de mieux établi que son empire. Mais le voici bientôt détruit : il ne faut pour cela qu'une occasion qui se présente, qu'un exemple qui attire, qu'une difficulté qui naît, qu'un respect humain qui arrête, qu'un dégoût naturel qui survient, qu'une passion qui se réveille. On reprend ses premières voies, on se rengage dans ses mêmes habitudes, on oublie toutes ses promesses, on quitte toutes ses bonnes pratiques; on change de maître, et de l'empire de Jésus-Christ, on retourne sous la domination et la tyrannie de ses inclinations vicieuses. Peut-être en revient-on encore, mais pour y rentrer tout de nouveau. Ce ne sont que vicissitudes, que variations, et le plus fragile roseau n'est pas sujet à plus de mouvements opposés, ni à plus de dispositions toutes différentes.

Cependant, mes frères, l'iniquité se soutient jusqu'au bout; et si les soldats couvrent enfin par dérision le Sauveur du monde d'une robe de pourpre, cela même, par rapport à nous, renferme un mystère bien étrange. Je dis un mystère véritable, et que le Saint-Esprit, selon la remarque des Pères, a eu expressément intention de nous déclarer. Car ce n'est pas sans raison, dit saint Augustin, que le prophète Isaïe, s'adressant à la personne du Sauveur, lui demande l'intelligence de ce mystère, et qu'il veut apprendre de lui

ce que signifie cette pourpre : *Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari* (*Isai.*, LXIII)? Eh ! Seigneur, pourquoi votre robe est-elle toute rouge? et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir? Le voulez-vous savoir, chrétiens? la chose vous touche aussi bien que moi. Ecoutez ce que ce Sauveur lui-même répond à son prophète : *Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea* (*Ibid.*) : Leur sang a rejailli sur moi, et toute ma robe en a été tachée. Comme s'il disait : Ce sont les déréglements de mon peuple qui m'ont fait rougir, et c'est de quoi je rougis encore tous les jours. La honte en est retombée sur moi; et, ne pouvant faire nulle impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je me suis revêtu. Dans la splendeur de ma gloire, mes habits étaient aussi blancs que la neige; mais, depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vu chargé de toutes les abominations du monde,

Quel reproche, mes frères, et quel sujet de confusion pour nous-mêmes ! Car la confusion de notre roi doit retomber sur nous-mêmes, et doit encore de plus servir un jour à notre jugement et à notre condamnation. Il aura son temps pour venger l'honneur de sa royauté flétrie et profanée. Tout l'univers alors s'humiliera devant lui ; tous les rois de la terre déposeront à ses pieds leurs couronnes ; il n'y aura plus là d'autre roi que ce roi de gloire ; et de quelle frayeur serons-nous saisis, quand nous le verrons enfin assis sur son trône, armé du glaive de sa justice, et couronné de tout l'éclat de sa divine et suprême grandeur ! C'est à ce dernier jour qu'il fera le terrible discernement de ceux qui l'auront honoré, et de ceux qui l'auront méprisé; qu'il mettra les uns à sa droite comme ses prédestinés et ses élus, et les autres à sa gauche comme des rebelles et des réprouvés; qu'il dira aux uns, en les appelant à lui : Venez, possédez mon royaume, vous qui m'avez servi comme votre maître, et qui m'avez obéi comme à votre roi : *Tunc dicet rex his qui a dextris erunt : Venite, possidete paratum vobis regnum* (*Matth.*, XXV), et qu'il dira aux autres, en les rejetant : Allez, et retirez-vous de moi; vous n'avez point été mon peuple, et vous n'avez point voulu vivre dans ma dépendance; je ne sais qui vous êtes, et je vous livre à ces puissances de ténèbres qui vous ont si longtemps dominés, et qui vous attendent pour vous faire part de leur sort, et de leur malheur éternel : *Tunc dicet et his qui a sinistris erunt: Discedite a me in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus* (*Ibid.*).

Ah ! chrétiens, que ferons-nous lorsqu'il nous frappera de ce redoutable anathème? En vain nous commencerons à craindre et à révérer son souverain pouvoir; en vain nous lui crierons mille fois : Seigneur, Seigneur : *Tunc respondebunt ei, Domine* (*Ibid.*); en vain, prosternés devant son tribunal, nous lui dirons : Roi immortel, roi de tous les siècles, que toute louange, que toute gloire vous soit rendue : *Regi sæculorum immortali honor et gloria* (*I Tim.*, I); ce ne sera plus qu'un culte forcé et contraint, et il demandait un culte de piété et d'amour; ce ne seront plus que des soumissions d'esclaves, et il voulait une obéissance d'enfants. Or, il n'y a que les enfants qui trouveront place dans son royaume, et les esclaves en seront éternellement bannis. Ce n'est pas qu'il ne retienne toujours sur ces malheureux son empire naturel; car c'est à lui que son Père a dit : Régnez au milieu même de vos ennemis : *Dominare in medio inimicorum tuorum* (*Ps.* CIX) : mais comment? pour les gouverner avec un sceptre de fer, et pour leur faire sentir tout le poids de vos justes vengeances : *Reges eos in virga ferrea* (*Ps.* II). Je vais trop loin, mes chers auditeurs, et revenons. Comme il n'y a point de mystère où la royauté de Jésus-Christ ait été plus avilie et plus outragée que dans son couronnement, je prétends d'ailleurs qu'il n'y en a point où elle ait été plus solidement établie et plus justement vérifiée : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est le caractère particulier de la royauté de Jésus-Christ, d'avoir été reconnu au milieu même des opprobres et jusque dans le comble de l'humiliation. Au Calvaire et sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui, et mourant avec lui, il fut déclaré roi ; et, malgré toutes les oppositions de la synagogue, l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête en le crucifiant, portait ces mots : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* (*Joan.*, XIX). Il est étonnant, chrétiens, que Pilate, après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils lui avaient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine, ne voulût néanmoins jamais les entendre, ni rien relâcher, quand ils lui proposèrent d'effacer ces quatre paroles, ou d'y faire au moins quelque changement. Quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts et toutes leurs remontrances furent inutiles. Non, leur répondit-il avec une fermeté inébranlable, il n'y a rien là à réformer : ce que j'ai écrit, est écrit : *Quod scripsi, scripsi* (*Ibid.*).

Pourquoi cela, et d'où lui venait sur ce point une telle résolution? n'en soyons point surpris, dit saint Chrysostome : c'est qu'il agissait alors par le mouvement de l'Esprit de Dieu qui le conduisait; et comme Caïphe, tout méchant et tout injuste qu'il était, avait prophétisé, par l'inspiration divine, sur la mort de Jésus-Christ; aussi Pilate, quoique païen, fut l'organe dont Dieu se servit pour relever solennellement et authentiquement la royauté de ce Messie. Jésus-Christ, parlant de lui-même, avait dit hautement : Je suis roi; et les Juifs soutenaient opiniâtrément qu'il ne l'était pas. Il fallait un juge qui terminât ce différend, et un juge désintéressé. Pilate prononce ; et, après avoir ouï

les parties, et mûrement examiné le fait, lui qui était étranger et Romain, il décide à l'avantage du Fils de Dieu, et le reconnaît roi : *Jesus Nazarenus rex* (*Joan.*, XIX).

Mais que fais-je, chrétiens ? n'allons pas si loin : les soldats, en le couronnant, ne commencent-ils pas dès lors à le reconnaître pour ce qu'il est? et tout ignominieux que paraît ce couronnement, n'était-ce pas, selon les vues du ciel, une disposition secrète au jugement que devait rendre Pilate? ce n'était pas là l'intention de cette brutale et insolente milice; mais, remarque saint Ambroise, contre leur intention, ils contribuaient, sans le vouloir et sans le savoir, à l'accomplissement des desseins de Dieu. Dieu voulait que son Fils fût salué comme roi, fût couronné comme vainqueur, fût adoré comme Seigneur et comme Dieu. Or, voilà justement ce qui s'exécute; et, quoique ce ne fût pour ces soldats qu'un divertissement et qu'un jeu, c'était, pour la Providence et la sagesse éternelle qui l'avait réglé de la sorte, un effet réel et une vérité : *Et si corde non credunt, Christo tamen suus non defuit honor, qui salutatur ut rex, coronatur ut victor, Deus et Dominus adoratur* (*Ambr.*); mystère profond et admirable, mes chers auditeurs ! mystère digne de toutes nos réflexions. Mettons-le dans un nouveau jour, et tâchons à en découvrir toutes les merveilles.

Car ce qu'il y a, ce me semble, de plus singulier, c'est que les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin maître croyaient le déshonorer ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, et ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines : à qui cette couronne pouvait-elle mieux convenir qu'à celui qui devait être surtout le roi des âmes souffrantes, et qui ne voulait à sa suite que des sujets préparés à la douleur, aux persécutions, au martyre? une couronne de fleurs lui eût-elle été propre, et ces épines n'exprimaient-elles pas le vrai caractère de sa dignité royale? En effet, chrétiens, c'est cette couronne d'épines que toute la terre a révérée; c'est pour cette couronne d'épines que les princes et les plus grands monarques ont témoigné tant de zèle et tant de piété, armant des flottes entières, passant les mers, s'exposant à mille périls et regardant comme une précieuse conquête de l'enlever à des peuples infidèles; c'est cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs Etats et qu'ils y ont conservée comme le plus riche trésor; c'est cette couronne d'épines qui a fait les délices des saints et toute leur gloire.

Quand le Sauveur des hommes se présenta à la bienheureuse Catherine de Sienne, avec deux couronnes à la main, l'une d'épines et l'autre de roses, et qu'il lui en laissa le choix, délibéra-t-elle un moment? avec quelle ardeur et quelle tendresse, avec quels transports de joie prit-elle les épines et rejeta-t-elle les roses! Pourquoi? parce qu'elle savait à quel roi elle s'était dévouée; que ce n'était point un roi de plaisir, mais un roi de souffrance; que dans sa cour il ne permettait ni délicatesses, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie. D'où elle concluait que, s'étant toute consacrée à son service, elle ne devait point souhaiter d'autre partage que les afflictions et les épines les plus aiguës. Nous n'en demanderons point d'autre nous-mêmes, dès que nous serons remplis du même esprit que cette fidèle épouse de Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, dès que nous serons remplis comme elle du véritable esprit de la religion que nous professons.

Cependant, mes frères, à ce roi couronné d'épines il fallait un sceptre, et les soldats y pourvoient. Le sceptre répond parfaitement à la couronne, car c'est un roseau qu'ils lui mettent dans la main. Or, selon la belle observation de saint Augustin, pouvaient-ils mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la faiblesse même et par l'infirmité? Le rois de la terre ont besoin de troupes, de légions, de corps d'armées pour dompter leurs ennemis et pour maintenir leurs sujets dans le devoir et l'obéissance; ils portent le sceptre, et ce sceptre, disait un ancien, est comme une main empruntée, *Manus altera regum*, pour signifier que si d'eux-mêmes ils n'ont pas le bras assez fort, ils ont de quoi l'affermir et le raidir, quand ils voudront l'étendre sur la tête des rebelles. Mais au roi que nous adorons il ne faut, de la part des hommes, ni appui ni secours. A le considérer selon le monde, on dirait qu'il n'est rien de plus faible, et qu'il n'a ni puissance ni vertu : c'est un roi pauvre, un roi humble et petit, un roi sans éclat, sans pompe, sans munitions, sans armes; mais comme il est le bras de Dieu, rien de tout cela ne lui est nécessaire, et, sans emprunter sa force d'ailleurs, il la trouve dans lui-même : de sorte qu'avec les moyens les plus impuissants, il peut tout et il vient à bout de tout. Pour opérer les plus grands miracles un roseau lui a suffi; avec ce roseau, qui fut, selon la remarque de saint Athanase, le symbole de la croix, il a subjugué plus de nations que les plus fameux conquérants; avec ce roseau il a confondu les démons et mis toutes les puissances infernales en déroute; avec ce roseau il a établi son royaume, qui est son Eglise; il l'a élevée sur les ruines de l'infidélité et répandue jusqu'aux extrémités du monde; avec ce roseau il a brisé l'orgueil des potentats qui s'opposaient à sa sainte loi, il a dissipé tous leurs projets, renversé toutes leurs entreprises, et les a réduits eux-mêmes sous son empire. O prodige le plus merveilleux! ô faiblesse toute-puissante!

Sur quoi saint Bernard entrait dans un sentiment bien affectueux et bien touchant : Ah! Seigneur, s'écriait-il en s'adressant à Jésus-Christ même, puisque les choses les plus faibles acquièrent dans votre main tant de pouvoir et de force, et qu'un roseau y a été comme un sceptre et une verge de fer pour régir les peuples, prenez mon cœur; ce n'est

qu'un roseau fragile, qu'un roseau creux et vide de tout bien, vide de charité, vide de dévotion et de piété, vide de bonnes œuvres et de mérites; qu'un roseau flexible et mobile, que son extrême légèreté fait tourner à tout vent, et que la moindre impression est capable d'ébranler; mais, du moment qu'il sera entre vos mains, vous le remplirez de votre grâce et de la force de votre divin Esprit; vous en ferez un cœur généreux, un cœur ferme, un cœur ardent et fervent, un cœur prêt à surmonter toutes les difficultés et à vaincre, par une persévérance infatigable, tous les obstacles. Ainsi parlait ce Père. Et ne nous persuadons pas, au reste, que ce roseau, donné à Jésus-Christ en forme de sceptre, fût de l'invention des soldats; il fut du choix même du Fils de Dieu, qui, selon le témoignage du grand apôtre, a toujours pris ce qu'il y avait de plus infirme et de plus petit dans le monde pour abattre les forts; ce qu'il y avait de plus vil et de plus bas pour humilier les grandeurs; ce qu'il y avait de plus méprisable, ou ce qui le paraissait, en un mot, ce qui n'était rien, pour confondre tout le faste humain, pour anéantir toute puissance mortelle : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* (I *Cor.*, I).

Ce n'est pas non plus sans mystère qu'on le couvre enfin d'un manteau de pourpre, et il n'est pas difficile d'en apercevoir d'abord toute la convenance : car était-il une couleur plus sortable à un roi qui devait former son royaume sur la terre, et qui devait l'amplifier par l'effusion de son sang? Ah! il devait être le prince et le roi des martyrs : il devait leur donner le signal de ces guerres sanglantes où leurs corps seraient livrés à tous les tourments, où ils seraient brisés, déchirés, immolés comme des victimes; et quel autre signal eût été plus propre à leur annoncer de tels combats et à les y animer, que la pourpre dont il est revêtu? La pourpre fut toujours employée à l'investiture des rois; mais jamais roi eut-il droit, comme le Sauveur, de la porter, puisque jamais roi ne fut consacré comme lui, ni ne reçut l'onction royale dans son sang? Ce roi de nos cœurs, belles paroles de saint Ambroise, ce roi de nos cœurs se montre à nous sous la pourpre et sous l'écarlate, pour nous désigner les victoires et les triomphes du martyre : *Designans martyrum palmas, et regiæ potestatis insignia* (*Ambr.*); il veut nous faire entendre de quel sang son Eglise serait un jour tout empourprée; il veut nous faire connaître sur quoi son royaume sera fondé, à quel prix il le doit acheter, et que c'est par le sacrifice de sa vie et par toutes les douleurs de sa passion qu'il le doit conquérir : *Quod caro ejus fusum pro toto terrarum orbe sanguinem esset susceptura pro nobis et passio regnum paritura de nobis* (*Idem*).

La pourpre des Césars était teinte de sang, dit saint Jérôme; mais du sang des hommes, qu'ils avaient versé, et souvent avec autant d'injustice que de fureur; si elle éclatait, c'était du feu brûlant de leur ambition; et si elle rougissait, c'était bien moins de sa propre couleur que de leurs vices. Leur pourpre les faisait donc redouter, poursuit ce saint docteur; mais la pourpre de Jésus-Christ nous le fait également respecter et aimer : car qui ne l'aimerait pas, voyant dans cette pourpre, avec les marques de sa royauté, les plus sensibles témoignages de sa charité?

Il n'y a dans tout cet appareil qu'une circonstance qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec la majesté souveraine : ce sont les injures qu'il reçoit, les blasphèmes que profèrent contre lui les soldats, les reproches, les malédictions, les coups dont ils l'accablent. Quels hommages en effet pour un roi! Je me trompe, chrétiens, et saint Cyrille de Jérusalem corrige sur ce point mon erreur : c'est dans la douzième de ses catéchèses. Il prétend, et avec raison, que ces hommages, quelque indignes qu'ils paraissent, n'ont rien eu que de très-conforme à la mission du Sauveur et à sa qualité de roi. Si son royaume, dit-il, eût été, comme les autres, un royaume temporel, il faut avouer qu'il n'y eût eu entre sa royauté et de pareils traitements nulle proportion; mais souvenons-nous, mes frères, ajoute ce saint évêque, et n'oublions jamais, que le royaume de notre maître ne consiste pas dans les honneurs mondains, ou plutôt souvenons-nous que ce royaume de Jésus-Christ consiste expressément dans le mépris de tous les honneurs du monde; que c'en est là une des lois fondamentales, que c'en est une des maximes les plus essentielles. Or, un roi qui venait ériger en maxime et en loi le mépris des honneurs, pouvait-il être mieux reconnu que par les affronts et les opprobres? Voilà donc encore une fois la royauté du Fils de Dieu, déclarée, publiée, manifestée dans toute la manière qu'elle devait l'être; et, malgré la malignité des Juifs, voilà les vues du ciel suivies avec toute l'exactitude possible, et ses ordres pleinement accomplis.

De là même, chrétiens, devons-nous conclure ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, et ce que nous devons enfin devenir, selon le caractère que nous portons, et selon les sacrés rapports que nous avons, en qualité de chrétiens, avec Jésus-Christ. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale; c'est tout le fruit de cette seconde partie. Nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines; nous appartenons à un roi de souffrances, à un roi d'abjection et d'humiliation; nous ne sommes à lui que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs, comme nous nous déclarons ses disciples et ses sectateurs. Vérités universellement reconnues dans le christianisme, mais bien peu suivies dans la pratique, et même, si j'ose le dire, généralement abandonnées et démenties.

Car de ces principes, que s'ensuit-il? Ah! mes frères, que n'en avons-nous mieux com-

pris jusqu'à présent les conséquences, ou du moins que ne commençons-nous à les bien comprendre, et à y conformer désormais tous nos sentiments et toute notre conduite! Prenez garde : nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines; nous ne devons donc plus tant rechercher les douceurs et les délices de la vie. Car, servir un roi qui n'a que des épines pour couronne, et vouloir se couronner de roses, n'est-ce pas une contradiction? Tel est néanmoins le désordre le plus commun : et quel autre langage est plus ordinaire dans le monde ; je dis dans le monde même prétendu chrétien, que celui de ces impies qui se disent les uns aux autres chez le Sage : *Venite, et fruamur bonis quæ sunt* (*Sap.*, II) : Divertissons-nous, et jouissons des biens que nous avons ; *Coronemus nos rosis* (*Ibid*) : Faisons-nous des couronnes de fleurs, et des fleurs les plus agréables et les plus douces ; *Ubique relinquamus signa lætitiæ* (*Ibid.*) : Que la joie nous accompagne en tous lieux, et laissons-en partout des marques ; *Quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors* (*Ibid.*) : Car voilà quel doit être notre partage et notre sort, voilà quelle doit être notre vie.

Il est vrai néanmoins que cette vie molle et délicieuse n'est pas la vie de tous les gens du monde, et qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le soit. Mais si ce n'est pas là leur vie en effet, ce l'est au moins en désir. On y aspire sans cesse, à cette vie aisée et commode; on se la propose comme la fin de ses travaux ; on y fait consister le bonheur et la sagesse ; on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, et l'on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle : comme si c'était un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que leur roi, et qu'au lieu des épines qu'il a portées et consacrées, il ne dût leur fournir dans son service que des plaisirs.

Nous appartenons à un roi de souffrances : nous ne pouvons donc participer aux avantages et aux prérogatives inestimables de sa royauté, qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vue que les saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux, ni que nous les demandions à Dieu. Sa providence prend assez soin d'y pourvoir : et, par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère et rigoureuse, il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgrâces et d'afflictions. Il n'est question pour nous que d'en bien user ; tellement que cette robe de pourpre dont nous consentirons à être revêtus, nous soit une robe d'honneur et un vêtement de sainteté à quoi il nous reconnaisse. Mais voici l'erreur la plus déplorable, et c'est celle où les disciples eux-mêmes tombèrent. Ils se persuadaient que Jésus-Christ dans la suite serait un roi temporel, et que sous son règne ils n'auraient rien à souffrir : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel* (*Act.* I)? Ainsi nous nous imaginons faussement et nous croyons, parce que nous sommes à Dieu, que nous devons être exempts de toutes peines et à couvert de toutes adversités. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés et sujets aux calamités humaines; et comme ce qui nous touche nous est encore beaucoup plus sensible, il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive, pour nous troubler et nous déconcerter. D'où vient cela? c'est que nous ne considérons pas que ce sont là justement les apanages du roi que nous servons, et que c'est par là qu'il nous distingue, et qu'il nous fait entrer au nombre de ses élus.

Enfin, nous dépendons d'un roi ignoré du monde, abject et obscur selon le monde, regardé, si je puis m'exprimer de la sorte, comme un roseau dans le monde : comment donc sommes-nous si jaloux d'y paraître et de nous y élever? Je vous laisse, mes frères, faire vous-mêmes cette monstrueuse opposition, d'un roi volontairement réduit dans le dernier mépris et dans l'humiliation la plus profonde, et d'un vil sujet qui ne pense qu'à s'agrandir, qu'à tenir au-dessus des autres un rang qui le fasse craindre, qui le fasse honorer, qui lui attire des respects et de la considération parmi les hommes. Car n'est-ce pas là le terme où tendent tous les désirs, toutes les réflexions, tous les projets et toutes les démarches d'une multitude infinie de chrétiens, adorateurs d'un Dieu abaissé, moqué, outragé? C'est à nous, mes chers auditeurs, à le dédommager de tant d'outrages qu'il a reçus de ses ennemis, et qu'il a si souvent reçus de nous-mêmes. Les Juifs n'en ont point voulu pour leur roi ; mais nous l'avons choisi pour le nôtre. Allons lui offrir nos hommages, et des hommages dignes de lui : l'hommage d'une tendre componction, l'hommage d'une sainte mortification, l'hommage d'une sincère humilité de cœur et d'action. Voilà par où il veut être honoré et par où nous parviendrons à régner un jour avec lui dans la gloire, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION IX.

Sur Jésus-Christ portant sa croix.

Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt; et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Alors ils prirent Jésus, et ils l'emmenèrent; et Jésus, chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appelé Calvaire (*S. Jean, ch.* XIX).

Vous voyez, chrétiens, quel doit être aujourd'hui le sujet de notre entretien : Jésus-Christ sortant du prétoire de Pilate, et marchant vers le Calvaire, chargé de sa croix. Voilà le triste objet que j'ai à vous représenter. Après tant de scènes différentes, et toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeste catastrophe d'une tragédie si sanglante. Il faut que le sacrifice soit consommé, et que la victime perde la vie. C'est pour cela qu'on le conduit au Calvaire, ce juste, ce Saint des saints, cet Homme-Dieu condamné à la mort, et qu'on lui donne même à porter la croix qui lui est destinée. Contemplons-le dans cette marche, mes chers auditeurs, et suivons-le nous-mêmes pas à

pas. Que veux-je dire? mon dessein est de vous apprendre comment nous devons nous-mêmes, dans le christianisme, porter la croix, et la porter après Jésus-Christ. Car il y a pour nous des croix en ce monde; il y en a, vous le savez, de toutes les sortes, et nous avons chacun la nôtre. Or, il nous est d'une conséquence infinie de la bien porter, en la portant sur les traces de Jésus-Christ; et c'est de quoi je vais tout ensemble vous faire voir, et la nécessité, et la facilité. Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ : ce sera la première partie; facilité de porter la croix après Jésus-Christ : ce sera la seconde. Que ces deux points bien compris peuvent produire d'heureux effets, et qu'ils sont capables de nous rendre tant de souffrances où nous sommes tous les jours exposés, et plus salutaires qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, et plus supportables! Appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

L'arrêt de mort était prononcé contre le Fils de Dieu, et toutes choses étaient préparées pour l'exécution. On lui signifie qu'il est temps d'aller au supplice, et on lui présente sa croix, dont on l'oblige à se charger jusques au Calvaire. Toutes ses forces sont épuisées, tout son corps est meurtri de coups et couvert de plaies; il ne se soutient que par miracle, et à chaque moment il est sur le point de succomber; le chemin qui mène à la montagne est rude et difficile, et sa croix enfin est d'une pesanteur extraordinaire. Il n'importe : les Juifs n'ont nul égard à tout cela. C'est l'Isaac de la loi nouvelle : il faut qu'il porte lui-même le bois de son sacrifice. Car l'Isaac de l'ancienne loi n'était qu'une figure de celui-ci, et ne porta son propre bûcher que pour annoncer ce qui arriverait dans la plénitude des temps au vrai Messie.

Ce ne fut point, au reste, ses seuls ennemis qui lui imposèrent une obligation si rigoureuse : ce fut son Père qui l'avait ordonné de la sorte, et dont toutes les volontés étaient pour lui autant de préceptes inviolables. Ainsi Abraham prit-il le bois de l'holocauste, selon le terme de l'Ecriture; et, l'ayant mis sur les épaules de son fils, il lui commanda de marcher en cet état vers la montagne où il se disposait à l'immoler : *Tulit quoque ligna holocausti, et imposuit super Isaac filium suum* (*Genes.* XXII).

Le voilà donc, mes frères, ce véritable Isaac, en qui toutes les nations doivent être bénies; le voilà ce Fils unique de Dieu, qui paraît portant le bois de son holocauste sur ses épaules sacrées, et dans son cœur le feu qui doit servir à le consumer, je veux dire le feu de sa charité divine. Il est accompagné de deux infâmes voleurs, lui qui, dans le séjour et les splendeurs de la gloire céleste, est assis au-dessus de tous les chœurs des anges, et qui se fit voir avec tant d'éclat sur le Thabor, au milieu de Moïse et d'Elie. Tout le ciel est attentif à ce spectacle; et jamais y en eut-il un plus digne en effet de ses regards? L'escorte qui l'environne et qui s'avance avec lui, ce sont les ministres de la justice; ce sont tous les prêtres, les pontifes, les princes de la synagogue : c'est toute la soldatesque et tout le peuple, dont l'innombrable multitude lui fait comme une pompe funèbre. On le presse, on redouble les invectives et les imprécations. Parmi ce tumulte et cette confusion, il traîne quelque temps sa croix plutôt qu'il ne la porte; mais tous ses efforts ne suffisent pas au poids qui l'accable, et sans un prompt secours il n'y a pas lieu d'espérer qu'il poursuive plus loin sa route, ni qu'il puisse parvenir au terme fatal où les Juifs souhaitaient si ardemment de le voir. C'est donc par cette crainte, dit saint Jérôme, et non par compassion, qu'on pense à l'aider. On ne veut pas que par une mort précipitée il échappe à une mort mille fois plus douloureuse et plus ignominieuse. La haine de ses persécuteurs ne serait pas assouvie et pleinement rassasiée, s'ils n'étaient spectateurs de toute la honte et de toute la cruauté de son crucifiement, et s'ils ne repaissaient leurs yeux de ce plaisir barbare. Voilà pourquoi l'on arrête Simon le Cyrénéen. Il se défend, mais on l'engage par force; il résiste, mais on lui fait violence, et on le contraint de suivre Jésus et de le soulager : *Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum* (*Luc.*, XXIII).

Quoi qu'il en soit de l'intention des Juifs, notre Maître, mes frères, avait en cela même ses vues; et rien ne se faisait qui ne dût, selon ses desseins, contribuer à notre édification. Cependant à une peine où il reçoit quelque soulagement, une autre succède. Il aperçoit une troupe de femmes, qu'une tendre pitié attire après lui, pour compatir du moins à ses maux, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'en délivrer. Leurs visages sont baignés de larmes, elles se frappent la poitrine elles éclatent en gémissements. A cet aspect, que dut ressentir son cœur? De quelle pitié, dit saint Ambroise, paya-t-il lui-même toute la pitié qu'elles lui témoignaient? Il ne veut pas qu'elles pleurent pour lui; mais il les avertit de pleurer pour elles-mêmes. Il ne veut pas qu'elles s'arrêtent à déplorer sa misère; mais il leur fait entendre qu'elles doivent bien autrement déplorer les affreuses calamités et les misères extrêmes dont leurs enfants sont menacés. Il leur prédit le plus désolant avenir, et un avenir prochain; qu'alors on dira d'elles, bienheureuses les femmes qui sont demeurées stériles; bienheureuses les entrailles qui n'ont point conçu, et les mamelles qui n'ont point donné de lait : qu'alors elles s'adresseront aux montagnes et aux collines, et que dans leur désespoir elles s'écrieront : Montagnes, tombez sur nous; collines, couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois vert, conclut-il, que fera-t-on du bois sec? C'est-à-dire jugez, par ce que je souffre, ce que vous devez un jour, à plus forte raison, souffrir vous-mêmes : *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (*Luc.*, XXIII)?

Raisonnement invincible, mes chers auditeurs, et preuve la plus convaincante pour nous-mêmes, si nous nous en faisons à nous-mêmes la juste application. Tout nous prêche

ici la nécessité indispensable de porter la croix, et la nécessité encore plus étroite de la porter après Jésus-Christ; car ces deux nécessités sont bien différentes, et l'une enchérit infiniment sur l'autre. Nécessité de porter la croix : pourquoi? parce qu'un Homme-Dieu, notre modèle et notre médiateur, l'a portée : d'où il s'ensuit que nul homme n'a droit de s'en exempter. Et en effet, c'est un juste, et nous ne sommes que des pécheurs ; c'est un fils, et le fils du Très-Haut, et nous ne sommes que des esclaves ; c'est un Dieu, et nous ne sommes que de viles créatures. De là, les conséquences sont aisées à tirer, et se trouvent renfermées dans cette courte et divine parole du Sauveur, qui seule contient tout ce que pourraient exprimer les plus longs discours, et qui devrait être le sujet éternel de nos réflexions : *Si in viridi ligno hœc faciunt, in arido quid fiet?*

Jésus-Christ, remarque Saint Augustin, n'a porté la croix que parce qu'il l'a voulu, mais la volonté qu'il a eue de la porter lui en a fait une nécessité, et ce qui fut pour lui une nécessité d'engagement libre, est devenu pour nous une nécessité de devoir, une nécessité de loi, une nécessité de condition et d'état. Entre lui et nous, ajoute le même saint docteur, il y a une différence bien essentielle; car on ne peut pas dire de nous que nous portons la croix parce que nous le voulons. On peut bien dire que nous la voulons porter, on peut bien dire que nous la portons et que nous le voulons ; mais que nous ne la portions que parce que nous le voulons, c'est ce qui ne nous convient pas. Il n'appartenait qu'au Sauveur du monde de la porter de la sorte, et il n'y a que lui dont il soit vrai, non-seulement qu'il l'a portée et qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu : *Non oblatus est et voluit*, ce sont les paroles de saint Augustin : *Sed oblatus est quia voluit* (*Aug.*).

Or, c'est sur cela même que je dois former ma résolution ; car, si Jésus-Christ a bien voulu porter la croix sans être obligé à le vouloir, que dois-je faire, moi qui ne puis refuser de la porter et ne le pas vouloir sans me la rendre, d'une part, beaucoup plus pesante et de l'autre absolument inutile. Quoi que je fasse, je la porterai; et tous mes soins, toutes mes précautions ne m'en préserveront jamais. Quand je serais assis sur le trône, je ne l'éviterais pas ; au contraire, je l'y trouverais plus dure et plus accablante qu'en bien d'autres conditions. Dieu l'a ainsi réglé et arrêté : si c'était par la disposition des hommes que cela arrivât, peut-être pourrais-je prendre des mesures pour m'en garantir ; mais c'est un arrêt du ciel contre lequel il n'y a point de conseil ni de prudence: *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (*Prov.*, XXI). La grande prudence est de me conformer à ce souverain arrêt, puisqu'il est irrévocable, et qu'il n'y a point de tribunal où j'en puisse appeler. Le grand secret est de me rendre la croix volontaire ; et, puisque je ne puis avoir la gloire de la porter parce que je le veux, le plus sage conseil est d'avoir au moins la gloire de l'accepter et de la vouloir quand je la porte ; ne me contentant pas là-dessus d'une certaine persuasion vague et générale qu'il faut porter sa croix dans le monde (car il n'y a personne qui n'en soit convaincu), mais m'appliquant en particulier ce principe universel, le réduisant aux occasions et aux points qui me sont propres, reconnaissant la croix dans les sujets où Dieu me la présente, et prenant bien garde à ne la pas considérer seulement en spéculation et en idée, ce qui fait l'erreur de la plupart des chrétiens, mais la déterminant à ceci et à cela : bénissant Dieu de cette affliction, me soumettant à cette disgrâce, souffrant avec patience cette douleur, cette incommodité, cette perte de bien, ce rebut et ce mépris de ma personne, parce que tout cela est véritablement la croix, et ma croix qu'il faut porter, puisque la Providence me l'a préparée, et qu'elle me vient de la main du Sauveur.

Je n'en dis pas assez, mes frères ; et, s'il est nécessaire de la porter, cette croix, combien plus l'est-il de la porter après Jésus-Christ; car de la porter simplement, c'est la chose en soi la plus indifférente. Les pécheurs la portent aussi bien que les saints, et tous les jours on la porte pour se damner comme pour se sauver. Mais de la porter après le Fils de Dieu, c'est-à-dire dans le même esprit, avec les mêmes vues, et par le même chemin que le Fils de Dieu, voilà le point capital et ce qui opère le salut.

Or, c'est à quoi il nous engage puissamment dans le mystère que nous méditons. Les Pères demandent pourquoi cet adorable Sauveur, allant au Calvaire, voulut qu'on le soulageât, et qu'on lui donnât quelqu'un pour porter la croix avec lui. Ne pouvait-il pas faire un miracle? ne pouvait-il pas mettre en œuvre cette toute puissante vertu qui porte le monde, et, dans une telle conjoncture, ce miracle n'eût-il pas servi à sa gloire? ne pouvait-il pas ranimer toutes ses forces, quoique épuisées, et ne le fit-il pas ensuite, lorsque, avant de rendre son dernier soupir, il poussa vers le ciel un cri qui, selon tous les principes de la nature, n'était point d'un homme mourant? Ne pouvait-il pas appeler des millions d'anges, et le secours d'un seul n'eût-il pas été pour lui un soutien plus que suffisant? Ah! mes frères, répond saint Ambroise, il pouvait tout cela ; mais tout cela n'était point de l'ordre de sa prédestination et de la nôtre ; il ne devait point appeler d'anges à son secours, parce que la croix n'était pas pour les anges ; il ne devait point faire de miracle pour la porter seul, parce que la croix n'était pas pour lui seul. C'était la croix des hommes et la sienne ; il fallait donc qu'il la portât avec les hommes ou que les hommes la portassent avec lui : et c'est pourquoi il souffre que Simon, ce pauvre étranger, lui soit associé : *Bonus ordo nostri profectus, ut prius crucis suæ jugum ipse humeris imponeret, deinde nobis tradiderit sublevandum* (*Ambr.*) ; en cela il s'est proposé notre avancement et notre

bien. Il a pris d'abord le joug de la croix, et l'a chargé sur ses épaules, et puis il nous l'a donné, comme pour nous dire : voilà désormais votre partage, n'en cherchez point d'autre; c'est celui des élus de Dieu. Cette croix n'est pas moins pour vous que pour moi, et elle doit être même plus pour vous que pour moi, puisqu'elle n'a été pour moi que parce qu'elle devait être pour vous.

C'est ainsi, dis-je, qu'il nous parle : et parce que la plupart des hommes n'entendent pas ce langage, et qu'ils ont peine à l'écouter; parce qu'au lieu de s'attacher à la pratique de cette grande maxime, ils se repaissent de vaines idées et de fausses apparences; parce que tout le fruit qu'ils recueillent de la passion de Jésus-Christ est d'en concevoir, à certains moments, quelques sentiments tendres et affectueux ; parce qu'en même temps que nous la pleurons, nous n'y voulons participer en aucune manière, versant des larmes de dévotion au souvenir et à la vue de la croix, mais, du reste, employant tous nos efforts à l'éloigner de nous autant qu'il nous est possible; enfin, parce que la considération des souffrances du Sauveur n'a pu encore nous mettre dans cette disposition chrétienne de vouloir souffrir avec lui, que fait-il? Il s'adresse à nous pour nous faire la même leçon qu'il fit à ces femmes de Jérusalem : *Nolite flere super me* (*Luc.*, XXIII). Détrompez-vous, nous dit-il, et instruisez-vous. Pleurer ma passion, c'est sans doute un saint entretien ; mais ce n'est point de cela seulement qu'il s'agit; et si vous vous en tenez là, autant vaudrait de n'y point penser, et de ne la pleurer jamais. Car il y a si longtemps que vous la pleurez, sans que vos pleurs aient produit en vous un changement solide et véritable : *Super vos ipsos flete* : Commencez par pleurer sur vous-mêmes, et puis vous pourrez pleurer sur moi. Pleurez sur tant de désordres où vous vous laissez sans cesse entraîner; pleurez sur l'éternel malheur dont vous êtes menacés, et à quoi vous vous exposez ; pleurez de ce qu'après avoir cent fois médité le mystère de ma croix, vous n'en êtes pas moins sensuels, pas moins amateurs de vous-mêmes, pas moins ennemis de tout ce qui peut mortifier, ou votre cœur, ou votre chair; pleurez de ce que, malgré toutes vos larmes et toute votre compassion pour moi, vous n'en n'êtes pas plus déterminés à partager avec moi mes peines, ni à tenir la même route que moi ; pleurez de ce que vous n'avez point encore appris de mon exemple à faire chrétiennement ce que néanmoins vous ferez nécessairement jusqu'au dernier jour de votre vie, qui est de marcher dans la voie de la tribulation et de la croix : *Nolite flere super me, sed super vos ipsos flete.* A cela, mes frères, que devons-nous répondre, et en quels sentiments devons-nous là-dessus entrer? Je les réduis à trois : Le premier, d'une vive douleur; le second, d'une humble reconnaissance, et le troisième, d'une ferme résolution; car ce que je dois d'abord témoigner à Dieu, et ce que je dois amèrement et véritablement ressentir devant Dieu, c'est un regret sincère d'avoir depuis tant d'années si mal porté ma croix, je veux dire de l'avoir portée par contrainte et non par vertu : de l'avoir portée en me défendant, en me révoltant, en me plaignant, en me désolant, en murmurant; de l'avoir portée pour le monde, pour les vains respects du monde, pour les fausses espérances du monde, et jamais pour le ciel ni pour Dieu; de l'avoir par conséquent portée sans mérite et même à ma condamnation, au lieu de la porter pour mon salut, et de m'en faire un moyen de sanctification.

Tels sont en effet, chrétiens, les déplorables égarements où nous tombons à l'égard des souffrances et des afflictions de la vie. Nous portons la croix; mais, si j'ose user de cette expression, nous la portons comme des forçats qu'on tient enchaînés, et qu'on soumet au joug et au travail à force de coups. Ainsi la porta ce Simon de Cyrène; il fallut le menacer, l'intimider, l'arrêter : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem* (*Matth.*, XXVII). Nous portons la croix, mais en faisant tous les efforts possibles pour la secouer et nous en décharger. De là tant de mesures qu'on prend, tant d'inquiétudes et d'agitations où l'on entre, tant de mouvements que l'on se donne; et, parce que tous ces mouvements, toutes ces agitations et ces inquiétudes, toutes ces mesures n'ont communément d'autre succès que de nous tourmenter davantage, bien loin d'apporter quelque soulagement au mal qui nous presse; de là les chagrins, les mélancolies, les amertumes de cœur, les emportements, quelquefois les plus violents désespoirs et les blasphèmes les plus impies contre le Seigneur et sa providence. Nous portons la croix, mais nous la portons pour nous avancer dans le monde et selon le monde; car y a-t-il une croix plus rude que celle d'un homme intéressé, qui, pour satisfaire son avare convoitise, se mine de soins et de fatigues; que celle d'un homme vain et orgueilleux, qui, pour un honneur frivole, se consume d'études et de veilles; que celle même d'un homme sensuel et voluptueux, que sa passion expose à mille dégoûts, et qu'elle dévore de soupçons et de jalousie? Nous portons la croix; et, ne la portant pas comme nous le devons, nous nous la rendons infructueuse devant Dieu, et inutile pour le royaume de Dieu.

Encore si elle nous devenait seulement inutile; mais nous la portons à notre ruine, et cette même croix par où Dieu voulait nous attirer à lui et nous assurer la possession de sa gloire, sera éternellement contre nous un titre de réprobation, puisque ce sera une grâce dont nous aurons abusé, et dont Dieu nous demandera compte. Voilà de quoi je dois m'humilier en la présence de Dieu. Ah! Seigneur, je ne serai pas moins jugé sur les maux dont vous m'aurez affligé sur la terre, que sur les biens dont vous m'aurez comblé; et votre justice ne me punira pas moins du mauvais usage des uns que des autres; car les uns et les autres partaient également de votre miséricorde, et devaient con-

tribuer à l'accomplissement de ses favorables desseins. Je vois, mon Dieu, toutes les pertes que j'ai faites, et j'en gémis. Heureux de n'y être pas insensible, et d'en concevoir actuellement le vrai repentir qu'il vous plaît de m'en inspirer.

L'autre sentiment est celui d'une humble reconnaissance envers Dieu, qui nous a mis dans cette nécessité de porter la croix et de souffrir. Non-seulement je ne dois pas la regarder, cette nécessité inévitable, comme un malheur, mais je la dois considérer comme un des plus solides avantages de cette vie. Non-seulement j'y dois consentir, mais j'en dois être bien aise, mais j'en dois louer Dieu, mais je dois m'écrier avec saint Augustin : *Felix necessitas* (*Aug.*)! O salutaire et précieuse nécessité! car, puisque c'est la croix qui me doit sauver, n'est-ce pas un bien pour moi qu'elle me suive partout, et qu'il ne soit pas en mon pouvoir de l'éloigner de moi et de m'en préserver? Si Dieu me laissait sur cela le choix, je n'aurais pas le courage de la chercher, et il y a bien de l'apparence que je succomberais aux révoltes de la nature et aux répugnances de mes sens, qui se soulèvent contre, et qui ne peuvent s'en accommoder Ainsi je passerais mes jours sans combats, sans victoires sur moi-même, sans mortification et sans pénitence. Or, une vie sans pénitence est une vie de damnation; mais, grâces au Seigneur, dont la sagesse y a pourvu, il ne m'est pas libre de fuir la croix et de m'en garantir. Il n'y a que la manière de la porter qui dépend de moi; et, dès qu'il ne s'agit plus que de la manière, on en a moins de peine à se résoudre et à prendre le plus sage et le meilleur parti. Je serais bien aveugle et bien ennemi de moi-même, si, me trouvant attaché inséparablement à la croix, je ne la portais pas au moins de bonne grâce, et ne tâchais pas d'en profiter.

Quel est donc le dernier sentiment qui me reste à prendre? c'est une ferme résolution de bien porter ma croix jusqu'à ce que je sois arrivé au sommet de la montagne, c'est-à-dire jusqu'à ce que je sois parvenu à la fin de ma vie, et au terme de la félicité éternelle où je suis appelé de Dieu. Car, m'appliquant les paroles de l'ange au prophète Elie, je me dis à moi-même : *Surge* (*Reg.*, XIX). Prends courage, mon âme, et ne te laisse point abattre. Tu n'es pas au bout de ta course. Il y a encore bien du chemin à faire pour y atteindre; et, puisque la voie qui nous y conduit est celle de la croix, il y a bien encore pour toi des croix à porter : *Grandis enim tibi restat via* (*Ibid.*). C'est ici qu'il faut de la fermeté et de la persévérance. On en voit qui portent assez bien la croix une partie du chemin, qui la portent bien pour un temps, mais qui se relâchent ensuite et qui demeurent. Ce n'est point à eux que la couronne est promise, et ce n'est point ainsi qu'on remporte le prix. Il n'est réservé qu'au vainqueur, et on ne l'est qu'après avoir fourni toute la carrière. Mais il en doit coûter pour cela : vous le dites, mon cher auditeur; et moi je vais vous montrer, non plus la nécessité, mais la facilité de porter la croix après Jésus-Christ. Ceci demande une attention toute nouvelle, et ce sera la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je ne puis mieux entrer dans cette seconde partie que par une figure dont j'ai lieu de croire que vous serez touchés, et qui pourra faire une forte impression sur vos cœurs. Je m'imagine que le Sauveur du monde chargé de sa croix, montant au Calvaire, et suivi, non des Juifs qui sont ses ennemis, mais des chrétiens qui sont ses disciples. Je me le représente en cet état, nous adressant la parole, et nous faisant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ses apôtres, et qui renferme en abrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam et sequatur me* (*Matth.*, XVI) : Chrétiens, vous qui professez ma loi, et qui vous flattez de m'appartenir, déclarez-vous; ou plutôt éprouvez-vous vous-mêmes, et voyez si vous voulez en effet venir après moi. Ah! il le faut bien, Seigneur : et à qui irions-nous, puisque c'est vous seul qui avez les promesses et les gages de la vie éternelle? *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (*Joan*, VI). Vous y êtes donc résolus, reprend ce divin maître, et vous m'en faites une sincère protestation. Or, si cela est, écoutez la condition que je vous propose : c'est que vous prendrez sur vous mon joug, qui est ma croix, et que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum super vos* (*Matth.*, XI).

Voilà des paroles, mes chers auditeurs, qui de tout temps ont paru bien dures aux âmes mondaines, et dont notre mollesse et notre amour-propre a toujours témoigné une extrême horreur : pourquoi cela? parce que nous ne les avons jamais comprises dans toute la force de leur sens, et que nous n'en avons jamais eu une intelligence parfaite. Car, en même temps que ces divines paroles nous imposent une obligation dont notre faiblesse est étonnée, et qui nous semble trop rigoureuse pour la pouvoir soutenir, elles nous présentent d'ailleurs tout ce qui peut nous en adoucir la rigueur et nous en faciliter la pratique. Appliquez-vous, je vous prie, et tâchez à vous en convaincre.

De quoi s'agit-il? Ce n'est pas seulement de porter la croix, mais de porter la croix de Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter seul et sans guide, mais de la porter après Jésus-Christ et avec Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter volontairement et de gré, mais de la porter en vue de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Or, dès que c'est la croix de Jésus Christ, dès qu'il est question de la porter avec Jésus-Christ et après Jésus-Christ, pour Jésus-Christ et en vue de Jésus-Christ, un chrétien, frère et membre de Jésus-Christ, y peut-il alors trouver des difficultés, ou quelques difficultés qu'il y puisse d'abord rencontrer, ne sont-elles pas bientôt levées par la douceur et l'abondance des consolations dont il est rempli? Du moment que le soldat voit avancer

le capitaine, il marche, il court, il vole; point de péril qui l'arrête, et qui même ne disparaisse à ses yeux; tout lui devient aisé. S'il hésitait, s'il délibérait, s'il restait en arrière, ne serait-ce pas une honte et un opprobre dont la confusion lui ferait mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eus à essuyer? Eh quoi ! mes frères, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jésus-Christ? Le caractère dont nous sommes revêtus, la fidélité que nous lui avons jurée, le serment que nous lui avons fait, tout cela a-t-il moins de pouvoir pour noûs animer à le suivre? Nous serait-il moins honteux de reculer; et, témoins de ses démarches, serions-nous moins piqués d'une généreuse et sainte émulation? Car il ne nous dit pas : Marchez devant moi; mais, après moi; il ne nous dit pas : Ouvrez-vous le chemin; mais : Entrez dans le chemin que je vous ai ouvert; il ne nous dit pas : Faites les premiers efforts, et donnez les premières attaques; mais : Venez me joindre dans le combat, et partager avec moi le travail. A cette proposition tout notre zèle ne doit-il pas s'allumer, et y a-t-il obstacle qui nous puisse retenir?

Autrefois, dit saint Bernard, et dans l'ancienne loi, il n'en était pas de même à l'égard d'un juste. Quand Dieu lui offrait une croix à porter, il pouvait craindre, il pouvait se défier de lui-même, il pouvait, si j'ose parler ainsi, avant que de la prendre, en mesurer l'étendue et la comparer avec ses forces : pourquoi? parce qu'il n'avait point devant lui de chef visible qui le soutînt par son exemple. Cependant ces justes de l'Ancien Testament, sans être soutenus comme nous de l'exemple de Jésus-Christ, que n'ont-ils pas souffert, et que n'ont-ils pas voulu souffrir? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul, et qu'à jeter les yeux sur l'admirable peinture que ce grand apôtre nous en a tracée. Quelles misères ont-ils eu à supporter? la disette, la faim, la soif, tous les ennuis de l'exil et toute la violence des plus cruelles persécutions : *Egentes, angustiati, afflicti* (*Hebr.*, XI). Par quelles épreuves ont-ils passé? ils ont été exposés aux outrages, aux ignominies, aux coups; ils ont été arrêtés, chargés de fers, enfermés dans les prisons : *Alii ludibria et verbera experti, insuper et vincula, et carceres* (*Hebr.*, XI). Quels tourments ont-ils endurés? on les tirait sur des chevalets, on les lapidait, on les sciait : on les faisait périr par le tranchant de l'épée, *Alii autem distenti sunt, lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt* (*Ibid.*). Tout cela les ébranlait-il, leur paraissait-il insoutenable? ah ! ils n'en étaient que plus constants, que plus intrépides et plus forts : *Convaluerunt de infirmitate, fortes in bello facti sunt* (*Ibid.*). Or, voilà notre confusion. Avant Jésus-Christ, tout ce que la croix peut avoir de plus douloureux et de plus pesant leur est devenu léger et doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël, qu'ils adoraient : et nous, depuis Jésus-Christ, nous excités, non-seulement par l'intérêt et la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux, mais par la présence d'un Homme-Dieu qui s'est montré à nous, et qu'ils n'ont pas vu comme nous, tout nous fait peine et tout nous abat ! *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus prescriptus est* (*Galat.*, III). C'était le reproche que faisait aux Galates le docteur des gentils, et qu'on peut bien nous faire à nous-mêmes. Chrétiens aveugles et insensés, ou, pour mieux dire, chrétiens lâches et timides, levez les yeux, regardez devant vous, et considérez quel est celui qui vous précède : c'est votre maître, c'est votre Sauveur, c'est votre Dieu. Avec cela y a-t-il rien qui ne doive s'aplanir pour vous? Si la route qu'il tient vous semble trop étroite et trop épineuse, êtes-vous dignes de son nom, et méritez-vous la glorieuse qualité dont il vous a honorés? *O insensati, ante quorum oculos Jesus Christus prescriptus est* !

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter, et non point précisément la nôtre. Oui, c'est la croix de Jésus-Christ; et de là vient, remarque saint Chrysostome, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit : Prenez votre joug; mais : Prenez mon joug : *Tollite jugum meum super vos* (*Matth.*, XI); parce qu'il voulait nous engager par un puissant attrait à son service, et nous rendre la croix dont il nous chargeait aussi aimable que vénérable. S'il nous eût dit : Prenez votre joug et portez-le, il nous eût effrayés et rebutés; car qu'y a-t-il de plus dur à l'homme et de moins supportable que son propre joug, que le joug de sa faiblesse naturelle, que le joug de ses passions, de ses appétits sensuels et de ses désirs déréglés? Mais non, nous dit-il, ce n'est point votre joug que je vous impose; au contraire, je vous permets de le rejeter, je vous y exhorte, je vous l'ordonne, puisque je vous ordonne de vous renoncer vous-mêmes et de vous dépouiller de vous-mêmes. C'est donc, en la place du vôtre, le mien que je vous présente et que je vous enjoins de prendre. Je veux faire un échange avec vous. J'ai pris votre joug sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle et de votre humanité : prenez maintenant le mien sur vous, en participant aux souffrances de ma passion, et en portant ma croix. C'était une humiliation pour moi de porter votre joug, et ce ne peut être qu'une gloire pour vous de porter le mien. Je n'ai trouvé dans votre joug que de l'amertume, et j'en ai senti tout le poids; mais vous goûterez dans le mien les douceurs les plus solides, et souvent les plus sensibles. J'ai été accablé de votre joug et j'y ai enfin succombé; mais le mien vous fortifiera, et, bien loin de vous fatiguer, il vous soulagera : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris* (*Matth.* XI).

C'est ainsi, dis-je, que nous parle notre adorable Sauveur; et c'est par là même, mes chers auditeurs, qu'au lieu d'un joug d'esclaves et de malheureux, tel que celui que nous portons communément dans le monde, il ne tient qu'à nous de porter le joug d'un Dieu. Voilà ce que souhaitait si ardemment

saint Bernard, et ce qu'il demandait à Jésus-Christ avec tant d'instance dans ses pieux Colloques : Seigneur, déchargez-moi de mon joug ; je ne le puis plus soutenir ; et, puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-moi le vôtre. Car, dès que ce sera le vôtre, vous me le ferez porter avec une sainte allégresse, et comme en triomphe.

Il le fera, chrétiens, et tout ce qu'éprouva saint Bernard, nous l'éprouverons nous-mêmes. Et en effet (c'est la belle réflexion de saint Chrysostome), si ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs forcèrent de porter la croix de Jésus-Christ, eût su que c'était la croix du Sauveur du monde, que c'était le trésor du monde, l'instrument et le gage de notre rédemption ; que c'était la croix de son Dieu, et du Dieu de l'univers ; s'il en eût connu le prix infini et le mérite sans mesure ; si Dieu, dans ce moment, lui eût ouvert les yeux pour voir tous les fruits de grâce et de salut que cette croix allait produire, de quels sentiments de joie eût-il été transporté ! avec quelle ardeur l'eût-il embrassée ! eût-il fallu le presser et le solliciter, eût-il fallu le contraindre ? eût-il été besoin de lui promettre une récompense, et en eût-il voulu d'autre que l'avantage et l'honneur de toucher ce bois précieux et de l'appliquer sur lui ? Ne s'y serait-il pas présenté de lui-même, n'aurait-il pas redoublé ses prières auprès des soldats, auprès des ministres de la justice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus estimé que toutes les richesses de la terre ? Cette seule pensée : Ce n'est point la croix d'un criminel que je porte, mais c'est la croix de mon Créateur et de mon Rédempteur : voilà ce qui l'eût enlevé, ce qui l'eût consolé, et, si je l'ose dire, ce qui l'eût béatifié. Nous sommes à sa place, chrétiens ; ce qu'il ne connaissait pas, nous le connaissons. Nous savons ce que c'est que la croix de Jésus-Christ, et quelle en est l'excellence et la valeur. La foi nous l'apprend ; et ce qu'elle nous en découvre ne doit-il pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs, surtout lorsque nous ne la portons pas tout entière.

Et voici ce qui nous rend encore plus inexcusables quand nous faisons si peu d'efforts pour vaincre notre délicatesse, et que nous en tirons tant de prétextes pour exagérer nos peines et pour y chercher tous les soulagements que nous inspire un amour désordonné de nous-mêmes. Car, que souffrons-nous qui puisse être en quelque sorte comparé avec tout ce qu'a souffert Jésus-Christ? Je pourrais vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de ce que nous méritons après tant de péchés, dont un seul ne pourrait être dignement expié par tous les supplices de l'enfer ? Je pourrais vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de tant de misérables sur la terre, que nous voyons dans la pauvreté, dans la nécessité, dans l'obscurité, manquant de tout, et ayant néanmoins besoin de tout dans les infirmités et dans les maladies qui les affligent, et dans les douleurs aiguës qui les tourmentent? En sommes-nous réduits-là ; et, au lieu des plaintes que nous formons, n'aurions-nous pas de quoi remercier Dieu, qui nous a mis à couvert de tous ces maux, et de bien d'autres.

Mais ceci n'est point de mon sujet, et je m'en tiens toujours au même exemple. Je vous le dis donc encore une fois, mon cher auditeur, et je le répète : que souffrons-nous en comparaison de Jésus-Christ ? voilà la grande mesure et la grande règle par où nous devons juger de notre état : oserions-nous le mettre en parallèle avec l'état d'un Dieu anéanti, avec l'état d'un Dieu abandonné à toute l'envie et à tous les attentats d'un peuple ennemi et furieux ; avec l'état d'un Dieu traîné à tous les tribunaux, et là, accusé, calomnié, traité comme le plus abominable des hommes et le plus impie ; avec l'état d'un Dieu condamné à la mort, et à la mort la plus infâme? Par conséquent, la croix que nous portons n'est qu'une partie de la croix de ce Dieu Sauveur, et n'en est même qu'une très-petite partie. Or, dans une si faible portion de cette croix, qu'y a-t-il qui doive tant nous coûter ?

Vous me direz que la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses, selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon nos forces, et qu'étant aussi fragiles que nous le sommes, le moindre fardeau est capable de nous abattre. Il est vrai, mes frères, et j'en conviens, si nous nous trouvons abandonnés à nous-mêmes, si nous sommes seuls à porter la croix et que nous soyons privés du secours d'en haut. Mais ce qui doit achever de nous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jésus-Christ, nous la portons avec lui, ou qu'il la porte avec nous, comme il la portait avec le Cyrénéen. Principe incontestable dans la religion ; car il est de la foi que Jésus-Christ souffre dans nous, que Jésus-Christ est affligé et persécuté dans nous. Tellement que, quelque adversité qui nous arrive, nous pouvons, avec la même confiance que saint Paul, nous dire en nous-mêmes, en nous encourageant et en nous animant : *Non ego, sed gratia Dei mecum* (I *Cor.*, XV): Ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste et bien fâcheux ; mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin. Il sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder et me conforter. Or, avec le Seigneur et avec sa grâce toute-puissante, que ne peut-on pas, et de quoi ne vient-on pas à bout ? *Omnia possum in eo qui me confortat* (*Philipp.*, IV).

Le point essentiel est de se bien persuader cette importante vérité, et de se l'imprimer bien avant dans l'esprit : Jésus-Christ porte avec moi cette croix, ou du moins il est toujours prêt à la porter, si j'ai recours à lui, et que je veuille l'accepter comme m'étant présentée de sa main. Tant que je serai soutenu de cette pensée, je me tiendrai soumis aux ordres de Dieu : quand tous les fléaux du ciel tomberaient sur moi, quand toute la terre se liguerait contre moi, quand je me verrais assailli de toutes les infortunes et de

toutes les calamités de la vie, au milieu de tous les assauts je demeurerai inébranlable: pourquoi? parce que j'aurai pour appui Jésus-Christ, et que, par une vertu supérieure, il m'élèvera au-dessus de tout. Dans une humble et sainte assurance, je m'écrierai avec le Prophète : Que les armées entières conjurent ma perte : *Si consistant adversum me castra* (*Ps.* XXVI); que de toutes parts les puissances des ténèbres viennent m'attaquer : *Si exsurgat adversum me prælium* (*Ibid.*), mon cœur n'en sera point ému, et mon âme, d'autant plus ferme qu'elle comptera moins sur elle-même, ne perdra rien de sa tranquillité et de son repos : *Non timebit cor meum* (*Ibid.*).

D'où partira cette force? c'est que le Seigneur me favorisera de sa présence, et qu'il m'aidera. Or, dès que je pourrai me répondre de l'assistance du Seigneur, tout s'aplanira sous mes pas, et tout me deviendra possible : c'est trop peu, tout me deviendra même aisé et facile : *Omnia possum in eo qui me confortat* (*Philipp.*, IV). Mais, chrétiens, du moment que nous ne pensons point à cette présence de Jésus-Christ, et que nous nous reposons sur nous-mêmes, nous sommes perdus; car, indépendamment de Jésus-Christ, que pouvons-nous attendre de nous-mêmes? et voilà par où les croix nous paraissent intolérables; nous ne les regardons que par rapport à notre faiblesse, et alors il n'est pas surprenant qu'elles nous causent tant d'alarmes, et qu'elles nous jettent dans le découragement et le désespoir. Si les saints les avaient ainsi envisagées, ils en auraient été effrayés comme nous; mais, parce que dans toutes leurs souffrances ils avaient toujours en vue Jésus-Christ, et qu'ils se tenaient inséparablement unis à lui, parce qu'ils se souvenaient de la promesse qu'il nous a faite d'être avec nous jusqu'à la dernière consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (*Matth.*, XXVIII); voilà pourquoi ils s'estimaient heureux dans les plus grandes tribulations. Les apôtres se réjouissaient de tous les opprobres et de toutes les ignominies où ils se voyaient exposés dans les rues et dans les places publiques : *Ibant gaudentes* (*Act.*, V). Les martyrs se montraient devant les tyrans, et leur répondaient avec une constance dont ils étaient déconcertés. On les mettait entre les mains des bourreaux pour les tourmenter, pour les brûler, pour les crucifier; et, dans les plus violentes douleurs, ils se félicitaient eux-mêmes, et goûtaient les plus pures délices. C'étaient là, dites-vous, des miracles : oui, mes frères; mais le même Dieu qui les opérait dans eux, ces miracles, ne peut-il pas, par proportion et selon les divers états de souffrance où nous nous trouvons, les opérer encore dans nous, ne le veut-il pas? n'est-ce pas le même Jésus-Christ qui nous offre sa grâce, à cette seule condition que nous prendrons sa croix chrétiennement et que nous nous joindrons à lui pour la porter? Est-ce trop nous demander que de nous dire : Venez à moi et je vous soulagerai, et je répandrai sur vous toute l'onction céleste : *Venite ad me, et ego reficiam vos* (*Matth.*, XI). Profitons, mes chers auditeurs, d'un secours si présent et si efficace. Bénissons mille fois ce Dieu sauveur, d'avoir voulu de la sorte nous adoucir lui-même, et par son exemple, et par l'impression de sa grâce, toutes les peines de cette vie. C'était bien assez de nous les rendre méritoires et salutaires, mais il ne s'est pas contenté de cela; il veut que dès ce monde même notre tristesse, ainsi qu'il le disait à ses disciples, se tourne pour nous en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium* (*Joan.* XV). Il veut que nous éprouvions la vérité de sa parole, quand il nous a proposé comme une béatitude les pleurs, les disgrâces temporelles, les revers de fortune, les persécutions : *Beati qui lugent* (*Matth.*, V). Confions-nous en sa providence, lors même qu'elle nous semble moins favorable. Après nous avoir fait trouver dès maintenant notre félicité dans la croix, il veut enfin par la croix nous conduire au repos éternel, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION X.

Sur le crucifiement et la mort de Jésus-Christ.

Postquam venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, on y crucifia Jésus (*S. Luc, ch.* XXIII).

Quel souvenir, chrétiens auditeurs, nous rappellent ces paroles de mon texte! et si les historiens sacrés n'avaient pris soin de perpétuer dans le monde la mémoire d'un tel événement, si la religion que nous professons ne nous l'enseignait d'une manière à ne permettre pas le moindre doute, qui jamais eût pu se persuader que le Messie, le Saint des saints, dût mourir sur le Calvaire, c'est-à-dire dans un lieu destiné au supplice des criminels, et qu'un Homme-Dieu dût terminer sa vie mortelle par le tourment et l'opprobre de la croix? Voilà toutefois ce que l'Evangile nous représente; et, sans m'arrêter à de stériles lamentations, si j'ose d'abord pénétrer dans ce profond mystère, il me semble que c'est là que se fait cette merveilleuse alliance dont avait parlé le Prophète royal, quand il disait que la justice et la miséricorde s'étaient réunies, et que, par un heureux accord, elles se trouvaient l'une et l'autre pleinement satisfaites : *Justitia et pax osculatæ sunt* (*Psal.* LXXXIV). Du moment que l'homme, en violant le commandement de Dieu s'était rendu pécheur, il y avait entre cette justice et cette miséricorde divine une espèce de combat. L'une était armée contre nous, et se disposait, par notre perte éternelle, à venger les intérêts du Seigneur, et à réparer sa gloire; mais l'autre, sans oublier ni la gloire ni les intérêts du Dieu tout-puissant, sensible néanmoins à notre malheur, retenait le glaive suspendu sur nos têtes, et arrêtait le coup dont nous étions menacés. Le moyen de les concilier? ô

secret inconnu à toute la prudence humaine! ô abîme de la sagesse et des conseils du Très-Haut! le voici, mes frères, ce grand moyen, ce moyen prévu de toute éternité et accompli dans la plénitude des siècles: c'est que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme lui-même, verse son sang, donne sa vie; qu'il meure, et que par sa mort il soit tout ensemble sacrifié, et à la justice du Dieu des vengeances, et à la miséricorde du Dieu de la paix. En deux mots, Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu: ce sera la première partie; comme victime de la miséricorde de Dieu: ce sera la seconde. Je ne puis mieux finir le cours de ces exhortations que j'avais à vous faire pendant ce saint temps. Puissiez-vous encore remporter de celle-ci tout le fruit que je m'en promets avec le secours de la grâce, pour votre instruction et votre édification.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, c'était depuis la naissance du monde, où l'homme rebelle et criminel osa se révolter contre l'ordre de son Créateur et de son Dieu; c'était, dis-je, depuis ce premier péché, que la justice du ciel attendait une victime capable de l'apaiser, et demandait un sacrifice digne de la majesté du Seigneur violée et outragée. Ce n'est pas que dans le cours de tant de siècles écoulés depuis cette chute fatale à toute la nature humaine, les hommes n'eussent offert à Dieu des hosties, et qu'ils ne lui eussent présenté divers sacrifices pour reconnaître sa souveraine grandeur et pour l'honorer; mais ces hosties n'étaient, ou que des fruits de la terre, ou que de vils animaux; et de tels sacrifices ne pouvaient être proportionnés à la dignité du Maître dont il s'agissait de réparer l'honneur et de venger les intérêts. Il n'y avait donc qu'une personne divine, il n'y avait que le sang d'un Dieu qui pût effacer pleinement et laver l'offense faite à un Dieu. Or, voilà ce qui s'accomplit au Calvaire, et c'est là que cette justice si rigoureuse et si inflexible dans la défense de ses droits trouve enfin toute la satisfaction qu'elle avait si longtemps exigée sans la recevoir, et qui lui était due par tant de titres.

Car, quelle victime lui est immolée sur l'autel de la croix? un Homme Dieu, le Fils éternel de Dieu, égal à son Père, et possédant comme lui toute la plénitude de la divinité: *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis* (*Coloss.*, II). Dès le moment de son incarnation, il avait déjà commencé ce grand sacrifice, puisqu'il n'était descendu sur la terre qu'en qualité de victime, et qu'il ne s'était revêtu d'un corps mortel, que pour en faire hommage au Créateur de l'univers, et pour le lui offrir en holocauste. Dans le temple de Jérusalem, il avait continué et comme perfectionné ce même sacrifice, lorsqu'il voulut être porté solennellement entre les bras de Siméon, et présenté par les mains de Marie. Mais tout cela n'était encore que le sacrifice du matin, et nous voici présentement au sacrifice du soir; à ce sacrifice où la victime doit être consumée tout entière: à ce sacrifice où tendaient depuis trente-trois ans toutes les vues, toutes les démarches, toutes les actions du Rédempteur des hommes; à ce sacrifice par où toute la gloire du Seigneur devait être réparée, et tous les droits de sa justice rétablis.

Mais que dis-je, et quelle dette le soumettait à cette inexorable justice, cet Agneau de Dieu, cet Agneau sans tache? de quelle offense pouvait-il être coupable, et qu'avait-il fait qui lui attirât la colère d'en haut, et qui l'exposât à un tel opprobre et à une telle mort? ah! chrétiens auditeurs, c'est un mystère que vous ne pouvez ignorer, et c'est sur ce fondement qu'est établie et que roule toute la religion. Vous savez que, de lui-même et de sa nature, ce Sauveur du monde est la sainteté par excellence; que dans le céleste séjour, et dans les splendeurs éternelles, il reçoit les adorations de tous les esprits bienheureux, et en fait toute la félicité: que même dans cette terre d'exil où il a paru, et que dans cette vallée de larmes où il a voulu converser avec nous, il ne connut jamais le mal que pour le combattre et pour le détruire, enfin, que c'est à lui que fut rendu plus d'une fois cet éclatant témoignage, qui retentit le long du Jourdain, et qui se fit entendre sur le Thabor: Voilà mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances: *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui* (*Matth.*, XXVII). Vous en êtes instruits, et ce sont autant d'articles de votre créance. Mais ce que vous enseigne aussi la même foi que vous professez, c'est que, pour l'expiation du péché, ce Sauveur si saint en lui-même a pris toutefois la forme du pécheur; c'est que n'ayant jamais commis de péché, et étant incapable d'en commettre, il a néanmoins voulu porter sur son corps tous nos péchés: *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo* (*I Petr.*, II); que son Père l'en a chargé, et qu'il en a été tout couvert: *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum* (*Isai.*, LIII). Tellement que nous le pourrions comparer à cette nuée qui conduisait les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, était de l'autre toute ténébreuse. Or, c'est justement sous cet aspect si difforme et si affreux que le ciel aujourd'hui le considère, et c'est sous cette lèpre du péché que la justice de Dieu l'envisage comme un objet digne de toutes ses vengeances. Voilà pourquoi elle s'arme contre lui, pourquoi elle le poursuit le glaive à la main, pourquoi elle prononce l'arrêt de sa mort.

Comment donc, afin de vous tracer encore de tout ceci une figure plus naturelle et plus propre, comment paraît-il au Calvaire? Représentez-vous, mes chers auditeurs, cette malheureuse victime dont parlait saint Paul aux Hébreux, sur laquelle on mettait toutes les iniquités du peuple pour les expier, et qu'on jetait hors du camp pour la brûler. Ainsi Dieu l'avait ordonné dans l'ancienne loi; et qu'était-ce là, dit l'Apôtre, qu'une

image sensible de ce qui devait s'accomplir dans la personne de Jésus-Christ? On le conduit hors de la ville, on le fait monter au Calvaire : c'est le dernier théâtre où il va paraître, et c'est là que l'attend la divine justice, à qui il s'est rendu responsable, et qu'elle vient ordonner de son supplice, et l'exécuter par les mains des bourreaux qu'elle a choisis pour ses ministres. Car souffrez, mes frères, que je vous fasse part d'une pensée qui me touche, et qui doit vous remplir comme moi d'une horreur toute religieuse. Quand Dieu chassa le premier homme du paradis terrestre où il avait péché, l'ange du Seigneur se fit voir armé de l'épée, et ferma pour jamais l'entrée de ce jardin de délices. Ce fut encore par le ministère de l'ange exterminateur que Dieu frappa l'armée de Sennachérib, et que, pour le salut de son peuple, il fit éclater contre ce prince orgueilleux toute sa puissance. Mais quand, pour le salut du monde entier, il est question de consommer le sacrifice de ce divin Médiateur, sur qui sont tombés les péchés des hommes, et qui les doit effacer de son sang, je m'imagine que la suprême et souveraine justice descend elle-même, et que, sans se montrer, elle préside à tout ce qui se passe dans cette sanglante et terrible exécution.

Non, chrétiens, ne croyons pas que ce soit seulement ici la fureur des Juifs qui agisse, ni la cruauté des soldats : c'est la justice de Dieu. C'est elle, prenez garde, c'est elle qui veut que ce Dieu-Homme soit encore une fois dépouillé de ses habits, et qu'il ne lui reste pas même une robe qui le couvre : pourquoi ? afin que par ce dépouillement total et cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injustices où nous a engagés et où nous engage tous les jours une envie démesurée d'avoir, et un attachement excessif aux biens de la vie. C'est elle qui veut qu'on l'étende sur la croix et qu'en l'y étendant on lui disloque tous les membres; que, pour l'y attacher, on se serve, non de liens, mais de clous ; qu'on lui en perce les pieds, les mains, et qu'on les y enfonce avec violence : pourquoi? afin que dans sa chair il expie tous les déréglements de la nôtre, tant de sensualités, tant de commerces criminels, tant de sales plaisirs, tant d'excès et d'abominations. C'est elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux; que, sans résister un moment ni prononcer une parole, livré à leur pouvoir et soumis à leurs ordres, il se laisse remuer, traîner, tourmenter selon qu'il leur plaît : pourquoi? afin que par une telle soumission il répare cette fatale désobéissance de nos premiers parents qui nous a tous perdus, et que ce soit encore le châtiment de tant de transgressions de la loi du Seigneur, qui nous sont particulières et personnelles ; de tant de résistances à ses adorables volontés, de tant de révoltes intérieures dans les afflictions qu'il nous envoie, et de tant de murmures et de plaintes. C'est elle qui veut qu'il soit placé au milieu de deux voleurs et crucifié avec eux ; que dans cet état, on l'élève, on le fasse voir, on l'expose aux yeux de Jérusalem, et que le ciel et la terre soient témoins de sa honte : pourquoi? afin que cette ignominie publique soit la juste punition de toutes les enflures de notre cœur, de toutes ses complaisances et ses vanités, de tous ses projets ambitieux, et de tout son orgueil.

N'est-ce pas assez, justice de mon Dieu, et n'êtes-vous pas enfin satisfaite? Sur quelle partie de ce corps sacré frapperez-vous encore, qui ne soit déjà toute couverte de plaies? Voyez et considérez : voyez ces yeux tout éteints, cette bouche toute livide, ce visage tout meurtri, ce sein tout déchiré et tout ouvert par le nombre des blessures qu'il a reçues; voyez ces pieds, ces mains changés en des sources de sang. Quels nouveaux opprobres a-t-il à essuyer ? Le voilà comme abîmé, comme anéanti dans la confusion : il en est rassasié, selon l'expression de votre prophète, et, si je l'ose dire, il en est comme enivré. Il n'importe : cette implacable justice a néanmoins toujours le bras levé, et ne le retirera point que sa victime n'ait été détruite : *Sed adhuc manus ejus extenta* (*Isai.*, V).

C'est donc elle, suivez-moi, c'est elle qui veut qu'on s'assemble autour de ce Dieu souffrant, et que, bien loin de le plaindre, on vienne insulter à ses souffrances; qu'on lui reproche qu'il ne peut se sauver lui-même après avoir sauvé les autres ; qu'on le traite de profanateur et de destructeur du temple ; qu'on blasphème son saint nom, et qu'on profère contre lui mille anathèmes : pourquoi? parce que c'est à lui d'acquitter par là tant de discours injurieux, tant de railleries malignes et piquantes, tant de paroles outrageantes, de paroles licencieuses et dissolues, de paroles impies et scandaleuses, que nous met dans la bouche, et contre le prochain, et contre Dieu même, ou la médisance, ou l'animosité et la colère, ou le libertinage et l'irréligion : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans la soif qui le presse, et que lui cause l'extrémité de sa faiblesse et le dernier épuisement où il est réduit, on ne lui présente à boire que du vinaigre et du fiel : pourquoi? parce que c'est dans l'aigreur et l'amertume de ce breuvage que doivent être lavées, si je puis m'expliquer de la sorte, les grossières débauches et les intempérances de tant de mondains, leur avidité insatiable, leurs délicatesses infinies à flatter leur goût, et à contenter tous leurs appétits : *Sed adhuc manus ejus extenta.* C'est elle qui veut que dans un accablement si général toute ressource lui manque, même de la part de son Père ; qu'il en soit comme abandonné; qu'il n'en reçoive nul secours, nul appui sensible; que plus rigoureusement traité qu'il ne le fut au jardin, où le ciel au moins parut s'intéresser en sa faveur, et prit soin, par le ministère d'un ange, de le conforter, il soit désormais destitué de tout soutien ; c'est-à-dire que son humanité soit délaissée de sa divinité, et que livrée à elle-même, elle tombe dans la plus profonde et la plus mortelle désolation :

pourquoi ? parce qu'il ne peut mieux satisfaire que par cet abandonnement, pour toutes les fausses joies du monde dont nous sommes si enchantés, pour toutes les vaines consolations que nous cherchons dans les créatures, pour la confiance trompeuse que nous y avons, pour l'indigne préférence que nous leur donnons, et le prodigieux oubli de Dieu où nous vivons. Que puis-je encore ajouter ? *Sed adhuc manus ejus extenta :* c'est elle qui, sans se relâcher jusqu'au dernier souffle de vie qui lui reste, veut enfin qu'il expire entre les bras de la croix, et qu'avec ce grand cri qu'il pousse vers le ciel, il achève de rendre l'âme, et mette le sceau à l'œuvre de notre rédemption : pourquoi ? parce que c'est par cette mort temporelle d'un Dieu que nous devons être délivrés d'une mort éternelle : *Jesus autem, emissa voce magna, exspiravit* (*Marc.*, XV).

Quelle terreur, chrétiens, et quelle consternation ! la seule frayeur de ce lugubre spectacle et d'un tel acte de justice sur une personne divine ne dut-elle pas suffire pour ébranler toute la nature et la déconcerter ? Aussi la terre en trembla, le voile du temple se déchira, le soleil s'éclipsa, les pierres se fendirent, et les tombeaux en furent ouverts. Or, si cet effroi a pu se communiquer aux êtres même inanimés, et agir sur eux, comment doit-il se faire sentir à nous, et quels effets doit-il produire dans nos cœurs ?

Car, quoique le plus essentiel et le premier de tous les motifs qui doivent nous attacher à Dieu et à la pratique de nos obligations, soit la reconnaissance et l'amour, toutefois une crainte chrétienne de la justice de Dieu, des vengeances de Dieu et de ses redoutables châtiments, n'a rien que de louable, rien que de saint et de salutaire. Jésus-Christ lui-même, dans son Evangile, en a fait la matière de ses plus fortes instructions, et y a employé les expressions les plus vives et les menaces les plus effrayantes. Ce n'était pas seulement au peuple qu'il les faisait entendre, ni aux pécheurs engagés dans le monde, mais à ses disciples et à ses apôtres, parce que cette crainte des jugements du Seigneur convient à tous les états du christianisme et à tous les degrés de perfection.

Je ne puis donc rien faire de plus important pour votre salut que de la réveiller dans vos âmes, et de vous apprendre à tirer de la croix du Sauveur et de sa mort, que nous méditons et que nous pleurons, une des conséquences les plus naturelles et les plus solides, quoique la moins ordinaire et la moins connue : savoir, que c'est une chose souverainement à craindre de tomber dans les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (*Hebr.*, X). Je dis conséquence la moins ordinaire et la moins connue. En effet, nous sommes accoutumés à ne considérer le mystère d'un Dieu crucifié que par ce qu'il a de consolant pour nous, et nous n'en tirons presque jamais d'autre conclusion que de nous confier en Dieu et dans l'efficace de ses mérites. Confiance, mes chers auditeurs, trop bien fondée pour entreprendre de l'affaiblir, et espérance que je suis bien éloigné de condamner, puisque je prétends, au contraire, vous l'inspirer dans la suite de ce discours, et vous y affermir. Mais, ce que je voudrais d'abord vous faire comprendre, et ce qui demande toute l'attention de vos esprits, c'est que ce mystère de grâce est en même temps un mystère de justice, et de la justice la plus formidable ; c'est que, s'il a de quoi nous encourager et nous rassurer, il n'en a pas moins de quoi nous intimider et nous consterner : comment cela ? faites-en avec moi la réflexion et entrez dans ma pensée.

Quand le prince des apôtres, saint Pierre, écrivant aux premiers fidèles, voulait leur donner une idée de la justice de Dieu, qui les retînt dans le devoir, ou qui les engageât promptement à s'y remettre, si le péché les en avait écartés, il leur proposait l'exemple des anges rebelles et leur condamnation. Craignez, mes frères, disait-il, et n'oubliez jamais à quel Dieu vous avez affaire : on ne s'attaque point à lui impunément, et l'on n'échappe point au bras de sa justice et à ses coups. Il n'a pas même pardonné à ces esprits qu'il avait créés dans le ciel, et enrichis des dons les plus excellents ; mais, dès qu'ils se sont révoltés, et dès le premier péché qu'ils ont commis, il les a liés avec les chaînes de l'enfer, il les a chassés de son royaume, et précipités dans l'abîme, pour y être éternellement tourmentés : *Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos* (II *Petr.*, 2). Or, que devons-nous donc attendre de sa colère, si nous l'irritons contre nous, et puisque des anges, bien supérieurs à nous et en force et en puissance, ne peuvent néanmoins soutenir la rigueur du jugement qu'il a porté contre eux, et qui les a rendus autant de sujets d'exécration, que deviendrons-nous, fragiles créatures, qui ne sommes devant lui que de faibles roseaux, qu'il peut renverser et briser du moindre souffle ? *Angeli fortitudine et virtute cum sint majores, non portant adversum se execrabile judicium* (*Ibid.*). Tel était le raisonnement du saint Apôtre ; mais, sans oublier en aucune sorte le respect que je dois à une si grande autorité, je ne fais point difficulté de dire que nous avons dans la mort de notre divin Maître une preuve mille fois encore plus touchante et un exemple plus convaincant ; car ce ne sont plus seulement les anges que Dieu, comme souverain juge, n'a pas épargnés, mais son propre Fils : *Proprio Filio suo non pepercit* (*Rom.*, VIII). D'où nous devons connaître toute la puissance de cette adorable justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture et son inflexible équité. Remarquez, je vous prie, tous ces traits : il n'y en a pas un qui ne soit capable de nous faire trembler, pour peu que nous soyons susceptibles d'une crainte raisonnable, et sensibles à l'intérêt de notre salut.

Je dis toute la puissance de cette justice de Dieu, puisqu'elle a étendu son pouvoir jusque sur un Homme-Dieu. Après cela, qui

pourra nous arracher d'entre ses mains? qui pourra lui faire violence et l'arrêter? que lui opposerons-nous, et qui sera en état de prendre contre elle notre défense et de nous sauver! Je dis toute la sainteté de cette justice de Dieu, puisqu'elle n'a pu voir le péché sans le pousuivre, même dans un Homme-Dieu. Ce n'était dans cet Homme-Dieu que les péchés d'autrui ; ce n'était que des péchés dont il avait contracté la dette sans être coupable de l'offense : comment en poursuivra-t-elle les auteurs, et à quel jugement doivent-ils être réservés? Je dis toute la sévérité de cette justice de Dieu, puisqu'il a fallu, pour l'apaiser, le sang et la mort d'un Homme-Dieu. Hommes vils et criminels, quoi qu'elle exerce sur vous de rigoureux, sera-ce assez pour elle ; et, quand elle décharge sur le juste ses plus rudes fléaux, que prépare-t-elle aux pécheurs, et peuvent-ils se promettre d'être ménagés? Je dis toute la droiture de cette justice de Dieu, et son inflexible équité, puisqu'elle n'a point eu même d'égard à la dignité d'un Homme-Dieu. Qui que nous soyons, et quelque intercesseur que nous ayons auprès d'elle, en vain compterons-nous de la fléchir, sans une satisfaction convenable, et espèrerons-nous qu'elle se relâche jamais sur cela de ses prétentions.

Ah! mes frères, qu'elles vérités! et quand un pécheur, j'entends un de ces pécheurs obstinés, qui vieillissent dans leurs désordres, et que toute l'ardeur de notre zèle, que toutes nos remontrances et toutes nos sollicitations ne peuvent ramener de leurs voies corrompues ; quand, dis-je, à la vue du crucifix, un pécheur de ce caractère vient à se retracer toutes ces idées, de quel tremblement et de quelle épouvante doit-il être saisi? car il me semble que je puis bien lui appliquer ce que saint Léon, pape, a dit des Juifs, et que la comparaison n'est que trop juste. Il nous invite à contempler Jésus-Christ sur la croix ; mais du reste, mes frères, poursuit ce saint docteur, à Dieu ne plaise que nous le considérions comme les impies, figurés par ces anciens Juifs à qui Moïse disait dans le désert, au sujet du serpent d'airain : Vous aurez sans cesse votre vie suspendue devant vos yeux; vous la verrez, et bien loin que cet objet, si consolant pour les autres, anime votre confiance et dissipe vos craintes, vous serez toujours, en la voyant, dans le même trouble, parce que vous ne croirez pas y devoir trouver votre salut : *Et erit vita tua quasi pendens ante te ; timebis die et nocte, et non credes vitæ tuæ* (*Deut.*, XXVIII). Voilà, continue le même saint Léon, comment, dans la suite des siècles, les Juifs incrédules et déicides ont dû encore envisager le Messie qu'ils avaient crucifié. Ils n'apercevaient en lui, et dans sa croix, que leur crime ; et demeurant toujours dans leur infidélité, cette vue d'un Dieu livré à la mort devait les remplir, non point de la crainte salutaire qui part d'une vraie foi, et qui sert à nous justifier par la foi, mais de la crainte servile et désespérante dont est agitée et cruellement tourmentée une mauvaise conscience : *Isti enim nihil crucifixo Domino præter facinus suum cogitare potuerunt, habentes timorem non quo fides vera justificatur, sed quo conscientia iniqua torquetur* (*S. Leo*).

Triste image du pécheur! Qu'est-ce à ses yeux que la croix de son Sauveur et de son Dieu? Un monument visible, mais terrible, de la justice du ciel, c'est-à-dire d'une justice dont il dépend mille fois plus encore que ce Dieu-Homme, à qui néanmoins elle a fait sentir son pouvoir d'une manière si éclatante et par un arrêt si absolu; d'une justice dont il aura en personne à subir lui-même le jugement, et à recevoir sa condamnation ; d'une justice qui n'oubliera rien, qui ne passera rien, qui ne lui pardonnera rien; d'une justice qu'il se rend tous les jours plus ennemie, en accumulant péchés sur péchés, et négligeant tous les moyens de les effacer; d'une justice devant laquelle tout ce que Jésus-Christ a fait et tout ce qu'il a souffert pour lui ne lui sera de nul profit, de nul avantage, de nul usage, et ne doit même servir qu'à sa réprobation, puisqu'il ne s'en sert pas pour sa sanctification ; par conséquent d'une justice dont il n'a rien de moins à craindre que la plus affreuse sentence et qu'un tourment éternel : *Terribilis quædam exspectatio judicii* (*Hebr.*, X). Si toute la religion n'est pas encore éteinte dans son cœur, peut-il n'être pas effrayé de ces réflexions; et, pour n'en point être ému, ne faut-il pas qu'il soit tombé dans le plus mortel endurcissement?

Tout cela, dites-vous, ne l'inquiète guère, parce qu'il n'y pense point. Il est occupé de ses affaires, entêté de sa fortune, possédé de son plaisir. Il bannit tout le reste de son esprit, et il sait bien éloigner des pensées si sérieuses et s'en délivrer. Oui, mes frères, il le sait bien, et il ne le sait même que trop ; mais voilà justement ce que je déplore et ce que je regarde comme le plus grand de tous les malheurs : car voilà ce qui l'entretient dans son impénitence, ce qui lui fait amasser contre lui un trésor de colère, ce qui le lui fait grossir chaque jour, jusqu'à ce qu'il en ait comblé la mesure, et que cette justice, dont il ne tenait nul compte et qui l'attendait au jour marqué, agisse enfin, ouvre elle-même le trésor de ses vengeances et le fasse fondre sur lui pour l'accabler.

Je dis plus, chrétiens ; et, s'il n'y pense point maintenant, il y pensera à la mort. Etrange renversement : à cette dernière heure où tout l'abandonnera, où tous les secours humains lui manqueront, du moins lui deviendront inutiles, où ces prétendues divinités qu'il adorait seront incapables de le soutenir, et où ces faux biens dont il jouissait sur la terre lui seront enlevés et lui échapperont, c'était la croix de Jésus-Christ, ou plutôt c'était Jésus-Christ lui-même attaché à la croix et y mourant, qui devait être sa ressource, son refuge, sa force, et ce sera le sujet de ses plus vives frayeurs et le comble de sa désolation. Le prêtre, pour le toucher, pour l'encourager, pour le consoler et pour satisfaire au devoir de son ministère,

lui présentera le crucifix ; il le fera souvenir que c'est son Dieu, l'auteur de son salut qui lui tend les bras ; il l'exhortera à se tourner vers lui et à se confier en lui : mais, tandis que la parole du ministre lui frappera au dehors l'oreille sans pénétrer jusqu'au cœur, que lui dictera intérieurement sa conscience ? que lui reprochera-t-elle ? sous quel aspect lui montrera-t-elle ce Rédempteur immolé à la même justice, qui le cite actuellement à son tribunal, et dont il ne peut se promettre d'être plus épargné que ne l'a été un Dieu ? Quelle peinture lui tracera-t-elle de ses désordres passés ? et, malgré toute la vertu et toute l'efficace du sang divin, quelle espérance lui donnera-t-elle pour l'avenir ? Que fais-je, après tout, mes chers auditeurs ? est-ce que je prétends diminuer votre confiance dans la croix du Sauveur et dans sa grâce ? à Dieu ne plaise : mais je voudrais que ce fût une confiance solide, une confiance soutenue de vos œuvres et de votre correspondance ; car il n'y en a point d'autre que celle-là qui vous puisse sauver, ni sur laquelle il y ait quelque fond à faire. Aussi est-ce pour vous l'inspirer que je vais présentement vous proposer Jésus-Christ crucifié comme victime, non plus de la justice, mais de la miséricorde de Dieu : ce sera la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est le caractère des œuvres de Dieu et de tous les desseins qu'il forme sur nous, d'être toujours accompagnés de sa miséricorde, et de tendre au salut de l'homme et à son éternelle prédestination : *Universæ viæ Domini misericordia* (*Ps.* XXIV). Tellement, remarque le Prophète, qu'il n'oublie point cette infinie miséricorde jusque dans sa plus grande colère et dans les plus sévères châtiments de sa justice : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (*Habac.*, III). Il n'y a que l'enfer d'où cette bonté divine se tienne éloignée, et où elle ne fasse point couler ses grâces, parce qu'elle n'y trouverait point de sujet en état de les recevoir et d'en profiter. Mais partout ailleurs il lui est si naturel de se communiquer, que dans tous les ouvrages du Seigneur elle a toujours la meilleure part, et qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugements de Dieu, ce sont moins des jugements de justice que de miséricorde : *Superexaltat misericordia judicium* (*Jacob.*, II). Or, si jamais elle a paru, cette miséricorde souveraine et sans bornes, et si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident et incontestable que c'est dans ce mystère de Jésus-Christ crucifié et mort pour la rédemption du monde. Découvrons-en, mes frères, autant que la faiblesse de nos esprits peut le permettre, et admirons-en l'ineffable et adorable conduite.

Il fallait une victime à la justice de Dieu, et une réparation authentique du péché de l'homme ; je l'ai dit, et c'est ce que nous avons déjà médité. L'homme, de lui-même et de son fonds, n'avait rien, ni n'était capable de rien qui pût en aucune sorte égaler l'injure faite à la majesté du Très-Haut, et par conséquent il ne pouvait de son fonds ni de lui-même la réparer : c'est encore ce que j'ai tâché de vous faire comprendre. De là s'ensuivait, par une conséquence non moins nécessaire, que sans les mérites d'un Homme-Dieu, l'homme était immanquablement perdu, et qu'il ne pouvait être sauvé que par les souffrances et par la croix de ce puissant Médiateur. Voilà pourquoi Jésus-Christ est venu, voilà quelle a été la fin de sa mission et le fruit de sa mort. Tout cela est vrai, chrétiens ; mais tout cela ne nous apprend point que Jésus-Christ, absolument et indispensablement ait dû souffrir, qu'il ait dû mourir. Parlons autrement, et mettons la chose dans un jour qui vous fasse mieux entendre ce point de religion.

Il devait venir, ce Verbe de Dieu, et prendre une chair semblable à la nôtre. Dans cette chair passible et mortelle, il devait souffrir, il devait mourir : mais comment le devait-il ? concevez-le. Il devait, dis-je, souffrir, et il devait mourir ; mais dans cette supposition toute gratuite de sa part et toute de son choix, savoir, qu'il voulût sauver le monde. Car c'est de quoi il était pleinement le maître, et à quoi nulle obligation ne l'engageait. Il pouvait laisser l'homme dans l'abîme où il s'était précipité ; il pouvait le livrer à son propre malheur, et par là s'épargner toutes les douleurs et toutes les ignominies de la croix. Oui, mes frères, il le pouvait, selon toutes les lois de sa justice ; mais c'est ce que sa miséricorde n'a pu voir sans s'y opposer. Toutes ses entrailles en ont été émues, ces entrailles de charité et de compassion : *Viscera misericordiæ* (*Luc.*, I). Il en a suivi les mouvements, et il n'a pu, si je l'ose dire, résister à des sentiments si tendres et si affectueux. Ainsi, de deux partis qu'il avait à choisir, ou d'abandonner le salut de l'homme, ou de s'abandonner lui-même à toute l'infamie d'un supplice aussi cruel et aussi honteux que la croix, il a mieux aimé nous racheter à ce prix, au prix de son sang, au prix de sa vie, que de consentir à notre perte éternelle. Or, de là même n'ai-je pas droit de conclure qu'il s'est donc sacrifié sur l'autel de la croix comme une victime de miséricorde ?

Solide théologie, que l'Apôtre nous a si bien exprimée en deux courtes paroles, dont il était vivement touché, et qui, dans leur simplicité et leur brièveté, sont pleines d'onction et de consolation : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (*Galat.*, II) : Il m'a aimé, ce Dieu essentiellement et souverainement miséricordieux, disait le maître des gentils ; et, parce qu'il m'a aimé, il s'est donné pour moi. Prenez-garde, s'il vous plaît, à l'ordre qu'observe le grand Apôtre, et à la liaison qu'il met entre ces deux choses. Il ne sépare point l'une de l'autre, comme si l'une était indépendante de l'autre, mais il les unit ensemble comme la cause et l'effet. Il m'a aimé, voilà le principe ; et il s'est donné pour moi, voilà l'effet et la suite. De sorte que c'est avant tout, et par dessus tout, son amour,

qui lui a fait accepter et boire le calice de sa passion : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Aussi demandez au même saint Paul ce que faisait Jésus-Christ sur le Calvaire, où ses bourreaux l'avaient conduit, et où ils accomplissaient contre lui avec tant de barbarie les ordres qu'ils avaient reçus. Cette peinture est admirable, mes chers auditeurs, et voici sans doute des expressions dignes de l'Esprit de Dieu, dont le saint Apôtre était inspiré ; écoutez-le. On l'attachait à la croix, ce médiateur des hommes, on l'y clouait; mais lui cependant, d'une main invisible, et par un excès de miséricorde, il y attachait l'acte qui avait été écrit contre nous, l'arrêt qui nous condamnait comme pécheurs; il l'effaçait de son sang, et il l'annulait : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci* (*Coloss.*, II). On lui donnait la mort; et lui, en mourant, il nous rendait la vie par la rémission et l'abolition de tous nos péchés : *Et vos cum mortui essetis in delictis, convivificavit, donans vobis omnia delicta* (*Ibid.*). Il succombait à la violence des coups qu'il avait reçus, et à la rigueur des tourments qu'il avait endurés; mais dans cette défaillance même, où la nature ne pouvait se soutenir, et était obligée de céder, plus fort néanmoins que toutes les principautés et toutes les puissances infernales, il défendait contre elles notre cause, il les combattait, il leur arrachait les dépouilles que ces esprits de ténèbres avaient enlevées, et dont ils se glorifiaient, il les confondait à la vue de tout l'univers, il les désarmait, et il en triomphait; content de mourir dans ce combat, pourvu que sa victoire, qui lui coûtait si cher, fût auprès de son Père notre rançon et notre salut: *Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso* (*Coloss.*, II).

De là, chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paraître à cette dernière heure qui doit terminer sa course et consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carrière, plus son cœur s'attendrit. Il semble ne plus respirer que la miséricorde. Il prie, et c'est une prière de miséricorde ; il promet, et c'est une promesse de miséricorde; il donne, et c'est un don de miséricorde; il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est après tout que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente, qui achève de le consumer, et qui est un sentiment de miséricorde. Appliquez-vous.

Il prie, et c'est une prière de miséricorde, et de la plus grande miséricorde; car il prie pour ses ennemis mêmes et ses propres persécuteurs. Il prie pour les prêtres et les docteurs de la synagogue qui ont conspiré contre lui, pour les soldats qui l'ont arrêté, pour le peuple qui l'a insulté, pour les faux témoins qui l'ont calomnié, pour Pilate qui l'a condamné, pour les bourreaux qui l'ont crucifié. Encore s'ils reconnaissaient leur crime, et s'ils en marquaient quelque repentir; mais les voilà tous au pied de la croix, qui le comblent de nouveaux outrages, qui secouent la tête en se moquant et le raillant, qui se le montrent les uns aux autres comme leur jouet et un objet de mépris, qui, par mille impiétés et par les paroles les plus piquantes, l'attaquent dans sa puissance, dans sa sainteté, dans sa royauté, dans sa divinité. C'est au milieu de ce bruit confus et de cette multitude animée, que tout à coup il rompt le silence qu'il avait jusque-là gardé, et qu'il élève la voix. Il porte les yeux au ciel; et que va-t-il lui demander? N'est-ce point pour en faire descendre la foudre? ce serait la juste vengeance de tant d'inhumanités et d'attentats, mais ne craignez point, Juifs sacriléges et parricides; c'est la miséricorde qui le fait parler. Il ne prononcera pas une parole que ne lui ait dictée l'amour le plus généreux et le plus désintéressé. Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. Il ne dit pas mon Dieu, mais mon Père, parce que ce nom de père est plus favorable pour se faire écouter et pour fléchir la colère divine : *Pater* (*Luc.*, XXXII). Il ne dit pas en détail : pardonnez à celui-ci et à celui-là moins coupables que les autres, et qui ont eu moins de part à cette conjuration formée contre moi ; mais, en général et sans distinction, il dit : Pardonnez-leur; ne voulant exclure personne de ce pardon, les y comprenant tous, même ceux qui l'ont accusé et jugé le plus injustement ; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment; même ceux qui lui ont enfoncé les épines dans la tête, les clous dans les pieds et dans les mains. Sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est universelle. Pas un seul pour qui ses bras et son sein ne soient ouverts ; pas un dont il ne soit l'avocat, et dont il ne se déclare l'intercesseur et le Sauveur : *Dimitte illis.* Il ne s'en tient pas à une simple prière; mais il tâche, autant qu'il lui est possible, de les justifier; et, tout criminels qu'ils sont, sa charité lui fait trouver pour leur défense et en leur faveur une raison et un sujet d'excuse. Pardonnez-leur, parce qu'ils sont aveuglés, et qu'ils ne connaissent pas toute l'énormité de l'offense qu'ils commettent : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt* (*Luc.*, XXIII).

Il promet, et c'est une promesse de miséricorde. En effet, chrétiens, admirons le pouvoir et la vertu de sa prière. Rien de plus efficace, et le premier miracle qu'elle opère, c'est la conversion d'un insigne voleur. C'était un scélérat, peut-être encore pire que Barabbas, puisqu'on ne l'avait pas même proposé à la fête solennelle pour obtenir sa délivrance. C'était un blasphémateur et un furieux, qui d'abord s'était tourné lui-même contre Jésus-Christ, puisque, selon l'Evangile de saint Matthieu et celui de saint Marc, les voleurs qui furent crucifiés avec lui l'outrageaient de paroles et le chargeaient d'injures : *Et qui cum eo crucifixi erant, conviciabantur ei* (*Marc.*, XV). Mais, au bout de quel

(*Dix.*)

ques moments, et par une secrète merveille de la grâce, voilà ce blasphémateur, ce voleur changé dans un humble pénitent, qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés, et se reconnaît digne de la mort, qui publie l'innocence de ce juste contre lequel il s'était élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son roi, qui se range au nombre de ses sujets, et lui demande une place dans son royaume; enfin, qui reçoit de la bouche même du Fils de Dieu cette assurance si douce et si consolante : Je vous dis en vérité que dès ce jour vous serez avec moi dans le ciel, pour y jouir de la souveraine béatitude : *Amen, dico tibi: hodie mecum eris in paradiso* (*Luc.*, XXIII).

Il donne, et c'est un don de miséricorde. Car, dans cette extrémité, voulez-vous savoir quel est, si je puis m'exprimer de la sorte, son testament de mort? Sont-ce des héritages temporels? hélas! que posséda jamais sur la terre ce Dieu pauvre, qui dans tout le cours de sa vie n'eut pas même où se retirer ni où reposer sa tête? Qu'est-ce donc? Ah! mes frères, du haut de sa croix, il baisse la vue : et qu'aperçoit-il devant ses yeux? Marie, sa mère, et Jean, son disciple. Voilà son trésor, voilà sa plus précieuse succession. A ce double aspect, tout épuisé qu'il est, il sent encore toute la tendresse de son cœur s'exciter et se réveiller. Dans l'état d'accablement où il se trouve, et que chaque moment augmente, il n'est pas néanmoins encore tellement occupé de ses extrêmes douleurs, qu'il ne pense à l'une et à l'autre. Il ne les veut pas quitter sans leur donner une dernière preuve et leur laisser un gage authentique de son amour. Femme, dit-il à Marie, lui présentant son bien-aimé disciple, voici votre fils : *Mulier, ecce filius tuus* (*Joan.*, XIX). Mon fils, dit-il à Jean, lui présentant sa sainte Mère, voici votre mère : *Ecce mater tua* (*Ibid.*). Il sait qu'il ne peut mieux confier l'une qu'au plus fidèle de ses disciples ; et il sait qu'il ne peut mieux disposer de l'autre, qu'en le remettant dans les mains de la plus tendre de toutes les mères. Que dis-je, mes chers auditeurs? dans ce don mutuel, dans ce riche don, tout est mystérieux. Ce n'est point précisément ni sa mère ni son disciple que ce Dieu des miséricordes envisage. Ses vues s'étendent bien plus loin, et ses faveurs n'ont point de bornes. Il veut que Marie, dans la personne de Jean, adopte généralement tous les hommes pour ses enfants; qu'elle en soit la mère, la protectrice, la médiatrice; et il veut que tous les hommes, en l'acceptant comme Jean, en l'honorant et s'y confiant, aient dans elle une source abondante de toutes les grâces du salut, un asile toujours ouvert, et des secours toujours assurés et présents : *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (*Ibid.*).

Enfin, il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, n'est que l'image d'une autre soif bien plus pressante, qui est le désir de notre salut et le sentiment de sa miséricorde. Quand autrefois ses apôtres, voyant qu'après une pénible marche et depuis un long espace de temps, il n'avait pris encore nulle nourriture, et qu'il devait ressentir la faim, l'invitèrent à se reposer et à manger : Il y a bien une autre viande, leur répondit-il, que cette viande matérielle dont j'ai besoin et dont je me nourris. L'aliment que je désire, et que je cherche en tout, c'est d'accomplir la volonté du Père qui m'a envoyé, et de donner à l'ouvrage pour lequel je suis descendu toute la perfection qu'il demande. Telle était alors sa faim, et telle est présentement sa soif. Cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de sa passion n'ont pu éteindre; cette soif, c'est le zèle des âmes, de ces âmes que l'enfer tenait captives, et qu'il est venu racheter; cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde en consommant le sacrifice de sa vie : *Sitio* (*Ibid.*). Plus l'heure approche, plus le feu croît, ce feu sacré dont est dévorée cette divine hostie. Malgré tout l'opprobre et tout le tourment de la croix, il ne regrette point la vie qu'il va perdre, parce qu'il voit par avance le fruit de sa mort. Il ne peut se refuser le témoignage qu'il se rend à lui-même, qu'il a exécuté de point en point tout ce qui lui était prescrit, et qu'il a rempli toute sa mission : *Consummatum est* (*Ibid.*). Il ne lui reste plus que de porter son âme entre les bras de son Père, pour recevoir la récompense de tant de travaux : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* (*Luc.*, XXIII). Il ne lui faut pour cela qu'un soupir, et ce dernier soupir, en terminant sa carrière, couronne ses combats, et dans le sein de la mort même commence son triomphe : *Et hæc dicens, exspiravit* (*Luc.*, XXIII).

Sur cela, mes chers auditeurs, qu'ai-je à vous dire, et quels sentiments doit vous inspirer cette mort d'un Dieu? viens-je encore vous la réprésenter comme un objet de terreur? Il est vrai, toute la terre en fut comme ensevelie dans les ténèbres, et ce fut un deuil universel. Mais, après avoir payé d'abord à cet Homme-Dieu, mort pour nous, le juste tribut de notre reconnaissance et de nos larmes, il nous permet, jusque dans ce triste mystère, de reprendre le même cantique que nous avons chanté avec la milice céleste, dans le mystère de sa bienheureuse nativité, et de nous écrier : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus* (*Luc.*, II). Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre. Et, en effet, c'est sur la croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes ; c'est là que du sang médiateur notre réconciliation et notre paix est signée. Paix glorieuse au souverain Seigneur, puisqu'il y reçoit toute la satisfaction que pouvait exiger sa grandeur violée, et que la réparation même est au-dessus de l'offense. Paix générale et commune à tous les hommes, puisque c'est la paix de tout le genre humain, et que sans distinction ni de juste, ni de pécheur, ni de juif, ni de gentil, ni de fidèle, ni d'idolâtre, il n'y a pas un seul homme qui n'y soit compris. Paix salutaire, où l'homme rentre dans tous

ses droits auprès de Dieu; où, d'esclave qu'il était de l'enfer et du péché, il devient tout de nouveau enfant de Dieu, et héritier du royaume de Dieu; où toutes les grâces de Dieu recommencent à couler sur lui avec plus d'abondance que jamais, puisque la miséricorde du libérateur qui l'a sauvé est infinie, et que cette rédemption divine n'est pas seulement une rédemption abondante, mais surabondante : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio* (*Psal.* CXXIX).

Qu'est-ce donc proprement que la croix de Jésus-Christ? le siége de la grâce et le trône de la miséricorde. Et quelle leçon plus importante ai-je là-dessus à vous faire que celle de l'Apôtre, par où je conclus : *Habentes ergo pontificem magnum, Jesum Filium Dei, teneamus confessionem* (*Hebr.*, IV). Ainsi, mes frères, ayant un aussi grand pontife que le Seigneur Jésus, Fils de Dieu, lequel s'est immolé pour nous, et qui, dans ce sacrifice, a voulu être tout ensemble, et le prêtre, et la victime, attachons-nous à cet article capital de notre foi; et, sans nous contenter de le croire, méditons-le sans cesse, et rappelons-en le souvenir pour nous instruire, pour nous exciter, et surtout pour nous animer d'une sainte confiance en la miséricorde de notre Dieu. Quelles que soient nos misères, ne craignons point d'être rejetés : pourquoi ? en voici la raison sensible et naturelle: *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris ; tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato* (*Ibid.*) : C'est que nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités, faute de les connaître, ou qui ne les connaisse qu'en spéculation, et qui par là soit moins en état d'en être touché. N'a-t-il pas lui-même passé par toutes les épreuves, et, hors le péché, qu'y a-t-il en quoi il ne se soit rendu semblable à nous ? Encore a-t-il voulu porter l'image du péché et mourir sous la figure du pécheur. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno*. Allons donc, chrétiens, allons à la croix dans tous nos besoins, et comptons que nous y serons toujours secourus à propos et selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion, que je voudrais renouveler dans le christianisme, ou du moins parmi vous, mes chers auditeurs : la dévotion au crucifix. C'est là que nous trouverons des grâces de toutes les sortes puisque Dieu les y a toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant, ou qu'un Dieu mort, y paraît les bras étendus et le côté percé d'une lance. Il veut en nous tendant les bras, nous embrasser tous; et, dans la plaie de son sacré côté, il veut, comme dans un asile certain, nous recueillir tous. Je dis tous, et c'est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l'ignore : car malheur à moi si, par une erreur insoutenable, et contre tous les témoignages des divines Écritures, j'entreprenais de prescrire des bornes aux mérites et à la miséricorde de mon Sauveur. Sommes-nous dans l'état de péché, séparés actuellement de Dieu et depuis longtemps par le péché ? c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de pénitence et de conversion, qui nous ouvriront les yeux de l'âme pour voir la grièveté de nos désordres, et qui nous amolliront le cœur pour les détester et les pleurer. Quelque éloignés que nous soyons du salut, nous ne pouvons l'être plus que les Juifs et que les bourreaux de Jésus-Christ ; or, combien néanmoins de ces Juifs si endurcis et de ces bourreaux si intraitables et si barbares conçurent auprès de la croix des sentiments de repentir, et ne se retirèrent qu'en se frappant la poitrine? Sommes-nous dans l'heureux état de la justice chrétienne, fidèles à la loi de Dieu, et par là même amis de Dieu? c'est au pied du crucifix que nous en recevrons des grâces de persévérance et de sanctification, qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, et qui nous élèveront aux plus sublimes vertus. Les saints nourrissaient là leur piété, y allumaient leur ferveur, y amortissaient le feu de leurs passions, y puisaient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis invisibles et contre toutes leurs tentations. Si l'affliction nous abat, et que les peines, soit intérieures, soit extérieures, nous rendent la vie amère, et nous plongent dans la tristesse et dans l'accablement, c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de soutien et de consolation, qui nous relèveront, qui nous remettront dans la tranquillité et la paix, qui nous adouciront les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisants. Une âme est étonnée d'un changement quelquefois si prompt et si subit. On avait apporté aux pieds de Jésus-Christ un cœur troublé, un cœur agité, un cœur serré, un cœur flétri et désolé : mais dans un moment tout se calme, tout s'éclaircit : ce cœur, à la présence de son Dieu crucifié, revient à lui-même, se reconnaît, se reproche sa faiblesse, reprend une vigueur toute nouvelle, et se rétablit dans un repos inaltérable.

De vouloir ici parcourir tous les autres avantages que nous procure ce recours fréquent et dévot au crucifix, ce serait m'engager dans un trop long détail. Heureux qui fait de la croix, ou plutôt de Jésus attaché à la croix, son confident, son conseil, son maître, son docteur, son pasteur, son guide, son directeur, son médecin, son tout; car Jésus-Christ seul lui sera tout : tout dans la vie, et tout à la mort. Pesez-bien, chrétiens, cette dernière parole, tout à sa mort. Quand il sera venu, ce jour qui doit finir sur la terre toute la suite de vos jours; quand on vous aura fait entendre cet arrêt, dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé : *Vous mourrez*, ou, sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entière de la nature vous le fera malgré vous sentir; quand, aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pen-

sée pour vous affliger, pour vous inquiéter, pour vous consterner, ah! mon cher frère, où sera votre ressource alors? où sera votre réconfort? dans le crucifix. Où adresserez-vous vos regards et où porterez-vous vos soupirs? vers le crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vue, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres? le crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer? le nom de Jésus, et de Jésus crucifié. Ce sera là le fond de votre espérance, si dès maintenant vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes et de vos plus affectueuses considérations. Plaise au ciel que vous vous disposiez de cette sorte à passer des bras de Jésus-Christ mourant en croix, entre les bras de Jésus-Christ vivant et triomphant dans la gloire, où nous conduise, etc.

INSTRUCTIONS CHRETIENNES SUR DIVERS SUJETS.

INSTRUCTION PREMIERE.

POUR LE TEMPS DE L'AVENT.

Le dessein de l'Eglise, dans l'institution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaste sein de la Vierge, et de nous disposer ainsi à la glorieuse nativité de cet Homme-Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper pendant tout ce saint temps que du grand mystère de l'incarnation; et, quoique le Fils de Dieu s'y soit si profondément humilié et comme anéanti, nous le devons néanmoins considérer comme un mystère de gloire pour Dieu même, selon qu'il nous est marqué dans ce sacré cantique que chantèrent les anges à la naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux.* En effet, c'est en se revêtant d'une nature semblable à la nôtre, et en se faisant homme, que le Verbe divin est venu sur la terre, 1° découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2° combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3° allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Appliquons-nous à méditer et à bien pénétrer ces trois vérités. Ce sera pour nous un fonds inépuisable de réflexions et de sentiments les plus propres à nous édifier.

§ I. *Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.*

I. Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes la gloire de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'évangéliste saint Jean : *Le Verbe*, dit-il, *s'est fait chair; il a demeuré et conversé parmi nous, et nous avons vu sa gloire* (*Joan.*, I). Quelle conséquence! et le saint Evangéliste ne devait-il pas, ce semble, conclure tout autrement, et dire : le Verbe s'est fait chair, et, sous cette chair mortelle dont il s'est revêtu, il nous a caché la gloire de sa divinité? S'il disait : le Verbe s'est fait chair, et nous avons été témoins de ses infirmités volontaires, de ses abaissements et de ses anéantissements, nous n'aurions pas de peine à comprendre la pensée de ce disciple bien-aimé, et elle nous paraîtrait très-naturelle; mais que le Verbe se soit fait chair, qu'en se faisant chair comme nous, il se soit assujetti à toutes nos misères, et qu'en cela néanmoins il ait fait éclater sa gloire, c'est ce qui paraît se contredire, et de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaison. Rien toutefois n'est plus juste que ce raisonnement, dit saint Augustin, et il ne faut qu'un peu d'attention pour en voir toute la solidité et toute la vérité. Car, si la gloire de Dieu devait être révélée aux hommes d'une manière sensible, c'était justement par les humiliations du Verbe; et il n'y avait que ce Verbe humilié qui pût nous faire connaître l'excellence d'un Dieu glorifié. Tellement, conclut saint Augustin, que si saint Jean n'avait pas dit : Le Verbe s'est fait chair, nous n'aurions pu dire que nous avons vu sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de Dieu dont il est ici question, et en quoi consiste-t-elle? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, c'est-à-dire cette gloire qui est dans Dieu, et que nous désirons de connaître, n'est autre chose que les perfections de Dieu. Par conséquent, découvrir aux hommes les perfections de Dieu, c'est leur découvrir la gloire de Dieu. Or, n'est-ce pas ce que nous découvre admirablement et sensiblement le Fils de Dieu dans son adorable incarnation?

II. Et d'abord, la miséricorde de Dieu pouvait-elle se produire avec plus d'éclat que dans ce mystère? pouvait-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci? a-t-elle jamais rien fait dans le monde qui en ait approché? O prodige! s'écrie Zénon de Vérone : un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant; et cela pour qui? par amour pour son image et pour des créatures formées de sa main. Reconnaissons l'excellence de notre religion dans les vues excellentes qu'elle nous donne du maître que nous adorons, et de sa bonté sans mesure. Toutes les religions païennes, dans la vanité de leurs

fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil? Nous avons des dieux, disait un des sages du paganisme, mais ces dieux passeraient pour des monstres s'ils vivaient parmi nous, tant ils ont été vicieux et corrompus. Nous, dit saint Augustin, nous servons un Dieu en qui tout est merveilleux; mais, de toutes les merveilles qu'il renferme dans son être divin, ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus incompréhensible, c'est son amour. Il ne faudrait donc que le mystère de l'incarnation pour confondre toute l'idolâtrie et toute la superstition païenne. Car, selon la belle remarque de saint Grégoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des sentiments de Dieu conformes à la nature et à la grandeur de Dieu : or, ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de Dieu si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de Dieu. Que la prudence aveugle du siècle en juge comme il lui plaira, on peut dire, et il est vrai, qu'un Homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parce que c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire et d'opérer le salut des hommes. Il avait été offensé, ce Dieu de majesté; il lui fallait une satisfaction digne de lui, et nul autre que Dieu ne pouvait dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'était perdu : Dieu voulait le sauver en le délivrant de la mort éternelle; et comme il n'y avait qu'un Dieu qui, par ses mérites infinis, pût le délivrer de cette mort, il n'y avait conséquemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il fallait que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu et vrai homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pu souffrir, s'il eût seulement été homme, ses humiliations ni ses souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. De plus, s'il eût seulement été Dieu, il eût été invisible, et n'eût pu nous donner l'exemple; et s'il eût seulement été homme, son exemple n'eût pas été pour nous une règle tout à fait sûre, et à couvert de tout égarement. Mais, étant Dieu et homme, comme homme il a pu s'abaisser, et comme Dieu, il a donné à ses abaissements une valeur inestimable et sans mesure; comme homme, il s'est montré à nos yeux pour nous servir de guide, et comme Dieu il nous a rassurés, pour nous faire prendre avec confiance la voie où il est entré et où il a voulu nous conduire. Ainsi, dans ces jours de grâce et de salut, nous n'avons point de sentiment plus ordinaire à prendre, que de nous écrier avec l'Apôtre : *O richesses! ô abîme de la sagesse et des jugements de Dieu* (*Rom.*, XI).

IV. Mais quelle vertu et quel pouvoir dans Dieu ne demandait pas l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort et quel miracle de la droite du Très-Haut, un Dieu-Homme, conçu par une mère vierge; c'est-à-dire dans la même personne, dans le même Jésus-Christ, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant; et, dans la même mère, la maternité avec la virginité! voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent dans l'univers n'était pour lui, selon l'expression même de l'Ecriture, que comme un jeu; mais c'est ici que sa toute-puissance se déploie dans toute son étendue, et c'est dans la faiblesse d'un enfant-Dieu qu'il fait éclater toute sa force.

V. Il n'y a que la justice de Dieu qui semble demeurer inconnue, et n'avoir nulle part dans ce mystère de grâce. Mais nous nous trompons si nous le pensons de la sorte; et l'on peut même ajouter que, de toutes les perfections divines qui reluisent dans la personne du Sauveur, la justice est celle dont les effets y sont plus sensibles, et dont les droits inviolables et souverains y paraissent avec plus d'évidence. Jusque-là que saint Chrysostome n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange proposition, mais qui n'a rien que de solide, toute surprenante qu'elle est; savoir : que dans l'enfer, où Dieu exerce ses plus rigoureux châtiments, il ne fait pas néanmoins autant connaître sa justice que dans le sein virginal de Marie, où le Verbe s'est incarné. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés qui se trouvent soumis à cette justice; au lieu que, dans le sein de Marie, c'est un Homme-Dieu qui commence à en devenir la victime et à lui être immolé. Or, qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie et un tel hommage? d'où vient que le prophète royal, parfaitement éclairé dans la science et le discernement des attributs divins, après avoir dit que *Dieu a montré aux hommes l'auteur de leur salut*, ajoute ensuite qu'il *a révélé sa justice à toutes les nations* (*Ps.* XCVII).

VI. De tout ceci, concluons que le Sauveur du monde, en prenant un corps humain et visible, et nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de Dieu, nous donne donc par là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De sorte que, sans attendre sa passion et la fin de sa vie mortelle, il peut dire à son Père dès le moment de sa sainte incarnation: Mon Père, j'ai déjà commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui est de vous faire connaître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, et je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire. Car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes, puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur Créateur et du premier de tous les êtres est un désordre essentiel dans la nature, et la source de tous les autres désordres. C'est pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, et que la lumière que j'apporte se répande dans toute la terre et dissipe les ténèbres où elle est ensevelie.

VII. Cependant, après une telle manifestation de la gloire de Dieu, n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde? Car ce qu'on appelle le monde, les sectateurs du

monde, les esclaves du monde, ces hommes et ces femmes remplis de l'esprit du monde, connaissent-ils Dieu ? ne font-ils pas profession de l'ignorer, ou du moins de l'oublier? ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avait point? et leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir, et de n'y penser presque jamais ? C'est la plainte que faisait le disciple saint Jean, expliquant la génération éternelle et temporelle du Fils de Dieu : *Dieu était au milieu du monde*, comme le maître et comme l'arbitre du monde, *et le monde n'en avait nulle connaissance* (*Joan.*, I). C'est la plainte que Jésus-Christ lui-même faisait à son Père : *Père saint, le monde ne vous connaît point* (*Joan.*, XVII). Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu, et il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement, s'écrie Salvien, aveuglement qui va jusqu'à mettre Dieu dans notre estime au-dessous de tout! On le perd sans regret, on se tient éloigné de lui sans inquiétude, on lui préfère le moindre avantage, le moindre plaisir, et on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grâce et sa haine nous sont également indifférentes : tout cela pourquoi ? toujours par la même raison: c'est que le monde ne l'a jamais bien connu. Car si le monde le connaissait, ce Dieu si miséricordieux, ce Dieu si sage, ce Dieu si puissant, ce Dieu si juste et si saint, on ne vivrait pas dans le dérèglement où l'on vit, on ne s'abandonnerait pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendrait pas l'outrager au pied de ses autels, on honorerait son culte, on respecterait ses temples, on pratiquerait sa loi, on redouterait ses vengeances. Mais, parce que le monde affecte de le méconnaître, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc! le dessein de Jésus-Christ est-il absolument ruiné ? Il est descendu parmi nous, et il a voulu vivre au milieu de nous pour publier dans le monde la gloire de son Père ; mais, dans la suite des siècles, a-t-il été frustré de son attente ? non, sans doute ; car, outre ce monde perverti qui ferme les yeux à la lumière que le Sauveur des hommes est venu nous présenter, il y a un autre monde, un monde fidèle, un monde prédestiné, le petit monde des justes et des élus. Ce sont ceux-là que Jésus-Christ s'est réservés, et qu'il se réserve encore ; c'est à ceux-là qu'il est donné de connaître les mystères de Dieu, et en particulier le mystère d'un Dieu fait homme. Oui, c'est à vous, dit saint Bernard, et à vous qui êtes humbles, à vous qui êtes soumis et obéissants, à vous qui êtes modestes dans votre condition, et qui ne cherchez point à vous élever au-dessus de vous-mêmes par un orgueil présomptueux ; à vous qui veillez sur toute votre conduite et sur toutes vos démarches pour les régler ; à vous, enfin, qui vous appliquez à méditer les perfections de votre Dieu et à pratiquer sa loi.

IX. Plaise au ciel que nous soyons de ce monde chrétien ! Ouvrons les yeux de la foi, et, dans le cours de cet Avent, admirons les merveilles du Seigneur. Rendons-nous attentifs à la voix de cet enfant, qui, du sein de sa mère où il est encore caché, nous invite à louer Dieu, à le bénir et à lui dire avec toute l'Eglise : *J'ai considéré vos œuvres, Seigneur, et j'en ai été saisi d'étonnement* (*Offic. Eccles.*). Car voilà votre ouvrage, ô mon Dieu ! voilà l'ouvrage de votre bras tout-puissant. A en juger par les dehors, je n'y vois rien que de commun, rien même que de bas et de rebutant ; mais c'est en cela même qu'est le prodige. Où votre gloire devrait être ensevelie et anéantie, c'est là que vous la faites paraître dans toute sa splendeur ; et, plus vous semblez l'obscurcir dans de profondes ténèbres, plus vous lui donnez de lustre, et en rehaussez l'éclat. Heureux que vous en fassiez rejaillir sur moi les rayons, et que vous m'ayez dessillé les yeux pour me la faire apercevoir à travers les ombres qui la couvrent ! Que le monde profane envisage vos abaissements avec mépris, et qu'il s'en scandalise ; pour moi, malgré le scandale du monde et ses fausses idées, je redirai mille fois, et je ne cesserai point de chanter avec toute la cour céleste : *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre et jusqu'au plus haut des cieux* (*Luc.*, II).

§ II. *Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.*

I. Jésus-Christ fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattaient. Dieu avait trois grands ennemis de sa gloire : le démon, le péché et les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre. Le démon s'était usurpé un empire si absolu sur les âmes, que, de l'aveu même de Jésus-Christ, il passait pour le prince du monde, et l'était en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit saint Paul, régnait depuis Adam jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, causant partout de tristes ravages, désolant le royaume de Dieu, et suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin, l'amour déréglé des biens de la terre dominait presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avaient placé comme leur idole, et auquel ils sacrifiaient leur conscience et leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, et sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Père.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où ce Messie devait naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ on vit tomber les idoles des faux dieux où l'esprit de mensonge se faisait adorer. Tous les oracles se turent, hors ceux qui annonçaient la venue de ce Dieu-homme,

et plus d'une fois les puissances infernales furent forcées d'avouer que leur règne était fini, et qu'un maître au-dessus de tous les maîtres approchait pour gouverner le monde et le soumettre à la loi du vrai Dieu. Et en quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Evangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, et que le prince de ce monde en sera banni* (*Joan.*, XII).

III. Ce n'était là néanmoins que des présages de ce que Jésus-Christ devait faire pour détruire le péché, autre ennemi non moins difficile à vaincre, ni moins opposé à la gloire de Dieu. Afin de bien entendre ce point, il faut supposer d'abord une vérité que la foi nous enseigne et qui est indubitable ; savoir : que tout ce qui s'est passé, et dans l'incarnation et dans la naissance du Sauveur qui l'a suivie, n'a rien eu de fortuit à son égard, mais que tout a été de son choix, et qu'il n'y a pas une circonstance qu'il n'ait prévue en particulier, et qu'il n'ait lui-même déterminée. Les autres enfants, dit saint Bernard, ne choisissent, ni le temps où ils naissent, ni le lieu de leur patrie, ni les personnes dont ils reçoivent le jour, parce qu'ils n'ont pas la raison pour en délibérer, ni le pouvoir pour en ordonner ; mais le Fils de Dieu avait l'un et l'autre, et, comme dans la suite des années il devait mourir, parce qu'il le voudrait et de la manière qu'il le voudrait, aussi il s'est incarné, et il est né dans le monde, parce qu'il l'a voulu, et de la manière qu'il l'a voulu. Si bien que tout ce que les évangélistes nous ont appris, soit de son incarnation, soit de sa nativité, la pauvreté de Marie, sa mère, l'obscurité de Joseph, réputé son père, la rigueur de la saison où il a pris naissance, le plein dénûment et l'abandonnement général où il s'est trouvé, sont autant de moyens dont il a prétendu se servir pour la fin qu'il s'était proposée.

IV. De là il nous est aisé de voir comment tout cela en effet tend à la ruine du péché. Car le Sauveur du monde vient travailler à détruire le péché, parce qu'ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il vient satisfaire pour les péchés des hommes et présenter à Dieu le sacrifice de notre salut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce sacrifice, et une victime parfaite? La victime, disent les théologiens, doit être changée, et comme transformée ; or, quel changement qu'un Dieu *sous la forme d'un homme* (*Philipp.*, XII) ! La victime doit être humiliée, et quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant, et à l'état même d'un esclave ! La victime doit être dépouillée ; et est-il un dépouillement semblable à celui d'un Dieu qui ne doit avoir, en naissant, pour retraite qu'une étable, et pour berceau qu'une crèche ? La victime doit mourir, et il est vrai que Jésus-Christ n'a pas même encore paru au monde ; mais naître comme bientôt il naîtra, et comme il s'y prépare, dans la souffrance et la douleur, exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espèce de mort? Voilà donc le sacrifice commencé, quoiqu'il ne soit pas achevé, et par conséquent saint Bernard a raison de dire que le péché reçoit ici une rude et violente atteinte. Si ce Dieu sauveur ne l'efface pas déjà par son sang, au lieu de sang il va verser des larmes ; et ces larmes, dit saint Ambroise, sont des eaux salutaires qui laveront les crimes de ma vie. Larmes d'autant plus précieuses, qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, et qu'elles le vengeront de l'ennemi le plus mortel et le plus irréconciliable.

V. Il faut, après tout, convenir que la destruction du péché ne serait pas encore complète, si le même Sauveur n'en coupait la racine la plus féconde et la plus contagieuse, qui est la cupidité ou l'amour déréglé des biens de la terre. Or, il vient attaquer ce puissant ennemi en deux manières : l'une à l'égard des élus, et l'autre à l'égard des réprouvés ; l'une à l'égard des justes et des vrais fidèles, et l'autre à l'égard des impies et des mondains. Dans les justes et les âmes fidèles, il triomphera de cette affection désordonnée aux richesses du monde, aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, en la leur arrachant du cœur. Et dans les mondains et les impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathème, en la rendant moins excusable et plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes-nous chrétiens, c'est-à-dire sommes-nous de ces âmes dociles, de ces âmes heureusement disposées à recevoir les impressions de la grâce de Jésus-Christ, et à profiter de ses exemples? la vue de ce Dieu-homme doit faire immanquablement mourir dans nos cœurs toute convoitise, et nous détacher de tout ce qui s'appelle biens temporels. Car le moyen alors de le voir pauvre, et de vouloir vivre dans l'opulence ; de le voir abaissé, et de vouloir vivre dans l'élévation ; de le voir souffrant et mortifié, et de vouloir jouir de toutes les commodités, et vivre dans les délices? Voilà ce qui a formé dans le christianisme tant de pauvres volontaires et tant de pénitents. Voilà ce qui a rempli, dans les premiers siècles de l'Eglise, les déserts de solitaires. Voilà ce qui remplit encore de nos jours les monastères de religieux, et ce qui leur fait quitter tout avec joie, mépriser tout, renoncer pour jamais à tout. Mais sommes-nous de ce monde réprouvé, de ce monde avare et intéressé, de ce monde ambitieux et vain, de ce monde sensuel et voluptueux, de ce monde insensible à tous les enseignements que vient nous donner cet Enfant-Dieu ; quels arrêts de condamnation ne va-t-il pas porter contre nous? quels foudres ne fera-t-il pas gronder sur nos têtes ? de quels malheurs ne nous menacera-t-il pas et quel témoignage ne rendra-t-il pas devant son Père pour notre conviction et pour notre perte éternelle?

VII. Il n'y a point de cœur si endurci qui ne doive être ému de tout cela, et c'est ce qui a touché un grand nombre de mondains. Mais, quoi qu'il en soit des autres, faisons-y toute la réflexion que demande l'importance de la chose. N'attirons pas sur nous un jugement aussi formidable que celui des

humiliations et des souffrances d'un Dieu incarné. Que le fruit de cet Avent soit de nous mettre en état de le faire naître en nous d'une naissance toute spirituelle et toute sainte. Or, nous nous mettrons dans cette heureuse disposition en nous conformant à lui d'esprit, de cœur et de conduite. Voilà quel doit être le principal sujet de nos entretiens intérieurs, de nos méditations, de nos oraisons, de nos résolutions. Ajoutons, au triomphe de Jésus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous-mêmes, et que nous lui céderons. Par là nous pourrons entrer aux rangs des justes et des prédestinés ; par là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu et de le glorifier éternellement dans le ciel après l'y avoir glorifié sur la terre.

§ III. *Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.*

I. Enfin Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un saint zèle pour la gloire de Dieu : comment cela ? Premièrement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu ; et, secondement, par l'intérêt propre et essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car, quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, et que, voyant Jésus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions : que c'est pour réparer la gloire de Dieu qu'un Dieu est descendu du trône de sa majesté, et qu'il n'a pas cru que ce fût une condition trop onéreuse de s'avilir de la sorte et de s'anéantir ; qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avait à rétablir ; que, malgré tout ce qu'il lui en devait coûter, il a mieux aimé s'assujettir aux dernières extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à son Père toute la gloire qui lui avait été ravie et de lui en laisser perdre le moindre degré ; pour peu que nous raisonnions et que nous comprenions ces principes, voici les conséquences qui se présentent d'elles-mêmes et que nous sommes obligés de tirer. Que la gloire de Dieu est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point, hors de Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait renoncé pour le rétablissement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions sacrifier à la gloire de Dieu, puisque le Fils de Dieu s'y est sacrifié lui-même, que de procurer de la gloire à Dieu, c'est donc ce qu'il y a de plus grand et de plus digne d'un homme raisonnable, à plus forte raison d'un homme chrétien, puisque ç'a été une œuvre digne même d'un Homme-Dieu. Au contraire, que de blesser la gloire de Dieu, c'est donc le souverain mal, parce que c'est l'offense de Dieu, et une telle offense qu'elle n'a pu être expiée que par les mérites d'un Dieu, c'est-à-dire en particulier, que par toutes les douleurs et tous les mépris qu'il a eus à souffrir et à quoi il s'est exposé. Par conséquent, que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus sacré, plus cher que la gloire de Dieu, et que nous ne pouvons mieux employer notre zèle qu'à la répandre, autant qu'il dépend de nous, et à l'amplifier.

III. Une autre considération nous y doit encore exciter très-fortement : c'est notre intérêt, et de tous nos intérêts le plus important qui s'y trouve lié, et qui est notre salut. Car la gloire de Dieu et notre salut sont ici comme inséparables. Et en effet, cette gloire de Dieu dans l'incarnation du Verbe divin consiste à sauver les hommes et à opérer l'ouvrage de notre rédemption : tellement que, dans ce mystère, Dieu glorifié et l'homme sauvé, c'est proprement une même chose. Combien donc devons-nous prendre de part à une gloire où nous sommes si intéressés ? A parler en général, plus nous contribuons volontairement et par zèle à la gloire de Dieu, plus nous nous avançons auprès de Dieu, et plus nous méritons ses récompenses.

IV. Mais par où pouvons-nous glorifier Dieu ? par les moyens que le Sauveur des hommes est venu le glorifier. Jésus-Christ fait connaître la gloire de Dieu, en faisant connaître ses infinies perfections : adorons ces perfections divines, reconnaissons-les dans la sainte humanité du Fils de Dieu, et rendons-lui chaque jour de cet Avent, et même, s'il se peut, à toutes les heures, de fréquents et de pieux hommages. Jésus-Christ vient rétablir la gloire de Dieu en renversant l'empire du démon : chassons nous-mêmes de notre cœur ce damnable ennemi dont nous n'avons que trop écouté en tant de rencontres les suggestions ; et, pour nous dégager entièrement de sa tyrannie, chassons avec lui bien d'autres démons domestiques qui lui ont ouvert l'entrée, et qui ont secondé ses pernicieux desseins : ce sont nos passions et nos inclinations vicieuses. Jésus-Christ vient réparer la gloire de Dieu par la destruction et l'expiation du péché : pleurons nos péchés, effaçons-les par nos larmes et par notre pénitence ; prenons toutes les précautions nécessaires pour nous garantir des rechutes où le monde pourrait nous entraîner, et conservons pour jamais à Dieu nos âmes pures et sans tache. Jésus-Christ vient assurer la gloire de Dieu contre les nouvelles insultes du péché par le renoncement aux biens de la terre, dont l'amour déréglé corrompait le monde : renonçons à ces faux biens, au moins de cœur, si nous ne nous sentons pas appelés à y renoncer en effet. Quand Dieu permet que nous tombions dans le besoin, dans l'humiliation, dans la souffrance, souvenons-nous que ce sont là les moyens les plus efficaces dont a usé le Fils de Dieu, et qu'il nous a enseignés pour honorer son Père et pour le dédommager en quelque manière de tous les outrages qu'il a reçus de nous ; consolons-nous dans cette pensée ; acceptons ce que Dieu vous envoie, et faisons-nous-en un mérite auprès de lui. S'il ne nous traite pas en apparence avec

tant de rigueur et qu'il nous laisse dans une condition aisée, commode, honorable, gardons-nous de toute attache aux commodités que notre condition nous fournit, aux honneurs qu'elle nous procure, aux richesses dont elle nous accorde la possession et l'usage. Dans l'opulence, ayons l'esprit de pauvreté ; dans la grandeur, l'esprit d'humilité, et, parmi tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie, l'esprit de mortification. Ne nous en tenons pas précisément à l'esprit ; mais, selon que notre état le comporte, passons à la pratique. La pratique sans l'esprit ne serait qu'un vain extérieur ; mais aussi l'esprit sans la pratique ne serait qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellentes règles que vous venez nous tracer et que nous devons suivre ; mais pour les pratiquer et pour les suivre, il nous faut une grâce et une grâce puissante. Or, en est-il une plus puissante que celle même que vous apportez avec vous ? Car en nous apportant une nouvelle loi, vous nous apportez une grâce toute nouvelle, qui est la grâce du Rédempteur. Avec le secours de cette grâce, de quoi ne viendrons-nous point à bout pour la gloire de votre Père et pour la vôtre ? Nous ne cesserons point de vous la demander avec confiance, et vous ne cesserez point de la répandre sur nous avec abondance. Elle nous éclairera, elle nous conduira, elle nous soutiendra. Mais que sera-ce, quand à cette grâce intérieure vous ajouterez la force de votre exemple ; et que, sortant du bienheureux sein où vous êtes enfermé comme dans un sanctuaire, vous vous montrerez au monde et nous servirez de modèle ? Hâtez-vous de paraître, nous vous attendons et nous vous désirons : *Que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur* (*Isai.*, XLV). Qu'il vienne nous remplir de son esprit, nous animer de ses sentiments, nous marquer ses voies et nous conduire enfin à cette béatitude céleste où, après avoir glorifié Dieu sur la terre, nous devons être nous-mêmes éternellement comblés de gloire.

INSTRUCTION II.

POUR LE TEMPS DU CARÊME (1).

I. Représentez-vous bien que le carême est un temps consacré à la pénitence, et qu'on peut par conséquent lui appliquer ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Voici maintenant le temps favorable, voici les jours du salut* (II *Cor.*, V). Parce qu'il n'y a point de temps dans l'année plus favorable pour nous que celui où nous travaillons à apaiser la colère de Dieu, ni de jours plus précieux pour le salut, que ceux qui sont employés à expier nos péchés. C'est donc à vous d'entrer dans ce sentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnaissez coupable devant Dieu, c'est particulièrement dans le carême que vous devez vous attacher à la pratique et aux exercices d'une vertu si importante et si nécessaire, en sorte que vous puissiez dire : *Voici maintenant le temps favorable pour moi*, et qu'en effet ce soit pour vous un temps de pénitence. Car, quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si, pendant que toute l'Eglise est en pénitence, vous n'y étiez pas ; et si, par le malheur et le désordre, ou d'une vie lâche et dissipée, ou d'une vie molle et sensuelle, vous passiez ce temps du carême sans participer en aucune manière à la pénitence publique des chrétiens ; puisque alors, bien loin qu'il fût pour vous ce temps de grâce et de salut dont parle saint Paul, il ne servirait qu'à votre condamnation, et qu'il s'ensuivrait de là que votre impénitence, criminelle en tout autre temps, le serait doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parce que la loi de la pénitence est une loi générale dont personne n'est excepté ; une loi qui, dans tous les états de la vie, se peut accomplir et contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain et de frivole. Plus il vous paraît difficile, dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parce que c'est justement pour cela que vous avez encore plus besoin de pénitence. Vos infirmités mêmes, au lieu de vous rendre impossible l'observation de cette loi, sont au contraire, dans les desseins de Dieu, de puissants secours pour vous aider à y satisfaire, soit en vous tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles vont jusqu'à l'accablement des forces, comme il arrive dans les maladies ; soit en vous servant de sujets pour remporter sur vous de saintes victoires, quand ce ne sont que des incommodités ordinaires que vous devez alors surmonter par la ferveur de l'esprit, afin que vous fassiez de votre corps, selon l'expression du maître des gentils, une hostie vivante et agréable aux yeux de Dieu. La pratique tout opposée, où vous avez vécu, doit, non-seulement vous confondre, mais vous animer contre vous-même, et vous exciter fortement à réparer tout ce que l'amour-propre vous a fait commettre au préjudice de cette divine loi de la pénitence : car voilà les sentiments avec lesquels vous devez commencer le carême, résolue, d'une façon ou d'autre, de subir cette loi, que vous ne devez point regarder comme un joug pesant, ni comme une loi onéreuse, mais plutôt comme une loi de grâce d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du carême, comme l'a très-bien remarqué saint Léon, pape, ne se réduit pas à jeûner ni à s'abstenir des viandes défendues ; c'en est bien une partie, mais ce n'est pas la principale ni la plus essentielle. Quoique le précepte de l'abstinence et du jeûne cesse en certaines conjonctures, celui de la pénitence subsiste toujours ; et comme il y a dans le monde des chrétiens re-

(1) Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

lâchés, qui, par une espèce d'hypocrisie, jeûnent sans faire pénitence, ou parce qu'ils jeûnent sans renoncer à leur péché, ou parce qu'ils trouvent le moyen, par mille adoucissements, de jeûner sans se mortifier (ce qu'on peut appeler l'hypocrisie du jeûne, si souvent condamnée dans l'Ecriture) : aussi, par une conduite toute contraire, les âmes fidèles à Dieu, quand le jeûne leur devient impossible, savent bien faire pénitence sans jeûner, parce que sans jeûner elles savent se vaincre elles-mêmes, s'interdire les délices de la vie, marcher dans les voies étroites du salut, et pratiquer en tout le reste la sévérité de l'Evangile. Suivez cette règle, et tenez-vous d'autant plus obligée à la pénitence, que vous vous sentez moins capable de garder à la lettre, et dans la rigueur, le commandement du jeûne. Car il est certain que la dispense de l'un ne vous peut être qu'un surcroît d'engagement pour l'autre. Si vous raisonnez en chrétienne, c'est ainsi que vous en devez juger, afin que Dieu ne perde rien de ses droits, et que la délicatesse de votre santé ne vous empêche point de remplir la mesure de votre pénitence.

IV. En conséquence de ces principes, la première chose que Dieu demande de vous, et que vous devez-vous-même demander à Dieu pour tout ce saint temps, c'est l'esprit d'une salutaire componction, cet esprit de pénitence dont David était pénétré, et dont il faut qu'à son exemple vous vous mettiez en état de ressentir l'impression et l'efficace. C'est-à-dire que votre plus solide occupation pendant le carême doit être de repasser tous les jours devant Dieu, dans l'amertume de votre âme, les désordres de votre vie, d'en reconnaître avec douleur la grièveté et la multitude, de vous en humilier, de vous en affliger, de ne les perdre jamais de vue; tellement que vous puissiez dire comme ce saint roi : *Seigneur, mon péché m'est toujours présent* (*Ps.* L). Car selon l'Ecriture, voilà en quoi consiste l'esprit de la pénitence. Or, une excellente pratique pour cela même, c'est que pendant le carême vous fassiez toutes vos actions dans cet esprit, et par le mouvement de cet esprit; allant, par exemple, à la messe comme au sacrifice que vous allez offrir vous-même pour la réparation de vos péchés; priant comme le publicain, et ne vous présentant jamais devant Dieu qu'en qualité de pénitente accablée du poids de vos péchés; vous assujettissant de bon cœur aux devoirs pénibles de votre état, comme à des moyens d'effacer vos péchés, vous proposant pour motif dans chaque bonne œuvre de racheter vos péchés; vous levant et vous couchant avec cette pensée : Je suis une infidèle, et Dieu ne me souffre sur la terre qu'afin que je fasse pénitence de mes péchés. Cette vue continuelle de vos péchés vous entretiendra dans l'esprit de la pénitence, et rien ne vous aidera plus à l'acquérir et à le conserver, que de vous accoutumer à agir de la sorte.

V. Cet esprit de pénitence, si vous êtes assez heureuse pour en être touchée, doit produire en vous un effet qui le suit naturellement, et qui en est la plus infaillible marque; savoir, la pénitence de l'esprit, c'est-à-dire une ferme et constante disposition où vous devez être de mortifier votre esprit, votre humeur, vos passions, vos inclinations, vos mauvaises habitudes, mais par-dessus tout votre orgueil, qui est peut-être dans vous le plus grand obstacle à la pénitence chrétienne : car le fond de la pénitence chrétienne, c'est l'humilité; et, tandis qu'un orgueil secret vous dominera, ne comptez point sur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux desseins de Dieu, qu'en même temps que vous célébrez le carême avec l'Eglise, animée de l'esprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus complaisante aux faiblesses d'autrui, plus vide de l'estime de vous-même; que vous parliez moins librement des défauts de votre prochain, que vous soyez moins prompte à le condamner; que si, malgré vous, vous en avez du mépris, vous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le témoigner; car, si vous ne prenez sur tout cela nul soin de vous contraindre, quelque pénitence que vous puissiez faire, vous ne commencez pas par celle qui doit justifier devant Dieu toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres pénitences sont inutiles. En vain, disait un prophète, déchirons-nous nos vêtements, si nous ne déchirons nos cœurs : c'est le changement du cœur et de l'esprit qui fait la vraie pénitence; autrement, ce que nous croyons être pénitence n'en est que l'ombre et le fantôme. Du reste, il n'y a personne à qui convienne plus qu'à vous cette pénitence de l'esprit, puisque vous confessez vous-même que c'est principalement par l'esprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, et tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parce que la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur et sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, selon l'un et l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le carême plus fidèle que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque chose vous ayez la consolation, suivant la parole de saint Paul, *de porter sur votre corps la mortification du Seigneur Jésus, et qu'elle paraisse dans votre chair mortelle* (II *Cor.*, IV). Par la même raison, le temps du carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins les visites de charité, et même les services humiliants qu'ils attendent de vous; car ces services et ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence; et vous devez vous souvenir que, comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans vos habits pendant le carême

qu'en tout autre temps de l'année, puisque le Saint-Esprit, en mille endroits de l'Ecriture, fait consister dans cette modestie un des devoirs de la pénitence des pécheurs. D'où vient que les pénitents de la primitive Eglise se revêtaient du cilice et se couvraient de cendres. Vous ne professez pas une autre religion qu'eux; et tout votre zèle, à proportion, et dans l'étendue de votre condition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, selon la doctrine des Pères, ayant toujours été considérée comme inséparable du jeûne, parce que les pauvres, disaient-ils, doivent profiter de la pénitence des riches, il est évident que cette obligation des riches devient encore bien plus grande à leur égard, quand par des raisons légitimes, ils sont dispensés de jeûner. L'aumône n'est plus alors un simple accompagnement, mais un supplément du jeûne, dont elle doit tenir la place. Il faut donc qu'elle soit plus abondante, comme étant due à double titre, et du jeûne et de l'aumône même. C'est par là que vous devez mesurer et régler vos aumônes pendant ce saint temps, ne vous contentant pas des aumônes que la loi commune de la charité vous engage à faire en toute sorte de temps, mais en en faisant d'extraordinaires que la loi de la pénitence y doit ajouter, parce qu'il est constant qu'une pécheresse doit bien plus à Dieu sur ce point, qu'une chrétienne qui aurait conservé la grâce de son innocence. Vos aumônes, pour être le supplément de votre jeûne, et pour faire partie de votre pénitence, doivent être des aumônes qui vous coûtent; je veux dire que vous les devez faire de ce que vous vous serez refusé à vous-même, et qu'une de vos dévotions du carême doit être de sacrifier à Dieu certaines choses dont vous voudrez bien vous priver pour avoir de quoi secourir votre prochain, préférant le soulagement de ses misères à votre sensualité, à votre curiosité, à votre vanité. C'est par de semblables victimes, dit le saint Apôtre, qu'on se rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'est pas assez; mais, pour sanctifier le carême, il faut de plus retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde; rien n'étant plus opposé à l'esprit de la religion, beaucoup plus à l'esprit de la pénitence, que ce qui s'appelle plaisir, surtout dans un temps dédié à la pénitence solennelle de l'Eglise. Ainsi, une âme chrétienne doit alors, non-seulement abandonner tous les divertissements profanes qui ne sont permis en nul autre temps, comme les spectacles, les comédies, les danses, mais même les jeux innocents, les conversations mondaines, les assemblées, les promenades, tout ce qui peut faire perdre l'esprit de recueillement et de componction. Il n'y a pas jusqu'aux personnes les plus séparées du monde par leur état de vie, qui ne doivent entrer dans cette pratique, ayant un soin particulier, pendant le temps du carême, de s'abstenir de certaines récréations, et d'en faire à Dieu le sacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choses qui ne sont ni nécessaires, ni utiles, et dont on se peut passer sans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même pour lors, ou à la santé, ou à une honnête relâche de l'esprit, doit être accompagné d'une secrète douleur de se voir réduit à la nécessité de prendre ces petits soulagements, et à l'impuissance de faire une pénitence parfaite, telle qu'on voudrait la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

IX. Jésus-Christ, durant son jeûne de quarante jours, se retira au désert, et quitta même ses disciples; d'où vous devez conclure que le carême des chrétiens doit être pour eux un temps de retraite et de séparation du monde, puisque le Fils de Dieu n'en usa de la sorte que pour notre instruction, et non pas pour sa propre sanctification, et que le jeûne qu'il observa ne fut que pour servir de modèle au nôtre. Car c'est ce que tous les Pères de l'Eglise nous ont enseigné. Formez-vous sur ce grand exemple. Faites-vous une règle de vous séparer du monde, non par l'amour de votre repos, mais par le désir et le zèle de votre perfection. A l'exemple de votre Sauveur, et conduite comme lui par l'esprit de Dieu, allez passer certains jours dans votre solitude, pour y vaquer à Dieu et à vous-même. Ne vous contentez pas de cela; mais, sans changer de lieu, ni en faire dépendre votre dévotion, établissez-vous au milieu de vous-même une solitude intérieure, où, dans le silence et hors du tumulte, vous communiquiez avec Dieu, donnant tous les jours du carême plus de temps à l'oraison et à la prière. Est-il personne au monde, sans exception, à qui cet exercice de retraite, joint à l'oraison et à une sainte communication avec Dieu, soit si nécessaire qu'à vous? Disposez-vous donc à en tirer tous les avantages que Dieu, par sa miséricorde, y a attachés pour votre salut. Car c'est à vous-même, et de vous-même, que Dieu dit, par le prophète Osée : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (*Ose.*, II).

X. La parole de Dieu a été, dès les premiers siècles du christianisme, la nourriture spirituelle dont l'Eglise, pendant le jeûne du carême, a pourvu ses enfants, et l'usage en est encore aujourd'hui très-commun. Vous devez là-dessus, non-seulement accomplir votre devoir, mais l'accomplir exemplairement; vous affectionnant à la divine parole qui vous est prêchée, vous y rendant assidue, l'estimant, la goûtant, la méditant, craignant d'en abuser ou de la négliger, portant les autres à l'entendre comme vous, et lui donnant du crédit, quand ce ne serait que pour empêcher l'avilissement où elle tombe. Par là vous aurez part à la béatitude de ceux qui l'honorent; car c'est Jésus-Christ lui-même qui les a déclarés bienheureux. Au défaut de la prédication, lorsque vous serez hors d'état d'y assister, et même quand vous y assisterez, vous devez aller à la source de cette parole toute sainte, lisant

chaque jour du carême l'Evangile qui lui est propre; mais le lisant avec respect, avec attention, avec foi, parce que c'est la parole pure et immédiate du Saint-Esprit, et qu'en ce sens cette parole est encore plus vénérable que celle qui vous est annoncée par le ministère des hommes.

XI. Ajoutez qu'une des fins du carême et de son institution est de préparer les fidèles à la communion pascale, et que c'est à quoi vous devez singulièrement penser, travaillant plus que jamais à purifier votre conscience, faisant vos confessions avec plus d'exactitude, rentrant plus souvent en vous-même pour vous éprouver, afin que dans la solennité de Pâques Jésus-Christ vous trouve plus digne d'approcher de lui et de ses divins mystères. Il serait bon que vous fissiez pour cela d'année en année une espèce de revue durant le carême, pour remédier à vos relâchements et à vos tiédeurs. Par cette confession générale depuis la dernière, vous vous renouvelleriez et vous vous disposeriez à la fête qui approche, et qui doit être le renouvellement universel de toutes les âmes chrétiennes. Du reste, la plus excellente préparation pour bien communier est, selon saint Chrysostome, la communion même. Vous ne pouvez mieux vous disposer à celle de Pâques que par les communions fréquentes et ferventes du carême. Car voilà pourquoi, dans la plupart des Eglises d'Occident, comme nous l'apprenons des anciens conciles, la coutume était pendant le carême de communier tous les jours. Coutume que saint Charles souhaita si ardemment de rétablir dans l'Eglise de Milan, n'ayant point trouvé de moyen plus efficace pour préparer les peuples au devoir pascal, que d'ordonner dans le temps du carême la fréquentation des sacrements. Pourquoi donc ne vous conseillerais-je pas la même pratique, puisque j'en ai les mêmes raisons, et que je suppose de votre part les même dispositions?

XII. Enfin, le carême, de la manière qu'il est institué dans le christianisme, se rapportant tout entier au grand mystère de la passion de Jésus-Christ, qui en est le terme, c'est surtout dans cette sainte quarantaine que vous devez être occupée du souvenir des souffrances du Sauveur. Souvenir que Jésus-Christ attend de vous, et auquel vous ne pouvez manquer sans vous rendre coupable de la plus énorme ingratitude. Souvenir qui vous doit être infiniment avantageux, et que vous ne pouvez perdre sans renoncer aux plus solides intérêts de votre salut. C'est, dis-je, dans le temps du carême que vous devez vous l'imprimer profondément, ce souvenir, afin qu'il ne s'efface jamais de votre âme, et qu'à tous les moments de votre vie vous puissiez vous écrier : Ah! Seigneur, j'oublierais plutôt ma main droite que je n'oublierais ce que vous avez souffert pour moi. Il est donc important que vous ne passiez aucun jour du carême sans lire dans les évangélistes quelque chose de la passion du Fils de Dieu et de sa mort. Quels miracles de vertu, pour peu que vous y soyez attentive, n'y découvrirez-vous pas? Le souvenir des souffrances d'un Dieu vous rendra tous les exercices de la pénitence, non-seulement supportables, mais aimables; et l'une des plus douces pensées pour vous, et des pratiques les plus consolantes dans la suite du carême, sera d'unir votre pénitence à la pénitence de Jésus-Christ. Telle était la dévotion de saint Paul, quand il disait : *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ* (*Galat.*, II); ne séparant point la croix de Jésus-Christ d'avec la sienne, et n'en faisant qu'une des deux. Mais, pour parvenir à cette dévotion du grand Apôtre, il faut que le mystère de la passion soit le sujet le plus ordinaire de vos considérations et de vos réflexions.

XIII. Voilà les avis que j'ai à vous donner pour un temps qui vous doit être si précieux. Vous ne pouvez trop reconnaître la bonté de Dieu qui vous l'accorde, et qui veut bien accepter le bon emploi que vous en ferez pour la rémission de vos fautes. Car il y a dans cette conduite de Dieu envers vous une double miséricorde dont vous ne sauriez assez le bénir, ni lui témoigner assez votre reconnaissance. Eh! Seigneur, devez-vous lui dire, qu'ai-je fait, et par où ai-je mérité que vous m'ayez ainsi attendue, et que vous m'ayez fourni un moyen si facile de payer à votre justice tant de dettes dont je me trouve chargée? Vous n'avez pas voulu me perdre comme des millions d'autres; et, bien loin de me traiter comme eux dans toute la rigueur de vos jugements, vous vous relâchez en quelque sorte pour moi de tous vos droits. A combien de pécheurs et de pécheresses moins coupables que moi avez-vous refusé ce temps de pénitence, et quelle proportion y a-t-il entre cette pénitence que votre Eglise m'impose, et toutes les infidélités de ma vie? Mais plus vous m'épargnez, mon Dieu, moins je m'épargnerai moi-même; et plus vous usez d'indulgence envers une misérable créature, pour lui faciliter la juste réparation qu'elle vous doit, plus j'userai de sévérité pour vous rendre, non pas toute la gloire que je vous ai ravie, et qui vous est due, mais toute celle au moins que je suis en état de vous procurer. Que n'ai-je été toujours animée de ce sentiment! Je n'aurais point tant écouté mille prétextes que l'esprit du monde, que la nature corrompue, que ma faiblesse et mon amour-propre me suggéraient. Mais, si je n'ai pas profité du passé, vous voyez, Seigneur, la résolution où je suis de ne rien laisser échapper du présent ni de l'avenir, autant qu'il vous plaira de me donner encore de jours. Daignez, mon Dieu, me confirmer dans cette heureuse disposition; et, comme votre grâce me l'inspire, qu'elle m'aide à la soutenir. Ainsi soit-il.



INSTRUCTION III.

POUR LA SECONDE FÊTE DE PAQUES.

Sur les deux disciples qui allèrent à Emmaüs.

L'Evangile nous parle de deux disciples qui s'en allèrent à un bourg nommé Emmaüs (*Luc.*, XXIV), et il nous les représente en trois dispositions dangereuses. Ils ne croyaient plus que faiblement en Jésus-Christ, ils n'espéraient presque plus en lui, et, par une suite nécessaire, ils ne lui étaient plus guère attachés. Mais ce Dieu Sauveur se joignant à eux sur le chemin d'Emmaüs, et s'entretenant avec eux, raffermit leur foi, ranime leur espérance, et rallume enfin toute l'ardeur de leur charité. Nous pouvons tirer de là de très-solides leçons pour nous-mêmes, et nous en faire une juste application.

§ I. *Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples.*

La foi de ces disciples n'était plus qu'une foi chancelante et faible, depuis qu'ils avaient vu leur maître condamné à la mort et livré au supplice honteux de la croix. Ils avaient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte et mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendaient, ce Messie qui devait sauver Israël, ce Messie dont ils s'étaient formé de si hautes idées. Voilà ce que nous pouvons appeler le désordre et le scandale de leur foi. Car c'est, au contraire, pour cela qu'ils devaient croire en Jésus-Christ; c'est, dis-je, parce qu'ils l'avaient vu mourir dans l'opprobre et crucifié. Ainsi, de ce qui devait être pour eux un motif de créance et de foi, ils se faisaient un obstacle à la foi même. Ils commençaient à douter et à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; et le mystère de la croix leur devenait, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble; au lieu que, s'ils eussent bien raisonné, c'était le mystère de la croix qui devait les rassurer et les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu? Il leur reproche leur aveuglement et les convainc par trois arguments invincibles, capables de confondre leur incrédulité et la nôtre.

I. Il leur montre que tous les prophètes qui avaient parlé du Messie, après l'avoir si hautement exalté et l'avoir annoncé comme le libérateur d'Israël, avaient en même temps déclaré qu'il souffrirait tout ce qu'en effet il avait souffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties où se trouvaient marquées si distinctement et en détail les différentes circonstances de son supplice, le jour de sa mort, le prix donné à celui qui l'avait vendu, l'emploi qu'on avait fait de cet argent, le partage de ses habits, le fiel et le vinaigre qu'on lui avait présentés à boire, et le reste. D'où il les oblige à conclure que leur incrédulité est, non-seulement mal fondée, mais absolument insensée et déraisonnable, puisqu'il s'ensuivait de là que, s'il n'avait pas été trahi et livré, s'il n'avait pas été comblé et rassasié d'opprobres, s'il n'avait pas été condamné et attaché à la croix, il ne serait pas celui qu'avaient prédit les prophètes, ou que ces prophètes se seraient trompés à son égard, leurs prophéties n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée et scandalisée. Mais, parce que ce Dieu sauveur avait enduré la mort et le tourment de la croix, tout s'accordait parfaitement et se conciliait. Les oracles étaient vérifiés; il ne manquait rien à l'accomplissement des Ecritures : on voyait dans lui ce Messie, d'une part victorieux et triomphant, et de l'autre sacrifié et immolé; d'une part le plus beau des enfants des hommes, et de l'autre meurtri et défiguré; d'une part le Dieu de gloire, et de l'autre l'homme de douleurs : preuve convaincante et sans réplique.

II. Il les fait souvenir que lui-même, qui avait mis fin à la loi et aux prophètes, il leur avait parlé plus d'une fois de son crucifiement et de sa mort; qu'il les en avait avertis par avance et qu'il les y avait ainsi préparés, afin que dans le temps ils n'en fussent point surpris et qu'ils rappelassent la mémoire de tout ce qu'il leur avait dit. Rien donc ne devait plus les fortifier que de voir toutes ses prédictions si ponctuellement exécutées; comme, au contraire, rien n'eût dû les jeter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il était mort d'une autre manière et qu'il n'eût pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et, en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme s'accomplira ; on le livrera aux gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, et ensuite on le mettra en croix* (*Luc.*, XVIII); après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pu penser de lui? et, bien loin de le reconnaître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'était pas même prophète? Mais, par une règle toute opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'était passé; ayant su la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche, et la comparant avec le succès, où rien n'était omis de tout ce qu'elle contenait, n'avaient-ils pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, et ne devaient-ils pas dire : Voilà justement tout ce que notre maître nous avait marqué; toutes ses paroles étaient véritables, et c'est sans doute l'envoyé de Dieu. Tellement que c'était dans eux une extrême folie et l'aveuglement le plus grossier, de prendre de là même un scandale directement contraire, non-seulement à la foi, mais au bon sens et à la raison.

III. Indépendamment des anciennes prophéties et de ses propres prédictions, il leur fait entendre et leur explique *comment il était nécessaire que le Christ souffrît, et que par ses souffrances il entrât dans sa gloire* (*Luc.*, XXIV). Nécessaire qu'il souffrît, parce qu'il devait satisfaire à Dieu, parce qu'il devait

réformer le monde, parce qu'il devait nous donner l'exemple, parce qu'il devait être, en nous servant de modèle, notre règle, notre soutien, notre consolation. Nécessaire que par ses souffrances il entrât dans sa gloire, parce qu'une des marques de sa divinité, devait être de parvenir, par l'humiliation de la croix, à la possession de toute la gloire dont un Dieu est capable. Ce moyen si singulier et si disproportionné ne convenait qu'à Dieu et surpassait toutes les vues et toutes les forces de l'homme. Démonstration encore plus sensible pour nous et plus touchante que pour les disciples d'Emmaüs, puisque nous voyons dans l'effet ce qu'ils ne faisaient que prévoir dans l'avenir. Jésus-Christ est monté au plus haut des cieux, et, par la voie de la tribulation et de la confusion, il est arrivé au comble de la félicité et de la gloire. Si tout cela ne sert pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut-on pas nous dire à nous-mêmes : *O hommes aveugles et incrédules* (*Luc.*, XXIV)!

Quoi qu'il en soit, voilà le caractère de l'incrédulité, qui a été le vice de tous les siècles, et qui n'est encore que trop commune dans ces derniers âges. Combien, sur le fait de la religion, y a-t-il, jusqu'au milieu du christianisme, de gens incertains et indéterminés? combien y en a-t-il de lents et de tardifs à croire? combien d'ignorants et de grossiers dans les choses de Dieu, combien même d'absolument impies et libertins? Or, à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penser, juger, douter, décider, parler, on trouvera souvent que ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devrait l'augmenter; que ce qui trouble leur foi, c'est cela même qui devrait la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'est cela même qui devrait les y attacher. Une simple explication des choses, s'ils voulaient l'écouter avec docilité, et déposer pour quelques moments leurs vains préjugés, leur ouvrirait les yeux, et leur ferait apercevoir l'erreur qui les séduit.

Demandons à Dieu le don de la foi; car c'est un don de Dieu, et l'un des plus grands dons. Conservons-le avec tout le soin possible, et ne nous le laissons pas enlever par des opinions tout humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les esprits frivoles et remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous-en aux prophètes et à l'ancienne doctrine de l'Eglise. Afin d'exciter souvent notre foi et de la réveiller, formons-en de fréquents actes; et, s'il nous vient des difficultés, faisons-nous instruire; mais, pour l'être, écoutons avec attention, avec soumission, sans obstination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourrait blesser la foi. Ces sortes de discours sont toujours pernicieux et très-nuisibles à ceux même qui n'y veulent pas déférer. Il est rare que les âmes les plus fidèles n'en remportent pas certaines impressions, qu'elles ont de la peine à effacer, et dont il est aussi difficile de se défaire, qu'il est aisé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons surtout à nous bien pénétrer de cette vérité essentielle, qu'il a fallu que Jésus-Christ endurât toutes les ignominies et toutes les douleurs de sa passion, avant que de recevoir la gloire de sa résurrection. Cette pensée nous préservera d'un double scandale. Car le monde naturellement se révolte contre une religion qui nous propose pour objet de notre culte un Dieu crucifié; mais, plus nous comprendrons ce mystère des souffrances et des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre scandale qui n'est que trop commun : c'est d'être surpris de voir sur la terre la plupart des gens de bien dans l'affliction, et en particulier de nous y voir nous-mêmes; mais, du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où était Jésus-Christ même de subir la mort, et la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuse, nous nous estimerons heureux d'avoir part à son calice, nous reconnaîtrons en cela une Providence et une miséricorde toute spéciale sur nous; nous nous confondrons des plaintes et des murmures où nous nous sommes portés; et, nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidèles et insensés, ne fallait-il pas que le Christ lui-même souffrît, et qu'il entrât dans sa gloire?*

§ II. *Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples.*

La foi des deux disciples étant devenue si faible et si chancelante, c'était une conséquence nécessaire que leur espérance s'affaiblît à proportion. Ils avaient espéré en Jésus-Christ; mais on peut dire qu'ils n'espéraient qu'imparfaitement. Ils avaient espéré, comme ils le témoignent eux-mêmes : *Nous espérions* (*Luc.*, XXIV); mais ils n'espéraient plus, ou ils n'espéraient qu'imparfaitement; car si leur espérance eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement : Nous espérions; mais ils auraient ajouté : Nous espérons encore, et nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi? parce qu'il y avait deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps.

I. Erreur par rapport au fond. Ils espéraient que Jésus-Christ rétablirait le royaume temporel d'Israël; qu'il délivrerait les Juifs de la servitude où ils étaient réduits; qu'il remettrait toute la nation dans la gloire et dans l'éclat où ils avaient été; qu'il les comblerait de prospérités, et les rendrait puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avaient conçu, et ce qu'ils s'étaient promis de lui. Or, en cela, leur espérance était une espérance mondaine et toute terrestre : espérance qui n'avait point Dieu pour objet, qui ne s'élevait point au-dessus de l'homme, qui n'allait point au solide bonheur; mais qui s'attachait à des biens périssables, au lieu de chercher, avant toutes choses, le royaume de Dieu et sa justice. Espérance qui tenait encore du judaïsme, et n'avait rien de la loi de

grâce. De sorte qu'ils étaient par là semblables à ces Israélites qui avaient soupiré après les oignons d'Egypte, qui avaient méprisé la manne du ciel, et s'étaient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparait dans le désert. Espérance qui les rendait tout charnels, comme ces anciens Juifs au goût desquels Dieu s'était accommodé, ne leur promettant que la fertilité de leurs moissons, que l'abondance du blé et du vin, que la défaite de leurs ennemis, en un mot, que des avantages humains. Mais, par-dessus tout, espérance fausse et erronée: car Jésus-Christ leur avait fait expressément entendre que son royaume ne serait pas de ce monde. Il devait les délivrer, mais de leurs péchés, et non point de la servitude des hommes. Il ne s'était point engagé à les rendre heureux dans la vie, puisqu'au contraire il leur avait dit: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* (*Matth.*, XXVI). Bien loin de leur promettre des prospérités sur la terre, il ne leur avait annoncé que des souffrances. En quoi donc consistait leur erreur? en ce qu'ils confondaient les choses, interprétant d'un royaume temporel et visible ce qui n'était vrai que d'un royaume spirituel et intérieur, et ne comprenant pas la nature des biens que la venue de Jésus-Christ et sa mission leur devait procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive souvent à nous-mêmes? Nous espérons en Dieu; mais si nous nous consultons bien, et si nous démêlons bien les vrais sentiments de notre cœur, nous trouverons que nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie, que dans la vue d'une fortune passagère, que dans la vue de mille choses que nous attendons de lui, mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu; mais nous ne l'espérons pas lui-même, ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout; et loin d'espérer en lui de la sorte, nous le faisons servir indignement à nos espérances mondaines, n'espérant en lui que pour satisfaire nos désirs corrompus, et pour venir à bout de nos plus injustes préventions.

De là vient que, quand nous voyons ces espérances frustrées, nous commençons à perdre confiance en Dieu, et que nous disons comme les disciples d'Emmaüs: *Nous espérions.* J'espérais que, servant Dieu avec quelque fidélité, il aurait soin de moi, qu'il m'assisterait, qu'il me protégerait, qu'il me délivrerait de la persécution de mes ennemis. J'espérais qu'ayant recours à lui, il écouterait mes prières, il seconderait mes desseins, il bénirait mes entreprises: mais rien de tout cela; et, après tant de vœux, je me trouve encore dans le même état; au lieu de dire: J'espérais que, m'attachant à Dieu, je recevrais de lui de puissants secours pour opérer mon salut et pour acquérir les vertus; j'espérais, ou qu'il écarterait de moi les tentations qui m'attaquent, ou qu'il m'aiderait à les surmonter (espérances solides, espérances infaillibles, puisqu'elles sont fondées sur la parole de Jésus-Christ); au lieu, dis-je, de parler ainsi, on tient dans le secret du cœur un langage tout contraire: j'espérais qu'en prenant le parti de la piété, je passerais mes jours tranquilles et à couvert des orages du siècle; j'espérais y avoir plus de douceurs et plus d'agréments. *Nous espérions*, marque donc que nous n'espérons plus: et pourquoi? parce que nous espérions mal, c'est-à-dire que nous n'avions qu'une espérance trompeuse et mal conçue.

Non, mes frères, dit saint Augustin, qu'aucun de nous ne se promette une félicité temporelle, parce qu'il est chrétien. Jésus-Christ ne nous a point admis parmi ses disciples à cette condition. Quand un soldat s'enrôle dans une milice, on ne lui dit point qu'il vivra bien à son aise, qu'il sera bien traité, bien logé, bien couché. Mais on l'avertit qu'il faut agir, fatiguer, s'exposer; et, comme il s'y attend, il n'est point étonné des marches pénibles qu'on lui fait faire, ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ: ce divin conquérant des âmes nous a enrôlés dans sa sainte milice, non pas pour amasser des richesses, non pas pour parvenir à de hauts rangs, ni pour être grands selon le monde, non pas pour jouir de toutes nos commodités, mais pour nous sanctifier, mais pour détruire dans nous le péché, mais pour combattre nos vices et nos passions, mais pour avoir part à ses souffrances et à ses humiliations. Il est vrai qu'il nous a en même temps promis un bonheur et une récompense; mais ce bonheur et cette récompense, non plus que son royaume, ne sont pas de ce monde. Voilà ce qu'il nous a cent fois répété dans son Evangile, et sur quoi nous avons dû compter. Par conséquent, quoi que nous ayons à soutenir de fâcheux selon la nature et dans la vie présente, nous n'en devons point être surpris ni déconcertés, et c'est même ce qui doit donner à notre espérance un nouvel accroissement et un nouveau degré de fermeté.

II. Une autre erreur des deux disciples fut à l'égard du temps. Le Fils de Dieu leur avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour; ce troisième jour n'était pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience: *Nous voici*, disent-ils, *au troisième jour que toutes ces choses sont arrivées, sans que nous ayons rien vu* (*Luc.*, XXIV). Ce n'est pas, ajoutent-ils, que quelques femmes n'aient été avant le jour au sépulcre, et qu'elles ne nous aient rapporté que le corps n'y était plus. Quelques-uns de nous y sont aussi allés et ont en effet trouvé les choses comme les femmes les y avaient dites. Tout cela devait relever leur espérance, et les conforter; mais leur empressement l'emporte sur tout cela, et, au lieu d'attendre en paix et avec persévérance, ils s'inquiètent et se découragent.

Telle est encore la disposition de la plupart des chrétiens. Nous espérons en Dieu; mais nous ne savons ce que c'est que d'attendre avec tranquillité et en repos l'accomplissement des promesses de Dieu. Nous vou-

lons que Dieu nous exauce tout d'un coup. Nous nous lassons de lui demander si souvent et si longtemps, et le moindre délai nous rebute: comme si la persévérance n'était pas une condition nécessaire de la prière pour obtenir les grâces du ciel; comme si ces grâces divines ne valaient pas bien celles que nous attendons de la part du monde, et que nous sommes si constants à poursuivre et à rechercher; comme si Dieu n'était pas le maître de ses dons, et que ce ne fût pas à lui de juger en quel temps et en quelles conjonctures il est à propos de les répandre sur nous.

Confions-nous en la bonté de notre Dieu, et laissons agir sa providence, sans entreprendre de lui prescrire aucun terme. S'il tarde à nous répondre, demeurons en patience, et réprimons les mouvements précipités de notre cœur. Voilà le grand principe, et en quoi nous devons au moins imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années que nous lui demandons telle grâce, et que nous ne l'avons pu encore obtenir; mais lui-même, combien y a-t-il d'années qu'il nous sollicite, qu'il nous appelle, qu'il nous presse intérieurement de renoncer à cette passion, de lui sacrifier cette inclination, de nous défaire de cette habitude, de changer de vie, et de travailler à une sainte réformation de nos mœurs? Combien de fois s'est-il fait entendre là-dessus au fond de notre âme, et combien de fois nous a-t-il fait entendre la voix et les exhortations de ses ministres? Lui avons-nous accordé ce qu'il voulait de nous? n'avons-nous point différé? ne différons-nous pas tous les jours? et néanmoins se rebute-t-il? cesse-t-il ses poursuites? nous abandonne-t-il à nous-mêmes? ne devrait-il pas être plus fatigué de nos retardements, que nous des siens? Car, enfin, les siens ne tendent, selon les vues de sa sagesse, qu'à notre bien et à notre salut; mais les nôtres, par une obstination opiniâtre et presque insurmontable, ne vont qu'à le déshonorer et à nous perdre. Réglons-nous sur ce modèle. Soyons patients envers Dieu comme il l'est envers nous. Dès que nous persévérerons, il n'y a rien que nous ne puissions espérer de sa miséricorde.

§ III. *Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples.*

De l'affaiblissement de la foi et de l'espérance suit enfin le relâchement de la charité. Ces deux disciples avaient aimé Jésus-Christ; c'était à eux, comme aux autres, que cet homme Dieu avait dit : *Mon Père vous aime parce que vous m'aimez* (*Joan.*, XVI). Ils avaient dans les rencontres montré du zèle pour ce Dieu sauveur; mais ce zèle, autrefois si ardent, paraissait tout refroidi. Ils étaient tristes : cette tristesse n'était qu'un dégoût qui leur avait pris de son service, qu'un chagrin secret de s'être engagés à le suivre, qu'une sécheresse de cœur, qu'un abattement d'esprit; et rien de plus opposé qu'une pareille désolation à la ferveur de l'amour de Dieu et de la piété chrétienne. Etat malheureux, quand on ne prend pas soin de s'en relever, et qu'on ne fait nul effort pour cela. L'on y succombe lâchement, et l'on quitte tout. Etat dangereux pour les âmes faibles et peu expérimentées dans les choses de Dieu : c'est la tentation la plus commune et la plus forte dont se sert le démon pour attaquer les personnes qui commencent à marcher dans la voie du salut, et pour les renverser. Etat pénible pour une âme fidèle qui veut s'y soutenir; mais aussi état d'un très-grand mérite pour elle, lorsque, l'envisageant comme une épreuve, et s'estimant heureuse d'avoir cette occasion de marquer à Dieu son attachement inviolable, elle porte avec courage toutes les aridités, tous les ennuis, et avance toujours du même pas et avec la même résolution.

Comment le Fils de Dieu ranime-t-il ses disciples affligés et tout abattus? Comment rallume-t-il dans leur cœur le feu de son amour? en trois manières, et par trois moyens.

I. Par ses discours. Il se joint à eux, il se mêle dans leur conversation, il s'accommode à leur disposition présente, il se fait voyageur comme eux, et marche au milieu d'eux; il leur parle, il les interroge, il leur répond. Cependant sa grâce agit secrètement; il s'insinue peu à peu dans leurs esprits. Autant de paroles qu'il prononce, ce sont autant de traits enflammés qui les touchent, qui les percent, qui les brûlent d'une ardeur toute nouvelle. C'est ce qu'ils témoignèrent bien dans la suite, quand ils vinrent à le reconnaître : *Que ne sentions-nous pas*, se disaient-ils l'un à l'autre? *et dans quels transports étions-nous pendant qu'il nous entretenait* (*Luc.*, XXIV)? Ainsi se vérifia ce qu'avait dit à Dieu le prophète royal : *Votre parole, Seigneur, est une parole de feu, et du feu le plus vif et le plus pénétrant* (*Ps.* CXVIII). Ainsi ces deux disciples éprouvèrent-ils par avance ce que tous les saints, depuis eux, ont éprouvé, et ce que nous a si bien marqué l'un des hommes les plus versés dans la vie intérieure (*Gerson*), lorsqu'il nous représente les douceurs que goûte une âme en s'entretenant avec Dieu. Il n'y point de peine si amère qui ne s'adoucisse dans ces communications divines, ni d'ennui qui n'y trouve son soulagement et sa consolation.

II. Par la pratique des bonnes œuvres. Quand ils sont arrivés au bourg d'Emmaüs, Jésus-Christ fait semblant de vouloir passer outre, et aller plus loin, et par là il leur présente une occasion d'exercer envers lui l'hospitalité. Ils l'exercent en effet : ils le pressent de demeurer avec eux; ils lui remontrent qu'il est déjà tard, et que le jour commence à tomber. Parce qu'il ne se rend pas d'abord, ils lui font de nouvelles instances, et ils vont même jusqu'à lui faire une espèce de violence, tant ils souhaitent de le retenir. Il ne s'était pas encore fait connaître à eux; ils ne le regardaient que comme un voyageur, et ce ne fut pas sans une providence particulière de cet Homme-Dieu, qui

voulait épurer leur charité, et qu'elle en devînt plus méritoire. Car, s'ils l'eussent connu pour leur maître, ce n'eût pas été proprement une charité de l'arrêter : leur seul intérêt les y eût portés. S'il se fût invité de lui-même, ou que sans nulle résistance il eût accepté leur première invitation, leur charité eût encore moins paru. Mais elle éclat toute entière dans l'empressement qu'ils lui témoignent, jusqu'à l'obliger, en quelque sorte malgré lui de rester. Aussi ne fut-elle pas sans récompense. Lorsqu'il marchait avec eux, remarque saint Grégoire, pape, et qu'il leur expliquait les divines Ecritures, ils ne purent découvrir qui il était ; mais dans le repas qu'ils lui avaient offert, et qu'ils firent ensemble, il se déclara enfin, et les combla de joie en se faisant reconnaître.

III. Par l'usage de la divine eucharistie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'est-à-dire, selon le langage de l'Ecriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jésus-Christ* (*Luc.*, XXIV). Ils le reconnurent, dis-je, dans cette sainte action ; et, en le reconnaissant, ils se souvinrent de l'amour qui l'avait engagé à instituer pour eux et pour tous les fidèles l'adorable sacrement de son corps. Ce souvenir les toucha, et réveilla dans leurs cœurs les sentiments d'un amour tendre et affectueux. Mais de plus ils sentirent dans leur âme les opérations salutaires de ce sacrement de vie et de ses admirables effets, dont le premier est le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jésus-Christ. Car il est certain que c'est surtout dans la communion que s'accomplit ce que disait le Sauveur du monde parlant de lui-même : *Je suis venu sur la terre pour y répandre le feu* (*Luc.*, XII). Son intention, et le principal dessein qu'il se propose en se donnant à nous dans le sacré mystère, est de nous embraser de son amour, d'entretenir dans nous le feu de son amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour . De là ce zèle et cette sainte précipitation des deux disciples, qui tout à coup se lèvent, retournent à Jérusalem, annoncent aux autres disciples la résurrection de leur maître, protestent hautement qu'ils l'ont vu eux-mêmes, et sont prêts, au péril de leur vie, d'en rendre partout témoignage. Or, ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Pourquoi y a-t-il parmi nous tant de chrétiens lâches, tièdes et indifférents, n'ayant nul goût pour le service de Dieu, et ne s'affectionnant à aucun exercice de religion ? En voici les trois raisons les plus communes.

1. De quoi s'entretient-on communément, de quoi parle-t-on ? Nos conversations ont-elles ce caractère que demandait saint Paul : c'est-à-dire ressentent-elles la piété ? montrent-elles que nous sommes chrétiens ? A nous entendre raisonner et discourir pendant les heures entières, pourrait-on distinguer quelle foi nous professons ? sont-elles, encore une fois, ces conversations mondaines, telles que les voulait l'Apôtre, quand il disait aux premiers chrétiens : Qu'on n'entende point entre vous des paroles libres et capables de blesser les oreilles chastes ; car ces sortes de discours ne conviennent point à la sainteté de votre vocation ; mais que vos paroles soient des paroles d'actions de grâces. Comme si l'Apôtre leur eût dit : entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des grâces que vous avez reçues de Dieu, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés : car voilà de quoi doivent parler les saints. Est-ce ainsi que l'on converse dans le monde ? est-ce sur cela que roulent ces longs et fréquents discours où l'on consume les journées , et où l'on perd le temps ? Encore, si l'on n'y perdait que le temps, mais on y offense le prochain par des railleries piquantes, par des médisances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies ; mais du moins on s'y dissipe, et l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines et toutes profanes, de mille bagatelles, et de mille maximes d'autant plus contraires à la religion et au culte de Dieu, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siècle.

Après cela, faut-il s'étonner si nous vivons dans une si grande indifférence et une si grande froideur pour Dieu ? Comment l'aimerions-nous de cet amour sensible qu'ont eu les saints, quand on ne pense jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces sortes d'entretiens, comme ennuyeux et importuns. Il y aurait bien plus lieu d'être surpris que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister et ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, et raniment les âmes les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur où Dieu, par une juste punition, permet que nous tombions, au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allons au remède, cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu ; formons de saintes liaisons avec les personnes que nous savons être les plus attachées à Dieu, et plus disposées à nous parler de Dieu ; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu, et alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs, et nous nous écrierons comme eux : De quelle ardeur mon âme est-elle embrasée ! C'est par là que l'esprit de Dieu se communique ; c'est par là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses Confessions, fut intérieurement ému et changé. De l'abondance du cœur la bouche parle, et, à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe, et sur quoi il s'explique.

2. Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les

bonnes œuvres du christianisme, et propres de la condition où l'on est engagé. Car, de même que la foi est morte sans les œuvres, et que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'âme de la foi, de même la charité séparée des œuvres s'amortit, et c'est une illusion de croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment; et, comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matière, et qu'il lui en faut sans cesse fournir, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, et qu'on la laisse oisive, et dépourvue de saintes pratiques, elle se ralentit, et perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnes, qu'ils voudraient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont; mais comment en auraient-ils, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter? Qu'ils s'adonnent selon que leur état le permet, aux œuvres de la miséricorde chrétienne; qu'ils soulagent les pauvres, qu'ils consolent les malades, qu'ils visitent les prisonniers, qu'ils soient bienfaisants envers tout le monde, et ils verront si Dieu, touché de leurs aumônes, et de leurs soins officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles lumières qui les éclaireront, et dans leur cœur de nouvelles grâces qui les retireront de l'assoupissement où ils étaient. Mais en vain espérons-nous de telles faveurs de la part de Dieu, tandis que nous mènerons une vie paresseuse et inutile, tandis que nous aurons un cœur dur et insensible aux misères d'autrui, tandis que nous manquerons aux devoirs les plus essentiels de la société humaine.

3. Enfin, on n'approche point assez du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table : et c'est la dernière cause du refroidissement de la piété et de la charité dans les âmes. Ce divin sacrement est le pain qui doit réparer nos forces et nous soutenir; c'est le remède qui doit guérir nos maladies spirituelles et nous rétablir; c'est la source de toutes les grâces, et par conséquent de la dévotion. Pourquoi les premiers chrétiens étaient-ils si fervents, et d'où leur venait cette intrépidité, cette joie même et cette allégresse avec laquelle ils couraient au martyre et versaient leur sang pour Dieu? c'est qu'ils avaient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siècles, ce fréquent usage de la communion a été négligé. Par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a prévalu dans le monde, et plus l'iniquité s'est accrue, plus la charité s'est relâchée. Il n'y a rien en cette triste décadence que de très-naturel. Si vous refusez au corps les viandes dont il se nourrit, faute de soutien, il n'a plus de vigueur, et tombe dans une mortelle défaillance, et, dès que vous ôtez à l'âme cette viande céleste que Jésus-Christ lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la sorte, toute sèche et tout aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On se contente de communier une fois dans l'année; du moins on pense en avoir beaucoup fait si l'on ajoute à cette communion pascale quelques autres communions très-rares et en très-petit nombre. On est bien aise d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'autel du Seigneur, et l'on porte même l'illusion jusqu'à s'en faire un mérite et une vertu. De là dans l'Eglise de Dieu cette désolation presque universelle que nous déplorons, et qui est en effet si déplorable.

Profitons de l'exemple des deux disciples, en qui la présence du Fils de Dieu produisit de si heureux changements. Prions ce Dieu sauveur qu'il nous ressuscite avec lui, en ressuscitant notre foi, notre espérance, notre charité : car c'est en cela que consiste présentement notre résurrection selon l'esprit; et c'est cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette résurrection glorieuse selon le corps, laquelle doit être la consommation de la béatitude éternelle des élus. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION IV.

POUR L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT-SACREMENT.

I. Entrons dans l'esprit de l'Eglise, et comprenons bien ce qu'elle se propose dans la fête du Saint-Sacrement. Elle veut rendre au corps de Jésus-Christ un culte particulier, et c'est aussi la fin que nous devons nous-mêmes avoir en vue dans cette grande solennité. Appliquons-nous sérieusement et saintement aux moyens que nous fournit pour cela notre religion. Car rien ne nous doit être plus vénérable que le corps de Jésus-Christ, de quelque manière que nous le considérions : soit par rapport à lui-même, puisqu'il est uni au Verbe divin; soit par rapport à nous, puisqu'il est la victime de notre salut, et qu'il doit être jusqu'à la fin des siècles la nourriture de nos âmes.

II. Nous avons une obligation de l'honorer, d'autant plus étroite, qu'outre les traitements indignes qu'il reçut pour nous dans sa passion, il en reçoit encore tous les jours de plus humiliants dans l'eucharistie, par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprenons donc bien que le dessein de l'Eglise, dans cette octave, est de faire à Jésus-Christ une réparation publique de tous ces outrages; et concevons en même temps que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important, puisque, ayant eu le malheur d'être du nombre de ces âmes infidèles qui ont souvent abusé de l'adorable eucharistie, nous devons nous reconnaître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du corps du Seigneur.

III. Les hérétiques et les mauvais catholiques, quoique par différentes impiétés, déshonorent ce sacré corps dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux, et par conséquent où il devrait être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zèle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au corps de Jésus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux

dont nous avons été spécialement les auteurs et que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle est la disposition où il faut que nous soyons, c'est-à-dire que nous devons être dans une disposition de pénitence et de zèle pour rendre au corps de Jésus-Christ tout l'honneur que nous lui avons refusé jusqu'à présent, et qui lui était dû par tant de titres. Pensée solide et touchante; pensée qui répond parfaitement aux vues de l'Eglise, et qui nous doit être toujours présente, si nous voulons célébrer cette fête en esprit et en vérité.

IV. Cependant il ne suffit pas que nous ayons ce zèle en général, mais, pour en venir à la pratique et aux réparations particulières que Jésus-Christ attend de nous, elles se réduisent à deux chefs : l'un, qui regarde l'eucharistie comme sacrement; l'autre, qui la regarde comme sacrifice : le premier, fondé sur le mauvais usage que nous avons fait de la communion ; le second, sur la manière peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois assisté au sacrifice de la messe. Car c'est à ce sacrifice et à ce sacrement que se rapportent tous les péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers le corps de Jésus-Christ; et, par une miséricorde infinie de Dieu, c'est dans ce même sacrement et ce même sacrifice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions nous imaginer ne serait, ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le corps de Jésus-Christ, par où nous l'avons si longtemps peut-être et si souvent profané.

§ 1. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine eucharistie, considérée comme sacrement.*

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacriléges, lorsque, emportés par le torrent du monde, nous vivions dans le désordre de nos passions; approchant des sacrements dans l'état d'une conscience déréglée, et avec de secrètes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi pour notre condamnation, lui qui voulait être notre vie? Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches, c'est-à-dire de tant de communions faites avec négligence et sans préparation. Communions tièdes, auxquelles nous n'avons apporté qu'un esprit dissipé, qu'un cœur froid et indifférent : communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous, parce qu'elles n'avaient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes : communions en vertu desquelles nous n'avons été ni plus réguliers, ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter sur de telles communions, et avons-nous pu nous en faire un mérite auprès de Jésus-Christ? Enfin souvenons-nous de ces éloignements de la communion où nous nous sommes entretenus, et qui ont été si injurieux à Jésus-Christ, quand, par indévotion, par insensibilité, par un attachement opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort pour surmonter les obstacles qui nous empêchaient de communier. N'était-ce pas mépriser ouvertement le corps de notre Dieu, quoique d'ailleurs l'esprit d'erreur, pour justifier notre conduite, nous suggérât assez de prétextes, surtout celui d'un faux respect, qui ne servait qu'à nous endurcir davantage dans nos déréglements?

II. Il s'agit de faire à Jésus-Christ une réparation authentique de tout cela, et nous ne le pouvons que par la communion même. Car, suivant trois belles maximes de saint Chrysostome, la communion sacrilége ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche que par des communions ferventes; et les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin sacrement, accompagnée de toutes les dispositions requises. Il faut donc que désormais notre plus grand désir soit d'en approcher, notre plus grand soin de nous y préparer, et notre plus grande douleur de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, et que l'un des motifs qui nous y engagent, soit de réparer toutes nos profanations et toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen et au jugement d'un directeur. Quand nous nous le serons ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût et nous y deviendrons plus fidèles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la sainte table, sans avoir pris quelque temps pour rentrer dans l'intérieur de son âme, sans avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action, sans s'y être disposé par quelque œuvre de charité et de pénitence. L'intérêt de Jésus-Christ, dont nous nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. Mais, de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvements du cœur, contraires en apparence, mais en effet d'un merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement soit toujours comme le contrepoids du désir que nous avons de communier; et que la confiance et l'amour soient toujours soutenus de l'humilité et du respect. Voilà

en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais, pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dans cette octave, que nous n'ayons fait auparavant à Jésus-Christ amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eues à essuyer de nous ; et que, dans ce dessein, nous ne nous soyons prosternés devant son autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à son père, contrits et pénitents, la tête baissée, et n'osant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Disons-lui, dans les mêmes sentiments de douleur et de confusion que ce fils ingrat et rebelle, mais enfin suppliant et soumis : Ah ! Seigneur, puis-je encore paraître en votre présence, et par quel prodige de votre infinie bonté souffrez-vous à vos pieds une âme criminelle, et lui permettez-vous d'approcher de votre sanctuaire ? J'ai péché, mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous ! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puisque je ne pouvais pécher contre vous sans pécher contre votre Père, contre votre divin Esprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel qui s'intéressent à votre gloire. J'ai péché contre vous, et n'est-ce pas directement à vous que je me suis attaqué en déshonorant votre corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devais, en le profanant ? Mais surtout, Seigneur, j'ai péché devant vous, sous vos yeux, à votre autel, à votre table.

V. Ajoutons : Dans le repentir qui me touche et le regret que me cause la vue de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu ! que vous me mettiez encore au nombre de vos fidèles adorateurs. Je ne suis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfants, ni que dans votre sacré banquet vous me communiquiez les mêmes grâces, et me fassiez part des mêmes faveurs qu'à tant d'âmes pures et ferventes. Je ne le méritai jamais ; jamais il n'y eut rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens si doux, si tendres, si intimes, et même si familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre royaume plusieurs places, et, au même autel, vous parlez et vous agissez différemment. Si cette différence n'est pas sensible aux yeux, elle l'est au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu, j'y consens, traitez-moi comme un esclave, et le dernier de vos esclaves. Mais souvenez-vous aussi que, tout méprisable et tout vil qu'est un esclave, le maître lui accorde le pain nécessaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je cherche auprès de vous. De quelque manière que vous vous comportiez du reste envers moi, je m'estimerai toujours heureux, et je regarderai comme un avantage inestimable, si vous daignez m'admettre à la participation de votre corps et de votre sang. Qu'oserais-je prétendre au delà, et, si même je ne savais combien vous êtes libéral et bienfaisant, oserais-je me flatter d'un tel retour de votre part, et concevoir en votre miséricorde une telle confiance ?

VI. Disons encore : Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi ! que ne puis-je autant relever votre culte que je l'ai profané et avili ! que ne puis-je le répandre par toute la terre, et vous faire connaître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers ! Que dis-je, Seigneur ? c'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connaître, et si, dans la vive connaissance de vos grandeurs et de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, et à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidèles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir, et à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou je veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puisse aussi, comme eux, l'éprouver au fond de mon âme et le sentir.

N'en doutons point : Dieu écoutera cette prière. Il nous traitera de même que le père du prodigue traita son fils, dès qu'il le vit humilié devant lui et repentant. Il nous embrassera, il nous fera asseoir à son festin, il se réjouira de notre retour avec ses anges et ses élus. Nous aurons part à cette joie ; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, souvent même de la plus douce consolation. L'Eglise en sera édifiée : et voilà d'abord comme nous entrerons dans ses vues, et nous accomplirons le dessein qu'elle s'est proposé.

§ II. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine eucharistie, considérée comme sacrifice.*

I. Après avoir considéré la divine eucharistie comme sacrement, nous la devons considérer comme sacrifice. Sacrifice véritable, puisque c'est dans cet adorable mystère et par cet adorable mystère que la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ sont présentés à Dieu en qualité de victimes : et c'est en ce même sens que saint Augustin appelle l'eucharistie la victime sainte et le sacrifice du Médiateur. Sacrifice d'une valeur inestimable et d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui y est offert, et le même Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres et que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grâce où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, et celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disait à son Père, du sang des animaux : Il vous fallait une hostie et plus pure et plus noble, c'est moi-même ; ainsi, moi-même je suis venu, et moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jésus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion ; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les grâces et tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il

s'y fait la même oblation. Sacrifice universel et perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde; perpétuel, pour tous les temps jusqu'à la fin des siècles. Sacrifice de louange, qui honore Dieu de la manière la plus parfaite dont il puisse être honoré; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu et ses dons les plus précieux; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, et qui apaise sa colère; d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, et communique pour cela sa vertu aux vivants et aux morts. Voilà ce que nous appelons dans l'Église catholique le sacrifice de la messe.

II. Or, par rapport à ce sacrifice, combien est-on coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal? En n'y assistant pas : tant de chrétiens et de catholiques font profession d'en reconnaître la vérité, la sainteté, la dignité, et cependant n'y assistent presque jamais. Plusieurs n'y assistent pas même aux jours ordonnés par l'Eglise, et s'en dispensent pour la plus légère incommodité. Mais du moins est-il rien de plus commun dans le monde que de voir des personnes se faire une habitude de n'entendre jamais la messe aux jours non commandés : comme s'ils n'avaient ces jours-là nul devoir de religion à remplir; comme s'ils étaient moins catholiques, ou qu'ils dussent moins honorer Dieu; comme si Jésus-Christ avait moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un sacrifice où ce Dieu sauveur s'immole pour nous, où il agit si efficacement pour nous auprès de son Père, et où il verse si libéralement sur nous ses grâces.

III. Telle est néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, et souvent sans nulle affaire, une molle oisiveté les arrête. Telle est surtout la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais temps, quelques pas qu'il leur en coûterait, quelques moments qu'il y aurait à retrancher de leur sommeil, le soin de s'ajuster et de se parer : en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Église a beau faire donner le signal pour appeler les fidèles : les temples sont déserts, et le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'était le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendrait bientôt. Si c'était le signal d'une heure marquée pour paraître devant un roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y serait attentif, et l'on ne manquerait pas de diligence. Mais, dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, et en particulier de la messe, on n'y pense pas, et tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité, n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, et n'est-ce pas ainsi qu'en jugerait un idolâtre, s'il en était témoin?

IV. D'autres sont plus assidus au sacrifice de la messe : ils y assistent; mais ils n'en sont guère moins criminels, parce qu'ils y assistent mal. Rappelons dans notre mémoire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout occupés des pensées du monde, et n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme volage et sans retenue a-t-elle fait de ce sacrifice le sujet de ses scandales : y tenant des postures indécentes, y parlant et s'y entretenant avec la même liberté que dans une assemblée toute mondaine, y satisfaisant sa vanité et son amour-propre par un pompeux étalage de son luxe et de ses parures, y servant peut-être et y voulant servir d'objet à la passion d'autrui? C'est l'usage du monde, je dis du monde impie et libertin, dont on suit les pernicieuses maximes; mais en même temps c'est le sacrifice du vrai Dieu, le sacrifice du corps de Jésus-Christ que l'on profane. Quoi donc! le corps de Jésus-Christ est sacrifié pour nous sur l'autel, et nous lui insultons en quelque sorte par nos impiétés! Nous devons honorer ce corps vénérable partout où il est présent, mais encore plus dans les sacrés mystères où il achève de consommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces désordres, quel remède et quelle réparation? comme les contraires se guérissent et se réparent par leurs contraires, après avoir conçu un repentir sincère du passé, et l'avoir témoigné à Dieu, voici les promesses que nous devons lui faire pour l'avenir, et les résolutions où nous devons nous confirmer pendant cette octave. Elles se réduisent à quatre.

1. D'assister tous les jours au sacrifice de la messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement, et de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais, dit-on, je n'ai pas le temps : si vous le voulez bien, le temps ne vous manquera pas. Des personnes plus occupés que vous le savent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, et voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires, si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long et que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion et que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime; mais il est vrai aussi que bien des infirmités dont on se prévaut ne sont que de vains prétextes, parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité combien faites-vous d'autres choses plus difficiles? mais c'est une gêne et une peine : je le veux, et c'est justement par là que vous vous en ferez une pénitence, et que ce sera pour vous devant Dieu une espèce de réparation. Etrange mollesse que celle de la plupart des femmes du siècle! elles ont auprès d'elles dans un quartier plusieurs églises, où elles peuvent en un moment se transporter, et elles ne daignent pas pour cela sortir de leur maison.

2. D'assister au sacrifice de la messe, non-seulement avec assiduité, mais avec revé-

rence, avec attention, avec dévotion. Avec révérence, pour réparer tant d'immodesties commises durant cet adorable sacrifice. Avec attention, pour réparer tant de dissipations volontaires et de pensées inutiles, peut-être criminelles, où l'on s'est arrêté pendant ce même sacrifice. Avec dévotion, pour réparer tant de lâcheté, tant de froideur et d'indifférence qu'on a apporté à ce sacrifice. Révérence, soit par rapport à l'habillement, qui ne doit être ni trop négligé ni trop orné (car on tombe sur cela en deux excès condamnables); soit par rapport à la vue, qui doit être communément, ou abaissée vers la terre, ou appliquée sur un livre de prières, ou attachée à l'autel; soit par rapport à la contenance, qui doit toujours être décente, humble, sortable à l'état et aux sentiments d'une âme suppliante. Attention qui recueille l'esprit, qui en bannisse toutes les idées et toutes les affaires du monde, qui le rappelle de ses égarements et de ses évagations dès qu'il commence à s'en apercevoir, qui l'applique aux cérémonies et aux différentes parties du sacrifice, qui le porte continuellement à Dieu, ou pour honorer sa souveraine majesté, ou pour implorer sa miséricorde, et lui rendre des actions de grâces. Dévotion, laquelle excite sans cesse le cœur à de tendres et de pieuses affections, aux actes de toutes les vertus. Il y aura des soins pour cela à prendre, il y aura des obstacles à vaincre, des respects humains à surmonter. Il faudra mortifier la curiosité naturelle, qui nous fait observer tout ce qui se passe autour de nous. Il faudra captiver le corps, en le tenant dans une situation qui le contraint et qui l'incommode. Il faudra réprimer sa langue et l'envie de parler, en se condamnant à un silence inviolable. Il faudra, pour s'éloigner de l'occasion et de la tentation, se retirer de certains lieux, de certaines places, de certaines personnes. Il faudra éviter certaines messes, qui sont comme les rendez-vous d'un certain monde, et où l'on cherchait auparavant à se faire voir et à se distinguer. Des gens viendront vous aborder et vous saluer, ils resteront auprès de vous, ils voudront lier entretien avec vous, et il faudra ne leur point répondre, ou ne le faire qu'en peu de paroles, et couper tout à coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris, en riront-ils, et il faudra les laisser dans leur surprise, et ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela, tous ces soins que vous prendrez, toutes ces victoires que vous remporterez, seront autant de satisfactions que Dieu acceptera, et dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes qui vous rendent également redevable, soit à sa justice, puisque ce sont de vrais péchés; soit à sa suprême grandeur, puisqu'elles regardent le mystère même où vous devez plus la reconnaître, et où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3. D'offrir avec le prêtre le sacrifice de la messe toutes les fois que nous y assisterons; de l'offrir en esprit de pénitence, pour tous les péchés du monde, et en particulier pour les nôtres, mais surtout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidèle peut et doit s'unir ainsi au prêtre, en assistant à la messe pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres, quoique d'une manière différente. Et, comme ce sacrifice est le même que celui qui s'accomplit sur la croix, et qui y fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vues que nous devons avoir en l'offrant est d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre conscience nous reproche, et d'acquitter par une offrande si sainte et d'un si grand prix toutes les dettes dont nous nous sentons chargés. Mais, entre les autres péchés, nous pouvons nous proposer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, et, par là, nous tirerons de ce qui a été le sujet et l'occasion du mal, le moyen le plus efficace et le remède le plus puissant pour le guérir.

4. De communier spirituellement à chaque messe, et de participer ainsi au sacrifice, témoignant à ce Dieu sauveur, caché sous les apparences du pain et du vin, un désir sincère de le recevoir réellement et en effet, tâchant de se mettre dans les mêmes dispositions que si l'on approchait de la sainte table, et de concevoir les mêmes sentiments. Saint Augustin disait: Croyez, et votre foi sera une espèce de communion qui honorera Jésus-Christ, qui l'attirera dans vous, qui vous rendra participant de ses mérites: et que sera-ce quand à cette foi nous ajouterons l'humilité, la reconnaissance, l'amour, tout ce qui compose cet exercice que nous appelons communion spirituelle?

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours spécialement consacrés à l'honneur du plus auguste de tous les sacrements et du plus grand de tous les sacrifices. Voilà sur quoi nous devons prendre de justes mesures, et former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'est avec Jésus-Christ même que nous en pouvons conférer au pied de son autel; c'est avec lui que nous pouvons traiter de la manière dont il doit être satisfait, et dont il le veut être. Car, à quel autre m'adresserais-je, Seigneur, et qui peut mieux m'éclairer que vous, m'instruire que vous, me faire connaître ce que vous voulez de moi, et me donner les secours nécessaires pour en soutenir la pratique? Je viens donc à vous avec confiance, et j'ose me promettre que vous serez touché du dessein qui m'y amène, et de la droiture de mon cœur, aussi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes résolutions, vous les voyez; car c'est vous-même qui me les avez inspirées. N'est-ce pas encore assez, et demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations? Parlez; que voulez-vous que je fasse? Je n'en ferai jamais trop, et il n'y a rien à quoi je ne me sente disposé. Daignez seulement seconder les désirs de

mon âme, daignez les agréer. Hélas! Seigneur, ma faiblesse est telle, que je ne puis guère vous offrir autre chose que des désirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puisque je puis vous offrir vous-même à vous-même ; puisque je puis vous offrir votre corps, votre sang, toute votre adorable personne. Vous ne refuserez point ce sacrifice; et, par les mérites infinis de ce sacrifice, j'obtiendrai la grâce de l'honorer toujours et d'en profiter.

INSTRUCTION V.

POUR L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

Cette fête, dans son institution et dans le dessein de l'Eglise, comprend trois choses, auxquelles le jour de l'Assomption est particulièrement consacré; savoir : la mort de la sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, et le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modèle d'une mort précieuse devant Dieu ; sa gloire, que nous devons envisager, pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élus de Dieu; et le culte que lui rend l'Eglise, qui doit nous servir de règle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire pour l'honorer saintement et utilement en qualité de mère de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette octave. Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des saints; apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des saints; apprendre de la pratique et de l'usage de l'Eglise envers Marie, à avoir une dévotion pure et solide pour celle qui a été la mère du saint des saints. Ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous, et par où nous reconnaîtrons si nous célébrons cette fête en esprit et en vérité.

§ I. *Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des saints.*

I. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe, et puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue et précédée d'une bonne vie, est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de là que toute notre application doit donc être à amasser ce trésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu notre mort, et la rendre heureuse. Et en effet tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires), ce sont les seuls biens qui nous resteront, et que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers, et qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérite pour la mort, voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez, et vous vous troublez du soin de plusieurs choses : cependant il n'y en a qu'une de nécessaire* (*Luc.*, X).

II. La mort de la sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les grâces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces grâces est que la sainte Vierge, en mourant n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Ecriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les âmes justes sont dans la main de Dieu, et les douleurs de la mort ne les affligeront point* (*Sap.*, III). Or, cette grâce fut donnée à Marie, et parce qu'elle était juste par excellence, et parce qu'elle était parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit saint Paul, est l'aiguillon de la mort : et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est particulièrement à la mort qu'il se fait sentir; et l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un et l'autre, si nous voulons participer au privilége de la Mère de Dieu, et mourir comme elle dans le calme et dans l'assurance. Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, et nous pourrons avec une humble confiance nous écrier : *O mort, où est ton aiguillon* (I *Cor.*, XV)? De même, détachons notre cœur de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer; par là nous nous épargnerons les amertumes de la mort : *Car la mort n'est amère*, selon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la jouissance des biens de ce monde* (*Eccles.*, XIV).

III. Mais ce qui a rendu par-dessus tout la mort de Marie précieuse devant Dieu, c'est la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle elle la reçut. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vues les plus pures de la foi, je veux dire comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils et à son Dieu, dont elle gémissait depuis si longtemps de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la désira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, et elle souhaita bien plus vivement que saint Paul, d'*être enfin dégagée des liens du corps pour vivre avec Jésus-Christ* (*Philip.*, I) : car ces paroles de l'Apôtre ne con-

vinrent jamais mieux à personne qu'à Marie. C'est de cette sorte que devraient mourir tous les vrais chrétiens ; mais, à la honte de la vraie religion, la plupart meurent comme des païens, qui n'ont ni foi ni espérance, ou du moins comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infiniment affaiblie, et presque entièrement étouffée par l'amour des biens visibles et présents. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer, par de fréquents désirs, à cette mort sainte après laquelle les justes et les amis de Dieu ont soupiré; et que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincèrement et de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre règne arrive pour nous* (*Matth.*, VI). Car il n'y a que la mort par où nous puissions parvenir au royaume de Dieu, et nous sommes incapables de faire à Dieu cette prière, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mère de Dieu.

§ II. *Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des saints.*

I. La sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, et c'est proprement ce que nous appelons son assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent? Dieu, en la couronnant, n'a-t-il en vue que sa maternité divine? reconnaissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jésus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jésus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles?

II. Importante leçon, qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire : car il est donc vrai, et, si nous ne l'avons pas assez bien compris jusqu'à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre; il est, dis-je, certain et indubitable que nous ne serons glorifiés dans le ciel qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, et que le monde même nous vende bien cher les avantages que nous y obtenons, cette règle n'est pas néanmoins si universelle, qu'elle n'ait ses exceptions; et nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes, et dans les premières places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, et sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étaient partagées et mesurées selon les services. Mais quel est ce serviteur fidèle qui entrera dans la joie du Seigneur, et que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux et des élus? C'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avait confié; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocence, ou qui aura réparé ses désordres passés, et satisfait à Dieu par la pénitence. Ce juste vigilant, appliqué, laborieux, qui, sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, et l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment, c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, et que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclus, c'est-à-dire que quiconque n'aurait pas ce fonds de richesses spirituelles et de bonnes œuvres, ne pourrait espérer d'y être admis; et cela par une loi si absolue et si générale, que la Mère de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

III. Cette vérité, en nous instruisant, doit en même temps nous confondre. Le monde, frappé d'un certain éclat qui nous environne et qui nous éblouit, nous honore peut-être et nous rend de faux témoignages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens et une grande fortune, autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit, habileté, savoir, tout cela nous attire de la part des hommes des respects et des adorations qui flattent notre vanité et qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous et que nous soyons des divinités. Mais, si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusqu'à perdre la foi, et qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées et pour nous faire rentrer dans notre néant? une seule pensée suffit : c'est que tout cela pris en soi-même ne nous donne pas devant Dieu le moindre degré de mérite, ni ne peut par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu; c'est que, bien loin que Dieu, dans le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant et les recueillant dans son royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra, au contraire, et ne les y élèvera qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection et de volonté à tout cela; c'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrâce de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu; et qu'en effet des millions d'autres, avec tout cela, et même avec des avantages encore plus éclatants, selon l'opinion humaine, ont été rejetés de Dieu, et seront à jamais l'objet de sa haine et de ses vengeances.

IV. Mais cette même vérité doit aussi nous consoler; et en est-il un sujet plus solide que cette réflexion : Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, et que c'est là l'unique voie qui conduit à cette souveraine béatitude? La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures et des événements peut bien faire les heureux du siècle et les malheureux, mais elle ne fait rien auprès de Dieu; et devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grâce, et qui est de répondre, selon mon

état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, et d'accomplir exactement ses saintes et adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches et les grands de la terre, je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale et inébranlable, c'est celle de Jésus-Christ : plus heureux mille fois et même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu et qui, dans leur condition, exécutent fidèlement les ordres de Dieu, puisque ce n'est qu'à ceux-là que Dieu destine une gloire immortelle.

V. Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont sanctifiée, et que Dieu aussi a singulièrement glorifiées dans cette sainte Mère, savoir : sa pureté, son humilité, sa charité. Son inviolable pureté a sanctifié son corps, sa profonde humilité a sanctifié son esprit, et son ardente charité a sanctifié son cœur. Or, cette pureté virginale est glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous sommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en poussière, Marie, par un privilége particulier de sa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que, par une prérogative extraordinaire de sa conception, elle avait été exempte de la corruption du péché. Cette humilité est glorifiée par le plus haut point d'élévation où puisse atteindre une créature auprès du trône de Dieu. Différence admirable qui se rencontre entre la gloire du monde et celle des élus du Seigneur. L'orgueil est pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, et la gloire du monde ne manque guère d'inspirer l'orgueil : mais la gloire des élus de Dieu n'est fondée que sur l'humilité, n'inspire que l'humilité, est d'un merveilleux accord avec l'humilité, en est même inséparable et ne peut subsister sans l'humilité. Enfin, cette charité ardente est glorifiée par la plus intime union avec Dieu et la plus parfaite possession de Dieu. Tant que Marie a vécu sur la terre, elle a toujours aimé Dieu et elle en a toujours été aimée; mais on peut dire du reste que son amour faisait en quelque sorte son martyre. Elle était, surtout depuis l'Ascension de Jésus-Christ, comme cette épouse des Cantiques, qui, saintement passionnée pour son Epoux, mais ne le voyant pas et ne le possédant pas selon toute l'étendue de ses désirs, le cherchait avec des empressements extrêmes et ne cessait point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendait est venu, et c'est celui de cette Assomption glorieuse qui la met en état de goûter éternellement la présence de son bien-aimé et de pouvoir, comme la même Epouse des Cantiques, s'écrier dans le ravissement de son âme : *J'ai trouvé celui que j'aime, je le tiens, et jamais rien ne sera capable de me l'enlever* (*Cant.*, I).

VI. Voilà sur quoi il est d'une extrême conséquence pour nous de nous examiner à fond pour connaître nos véritables dispositions, et pour y remédier, supposé qu'elles ne soient pas telles qu'elles doivent être. Souvenons-nous que rien de souillé et d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu, qui est la pureté même ; et ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossières, mais défions-nous des plus légers sentiments de notre cœur, et ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vue d'un ange, et l'Ecriture nous témoigne que les cieux mêmes ne sont pas purs aux yeux de Dieu : que sera-ce de nous? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous élève et nous distingue dans le monde, non-seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les païens en ont eu, et souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompenses que pour les humbles de cœur; et, si l'humilité de cœur n'a part dans notre modestie, il réprouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui, sous les apparences de l'humilité, cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Etre humble à proportion des avantages que nous avons reçus de Dieu, c'est la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité et une grande attention sur nous-mêmes, il est vrai, mais la chose le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc attentifs, si ce n'est à nous défendre du poison le plus dangereux et le plus mortel, qui est l'orgueil du monde? Marie, avec la dignité de Mère de Dieu, a bien su conserver un cœur et un esprit humble : pourquoi, parmi de vaines grandeurs, ne conserverons-nous pas l'un et l'autre? Quoi qu'il en soit, nous ne trouverons jamais grâce auprès de Dieu, si nous ne sommes humbles et qu'autant que nous serons humbles. Ajoutons à cette sincère humilité une charité toute divine. Cet amour de Dieu est la consommation de toutes les vertus et de tous les mérites ; et, comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il fasse dans la vie présente notre sanctification.

§ III. *En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.*

I. Le vrai culte de la sainte Vierge est celui qui nous porte, avant toutes choses, à la prendre pour notre modèle, et à régler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même temps du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs et de toute leur perfection. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, et ce

qu'ils ont à observer et à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer, dans la personne de Marie, une image sensible et vivante, dont ils étudiassent tous les traits, pour les exprimer en eux et se les appliquer. Or, nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Evangile où il est parlé de la Mère de Dieu. Car, sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'Evangile en a rapporté, les exemples les plus touchants des plus héroïques vertus : et il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis et l'abrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions; méditons souvent ce qu'elle a fait, et la manière dont elle l'a fait, retraçons-nous-en le souvenir dans les occasions : nous éprouverons combien son exemple est efficace et engageant. Non-seulement il nous servira d'une règle sûre pour nous bien conduire; mais il nous fortifiera et nous animera par une certaine onction de grâce qui lui est propre.

Ce que nous pourrons particulièrement remarquer dans l'Evangile, au sujet de la sainte Vierge, c'est, outre sa pureté, outre son humilité et son amour, la reconnaissance envers Dieu, le zèle pour l'honneur de Dieu, la foi et la confiance en Dieu, la préparation aux souffrances, qui sont les épreuves de Dieu. La reconnaissance envers Dieu : jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maison d'Elisabeth ce merveilleux cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur* (*Luc.*, I)? Récitons-le tous les jours comme elle, et dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentiments fort affectueux et fort tendres, et il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zèle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils dans le temple de Jérusalem? Est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu, et même ce que nous avons de plus cher? La foi et la confiance en Dieu : c'est par là qu'elle obtint de Jésus-Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que nous travaillions, et qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prières et de notre foi? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçait que son âme serait transpercée d'un glaive de douleur? Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions et aux adversités? Quand Dieu nous enverra des croix, représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils; car elle ne l'abandonna pas comme ses disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples : il en est de même de toutes les autres vertus.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la sainte Vierge, est de nous adresser à elle dans nos besoins, et de la reconnaître pour notre protectrice et notre avocate. Après la médiation de Jésus-Christ, nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Eglise a-t-elle sans cesse recours à cette mère du Sauveur. Prions-la comme l'Eglise la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Eglise lui recommande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison, d'une famille, mettons sous sa protection toute cette famille, toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter; ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeler. Excellente pratique, dont les effets ont été si salutaires à une infinité de pères chrétiens et de mères chrétiennes. Ils ont vu par là toutes leurs entreprises réussir, leurs vœux accomplis et leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Eglise les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par par notre exemple, et soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles, et qui nous paraissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples, elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public et solennel qui est rendu à la Mère de Dieu dans toute la terre. Joignons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur et l'indifférence qu'ont sur cela de lâches chrétiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est tiède et languissante. Pleins de la foi de l'Eglise, glorifions-nous de notre zèle pour Marie, et, comme Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidèles serviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge sainte; vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous et à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier, et, dans votre souveraine béatitude, vous vous souviendrez de nos misères : elles sont grandes, elles sont innombrables, et vous les connaissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or, voilà, Mère de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, et ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les grâces du ciel, et vous userez de tout votre pouvoir pour relever et pour fortifier notre faiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur qui s'est revêtu de nos infirmités pour les guérir, et pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous secon-

derez les vues de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, et qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la cour céleste tout rayonnant de gloire, et couronné de toutes les splendeurs des saints. Que dis-je, ô Mère secourable, vous suivrez vos propres sentiments, et vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des grâces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçues, et qui vous ont conduites à ce bienheureux terme où vous aspiriez, et où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions et toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons et ce que nous demandons par votre secours, c'est la grâce d'une vie innocente et fervente, la grâce d'une mort chrétienne et d'une heureuse persévérance, la grâce d'une pureté inaltérable, et de l'âme, et du corps, la grâce d'une humilité sincère et d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grâce d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes les autres grâces qui vous ont sanctifiée, celle d'un vif ressentiment des bienfaits de Dieu, celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, simple, soumise, et d'un plein abandonnement au bon plaisir de Dieu, celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation, en servant à votre perfection : et ce sont aussi les puissants moyens qui nous serviront à suivre vos traces, et à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, sinon au même rang, du moins à la même terre des vivants et au même royaume. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION VI.

Sur la mort (1).

I. Vous devez établir pour principe, que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort, et de faire désormais de cet exercice votre occupation principale, est non-seulement une grâce, mais la plus précieuse de toutes les grâces que vous pouviez recevoir de Dieu, et que Dieu, qui veille sur vous par un effet de sa miséricorde, vous a inspiré cette pensée pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit et en vérité, et pour vous préserver par là de la corruption du monde, et en particulier des dangers de votre état; car il est évident que le souvenir et la vue de la mort est le moyen le plus efficace et le plus infaillible dont vous puissiez user pour conserver dans votre état, et au milieu du monde, l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous soyez fidèle à cette grâce, et que, répondant aux desseins de Dieu, vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer pour la sanctification de votre vie, et pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La première impression que doit faire en vous cette grâce ou cette pensée de vous préparer à la mort, est un solide et parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être, dans les sentiments que Dieu vous donne, vous y croyez-vous déjà parvenue; et, si cela était ainsi, j'en remercierais Dieu pour vous : mais, quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait et solide, peut-être aussi avouerez-vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, il faut que vous en commenciez la pratique par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul : *Voici donc, mes frères, ce que je vous dis; le temps est court : ainsi, que ceux qui possèdent des biens, vivent comme ne les possédant pas; ceux qui sont dans les honneurs, comme n'y étant pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; car la figure de ce monde passe* (I *Cor.*, VII). Ces paroles ont quelque chose de divin, qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, et devoir bientôt mourir, c'est comme être élevé et ne l'être pas, comme être honoré et ne l'être pas, comme être heureux et ne l'être pas. Ce terme de *mourir* efface, détruit tous les autres; et, malgré nous-mêmes, pour peu que nous soyons raisonnables, il anéantit dans notre idée et dans notre estime ces prétendus biens et ces prétendus honneurs que nous sommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien persuadée que ce détachement du monde ne peut être en vous ni solide ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même, et que c'est particulièrement dans vous-même qu'est ce monde corrompu, dont la pensée de la mort doit vous détacher; que, hors de là, le détachement de tout le reste ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de soi-même qui soit difficile, et qui soit une vertu chrétienne, puisque tout autre détachement que celui-là s'est trouvé dans les païens; qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richesses ni des plaisirs du monde, dont peut-être vous vous souciez peu, mais de vous-même : c'est-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous soyez sincèrement préparée à tout ce qui pourrait vous arriver de plus mortifiant et de plus humiliant; à voir paisiblement et sans trouble vos sentiments contredits, vos desseins traversés, vos inclinations choquées; en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettait ainsi, méprisée, rebutée, déchue de l'état de prospérité où il lui a plu de vous élever : car voilà ce que j'appelle le bienheureux détachement où vous devez aspirer, et que la vue de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paraissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

(1) Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

IV. Prenez bien garde que ce détachement du monde, causé par la vue de la mort, ne se tourne en ennui, et n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, et qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la Providence; car, à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, et dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se ralentit dans ses devoirs mêmes, parce qu'on ne voit plus rien dans le monde qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut, et regarder les choses du monde, non plus dans la simple vue de la mort, mais dans la vue de ce qui la suit, c'est-à-dire du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abattre le courage, et beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement; elle doit retrancher l'excès, l'empressement, l'impatience et l'inquiétude de nos désirs trop impétueux et trop ardents; mais elle ne doit pas refroidir les désirs louables et honnêtes, que le zèle de notre condition et de notre religion nous oblige d'avoir. Retenez bien ces deux maximes, qui, jointes ensemble, font un merveilleux tempérament dans l'âme chrétienne. Il faut vivre détaché de tout, parce qu'il faut être prêt à mourir bientôt; mais en même temps il faut s'appliquer, vaquer, pourvoir et satisfaire à tout, parce qu'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous séparez l'un de l'autre, le détachement même du monde ne serait plus une préparation à la mort, parce que ce serait un détachement mal entendu et mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul : *Le temps est court*, tirez-en une autre conséquence, qui n'est pas moins essentielle que ce détachement du monde; savoir, combien il est donc nécessaire que vous vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous et qu'il attend de vous; car le plus grand de tous les malheurs qui pourrait vous arriver, serait que vous fussiez prévenue de la mort, en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut, s'il est possible, que vous puissiez dire à Dieu, par proportion, ce que Jésus-Christ disait à son Père : *J'ai achevé, Seigneur, l'ouvrage dont vous m'aviez chargée* (*Joan.*, XVII). Dans la condition où Dieu vous a appelée, vous savez à quoi cela s'étend, non-seulement par rapport à vous-même, mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation, si vous pouviez, en mourant, vous rendre le témoignage que Jésus-Christ se rendit sur la croix en disant : *Tout est accompli* (*Joan.*, XIX)! Mais pour cela, encore une fois, il faut vous hâter, et profiter du temps, dont tous les moments sont précieux; ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence, exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire, et faisant le bien, comme dit saint Paul, pendant que vous le pouvez, et que Dieu vous donne le temps de le faire. Agir de la sorte, c'est se préparer solidement à la mort.

VI. Considérez bien que Notre-Seigneur, instruisant ses disciples sur cette importante matière, ne leur disait pas : Préparez-vous; mais : *Soyez prêts* (*Matth.*, XXIV); car il arrive tous les jours aux enfants du siècle ce qui arriva aux vierges folles. Elles se préparaient, et même avec empressement, pour aller au-devant de l'Epoux : cependant on leur ferma la porte. Combien ai-je connu dans le monde de personnes qui ont été surprises de la mort dans le temps qu'elles formaient des desseins, qu'elles prenaient des mesures, qu'elles faisaient même déjà quelques démarches pour leur salut? Tout cela était un commencement de préparation; mais, parce qu'une préparation commencée ne suffit pas, et qu'il en faut une complète, par un terrible jugement de Dieu, qui était peut-être le châtiment de leurs infidélités passées, malgré leur préparation même, Dieu les rejetait, parce qu'elles n'étaient pas entièrement préparées. Examinez donc les plis et les replis de votre cœur, pour vous rendre cette vérité salutaire. Voyez s'il y a encore quelque chose en vous qui soit un obstacle à cette préparation consommée où vous devez être pour trouver grâce auprès de Dieu, quand il faudra paraître devant lui; car ce serait assez d'un seul point pour vous faire éprouver le malheureux sort de ces vierges folles de l'Evangile.

VII. Mais le principal usage que vous devez faire de la pensée de la mort et de l'obligation de vous y préparer, est que cela même vous soit un remède contre le désordre que vous avez le plus à craindre, qui est la tiédeur et la lâcheté dans les exercices de la religion. Or, ce remède est, non-seulement souverain, mais facile; car vous n'avez pour cela qu'à vous mettre dans la disposition où vous voudriez être, si vous étiez sur le point de mourir : par exemple, ne vous approcher jamais du sacrement de pénitence, qu'avec la même contrition que vous voudriez avoir à la mort; ne communier jamais qu'avec la même foi et le même zèle que vous communieriez à la mort. Et cela n'est-il pas juste, et même dans le bon sens? Cette vue de la mort répandra dans vos actions un esprit de ferveur, qui vous deviendra même sensible; ces actions ainsi faites sanctifieront votre vie, et vous ne serez point exposée à la malédiction des âmes lâches qui font l'œuvre de Dieu négligemment; une de ces actions vous attirera plus de grâces que cent autres : et voilà comment notre vie sera une préparation continuelle à une heureuse et précieuse mort.

VIII. Servez-vous de la pensée de la mort pour vous déterminer et pour vous résoudre sur toutes les difficultés que vous pourrez avoir dans la conduite de votre vie. Il n'y a point de règle plus sûre que celle-là : Que penserai-je à la mort de ce que j'entreprends aujourd'hui? Cette vue de la mort

vous servira de conseil et de lumière, pour ne prendre jamais un mauvais parti, et pour ne vous repentir jamais de ce que vous aurez fait; rien ne décidera mieux vos doutes, ni n'éclaircira mieux les choses où il vous paraîtra de l'obscurité; et, au défaut de celui que vous avez choisi pour votre guide dans la voie du salut éternel, vous aurez toujours dans vous-même un conseiller fidèle, qui ne vous trompera point, et qui ne vous flattera point. De cette manière, vous vous préparerez encore efficacement à la mort, puisqu'à la mort votre conscience ne vous reprochera rien et ne vous objectera rien à quoi vous n'ayez déjà pourvu par une anticipation de la mort même : heureux état pour s'assurer tout à la fois, autant qu'on le peut, une vie sainte et une mort tranquille !

INSTRUCTION VII.

Sur la paix avec le prochain (1).

Je ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maison, et à l'y conserver. J'ai cru même devoir vous marquer sur cela quelques pensées; et, quoique je l'aie fait sans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aisément qu'elles se rapportent à trois points, qui sont l'importance de cette paix dont je vous parle, les obstacles les plus ordinaires qui la troublent dans une communauté, et les moyens enfin, les plus propres à l'y maintenir.

§ Ier. *Importance de la paix avec le prochain.*

I. Jésus-Christ, en quittant ses disciples et les laissant sur la terre, ne leur recommanda rien plus expressément ni plus fortement que la paix. Dans un seul entretien qu'il eut avec eux, il leur répéta jusqu'à trois fois : *Que la paix soit avec vous* (*Joan.*, XX). Il ne se contenta pas même de la leur souhaiter, ni de la leur recommander, mais il la leur donna en effet : *Je vous donne ma paix* (*Joan.*, XIV). Pourquoi l'appela-t-il sa paix? pour la leur faire estimer davantage, et pour la distinguer de la fausse paix du monde; car la paix du monde n'est communément qu'une paix apparente, et n'a pour principe que l'intérêt propre, que le déguisement et l'artifice : au lieu que la paix de Jésus-Christ est toute sainte, toute divine, et n'est fondée que sur une charité sincère et une parfaite union des cœurs. Voilà quels ont été les sentiments de notre adorable maître; et, puisque nous faisons une profession particulière de l'écouter et de le suivre, avec quel respect devons-nous recevoir ses enseignements sur un point qu'il a eu si fort à cœur, et avec quelle fidélité devons-nous accomplir ses ordres !

II. Cette paix où nous devons vivre les uns avec les autres est un des plus grands biens que nous puissions désirer. C'est le plus précieux trésor de la vie, et sans elle tous les autres biens ne nous peuvent rendre heureux en ce monde. Ainsi raisonnerait un philosophe et un païen. Mais nous, qui sommes chrétiens, et qui avons de plus embrassé l'état religieux, nous devons surtout envisager cette paix comme un des plus grands biens par rapport à notre perfection et à notre salut. Car, sans cette paix, il n'est pas possible que nous travaillions solidement à nous avancer dans les voies de Dieu. Et le moyen qu'ayant sans cesse l'esprit agité et le cœur ému contre le prochain, nous puissions avoir toute la vigilance nécessaire sur nous-mêmes, et toute l'attention que demandent nos exercices spirituels pour nous en bien acquitter? A quoi pense-t-on alors? de quoi s'occupe-t-on? d'une parole qu'on a entendue et qu'on ne peut digérer; de la réponse qu'on y a faite, ou qu'on y devait faire, et qu'on y fera à la première occasion qui se pourra présenter; de la manière d'agir de celle-ci, d'un soupçon qu'on a conçu de celle-là, de telle injustice qu'on prétend avoir reçue, de telle affaire dont on veut venir à bout malgré toutes les oppositions qu'on y rencontre, de mille choses de cette nature, qui jettent dans une dissipation perpétuelle, et qui ôtent presque à une âme toute vue de Dieu. En de pareilles dispositions, quel recueillement, quelle dévotion, quel goût peut-on trouver à la prière et à toutes les observances religieuses? Et Dieu, d'ailleurs, qui est le Dieu de la paix, comment répandrait-il son esprit au milieu de ce trouble, et comment y ferait-il sentir son onction?

III. Il y a plus : car, dès que la paix ne règne plus dans une communauté, et que les esprits y sont divisés, combien de péchés s'y commettent tous les jours? combien de plaintes et de murmures, combien de médisances y fait-on? combien d'aigreurs et d'animosités nourrit-on au fond de son cœur? quels desseins quelquefois y forme-t-on, et même à quelles vengeances secrètes se porte-t-on? péchés d'autant plus fréquents, que les sujets en deviennent plus ordinaires par le commerce journalier et continuel qu'on a ensemble; péchés d'autant plus dangereux, qu'ils n'ont point l'apparence de certains péchés grossiers, dont la honte en est comme le préservatif et le remède; péchés où l'on se laisse aller avec d'autant plus de facilité, qu'on y est poussé par la passion, et que d'ailleurs on en voit moins la malice et la grièveté. Car chacun, au contraire, se croit très-justement et très-solidement autorisé en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait; et, si dans les discordes et les dissensions on veut entendre les deux partis, on trouvera, à les croire, qu'ils ont de part et d'autre les meilleures raisons du monde, et que leur conduite est droite et irréprochable. Mais, quoi qu'il en puisse penser, péchés néanmoins réels, péchés souvent griefs et très-griefs : tellement qu'au lieu de se sanctifier dans la religion, on s'y rend par là devant Dieu très-criminel, et l'on se charge d'une multitude infinie de dettes, dont il nous demandera un compte exact et rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela

(1) Cette instruction regarde surtout les communautés religieuses.

que peu à peu toute la discipline régulière vienne à se renverser. Car, suivant la parole de Jésus-Christ : *Tout royaume où il y a de la division, sera désolé, et l'on verra tomber maison sur maison* (*Luc.*, XI). Les personnes qui gouvernent, ou qui devraient gouverner et tenir toutes choses dans l'ordre, ne sont plus obéies. On les fait entrer elles-mêmes dans les différends qui naissent. Pour peu qu'elles semblent pencher d'un côté, l'autre se tourne contre elles ; d'où il arrive qu'elles n'osent presque parler ni agir, et que, pour ne pas allumer le feu davantage, elles sont obligées de dissimuler, et de tolérer les abus qui demanderaient toute leur fermeté. Ainsi le relâchement s'introduit, les fautes demeurent impunies ; chaque jour ce sont de nouvelles brèches qu'on fait à la règle ; plus d'unanimité, plus de concert. Une maison est alors comme un vaisseau abandonné aux vents, et prêt à donner dans tous les écueils où il sera emporté.

V. Avec la paix, ce serait un paradis, et voilà ce que Dieu en voulait faire pour nous, lorsqu'il nous y a assemblés. Il voulait, en nous retirant du tumulte et des embarras du monde, nous faire éprouver la vérité de ce qu'avait dit le prophète : *Qu'il est doux et qu'il est agréable à des frères* ou à des sœurs en Jésus-Christ, *de se voir renfermés dans un même lieu, et d'y être parfaitement unis par le lien d'une charité mutuelle* (*Ps.* CXXXII) ! Mais, sans la paix, cette Jérusalem, ce séjour de la tranquillité et du repos, n'est plus qu'un lieu de confusion. De là naissent les chagrins, les dégoûts de la vie religieuse. On n'y trouve pas ce qu'on y avait cherché. On s'était proposé d'y passer ses jours dans un saint calme, et dans la pratique de la vertu. On s'était promis d'y être content, et l'on avait sujet de l'espérer ; mais comment le serait-on parmi des personnes avec qui l'on ne peut compatir, et au milieu d'une guerre domestique, où l'on n'a presque point de relâche par les divers incidents qui se succèdent sans cesse, et qui excitent les querelles et les combats ? Ce qu'il y a encore de bien déplorable et de bien pernicieux pour la religion, c'est qu'on intéresse les gens du monde dans les dissensions, qu'il faudrait au moins cacher aux yeux du public, et dérober à sa connaissance. Mais, soit par indiscrétion, soit pour se donner une vaine consolation, soit pour se procurer de l'appui et de la proctection, on s'explique de sa peine avec des amis, on en fait part à des parents, on émeute toute une famille : le scandale se répand au dehors, et une communauté tombe dans le décri. Le monde, naturellement enclin à juger mal, se persuade, quoique très-injustement et très-faussement, qu'il en est de même de toutes les autres maisons religieuses ; et voilà par où l'état religieux a beaucoup perdu de son lustre et de son crédit dans une infinité d'esprits, prévenus et trompés par certains exemples dont ils ont tiré des conséquences trop générales.

VI. L'Apôtre conjurait les premiers chrétiens qu'il n'y eût point entre eux de schisme ni de partialités. Il en prévoyait les suites funestes pour le christianisme, et c'est pour cela qu'il s'appliquait avec tant de soin à en garantir l'Eglise de Dieu. Il représentait aux fidèles qu'ils avaient reçu le même baptême, qu'ils avaient été instruits dans la même foi, qu'ils servaient le même Dieu, d'où il concluait qu'ils ne devaient donc avoir, pour ainsi dire, qu'un même cœur et qu'une même âme. Mais outre ces raisons communes et universelles, il y en a encore de particulières, qui doivent nous lier plus étroitement dans la profession religieuse. Nous avons fait à Dieu les mêmes vœux, nous nous sommes soumis à la même règle, nous gardons depuis le matin jusques au soir les mêmes observances ; nous dépendons des mêmes supérieurs, nous demeurons dans la même maison, nous portons le même habit, nous sommes membres de la même société et du même ordre. L'unité en tout cela est parfaite : n'y aura-t-il que nos cœurs entre lesquels elle ne se trouvera pas, lorsqu'elle y est néanmoins si nécessaire ?

§ II. *Les obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.*

Malgré toutes les remontrances de saint Paul et ses plus fortes exhortations, la paix, du temps même de ce grand apôtre, ne laissa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainsi nous ne devons point être surpris qu'elle le soit encore aujourd'hui dans les communautés religieuses. Elles ne sont pas plus saintes que l'était cette Eglise naissante, que le Saint-Esprit venait de former et qu'il avait comblée de ses dons les plus excellents. Mais c'est justement ce qui nous doit engager à prendre plus sur nous-mêmes, et à faire plus d'efforts pour nous préserver d'un malheur où il est si aisé de tomber, et dont toute la ferveur de la primitive Eglise n'a pas défendu des âmes si pures d'ailleurs et comme toutes célestes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos soins, et apporter une extrême vigilance à prévenir et à écarter les moindres obstacles qui pourraient altérer la paix et la détruire. Or, entre ces obstacles, les plus communs sont : 1° la diversité des tempéraments et des humeurs ; 2° la diversité des intérêts et des prétentions ; 3° la diversité des opinions et des sentiments ; 4° la diversité des directions et des conduites ; 5° enfin, les liaisons et les amitiés particulières. Il y en a d'autres, mais qui, la plupart sont compris dans ceux-ci et en dépendent. Je vais m'expliquer davantage sur chacun de ces cinq articles.

I. Les tempéraments ne sont pas les mêmes, et rien n'est plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces et paisibles, et il y en a de violentes et d'impétueuses ; il y a des humeurs agréables et enjouées, et il y en a de chagrines et de bizarres ; il y a des humeurs faciles et condescendantes, et il y en a d'opiniâtres et d'inflexibles. Dans une même communauté, les unes aiment à contredire, et les autres ne peuvent souffrir la plus légère contradiction ; les unes prennent

plaisir à railler et à médire; et les autres sont délicates jusqu'à l'excès, et sensibles jusqu'à la plus petite parole qui les touche. De tout cela, et de bien d'autres caractères tout opposés, naît une contrariété naturelle, qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivait pas ensemble ou qu'on ne se vît que très-rarement, cette contrariété serait moins à craindre; mais quand des personnes ont tous les jours à se parler, à converser, à traiter les unes avec les autres; quand tous les jours elles se rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions, et à côté l'une de l'autre, n'est-ce pas un miracle de la grâce, si elles se tiennent toujours dans un parfait accord, et s'il ne leur échappe rien qui les puisse déconcerter? Et certes, s'il y a quelque chose en quoi paraissent plus sensiblement la sagesse et la force de l'esprit de Dieu, c'est de savoir assortir et concilier des cœurs à qui la nature avait donné des inclinations et des qualités qui semblaient les plus incompatibles.

II. La diversité des intérêts et des prétentions ne cause pas moins de trouble que la diversité des humeurs et des tempéraments. Tous les sujets qui composent une communauté ne devraient proprement avoir qu'un seul intérêt : c'est celui de la communauté même. Si cela était, on y verrait une pleine correspondance et un concours général à s'aider mutuellement et à se prêter la main, parce qu'on n'aurait en vue que le bien commun; mais ce bien commun n'est pas toujours ce qu'on se propose; et il y a un bien particulier et personnel qui nous occupe beaucoup plus, et sur quoi l'on n'a souvent que trop de vivacité. Car, quoiqu'on ait renoncé au monde, on ne laisse pas dans la profession religieuse de se faire mille intérêts propres, qui, pour être d'un autre genre, n'en attachent pas moins le cœur; et si l'on n'y prend garde, on nourrit dans le cloître les mêmes passions qu'on aurait eues dans le siècle, et il n'y a de différence que dans les objets. On se met en tête d'avoir une telle charge, on veut obtenir une telle permission, on prétend que telle préférence nous est due, et l'on s'obstine à l'emporter. Il faut pour cela des patrons, il faut des suffrages. De là les intrigues pour réussir; de là les jalousies et les dépits si l'on ne réussit pas; de là les vains triomphes qui piquent les autres et qui les aigrissent, si l'on a l'avantage sur elles. C'est assez pour partager toute la maison : les unes approuvent, les autres condamnent, les esprits s'échauffent, et, de cette sorte, l'on n'a que trop vu de fois des bagatelles et des affaires de néant devenir des affaires sérieuses et bouleverser des communautés entières.

III. Un autre obstacle à la paix encore plus dangereux et plus pernicieux, c'est la diversité des sentiments et des opinions en matière de doctrine. Il n'est rien de plus étrange ni rien de plus déplorable que de voir des filles religieuses, et souvent de jeunes filles sans expérience et sans connaissances, vouloir entrer dans des questions que, non-seulement elles n'entendent pas, mais qu'elles n'entendront jamais, et qu'elles ne peuvent pas entendre, parce qu'elles n'ont pas là-dessus les principes nécessaires. Cependant, un esprit de présomption, un esprit de curiosité, un esprit de vanité et de singularité, les préoccupe tellement, qu'elles veulent connaître de tout, parler de tout, juger de tout. S'élève-t-il des disputes dans l'Église sur des matières très-subtiles et très-abstraites, il faut qu'elles en soient instruites; et à peine en ont-elles la teinture la plus faible et la plus superficielle, qu'elles se croient aussi éclairées que les plus habiles théologiens; du moins s'expliquent-elles d'un ton plus assuré et plus décisif que les docteurs mêmes. Et parce que tout ce qui est extraordinaire et nouveau donne un certain air de distinction; c'est là communément ce qui leur plaît et à quoi elles s'attachent; se flattant en secret et se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénètrent rien, et qui s'en tiennent purement et simplement aux premières idées dont on les a prevénus. Encore, si elles en restaient là, et qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres; mais elles vont plus loin; et voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles étalent leur science; elles dogmatisent, à propos ou mal à propos. Qu'arrive-t-il de là? c'est que toute une communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y en a une partie qui se tourne contre elles, et une partie qui se joint à elles. Or, du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les empires même et dans les royaumes?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espèce et tout semblable : c'est la diversité des directions et des conduites. Car chacun veut avoir un directeur qui soit dans les mêmes sentiments qu'elle, et qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, et qui par là se l'est attachée. Comme donc, parmi les premiers chrétiens, les uns étaient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, et que c'était là ce qui les divisait; de même, entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là; et il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé! mes frères, disait saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce pas un seul Dieu que nous servons et un seul Jésus-Christ? est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés? est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? voilà l'exemple qu'on devrait s'appliquer, et ce qu'il faudrait se dire à soi-même. Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Eglise, et quelque saint qu'il paraisse, si la paix en est endommagée? Et quel malheur, si ceux qui devraient nous sanctifier par leur ministère, et être pour nous des anges de

paix, servaient à nous désunir, et par là même à nous dérégler !

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons et les amitiés particulières que forment quelquefois certains esprits qui aiment à dominer, et à se faire dans une maison comme chefs de parti. Amitiés dont tout le fruit est de s'assembler en particulier; et cela pourquoi? pour s'entretenir de la communauté, pour se rapporter de part et d'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit, pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel; pour tenir conseil contre des supérieurs, ou contre d'autres, de qui l'on n'est pas content, et dont on se croit maltraité. Amitiés que tous les saints instituteurs ont toujours étroitement défendues, parce qu'elles dégénèrent très-aisément en cabales, et qu'elles font dans une même communauté, autant de communautés différentes, qu'il y a de ces sortes d'unions et de ligues.

VI. Anathème sur ceux qui sèment ainsi la zizanie dans le champ du père de famille et dans la maison de Dieu. Car ce sont des enfants d'iniquité. Saint Paul souhaitait qu'on les retranchât du corps des fidèles; mais, sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que, dans la juste crainte d'un si terrible anathème, ils prennent une conduite toute nouvelle, et qu'ils réparent tous les désordres dont ils ont été jusqu'à présent les auteurs. Bienheureux, au contraire, les pacifiques, ces enfants de Dieu qui gardent la paix avec tout le monde, qui du moins la désirent, qui y travaillent de tout leur pouvoir, et n'omettent pour cela aucun des moyens qu'ils jugent les plus convenables et les plus assurés, quelque gênants d'ailleurs et quelque mortifiants qu'ils puissent être. En voici quelques-uns.

§ III. *Les moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.*

I. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'un jour; mais si, dès les premières années qu'on est entré dans la religion, on s'était fait certaines violences, on se serait peu à peu rendu plus maître de soi-même, et l'on aurait appris à se posséder davantage, et à mieux réprimer les saillies de son naturel. Or, cette victoire sur soi-même consiste en deux choses; l'une intérieure et l'autre extérieure. La première et la plus parfaite, c'est de corriger tellement en soi le fond de l'humeur, et d'acquérir un tel empire sur son tempérament, qu'on n'en ressente plus même dans l'âme les atteintes secrètes, et que le cœur n'en reçoive aucune altération. Cela demande une souveraine vertu, et ce degré est si rare, qu'on ne le peut guère proposer pour règle. Les saints néanmoins y sont parvenus; et nous pourrions, aidés de la grâce, y parvenir comme eux, si nous voulions l'entreprendre avec la même résolution et le même courage. Mais, avant que nous soyons arrivés à ce point de perfection, l'autre chose à quoi nous devons nous étudier, et qu'il faut au moins gagner sur nous, regarde l'extérieur. C'est de savoir si bien renfermer au dedans tout ce qui s'élève de troubles et de mouvements involontaires dans le cœur, qu'il n'en paraisse rien au dehors, et qu'on ne laisse pas échapper le moindre geste, le moindre signe, la moindre parole qui fasse connaître l'agitation où l'on est, et qui puisse choquer personne. Ce n'est là ni dissimulation ni hypocrisie, quand on n'y a en vue que le bien de la paix; et l'effort qu'on est alors obligé de se faire n'est pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainsi, malgré l'orage dont l'âme est assaillie, la paix avec le prochain se maintient, et ne court aucun danger, parce que l'on se comporte comme si l'on ne sentait rien, et qu'on fût dans l'assiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique! mais que cela même attire aussi de bénédictions de la part du ciel, et qu'on en est bien récompensé dès cette vie par la consolation qu'on a de pouvoir présenter à Dieu un sacrifice qui lui est si agréable!

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions dès qu'il y va de la paix, et abandonner sans résistance tous ses droits, qui du reste sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entre elles les épouses mêmes de Jésus-Christ? qu'un léger intérêt qu'on s'est fait, et sur lequel, ou par opiniâtreté ou par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité, ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiète tant, et à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination, et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque malgré soi on se dit intérieurement : Si j'avais assez de vertu pour reculer d'un pas, et que je voulusse ne plus penser à cela, qui dans le fond n'est rien, la paix aussitôt serait rétablie? Il ne tient donc qu'à moi de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division, qui n'est déjà que trop enflammé, et de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément et à si peu de frais, ne serai-je pas bien condamnable, et qui me disculpera auprès de Dieu? Jésus-Christ a versé son sang pour la paix; à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, et qu'il a acheté si cher?

III. Ne s'attacher point trop à son propre sens. Car on ne se brouille souvent dans les communautés, que parce qu'on s'entête, que parce qu'on suit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parce qu'on ne consulte que soi-même et qu'on ne s'en rapporte qu'à soi-même, ne prenant aucun conseil et ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes, les gens du monde choisissent un tiers sage et désintéressé, et consentent, en vue de la paix, d'en passer par son jugement. Dans les communautés divisées, on n'écoute qui que ce soit. On se prévient contre ceux qui par le zèle et par la charité voudraient s'entremettre, et ménager quelque accommodement. On se persuade que ce sont des gens gagnés, et dont on doit

se défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos pensées, et qu'ils ne se déclarent pour nous. Que la docilité serait alors d'un grand usage, et qu'elle épargnerait à toute une maison de démêlés et d'embarras!

IV. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison. Il est vrai, vous n'avez pas tort, et la raison est certainement de votre côté; mais, si vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, et la guerre sera éternelle. Or, il vaut mieux, en de pareilles conjectures, renoncer, pour parler de la sorte, à la raison, et retourner en arrière, que de se tenir ferme, et de vouloir aller plus avant. En mille rencontres, il est de la souveraine raison de condescendre, contre la raison même, aux faiblesses et aux imaginations de quelques esprits qui ne sont pas raisonnables. Mais, dites-vous, on agira mal à propos; il n'importe, le mal qui en pourra arriver sera moindre que le bruit et les ruptures où la maison se trouverait exposée par une inflexible fermeté. Cette règle, au reste, n'est pas générale; mais elle demande beaucoup de discernement, et ne peut être appliquée qu'aux choses qui ne blessent point la conscience, et où il n'y a point d'offense de Dieu.

V. Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir. On n'a que trop éprouvé dans les monastères des filles les pernicieux effets de cette malheureuse démangeaison d'apprendre, et de vouloir passer pour savante. Désordre plus commun dans ces derniers temps, qu'il ne l'était autrefois. Les premières religieuses se contentaient d'être bien instruites des points les plus essentiels de l'Evangile et de la foi; de bien étudier leurs règles, leurs observances, leurs devoirs, et de les bien remplir. De là, soumises à l'Eglise, elles s'en tenaient à ses décisions, sans raisonner, sans contester, et sans prétendre devoir prononcer sur ce qu'elles voyaient assez n'être pas de leur compétence et de leur ressort. Elles montraient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit et de cœur, et elles en goûtaient le fruit solide, qui était une sainte paix. D'où vient que les supérieures de communauté les plus habiles dans le gouvernement ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison, livres, écrits, directions, tout ce qui pourrait y faire naître des questions très-nuisibles, ou du moins très-inutiles.

VI. Mais, de tous les moyens, le plus efficace et le plus puissant est la sainte et fréquente communion; car le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité, le mystère de la charité, et par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion, nous sommes tous nourris du même pain céleste, nous sommes tous assis à la même table de Jésus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef; que de raisons pour nous lier étroitement ensemble! Comment cet adorable sacrement sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres? comment sera-t-il le sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres, et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, si nous ne demeurons attachés les uns aux autres?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion, est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère, et d'y admettre les apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son sacrement; ainsi toutes les autres préparations que nous pouvons et que nous devons y apporter, supposent celle-là; et c'est aussi par là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, et de faire de nous un même troupeau et une même Eglise.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion est que nous ne soyons pas en paix avec nos frères, ni nos frères avec nous; car alors Jésus-Christ veut que nous quittions l'autel et le sacrifice, beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour approcher de la communion, que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché, peut assister à la messe, et, dans la vue d'apaiser Dieu, lui offrir le sacrifice; mais il ne peut communier, s'il n'est réconcilié, et avec Dieu, et avec le prochain. C'est donc à nous de nous éprouver là-dessus nous-mêmes, avant que de recevoir le Saint des saints, et d'écouter notre cœur, pour savoir s'il n'a rien à nous reprocher sur un point de cette conséquence.

IX. Daigne le Seigneur, dans la participation de son corps et de son précieux sang, nous réunir tous. C'est lui, selon le mot de l'Apôtre, *qui est notre paix* (*Ephes.*, II), et c'est dans la communion que cette parole se vérifie à la lettre, puisque c'est là qu'il veut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel et la terre; notre réunion est-elle plus difficile? Dans les siècles passés, on a vu plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il semblait, déposer toute leur haine à la sainte table, et en sortir dans une sincère et pleine intelligence. Aujourd'hui, et quelquefois dans les maisons religieuses, on voit des personnes divisées sortir de cette table de Jésus-Christ avec la même aigreur, et en remporter les mêmes animosités. Puissions-nous éviter ce malheur, et nous préserver d'une telle malédiction!

INSTRUCTION VIII.

Sur la charité

Ce que vous avez particulièrement à considérer touchant la charité est compris dans son précepte et dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la nécessité indispensable de cette vertu, et vous pourrez tirer de là de puissants motifs pour vous exci-

(*Douze.*)

ter à l'acquérir. Et en vous apprenant quelle en doit être la pratique, je vous en marquerai les divers caractères, qui pourront vous servir de règles pour vous juger vous-même et pour connaître comment vous avez accompli jusqu'à présent un des devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne.

§ 1. *Le précepte et l'obligation de la charité.*

I. La charité n'est point seulement un conseil évangélique, mais un précepte ; et le Sauveur du monde l'a eu tellement à cœur, qu'il en a fait son précepte particulier. Car *voici mon commandement*, disait-il à ses apôtres : *c'est que vous vous aimiez les uns les autres* (*Joan.* XV). Motif admirable dont se servait saint Jean, le bien-aimé de Jésus-Christ et l'apôtre de la charité, lorsque, parcourant les églises d'Asie, dont il était le patriarche et le fondateur, il répétait sans cesse dans les assemblées des fidèles ces paroles : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres* (*Hier.*). Sur quoi ses disciples lui ayant représenté qu'il leur prêchait toujours la même chose, et lui demandant par quelle raison il réduisait toutes ses instructions et toutes ses exhortations à ce seul devoir, il leur fit cette réponse si remarquable : *Parce que c'est le précepte de notre Maître, et que si vous le gardez il suffit pour vous rendre parfaits selon Dieu* (*Idem*). Voilà, à l'exemple de ce grand apôtre, ce qu'on ne devrait jamais cesser de dire, non-seulement dans les assemblées chrétiennes, mais dans les communautés religieuses. Je dis même dans les communautés les plus régulières, les plus austères, les plus éloignées du monde ; et, si vous vous lassiez d'entendre toujours cette leçon, je vous répondrais : Plaignez-vous plutôt de ne l'entendre pas assez : pourquoi? *Parce que c'est le commandement du Seigneur* (*Idem*), qui nous doit être plus cher que tout le reste ; parce que c'est un commandement pour lequel vous devez avoir une vénération, une soumission toute singulière, puisque Jésus-Christ a voulu lui-même se l'adapter et en être spécialement le législateur.

II. Aussi l'observation de ce précepte est-elle la marque spécifique et certaine des vrais chrétiens. Car c'est à cela, ajoutait le Fils de Dieu, *que vous vous ferez reconnaître mes disciples* (*Joan.* XIII). Ce ne sera point précisément par les dons sublimes d'oraison et de contemplation : sans ces faveurs extraordinaires, on peut être chrétien et solidement chrétien. Ce ne sera point non plus par de rudes pénitences et de rigoureuses austérités du corps : elles sont bonnes, elles sont louables, elles sont saintes ; mais ce n'est point, après tout, ce qui nous discerne de ces sectes d'infidèles où l'on voit pratiquer des macérations et des mortifications de la chair beaucoup plus étonnantes que dans le christianisme. Ce n'est donc point par là que nous serons avoués de Jésus-Christ dans le jugement dernier, mais par la charité. Et n'est-ce pas par la charité que les païens eux-mêmes, ennemis déclarés de la religion chrétienne, distinguaient ceux qui la professaient? N'est-ce pas encore par la charité que nous jugeons si l'esprit de Dieu règne dans une famille, dans une maison religieuse? Tout autre signe est équivoque ; mais quand nous y voyons la charité bien établie et que nous n'y apercevons rien qui la puisse blesser, nous disons avec assurance que c'est une maison de Dieu. Et en cela nous ne nous trompons pas : car il n'y a que Dieu et que l'esprit de Jésus-Christ qui puisse former dans les cœurs une charité parfaite et l'y entretenir.

III. C'est dans le commandement de la charité que sont contenus tous les autres, et c'est à celui-là qu'ils se rapportent tous : tellement que saint Paul l'appelle *la plénitude de la loi* (*Rom.* XIII). En vain donc je prétendrais garder tous les autres préceptes, si je manquais à celui de la charité. Sans cette charité envers le prochain, je ne puis pas même avoir l'amour de Dieu, qui est néanmoins le premier et le plus grand de tous les commandements. Car aimer Dieu et aimer mon prochain sont deux commandements inséparables, ou plutôt ce n'est qu'un même commandement, qui nous oblige à aimer le prochain dans Dieu, et Dieu dans le prochain. Et en effet, c'est proprement dans le prochain que nous aimons Dieu d'un amour solide et pratique. Hors de là tout notre amour pour Dieu n'est qu'en spéculation et qu'en idée. Théologie divine que tout l'Evangile, que tous les écrits des apôtres, que tous les livres saints nous enseignent, et qui est comme le précis de tous nos devoirs.

IV. Si je n'ai pas pour mon prochain la charité que Jésus-Christ me commande, quand je parlerais le langage des anges et des plus éclairés d'entre les hommes, je ne serais, selon les expressions figurées de saint Paul, qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante. Quoi que je pusse dire à Dieu pour lui témoigner les sentiments de mon cœur, il ne m'entendrait pas, et il ne voudrait pas même m'entendre. Quand je ferais des miracles, que je transporterais les montagnes, que je ressusciterais les morts, ou ce seraient de faux miracles, ou, malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laisserais pas d'être réprouvé de Dieu. Car Dieu peut, par le ministère même d'un réprouvé, opérer des miracles ; mais ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère ne puisse absolument devenir et être actuellement à ses yeux un sujet de damnation. Quand je livrerais mon corps au fer et au feu, c'est-à-dire quand je m'exposerais au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrais endurer de supplices et de tourments serait perdu pour moi et ne me servirait de rien auprès de Dieu. Je serais, comme martyr, confesseur de la foi, mais indigne confesseur, parce que je serais en même temps apostat de la charité. Car, dans une telle supposition, on peut être l'un et l'autre, et l'on en a vu des exemples. Témoin celui dont parle Eusèbe dans son Histoire de l'Eglise, qui, allant souffrir la mort à laquelle il avait été condamné pour la foi, ne

c'est-à-dire les humiliations d'un Dieu et les maximes humiliantes de son Evangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crues, demandent nécessairement de notre part une préparation de cœur et une pieuse affection à l'humilité; et la manière dont nous les croyons n'est rien autre chose qu'un exercice continuel d'humilité. D'où je conclus que c'est donc particulièrement l'humilité qui entretient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu et nous par le moyen de la foi, lorsque Dieu nous parle et que nous croyons à sa parole. Vous pourrez mieux entendre ceci par l'éclaircissement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons se réduit surtout à des mystères et à des maximes : or, ces mystères et ces maximes ne sont la plupart que des mystères et des maximes d'humilité. Un Dieu fait homme, et par là un Dieu humilié jusqu'à l'anéantissement; un Dieu incarné dans le sein d'une vierge, comme dans le sein de l'humilité; un Dieu né dans une étable et couché dans une crèche, comme dans le berceau de l'humilité; un Dieu inconnu, méprisé sur la terre, et y vivant comme dans le séjour de l'humilité; un Dieu mourant sur la croix, comme sur le théâtre de l'humilité; un Dieu présent sur nos autels, mais caché sous de viles espèces, comme dans le sacrement de l'humilité : voilà les grands mystères que notre foi nous propose. De plus, un Dieu ne nous prêchant que l'humilité, ne promettant presque ses récompenses qu'à l'humilité, n'agréant nos services et n'acceptant tous nos mérites qu'autant qu'ils sont fondés sur l'humilité; nous donnant pour règle de nous abaisser, de fuir la grandeur et l'élévation, de prendre partout les dernières places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages, les calomnies : voilà les plus communes maximes de notre foi. Or, comment sera-t-il possible que notre esprit se persuade bien tout cela, et qu'il croie tout cela d'une foi bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, et que par l'humilité il ne surmonte sur tout cela ses répugnances naturelles? D'autant plus que c'est du cœur et de la volonté que la foi dépend. Car notre foi doit être libre, et nous ne croyons par une foi divine que ce que nous voulons croire. Il faut donc un acte de cœur et de la volonté, qui détermine l'esprit à croire. Et si c'est un cœur vain, un cœur orgueilleux et présomptueux, sera-t-il en état de faire les efforts nécessaires pour obliger l'esprit de croire des vérités qui toutes condamnent son orgueil et sa présomption? C'est pourquoi le Fils de Dieu, reprochant aux Juifs leur incrédulité, au lieu de leur dire qu'ils ne voulaient pas croire en lui, leur disait en termes plus forts qu'ils ne pouvaient pas même croire en lui, et cela, parce qu'ils étaient remplis d'orgueil, et qu'ils ne cherchaient que l'honneur du monde. Ce n'est pas, remarque saint Chrysostome, qu'ils manquassent de lumières, ni qu'absolument ils ne pussent avoir la foi; car Jésus-Christ alors ne leur eût pas fait ce reproche : mais c'est que l'orgueil qui les possédait, et dont ils ne voulaient pas se défaire, les mettait dans une espèce d'impuissance de croire, et que cette impuissance, étant volontaire dans sa cause, elle devenait criminelle dans son effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens à qui je pourrais adresser ces mêmes paroles du Sauveur : *Le moyen que vous puissiez croire, vous qui vous laissez aveugler par la passion de l'honneur* (*Joan.*, V)? Ce n'est pas qu'ils ne croient les mystères de la religion et les maximes de l'Evangile, d'une certaine foi vague et superficielle; du moins font-ils profession de les croire, puisqu'ils se disent chrétiens. Mais, en vérité, quand on les voit si entêtés des vanités du siècle, de l'estime du siècle, des pompes du siècle, si entêtés d'eux-mêmes et de leur propre mérite, peut-on penser qu'ils croient réellement, qu'ils croient solidement, qu'ils croient fermement des mystères et des maximes qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes et qu'à s'anéantir.

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article, mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paraît encore tout autrement nécessaire : c'est la manière dont nous croyons. Car, qu'est-ce que la foi, et en quoi consiste la foi? Elle consiste à croire sans voir : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (*Joan.* XX). Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, et non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hommes et par l'organe de l'Eglise : *Quiconque refuse d'écouter l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain* (*Matth.* XVIII). Voilà l'idée que les apôtres, après Jésus-Christ, que tous les théologiens nous donnent de cette vertu; en voilà l'essence et la nature. Or, ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellents et les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grâce de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connaissances naturelles. Ce n'est pas assez : le croire, à la vérité, parce qu'il est révélé de Dieu; mais du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous nous le déclarent ainsi! Je dis des hommes comme nous : non pas qu'ils ne soient d'ailleurs et qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine dont ils sont revêtus, et que nous sommes obligés de reconnaître et de respecter dans eux; mais, après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y apercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidèles l'Eglise de Jésus-Christ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jésus-Christ, et c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement et simplement; je veux dire sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumis-

sion, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumières et de toutes nos vues, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'Evangile : *Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux* (*Ibid.*). Car, selon les interprètes, ce royaume des cieux, c'est l'Eglise militante sur la terre, et triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Eglise, il faut nous rendre enfants : et par où enfants, demande saint Augustin? par la foi. En effet, poursuit ce saint docteur, un enfant n'est différent d'un homme que parce qu'il n'a encore aucun exercice de sa raison, ou qu'il n'en a que très-peu d'usage. Il croit, mais il ne raisonne point; et c'est justement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par son Eglise, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'user d'aucunes recherches; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainsi, elle nous réduit à une espèce d'enfance : et le moyen que nous nous y réduisions nous-mêmes par une obéissance chrétienne, si nous ne sommes vraiment humbles?

V. C'est encore en ce même sens, et selon cette même idée de la foi, que l'apôtre saint Paul nous la dépeint comme une sainte servitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainsi dire, et enchaîné. Que veut-il par là nous faire entendre? Saint Chrysostome l'explique d'une manière très-ingénieuse et très-littérale. Voyez, dit ce Père, la condition et l'état d'un prisonnier : il n'est plus en pouvoir d'aller où bon lui semble, ni où il lui plaît; il se trouve resserré dans un lieu obscur et ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir; et, s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rebelle. Tel est l'assujétissement de la foi. Notre esprit a une faculté naturelle de se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connaissance à l'autre, et de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là, si j'ose m'exprimer de la sorte, un de ses plus beaux apanages; c'est là qu'il met sa principale gloire, et c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner là-dessus, de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre et qui flatte sa vanité, c'est étrangement le rabaisser et le dégrader : voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fond des vérités que Dieu nous a révélées, et par là elle le tient captif et sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer, demeurera-t-il dans cette sujétion, et ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé?

VI. Il est certain, et l'expérience nous le fait bien voir, que c'est en cela que la soumission nous paraît plus difficile et moins supportable. Dans tout le reste, nous nous assujétissons et nous nous captivons. Dans nos affaires, dans nos emplois, jusque dans nos divertissements et dans nos inclinations même les plus fortes, nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit-il de nos sentiments, et des opinions particulières dont nous nous sommes laissés prévenir; nous ordonne-t-on de les déposer et de les renoncer par le seul respect d'une autorité supérieure? c'est alors qu'il se forme en nous mille contradictions et mille révoltes d'esprit, et ces contradictions intérieures, ces révoltes sont telles que souvent, ni la raison, ni le devoir, ni la crainte, ni l'espérance, ni la nécessité, ni la force ne sont pas capables de les surmonter. D'où vient cette différence, et d'où arrive-t-il que nous soyons si dociles sur toutes les autres choses, et si peu sur ce qui est opposé à nos idées et à nos préjugés? C'est que la docilité et la condescendance sur toutes les autres choses ne porte point ordinairement avec soi un caractère d'humiliation, et qu'au contraire elle passe pour honnêteté, pour civilité, pour bonté; au lieu que de désavouer ses pensées, et de les quitter pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre, et pour s'y conformer, c'est reconnaître qu'on se trompait, qu'on s'égarait, qu'on n'était point assez éclairé ni assez bien instruit pour se conduire soi-même; et voilà ce que notre présomption ne peut soutenir, de quoi elle ne peut convenir, à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la résoudre et de la faire consentir.

VII. Prenez garde, s'il vous plaît : je dis pour s'attacher à d'autres sentiments et à d'autres pensées qu'on nous oblige de prendre. Car si c'est de soi-même qu'on vient à changer d'opinion, si c'est avec une pleine liberté de choisir celle qu'on veut, et qu'on retienne toujours sa première indépendance, il n'y a rien là qui choque notre orgueil, et c'est pourquoi notre esprit n'y répugne plus. On se fait même une gloire d'être revenu de son erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avait pas assez pénétré, d'avoir eu des vues plus justes, et d'avoir enfin découvert la vérité. Mais, encore une fois, il faut que tout cela soit de nous-mêmes, c'est-à-dire que ce soit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui décidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'est un autre qui veut là-dessus nous diriger et nous entraîner dans son sentiment, surtout si c'est une puissance même légitime, et à laquelle nous sommes subordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance et d'obéissance, ce sera assez pour nous obstiner plus que jamais dans nos préventions; et, sans le secours d'une humilité sincère et religieuse, on ne peut guère se promettre de nous que nous nous démettions de la possession, où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, et d'être maîtres de nos jugements.

VIII. Fausse et malheureuse possession, qui a fait dans les siècles passés, et qui fait encore de nos jours tant de libertins en ma-

tière le créance. Ne croire que ce que l'on voit, ou que ce que l'on connaît par l'évidence naturelle ; ne consulter là-dessus que soi-même, et ne déférer à nul autre qu'à soi-même, voilà le premier principe de l'orgueil de l'homme. On veut comprendre les choses de Dieu avant que d'y ajouter foi ; et Dieu nous dit par son Prophète : Je veux que vous les croyiez avant que vous les compreniez. Pourquoi cela ? c'est, remarque saint Augustin, que l'intelligence des choses de Dieu est un don de grâce qui doit être mérité par l'humilité de la foi, et qui est la récompense de la foi. Les prétendus esprits forts du monde voudraient que Dieu les gouvernât par la raison ; et Dieu leur répond : Je veux que ce soit la foi qui vous gouverne, ou plutôt je veux moi-même vous gouverner par la foi. Toutes sortes de considérations l'y engagent, mais en particulier celle-ci : qu'étant d'aussi faibles et d'aussi petites créatures que nous le sommes, il n'est pas juste que nous soyons les juges et les arbitres de ce qui concerne ses adorables mystères et ses impénétrables conseils ; que, si c'était par la raison que nous fussions conduits, ce ne serait point précisément à sa divine parole que nous nous soumettrions, mais qu'avec cette raison qui nous servirait de guide, nous jugerions de sa parole même, et nous nous érigerions un tribunal au-dessus de lui ; ce qui sans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc ! dit un sage du monde, n'ai-je pas droit de demander la raison des choses que Dieu me déclare, ou qu'on me déclare de sa part, et qu'on m'ordonne de croire ? Eh ! qui vous aurait donné ce droit, et pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu et de l'Eglise de Dieu, lorsque tous les jours, et en mille sujets, vous croyez de simples hommes, sans caractère et sans autorité, sur leur seule parole ? Combien y a-t-il de choses dans l'univers qui vous sont inconnues, et dont néanmoins vous ne doutez pas, parce que vous vous en rapportez au témoignage des savants ? Il est étrange, dit saint Hilaire, que nous soyons si humbles dans la profession que nous faisons de ne pas savoir la plupart des secrets de la nature, et qu'il n'y ait qu'à l'égard des mystères de Dieu et des points de la religion que nous fassions paraître une ignorance présomptueuse et pleine d'orgueil.

X. Nous savons en quels abîmes cette dangereuse présomption et cet orgueil a précipité tant d'hérésiarques et leurs sectateurs ; nous savons à quelles extrémités et à quels excès il se sont portés. Ils ont mieux aimé abandonner la religion de leurs pères, déchirer le sein de leur mère, qui est l'Eglise, être séparés de la communion de leurs frères, qui sont les fidèles, passer pour des anathèmes dans le monde, voir le trouble et la confusion qu'ils y causaient, que de se relâcher d'un sentiment erroné et nouveau, dont ils étaient préoccupés. S'ils avaient pu dire une fois : Je me suis trompé, je me suis trop laissé remplir de mes pensées, et je ne devais pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté : s'ils avaient pu, dis-je, parler de la sorte, et agir ensuite conformément à cet aveu, combien de maux cette humble confession eût-elle arrêtés ? Dieu en eût tiré sa gloire, l'Eglise en eût été édifiée, la foi en eût triomphé, et eux-mêmes ils s'en seraient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite et d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier et se soumettre ; et l'esprit d'orgueil qui les dominait n'a pu supporter la moindre sujétion ni la moindre humiliation. Il ne leur est donc plus resté, dit Vincent de Lérins, d'autre parti à prendre que celui de l'apostasie et de l'infidélité.

XI. C'est celui qu'ont pris Luther et Calvin. Ils n'ont pu se résoudre à reconnaître cette loi trop humiliante pour eux, de recevoir les révélations de Dieu par l'entremise des hommes ; et, afin de secouer ce joug, ils ont substitué à l'Eglise un esprit particulier, par qui ils prétendaient être instruits de tout, et sans lequel ils ne voulaient rien croire. Au lieu que les Israélites dans le désert demandaient à Moïse que Dieu ne leur parlât point, mais que Moïse, son ministre et son interprète, leur parlât lui-même et lui seul : ceux-ci, par une infidélité tout opposée, ont voulu que Dieu vînt leur parler, et ont protesté qu'ils n'écouteraient nul autre que lui. Bien loin de faire l'Eglise juge de leur foi, ils se sont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Eglise ; ils lui ont disputé son pouvoir, ils ont blâmé sa conduite, ils ont rejeté ses arrêts et ses définitions, ils ont cherché à la détruire, et employé tous leurs artifices et tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'est pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence et un certain respect pour ses oracles. Tant qu'ils ont cru qu'il était de leur intérêt de ne se pas encore soulever ouvertement contre elle, et d'y paraître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles protestations d'un attachement inviolable et d'une pleine soumission ; tant qu'ils ont espéré de la disposer en leur faveur, et de lui faire approuver ou du moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont en quelque sorte ménagée, et n'ont point refusé d'être cités devant elle pour y rendre compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclairée du Saint-Esprit, et ennemie du mensonge, elle a entrepris de censurer et de noter leurs dogmes corrompus, c'est alors que tout l'orgueil qu'ils cachaient dans le cœur a éclaté : elle a jugé, et ils se sont récriés contre les jugements qu'elle portait : elle les a menacés de ses anathèmes, et ils ont méprisé ses menaces ; elle les a frappés, et ils ont laissé tomber sur eux ses foudres sans les craindre ni en être nullement en peine. Voyez ce que fit Luther : les prélats de l'Eglise le condamnaient, et il les traitait d'ignorants ; le chef de l'Eglise prononçait contre lui, et il répondait que c'était un juge mal informé ; on assemblait un concile où il avait appelé, et

où tout le corps de l'Eglise était réuni : mais, parce que ce concile n'entrait pas dans ses sentiments, il lui semblait pitoyable, et lui seul il se tenait plus habile que tous les pasteurs et que tous les docteurs. Fallait-il donc, pour le convaincre, qu'un ange vînt du ciel? un ange descendu du ciel ne convaincrait pas un esprit opiniâtre et enflé d'orgueil.

XIII. Ce qu'il y a de bizarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même temps qu'ils renonçaient à la vraie Eglise, et qu'ils la traitaient avec le dernier mépris, ils se faisaient un fantôme d'Eglise, pour lequel ils marquaient de la vénération. Je dis un fantôme d'Eglise : car quel fantôme qu'une Eglise qui ne leur parlait point, qui ne les reprenait point, qui ne les gênait en rien, et qui leur laissait la liberté de tout croire et de tout dire? quel fantôme qu'une Eglise invisible qu'on ne connaissait point, à qui par conséquent on ne pouvait avoir recours, et qui demeurait renfermée dans le cœur des prétendus fidèles, sans se produire au dehors? Idées chimériques, où, par un orgueil insupportable, ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Eglise visible qui les tînt sous sa domination, et qui fût la règle de leur foi.

XIV. Tel est le châtiment de Dieu. Il permet que les esprits vains et orgueilleux, en s'éloignant du centre de la vérité et de l'unité, s'égarent presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse, et qu'une gloire mal entendue les empêche de rétracter, ils avancent une autre proposition aussi fausse et aussi insoutenable que la première. Pour soutenir cette seconde proposition, sur quoi l'on forme de nouvelles difficultés, ils en imaginent une troisième, aussi mauvaise que les deux autres. Ainsi, par un enchaînement d'erreurs qui se trouvent liées nécessairement ensemble, ils s'engagent dans une espèce de labyrinthe où ils demeurent : on les y poursuit ; mais, à force de contester, de répliquer, de se défendre par toutes les subtilités et tous les subterfuges que l'esprit de mensonge leur suggère, ils viennent enfin à se persuader absolument qu'ils ont raison ; que leurs adversaires n'ont rien de solide ni de convaincant à leur opposer, qu'ils ont bien su leur répondre, et qu'ils en ont remporté une entière victoire. On les renverserait mille fois, on les accablerait de preuves, on leur mettrait devant les yeux les témoignages les plus irréprochables, que jamais leur orgueil ne se rendrait. Dieu, de sa part, les abandonne à leur aveuglement et à leur endurcissement ; ils y vivent, et ils y meurent.

XV. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire voir la nécessité d'une foi humble. Le grand moyen, et souvent même l'unique moyen de réduire une infinité d'esprits, ce n'est pas d'entrer en dispute ni en raisonnement avec eux, mais ce serait de leur inspirer plus d'humilité. Un degré d'humilité qu'on leur ferait acquérir serait plus efficace que les plus longues et les plus savantes controverses. Quoi qu'il en soit, tâchez de l'avoir, cette humilité de la foi, et, si vous l'avez, conservez-la bien ; ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire, de se figurer qu'il est du bel esprit de parler des matières de la religion, et de faire voir qu'on en a plus de connaissance que le commun des chrétiens : jugez-vous vous-même, et demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions, et où aurais-je puisé les lumières pour cela nécessaires? ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur? et, dans le parti que je prends, n'y a-t-il pas plus d'orgueil et de vanité que de raison et de solidité ?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée, et que je déplore un abus qui croît tous les jours, et qui se répand partout: c'est l'extrême liberté que chacun se donne de discourir comme il lui plaît sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul, qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi, en avait parlé comme d'une foi subtile, d'une foi curieuse, d'une foi savante, d'une foi de dispute et de contention, alors nous aurions de quoi bénir Dieu et de quoi nous féliciter, puisque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageusement qu'elle les a dans notre siècle. Mais quand je viens à considérer que ce grand apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble, d'une foi simple, d'une foi sans artifice, d'une foi qui n'a de raisonnement que pour apprendre à obéir, je tremble pour la foi d'une multitude infinie de personnes qui portent néanmoins le nom de fidèles, et qui se disent enfants de l'Eglise. Jamais peut-être n'y eut-il plus de raffinements ni plus de contestations sur la foi, et jamais aussi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi.

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu jusqu'à présent sur les hérétiques; ils nous ont égalés en tout le reste, et quelquefois même en certaines choses ils nous ont surpassés ; ils ont eu l'érudition et la science, ils ont eu la finesse et la pénétration de l'esprit, ils ont eu la grâce et la politesse du langage, ils ont été charitables envers les pauvres, sévères dans leur morale, et plusieurs ont passé parmi eux pour des saints ; mais ce qu'ils n'ont jamais eu, c'est l'humilité de la foi. A cet écueil, ils ont tous échoué; à cette pierre de touche, on a distingué l'or pur du faux or; avec toute leur science, ils se sont évanouis dans leurs pensées ; leur pénétration et leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux, et qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les âmes crédules à qui ils imposaient; leur langage poli et affecté n'a été qu'un déguisement, leur morale sévère, qu'apparence fastueuse, et leur sainteté, qu'hypocrisie. Je vous renvoie à leurs histoires ; lisez-les, et vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis.

voulut jamais pardonner à un autre chrétien, son ennemi, quoique prosterné à ses pieds il lui demandât grâce, et le conjurât de vouloir bien se réconcilier avec lui. Mais sans remonter si haut, ne voit-on pas tous les jours des âmes religieuses martyres de leur règle, pour ainsi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eu le malheur de s'attirer leur disgrâce et leur aversion ? Ne voit-on pas dans le monde tant de personnes dévotes martyres de la pénitence et de la mortification, être néanmoins les plus vives dans leurs ressentiments et leurs animosités. Appliquons-nous ceci, et disons-nous à nous-mêmes : Quand je m'immolerais comme une victime et que je pratiquerais toutes sortes d'austérités ; quand je passerais toute ma vie, ou en oraison, ou en d'autres saints exercices, tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, sans la charité, me deviendraient inutiles. Grande leçon pour nous, et capable de faire trembler une infinité de gens, soit dans le siècle, soit dans le cloître, qui, sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence extrême à l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain aussi parfaitement que Jésus-Christ me l'ordonne, il est de la foi que je n'ai pas la vie de la grâce : *Celui qui n'aime pas son frere est dans un état de mort* (*Joan.*, III). Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement : *Celui qui n'aime pas son frère marche dans les ténèbres* (*Joan.*, II). Il est de la foi que je me rends coupable d'une espèce de meurtre : *Celui qui n'aime pas son frère est homicide* (*Joan* , III). Trois malédictions marquées par saint Jean, et d'autant plus à craindre, qu'elles sont plus communes. En voici le sens et l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frère, je suis dans un état de mort, c'est-à-dire dans l'état du péché mortel ; car il n'y a que le péché mortel qui puisse causer la mort à mon âme. Or, le péché mortel, où tombent plus aisément les personnes même qui font profession de piété et les âmes religieuses, c'est celui qui attaque et qui blesse la charité, puisque, pour pécher grièvement en ce point, il ne faut qu'un secret sentiment de haine ou de vengeance, volontairement conçu et entretenu. Péché qui se forme si promptement dans le cœur, que sans une grande précaution il est très-difficile de l'arrêter. Péché qui se tourne très-aisément en habitude, et où l'on demeure quelquefois les années entières. Il y a certaines conditions qui par elles-mêmes nous mettent assez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté ; mais il n'y a point de condition où l'on ne soit exposé à celui-ci. C'est souvent dans les plus saints états qu'il règne avec plus d'empire et plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frère, je marche dans les ténèbres. Mais pourquoi en commettant ce péché suis-je plutôt dans les ténèbres qu'en commettant les autres? En voici la raison qui est évidente : c'est que les péchés contre la charité sont ceux où il est plus ordinaire et plus facile de se faire une fausse conscience, une conscience peu exacte, une conscience selon ses vues, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies : or, rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vues et nos idées particulières, que nos antipathies et nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, et où l'on trouve plus de spécieuses excuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on erige en vertus les actions, les sentiments, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zèle de la gloire de Dieu, zèle du salut des âmes, zèle de la vérité et de la pure doctrine, ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux et de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, et l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frère, je suis homicide, et de qui ? De moi-même, de la charité, du prochain. De moi-même, puisque je tue mon âme par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De la charité, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société humaine, de la société chrétienne et surtout de la société religieuse. Du prochain, puisque je le fais mourir en quelque sorte dans mon cœur où il devrait vivre et où je devrais le porter. Quiconque saura bien pénétrer toutes ces vérités, qu'il se trouvera redevable à la justice de Dieu, qui est l'auteur de la charité, et qui doit prendre un jour sa cause en main et venger si hautement ses intérêts !

IX. Ce qui doit encore sur cela redoubler notre crainte, c'est de voir combien cette charité, qui nous est si expressément commandée, court néanmoins de risques partout et dans tous les états. Rien de plus difficile à conserver, rien de plus rare que de la maintenir pure et entière. C'est un trésor que nous portons dans des vases fragiles : si nous venons à la perdre, tout est perdu pour nous. Y a-t-il donc attention que nous ne devions avoir, y a-t-il circonspection dont nous ne devions user, y a-t-il mesures que nous ne devions prendre ? Et là-dessus ne pensons point à nous prévaloir de la sainteté de notre profession. La retraite religieuse peut nous préserver de tous les autres dangers du monde ; mais la charité n'y est pas toujours plus en assurance qu'ailleurs, et combien y a-t-elle fait de tristes naufrages ?

X. Rien de plus exposé que la charité à de violentes tentations. Comme c'est l'âme du christianisme et le nœud qui soutient toutes les sociétés, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour l'arracher de nos cœurs, et c'est contre elle qu'il emploie tout ce qu'il a d'artifice et de pouvoir. En quoi il n'est que trop secondé par nos dispositions inté-

rieures, par notre amour-propre, par notre orgueil, par notre sensibilité et notre extrême délicatesse, par les contradictions des autres, par tous les événements qui allument nos passions et qui sont contraires à nos désirs. Il nous faut donc une charité assez solide et assez ferme pour n'être point ébranlés de tous ces assauts, pour réprimer les mouvements les plus vifs, pour nous endurcir contre les traits les plus perçants, pour triompher de tout ce qui pourrait lui donner quelque atteinte et l'affaiblir.

§ II. *La pratique et les caractères de la Charité.*

I. Afin que notre charité soit aussi solide et aussi parfaite qu'elle doit l'être, il faut qu'elle ait tous les caractères que saint Paul nous a si bien décrits, et dont il nous a fait un détail si exact et si instructif. *La charité*, dit ce grand apôtre, *est patiente*, *elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité, elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (I *Cor.*, XIII). Excellentes qualités de la charité, qui en comprennent toute la pratique, et qui lui sont tellement nécessaires, que si une seule lui manque, non-seulement ce n'est plus une charité complète, mais elle n'est pas même suffisante pour satisfaire à l'obligation absolue que Jésus-Christ nous a imposée. Reprenons donc par ordre ces différents caractères, et considérons-les chacun en particulier pour nous les bien imprimer dans l'esprit et dans le cœur.

II. *La charité est patiente.* C'est par là qu'elle se soutient et qu'elle se purifie. Car, de la manière que nous sommes tous faits, il n'est pas possible qu'il ne se rencontre mille choses dans la vie qui nous déplaisent, qui nous piquent, qui nous choquent, dont nous nous sentons rebutés et qui nous porteraient naturellement aux révoltes et aux éclats. Si nous nous modérons et que nous prenions patience, dans un moment tout est étouffé, tout tombe, et l'on n'en parle plus. Mais si nous suivons le premier mouvement qui s'élève et que la chaleur nous emporte, combien les suites en sont-elles fâcheuses et que n'en coûte-t-il pas à la charité? De plus, c'est par la patience que notre charité se purifie; comment cela? parce que dans les occasions où nous avons besoin de patience et où nous la pratiquons, il n'y a que la pure charité qui nous retienne. Ce n'est point la nature, ce n'est point l'inclination, ce n'est point le goût, mais la seule vue de Dieu dont nous voulons garder le précepte, et le seul zèle de la charité que nous ne voulons pas détruire.

III. *La charité est pleine de bonté.* Elle est honnête, prévenante, complaisante, obligeante. Ce qu'elle a de plus merveilleux, c'est qu'elle rend tels des gens qui d'eux-mêmes sont des esprits rudes, aigres, sauvages, impraticables. D'où vient que, selon le monde même, il n'y a point de personnes plus sociables, plus civiles, plus accommodantes, autant qu'il est permis par la loi de Dieu, que les personnes vraiment dévotes et vertueuses; et si au contraire l'on en voit de chagrines, de farouches, d'inaccessibles et, pour ainsi dire, de barbares dans toutes leurs manières, c'est à elle-mêmes et non point à la dévotion, qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dévotion est charitable; et, ce que fait le monde par un esprit profane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs et de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison: c'est que la charité consiste dans une bonne volonté et dans une sincère affection pour le prochain. Or, dès qu'on est touché de cette affection sincère, et qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, et l'on n'a garde, par conséquent, de lui envier celui qu'il possède. Mais, du reste, on peut dire, et il est certain que la charité n'a point d'ennemi plus puissant et plus à craindre que cette malheureuse jalousie qui nous infecte de son poison, et dont il n'y a que les esprits fermes et les âmes droites qui sachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talents d'autrui, des vertus d'autrui et des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui semblaient devoir durer jusqu'à la mort. Deux hommes avaient entre eux la liaison la plus étroite; mais que, dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre, que l'un réussisse et soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arrière, et qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser et pour les réduire à ne se plus connaître: pourquoi? parce que la jalousie s'empare du cœur de celui-ci, et qu'elle lui inspire des sentiments avec lesquels une véritable union ne peut subsister. On ne peut comprendre combien de ravages cette passion si lâche et si honteuse a causés jusque dans les états les plus saints, et les plus consacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal à propos.* C'est-à-dire qu'elle nous rend vigilants, circonspects, attentifs sur nous-mêmes et sur les autres: sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons et à tout ce que nous faisons; sur les autres, pour connaître ce qui les offense, et pour s'en abstenir. Et en effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, et qu'une parole indiscrète, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certaines personnes, avec quelle précaution ne devons-nous pas ménager leur faiblesse? C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ce qui attaque la réputation qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée que lorsqu'on parle ou qu'on agit avec réflexion et de dessein prémédité. Ce sont souvent les indiscrétions,

les imprudences, les légèretés qui excitent les plus grands troubles. Il est vrai, ce n'est point par malice que vous dites ceci ou cela; les choses vous échappent avant que vous les ayez bien considérées, et sans que vous y entendiez aucun mal; mais, après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée et trop aveugle, vous faites sur ceux qui vous écoutent de très-vives impressions, et vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconsidération vous excuse-t-elle? non sans doute. Que n'avez-vous plus de retenue? que ne réprimez-vous votre impétuosité? pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer si aisément toutes vos pensées, et que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler?

VI. *La charité ne s'enfle point.* Tous ne sont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même distinction ni les mêmes honneurs, mais quiconque se trouve au-dessus des autres, n'a pas droit pour cela de les mépriser, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains et dédaigneux ne conviennent qu'à des esprits vains et frivoles, rien ne leur attire plus l'envie, et ne leur suscite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élévation un homme sans faste, sans orgueil, en usant bien avec tout le monde, et ne se laissant point éblouir de sa fortune, on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, et chacun, au contraire, est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté et de l'ostentation, et qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux, voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises et à l'abattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité et l'ambition, c'est une chimère. Un ambitieux veut toujours monter; il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper partout les premières places, et voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs et de concurrents. De quel œil les regarde-t-il, et de quel œil en est-il regardé? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles? Concurrences, non-seulement entre maisons et maisons, mais entre particuliers et particuliers; non-seulement entre les grands, mais entre les petits; non-seulement entre les séculiers, mais entre les religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, soit du monde, soit de la vie religieuse, pour savoir quels désordres sont venus de là et pour prévoir quels désordres dans la suite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point ses intérêts.* Voilà de toutes les épreuves la plus sûre pour démêler la vraie charité de celle qui n'en a que l'apparence et que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonstrations extérieures, même les plus vives et les plus empressées. On voit des personnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement et d'une charité sans réserve. A s'en tenir au dehors, on ne peut rien, ce semble, ajouter à leur zèle, et l'on ne doute point qu'ils n'agissent dans les vues les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais, si l'on pouvait pénétrer le fond de leur cœur, on se détromperait bientôt, et l'on y apercevrait un intérêt caché qui les conduit. Aussi, que cet intérêt vienne à cesser, et qu'il ne se trouve plus dans ces services qu'on rendait, dans ces assiduités qu'on avait, dans cette ardeur qu'on témoignait, c'est là que le mystère tout à coup se dévoile. Ces gens si serviables et si officieux ne vous connaissent plus à ce qu'il paraît, et tournent ailleurs leurs soins, parce qu'ils y espèrent un meilleur compte. L'intérêt même est si subtil, que quelquefois on ne le remarque pas soi-même, et qu'on y est trompé comme les autres; mais l'occasion est, pour ainsi parler, la pierre de touche; c'est elle qui découvre l'âme, et qui en révèle tout le secret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, selon les besoins, s'expliquer avec force et avec fermeté; mais tout cela se fait ou se doit faire sans violence et sans emportement. Illusion de dire: C'est pour le bien que je m'intéresse, et c'est ce qui m'anime: votre intention est bonne, mais elle n'est pas assez mesurée, et, si vous n'y prenez garde, de ce bon principe suit un mauvais effet, qui est la passion. Car on a beau se flatter, il y a presque toujours de la passion dans ce feu et cette chaleur qui vous agite, et dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle est obligée de se montrer plus sévère, et d'user de rigueur, ne perd jamais une certaine onction qui tempère toutes choses, et qui en est comme l'assaisonnement. Si cette onction n'y est pas, la charité ne peut y être, ou n'y peut longtemps demeurer.

X. *La charité ne pense point de mal.* Elle n'est point défiante, point soupçonneuse. C'est des soupçons et des défiances que naissent les jugements téméraires et les aversions; il n'y a guère d'esprits plus dangereux dans la société et le commerce de la vie, que ces imaginations fortes et ombrageuses qui se tourmentent beaucoup elles-mêmes, et qui ne tourmentent pas moins les autres. Un esprit de cette trempe envisage toujours les choses par un mauvais côté, et les interprète toujours, ou à son propre désavantage, ou à celui du prochain. Ce ne sont communément que des chimères et des fantômes qu'il se forme; mais ces fantômes et ces chimères, c'est ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les ressentiments les plus injustes et les plus mal

fonués. Une âme bien faite, et surtout une âme chrétienne et charitable, est au contraire disposée à prendre tout en bonne part. Ce n'est pas qu'elle approuve le mal, mais elle ne le croit pas aisément. Elle se ferait même avec raison une peine de conscience et un scrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui se présentent, et de les suivre avant que de s'être donné le temps de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, et elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjouis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui, parce qu'il s'est tourné contre moi, non-seulement c'est une joie basse et indigne d'un cœur généreux; mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis et de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes frères et que je leur dois rendre aussi bien que les autres; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leurs progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquièrent dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture ni d'équité. Y en a-t-il plus ailleurs? et, suivant ces deux seules règles, où trouverons-nous de la charité parmi les hommes, et n'aurons-nous pas lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part?

XII. Enfin l'Apôtre conclut par ces paroles : *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte et qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déjà parlé. Mais comment croit-elle tout? Cela ne se doit entendre que de ce qui est à l'avantage du prochain; car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrêmement réservée et difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable et une certaine simplicité, qui, sans être tout à fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse et trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets et des occasions où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun endroit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer tout. Elle espère, par exemple, que cette homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égarements, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnaîtra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, et qu'il en fera une pleine satisfaction. Or, cette espérance, dont on ne doit jamais se départir, est une raison de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pour lui des égards : et voilà ce qui faisait dire à saint Augustin que nous devons aimer les libertins même et les impies, parce qu'ils peuvent devenir un jour des élus de Dieu et des saints. Ayons la charité dans le cœur, et il ne sera point nécessaire de nous fournir de bons tours et de bonnes pensées en faveur du prochain : nous les trouverons d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans récompense, et saint Paul lui-même nous la promet, lorsqu'il ajoute que la charité *ne doit jamais finir* (I *Cor.*, XIII). Elle nous conduira au ciel et nous l'y conserverons éternellement. Tous les autres dons cesseront; celui de prophétie, celui de science, celui des langues, celui des miracles; mais, dans la félicité éternelle, bien loin que la charité soit détruite, elle n'y sera que plus abondante et que plus parfaite. Commençons dès ce monde à nous mettre dans l'heureux état où nous espérons être pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION IX.

Sur l'humilité de la foi (1)

Comme je ne vous dissimule point mes sentiments, et que d'ailleurs vous me faites l'honneur de m'écouter et de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop porté à vous élever contre les décisions de l'Eglise, touchant des matières qui depuis longtemps ont été agitées avec toute la réflexion nécessaire et sur lesquelles le saint-siége a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous voûs échauffez même quelquefois, et il vous paraît étrange que pour couper court à des contestations qui n'auraient point de fin, on se contente de vous répondre en un mot qu'il n'est plus temps d'examiner, mais de se soumettre. Cependant cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie qu'elle est courte et décisive, et vous la goûteriez davantage si vous aviez ce que j'appelle l'humilité de la foi. Avec cette humilité de la foi, que de raisonnements tomberaient tout à coup! que de difficultés s'évanouiraient! que de disputes cesseraient! Car, sans prétendre parler de vous en particulier, on a toujours remarqué que dans ces sortes de divisions au regard de la doctrine, il se mêlait un orgueil secret qui servait infiniment à les entretenir. Je m'estimerais heureux si je contribuais à vous préserver de cet écueil, et j'espère que ce qu'il m'est venu en pensée de vous écrire n'y sera pas inutile. Du moins vous fera-t-il voir la nécessité d'une foi humble : je veux dire que sans une solide humilité, il n'est pas possible de conserver une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord qu'il y a deux choses à considérer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons. L'un est comme la matière de notre foi, et l'autre en est comme la forme. Or, l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, et ne subsiste que sur ce fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons,

(1) Cette instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Eglise.

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourrait endommager votre foi? soyez humble dans votre foi même. Non, mon Dieu, devez-vous dire, ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi : *J'ai Moïse et les prophètes* (*Luc*, XVI) : c'est-à-dire, Seigneur, que j'ai votre Eglise pour me conduire, et qu'elle me suffit. Je sais où elle est, cette Eglise; je sais par quelle succession depuis saint Pierre, ou plutôt depuis Jésus-Christ, elle s'est perpétuée jusqu'à nous; je sais où nos Pères l'ont reconnue, où ils l'ont consultée, comment elle leur a parlé, et avec quel respect et quelle obéissance ils l'ont écoutée : je m'en tiens là, et c'est assez pour moi. Quel repos intérieur et quelle paix de l'âme ne se procure-t-on point par une telle soumission ? c'est même alors que Dieu, content de nous voir soumis et dociles, nous découvre plus clairement ses vérités. Quoi qu'il en soit, je me souviens de l'avis que donnait saint Jérôme à une vierge dont il était le père en Jésus-Christ et le directeur. Pensez-y vous-même, et souvenez-vous-en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce saint docteur par lesquelles je finis : *Attachez-vous à la foi du saint pape Innocent, qui dans la chaire apostolique est le successeur du bienheureux Anastase ; et quelque spirituelle, quelque intelligente que vous puissiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère*, et *rejetez-la* (*Hier.*).

INSTRUCTION X.

Sur la prudence du salut (1).

I. L'affaire du salut est d'une telle conséquence, qu'elle mérite toutes vos réflexions; et la sagesse chrétienne consiste à bien conduire cette grande affaire, à ne la risquer jamais volontairement pour quoi que ce soit, ni en quoi que ce soit ; à juger de toutes les autres affaires, à les mesurer et à les régler, selon le rapport qu'elles ont avec celle-ci ; à ne négliger enfin aucun moyen de la faire réussir, mais à y employer toujours, autant qu'il est possible, les plus propres, les plus assurés, les plus efficaces. Voilà ce que j'appelle la prudence du salut ; et si cette expression n'est pas tout à fait juste, ce que je veux vous faire entendre n'en est ni moins vrai ni moins important ; car je prétends vous faire ici reconnaître et déplorer votre aveuglement et celui de tant d'autres qui, comme vous, ne vérifient que trop, par leur conduite, ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'évangile de cette semaine, savoir : *Que les enfants du siècle sont plus sages à l'égard de leurs affaires temporelles*, *que ne le sont les enfants de lumière à l'égard de leur salut éternel* (2).

II. N'est-ce pas ce que la plupart des chrétiens ont à se reprocher? Mais ce qui doit encore bien plus vous confondre devant Dieu, c'est que, vous comparant avec vous-même, vous trouverez que vous avez en effet été, jusqu'à ce jour, mille fois plus habile, mille fois plus circonspect, mille fois plus prudent sur ce qui concerne les affaires du monde, où vous envisagiez un intérêt périssable et tout humain, que vous ne l'avez été sur ce qui regardait l'intérêt de votre âme et de votre éternité, qui de tous les intérêts est néanmoins pour vous le plus essentiel ; disons mieux : le sujet de votre confusion, c'est qu'ayant eu jusqu'à présent de la sagesse pour les affaires du monde, où vous avez presque toujours réussi, cette sagesse ne vous a manqué que dans l'affaire du salut. De sorte (pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle; vous savez quel zèle m'anime, et je sais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part), de sorte que vous pourriez dire de vous que vous êtes tout à la fois, et un sage mondain, et un insensé chrétien. Comment vous justifierez-vous auprès du Seigneur sur une si énorme contrariété ; et quand Dieu, vous opposant à vous-même, vous demandera compte de votre vie, qu'aurez-vous à lui répondre?

III. Il me semble que je vous traite encore trop doucement, et que, n'ayant point eu la prudence du salut, je devrais conclure que vous avez été absolument dépourvu de toute prudence, puisque, sans la prudence du salut, il n'y a point proprement de vraie prudence. C'est un langage qui n'est que trop ordinaire, et que la corruption du siècle a rendu commun, quand on voit un homme qui s'avance dans le monde, et qui conduit heureusement à bout toutes ses entreprises, mais qui, du reste, vit dans une négligence entière des devoirs du christianisme, et semble avoir abandonné l'affaire de son salut, de dire de lui, quoiqu'en plaignant son sort : Il est vrai, cet homme a de l'esprit, il a d'excellentes qualités ; mais il n'a point de piété. Il est judicieux, éclairé, plein de bon sens ; mais, pour tout ce qui regarde les choses de Dieu, il y est insensible. Hors ce seul point, c'est un homme d'une prudence consommée, c'est de toute sa compagnie la meilleure tête, c'est un génie rare. Voilà comment on parle, comment on en juge ; et moi, je prétends que de parler ainsi, c'est abuser des termes, et que d'en juger de la sorte, c'est pécher contre les premiers principes de la véritable sagesse. Je prétends que du moment qu'un homme, chrétien d'ailleurs, comme vous l'êtes, et comme vous faites profession de l'être, a quitté le soin de son salut, dès là il n'a plus, à le bien prendre, ni conduite, ni jugement, ni force d'esprit, ni conseil. Voilà des expressions bien fortes; mais, avec un peu de réflexion, vous en verrez d'abord la vérité.

IV. En effet, y a-t-il du sens et de la conduite à reconnaître, en qualité de chrétien, un bonheur éternel, qui est le salut, un bonheur pour lequel vous avez été créé, et que Dieu vous a marqué comme votre fin dernière, un bonheur au-dessus de tout autre

(1) Cette instruction regarde un homme du monde employé dans un ministère important.

(2) Evangile du huitième dimanche après la Pentecôte (*Luc*., XVI).

bien imaginable, ou qui seul est le souverain bien et l'assemblage de tous les biens; y a-t-il, dis-je, le moindre rayon de sagesse et de prudence à croire par la foi ce royaume céleste où Dieu vous appelle, et cette infinie béatitude qu'il vous promet, et à ne l'envisager jamais en tout ce que vous faites, à ne prendre aucunes mesures pour vous l'assurer, à vivre tranquillement et habituellement dans un danger prochain d'en être exclus sans ressource? Qu'est-ce que la prudence, selon tous les maîtres de la morale? C'est l'ordre des moyens à la fin, c'est-à-dire que la prudence consiste à nous proposer une fin digne de nous, et à chercher ensuite les moyens les plus propres pour y parvenir. Or, vous ne faites rien de cela dans la vie que vous menez et dans le profond oubli de votre salut, où vous avez déjà passé la plus grande partie de vos années. Vous agissez donc au hasard; et agir ainsi, est-ce être sage?

V. Vous me direz que, dans toutes vos démarches, et dans tous les soins qui vous occupent, vous avez une fin; que c'est, par exemple, de vous enrichir, que c'est de vous élever et de vous agrandir, que c'est d'établir dans le monde votre fortune, votre réputation, votre nom. Mais, prenez garde, je n'ai pas dit seulement que la prudence consistait à nous proposer une fin, j'ai ajouté une fin digne de nous, une fin qui nous convienne, une fin qui puisse être notre fin et qui doive l'être. Or, de devenir riche, de devenir grand, de vous distinguer dans le monde, ce ne peut être là votre fin, et ce ne doit point l'être, puisqu'il y en a une autre plus noble, quoique plus éloignée, où vous êtes destiné. Que diriez-vous d'un prince qui, par le droit de sa naissance, pourrait aspirer à la plus belle couronne, et qui, sans se mettre en peine de l'acquérir, bornerait toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, et se consumerait pour cela de veilles et de travaux, quoique, dans ses travaux et dans tous les mouvements qu'il se donnerait, il eût une fin qui serait la possession de ce misérable domaine; et quoique, par sa vigilance et par son adresse, il arrivât à cette fin et se procurât l'avantage qu'il souhaitait, le compteriez-vous pour un homme sage? loueriez-vous son habileté et son savoir-faire, et ne traiteriez-vous pas au contraire ses frivoles desseins et ses prétendus succès de folies et d'extravagances? Appliquez cette figure à un chrétien, qui, dans tout ce qu'il entreprend et dans tout ce qu'il exécute, n'a en vue que la vie présente, sans penser à son salut, vous trouverez que le parallèle n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit précisément défendu, ni qu'il soit absolument contre la prudence d'avoir pour fin les biens présents, de veiller à vos affaires temporelles, de travailler à vous établir dans le monde, à vous y maintenir et même à vous y avancer, autant qu'il vous peut être convenable selon votre naissance et votre condition; d'avoir en vue l'honneur de votre maison, la prospérité de votre famille, la fortune de vos enfants, l'exécution de vos projets. Tout cela n'a rien de soi-même qui soit contraire à la véritable sagesse, pourvu que vous fassiez bien la différence de deux sortes de fins, et que vous mettiez entre l'une et l'autre toute la subordination requise. Il y a une fin prochaine et particulière, et il y a une fin dernière et générale. La fin prochaine et particulière, c'est, si vous voulez, le gain de ce procès, l'acquisition de cette terre, l'entretien de cet héritage, le bon emploi de cet argent, tel dessein à bien conduire, telle place à obtenir, tel mariage à ménager, tel profit à faire, en un mot, tout ce qu'on se propose par rapport à cette vie, et tout ce qui en partage les divers exercices. Mais la fin dernière et générale, c'est une autre vie que celle-ci, une vie éternelle, c'est le salut. Voilà ce que vous devez regarder, et ce que vous regardez comme un point essentiel de votre religion. Or, n'est-il pas visible et incontestable que la fin dernière et générale doit l'emporter sur toutes les fins prochaines et particulières, et même que toutes ces fins particulières et prochaines ne doivent être considérées que comme des moyens d'atteindre à la fin générale qui est la fin dernière. La raison est que toutes les fins particulières n'ont qu'un temps, et même bien court, et qu'elles ne sont que passagères; au lieu que la fin dernière est le terme qui ne passe point, et après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à désirer. D'où vous devez tirer cette grande règle dans le soin des affaires humaines, d'y faire toujours présider la prudence du salut, c'est-à-dire d'y faire toujours entrer cette prudence du salut pour y examiner deux points d'une extrême importance: premièrement, s'il n'y a rien dans ces affaires humaines, et dans la manière dont vous y agissez, qui soit contraire au salut; secondement, en quoi et comment ces affaires humaines peuvent même servir au salut et y être rapportées. En user autrement, c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine et la fin dernière, entre la fin particulière et la fin générale: par conséquent c'est pécher contre la sagesse et en détruire le principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclaircissement, et appliquez-vous, je vous prie, à le bien comprendre; tout y est d'une conséquence infinie. Je pose pour première maxime de la prudence du salut, de la faire entrer partout, mais particulièrement dans toutes les affaires humaines, pour prendre garde à ne rien entreprendre, à ne rien rechercher, à ne vous engager dans rien qui puisse être nuisible au salut. Peut-être serez-vous surpris de la distinction que je fais, et que je vous porte à consulter la prudence du salut, et à l'appeler surtout dans les affaires humaines, comme si elle y était plus nécessaire que dans les autres. Elle y est, en effet, d'une plus grande nécessité, et la preuve en est évidente: c'est que dans les affaires humaines il y a, à l'égard de la fin dernière et du salut, beaucoup plus de dangers à

craindre et à éviter. Pour les affaires spirituelles, pour la prière, l'aumône, les œuvres de charité et de pénitence, pour toutes les dévotions et toutes les pratiques chrétiennes, quoiqu'on ait besoin de conseil, le besoin toutefois est moins pressant. Comme ce sont des œuvres saintes d'elles-mêmes, il y a moins de risques à courir, et par là moins de précautions à y apporter. Mais où le salut est plus exposé et où il se trouve des écueils sans nombre par rapport à la conscience et à l'éternité, c'est dans les affaires du monde, dans les sociétés du monde, dans les engagements du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les ministères du monde. C'est donc là même aussi qu'on doit plus avoir recours à la prudence du salut : de sorte que, plus les affaires sont humaines, plus cette prudence y est nécessaire; parce que, plus les affaires sont humaines, plus elles participent à la corruption du monde; plus elles tiennent de cet esprit du monde qui est si opposé à l'esprit de Dieu, plus elles sont sujettes aux désordres du monde et qu'elles y conduisent plus directement. Désordres dont il n'est pas possible de se préserver sans un guide qui nous dirige et qui nous montre les voies où nous pouvons marcher avec assurance, et celles d'où nous devons nous éloigner. Or, ce guide, c'est la prudence du salut.

VIII. A parler en général, de quelque nature que soient les affaires, cette prudence du salut y doit toujours être écoutée et mise en usage. Car il est constant, quelles que soient les affaires où nous nous employons, qu'il n'y en a aucune où nous ne devions agir en chrétiens, c'est-à-dire en hommes qui croient un salut éternel, où ils doivent aspirer sans cesse, et qu'il ne leur est jamais permis de hasarder pour quelque chose que ce soit, et en quelque état et quelque condition qu'ils puissent être. De là vous voyez aisément qu'il n'y a donc point d'état et de condition, et, en chaque état et chaque condition, point d'occupation ni d'affaires où la prudence évangélique, qui n'est autre que la prudence du salut, ne doive avoir lieu pour régler toutes nos pensées, toutes nos vues, tous nos sentiments, toutes nos paroles, toutes nos actions, et pour n'y laisser rien glisser qui soit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du salut. Aussi cette qualité de chrétiens, dont nous sommes revêtus, n'est point limitée; mais, comme elle est répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artisan doit travailler en chrétien. Ainsi des autres professions, depuis les plus relevées et les plus distinguées, jusqu'aux plus viles et aux plus obscures. Tellement, que ce ne sont point deux choses qu'on soit en pouvoir de séparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier et l'artisan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince et le monarque : parce que tout cela et tout autre état, si j'ose m'exprimer de la sorte, doit être christianisé dans nos personnes. Quand donc l'un exerce sa charge, que l'autre s'acquitte de sa commission; quand l'un vend ou achète, que l'autre s'applique à son ouvrage; quand l'officier sert son prince dans le métier des armes, ou que le prince, sur le trône, gouverne ses sujets; disons absolument en tout, et quoi qu'on ait à faire : ce n'est point assez de mettre en œuvre cette prudence humaine dont nous pouvons être pourvus, ni de suivre ce bon sens naturel que Dieu peut nous avoir donné, ni de se conformer aux lois et aux coutumes du monde, ni de s'appuyer de l'autorité et des avis d'un ami, d'un parent, d'une famille; ni de s'adresser aux maîtres de l'art et aux gens les plus versés dans les affaires du siècle; ni précisément de se conduire, comme on parle, en homme de probité et d'honneur : autant en ferait un païen, et toutes ces règles ne s'accordent pas toujours avec le christianisme ni avec le salut. Notre raison se laisse prévenir de mille faux principes et de mille erreurs; les maximes du monde et ses coutumes sont souvent très-corrompues; des amis, des parents s'aveuglent sur nos intérêts, et la complaisance en bien des rencontres, la chair et le sang les engagent à nous flatter; les maîtres de l'art, et les plus habiles dans le maniement des affaires du siècle ne considèrent point les choses et ne les décident point par rapport à la conscience; cet honneur, cette probité mondaine dont on se pique, est communément plus spécieuse que réelle; et, n'étant fondée que sur les sentiments de la nature, il y a une infinité de sujets où elle ne convient guère avec l'Evangile. La seule prudence de la foi, cette prudence surnaturelle et divine peut nous fournir des lumières pures, qui nous découvrent les routes du salut et les égarements dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure et toute céleste? elle nous met à la main la balance du sanctuaire, ou plutôt elle attache continuellement nos regards sur la loi de Dieu, et ne nous laisse rien conclure que nous ne nous soyons auparavant demandé à nous-mêmes : Mais cela se peut-il selon la religion que je professe, mais cela est-il dans l'ordre de la charité? mais n'y a-t-il point là de vengeance, de mauvaise foi, d'injustice? Le conseillerais-je à un autre, ou, si quelque autre se comportait de même envers moi, le trouverais-je bon? n'aurais-je point de peine, à la mort, de l'avoir fait? Si, dans un moment, il fallait paraître au jugement de Dieu, le voudrais-je faire? et, en le faisant, ne craindrais-je point pour mon salut? Ces demandes et ces reflexions salutaires nous ouvrent les yeux et nous font apercevoir bien des précipices où nous allions nous jeter en aveugles, et où nous étions sur le point de tomber. Car la prudence du salut nous répond sur tous ces articles, et nous donne de sûres et de justes décisions.

X. Souffrez que je me serve ici d'une comparaison, ou que je vous fasse part d'une

pensée de saint Chrysostome, que vous trouverez comme moi très-solide et très-judicieuse. Voyez, dit-il, ce qui se passe dans les diètes générales et dans les assemblées des Etats. Aussitôt qu'elles sont convoquées, les princes voisins y envoient des ambassadeurs; les princes même les plus éloignés, et ceux qui semblent devoir moins s'y intéresser, y ont des agents et des députés qu'ils chargent de leurs négociations et du soin de les avertir de toutes les résolutions qui s'y prennent; et, quoique la diète se tienne souvent pour toute autre fin que pour ce qui les concerne, ils ne manquent pas toutefois d'y entretenir leurs intelligences, parce qu'il peut arriver que, dans le cours des délibérations, il naisse quelque incident qui les regarde et où leur intérêt soit mêlé. Voilà justement ce que Dieu a fait à notre égard. C'est un grand monarque, lequel a partout des intérêts à maintenir. Dans toutes les affaires du monde qui se traitent, ces intérêts de Dieu sont en péril. Il y peut recevoir du dommage, et il y en reçoit tous les jours; son honneur peut y être engagé, on y peut donner atteinte à ses commandements; et c'est pour cela, reprend saint Chrysostome, qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent et un solliciteur qui ménage ses droits et qui les défende. Mais qu'est-ce que cet agent? c'est la conscience, c'est le don d'entendement et de conseil pour discerner le bien et le mal, c'est la prudence du salut. Oui, c'est elle qui, de la part de Dieu et au nom de Dieu, intervient à tout ce que nous nous proposons et à tout ce que nous délibérons, pour le ratifier et pour s'y opposer, autant qu'il y va de la cause de Dieu et du salut de notre âme. C'est elle qui nous crie intérieurement et sur mille points que le monde approuve : *Non licet* (*Matth.*, XIV) : Ne le fais pas, Dieu le condamne : c'est ambition, c'est avarice, c'est envie, c'est animosité, c'est déguisement et supercherie, c'est une molle et criminelle sensualité. Dès que tu le feras, j'en appelle contre toi et je te cite au tribunal du Maître tout-puissant qui s'en tient offensé. Je te le déclare, et je t'annonce par avance les suites malheureuses du péché que tu commettras, qui sont la perte de ton salut et une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le secret du cœur; d'autant plus à croire qu'elle est plus fidèle et qu'elle ne tend qu'à notre souverain bien.

XI. Tout ceci doit vous détromper de deux grandes erreurs qui règnent dans la plupart des esprits, et qu'il est bon de vous découvrir pour votre instruction. L'une est de certaines personnes accommodantes, qui font une espèce de partage dans la vie des hommes, et s'imaginent avoir par là trouvé l'art de concilier toutes choses; qui, dans les affaires de Dieu et du salut, disent qu'il faut agir selon les maximes du salut et de la sagesse de Dieu, mais que, dans les affaires du monde il n'y a point d'autres règles à prendre que les maximes et les principes du monde. Erreur également injurieuse au domaine de Dieu et pernicieuse au salut de l'homme. Toutes les affaires de Dieu et du salut ne sont pas les affaires du monde, mais toutes les affaires du monde sont les affaires du salut et les affaires de Dieu; et puisqu'elles sont toutes les affaires de Dieu et les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut, et selon les vues de Dieu. Dire le contraire, ce ne serait pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu et du salut? On veut qu'un homme, qu'une femme pratiquent la vertu d'une manière conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils aient égard aux engagements, aux devoirs, aux bienséances du monde, et qu'ils règlent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, et en cela l'on n'est pas tout à fait injuste, pourvu qu'on ne passe point les bornes; mais ne serait-il pas étrange qu'en même temps on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite et le règlement des affaires du monde? L'extrême difficulté est de savoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut et celle du monde. Un homme du siècle a besoin tout à la fois de l'une et de l'autre, étant obligé, par sa condition, de vivre dans le commerce du monde, et ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit, et la prudence du salut lui est encore plus nécessaire pour être en état de rendre compte à Dieu de la manière dont il s'en sera acquitté. La peine, encore une fois, est de les unir toutes deux et de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, et d'observer dans l'usage qu'on en fait tout ce que demande la différence de leur nature, de leur objet et de leur fin. C'est à quoi les saints se sont appliqués sans relâche, et ce qui leur faisait chaque jour redoubler leur vigilance et leur attention sur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur, qui suit de la première, consiste dans la fausse opinion de bien des gens, lesquels trouvent mauvais que les ministres établis de Dieu dans l'Eglise pour être juges des consciences et directeurs du salut des âmes, prennent connaissance de plusieurs affaires qui ont rapport au monde, et qui sont des affaires du monde. Pourquoi, dit-on, s'ingèrent-ils en de telles recherches, et que n'en demeurent-ils à ce qui est de leur ressort? Mais moi, je prétends qu'il n'y a aucune affaire du monde qui ne se réduise au tribunal des ministres de Jésus-Christ, parce qu'il n'y en a aucune qui ne puisse avoir quelque liaison avec la conscience et le salut. Un mari s'offense de ce que l'état de sa maison et de sa famille est connu d'un homme étranger, qu'une femme vertueuse a choisi pour son conducteur dans les voies de

Dieu, et à qui elle confie ce qui se passe dans son domestique, afin d'apprendre comment elle doit s'y gouverner, et y mettre son salut à couvert. Quel sujet y a-t-il de s'en offenser? Cet homme, tout étranger qu'il est, n'est-il pas le lieutenant de Jésus-Christ? n'est-ce pas en cette qualité qu'il juge, et par conséquent qu'il a droit de connaître de tout? Il doit être sage; mais souvent une partie de sa sagesse est d'entrer dans la discussion de ce qu'il y a de plus intérieur et de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec discrétion, mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curiosité, il sera lui-même jugé de Dieu; mais, s'il ne le fait point du tout, il trahira son ministère. Et à quoi se terminerait donc le sacrement de pénitence? Pourquoi les lèvres du prêtre seraient-elles appelées dans l'Ecriture le trésor public et le dépôt de la science du salut, s'il n'était permis de le consulter sur toutes sortes d'affaires, dès qu'elles peuvent, ou nuire au salut, ou y contribuer? Mais un directeur, dites-vous, un confesseur ne se doit mêler que de ce qui appartient à la direction et à la confession. Cela est vrai : mais quelles sont les matières les plus ordinaires de la confession pour les personnes du monde, sinon les affaires du monde? D'où naissent les doutes, les scrupules, les peines de conscience dans une femme qui craint Dieu et qui veut se sauver : n'est-ce pas de tout ce qui compose sa vie la plus commune? Si le directeur doit ignorer tout cela, quels enseignements pourra-t-il lui donner? Comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle doit et ce qu'elle ne doit pas? Si nous avions deux âmes, comme le pensaient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde, et l'autre pour les choses de Dieu, et qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable, alors, je l'avoue, les choses du monde ne devraient plus être soumises ni à la confession ni à la direction : mais n'ayant qu'une même âme, et pour le monde, et pour Dieu, il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite et à son jugement soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un et l'autre; parce qu'elle peut pécher selon l'un et l'autre, et se damner. J'insiste sur ce point, dans la vue de vous inspirer une pensée bien utile pour vous, et que je voudrais que vous missiez en pratique. Ce serait, dans la multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé, et qui se multiplie tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu, pour en conférer avec lui, et pour les examiner ensemble; non point par rapport à la politique du siècle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux succès de vos desseins, peuvent être admirablement bien concertées selon le monde, et très-mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde et des traits de sagesse qui me faisaient pitié, et, si je l'ose dire, horreur, quand je venais à en pénétrer le fond, et à en démêler les ressorts; parce que je n'y voyais, ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrais donc, encore une fois, que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, et que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'âme peut être blessée, et qui, sans être ni trop lâche ni trop sévère, vous en déclarât ses sentiments. Eprouvez-le, cet homme de confiance, connaissez-le par vous-même, faites-en le discernement entre mille; mais, dès que Dieu vous l'aura adressé, et que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises et toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, et ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la fera apercevoir. En matière de salut, c'est une souveraine prudence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette première règle, de la faire entrer partout pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime, également importante, est de l'employer dans toutes vos affaires, et en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut et profitables devant Dieu. Car, ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, et ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes peuvent être sanctifiées, et vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, et qu'elles tendent vers lui directement : mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde sont tout au plus des soins indifférents, et que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de votre fin dernière, bien loin d'être capables de vous en approcher et de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les chrétiens du siècle, et en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; et toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu; puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, et d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, et que nous agissions, mais les uns d'une façon et les autres d'une autre; ceux-là dans le monde, ceux-ci dans l'état ecclésiastique, et plusieurs dans la profession religieuse. Cela posé, les affaires humaines, et même les plus humaines, sont donc de l'or-

dre de Dieu pour ceux qu'il y a destinés ; étant de l'ordre de Dieu, elles sont donc de la volonté de Dieu ; étant de la volonté de Dieu, elles sont donc agréables à Dieu, en tant qu'elles sont dépendantes de cette divine volonté, et qu'elles y sont unies par la pureté de notre intention ; enfin, étant agréables à Dieu, elles sont donc méritoires devant Dieu, elles sont donc dignes des récompenses de Dieu, elles sont donc saintes alors, puisque Dieu n'agrée ni ne récompense dans l'éternité que ce qui est saint. Ainsi vous comprenez comment vous pouvez les référer à Dieu, en y reconnaissant la volonté de Dieu, et vous y appliquant par ce motif et en cette vue.

XIV. Ce n'est pas tout. Dans le soin des affaires humaines, combien y a-t-il de fatigues à essuyer ? combien de chagrins à dévorer ? combien d'incidents fâcheux et de contretemps, combien de traverses à supporter ? En combien de rencontres faut-il se faire violence, se gêner, se surmonter, prendre sur soi ? Tel, dans un ministère tout profane en apparence, a néanmoins mille fois plus d'occasions de pratiquer la patience, la douceur, la modération, la charité, la soumission aux ordres du ciel, la mortification de ses désirs et la mortification même de ses sens, que n'en ont les religieux les plus austères. Ce n'est point là un paradoxe, et peut-être n'êtes-vous que trop instruit par vous-même de ce que je dis : or, tout cela ce sont des moyens de salut que vous avez dans les mains, et que vous fournissent les affaires dont vous êtes occupé ; car tout cela dirigé, purifié, relevé par un motif surnaturel et chrétien, peut être, au jugement de Dieu, d'un très-grand prix. Combien d'autres, par la même voie, non-seulement se sont sauvés, mais sont parvenus à la plus sublime sainteté.

XV. Voilà quelle est la principale attention de la prudence du salut ; elle cherche à profiter de tout pour le salut, parce qu'elle sait que toutes choses, hors le péché, peuvent servir au salut. Au lieu que les mondains, plongés et comme abîmés dans les affaires du monde, s'y emploient d'une manière toute naturelle, et par là laissent échapper des trésors de grâces et de mérites dont ils pourraient s'enrichir ; un chrétien éclairé de la prudence évangélique prend des idées supérieures, s'élève au-dessus de la nature, ne perd point Dieu de vue ; et, travaillant dans le temps et aux affaires du temps présent, porte tous ses regards vers l'éternité. De cette sorte, ce qui demeure inutile dans les mains des autres, lui vaut au centuple ; et dans sa condition, quelque éloignée qu'elle paraisse du royaume de Dieu, il trouve abondamment de quoi l'acquérir et de quoi s'y avancer. L'ambitieux fait consister toute sa sagesse à ne pas manquer une occasion de se pousser aux honneurs du monde, le riche intéressé met toute la sienne à grossir ses revenus et à amplifier ses domaines ; mais ce parfait chrétien, tel que vous devez être, et que mon zèle pour vous me fait souhaiter avec ardeur que vous soyez, ne connaît point d'autre sagesse que d'aspirer, par toutes les voies qui se présentent, à une gloire immortelle, et d'amasser chaque jour des richesses qui ne périront jamais.

XVI. Je ne cesserai donc point, et par le devoir de ma profession, et par l'attachement très-respectueux que j'ai pour votre personne, de vous faire la même exhortation que faisait un prophète au peuple d'Israël : *Apprenez où est la prudence, où est le conseil, où est la force de l'entendement* (*Baruch.*, II). Je serais bien téméraire, si j'entreprenais de vous apprendre où est la prudence du monde ; vous me feriez là-dessus des leçons, et ce serait à moi de vous consulter comme un maître. Mais les plus grands maîtres dans la sagesse humaine et dans la science du monde sont communément les moins habiles dans la science du salut : or, vous ne pouvez plus douter que cette science du salut ne soit néanmoins la véritable prudence. Ainsi j'ose vous redire : Faites une étude sérieuse de cette solide et droite prudence. Mais où la trouverez-vous ? elle n'est guère connue dans les cours des princes ni dans les plus hauts rangs ; et je me souviens sur cela d'un beau trait de l'Écriture : il est remarquable. Le roi-prophète, parlant du patriarche Joseph, dit que Pharaon lui donna un pouvoir absolu et une intendance générale dans tout son empire (*Ps.* CIV) ; et pourquoi l'éleva-t-il à ce rang d'honneur ? plusieurs considérations l'y engagèrent ; mais, entre les autres, ce fut afin que Joseph donnât des règles de prudence aux grands de sa cour, et qu'il enseignât la sagesse à ses ministres d'État : *Ut erudiret principes ejus, et senes ejus prudentiam doceret.* Le moyen que cela pût être, demande saint Chrysostome ? A peine Joseph avait-il atteint l'âge de vingt-cinq ans : c'était un jeune homme sans expérience des choses du monde, qui n'avait eu jusque-là d'autre emploi que de garder des troupeaux ; qui, tiré par violence de la maison de son père, s'était vu réduit à la condition d'esclave ; qui, tout récemment, avait été confiné dans une prison, et ne faisait encore que d'en sortir ; qui se trouvait tout nouveau en Egypte, et n'en savait ni les mœurs ni les coutumes. Au contraire, les ministres de Pharaon étaient des vieillards consommés dans les affaires, et formés par un long usage : cependant il faut qu'ils deviennent les disciples de Joseph, et que ce soit lui qui les redresse et qui les instruise. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il est aisé, répond saint Chrysostome, de découvrir ce mystère : c'est que les princes et les ministres de la cour de Pharaon étaient des idolâtres, et n'avaient point encore adoré ni servi le vrai Dieu ; c'étaient de grands hommes selon le monde, il est vrai ; ils entendaient parfaitement l'art de gouverner les peuples, j'en conviens ; ils maintenaient dans tout son lustre et faisaient fleurir l'autorité royale, je le veux ; ils mettaient dans les finances et dans le commerce un ordre admirable, j'y consens ; et qu'on leur attribue mille autres qualités, je ne contesterai pas sur une seule, et je les reconnaîtrai toutes.

Mais que leur manquait-il? l'esprit de religion, le culte de Dieu, la connaissance du salut et le zèle d'y parvenir; sans cela toute leur prudence portait à faux, et était aussi vaine que les principes sur lesquels ils l'établissaient; il n'y avait que Joseph qui fût en état de les ramener de leurs voies égarées, et plût au ciel qu'il y eût dans toutes les cours des rois de pareils docteurs, et qu'on voulût les écouter.

XVII. Le désordre qui perd tout, c'est qu'on n'écoute que la prudence du monde : désordre plus ordinaire dans la grandeur et l'éclat des premières conditions; mais, du reste, désordre presque universel. A bien juger des choses, quelque apparence qu'on ait de religion, et quelque profession qu'on en fasse, on n'a point dans le fond d'autre prudence que celle du monde. Par une malheureuse fatalité, à force de pratiquer le monde, on réduit à la seule prudence du monde les affaires même où le salut est engagé. Dans toutes les délibérations, c'est presque toujours la prudence du monde qui décide; et si la prudence du salut forme quelque difficulté, on la traite de scrupule et de faiblesse : car voici jusqu'où va le désordre. Qu'un homme de bien, et sage selon l'Evangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer; qu'il balance là-dessus par une raison de conscience, et qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, et l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avait à raisonner et à délibérer avec des païens et des infidèles, je ne m'étonnerais pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ses remords et toutes ses précautions; mais, ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi des chrétiens, et que des gens qui professent la même foi que lui, et qui prétendent au même salut, soient surpris de lui entendre alléguer ce salut et cette foi contre les principes de la politique humaine et contre les manières du monde. De là vient que, pour s'attacher régulièrement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté d'âme et d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sais que vous avez l'un et l'autre. Vous êtes ferme dans ce que vous avez une fois résolu; et, comme vous ne faites rien à quoi vous n'ayez mûrement pensé, et où vos vues ne soient très-désintéressées, les discours du public vous touchent peu, et ses jugements ne sont guère capables de vous détourner de tout ce que vous croyez être de votre devoir; mais cette fermeté inflexible au sujet des devoirs du monde, prenez garde qu'elle ne vous abandonne lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ces esprits forts, à qui vous entendez dire quelquefois, par dérision et en se réjouissant, qu'un tel a peur de l'enfer, qu'il est dévot, qu'il a des visions : attendez la fin, c'est la décision de tout. Oh! que ces grands esprits, que ces âmes si élevées au-dessus du vulgaire, que ces sages du siècle, trouvent bien à rabattre de cette sagesse dont ils se paraient et dont ils étaient si fiers, quand la mort arrive, et qu'elle les avertit qu'il faut passer dans un autre monde, où toute la prudence de celui-ci n'est de nulle valeur et n'est comptée pour rien! leur prudence mondaine leur a servi à se démêler habilement et honorablement de toutes les affaires qu'ils ont eues à traiter avec les hommes; mais de quel usage leur sera-t-elle pour se démêler heureusement et avantageusement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de justifier devant son tribunal toute la conduite de leur vie, il s'agira de recevoir de lui une sentence de salut ou de damnation; il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de ressorts secrets à faire jouer, d'esprits à ménager. D'un seul rayon, la lumière divine dissipera toutes ces fausses lueurs d'une raison bornée, et d'une sagesse qui les aveuglait et les égarait, plutôt qu'elle ne les éclairait et les conduisait. A ce grand jour, à cette révélation, qui tout à coup leur découvrira toute leur folie passée et toute leur misère présente, que penseront ces philosophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion? c'est ce que je voudrais, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir : si même je me hasardais à vouloir leur en donner quelques idées, ils ne m'en croiraient pas. Quand donc le concevront-ils? quand ils l'éprouveront. Mais, quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du remède, y aura-t-il pour eux quelque ressource?

XIX. Ces réflexions sont terribles, et méritent assurément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous ce qu'on nous dit tous les jours, que la dissipation du monde et ses mouvements effacent ces sortes de pensées, et empêchent que la plupart ne s'en occupent : mais, vous répondrai-je, c'est donc à dire que la dissipation du monde et que ses mouvements renversent l'esprit à la plupart des gens du monde : car, en vérité, qu'appelez-vous renversement d'esprit, si ce n'en est pas un de savoir qu'on doit mourir, et qu'après la mort tout sera comme anéanti pour nous sur la terre, qu'il ne nous restera qu'un seul bien à posséder, qui est le salut, que la possession de ce bien unique et souverain dépendra du soin que nous aurons eu de le rechercher dans la vie et de nous y préparer, que la perte de ce bien infini nous exposera à un malheur infini et nous y précipitera : que peut-on, dis-je, appeler égarement et même extravagance, si ce n'est d'être instruit de tout cela, et de le négliger, et de n'en être aucunement en peine, et de l'abandonner au hasard, et de n'y tourner jamais ses vues, et de n'examiner jamais ce qui en sera et ce qui n'en sera pas, comme si c'était une chose à quoi l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt très-léger? N'est-ce pas en cela que s'accomplit la parole de Dieu, et cette menace qu'il nous fait par son apôtre *Je perdrai toute la sagesse des sages, et je dé*

truirai toute la prudence des prudents (I *Cor.*, I) ? Il permet que des hommes, d'ailleurs pleins de raison, et du meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'être raisonnables, et deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

XX. Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère et que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, et vous considérerez sérieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison; mais vous le serez encore plus pour votre âme et pour l'affaire de votre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, et de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect et toute la reconnaissance possible; mais il me serait bien douloureux qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus beaux talents, et à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliât lui-même dans son affaire capitale, lorsqu'il a tant de vigilance et de circonspection dans les affaires, ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour lui que d'une très-petite conséquence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministère m'engage à m'employer au salut des âmes. Je dois être sensible à leur perte par le sentiment d'une charité commune; et, fût-ce l'âme du dernier des hommes, et même l'âme de mon plus mortel ennemi, je ne devrais rien épargner pour la sauver. Concluez de là ce que me causerait de regrets et de sensibilité la perte d'une âme qui, par tant d'endroits et tant de raisons particulières, me doit être aussi chère que la vôtre. Je vous conjure donc par l'amitié, ou plutôt par la bonté que vous me témoignez en toutes rencontres, de me donner la consolation d'avoir travaillé efficacement à votre plus grand bien et à votre intérêt le plus précieux, qui est le salut. Vous avez sans cesse autour de vous une foule de gens qui vous sollicitent pour d'autres grâces qu'ils veulent obtenir : ce ne sont point là celles que je vous demande. Dispensez-les comme il vous plaira et à qui il vous plaira: mais accordez-moi ce que je désire si ardemment, et sur quoi je ne craindrai point de vous presser jusqu'à l'importunité; savoir, que votre premier soin soit votre salut. Dans ces autres grâces pour lesquelles on s'empresse tant auprès de vous, chacun ne pense qu'à soi-même et ne cherche que soi-même; mais, dans la grâce que je souhaite et que j'attends de votre religion, je ne pense qu'à vous ni je ne cherche que vous.

INSTRUCTION XI.

Sur le choix d'un état de vie (1).

Dans l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie : et rien n'est plus nécessaire pour vous que de bien connaître l'importance de ce choix, et les règles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-dessus quelque instruction, et je satisfais volontiers à une demande aussi raisonnable que celle-là, et aussi digne de votre piété et de votre sagesse.

I. Imprimez-vous bien dans l'esprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le salut dépende davantage que de bien choisir l'état où l'on doit vivre, parce qu'il est certain que presque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans l'enfer, qui seraient maintenant des saints s'ils avaient embrassé, par exemple, l'état religieux? et combien y a-t-il de saints dans le ciel qui seraient éternellement réprouvés, s'ils avaient vécu dans le monde? Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire si importante. Car que serait-ce si vous veniez à vous y tromper, et à prendre une autre voie que celle où Dieu vous a préparé des grâces pour faire votre salut?

II. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire sans y être appelé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de disposer de vous-même pour choisir selon votre gré tel état qu'il vous plaira. Etant à Dieu, comme nous y sommes, c'est à lui de nous placer selon les vues et selon les desseins de sa providence; et si, au préjudice d'une obligation si sainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès là il est en droit de nous y délaisser, et de ne nous plus accorder cette protection spéciale dont il favorise les justes. Or, quel malheur si cela vous arrivait jamais, et si vous pouviez un jour vous reprocher que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avait pas destinée! quand vous seriez alors sur le premier trône du monde, quand vous seriez reine et souveraine, vous devriez plaindre votre sort, et le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant, voilà le désordre et tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissements de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu : et la dernière chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, et si le salut y peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, et où deux jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on? à considérer s'il y a de part et d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance et de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle sera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la sup-

(1) Cette instruction regarde une jeune personne de qualité.

pose, comme si elle était infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'est pas qu'il soit absolument mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a une prudence humaine qui n'est point contraire à la sagesse évangélique, pourvu qu'elle lui soit subordonnée. Mais l'abus est de n'écouter que cette prudence du siècle, de ne se conduire que par les principes du siècle, de ne regarder les choses que par rapport au siècle, et de ne s'y déterminer qu'autant que les considérations du siècle nous y portent. Car c'est faire à Dieu le même outrage et la même injustice que ferait à son maître un serviteur qui voudrait se rendre indépendant, ou qui n'agirait que sous les ordres et sous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut. Je ne prétends point vous faire entendre par là que les divers états qui composent ce que nous appelons le monde ne soient pas en général de la vocation de Dieu. C'est lui qui les a établis, lui qui les a partagés, lui qui, par son infinie sagesse, les a disposés et arrangés. Or, il ne les a pas établis, ni partagés, ni arrangés de la sorte, pour vouloir qu'ils demeurent vides, et sans sujets qui les remplissent. D'où il faut nécessairement conclure qu'entre les hommes il y en a, et un grand nombre, qu'il a fait naître pour ces états, et qu'il y a appelés. Tellement que ce serait une erreur grossière de croire que d'être engagé dans le monde ce fût être hors des voies de Dieu : comme si Dieu réprouvait tous les états du monde, et qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime et sainte. Le monde, par l'opération du Saint-Esprit et de sa grâce, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens, et fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais, tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée, et que je reprends, n'en est pas moins vraie; savoir, qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement et prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandait. Car, pour avoir cette assurance raisonnable et prudente, il ne me suffit pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pu être appelé de Dieu : il faut de plus que je sache en particulier, et autant que je puis en avoir de connaissance, que Dieu en effet dans sa prédestination éternelle m'avait marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit, ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, ce que certainement les personnes dont je parle n'ont pas ; ou que par les soins que j'ai pris pour découvrir, selon qu'il m'était possible, ce que Dieu voulait de moi. Or, il est évident que les gens du monde ne prennent communément pour cela nul soin, nul moyen. D'où il s'ensuit qu'ils n'ont donc nulle raison de juger que l'état auquel ils se trouvent attachés soit réellement celui que Dieu dans ses décrets adorables leur avait assigné. Car, de se répondre que Dieu, malgré leur négligence, les aura conduits dans une affaire si périlleuse; que, sans qu'ils se soient mis en peine d'apprendre ses volontés, il aura bien voulu lui-même les leur inspirer; qu'il ne les aura pas laissés là-dessus dans l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement, ce serait une présomption mille fois condamnée par la parole de Dieu même, et par les sacrés oracles de l'Ecriture. Ainsi ils n'ont rien de solide sur quoi ils puissent appuyer leur confiance; et je dis de plus qu'ils ont, au contraire, tout sujet de craindre l'accomplissement des menaces du Seigneur, qui nous a si hautement et si souvent avertis qu'il confondrait la fausse sagesse du monde, et qu'il l'abandonnerait à ses vues trompeuses et à son son sens perverti.

VI. Vous voulez présentement savoir ce que vous devez faire pour connaître les vues de Dieu sur vous, et quelle est votre vocation. C'est ce que je vais vous expliquer, et ce que je comprends en trois articles, qui vous serviront de règles, et que je vous prie d'observer avec une entière fidélité. Le premier est d'avoir recours à Dieu; le second, de vous adresser ensuite aux ministres de Dieu; et le troisième, de vous consulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus solide par rapport au choix de votre état, je dis à un bon choix, à un choix sage et chrétien, se trouve renfermé dans ces trois devoirs, dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par des inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, et vous rendre attentive à cette voix secrète par laquelle il a coutume de parler à ses élus. Mais, afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumières et à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré que la prière. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez vous prosterner devant lui, et lui dire comme Samuel : Parlez, Seigneur, et découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne; car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir, et à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez, et quelque opposé qu'il soit à mes inclinations, du moment que je comprendrai que c'est ce que vous voulez de moi, je ne balancerai pas; et, sans différer, je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle est, mon Dieu, ma résolution, et j'espère de votre grâce que rien ne sera capable de l'ébranler ni de la changer. A cette prière vous pourrez encore ajouter celle de David : *Montrez-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parce que j'ai élevé vers vous mon âme* (*Ps.* CXLII). Le Prophète se sert là d'une puissante raison pour toucher le cœur de Dieu, et il ne pouvait plus sûrement obtenir d'en être éclairé : *Parce que j'ai élevé vers vous mon âme.* En effet, si Dieu ne souhaite rien plus ardemment que de nous voir seconder sa providence et embrasser ses voies, nous les laissera-t-il ignorer, et n'aura-t-il nul égard au

désir que nous lui marquons, et à la droite intention que nous avons de les suivre? Ce qui achèvera enfin de l'intéresser en votre faveur, et de le disposer à vous accorder votre demande, ce sera d'y joindre quelques dévotions particulières et quelques bonnes œuvres, surtout l'usage de la communion, et même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà, selon saint Paul, les victimes et les sacrifices par où l'on fléchit le Seigneur.

VIII. Après vous être acquittée de ce premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, et ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes; et souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi, dans l'ancienne loi, les prophètes étaient-ils appelés *voyants*, et c'était à eux que Dieu envoyait son peuple pour en recevoir toutes les décisions et tous les éclaircissements nécessaires. Or, par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de personnes. Premièrement, et dans le sens le plus ordinaire et le plus propre, ce sont les prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs, et les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu, en qui vous preniez confiance, et à qui vous exposiez avec simplicité et avec candeur toutes vos vues, toutes vos pensées, toutes les bonnes et mauvaises dispositions de votre âme. Proposez-lui vos doutes; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien; et, quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, et répondez-lui avec l'humilité d'un enfant. Surtout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, et demandez-lui qu'il vous détermine précisément au parti qu'il jugera le meilleur selon Dieu, et non point à celui qui pourrait vous être plus agréable selon la nature et selon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture et cette bonne foi, vous aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, et que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste, et où vous pourrez vous en tenir. Mais, en second lieu, vous devez plus compter parmi les ministres de Dieu, le père et la mère dont vous avez reçu la vie. Les pères et les mères sont, après Dieu et selon l'ordre de Dieu, les premiers supérieurs de leurs enfants, et ce serait une indépendance condamnable plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, se soustraire absolument à l'autorité paternelle. Il est vrai qu'on n'est pas toujours obligé de se conformer aux désirs d'un père et d'une mère trop préoccupés de l'esprit du monde, et qu'il y a des occasions où l'on peut leur répondre ce que disaient les apôtres : *Est-il de la justice que nous vous obéissions préférablement à Dieu* (*Act.*, IV)? Mais au moins faut-il les écouter, peser leurs raisons, y déférer même lorsqu'on n'en a point de plus fortes à y opposer; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que, pour l'intérêt de son salut, on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une soumission filiale et du respect qu'on reconnaît leur devoir.

IX. Il vous reste de vous consulter, et, selon le mot de saint Paul, de vous éprouver vous-même. Car Dieu ne nous a donné le discernement et la raison, qu'afin que nous nous en servions dans toutes les affaires qui nous regardent, mais particulièrement en celles qui nous sont d'une aussi grande conséquence que l'est le choix de notre état. Examinez donc sans vous flatter quel est, de tous les états de la vie, celui où vous pouvez plus glorifier Dieu, celui où vous pouvez faire le plus aisément votre salut, celui auquel vous êtes plus propre eu égard aux qualités de votre esprit et de votre cœur. Car il se peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné, vous vous perdriez où un autre se sauverait, et qu'au contraire vous vous sauveriez où un autre se perdrait. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous toujours que toute votre délibération doit se rapporter au salut, comme à votre unique fin; que vous ne devez juger d'un état, ni l'estimer plus que l'autre, qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même se réduit à la seule question que fit ce jeune homme de l'Evangile à Jésus-Christ : *Que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle* (*Luc.*, X)? Car voilà le grand principe que vous devez poser, et d'où vous devez tirer toutes vos conséquences; comme si vous raisonniez de la sorte : Je veux faire mon salut, et je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déjà toute déterminée, et que je le dois être. Mais, pour me sauver, il y a plusieurs moyens; et un des plus puissants c'est la condition et l'état. Ainsi, de tous les états qu'on me propose, ou qui se présentent à mon esprit, j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paraîtra le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avais en vue que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce et agréable dans le monde, c'est ce que je trouverais en telle condition. Mais, encore une fois, tout cela n'est point ma fin, et par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin, c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or, je connais, ou je crois de bonne foi connaître que je ne pourrai dans nul état l'acquérir plus sûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'est à celui-ci qu'il faut me fixer.

X. Quand vous aurez délibéré de cette manière avec vous-même, si vous ne vous sentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux règles dont vous devez vous servir, et qui sont de saint Ignace, dans le livre de ses Exercices. 1. Que voudrais je

conseiller à une autre si elle était en ma place, et qu'elle me demandât mon avis ; à une autre, qui aurait les mêmes inclinations ou les mêmes défauts que moi ? Que lui répondrais-je, et à quel genre de vie la porterais-je ? Car, quand il s'agit des autres, nous sommes ordinairement bien plus désintéressés, et par là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or, pourquoi n'aurais-je pas pour moi la même charité et le même zèle que j'aurais pour autrui ? Si c'était une de mes amies qui délibérât, ne cherchant que son salut, je sais ce que je lui dirais : pourquoi ne me le dirais-je pas à moi-même ? O mon Dieu ! dégagez-moi de toutes ces illusions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, et qui m'empêchent de penser aussi sainement sur ce qui me touche que sur ce qui concerne le prochain. 2. Entre ces différents états lequel voudrais-je avoir pris, lorsque je serai à l'article de la mort ? Car c'est alors que j'envisagerai solidement les choses, et que mes passions ni les préjugés du monde n'obscurciront plus ma raison. Ce que je voudrais donc avoir fait à ce dernier moment, c'est ce que je dois faire aujourd'hui ; et voilà sans doute la règle la moins trompeuse et la plus infaillible que je puisse suivre. Si j'en use autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or, ne serait-ce pas une extrême folie d'embrasser un état dont je prévois que j'aurai à me repentir ? O mon Dieu ! je vous rends grâces de la vue que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'est par là que je veux décider avec vous de ma destinée. Je veux vivre dans l'état où je serai bien aise de mourir. Malheur à moi si je venais à m'engager dans une condition qui ne me dût produire à la mort que des sujets de crainte et que des regrets !

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma pensée sur l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous disant, au regard de l'état religieux, ce que saint Paul disait aux premiers fidèles touchant le célibat. Ce passage est admirable, et plein de sens et de religion. *Pour ce qui est de l'état des vierges* (I *Cor.*, VII), écrivait cet apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-dessus de précepte du Seigneur à vous intimer ; mais je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grâce d'être fidèle. Je pense donc qu'eu égard aux misères qui nous environnent, et aux dangers continuels où nous sommes exposés, c'est un état avantageux. Ce que je désire*, poursuivait le même docteur des gentils, *c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquiètent. Or, une femme, dans l'état du mariage, est occupée des choses qui regardent le monde et du soin de plaire à son époux ; au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit.* Il vous sera aisé de faire l'application de ces paroles à la profession religieuse. Je ne vous en dis pas davantage : c'est au Seigneur à s'expliquer, et vous serez toujours bien partout où vous serez sous sa conduite et par sa vocation.

INSTRUCTION XII.

SUR LA COMMUNION.

Il y a trois temps à distinguer par rapport à la communion : celui qui la précède, celui de la communion même, et celui qui la suit. Selon cette différence, voici les différents avis que vous devez suivre, et qui vous serviront de règles pour un saint usage de la divine eucharistie.

§ I. *Avis pour le temps qui précède la communion.*

I. Bien comprendre que la plus grande, la plus sainte et la plus importante action de votre vie, c'est de communier, et par conséquent qu'il n'y en a aucune où il soit plus dangereux pour vous d'agir par coutume et par habitude, où vos négligences soient moins excusables, et où vous puissiez moins espérer de Dieu qu'il ne s'offense pas de vos froideurs et de vos relâchements.

II. Bien concevoir que le plus grand crime que vous puissiez commettre, c'est d'abuser de ce qu'il y a de plus auguste et de plus divin dans votre religion ; de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur, et de vous faire un poison mortel de ce que Jésus-Christ a établi pour être la nourriture spirituelle de votre âme.

III. Etre bien persuadé que le plus essentiel de tous vos devoirs, en qualité de chrétien, est de vous mettre en état de communier dignement, et de travailler à purifier votre âme, afin qu'elle puisse servir de demeure à Jésus-Christ, en vous disant à vous-même, mais avec bien plus de raison que Salomon : *Il ne s'agit pas de préparer une demeure aux hommes, mais à Dieu, le Roi des rois.*

IV. Bien méditer ces paroles de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve donc soi-même, avant que de manger ce pain céleste ; car celui qui le mange indignement, mange sa propre condamnation, parce qu'il ne fait pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur* (I *Cor.*, XI). Accomplir, dis-je, mais sincèrement et de bonne foi, ce précepte de l'Apôtre ; en sorte que toutes les fois que vous communiez, vous puissiez vous rendre témoignage que vous vous êtes éprouvé, et que, sans présumer, non plus que saint Paul, d'être justifié pour cela, votre conscience ne vous reproche rien qui vous puisse être un obstacle, du moins essentiel, à ce sacrement ; c'est-à-dire que vous ne la sentiez chargée d'aucun péché mortel, car c'est en quoi le concile de Trente fait principalement consister cette épreuve que vous devez faire de vous, avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confession aussi exacte, aussi fervente et aussi parfaite pour communier, que vous la voudriez faire pour mourir, étant bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir

Jésus-Christ que pour paraître devant Dieu, et pour subir la rigueur de son jugement. Cette pensée seule suffirait pour ne tomber jamais dans le désordre des communions sacriléges, et même pour n'en faire jamais de tièdes ni d'imparfaites, celles-ci servant bien souvent de disposition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de soi-même avant que de communier ne consiste pas seulement à confesser son péché, à s'en accuser et à le détester, mais à sortir de l'occasion où l'on pourrait être de le commettre, à en retrancher la cause, à en réparer le scandale; et que tandis que le scandale d'un péché dure, ou qu'on est dans l'occasion de ce péché sans la vouloir quitter, on n'a pas encore satisfait à l'obligation indispensable que saint Paul nous impose par cette règle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous souvenir que, comme la disposition la plus naturelle, c'est-à-dire la plus conforme, et aux inclinations de Jésus-Christ, et à la dignité de son sacrement, c'est la pureté : aussi, de tous les péchés qui se commettent dans le monde, n'y en a-t-il point qui ait une opposition plus spéciale à la communion, et qui vous en rende plus indigne que le péché d'impureté, parce qu'en déshonorant votre chair, il déshonore la chair de Jésus-Christ même. L'avoir en abomination dans cette vue, et faire souvent réflexion à ces paroles étonnantes de saint Ambroise, qu'il adressait à Jésus-Christ : *Quelle bonté, Seigneur, que, pour sauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le sein d'une vierge* (*Ambr.*)! Car si, toute pure qu'a été Marie, saint Ambroise n'a point cru lui faire tort de parler ainsi, qu'aurait-il dit d'une impudique qui, dans l'engagement et dans le désordre de son péché, approche de la communion, laquelle n'est rien autre chose, selon les Pères, qu'une extension ou une suite de l'incarnation.

VIII. N'attendre pas jusqu'au jour de la communion même pour vous y préparer; mais prendre pour cela un temps raisonnable, et y penser d'autant plus tôt, que vos communions seraient plus éloignées les unes des autres; surtout la veille d'un si saint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous séparer de toutes les choses qui pourraient vous dissiper l'esprit, comme de certains divertissements et de certaines conversations, dont l'inutilité et la vanité, sans parler du reste, sont plus opposées à la sainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précèdent votre communion à faire de saintes lectures, qui vous remplissent l'esprit et le cœur des sentiments dont vous devez être pénétré sur un si grand sujet. Le livre du Mémorial de Grenade sera très-propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulièrement des aumônes, qui vous attirent les grâces nécessaires pour communier saintement et utilement. Y joindre une petite revue que vous ferez de votre conduite, pour reconnaître si depuis votre communion vous avez été plus fidèle à Dieu, et si vous avez avancé dans la voie de votre salut; et marquer en particulier les choses où vous vous apercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement : cela même étant la matière des principaux actes intérieurs qui doivent entrer dans la communion suivante.

X. Ménager, s'il est possible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confesseur, afin qu'il vous aide, par ses conseils, à bien faire une action si sainte; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir sur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, et en qui vous avez pris confiance. Cet avis est de la dernière conséquence, particulièrement aux personnes de la cour, et à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§ II. *Avis pour le temps même de la communion.*

I. Considérer le jour de votre communion comme un jour que vous devez entièrement et uniquement consacrer à Jésus-Christ; en sorte que vous accomplissiez à la lettre le précepte du Saint-Esprit : *Ne laissez rien échapper d'un bon jour sans en profiter* (*Eccles.*, XIV). C'est-à-dire qu'aucune partie d'un jour si heureux ne soit perdue pour vous, et que tout ce que vous ferez ce jour-là se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même; vous levant, par exemple, dans cette pensée : *Voici le jour que le Seigneur a fait pour moi* (*Matth.*, XXV); allant à l'église dans ce sentiment : *Voici l'époux qui vient, allons au-devant de lui;* mais, par-dessus tout, ne faisant aucune action, ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit lâche et peu touché des choses de Dieu.

II. Assister à la messe où vous devez communier, avec le même esprit que vous auriez voulu assister avec les apôtres à la dernière cène, où Jésus-Christ les communia de sa propre main; puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des apôtres va se renouveler dans vous, et que, par le ministère du prêtre qui vous représente Jésus-Christ, vous allez être participant de la même grâce, et recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la messe et jusqu'au temps de la communion, dans les affections ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie; faisant intérieurement la profession de cette foi, et disant avec l'aveugle-né de l'Evangile : *Oui, Seigneur, je crois* (*Joan.*, IX). Je crois que c'est vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement, vous-même qui, étant né pour moi dans une crèche, avez voulu mourir pour moi sur la croix, et qui, glorieux dans le ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espèces adorables : je le crois, mon Dieu, et je m'en tiens plus assuré que si je le voyais de mes yeux, parce que mes yeux me pourraient tromper, et que votre parole est in-

faillible. Quoique mes sens et ma raison me disent le contraire, je renonce à mes sens et à ma raison, pour me captiver sous l'obéissance de la foi; et, s'il fallait souffrir mille morts pour la confession de cette vérité, aidé de votre grâce, Seigneur, je les souffrirais plutôt que de démentir sur ce point ma créance et ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse, qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi : car, puisque c'est Jésus-Christ même que vous allez recevoir, il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez, comme à votre souverain et à votre Dieu ; à l'exemple des premiers chrétiens qui, selon le témoignage de saint Augustin, ne recevaient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères, sans l'avoir premièrement adorée. Ainsi, pendant que le prêtre célèbre, mais particulièrement à l'élévation de l'hostie, vous répéterez souvent d'esprit et de cœur ces paroles de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* (*Joan.*, XX); adorant Jésus-Christ sur l'autel, comme les Mages l'adorèrent dans l'étable de Bethléem, et lui protestant, avec saint Bernard, que plus il a voulu se faire petit pour se donner à vous, plus vous voulez avoir de respect, de zèle et de vénération pour lui.

V. D'un profond anéantissement de vous-même, vous étonnant qu'un Dieu d'une si haute majesté daigne bien descendre du ciel pour vous visiter, disant, avec bien plus de sujet que la mère de saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle reçut la visite de la sainte Vierge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur* (*Luc.*, I), que mon Seigneur et mon Dieu veuille venir à moi? ou, comme le centenier : *Ah ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (*Matth.*, VIII) ; ou, comme le saint homme Job : *Et qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour être élevé à une telle gloire* (*Job.*, VII)? Et qui suis-je, moi pécheur, moi ver de terre, pour approcher d'un Dieu aussi saint que vous, pour être assis à votre table, pour y manger le pain des anges, et pour y être nourri de votre chair divine?

VI. D'une humble confiance : car, si Jésus-Christ se plaît et se tient même honoré que l'on se confie en lui, c'est particulièrement dans ce mystère, où lui-même, sans réserve, se communique à nous. Or, s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste? pourrait-il nous refuser quelque chose en même temps qu'il se livre à nous? Vous devez donc considérer l'eucharistie comme le trône de la miséricorde de Jésus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos misères, vos faiblesses, vos aveuglements, vos erreurs, sûr que vous devez être de lui, que, par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il apaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes ; d'emporté que vous étiez, il vous fera paraître modéré ; de tiède, il vous rendra fervent : de charnel et de mondain, il vous changera en homme spirituel et chrétien : vous approcher, dis-je, de Jésus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie et sur son infinie bonté : car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu ! le maître de mon cœur? et quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jésus-Christ : Mais ne serais-je point, ô mon Sauveur ! assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret qui fût un empêchement à toutes les grâces que vous me voulez faire? ne serais-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix, et pour vous trahir demain? ne vous recevrais-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle? et, au lieu de venir à moi, comme à un disciple fidèle, n'y venez-vous point avec horreur et avec indignation, comme à un ennemi caché? Si cela était, ah ! je vous dirais, comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur* (*Luc.*, V), parce que je suis un sacrilége et un impie ; mais la même confiance que j'ai en vous me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, et qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejetterez pas de votre présence.

VIII. D'un désir ardent de recevoir Jésus-Christ : car l'une des dispositions les plus nécessaires pour bien communier, c'est de le désirer; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande, c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à Notre-Seigneur, non-seulement le désir, mais, s'il est possible, l'impatience et l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant, comme les patriarches de l'ancienne loi qui attendaient sa venue : *Venez, Seigneur, et ne tardez pas davantage* (*Ps.* XXXIX); venez prendre possession de mon cœur, il est tout prêt, et il ne peut être rempli que de vous : ou, comme le prophète royal, dans ce psaume qui convient si bien à une âme chrétienne, au moment qu'elle approche de la communion : *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, mon âme soupire après vous, mon Dieu* (*Ps.* XLI).

IX. D'une fervente contrition qui achève de sanctifier votre âme, et qui la mette dans ce degré de pureté où elle doit être pour devenir digne de Jésus-Christ ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint roi pénitent : J'espère, Seigneur, que vous m'avez déjà lavé par le sacrement de pénitence ; mais *lavez-moi encore davantage, purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché* (*Ps.* L), afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur, et renouvelez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture et de justice* (*Ibid.*), sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant ne serait que mensonge et illusion. Comme le péché, ô mon Dieu ! est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi, je le déteste et

l'abhorre, parce qu'il vous déplaît. Quand il ne me rendrait point d'ailleurs sujet aux châtiments terribles et effroyables dont votre justice le punit, et quand il ne mériterait point l'enfer, il me suffit, pour l'avoir en exécration, qu'il m'éloigne de vous, et qu'il empêche que vous ne vous unissiez à moi par le sacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car, si vous êtes obligé d'aimer Jésus-Christ de tout votre cœur, et de cet amour de préférence qui vous est commandé par la loi divine, beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce sacrement, qui est singulièrement et par excellence le sacrement de son amour et de sa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que, dans le moment de la communion, Jésus-Christ vous demande comme à saint Pierre : *M'aimez-vous* (*Joan.*, XXI)? et ensuite lui répondre avec la même ferveur que cet apôtre : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime* (*Ibid.*). Mais la protestation sincère que je vous fais aujourd'hui, est que je veux vous aimer d'un amour solide et effectif, qui ne consiste pas simplement dans les paroles, mais dans l'accomplissement de mes devoirs, dans l'observation exacte de vos commandements, dans un attachement inviolable à votre loi, dans la crainte de vous offenser, dans la fuite de tout ce qui vous déplaît, dans un renoncement éternel aux fausses maximes du monde, et à tout ce qui est contraire au christianisme que je professe.

XI. D'une attention particulière aux paroles du prêtre, lorsqu'il vous présentera le corps de Jésus-Christ, et qu'il vous dira : *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme jusque dans la vie éternelle:* paroles qui doivent faire sur vous une vive impression, en vous faisant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui est de persévérer dans la grâce ; c'est-à-dire de ne pas communier simplement pour observer pendant quelques jours une certaine régularité de vie ; mais pour être constamment fidèle à Dieu, et vous maintenir dans l'état où vous a mis le sacrement de Jésus-Christ, en sorte qu'il soit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une prière courte, mais affectueuse, que vous ferez à Jésus-Christ, le conjurant de suppléer par sa grâce à tous vos défauts, et de mettre lui-même dans votre cœur les dispositions nécessaires pour le bien recevoir, reconnaissant avec humilité que, quoi que vous ayez fait pour cela, vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§ III. *Avis pour le temps qui suit la communion.*

I. Sortir de la sainte table avec un profond respect de la présence de Jésus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, et dont il est vrai de dire dans ce moment-là que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Etre quelque temps dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous, et vous considérant vous-même comme le tabernacle vivant où réside alors le Saint des saints ; pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, et pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourraient être alors que criminelles ; comme si Jésus-Christ vous disait : *Appliquez-vous à me contempler, et reconnaissez que je suis votre Dieu* (*Ps.* XLV), puisqu'en vertu de ce mystère vous en avez une expérience si sensible.

II. Goûter le bonheur et l'avantage que vous avez de posséder Jésus-Christ, qui est votre souverain, et qui, par la communion, se fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité, vous appliquant ces paroles du psaume : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (*Ps.* XXXIII). Il est glorieux dans le ciel, il est tout-puissant sur la terre, il est terrible dans les enfers ; mais il est doux dans ce sacrement, et la douceur dont il y remplit les âmes justes, est le caractère de sa divine présence. Ah ! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des saintes délices que vous me faites maintenant sentir m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles et des plaisirs du monde, qui ne font qu'empoisonner mon cœur et corrompre ma raison. Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable eucharistie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes passions, qui me font aimer ce que je devrais souverainement haïr, et qui me font préférer, aussi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire ce qui contente ma sensualité, aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le sentiment du saint vieillard Siméon, lorsque, pour comble de ses désirs, il vit Jésus-Christ entre ses bras : *C'est maintenant, Seigneur, que j'aurai la consolation de mourir en paix* (*Luc.* II), puisque non-seulement mes yeux vous ont vu, mais que mon âme vous possède, et que ma chair même est pénétrée de vous, qui êtes la source de la vie.

III. Faire après la communion ce que David pratiquait si saintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira en moi* (*Ps.* LXXXIV). Car c'est proprement alors qu'il est dans vous ; et, si vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler secrètement à votre cœur, pour vous dire bien des choses auxquelles vous ne pensez pas, et que vous vous dissimulez à vous-même, mais dont il vous fera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains désordres dans lesquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre. Il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui sacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, et remuant tous les ressorts de votre conscience, il vous déclarera ses volontés, mais

d'une manière dont il sera impossible que vous ne soyez touché, aussi bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Samuël : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (I *Reg.*, III).

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jésus-Christ attend de vous après la communion, qui est de lui témoigner votre reconnaissance pour le bienfait inestimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne serait-ce pas, si, remplis de ses dons et de lui-même, vous n'en aviez aucun sentiment, et ne mériteriez-vous pas d'être regardé comme un monstre de la nature, si un amour aussi parfait que le sien ne trouvait dans votre âme aucun retour? *Ah! Seigneur*, devez-vous lui dire, *que ma main droite s'oublie elle-même si je vous oublie jamais; et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens éternellement de vous* (*Psal.* CXXXVI). J'ai été un infidèle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur, mais je ne veux pas être un ingrat; et, puisque le sacrement de votre corps est une véritable eucharistie, c'est-à-dire un sacrement d'action de grâces, non-seulement je veux vous marquer par toute la suite de ma vie combien je vous suis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me serve pour vous remercier de tous les autres biens que vous m'avez faits, et que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour avoir usé envers moi de tant de miséricorde; et par où puis-je reconnaître les obligations excessives que je vous ai, les grâces dont vous m'avez comblé, les marques singulières de protection par où vous m'avez distingué, sinon en participant à ce calice mystérieux de votre passion? M'avez-vous enseigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque sorte d'égalité à votre charité infinie? Si je suis assez heureux pour avoir communié en état de grâce, ne puis-je pas me consoler, dans la pensée que, vous offrant vous-même à vous-même, puisque vous êtes maintenant à moi, je satisfais pleinement à tout ce que je vous dois?

V. Faire à Jésus-Christ une oblation entière de votre personne, lui protestant qu'après l'avoir reçu dans la communion, vous ne voulez plus vivre que pour lui, afin de vérifier sa parole : *Celui qui mange ma chair vivra pour moi* (*S. Joan.*, VI); que vous ne voulez plus avoir de pensées, former de desseins, exécuter d'entreprises, que dans l'ordre de la parfaite soumission que vous lui devez; que vous ne voulez plus employer votre santé, vos forces, les talents de votre esprit, votre autorité, votre crédit, vos biens, enfin tout ce qui dépend de vous, que pour les intérêts de sa gloire; lui assujettissant toutes les puissances de votre âme, en sorte qu'il en soit le maître, et qu'il y règne absolument; et, afin que cette oblation ne soit pas vaine, et d'une pure spéculation, la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même. C'est-à-dire que, si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde, vous en fassiez le sacrifice à Jésus-Christ dans ce moment-là, en lui disant : Non, Seigneur, après la faveur singulière dont vous venez de m'honorer, je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous et aucun être créé.

VI. Demander à Jésus-Christ, tandis qu'il est encore au milieu de vous, toutes les grâces dont vous avez besoin; le forçant, par une aimable et sainte violence, à vous les accorder, et lui disant, comme Jacob disai à l'Ange : *Non, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction* (*Genes.*, XXXII). Je ne vous demande point, Seigneur, lui ajouterez-vous, des grâces temporelles, de la réputation, des honneurs, des prospérités, des richesses : tout cela ne servirait peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les grâces de mon salut, un esprit humble et un cœur chrétien. Je vous demande la haine du péché, une horreur éternelle de l'impiété et du libertinage, la crainte de vos jugements, et par-dessus tout, votre saint amour. Je vous demande la force et la solidité de l'esprit qui m'est nécessaire pour me préserver de la corruption du monde, pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume, pour résister à la tentation et au scandale du mauvais exemple, pour me mettre au-dessus du respect humain, pour me défendre du poison de la flatterie, pour n'être pas esclave de l'ambition, pour ne point succomber à l'intérêt, pour éviter les piéges funestes que le démon de la chair me tend de tous côtés, pour conserver, au milieu des dangers auxquels ma condition m'expose, la liberté et la pureté de ma religion; enfin, pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis et ce que votre providence m'a fait naître, et être chrétien. Voilà, mon Dieu, les grâces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout temps de vous les demander; mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi et plus d'assurance de les obtenir, que maintenant que je vous possède, vous qui en êtes l'auteur?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement et quelque réforme de vie : par exemple, sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger, sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre, sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et, afin que ces résolutions soient plus solides, les concevoir en présence de Jésus-Christ, qui, dans le fond de votre cœur, les ratifie et les accepte, comme si vous lui disiez : Oui, Seigneur, c'est à vous-même que je m'engage, je veux bien que vous vous éleviez contre moi, si les promesses que je vous fais ne sont sincères et véritables : *J'ai juré, ô mon Dieu, de garder les ordonnances de votre divine loi* (*Psal.* CXVIII). J'ai juré d'être plus régulier et plus exact dans mes devoirs de chrétien, d'avoir plus de charité pour mon prochain, de retrancher en moi la liberté que je me

donne de parler d'autrui, etc. J'en ai juré, et c'est vous-même que je prends à témoin de ce serment, afin que vous le confirmiez, et que votre sacrement adorable que je viens de recevoir en soit comme le sceau qu'il ne me soit jamais permis de violer, à moins de passer devant vous pour un parjure et pour un anathème.

VIII. Vous exciter à la persévérance chrétienne, qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion, en vous demandant à vous-même, comme saint Paul : *Qui est-ce qui pourra désormais me séparer de Jésus-Christ* (*Rom.*, VIII), après m'être uni à lui si étroitement? Puis, vous répondant avec les paroles du même apôtre : *Non, je suis sûr que ni la mort, ni la vie, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni quelque autre créature que ce soit ne me séparera jamais de lui* (*Ibid.*). Ce n'est point, mon Dieu, par un esprit de présomption que je parle ainsi ; je connais ma misère et mon néant, et je sais que, si vous m'abandonniez à moi-même, je retomberais dans l'abîme de tous mes désordres. Mais, uni à vous comme je le suis par votre sacrement, j'ai droit de m'élever au-dessus de moi, et de me promettre que, tout inconstant et tout fragile que je puis être, je persévérerai dans votre amour, et dans la possession de votre grâce.

IX. Accomplir réellement dans la suite de votre vie ce que vous vous êtes proposé dans la communion, vous comportant de telle sorte, qu'après avoir communié, vous puissiez encore dire, comme saint Paul : *Je vis : mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.*, II); vous souvenant que le plus grand de tous les scandales, selon le jugement même du monde, est de voir un chrétien qui communie, mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne ni plus édifiante. Il faut donc, puisque Jésus-Christ vit en vous par la communion, que ce soit lui qui désormais agisse en vous ; c'est-à-dire qui vous fasse penser, agir et parler, et qu'il n'y ait rien dans toute votre conduite qui ne soit digne de lui. Car si après la communion vous viviez, comme auparavant, dans le désordre d'une vie lâche ou libertine ; si vos pensées étaient aussi mondaines, vos paroles aussi dissolues, vos actions aussi déréglées qu'elles étaient avant que vous eussiez communié : ce que Salvien disait autrefois se vérifierait dans vous à la lettre, savoir, que Jésus-Christ recevrait en vous de la confusion et de la honte, puisqu'il lui serait honteux qu'une langue, par exemple, qui a été sanctifiée par le sacrement de son corps, proférât encore des paroles lascives et impures ; qu'un cœur dont il a fait sa demeure fût encore rempli de mauvais désirs.

X. Remarquer, et, s'il est possible, mettre par écrit après la communion certains sentiments plus tendres et plus affectueux dont vous avez été touché à la sainte table ; afin que, s'il vous arrive ensuite de tomber dans la sécheresse, ou même dans le relâchement et dans la tiédeur, vous puissiez vous ranimer par le souvenir des choses qui ont fait alors impression sur votre esprit. Car vous profiterez ainsi de l'avis salutaire de David, conçu dans ces paroles du psaume : *Les saintes pensées* (*Ps.* LXXV) dont votre cœur a été rempli dans la communion, étant recueillies et conservées, comme autant *de précieuses reliques, vous feront un nouveau jour de fête*, autant de fois que vous y aurez recours et que vous les rappellerez.

RETRAITE.

AVERTISSEMENT.

L'expérience a fait assez connaître jusqu'à présent quelle est l'importance et l'utilité de la Retraite spirituelle pour maintenir la régularité dans les communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, et on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, et où cette sainte pratique est plus en usage.

De là vient que, dans la plupart des ordres religieux, on s'est fait une coutume, et dans plusieurs même une obligation expresse et une règle, de vaquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la Retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien et tout commerce, non-seulement au dehors, mais dans l'intérieur de la communauté. On interrompt ses emplois ordinaires, et l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu et de soi-même.

C'est dans ce silence et dans ce dégagement entier de toutes les occupations humaines, que l'âme, comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, et qu'elle se trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle, en la présence du Seigneur, toutes ses années, elle reconnaît devant lui ses égarements ; elle en découvre les principes, elle y cherche les remèdes ; et après avoir pleuré ses lâchetés et ses tiédeurs passées, elle forme des résolutions, et prend de solides mesures pour l'avenir.

Dieu, de sa part, ne lui manque pas. Dès qu'avec le secours de sa grâce une âme s'est mise en disposition de l'écouter et de lui répondre, c'est alors qu'il se fait entendre

et se fait sentir à elle par de plus intimes communications. Lumières, inspirations, attraits, goûts spirituels, il n'y épargne rien. Il lui représente ses devoirs, il lui reproche ses infidélités ; il lui donne des vues de perfection toutes nouvelles : il l'encourage à les suivre, lui en suggère les moyens, et, par l'ardeur dont il l'anime, lui en adoucit toutes les difficultés.

Il est rare avec cela qu'une communauté vienne à dégénérer de son premier esprit, et à le perdre ; car la Retraite est un des préservatifs les plus assurés contre les abus qui s'y pourraient glisser. Ou si peut-être la fragilité humaine, dont on n'est exempt nulle part, y ouvre l'entrée à quelques relâchements, du moins n'est-il pas aisé qu'ils y fassent beaucoup de progrès, ni qu'ils y passent en habitude, parce que la Retraite est une des ressources les plus infaillibles pour en arrêter le cours et en empêcher la prescription.

Et il faut aussi convenir qu'il n'est rien de plus touchant, ni rien de plus propre à faire impression, soit sur l'esprit, soit sur le cœur, que les grands sujets dont on s'entretient dans une retraite. Ce qui doit même leur donner une force et une vertu toute particulière, c'est l'enchaînement et l'ordre des méditations. L'une conduit à l'autre, et celle-ci soutient celle qui la suit. Ainsi, après une mûre considération de notre fin dernière dans l'éternité, qui est Dieu, et de notre fin prochaine en ce monde, qui est la sanctification de notre âme, selon l'état où Dieu nous a appelés, on comprend sans peine les dommages infinis que le péché nous cause, en nous éloignant de ces deux termes ; on l'envisage comme le souverain mal, puisqu'il s'attaque au Souverain Etre, et qu'il nous prive de notre souverain bien ; on en conçoit de l'horreur ; et, de quelque manière qu'on le regarde, ou dans sa nature, ou dans ses circonstances, ou dans ses effets, il paraît également difforme, et digne de haine.

De cette vue du péché naissent les sentiments de componction et de repentir. Dans le regret qui la presse, l'âme s'humilie, se confond, a recours à Dieu, et pense à se rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoute aux puissants motifs dont elle est déjà touchée, les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin, l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle se remet devant les yeux, achève de la déterminer ; et le voyant si favorablement reçu de son père, elle en tire tout à la fois une double leçon, et de ce qu'elle doit faire pour trouver grâce auprès de Dieu, et de ce qu'elle peut espérer d'un si bon maître et de son infinie miséricorde.

Ce ne sont là néanmoins encore que les premières démarches ; et ce serait peu de revenir à Dieu, ou ce serait n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'était dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus, et de tendre à la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on se propose ensuite Jésus-Christ pour guide et pour modèle. Après avoir trop longtemps vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendard et sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre ; et nous ne sommes parfaits, qu'autant que nous marchons sur ses traces, et que nous portons ses livrées et son image.

L'âme donc n'est plus désormais attentive qu'à le contempler et qu'à l'étudier. Depuis le moment de son incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante, de sa vie glorieuse ; et, dans chacun de ces mystères, elle trouve de quoi s'instruire, et sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-là le mépris et la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain et la charité. Tellement que, de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu par où elle finit, et qui est l'accomplissement de toute justice.

Voilà le plan de cette Retraite, et la liaison des sujets qui la composent. C'est à saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode ; ou plutôt c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avait reçue lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres Retraites qui ont paru jusqu'à présent, et qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles ; mais, après tout, comme la religion leur impose des devoirs propres, et les engage à des observances plus étroites et plus parfaites, on ne peut douter qu'une Retraite et des Méditations spécialement à leur usage ne leur soient encore beaucoup plus convenables et plus profitables.

Ce n'est pas non plus que les personnes engagées dans le monde ne puissent tirer du fruit de ces Méditations, ni que cette Retraite ne leur convienne en aucune sorte. Les vérités du christianisme sont toujours les mêmes dans le fond, et pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, et chacun peut se la faire à soi-même, selon la situation présente et la disposition de sa vie. A quoi l'on peut ajouter, qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'âmes vertueuses qui, plus régulières et plus ferventes que le commun des chrétiens, pratiquent la plupart des exercices de la profession religieuse, et se proposent d'en acquérir autant qu'il leur est possible, ou d'en imiter la perfection.

Mais, malgré les avantages de la Retraite, on est du reste obligé de reconnaître qu'elle devient quelquefois assez infructueuse, et qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle est capable de produire. La raison est que nous n'y apportons pas toute la préparation nécessaire, ou de l'esprit ou du cœur. Car, suivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur et l'esprit sont bien disposés ; et c'est pour cela que l'Ecriture nous avertit, avant que d'aller à l'oraison, de rentrer en nous-mêmes, et de préparer notre âme.

Le point le plus essentiel de cette préparation, et celui qui renferme tous les autres, ou

dont ils dépendent, est une intention droite, et une vraie volonté d'apprendre à se bien connaître, et de travailler de bonne foi à se renouveler selon Dieu, et à se perfectionner. Sans cela il y a peu à compter sur une retraite; et, hors quelques sentiments de piété qui passent, et qui ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le. *Cette expression du Prophète nous donne assez à entendre combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, et que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement; et souvent on pense vouloir être à lui, lorsqu'en effet on ne le veut pas.*

Cet avis est général; mais il ne faut point craindre de dire que là-dessus on est encore plus exposé à se tromper soi-même dans les maisons religieuses, que parmi les gens du monde. Car quand un homme, une femme du monde se dérobent à leurs affaires temporelles, et viennent à certains temps se retirer dans la solitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y soient pas conduits par l'esprit de Dieu et par la seule vue de leur salut, puisqu'ils n'ont ni règles ni devoir indispensable, ni aucune considération humaine qui les y obligent. Mais il n'en est pas de même à l'égard d'une communauté religieuse où l'usage de la Retraite est établi. C'est une observance dont on n'est pas maître de s'exempter, ou c'est au moins une coutume à laquelle on ne saurait manquer sans une espèce de scandale. D'où il arrive plus aisément que le motif des Retraites qu'on fait, soit autant la nécessité, la bienséance, l'exemple, qu'un désir sincère de changer et de se réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la retraite, ni trop s'exciter à ce désir solide d'un saint renouvellement de soi-même. Assez de réflexions se présentent, dont chacune est capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la suite à faire, l'excellence de sa vocation, le danger d'une vie toujours lâche et imparfaite, un âge peut-être avancé et où il faut songer à mourir: toutes ces pensées, et d'autres que Dieu inspire, sont de puissantes raisons pour se réveiller de l'assoupissement où l'on est, et pour entreprendre les exercices spirituels dans un ferme dessein de se les rendre aussi salutaires qu'ils le peuvent être.

C'est de cette première disposition que suivront toutes les autres. Touché de ce sentiment, on n'omettra aucune des pratiques, ni aucun des règlements qui sont marqués. On gardera un silence exact; on éloignera de son esprit tous les objets qui le pourraient dissiper, et l'on en détournera ses sens; on donnera à chaque exercice, son heure, sa place, tout le soin et toute l'application qu'il requiert; on s'abandonnera à la grâce, et l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, et quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient: que fera-t-il pour une âme qui le désire et qui vient à lui? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, et la laisser pour quelque temps dans une sécheresse de cœur où elle demeurera sans goût et sans onction. Rien ne l'attachera ni ne l'affectionnera: au contraire, elle tombera dans l'abattement, et dans un ennui qui la rebutera. C'est sans doute un état pénible, et l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sait persévérer, et que, sans se relâcher un seul moment, on attend en patience la rosée du ciel, Dieu souvent la fait descendre avec une telle abondance, qu'on en est tout pénétré. Les nuages peu à peu se dissipent, et les plus pures clartés succèdent aux plus épaisses ténèbres. On en peut croire une infinité de personnes qui l'ont expérimenté, et qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur et une indifférence qui les affligeait et les désolait; mais l'ont finie dans des transports de dévotion qui les ravissaient, et y ont goûté les plus sensibles consolations.

Ce qui est d'autre part à craindre, et de quoi l'on doit se garantir, comme du piége le plus subtil, c'est de faire trop de fond sur ces sortes de sensibilités, et de mesurer par là le fruit de la retraite. Les plus tendres affections et les mouvements les plus animés dans la méditation sont peu de chose, si l'on ne va pas plus loin, et qu'on ne les réduise pas à la pratique. Car c'est la pratique qui sanctifie, et tous les maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup estimé de simples sentiments, quelque relevés et quelque dévots qu'ils fussent, à moins qu'on ne les accompagnât de saintes et de fortes résolutions. Ils ne se contentent pas même de cela: mais, dans les résolutions qu'on prend, ils veulent que, sans se borner à des propositions vagues et indéterminées, on en vienne au détail: par exemple, qu'on s'applique à tel défaut où l'on se reconnaît plus sujet, et que, pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sait être plus sûr et plus efficace. Quelques-uns encore conseillent de marquer sur le papier ce qu'on a ainsi résolu et promis à Dieu, afin de se le représenter de temps en temps, et de se l'opposer à soi-même, comme la condamnation de ses infidélités et de ses rechutes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la retraite, et de la conduite qu'on y doit tenir: mais, pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la première méditation qui est à la tête de cette retraite, et qui y sert comme d'entrée. Quoi qu'il en soit, on en apprendra plus par l'usage que par toutes les instructions. Car voilà surtout le caractère des choses de Dieu: on en connaît plus par soi-même, dans l'exercice, que les paroles des plus grands maîtres n'en peuvent enseigner.

Le P. Bourdaloue étant accoutumé à parler solidement sur toutes les matières qu'il traitait, et à les développer dans toute leur étendue, on ne sera point surpris que la plupart de ses méditations et des considérations qu'il y a jointes soient un peu longues; mais chacun pourra choisir ce qui lui sera propre, et s'y arrêter. Outre qu'il y a plusieurs personnes qui, pour fixer leur imagination natu-

rellement vive, et prompte à s'échapper, sont bien aises d'avoir un livre dont la seule lecture, avec quelques retours sur eux-mêmes, puisse utilement les occuper pendant tout le temps de l'oraison.

De plus, comme le P. Bourdaloue était fait aux manières de la chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Ecriture, qui en exprime le sujet. Enfin, s'il conserve toujours son esprit de prédicateur, et qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Evangile sur les manquements et les imperfections ordinaires dans les communautés religieuses, les gens du monde ne peuvent raisonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On se porte partout soi-même, et l'on a partout ses faiblesses; mais avec cette différence entre le religieux et l'homme du siècle, que les faiblesses de l'un ne vont point à beaucoup près aux désordres et aux excès de l'autre. Ce qui paraît répréhensible dans un religieux, serait à peine remarqué dans un séculier. On lui en ferait même quelquefois une vertu : et tel passerait dans le monde pour un saint, s'il voulait seulement s'assujettir à vivre dans sa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent et le plus relâché.

RETRAITE SPIRITUELLE

A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

MEDITATION

POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.

Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur (*Osee, ch.* II).

PREMIER POINT.

C'est Dieu qui m'appelle à cette retraite ; c'est lui qui m'en a inspiré le dessein, et la résolution que j'ai prise de m'éloigner pour quelque temps de tout commerce, et de me tenir dans la solitude, n'a pu être qu'un effet de sa grâce. Je dois donc suivre le mouvement de cette grâce, et en faire tout l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour ma conversion.

C'est une grâce de prédilection par rapport à moi : car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains et de mondaines vivent dans le désordre du péché, et dans un profond oubli de Dieu, sans penser jamais à rentrer sérieusement en eux-mêmes, ce qui serait néanmoins le souverain remède de leurs maux, et peut-être l'unique ressource de leur salut. Dieu use envers moi d'une miséricorde toute spéciale. Avec quelle attention et quel soin dois-je ménager une grâce si précieuse !

C'est peut-être la dernière retraite de ma vie que je vais commencer. Si je le savais, quel zèle, quelle ferveur y apporterais-je ! combien en ai-je fait d'inutiles et qui n'ont produit en moi aucun changement ! Mais il faut que celle-ci répare les défauts de tous les autres, et qu'elle achève dans mon âme l'œuvre de Dieu. Enfin, c'est Dieu lui-même qui m'y conduit, et qui veut m'y servir de guide. Jésus-Christ, qui était le Saint des saints, fut conduit par l'esprit de Dieu dans le désert : voilà le modèle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, et à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parce que c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, et de là vient que j'en ai si peu profité. Il faut que j'y entre par le même esprit et dans le même esprit que Jésus-Christ y entra.

SECOND POINT.

Dieu, qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure sans l'intérieure n'est de nul effet. Ainsi je dois pendant ces saints jours me séparer absolument d'esprit et de cœur, de tout ce qui pourrait me distraire et détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avait dans le monde que Dieu et moi ; en sorte que je m'occupe uniquement de lui et que je puisse m'écrier avec l'Epouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (*Cant.*, II). Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs et quelque apparence de bien que je crusse y apercevoir ; ce bien, qui me partagerait, cesserait pour moi d'être bien.

Dieu veut être seul avec moi, parce qu'il veut me parler au cœur ; et par conséquent il faut que mon cœur soit vide du monde. Non pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, et avec lequel je n'ai presque nul rapport : car à peine le connais-je depuis que je l'ai quitté, et à peine me connaît-il ; mais de ce petit monde qui m'environne, et qui se trouve même dans la religion ; de ce petit monde qui est en moi et qui fait partie de moi-même ; de ce petit monde qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi si je portais ce petit monde jusque dans le sanctuaire de la solitude, c'est-à-dire si j'entrais dans la retraite avec un esprit dissipé, ou un cœur immortifié ! Or, il ne faut pour cela qu'un vain désir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrète, qu'une amitié trop humaine. Mal-

heur à moi, si par là je me rendais incapable des communications et des entretiens que je dois avoir avec mon divin Epoux! car dès-là quelque édifiante que parût ma retraite, je n'y trouverais pas Dieu, parce que Dieu ne m'y trouverait pas dans ce parfait recueillement où doit être une âme qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler et à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire, ou comme David : *J'écouterai,* mais avec réflexion et avec respect, *ce que le Seigneur me dira* (*Ps.* LXXXIV), ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera ; ou comme Samuël : *Parlez, Seigneur, parce que mon âme est attentive à vous écouter* (I *Reg.*, III). Je dois, à l'exemple de Marie, sa sainte mère, recueillir et conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses volontés.

TROISIÈME POINT.

La fin de ma retraite ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint, mais ce n'est pas assez, et il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire, dans le même sentiment que le prophète royal : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol et que je me repose dans le sein de Dieu* (*Ps.* LIV)? Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues et mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur et de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de temps à l'oraison, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela ce sont d'excellents moyens dont je puis et dont je dois me servir ; mais ce n'est pas la fin que je me dois proposer. Mon erreur a souvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, et de m'imaginer que j'avais fait une bonne retraite, parce que je m'étais régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie ; de me bien connaître moi-même, et les desseins de Dieu sur moi, de découvrir une bonne fois le fond de mes dispositions, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes ; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs ; de me renouveler dans l'esprit de ma vocation ; en un mot, de me changer, et de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature en Jésus-Christ* (II *Cor.*, V). Car si la retraite que j'entreprends n'aboutit là, et si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurais-je eu tous les sentiments de la dévotion la plus affectueuse, ce ne serait qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir et non de raisonner ni de contempler. Cependant cette fin conçue de la sorte est encore trop générale et trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué ; et c'est à moi d'examiner devant Dieu quelle doit être pour moi la fin particulière de cette retraite : par exemple, de me réformer dans l'observation de mes règles, de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification. Ainsi du reste.

CONCLUSION.

Eclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin ; et donnez-moi tous les secours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connaître la perfection où vous m'appelez et les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirais aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu! car c'est à vous de me prescrire à quoi je dois spécialement travailler durant ces jours de retraite, qui sont des jours de salut : et c'est à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obstacles qui pourraient m'empêcher d'accomplir vos ordres et de seconder vos adorables desseins, quand je les aurai connus. Il me semble, Seigneur, que mon cœur y est disposé ; et qu'en commençant cette retraite je pourrai avec une humble confiance me rendre devant vous le même témoignage que votre Prophète : *Mon cœur est prêt*, *mon Dieu, mon cœur est prêt* (*Ps.* LVI). Mais peut-être que je me flatte et qu'il y a encore dans mon cœur de secrets replis d'amour-propre et d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer ; achevez de préparer ce cœur qui veut vous être soumis et qui ne se sépare aujourd'hui du commerce des créatures, que pour mieux recevoir les impressions de votre grâce et de votre esprit.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la fin de l'homme.

Notum fac mihi, Domine, finem meum.
Seigneur, faites-moi connaître ma fin (*Ps.* XXXVIII).

PREMIER POINT.

Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? Pour le connaître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie et pour le posséder en l'autre. Voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde pour y établir une fortune temporelle ; je n'y suis point pour y acquérir de la réputation et de l'estime ; je n'y suis point pour vivre agréablement et à mon aise. Tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être ; j'y suis pour y chercher Dieu, pour y servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela,* dit le Sage, *consiste l'homme, et tout l'homme* (*Eccles.*, XII).

Grande vérité, sur laquelle roulent toutes les autres vérités ! C'est néanmoins cette vérité que je n'ai pas connue jusqu'à présent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie ; tellement que j'ai vécu comme si je ne la connaissais pas. Car au lieu que j'étais créé pour Dieu par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai pensé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même : en un mot, je me suis regardé comme si j'eusse été moi-même ma fin ; ne suis-je pas obligé d'en convenir? Tel est donc

l'affreux aveuglement dans lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avais bien connu ma fin, et si je l'avais toujours eue devant les yeux, toute ma vie aurait été sainte. D'où sont venus mes égarements, mes relâchements, mes déréglements? de ce que j'ai oublié cette fin, de ce que mille fois et dans les occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire: Quelle est ma fin? de ce que, dans des affaires capitales, où la sagesse chrétienne me devait conduire, je n'ai pas envisagé ma fin. C'est là ce qui m'a perdu.

Non seulement Dieu est la fin de ma création et de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier. Car il n'y en a pas une qui, par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions même les plus indifférentes et les plus basses: *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous buviez, faites tout pour Dieu* (I *Cor.*, X). Que s'ensuit-il de là? que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre et du péché qui s'y rencontrait, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurais fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurais fait des miracles, Dieu n'en ayant point été la fin, tout cela n'est que vanité et que vanité des vanités: *Ils se sont détournés de leur fin*, disait le Prophète, *et dès là ils sont devenus inutiles* (*Ps.* XIII), ou plutôt tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, et puis-je assez le déplorer?

SECOND POINT.

Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité il se connaît, il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, et il les exécute dans le temps. Or, en cela il m'a créé à son image et à sa ressemblance: car il m'a donné un entendement pour le connaître, une volonté pour l'aimer, un corps et une âme pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que Dieu: *O Seigneur!* s'écriait le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte* (*Job.*, VII)? Reconnais, mon âme, reconnais ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, et pour lui offrir le juste tribut de tes louanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avais d'être fait pour Dieu, et pour Dieu seul. Quand je me recherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même; et, en me trouvant moi-même, je ne trouve que le néant: *L'homme a oublié Dieu, et en l'oubliant il s'est méconnu, et par là il est devenu, non-seulement semblable aux bêtes* (*Ps.* XLVIII), mais de pire condition que les bêtes: car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent-elles conformément à leur fin; et Dieu est toujours leur fin; au lieu qu'il n'est plus la mienne, quand je suis assez aveugle et assez insensé pour m'en proposer un autre que lui.

Point encore de fin plus nécessaire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi. Nécessaire par rapport à Dieu; car Dieu ne serait pas Dieu, s'il m'était permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesserait d'être Dieu, si je pouvais avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter a lui. Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être: il faut qu'il le soit, et il veut l'être par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire; voudrais-je la lui disputer? Nécessaire par rapport à moi: car il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux, et par conséquent qui puisse être ma fin: *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur*, disait saint Augustin, *et mon cœur sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous* (*Aug.*). Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais; je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, et je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

TROISIÈME POINT.

Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers qui ne m'aide à connaître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, et qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puisse être et qui ne soit actuellement un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les éléments, tout m'annonce un Dieu; en sorte que je suis inexcusable si, le connaissant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidèles pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend: mais aussi m'assure-t-il que, par un juste jugement, vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que serait-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même!

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de sa providence, regarder tout ce qui m'arrive comme un moyen dont Dieu veut que je me serve pour arriver à la fin qu'il m'a marquée: prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodités, mépris, honneur, joie, affliction: *Car nous savons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (*Rom.* VIII); parce qu'il est certain que tout cela, si je suis fidèle à la grâce, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies; et toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les saints, ont également servi à leur prédestination; dans tous ces événements, quoique contraires, ils ont trouvé le royaume de Dieu, qui était leur fin.

Or, voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, et les desseins de Dieu en tout cela ; ou, si je l'ai connu d'une connaissance stérile et de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car, malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions ; de l'infirmité, pour mener une vie lâche ; des afflictions, pour murmurer ; de la joie, pour me dissiper ; de la prospérité, pour m'enorgueillir ; de l'adversité, pour m'abattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu ! quelle infidélité à sa providence ! quel oubli de mes propres intérêts ! Je ne dois donc désormais user des créatures que pour arriver à ma fin : c'est-à-dire que je ne dois les envier, les désirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu et me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi ; et, pour venger à mes dépens le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles et profitables, elles me deviennent pernicieuses et dommageables.

CONCLUSION.

Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu ! qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connaître ce que je suis, et pourquoi je le suis ; donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer ; une idée qui me fasse agir, qui m'anime, qui me soutienne. Qu'il paraisse dans ma conduite que je suis en effet, non-seulement persuadé, mais touché de cette fin ; que mon unique soin soit de la chercher partout et en tout ; d'en renouveler tous les jours l'intention et le désir, et de me faire incessamment et à moi-même le reproche que Jésus-Christ faisait à Marthe : *Vous vous embarrassez de bien des choses, et il n'y en a qu'une seule de nécessaire* (*Luc*, X). Or, cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions ; et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être méprisé ou honoré, pourvu que je sois à vous, et que vous soyez éternellement à moi ? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvu que j'y parvienne ? Sainte indifférence qui me délivrerait de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes dont mon attachement aux créatures est la source ! sainte indifférence qui bannirait de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité ! sainte indifférence qui mettrait le calme dans mon âme, et qui serait déjà pour moi une béatitude anticipée.

Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une disposition encore plus sainte de préférer, entre les choses du monde, celles que je connaîtrai m'être plus utiles pour m'avancer vers ma fin, à celles que je saurai me l'être moins ; car, quoique toutes soient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduisent bien plus sûrement et plus infailliblement ; et, quelque horreur naturelle que je puisse avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la préférence sur les autres, qui me seraient plus agréables, mais dont il me serait plus facile et plus dangereux d'abuser. Surtout aidez-moi à m'établir et à me fortifier dans la sainte résolution où je dois être d'embrasser généralement et sans réserve tous les moyens par où vous voulez que j'arrive à cet unique nécessaire, qui est ma fin ; car s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte, quand je prendrais tous les autres, dès là je ne voudrais plus sincèrement ni efficacement ma fin, et la volonté que j'aurais d'atteindre à cette fin ne serait plus qu'une velléité et qu'une erreur. Point de restriction, ô mon Dieu ! point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi essentielle que celle-là. Examen de mon cœur sur ces trois dispositions : Suis-je dans cette indifférence parfaite pour tout ce qui n'est pas Dieu ? Suis-je déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs et les plus propres pour me conduire à Dieu ? Veux-je les employer tous et le veux-je bien ?

SECONDE MÉDITATION.

De la fin du chrétien.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même (*S. Matth., ch.* XVI).

PREMIER POINT.

Pourquoi suis-je chrétien ? pour servir et honorer Dieu : non plus selon les simples vues de ma raison, puisque ma raison étant aussi faible, aussi bornée et aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donnerait pas d'assez hautes idées de Dieu. Non plus selon les maximes générales de la religion ; car Dieu demande de moi, comme chrétien, quelque chose de plus parfait que ce que la religion en général prescrit à tout homme qui connaîtrait Dieu, et n'aurait que la foi d'un Dieu. Mais je suis chrétien pour servir Dieu, et pour le glorifier selon les règles particulières et selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là ; et tout ce qui n'est pas selon ces règles, n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jésus-Christ n'est venu au monde que pour me faire connaître Dieu, et que pour m'apprendre à honorer Dieu comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disait : *Mon Père, j'ai fait connaître aux hommes votre nom* (*Joan.*, XVII). Moïse avait appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices et des victimes ; mais ces sacrifices, où l'on n'immolait que des animaux, n'étaient que l'ombre et la figure du vrai culte que Dieu attendait de moi. Ces sacrifices étaient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritait. Jésus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire par le sacrifice de moi-même et par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme législateur et comme maître, m'a faite dans sa propre personne. *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère ; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous* (*Hebr.*, X). En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, et cela pour honorer Dieu ; mais en même temps pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce et qu'il meure à soi-même* (*Matth.*, XVI).

Voilà, dis-je, pourquoi je suis chrétien, et c'est uniquement par là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure que, si je ne renonce à moi-même, je ne suis chrétien que de nom ; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de chrétien que pour ma confusion; que, quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connais pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu de la manière que je le dois connaître, que je le dois aimer et que je le dois glorifier. C'est dans ce renoncement à moi-même et dans ce sacrifice de moi-même que consiste pour moi la religion. Les Juifs pouvaient l'ignorer; mais, après la révélation expresse qu'il a plu à Dieu d'en faire au monde par Jésus-Christ, mon ignorance sur ce point serait mon crime. Ce renoncement est difficile; mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure selon le sens et selon les inclinations naturelles ; mais c'est une parole de salut, une parole de vie, et de la vie éternelle.

SECOND POINT.

En qualité de chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ : car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus ; les ayant tous prédestinés sur le modèle de son Fils. Y a-t-il entre Jésus-Christ et moi de la conformité ? j'ai droit d'espérer en Dieu, et de faire fond sur ses miséricordes ; mais n'y a-t-il dans moi nul trait de ressemblance avec Jésus-Christ, quand j'aurais d'ailleurs toutes les perfections des anges, Dieu ne me reconnaît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin, et à quoi je dois travailler comme chrétien ; à me faire une copie vivante de Jésus-Christ, à envisager Jésus-Christ comme l'excellent original sur lequel je dois me conformer, à me dire sans cesse en le contemplant, ce que Dieu dit à Moïse : *Voyez, et faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux* (*Exod.*, XXV).

En qualité de chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ ; c'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ* (*Galat.*, III). Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau ! Mais quelle honte aussi pour moi, si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, et si, faisant profession d'être chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit ! Quelle contradiction si, portant le caractère et la marque du sacrement de Jésus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, et si dans la pratique je sépare l'un de l'autre ! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne suis chrétien qu'en apparence, et si devant Dieu j'ai un esprit et un cœur tout païen!

En qualité de chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres ; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctrine du saint apôtre : *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ* (*I Cor.*, VI)? Or, entre le chef et les membres, il doit y avoir de la proportion ; et s'il n'y en a point entre Jésus-Christ et moi, je n'ai plus avec lui cette liaison qui fait selon Dieu tout mon bonheur et toute ma gloire. Ou si je suis, comme chrétien, un des membres de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

Enfin je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ; de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit paraître* (*II Cor.*, IV) dans toute ma conduite, et même, ainsi que me l'enseigne le Maître des nations, *dans ma chair mortelle.* Je suis chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.*, II), et par conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je, en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage ! Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est point assez, pour être parfaitement chrétien, que je sois dans une sainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu : il faut que je m'attache expressément et déterminément aux moyens que Jésus-Christ m'a lui-même marqués comme les plus efficaces, les plus infaillibles, et, supposé le choix qu'il en a fait, les plus indispensables et même les seuls suffisants pour acquérir la perfection où le caractère de chrétien m'engage, et où est renfermée ma fin. Or, suivant ce principe, je dois donc, sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde ; c'est-à-dire que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder ; plus heureux de les mépriser que d'en jouir, parce que le détachement et le mépris des biens de ce monde est le premier moyen que Jésus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère et pénitente à la vie douce et commode ; parce que c'est ainsi que Jésus-Christ l'a jugé lui-même, et qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur, même temporel, et de la joie qui lui était due, il a pris la croix pour son partage* (*Hebr.*, XII) ; car il venait, comme

Sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs à qui la pénitence était nécessaire pour apaiser la justice de Dieu. Il venait, comme réformateur du monde, en corriger les désordres, et il savait que la vie douce et commode était la source empoisonnée de toute la corruption du monde, et qu'au contraire la vie austère et pénitente en était le remède souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Evangile, et si familières aux apôtres, qu'il ne suffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce soit moi-même qui m'en charge et qui me l'impose; qu'il ne suffit pas que je m'y soumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie; que sans cela je ne puis honorer Dieu comme Jésus-Christ m'a fait connaître que Dieu veut être honoré; que si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jésus-Christ, ni par conséquent à Dieu; que pour être enfin revêtu de Jésus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jésus Christ.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection et l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs et que tous les honneurs du monde; puisque c'est le grand moyen que Jésus-Christ a mis en œuvre pour rendre à Dieu la gloire qui lui avait été ravie. L'orgueil avait soulevé l'homme contre Dieu, et il n'y avait que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indispensablement requis pour trouver grâce auprès de Dieu.

CONCLUSION.

Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connaissait pas; voilà ce que les sages du monde ne connaissent point encore: mais grâces immortelles vous soient rendues de m'avoir révélé de si sublimes et de si importantes vérités! Par là vous m'avez enseigné la vraie sagesse, en me détrompant des erreurs grossières dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens; par là vous m'avez guéri des passions dont il est, en vue de ces biens, malheureusement possédé et cruellement déchiré; par là vous m'avez fait goûter le solide repos, et vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse. *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (*Matth.*, XI); mais par là vous m'avez surtout appris à honorer votre Père, et à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, et le plus capable de me sanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable et adorable maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être chrétien, de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis, de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin, et de m'avoir rendu tout cela, non-seulement intelligible, mais sensible dans votre sacrée personne; car j'avais besoin, et de votre autorité, et de votre exemple pour bien comprendre tout cela. Il me fallait un aussi grand modèle que vous, pour m'animer, pour me soutenir, et dans la recherche de cette fin si contraire à mon amour-propre, et dans la pratique de ces moyens si directement opposés à tous les sentiments de la nature.

Cependant ai-je été jusqu'à présent bien convaincu de la nécessité de l'un et de l'autre, je veux dire de la nécessité d'aspirer à cette fin et d'en prendre les moyens? Tout chrétien que je suis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même qui est l'abrégé et la fin de la loi de Jésus-Christ? En m'examinant sur ces trois moyens, sans lesquels Jésus-Christ m'a déclaré qu'il n'y a point de salut pour moi, que trouverai-je? Suis-je pauvre de cœur? suis-je humble de cœur? suis-je mortifié et circoncis de cœur? Et, si je ne le suis pas, que suis je donc dans l'idée de Dieu, et qu'est-ce que ma vie, sinon un fantôme de christianisme que Dieu réprouve? Je ne puis, encore une fois, alléguer là-dessus mon ignorance pour excuse. Je ne puis plus demander à Dieu qu'il me donne une connaissance certaine de ma fin: Jésus-Christ s'en est plus que suffisamment expliqué. Voilà à quoi se réduit tout son Evangile. O mon Dieu! que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Evangile? que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Evangile et ma conduite s'accordent si peu? Cet Evangile ne changera jamais: c'est donc à moi de changer ma conduite et de réformer ma vie.

TROISIÈME MÉDITATION.

Sur la fin du religieux.

De mundo non estis.

Vous n'êtes plus du monde (*Joan.*, XV).

PREMIER POINT.

Dieu m'a appelé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, et absolument mort au monde. Quatre degrés par rapport auxquels je dois me juger moi-même, et me confondre d'avoir jusqu'à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non-seulement d'habitation et de demeure, mais d'esprit et de sentiments. Il ne me suffit pas pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu; il faut que j'en aie l'esprit. Or, il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusque dans la religion; comme par un effet tout contraire, l'esprit de la religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'âmes toutes mondaines dans les communautés religieuses? ne suis-je point de ce nombre?

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre détaché du monde. Car je serais le plus malheureux des hommes, si j'étais séparé du monde sans en être détaché, puisque dès là je n'aurais plus, ni les consolations du monde, ni celles de Dieu. Etre séparé du monde et n'en être pas détaché, ce serait pour moi, non-seulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les

désordres ; et je pourrais me reprocher alors plus justement que saint Bernard, que je suis la chimère de mon siècle, c'est-à-dire que je ne suis ni séculier ni religieux : ni séculier, puisque je me suis retiré du monde; ni religieux, puisque je tiens encore au monde, et que je ne l'ai pas tout à fait abandonné.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y être comme saint Paul, crucifié pour le monde ; tellement que si, malgré ma profession de religieux, j'aime encore le monde, et si le monde m'aime encore ; que si je me plais encore avec le monde, et si le monde se plaît encore avec moi ; que si le monde, tout religieux que je suis, ne laisse pas de s'accommoder de mes maximes, et si je m'accommode également des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet et en vérité, il faut que je sois dans le monde comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentiments et de principes qui se trouvera entre lui et moi dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin, dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde et à moi-même, car en vain me flatterais-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étais mort à moi-même. Le monde auquel je dois surtout mourir est en moi ; le monde qui est hors de moi n'a rien pour moi de dangereux, en comparaison de celui que je porte au milieu de moi ; le monde que j'ai à combattre, ce sont ces trois concupiscences dont parle saint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même et une partie de moi-même. Etre mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vues ni de prétentions humaines. Si tout cela est encore en moi, et si j'ai encore, pour certains intérêts que l'on se fait dans la profession religieuse, des vivacités, des empressements, de la sensibilité, je ne suis ni mort selon Jésus-Christ, ni enseveli avec Jésus-Christ. Ainsi ma religion est vaine, et n'eût-il pas presque autant valu rester dans le monde?

SECOND POINT.

Cette séparation et ce détachement du monde, ce crucifiement et cette mort spirituelle, sont d'une sainteté bien relevée. Mais pourquoi suis-je entré dans l'état religieux? Pour y travailler, tout autrement que je n'aurais pu faire dans le monde, non-seulement à mon salut, mais à ma perfection. Supposé mon engagement à la religion, ma perfection et mon salut sont désormais deux choses inséparables. Je dois donc être persuadé qu'au lieu que le Sauveur du monde disait à ce jeune homme de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, et suivez-moi* (*Matth.*, XIX), il me dit maintenant et sans condition : Parce que vous avez tout quitté, et que vous vous êtes engagé à me suivre, souvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection, que Jésus-Christ a proposée aux chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour moi un commandement que je me suis imposé. Il m'était libre d'être religieux ou de ne l'être pas ; mais, du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincèrement et efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner, dans la profession religieuse, le soin de ma perfection, péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'à sortir de mon état ; car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès là donc que je la néglige, et que je n'y aspire plus ; dès là que je ne me soucie plus d'y parvenir, et que je n'en ai plus le zèle, outre le désordre de ma conduite envers Dieu, outre le danger que Dieu ne retire de moi ses grâces, je sors de la voie où j'étais appelé. Or, sortir de la voie que Dieu m'avait marquée, c'est, dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste, et dont les suites sont le plus à craindre.

Mais, en m'éloignant ainsi de la fin pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir et de trembler, quand je vois au milieu du monde des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, et par là même beaucoup plus parfaits dans leur condition que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques et civiles qui font le mérite des partisans du monde, et qui devraient être déjà pour moi autant de leçons, combien y a-t-il de chrétiens dans le monde, plus mortifiés, plus humbles, plus charitables qu'une infinité de religieux! Quel témoignage contre moi, et quelle conviction, quand Dieu, dans son jugement, me mettra ces exemples devant les yeux! Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux et bien indigne qu'après tant d'années que je suis religieux, et que je me trouve obligé, par mon état, à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès ; que je n'aie peut-être pas encore commencé ni même sérieusement pensé à m'y avancer ; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait que lorsque j'étais dans le monde ; que, bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie peut-être toujours été en dégénérant et en me relâchant? Est-ce là ce que Dieu demandait de moi? est-ce là ce que je lui avais promis?

TROISIÈME POINT.

C'est par une grâce toute spéciale qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la perfection religieuse ; c'est par une distinction et un choix dont je ne puis assez reconnaître ni assez estimer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des hommes ; mais, en cela même, quelles ont été les vues de sa Providence et de sa miséricorde envers moi? Il a voulu que je lui fusse dévoué d'une façon plus particulière et plus intime ; il a voulu me mettre au rang de ses favoris qui l'approchent de plus près, et avec qui il a de plus fréquentes et de plus abondantes com-

munications ; il a voulu non-seulement me conserver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus sublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, et de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui ; il a voulu faire éclater en moi toutes les richesses de sa grâce, et me disposer à recevoir un jour les dons les plus excellents de sa gloire ; il a voulu me proposer au monde comme un modèle, et que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât son service, édifiât le prochain, et fût pour les chrétiens du siècle une leçon visible et présente qui les instruisît et qui les touchât ; car tout cela est attaché à cette perfection qui fait la sainteté et le caractère propre de mon état.

Or, n'est-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu qui m'a choisi de la sorte ; qui, par une prédilection toute gratuite, m'a destiné à de si grandes choses, et m'a prévenu de telles faveurs ; qui, pour me soutenir dans une vocation si sainte, et pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens ? Je puis donc dire, aussi bien que Moïse, et même avec plus de sujet que Moïse, qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard de toute nation, c'est-à-dire qu'entre les chrétiens mêmes, qu'entre les enfants de la même Eglise et parmi son peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laissés et qu'il laisse encore au milieu des dangers du monde et de toute sa corruption. Qu'avais-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce siècle perverti, où je me trouvais exposé comme eux, et par où m'étais-je rendu plus digne d'un de ses bienfaits les plus signalés?

Après cela, que dois-je penser de moi-même, si, dans un état où je dois être singulièrement dévoué à Dieu, je m'occupe de tout autre chose que de Dieu ? si, dans un état où je dois communiquer plus souvent et plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, et je vis dans une dissipation continuelle qui me fait perdre presque tout sentiment de Dieu ? si, bien loin de me préserver, selon mon état, des taches les plus légères, et de pratiquer toute la sainteté du christianisme dans le degré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles blessures à mon âme, ou je me jette au moins là-dessus en des embarras de conscience très-dangereux, et si je n'ai pas même le fond et l'essentiel de la piété chrétienne ? si, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je demeure dans une vie lâche et inutile, où je ne profite de rien, parce que je m'acquitte de tout négligemment et sans esprit intérieur ? si, bien loin de faire honneur au service de Dieu et à ma profession, je les déshonore, et au lieu d'édifier le monde, je le scandalise ? Il n'y a que trop de religieux à qui ces reproches conviennent ; y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi ? Quoi qu'il en soit, c'est à moi de me les appliquer utilement, et d'en tirer de justes conséquences pour mon instruction et ma sanctification.

CONCLUSION.

Ah ! Seigneur, je n'avais point encore conçu ce que c'est que d'être religieux. Je n'en avais qu'une faible idée, et voilà pourquoi je me suis si peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état si saint. La vie religieuse ne m'avait paru qu'une vie obscure et abjecte selon le monde, qu'une vie de contrainte et de gêne selon les sens ; mais je n'en comprenais pas l'excellence et la perfection. C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connaître ; c'est aujourd'hui que je commence à sentir mon bonheur et à le goûter, parce que c'est aujourd'hui que je conçois une tout autre estime de ma vocation.

Mais du reste, Seigneur, ce n'est point assez que je connaisse la perfection de mon état ; il faut qu'autant que je la connais, qu'autant que je l'estime, je la désire, et que je la désire comme elle doit être désirée. Or, il n'y a que vous qui puissiez, par votre grâce, former en moi ce désir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations ; car, vous le savez, Seigneur, ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse qu'un désir vague, qu'un désir oisif et languissant, qu'un désir borné et limité, qu'un désir passager et volage, qu'un de ces désirs qui tuent l'âme et qui ne la sanctifient pas ; qu'un de ces désirs de pure complaisance, dont l'enfer est plein. Au lieu que, pour arriver à une fin si importante et si sublime, il me fallait un désir fervent, un désir efficace et pratique, un désir universel et sans mesure, un désir constant et ferme, un désir suivi et soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter désormais et pour entretenir dans mon cœur un tel désir ? c'est de me souvenir sans cesse de la fin pourquoi je suis religieux ; c'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à moi-même : *Pourquoi ai-je quitté le monde ? pourquoi suis-je venu en religion* (*Bern.*) ? Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, et dans des occasions essentielles où il était pour moi de la dernière conséquence d'y penser ; voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, et de quoi je veux me faire une règle pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour-propre me portera à rechercher mes commodités et mes aises, au préjudice de la vie régulière que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même et je me dirai : Est-ce pour cela que je me suis fait religieux ? Quand il me prendra ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places et d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances et de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion : Qu'ai-je eu en vue lorsque j'ai renoncé au monde, et qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu ? Cette pensée m'animera,

me fortifiera, et, pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin esprit et de votre grâce.

Considération.

Sur la perfection de nos actions ordinaires.

PREMIER POINT.

Notre perfection, selon Dieu, ne consiste point à faire beaucoup de choses : ce fut l'erreur de Marthe, que Jésus-Christ condamna. Ce n'est point non plus à faire de grandes choses ; il y a des saints très-grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand pour Dieu ; des saints dont la vie a été obscure et cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant et d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étaient grands par leur sainteté ; mais toute leur sainteté était renfermée en de petites choses, et Dieu, dans la fidélité avec laquelle ils pratiquaient ces petites choses, leur faisait trouver des trésors infinis de grâces ; ils étaient grands par leur humilité, et leur humilité les portait toujours à choisir les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avait plus à paraître, et ne se jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne demande point que nous fassions des choses extraordinaires et singulières. Dès là qu'elles sont singulières et extraordinaires, elles sont rares, et les occasions n'en sont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous est plus habituel, en ce qui nous occupe plus souvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées et les années de notre vie.

D'où il s'ensuit que c'est de nos actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car ce sont là les actions propres de notre profession et de notre état ; et par conséquent ce sont celles que Dieu veut spécialement de nous, puisqu'il ne nous a attirés par sa grâce dans cet état et cette profession que pour y vivre et pour y agir selon l'ordre qui y est établi. Or, il est certain d'ailleurs, que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu ; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons ; que, sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, et qu'avec cette volonté de Dieu, nos moindres actions ont un mérite très-relevé. Je dois donc conclure que je ne serai parfait devant Dieu que par l'accomplissement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jésus-Christ pendant trente ans ? rien de remarquable dans l'estime du monde, et rien même que de vil aux yeux des hommes ; mais parce qu'il faisait la volonté de son Père, parce *qu'en toutes choses*, ainsi qu'il le disait lui-même, *il agissait selon le gré de son Père* (*Joan.*, VIII), ces actions, viles aux yeux des hommes, étaient l'objet des complaisances de Dieu.

Quel fonds de consolation pour nous ! Il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre perfection ; elle est auprès de nous et dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations et dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, et qui n'irait pas à m'acquitter de ces obligations, serait pour moi une perfection malentendue et mal réglée que Dieu ne reconnaîtrait point, que le monde même réprouverait, qui pourrait m'inspirer de l'orgueil, et qui m'exposerait à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu et des hommes, elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, et elle l'est dans la spéculation ; mais, pour en soutenir longtemps et constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre, qu'il y a de violences à se faire, et par là même aussi de récompenses à obtenir !

SECOND POINT.

Notre perfection n'en demeure pas là ; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée elle doit ajouter certaines circonstances et certaines conditions nécessairement requises ; c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi, mais qu'il le faut bien faire : tellement qu'on puisse dire de nous, par proportion, ce qu'on disait du Fils de Dieu : ***Il a bien fait toutes choses*** (***Marc.***, VII).

Or, bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. **1.** Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement et par sa faute, et qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière : car ne les pas faire au temps marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout et qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. **2.** Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très-fervent, et avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait, y sentir de la répugnance, et n'y trouver que de la sécheresse et de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide et plus méritoire, quand elle nous fait agir résolument et délibérément malgré ces répugnances et ces dégoûts, malgré ces froideurs et ces sécheresses. **3.** Avec persévérance : c'est par-dessus tout cette persévérance qui coûte ; et c'est ce qui faisait dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse, qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier et en lui-même, elle n'est pas, à beaucoup près, si rigoureuse que le martyre ; mais qu'à les rassembler tous et à considérer leur durée, il n'y a point, selon la nature, de martyre plus insoutenable. Aussi voit-on assez de religieux dans les communautés, et même de chrétiens dans le

monde, fidèles à leurs pratiques et à leurs obligations en certains temps et à certains jours, où ils sont plus touchés de Dieu; mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'aient pas leurs vicissitudes et leurs changements, qui fassent, avec la même attention et la même assiduité, le lendemain ce qu'ils ont fait le jour précédent, et qui sur cela ne se relâchent ni ne se démentent jamais jusqu'au dernier moment de leur vie, c'est une espèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection et dans la sanctification de mes actions : exactitude, ferveur, persévérance. Mais en même temps ne sont-ce pas pour moi trois grands sujets de m'humilier et de déplorer toutes mes infidélités? il ne faudrait, pour me sanctifier, que mes observances et ma règle : mais de combien d'omissions y suis-je coupable, de combien de lâchetés, d'inconstances, de variations! Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer j'aie fait si peu de progrès, ou plutôt ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des moyens si abondants et si présents de me perfectionner?

TROISIÈME POINT.

Ce n'est pas tout encore; mais il y a un dernier degré de perfection que nous devons donner à nos actions, et qui en est comme l'âme et comme la vie : c'est de les faire par un esprit intérieur et par un principe de religion, car tout le reste n'est que le corps de la sainteté; mais ce qui les vivifie, ce qui les anime et qui les consacre, c'est le motif qui nous conduit et l'intention que nous nous proposons. Faire ses actions par humeur, par caprice, par inclination, par coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu ni en vue de Dieu; et dès que Dieu n'y a point de part, quel compte en peut-il tenir, et comment peut-il les agréer! *Tout le mérite de la fille du roi lui vient*, avec la grâce de Dieu, *du dedans et du fond de son cœur* (*Ps.* XLIV). Quand donc je ferais les actions les plus héroïques, si Dieu n'en est pas la fin, et si je ne les fais pas pour lui plaire, comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien ; car si je repasse sur toutes mes actions, et que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'aie quelque sujet de compter? Il est vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres ; je vais à la prière, au travail, à mes occupations : j'assiste à tout et je satisfais en apparence à tout; mais, du reste, sans vue de Dieu, sans retour vers Dieu ; souvent avec une légèreté d'esprit et une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée et tout bon sentiment; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le temps et que je suis en aveugle ; tout au plus par une certaine bienséance, et une raison purement naturelle; quelquefois même par nécessité et par contrainte; d'autres fois, et peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance et une envie secrète de me distinguer. Or, tout cela, qu'est-ce devant Dieu, et n'est-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie est composée? c'est-à-dire que j'agis comme si je n'agissais pas, et que tout ce que je fais ne sert pas plus à ma perfection que si je ne faisais rien.

D'autant plus malheureux et plus condamnable, qu'il n'y a pas une si petite action que je ne pusse rapporter à Dieu, et qui, rapportée à Dieu, n'eût son mérite auprès de Dieu. Car, ce que Dieu considère dans nos actions, ce n'est pas tant la substance que l'esprit; et en cela nous devons reconnaître la sagesse et la douceur de sa providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talents et il ne nous a pas tous mis en état de vaquer aux mêmes emplois; mais parce qu'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que, de toutes nos actions, il n'y en eût point de si obscure ni de si servile, qui ne pût être relevée par la droiture et la pureté de notre intention et qui, de la sorte, ne contribuât à nous élever nous-mêmes. De là je dois bien gémir de me voir si pauvre et si dénué de dons spirituels, après qu'il m'a été si facile de m'enrichir et de croître sans cesse de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvait profiter : mais que sais-je s'il y en a une seule que Dieu ait trouvée digne de lui, et qui m'ait été de quelque utilité pour l'avancement de mon âme? Quelle perte que je dois regretter, mais qui m'engage encore plus à redoubler mes soins et à réveiller tout mon zèle pour la réparer!

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du péché mortel.

Scito et vide quia malum est reliquisse te Dominum Deum tuum.

Sachez et voyez que c'est un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu (*Jerem.*, II).

PREMIER POINT.

Il est pour moi d'une absolue nécessité de bien connaître ce que c'est que le péché mortel. Or, ce n'est pas seulement le plus grand de tous les maux; mais à proprement parler, c'est le seul et unique mal, c'est le souverain mal et ce qui achève d'y mettre le comble, c'est le souverain mal de Dieu. C'est l'unique mal; car tous les autres maux, hors le péché, ne sont point absolument des maux. Maladies, pauvreté, disgrâces, tout cela, dans des vues de Dieu, et si j'en fais l'usage que Dieu prétend, sont plutôt des biens. Le péché seul est un mal, que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parce que c'est un mal essentiel, un pur mal. C'est le souverain mal, comme Dieu est le souverain bien; et, par cette raison, il doit être souverainement détesté, comme Dieu mérite d'être souverainement aimé. Voilà la mesure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avait quelque chose dans le monde que j'aimasse autant que j'aime Dieu, dès là je n'aimerais

plus Dieu comme Dieu ; et si je craignais quelque autre mal autant ou plus que le péché mortel, dès là je ne le haïrais pas ni ne le fuirais pas autant que je suis obligé de le haïr et de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-dessus tout de comprendre, c'est que le péché mortel est le souverain mal de Dieu; parce que c'est un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle et véritable de la créature de Dieu. Préférence qui consiste en ce que le pécheur se trouvant dans la nécessité, ou de renoncer à son plaisir, ou de perdre la grâce de Dieu, aime mieux perdre la grâce de Dieu que de renoncer à ce plaisir criminel où sa passion le porte. Il ne laisse pas de savoir en spéculation que Dieu est infiniment au-dessus de tout être créé; mais c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le sait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela je ne dois point m'étonner de quatre vérités aussi constantes, selon la foi, qu'elles sont effrayantes : 1° Que Dieu, pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du ciel dans le fond de l'abîme ses plus nobles créatures, qui sont les anges; qu'il en ait fait des réprouvés et des démons; que, sans leur donner le temps de se repentir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple, et de cet exemple quelle conséquence dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ses anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2° Que pour une seule désobéissance Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence; qu'il l'ait condamné à la mort, lui et toute sa postérité; qu'en punition de ce seul péché nous naissions tous enfants de colère, et que, sans autre péché que celui-là, nous soyons, comme enfants de colère, sujets à toutes les calamités de cette vie, et même exclus du royaume de Dieu. Quel châtiment! quelle vengeance! Toutefois les jugements de Dieu sont équitables, et l'équité même. 3° Que, pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît, parce qu'il n'y avait que les humiliations d'un Dieu qui pussent réparer la gloire de Dieu, et compenser l'injure qui lui avait été faite par le péché. 4° Que pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, et qu'entre ces peines éternelles et le péché il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusque dans le christianisme des incrédules qui n'ont pas voulu reconnaître ces vérités, c'est qu'ils n'ont pas assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même autant que je le devais? Si cela était, aurais-je été jusqu'à présent si sensible aux autres maux, et peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci?

SECOND POINT.

Il ne m'est pas moins nécessaire de savoir et de bien considérer que le péché mortel est le souverain mal de l'homme, parce qu'il prive l'homme de l'amitié de Dieu, parce qu'il fait un divorce entier entre l'homme et Dieu, parce qu'il rompt tous les liens qui attachaient l'homme à Dieu, parce qu'en séparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuse, qui est la vie de la grâce; et qu'il lui cause la plus funeste mort, qui est la mort de l'âme. Car c'est pour cela qu'il est appelé mortel. Cette grâce que le juste possédait, était en lui le principe de la vie surnaturelle : du moment donc qu'il la perd, cette grâce, il est mort devant Dieu, et selon Dieu.

De là, je ne dois point encore être surpris de deux autres vérités, qui ne sont pas moins incontestables ni moins terribles : 1. Que le péché mortel dépouille l'âme de tous les mérites qu'elle pouvait avoir acquis lorsqu'elle était dans l'état de la grâce. Quand j'aurais amassé des trésors immenses de mérites pour le ciel, quand je serais aussi saint que les apôtres, si je viens à commettre un péché mortel, tout m'est enlevé. Ces mérites pourront revivre lorsque je rentrerai en grâce avec Dieu. Jusque-là ils sont perdus pour moi; et si je meurs dans cet état, Dieu ne m'en tiendra jamais compte : pourquoi? c'est que je suis alors son ennemi, et que de la part d'un ennemi il n'agrée rien ni n'accepte rien. 2. Que les actions les plus vertueuses et les plus saintes en elles-mêmes, faites dans l'état de péché mortel, ne sont d'aucun prix devant Dieu ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuse. Quand je passerais toutes les journées en prières, quand je ferais toutes les pénitences des plus austères anachorètes, quand je pratiquerais toutes les œuvres de la piété et de la charité chrétienne, tout cela ce sont des œuvres mortes, parce que je suis moi-même dans un état de mort; ce sont des œuvres stériles, dont je ne dois attendre nulle récompense. Quelque miséricorde que Dieu puisse ensuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne seront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout à fait inutiles? non; car elles me sont au contraire très-utiles pour sortir de l'état du péché; très-utiles pour me disposer à retourner à Dieu; très-utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grâce de ma conversion. Mais, du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai que je ne mérite rien en les pratiquant, et qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté! quelle misère!

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certains temps de ma vie, et peut-être pendant des temps considérables? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellement réduit? Je n'en sais rien : car *qui sait s'il est digne d'amour ou de haine* (*Eccles.*, IX)? Affreuse incertitude! C'est un abîme où l'esprit se perd, et qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures pour me rassurer là-

dessus, autant qu'il est possible, et pour m'établir, par une vie pénitente et agissante, dans une solide et sainte confiance.

TROISIÈME POINT.

Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point, après tout, de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverais-je? Le premier ange, et ceux qui l'ont suivi, n'en ont point trouvé dans le ciel; le premier homme, malgré l'innocence où il avait été créé, s'est perdu dans le paradis terrestre, Judas est devenu un apostat dans la compagnie de Jésus-Christ. La maison où je suis est-elle plus sainte que le sacré collége des apôtres, que le paradis terrestre, que le ciel? N'a-t-on pas vu arriver dans les communautés les plus régulières des chutes très-scandaleuses? ne le voit-on pas encore? Dieu le permet, et il a ses raisons pour le permettre: *Que celui qui croit se tenir ferme, prenne garde de tomber* (I *Cor.*, X).

Il y a même des péchés mortels où l'on peut être, dans la religion, plus exposé que dans le monde. Tels sont, par exemple, les péchés qui blessent la charité; parce que, dans la religion, les occasions de ces péchés sont d'autant plus fréquentes que les objets sont plus présents. On y est plus à couvert de l'avarice et d'une certaine ambition; mais on y est souvent plus sujet aux murmures et aux divisions. Or, qu'importe par quels péchés on se damne, si l'on est en effet assez malheureux pour se damner?

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que le péché mortel, dans la profession religieuse, est beaucoup plus grief que dans le monde, parce qu'il suppose alors un état plus saint. Ce qui n'est qu'un simple péché pour un chrétien du siècle, est, en bien des matières, sacrilége pour un religieux. Dois-je conclure de là qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde que de m'engager dans la religion? Je conclurais donc aussi qu'il vaudrait mieux n'être pas chrétien, parce que les péchés d'un chrétien sont plus punissables que ceux d'un païen. A Dieu ne plaise que je raisonne de la sorte? Si la religion a ses dangers, le monde en a bien d'autres, et de plus grands. Mais ce que je conclus, c'est de ne point présumer de mon état; c'est de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état; c'est, malgré toute la sainteté de mon état, d'opérer, selon l'avis de l'apôtre, mon salut avec crainte et avec tremblement.

CONCLUSION.

Achevez, mon Dieu, par votre grâce, ce que vous avez commencé par votre miséricorde. Vous m'avez appelé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché: ne permettez pas qu'il me poursuive jusque dans votre sanctuaire, et qu'entre vos bras je succombe à ses attaques. Quelle malédiction sur moi, si, *dans la terre des saints, je commettais l'iniquité*; et si parmi tant d'âmes justes, je devenais un anathème (*Isai.*, XXVI)!

Ah! Seigneur, vous voyez le fond de mon âme, et je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret qui l'infecte et qui le corrompt? N'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous et qui vous éloigne de moi? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu! il n'y a rien, pour le détruire, à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurais eu jusqu'à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi, et de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma faiblesse: mais, Seigneur, ma vigilance, avec votre secours, y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous; elle me tiendra dans une attention continuelle sur moi-même, elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, et clairvoyant sur les moindres dangers, afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandements.

SECONDE MÉDITATION.

Du péché véniel.

Nolite contristare Spiritum sanctum.

Ne contristez point le Saint-Esprit (*Ephes.*, IV).

PREMIER POINT.

On ne compte communément pour rien le péché véniel: mais, si j'en avais bien conçu la nature, j'en jugerais tout autrement, et je prendrais tout un autre soin de l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu. Cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe absolument avec Dieu; mais je fais ce que je sais devoir causer entre Dieu et moi du refroidissement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Esprit, mais je le contriste. Or, dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le suppose, il n'y a point de raison imaginable pour laquelle il me puisse jamais être permis. Car, s'il pouvait m'être permis, dès là il cesserait d'être péché. Quand il s'agirait de convertir et de sauver tout le monde, Dieu ne voudrait pas que je fisse un mensonge, quoique léger; et, jusque dans cette circonstance, il s'en tiendrait offensé. Quand il s'agirait de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le soin de sa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le suppose, il est de la foi que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui, dans le royaume des cieux: *car rien de souillé ne sera reçu ni n'aura place dans ce royaume céleste* (*Apoc.*, XXI). En

vain je serais d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites et avec toute la sainteté que je pourrais avoir acquise, si mon âme, sortant de cette vie, porte encore la tache du péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela seul doit être un obstacle à ma béatitude, et à la possession de Dieu. Il faut que mon âme, quoique juste, quoique sainte, quoique prédestinée et digne de Dieu, demeure séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire, et qu'elle y soit purifiée, avant que d'être admise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel ? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David ; il fit tomber mort au pied de l'arche un lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché qui m'expose à de si rigoureux châtiments. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable et de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu, et qu'ayant tout reçu de Dieu, au lieu de la reconnaissance et de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché, dont il se tient blessé, et qui est en effet une injure pour lui.

SECOND POINT.

Du moins si ces fautes vénielles que je commets n'étaient pas si fréquentes ni si nombreuses; mais leur multitude est infinie. Et c'est ce qui affligeait David, et ce qui le jetait dans une désolation extrême, quand il disait à Dieu : *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, et mes iniquités m'accablent, jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement ; elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête; et la vue que j'en ai me fait tomber en défaillance* (*Ps.* XXXIX). Voilà comment parlait ce saint roi. Or, dans une vie lâche et imparfaite comme la mienne, si j'entreprenais de supputer tous les péchés qui m'échappent, et si Dieu m'éclairait là-dessus, où irait cette multiplication ? Je ne les vois pas : mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie? N'est-ce pas assez que je sache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, et comme inconsolable?

Combien de péchés d'ignorance, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même ! combien de péchés d'imprudence et d'inadvertance, causés par la dissipation de mon esprit, par la légèreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugements, par la malignité de mes soupçons ! Combien de péchés de fragilité et de faiblesse, causés par l'habitude que je me suis faite de ne me contraindre en rien, de ne m'assujettir à aucune règle, de suivre en tout les mouvements de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations et à mon tempérament !

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion et de dessein formé, contre tous les remords de ma conscience, à toute occasion et pour le plus faible sujet, sous ombre que ce ne sont que des péchés véniels, et que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle ! En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu ; et que je ne suis sensible qu'à mes propres intérêts. N'est-ce pas là ma vie la plus ordinaire ? Il est vrai qu'il n'est pas moralement possible en ce monde de se préserver de tous les péchés véniels, et de n'en commettre aucun. Fatale nécessité, qui faisait gémir les saints, qui leur faisait désirer la mort, qui faisait dire à saint Paul : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appesantit* (*Rom.*, VII) ? Mais il n'y a pas un seul de ces péchés en particulier que je ne puisse prévenir, et dont il ne soit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, si je voulais et si je prenais plus garde à moi, en pourrais-je diminuer le nombre ! Hélas ! bien loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

TROISIÈME POINT.

Quelles sont les suites du péché véniel ? Plus déplorables que je ne me le suis peut-être jamais persuadé. Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conséquent, si j'ai quelque zèle pour mon âme, je dois en user à l'égard du péché véniel comme j'en use à l'égard d'une maladie dont je suis menacé, ou dont je suis subitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans son principe? que ne fais-je point pour la guérir? que ne fais-je point pour n'y pas retomber ? Elle peut aboutir à la mort : il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, et même les plus violents. Pourquoi ne raisonnerais-je pas de la même sorte quand il s'agit d'un péché, qui, de toutes les maladies de l'âme, est la plus dangereuse, et qui me dispose à cette seconde mort mille fois plus à craindre que la mort du corps.

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, et beaucoup plus, quiconque le méprise, tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Esprit, qui ne se vérifie que trop par l'expérience. C'est par le mépris du péché véniel qu'on perd insensiblement l'horreur du mortel. Au commencement, le seul nom de péché mortel faisait frémir : peu à peu l'on s'y accoutume et l'on s'y familiarise. D'autant plus que, du péché véniel au mortel, il y a souvent peu de distance, et que l'intervalle entre l'un et l'autre est comme imperceptible : car il n'y a pour l'ordinaire que du plus et du moins; or, entre ce plus et ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie et de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, et n'est-on pas sur le bord du précipice ?

De cette proximité même entre le péché véniel et le mortel, il arrive très-naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, et combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'é-

tait pas! combien de fois, m'aveuglant moi-même, et jugeant des choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle ce qui peut-être était devant Dieu une iniquité griève et mortelle! le discernement en était difficile, et c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devais avoir une conscience timorée. Je n'étais pas assez éclairé pour en faire un jugement exact; et voilà pourquoi je devais m'en défier et me précautionner.

Mais, quand je serais assuré de mes lumières, puis-je ignorer que je suis faible, et la faiblesse même? Or, le péché véniel et le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter qu'étant faible au point que je sais l'être, je m'en tiendrai précisément au véniel; que je ne passerai pas outre, et que je serai assez maître de mon cœur pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés où l'impression de la nature est si forte et si puissante! Il me faudrait, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des grâces de Dieu toutes particulières: mais ne m'a-t-on pas cent fois averti qu'une punition de Dieu très-commune est de nous refuser, en conséquence d'un péché véniel, des grâces spéciales qu'il nous avait préparées, et avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut; au lieu que, par la soustraction de ces grâces, nous en venons à des égarements et à des désordres pour lesquels il nous réprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, et est, pour bien des âmes la source de leur damnation.

CONCLUSION.

Le remède, ô mon Dieu! est de m'attacher non-seulement à votre loi, mais à toute la perfection de votre loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je serai en danger de déchoir; et plus j'aspirerai à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de mes devoirs, moins je serai en disposition de les violer dans des points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que, malgré la résolution que je fais en votre présence et par votre grâce, j'ose me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entière. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes; et, tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais au moins, en me proposant d'aller toujours au delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes; et, en travaillant à me sanctifier, serai-je plus hors de l'occasion et du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conscience tendre et délicate qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi ou m'aidez à y former cette conscience étroite et sévère qui ne se permet rien ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même qui fera ma sûreté. Il m'en coûtera; il faudra me retrancher bien des choses où le penchant me porterait, et m'interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres, soumettre mon esprit, étouffer les sentiments de mon cœur, peser mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes sens: mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, et de vous moins offenser, et de mieux garder mon âme? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un et l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu! et me tiendra lieu de tout.

TROISIÈME MÉDITATION.

Du péché de scandale, ou du mauvais exemple.

Necesse est ut veniant scandala.

C'est un mal inévitable qu'il arrive des scandales (*Matth.*, XVIII).

PREMIER POINT.

Ce que nous appelons scandale, n'est que le mauvais exemple; ou, du moins, tout mauvais exemple est un véritable scandale. Or, il ne faut point se flatter dans l'état religieux: on y voit de mauvais exemples, comme on y en voit de bons; et il n'y a point de communauté si régulière où il ne se trouve des âmes imparfaites qui scandalisent les autres; comme il n'y en a guère de si déréglée où Dieu ne conserve de saintes âmes, qui travaillent à maintenir l'ordre, et qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus et ne prévale.

Aussi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il était nécessaire qu'il arrivât des scandales; c'est-à-dire qu'il n'était pas moralement possible que, les hommes étant si différents les uns des autres, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée, qui, par le relâchement et le désordre de leur conduite, devinssent, pour ceux avec qui ils ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parce qu'on y a beaucoup plus de rapport ensemble, et que tout ce qui s'y passe frappe de plus près et beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc, jusque dans la religion, des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques qu'on a sans cesse devant les yeux et devant soi. Il est très-difficile de s'en défendre; et, pour y résister, il faut une vertu bien pure et bien à l'épreuve.

Ai-je eu sur ce point, jusqu'à présent, toute l'attention et toute la circonspection que je devais avoir? Ai-je pris garde à ne rien dire et à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendaient, ou qui étaient témoins de mes actions? Combien, dans les rencontres, ai-je débité de maximes, ai-je donné de conseils, ai-je inspiré de sentiments, ai-je approuvé de procédés contraires à l'esprit religieux et au devoir? Combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes sur des choses qui n'allaient qu'au

bien et qu'à entretenir la règle? C'étaient autant de scandales que j'ai dû me reprocher; et combien y en a-t-il d'autres dont je ne me suis jamais fait de scrupule, et dont je n'ai jamais pensé à m'accuser? J'ai déclaré mes péchés : mais combien y en avait-il où la circonstance du scandale et du mauvais exemple était jointe, sans que j'en aie rien dit? Peut-être ne la connaissais-je pas, ou n'y faisais-je nulle réflexion : mais mon ignorance ou mon oubli étaient-ils excusables? C'est sur quoi je dois m'écrier avec le Prophète : *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés secrets et cachés. Pardonnez-moi, non-seulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fait commettre* (*Ps.* XVIII).

SECOND POINT.

Malheur à celui qui donne le scandale (*Matth.*, XVIII)! Cette malédiction est sortie de la bouche même de Jésus-Christ : c'est un anathème divin. Et il faut bien que le scandale soit un grand mal, puisqu'il *vaudrait mieux pour un homme qu'il fût précipité au fond de la mer, que de scandaliser le plus petit de ses frères* (*Ibid.*). Maxime générale, et proposition universelle dont personne n'est excepté. Car il n'y a personne qui ne doive l'exemple au prochain : *Que votre lumière luise aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres, en rendent gloire à Dieu* (*Matth.*, V).

Ainsi, malheur à moi, en particulier, si je suis l'auteur de quelque scandale dans la communauté où je vis! Car je la prive, autant qu'il est en moi, d'un des plus solides avantages de la profession religieuse, qui est l'édification mutuelle et l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puisqu'au lieu de contribuer à la régularité et à l'observance, j'y deviens un obstacle; et que souvent je suis cause, par mon exemple, que des abus s'introduisent, que d'utiles et d'anciennes pratiques s'abolissent peu à peu, que la discipline se relâche, et que des règles qui étaient auparavant en vigueur, ne s'observent plus, ou ne s'observent que fort imparfaitement. N'est-ce pas de là qu'est venue la ruine spirituelle et la décadence de tant de sociétés très-saintes dans leur première institution?

Que, si le mal ne s'étend pas toujours si loin, du moins il n'y a que trop d'esprits faciles, et déjà mal disposés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or, malheur à moi encore une fois, parce que je serai responsable à Dieu de tout cela, et qu'il m'en demandera compte. Quel trésor de colère, et quel poids dont je dois craindre d'être accablé! Malheur à moi qui, par mon expérience et par mon âge, devrais être un modèle pour ceux qui sont moins avancés; à moi qui, par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talents que j'ai reçus de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrais leur servir de guide et les conduire, et qui ne sers qu'à les égarer! Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maison.

Mais, par-dessus tout, malheur à moi, si c'est par moi que commencent à s'établir certains usages, certains privilèges et certaines dispenses où la raison de la commodité, de la sensualité, de l'amour-propre, a beaucoup plus de part que celle d'une vraie nécessité! Autrefois, toutes ces choses étaient inconnues, et peut-être sans moi n'y eût-on jamais pensé. C'est à moi de voir ce que j'aurai à dire, quand Dieu m'en représentera toutes les suites, et qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura soufferts. Les prétextes dont je m'appuie peuvent tromper les supérieurs qui me gouvernent, et me tromper moi-même : mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÈME POINT.

Comme il y a un scandale donné, il y a un scandale reçu; et malheur aussi à celui qui le reçoit et qui le prend. Car il le faut rejeter; et ce n'est point une excuse légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu et qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier ange qui engagea les autres dans son apostasie, et ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, et une des plus fortes tentations : mais ce n'est point une tentation au-dessus de nos forces; et, puisque nous la pouvons vaincre, c'est un péché que d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour moi que je m'étudie à ne donner aucun scandale : mais il y a des règles que Dieu me prescrit contre les scandales qu'on me donne, et contre les mauvais exemples que j'aperçois autour de moi. 1. Je ne dois point m'en troubler, je puis bien m'en affliger et en gémir; mais mon zèle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jésus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2. Je dois même en profiter, regardant ces scandales et ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir, comme des épreuves de ma fidélité, et des occasions de témoigner à Dieu un attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connaître, et qu'on apprend à se bien connaître soi-même. 3. Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des personnes dont je prévois que la société me serait dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit et de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudrait même alors, selon l'Evangile, renoncer à mon père et à ma mère. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service, et de les aider dans le besoin; mais, du reste, point de liaison ni de communication particulière. 4. Je dois m'y opposer prudemment, mais fortement; avec modestie, mais avec ardeur; avec charité, mais avec un saint mépris de tous les respects humains; tenant ferme pour la règle, et ne m'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y aurait que moi à la garder. 5. Enfin, je dois en tirer sujet de m'humilier devant Dieu, reconnaissant, que, de moi-même, je ne suis que faiblesse et qu'imperfection, et que, sans la

grâce divine, je serais pire que tous les autres.

CONCLUSION.

Quelle misère, mon Dieu : et faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préserver de ses piéges, nous en trouvions jusque dans votre maison? Ce n'est qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion est sainte ; mais nous ne répondons pas toujours à sa sainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous à faire dès maintenant ce que feront vos anges dans votre jugement dernier, lorsque vous les enverrez pour enlever de votre royaume tous les scandales. Votre royaume sur la terre, ce sont particulièrement les communautés religieuses. N'y aurais-je été admis, et n'aurais-je place parmi votre peuple choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples, et pour ralentir sa ferveur? ne serais-je entré dans un état si parfait, que pour m'y rendre plus coupable, et par moi-même, et par ceux que vous y avez appelés avec moi? Ah! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajouter les péchés d'autrui.

Mais que serait-ce encore, Seigneur, si dans le saint asile où vous m'avez retiré, je venais d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir? Que serait-ce, si, par une lâche condescendance, je me laissais emporter et séduire à ces exemples ; si je les imitais et je m'y conformais, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres et à vos adorables volontés? Ma règle, ô mon Dieu! ma règle seule, et telle que vous me l'avez imposée ; ma règle dans toute sa pureté, dans toute sa force et toute sa sévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai, et par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui, et je le suivrai, parce qu'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacherait de là, me détacherait de vous, Seigneur; et, sans balancer un moment, je me séparerai de lui, parce que je ne veux jamais, pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.

Considération.

Sur l'oraison mentale.

Ce qu'il y a particulièrement à considérer sur l'oraison mentale, ou sur la pratique de la méditation, se réduit à trois points, qui sont: ses avantages infinis et son importance, le défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, et les vains prétextes qui détournent de ce saint exercice, et qui le font négliger.

PREMIER POINT.

Avantages et importance de l'oraison mentale. Le juste vit de la foi, et nous ne nous sanctifions qu'autant que nous sommes remplis et touchés des maximes de l'Evangile, et des grandes vérités du christianisme. Principe si universellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes qu'ils agiraient tout autrement qu'ils ne font, et qu'ils ne s'abandonneraient pas à tant de désordres, s'ils avaient plus de foi, ou s'ils étaient plus pénétrés de ce que la foi leur enseigne. Examinons la chose à fond, et reconnaissons-la telle qu'elle est : nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive et animée, n'est pas seulement la source des déréglements qu'on voit dans le monde, mais des relâchements qui se glissent dans la vie religieuse. Ce n'est pas qu'on ne croie, mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vue qui frappe, et qui rend les objets presque aussi sensibles que s'ils étaient présents.

Or, voilà ce qui s'acquiert par l'oraison. A force de se retracer dans l'esprit des vérités de la foi, de méditer les perfections et les grandeurs de Dieu, ses miséricordes et ses vengeances, ses récompenses et ses châtiments ; de considérer par ordre, et dans une méthode suivie, tous les mystères de Jésus-Christ, sa doctrine, sa loi, sa morale, ses exemples ; de tirer de là d'utiles leçons et des règles de conduite: toutes ces idées s'impriment profondément dans l'âme. On les porte partout, et l'on en a partout la mémoire prompte et récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on se doit à soi-même. On prend des pensées supérieures à celles dont on s'était laissé prévenir, et l'on découvre ses erreurs, ses illusions, ses faux jugements. Ce que l'oraison, sur cela, n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre et l'achève. La grâce soutient tout et répand ses lumières avec d'autant plus d'abondance, que l'oraison est plus fréquente et plus constante ; de sorte que les vérités auparavant les plus obscures, et qu'on avait plus de peine à concevoir, se présentent, en certains moments, avec une telle clarté, qu'il semble qu'on en ait la connaissance la plus parfaite et une espèce d'évidence.

Ce n'est pas assez, car la liaison étant aussi intime qu'elle l'est entre l'esprit et le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impression de ces vérités passe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, et, comme disait de lui-même le roi-prophète: *Le feu s'allume dans la méditation* (*Ps.* XXXVIII). On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ses devoirs, on se reproche ses infidélités, on prend des mesures pour l'avenir, et l'on sort de l'oraison tout renouvelé et tout changé. C'est par où les saints sont parvenus à une si haute perfection, et c'est là le chemin qu'ils ont tracé à tous les disciples qu'ils formaient et qui aspiraient à la sainteté. Ainsi tous les instituteurs des ordres religieux y ont-ils spécialement recommandé et expressément établi la pratique de l'oraison. Ils avaient, du reste, des vues différentes, et ils étaient diversement inspirés pour composer cette admirable variété de réglements et d'observances qui fait un des plus beaux ornements de l'Eglise ; mais, sur le point de l'oraison et de sa nécessité, ils se

sont tous accordés, et n'ont eu qu'un même esprit.

Et l'on peut dire, en effet, qu'il est comme impossible qu'une âme se dérange lorsqu'elle est assidue à l'oraison ; ou, si quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraison est pour elle une ressource immanquable. Mais d'où vient le désordre de plusieurs personnes, même religieuses, et par où commencent-elles à se dérégler, jusqu'à tomber dans des égarements pitoyables et scandaleux ? c'est en quittant l'oraison. Par là elles s'éloignent de Dieu et perdent tout sentiment de piété ; par là elles se réduisent dans une sécheresse, dans une froideur et une indifférence mortelle ; par là elles se privent des plus solides consolations, qui sont les consolations intérieures, et se dégoûtent ainsi de leur état ; par là elles demeurent livrées à toutes leurs passions et à toutes les attaques de l'ennemi, et l'on n'a vu que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, et quelle en est la fin malheureuse.

SECOND POINT.

Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison. Premièrement, on y va sans préparation, contre la parole du Saint-Esprit : *Préparez votre âme avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu*(*Eccles.*, XVIII). C'est demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de sa providence, et par conséquent qu'il fasse un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il se communique à nous dans la méditation, lorsque nous ne prenons nul soin de nous y disposer. Or, il y a une préparation éloignée et une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'est, dans l'usage de la vie, un recueillement habituel, et l'esprit de retraite, autant qu'il peut s'accorder avec notre condition et la situation présente où nous sommes. La préparation prochaine, c'est ce qui se fait quelque temps avant l'oraison, ou au temps qu'on la commence ; par exemple, prévoir la matière dont on doit s'occuper, l'arranger et la diviser, se mettre en la présence de Dieu, invoquer le Saint-Esprit, se rappeler à soi-même, et se dégager de toutes les pensées qui pourraient nous distraire. Il y en a qui récitent pour cela quelques courtes prières, et chacun peut suivre là-dessus ce que sa dévotion particulière lui inspire ; mais, en général, il n'y a guère de fonds à faire sur l'oraison, si nous n'y apportons de notre part les dispositions convenables.

Secondement : on y va sans nulle vue et nul dessein d'en profiter. Pourvu qu'on ait rempli l'heure marquée, qu'on se soit assemblé avec la communauté, et qu'on y ait été présent, beaucoup plus de corps que d'esprit ; qu'on ait même fait quelques réflexions assez légères, et produit quelques actes qui ne tendent à rien, on est content. Mais *la sagesse*, cette sagesse céleste qui nous sanctifie, *ne se découvre qu'à ceux qui la désirent et qui la cherchent* (*Eccles.*, IV).

Troisièmement : on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, et l'on se laisse conduire, dit-on, à l'esprit de Dieu. Mais cet esprit, toujours réglé et mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hasard. S'il y a des âmes qu'il transporte tout à coup, c'est une grâce sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grâce même, ces âmes ne l'ont communément obtenue qu'après s'être longtemps exercées dans les sujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc ? c'est que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare sans cesse ; et que l'esprit embrassant tout, il se trouve à la fin tout aussi vide qu'il l'était d'abord.

En quatrième lieu : si l'on choisit quelque sujet, on donne dans un autre écueil, qui est de vouloir porter trop haut son premier vol, et de ne s'attacher, dès les commencements, qu'à certains sujets plus sublimes et plus relevés. Il y a là souvent beaucoup d'orgueil et de présomption ; du moins il y a bien de l'illusion. On se repaît de belles spéculations, mais dont on voit peu d'effet dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme saint Paul, au troisième ciel, suivons le mouvement de sa grâce ; mais, de nous-mêmes, marchons pas à pas, et prenons les routes les plus battues : ce sont les plus sûres. La bonne oraison est celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patients, plus mortifiés.

En cinquième lieu : dans les sujets du reste les plus propres et les plus solides, on s'arrête trop aux raisonnements, et l'on ne s'entretient point assez dans les affections et les sentiments. Il est nécessaire, avant toutes choses, de convaincre l'esprit ; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur et de l'émouvoir : car c'est dans le cœur que se forment les résolutions, et c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixième lieu : à l'égard même de ces résolutions, il y a une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus subtile et plus spécieuse. C'est de s'en tenir à des propositions universelles et indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie, et à certains points essentiels qui nous regardent personnellement et qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extrême utilité ; et, si l'on y entrait, on ne manquerait pas si tôt de matière dans l'oraison, et l'on aurait chaque fois un grand champ à parcourir.

En septième et dernier lieu : le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, et le principal obstacle au fruit que nous en pouvons tirer, c'est un fonds de paresse naturelle et de négligence à quoi l'on se livre, et qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, et toute application coûte ; or, c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudrait qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail, pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement et de la langueur où l'on est. Jacob

n'obtint la bénédiction de l'ange qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière, et en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance et une oisiveté volontaire.

TROISIÈME POINT.

Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns allèguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, et qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison; les autres, qu'ils y sont trop distraits, et qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, et qu'ils tarissent dans un instant; plusieurs, qu'ils s'y ennuient, et que cet ennui les en dégoûte; enfin quelques-uns, que l'oraison est trop difficile pour eux, et qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que disent la plupart des gens du monde, et ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais, si l'on était de bonne foi avec soi-même, et qu'on ne cherchât point à se tromper, on reconnaîtrait bientôt la vanité de ces prétextes dont on s'autorise pour se dispenser de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multitude des affaires soit là-dessus une dispense légitime, c'est au contraire ce qui nous impose une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en nous-mêmes, et de nous servir de l'oraison comme d'un préservatif contre nos fréquentes occupations et contre la dissipation qu'elles peuvent causer. Plus les saints étaient chargés de soins, et même de soins tout spirituels, plus ils pensaient devoir s'attacher à l'oraison. Ils savaient en trouver le temps, qui nous empêche de le trouver aussi bien qu'eux? De plus, il n'est point d'esprit si vif et si distrait, qui ne puisse faire quelque réflexion. On en fait tant d'inutiles et de nuisibles, pourquoi n'en ferait-on pas de sérieuses et de salutaires? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres; mais il n'y aurait qu'à la vouloir prendre cette peine, et qu'à savoir un peu se surmonter et se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera point des distractions volontaires, et que nous ferons effort pour les rejeter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, et il nous restera toujours quelque teinture des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses et des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, et confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité et notre constance: si nous nous rebutons, nous perdons tout, mais, si nous persévérons dans la prière, il a ses moments pour nous écouter et pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, et imitons ce saint solitaire dont toute l'oraison consistait à redire sans cesse ces courtes paroles: *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point là un temps perdu: ajoutez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en esprit de pénitence et de soutenir l'ennui et le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jésus-Christ, la veille de sa passion, pria sans goût, et même dans une désolation entière: unissons-nous à lui, et, quand notre oraison ne nous serait bonne alors qu'à pratiquer la patience et toutes les vertus que la patience renferme, cela seul ne serait pas un petit gain pour nous, et nous devrions l'estimer comme un profit très-considérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée si parfaite de l'oraison, que nous désespérions d'y atteindre. Elle est à la portée de tout le monde, et la science humaine n'y est pas d'un grand secours. Car il ne s'agit point de discourir beaucoup; mais, avec une seule pensée et une pensée très-commune, l'âme la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse et la plus ardente. Or, c'est cette union intérieure de l'âme avec Dieu qui fait toute l'excellence et tout le prix de l'oraison. Il n'est question que d'une bonne volonté: apportons-la au pied de l'oratoire, et tout nous deviendra praticable et profitable.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION

De la tiédeur dans le service de Dieu.

Quia tepidus es, incipiam te evomere.

Parce que vous êtes tiède, je vais commencer à vous rejeter (*Apoc.*, III).

PREMIER POINT.

En peu de paroles, saint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur. *Il n'y a guère de communautés religieuses où l'on ne trouve des âmes lâches et languissantes, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grâce; qui tâchent, autant qu'elles peuvent, ou de le secouer, ou d'en diminuer la charge; qui ont sans cesse besoin d'aiguillon pour les piquer, et de correction pour les redresser; qui s'abandonnent à la vaine joie, qui se laissent abattre à la tristesse; dont la componction dure peu, dont la conversation est toute mondaine; qui n'ont que des pensées charnelles et animales* (*Bern.*); c'est-à-dire qui ne pensent qu'à elles-mêmes et à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire et les contenter; *qui obéissent sans vertu, qui prient sans attention, qui parlent sans circonspection, qui lisent sans en tirer aucun fruit pour leur édification.* On voyait, dès le temps de saint Bernard, des religieux de ce caractère; mais aussi dès lors comment les regardait-on? comme des religieux de nom, sans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faisait ce grand saint: n'est-ce pas le mien? Du moins est-ce à moi d'en bien considérer

tous les traits, et d'examiner si je ne dois pas m'y reconnaître.

Or, le désordre et le danger de cette tiédeur spirituelle consiste en ce que les tièdes ne sont pas même touchés de leur état. Ils ne s'estiment pas grands pécheurs : 1. parce qu'au lieu de penser au mal qu'ils font et au bien qu'ils devraient faire et qu'ils ne font pas, ils ne pensent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, et au peu de bien qu'ils font; 2. parce qu'au lieu de se comparer avec ceux qui, dans la religion, sont plus fervents, plus réguliers qu'eux, ils ne se comparent qu'avec d'autres qui le paraissent moins; 3. parce que, dans cette comparaison qui les flatte et qui les trompe, ils se disent, avec la même confiance que le pharisien, qu'ils n'ont pas tels et tels défauts de celui-ci et de celui-là. D'où il arrive qu'en servant Dieu très-lâchement, ils se rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accomplissaient toute justice.

Etat bien funeste, puisque, selon la parole du Saint-Esprit, un état encore plus mauvais, c'est celui du péché, lui serait néanmoins préférable. Et, en effet, il eût mieux valu, pour de certaines âmes, qu'elles fussent tombées dans un péché grossier et grief, que dans cette vie tiède et relâchée; car elles n'auraient pas longtemps soutenu les remords de ce péché ; ce péché, en les humiliant et en les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir; au lieu qu'elles ne se font aucun reproche ni aucun scrupule de leur tiédeur. C'est de là que tous les maîtres de la vie chrétienne et religieuse ont conclu qu'il était plus difficile de sortir de l'état de tiédeur, que de l'état du vice et du libertinage. Et, entre les autres, Cassien témoigne qu'il avait vu un grand nombre de mondains devenir par leur conversion des hommes fervents et spirituels, mais qu'il n'avait jamais vu le même changement dans des religieux tièdes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler?

Etat encore d'autant plus à plaindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus pesant ; tandis que l'âme fervente le porte avec une sainte allégresse, parce que l'onction de la grâce lui adoucit tout, l'âme tiède en sent au contraire tout le poids et n'y éprouve que de la peine. Châtiment visible de Dieu, qui, dès ce monde, punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là ; et, selon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient si insupportable, qu'elle le provoque à une espèce de vomissement dont la seule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore absolument une âme tiède, mais il *commence à la rejeter* en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur est donc un commencement de réprobation ; et que me faut-il davantage pour travailler à men retirer? attendrai-je que je sois tout à fait réprouvé de Dieu ?

SECOND POINT.

Après avoir considéré le malheur et le désordre de l'état de tiédeur, si j'en veux connaître les causes, je dois les chercher dans moi-même ; car cet état ne peut se former dans moi, sans que j'en sois librement et volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, et le comble de l'injustice serait de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une âme sainte tombe dans des états de sécheresse; mais ces états de sécheresse, suivant les vues de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tiédeur. L'âme sainte et fervente gémit de ses sécheresses ; mais l'âme tiède et lâche ne gémit point de sa langueur : l'une est dans un état violent dont elle est innocente; mais l'autre est dans un état qu'elle aime et dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété : l'oraison, la lecture, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification. La moindre affaire en détourne, le moindre empêchement est un prétexte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer et les remettre à un autre temps, c'est-à-dire pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé? combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde? combien de fois, pour de vains sujets, et souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques? Dois-je m'étonner après cela si je suis tiède; et comment ne le serais-je pas? Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi : Le moyen que vous en ayez, lui dit-on? vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier et pour l'animer. De même dois-je me dire : Le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion et de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui le peut conserver?

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dispenser de tous ses exercices et de tous ses devoirs ; mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence : et c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paraît, comme les autres, et l'on se conforme à l'ordre d'une communauté, mais sans recueillement et sans esprit intérieur. On est dans une disposition habituelle à se répandre au dehors et à se dissiper. Or, est-il possible que, dans ce trouble et dans cette diversité d'objets dont on se remplit, on ne laisse pas peu à peu s'éteindre le zèle de sa perfection, et qu'à mesure que ce zèle s'amortit, on ne vienne pas à se ralentir et à déchoir? Je n'en puis que trop bien juger, et mon exemple ne m'en convainc que trop sensiblement.

Mais ce n'est pas là encore la première source du mal, et il tire son origine de plus haut. La cause essentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'est le mépris des petites choses. Voilà par où l'on commence à dégénérer ; au lieu de se souvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu et le culte qui lui est dû ; que la

perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites; que c'est même une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, et que c'est enfin par les petites choses que les grandes se maintiennent; au lieu d'envisager tout cela, on se lasse de ces menues observances ; on ne les croit bonnes que pour les commençants ; on n'y prend plus garde, et de ce degré l'on descend bientôt à un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Ah! si, depuis ces jeunes années où je suis entré au service de Dieu, j'avais toujours eu la même attention et la même vigilance sur les moindres manquements et les moindres infidélités, que j'aurais fait de progrès! Hélas! bien loin d'avoir ainsi avancé, ce serait beaucoup pour moi si j'étais au moins tel présentement que je l'ai été dans ce premier temps d'épreuve et de noviciat.

TROISIÈME POINT.

La tiédeur n'est point, après tout, absolument irrémédiable. Il est difficile d'en guérir; mais, avec l'assistance divine, ce n'est point une guérison au delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples ; mais on en voit, et Dieu veut que j'en sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le désir de cette retraite : Et quels sont les remèdes dont je puis user ? ils se rapportent tous à deux chefs : l'un de pure réflexion, et l'autre de pratique.

Quant à la réflexion : 1. C'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers, ce qu'il m'est, et ce que je lui suis. Ce qu'il m'est : mon souverain, mon juge, mon créateur : comment mérite-t-il donc d'être servi? Ce que je lui suis : son sujet, son esclave, sa créature : comment exige-t-il donc que je le serve? C'était le motif par où saint Paul excitait la ferveur des premiers chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu* (*Colos.*, I). Règle excellente, et remède infaillible contre la tiédeur : penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu*. 2. C'est de considérer comment on sert les grands du monde. Car la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle ; et je dois rougir en me comparant avec tant de mondains que l'intérêt ou l'ambition attachent aux puissances du siècle. Je dois m'humilier et me confondre d'avoir si peu de zèle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes et des maîtres mortels. 3. C'est de considérer dans chaque action religieuse son importance, et le bien inestimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je fais ou que je vais faire, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins saintement, j'en aurai une récompense plus ou moins abondante; elle peut me mériter une gloire éternelle. Ce sont ces pensées et d'autres semblables, qui, chaque jour et presque à chaque moment, embrasaient d'un feu nouveau ces saints religieux, du même ordre et de la même profession que moi, dont on m'a raconté les vertus et que je dois me proposer pour modèles.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour me réveiller de mon assoupissement et de ma tiédeur, c'est d'en détruire les causes et de leur opposer des principes tout contraires; car les contraires se guérissent par les contraires. Par exemple, c'est de reprendre tous les exercices dont l'omission m'a été si préjudiciable, et de m'y rendre désormais plus exact et plus assidu ; c'est d'y apporter tout le soin et toute l'application qui dépend de moi et dont je suis capable ; c'est de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs et aux plus petites règles; surmontant toutes les difficultés, m'élevant au-dessus de toutes mes répugnances, consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute ma vie sans consolation et sans onction; trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

CONCLUSION.

Dans ce sentiment, ô mon Dieu! et dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés et toutes mes tiédeurs, j'ose encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miséricorde. Vous le pouviez, Seigneur, vous m'en aviez menacé, et je le méritais ; mais vos menaces jusqu'à présent n'ont été que des avertissements pour moi ; et puisque vous m'appelez aujourd'hui tout de nouveau et plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidèles serviteurs, et me remettre dans la sainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en soit, mon Dieu, comme vous le souhaitez et comme vous l'ordonnez, et qu'il en soit comme je le veux moi-même, et comme j'en forme devant vous le dessein.

Ce n'est pas, Seigneur, pour la première fois que j'ai pris de pareilles résolutions, ni pour la première fois que je vous ai fait de telles promesses. Celles-ci ne seront-elles point comme les autres? A consulter le passé, j'ai tout à craindre de ma faiblesse dans l'avenir ; elle est extrême. Mais quoi, Seigneur, languirai-je donc toujours? N'est-il donc pas temps d'être à vous comme j'y dois être? n'est-il pas temps d'agir en religieux, puisque j'en porte l'habit, et que j'en ai contracté l'engagement solennel? Ne vous ai-je pas assez dérobé de mes années? ne m'en suis-je pas assez dérobé à moi-même? Car c'est me les dérober à moi-même que de les dérober à mon avancement et à la sanctification de mon âme. Faudra-t-il que je traîne jusqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, sans régularité, sans fruit, sans mérite? Vous me faites encore entendre sur cela votre voix, Seigneur, et les reproches de ma conscience; mais, si je n'en profitais pas, si je ne prenais pas une bonne fois mon parti, où en viendrais-je peut-être? A tomber dans l'état de cette tiédeur complète et achevée, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement et à l'endurcissement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu? Vous ne le permettrez pas : vous m'aiderez à me relever, vous me donnerez la main, et vous me seconderez dans mon retour. C'est

par votre grâce que je vais embrasser une vie toute nouvelle, et par votre grâce que je la soutiendrai.

SECONDE MÉDITATION.

De l'abus des grâces.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu (*I Cor.*, VI).

PREMIER POINT.

Il est de la foi que Dieu me demandera compte de toutes les grâces que j'ai reçues et que je reçois continuellement de lui ; car ces grâces sont des talents qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des grâces sans retour; mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, et cela s'entend de toute sorte de grâces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi que, plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre; car chaque grâce, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, et rapporter à Dieu un degré de votre gloire. *Vous m'avez donné cinq talents*, dit le bon serviteur à son maître: *en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés* (*Matth.*, XXV).

De là il s'ensuit que, plus Dieu me favorise de ses grâces, plus je dois être humble et fervent dans son service. Humble, parce que je les reçois, et que j'en dois répondre ; car peut-on se glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de soi, et dont on est comptable? Fervent, parce que c'est uniquement par là que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenses dont je suis chargé, en conséquence des grâces infinies qu'il m'a faites. Or il est évident qu'en qualité de religieux, j'ai reçu de Dieu plus de grâces, et des grâces plus abondantes, plus particulières, que les chrétiens du siècle. Je serais le plus aveugle et le plus ingrat des hommes si je n'en convenais pas. Il est donc vrai que je suis beaucoup plus redevable à Dieu que les chrétiens du siècle, et qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde à qui Dieu donne de grands biens de fortune, et qu'il élève à de grands honneurs. Hélas! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais spirituels et d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, et sur quoi il me jugera. Pourquoi Jésus-Christ pleura-t-il sur Jérusalem? ce ne fut point en vue du supplice qu'il y allait endurer, mais en vue de tant de grâces dont cette nation infidèle avait été pourvue, et dont elle avait abusé. Voilà ce qui le toucha de compassion, parce qu'il prévit de quelles calamités et de quels malheurs l'abus de ces grâces serait suivi. Ne lui ai-je pas donné plus de sujet encore de répandre sur moi des larmes? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les grâces qu'ils auront perdues : ils souhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, et leur désespoir sera de penser qu'elle est irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'instruise, et que leur désespoir même serve à ranimer mon espérance. Tandis que, par le bon emploi des grâces présentes, je puis réparer l'abus des grâces passées, il faut que mon espérance, soutenue de ma pénitence, soit ma ressource auprès de Dieu.

SECOND POINT.

Il y a plus d'une sorte de grâces ; il y en a d'extérieures, et il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les grâces extérieures, ce sont les moyens de salut que Dieu nous fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou, pour mieux dire, Dieu me les a prodigués en quelque manière dans l'état religieux ; à quoi m'ont-ils servi? à quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissements charitables, tant de bons exemples? J'ai abusé de tout cela, et Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé en me rendant tout cela inutile, et me faisant peut-être de tout cela une matière de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu et dans l'amertume de mon âme.

Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellents et les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le maître de l'Evangile, parlant du figuier infructueux, *et qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement?* (*Luc.*, XIII.) Ce figuier, n'est-ce pas moi-même, et cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, et si je continue à ne point profiter de tant de secours que la religion me donne, et malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile? J'y remplis en vain une place qui serait bien mieux occupée par une âme fidèle.

En effet, tous ces moyens de salut et de perfection ont sanctifié des millions d'âmes religieuses; et moi, depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde et de moi-même. Ces moyens auraient converti des peuples entiers d'idolâtres, et ils n'ont pas corrigé en moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïm, parce que si Tyr et Sidon avaient vu les mêmes miracles que vous, il y a longtemps que ces villes criminelles se seraient reconnues, et qu'elles auraient fait pénitence* (*Matt.*, XI). Cette malédiction me regarde, et l'application en est bien naturelle et bien juste. Non-seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque, par ma faute, ils me deviennent même une matière de péché; car ces moyens si fréquents et si présents dans ma profession ne peuvent être des moyens indifférents ; du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable et plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je amassé contre moi, et ne dois-

je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

TROISIÈME POINT.

Outre les grâces extérieures, il y en a d'intérieures; et ces grâces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connaître les voies de Dieu, et pour me les faire aimer. Tant de lumière dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations secrètes, tant de bons désirs, tant de remords de ma conscience, tant de mouvements par où il me presse de tenir une autre conduite et de mener une vie plus religieuse. En résistant à toutes ces grâces, qu'ai-je fait? selon le langage de l'apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit même, qui est l'esprit de grâce, je lui ai fait outrage. j'ai foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ, j'ai anéanti, par rapport à moi, le mérite de sa croix, dont la moindre grâce a été le prix.

Abus que Dieu punit dès à présent par la soustraction de ces mêmes grâces. Je les néglige, et il me les ôte; je les méprise, et il me les retire. N'est-il pas en cela, comme en tout le reste, souverainement équitable? Châtiment sans miséricorde, puisque cette soustraction de grâces est un mal pur, et sans mélange d'aucun bien; châtiment que j'ai peut-être éprouvé, et que j'éprouve: car n'est-ce pas de là que je n'ai plus certains sentiments de Dieu que j'avais autrefois, et que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faisait? Je suis dans un relâchement visible, et cependant j'y vis tranquille et en paix; cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi surtout nous expose l'abus de certaines grâces d'élite qui sont, dans l'ordre du salut et de la sanctification de l'âme, comme une espèce de crise semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature et dans les maladies du corps; car il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude et de retraite.

Abuser de ces sortes de grâces, c'est la chose la plus dangereuse et qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin, et une infinité d'autres comme lui, étaient perdus, s'ils n'eussent profité des moments où, par une providence singulière, Dieu avait attaché la grâce de leur conversion. Et combien de religieux sont tombés dans les plus déplorables égarements, pour n'avoir pas, en certaines conjonctures, répondu à Dieu, qui les appelait, et qui les sollicitait de reprendre le soin de leur perfection qu'ils avaient abandonné

CONCLUSION.

Vous me parlez encore, Seigneur, et ce que j'entends au fond de mon cœur, ce que j'y ressens, ne peut être que l'effet de votre grâce. Heureux que vous ne m'ayez pas délaissé après tant de résistance, ni fermé le sein de votre miséricorde! Mais, pour cette fois, ne me rendrai-je pas enfin, et m'obstinerai-je aveuglément à ma perte, lorsque vous travaillez si charitablement et si constamment à mon salut?

Soyez mille fois béni, mon Dieu, de tous les moyens que j'ai eus, par votre providence, dans mon état, pour m'y avancer et pour en acquérir toute la sainteté. Je ne puis vous en glorifier assez, ni assez vous en témoigner ma reconnnaissance très-sincère et très-affectueuse; mais ce qui fait à votre égard le sujet de mes actions de grâces et des louanges éternelles que je vous dois, c'est, par rapport à moi, le sujet de ma douleur; et plaise à votre bonté infinie que ce ne soit pas dans l'éternité le sujet de ma confusion et de mon repentir!

Je croyais, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés: mais je vois que vos grâces sont encore plus à craindre pour moi que mes péchés mêmes; ou plutôt que mes péchés ne sont à craindre pour moi qu'à cause de vos grâces: car, si je n'avais reçu de vous nulles grâces, mes péchés ne seraient plus péchés, et je serais à couvert de votre colère et de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces grâces, et que vous en interrompiez le cours! Hé! Seigneur, où en serais-je alors, et que ferais-je sans vous? Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, et daignez au contraire les redoubler: c'est toute ma richesse et tout mon espoir. Mais voici ce que je dois conclure et ce que je conclus en effet, de les faire toutes désormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité et d'une pleine correspondance; de n'en plus arrêter les divines impressions, et de ne leur plus prescrire de bornes dans les vues saintes et les desseins qu'elles m'inspireront; d'agir, tout le reste de ma vie, et de vous servir selon toute l'étendue et toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, et dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainsi je le promets, ô mon Dieu! et dans la même résolution que votre Prophète; ainsi j'en fais entre vos mains le serment, et je le jure en votre présence.

TROISIÈME MÉDITATION.

De la perte du temps.

Dum tempus habemus, operemur bonum.

Faisons le bien tandis que nous en avons le temps. (*Galat.* VI.)

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus précieux que le temps puisque c'est le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal usé du temps que Dieu me donne dans la vie, je serai après la mort, ou récompensé, ou condamné: car *chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps* (II *Cor.*, V). Si bien que tout mon salut dépend du temps; et comme Dieu, en nous créant et nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de

travailler à notre salut, il nous fait par là même à tous un commandement absolu de profiter du temps que nous avons, et de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore plus pour lui-même et pour sa gloire, que Dieu nous a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir et à le glorifier, et que ce soit même là notre première vue dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi, ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, et le dérober à son service, c'est tomber, à l'égard de Dieu, dans le même désordre qu'un serviteur qui refuserait son temps à son maître. Suis-je, en effet, moins coupable, quand je laisse vainement couler un temps que je dois à Dieu, et que je me dois à moi-même ; et puis-je me tenir en assurance, parce que tout le reste de ma vie paraît assez uni, et qu'il ne m'échappe aucune faute grossière? Sans autre mal, la seule perte du temps n'est-elle pas un grand mal?

D'autant plus grand, que le temps, une fois perdu, ne revient plus. Où sont pour moi tant d'années déjà passées? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvait avoir son mérite, et me rapporter au centuple : mais que m'en reste-t-il, et quel fonds ai-je amassé? Où seront, à la mort, les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je entre les mains, et qu'emporterai-je avec moi? Je les regretterai ; mais tous mes regrets les rappelleront-ils? Je comprendrai toute la grandeur, et du gain que je pouvais faire, et de la perte que j'aurai faite ; j'en gémirai : mais, malgré mes gémissements, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel et à cette triste réflexion, que ces années auront été, et qu'elles ne seront plus ; que ce gain était en mon pouvoir, et qu'il n'y sera plus ; que j'aurai pu me garantir de cette perte, et que je ne le pourrai plus. O que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir, dès aujourd'hui, combien, dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses et désolantes : Je pouvais, et je ne puis plus! J'aurai recours à Dieu ; je lui protesterai mille fois que, s'il lui plaisait encore de me donner quelque temps, j'en voudrais ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudrait mieux les prendre dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, et que j'ai le temps de les mettre en pratique.

DEUXIÈME POINT

On peut perdre le temps dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde; et, communément même, les personnes religieuses sont plus exposées à ce désordre qu'on ne l'est dans le monde, parce qu'elles sont plus dégagées des affaires humaines et des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances et les fonctions sont très-bornées, et ne remplissent pas beaucoup de temps. Dès qu'elles y ont donné quelques heures prescrites par la règle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées? souvent à ne rien faire. Fréquents entretiens, conversations toutes profanes, longues et inutiles visites de la part du monde, curiosité de savoir tout ce qui se passe au dehors, et de s'en informer, voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté : mènent-ils une vie plus oisive que celle-là?

D'autres agissent davantage, et sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations et de tous ces mouvements? est-ce l'esprit de leur vocation? est-ce la volonté de Dieu et l'ordre de leurs supérieurs? Bien loin de cela, ce serait assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt et qu'il leur parût insoutenable Ce n'est donc que leur inquiétude et leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point; elles voudraient être de tout, et vaquer à tout, hors à leurs devoirs. Est-ce là employer le temps, ou n'est-ce pas le dissiper?

Enfin, plusieurs ont suffisamment de quoi s'occuper dans l'observation de la discipline religieuse, et dans les emplois et le travail dont elles se trouvent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur temps et tous leurs moments sont perdus, parce qu'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec une négligence extrême, ou que dans des vues tout humaines. Le temps n'est utile qu'autant qu'il est employé sous le bon plaisir de Dieu, et qu'il sert à notre profit spirituel : or, ce qui se fait nonchalamment ou trop humainement, peut-il être agréable à Dieu? et, dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage devant Dieu en pouvons-nous retirer?

De tout ceci je dois apprendre : 1° qu'après avoir satisfait à mes observances, et à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du temps, je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusements : il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi : 2° qu'une vie très-laborieuse me peut être très-infructueuse, parce que les soins dont elle est remplie ne sont point tant de ma profession que de mon choix, et que c'est moi qui, volontairement et aux dépens même de la régularité, me les suis imposés; 3° que pour un saint usage du temps, ce n'est point assez que toutes mes occupations soient saintes et religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs circonstances, et qu'en gardant ma règle, je puis perdre mon temps, dès que je n'en prends que le corps et que j'en laisse l'esprit. D'où il m'est aisé de voir, mais avec la plus sensible douleur, combien de temps j'ai perdu

jusqu'à cette heure, et si je puis même faire fond sur un seul jour.

TROISIÈME POINT.

Quoique, dans un sens, le temps perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre : car il ne tient qu'à moi de le racheter, selon cette parole expresse de l'Apôtre : *Rachetez le temps* (*Ephes.*, V). Ces ouvriers de l'Evangile qui vinrent les derniers, et vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers, qui avaient travaillé dès le matin : pourquoi ? parce que, dans le peu de temps qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, et qu'ils redoublèrent d'autant plus leur activité, qu'ils étaient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner, par mon application et par ma ferveur, tout ce que mes dissipations et mes lâchetés m'ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours. Car ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi ne sont pas ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer; au contraire, ces jours pénibles et fâcheux, selon les sens, ces jours d'épreuve, sont, pour les âmes vraiment chrétiennes et religieuses, de bons jours. Mais tant de jours d'une vie lente et paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification, voilà, encore une fois, les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le temps. C'est une grâce des plus précieuses; mais, pour profiter de cette grâce, il n'y a point à différer. Tout retardement serait à craindre, puisque je ne sais si cette ressource ne me manquera pas dans peu. Je sais bien qu'en usant comme je le dois du temps à venir, je puis suppléer au temps passé : mais je ne sais combien durera cet avenir, et rien n'est plus incertain. Je sais bien que Dieu m'accorde le présent que j'ai ; mais je ne sais s'il m'accordera l'avenir que je n'ai pas. Il est donc de la sagesse de faire valoir, autant qu'il me sera possible, ce présent que j'ai, et de me hâter là-dessus, parce qu'il n'y a que ce présent sur quoi je puisse compter. Quand même je me tiendrais assuré de cet avenir que je n'ai pas, serait-ce trop de le consacrer tout à Dieu, et en aurais-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes ? *Marchons pendant que la lumière nous éclaire* (*Joan.*, XII) *: la nuit vient, cette nuit éternelle où l'on n'est plus en état de travailler ni d'avancer* (*Joan.*, IX).

CONCLUSION.

Dieu de miséricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, prosterné et humilié, comme ce serviteur insolvable qui, par sa prière, toucha le cœur de son maître, et en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon sort. C'est vous qui avez mesuré le nombre de mes jours, et il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira : mais, *encore un peu de patience*, ô mon Dieu! *et je vous rendrai tout* (*Matth.*, XVIII); encore quelque temps, et je n'oublierai rien pour vous satisfaire.

J'y suis assez intéressé pour moi-même, Seigneur; et, si vous me refusez le peu de délai que j'ose vous demander, que deviendrai-je? En quelle pauvreté et en quelle misère paraîtrai-je devant vous? Les saints désiraient que le temps finît pour eux, et ne soupiraient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas : c'étaient des saints. Leurs années étaient des années pleines; et, après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restait plus que d'aller dans votre royaume goûter les fruits de leurs travaux. Mais moi, mon Dieu, je crains la fin du temps, et j'ai bien sujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, et qu'elle ne me ravisse des jours qui me sont si nécessaires, et qui seuls peuvent compenser, en quelque sorte, tous les autres jours de ma vie. Votre providence, Seigneur, ne m'abandonera pas, et c'est en elle que je me confie : mais, dans cette confiance, je ne veux pas perdre désormais un moment; je n'attendrai point à commencer demain : dès ce jour et dès cet instant je commence. C'est bien tard, ô mon Dieu ! mais, après tout, il est encore temps. Tous les temps ne sont pas propres au service du monde; mais, dans tous les temps, on peut vous aimer, Seigneur, vous servir, et se sanctifier.

Considération.

Sur l'office divin.

L'office divin est un des plus communs et des plus saints exercices de l'état religieux, et il y a là-dessus quatre obligations principales qui me regardent, et qui demandent une sérieuse réflexion.

PREMIER POINT.

La première obligation par rapport à l'office divin est de le réciter. C'est un tribut de louanges que je dois à Dieu, et que Dieu exige de moi en vertu de ma profession, comme il l'exige des prêtres en vertu de leur caractère, et des bénéficiers en vertu des titres ou des revenus qu'ils possèdent. Manquer à l'office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'est donc une offense griève, parce que c'est violer un précepte qui, selon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige, sous peine de péché, et même de péché mortel. Ainsi je dois considérer l'office divin comme une des plus essentielles fonctions de mon état, comme une des plus importantes et des plus ordinaires occupations de ma vie, comme ce qui doit être particulièrement mon office (car de là vient qu'il est appelé office), et par conséquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires humaines. Malheur à moi, si c'était celui qui me touchât le moins, et dont je fusse moins en peine de me bien acquitter !

Sainte obligation, qui m'engage à faire

sur la terre ce que les bienheureux font dans le ciel, et ce que j'y ferai éternellement moi-même si je parviens jamais à ce royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'esprit de l'Eglise; car l'office divin est spécialement la prière de l'Eglise; et, quand je le récite, je prie au nom de toute l'Eglise. C'est l'Eglise qui me fait prier, et qui m'apprend à prier; et il est vrai que cette seule prière, si je la faisais comme il faut, me suffirait pour me rendre parfait selon Dieu, et pour m'entretenir habituellement dans la présence de Dieu. Sainte obligation, qui me donne droit, quand j'y satisfais, de dire à Dieu, comme le prophète royal : *Je vous ai loué, Seigneur, sept fois le jour* (*Ps.* CXVIII). David, tout chargé qu'il était du gouvernement d'un empire, avait pour louer Dieu ses heures réglées, et il se faisait une loi de s'y assujettir : sera-ce une sujétion trop onéreuse pour moi de réciter l'office divin aux heures et aux temps prescrits par l'Eglise? et, si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, et que je n'y suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, et n'est-ce pas un juste sujet de scrupule? L'Eglise a eu ses vues dans la distribution de son office et dans le partage des heures et des temps qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vues de l'Eglise, et de ne vouloir pas me faire quelque violence pour m'y conformer?

SECOND POINT.

Une seconde obligation à l'égard de l'office divin est de le bien réciter : c'est-à-dire de le réciter respectueusement, attentivement, dévotement : trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement : les plus hautes puissances du ciel tremblent devant Dieu en le louant; de quelle frayeur et de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre et que poussière? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes prières de l'Eglise avec une précipitation que je ne voudrais pas avoir en toute autre chose, avec un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude; dans des postures indécentes, et peu convenables à un devoir de religion : dès là, bien loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, et je l'offense.

Attentivement : car l'Eglise, en me commandant l'office divin, me commande un culte raisonnable; or, ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus de part; et quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention? Prier, c'est élever son esprit à Dieu : je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient à cesser; et, par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les louanges de Dieu, m'oblige à m'y appliquer. D'où il faut enfin conclure que, d'être volontairement distrait pendant l'office divin, ou, ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distractions qui m'y surviennent et que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché que si je l'avais tout à fait omis.

Dévotement : dans cet hommage et ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur et l'esprit doivent agir de concert; autrement mon attention même ne serait plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la prière; et si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jésus-Christ, dans l'Evangile, traitait d'hypocrites, et dont il disait : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi* (*Matth.*, XV). Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre : ce que déplorait saint Augustin, et ce qu'il se reprochait à lui-même. Hélas! s'écriait-il, je deviens plus criminel, par cela même qui devrait me rendre plus saint : et qui me justifiera devant Dieu, si mes prières mêmes servent à me condamner?

TROISIÈME POINT.

La troisième obligation qui concerne l'office divin est d'assister au chœur, où on le récite solennellement. Puisque le chœur est un des engagements de l'état que j'ai embrassé, et de la communauté dont je suis membre, tous les sujets qui la composent y sont également obligés, et je ne suis pas plus autorisé que les autres à m'en dispenser. Par conséquent, si je m'absente du chœur sans raison et sans nécessité; si je m'en absente sans en avoir demandé et en avoir obtenu la permission, si je m'en absente sans en faire aucune réparation, tout cela, ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, et dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans nécessité, et sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une âme qui se refroidit, et qui perd sa première ferveur; s'en absenter de soi-même et sans permission, c'est la marque infaillible d'une âme qui se licencie et qui secoue le joug de l'obéissance; s'en absenter impunément et sans être tenu à nulle réparation, c'est la marque évidente d'une communauté qui se dérègle, et qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons religieuses, ce qui était dans son origine et ce qui paraît encore perfection et austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement? Se lever, comme le roi-prophète, au milieu de la nuit, pour louer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux et de celles qui le pratiquent; mais rien en même temps de plus propre à favoriser la paresse du grand nombre, qui s'en exempte sous des prétextes de faiblesse et de besoins plus imaginaires que réels.

Par une règle toute contraire, assister exactement au chœur; ne s'en dispenser jamais que pour de solides raisons, et qu'après les avoir soumises au jugement et à la décision des supérieurs; ne point écouter de-

frivoles excuses que la nature suggère, et les rejeter comme des illusions; se faire une pénitence et une mortification de son assiduité, et l'offrir dans cette vue à Dieu, c'est la marque indubitable d'une âme fidèle à ses devoirs, et qui aime sa profession. Et de même, enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur; ne point tolérer sur cela les licences et les abus; en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir, c'est la marque sensible et certaine d'une communauté fervente, et qui conserve l'esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse qu'elle ne me doit être pénible. Outre les grâces particulières qui y sont attachées, selon la parole de Jésus-Christ, qui nous a dit expressément que, *là où plusieurs sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux* (*Matth.*, XVIII); en assistant au chœur, il me sera beaucoup plus facile d'éviter toutes les fautes à quoi je suis sujet, et qui me sont si fréquentes, quand je récite en particulier mon office. L'émulation, l'exemple inspirent plus de retenue, et la présence des autres, au lieu d'être une matière de distraction, contribue infiniment à recueillir l'âme, et à la remplir des sentiments de piété les plus vifs et les plus ardents. Les premiers chrétiens allaient tous les jours au temple, et s'y réunissaient pour célébrer ensemble les grandeurs de Dieu, et pour lui rendre unanimement des actions de grâces. Ce n'était pas en vain : le Saint-Esprit descendait sur ces troupes dévotes, et c'était alors qu'il leur communiquait ses dons avec plus d'abondance.

QUATRIÈME POINT.

Il y a une dernière obligation, qui est de chanter l'office divin. Car l'assistance au chœur, qui m'est ordonnée, n'est point une simple comparution, ni une vaine représentation de ma personne. J'y vais pour y faire mon devoir, et c'est un de mes devoirs que de soutenir le chant qui a été établi, et qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail aussi bien que le mérite de ce pieux exercice. J'y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert où l'Eglise militante et l'Eglise triomphante joignent mutuellement et si saintement leurs célestes accords en l'honneur de la majesté divine.

Comme David ne séparait point le chant de la psalmodie, je ne dois point non plus séparer l'un de l'autre, puisque l'obligation est égale pour l'un et pour l'autre. *Seigneur*, disait à Dieu ce saint roi, *nous solenniserons vos merveilles, et en chantant et en psalmodiant* (*Ps.* XX). Voilà à quoi m'engage la qualité de religieux ou de religieuse de chœur. Si j'en ai le titre, c'est pour en faire les fonctions, quelque fatigantes qu'elles me paraissent et qu'elles puissent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur et que je me ménage; quand, par un excès de délicatesse et pour ne pas intéresser une santé dont j'ai trop de soin, je n'y chante que faiblement, ou n'y chante point du tout; quand ma présence n'y est d'aucun soulagement pour les autres et de nul secours, je n'observe pas ce que l'Eglise et la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de santé, et, si cela est, on ne me refuse point dans le besoin les dispenses nécessaires; mais, du reste, quelque peu de santé que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer qu'à chanter les louanges de mon Dieu? L'user de la sorte, c'est accomplir à la lettre ce que saint Paul nous a si fortement recommandé, de faire de notre corps une hostie vivante, et de l'immoler au Seigneur.

QUATRIÈME JOUR

PREMIÈRE MÉDITATION

De la mort.

Statutum est hominibus semel mori.

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois (*Hebr.*, ch. IX).

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, et c'est une loi générale où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible! mais, après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est pas précisément la mort même : ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entière de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, des emplois, des charges, des parents, des amis, des affaires, des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'est, par rapport à la société humaine, une espèce d'anéantissement : un mort n'a plus de part à rien sur la terre, n'entre plus en rien; on ne le voit plus, on ne l'entend plus, et bientôt on n'y pense plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le considérer selon les sens; la nature y répugne, et de là vient qu'elle y résiste de toutes ses forces. Mais tout cela néanmoins, pris en soi et indépendamment des suites de la mort, n'est point si affreux que la nature et les sens se le représentent. Cette séparation, de quelque douleur qu'elle soit précédée ou accompagnée, se termine en un très-petit espace de temps; et, d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pu causer de peines et de souffrances au mourant s'évanouit, sans qu'il en ressente désormais la moindre impression.

Mais, ce qu'il y a de formidable dans les suites de la mort, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi la fin de cette vie présente, sera en même temps pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuse, ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera* (*Eccles.* XI); et dans l'instant qu'on pourra dire de moi avec vérité : il est mort, on pourra ajouter avec la même certitude : voilà son sort décidé devant Dieu; le voilà pour jamais

ou prédestiné, ou réprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, et, après la mort, il n'y a plus de grâces ni de bonnes œuvres. Par conséquent, l'état où l'on se trouve alors est invariable; et, si c'est un état de damnation, il est irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est que je ne sais quand se fera cette redoutable décision de ma destinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parce que je ne sais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu que la nécessité de la mort; mais rien de plus inconnu ni de plus caché que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puisse être mon dernier jour; il n'y a donc point de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, et être, ou sauvé pour toujours, ou perdu sans ressource.

Solides pensées dont je devrais continuellement m'occuper, et que je ne saurais m'imprimer trop vivement dans l'esprit; car elles sont propres des religieux comme des gens du monde. Religieux et séculiers, nous mourrons tous et, nous sommes tous également intéressés à nous assurer une bonne mort. Or, qu'ai-je fait jusqu'à présent pour m'y disposer, et que fais-je encore maintenant? Suis-je actuellement en état de mourir, et voudrais-je actuellement mourir dans l'état où je suis? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience: que me dicte-t-elle? que me reproche-t-elle? à quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort? C'est à cela que je dois m'attacher, et sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connaître l'importance infinie de bien mourir, savoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir comme je voudrais mourir, n'est-ce pas assez pour me faire tout entreprendre, et pour n'y apporter pas le plus court délai?

SECOND POINT.

La mort des pécheurs, selon la menace et l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très-mauvaise. Très-mauvaise par le trouble qui les agite, très-mauvaise par le désespoir de la divine miséricorde où ils tombent, très-mauvaise par les surprises de la mort et les coups subits qui les enlèvent, très-mauvaise et souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or, la mort d'un religieux, après une vie imparfaite et négligente, n'a-t-elle pas par proportion tous ces caractères? Il est bien étrange et bien déplorable qu'on puisse faire une telle comparaison; mais, si j'examine la chose à fond, et que je rappelle ce que j'ai su, ce que j'ai entendu, et ce que peut-être j'ai quelquefois vu, je trouverai que cette comparaison n'est ni chimérique ni outrée.

Quel sujet de trouble pour une personne religieuse à la mort, de n'avoir presque rien fait de tout ce qui était de sa règle et de son devoir; d'avoir vécu dans la maison de Dieu et de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu voulait la conduire; d'avoir quitté le monde, et d'être néanmoins, à la fin de ses jours, aussi vide de l'esprit de Dieu, aussi remplie des idées et de l'esprit du monde, que si elle avait passé toute sa vie dans le monde! Elle est donc comme *investie et assiégée des douleurs de la mort* (*Ps.* XVII). Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la vie, au monde, à soi-même: et voilà son état. Elle aime la vie, elle aime le monde, elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, et qu'il y a de rudes combats à soutenir! *O mort! est-ce ainsi que tu nous sépares* (II *Reg.* XV)?

Aura-t-elle recours à Dieu? mais c'est au contraire la vue de Dieu qui augmente ses inquiétudes et qui la désole. Elle sait avec quelle lâcheté elle l'a servi; mille péchés qu'elle traitait de scrupules dans une vie tiède et dissipée, mille doutes qu'elle ne voulait point éclaircir, ou qu'elle décidait à son gré, lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est pas en détail que tout cela se présente, c'est en général, et dans une confusion qui l'effraie d'autant plus qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient suspect: ses confessions passées, ses communions, les sentiments de son cœur qu'elle a suivis, les liaisons qu'elle a entretenues, les faux principes qu'elle s'est faits sur des points capitaux et essentiels; les libertés qu'elle s'est données, au mépris de la règle, et souvent au scandale de la communauté; les dispenses qu'elle a demandées, et les voies dont elle a usé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faisait peine; mais cette conscience, autrefois si large, est maintenant une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne sert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inspirer de la confiance en Dieu et en sa miséricorde; mais, malgré tout ce qu'on lui peut dire, il lui reste toujours une obscurité dans l'âme, une incertitude, un souvenir de ses obligations et un reproche de ses perpétuelles transgressions, une crainte des jugements de Dieu capable de la consterner. Si elle ne va pas jusqu'au désespoir des pécheurs du siècle, le rayon d'espérance qu'elle conserve est bien faible, et n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre quand elle est frappée d'une mort subite: car on n'est pas plus à couvert dans la religion que dans le monde de ces morts imprévues et précipitées; et, comme Dieu a des châtiments secrets qu'il exerce dans le monde, il en a qu'il exerce dans la religion. Toute une maison, témoin d'un pareil accident, en est touchée. On juge charitablement de la personne, on prie, on espère pour elle; mais, du reste, on ne peut se dissimuler à soi-même la vie peu régulière et peu édifiante qu'elle menait; on est obligé d'en convenir, et l'on ne peut s'empêcher de dire, ou du moins de penser, qu'il eût été bien à souhaiter qu'elle eût eu du temps pour rentrer en elle-même et pour se préparer. Du temps! hé! n'en a-t-elle pas eu; et que doit être autre chose toute la vie

religieuse, qu'une préparation habituelle à la mort ? Ce n'est donc point le temps qui lui a manqué ; mais elle n'a pas su en profiter, lorsqu'elle l'avait et comme on l'en avertissait. Le temps de Dieu est venu : elle ne l'attendait pas ; mais il avançait toujours ; et elle s'y est enfin trouvée dans le moment qu'elle y songeait le moins.

Combien de religieux et de religieuses sont ainsi morts dans une espèce d'impénitence, qui ne ressemble que trop à l'impénitence des pecheurs ? c'est-à-dire qu'ils sont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des dispositions d'esprit et de cœur très-dangereuses. Combien même de religieux et de religieuses, ayant à la mort tout le loisir de rentrer en eux-mêmes, et de se munir des sacrements de l'Eglise, ont fait voir en les recevant pour la dernière fois la même indifférence et la même froideur qu'ils avaient eue pendant la vie? C'est une maxime générale qui se vérifie dans l'état religieux, aussi bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment est-ce que je vis? comment est-ce que je veux vivre dans la suite? Voilà comment je mourrai.

TROISIÈME POINT

Autant que la mort des pécheurs est mauvaise, autant l'Ecriture nous apprend que la mort des justes est précieuse devant Dieu. Précieuse, parce qu'ils meurent dans un saint détachement et sans regret; précieuse, parce qu'ils meurent dans une confiance pleine de consolation et de douceur; précieuse, parce qu'ils meurent dans une union intime avec Dieu, et dans l'exercice des plus excellentes vertus; précieuse, parce qu'ils meurent dans la grâce de Dieu, et avec le don inestimable de la persévérance. Or, entre ces justes, les âmes vraiment religieuses ne tiennent pas le dernier rang. Quelle est donc la mort d'un religieux fervent et fidèle? c'est là qu'il commence à goûter les fruits de son travail et à en recevoir la récompense.

Il meurt en paix et sans douleur, parce qu'il meurt dans un parfait détachement de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre et dégagé de tout ce qui pourrait l'arrêter sur la terre; et, au lieu de rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achève de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, et vous m'en allez délivrer; j'y consens. Non-seulement il y consent, mais il le désire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors vous* (*Psalm.* LXXII), et que m'importe tout le reste, pourvu que je vous possède? Il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de son souverain bonheur. Elle paraît aux impies une destruction totale de l'homme; mais il la regarde comme un passage du lieu de son bannissement à sa bienheureuse patrie, et de cette sorte *il n'en ressent point le tourment* (*Sap.*, III).

Il meurt dans une humble et vive confiance; et que craindrait-il, lorsque, sans présumer de soi-même, et rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi de trésors et de mérites qu'il a amassés dans la religion? Tous ces mérites, dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, et le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort; toutes ses pensées se tournent vers le ciel, où il aspire, et dont la possession lui est déjà presque assurée; Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit et le transporte : tellement qu'il peut s'écrier avec le premier martyr de l'Eglise, saint Etienne : *Je vois les cieux ouverts, et Jésus qui m'attend à la droite de Dieu* (*Act.*, VII).

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, et dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a si longtemps et si souvent pratiquées. Il s'y est formé de bonne heure, et il recueille alors tout le fruit de la sainte habitude qu'il s'en est faite; quoique mourant, et réduit par la violence de la maladie dans la dernière faiblesse, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu et à lui faire le sacrifice de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous ces actes et à divers autres, il y entre d'abord et sans effort: et pour peu qu'on lui parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu, son cœur prend feu tout à coup et s'enflamme.

Enfin, par une grâce au-dessus de toutes les grâces, il meurt dans la persévérance finale, qui est la consommation de sa persévérance et de sa constance dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse. Car la persévérance finale suppose une persévérance commencée, et c'est par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainsi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le sein de Dieu, où son âme va se reposer. Il passe de l'état de sainteté à l'état d'impeccabilité; c'est-à-dire d'un état où, tout juste et tout attaché qu'il était à Dieu, il pouvait encore le perdre et l'offenser, à un état où il ne pourra plus que l'aimer et que le glorifier.

CONCLUSION.

Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, et une mort si heureuse ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur? Mais telle est, mon Dieu, notre misère, et la mienne en particulier : nous voulons une sainte mort, et nous vous la demandons; mais pour cela vous demandez de nous une vie sainte, et c'est ce que nous ne voulons pas. Hélas! Seigneur, c'est ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant, il faut vouloir l'un et l'autre tout ensemble : car, selon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un sans l'autre; et se promettre de mourir, comme vos plus zélés serviteurs, sans vous avoir servi comme eux, c'est la plus fausse et la plus trompeuse illusion.

A quoi donc me suis-je exposé depuis tant d'années, et à quoi m'expose encore présentement ma langueur et ma nonchalance dans votre service? Faites-le-moi compren-

dre, ô mon Dieu! faites-moi ressentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les ressente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur, on ne craint que trop la mort; mais on ne la craint pas comme on doit la craindre; or, apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort parce qu'on aime la vie : c'est la crainte en homme, et non en chrétien ni en religieux. De cette crainte, toute naturelle, il arrive, ou qu'on ne pense point à la mort, et qu'on en perd autant qu'il est possible la vue, afin de n'en être point affligé; ou qu'on ne pense à la mort que pour s'en préserver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner et pour y apporter des précautions qui flattent notre amour-propre, et qui fomentent notre paresse. Une telle crainte, bien loin de nous être utile, nous devient nuisible, puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement et à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, mon Dieu, que vos saints ont craint la mort; et ce n'est point là non plus la crainte que j'en dois avoir, il m'importe peu de vivre, mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement et saintement, pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir; ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendrait et que je n'aurais pas prévue. Heureuse l'âme que cette crainte tient dans une attention et une vigilance continuelle! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu! que j'en retire ce fruit de grâce et de sanctification!

SECONDE MÉDITATION.

Du jugement de Dieu.

Statutum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium.

C'est un arrêt porté contre les hommes de mourir une fois : après quoi vient le jugement (*Hebr.*, ch. IX).

PREMIER POINT.

Après la mort suit le jugement de Dieu, c'est-à-dire que, dès le moment même où mon âme se séparera de mon corps, elle paraîtra devant le tribunal de Dieu, et lui sera présentée comme à son juge. Il est vrai qu'il y aura, à la fin des siècles, un jugement général, où nous serons tous rassemblés, pour y recevoir une dernière sentence et un arrêt plus solennel; mais, avant que ce grand jour arrive, et que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, et c'est une vérité fondamentale, qu'il y a dès l'heure de la mort un premier jugement que chacun des hommes doit subir en particulier, et qui se passe secrètement entre Dieu et l'âme.

Il ne faut point que cette âme fasse un long trajet, ni qu'elle se transporte bien loin pour comparaître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve là pour y exercer sa souveraine justice; car il est partout, et il agit partout également et avec la même puissance. Ainsi, en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plus tôt rendu mon dernier soupir et cessé de vivre, que je serai comme investi de la majesté de Dieu. Je ne l'apercevrai ni ne le verrai point : mais sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir à moi, et m'imprimera une vive idée de sa grandeur : tellement que la parole de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu tout-puissant; et, dans le juste effroi qu'il m'inspirait, je me le représentais comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots, grossis de tous côtés, et semblables à de hautes montagnes, venaient fondre sur ma tête et m'accabler* (*Job.*, XXXI). Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, et comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir et pour m'arrêter.

Que ferai-je, quelle sera ma ressource? En vain penserais-je à m'échapper, et voudrais-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses mains; et dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir. En vain compterais-je sur les hommes et sur leurs secours; à qui pourrais-je me faire entendre, étant seul avec Dieu; et, quand je serais en état d'appeler toutes les créatures à mon aide, que serviraient tous leurs efforts contre leur Créateur et le mien? Peut-être des personnes charitables, des amis viendront-ils auprès de mon corps me rendre certains devoirs et témoigner leurs regrets. Toute une communauté où j'ai vécu, tout un ordre m'accordera ses suffrages, et offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon âme en assurance, si Dieu ne les écoute; et les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites et la sainteté de ma vie? Je me trouverai donc, en ce terrible moment, abandonné à Dieu et à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité tout entière, et qui sera sur le point d'en décider; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste et dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, et n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je, si ce fond me manque, et par où pourrai-je y suppléer?

Oh! que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte et religieuse l'estime qui lui est due! que je comprendrai le bonheur de ma vocation, si je l'ai fidèlement suivie, et si j'en ai rempli tous les devoirs! Que me donneront de confiance une exacte régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la prière, le soin des plus petites choses, et toutes les observances de mon état ponctuellement et constamment gardées! Que je me saurai bon gré de m'être fait là-dessus d'utiles violences; d'avoir combattu mes répugnances naturelles et de les avoir surmontées; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avais devant les yeux et qui pouvaient me séduire, ni à certaines considéra-

tions et à de vains respects, qui m'auraient porté au relâchement et détourné de mes exercices, ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille? C'est cette vue et ce souvenir du passé qui fera toute ma force, et qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cause et pour me défendre.

Mais, au contraire, si de tout le passé il ne me reste rien sur quoi je puisse m'appuyer et m'assurer; si, me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger selon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeurs, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes règles, qu'un vide affreux et une inutilité tout infructueuse, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je, et en quelle désolation! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage, parlant des pécheurs (et combien de mauvais religieux seront de ce nombre?), *ils viendront tout tremblants et tout interdits* (*Sap.*, IV). De retourner sur leurs pas, et de rentrer dans la vie pour en faire un meilleur usage, c'est ce qu'ils ne pourront obtenir: d'avancer vers Dieu, et d'approcher de son tribunal, pour y rendre compte d'une vie perdue; c'est ce qui les consternera. Ah! que n'y pensaient-ils, et que n'y prenaient-ils garde, lorsqu'ils en avaient les moyens! Je les ai présentement, et bientôt peut-être ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun: il n'y a point de temps à perdre; et le malheur dont je veux me garantir est assez grand pour ne rien omettre de toute la vigilance et de toute la précaution que j'y puis apporter.

SECOND POINT.

Dans les jugements que rendent les hommes, le procès doit être instruit et le juge ne prononce qu'après avoir éclairci les faits, et les avoir examinés avec toute l'attention nécessaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ses réponses, et il n'est point condamné que la preuve ne soit entière et la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de justice, et c'est pour cela que j'aurai à subir de sa part l'examen le plus général, mais en même temps le plus prompt et le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la suite de la plus longue vie, et depuis le premier usage de ma raison, je n'aurai pas formé une pensée, pas conçu un désir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende, et sur quoi je n'aie à me justifier. Et comme tout cela se trouve ordinairement accompagné de circonstances qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura, par rapport à chaque article, ni vue, ni intention, ni sentiment; en un mot, pas un point si léger qui n'entre en compte, et qui ne soit mis dans la balance pour y être pesé. En qualité d'homme éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien soumis à la loi de l'Evangile, en qualité de religieux appelé à la perfection, j'avais des obligations différentes: et c'est de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuses en apparence ne seront pas à couvert de cette recherche; la moindre imperfection qui s'y sera glissée, l'œil de Dieu la découvrira; et, s'il ne laisse rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laissera rien non plus passer de tout ce qui en aura pu avilir le prix et altérer la sainteté.

Examen le plus prompt. Une telle discussion me coûterait maintenant des soins infinis; et encore, avec tout mes soins et toutes mes réflexions, n'y pourrais-je suffire, parce que je ne puis avoir une connaissance assez claire ni assez présente de toute ma vie. S'il était même seulement question de me retracer une idée bien juste de tout ce que j'ai fait, dit et pensé dans l'espace d'une journée, je n'y réussirais pas: tant il y a eu de choses, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui se sont évanouies de mon esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, ni d'une âme dégagée des sens, et capable, après la mort, de connaître et de voir par elle-même. Car Dieu, depuis le premier instant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vue, et d'ailleurs n'étant sujet à nul oubli, il n'aura point besoin de temps pour rappeler et pour me remettre devant les yeux toute ma conduite et tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un seul trait de sa lumière divine, il rapprochera les objets le plus éloignés; et, sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, et me les présentera chacun aussi distinctement que s'il était séparé des autres, et que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, et, malgré leur innombrable variété, mon âme, d'un coup d'œil, les démêlera tous, parce qu'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtaient, et qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances et toute leur activité.

De là, enfin, examen le plus convaincant. Il ne consistera ni en raisonnements ni en conjectures, mais dans une vue simple et nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu ni à dissimuler. Combien de péchés, à quoi je ne pense plus et dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau et se montreront à moi? combien en apercevrai-je d'autres qui m'étaient absolument inconnus, et dont je ne me croyais pas capable? de combien d'illusions, d'excuses et de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté? combien de difficultés et de questions, que j'avais toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation? combien de vertus qui brillaient devant les hommes, perdront tout leur éclat, et ne paraîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement et hypocrisie?

Quel spectacle sera-ce là pour moi, et qu'aurai-je à dire? Quoi que je voulusse al-

léguer, ma conscience s'élèverait en témoignage, et me démentirait. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, et, malgré moi, elle m'arrachera ce triste aveu et cette courte, mais cruelle confession : *J'ai péché* (I *Reg.*, XII). Que ne le dis-je dès à présent? je le dirais avec fruit; que ne vais-je le reconnaître aux pieds de Dieu, dans le sentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnaître, au pied de son tribunal, dans un mortel désespoir? Que ne suis-je plus attentif aux reproches de ma conscience; et, selon l'avertissement de Jésus-Christ, que n'ai-je soin de l'apaiser, et *de m'accorder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au juge* (*Matth.*, V)? Dès que je l'aurai satisfaite, elle se rendra mon avocate auprès de Dieu, elle lui représentera ma pénitence, mon retour sincère, mes bonnes résolutions, et les effets salutaires dont elles auront été suivies; elle effacera des livres de la justice éternelle tout ce qui était écrit contre moi, et elle m'en obtiendra l'entière abolition.

TROISIÈME POINT.

Selon l'examen que Dieu aura fait de moi et de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique ni moins irrévocable. Car, ce que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais; puisque je ne serai plus alors dans la voie où l'on peut perdre et obtenir sa grâce, mais dans le terme où l'on ne peut ni pécher ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance que cet arrêt de Dieu me soit favorable : sans cela, que deviendrais-je, et en quelle misère serais-je réduit!

Pensée effrayante! Comment ai-je pu si souvent l'oublier, et que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à m'imaginer que je suis actuellement devant le trône de la justice de Dieu, et qu'après m'avoir interrogé il se déclare enfin, et lance sur moi ce redoutable anathème : *Retirez-vous de moi, maudit* (*Matth.* XXV). Quel coup de foudre! Que je me retire de mon Dieu! que je sois éternellement privé de mon Dieu! que mon Dieu me frappe de sa malédiction et de toute sa malédiction, sans qu'il me soit désormais possible de l'apaiser, ni qu'il me reste aucune espérance de le retrouver jamais et de le posséder! Est-ce pour cela qu'il m'avait séparé du monde, qu'il m'avait appelé à l'état religieux, qu'il m'avait recueilli dans sa maison, et qu'il m'y avait fourni tant de moyens de sanctification? Il voulait m'attacher à lui plus étroitement que le commun des chrétiens; et le voilà qui me rejette de sa présence, et qui fait un divorce entier avec moi! Il voulait me mettre au rang de ses élus et des âmes spécialement choisies et prédestinées; et le voilà qui m'enlève toutes les grâces dont il m'avait enrichi, et qui me dégrade jusqu'au plus bas rang des âmes réprouvées! Il voulait me faire monter aux premières places de son royaume; et le voilà qui me précipite au fond de l'abîme! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainsi le temps, et, me supposant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à suivre tous les sentiments qu'exciteront dans mon cœur de si tristes et de si désolantes idées. Heureux que ce ne soit encore qu'une supposition, et cent fois plus heureux, si, par une conduite toute nouvelle, je vis de telle sorte, que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet ni une vérité.

C'est par ce renouvellement et ce changement de vie que je puis mériter un jugement de salut et de bénédiction; car il y en a un pour les âmes justes, et surtout pour les âmes vraiment religieuses. Au lieu de ce funeste arrêt dont j'étais menacé, si ma vie, jusqu'à la mort, eût toujours été également imparfaite et irrégulière, qu'il me sera doux d'entendre de la bouche de mon souverain Juge, cette aimable invitation et ces consolantes paroles : *Courage, bon serviteur, vous m'avez été fidèle en peu de chose, et, pour ce peu de chose, je vous destine un grand héritage. Entrez dans la joie de votre Seigneur* (*Matth.* XXV). Comblé de cette joie toute pure et toute divine, dont je commencerai à goûter les douceurs ineffables, je reconnaîtrai bien que c'était peu de chose que Dieu demandait de moi en ce monde, et que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou souffert, ou quitté pour lui, n'était rien en comparaison de la récompense qu'il m'avait préparée, et de la gloire où il s'était proposé de m'élever. Si je pouvais encore alors être touché de quelque regret, ce ne serait pas d'avoir porté trop loin mon zèle, ni de ne m'être point assez ménagé dans les saintes pratiques qu'il m'inspirait pour mon avancement et ma perfection : ce serait plutôt de l'avoir trop mesuré, et de ne lui avoir pas donné plus de liberté et plus d'étendue. En puis-je trop faire lorsqu'il s'agit d'un maître qui, dans son jugement, ne sera pas moins libéral et magnifique à couronner ma fidélité, que sévère et inexorable à punir mes négligences et mes lâchetés?

CONCLUSION.

Grand Dieu, qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, et faites trembler la terre; Dieu de sainteté, et la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, et qui avez trouvé de la corruption jusque dans vos anges : hélas! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi faible que je le suis, et comment une âme chargée de tant de dettes osera-t-elle entrer en jugement avec vous? *Malheur à la vie même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, et si vous la jugez sans miséricorde* (*Aug.*). Car vos vues sont bien au-dessus des nôtres; et qui peut se

flatter d'être à vos yeux exempt de tache et digne d'amour?

Cependant, mon Dieu, vos divines Ecritures m'enseignent que cette miséricorde qui m'est si nécessaire, et sur laquelle je dois principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à l'heure de ma mort, et que votre justice y présidera seule. Quelle grâce ai-je donc à vous demander, et quelle prière ai-je présentement à vous faire? Ah! Seigneur, c'est que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour soit venu, mais que vous me jugiez dès cette vie, parce que vos jugements en cette vie sont des jugements paternels et salutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités et toutes mes offenses; il est juste que j'en porte la peine: mais ne me réservez pas à ce temps où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, et vous ne me jugeriez que dans votre fureur* (*Ps.* VI).

Vous faites plus encore, ô Dieu souverainement bon et plein d'indulgence! vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvu que je sois mon propre juge; et vous consentez à me remettre tous vos intérêts, pourvu que j'en prenne soin contre moi-même, et que je vous fasse toute la justice qui dépend de moi. Y aurait-il un aveuglement plus déplorable et moins excusable que le mien, si je refusais une condition aussi avantageuse que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu! je l'accepte, et je m'y soumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conscience, je serai moi-même mon accusateur et mon témoin, je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuse et la plus sévère, j'y proportionnerai ma pénitence, et dans un vrai désir de vous satisfaire, je la rendrai aussi complète qu'elle me semblera devoir l'être, et que ma faiblesse la pourra supporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur: je réglerai l'avenir, je le sanctifierai; je ne m'y permettrai ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, et que je puisse, sans retardement et sans obstacle, prendre possession de l'éternelle béatitude que vous m'avez promise.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'Enfer.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.

Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel (*S. Matth., ch.* XXV).

PREMIER POINT.

Il y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paraissent bien étonnantes et qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La première est que Dieu, pendant toute l'éternité, n'y fera jamais nulle grâce, lui, néanmoins, qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu, dont la nature n'est que bonté; ce Dieu qui, depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchants et sur les justes; ce Dieu qui, pour ses ennemis même et pour des pécheurs, est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité et a voulu mourir sur une croix, après tant de bienfaits et des témoignages si sensibles de son amour, ne jettera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, ni jamais ne fera distiller sur eux une seule goutte de son sang, qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans sa passion; tellement que la miséricorde divine, dont les communications sont infinies envers tout le reste des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement sans action à l'égard des damnés. Ils pousseront des cris lamentables, ils se désoleront, ils verseront, selon l'expression de l'Evangile, des torrents de larmes: mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une fois pour cela son bras, ni ne suspendra pas un moment ses coups; et tant qu'il sera Dieu (or il le sera toujours, comme il l'a toujours été), il verra souffrir des âmes qu'il a formées à son image, des âmes qu'il a marquées du sceau de sa divinité, des âmes qui porteront le caractère de ses sacrements, sans être ému pour elles du moindre sentiment de compassion. Le pourrais-je croire s'il ne nous l'avait pas lui-même révélé? Mais c'est un article de la foi que je professe. Il faut donc qu'une âme réprouvée soit bien affreuse aux yeux de Dieu, puisque la haine qu'il en conçoit est capable de l'endurcir de la sorte, et de fermer à cette âme maudite toutes les sources de la grâce.

Mais encore, qu'est-ce qui peut ainsi la défigurer aux yeux de Dieu, et en faire un objet si abominable? le péché, qui vit dans elle, et qui n'y mourra jamais. Avec cette tache, désormais ineffaçable, elle sera toujours pour Dieu, qui est infiniment saint, une victime de colère et de damnation. Le réprouvé pouvait pendant la vie l'effacer, cette tache si odieuse; il pouvait renoncer à son péché, et par là obtenir grâce; il était, par son péché, dans un état de réprobation seulement commencée, et non consommée. La mort est venue; et, à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pu réparer est devenu irrémissible parce qu'il est devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais seulement commencée, est devenue une damnation complète, et a reçu sa dernière consommation; cette miséricorde, auparavant si prévenante, et si facile à s'épancher et à pardonner, s'est resserrée, et retirée sans retour; comme elle trouvera toujours le péché présent et vivant, ce sera toujours, selon l'ordre des décrets divins, un obstacle invincible qui la retiendra, et qu'elle ne pourra plus surmonter; de sorte qu'il n'y aura dans tous les siècles que la justice qui agira, que la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits, et qui se satisfera. O que je suis aveugle, si je n'apprends pas de là, 1° à redouter la justice de Dieu, et à craindre de tomber dans ses mains; 2° à redouter encore plus le péché, puisque la justice de Dieu n'est redoutable qu'à cause du péché; 3° à ne pas négliger les miséricordes du Seigneur, lorsqu'il me les offre si li-

béralement, mais à en faire tout l'usage que je puis pour me mettre à couvert de ses vengeances !

DEUXIÈME POINT.

Une autre chose non moins digne de notre étonnement, et qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'est que des âmes faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le posséder, et pour être heureuses en le possédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y aimeront jamais, ne l'y posséderont jamais; et qu'au contraire, malgré toute la force du penchant et de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier être, leur fin dernière et le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blasphèmeront, éternellement elles trouveront dans la connaissance qui leur restera de ses perfections infinies, et dans l'idée qu'elles en conserveront leur supplice le plus rigoureux, et le sujet de leur désespoir.

Car étant, d'une part, séparées de Dieu, et cela par une séparation violente, comme si elles étaient à chaque instant arrachées du sein de leur Créateur; par une séparation totale, en conséquence de laquelle toute alliance entre Dieu et elles sera rompue; par une séparation éternelle qui leur ôtera tout moyen, toute espérance de retour et de réunion; et, d'autre part, quoique ennemies de Dieu, étant sans cesse occupées du souvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens, comme du seul bien, soit absolument et en lui-même, soit par rapport à elles, puisqu'elles n'en pourront avoir d'autre; comme d'un bien infini qui devait remplir tous leurs désirs, et les établir dans une félicité parfaite; comme d'un bien qui leur était destiné, et auquel elles avaient les droits les plus légitimes; comme d'un bien dont la privation fera pour elles le comble du malheur, et qu'elles auront perdu pour de vains avantages; comme d'un bien où elles aspireront toujours, par une nécessité inséparable de leur être, et que jamais elles n'obtiendront, par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, et ce qui les transportera jusqu'à la fureur et à la rage.

Ainsi, par une contrariété de sentiments la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront et qu'elles désireront sans cesse, elles l'auront en horreur; et le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne cesseront point, pour leur tourment, de le regretter et de le désirer. Désirs et regrets aussi inutiles qu'ils seront douloureux : et ce qui en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, et de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être? L'âme réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, et c'est ce qui ne sera jamais; elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, et c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse, c'est-à-dire malheureuse d'être abandonnée de son Dieu, et plus malheureuse, dans ce terrible abandonnement, de ressentir la perte qu'elle aura faite, et d'en comprendre toute la grandeur; malheureuse d'être déchue de toutes ses prétentions au royaume et à l'héritage de son Dieu, et plus malheureuse, dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement et si ardemment après ce séjour bienheureux; malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner, par mille imprécations, contre son Dieu, et plus malheureuse, malgré ses imprécations et ses blasphèmes, d'être si fortement attirée vers ce suprême auteur de qui elle avait tout reçu, et de qui elle devait tout attendre.

Hé, que ne peut-elle l'oublier ! que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, et de cette pente qui la domine et qui la tyrannise ! l'enfer ne lui serait plus enfer qu'à demi. Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'examiner en quelle disposition je suis maintenant par rapport à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui sois uni par la grâce ? Si cela est, je ne puis l'en bénir assez, ni trop prendre de précautions pour ne me laisser pas enlever un trésor si précieux. Ai-je sujet de craindre que le péché ne m'en ait séparé, ou qu'il ne m'en sépare bientôt? voilà sur quoi je dois me réveiller, et user de tous les remèdes les plus efficaces et les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu, et dans sa disgrâce, ce serait m'exposer à un divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

TROISIÈME POINT

Ce qui doit encore bien nous surprendre, dans la considération de l'enfer, et dans ce que l'Evangile nous en a fait connaître, c'est que, par autant de miracles de la toute-puissance divine, un feu matériel agisse sur des âmes spirituelles pour les tourmenter. Que ce feu, tout matériel qu'il est, subsiste toujours, conserve toujours la même activité et la même ardeur, et n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne, que le souffle de Dieu. Que ce feu, appliqué au corps d'un damné, le brûle sans le consumer; et que ce corps, immortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression que les douleurs cuisantes et intolérables qu'elles lui causeront. Qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps et l'âme n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté et toute la pointe. Que, dans tout l'avenir, il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin, pour le réprouvé, le terme de son supplice. Car c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs qui l'auront déshonoré et outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ses créatures servent à sa gloire : et si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde et par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice et par leur damnation. Comme il voulait les récompenser en Dieu, il les punira en Dieu : si bien qu'il ne fera

pas moins éclater son pouvoir et sa grandeur dans l'enfer que dans le ciel.

Grandes et essentielles vérités, dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela, et reconnaître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner et former des difficultés, malgré toutes les difficultés et tous les raisonnements, cet ordre de réprobation s'est déjà accompli, et s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'anges et d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'est donc point question de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puisque ce sont des principes de foi : mais, ce qu'il est question d'approfondir et de pénétrer, ce sont les conséquences de ces mêmes principes, qui me regardent aussi bien que les autres, et peut-être plus que bien d'autres. Je suis religieux, il est vrai, et je ne saurais trop en témoigner ma reconnaissance à Dieu, qui m'a mis par là plus en garde contre le malheur de la damnation. Mais je dois toujours me souvenir que, tout religieux que je suis, je puis me damner : qu'il y a eu des religieux qui se sont damnés ; que plusieurs de ceux-là même, pendant un grand nombre d'années, avaient mieux vécu que moi ; mais que malheureusement ils sont venus à se démentir, et que Dieu l'a permis, par une juste punition de certaines négligences et de certaines infidélités où ils étaient tombés ; que Dieu peut le permettre de même pour moi, et que je n'ai nul droit d'espérer qu'il me traite plus favorablement, si je le sers aussi lâchement et aussi négligemment ; en un mot, que personne ne sait s'il est en état de grâce ou s'il n'y est pas ; et que, dans cette incertitude absolue, il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occasion de péril dont je ne doive m'éloigner, point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir ; rien de si pénible ni de si contraire aux inclinations et aux sens à quoi je ne doive m'assujettir, pour me procurer toute l'assurance raisonnable et moralement possible. J'ai embrassé la profession religieuse pour me sauver. Que serait-ce de faire naufrage dans le port même, et d'y échouer !

CONCLUSION.

Seigneur, que vous êtes bon dans vos miséricordes ; mais que vous êtes impénétrable dans vos jugements, et formidable dans vos châtiments ! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur ; et, plus ma frayeur augmente, plus je sens croître mon amour pour vous. Car je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, et en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, et vous avez arrêté votre justice, qui s'élevait contre moi. Du moins pouvais-je me porter à bien des péchés, où ma témérité et ma dissipation m'exposait, et dont votre grâce m'a préservé. Ah ! Seigneur, c'est m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avaient-ils fait qui les rendît plus indignes de vos soins ? qu'avaient fait tant de solitaires et d'anachorètes, que leurs chutes déplorables ont entraînés dans la voie de perdition, et qui n'en sont jamais revenus ? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, et que, si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or, c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu ! et qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer serve, de cette sorte, à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité : il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soutienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, et qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs ; il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent et zélé dans tout ce qui concerne votre service et le salut de mon âme. Car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation et de la vue de cet enfer, dont il vous a plu jusqu'à présent de me garantir, où je pourrais néanmoins encore dans la suite être condamné, et que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

Considération.

Sur les visites du saint-sacrement.

Outre les heures marquées par la règle pour s'assembler devant l'autel du Seigneur, et pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun, selon sa piété particulière, peut, à certains temps libres, visiter le saint-sacrement, et aller s'entretenir avec Jésus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ, et il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes ni de plus utile.

PREMIER POINT.

Dévotion solide : car elle a Jésus-Christ même pour objet. Non point seulement Jésus-Christ en figure ni en représentation ; non point seulement Jésus-Christ dans le simple souvenir ni dans l'imagination : mais Jésus-Christ, présent réellement et substantiellement ; présent en personne, et comme Dieu, et comme homme ; en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux et à la droite de son Père.

Quand, au pied de mon oratoire, ou en quelque autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ, et que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspirent mon zèle et mon amour ; tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus-Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, et qu'il

n'est pas véritablement devant moi ni auprès de moi. Quand, même en présence de son tabernacle et dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse nativité, sur sa douloureuse et sanglante circoncision, sur les opprobres de sa croix, sur sa résurrection ou son ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, et des mystères passés dont je me retrace la mémoire. Car, quoiqu'il soit actuellement sur l'autel où je prie et où je fais ces saintes méditations, il n'y prend pas actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, et il ne ressuscite pas, ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du saint-sacrement : ce sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même et tout Jésus-Christ : je veux dire Jésus-Christ selon sa divinité et selon son humanité. De sorte que, dans les visites que je rends à ce divin sacrement, c'est effectivement Jésus-Christ que je visite, c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jésus-Christ que je converse. Il est là dans l'état où je le viens chercher, et où je prétends l'honorer; il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre; il y est au milieu d'une multitude infinie d'esprits célestes, qui ne partent point de son autel; et je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins pour offrir ensemble nos hommages et notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espèces.

S'il y avait un lieu dans le monde où il se fît voir d'une manière sensible, et à découvert, il me semble que j'aurais de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serais disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferais un mérite et une vertu, et je ne croirais pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or, il ne serait point plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans son temple; et, sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous; nous ne le voyons pas, il est vrai : mais nous avons la foi, qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer; et ce que nous connaissons par la foi nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des chrétiens, que des religieux aient tant d'indifférence pour un sacrement où Jésus-Christ est en personne, disons mieux, pour un sacrement qui est Jésus-Christ même, et qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent et à lui présenter leurs adorations? Il y a des temps dans la journée où je parais comme les autres devant ce divin sacrement; mais à ne me point flatter, ne serai-je pas obligé de reconnaître que j'en retrancherais beaucoup, si ce n'était pas des temps prescrits par l'obéissance, et que j'en pusse disposer selon mon gré? Hors de ces temps où la nécessité peut-être me fait plus agir qu'une sincère piété, vais-je une fois et de moi-même aux pieds de Jésus-Christ, lui témoigner les sentiments de mon cœur, et lui tenir, pour ainsi dire, compagnie dans l'extrême solitude où il s'est réduit pour moi? A peine y ai-je été quelques moments, que l'ennui me prend; et, au lieu que l'amour, la reconnaissance, le respect devraient m'y attacher de telle sorte qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence que je m'y porte, et qu'autant que l'observance régulière m'y appelle:

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même temps qu'on abandonne ou du moins qu'on néglige le sacrement de Jésus-Christ, on se fait une dévotion particulière et une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des saints. Si l'on y manquait, on se le reprocherait comme une infidélité, et l'on ne serait point content de soi, qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les saints, c'est sans doute un pieux exercice et une dévotion louable; mais, après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des saints, et tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitait rien de plus ardemment que d'entrer dans le temple du Seigneur, et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel, éloigné de la Judée, et captif en Babylone, ouvrait chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre, du côté de Jérusalem, et de là, fléchissant les genoux, il adressait sa prière au Dieu d'Israël, comme s'il eût été dans son temple. Les premiers chrétiens voulaient toujours avoir avec eux le saint-sacrement. Il y a eu des saints qui ont presque passé leur vie en sa présence, et combien y a-t-il de sociétés et de communautés où est établie cette institution religieuse de l'adoration perpétuelle? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les cours des princes, les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue du maître. Or, le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui, surtout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, et que je l'ai si près de moi?

SECOND POINT.

Dévotion la plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les rois de la terre, et qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connaître; mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois, et le Médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Ecritures, et il nous a fait assez hautement entendre que *d'être avec les enfants des hommes*, et de converser avec eux, *ce sont ses plus chères délices* (*Prov.*, VIII); car c'est la sagesse incréée qui parle de la sorte; et cette sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ? Il ne dit pas, au reste, qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autres choses; et c'est, par exemple, de présider à toute la

nature, de régner dans le ciel et sur la terre, de commander aux esprits bienheureux, et d'en faire ses anges et ses ambassadeurs. Mais, au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination et son plaisir le plus sensible est de nous voir auprès de lui et devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi, quand il annonça à ses apôtres qu'il se disposait à les quitter, et à retourner dans le sein de son Père, il leur promit qu'*il ne les laisserait point orphelins* (*Joan.*, XIV) en ce monde, et que, quoiqu'il les privât de sa présence visible, *il serait néanmoins avec eux jusqu'à la fin des siècles* (*Matth.*, XXVIII). C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, et c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le sacrement de nos autels. Il nous répète sans cesse de son tabernacle ce qu'il dit alors à ses premiers disciples : *Me voilà*, et me voilà non pour un jour ni pour une année, mais pour tous les temps à venir, et *jusqu'à ce qu'ils soient consommés*. Je suis rentré dans le séjour de ma béatitude éternelle, je suis remonté à cette céleste patrie; mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela; mon sacrement est le supplément de mon ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au moins le sens de ses paroles. Or, afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui; car, dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui, et que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, et nous renverserons toutes les mesures et tous les desseins de son amour.

De là, je dois conclure deux choses; la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jésus-Christ, que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite; et le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations? avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas, aussi longtemps qu'il m'est possible, me tenir auprès de lui? Mais, parce que les différentes occupations de la vie et des divers emplois commis à nos soins nous retirent souvent de son sanctuaire, et ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspirerait, que fait une âme solidement vertueuse, et toute dévouée à son divin époux? dans un saint désir de lui plaire, elle sait au moins ménager certaines heures où elle va régulièrement le visiter; elle y va le matin pour le saluer, et pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance tout entière; elle y va vers le milieu du jour, pour se recueillir, et pour se remettre en quelque sorte de la dissipation où auraient pu la jeter ses fonctions extérieures; elle y va le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit, pour reconnaître à ses pieds les fautes dont elle se sent coupable, et pour les lui confesser avec douleur; pour implorer sa grâce, et le secours de sa main toute-puissante contre ses ennemis invisibles, et contre tous les dangers auxquels elle pourrait être exposée pendant son sommeil. Tout cela ne consiste point en de longues prières, mais en des sentiments affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, selon le mouvement de sa piété, et de la disposition présente des affaires.

L'autre conclusion est toute contraire, quoiqu'elle soit fondée sur le même principe; c'est que je ne puis guère montrer plus de mépris pour le sacrement de Jésus-Christ, que de le délaisser, ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait, et à la manière dont il me prévient. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle et des princes, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa cour; or, que la cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parce que c'est un signe manifeste du peu d'état que font de lui ses sujets; et certes, ce Sauveur, si indignement traité, et si justement irrité d'un pareil oubli, peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses apôtres, qui s'étaient endormis dans le jardin pendant qu'il priait : *Eh quoi! vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi* (*Matth.*, XXVI)! Ils n'eurent rien à lui dire là-dessus pour se justifier; et de quel prétexte pourrais-je me servir moi-même pour excuser ma négligence? Il n'est que trop abandonné des gens du monde; et à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des religieux qu'il a spécialement choisis, et avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime et plus ordinaire?

TROISIÈME POINT.

Dévotion la plus utile pour nous-mêmes et pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres; mais, qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on? on y perd beaucoup de temps, et, quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles; souvent par l'importunité des personnes, et par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très-ennuyeuses et très-incommodes; la paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit; plus de fois encore, la conscience y est blessée par les discours médisants qu'on y tient et qu'on y entend; enfin, ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, et par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ et à son sacrement; ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes et pleine d'une onction toute divine. Une âme y trouve mille avantages pour sa perfection, et en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose et le motif qui y conduit, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, surtout d'une foi vive, d'une ferme

confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, et ce qui ne demande point tant des paroles que de secrètes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des grâces. Et, en effet, comme la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le sacrement de son corps et de son précieux sang que toutes les grâces sont renfermées, et c'est de là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opérait autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée* (*Act.*, X), il les opère à l'égard des maladies de l'âme, en demeurant dans son tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les faibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste que nous ayons recours à lui, et que, par nos assiduités, nous l'engagions à nous les accorder.

Visites toutes consolantes; il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver, qui le puissent connaître, et qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère et affliction d'esprit; et, malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'âme affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation! Il ne faut quelquefois qu'une visite du saint-sacrement pour changer tout à coup la disposition d'un cœur, et pour y faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On était venu tout triste, tout languissant, et l'on s'en retourne tout rempli de force et de courage, et même de joie. Comment cela se fait-il? c'est un secret réservé à la connaissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi; mais, d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'âmes saintes qui en ont rendu et qui tous les jours en rendent encore le témoignage.

Voici donc la résolution que je forme ou que je dois former; de renouveler ma dévotion envers le très-saint sacrement de l'autel, et de m'adresser à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera; en un mot, dans tous mes besoins, il sera mon refuge et ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère, mais pour sa gloire, et pour l'honneur qui lui en peut revenir, ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore pour lui-même; je m'unirai de cœur avec lui, et jouissant, autant que je pourrai, de sa divine présence, je commencerai, dès maintenant, ce que par sa grâce je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer et de le posséder.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Du retour de l'enfant prodigue à son père, et de celui de l'âme religieuse à Dieu.

Et, surgens, venit ad patrem.

Il partit aussitôt, et retourna à son père (*S. Luc*, *ch.* XV).

PREMIER POINT.

Le dessein de Jésus-Christ, dans la parabole de l'enfant prodigue, a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu, et d'une sincère pénitence. Ce jeune homme, emporté par le feu de l'âge, avait quitté la maison de son père et s'en était allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré, et pour y jouir de sa liberté. Mais il eut bientôt lieu de reconnaître son aveuglement, et de penser à revenir dans la maison paternelle. Trois choses l'y déterminèrent: le sentiment de la misère où il se trouva réduit en très-peu de temps; le reproche intérieur et le repentir de la faute qu'il avait commise; enfin, la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères, dont il était séparé, et de qui il se promit d'être encore favorablement reçu.

Qu'est-ce que ce prodigue? N'est-ce pas moi-même; et y a-t-il un plus grand prodigue qu'une âme religieuse qui, depuis bien des années, a vécu comme moi dans la tiédeur? Quelles grâces, quels dons célestes et quels biens spirituels n'ai-je pas dissipés? Mais, voudrais-je toujours persister dans mon égarement, et dois-je différer davantage à rentrer dans les voies du Seigneur, et à réparer, autant qu'il me sera possible, toutes mes dissipations? Les motifs qui inspirèrent à l'enfant prodigue une si prompte et si ferme résolution à l'égard de son père ne sont-ils pas assez puissants pour me l'inspirer à l'égard de mon Dieu?

La première vue qui le toucha, ce fut celle de sa misère. Dans la vie licencieuse et voluptueuse qu'il avait menée, il ne lui fallut que quelques mois pour épuiser tout son héritage, et est-il une disette pareille à celle où l'Evangile nous le fait voir? De riche qu'il était, le voilà dans une extrême pauvreté, et dépouillé de tout. Cette liberté dont il avait été si jaloux, il est obligé de l'engager et de la vendre. Sous la domination d'un maître dur et impitoyable, il manque de pain pour se nourrir, et il s'estimerait même heureux d'avoir la pâture des plus vils animaux, et de pouvoir s'en rassasier; mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même: car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, et de nous ouvrir

les yeux que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il était auprès de son père : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets et de mercenaires, dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance; et moi je meurs ici de faim* (*Luc.*, XV). Réflexion qui le pénètre, et qui, sans lui permettre de délibérer plus longtemps, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille, et de s'y remettre dans le devoir.

On peut dire, et n'est-ce pas ce que j'éprouve, qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, et que j'ai perdu ma première ferveur dans les exercices de la religion. Mon cœur s'est desséché, et tout l'esprit de retraite, d'oraison, de mortification , de piété, s'est éteint en moi. Où est ce recueillement, cette modestie, cette vigilance, cette conscience timorée que j'avais autrefois? Je n'ai plus rien de tout cela, et je me trouve sur tout cela dans un dénûment déplorable. A quels maîtres me suis-je assujetti en me livrant à mes désirs et à mes passions ! Au lieu que je ne devais être nourri, dans la maison de Dieu, que du pain des anges, et des délices intérieures d'une vie toute divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture et du gland des pourceaux : c'est-à-dire que je ne cherche que des consolations humaines, et que les vaines satisfactions que je me puis procurer de la part des créatures, surtout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas, ou ne les ai-je pas assez pour me contenter : car mon état, malgré moi, me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderais.

Que me reste-t-il donc, et où en suis-je? Ah ! combien de mercenaires, combien de chrétiens du siècle, au milieu du siècle même, s'élèvent à Dieu, goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu ; et moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux ! après tout, que j'aie au moins quelque connaissance d'une si triste disposition, et que j'en voie le désordre et le malheur ! heureux que je n'y sois pas tout à fait insensible ! Y vivrai-je toujours, et ne ferai-je nul effort pour en sortir? Serai-je plus lent à me résoudre, que ne le fut l'enfant prodigue ? Je me suis égaré comme lui ; voilà le déréglement de ma vie : mais ce qui achèverait de me perdre, et ce qui mettrait le comble à ma ruine, ce serait de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

SECOND POINT

Après avoir considéré sa misère, et l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable et plus généreux, parce qu'il était moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son père, et ce souvenir le couvrit de confusion et le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, et il ne se dissimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avait commise contre un père digne de toute sa reconnaissance et de tout son amour ; il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible , et touché de repentir. Car, quoique l'Evangile ne nous marque rien là-dessus en détail, il nous le donne néanmoins assez à connaître par trois choses que le prodigue se proposa de faire en se présentant devant son père.

Avant que de se mettre en chemin, il médita ce qu'il avait à dire, et régla lui-même la manière dont il devait se comporter dans son retour. 1° Il résolut de se jeter aux pieds de son père; de ne chercher point à se justifier, mais, au contraire , de se reconnaître criminel et sans excuse ; de lui en témoigner sa peine très-sincère , et de se mettre par là en état d'obtenir grâce : *Je partirai , j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père , j'ai péché contre le ciel et contre vous* (*Luc.*, XV) ; contre le ciel, qui m'ordonnait de vous être soumis , et de vous rendre tous les devoirs d'une obéissance filiale ; contre vous , envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, et dont j'ai tant négligé les avis et les salutaires leçons. 2° Il ne se contenta pas de cela ; mais le mépris qu'il avait conçu de lui-même le porta à s'humilier encore davantage, et à ne prendre plus auprès de son père la qualité de fils, dont il se crut désormais indigne : *Je ne mérite pas d'être appelé votre fils* (*Ibid.*) , et ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard : vous avez droit, à mon égard, de n'agir plus en père. 3° Enfin , il ne s'en tint pas à l'humiliation, en consentant à être dégradé et dépouillé du titre de fils; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie, et à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son père ni d'autre traitement que les domestiques et les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, et ne me traitez point autrement qu'eux* (*Ibid.*). Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition , et ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme , autrefois si indocile , si présomptueux , si amateur de sa personne, et si adonné à son plaisir ! Quel changement, et quelle conversion !

Voilà ce qu'opère, dans une âme pénitente, la douleur qui la presse , et voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le père du prodigue avait-il jamais rien fait pour son fils , qui puisse égaler toutes les faveurs et toutes les miséricordes dont je suis redevable à la providence de mon Dieu? Y puis-je penser sans avoir le ressentiment le plus tendre et le plus affectueux ; où puis-je n'y pas penser sans être le plus méconnaissant et le plus ingrat de tous les hommes? Cette pensée d'un Dieu si bon, et surtout d'un Dieu si bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur, avec le secours de la grâce ; et le sentiment de ma contrition , s'il est dans le degré nécessaire, ne manquera pas de produire ces

trois effets, qui sont essentiels à la pénitence.

1. De recourir promptement à Dieu, de me prosterner en sa présence, de lui faire l'aveu de tous les relâchements de ma vie, de les détester de bonne foi à ses pieds, et de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous* (*Luc.*, XV), non pas une fois, comme l'enfant prodigue contre son père, mais presque autant de fois que j'ai vécu de moments. Je n'entreprends point d'entrer avec vous en de vaines justifications, ni de me couvrir de faux prétextes : mon cœur me démentirait, et les lumières de votre sagesse me confondraient. Ah ! j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connais, et autant que vous le connaissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous; et, pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse et que mes larmes.

2. De me mépriser moi-même, et de sentir d'autant plus mon indignité, que je suis dans une profession plus sainte. Hélas ! Dieu voulait faire de moi un religieux ; mais le suis-je en effet? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparences, mais en ai-je le fond? Chose étrange ! ce nom de religieux que je porte devait m'être un sujet de gloire, et c'est pour moi un sujet de confusion. Car, de quoi dois-je plus rougir, que de passer pour religieux et de ne l'être pas ? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas de ces grâces spéciales et de ces communications divines dont vous gratifiez tant de parfaits religieux? Ce sont proprement vos enfants, parce qu'ils vous honorent et qu'ils vous servent comme un père; et c'est aux enfants qu'est réservé le pain des enfants : je ne puis ni le demander ni l'attendre.

3° De me condamner à tout ce qu'il y a, dans la vie religieuse, de plus pénible, de plus austère, et de m'y assujettir; ne voulant m'épargner en rien, et ne souhaitant point de l'être ; acceptant tous les dégoûts et toutes les répugnances que je pourrai avoir à supporter dans mon retour ; agréant que Dieu me laisse éprouver toute la pesanteur du fardeau, sans me l'adoucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous ne me rejetiez pas de votre maison? Du reste, je n'y ai pas vécu comme un fils docile et obéissant : il est juste que vous m'y traitiez comme *un mercenaire* et un esclave. C'est ainsi que pense une âme contrite; c'est ainsi qu'elle agit ; et c'est ainsi que je dois penser moi-même, que je dois parler et agir.

TROISIÈME POINT.

Malgré tout ce que le prodigue avait projeté de dire à son père, et de faire en sa présence, il pouvait craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnaissait criminel, moins il avait lieu d'espérer un favorable accueil; et le désordre de sa conduite devait naturellement lui inspirer de la défiance. Mais il se souvint qu'il retournait à un père, et qu'un père est toujours père, et ne peut oublier ce qu'il est. Aussi, dans la résolution qu'il prit, et dans le dessein qu'il forma de son retour, il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni à mon juge, mais *à mon père* (*Luc.*, XV). Ce nom de père le rassura; et la confiance prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte, et ne lui permit plus de délibérer.

Soutenu donc d'une confiance si ferme et si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son père, qui lui fait bien éprouver sur l'heure qu'il ne s'était pas trompé dans l'espérance qu'il avait conçue : car, dès le moment que le père aperçoit son fils, il va au-devant de lui, il l'embrasse, et lui donne le baiser de paix ; il l'introduit tout de nouveau dans sa maison, et, sans éclater en des reproches amers sur le passé, il assemble toute sa famille pour leur témoigner sa joie et pour leur en faire part. Ce n'est point encore assez : bien loin de traiter en mercenaire et en esclave ce dissipateur et ce prodigue, qui s'était réduit, par ses dépenses excessives, dans un état si misérable et si pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand souper et qu'on l'accompagne d'une agréable symphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela ? *Ah!* s'écrie ce père si bon et si tendre, *c'est que mon fils était mort et que le voilà ressuscité ; c'est qu'il était perdu et que je l'ai heureusement retrouvé* (*Ibid.*, XV).

Or, il en est de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu et que Dieu reçoit. Il en sera de même à mon égard; et, dès que j'irai à Dieu dans le sentiment d'une vraie componction, et que je m'humilierai devant lui dans la vue de mes ingratitudes et de mes infidélités, je le trouverai encore bien mieux disposé en ma faveur que le père de l'enfant prodigue ne l'était en faveur de son fils. Il est vrai que, selon les règles de sa justice, il pourrait me rejeter, et que, si je n'avais point d'autres fonds sur quoi je pusse compter, que mes œuvres et que ma vie, il aurait droit de me renoncer pour toujours et de me refuser tout accès auprès de lui ; mais j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance, et en même temps que je penserai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure qui ne demande qu'à se répandre et qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes et les défiances que la nature m'inspire et par où les ennemis de mon salut et de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois et de toutes les répugnances que je sens à les combattre et à les vaincre; fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence me doit mettre dans une ferme disposition d'endurer tout ; mais, du moment que je m'y serai bien établi, et que, dans cet esprit, je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troublaient, et des vaines alarmes que me causait la vue de mes faiblesses et de mes égarements. Au

lieu de trouver un Dieu sévère et inexorable, je trouverai un Dieu plein de bonté et de tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient; que fera-t-il pour ceux qui le cherchent?

Ainsi, tout offensé qu'il peut être, et quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins ce que j'ose me promettre de sa part : 1° c'est qu'il viendra lui-même au-devant de moi pour m'aplanir le chemin et pour me faciliter vers lui le retour que je médite; c'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes mes fautes, et qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui en est due; 5° c'est qu'il me secondera par ses grâces toujours nouvelles dans les efforts que j'aurai à faire, soit pour me relever, soit pour me soutenir et pour persévérer; 4° c'est que, non content de me voir rentré dans la voie de mes observances, il s'appliquera à m'y avancer et à m'y perfectionner; de sorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu et de parvenir au rang des âmes les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir comme moi vécu dans le relâchement, sont ensuite devenus des modèles de régularité et des saints; 5° c'est qu'au milieu de tout cela, sans que je lui demande ses consolations divines ni que j'y prétende, il les répandra sur moi avec une espèce de profusion, et qu'il saura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui et des sacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, et puis-je encore balancer un moment sur le parti que je dois prendre?

CONCLUSION.

Père des miséricordes, Dieu d'espérance et de paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution que votre grâce m'a inspirée, et daignez par cette même grâce, m'y confirmer. Je reviens à vous, et me voilà à vos pieds, confus et humilié, mais rassuré par vous-même, et comptant sur votre bonté toute paternelle. Car c'est vous-même, ô mon Dieu! qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler : ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne pas me recevoir?

Que vous dirai-je, Seigneur, et par où puis-je vous fléchir; ou plutôt qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zèle pour vous et de recommencer tout de nouveau à vous servir? Ce ne sont point des paroles que vous voulez, ce sont des effets. Mais, après tout, Seigneur, quoi que je fasse, ce ne serait rien encore, si vous me traitiez selon toute la sévérité de vos jugements. *Qu'est-ce qu'un homme pour répondre à Dieu* (*Job.*, IX), et pour rentrer en compte avec lui? Ah! mon Dieu, toute ma ressource, c'est votre cœur, ce cœur de père. Malheur à quiconque voudrait m'ôter là-dessus ma confiance : ce serait m'éloigner de vous pour jamais!

Je la conserverai donc précieusement cette confiance qui vous a ramené tant d'âmes, et je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant et moins attentif sur mes devoirs; elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parce que je les pratiquerai par reconnaissance et par amour. Bien loin de flatter ma délicatesse et de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous représentera à moi comme un Dieu propice et miséricordieux, plus elle me fera comprendre mon injustice envers vous, et la grièveté de mes offenses, et, par là même, plus elle m'animera à les réparer, et à vous venger de moi-même, par toutes les austérités de la mortification religieuse. Vous agréerez sur cela, Seigneur, mes faibles efforts, et vous les seconderez; vous aurez égard à ma bonne volonté et à la droiture de mes intentions. Le retour sera réciproque de vous à moi et de moi à vous; la réconciliation sera parfaite et, par votre secours tout-puissant, elle durera dans tous les siècles des siècles.

SECONDE MÉDITATION.

Du règne de Jésus-Christ dans l'âme religieuse.

Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.

Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes (*S. Matth., ch. XI*).

PREMIER POINT.

Il ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la sensualité et l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchements, il faut encore que j'y fasse régner Jésus-Christ; ou plutôt c'est en établissant par la grâce le règne de Jésus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens et l'amour de moi-même.

Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur, et il consiste à bannir de mon âme tout autre esprit que celui de Jésus-Christ, à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ, à n'aimer rien que selon les sentiments de Jésus-Christ, à faire vivre en moi, par une pratique constante et habituelle, toutes les vertus de Jésus-Christ : tellement que ce soit Jésus-Christ qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre et tout accomplir.

Ce règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde, c'est-à-dire que ce n'est point un règne où Jésus-Christ, comme les autres rois, se montre dans la pompe et dans l'éclat; ni où, par la puissance des armes, il cherche à étendre ses conquêtes, et à s'acquérir des sujets. Au contraire, il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humiliants; et s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé, et où il a voulu se réduire. Une âme touchée de le voir marcher devant elle, comme son chef, et de lui voir prendre la route la plus épineuse et la plus étroite, se sent excitée à le suivre; elle se livre à lui toute entière, et s'abandonne sans réserve à sa conduite; par

quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère et elle y avance constamment; ses exemples sont des ordres pour elle, et elle aurait honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin maître les veut éprouver toutes, et qu'il lui apprend à les surmonter, *Allons*, dit-elle, comme saint Thomas, *et mourons avec lui* (*Joan.*, XI). *L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur* (*Matth.*, X), ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la mène, lui qui lui donne, à chaque pas qu'elle fait, l'impression et le mouvement; lui qui la détermine, qui l'encourage et qui la soutient; c'est une soumission sans réserve, et la dépendance est parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite quand il nous dit : *Prenez sur vous mon joug et portez-le* (*Matth.*, XI). Il adresse cette invitation à tous les chrétiens en général, mais en particulier aux religieux; car elle regarde diversement les uns et les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est, dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi : mais ce qu'il exige des religieux va jusques aux conseils et à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur; et, en nous donnant la grâce de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : Recevez mon joug que je vous impose; mais : prenez-le, et mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui serait point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui : il demande à régner par amour, et non par force ni par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il règne sur moi et dans moi! Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui et que selon lui? Le veux-je, dis-je, en effet : car jusqu'à présent, je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années, ce qui m'a conduit, ce sont les désirs de mon cœur, auxquels je n'ai jamais eu le courage de résister, et que j'ai au contraire toujours cherché à satisfaire; ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à combattre, et au gré desquelles j'ai toujours vécu; ce sont mes sens, que j'ai flattés et que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, et dont peut-être j'ai conservé, sous un saint habit, les sentiments les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels; ce sont mes vues particulières, soit de vaine gloire et d'ambition, soit d'intérêt propre et de recherche de moi-même; car tout cela n'est que trop ordinaire jusque dans la religion; et, quoique les objets y soient différents, ce sont néanmoins les mêmes passions. Voilà l'esclavage où j'ai passé une grande partie de ma vie; voilà les maîtres à qui j'ai obéi; et dois-je être surpris que, sous de tels maîtres, je sois tombé en de si déplorables égarements.

Or, n'est-il pas temps de faire place à Jésus-Christ, et de l'établir dans mon âme, comme dans son royaume, pour la posséder et pour y dominer? Est-il un meilleur maître? en est-il un plus sage et plus éclairé? il est *la sagesse même de Dieu, et il a les paroles de la vie éternelle* (I *Cor.* 1). Que demande-t-il, que de saint, que de raisonnable, que de conforme à la plus droite justice et à l'équité, que d'utile et de salutaire pour moi? Mais, surtout, que me demande-t-il qu'il n'ait pratiqué avant moi? Ne serait-ce pas une indignité que la condition me parût trop dure d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui et sous lui, d'aimer ce qu'il a aimé, et de faire ce qu'il a fait?

SECOND POINT.

Il m'est d'autant moins permis de me soustraire à ce règne de Jésus-Christ dans moi, qu'il est plus solidement établi et mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre législateur et notre maître. Etre chrétiens, ou plutôt se dire chrétiens, et ne vouloir pas se laisser conduire par Jésus-Christ; ne vouloir pas entrer dans la voie qu'il nous a tracée, ni recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions et régler toutes nos démarches, c'est une contradiction.

Pourquoi, dans notre baptême, avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde et à ses pompes? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous assujettir à leur empire, ni nous asservir sous une si honteuse domination? Pourquoi avons-nous été en même temps marqués du sceau et du caractère de Jésus-Christ? n'a-ce pas été pour nous revêtir de ses livrées, et pour reconnaître, à la face des autels, par une profession solennelle, que nous lui appartenions, et que nous lui étions spécialement dévoués? Qu'est-ce que son Evangile? n'est-ce pas sa loi? et pourquoi l'avons-nous embrassée, cette loi, si ce n'est pour dépendre du souverain Seigneur qui nous l'a imposée? Enfin c'est la foi même qui nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus-Christ, et qu'il est notre chef; que nous sommes son troupeau, et qu'il est notre pasteur; que nous sommes son Eglise, et qu'il est notre pontife; que nous sommes son peuple, sa conquête, le prix de son sang; et que nous ayant achetés de son sang, il s'est acquis un droit incontestable sur nous. Quand donc je n'aurais égard qu'à ces raisons communes et générales, je ne puis jamais sans injustice, me départir de l'attachement inviolable et de l'entière obéissance que je dois à ce divin Sauveur; c'est à lui de parler et à moi de l'écouter. Or, il parle en effet, il ordonne; l'Evangile qu'il nous a prêché subsiste toujours, et c'est sa parole, ce sont ses commandements et ses ordonnances; refuser de m'y conformer, ne serait-ce pas une révolte, ne serait-ce pas en quelque sorte renoncer à mon baptême, ne serait-ce pas tomber dans une espèce d'apostasie?

Ce serait plus encore par rapport à moi, puisque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jésus-Christ, et qui lui donne un nouveau droit sur toute ma personne : c'est la qualité de religieux. Qu'ai-je fait en me consacrant à la religion? je me suis hautement et singulièrement déclaré disciple de Jésus-Christ, son imitateur en tout, et son sujet, prêt à tout abandonner, prêt à tout faire et à tout souffrir pour son service ; j'ai considéré l'état religieux comme une sainte milice où je m'enrôlais pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, et pour agir sous ses ordres, comme un soldat agit sous ceux de son général. C'est pour cela que je me suis uni à lui par trois vœux qui sont désormais trois liens indissolubles. Par ces trois vœux, je l'ai mis dans une pleine possession de moi-même, et je lui en ai fait un don absolu et irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens du monde par le vœu de pauvreté ; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté ; et, par le vœu d'obéissance, je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté. Tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, et qu'il n'ait en sa disposition. Or, après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter ; et je ne serais pas un parjure si je venais à lui manquer de fidélité après des serments si juridiques et si authentiques !

De quelle manière donc qu'il dispose de moi, soit qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse ; soit qu'il me console ou qu'il m'afflige ; soit qu'il me destine à cette place ou à telle autre ; soit même à l'égard de l'âme et des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténèbres ou dans la lumière, dans les peines et les désolations ou dans l'abondance des douceurs célestes ; à tout cela, qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, et que je suis entre ses mains. Oui, il est le maître ; il est le mien, et je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, et à Dieu ne plaise que je m'en détache jamais. S'il n'a pas eu jusqu'à présent dans mon cœur toute la place qu'il y devait occuper, je la lui rends tout entière ; je veux qu'il y règne seul, et qu'il y exerce tout son pouvoir ; je ne veux plus rien estimer que selon son estime, plus rien désirer que selon ses inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il méprise, je le veux mépriser comme lui ; et tout ce qu'il condamne, je veux comme lui le condamner. C'est ainsi que je lui garderai la foi que je lui ai jurée, et qui doit être éternelle.

TROISIÈME POINT.

Ce n'est point, comme le monde se le figure, un fardeau pesant, ni un joug difficile à porter, que le règne de Jésus-Christ dans une âme religieuse. A n'en croire que les apparences, il semble que ce soit une dure servitude ; mais dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuse liberté, qui est celle des enfants de Dieu, et l'on y jouit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne soit toujours un fardeau et un joug : mais c'est le joug du Seigneur, auquel nous nous sommes voués ; c'est son fardeau ; selon le témoignage qu'il a rendu lui-même, *son fardeau est léger, et son joug est doux* (*Matth.*, XI).

Aussi ce maître si libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'est-à-dire une double félicité : l'une présente et pour cette vie même ; l'autre future et pour l'éternité bienheureuse. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi, père, mère, frère, sœur, maison, héritage, en recevra le centuple dès maintenant, et ensuite possédera la vie éternelle* (*Marc.*, X). Il ne dit pas seulement que nous recevrons ce centuple après la mort, mais que nous le recevrons *dès maintenant*. Le dégagement du cœur, l'affranchissement de tous les soins de la vie, le témoignage d'une bonne conscience, la paix intérieure, les impressions secrètes de l'esprit de Dieu, qui se communique à l'âme religieuse, et qui la remplit d'une joie toute pure et toute céleste : cela seul vaut mieux que tout ce que nous avons quitté dans le monde, et que tout ce nous y aurions pu posséder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je sois, il y a eu de temps en temps des jours de grâce et de ferveur, où, plus fidèle à mes devoirs et à toutes mes observances, je vivais plus régulièrement, et j'accomplissais avec plus de zèle et plus d'ardeur les obligations de mon état. Or, n'étais-je pas alors beaucoup plus content ! Trouvais-je le joug de Jésus-Christ trop fatigant pour moi, et ne sentais-je pas au contraire à le porter une certaine douceur qui me dédommageait pleinement des violences qu'il fallait me faire ! Je m'estimais heureux, et je l'étais en effet : mais quand ai-je cessé de l'être? c'est lorsque je me suis relâché, et que, me laissant entraîner par ma faiblesse naturelle, je me suis en quelque sorte soustrait à la conduite et à l'empire du maître qui me gouvernait. Mes passions se sont réveillées, mes inclinations ont pris le dessus, je les ai suivies ; et n'ai-je pas mille fois éprouvé qu'il m'eût été sans comparaison plus doux et plus avantageux de suivre constamment les voies de mon Sauveur, et de ne m'écarter jamais de la sainte règle qu'il m'a prescrite, et des exemples qu'il m'a donnés.

Si donc je veux retrouver ce centuple, ou ce bonheur de la vie présente, que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jésus-Christ. C'est-à-dire que je dois tout de nouveau me dévouer à Jésus-Christ ; que je lui dois soumettre toutes mes puissances, toutes mes vues, toutes mes œuvres ; en sorte qu'il soit comme l'âme de mon âme, et que je ne vive plus que par lui et qu'en lui. Vie d'autant plus précieuse, que c'est le gage certain d'une autre vie et d'un autre centuple qui en doit être l'éternelle récompense. Car, si Jésus-Christ m'appelle à sa suite, et s'il veut que je le fasse dès à présent régner dans mon cœur, c'est afin de me faire un jour régner avec lui, et de me rendre participant de sa gloire. Les rois de

la terre élèvent leurs favoris, et récompensent la fidélité de leurs sujets; mais non pas jusqu'à leur faire part de leur royaume. Ce n'est qu'en servant ce Seigneur des seigneurs, et ce roi du ciel, qu'on obtient une couronne, et une couronne d'immortalité. Quand je n'aurais rien à espérer de lui en ce monde, ne serait-ce pas assez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes services?

CONCLUSION.

Venez, Seigneur, venez prendre possession d'une âme qui vous appartient par tant de titres, et qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez seul régner, et bannissez-en tout ce qui m'éloignait de vous, et qui vous éloignait de moi. Vous êtes un Dieu jaloux, vous ne voulez point de partage, et vous m'avez déclaré dans votre Evangile que je ne pouvais être à deux maîtres. Quel autre puis-je choisir que vous, et à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous?

Ainsi l'ai-je voulu, Seigneur, lorsque je me suis retiré dans votre sainte maison, qui est proprement votre royaume sur la terre, et que j'ai commencé à porter vos livrées en portant l'habit religieux. Que ce sentiment n'a-t-il été plus ferme et plus durable! Mais il est encore temps de le renouveler et de le reprendre. *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* (*Joan.*, XX): c'est l'hommage que vous rendit un de vos apôtres en revenant de son infidélité, et c'est celui que je vous rends, dans une humble confusion, et un repentir véritable de mes égarements passés. Commandez: me voici prêt à tout pour vous obéir. En quelque état que vous vous présentiez à moi, soit dans la splendeur de votre gloire, ou dans l'humiliation de votre croix; et, quelque route qu'il vous plaise de me faire tenir avec vous et après vous, vous me trouverez toujours également soumis, et toujours disposé à marcher. Vous m'appellerez, et je vous répondrai; vous m'inspirerez, et j'agirai; vous me ferez entendre vos divines volontés, et je m'y conformerai. Tout cela par amour: car vous êtes un Dieu d'amour, et c'est par l'amour que vous régnez dans les âmes fidèles, et que vous y exercez votre plus puissante domination.

TROISIÈME MÉDITATION.

De l'humilité de Jésus-Christ dans l'incarnation.

Semetipsum exinanivit.

Il s'est anéanti lui-même (*S. Philipp.*, *ch.* II).

PREMIER POINT.

C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'Incarnation; et il n'y avait que l'Esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or, il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fond et toutes les merveilles de ce mystère adorable: *Dieu s'est anéanti* (*Philipp.*, II). Voilà le grand secret caché dans Dieu durant toute l'éternité, et révélé dans le temps.

Qu'est-ce que l'incarnation du Verbe? c'est l'anéantissement d'un Dieu: cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté: comment? parce qu'étant Dieu, il s'est fait homme; et que, de l'homme à Dieu, qui est le souverain Etre, ou de Dieu à l'homme, qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela, je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères de la vie de Jésus-Christ. Car, qu'un Dieu fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce sont les suites et comme les engagements de l'humanité dont il s'est revêtu. Mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, et à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une charité sans bornes. Si un homme se réduisait à l'état d'un vil insecte, à l'état d'une fourmi, on dirait qu'il s'est détruit lui-même, et qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement: mais que serait-ce là néanmoins, en comparaison d'un Dieu incarné? Car enfin, entre un homme et le plus petit insecte, il y a toujours quelque proportion; au lieu qu'il n'y en eut jamais et que jamais il n'y en aura entre l'homme et Dieu.

Encore l'Ecriture ne se contente-t-elle pas de nous apprendre que ce Fils unique de Dieu s'est fait homme, mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connaître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier et de plus terrestre, qui est la chair: *Le Verbe s'est fait chair* (*Joan.*, I). Cette chair si méprisable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée et se l'est rendue commune avec nous. Mais ne devait-il pas au moins, en se faisant homme, se faire d'abord homme parfait, c'est-à-dire se délivrer des faiblesses de l'enfance et venir tout à coup au monde, tel que fut formé le premier homme? Non; il a voulu être conçu dans les entrailles d'une vierge, il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère, comme les autres enfants, il a voulu naître enfant comme eux et s'assujettir à toutes les humiliations et toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout: car, quoiqu'il se fît enfant, il pouvait du reste se faire monarque, indépendant, souverain. Il le pouvait; mais c'est ce qu'il n'a pas voulu. Il a voulu dépendre; et, qui plus est, il a voulu se faire *esclave* (*Philipp.*, II). Il est vrai, selon le témoignage et l'expression de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme* (*Ibid.*), et que, sous cette forme d'esclave, il était roi en effet, et roi de l'univers: mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui, qui était le maître et le roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave pour s'humilier davantage et pour s'anéantir. O abaissements, ô anéantissements de mon Dieu, que vous êtes inconcevables!

Mais ne dois-je pas ajouter, pour ma con-

fusion, qu'une chose est presque aussi difficile à concevoir et à croire : c'est qu'à la vue de ces abaissements d'un Dieu, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir à moi, et qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres ? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive ? puis-je supporter la moindre parole qui me blesse ? puis-je recevoir avec docilité et sans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite ? combien suis-je délicat à la plus légère répréhension ? combien suis-je jaloux de certaines préférences et de certaines distinctions ? combien y suis-je sensible, soit lorsqu'on me les refuse, ou lorsqu'elles me sont accordées ! Bien loin de vouloir descendre, comme mon Sauveur, je voudrais toujours monter ; et, de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où je ne voulusse parvenir. *Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et de quoi* (*Eccles.*, X) ? Ce reproche du Saint-Esprit convient à tout homme, puisque tout homme, de son fonds, n'est qu'un sujet de mépris. Il convient encore plus à tout chrétien, puisque tout chrétien, par le caractère de sa foi, adore un Dieu anéanti. Mais à combien plus forte raison me convient-il, à moi religieux, à moi, spécialement obligé, comme religieux, de prendre tous les sentiments de Jésus-Christ ? Hélas ! sous un saint habit et sous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil et plus d'envie de m'élever que je n'en aurais eu dans le monde. N'est-ce pas démentir ma profession ? n'est-ce pas me démentir moi-même ?

SECOND POINT.

En même temps que le Verbe divin s'est humilié si profondément et jusqu'à s'anéantir, c'est de ce néant même où l'humilité l'a réduit, que Dieu a tiré sa plus grande gloire; et c'est par là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de son Père, a tout à la fois opéré le salut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grâce et de sainteté ce néant a-t-il produits ? car c'est là-dessus qu'est fondée toute notre justification, et c'est ce qui nous a enrichis de tous les dons célestes et de tous les trésors de la miséricorde du Seigneur. De sorte que ce néant a été plus glorieux à Dieu, plus salutaire aux hommes, plus fécond dans ses fruits sacrés et ses admirables opérations, que tous les autres états de splendeur et de majesté où le Sauveur a paru, et où il eût pu paraître. O puissance infinie du Très-Haut ! ô abîme de sagesse ! que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conseils, et que vous y êtes adorable ! Sur l'humiliation la plus étonnante, vous savez établir votre plus sublime grandeur, et dans le plus prodigieux abaissement vous trouvez de quoi vous élever et de quoi nous sauver et nous sanctifier.

Voilà quelle est, par rapport à moi-même et avec une juste proportion, la vertu et le pouvoir de l'humilité. Quels que soient sur moi les desseins de Dieu, je dois être persuadé qu'il ne se fera jamais rien de grand dans moi qui n'ait le néant de mon humilité pour principe et pour fondement. Dès que je voudrai être quelque chose, je ne serai rien; et, du moment que je consentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les saints sont parvenus à une si haute perfection, et voilà par où j'y puis parvenir comme eux. Sans l'humilité, point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment saintes; car, dans toutes nos œuvres et dans toutes nos vertus il faut bien distinguer le corps et l'esprit : le corps, qui est la substance des choses que nous faisons ; et l'esprit, qui est la vue intérieure que nous nous proposons en les faisant. Or, c'est cet esprit qui vivifie nos œuvres et qui anime nos vertus : dès là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il est infecté et gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne sont que des œuvres mortes, et les plus spécieuses vertus n'ont plus qu'une vaine lueur qui brille à nos yeux et qui nous éblouit, mais qui s'éclipse et qui disparaît aux yeux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui ; mais ce que je fais pour satisfaire ma vanité, pour m'attirer l'estime des créatures, pour avoir, dans la communauté ou dans tout l'ordre dont je suis membre, une certaine considération, quand même je ne m'y chercherais pas si expressément moi-même, et que je croirais y chercher véritablement Dieu, ne serait-ce pas non-seulement en rabaisser et en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec lui la gloire ? En m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même et à certaines complaisances d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, et que souvent elles se trouvent couvertes du voile de l'humilité, Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur ; et, d'ailleurs, il est si jaloux de sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais et de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure, et c'est l'altérer que d'y mêler la nôtre en quelque manière que ce soit.

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des âmes les plus humbles, ou pour les porter à des degrés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine; ce fut par de pauvres pêcheurs qu'il convertit toute la terre et qu'il y répandit son Eglise : *Il n'a choisi pour cela*, dit saint Paul, *ni les sages, ni les puissants, ni les nobles du siècle* (*I Cor.*, I), parce qu'ils sont communément orgueilleux et pleins d'eux-mêmes : *mais il a pris ce qu'il y avait de plus faible pour confondre les forts ; il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable dans les choses même qui ne sont point, pour renverser celles qui sont.* Et par quelle raison en a-t-il usé ? *Afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.*

Au contraire, quels jugements a-t-il exercés contre des âmes présomptueuses qui

se sont laissé enfler de leurs prétendus mérites ? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des solitaires, dans des religieux, en des hommes qui passaient pour des saints, et qui l'étaient du reste, mais dont il a permis les chutes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi ún mal assez déplorable que tout ce que je puis avoir pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible et de plus saint en soi, ait peut-être été perdu parce qu'une secrète envie de paraître s'y est glissée et qu'elle y a eu la meilleure part? que sera-ce à la fin de mes jours, si, comblé d'années et consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vides, et que j'aie le malheur alors qu'une fausse et vaine gloire m'ait tout enlevé ?

TROISIÈME POINT.

Dans ce mystère d'un Dieu incarné nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière : alliance en vertu de laquelle nous sommes les frères de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est notre frère. Non-seulement même par cette alliance nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, et nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps ; le nœud que forme entre lui et nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation et d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire et qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce serait toujours notre Dieu, et nous serions toujours ses créatures ; mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près que parce qu'il est venu à nous et qu'il s'est fait petit comme nous.

De là, combien nous doivent être chers ses abaissements, puisqu'ils nous ont ainsi élevés et qu'ils nous ont été si salutaires ? Or, n'est-il pas étrange que nous y soyons néanmoins si opposés et que, dans la pratique, nous n'y voulions avoir aucune part ? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la personne de Jésus-Christ et de m'en expliquer en des termes et avec des sentiments d'admiration, j'use sur cela des expressions les plus vives et les plus touchantes. Quand il n'est question que de les méditer et de m'en entretenir intérieurement dans la prière, j'y trouve du goût et j'en suis même attendri quelquefois jusqu'aux larmes. Mais qu'il se présente une occasion de les imiter et d'y participer, c'est là que toute l'onction que j'y trouvais s'évanouit, et que toute l'ardeur de mon zèle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus léger, et ne fût-il, comme il arrive souvent, qu'imaginaire, suffit pour me serrer le cœur et pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur, ou, si je dissimule mon chagrin, j'en suis continuellement occupé et je le porte partout.

Est-ce là l'honneur et la reconnaissance que je dois à un Dieu si profondément humilié pour moi ? Afin de m'égaler en quelque sorte à lui, il n'a pas dédaigné de me ressembler dans toutes mes infirmités et toutes mes misères ; et il n'est rien dont j'aie plus d'horreur que de lui ressembler en cela même qui l'a approché de moi et qui m'a donné avec lui un rapport si avantageux et si glorieux. Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef et les membres ; et quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité et mon orgueil ? Quelle indignité, disait saint Bernard, et quelle honte, que, sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir et dans les délices ! Je puis bien me dire de même : Quel renversement et quelle contradiction, que, sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnais pour un de ses membres, et qui dois regarder comme un insigne bonheur de l'être, je me fasse toutefois un scandale de ses anéantissements et que je les rejette si loin de moi ! N'est-ce pas le renoncer lui-même, n'est-ce pas m'en séparer Or, dès que les membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu et ils tombent dans une mortelle défaillance. Voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une âme vaine languir dans la tiédeur, et ne se remplir que de frivoles idées qui l'amusent toute sa vie, plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là et qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres et sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, et c'est aux humbles qu'il donne sa grâce* (*Jacob.*, IV). Sans l'humilité, point d'esprit chrétien ; à plus forte raison, point d'esprit religieux : et, par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore, ou plutôt ne dois-je pas et n'y veux-je pas apporter un prompt remède ?

CONCLUSION.

C'est vous, Seigneur, qui me l'enseignez, ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a causés jusqu'à présent, et pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusque dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil, et c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avait que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer : et voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple est pour moi une leçon bien sensible et bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé, comme un enfant dans le sein d'une vierge ; vous y voulez demeurer obscur et inconnu, et par là que m'apprenez-vous autre chose, sinon que je dois moi-même, par mon humilité, me rendre aussi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente et divine leçon ; et par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer ? La gloire m'est-elle plus

due qu'à vous; et mon nom, sur la terre, doit-il être plus connu que le vôtre?

Ah! Seigneur, ces pensées me confondent, et j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai présentes à l'esprit, j'en suis touché, et il me semble que je serais en disposition de soutenir tous les outrages, et de vivre comme le dernier des hommes : mais que ces idées passent bientôt de mon souvenir, et qu'il faut peu de chose pour les effacer! De toutes les vertus il n'en est point qui s'acquièrent plus difficilement qu'une sincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts et à de plus grands sacrifices. Du moins, mon Dieu, je sens là-dessus ma faiblesse, et je m'en humilie devant vous. Ma sensibilité est extrême, et je ne puis de moi-même la vaincre : mais aidez-moi, Seigneur; fortifiez-moi dans le dessein que vous m'inspirez de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'est si naturel, et qui se répand dans toutes mes actions et toute la conduite de ma vie

Considération

Sur l'exercice de la présence de Dieu

De tous les exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est point où les saints se soient plus adonnés ni qu'ils aient plus recommandé que celui de la présence de Dieu. Il est important d'en bien connaître l'obligation, l'utilité et la pratique.

PREMIER POINT.

L'obligation de cet exercice est fondée sur ces deux principes de foi : Dieu est partout, et Dieu voit tout. Dieu est partout : donc je lui dois partout le respect; donc je dois partout me souvenir de la prééminence de son être et de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers qui ne soit consacré par la présence de la majesté de Dieu; et, quelque part que je me trouve, je puis dire, aussi bien que Jacob : *Ce lieu est saint, et je ne le savais pas* (*Genes.*, XXVIII), ou plutôt je n'y pensais pas. Dieu est ici, et je l'oubliais, je n'y faisais nulle attention. Ainsi l'exercice de la présence de Dieu est l'hommage légitime et le culte que je rends à l'immensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abîmées dans Dieu, et pénétrées de l'essence de Dieu, sans pouvoir jamais sortir hors de lui, ni se détacher de lui, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est une créature intelligente et raisonnable, se fasse un devoir de religion de lui être encore présent d'esprit et de cœur, se considérant sans cesse dans Dieu, et considérant Dieu dans soi-même, puisqu'il y a des liaisons si essentielles entre Dieu et lui?

En même temps que Dieu est partout, il voit tout, il observe tout : je dois donc, autant qu'il est en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vue, et marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non-seulement de mes actions, mais de mes plus secrètes intentions, ce Dieu dont la pénétration est infinie, à qui, malgré moi, je sers comme d'un continuel spectacle, et à la connaissance duquel rien ne peut se soustraire ni se dérober. *Où irai-je, Seigneur*, disait David, *pour me cacher à votre entendement divin, et où fuirai-je devant votre face? Si je monte dans le ciel, je vous y rencontre; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent; si je prends des ailes pour voler aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuse pour me montrer à vous : car les ténèbres, ô mon Dieu! ne sont point obscures pour vous; et la nuit pour vous est aussi claire que le plus grand jour* (*Ps.* CXXXVIII). Voilà comment raisonnait ce saint roi, concluant de là l'obligation où il était de se tenir toujours en la présence de son Dieu. Pourquoi ne le conclurai-je pas moi-même et pour moi-même?

SECOND POINT.

L'utilité de ce même exercice de la présence de Dieu consiste en ce que c'est un souverain préservatif contre le péché, et de plus une voie courte et abrégée pour arriver à la perfection.

Préservatif contre le péché : car rien n'est plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penser : Je suis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvements de mes passions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de succomber dans les plus dangereuses occasions, que de me dire : Je suis en présence de mon juge, en présence de celui qui va me condamner, et qui est tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, si je suis assez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne surmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chute dont elle ne préserve. Nous ne péchons communément que parce que nous perdons la vue de Dieu; et à peine pècherions-nous jamais, si nous avions toujours Dieu présent. Pécher contre Dieu, dit saint Augustin, c'est un crime; mais pécher contre Dieu, à la vue même de Dieu, c'est un monstre, et il y aurait peu de pécheurs qui en vinssent jusque-là, s'ils étaient prévenus de ce sentiment : Dieu me regarde. Aussi est-ce le reproche que se fit à soi-même l'enfant prodigue, quand il dit, dans la douleur et dans l'amertume de son âme : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous* (*Luc.*, XV).

Voie courte et abrégée pour arriver à la perfection. C'est ce que Dieu lui-même enseignait à Abraham, lorsqu'il lui disait : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* (*Gen.*, XVII). Car la vraie perfection de l'homme chrétien et du religieux est de bien

faire toutes ses actions, de ne les point faire lâchement, de les faire avec application et avec ferveur. Or, qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer et corriger en moi le désordre d'une vie négligente et lâche que la vue et la présence de Dieu? Dieu m'examine, et je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela, puis-je être tiède et languissant dans son service et en ce que je fais pour lui? Ajoutez que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les âmes justes, et un soutien dans les efforts et les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée : Dieu est avec moi; tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi et est occupé de moi. Cette pensée seule n'est-elle pas plus que suffisante pour adoucir toutes le peines qui peuvent se présenter et pour affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? Tel est le fruit de la présence de Dieu. *Que les justes*, dit l'Ecriture, *soient remplis d'une sainte joie* (*Psal.* LXVII); et comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils *envisagent toujours Dieu, et qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu?*

TROISIÈME POINT.

Quant à la pratique, l'exercice de la présence de Dieu demande deux choses : l'une est d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle à la présence de Dieu, et l'autre de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sait être un moyen pour l'acquérir et pour la conserver.

En éviter les obstacles. Ce sont, par exemple, les vains amusements du siècle, certains divertissements où le cœur se répand trop au dehors, certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit, certaines sociétés qui nous détournent de nos devoirs, certaines liaisons d'amitié qui nous attachent aux créatures jusqu'à en être tout occupés, l'excès des désirs qui nous agitent et qui nous partagent, la véhémence des passions qui nous altèrent et qui nous troublent, les conversations inutiles qui nous remplissent l'imagination de bagatelles, les soins superflus qui nous embarrassent, les occupations trop grandes et trop fréquentes qui nous accablent, mille affaires où nous nous engageons, mille sujets de distraction que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. Et il est bien raisonnable, ô mon Dieu! que j'en use ainsi; car, puisque votre divine présence est pour moi un trésor si précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter pour le posséder, et je ne l'achèterai jamais trop cher. Heureux si par là je parviens à l'obtenir, et si, renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence qui dès cette vie est une félicité anticipée.

S'assujettir aux moyens d'acquérir et de conserver la présence de Dieu, tels que sont : la prière; demandant tous les jours à Dieu ce riche don, en lui disant avec le prophète royal : *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux* (*Ps.* V), et faites que je ne m'éloigne jamais de votre présence. Le silence et la retraite : ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer à Dieu, et pour se séparer du bruit et du tumulte du monde. L'ordre dans ses actions : n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu; accomplissant en tout la volonté et le bon plaisir de Dieu; cherchant Dieu jusque dans les plus indifférentes, et se le proposant pour fin ; ne considérant les créatures que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu : le ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds, les hommes comme les ministres de sa providence, les prospérités comme les effets de sa libéralité, les adversités comme les châtiments de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu ; voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevait sans cesse à Dieu. Il ne lui fallait que la vue d'une fleur pour le ravir hors de lui-même et pour lui donner la plus haute idée du souverain auteur de la nature. Puissions-nous de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu partout et en tout.

SIXIEME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION

De la pauvreté de Jésus-Christ dans sa nativité.

Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives.

Vous savez quelle a été la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, de lui-même, étant riche, s'est fait pauvre pour vous (II *Cor.*, *ch.* VIII).

PREMIER POINT.

C'est dès sa naissance que Jésus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avait formé de vivre et de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain auteur de toutes choses, et par conséquent à qui toutes choses appartenaient, pouvait naître au milieu des richesses et dans l'abondance; il semblait même que cet état convenait davantage non-seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission : car, venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes et pour les soumettre à sa loi, pouvait-il mieux les engager à le suivre que par l'éclat et la pompe d'une condition opulente? Du moins les Juifs avaient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendaient, et croyoient-ils qu'il se ferait voir dans la splendeur et qu'il les comblerait de biens temporels. Mais que les vues du Seigneur sont différentes des nôtres et au-dessus des nôtres! Ce Messie, ce désiré des nations naît enfin, mais dans la pauvreté: et pourquoi? parce qu'il voulait d'abord, par son exemple, persuader au monde cette vérité, qu'il devait ensuite nous annoncer lui-même dans son Evangile : *Bienheureux les pauvres* (*Matth.*, V).

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte nativité ; et, comme la première leçon qu'il avait à nous donner était du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, et où il nous représente son adorable humanité. Exemple plus puissant que tous les discours, exemple qui nous découvre sensiblement le mérite et le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, et qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siècle; exemple le plus propre à nous en inspirer, non-seulement l'estime, mais l'amour et le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce divin Sauveur, qui ne s'y est réduit et qui ne l'a embrassée que pour nous.

C'est à cette pauvreté qu'il m'a spécialement appelé par sa grâce ; et un avantage singulier de la profession religieuse est d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jésus-Christ. Il y a des pauvres dans le monde ; mais les uns ne sont pauvres que d'effet, et que par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur et d'affection ; et les autres le sont d'affection et de cœur, sans l'être réellement et en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent et dont ils se plaignent ; d'où il s'ensuit que ce n'est point la pauvreté de Jésus-Christ, laquelle a été une pauvreté volontaire : la pauvreté des seconds est une pauvreté chrétienne et agréable à Dieu ; leur cœur est détaché des biens qu'ils ont dans les mains, et, selon la maxime de l'Apôtre, ils les possèdent comme s'ils ne les possédaient pas ; mais ce n'est pas là, néanmoins, toute la pauvreté de Jésus-Christ, lequel a voulu se dépouiller de toute propriété et de toute possession.

Il n'y a, à bien parler, que le religieux qui soit le vrai imitateur de la pauvreté de son Dieu. Il est pauvre en effet, et encore plus pauvre de volonté ; pauvre en effet, car il a tout quitté ; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même qui, par le secours et l'inspiration d'en haut, s'est déterminé à quitter tout, et qui serait prêt à renoncer au monde entier s'il en était maître. C'est donc en vertu de ce sacrifice que je puis dire à Jésus-Christ comme les apôtres : *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous suivre* (*Matth.*, XIX), et si je suis toujours fidèle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice que je puis attendre de la part de Jésus-Christ cette réponse si consolante et cette grande promesse : *Vous serez assis sur des trônes de gloire* (*Ibid.*). Avec une telle espérance, et soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié ? Dois-je même le compter pour quelque chose ? dois-je le regarder comme un don que j'aie fait à Dieu, ou n'est-ce pas une grâce que Dieu m'a faite de l'agréer et de vouloir bien l'accepter ? La pauvreté où je vis ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jésus-Christ ? ne me devient-elle pas douce et aimable, dès qu'elle me lie si étroitement à Jésus-Christ ? ne me devient-elle pas infiniment chère et précieuse, dès qu'elle me donne un droit particulier au royaume de Jésus-Christ et à une félicité éternelle ?

SECOND POINT

Si, d'une part, la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jésus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait, entre l'une et l'autre, une ressemblance entière et une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et qu'à contempler cet Enfant-Dieu dans l'étable où il est né ; cette étable, voilà sa demeure ; cette crèche, voilà son berceau ; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos ; ces misérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtements. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du temps ? est-ce qu'il ne fut point sujet aux infirmités de l'enfance, et qu'il ne les ressentit point ? Il était homme comme nous, passible comme nous, encore même plus que nous, par la délicatesse de son corps ; et ses larmes, ses cris, donnaient assez à entendre ce qu'il souffrait. Mais, du reste, la pauvreté n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, et il est venu sur la terre pour en porter tout le fardeau et en soutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adresse là-dessus aux riches du monde, et, pour leur instruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naissant, de cette crèche, de ces langes. Quoique, dans ma profession, je ne puisse être mis au nombre des riches du siècle, je ne dois pas me rendre moins attentif à cette même voix ; et ce qu'elle m'annonce ne doit guère me donner moins de confusion. Elle me représente l'état pauvre de mon Sauveur ; et, par un juste retour sur moi-même, elle m'engage à me comparer avec lui, c'est-à-dire à rougir en sa présence de ma faiblesse et à la reconnaître. Car il est vrai, je mène une vie pauvre ; mais, dans le fond, à quoi se réduit cette pauvreté ? puis-je la faire entrer en quelque comparaison avec l'étable, avec la crèche, avec ces langes usés et déchirés ? Ai-je les mêmes incommodités à endurer ? me suis-je vu quelquefois dans les mêmes extrémités ? ai-je manqué en quelques rencontres des choses nécessaires ? tout pauvre que je suis, n'ai-je pas ce qui me suffit ? la religion s'est chargée d'y pourvoir. Elle ne s'est pas chargée de pourvoir au superflu ni au délicieux ; ce n'est point ce que j'en ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre ; et sans doute ce serait une étrange pauvreté que la mienne, si je prétendais l'accorder avec les délices et les superfluités. Mais, quant à ce nécessaire dont de sages instituteurs ont jugé que je ne pouvais me passer, dont tant d'autres avant moi se sont contentés, et dont tant d'autres comme moi se contentent encore présentement, m'est-il refusé, et ne me le fournit-on pas ?

En cela même j'ai cet avantage, que la

religion me délivre de tous les soins temporels qui occupent une infinité de gens du monde pour s'assurer ce nécessaire et pour se le procurer. N'est-ce pas assez pour moi? Hé! c'était bien assez pour tout ce qu'il y a eu de saints et de fervents religieux qui m'ont précédé dans la même observance et sous la même règle. Que dis-je? c'était trop pour eux; et leur pauvreté, à les en croire, était toujours trop aisée et trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce nécessaire et l'étendre, ils ne pensaient qu'à le resserrer autant qu'il leur était permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jésus-Christ, et de l'en approcher de plus près. Ils ne se plaignaient que d'en être encore si éloignés. Hélas! j'en suis bien plus éloigné qu'eux: mais est-ce là le sujet de mes plaintes? Oh! que de murmures cesseraient, que de retours de l'amour-propre seraient tout d'un coup arrêtés, si je venais à mieux comprendre que je ne l'ai compris jusqu'à présent ce que c'est que d'être pauvre comme Jésus-Christ; ou plutôt si je comprenais mieux de quelle indignité il est dans un religieux de se dire pauvre de Jésus-Christ, et de ne vouloir pas être pauvre comme Jésus-Christ!

TROISIÈME POINT.

Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais Jésus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose: d'où il faut conclure que c'est donc le monde qui est dans l'erreur et qui s'égare. Voilà comment raisonnait saint Bernard, et ce raisonnement regardait en général toutes les conditions: mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse.

Car, entre toutes les conditions, où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités, et qu'on y recherche les aises de la vie? Une âme religieuse tombe alors dans les plus grossières erreurs, et sa conduite en est toute pleine. 1° Elle se flatte de suivre Jésus-Christ pauvre parce qu'elle marche dans la voie de la pauvreté: mais autre chose est de marcher dans la voie de la pauvreté, et d'y suivre Jésus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentiments avec lui; et quelle conformité y a-t-il entre les sentiments de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, et ceux d'une âme qui, dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodements et de douceurs? 2° Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit. Car ce n'est pas l'avoir, cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, et de savoir si bien se dédommager d'un côté de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3° Comme il arrive souvent que, malgré toute son attention et toutes ses précautions, elle n'a pas, à beaucoup près, tout ce qu'elle souhaite, il s'ensuit de là qu'elle ressent tout l'effet et toute la peine de la pauvreté, sans en retirer aucun fruit, ni en pouvoir espérer aucune récompense. 4° Après avoir abandonné peut-être de grands biens ou du moins un honnête établissement dans le monde, elle se laisse occuper de bagatelles, et n'en est pas moins possédée que les mondains le sont d'une abondante fortune. 5° D'autant plus aveugle et plus dangereusement trompée, qu'elle se persuade, en bien des occasions et sur bien des sujets où elle se donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du salut, lorsque son vœu néanmoins s'y trouve violé, et que la conscience y est grièvement blessée.

Point de matière où l'on ait plus à craindre, même dans la religion, de se faire une fausse conscience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu sur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? et, si je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car me suis-je toujours appuyé sur de bons principes pour me rassurer? combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaises excuses, que je prenais pour de bonnes raisons, parce qu'elles secondaient mes désirs? de combien de permissions me suis-je autorisé, ou extorquées, ou mal interprétées, ou trop étendues? Quoi donc! ai-je renoncé aux richesses du siècle, en vue des périls qu'elles portent avec elles, pour me jeter en d'autres embarras et en d'autres dangers du côté même de la pauvreté religieuse? L'ai-je embrassée, cette sainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces religieux qui, dans un sens bien opposé à celui de l'apôtre saint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement possèdent tout? En vérité, fallait-il pour cela sortir du monde; et, après avoir fait une fois le sacrifice de tous ses biens, si je veux encore user de certaines réserves, n'ai-je point peur d'attirer sur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroberait quelque chose de l'holocauste qui lui est offert? L'expérience a souvent confirmé la menace. Malheur, si j'en devenais moi-même un exemple!

CONCLUSION.

Dieu, créateur du ciel et de la terre, mais que j'adore sous la forme d'un enfant, et que je vois dans la misère d'une étable et d'une crèche, Seigneur, agréez le sacrifice que je renouvelle en votre présence, de tout ce que le monde me destinait et de tout ce que j'y pouvais prétendre. Dans le sentiment qui me touche, il me semble que par votre grâce je serais actuellement disposé à vous sacrifier un royaume, si je le possédais, et que je n'en voudrais être maître que pour vous l'offrir.

Hélas! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant; et voilà l'illusion ordinaire qui nous séduit. Nous formons pour vous des souhaits que nous ne pouvons exécuter; et ce qui dépend de nous nous vous le refusons. Car il ne s'agit point, mon Dieu, de renoncer à des royaumes

ni à des empires que je n'ai pas et que je n'aurai jamais ; mais ce que vous voulez de moi, c'est que, par un esprit de pauvreté, je me défasse de ceci et de cela où mon cœur est attaché, et dont je sens bien que je devrais apprendre à me passer. C'est peu de chose ; mais, si je vous étais fidèle en ce peu de choses, que vous répandriez sur moi de grâces et de trésors spirituels ! Et parce que j'ai toujours répugné jusques à présent à vous l'accorder, que ce peu de chose a causé de dommage à mon âme et lui en peut causer dans la suite! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, et de quoi je dois me dépouiller; voilà l'offrande que je dois porter à votre crèche. Ah! si ce peu de chose m'arrête, que serait-ce mon Dieu, s'il était question de grandes choses ! En quelque dénûment que la pauvreté religieuse me réduise, il ne sera jamais tel que le vôtre; ni jamais il ne sera comparable aux dons célestes et à l'infinie récompense que vous avez promise aux pauvres évangéliques.

SECONDE MÉDITATION.

De l'obéissance de Jésus-Christ dans sa fuite en Egypte

Humiliavit semetipsum factus obediens.

Il s'est abaissé lui-même, et s'est fait obéissant (*S. Philipp., ch.* II)

PREMIER POINT.

Quoique l'ordre que reçut Joseph, de la part du ciel et par le ministère d'un ange, de s'enfuir en Egypte avec Jésus et Marie, ne s'adressât pas immédiatement à Jésus-Christ, il le regardait néanmoins, et ne regardait même que lui. Et, parce que cet enfant Dieu avait une pleine connaissance de tout ce qui se passait, on peut considérer cette fuite si prompte et si peu préparée, comme l'effet de son obéissance.

Ce fut dans son principe une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'était fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec la volonté de son Père, à qui seul il voulait plaire, et en qui il se confiait uniquement. Il l'envisageait, non-seulement dans cet ange envoyé d'en haut, mais dans Joseph, à qui l'ange avait parlé, et qui devait être lui-même, en cette occasion, l'agent et le ministre de Dieu. Ce divin enfant se laissa donc conduire, et n'eut point d'autre sentiment que celui d'une soumission filiale et d'un plein abandonnement de ses intérêts entre les mains de la Providence et de ceux qu'elle avait chargés du soin de sa personne. Or, telle est l'obéissance religieuse. Rien de plus saint que les principes sur quoi elle est établie, car c'est sur l'acte de foi le plus héroïque, sur l'acte de confiance le plus excellent, et sur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque; puisque, pour obéir en religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réside dans mes supérieurs, et qu'elle leur a été communiquée par Jésus-Christ; non point, à la vérité, par Jésus-Christ en personne, mais par Jésus-Christ représenté dans son vicaire, et dans toutes les puissances de l'Eglise légitimement ordonnées. De sorte que cette communication d'autorité me doit être aussi certaine que si elle s'était faite par une apparition visible de Jésus-Christ même, et qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire de plus que, m'étant soumis volontairement et de gré à cette juridiction divine et humaine tout ensemble, c'est Dieu qui me gouverne par mes supérieurs, et que je suis obligé de leur rendre obéissance, non pas en tant que ce sont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ses volontés. Et, parce que cette vérité subsiste indépendamment des imperfections de ces supérieurs et de leurs faiblesses, indépendamment des contradictions de mon esprit et des répugnances de mon cœur, de là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours subsister, et que, malgré tout ce que je découvre de défauts dans un supérieur, je dois toujours également le respecter, ou plutôt reconnaître et respecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent; car, à n'en juger que selon les lumières naturelles, souvent je pourrais craindre de m'égarer en suivant les vues de mes supérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parce que j'espère que Dieu, touché de mon obéissance, leur inspirera ce qui me convient; qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront destiné; qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourraient s'y rencontrer pour moi, et que, supposé même qu'ils se fussent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur; enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable esprit de dépendance, et qu'il m'en récompensera.

Acte de charité le plus parfait, parce que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu, c'est celui de ma volonté; et qu'il n'y a que le plus pur amour de Dieu qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même et de ce que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quel fonds de consolation pour une âme religieuse et soumise ! quel mérite de l'obéissance! Mais au contraire, quand je me rends difficile aux ordres de mes supérieurs, et que je veux m'y soustraire, quel renversement et quel sujet de crainte pour moi! *Ce n'est point vous* (*Reg.*, VIII), disait Dieu à Samuel, parlant des Juifs, qui demandaient d'être gouvernés par un autre que par ce prophète, *ce n'est point vous qu'ils ont rejeté, c'est moi-même.* Ainsi, en désobéissant à un supérieur, c'est à Dieu même que je désobéis, c'est contre Dieu même que je m'élève; c'est de Dieu même que je me sépare, et de volonté et d'action. Or, qu'est-ce que de désobéir à Dieu, de se révolter contre Dieu, de se séparer de Dieu?

SECOND POINT.

Autant que l'obéissance de Jésus-Christ fut sainte dans son principe, autant devait-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agissait-il? de quitter, dès les premiers

jours de sa naissance, son propre pays, et d'être transporté dans un pays étranger; de s'exposer, tout enfant et tout faible qu'il était, aux fatigues et aux périls d'un rude voyage; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, et de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provisions; d'aller en Egypte, parmi un peuple infidèle et ennemi des Juifs; d'y vivre obscur et inconnu, dans une pauvreté extrême et dans un besoin absolu de toutes choses; enfin, d'y demeurer jusqu'à ce que la Providence l'en retirât; car l'ange ne marque point pour cela d'autre temps, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve! et jamais l'obéissance religieuse eut-elle de pareilles difficultés à surmonter?

Cependant le père, la mère, l'enfant, toute cette sainte famille obéit. Point de retardements, point d'excuses ni de représentations : *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant et s'enfuit en Egypte* (*Matth.*, II). A examiner la chose selon les vues humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devaient arrêter une obéissance si prompte et si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant encore au berceau pût soutenir une telle marche? Comment l'emporter au milieu des ténèbres, et de tant de risques qu'il y avait à courir sur la route? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance, et Dieu ne pouvait-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode? Voilà comment on raisonne jusque dans la religion, et n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets où il n'était pas question, à beaucoup près, pour accomplir ma règle, et pour satisfaire à ce qu'exigeaient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence. Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient; tout me devient impossible, et j'ai toujours des prétextes à alléguer, ou de faiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle et d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit. Que là-dessus un supérieur ne se rende pas à mes remontrances, et qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me jeter dans le trouble, et pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable; et sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paraît rigueur outrée et dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé.

Ce qu'il y a de plus étrange, et ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnaître, à ma condamnation, c'est que la plupart des choses sur lesquelles je murmure avec plus d'amertume, et contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paraissent insoutenables que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisserait à ma liberté, je ne les trouverais plus au-dessus de mes forces, et je n'en aurais plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel est l'état de mon cœur; et c'est ce que j'ai pu remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliterait de devoirs, et qu'il me les adoucirait même! car voilà ce qui me manque. Avec cet esprit obéissant, il n'y a point de victoire, selon la parole de l'Ecriture, que je ne fusse en état de remporter : mais sans ce même esprit, il n'y a rien de si léger qui ne me semble un joug insupportable.

Quand le Fils de Dieu obéissait à son père en s'éloignant de sa patrie, et se retirant chez des idolâtres, il était dès lors, selon la préparation de son cœur, *obéissant jusqu'à la mort de la croix* (*Philip.*, II) : c'est-à-dire que dès lors il était disposé à être un jour crucifié, et à mourir par obéissance. Voilà, si mon obéissance est aussi parfaite qu'elle devrait l'être, la disposition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me soumettre à l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion; mais, ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire, si elle se présentait. Or, ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance dans les plus petites choses me fait tant de peine? J'ai bonne grâce de me plaindre des ordres qu'on me donne et des règles qu'on m'impose : ai-je obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie?

TROISIÈME PARTIE.

L'obéissance de Jésus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaire. 1° Ce divin Sauveur porta avec lui ces grâces de salut qui sanctifièrent l'Egypte, et se répandirent, dans la suite des années, sur tant de solitaires et de pénitents dont les déserts furent remplis, et dont la vie angélique a fait l'édification et l'admiration de tout le monde chrétien. 2° Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, et le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchait à le perdre; tellement que, malgré toutes les mesures de ce roi barbare et impie, il échappa, par son obéissance, à cet horrible massacre où Hérode, parmi tant d'innocents, prétendait l'envelopper.

Si je comprenais tous les avantages de l'obéissance religieuse, bien loin de regarder la sujétion où elle me réduit comme un joug pesant, et de m'en plaindre, je m'y soumettrais avec joie, et je ne voudrais rien faire qu'elle n'eût réglé et ordonné. C'est cette obéissance religieuse qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que je fasse, dès que je le fais par obéissance, fût-ce la chose la plus basse en elle-même, et la plus servile, mon obéissance la consacre, et lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse qui attire sur nous les grâces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre; et par là il se trouve engagé à m'accorder son secours, et à récompenser ma fidélité. De là vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance sont communément celles que Dieu bénit davan-

tage, et qui réussissent le mieux, soit pour l'édification et le bien du prochain, soit pour notre propre avancement et notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut et de la perfection, qui est notre volonté propre. Comme c'est une volonté aveugle, et portée par sa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise et un frein qui la retienne. Or, l'obéissance lui sert de l'un et de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite et la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite et toujours sainte, je suis en sûreté, parce que je ne puis m'égarer, tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle, et qu'il m'a lui-même marqué. Aussi n'y a-t-il point de vertu moins suspecte ni plus solide que celle qui est fondée sur l'obéissance; mais toute vertu qui s'en écarte, n'est plus qu'une vertu apparente et qu'une illusion.

Sont-ce là les avantages dont je suis touché, et que je me propose dans l'obéissance que je rends à mes supérieurs, ou que je reconnais devoir leur rendre? S'ils disposent de moi d'une manière conforme à mes vues et à mes désirs, et si, dans les réglements qu'ils font et les ministères où ils m'emploient, je trouve de quoi flatter ma vanité et de quoi contenter mon amour-propre, voilà par où l'obéissance me plaît. Mais, qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver et de me perfectionner selon Dieu et selon mon état; que je n'aie point d'autre fruit à en retirer que d'acquérir devant Dieu de nouveaux mérites, et de me procurer de sa part une plus grande abondance de grâces toutes spirituelles; que je n'y voie qu'une occasion favorable, et un moyen très-efficace de rompre ma volonté, de l'assujettir, et de me mettre en garde contre ses erreurs et ses égarements, c'est à quoi je suis peu sensible, et ce qui ne fait guère d'impression sur mon cœur. Qu'est-ce néanmoins que toute mon obéissance, si ce n'est pas là ce qui l'anime? Que me sert-il d'en avoir fait le vœu, et l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux-là? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai; mais dès que j'y chercherai toute autre chose, par un juste châtiment de Dieu, je n'y trouverai point ce que je cherche, et souvent n'y trouverai-je que des sujets de peine, et des occasions de péché que je ne cherchais pas.

CONCLUSION.

C'est par une providence toute spéciale sur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre soin de toute la disposition de ma vie, et me déclarer sur chaque chose, par l'organe de mes supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement, ou que vous me parliez par eux, c'est toujours vous, Seigneur, qui me parlez, et vous qui me conduisez. Or, qui peut mieux me conduire que vous, et à qui puis-je plus sûrement me confier qu'à vous-même?

C'est donc, mon Dieu, sous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau; mais, pour me confirmer dans cette voie de l'obéissance où je veux désormais rentrer, et d'où je ne veux jamais sortir, donnez-moi, Seigneur, toute la simplicité et toute la docilité des enfants. Toute leur simplicité dans l'esprit, et toute leur docilité dans le cœur: car voilà le modèle que vous nous avez proposé dans votre Evangile, et sur lequel nous devons nous former. Avec cette simplicité d'un enfant, je ne raisonnerai plus tant sur ce qui me sera commandé; j'obéirai, et je vous laisserai examiner les vues et les intentions des personnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à opposer, ni tant de représentations à faire sur ce qu'on souhaitera de moi. Quand même, dans le secret de mon cœur, j'aurais peine à l'approuver, j'agirai toutefois sans murmure, et je me tiendrai dans le respect et dans le silence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre que, de se rendre si dépendant, c'est s'exposer dans une maison à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible. Mais, quoi que ce soit, Seigneur, que m'importe, pourvu que mon obéissance vous honore, qu'elle me maintienne dans une sainte paix, qu'elle contribue à la satisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle serve à l'édification et au bon ordre de la communauté, qu'elle me porte à vous et qu'elle m'y attache? A une âme obéissante et vraiment religieuse, tout est égal, ô mon Dieu! dès que vous l'agréez, et que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÈME MÉDITATION

De la vie cachée de Jésus-Christ jusqu'au temps de sa prédication.

Et descendit cum illis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.

S'étant mis en chemin avec Marie et Joseph, il alla à Nazareth, et il leur était soumis (*S. Luc, ch.* II).

PREMIER POINT.

Voici sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ; et, quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce divin maître jusqu'au temps de sa prédication. Cet Homme-Dieu, qui était rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science; qui possédait, dans un suprême degré, tous les dons de la nature et de la grâce; qui pouvait briller dans le monde, et s'attirer l'estime et la vénération de tous les peuples: cet Homme-Dieu qui, jusqu'à l'âge de trente ans, eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Père, s'il eût pris soin de se faire connaître; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, et répandre l'Evangile par toute la terre: cet Homme-Dieu, qui n'était même envoyé que pour cela, et

qui, pour cela seul, était descendu du ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée ; et, de trente-trois ans qu'il avait à demeurer parmi nous, en a passé trente dans le silence et la solitude, et n'en a réservé que trois pour se produire en public, et pour annoncer le royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière et retirée? *Il était soumis à Marie et à Joseph* (*Luc.* II) : voilà ce qu'on nous en dit. Nous ne savons rien de tout le reste, et il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres, en sorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. Il a prétendu par là réprimer en nous ce désir de paraître qui nous est si naturel, et qui cause tant de désordres dans les maisons religieuses. Il n'est pas possible qu'un religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur : et rien n'était plus capable de modérer cet empressement de se montrer au monde et de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu solitaire, et volontairement ignoré du monde.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrais avoir, et que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, et que le salut du prochain y est engagé ; que c'est une nécessité en telles et telles conjonctures ; que la bienséance le veut ainsi, que cela sert à entretenir la charité, qu'il faut de la société dans la vie; qu'une si grande retraite nous rend inutiles, et nous empêche de faire valoir les talents que nous avons reçus. Spécieuses raisons, mais dont je voudrais en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jésus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu? Dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain? Le monde a-t-il plus besoin de moi, et y suis-je plus nécessaire? connais-je mieux ce qui convient et ce qui ne convient pas? ai-je plus de zèle pour l'entretien de la société et de la charité? ai-je des talents plus relevés, et dont il y ait plus de fruit à espérer? Ame vaine, apprends à te détromper et à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inspire, jusque dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, et à laquelle je dois m'en tenir : c'est d'aimer à être inconnu, à être oublié, à être délaissé, et délaissé même, non-seulement du reste des hommes, mais de la communauté où je vis ; n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma règle, et n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser et de m'intriguer dans les affaires du siècle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au dedans, soit au dehors, il faut leur obéir, et m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai des ministères où ils me destineront. Mais, quand j'agirai de la sorte, et quand surtout je ne me produirai au dehors que lorsque mes supérieurs me l'ordonneront, et qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paraîtrai beaucoup moins : et, y paraissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, et toutes mes fonctions que plus fidèlement et plus saintement exercées. Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la Providence ; et, tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, et dire, comme le prophète royal : *J'ai choisi d'être abject et le dernier dans la maison de mon Dieu* (*Ps.* LXXXIII).

SECOND POINT.

Quelles étaient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'était que des occupations basses en elles-mêmes, communes et serviles. Il travaillait avec Joseph, il partageait avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille ; il exécutait ponctuellement ce que l'un et l'autre lui prescrivaient, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'était-ce là pour le Messie, pour l'envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu? Or, Dieu cependant tirait autant de gloire de ces actions, que de tout ce que ce Sauveur des hommes devait faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréait, et, le voyant adonné à de tels exercices, il disait déjà de lui, quoique avec moins de solennité et moins d'éclat qu'au jour de son baptême : *Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* (*Matth.*, III). Pourquoi cela? parce qu'en toutes ces actions Jésus-Christ se conformait au bon plaisir de son Père ; parce que toutes ces actions étaient animées d'un esprit intérieur, et relevées par des vues toutes divines. De là vient qu'elles étaient si méritoires devant Dieu, et si agréables à ses yeux.

Il y avait en ce temps-là des princes sur la terre et des empereurs. Il y avait de fameux conquérants, qui remplissaient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques. On parlait de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables. On les publiait partout, et on les exaltait ; mais, dans l'estime de Dieu, ce n'était rien ; et, n'en étant ni le principe ni la fin, il n'y avait nul égard. Au contraire, on ne parlait point de Jésus-Christ, on ne le connaissait point, on ne savait ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivait, ni à quoi il s'employait; il était dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été : mais Dieu tenait ses regards sans cesse attachés sur lui, et n'en retirait pas un moment les yeux. C'était un objet digne de l'attention de tout le ciel, et il ne faisait pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel soutien et quel sujet de confiance pour une personne religieuse qui, dans son état, n'est employée qu'à des exercices dont le monde ne tient nul compte! Souvent même sont-ce les dernières fonctions d'une

maison et les plus humiliantes. Mais ce qui la console, et ce qui est en effet bien consolant pour elle, c'est la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (*Coloss.*, III). Car, dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent une vie toute sainte, et, puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ, c'est donc une vie toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentiments. Or, quelle vie est plus à souhaiter pour moi, que celle qui m'unit de la sorte à mon Dieu et qui me donne des rapports si étroits avec mon Sauveur et mon modèle. C'est là proprement la vie intérieure, et, dans une telle vie, y a-t-il rien de si vil en apparence et de si méprisable, que je ne doive estimer au-dessus de tout ? Ce serait bien dégénérer de ma profession, si je réglais autrement l'estime que je fais des choses, que par la sainteté qui y est attachée, et par la volonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'un et l'autre, tout est d'une valeur inestimable, tout est grand.

TROISIÈME POINT

De quel repos était accompagnée la retraite de Jésus-Christ, et quelle paix n'y goûtait-il pas ? Inconnu au monde, il n'était point exposé à ses discours, ni sujet à ses contradictions. Dans l'etroite enceinte d'une maison pauvre où il se tenait renfermé, et où il se bornait à son travail, il n'avait point de part à tous les mouvements qui agitaient le reste des hommes ; il jouissait tranquillement du silence et du calme de sa solitude ; et, s'il s'entretenait, c'était dans le secret de son âme, avec son Père, dont il recevait les plus sensibles et les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons désirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux, c'est la paix : mais il n'est pas moins certain que, de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure, ou extérieure, un des plus assurés, c'est une vie retirée et cachée. Le monde est comme une mer orageuse; au lieu que la retraite est comme un port et un asile où l'on est à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la profession religieuse ; et voilà ce qui leur fait dire, en tant de rencontres, qu'un bon religieux, une bonne religieuse, sont mille fois plus contents dans leur cellule, qu'on ne l'est dans le tumulte et les embarras du siècle.

Les plus mondains le disent, et en cela ils disent encore plus vrai que peut-être ils ne le pensent. Mais ils le diraient bien autrement, s'ils avaient en effet connu, par quelque épreuve, les douceurs solides que goûte une âme accoutumée à vivre seule, et qui sait se borner à cette vie particulière. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance, ou qu'elle s'est tracée elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, et c'est par là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité ; mais, du reste, sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde et de mille événements qui sont, pour tant d'autres, une source d'inquiétudes et de chagrins. Souvent même n'en est-elle pas instruite, ni ne veut-elle pas s'en instruire. Et comment s'inquiéterait-elle de tout ce qui arrive au dehors, puisqu'à peine elle sait une partie de ce qui se fait auprès d'elle et dans l'intérieur de la communauté ? Dès que les choses ne la regardent point, et qu'il ne s'agit ni de la charité ni du bien commun de la maison, elle ne s'informe de rien ni ne s'entremet en rien ; car la retraite religieuse va jusque-là.

Ah ! que de religieux auraient mené dans leur état et y mèneraient une vie paisible, s'ils avaient pris de bonne heure cet esprit de retraite, et s'ils savaient se renfermer dans eux-mêmes ! Mais il semble que nous nous soyons à charge à nous-mêmes, et que nous ne puissions demeurer avec nous-mêmes. On veut se mêler de tout. Pour cela, il faut se trouver partout. Si l'on est arrêté, c'est une peine ; et si l'on peut suivre son impétuosité naturelle, et aller où elle nous emporte, c'est encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différents intérêts où l'on entre, n'excitent bien des désirs et bien des passions dont la paix du cœur est altérée. La clôture et la cellule s'adoucissent à mesure qu'on les garde : mais c'est en les quittant trop souvent et trop longtemps qu'on se les rend insupportables. Il y faut néanmoins revenir, et voilà ce qui cause les dégoûts et les ennuis. N'est-ce pas peut-être ce qui m'en a causé une infinité à moi-même? Pourquoi, sur la terre, chercher si loin mon bonheur, et hors de moi, lorsque avec Dieu et avec sa grâce, je puis le trouver dans moi et au milieu de moi ?

CONCLUSION

Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre sainte maison. Ce n'est pas seulement pour la vie future et pour mon salut un lieu de sûreté; mais c'est pour tout le cours de cette vie présente une demeure de paix. Il est vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait et un certain goût ; et ce goût de la retraite n'est pas une des moindres grâces que puisse recevoir de vous une âme religieuse. Vous me l'accorderez, cette grâce, puisque je vous la demande et que vous savez combien elle m'est nécessaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amusements qui peuvent le distraire et le dissiper, et qui ne l'ont en effet que trop dissipé et que trop distrait jusqu'à cette heure. Faites-le rentrer au dedans de lui-même, et inspirez-lui cet esprit intérieur qui seul est capable de le tenir dans le recueillement et dans le calme. Toute autre chose où je voudrais établir mon repos en ce monde peut me

manquer; mais ma retraite ne me manquera point : et ce sera toujours ma ressource et mon refuge.

Vous surtout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obscure et la plus cachée. Je vous y trouverai, et qu'ai-je à souhaiter de plus ? C'est là que l'âme s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit: du moins vous ne vous y faites guère connaître ni guère sentir. O mon Dieu! où serais-je bien sans vous, et où puis-je être mal avec vous? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, si je vous ai toujours pour témoin, et si vous m'honorez de votre présence? Vous seul me tiendrez lieu de toutes choses; et dans mon obscurité et mes ténèbres je serai plus en état de vous dire sans cesse avec la même consolation que vous le disait un de vos plus fidèles serviteurs : *Mon Dieu et mon tout*

Considération.

Sur les conversations avec le prochain.

Il y a peu d'ordres religieux où tout commerce avec le prochain soit absolument interdit. Dans la profession religieuse, comme ailleurs, on a certaines heures où l'on peut converser ensemble; et il n'est point même défendu d'avoir quelques connaissances au dehors, ni de les entretenir. Mais il est vrai, du reste, que, dans les conversations avec le prochain, il se glisse bien des abus où nous tombons très-communément, et dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois règles générales, qui sont pour nous d'une extrême conséquence : la première, que nos conversations soient toujours accompagnées d'une modestie religieuse, et d'une sage retenue; la seconde, qu'elles soient solides et utiles; et la troisième, que la charité y règne et qu'elle en éloigne tout ce qui est contraire à l'esprit d'union et de paix.

PREMIER POINT

Conversations accompagnées d'une sage retenue et d'une modestie religieuse. Car, de même qu'il y a, pour les personnes du monde, des bienséances du monde, il y a, pour les religieux, des bienséances religieuses; et, par rapport à la manière de converser, il est constant que mille choses où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde deviennent peu séantes dans un religieux, et sont même tout à fait répréhensibles. C'est donc particulièrement aux religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il disait aux premiers fidèles : *Faites voir en tout votre modestie* (*Philipp.* IV). Elle paraît dans l'air, dans le maintien, dans le geste, dans le ton de la voix, dans les termes et les expressions, dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle ait rien d'affecté ni de trop étudié : l'affectation n'est bonne nulle part. Mais, sans aucune contrainte ni aucun geste, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvements trop précipités, certains gestes trop peu-mesurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles et certaines expressions trop familières, surtout avec des séculiers.

C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des religieux, de se persuader que, par des conversations toujours enjouées et peu réservées, ils se rendent plus agréables au monde, et s'en attirent plus aisément l'estime et la confiance. Le monde est au contraire le censeur le plus éclairé et le plus sévère que les personnes religieuses aient à craindre. Il sait parfaitement quelles mesures elles doivent garder, et quels égards elles doivent avoir à la sainteté de leur profession. Il y fait une réflexion particulière; et, tout libertin, tout déréglé qu'il est, il exige de leur part une régularité et une circonspection qu'il porte même quelquefois jusqu'au scrupule.

Ainsi, dans les entretiens d'un religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement, de la modération, de la discrétion, de la sagesse; et, s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'est de celui-là qu'il s'édifie, et en celui-là qu'il se confie. Tout autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une communauté. On le laisse parler et discourir tant qu'il lui plaît, et comme il lui plaît; mais ses discours, souvent sans ordre et sans règle, font peu d'impression, et l'on n'y donne qu'une attention très-légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur; et c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive et trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déjà fort dissipée au dedans d'elle-même, et que, dans la suite, elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une âme recueillie, et qui porte partout la présence et la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête et affable; mais sans s'épancher tant au dehors, ni entrer en de si grandes agitations : elle n'est ni sauvage ni mélancolique; mais, au milieu de sa joie, et dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tempérer : elle ne demeure point dans un triste et morne silence, mais elle ne cherche point aussi à tenir seule la conversation; ni à maîtriser tous ceux avec qui elle traite; elle dit simplement ce qu'elle pense, et laisse à chacun le loisir de s'expliquer à son tour, n'interrompant jamais, et toujours plus prête à écouter qu'à se faire entendre. Qu'on éviterait de fautes dans la société si l'on se formait sur ce modèle, et si l'on ne s'écartait jamais du respect chrétien et religieux qu'on se doit les uns aux autres!

SECOND POINT.

Conversations solides et utiles. Ce n'est

pas à dire qu'elles doivent toujours rouler sur des matières spirituelles et de pure piété. Cela serait à souhaiter parmi des religieux ; mais, après tout, comme la religion accorde quelques heures d'entretien pour récréer l'esprit et pour le relâcher, elle donne là-dessus un peu plus de liberté, et ne défend point de mêler dans la conversation des sujets moins relevés et moins importants. C'est une tolérance raisonnable et très-convenable.

Mais ce qui ne conviendrait en aucune sorte, ce serait : 1° qu'entre des personnes religieuses, on ne s'entretînt ordinairement que de bagatelles, et qu'on employât des temps considérables en de puérils et de vains discours ; 2° qu'on ne parlât que des affaires du monde, et de ce qui s'y passe ; qu'on ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, et pour entendre le récit de tous les bruits qui courent, et de toutes les nouvelles qui se répandent ; 3° qu'aux heures même où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble en des lieux particuliers, et contre la règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une communauté, et pour en raisonner fort inutilement ; 4° que, dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dît pas, peut-être, un mot de Dieu, ni qui pût porter à Dieu ; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde et à ses sentiments ; 5° qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commencerait à le tourner sur les choses du ciel, et à y jeter quelques paroles d'édification ; qu'on en conçût du dédain, et qu'on en témoignât du dégoût et de l'ennui. Voilà, encore une fois, ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand, après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu et dans la prière, sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris ? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide, eût nourri l'âme, et eût allumé toute sa ferveur : car souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Emmaüs, se sentaient tout brûlants de zèle, pendant qu'il conversait avec eux, et qu'il leur expliquait les divines Ecritures. Mais que remporte-t-on de la plupart des conversations ? un cœur vide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence et de sécheresse dans le service de Dieu. Il n'y a que trop de personnes religieuses qui pourraient en rendre témoignage.

Ce qui paraît encore plus à déplorer, c'est que des religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des séculiers, sans jamais leur rien dire des vérités du christianisme, ni qui regarde le salut. On craint de les rebuter par ces sortes de discours, et qu'ils n'en fussent bientôt fatigués. Il est vrai qu'il y faut de la prudence, et qu'on ne doit pas faire de la conversation une prédication perpétuelle. Mais, d'ailleurs, trois choses sont certaines. 1. Les séculiers ne se rebutent point si aisément qu'on le pense de ce que leur dit une personne religieuse, pour les édifier et leur inspirer des sentiments chrétiens. Si c'était un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils discours, peut-être en seraient-ils étonnés et en feraient-ils quelques railleries : mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un religieux : ils y font plus d'attention, et ils n'en ont que plus de respect pour lui, voyant qu'il parle conformément à son état, et qu'il s'acquitte en cela de son devoir. 2. Non-seulement ils ne se rebutent point ; mais plusieurs même en sont touchés ; ils s'y affectionnent et en profitent, et s'ils avaient à se scandaliser, ce serait plutôt qu'un homme aussi étroitement dévoué à Dieu que l'est un religieux par sa profession, ne les fît jamais souvenir de leurs obligations envers ce premier maître, et du soin qu'ils doivent prendre de le servir et de se sauver. 3. Enfin, supposé que de semblables conversations ne les accommodent pas, ce qui s'ensuivra de là, c'est qu'on les verra moins, et c'était l'excellent principe de saint Ignace de Loyola. Ou les gens du monde, disait-il, m'écouteront volontiers, quand je leur parlerai sur des sujets édifiants, et alors Dieu en sera glorifié, et j'aurai ce que je demande, ou, dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, et alors ils me feront moins perdre de temps, et j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire, en effet, d'être tant dans le monde et avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend ou qu'on en reçoit ne contribuent ni à sa sanctification ni à la nôtre ? Est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées ? Autant et beaucoup mieux vaudrait-il demeurer dans la retraite, et, selon l'expression de Jésus-Christ, *laisser les morts ensevelir leurs morts* (*Matth.*, VIII). Les apôtres parcouraient le monde, mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, et plus peut-être qu'on ne l'eût été dans le monde même.

TROISIÈME POINT.

Conversations charitables et sans offense de personne. Le sage a dit, en général : Que celui qui ne pèche point dans ses paroles, est un homme parfait ; mais on peut dire en particulier, au regard de la charité, que c'est une grande perfection et une vertu bien rare de ne la blesser jamais dans les entretiens ; car voilà, dans les maisons même religieuses, le plus commun et le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle s'y trouve altérée en diverses manières, dont les plus ordinaires sont :

1. Les impatiences naturelles et les chagrins de certains esprits colères et brusques, qui ne savent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur

parler, sans s'exposer à une réponse désagréable; et l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2. Les contestations qui naissent, et les disputes où l'on s'échauffe de part et d'autre. Cela vient surtout de deux sortes de caractères très-fâcheux dans le commerce de la vie : les premiers sont contredisants, et les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns, par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, et les autres, par un esprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnaître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien de paroles dont les cœurs sont piqués et ulcérés.

3. Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser; car il y a des esprits d'une telle faiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer; comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses et de quiconque, qu'ils le font sans ménagement et sans égard. Pourvu qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, et ne s'inquiètent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle ; et quoiqu'elle puisse être mal fondée, et que souvent, dans celui qui la ressent, ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il y faudrait néanmoins prendre garde, et non-seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderait. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne ; on en fait tout le sujet de l'entretien, et, à ses dépens, on se donne une récréation et un divertissement peu sortable.

4. Les jugements et les murmures, ou contre des supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers, dès qu'on n'approuve pas une chose (et combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?). Quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins, si l'on en parlait dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir; mais on sait assez que tout ce qu'on dira ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? Par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentiments, et par un secret penchant à condamner et à censurer.

5. Les médisances. Ce point est plus important, et les religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde. Sur tout autre article, on a communément dans la religion la conscience plus timorée et plus étroite; mais, sur l'article de la médisance, les plus réguliers et les plus sévères ont quelquefois une conduite et des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain; et, par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne cesse point qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend savoir, et qu'on devrait tenir secret.

La charité doit corriger tout cela, et bannir tout cela des conversations chrétiennes, à plus forte raison des conversations religieuses. Point d'amertume dans les paroles, ni de brusqueries. On n'est pas toujours maître d'empêcher que certains mouvements ne s'élèvent dans le cœur; mais au moins faut-il avoir assez d'empire sur soi pour les tenir cachés au dedans, et pour n'en rien faire paraître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altercations. Chacun a sa pensée, et chacun peut la produire, quoique contraire à la pensée des autres; mais du moment que la question commence à dégénérer dans une espèce de différend, et qu'on le remarque, il vaut incomparablement mieux se renfermer dans le silence, et ne pas poursuivre, que de s'obstiner, par une fausse gloire, à remporter un vain avantage, et d'être par là un sujet de discorde. Point de traits railleurs et piquants. Un mot assaisonné d'un certain sel, et dit agréablement, n'est pas toujours condamnable, pourvu que personne n'y soit intéressé, ou que celui qui pourrait y avoir quelque intérêt prenne bien la chose, et n'en témoigne aucun déplaisir. Mais, après tout, une raillerie trop fréquente a souvent de fort mauvais effets; et il ne faut point alléguer pour excuse qu'il n'y a rien en ce qu'on dit que d'indifférent et que d'innocent. Ce n'est plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en souffre; or, il n'est presque pas possible qu'elle n'en souffre, par l'extrême délicatesse de la plupart des esprits, qui s'offensent aisément, et ressentent très-vivement les moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque chose à reprendre, on peut en secret s'en expliquer avec une personne de confiance, soit supérieure, ou autre : mais de s'en déclarer hautement et devant toute une assemblée, c'est une espèce de révolte, ou c'est, en quelque manière, vouloir l'exciter. Enfin, point de médisance ; car, si la médisance est un péché grief dans des séculiers, qu'est-ce dans des religieux ? Parlons bien de tout le monde; ou, si nous n'avons rien de bon à dire, taisons-nous. En gardant ces règles, on se préserve d'une infinité de désordres, on rend la société religieuse également édifiante et douce, et c'est ainsi que se vérifie la parole du prophète royal : *Quel avantage et quel bonheur pour des frères de vivre ensemble et dans une même union* (*Ps.* CXXXII).

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la charité de Jésus-Christ dans sa vie naissante.

Hoc est præceptum meum : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.

Voilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés (*Joan.*, *ch.* XV).

PREMIER POINT.

Après avoir passé trente années dans l'ob-

scurité de la retraite, Jésus-Christ enfin se montra au monde pour y prêcher son Evangile, et voilà ce que nous appelons sa vie agissante. Il eut à traiter avec toutes sortes de personnes, et c'est là, sans doute, qu'il trouva de quoi exercer toute sa charité. Car cette vertu est plus nécessaire qu'aucune autre pour converser avec les hommes, et sans elle il n'y a point de société qui puisse subsister. Or, la charité de Jésus-Christ, dans le cours de sa prédication, eut surtout trois qualités qui doivent me servir de modèle : car ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, et une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain ; et, s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne ni religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jésus-Christ, et cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenue et sa modération inaltérable. Que n'eut-il point à endurer de la part d'un peuple grossier et incrédule à qui il annonçait ses divines vérités? avec quelle condescendance ménageait-il tant d'esprits opposés, et s'y accommodait-il pour les persuader et pour les gagner? combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistances et de contradictions? Qu'était-ce que ses apôtres? de pauvres pêcheurs, des hommes sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former? Souvent ils ne comprenaient pas ce qu'il leur disait, et, pour se faire mieux entendre à eux, il leur répétait plusieurs fois les mêmes choses, et les leur expliquait tout de nouveau; souvent ils avaient ensemble des contestations et des disputes, et il s'employait à les apaiser : vivant avec eux, malgré le dégoût qu'ils lui devaient causer, se communiquant à eux, et, bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Ainsi, il a bien pu nous dire ce qu'il dit en effet dans son Evangile : *Apprenez de moi combien je suis doux et pacifique* (*Matt.*, XI), et, en même temps, apprenez comment vous devez l'être vous-même. L'ai-je appris jusqu'à présent? ai-je appris à supporter les faiblesses des autres? Il faut bien qu'ils supportent les miennes ; et n'est-ce pas une des plus grandes injustices, quand je veux qu'ils me fassent grâce sur une infinité de choses qui m'échappent, et que je ne leur fais grâce sur rien? Ce sont leurs mauvaises qualités qui doivent servir à perfectionner et à purifier ma charité, au lieu de l'affaiblir. Car, si je n'étais obligé d'avoir de la charité et de la douceur, que pour des gens accomplis et à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurais ne serait de nul mérite : ou, pour mieux dire, je n'en aurais pour personne, puisqu'il n'y a personne sans défaut. Si je n'avais à vivre qu'avec des anges ou avec des hommes impeccables, cette charité douce et patiente ne me serait pas nécessaire, parce qu'elle ne me serait de nul usage. Mais j'ai à vivre avec des esprits qui ont leurs idées particulières comme nous avons chacun les nôtres; qui ont leurs humeurs, leurs caprices, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'est ce qui ne m'appartient pas, et de quoi je ne viendrais pas à bout. Il ne me reste donc, pour le bien de la paix et pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux, autant qu'il est possible, et de les gagner par ma douceur.

Bienheureux les débonnaires, parce qu'ils posséderont toute la terre (*Matth.*, V), c'est-à-dire qu'ils se concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre; ou plutôt combien là-dessus ai-je de reproches à me faire? combien de fois, au lieu d'user envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait ressentir mes dédains et mes hauteurs? combien à son égard m'est-il échappé et m'échappe-t-il sans cesse de paroles aigres, de manières brusques, de mépris? Souvent même je n'y fais nulle attention, et je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce serait bien pis, si je venais, comme quelques-uns, à m'en applaudir et à m'en savoir bon gré. Voilà ce qui trouble toute une communauté; voilà ce qui y fait naître les divisions, et ce qui y cause les différends et les démêlés. Un peu plus d'empire sur moi-même préviendrait tous ces maux : et qu'y a-t-il que je ne dusse sacrifier pour les arrêter?

SECOND POINT.

La même charité qui fit supporter à Jésus-Christ avec tant de douceur et tant de patience les imperfections de ceux avec qui il eut à converser et à traiter, lui fit encore employer son pouvoir tout divin à les combler de ses grâces. Car ce fut une charité bienfaisante. *Il parcourait les villes et les bourgades en faisant du bien à tout le monde* (*Act.*, X), chassant les démons, consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts, annonçant le royaume de Dieu, et travaillant sans relâche au salut des âmes.

Je ne suis pas en état de faire, comme Jésus-Christ, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu sauveur, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux paralytiques et aux moribonds. Mais, du reste, il y a chaque jour, surtout dans une communauté, mille occasions de se rendre des services mutuels, de s'entr'obliger et de s'entr'aider. Or, voilà ce que fait la charité chrétienne, à plus forte raison la charité religieuse. Ai-je là-dessus tout le zèle et toute l'ardeur nécessaire? ne suis-je point de ces âmes indifférentes qui ne sont occupées que d'elles-mêmes, et qui ne veulent se gêner en rien pour faire plaisir aux autres? Si, par mon office, je me trouve dans une obligation particulière de leur prêter secours et de pourvoir à leurs besoins, comment est-ce que je m'en acquitte? le fais-je avec exactitude? le fais-je volontiers et avec affection? Du moins suis-je assez charitable pour leur souhaiter le bien que je ne puis leur procurer? le suis-je assez pour prendre

part à celui qui leur arrive, et pour m'en réjouir? le suis-je assez pour compatir à leurs maux et pour entrer dans leurs peines, lorsqu'il leur survient quelque affliction et quelque disgrâce? Car la charité exige tout cela de moi.

Mais n'est-ce pas en tout cela que je l'ai mille fois blessée, et que je la blesse encore? Je n'ai que trop de vivacité quand il s'agit de moi-même, et je ne porte que trop loin les devoirs de la charité, quand je demande qu'on l'exerce à mon égard, et que je crois qu'on me la refuse. Je ne lui prescris point alors de bornes, et je suis si touché de ne la trouver pas toujours disposée à me servir! Est-ce ainsi que je la pratique envers les personnes à qui je la dois par tant de titres! Tout me coûte dès qu'il est question d'autrui. Au lieu de leur faire tout le bien qui est en mon pouvoir, peut-être envié-je celui qu'on leur fait, et peut-être, en certaines rencontres, voudrais-je le traverser et y mettre obstacle. Au lieu de les prévenir sur les choses même où nul devoir propre et personnel ne m'engage, combien peut-être dans mes fonctions et mes emplois, me suis-je rendu difficile à leur accorder ce qui était de ma règle et de mon ministère? Au lieu de m'intéresser dans leurs peines, et de chercher à les adoucir, n'en ai-je point eu peut-être une joie maligne, et n'en ai-je point même été quelquefois le sujet! Jésus-Christ nous a expressément avertis que nous serions traites de son Père comme nous aurions traité nos frères et les siens. Suivant cette mesure, qu'aurais-je à espérer de Dieu, et avec quelle assurance pourrais-je le prier de répandre sur moi l'abondance de ses grâces, si j'avais toujours un cœur aussi resserré que je l'ai eu à l'égard de ses membres et de ses enfants?

TROISIÈME POINT.

En quoi la charité de Jésus-Christ fut enfin plus admirable, c'est dans son étendue: car ce fut une charité universelle. Comme il avait été envoyé de son Père pour tous les hommes, et que c'était en vue de son Père qu'il les aimait, il se partageait également entre tous, et leur donnait à tous ses soins, sans acception de personne. Juifs et gentils recevaient de lui les mêmes instructions et les mêmes guérisons, tant de l'âme que du corps. On ne le vit jamais, ni se rebuter de la misère et de la pauvreté des uns, ni se laisser préoccuper en faveur des autres par leur éclat et leur opulence. Ceux-là même qui se déclaraient le plus ouvertement et et avec plus d'injustice contre lui, il était disposé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvaient attendre, et il ne tenait qu'à eux, en recourant à ce divin maître, d'en obtenir toutes les grâces dont il était le dispensateur. Non-seulement il y était disposé, mais pour cela il les appelait, il les invitait et les recherchait. Si je ne porte jusque-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, ou je n'ai même qu'une fausse charité, parce que ce n'est point une charité chrétienne. Car la charité chrétienne nous fait aimer le prochain par rapport à Dieu et en vue de Dieu. Or, ce motif n'est point limité, et vouloir le restreindre à certains sujets, sans l'étendre aux autres, c'est le détruire absolument et l'anéantir.

Aussi le Fils de Dieu, et après lui les apôtres, en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus essentielles, se sont-ils servis d'un terme commun: Aimez vos frères, aimez votre prochain. Cette qualité de frère, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, et par conséquent, elle ne nous oblige pas moins envers l'un qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoutait le Sauveur du monde, et si vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux qui vous plaisent, qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une société plus étroite, qu'à vos amis, par où différez-vous des païens? car ils ont comme vous leurs connaissances, leurs amitiés, leurs liaisons. Or, la charité évangélique doit avoir un caractère de distinction et de sainteté, qui la relève au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'était celle du paganisme, et telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes, dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, et qu'il appelle son précepte et sa loi, comprend même ceux qui se tournent contre nous et dont nous avons reçu les plus sensibles offenses: *Bénissez ceux qui vous maudissent, souhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous persécutent* (*Luc.* VI). Que ce degré est éminent, mais qu'il est rare! Tout rare néanmoins et tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire: et le christianisme, ni conséquemment la religion, ne reconnaît point d'autre vraie charité que celle-là: Dieu n'en récompense point d'autre.

Où en suis-je donc, et comment est-ce que je satisfais à cette obligation? Car ce que Jésus-Christ nous a lui-même annoncé, qu'il viendrait des temps où la charité de plusieurs se refroidirait, ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop; et, autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ses inclinations et ses antipathies; et selon cette différence de sentiments, on tient une conduite toute différente. On a ses amis particuliers, pour qui l'on n'épargne rien; mais on ne s'intéresse guère à ce qui regarde tout le reste de la communauté. Dans un office où l'on doit à chacun les mêmes soins, on a ses prédilections; et, tandis qu'on est d'une attention et d'une vigilance infinie en faveur de quelques-uns, on est d'une négligence et d'une difficulté extrême envers les autres. Se sent-on blessé en quelque chose? on a ses ressentiments et ses peines dans le cœur, et au lieu que la charité devrait les étouffer, on sait bien, dans l'occasion, user de retour et les faire connaître.

Ce qui est encore très-ordinaire, et ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur et plein de zèle

pour des étrangers, pour toutes les personnes du dehors; et qu'on n'a que de la froideur, et quelquefois de l'amertume pour ses frères, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes et si sacrés. Où est la charité de Jésus-Christ? car ce ne l'est pas là. Elle n'est qu'en certaines âmes, dont Dieu, pour notre édification, nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vu moi-même, et n'en vois-je pas? Il semble que ce soit la charité même, ou il semble que leur charité se déploie sans cesse et se multiplie à mesure qu'il se présente des sujets sur qui l'exercer. On les admire: mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent? Que me sert toutefois de les admirer, si je ne travaille pas à les imiter?

CONCLUSION.

Dieu de charité, Seigneur, c'est dans les maisons religieuses que vous avez voulu conserver l'esprit de votre Eglise naissante, et de ces premiers chrétiens qui la composaient. Or, ils n'étaient tous qu'un cœur et qu'une âme; et comment, sans la charité, puis-je donc être vraiment religieux? Il n'est pas en mon pouvoir de concilier ainsi tous les cœurs et de les réduire à cette conformité parfaite et à cette sainte unité: mais j'y dois au moins disposer le mien, je l'y dois former, et ce sera l'effet de votre grâce.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien, cette charité bienfaisante qui ne refuse rien, cette charité universelle qui n'excepte rien. Ah! Seigneur, quelque patiente que puisse être ma charité envers mes frères, jamais le sera-t-elle autant que la vôtre envers moi, et jamais aurai-je autant à supporter de leur part, que vous avez eu jusqu'à présent à supporter de moi! Quoi que je fasse pour eux, ou que je désire de faire en vue de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçu de votre infinie libéralité? Et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zèle sur tout ce qu'il y a de personnes avec qui j'ai à vivre, et de sujets qui me sont présents, après que vous avez rempli de votre miséricorde toute la terre, et que vous avez étendu votre amour jusqu'à ceux même qui vous ont crucifié?

Si donc, sur la charité que je dois à mon prochain, aussi bien que sur toutes les autres vertus, je vous envisage, Seigneur, comme mon modèle, j'ai bien à me confondre du peu de ressemblance qui se trouve entre vous et moi. Mais ce qui redouble ma confusion, et ce qui doit y mettre le comble, c'est que je sois si froid et si lent aux exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme étant fait à vous-même; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en savez gré et que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Eh! mon Dieu, si je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez substitués en votre place? Or, ne sont-ce pas mes frères, et n'est-ce pas vous-même que j'aime dans eux? n'est-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inspire? que me faut-il autre chose pour m'engager? un cœur est bien peu sensible pour vous, Seigneur, si cette seule considération ne lui suffit pas.

SECONDE MÉDITATION.

Des douleurs intérieures de Jésus-Christ dans sa passion.

Tunc ait illis: Tristis est anima mea usque ad mortem.

Alors il leur dit: Je suis dans une tristesse mortelle (*S. Matth., ch.* XXVI).

PREMIER POINT.

Jésus-Christ devait être notre modèle en tout, et il a voulu dans sa passion nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines et les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes: d'intérieures, qui n'affligent que l'âme, et d'extérieures, qui affligent les sens. Or, les unes et les autres me fournissent la matière de deux importantes méditations; et, quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espèces que les évangélistes nous ont marquées, et qui sont, la tristesse, l'ennui, la crainte.

De quelle tristesse est-il tout à coup accablé, lorsque, après la dernière cène qu'il avait faite avec ses apôtres, il va au jardin de Gethsémani! A peine peut-il se soutenir lui-même, et, selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle serait seule capable de lui causer la mort: *Mon âme est triste*, leur dit-il, *et c'est une tristesse à en mourir.* Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'était point assez qu'il livrât son sacré corps au supplice de la croix: il fallait que son âme fût livrée aux plus rudes combats, et qu'elle en ressentît les plus vives et les plus douloureuses atteintes. C'était une partie, et même la principale partie de la satisfaction qu'il devait faire à son Père pour les péchés des hommes, parce que c'est dans le cœur que le péché est conçu, que c'est proprement l'âme qui, par le dérèglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abat, et qu'il ne pourrait porter sans un miracle! A-t-il recours aux vaines consolations du monde? Cherche-t-il au moins quelque soulagement et quelque appui auprès de ses apôtres? Se laisse-t-il aller à l'impatience et aux plaintes, et, pour décharger son cœur du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours? Deux ou trois paroles, c'est tout ce qu'il dit de son état. Du reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier, il y passe trois heures entières, le ciel est tout son refuge et tout son soutien; et, soit qu'il en soit écouté, ou qu'il paraisse ne l'être pas, il y met toute sa confiance, et n'a point d'autre sentiment que d'une soumission parfaite et d'une pleine résignation: *Mon Père, qu'il en*

soit comme vous l'ordonnez, et non comme je le veux (*Matth.*, XXVI).

Quelque exemple que semble la profession religieuse des chagrins de la vie, il y a dans la religion, aussi bien qu'ailleurs, des jours pénibles et des temps de tristesse. On a partout de mauvais moments, et j'ai les miens comme les autres. Nous sommes même tellement nés que, si nous n'avons pas de vrais sujets de chagrin, nous nous en faisons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attrista le Fils de Dieu au point où il le fut et où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que sa douleur n'ait été aussi véritable dans son principe, et aussi raisonnable qu'elle était amère et sensible dans ses effets : au lieu que ce qui fait, en mille rencontres, toute ma peine, ce n'est qu'une idée et qu'un fantôme; ce n'est que ma délicatesse extrême, que mon humeur inquiète, que mon orgueil, que mon amour-propre. Car, si je veux bien rentrer en moi-même et sonder le fond de mon cœur, je trouverai que c'est là communément ce qui le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme! et pourquoi vous troublez-vous* (*Ps.* XLI)? c'est que vous êtes ingénieuse à vous tourmenter, souvent sans raison, et même contre toute raison.

Mais, soit que mes chagrins soient bien ou mal fondés, comment est-ce que je les supporte? Combien de réflexions également inutiles et affligeantes, dont je me ronge en secret? Combien de vaines distractions que je tâche à me procurer, et au dedans, et au dehors, sous le spécieux prétexte de guérir mon imagination, et de la détourner des objets dont elle est frappée? Combien quelquefois de dépits et d'animosités contre les personnes à qui j'attribue ma peine, et que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui, constamment et de ma propre connaissance, n'y ont nulle part, combien m'échappe-t-il d'impatiences et de termes offensants, comme si je m'en prenais à eux, et que je fusse en droit, parce que je souffre de les faire souffrir?

O que ne suis-je soumis comme Jésus-Christ! Si je savais me taire et me tenir dans un silence chrétien et religieux; si je me retirais dans l'intérieur de mon âme, et si j'y renfermais toutes mes peines; si, pour répandre mon cœur, je n'allais qu'à Dieu, et je ne voulais point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la prière et avec Dieu, que de fautes j'éviterais! Que d'inquiétudes et d'agitations je m'épargnerais! L'ange du Seigneur viendrait, et il me conforterait; ou plutôt le Seigneur descendrait lui-même avec toute l'onction de sa grâce. Il me servirait de conseil, d'ami, de confident. Il appliquerait le remède à mon mal; et, s'il ne lui plaisait pas de m'en accorder l'entière guérison, du moins il l'adoucirait, et me le rendrait, non-seulement plus tolérable, mais salutaire et profitable. *J'étais dans le dernier abattement*, disait le prophète royal, *et je croyais que rien ne pouvait me consoler : mais je me suis souvenu de Dieu, et tout à coup cette vue de Dieu m'a remis dans le calme et dans la joie* (*Ps.* LXXVI). Voilà ce que ce saint roi avait plus d'une fois éprouvé : pourquoi ne l'éprouverais-je pas de même?

SECOND POINT.

Une autre peine intérieure dont le Sauveur des hommes se sentit atteint, ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer* (*Marc.* XIV), dit l'Evangile; c'était une suite naturelle de la tristesse qui l'accablait; tout lui devint insipide, et il ne prit plus goût à rien. Ces grands motifs qui l'avaient auparavant animé et si sensiblement touché, sans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du reste toute leur pointe; ils le soutenaient toujours, mais sans aucuns de ces sentiments ni aucunes de ces impressions secrètes qui excitent une âme et l'encouragent; tellement qu'il se trouvait comme abandonné à lui-même, et à la désolation de son cœur. Etat mille fois plus difficile à porter que tout autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puisse être; état où se trouvent encore de temps en temps une infinité de personnes dévotes et religieuses.

Il y a des temps où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété et de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît; on est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances et de toutes ses pratiques; peu s'en faut qu'on n'en vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, et à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles dispositions, et n'y suis-je point encore assez souvent? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger; ce sont alors des tentations qui me peuvent être très-salutaires, et dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple, en donnant à Dieu, par ma constance, la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal est que ce dégoût et cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence et de ma tiédeur. Je ne voudrais pas me faire la moindre violence pour me réveiller et pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le poids de la nature m'entraîne, et dois-je m'étonner que Dieu ne se communiquant plus à moi, parce que je m'attache si peu à lui, je ne fasse que languir dans sa maison, et que le temps que je passe auprès de lui me semble si long? Ah! les heures me paraissent bien plus courtes partout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai, néanmoins, et il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur, et que je sens cet éloignement des choses de Dieu; mais sais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? je pourrais sanctifier mon ennui même et mon dégoût; je pourrais m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu que de savoir s'ennuyer pour Dieu; ce n'est pas une petite

perfection que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfection. Ç'a été le don des saints, et ce n'est guère le mien; dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laisse absolument, ou je ne m'en acquitte que très-imparfaitement; je me fais, du dégoût où je suis, une raison de me relâcher; au lieu que je devrais, avec la grâce de Dieu, qui m'éprouve dans ce dégoût et par ce dégoût, recueillir toute ma force, et m'élever au-dessus de moi-même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur, et moi je ne me suis point retiré de vous ni de vos commandements* (*Ps.* CXVIII). C'est là que je donnerais à Dieu plus de gloire ; c'est là que j'amasserais des trésors infinis de mérites.

TROISIÈME POINT.

Un troisième sentiment dont le cœur de Jésus-Christ fut pressé et serré, c'est la crainte et la plus vive répugnance. Au milieu des ténèbres de la nuit qui l'environnaient, et dans ce lieu désert où il s'était retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit; et, se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse et si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur; l'impression fut telle que tous ses sens en furent troublés; et l'extrême répugnance qu'il sentit le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui était préparé : *Mon Père, s'il est possible, détournez de moi ce calice* (*Matth.* XXVI). Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à la vue de tant d'opprobres où il allait être exposé, et de tant de souffrances où son corps devait être livré, toute la nature se révoltât; jamais combat intérieur ne dut être plus violent, ni ne le fut en effet; il en tomba dans une mortelle agonie, et il en fut tout couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une sueur de sang; mais tout cela ne se passait, après tout, que dans l'appétit sensible; et, sans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeurait toujours également ferme et constante; aussi, dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, et que ses ennemis approchèrent pour le prendre, il ne pensa point à fuir ni à se cacher; au contraire, il s'avança lui-même vers eux ; il leur déclara qui il était : *C'est moi*, leur dit-il, *que vous cherchez* (*Joan.* XVIII); *voici votre heure et l'empire des ténèbres* (*Luc.* XXII). Vous pouvez faire de ma personne tout ce qui vous est ordonné. Quel effroi, tout ensemble, et quel courage dans cet Homme-Dieu! quelle consternation et quelle résolution!

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentiments naturels qui s'élèvent dans mon cœur, et certaines répugnances involontaires: n'est-ce pas surtout ce que l'on éprouve dans une retraite? Il n'y a point d'âme si tiède et si endormie qui ne se réveille en ce saint temps et ne se ranime. Dieu parle au cœur, la grâce éclaire l'esprit, on se reproche ses égarements, et l'on en découvre les principes; de là même on voit de quels remèdes on devrait user, et ce qu'il y aurait à faire; on sent qu'on n'est pas, à beaucoup près, ce qu'on devrait être, et l'on reconnaît à quoi il tient qu'on ne le soit; mais on craint de s'y engager et de l'entreprendre; on s'y propose des difficultés infinies, et l'on se défie, sur cela, de ses forces; on dispute avec soi-même; mais tout le fruit de ces longs raisonnements est une incertitude où l'on ne conclut rien, et l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement? En vain je voudrais me tromper et m'aveugler; Dieu, malgré moi, ne me fait que trop connaître ce qu'il faudrait changer et réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite, et que je fais encore, tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrais mettre ordre, et tout cela m'inspire assez de bonnes vues et de bons sentiments. Mais qu'est-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur, et une timidité que je n'ai pas la force de surmonter, et qui me représente les choses comme insoutenables pour moi, et comme impraticables. Ces fausses terreurs, dont je me laisse préoccuper, vont même jusqu'à me faire imaginer mille raisons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup si avant ni si vite. Jésus-Christ ne différa ni ne délibéra point de la sorte. Était-il toutefois, au fond de son cœur, moins agité que moi? avait-il moins sujet de l'être? cette passion qu'il envisageait de si près, et dont il s'était retracé si vivement dans l'esprit toute l'horreur, devait-elle moins lui coûter, et avait-elle moins de quoi l'étonner? Ah ! me laisserai-je toujours intimider et déconcerter aux moindres obstacles que ma faiblesse fait naître, et qu'elle augmente dans mon idée? ou, si la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ses premiers mouvements, et jamais ne me dirai-je aussi résolument et aussi efficacement que le dit Jésus-Christ à ses disciples : *Levons-nous, et marchons* (*Matth.*, XXVI)?

CONCLUSION.

Aimable Sauveur, c'est par votre sagesse et votre miséricorde infinie, que vous avez voulu paraître faible comme moi, et être sujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'instruisît et qu'il me fortifiât; sans cela, ô mon Dieu ! sans cette règle et ce soutien que je trouve en vous, où en serais-je à certains moments, et que deviendrais-je? vous voyez combien je suis différent de moi-même d'une heure à une autre, et de quelles vicissitudes je suis continuellement agité ; un jour mon âme est en paix, et même dans une sainte allégresse; mes devoirs me plaisent, et je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, et il me semble qu'il n'y a point de victoire que je ne sois en disposition de remporter sur moi-même et sur toutes les passions de mon

cœur : mais, dès le jour suivant, ce n'est plus moi ; mes exercices me sont à charge, je m'en fais une fatigue, et j'y sens une opposition qui me les rend, non-seulement insipides, mais très-pénibles. Ainsi, toute ma vie n'est qu'un combat perpétuel, et qu'une variation où il semble que, tour à tour, deux esprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous ? vous avez en cela, comme en tout le reste, vos desseins ; vous avez vos vues, et des vues de salut pour moi et de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été ; vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, et que j'acquière, par proportion, les mêmes mérites ; vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, et que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit, et de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu ! puisque c'est votre volonté ; il me serait trop aisé et trop doux de vous suivre, si j'y sentais toujours le même attrait. Vous, cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non-seulement de votre exemple, mais de la grâce qui l'accompagne. Que l'un et l'autre m'affermissent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes qui puissent m'en détourner ; que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le même goût ; plus j'aurai à prendre sur moi pour y avancer, plus ma persévérance vous sera glorieuse, et plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenser.

TROISIÈME MÉDITATION.

Des douleurs extérieures de Jésus-Christ dans sa passion.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessures pour nos péchés, et c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups (*Isai.*, ch. LIII).

PREMIER POINT.

Outre que l'âme de Jésus-Christ devait servir à l'expiation de nos péchés, et, par ses peines intérieures, satisfaire à la justice divine, Dieu, qui lui avait donné un corps capable de souffrir, voulait encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourments ; c'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, et qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, et admirable modèle d'une des vertus les plus propres du christianisme, et surtout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premièrement à considérer, c'est ce que mon Sauveur a souffert ; et, pour m'en former quelque idée, il me suffit de prendre le crucifix, d'attacher mes regards sur ce corps adorable, tout ensanglanté, et tout couvert de plaies ; de le contempler à loisir, et d'entendre au fond de mon âme les paroles que m'adresse, par son prophète, ce Dieu mourant : *O vous tous qui passez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention, et voyez si jamais il y eut des souffrances pareilles aux miennes* (*Thren.*, I). Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce visage meurtri de soufflets et tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abreuvée de fiel, ces mains et ces pieds percés de clous, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés et disloqués : voilà l'état où l'ont mis ses bourreaux et où il est mort. Que puis-je répondre à cet exemple, et que me dit mon cœur à ce spectacle ?

Quand on me parle de pénitence, et qu'on m'exhorte, selon le langage de l'apôtre saint Paul, *à porter sur mon corps la mortification de Jésus-Christ* (II *Cor.* IV), s'agit-il pour moi de tout cela, et me demande-t-on tout cela ? On exige de moi une vie austère : mais à quoi se réduit cette austérité de vie ? aux observances de ma règle : car il n'y a point, par rapport à moi, de plus solide mortification ; et c'est là, suivant les vues de Dieu, que toute ma pénitence est renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps, qu'autant que la règle lui en accorde, et que celle que la règle lui accorde ; ne prendre de repos que dans le temps prescrit par la règle, et que selon la mesure du temps que la règle y a destiné ; n'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la règle et à la plus étroite rigueur de la règle ; vaincre là-dessus toutes les révoltes de la nature, et n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriser ; du reste, soutenir avec courage et sans m'épargner tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions et les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère. Vivre de la sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année ; mais sans interruption et sans relâche, jusqu'à la mort ; voilà, de ma part, tout ce que Dieu attend, et de quoi il se contente ; voilà où je puis me fixer. Il est vrai que cela est mortifiant, et il est surtout vrai que cette continuité est bien pénible et bien pesante : mais, après tout, qu'y a-t-il là qui soit comparable aux douleurs et à la passion de Jésus-Christ ?

Cependant, ne suis-je pas obligé de reconnaître ici devant Dieu, et à ma confusion, que ma principale étude dans la vie, et mon soin le plus ordinaire, est de m'adoucir le plus qu'il m'est possible toutes ces mortifications de mon état ? Combien en retranche-t-on, et combien de soulagements cherche-t-on à se procurer d'ailleurs ? Les raisons, en apparence, ne manquent pas pour cela, et l'on sait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien su moi-même jusqu'à présent ; c'est-à-dire, pour ne me point flatter, et pour me juger de bonne foi, que j'ai bien su me tromper, et que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parce qu'elles me sont commodes, et qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerais bientôt de sentiments et

de conduite, si les souffrances de Jésus-Christ étaient bien gravées dans mon cœur ! et, si je les avais plus fortement imprimées dans mon souvenir, tout me deviendrait léger, tout me deviendrait au moins soutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrais que je ne souffre rien en comparaison de mon Sauveur, et que, s'il m'en coûte quelque chose, ce n'est pas comme à lui, jusqu'à verser du sang. Je me dirais, et je dois en effet me le dire sans cesse, que, si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir, et qu'il vaut mieux y mourir que de vivre et de mourir sans pénitence.

SECOND POINT.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il tant souffert? autre considération non moins solide ni moins touchante. Il a souffert, parce qu'il s'y était engagé pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. C'était un engagement libre dans son principe et pleinement volontaire ; il pouvait ne pas accepter la condition qui lui avait été prescrite, de souffrir et de mourir, s'il voulait sauver le monde et réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Père lui était trop cher, et il s'intéressait trop à notre salut pour ne sacrifier pas à l'un et à l'autre son sang et sa vie. Voilà de quelle manière il avait contracté de lui-même une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avait donné, cette loi, à laquelle il eût pu ne se pas soumettre, était devenue pour lui comme un devoir indispensable, et c'est ainsi qu'*il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix* (*Philipp.* II).

Quand il n'y aurait que la qualité de chrétien dont je suis revêtu, elle suffirait pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes sens. En nous appelant au christianisme, Jésus-Christ nous a dit à tous, sans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix tous les jours : sans cela l'on ne peut être mon disciple* (*Luc*, IX). Or, si c'est là la vie d'un simple chrétien, que doit être la vie d'un religieux? car, outre l'engagement commun et général que nous avons tous, comme chrétiens, à une vie pénitente et mortifiée, j'en ai un particulier, comme religieux, et je n'y puis manquer sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; et, en l'embrassant, j'ai voulu ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement promis de suivre Jésus-Christ, et par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance et de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet, et je ne puis plus me dispenser désormais d'y marcher, ou volontairement, ou malgré moi. Ma parole est donnée ; et, de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, observer la même règle, et pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être, par ma lâcheté et par la recherche de certaines commodités, puis-je non pas absolument secouer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; et c'est ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé de là? deux choses dont je ne saurais assez gémir : c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus austère et de plus mortifiant, et d'ailleurs, que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur secrète et très-sensible, mais qui n'est que pour les âmes vraiment mortifiées; or, ce n'est pas l'être, que de se ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs et des mortifications dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagements de la religion ! elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon âme devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non-seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journalière, habituelle, toujours présente; toute autre pénitence, qui serait purement de mon choix, me pourrait être suspecte, parce que je craindrais, ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu : mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, et que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, et que j'en sache utilement profiter.

TROISIÈME POINT.

Enfin, comment Jésus-Christ a-t-il souffert? avec une patience invincible, et avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du Prophète, comme un agneau à qui l'on enlève sa toison sans qu'il fasse nulle résistance; ou comme une brebis qu'on mène à l'autel pour y être immolée, et qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence garda-t-il devant Pilate, qui le condamna? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînaient, au milieu de Jérusalem, lié et garrotté; contre les soldats, qui le déchiraient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçaient une couronne d'épines dans la tête ; contre les bourreaux, qui lui perçaient de clous les pieds et les mains, et qui l'attachaient à la croix? On eût cru qu'il était insensible; mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps, et dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, et même très-vivement; mais, si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache et qui lui sont une espèce de soulagement, du moins l'esprit de mortification et de patience en étouffe une grande partie, et modère l'autre.

Avec cet esprit de patience et de mortification, je ne ferais point tant de retour sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, et je n'aurais point tant de compassion de moi-même; je ne témoignerais point tant ce que je souffre, et je n'en parlerais point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération ; je ne m'épancherais point en tant de murmures ni avec tant d'aigreur, dès qu'il me manque quelque chose ; je ne m'é-

pargnerais point tant, ni ne voudrais point tant l'être; je me soumettrais à tout, j'endurerais tout sans rien dire; ou je dirais seulement, comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerais, et ce que je penserais : mais pourquoi est-ce que je parle et que je pense tout autrement? c'est que je ne sais guère ce que c'est que la vraie mortification, et que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais, ce que je sais encore moins, c'e t de joindre à la patience évangélique, et à la mortification religieuse, une ferme et inébranlable constance. La patience du Fils de Dieu ne se démentit pas un moment jusqu'au dernier soupir qu'il rendit sur la croix. C'était là qu'il devait consommer son sacrifice, et il n'y avait que la mort qui dût mettre fin à ses douleurs. On veut bien quelquefois mortifier sa chair, et l'on est disposé à souffrir : mais de persévérer dans cette sainte disposition, et de soutenir sans relâche cet état, c'est de quoi il y a peu d'exemples.

Où sont maintenant ces religieux si ennemis de leurs corps, qu'ils portaient toujours, jusqu'au tombeau, la même haine contre lui, et qu'ils ne cessaient de le persécuter qu'en cessant de vivre? Saint François reconnaissait, même en mourant, qu'il avait traité le sien avec un excès de rigueur : hélas! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout opposé? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes sens, et leur ai-je une fois refusé ce qu'ils demandaient, que je me crois en droit de les dédommager dans la suite, et de condescendre à toutes leurs faiblesses. La plus légère incommodité me suffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, et pour m'accorder des soulagements dont je me passerais fort bien, si je savais prendre un peu plus sur moi, et que je ne voulusse point tant me flatter. Plus j'avance dans mes années, plus je me persuade que je puis retrancher de la sévérité de ma règle, comme si, à tout âge, l'on n'était pas également religieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir, et des mesures à garder; mais ces mesures ont des bornes, et souvent on ne leur en donne point. Ah! ne comprendrai-je jamais quel est le bonheur d'un religieux qui, après avoir vécu dans la mortification, a l'avantage d'y mourir, et expire, comme Jésus-Christ, entre les bras de la croix?

CONCLUSION.

Dieu rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même, et, quand je le pourrais, comment le voudrais-je? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du salut, et par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la croix, que vous m'avez enseignée.

Mais, supposant même que je pusse prendre une autre route, y pourrais-je consentir? Toute ma raison, toute ma religion ne s'élèverait-elle pas contre moi? Quoi! Seigneur, je vois votre sacré corps, ce corps innocent, meurtri, déchiré de coups, et je voudrais flatter une chair aussi criminelle que la mienne, et n'avoir pour elle que de l'indulgence! Je vous vois abreuvé de fiel et de vinaigre, et je voudrais contenter mes appétits; je me plaindrais qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils désirent! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, et je voudrais passer mes jours dans une vie aisée et douce!

Eh! Seigneur! le disciple et même le serviteur et l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître? Quand, après m'être bien épargné, moi chrétien, moi religieux, moi dévoué à vous par tant de titres, je paraîtrai devant votre tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous et moi? Comment la puis-je, dès maintenant, soutenir, et que faut-il autre chose, pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous et vers votre croix? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification et de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, et pour affermir contre les plus rudes combats des sens et de la nature toute ma constance? Non, mon Dieu, je ne sais plus rien, ni ne veux plus rien savoir désormais, comme votre apôtre, que Jésus crucifié. Voilà toute ma science. Ce serait peu de la posséder en spéculation, si je ne la réduisais en pratique. Vous contempler sur la croix, Seigneur, c'est un moyen de sanctification : mais porter soi-même sa croix, et la bien porter, c'est la sanctification même, et la plus sublime perfection.

Considération.

Sur la lecture.

La lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires et les plus recommandés, non-seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, et c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, et qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connaître, et voilà pourquoi, dans tous les ordres religieux, l'on a pris soin de marquer un temps particulier pour cette pratique si salutaire. Or, comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférents; et qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; et il y en a de bonnes, qui sont prescrites et ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

PREMIER POINT.

Lectures mauvaises et défendues. Il y en a de deux sortes . les unes sont mauvaises, ou

du moins dangereuses par rapport aux mœurs, et les autres le sont par rapport à la foi et à la vraie piété. Les premières, qui peuvent corrompre les âmes et les porter au vice, ne sont pas communes dans les maisons religieuses, et c'est un article sur lequel il y a peu de réflexion à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, et d'éloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, et l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, et qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Eglise? Combien y en a-t-il dont la doctrine est au moins très-suspecte, et dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil et plus caché? Combien sont pleins de maximes qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes et de bonnes pratiques, et qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mauvaises lectures. Aussi l'Eglise en a-t-elle très-expressément défendu quelques-unes; et, quoiqu'elle ne se soit pas si formellement expliquée sur les autres, parce qu'il en faudrait venir à de trop longues discussions, ses ministres et ses vrais pasteurs s'en sont assez déclarés pour elle, et ont pris soin de découvrir aux âmes fidèles le venin qu'on leur présentait.

Lectures surtout nuisibles aux personnes du sexe, qui, n'ayant pas certaines connaissances, se laissent plus aisément préoccuper et surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense : savoir, qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudrait leur interdire, et qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent; et c'est justement raisonner comme si, prenant une liqueur empoisonnée, elles se croyaient en sûreté, parce qu'elles n'y aperçoivent rien que d'agréable à la vue et au goût. Il serait à souhaiter qu'elles la vissent, cette contagion; car alors elles seraient plus en état de s'en préserver. Mais ne la voyant pas, et étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre chose, sinon qu'elles doivent absolument rejeter ce qui pourrait, sans qu'elles y prissent garde, les infecter et les égarer? Ce n'est point toutefois ainsi que la plupart en usent. Dès là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir : et par un fond de malignité qui nous est naturel, c'est assez que ce soient des livres notés et proscrits pour piquer davantage la curiosité, et pour la redoubler. En vain des supérieurs sages et vigilants prennent des mesures pour leur fermer l'entrée dans une communauté; on sait les soustraire à leur vigilance et les faire venir dans ses mains. On les lit secrètement, mais assidûment, et l'on en repaît son âme comme de la nourriture la plus exquise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela se fait sans scrupule, malgré les condamnations les plus formelles et les plus rigoureuses des puissances ecclésiastiques. Elles s'uniraient toutes, et lanceraient tous leurs anathèmes, qu'on ne reviendrait pas de ses préjugés et de son entêtement. En vérité, peut-on croire alors qu'on soit conduit par l'esprit de Dieu? peut-on espérer que Dieu répande sa bénédiction sur de semblables lectures? peut-on s'assurer qu'on n'ait rien à craindre ni rien à se reprocher du côté de la conscience? et, si l'on se le persuade, n'est-ce pas une des plus grossières illusions?

Il serait bien plus religieux d'observer les règles suivantes, et de s'y attacher inviolablement : 1° de ne lire aucun livre contre le gré des supérieurs; 2° de consulter sur chaque livre qu'on lit ou qu'on aurait dessein de lire, un directeur éclairé, et d'une doctrine éprouvée; 3° de mortifier une démangeaison extrême qu'ont des personnes religieuses de voir tout ce qui s'écrit et qui se débite, se figurant qu'elles sont en état d'en juger, et qu'il n'y a là-dessus pour elles, ni peine à se faire ni risque à courir; 4° de s'abstenir généralement de toute lecture suspecte : car il suffit qu'elle soit suspecte. Or, peut-on ignorer que bien des ouvrages dont on est si curieux, sont au moins des livres suspects, et très-suspects? Si l'on avait suivi ces principes en plusieurs communautés, la foi y serait plus pure, l'esprit des saints fondateurs s'y serait mieux conservé; les partis ne s'y seraient point élevés, et l'union des cœurs y aurait été par là même beaucoup mieux cimentée et mieux entretenue; on n'aurait point lieu de déplorer les brèches qui s'y sont faites à l'ancienne discipline et à l'exacte régularité, comme à la solide piété des premiers temps.

SECOND POINT.

Lectures indifférentes et tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent ni les vérités de la religion ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le temps, et par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son âme, mais aussi sans y craindre aucun danger. Dans les maisons bien régulières, et où l'observance est encore en sa première vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusements peu profitables, surtout pour des filles qui se sont dévouées au service de Dieu, et qui n'ont nul besoin de cultiver certains talents, ni d'acquérir certaines connaissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du chœur, quelques lectures édifiantes, quelques conférences entre elles, et quelques conversations sages et utiles; du reste, le travail, selon les différentes fonctions où l'obéissance les emploie, voilà l'occupation qui leur convient, et ce qui doit remplir toute leur journée.

Aussi la règle n'en marque-t-elle pas communément davantage. Cependant, par une tolérance qui peu à peu s'est introduite, et qui ne croît que trop, la plupart des per-

sonnes qui conduisent les communautés n'ont pas cru devoir se roidir contre ces lectures jusqu'à les défendre absolument et à les proscrire. Ainsi le silence des supérieurs, et je ne sais quel usage, semblent les autoriser.

Mais, si l'on n'a pas assez d'empire sur soi-même pour se refuser ces vains délassements d'esprit et pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des désordres où l'on tombe sur cela, et à bien des abus qui s'y commettent. 1° Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de temps. D'une lecture à laquelle quelques moments devraient suffire, on se fait un exercice journalier et habituel. Car le goût est toujours accompagné de quelque passion ; et quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connaît plus de bornes, et l'on ne garde plus de mesures ; 2° ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires et ses devoirs. On en retranche une partie, et l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si, pendant le jour on ne peut se ménager tout le temps qu'on souhaiterait, on le prend sur son repos pendant la nuit ; et, pourvu que l'on se contente, on n'a égard, ni à la règle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage; 3° ce qu'il y a encore de très-pernicieux, c'est que, par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, et dont on se fait, ou une étude, ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels. On ne les lit plus que par manière d'acquit, et que pour ne les pas abandonner tout à fait ; mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, et qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages et les plus remplis, non-seulement de religion, mais de sens et de raison, ne paraissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençants et pour des novices; et, par un renversement dont gémissent toutes les personnes sages, on préfère, comme disait l'Apôtre, de frivoles discours à la plus saine doctrine, et des fables à la vérité. 4° Encore tire-t-on de là une espèce de gloire. On se pique d'un discernement plus juste et plus fin, pour reconnaître les livres bien écrits et pour en juger. On se charge la mémoire de divers endroits qu'on a recueillis, et qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine ostentation. On acquiert ainsi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir. On en est jaloux, et l'on ne se souvient pas que la plus belle science d'une âme religieuse est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, et se sanctifier. Or, voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de soin, et toute autre science néanmoins sans celle-là n'est que vanité.

TROISIÈME POINT.

Bonnes lectures et expressément ordonnées. Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire : la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux des livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels, qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire : car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficace et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, et à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées, qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac, et le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines sentences ou de l'Ecriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude; or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire, et s'arrêter, en lisant, à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change, et s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle, et quelles règles il y faut observer. C'est : 1. de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur pour lui demander les lumières de son esprit; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue ou entendue; 2. de lire posément, et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer, et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qui tombe goutte à goutte, et qui pénètre ainsi la terre ; 3. pour cela, de lire peu chaque jour : estimant beaucoup plus une courte lecture faite avec réflexion, qu'une autre plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée ; 4. de demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant ; de cette sorte la lecture devient une espèce de méditation ; et c'est un avis très-sage que donnent les maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point en-

core versées dans la pratique de l'oraison, et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions ; 5. de relire de temps en temps certains livres généralement estimés, et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans la seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle. C'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

De la vie nouvelle de Jésus-Christ dans sa résurrection.

Quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.

Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle (*Rom.*, *ch.* VI).

PREMIER POINT.

Jésus-Christ n'était pas descendu dans le tombeau pour y demeurer ; et s'il avait subi la loi de la mort, c'était pour triompher ensuite de la mort même, et pour la soumettre à son empire. Or, ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

Le prophète avait dit de lui qu'il serait *libre entre les morts* (*Ps.* LXXXVII), c'est-à-dire qu'il mourrait quand il voudrait, et comme il voudrait, mais qu'il saurait aussi se dégager des liens de la mort, au moment qu'il avait marqué, et qu'il ne serait pas moins puissant pour se ressusciter lui-même, qu'il l'aurait été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa passion. Sans nul secours que cette vertu divine et toute miraculeuse qu'il avait exercée sur tant de sujets et fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue et dès le grand matin, il ouvre le sépulcre où son corps était enfermé ; il le ranime, et le tire du sein de la terre ; il paraît au milieu des soldats qui le gardaient, et il les saisit d'une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister et pour l'arrêter. *O mort, où est ta victoire? O mort, où est ton aiguillon? Je serai moi-même ta mort* (II *Cor.* XV), et après avoir étendu ta domination et porté tes coups jusque sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes malgré toi à mon souverain pouvoir. Paroles du prophète Osée et de l'apôtre saint Paul, que l'Église applique à ce Dieu vainqueur de la mort, et qui nous font connaître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre résurrection.

Ce serait dans moi la plus grossière de toutes les erreurs, et une présomption insoutenable, si je prétendais être en état moi-même de me ressusciter selon l'esprit et selon Dieu. Aussi faible que je le suis, comment oserais-je me flatter de pouvoir, sans la grâce de mon Dieu, vaincre mes mauvaises habitudes et me défaire de toutes mes imperfections ? L'exemple de Jésus-Christ ne doit donc point en cela me servir de règle, et là-dessus il n'y a nulle comparaison à faire. Mais cette grâce de Dieu, supposée comme un principe nécessaire et absolument requis, cette grâce sur laquelle je puis compter par la miséricorde du Seigneur, et qui, bien loin de se refuser à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi ses sollicitations, et s'est fait sentir dans ces saints jours plus fortement que jamais ; il est certain, du reste, que je dois agir avec elle, et que j'y dois coopérer, et qu'en ce sens, c'est de moi qu'il dépend de consommer l'ouvrage de ma résurrection spirituelle et de ma sanctification.

La résurrection de Jésus-Christ fut pour lui une victoire, voudrais-je que la mienne n'en fût pas une pour moi? De même que le corps du Sauveur était lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briser : ce sont mes inclinations naturelles et mes passions. De même que ce corps était couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre bien pesante à lever : c'est le penchant de mon cœur et la lâcheté où j'ai si longtemps vécu, et qui m'est devenue habituelle. Autour de ce corps il y avait une garde ennemie, qui veillait sans cesse pour empêcher qu'on ne l'enlevât, et, outre les ennemis invisibles de mon salut et de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention et de vigilance, pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre ? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries et certains discours, certaines amitiés et certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes et engageantes dont il m'est si difficile de me défendre ; en un mot, tout ce qui m'a servi jusqu'à présent d'obstacle, et que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais, malgré toutes les difficultés et tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avait donnée à ses apôtres, de ressusciter et de se faire voir encore à eux, et, sans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai tant fait de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois que, par un changement réel et véritable, je voulais vivre dans la suite comme une âme ressuscitée. Or, voici le temps de lui montrer que je suis fidèle, et c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu et tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet ? Ah ! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paraître? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu, malheur à moi si je venais à vous manquer !

SECOND POINT.

Jésus-Christ, en se ressuscitant, reprit une vie toute nouvelle : car ce fut désormais une vie glorieuse et toute différente de celle qu'il

avait menée jusque-là sur la terre. Ce Dieu sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure et pauvre, et à toutes les ignominies et toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumière, tellement que la gloire de son corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'était, dans sa première vie, un corps faible, sensible, capable de toutes les infirmités humaines ; mais, dans cette seconde vie, il est revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les faiblesses de notre nature, et qui le rend invulnérable à tous les traits de ses persécuteurs. Sa clarté éblouit les yeux, son agilité le transporte dans un moment d'un lieu à un autre ; et, avec ce don de subtilité, qui en fait comme un corps spirituel, rien ne l'arrête. Il passe au travers des murailles, et il pénètre partout. Ainsi peut-on dire que ce mystère fut pour Jésus-Christ une espèce de transfiguration mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection soit véritable, et aussi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même sorte, et qu'elle produise en moi les mêmes changements. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie, qui n'ait besoin d'être réformé et renouvelé? Saint renouvellement, soit intérieur, soit extérieur! Renouvellement intérieur et dans l'esprit : c'est ce qu'il y a de plus important et de plus difficile. Car il me serait aisé, après une retraite, de garder certains dehors, et de prendre un air plus composé et des manières en apparence plus religieuses ; mais tout cela, que serait-ce, si le cœur n'y répondait pas, et s'il demeurait toujours le même? Il faut donc que je règle ses désirs, que je purifie ses sentiments, que je rectifie ses vues et ses intentions, que je rabaisse ses enflures et ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs et ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées et de tant d'erreurs, dont il se laisse prévenir; que je le dégage de milles petites attaches, qui, tout innocentes qu'elles paraissent, ne sont ni de Dieu, ni selon Dieu ; que je le déprenne de cet amour-propre qui le domine et dont il est si esclave. En un mot, il faut que j'en fasse un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur suivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, et je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pu mal édifier la communauté et y causer de scandale, autant y donnerai-je d'édification, lorsqu'on me verra agir avec tout une autre exactitude et tout une autre ardeur. Je me soumettrai à tout, je passerai par-dessus tout. Que dis-je, mon Dieu, et en sera-t-il ainsi? Hélas! ces sentiments coûtent peu au pied d'un oratoire, et dans une méditation où votre grâce me touche ; mais, dans la pratique, ce n'est pas là l'ouvrage d'une simple méditation, ni même d'une seule retraite. Du moins cette retraite en sera le fondement, et je sortirai de ma solitude en de si saintes résolutions. Ce sera beaucoup de les avoir bien imprimées dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour, et de jour en jour elles contribueront à me renouveler moi-même.

TROISIÈME POINT.

La résurrection de Jésus-Christ eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris, avec une vie glorieuse et nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus* (*Rom.* VI). Oracle de l'Apôtre, qui s'est déjà vérifié depuis tant de siècles, et qui se vérifiera dans tous les siècles des siècles. Les morts qui sortirent de leurs sépulcres au moment que ce Dieu-Homme expira sur la croix, ne ressuscitèrent que pour quelque temps, et demeurèrent encore sujets à la mort ; mais ce premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devait plus rentrer, et en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même temps les plus difficiles et les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui, pour quelques jours, et même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvelé et comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; et, sans se borner ni à des paroles, ni à des sentiments, on en vient aux œuvres. Mais, que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé, et, sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquents exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, et quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étais dans les années précédentes! Peut-être même serait-il à souhaiter que je fusse au moins tel présentement que j'ai été en d'autres temps de ma vie : car, au lieu d'avancer et de m'élever, peut-être n'ai-je fait que déchoir d'année en année, et que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, et dont l'usage m'a été si ordinaire? Ce n'est pas que, dans chaque retraite, je n'aie été éclairé et touché de Dieu. Combien de fois, dans la sincérité de mon repentir et l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement comme David : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vais commencer* (*Ps.* LXXVI). Hélas! je l'ai dit, et j'ai en effet commencé; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a rentraîné dans mes premières voies, et fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions : mais combien dureront-elles? Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant et de m'y maintenir? Ou plutôt, pourquoi ne l'espérerais-je pas? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est point raccourci, ni la source de ses grâces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il y a des moyens pour la fixer, et

c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechutes, je les découvrirai aisément : or, c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des difficultés; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avais eu plus de courage à les vaincre, je jouirais maintenant de mes travaux et du fruit de mes combats. N'est-il pas temps de me déterminer tout de bon, et de prendre un parti ferme? Les années s'en vont, et peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste jusque-là? Il n'y aura d'élus que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

CONCLUSION

Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez à tirer mon âme de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avait réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair; mais, afin que votre grâce me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, et que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, et que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire et si avantageuse. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle; mais n'est-ce pas par ma faute que ce sera pour moi une nouvelle vie? Car combien y a-t-il d'années que je devrais m'y être accoutumé, et m'en être fait une sainte coutume!

Grâces à votre miséricorde, il est encore temps, Seigneur, de l'embrasser, et la résolution en est prise. Oui, mon Dieu, il faut désormais que tout revive, et que tout se renouvelle dans moi : mon esprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce soit une résurrection, une réformation entière. Point de composition ni de milieu. Je n'envisage plus l'avenir. Je n'examine plus si je serai toujours ce que je suis à cette heure; si j'aurai toujours les mêmes sentiments, et si je les suivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma faiblesse naturelle m'étonne; et comment aurai-je toujours la force de la surmonter? Vous y pourvoirez, Seigneur; et, si je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous et en votre secours tout-puissant. Vous ne me le refuserez point dès que j'aurai recours à vous et que je vous le demanderai. Or, avec votre secours, de quoi ne viendrai-je point à bout? Non, ne pensons point à tout ce qui arrivera dans la suite; mais pensons bien au présent, parce que le présent me servira de préparation pour toute la suite, et qu'il me disposera à la sanctifier.

SECONDE MÉDITATION.

Du retour de Jésus-Christ au ciel dans son ascension.

Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez les choses du ciel, et non point celles de la terre (*Colos.* III).

PREMIER POINT.

J'ai commencé ma retraite par la méditation de la fin dernière, pour laquelle j'ai été créé, et l'ascension de Jésus-Christ me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet; car, dans cette ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connaître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa résurrection, il ne s'était fait voir à ses disciples que de temps en temps : tantôt aux uns, tantôt aux autres; mais en ce dernier jour, où il avait enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, et il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde et remonter à son Père. Que prétendait-il leur faire entendre par là? Sa principale vue fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au ciel que doit se terminer notre course, et que, dès le temps présent, nous y devons tourner toutes nos pensées et toutes nos espérances.

Il leur avait fait là-dessus de fréquentes leçons; mais ils n'en paraissaient néanmoins encore que faiblement persuadés. Il leur fallait donc une dernière leçon, plus courte, plus persuasive que tous les discours, et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelait. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent; tout ce qu'il leur avait dit du royaume de Dieu se retraça vivement dans leur souvenir; savoir : que ce royaume était leur véritable patrie, qu'il y avait des places pour chacun d'eux, et qu'il les allait préparer; qu'il devait les précéder, comme leur chef, et qu'étant ses membres ils devaient un jour le suivre; par conséquent, qu'il ne les laissait sur la terre que comme dans un lieu de passage, et qu'ils ne devaient s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, et n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie dont ils avaient dans la personne de leur maître un gage si assuré.

Or, tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, et, toutes les assurances que leur donna Jésus-Christ, il me les donna dès lors à moi-même. Il est donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, et que je n'ai point d'autre terme à me proposer : je le crois, car c'est un point de foi; mais comment est-ce

que je le crois? en ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'âme, qui la saisit et la possède tout entière? Si je suis bien attaché à ce grand principe de religion, et si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en tire si peu de conséquences, lorsqu'il a des conséquences qui s'étendent si loin?

Car la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel; je ne dois plus, en toutes choses, et par préférence à toutes choses, envisager que le ciel; je ne dois plus, aussi bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le ciel* (*Philipp.* III). Tout ce qui se fait sur la terre, et qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'est qu'un passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y aperçois; j'y vois bien des mouvements, j'y vois des grandeurs et des pompes humaines, des fortunes et des prospérités dont l'éclat éblouit les yeux. Dans mon état même et dans la profession religieuse, je vois des degrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois qui, tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentiments tout mondains, et de former divers intérêts tout naturels; mais là-dessus qu'ai-je à dire, que ce que disait un grand saint : *Tout cela n'est point mon Dieu ;* tout cela n'est point le ciel ni mon terme. Ainsi je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence et en quel dégagement de cœur m'entretiendrait une telle disposition! je vivrais en vrai religieux, parce que je vivrais en homme vraiment mort au monde, et comme ces solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'était pas digne* (*Hebr.*, XI). Quelle était leur continuelle occupation? de considérer le ciel, et d'y adresser tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faisaient dans leurs déserts et dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude et dans la maison de Dieu?

SECOND POINT.

Ce ne serait point assez que le ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis n'avait pas de quoi combler tous nos désirs; mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi, quel empressement témoigna le Sauveur du monde, et quelle ardeur de retourner dans son royaume? quelles idées en donnait-il à ses apôtres, en les disposant à son départ, et les consolant de la perte qu'ils allaient faire de sa présence visible? Il leur représentait cette béatitude céleste comme un repos inaltérable, où ils seraient exempts de tous les troubles et de tous les maux de cette vie; comme une gloire éternelle, que nul événement ni nul changement ne leur pourrait jamais enlever; comme l'assemblage de tous les biens, où rien ne leur manquerait, et où ils seraient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire, que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ces pensées, et leur confirma ces grandes promesses; de sorte qu'après qu'une nuée l'eut dérobé à leur vue, ils ne laissèrent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards, ni les abaisser vers la terre : tant ils étaient épris des beautés de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyaient pas encore, mais dont ils avaient néanmoins l'esprit tout rempli, et qui seul leur semblait digne de leur attention.

C'est le même royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire; je n'en puis avoir maintenant qu'une connaissance imparfaite : car nul homme en ce monde n'a vu, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élus; mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vue même de la foi, et ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déjà assez de vertu sur moi pour me faire renoncer au monde et à tous ses biens; j'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels, dans l'attente de l'héritage éternel, et en cela *j'ai choisi la meilleure part* (*Luc.*, X), comme Madeleine. Mais, après un tel choix qui m'a coûté tout ce que je possédais sur la terre, ou tout ce que j'y pouvais un jour posséder, ne suis-je pas bien à plaindre, si, ne m'étant réservé que le ciel, je m'occupe de quelque autre chose, et si je suis sensible à quelque autre chose?

Or, voilà toutefois ce que je suis dans la pratique et ce que je fais; car en vérité n'ai-je pas encore l'esprit et le cœur tout terrestres? Où se portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions? Les anges reprochèrent aux apôtres qu'ils s'arrêtaient trop à contempler le ciel, et il fallut qu'ils leur fissent une espèce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuraient. Hélas! j'ai bien un autre reproche à me faire, et je puis bien me dire, tout au contraire : Pourquoi tant d'attention à de vains objets, indignes de m'attacher, comme ils sont incapables de me contenter? Il faut à mon âme un bonheur solide et un plein repos; mais où est-il? où l'ai-je cherché jusqu'à présent? l'y ai-je trouvé? puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie se passe donc et se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusements; car puis-je autrement appeler tout ce qu'on regarde, surtout dans la religion, comme de petites fortunes et de prétendus avantages? Encore si ce n'était que de simples amusements; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, et n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes et les embarras que tout cela cause, de vrais tourments? Qu'heureuse dès ce monde est l'âme qui, détachée de tout bonheur humain et présent, ne soupire qu'après le bonheur à venir, et se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction et les saintes douceurs!

TROISIÈME POINT.

Après nous avoir donné à connaître, et le terme où nous sommes appelés, et le bonheur qui nous y est proposé, il restait de

nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, et par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au ciel, et il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang, et qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cicatrices de ses plaies, qu'il conserve toujours sur son sacré corps, tout glorieux qu'il est, et au milieu même de son triomphe. En nous les montrant, il nous dit : Voilà le prix que m'a coûté le royaume que je vais posséder, et voilà comment vous devez l'acheter, et à quel titre vous le devez posséder vous-mêmes : car vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable ; et qui peut aspirer à la même couronne que Jésus-Christ, sans vouloir la mériter comme lui? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuse? Ce n'est pas que je ne mène une vie assez contraire aux sens et assez dure ; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais si ce n'est pas purement pour Dieu, ni en vue de la récompense qu'il m'a préparée, que je porte cette croix, quoi que j'aie à souffrir, c'est par rapport au ciel comme si je ne souffrais rien, et, quoi que je fasse, c'est comme si je ne faisais rien. Je ne marche point proprement après Jésus-Christ, et la malédiction de saint Bernard tombe sur moi : *Malheur à l'âme qui porte la croix de Jésus-Christ, et qui néanmoins ne suit pas Jésus-Christ* (*Bern.*)! Or, dans tous mes devoirs et dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir? est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu et d'obtenir sa gloire? sans cela il serait bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle? pour une âme fervente, plus religieuse encore d'esprit et de cœur, que d'habit et de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification ; et cette espérance qu'elle n'oublie jamais lui fait soutenir avec constance toute l'austérité et toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante et plus capable de l'animer que celle-ci : Je tiens la même route que Jésus-Christ pour arriver au même terme? Autant d'observances que je pratique religieusement et constamment, ce sont autant de pas pour m'avancer vers ce saint héritage, et autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue, à quoi ne se résout-on pas, et que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux et de trop pénible? Quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du royaume de Dieu? Serais-je moi-même si tiède et si négligent, si j'avais toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir? O quel comble de consolation pour un religieux, quand, après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre et souffrant, il entrera en partage de la même béatitude, et de la même immortalité que son Sauveur glorieux et triomphant!

CONCLUSION.

Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et qui suis-je pour avoir part à votre gloire, et pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos élus? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, et non moins fidèle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Père, c'est pour moi, et pour m'y recevoir au temps et au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, et c'est sur votre promesse, si authentique et si infaillible, que j'attends ce suprême bonheur. Mais, dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre? qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir? Ou si, jusqu'à la fin de ma course, je demeure encore nécessairement, selon le corps, dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'est-il pas déjà avec vous dans le ciel, et n'y doit-il pas être?

Ah! mon Dieu, voilà ma confusion et ma condamnation. Malgré les divines espérances que vous me donnez, mon cœur est encore tout humain; car ce n'est pas seulement aux gens du monde, dissipés par le bruit du monde et enivrés de ses douceurs, mais c'est à moi-même que convient le reproche de votre prophète, lorsqu'en votre nom, et inspiré de votre esprit, il s'écriait : *Enfants des hommes, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il dans un si profond appesantissement? Jusqu'à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe et au mensonge qui vous séduit* (*Ps.* IV)? Je ne puis trop le reconnaître ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique saint d'ailleurs, et très saint, n'est pas néanmoins exempt de vanités et d'illusions à quoi l'on se laisse surprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, et vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points essentiels, qui ne doivent jamais partir de mon esprit : l'un, qu'il n'y a que le bonheur du ciel que je puisse compter pour un bonheur véritable; l'autre, que ce bonheur ne doit point être seulement un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres. Enfin, que ce n'est point précisément le mériter que d'être religieux, mais d'agir en religieux. Suivant ces maximes, je réglerai toute ma conduite, et je trouverai bien à y changer.

TROISIEME MEDITATION.

De la descente du Saint-Esprit, ou de l'amour de Dieu.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis.

La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné (*Rom.*, *ch.* V).

PREMIER POINT.

Toutes les créatures nous annonçaient les perfections de Dieu, et toutes les créatures

étaient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, et dont il ne cessait point de nous combler; ainsi elles nous excitaient toutes à l'amour de Dieu. Mais, après tout, cette voix des créatures ne touchait point encore assez nos cœurs, et rien, à ce qu'il semble, n'était capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour? ç'a été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même, personnellement et substantiellement, l'amour de Dieu. Aussi, comment est-ce que descendit ce divin Esprit? en forme de feu : pour nous donner à connaître qu'il était tout amour par son ardeur, et qu'il venait embraser de cette même ardeur toutes les âmes.

Or, ce n'est pas pour cette fois seulement qu'il s'est communiqué sur la terre, il s'y communique tous les jours, et il y a même des temps particuliers où il se fait sentir, et où ce feu céleste agit dans une âme avec plus de force; tel est le temps de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les apôtres dans le Cénacle, que cet esprit d'amour leur fut envoyé; et, si je me suis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penser que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage solide, je le connaîtrai par mon amour pour Dieu : car, recevoir le Saint-Esprit et aimer Dieu, c'est une même chose; et il faut que j'aime Dieu, à mesure que j'aurai reçu l'esprit de Dieu.

Que dis-je, et pourquoi parler de mesure où il n'y en doit point avoir? c'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit : c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini : ma charité doit donc être en sa manière une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au-delà de ce que vous méritez; et c'est ce que votre esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon âme. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; et de là, il me fait bientôt conclure, qu'à quelque degré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste, il peut y avoir de l'excès. Je puis user dans les rencontres de trop de circonspection et de prudence, je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention et trop de vigilance, je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification et de la pénitence : mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'esprit de charité est insatiable, et ne dit jamais : C'est assez.

Hélas! je ne le dis, moi, que trop et qu'en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu, dans un bon moment où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grâce et la douceur de sa divine onction, je m'imagine déjà être ravi au troisième ciel, et avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas longtemps à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il si aisément le souvenir de ce qu'il aime, et y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais, entre tous les autres hommes, un religieux est sur cela même encore plus coupable. Car, dans la religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu, et, m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage que je ne puis assez estimer! Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, et que trouverais-je qui puisse me contenter? *Bien avare est une âme à qui Dieu ne suffit pas* (*Aug.*)! Mais en même temps bien malheureuse et bien criminelle est cette âme qui n'a que Dieu et qui ne s'attache pas à Dieu!

SECOND POINT

C'est dans le cœur que l'esprit d'amour vient d'abord se répandre; c'est là qu'il établit sa demeure, et là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations. Car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'âme? de quoi ne la dégage-t-il point? à quoi ne l'élève-t-il point? On le vit dans les apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux fut de purifier leurs cœurs : de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache qui ne vînt immédiatement de Dieu, et qui ne les portât directement et uniquement à Dieu. Car ils comprirent dès lors ce qu'a dit depuis un grand saint : *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu* (*Idem*).

De là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même esprit d'amour dont les apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur et libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les apôtres sortirent-ils du Cénacle? comme des hommes transportés : jusque-là, qu'on les croyait pris de vin, tant ils étaient animés et hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif et de plus pénétrant n'est point comparable aux mouvements affectueux qui les ravissaient. Ils en tombaient en de saintes défaillances, et ils en perdaient jusqu'à l'usage de leurs sens : *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, disait cette fidèle Epouse des cantiques, *faites-lui connaître l'état où je suis, et la langueur où me réduit mon amour* (*Cant.* V).

C'est ainsi qu'ils étaient disposés. Or, n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur, qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid et si peu sensible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne,

rien ne rémeut : ni oraisons, ni offices divins, ni sacrements, ni entretiens spirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire : cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que, si mon cœur était bien vide des choses humaines, et bien solidement à Dieu, je me trouverais en de tout autres dispositions, et j'aurais de tout autres sentiments. Ah ! j'ai tant de vivacité, et quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets ! N'y aura-t-il que Dieu pour qui je serai tout de glace ? ne lui suis-je pas assez redevable ? ne m'a-t-il pas fait assez de grâces, et ne m'en fait-il pas assez chaque jour ? n'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchants? Ces titres qu'il porte de père, de créateur, de conservateur, de rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageants pour m'attirer? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes, et que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu ? Elles sont incompréhensibles ; mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser, plus l'indifférence de mon cœur me devient par là même inconcevable, et plus je dois me la reprocher devant vous et m'en confondre.

TROISIÈME POINT.

Mais encore, qu'est-ce qu'aimer Dieu, et tout mon amour doit-il se borner à des affections et à des sentiments ? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu fait pour nous dans ce mystère. Il nous aime, et pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il fait encore descendre sur nous son Esprit; il nous le donne, et, en nous le donnant, il se donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de mon Dieu pour une aussi vile créature que je le suis ; rien ne lui coûte quand il s'agit de mes intérêts, et il n'y a rien de si grand et de si divin dont il ne me fasse part.

Faut-il bien des raisonnements pour apprendre de quel retour je dois user envers lui, et comment je le dois aimer ? Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres ; ou plutôt parce qu'il m'a aimé véritablement et de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connaître par les effets les plus merveilleux et les plus éclatants. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puisse refuser; rien, dès qu'il est question de le servir et de lui plaire, que je doive épargner? car sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés, et à pratiquer généralement et ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi en vain je dis que je l'aime, ce ne sont que des paroles, et rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il *l'accomplissement de toute la loi* : accomplissement de toute la loi, parce qu'il n'y a pas un point dans la loi, ni si petit, que l'amour de Dieu nous laisse négliger, ni si relevé, dont l'amour de Dieu ne nous fasse soutenir la pratique. Que n'ai-je bien commencé à aimer Dieu! Dès là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis longtemps et tous les obstacles seraient tout à coup levés. Je m'étonne de ce que les saints ont entrepris pour Dieu, et de ce qu'ils ont soutenu jusqu'au dernier jour de leur vie; mais il n'y a rien là qui me doive surprendre, quand je pense qu'ils aimaient Dieu. Je vois encore dans le même ordre, et sous la même règle que moi, de saintes âmes vivre dans une régularité, et agir en tout avec un zèle et une persévérance que j'aurais peine à croire, si je n'en étais témoin. D'où leur vient cette ferveur sans relâche et cette fermeté inébranlable? de l'amour de Dieu. Au lieu de la surprise où je suis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrais bien plus m'étonner qu'ils aimassent Dieu, et qu'ils ne fissent pas tout cela ; de là même je dois voir si j'ai lieu de me flatter, en quelque sorte, d'avoir jusqu'à présent aimé Dieu ; peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimais ; mais, à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations? Réflexion bien humiliante et bien terrible ! car je ne puis être aimé de Dieu, si je ne l'aime. Ah ! mon Dieu, que ce soit du moins aujourd'hui et pour jamais que ce saint amour s'allume dans mon cœur!

CONCLUSION.

Divin Esprit, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de Dieu, descendez, ouvrez mon âme, et venez vous-même l'embraser ; si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence ; vous pénétrez partout ; et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur et le consumer. C'est donc par vous que je puis sortir de ma retraite, comme les apôtres sortirent du cénacle : avec le même amour, et, par conséquent, avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de Jésus-Christ et de la charité de Dieu; qui m'en séparera moi-même? car c'est maintenant, ô esprit d'amour, que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indissoluble et d'un amour éternel; que voudrais-je encore lui dérober de ma vie; et ce que je lui déroberais, à qui le donnerais-je?

Hélas! Seigneur, je n'ai jusqu'à présent que trop partagé mon cœur entre vous et d'autres objets ; mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y était point du tout; car vous êtes un Dieu jaloux, et vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu, et je suis bien indigne de vos grâces, si tant de grâces que j'ai reçues de votre main libérale et paternelle ne suffisent pas pour m'apprendre à vous aimer. Eh ! Seigneur, l'ai-je su jusqu'à ce jour ? mais que devais-je néanmoins savoir autre chose? avec cela seul, j'aurais su tout le reste, c'est-à-dire que j'aurais su remplir tous les devoirs de mon état, et en pratiquer toutes les vertus.

C'est ce que votre esprit m'enseignera. Plaise au ciel qu'il m'inspire toujours ; et plaise surtout au ciel que j'en suive toujours les divines inspirations, et que jamais je n'en éteigne dans mon âme les saintes ardeurs !

Considération.

Sur l'usage et la fréquentation des sacrements.

PREMIER POINT.

Entre les sacrements il y en a deux dont l'usage nous peut être plus fréquent et plus commun : savoir, celui de la pénitence par la confession, et celui de la divine eucharistie par la communion. Aussi est-ce de l'un et de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les âmes chrétiennes et religieuses à la fréquentation des sacrements. Jésus-Christ les a établis dans son Eglise, comme deux sources abondantes de toutes les grâces, et c'est à nous d'en retirer tout le fruit qu'il s'est proposé en les instituant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le sacrement de pénitence est comme un baptême qui nous purifie et nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le sacrement de l'eucharistie est comme une manne et un pain, qui nourrit notre âme, qui l'engraisse, selon le terme de l'Ecriture, qui la fait croître et l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or, le Saint-Esprit nous témoigne que le juste même tombe et pèche jusqu'à sept fois le jour ; d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, et, par conséquent, que nous devons souvent recourir à la pénitence et à son sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre faiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint tribunal et dans le sacrement de pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, et pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'est l'adorable eucharistie, et de là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas longtemps éloignés, mais d'en approcher autant qu'il nous est permis, et d'y participer.

Voilà pourquoi les maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé la fréquente confession et la fréquente communion. Ils recommandent l'une et l'autre aux fidèles en général, mais en particulier et à bien plus forte raison aux personnes religieuses. La fréquente confession est un moyen très-efficace, non-seulement pour obtenir la rémission des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, et pour nous maintenir par là dans l'innocence et la pureté du cœur ; mais pour nous faire acquérir la connaissance de nous-mêmes, pour nous faire prévoir les occasions dangereuses et personnelles que nous avons à éviter, et pour nous apprendre à les prévenir ; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuse prescription, ne se tournent en habitude et qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela, et bien d'autres avantages, c'est ce que produit la grâce du sacrement dans les âmes qui y sont plus assidues ; surtout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet usage ordinaire et fréquent de l'Eucharistie, l'âme est comme transformée en Jésus-Christ. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières pour connaître ses devoirs ; elle sent de nouvelles pointes qui sont autant de remords de ses relâchements et de ses infidélités, et elle prend de nouvelles forces pour se relever et pour redoubler le pas dans la voie sainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer, par rapport à moi, une conséquence particulière et qui m'est d'une grande importance. C'est que le fréquent usage de la confession et de la communion est un des plus sûrs préservatifs contre les attiédissements et les rechutes où ma fragilité, qui est extrême, m'a si souvent entraîné, et où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conserverai un certain zèle pour fréquenter les sacrements, et que j'y aurai un certain attrait, ce sera un des meilleurs signes à quoi je pourrai voir la bonne disposition de mon âme ; de même qu'un bon appétit est communément une des marques les plus certaines de la bonne santé du corps. Si quelquefois la tentation me presse avec plus de péril, et que je me sente moins ferme que je n'étais, cette fréquentation des sacrements sera un frein pour me retenir ; ou, s'il m'arrive enfin de déchoir en quelque chose et de m'échapper, ce sera une prompte ressource pour me ramener de mon égarement, et pour me remettre dans l'ordre.

Mais, tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les sacrements et que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai et je m'éloignerai de Dieu. Car c'est par là, dans la religion comme dans le monde, que l'on commence à se déranger. Une personne, outre ses confessions ordinaires, faisait de temps en temps des revues ; elle avait dans le mois, dans la semaine, certain nombre de communions réglées par un sage conseil ; mais dans la suite elle se relâche. De manquer une confession, une communion, ce n'est plus pour elle une peine ; elle se fait même de son relâchement un prétexte pour se tenir plus éloignée des saints mystères. Sa piété se refroidit, et, dans peu, son état est tel qu'il était avant sa retraite, et même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déjà, peut-être, tant de fois éprouvé.

SECOND POINT.

L'usage des sacrements ne peut être utile qu'autant qu'il est saint, et il n'est saint qu'autant qu'on y apporte les dispositions convenables. On les connaît assez, surtout parmi les personnes religieuses. Mais on n'y est pas toujours aussi attentif qu'on le de-

vrai ; et, pour descendre à quelques points particuliers, il y a, dans l'usage du sacrement de pénitence, deux extrémités à éviter.

L'une est une timidité trop scrupuleuse et une crainte excessive d'y venir sans la préparation absolument requise. Car il faut convenir qu'il y a quelques âmes timorées qui portent là-dessus trop loin la vigilance et la précaution. Elles ne peuvent presque jamais se persuader qu'elles soient suffisamment disposées, soit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, soit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que, pour une confession de peu de jours, elles consument un temps infini à rechercher tous les sujets d'accusation qu'elles s'imaginent avoir, et à les arranger dans leur mémoire. En sont-elles venues à bout? Il faut ensuite former l'acte de contrition, et c'est pour elles un autre embarras. Elles la veulent sentir, cette contrition, et pour cela elles mettent leur esprit à la torture, et se dessèchent la tête. Enfin, après bien des efforts et bien des tourments, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés? Nouvelle peine. Dès qu'il est question de parler, le trouble les saisit, et elles ne savent plus guère ce qu'elles disent. Longs discours sur des points où un mot suffirait, répétitions perpétuelles, circonstances inutiles. Encore, après être sorties du tribunal, y reviennent-elles bientôt, parce qu'elles ont peur de ne s'être pas assez expliquées et d'avoir omis plusieurs choses. De sorte que la confession leur devient un fardeau des plus pesants et un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, et leur ôte toute dévotion. Le remède serait de leur faire comprendre que la prudence chrétienne et les soins raisonnables qu'exige de nous l'Eglise ne vont point jusqu'à de pareilles inquiétudes; mais parce que souvent elles ne sont pas même en état d'entendre là-dessus raison, le plus court et le meilleur conseil qu'elles aient à suivre est de s'en rapporter au directeur en qui elles ont mis leur confiance, et de faire ponctuellement ce qu'il leur prescrit.

Outre cet excès d'une préparation trop scrupuleuse, il y en a un autre tout opposé et beaucoup plus dangereux : c'est celui d'une préparation trop superficielle et trop légère. Car il est vrai que les personnes, même religieuses, qui approchent souvent du sacrement de pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confession tout le temps et toute l'attention nécessaires. Il n'y va pas moins que d'un sacrilége, et ce serait un étrange renversement que, bien loin de se purifier au saint tribunal, elles s'exposassent à en sortir plus criminelles devant Dieu qu'elles n'y étaient venues. Les fautes qu'elles viennent confesser peuvent n'être que vénielles, et, par la miséricorde de Dieu, ce ne sont point, en effet, communément des fautes grièves; mais, du reste, toutes vénielles que sont ces fautes, il y a une obligation étroite et sous peine de péché mortel, en les confessant, d'en avoir une vraie douleur et d'être dans une vraie résolution de les éviter. Sans cela, confession nulle et abus du sacrement. Désordre où l'on peut dire, dans un sens, qu'une âme religieuse peut plus aisément tomber que les plus grands pécheurs. Car ses fautes, par leur légèreté, n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impression sur l'esprit et sur le cœur, elle a plus de sujet, en quelque sorte, de se défier de ses sentiments et de ses dispositions. C'est pourquoi plusieurs personnes vertueuses ont cette coutume très-sage et très-solidement fondée, de joindre toujours, ou en général, ou en particulier, aux fautes présentes dont elles s'accusent, quelques-uns des péchés passés qui peuvent exciter davantage leur repentir et l'assurer. Quoi qu'il en soit de cette pratique, qui n'est, après tout, que de surérogation et de conseil, il est certain que la fréquente confession, si louable d'ailleurs et si avantageuse, a néanmoins ses dangers, et qu'il s'y peut quelquefois glisser des défauts très-essentiels. C'est à moi de voir quelle conduite sur cela j'ai tenue jusqu'à présent, et d'y remédier si j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

TROISIÈME POINT.

La bonne confession dispose à la bonne communion ; et je n'ignore pas quelles sont, outre cette première préparation, les autres dispositions requises pour paraître dignement à la table de Jésus-Christ. Ce que j'ai donc surtout à examiner, c'est la manière dont je m'acquitte d'une action si importante; et de quoi je dois rougir en la présence de Dieu, c'est d'avancer si peu, quoique je mange si souvent le pain des anges et une viande toute divine. Une communion bien faite est plus que suffisante pour sanctifier une âme : et cependant, après tant de communions, je ne remarque en moi nul progrès, et je n'y vois au contraire qu'imperfections et qu'infidélités. D'où vient cela? ce ne peut être que de ma négligence et de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confusion et à celle de bien d'autres comme moi, que, dans la religion même, il n'y a que trop de communions très-imparfaites, et dès là très-infructueuses.

Je communie, mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un respect tout humain, ne voulant pas me séparer du reste de la communauté, ni par là me distinguer; regardant la communion comme une gêne, et n'y allant que par une espèce de contrainte?

Je communie, mais avec quelle réflexion, soit avant la communion, soit dans la communion même, soit dans l'action de grâces qui la doit suivre? La cloche m'appelle, et je marche, sans avoir peut-être un moment pensé où je vais. Au milieu de la communauté assemblée, j'assiste au sacrifice de la messe avec un esprit distrait et sans dévo-

tion. L'heure vient de se présenter à la sainte table; je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment et confusément formé quelques actes. Enfin, je reviens à ma place, et là je retombe tout à coup dans ma première indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le temps ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, et, de toute la journée, je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

Je communie, mais avec quelle vue particulière et quel dessein? Au lieu de me proposer dans chaque communion une fin, selon l'avis qu'en donnent les plus habiles directeurs : par exemple, au lieu de me proposer dans ma communion, et par ma communion, d'obtenir de Dieu la grâce, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle faiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir, ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jésus-Christ, ainsi du reste; au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai, dans toutes mes communions, qu'une idée vague et sans terme; et, ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est due; et c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, et que j'ai bien peu de zèle pour la perfection de mon âme. Car, si je m'appliquais sérieusement à considérer la souveraine grandeur du maître qui vient en moi, sa bonté ineffable, qui l'engage à se donner lui-même à moi, les richesses inépuisables qu'il apporte avec lui et qu'il veut répandre sur moi, comment irais-je le recevoir? avec quel respect et quelle sainte frayeur? avec quel bas sentiment de moi-même et quelle humilité? avec quelle reconnaissance, avec quel amour? Et, si j'avais un vrai désir de me perfectionner et de m'élever, qu'oublierais-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de grâces et un sacrement si salutaire? Voilà sur quoi j'ai à me réformer, et, en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissants moyens de me réformer sur tout le reste de ma vie. Car ce sont deux choses incompatibles, que de bien communier et de ne pas bien vivre selon toute la règle et tout l'esprit de ma vocation.

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE.

DU SALUT.

Nécessité du salut, et l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie.

On parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire; il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire; et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe, dans cette grande leçon qu'il lui fit: *Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses; mais une seule chose est nécessaire* (*Luc.*, X).

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante, et très-importante, je conçois précisément par là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure que, si je venais à la perdre, tout me serait enlevé, et que ma perte serait entière et sans ressource; or tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire; nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut; car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin dernière, et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a rien hors le salut, dont je ne me puisse passer; car je puis me passer de tout ce que je vois dans le monde; je puis me passer des richesses du monde, je puis me passer des honneurs et des grandeurs du monde, je puis me passer des aises et des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela peut m'être utile, par rapport à la vie présente, suivant l'état et la condition où je me trouve; mais enfin je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et il faudra bien tôt ou tard que je la perde. Par conséquent, je n'ai de fond à faire que sur le salut; c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que, par un affreux désespoir, je ne consente à être immanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative, ou un malheur éternel, qui est la damnation, ou une éternelle

béatitude, qui est le salut! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel est à moi, et il ne me sera jamais ravi; si je me damne, l'enfer devient irrémissiblement mon partage, et jamais je ne cesserai d'y souffrir; car la mort n'est point pour nous un anéantissement; ce n'est point comme pour la bête, une destruction totale. Au contraire, l'homme en mourant ne fait que changer de vie; d'une vie courte et fragile, il passe à une vie immortelle et permanente; vie qui doit être pour les élus le comble de la félicité et le souverain bien; et vie qui sera pour les réprouvés la souveraine misère et l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu, dans le conseil de sa sagesse, l'a-t-il arrêté, et ses décrets sont irrévocables. Voilà ma créance, voilà ma religion.

De là même, affaire tellement nécessaire, qu'il ne m'est jamais permis, en quelque rencontre que ce soit, ni pour qui que ce soit, de l'abandonner. Un père peut sacrifier son repos et sa santé pour ses enfants; un ami peut renoncer à sa fortune et se dépouiller de tous ses biens pour son ami; bien plus, il peut, en faveur de cet ami, sacrifier jusqu'à sa vie. Mais, s'agit-il du salut, il n'y a ni lien du sang et de la nature, ni tendresse paternelle, ni amitié si étroite qui puisse nous autoriser à faire le sacrifice d'un bien supérieur à toute liaison humaine et à toute considération.

Plutôt que de consentir à la perte de mon âme, je devrais, s'il dépendait de moi, laisser tomber les royaumes et les empires; je devrais laisser périr le monde entier. Et ce n'est point encore assez; car, selon les principes de la morale évangélique, et selon la loi de la charité que je me dois indispensablement à moi-même, non-seulement il ne m'est pas libre de sacrifier, en quelque manière que ce puisse être, mon salut, mais il ne m'est pas même permis de le hasarder et de l'exposer. Le seul danger volontaire, si c'est un danger prochain, est un crime pour moi; et quoi qu'il m'en pût coûter, ou pour le prévenir, ou pour en sortir, je ne devrais rien ménager ni rien épargner; fallût-il en venir à toutes les extrémités, fallût-il quitter père, mère, frères, sœurs; fallût-il m'arracher l'œil ou me couper le bras; pourquoi cela? toujours par cette grande raison de la nécessité du salut, qui prévaut à tout et l'emporte sur tout.

Allons plus loin, et pour nous faire mieux entendre, réduisons ceci à quelques points plus marqués et plus ordinaires dans la pratique. Je prétends donc que cette nécessité du salut, bien méditée et bien comprise, est, avec le secours de la grâce, le plus prompt et le plus puissant préservatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être assaillis, chacun dans notre état. Mais, sans embrasser trop de choses, et sans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particulières, plus communes, plus spécieuses, plus violentes, qui naissent de la nécessité et du besoin où l'on peut se trouver en mille occasions, par rapport aux biens temporels et aux avantages du siècle; je m'explique.

Il y a des extrémités fâcheuses où se trouvent réduites une infinité de personnes; et que fait alors l'ennemi de notre salut, ou, pour mieux dire, que fait la nature corrompue; que fait la passion et l'amour-propre, plus à craindre mille fois pour nous que tous les démons? C'est dans des conjonctures si critiques et si périlleuses, que tout concourt à nous séduire et à nous corrompre. Le prétexte de la nécessité nous devient une prétendue raison dont il est difficile de se défendre, et la conscience n'a point de barrières si fortes que cette nécessité ne puisse nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choses, et, pourvu qu'on voulût s'écarter des voies de l'équité et de la bonne foi, on ne manquerait de rien; on aurait, non-seulement le nécessaire, mais le commode, et on l'aurait abondamment. On voit déchoir sa famille de jour en jour; elle est sur le point de sa ruine, et pourvu qu'on voulût entrer dans les intrigues criminelles d'un grand, et seconder ses injustes desseins, on s'en ferait un patron qui la soutiendrait et l'élèverait. On est embarqué dans une affaire de conséquence; c'est un procès dont la perte doit causer un dommage irréparable. Il est entre les mains d'un juge accrédité dans sa compagnie, et, au lieu de solliciter ce juge assez inutilement, si l'on voulait, aux dépens de la vertu, écouter de sa part d'autres sollicitations et y condescendre, on pourrait ainsi se procurer un arrêt favorable et un gain assuré. On a un ennemi dont on reçoit mille chagrins; c'est un homme sans raison et sans modération, qui nous butte en tout, qui nous persécute, et, si l'on voulait user contre lui de certains moyens qu'on a en main, on serait bientôt à couvert de ses atteintes. Quel empire ne faut-il pas prendre sur soi et sur les mouvements de son cœur, pour ne pas succomber à de pareilles tentations, et pour demeurer ferme dans son devoir?

Car, encore une fois, de quoi n'est-on pas capable quand la nécessité presse, et à quoi n'a-t-elle pas porté des millions de gens, qui du reste avaient d'assez bonnes dispositions, et n'étaient de leur fonds ni vicieux ni méchants? De combien d'iniquités la pauvreté et l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe? combien a-t-elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui et de meurtriers qui sans cela ne l'auraient jamais été, qui ne l'ont été en quelque manière que malgré eux et qu'avec toutes les répugnances possibles, mais enfin qui l'ont été, parce qu'ils ont cru y être forcés? Non-seulement ils l'ont cru, mais de là souvent ils se sont persuadés que jusque dans leurs crimes ils étaient excusables; et voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangereuse. On se fait aisément de fausses consciences, on étouffe tous les remords du péché, on se dit à soi-même que, dans la situation où l'on est, et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a

point de loi, et que tout est permis; on exagère cet état, dont on veut se prévaloir, et l'on prend pour dernière extrémité et pour nécessité absolue ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive et d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela mène à d'étranges conséquences, et les suites en sont affreuses.

Or, quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui et le soutien le plus inébranlable? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale : ***Il n'y a qu'une chose nécessaire*** (***Luc.***, X); c'est de s'armer de cette pensée, selon la figure de l'Apôtre, comme *d'une cuirasse*, comme *d'un casque*, comme *d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés* (***Ephes.***, VI) de l'esprit tentateur, et que rien ne peut pénétrer. C'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité, la nécessité de sauver son âme, qui est une nécessité capitale et souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie.

Car je dois ainsi raisonner: Il est vrai, je pourrais rétablir mes affaires, si je voulais relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte et si sévère, qui n'est guère de saison dans le temps où nous sommes, et qui m'empêche de faire les mêmes profits que tant d'autres; mais en me rétablissant ainsi selon le monde, je me perdrais selon Dieu, je perdrais mon âme; or il la faut sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerai le maître qui m'emploie; j'aliénerai de moi le protecteur qui m'a placé, et qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut; je serai obligé de me retirer, et, n'ayant plus personne qui s'intéresse pour moi ni qui m'avance, je resterai en arrière; et que deviendrai-je? Il n'importe; en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserais un maître bien plus puissant que tous les maîtres et tous les potentats de la terre; et, pour conserver de vaines espérances, je sacrifierais un héritage éternel, je sacrifierais mon âme et je la damnerais; or il la faut sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis, et d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire et de me traverser; mais, en me délivrant des poursuites d'un ennemi qui, malgré toutes ses violences, et quoi qu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferais un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, et qui, de son bras vengeur, peut également et pour toujours porter ses coups sur les âmes comme sur les corps. A quoi donc exposerais-je mon âme? or il la faut sauver. Il est vrai, ma condition est dure, et je mène une vie bien triste; je n'ai rien, et je ne vois point pour moi de ressource. On me fait les offres les plus engageantes, et, si je les rejette, me voilà dans le dernier abandonnement et dans la dernière misère; mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, et surtout qu'au préjudice de mon âme : or il la faut sauver. Oui, il le faut, et à quelque prix que ce soit et quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, et quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts humains. Il le faut, car c'est là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois, je dis le pur, le seul nécessaire, parce qu'en comparaison de ce nécessaire, rien n'est proprement ni ne doit être censé nécessaire, parce que, dès qu'il s'agit de ce nécessaire, toute autre chose qui s'y trouve en quelque sorte opposée, cesse dès lors d'être nécessaire; parce que c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter, comme à la règle primitive et invariable, toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Suzanne (***Dan.***, XIII), lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, et qui la menaçaient de la faire périr si elle ne consentait à leur passion. Que ferai-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis? quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort : mais il vaut mieux que je périsse par vos mains, que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Eléazar (II ***Machab.***, VI), lorsque de faux amis le sollicitaient de manger des viandes défendues selon la loi, et de se garantir par là de la colère du prince. Ah! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince et en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrais, pour le temps présent, me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années; mais, vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugements formidables du Tout-Puissant; et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine, et de renoncer à ses promesses? C'est ainsi que raisonnait saint Paul (***Rom.***, VIII), ce vaisseau d'élection et ce docteur des nations. Il se représentait tout ce qu'il y a de plus effrayant, de plus affligeant, de plus désolant. Il supposait que la tribulation vînt fondre sur lui de toutes parts; qu'il fût accablé d'ennuis, pressé de la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de malheurs; qu'il fût abandonné aux persécutions, aux croix, aux glaives tranchants; que, dans un déchaînement général, tout l'univers se soulevât contre lui, la terre, la mer, toutes les puissances célestes, toutes les puissances infernales, toutes les puissances humaines : il le supposait, et à la vue de tout cela il s'écriait : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?* Il allait plus loin; et, par la force de la grâce qui le transportait, s'élevant au-dessus de tous les événements, il osait se répondre de lui-même, et ajoutait : *Je le sais, et j'en suis certain, que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit, ne pourra me détacher de l'amour de Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur.* Voilà comment parlait ce grand apôtre. Et d'où lui

venait cette constance et cette fermeté insurmontable? c'est qu'il concevait de quel intérêt et de quelle nécessité il était pour lui de sauver son âme, en se tenant toujours étroitement et inséparablement attaché au Dieu de son salut.

Ce sont là, dit-on, de beaux sentiments, ce sont de belles réflexions; mais, après tout, on ne vit pas de ces sentiments ni de ces réflexions, et cependant il faut vivre. Avec ces réflexions on ne fait rien, on n'amasse rien, on ne parvient à rien; et toutefois il faut avoir quelque chose, il faut faire quelque chose, il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens, on ne vit pas de ces réflexions; mais de ces réflexions on apprend à mourir, si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son âme. Je l'avoue, avec ces réflexions on ne fait rien dans le monde, on n'amasse rien, on ne parvient à rien; mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout, si l'on ne peut rien faire, ni rien amasser, ni parvenir à rien; sans exposer le salut de son âme. Disons mieux, on apprend de ces réflexions que c'est tout faire que de faire son salut, que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le salut, que c'est parvenir à tout que de parvenir au terme du salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à tant de chrétiens de l'un et de l'autre sexe: car, malgré la corruption dont tous les états du monde ont été infectés, il y a toujours eu dans chaque état des fidèles de ce caractère, prêts à quitter toutes choses pour mettre en sûreté leur salut; il y en a eu, dis-je, et plaise au ciel qu'il y en ait toujours! La nécessité du salut était-elle autre chose pour eux que pour nous? y étaient-ils plus intéressés que nous? Non, sans doute; c'était pour eux et pour nous la même nécessité, mais ils y pensaient beaucoup plus que nous; et en y pensant plus que nous, ils la comprenaient aussi beaucoup mieux que nous. Pensons-y comme eux, méditons-la comme eux; nous la comprendrons comme eux; et, en la comprenant comme ils l'ont comprise, nous en ferons comme eux notre affaire essentielle, et nous y adresserons toutes nos prétentions et toutes nos vues.

Mais, hélas! où les portons-nous? Quand je vois les divers mouvements dont le monde est agité, et qui sont ce qu'on appelle le commerce du monde; quand je vois cette multitude confuse de gens qui vont et qui viennent, qui s'empressent et qui se tourmentent, toujours occupés de leurs desseins, et toujours en action pour y réussir et les conduire à bout; n'ayant que cela dans l'esprit, n'aspirant qu'à cela, ne travaillant que pour cela: au milieu de ce tumulte j'irais volontiers leur crier avec le Sage: *Hommes dépourvus de sens, et aussi peu raisonnables que des enfants à peine formés et sortis du sein de leur mère* (*Sap.*, XII), à quoi pensez-vous? que faites-vous? Hors une seule chose, tout le reste *n'est que vanité* (*Eccles.*, *cap.* I): et, par une espèce d'ensorcellement, cette vanité vous charme, cette vanité vous entraîne, cette vanité vous possède aux dépens de l'unique nécessaire! je le dirais aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants. Malheur à quiconque ne m'écouterait pas; et, dès à présent, malheur à quiconque demeure là-dessus dans une indifférence et un oubli qu'on ne peut assez déplorer.

Estime du salut et de la gloire du ciel par la vue des grandeurs humaines.

C'est une morale ordinaire aux prédicateurs, d'inspirer du mépris pour toutes les pompes et toutes les grandeurs du monde. Ils en font les peintures les plus propres à les rabaisser dans notre estime et à les dégrader. De la manière qu'ils en parlent et dans les termes qu'ils s'en expliquent, ce ne sont que de vaines apparences, que des fantômes et des illusions qui nous séduisent, et dont nous devons, autant qu'il est possible, détourner nos regards. A Dieu ne plaise que je prétende en aucune sorte déroger à la vérité et à la sainteté de cette morale. Je l'ai prêchée comme les autres en plus d'une rencontre; et je suis bien éloigné de la contredire, puisque ce serait me contredire moi-même. Mais, après tout, quoi que nous en puissions dire, il faut toujours convenir que ces grandeurs et ces pompes humaines, si méprisables d'ailleurs, ne laissent pas d'avoir quelque chose en effet de pompeux et de brillant, quelque chose de grand et de magnifique; et c'est par où il me semble, non-seulement qu'il est permis, mais qu'il peut être très-utile à un chrétien de les envisager, pourvu qu'on les envisage chrétiennement. Donnons jour à cette pensée.

Les cieux, dit le prophète royal (*Ps.* XVIII), nous annoncent la gloire de Dieu; et le firmament, dont il est l'auteur, nous fait connaître l'excellence de l'ouvrier qui l'a formé. Aussi, est-ce en conséquence de ce principe et conformément à cette parole du prophète, que l'apôtre saint Paul reprochait aux sages de l'antiquité de n'avoir pas glorifié Dieu selon la connaissance qu'ils en avaient par ses ouvrages. Car toutes les choses visibles, ajoutait ce docteur des gentils, tous les êtres dont nos sens sont frappés, et qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent les perfections invisibles du souverain maître qui les a créés: tellement que les philosophes mêmes du paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines, qu'ils ne pouvaient ignorer, le juste tribut de louanges qui leur était dû. Or voilà par proportion et suivant la même règle, à quoi nous peut servir la vue de ce que nous appelons grandeurs et pompes du monde. Ce sont des images, quoique imparfaites, des grandeurs célestes, et de cette gloire qui nous est promise sous le terme de salut. Ce sont des ébauches où nous est représenté, quoique très-légèrement, ce que Dieu prépare à ses élus dans le séjour de la béatitude. Ce sont, pour ainsi parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donnent à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses pré-

destinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices et de *quels torrents de joie il les enivrera* (*Psal.* XXXV), quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous sommes, et de les introduire dans la terre des vivants ; quand il les fera sortir de ce désert où nous passons, et qu'il les recevra dans la bienheureuse Jérusalem ; quand il fera finir pour eux cet exil où nous languissons, et qu'il les établira dans leur glorieuse patrie ; quand il leur ouvrira ses tabernacles éternels, qu'il en étalera à leurs yeux toutes les beautés, tous les trésors, qu'il les revêtira de sa divine clarté et les élèvera dans les splendeurs des saints ; enfin, quand il les mettra en possession de ce salut, qu'ils ne voyaient auparavant *que sous des figures énigmatiques et comme dans un miroir* (I *Cor.*, XIII), mais dont ils connaîtront alors tout le prix, parce qu'ils le verront et qu'ils commenceront à en jouir.

Voilà, dis-je, de quoi les pompes et les grandeurs du siècle nous tracent quelque idée, et une idée assez forte pour exciter tout notre zèle à la poursuite du salut et à la conquête du royaume de Dieu. Car, d'une part, considérant ces grandeurs mortelles, et y en ajoutant même encore de nouvelles, autant que j'en puis imaginer ; et d'autre part, consultant la foi et méditant ces paroles du grand Apôtre, *que l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien compris qui égale ce que Dieu destine à ceux qu'il aime et dont il sera éternellement aimé* (I *Cor.*, II) ; quelle conséquence dois-je tirer de l'un et de l'autre ? Je m'attache au raisonnement de saint Chrysostome, et je dis : Quelque mépris que je fasse de la terre et que j'en doive faire, il m'est toutefois évident que j'y vois des choses merveilleuses (*Chrys.*) : il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus surprenantes et plus admirables ; et, si je veux laisser agir mon imagination et lui donner l'essor, que n'est-elle pas capable de se figurer au-dessus même, et de tout ce que je vois, et de tout ce que j'entends ? Cependant, ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entends, ni tout ce je puis me figurer, non-seulement selon les idées naturelles et raisonnables, mais par les fictions les plus excessives et les plus outrées, n'approche point de ce que j'espère après cette vie, et de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand je l'entends, que je me le figure, j'en suis ravi, j'en suis charmé : mais tout cela, néanmoins n'est point la gloire que j'attends, tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attends, tout cela n'est rien auprès de la gloire que j'attends ; et si je multipliais tout cela, si je le redoublais, si je l'accumulais sans mesure, après y avoir épuisé toutes les puissances de mon âme et toutes les forces de mon esprit, tout cela serait toujours infiniment au-dessous de la gloire que j'attends. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire ? Qu'est-ce que ce salut ? mais, en même temps, Seigneur, qu'est-ce que l'homme, et à qui appartient-il qu'à un Dieu aussi libéral et aussi bon, aussi puissant et aussi grand que vous l'êtes, de nous récompenser de la sorte et de nous glorifier, non-seulement au-delà de tous nos mérites, mais au-delà de toutes nos connaissances et de toutes nos vues ?

C'est ainsi que raisonnait saint Chrysostome, et c'est ainsi que, par la vue des pompes humaines et des grandeurs du monde, j'acquiers la connaissance la plus sensible et la plus parfaite que je puisse maintenant avoir du salut où j'aspire et de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, si je suis assez heureux pour y parvenir. Ne pouvant connaître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la connais par ce qu'elle n'est pas ; et la connaissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas, me dispose mieux que toute autre à la connaissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues et de longues déclamations sur le néant de tout ce que nous voyons en ce monde et de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagères, ont du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos désirs, de quoi allumer nos passions ; avouons-le, encore une fois, et reconnaissons-le ; mais pourquoi ? afin qu'ensuite montant plus haut et nous disant à nous-mêmes : Ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé, ce n'est point encore le saint héritage où je prétends ; nous concevions de cet héritage céleste et de ce bonheur souverain, une idée plus noble et plus excellente. Quand saint Augustin voyait la cour des empereurs de Rome si superbe et si florissante ; quand il assistait à certaines cérémonies où ils se montraient avec plus d'appareil et plus de splendeur, il ne disait pas avec dédain ni d'un air de mépris : Qu'est-ce que ce faste et cette abondance ? qu'est-ce que ce luxe et cette somptuosité ? qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses ? A s'en tenir au premier aspect, ce spectacle lui remplissait l'esprit, le surprenait et l'attachait ; mais de là bientôt passant plus avant et s'élevant à Dieu : Si tout ceci, mon Dieu, s'écriait-il, est si auguste, qu'est-ce de vous-même, et si toute cette pompe se voit hors de vous, que verra-t-on dans vous (*Aug.*) ? Telle devrait être la méditation des grands. Il n'y a personne à qui elle ne convienne ; mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parce qu'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins et spectateurs de la grandeur et de la majesté royale ; ils la voient de plus près que les autres et ils la voient dans tout son lustre. Or, il leur serait si utile et si facile tout ensemble de faire ce que faisait Moïse au milieu de la cour de Pharaon. Le tumulte et le bruit du monde, les grandes et différentes scènes qui lui passaient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vue l'Invisible, selon l'ex-

pression de saint Paul ; mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit, que s'il l'eût vu en effet, ce Dieu d'Israel qu'il adorait au fond de son cœur, et vers qui il tournait tous ses désirs comme vers la source de tous les biens, et le dispensateur de tous les dons.

O qu'un grand, instruit des vérités du christianisme, et jugeant des choses selon les principes de la religion, ferait de salutaires et de solides réflexions, quand, dans une cour, comme sur un théâtre ouvert de toutes parts, il voit paraître tant de personnages et de toutes les sortes ! quand il voit tant de mondains et de mondaines que l'ambition rassemble, et qui tous à l'envi cherchent à se montrer, à se distinguer, à se signaler par la somptuosité et la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles ; quand il voit certaines fortunes et tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore ; surtout quand, après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces, et dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les aperçoive bien, il voit l'iniquité dominante, l'iniquité triomphante, l'iniquité honorée, accréditée, toute-puissante ! S'il avait alors une étincelle de foi, ou s'il la consultait, cette foi où il a été élevé et qu'il n'a peut-être pas perdue, que penserait-il? que dirait-il ? il entrerait dans le sentiment de saint Augustin ; il admirerait la libéralité de Dieu jusque envers ses ennemis les plus déclarés. Mais, mon Dieu, conclurait-il, si c'est là sur la terre le partage des pécheurs, lors même qu'ils se tournent contre vous, qu'avez-vous donc préparé dans votre royaume pour ces bons et fidèles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous ? Cette affluence, ce crédit, cette autorité, ces titres, ces dignités, ces trésors, voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice et au libertinage ; voilà ce que vous accordez plus souvent qu'aux autres, et plus abondamment, à des réprouvés et à des vases de colère ; voilà, pour m'exprimer ainsi, ce que vous livrez en proie à toutes leurs convoitises et à toutes leurs injustices : ah ! mon Dieu, que reste-t-il donc pour la vertu? Que reste-t-il, ou plutôt, Seigneur, que ne reste-t-il point pour ces prédestinés en qui vous avez mis vos complaisances, et que vous avez choisis comme des vases de miséricorde?

Heureux qui sait envisager de la sorte les grandeurs du siècle présent, et qui de là apprend à estimer les espérances et la gloire du siècle futur ! il n'est point à craindre que ce présent l'attache, puisque c'est même de ce présent qu'il tire de puissants motifs pour porter tous ses vœux vers l'avenir. Quelque sensation que ce présent fasse d'abord sur son cœur, elle ne lui peut être nuisible, puisqu'au contraire elle ne sert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aspire et où il ne peut arriver que par un détachement véritable et volontaire de ce présent. Ainsi tout ce que ce présent étale à sa vue d'éclat, de charmes, d'attraits, bien loin de le détourner du salut, ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale : *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à se perdre lui-même, et quel échange pourra le dédommager de la perte de son âme* (*Matth.*, XVI)?

Maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ même, qui est la vérité éternelle ; maxime assez connue dans une certaine spéculation, mais bien peu suivie dans la pratique. Car voici l'énorme renversement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux, et qui croît de jour en jour dans tous les états du christianisme. Parce que les sens nous dominent, et que nos sens, tout matériels et tout grossiers, ne sont susceptibles que des objets qu'ils aperçoivent et qui leur sont présents, c'est à ce présent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme saint Paul : *Nous n'avons pas ici une demeure stable et permanente, mais nous en attendons une autre dans l'avenir* (*Hebr.*, XIII), à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au-delà de ce cours d'années que nous passons sur la terre et dont la mort est le terme; à peine nous laissons-nous persuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens et d'autres grandeurs que ces grandeurs et ces biens visibles dont nous pouvons jouir dans le temps : d'où il arrive que nous avons si peu de goût pour les choses du ciel, et pour tout ce qui a rapport au salut. On nous en parle, nous en parlons nous-mêmes ; mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-nous, et nous-mêmes comment en parlons-nous? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, *puisque l'homme sensuel et animal ne peut s'élever au-dessus de lui-même ni pénétrer avec des yeux de chair dans les mystères de Dieu* (I *Cor.*, III).

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse et si pernicieuse. Non-seulement elle pourrait nous être salutaire, mais elle devrait l'être dans la manière que je l'ai fait entendre. Elle l'a été, et elle l'est encore pour un petit nombre de chrétiens, accoutumés à juger de tout par les pures lumières de la foi et non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considèrent, mais comme une figure et non point autrement. Car ce n'est dans leur estime qu'une figure : mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel et solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude dont elle leur trace comme un léger crayon. Que ne regardons-nous ainsi le monde ! que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables et ineffables d'un autre monde où sont renfermées toutes nos espérances ! C'est l'occupation la plus ordinaire de ces âmes fidèles et intérieures que l'esprit de Dieu conduit, et qui, sans se laisser prendre à ces dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection et leur sanctification, ce qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, et, si

je l'ose dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le Prophète reprochait aux Juifs qu'ils n'avaient tenu nul compte de cette terre promise que le Seigneur leur destinait, parce que, dans le désert où ils marchaient, ils n'étaient attentifs qu'à ce qu'ils rencontraient sur leur route et à ce qui pouvait satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas là notre état, et surtout n'est-ce pas là l'état d'une infinité de grands et d'opulents, qui semblent, à les voir agir, n'avoir été faits que pour cette vie et y avoir établi leur dernière fin ? Ce qui les occupe, ce n'est guère leur destinée éternelle, et pourvu que, dans la voie qui leur est ouverte, rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent, soit richesses, soit honneurs, soit douceurs et commodités, ils se mettent peu en peine du terme où ils doivent adresser tous leurs pas. Mais quel est-il donc ce terme, et sommes-nous excusables de ne le pas savoir, quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente à nous et qui nous environne? Il ne faudrait que quelques réflexions ; mais l'enchantement de la bagatelle dissipe tellement nos pensées, que, dans une distraction habituelle et perpétuelle, nous oublions sans cesse le seul bien digne de notre souvenir. L'heure viendra, prenons y garde, l'heure viendra, où nous en connaîtrons l'excellence et la valeur infinie, non plus par des conjectures ni des comparaisons, mais par une connaissance expresse et directe. Cette connaissance claire et dégagée des illusions qui nous trompaient, réformera dans un moment toutes nos idées; mais peut-être, hélas ! pour exciter en même temps tous nos regrets. Regrets d'autant plus vifs, que nous commencerons à concevoir une plus haute estime du salut, et que cette estime n'aura d'autre effet que de nous en faire ressentir plus vivement la perte.

Désir du salut, et la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens.

De l'estime naît le désir, et ce désir doit croître selon le prix du bien qui nous est proposé, et selon la mesure de l'estime que nous en devons faire.

Je dois donc, par proportion, désirer le salut comme je dois aimer Dieu. Parce que Dieu est le souverain bien, je dois l'aimer souverainement, et, parce que le salut est la souveraine béatitude, je le dois souverainement désirer. Si, dans toute l'étendue de l'univers, il y a quelque chose que j'aime plus que Dieu, dès là je suis coupable devant Dieu ; parce que je déroge à la souveraineté de son être, en lui préférant un être créé : et si, dans tous les biens de la terre, il y a quelque chose que je désire plus que le salut, dès là je manque à la charité que je me dois, et je me rends coupable envers moi-même; parce que je me dégrade moi-même et que je préfère au souverain bonheur de mon âme une félicité trompeuse et passagère. Ce n'est pas assez: si, dans tout l'univers, il y a même quelque chose que j'aime autant que Dieu, je l'offense, je lui fais outrage, et je n'accomplis pas le précepte de l'amour de Dieu, parce que Dieu étant par sa nature au-dessus de tout, rien ne peut entrer en comparaison, ni ne doit être mis dans un degré d'égalité avec ce premier Etre, cet Etre suprême : et si dans toute la terre il a quelque chose que je désire autant que le salut, c'est un renversement, c'est un désordre, parce que, dans mon estime et dans mon cœur, j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractère de supériorité et d'excellence qui lui est essentiel, et qui ne se trouve ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel et périssable.

Ce n'est pas tout encore, et, quand je n'aimerais rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé ; et d'ailleurs en ce que j'aime avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière à qui tout doit être rapporté. De même quand je ne désirerais rien plus que le salut, rien autant que le salut, si je désire avec le salut quelque chose que je ne désire pas pour le salut et en vue du salut, je n'ai pas ce désir pur, ce plein désir que mérite un bien tel que le salut, c'est-à-dire un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrais prétendre en ce monde n'est un vrai bien pour moi, que selon qu'il pourrait m'aider à parvenir au salut, comme au seul terme de mon espérance, et au seul comble de tous les biens.

Mais quoi ! n'est-ce pas un bien que la santé, les forces ; n'est-ce pas un bien qu'un établissement honnête et une fortune convenable à ma condition ? n'est-ce pas un bien que tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, et ne puis-je pas désirer tout cela? oui, sont là des biens, et je puis les désirer : mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le salut; d'où il s'ensuit que je ne dois les désirer qu'avec cette subordination, et que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les désirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je désire, mais c'est le salut que je désire dans ces biens et par ces biens, conformément au bon usage que je suis résolu d'en faire; tellement qu'il est toujours vrai de dire alors que je ne désire que le salut, et que je ne veux rien que le salut.

Ainsi, il n'y a que le salut que je doive désirer directement, que je doive désirer formellement et expressément, que je doive désirer en lui-même et pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reste, je ne dois le lui demander que sous condition, et qu'avec une véritable indifférence sur ce qu'il lui plaira d'en ordonner ; lui témoignant mon désir, mais, du reste, me soumettant à sa sagesse et à sa providence pour juger si c'est un bon désir, si c'est un désir selon ses intentions et selon ses vues, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et s'il en tirera sa gloire ; renonçant à ce désir, si tout cela

ne s'y rencontre pas, le désavouant de cœur, et même priant Dieu, que, bien loin de l'exaucer, il fasse tout le contraire, supposé que sa gloire et mon avantage spirituel y soient intéressés. Mais quand je lui demande mon salut, je le lui demande ou je dois le lui demander de toute une autre manière; car je le dois demander déterminément, nommément, sans toutes ces conditions, puisqu'elles s'y trouvent déjà, et sans nulle indifférence sur le succès de ma prière. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon salut, je ne lui dis pas simplement, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un bon désir; mais je lui dis, et je lui dois dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un bon désir. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un désir selon vos intentions et selon vos vues; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un désir selon vos vues et selon vos intentions. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et si vous en devez tirer votre gloire; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais qu'il m'est souverainement utile que ce désir s'accomplisse; que c'est dans l'accomplissement de ce désir qu'est renfermée toute mon espérance; que, sans l'accomplissement de ce désir, il n'y a point pour moi d'autre bonheur; et parce que je sais encore que vous y trouverez votre gloire, puisque c'est dans le salut de l'homme que vous la faites particulièrement consister. Enfin, je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté; mais je lui dis, et je dois lui dire : Sauvez-moi, Seigneur, et je vous conjure, ô mon Dieu ! que ce soit là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce désir du salut, comme il ne m'est jamais permis de renoncer au salut même; mais, bien loin de laisser ce désir s'éteindre dans mon cœur, je dois sans cesse l'y entretenir et l'y rallumer.

Conséquemment à ce désir, Dieu veut donc que j'aie recours à lui. Il veut que je frappe continuellement à la porte, et que, par des vœux redoublés, je lui fasse une espèce de violence pour l'engager à m'ouvrir et à me recevoir. Il veut que ce soit là le sujet de mes prières les plus fréquentes et les plus ardentes. Il ne me défend pas de lui demander d'autres biens ; mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon salut, qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon salut, qu'autant que ce sont des moyens pour opérer mon salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes, parce qu'elles ne sont ni dignes de lui, qui a tout fait pour le salut de ses élus, ni dignes de moi, qu'il n'a créé et placé dans cette région des morts, que pour tendre à la terre des vivants et pour obtenir le salut.

C'est par le sentiment et l'impression de ce désir du salut, que le saint roi David s'écriait si souvent, et disait si affectueusement à Dieu : *Eh! Seigneur, quand sera-ce ! quand viendra le moment que j'irai à vous, que je vous verrai, je vous posséderai, et je goûterai dans votre sein les pures délices de la béatitude céleste* (*Ps.* XLI)? Tout roi qu'il était, assis sur le trône de Juda , comblé de gloire, et ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus contribuer au bonheur humain, il se regardait en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvait soutenir l'ennui, et il en témoignait à Dieu sa peine : *Hélas! que cet exil est long! ne finira-t-il point, Seigneur: et combien de temps languirai-je encore avant que mon attente et mes souhaits soient remplis* (*Ps.* CXIX) ? Et de là aussi ces transports de joie qui le ravissaient, dans la pensée que son heure approchait, et que bientôt il sortirait des misères de cette vie pour passer à l'heureux séjour après lequel il soupirait : *On me l'a annoncé, et ma joie en est extrême : j'irai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu* (*Ps.* CXXI).

C'est de la même impression et du même sentiment de ce désir du salut qu'étaient si vivement touchés ces anciens et fameux patriarches , que saint Paul nous représente plutôt comme des anges habitants du ciel, que des hommes vivant sur la terre. Ils y étaient comme s'ils n'y eussent point été; ils y étaient comme des étrangers et des voyageurs; tous leurs regards se portaient vers leur patrie et leur éternelle demeure; ils la saluaient de loin, ils s'y élançaient par tous les mouvements de leur cœur , et rien n'en détournait leurs yeux ni leur attention.

Désir du salut, qui, dans les saints de la loi nouvelle , n'a pas été moins vif ni moins empressé que dans ceux de l'ancienne loi. Le grand apôtre en est un exemple bien mémorable et bien touchant : la vie n'était pour lui qu'un esclavage et une triste captivité; et, sans en accuser la Providence ni s'en plaindre , il ne laissait pas de déplorer son sort et d'en gémir : *Malheureux que je suis !* Quel était le sujet de ces gémissements si amers et tant de fois réitérés ? c'est que son âme , retenue dans un corps mortel, ne pouvait jouir encore de sa béatitude. *Qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, VII)? Qui détruira cette prison, et qui brisera mes liens , afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux et le centre de mon repos. Dans une semblable disposition, il n'avait garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort ; mais, par la force du désir dont il était transporté, il savait bien les réprimer et les surmonter. Bien loin que la mort l'étonnât , il l'envisageait avec une sorte de complaisance; et, bien loin de la fuir,

il s'y présentait lui-même et la demandait. *Mourir* c'était *un gain* (*Philip.*, I) selon son estime, parce que c'était passer dans le sein de Dieu, et arriver au terme du salut.

Si nous comprenions comme ce docteur des nations, et comme tant d'autres après lui, ce que c'est que le salut; si Dieu, pour un moment, daignait faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire, et de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes, qui peut exprimer quelle sainte ardeur, quel feu s'allumerait dans nos cœurs? Du reste, sans avoir encore cette vue claire et immédiate qui n'est réservée qu'aux bienheureux dans le ciel, nous avons la foi pour y suppléer. Il ne tient qu'à moi de me rendre, avec cette lumière divine qui m'éclaire, plus attentif aux grandes espérances que la religion me donne, et dont je devrais uniquement m'occuper.

Je le devrais; mais comment est-ce que je satisfais à ce devoir? comment est-ce que l'on y satisfait dans tous les états du monde, et du monde même chrétien? Rien de plus rare que le désir du salut: pourquoi? parce que ce désir est étouffé presque dans tous les cœurs par mille autres désirs qui n'ont pour fin que la vie présente et que ses biens. Non-seulement on désire les biens de la vie avec le salut sans les désirer pour le salut; non-seulement on les désire autant que le salut; non-seulement même on les désire plus que le salut; mais le dernier degré de l'aveuglement et du désordre, c'est que la plupart ne désirent que les biens de la vie, ne soupirent qu'après les biens de la vie, et ne pensent pas plus au salut que s'ils n'en croyaient point ou n'en espéraient point. Est-ce en effet par un libertinage de créance qu'ils vivent dans une telle insensibilité à l'égard du salut? est-ce par une espèce d'enchantement et d'ensorcellement? Quoi qu'il en soit, si je considère toute la face du christianisme, qu'est ce que j'y aperçois? j'y vois des gens affamés de richesses, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaisirs, et des plaisirs les plus grossiers. Voilà où s'étend toute la spère de leurs désirs; voilà les bornes où ils les tiennent renfermés, sans les porter plus loin ni les élever plus haut.

Ce n'est pas que quelquefois dans les discours on ne reconnaisse l'importance du salut; ce n'est pas qu'on ne s'en explique en certains termes, et qu'on ne convienne qu'il n'est rien de plus désirable ni même de si désirable. Les plus mondains savent en parler comme les autres, et souvent mieux que les autres. Mais qu'est-ce que cela? un langage, des paroles affectées, et rien de plus: car, sans nous en tenir aux paroles et aux expressions, mais examinant la chose dans la vérité, peut-on dire que nous désirons le salut, lorsque, de tous les sentiments et de tous les mouvements de notre cœur, il n'y en a pas un qui tende vers le salut? Nous aimons, mais quoi? est-ce ce qui nous conduit au salut? nous haïssons, mais quoi? est-ce ce qui nous détourne du salut? nous nous réjouissons, mais de quoi? est-ce des mérites que nous acquérons pour le salut? nous nous affligeons, mais pourquoi? est-ce parce que nous avons souffert quelque dommage et fait quelque perte qui intéresse le salut? Parcourons ainsi de l'une à l'autre toutes nos passions et toutes nos affections, laquelle pourrons-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le salut, et où il ait aucune part? Je ne veux pas faire entendre par là que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien et que rien n'émeut: au contraire, toute notre vie se passe en désirs, et en désirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent, qui nous consument; car telle est la vie de l'homme dans le monde, et telle est souvent même la vie de bien des hommes jusque dans la retraite; vie de désirs, mais de quels désirs? de désirs frivoles, de désirs terrestres, de désirs insensés, de désirs pernicieux, de ces désirs que formaient les Juifs, et que Dieu semblait écouter, quand il voulait punir cette nation indocile en les abandonnant à eux-mêmes et à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces désirs qui nous entraînent dans la voie de perdition! Car voilà, dit l'Apôtre, où ils nous conduisent, et à quoi ils se terminent (*I Tim.* I, 9) Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, et, par une suite immanquable, ils nous damnent: effets trop ordinaires et que mille gens éprouvent, sans apprendre de là à se détromper; désirs qui nous amusent par les vains objets auxquels nous nous attachons, et les vaines espérances dont nous nous flattons; ou ce sont des biens qui nous sont refusés et que nous n'obtenons jamais malgré tous les soins que nous y apportons; ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté et la vanité: désirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépits, les mélancolies et les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons là-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux; s'ils sont de bonne foi, ils conviendront que ce qui leur ronge plus cruellement l'âme, et ce qui fait leur plus grand supplice dans la vie, ce sont les violents désirs que leur inspirent l'ambition, la cupidité, l'amour du plaisir, qui les dominent; désirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent et qu'ils nous font commettre: car on veut les contenter, ces désirs déréglés; et, si l'on ne le peut par les voies droites, on prend les voies détournées, qui sont les voies de l'iniquité et de l'injustice; de là même enfin, désirs qui nous damnent: au lieu que, par des avantages tout opposés, un vrai désir du salut sert à nous occuper solidement, à nous tranquilliser dans les événements les plus fâcheux, et, dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier et à nous sauver.

Ce désir du salut est, pour une âme fidèle,

l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière; elle y fixe toutes ses pensées comme à son unique bien ; elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, et c'est comme un pain de chaque jour qui la nourrit. Ce même désir du salut, en dégageant l'âme de tous les désirs du siècle, l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'aperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend peu d'intérêt, et tant elle est au-dessus de tous les accidents et de toutes les révolutions. Elle n'a qu'un point de vue, qui est le ciel : hors de là rien ne l'inquiète, parce que hors de là elle ne tient à rien ni ne veut rien. Par une conséquence très-naturelle, autant que ce désir du salut contribue au repos de l'âme chrétienne, autant contribue-t-il à sa sanctification : car, si c'est un désir véritable, et tel qu'il doit être, c'est un désir efficace, qui, dans la pratique, nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire, en quelque sorte que ce soit, à notre salut, et nous applique sans relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de le consommer. Or, ces œuvres ce sont des œuvres saintes et sanctifiantes, et voilà comment le désir du salut nous sauve.

Renouvelons-le dans nous, ce désir si salutaire; ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation de l'importance infinie du salut. Que désirons-nous autre chose, et où devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit, et sans quoi nul autre bien ne nous peut suffire?

Incertitude du salut, et les sentiments qu'elle doit nous inspirer, opposés à une fausse sécurité.

Affreuse incertitude, Seigneur, où vous me laissez sur mon affaire capitale, sur la plus essentielle et même la seule affaire qui doive m'intéresser, sur l'affaire de mon salut? je suis certain que vous voulez me sauver; je suis certain que je puis me sauver; mais me sauverai-je en effet; mais serai-je un jour dans votre royaume au nombre de vos prédestinés; mais parviendrai-je à cette éternité bienheureuse pour laquelle vous m'avez créé, et qui est mon unique fin? Voilà, mon Dieu, ce qui passe toute mon intelligence; voilà ce que toute la subtilité de l'esprit humain, ce que tous mes raisonnements ne peuvent découvrir : car, de tous les hommes vivant sur la terre, en est-il un qui sache s'il est digne de haine ou d'amour, et par conséquent en est-il un qui sache s'il est dans une voie de salut ou dans une voie de damnation?

Je ne puis douter, Seigneur, que je n'aie péché contre vous, et péché bien des fois, et péché en bien des manières, et péché jusqu'à perdre votre grâce; mais puis-je me répondre que j'y suis rentré, dans cette grâce, que j'ai fait une vraie pénitence, et que vous m'avez pardonné? en suis-je assuré? Quand même il en serait ainsi que je le désire, et quand je pourrais me flatter de l'avantage d'être actuellement et parfaitement réconcilié avec vous, suis-je assuré de persévérer dans cet état; et, si je m'y soutiens quelque temps, suis-je assuré d'y persévérer jusqu'au dernier moment de ma vie? suis-je assuré d'y mourir?

Tout cela, mon Dieu, ce sont pour moi d'épaisses ténèbres, ce sont des abîmes impénétrables. Dès que je veux entreprendre de les sonder, l'horreur me saisit, et je demeure sans parole. Et qui n'en serait pas effrayé comme moi, pour peu qu'on vienne à considérer l'importance de cette affaire, dont le succès est si incertain? Car de quoi s'agit-il? de tout l'homme, c'est-à-dire du souverain bonheur de l'homme ou de son souverain malheur. Il s'agit, par rapport à moi, d'être mis un jour en possession d'une félicité éternelle, ou d'être condamné à un tourment éternel. Quelle sera la décision de ce jugement formidable? quel sera le terme de ma course? sera-ce une gloire sans mesure, ou une réprobation sans ressource? sera-ce le ciel ou l'enfer? Encore une fois, dans ces pensées, mon esprit se trouble, mon cœur se resserre, toute ma force m'abandonne, et je reste interdit et consterné.

Ce n'est point là, Seigneur, de ces craintes scrupuleuses dont les âmes timorées se tourmentent sans raison; ce ne sont point de vaines terreurs : combien y a-t-il de réprouvés qui, pendant un long espace de temps, avaient mieux vécu que moi, et paraissaient être plus en sûreté que moi? Qui l'eût cru, qu'éloignés du monde et retirés dans les cloîtres et dans les déserts, ils y dussent jamais faire ces chutes déplorables qui les ont damnés? Suis je moins en danger qu'ils n'y étaient, et ne serait-ce pas la plus aveugle présomption, si j'osais me promettre que ce qui leur est arrivé, ne m'arrivera pas à moi-même? Une telle témérité suffirait pour arrêter le cours de vos grâces, et mon salut alors se trouverait d'autant plus exposé, que j'en serais moins en peine, et que je le croirais plus à couvert.

Je ne vous demande point, ô mon Dieu! qu'il vous plaise de me révéler l'avenir; je ne vous prie point de me faire voir quel doit être mon sort, et de tirer le voile qui me cache cet adorable, mais redoutable mystère de votre providence. C'est un secret où il ne m'appartient pas de m'ingérer, et qui n'est réservé qu'à votre sagesse. En le dérobant à ma connaissance et le tenant enseveli dans une si profonde obscurité, vous avez vos vues toujours saintes et toujours salutaires, si j'apprends à en profiter. Vous voulez me préserver de la négligence où je tomberais, si j'avais une certitude absolue de ma prédestination ou de ma réprobation. Car l'un et l'autre, ou plutôt l'assurance de l'un et de l'autre, me porterait à un relâchement entier. Que dis-je? l'assurance même de ma réprobation me précipiterait dans le désespoir et dans les plus grands désordres. Vous voulez que, *par de bonnes œuvres*, suivant l'avis du prince des apôtres, *je m'étudie de plus en plus à rendre sûre ma vocation et mon élection; de sorte que je sois pourvu abondamment de ce qui peut me donner entrée au*

royaume de Jésus-Christ (II *Petr.*, I,10). Vous voulez *que je m'humilie sans cesse sous votre main toute-puissante*, comme un criminel qui attend une sentence d'absolution ou de mort, et qui, prosterné aux pieds de son juge, n'omet rien pour le toucher en sa faveur et pour obtenir grâce. Vous voulez que je vive dans un tremblement continuel, et dans une défiance de moi-même qui m'accompagne partout, et qui me fasse prendre garde à tout. Vous le voulez, Seigneur, et c'est cela même aussi que je vous demande. Par là l'incertitude où je suis, tout effrayante qu'elle est, bien loin de m'être nuisible et dommageable, me deviendra utile et profitable.

Cependant, mon Dieu, je ne perdrai rien de ma confiance, et je n'oublierai jamais *que vous êtes le Dieu de mon salut* (*Ps.* XVII). Dieu de mon salut, parce que je ne puis me sauver sans vous et que par vous. Dieu de mon salut, parce que vous voulez que je me sauve, et que vous-même vous voulez me sauver. Dieu de mon salut, parce que pour me sauver vous ne me refusez aucun des secours nécessaires, et que vous me mettez dans un plein pouvoir d'en user. Voilà, Seigneur, ce qui me rassure et ce qui calme mes inquiétudes. Vous m'ordonnez de les jeter toutes dans votre sein, et de m'y retirer moi-même comme dans un asile toujours ouvert pour me recevoir. De là, sans présumer de vos miséricordes, je défierai tous les ennemis de mon âme, et je ne cesserai point de dire avec votre prophète : *Le Seigneur est ma lumière, il est ma défense* (*Ps.* XXVI), de quoi dois-je m'alarmer? Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, mon cœur n'en serait point ébranlé, parce que, mon espérance étant dans le Seigneur, il est auprès de moi. Je ne veux de lui qu'une seule chose, et je la chercherai, je tâcherai de la mériter : c'est d'être avec lui pendant tous les siècles des siècles dans sa sainte maison et dans le séjour de sa gloire. C'est là que se portent tous mes désirs ; tout le reste ne m'est rien.

Confiance chrétienne ; mais qui, pour être chrétienne, doit avoir ses règles et n'aller point au delà des bornes. Car il est certain d'ailleurs qu'il y a des gens d'une sécurité merveilleuse, ou plutôt d'une présomption énorme touchant le salut. Ce ne sont point, il est vrai, des libertins et des impies ; ce ne sont point des pécheurs scandaleux et plongés dans la débauche ; ils n'enlèvent point le bien d'autrui, et ne font tort à personne ; enfin, je le veux, ce sont de fort honnêtes gens selon le monde. Mais sont-ce des apôtres? bien loin de s'employer au salut et à la sanctification du prochain en qualité d'apôtres, à peine pensent-ils à leur propre sanctification et à leur propre salut en qualité de chrétiens. Sont-ce des hommes d'oraison, accoutumés aux ravissements et aux extases? jamais ils n'eurent nulle connaissance ni le moindre usage de ces exercices intérieurs où l'âme s'élève à Dieu, et s'entretient affectueusement avec Dieu. Quelques pratiques communes dont ils s'acquittent avec beaucoup de négligence et de tiédeur, voilà où se réduit tout leur christianisme. Sont-ce des pénitents ennemis de leur chair, et exténués d'austérités et de jeûnes? ils ont toutes leurs commodités, ou du moins ils les cherchent ; ils mènent une vie douce, tranquille et agréable ; ils écartent tout ce qui pourrait leur être pénible et onéreux, et ils ne se refusent aucun des divertissements qui se présentent et qui leur semblent propres de leur état. Avec cela ils vivent en paix, sans crainte, sans inquiétude sur l'affaire du salut ; et, parce qu'ils ne s'abandonnent pas à certains désordres, ils ne doutent point que Dieu, selon leur expression, ne leur fasse miséricorde. Or, qu'ils écoutent un apôtre, et un des plus grands apôtres, un prédicateur de l'Évangile et le docteur des nations. Qu'ils écoutent un saint ravi jusqu'au troisième ciel, et qui, dans la plus sublime contemplation, avait appris *des secrets dont il n'est permis à nul homme de parler*. Qu'ils écoutent un pénitent consumé de travaux, crucifié au monde, et à qui le monde était crucifié : c'est saint Paul. Que dit-il de lui-même? *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude : pourquoi? de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (I *Cor.*, IX).

J'avoue que je ne lis point ou n'entends point ces paroles sans frayeur. Quel langage! quel sentiment! cet apôtre, ce maître des gentils, ce vaisseau d'élection, ce pénitent, Paul tremble ; et mille gens dans le monde, tout au plus chrétiens, et chrétiens encore très-imparfaits, se tiennent en assurance! Il tremble, et que craint-il? Est-ce seulement de déchoir en quelque chose de la perfection apostolique, et de ne parvenir pas dans le ciel à toute la gloire où il aspire? Ce n'est point là de quoi il est question ; mais il craint pour son salut, il craint pour son âme, il craint d'être condamné et rejeté parmi les réprouvés ; et tant de gens dans le monde n'observant qu'à demi les commandements de la loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, et se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés! Il tremble, et où? et en quelles conjonctures? en quel ministère? c'est en prêchant la parole de Dieu : c'est en répandant la foi dans les provinces et dans les empires ; c'est en s'exposant à toutes sortes de périls et de souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Au milieu de tout cela et malgré tout cela, il est en peine de son sort éternel, et une infinité de gens dans le monde, tout occupés des affaires du monde, engagés dans toutes les occasions du monde, jouissant de toutes les douceurs du monde, sont au regard de leur éternité dans un repos que rien n'altère! Il faut, ou que saint Paul ait été dans l'erreur, ou que nous y soyons ; c'est-à-dire, il faut que saint Paul, par une timidité scrupuleuse et par l'effet d'une imagination trop vive, portât la crainte à un excès hors de mesure, ou que, par une aveugle témérité, nous nous laissions flatter d'une espérance ruineuse et

mal fondée. Or, de soupçonner le grand apôtre, inspiré de l'esprit de Dieu, d'avoir donné dans une pareille illusion, ce serait un crime. C'est donc nous-mêmes qui nous abusons, et qu'est-ce de se tromper dans une affaire d'une telle conséquence?

A Dieu ne plaise que je tombe dans un si terrible égarement! Pour m'en garantir, il n'y a point de vigilance que je ne doive apporter, ni de précaution que je ne doive prendre. Car ce n'est point là de ces erreurs qu'on peut aisément réparer, ou dont les suites ne peuvent causer qu'un léger dommage. La perte pour moi serait sans ressource, et, pendant l'éternité tout entière, il ne me resterait nul moyen de m'en relever. C'est donc à moi d'être incessamment sur mes gardes et d'observer tous mes pas, comme un homme qui, dans une nuit obscure, marcherait à travers les écueils et les précipices, et se trouverait à chaque moment en danger de faire une chute mortelle et sans retour. Toute mon attention ne suffira pas pour me mettre dans une pleine assurance; et, quoi que je fasse, j'aurai toujours sujet de craindre; car il sera toujours vrai, mon Dieu, que vos voies sont incompréhensibles, et vos jugements impénétrables. Mais, après tout, vous aurez égard aux mesures que je prendrai, aux vœux que je vous présenterai, aux œuvres que je pratiquerai, à tout ce que pourra me suggérer le zèle de mon salut, que vous avez confié à mes soins, et que vous avez fait dépendre, après votre grâce, de ma fidélité. Si ce n'est pas assez pour m'ôter toute défiance de moi-même, c'est assez pour affermir mon espérance en votre miséricorde et pour la soutenir. Ce sage tempérament de défiance et d'espérance me servira de sauvegarde, et me préservera de deux extrémités que je dois également éviter; l'une est une défiance pusillanime, et l'autre une espérance présomptueuse. Par là j'attirerai sur moi la double bénédiction que le Prophète a promise au juste qui, tout ensemble, craint le Seigneur et se confie dans le Seigneur.

Volonté générale de Dieu, touchant le salut de tous les hommes.

Dieu veut-il me sauver? ne le veut-il pas? Si je m'attache à la vraie créance, qui est celle de l'Eglise, je décide, sans hésiter, que Dieu veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement, parce qu'il veut sincèrement le salut de tous les hommes.

Est-il rien qui nous ait été marqué en des termes plus exprès dans les divines Ecritures; et qui en croirons-nous, si nous n'en croyons pas Dieu même, lequel s'en est expliqué tant de fois par ses sacrés organes et en tant de manières différentes? Il n'y a qu'à parcourir ces saintes lettres et qu'à les lire, mais sans préjugé et sans obstination, mais avec une certaine bonne foi et une certaine simplicité de cœur, mais dans la vue de s'instruire, et non point dans un esprit de contradiction et de dispute, voici les idées que nous en remporterons et que tout d'un coup nous nous formerons, *Que Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse* (II *Petr.*, III); mais qu'il veut au contraire que tous se sauvent; que c'est pour cela même qu'il use de *patience* envers les pécheurs qui s'égarent de la voie du salut, et que, pour les y faire rentrer, *il les appelle tous à la pénitence.* Qu'à la vérité il y aura peu d'élus, c'est-à-dire qu'il y en aura peu qui parviendront au salut; mais que le nombre n'en sera si petit que parce que les autres n'auront pas bien usé, comme ils le pouvaient et comme ils le devaient, des grâces que Dieu, de toute éternité, leur avait préparées, et des moyens qu'il leur avait fournis dans le temps. Qu'entre les réprouvés il n'y en aura donc pas un seul qui puisse imputer à Dieu sa perte; mais qu'ils seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnaissant qu'il ne tenait qu'à eux de se sauver, et que Dieu ne les a point laissés manquer des secours nécessaires pour arriver au bienheureux terme où il voulait les conduire. Qu'il a envoyé son Fils pour être le médiateur, le rédempteur, le Sauveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes dans le monde et de tout ce qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde : si bien que, de même qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, ou de même qu'il fait tomber la rosée du ciel sur les uns et sur les autres, de même il a voulu que le sang de Jésus-Christ se répandît, sans exception de personne, sur tout le genre humain, et qu'il effaçât toutes les iniquités de la terre.

Voilà, dis-je, ce que nous comprendrons à la simple lecture des divins oracles du Seigneur et des saints livres où ils sont exprimés. Voilà ce qu'ils nous feront clairement entendre quand nous les consulterons et que nous les prendrons dans le sens naturel qui se présente de lui-même. Il est bien étrange qu'il se trouve des gens qui, sur cela, deviennent ingénieux contre leur propre intérêt, et qui, par de vaines subtilités, cherchent à obscurcir des témoignages si formels et d'ailleurs si favorables.

Ne raisonnons point tant, ne soyons point si curieux d'innover, ni si jaloux de soutenir à nos dépens des doctrines particulières. La foi de nos pères nous suffit. Ce qu'ils ont cru de tout temps, nous devons le croire avec la même certitude. Car le moins que nous puissions penser d'eux et en dire, c'est assurément qu'ils avaient des lumières aussi relevées que les nôtres; qu'ils étaient aussi pénétrants que nous, aussi instruits que nous, aussi versés dans la connaissance des mystères de Dieu et dans la science du salut. Or, voyant dans l'Ecriture, surtout dans l'Evangile et dans les Epîtres des apôtres, des termes si précis et si marqués touchant la prédestination divine et le dessein que Dieu a de sauver tout le monde, ils se sont soumis sans résistance à une vérité qui leur était si authentiquement notifiée. Ils n'ont point eu recours, pour en éluder la force, à de frivoles distinctions. Ils n'ont point partagé le monde en deux ordres : l'un de ceux que Dieu a choisis et favorisés, l'autre, de ceux qu'il a

rejetés et entièrement délaissés. Ils auraient cru, par ce partage, faire injure à cette miséricorde infinie qui remplit tout l'univers, et en mal juger; ils auraient cru offenser le Dieu, le Créateur, le Père commun de tous les hommes; ils auraient cru se rendre homicides de leurs frères, en leur fermant ce sein paternel qui nous est ouvert, et d'où personne n'est exclu si lui-même il ne s'en sépare. Suivons des guides si sûrs, et entrons dans leurs sentiments. Au lieu de nous arrêter à des contestations et à des questions sans fin, ne pensons, comme eux, qu'à profiter du don de Dieu. Goûtons-le dans le silence de la méditation; nous y trouverons non-seulement l'appui le plus ferme et la ressource la plus solide, mais encore une des plus douces et des plus sensibles consolations.

Car, dans la vive persuasion où je suis que Dieu a voulu et qu'il veut le salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe, j'en tire les plus heureuses conséquences.

J'adore la bonté de Dieu, je l'admire, j'y mets ma confiance; je me jette, ou, pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette Providence universelle qui embrasse toutes les nations, toutes les conditions, tous les états. Je vais à Dieu, et dans un sentiment d'amour et de reconnaissance, je lui dis avec le Prophète : O mon Dieu! ô ma miséricorde! Je mesure sa charité, tout immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte, après l'Apôtre, toutes les dimensions. J'en considère la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent, et je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étend jusqu'à moi; jusqu'à moi, vile poussière, jusqu'à moi créature ingrate et rebelle, jusqu'à moi, pécheur de tant d'années, et digne des plus rigoureux châtiments du ciel.

Si je me sens assailli de la tentation, et que je tombe dans la défiance et en certains doutes qui me troublent au sujet de ma prédestination éternelle, je me retrace fortement dans l'esprit ce souvenir si consolant que Dieu veut me sauver : *Et pourquoi vous affligez-vous, mon âme*, me dis-je à moi-même, comme David? *pourquoi vous alarmez-vous? Espérez en Dieu; vous le pouvez : car c'est votre Dieu*, et il n'a pour vous que des pensées de paix (*Ps.* XLII). Si le zèle de ma perfection s'allume dans moi, et que, par la pratique des bonnes œuvres, je travaille à m'enrichir pour le ciel, ce qui redouble ma ferveur, c'est de savoir, ainsi que s'exprime saint Paul, que je n'agis, *que je ne combats point à l'aventure*; mais que Dieu, qui désire mon salut plus que moi-même, accepte tout ce que je fais, qu'il l'agrée, qu'il l'écrit dans le livre de vie, et qu'il est disposé à m'en tenir un compte exact et fidèle.

Si les remords de ma conscience me reprochent les désordres de ma vie, et que la multitude, la grièveté de mes péchés m'inspirent un secret désespoir d'en obtenir le pardon; pour me rassurer, je repasse cette parole de Jésus-Christ même : *Ce ne sont point les justes que je suis venu appeler, mais les pécheurs* (*Matth.* IX). Touché de cette promesse, je m'anime, je m'encourage à entreprendre l'œuvre de ma conversion. Quelque difficile qu'elle me paraisse, nul obstacle ne m'effraie, rien ne m'arrête, parce que je me réponds de l'assistance de Dieu, qui, voulant me sauver, veut par conséquent m'aider de sa grâce, et me soutenir dans mon retour et dans toutes les rigueurs de ma pénitence. Tels sont, encore une fois, les effets salutaires de l'assurance où je dois être d'une volonté réelle et véritable dans Dieu, de ma sanctification et de mon salut.

Mais, par une règle toute contraire, du moment que ma foi viendra à chanceler sur ce principe incontestable; du moment que cette volonté de Dieu touchant mon salut, et touchant le salut de tout autre homme, me deviendra douteuse et incertaine, où en serai-je? Tout mon zèle s'amortira, toute ma ferveur s'éteindra : plus de pénitence, plus de bonnes œuvres : et pourquoi? parce que je ne saurai si ma pénitence et toutes mes bonnes œuvres me pourront être de quelque avantage et de quelque fruit devant Dieu.

Est-il rien en effet qui doive plus déconcerter tout le système d'une vie chrétienne, que cette pensée : Dieu peut-être veut me sauver, mais peut-être aussi ne le veut-il pas? On m'exhortera à servir Dieu, à m'acquitter fidèlement des devoirs de la religion; mais moi je dirai : Que sais-je si tous les soins que je me donnerai pour cela, si toutes les violences que je me ferai, si toute ma fidélité et mon exactitude ne me seront point inutiles, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me représentera la gloire du ciel, le bonheur des saints, leur récompense éternelle; mais moi je dirai : Que sais-je si je suis appelé à cette récompense, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me fera une peinture terrible des jugements de Dieu, de ses arrêts, de ses vengeances, de tous les tourments de l'enfer; mais moi je dirai : Que sais-je s'il est en mon pouvoir de l'éviter cet enfer, et si mon sort n'est pas déjà décidé, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? A l'heure de ma mort, on me montrera le crucifix, et l'on me criera : Voilà, mon cher frère, voilà votre Sauveur; confiez-vous en ses mérites et dans la vertu de son sang; mais moi je dirai : Que sais-je si ce sang divin, ce précieux sang a été répandu pour moi; que sais-je si c'est le prix de ma rançon, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver?

Je le dirai, ou du moins je le penserai. Or, quel goût peut-on alors trouver dans toutes les pratiques du christianisme? Avec quelle ardeur peut-on s'y porter? à quelle tentation n'est-on pas exposé de quitter tout, d'abandonner tout au hasard, et de se laisser aller à sa bonne ou à sa mauvaise destinée? Hé-

las! de ceux-là même qui croient comme l'Eglise, la vocation générale de tous les hommes au salut, il y en a tant néanmoins qu'on ne saurait déterminer à en prendre le chemin et à y persévérer; que sera-ce de ceux qui ne voudront pas reconnaître cette vocation, et qui douteront si Dieu s'est souvenu d'eux, ou s'il ne les a point oubliés?

Non, dit le Seigneur, *je n'ai point oublié mon peuple, non plus qu'une mère n'oublie point l'enfant qu'elle a mis au monde, et à qui elle a donné la vie* (*Isai.*, XLIX). Dieu ne dit pas en particulier qu'il n'a point oublié celui-ci ni celui-là parmi son peuple; mais il marque son peuple en général. Or, tout indigne que j'en puisse être, je suis de ce peuple de Dieu; je dis même de ce peuple choisi dont Dieu autrefois, et dans un sens plus étroit, disait : *Vous serez mon propre peuple.* Les Juifs en étaient la figure; et comme entre toutes les nations ils furent la nation spécialement chérie du Seigneur, et appelée à la terre promise par une préférence de prédilection, c'est ainsi que Dieu, par une faveur singulière, a formé de nous un peuple chrétien, c'est-à-dire un peuple qu'il a distingué de tous les autres peuples, et sur qui il paraît avoir des vues de salut plus efficaces et plus expresses. Quand donc, ce qui n'est pas, et ce que je ne pourrais penser que par une erreur grossière, quand, dis-je, il y aurait quelque lieu de douter que Dieu voulût le salut de tant d'infidèles qui n'ont jamais reçu les mêmes lumières ni les mêmes dons que moi; dès-là qu'il a plu à la Providence de me faire naître de parents chrétiens, et comme dans le sein de la foi; dès-là qu'au moment de ma naissance j'ai eu l'avantage, par la grâce du baptême, d'être régénéré en Jésus-Christ, et que je suis devenu, par un droit spécial, l'héritier de son royaume; dès-là même que, par une prérogative qui me sépare de tant d'hérétiques sortis de la voie droite et engagés dans une voie de séduction, je me trouve au milieu de l'Eglise, en qui seule est la vérité, la vie, le salut; tout cela ne sont-ce pas de la part de Dieu des témoignages certains d'une volonté bien sincère de me sauver.

Il le veut; mais ce salut si important pour moi, le veux-je? il est bien étrange que, dans une affaire qui me touche de si près, et qui m'est si essentielle, on puisse être en doute si je la veux véritablement, ou si je n'y suis pas insensible. Quoi qu'il en soit, parce que Dieu veut mon salut, et le salut de tous les hommes, que n'a-t-il pas fait pour cela? S'est-il contenté d'une volonté de simple complaisance, sans agir et sans en venir aux moyens nécessaires? Du ciel même, et du trône de sa gloire, il nous a envoyé un Rédempteur; ce Fils unique, ce Dieu-Homme, il l'a livré à la mort, et à la mort de la croix. Où n'a-t-il pas communiqué les mérites infinis de cette rédemption surabondante? A qui a-t-il refusé le sang de Jésus-Christ? et pour descendre encore à quelque chose de moins commun et de personnel par rapport à moi, dans son Eglise où il m'a adopté et dont je suis membre, quels secours ne me fournit-il pas? que d'enseignements pour m'instruire, que de ministres pour me diriger, que de sacrements pour me fortifier, que de grâces intérieures, que de pieuses pratiques pour me sanctifier! Voilà comment Dieu m'a aimé, voilà par où il me fait évidemment connaître qu'il veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement. Or, encore une fois, est-ce ainsi que je le veux? je n'en puis mieux juger que par les effets : car, si je le veux comme Dieu le veut, je dois par proportion y travailler comme Dieu y travaille : c'est-à-dire que je dois user de tous les moyens qu'il me présente, et n'en omettre aucun; que je dois éviter tout le mal qu'il me défend, et pratiquer tout le bien qu'il me commande; que je dois être dans une vigilance et dans une action continuelle, pour profiter de toutes ses grâces, et pour mériter le saint héritage qu'il me destine, non point seulement comme un don de sa pure libéralité, mais encore comme la récompense de mes œuvres. Dire sans cela que je veux mon salut, c'est une contradiction; car vouloir le salut, et ne vouloir rien faire de tout ce qu'on sait indispensablement requis pour parvenir au salut, ne sont-ce pas, dans une même volonté, deux sentiments incompatibles, et qui se détruisent l'un l'autre? Hé! nous tromperons-nous toujours nous-mêmes, chercherons-nous toujours à rejeter sur Dieu ce que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes, et qu'à la plus lâche et la plus profonde négligence?

Possibilité du salut dans toutes les conditions du monde.

Quand un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état, c'est une mauvaise marque; car un des premiers principes, pour s'y sauver, est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis, quand persuadé, quoique faussement, que dans sa condition il ne peut faire son salut, il y demeure néanmoins; car un autre principe, non moins incontestable, c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état, il le faut quitter. J'ai, dites-vous, des engagements indispensables, qui m'y retiennent; et moi je réponds que, si ce sont des engagements indispensables, ils peuvent dès lors s'accorder avec le salut, puisque, étant indispensables pour vous, ils sont pour vous de la volonté de Dieu, et que Dieu, qui nous veut tous sauver, n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre salut vous devînt impossible. Développons cette pensée; elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde, de dire qu'on ne s'y peut sauver : et pourquoi? parce qu'on est, dit-on, dans un état qui détourne absolument du salut. Mais comment en détourne-t-il? Est-ce par lui-même? cela ne peut être, puisque c'est un état établi de Dieu; puisque c'est un état de la vocation de Dieu; puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie; puisque c'est un état où Dieu, par une suite imman-

quable, donne à chacun des grâces de salut et de sanctification, et non-seulement des grâces communes, mais des grâces propres et particulières que nous appelons pour cela grâces de l'état; enfin, puisque c'est un état où un nombre infini d'autres, avant nous, ont vécu très-régulièrement, très-chrétiennement, très-saintement, et où ils ont consommé, par une heureuse fin, leur prédestination éternelle. Reprenons, et de tous ces points, comme d'autant de vérités connues, tirons pour notre conviction les preuves les plus certaines et les plus sensibles.

Un état que Dieu a établi. Car le premier instituteur de tous les états qui partagent le monde et qui composent la société humaine, c'est Dieu même, c'est sa providence. Il a été de la divine sagesse, en les instituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes; et de là vient cette diversité de conditions, qui sert à entretenir parmi les hommes la subordination, l'assistance mutuelle, la règle et le bon ordre. Or, Dieu qui, dans toutes ses œuvres, envisage sa gloire, n'a point assurément été ni voulu être l'auteur d'une condition où l'on ne pût garder sa loi, où l'on ne pût s'acquitter envers lui des devoirs de la religion, où l'on ne pût lui rendre, par une pratique fidèle de toutes ses volontés, l'hommage et le culte qu'il mérite. Et comme c'est par là qu'on opère son salut, il faut donc conclure qu'il n'y a point d'état qui, de lui-même, y soit opposé, ni qui empêche d'y travailler efficacement.

Un état qui, établi de Dieu, est de la vocation de Dieu. C'est-à-dire qu'il y en a plusieurs que Dieu destine à cet état, puisqu'il veut, et qu'il est du bien public, que chaque état soit rempli. Que servirait-il en effet d'avoir institué des professions, des ministères, des emplois, s'ils devaient demeurer vides, et qu'il ne se trouvât personne pour y vaquer? Mais d'ailleurs, comment pourrions-nous accorder, avec l'infinie bonté de Dieu, notre créateur et notre père, de nous avoir appelés à un état où il ne nous fût pas possible d'obtenir la souveraine béatitude pour laquelle il nous a formés, ni de mettre notre âme à couvert d'une éternelle damnation?

Un état où Dieu veut qu'on se sanctifie et qu'on se sauve. C'est le même commandement pour toutes les conditions, et c'était à des chrétiens de toutes les conditions que saint Paul disait, sans exception : *La volonté de Dieu est que vous deveniez saints* (I *Thess.*, IV). Voilà pourquoi il leur recommandait à tous d'acquérir la perfection de leur état, et leur promettait, au nom de Dieu, le salut comme la récompense de leur fidélité. D'où il est évident que Dieu nous ordonnant ainsi de nous sanctifier dans notre état, quel qu'il soit, et voulant que, par la sainteté de nos œuvres, nous nous y sauvions, la chose est en notre pouvoir, suivant cette grande maxime, que Dieu ne nous ordonne jamais rien qui soit au-dessus de nos forces.

Un état aussi où Dieu ne manque point de nous donner des grâces de salut et de sanctification. Grâces communes et grâces particulières; grâces communes à tous les états; grâces particulières, et conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné : les unes et les autres capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état; capables de nous assurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état. De sorte que partout et en toutes conjonctures nous pouvons dire, avec l'humble et ferme confiance de l'Apôtre : *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie* (*Philipp.*, IV).

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés et se sont sauvés. Les histoires saintes nous l'apprennent : nous en avons encore des témoignages présents; et quoique dans ces derniers siècles le dérèglement des mœurs soit plus général que jamais, et qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisait connaître tout ce qu'il y a de personnes qui vivent actuellement dans la même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien, dont la vue nous confondrait. Il est difficile que nous n'en connaissions pas quelques-uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font? que n'agissons-nous comme ils agissent? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou sont-ils d'autres hommes que nous? Avons-nous plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens du salut nous manquent-ils? Reconnaissons-le de bonne foi : l'essentielle et la plus grande différence qu'il y a entre eux et nous, n'est ni dans l'état, ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, et nous ne le voulons pas.

De là qu'arrive-t-il? parce qu'ils veulent se sauver, et qu'ils le veulent bien, ils se font, des peines et des engagements de leur état, autant de sujets de mérite pour le salut; et parce que nous ne voulons pas nous sauver, ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons, de ces mêmes engagements et de ces mêmes peines, autant de prétextes pour abandonner le soin du salut. Je sais que, pour se conduire en chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, et pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté et de constance : or c'est ce qui gêne, et ce qu'on voudrait s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on pense avoir plutôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état; on tâche de se le persuader, et peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t-on Dieu? et quand un jour nous paraîtrons devant son tribunal, et que nous lui rendrons compte de notre âme, que lui répondrons-nous lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtait n'était qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté cri-

minelle de notre part, qu'une faiblesse qui dès le premier choc se laissait abattre, et qui, bien loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner?

Mais, pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions pas allier ensemble les devoirs de notre état et ceux de la religion? Notre état, je le veux, nous engage au service du monde; mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car, quoi que nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables. 1. Que les devoirs du monde et ceux de la religion ne sont point incompatibles. 2. Qu'on ne s'acquitte jamais mieux des devoirs du monde, qu'en s'acquittant bien des devoirs de la religion. 3. Qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la religion sans s'acquitter des devoirs du monde; et voilà de quelle manière nous pouvons et nous devons pratiquer cette excellente leçon du Sauveur des hommes : *Rendez à César*, c'est-à-dire au monde, *ce qui est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu* (*Matth.*, XXII). L'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où nous voyons, selon la pensée et l'oracle de notre divin Maître, qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois et conformément à notre état, Dieu et le monde, Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu.

J'ai ajouté, et c'est une vérité fondée sur la raison et sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce qu'alors tout ce qu'on fait pour son état et pour le monde, on le fait pour Dieu et dans l'esprit de Dieu : or, le faisant dans l'esprit de Dieu et pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zèle plus pur et plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisième et dernier principe, non moins vrai que les deux autres, c'est qu'on ne peut même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état et au monde, puisque, dès qu'on le doit au monde et à son état, Dieu veut qu'on y satisfasse, et que c'est là une partie de la religion.

De tout ceci, concluons que, si notre état nous détourne du salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute; car, bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au salut, c'est, au contraire, la voie du salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne:or, la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi; et, en nous y appelant, il nous dit : *Voilà votre chemin, c'est par là que vous marcherez* (*Isai.*, XXX); tout autre ne serait point si sûr pour nous, dès qu'il serait de notre choix, sans être du choix de Dieu.

Comment donc et en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état? c'est par la vie qu'on y mène et qu'on y veut mener, laquelle ne peut compatir avec le salut; mais on y peut vivre autrement, mais on y doit vivre autrement; mais on peut et on doit autrement s'y comporter.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, et cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du christianisme, le soin du salut. Le remède, ce serait de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, et même chaque jour, quelque temps pour se recueillir et pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manquerait pas, et on saurait assez le trouver, si l'on y était bien résolu; mais pour cela il faudrait prendre un peu sur soi, et c'est à quoi on ne s'est jamais formé. On se livre à des occupations tout humaines, on s'en laisse obséder et posséder; on en a sans cesse la tête remplie, le souvenir de Dieu s'efface, et on pense à tout, hors à se sauver,

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde; et personne n'ignore combien pour le salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif nécessaire, ce serait d'abord de retrancher de ces liaisons et de ce commerce du monde ce qui est de trop; ensuite, de se renouveler souvent, et de se fortifier par l'usage de la prière, de la confession, de la communion, de la lecture des bons livres; mais on ne veut point de toutes ces précautions, et on ne s'en accommode point. On se porte partout indifféremment et sans discernement; tout faible et tout désarmé, pour ainsi dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le plus puissant et le plus artificieux; on suit le train du monde, on est de toutes ses compagnies, on en prend toutes les manières; et est-il surprenant alors que, dans un air si corrompu, l'on s'empoisonne, et qu'au milieu de tant de scandales, on fasse des chutes grièves et mortelles? Je passe bien d'autres exemples, et j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il est impossible de s'y sauver; mais consultons-nous nous-mêmes, et rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main, pour mieux régler nos démarches et mieux assurer notre salut? ne le pouvons-nous pas? or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvait, lorsqu'on le devait, lorsqu'il s'agissait d'un si grand intérêt que le salut, quel titre de réprobation!

Il n'est donc point question, pour nous sauver, de changer d'état; et souvent même, comme nous l'avons déjà observé, ce changement pourrait préjudicier au salut, parce que le nouvel état qu'on embrasserait ne serait point proprement ni selon Dieu notre état, c'est-à-dire que ce ne serait point l'état qu'il aurait plu à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer abso-

lument au monde, et de nous ensevelir tout vivants dans des solitudes, pour n'être occupés que des choses éternelles, et pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'âme. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, et à qui il donne la force de l'exécuter; mais, après tout, que serait-ce de la société humaine, si chacun prenait ce parti? à quoi se réduirait le commerce des hommes entre eux; et, sans ce commerce, comment pourrait subsister l'ordre et la subordination du monde? Ainsi, rien de plus sage ni de plus raisonnable que la règle de saint Paul, lorsque, écrivant aux premiers fidèles nouvellement convertis, il leur disait : *Mes frères, demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler* (I *Cor.*, VII); comme s'il leur eût dit : Dans ces conditions, vous pouvez être chrétiens et vivre en chrétiens; car ce n'est point précisément à la condition que la qualité de chrétien est attachée. Or, vivant en chrétiens, et pratiquant dans vos conditions l'Evangile de Jésus-Christ, vous vous sauverez, puisque c'est de cette vie chrétienne et de cette fidèle observation de la loi, que le salut dépend.

Voilà ce qu'une infinité de mondains ne veulent point entendre, parce qu'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, et que pour cela ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puissent vivre chrétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment, et dans les discours qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils aient leur salut extrêmement à cœur, et qu'ils soient dans la meilleure volonté de s'y employer; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. O si je vivais, disent-ils, dans la retraite, et que je n'eusse à penser qu'à moi-même! O si je ne voyais plus tant de monde, et que je pusse ne m'occuper que de Dieu! mais le moyen d'être, au milieu même du monde, continuellement en guerre avec le monde, pour se défendre de ses attraits, pour agir contre ses maximes, pour se soutenir contre ses exemples, pour ne se laisser pas surprendre à ses illusions, ni emporter par le torrent qui en entraîne tant d'autres? Quel moyen? Si l'on me le demande, je répondrai que la chose est difficile; mais j'ajouterai qu'en matière de salut, à raison de son importance, il n'y a point de difficulté qui puisse nous servir de légitime excuse. Je dirai plus : car ces difficultés à vaincre et ces efforts à faire, ce sont les moyens de salut propres de notre état Chaque condition a ses peines, et la Providence l'a ainsi réglé, afin que, dans notre condition, nous eussions chacun des sujets de mérite, par la pratique de cette abnégation évangélique en quoi consiste le vrai christianisme, et, par conséquent, le salut.

Voie étroite du salut, et ce qui peut nous engager plus fortement à la prendre.

L'Evangile de Jésus-Christ est au-dessus de la raison; mais on peut dire en même temps qu'il n'est rien de plus raisonnable : c'est la droiture et la vérité même. Il ne déguise point, il ne flatte point. Ce qui se peut faire sans peine, il le représente tout aussi aisé qu'il l'est, et ce qui porte avec soi quelque difficulté, il le propose comme difficile, et ne cherche point à l'adoucir par de faux tempéraments.

C'est ce que nous voyons au regard du salut; car, au lieu que dans la conduite ordinaire, on ne découvre pas d'abord à un homme tous les obstacles qui pourraient le détourner d'une entreprise, et qu'au contraire on lui en cache une partie, afin de ne le pas étonner dès l'entrée de la carrière, et de ne lui pas abattre le cœur; l'Evangile n'use point de ces réserves touchant le salut; il s'explique sans ménagement, et tout d'un coup il nous déclare que c'est une affaire qui demande les plus grands efforts.

Le Sauveur des hommes n'a rien omis pour nous le faire entendre. Il a mille fois insisté sur ce point; et, de toutes les vérités évangéliques, il semble que ce soit là celle dont il ait eu plus à cœur que nous fussions instruits, tant il l'a souvent répétée, et tant il a employé de termes, de figures, de tours différents à l'exprimer dans toute sa force. S'il parle de la voie du salut, il ne se contente pas de dire qu'elle est étroite; mais, par une exclamation qui marque jusque dans ce Dieu-Homme une espèce d'étonnement, il s'écrie : *Que cette voie est étroite!* S'il parle du royaume que son Père nous a préparé, et dont la possession n'est autre chose que le salut, il nous avertit *qu'on ne l'emporte que par violence.*

Si, pour nous donner de ce salut des idées sensibles, il use de comparaisons, il nous le fait concevoir comme un somptueux édifice, mais qui coûte des frais immenses à bâtir; comme un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre et de creuser; comme une pierre précieuse, mais qu'on n'achète qu'en se défaisant de tout le reste et le vendant : comme une moisson abondante, mais qu'on ne recueille que dans la saison des fruits, et lorsque, par un travail assidu, on a cultivé le champ du père de famille; comme un riche salaire, mais qu'on ne reçoit que le soir, et qu'après avoir porté tout le poids de la chaleur et du jour; comme une ample récompense, mais de quoi? d'une ferveur dans la pratique de la justice chrétienne, et d'un zèle semblable à une soif et à une faim dévorante; d'un détachement au-dessus de tout intérêt temporel et humain; d'une pureté d'âme et d'une innocence de mœurs exempte des moindres taches; d'une pénitence austère, et d'une mortification ennemie de toutes les commodités et de tous les plaisirs des sens; d'une douceur que rien n'émeut ni n'aigrit, dont rien ne trouble la paix, et qui s'applique partout à la maintenir; d'une charité bienfaisante et toute miséricordieuse, toujours prête à prévenir le prochain, à le soulager et à l'aider; d'une patience inaltérable dans les maux de la vie,

et même au milieu des persécutions et des malédictions : car voilà le précis des enseignements que Jésus-Christ, notre guide et notre maître, nous a tracés, autant par ses exemples que par ses paroles, sur l'affaire du salut; voilà le chemin qu'il nous a ouvert. Il n'y en a point d'autre, ni jamais il n'y en aura.

Or, nous ne sentons que trop de combien d'épines ce chemin est semé, et combien il est rude à tenir, surtout dans l'extrême faiblesse où nous sommes. C'est pourquoi le même Fils de Dieu ne nous a pas dit simplement : Entrez dans ce chemin, mais, *efforcez-vous d'y entrer*; mais excitez-vous, animez-vous, et prenez à chaque pas un courage tout nouveau pour y avancer et y persévérer. Les apôtres n'en ont point autrement parlé. Dans toutes leurs Epîtres, ils ne nous prêchent que la fuite du monde, que la retraite, que le recueillement intérieur, que la défiance de nous-mêmes, que la pénitence, que l'abnégation, qu'une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, que la mort de tous les appétits déréglés et de tous les désirs du siècle. La nature a beau se plaindre et murmurer, les élus de Dieu ne se sont jamais flattés là-dessus, et n'ont point imaginé de voie plus douce par où ils crussent pouvoir atteindre au port du salut.

On me dira que cette morale est bien sévère : Eh ! qui en doute? nous en convenons; nous ne prenons point, en l'annonçant, de circuit ni de détour : nous sommes prêts, ainsi qu'il nous est ordonné, de la publier sur les toits. Mais, du reste, avec toute sa sévérité, cette morale subsiste toujours telle que nous l'avons reçue, et toujours elle subsistera. Tout cela est rigoureux, il est vrai; mais il n'est pas moins vrai, quelque rigoureux que tout cela soit, qu'il ne nous est pas permis d'en rien retrancher, il n'est pas moins vrai que, quiconque refuse de s'assujettir à tout cela, est dans la voie de perdition, et qu'il n'y a point de salut pour lui; il n'est pas moins vrai que, de prétendre modérer tout cela, expliquer tout cela par des interprétations favorables à la cupidité de l'homme et à nos inclinations sensuelles, c'est se tromper soi-même, et tromper ceux qu'on entraîne dans la même erreur; et qu'en se trompant ainsi soi-même, et trompant les autres, on se damne, et on les damne avec soi. Voilà ce qui ne peut être contesté, dès qu'on a quelque teinture de la morale chrétienne; et comme les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise de Jésus-Christ, je puis ajouter que jamais tous les artifices ni tous les prétextes de notre amour-propre ne prévaudront contre ces principes évangéliques, et contre les obligations étroites qu'ils nous imposent. Le ciel et la terre passeront; mais la parole du Seigneur ne passera point. Or il nous a dit en venant parmi nous : *Ce n'est point la paix ni un repos oisif que je vous apporte; mais je viens vous mettre le glaive à la main* (*Matth.*, X); je viens vous apprendre à vaincre tous les ennemis de votre salut, et surtout à vous vaincre vous-mêmes. N'espérons pas de changer cet ordre de la divine sagesse; mais ne pensons, pour nous y conformer, qu'à nous changer nous-mêmes.

On me demandera qui pourra donc se sauver? Qui le pourra? ceux qui pratiqueront l'Evangile. On ira plus loin, et on me demandera qui le pourra pratiquer, cet Evangile dont la morale est si pure, et la perfection si relevée? Qui le pourra? ceux qui, par une volonté ferme et inébranlable, aidée de la grâce, s'y seront fortement déterminés. Mais on ne s'en tiendra pas encore là, et l'on me demandera enfin, qui pourra se déterminer à une vie aussi régulière et aussi laborieuse que l'Evangile nous la prescrit? Qui le pourra? ceux qui, par une solide et fréquente réflexion, se seront bien rempli l'esprit et bien convaincus de l'importance du salut. Car, quoique je l'aie déjà remarqué plus d'une fois, je le redis et je ne puis le trop redire, c'est de là que tout dépend; c'est-à-dire de cette vive persuasion, de cette vue toujours présente, de cette idée du salut, comme de l'affaire capitale, comme de l'unique affaire, comme d'une affaire qui, seule ou par son succès, doit faire notre bonheur souverain, ou par sa perte notre souverain malheur. Voilà le ressort qui remuera toutes les puissances de notre âme; voilà, après la grâce du Seigneur, le premier mobile d'où nous recevrons ces grandes impressions auxquelles rien ne résiste. Tellement que, quelques combats qu'il y ait à soutenir, et quelques nœuds qu'il y ait à rompre, quelques charmes que le monde présente à nos yeux pour nous attirer et nous attacher, rien désormais ne nous touchera, ne nous ébranlera, ne nous retiendra : pourquoi? parce que, dans notre estime, nous ne mettrons rien en parallèle avec le salut.

Expliquons ceci par un exemple familier : la comparaison est très-naturelle. Le feu prend dans une maison, il s'allume de toutes parts, il se communique, il croît, l'embrasement est général; chacun pense à soi, tous prennent la fuite, on se sauve par où l'on peut et comme l'on peut. Cependant un homme profondément endormi ne sent pas le péril où il est d'être consumé par les flammes, et d'y périr; on court à lui, on l'éveille, il ouvre les yeux, il voit tout en feu. A ce moment que fait-il? délibère-t-il à se sauver? prend-il garde s'il lui sera facile de s'échapper? un premier mouvement l'emporte, et ne lui donne pas le loisir de rien examiner. S'il faut grimper sur un mur, s'il faut se précipiter d'un lieu élevé, s'il faut passer à travers la flamme, point de moyen qu'il ne tente. Pour éviter un danger, il se jette dans un autre, et, pour se garantir de la mort qui le menace, il s'expose, sans hésiter, à mille morts. D'où lui vient cette ardeur, cette agitation, cette résolution, c'est qu'il y va de la vie, et que, de tous les biens de ce monde, nul ne lui est si cher que la vie, parce qu'il sait que le fondement de tous les biens de cette vie, c'est la vie même.

Belle image d'un chrétien qui revient de

l'assoupissement où il était à l'égard du salut, et qui commence à bien connaître la conséquence infinie d'une telle affaire, après en avoir mûrement considéré le fond, le danger, les obstacles, toutes les suites. Il se voit au milieu du monde comme au milieu du feu : passions ardentes qui dévorent les cœurs, fausses maximes qui corrompent les esprits, objets flatteurs qui fascinent les yeux, sales plaisirs qui amollissent les sens, exemples qui entraînent, occasions qui surprennent, discours libertins, scandales publics, intérêts sordides, injustices criantes, engagements de la coutume, esclavage du respect humain, excès de la débauche, profanation des plus saints lieux, abus, sacriléges et impiétés : que dirai-je? et peut-on avoir assez peu de connaissance pour ne savoir pas combien le monde est perverti, et combien il est capable de nous pervertir nous-mêmes?

Comment se défendre de cette contagion répandue partout, et comment se mettre à couvert de ses atteintes? comment, assailli de tous côtés, et assiégé de tant d'ennemis, leur faire face et en triompher? comment repousser leurs attaques, éviter leurs surprises, parer à tous leurs traits? en un mot, sur le penchant d'une ruine toujours prochaine, comment assurer tous ses pas, et sauver son âme? Comment? laissez agir ce chrétien éclairé de la lumière de Dieu et fortifié de sa grâce. C'est assez qu'il se soit bien imprimé dans le souvenir l'excellence du salut; c'est assez qu'il en ait connu le prix : tant que cette pensée l'occupera, qu'elle le frappera, et que, pour la conserver, il la renouvellera souvent et la rappellera, j'ose dire qu'alors il sera comme invulnérable et comme invincible. Il réprimera les passions les plus violentes, il détruira les habitudes les plus enracinées, il se roidira contre toute considération humaine, contre le torrent de la coutume, contre la chair et le sang, contre les objets les plus corrupteurs et les attraits des plaisirs les plus séduisants. Il s'adonnera aux exercices de la religion, sans en négliger aucun, ni par mépris, ni par délicatesse, ni par une vaine crainte des raisonnements du public. Il les pratiquera fidèlement, exactement, constamment; et, parce que cette assiduité est un joug, et pour plusieurs même, en mille conjonctures, un joug très-pesant, il se captivera, il se surmontera, il s'élèvera au-dessus de lui-même; jamais la peine ne l'étonnera.

A-t-elle étonné tant de solitaires, quand ils se sont confinés dans les déserts et retirés dans les plus sombres cavernes? A-t-elle étonné tant de religieux, quand ils se sont cachés dans l'obscurité du cloître et soumis à toutes ses austérités? A-t-elle étonné tant de vierges chrétiennes, quand elles ont sacrifié tous les agréments de leur sexe, et qu'elles ont porté sur leurs corps toutes les mortifications de Jésus-Christ? A-t-elle étonné tant de martyrs, quand ils se sont immolés comme des victimes, et livrés aux plus cruels tourments? il s'agit pour nous du même salut dont l'espérance leur donnait cette force supérieure et victorieuse. Fallût-il donc l'acheter par les mêmes supplices, par les mêmes sacrifices, nous y devons être disposés. Mais le sommes-nous en effet; et, quoi que nous en disions, peut-on nous en croire, lorsqu'on nous voit céder honteusement et si vite aux moindres difficultés? Car le christianisme, aussi bien que le monde, est plein de ces faux braves qui, loin du péril, témoignent une assurance merveilleuse, et à qui tout fait peur dans l'occasion.

Bizarre contradiction de notre siècle! jamais, dans les entretiens, dans les paroles, dans les leçons de morale, on n'a plus rétréci le chemin du salut, parce que les leçons et les paroles n'engagent à rien; et jamais en même temps on ne l'a plus élargi dans la pratique et dans les œuvres, parce que ce sont les œuvres qui coûtent, et que c'est la pratique qui mortifie. Ne cherchons, ni, par une rigueur outrée, à le rétrécir jusqu'à le rendre impraticable, ni, par un relâchement trop facile, à l'aplanir et à l'élargir jusqu'à lui ôter toute sa sévérité et tout son mérite. L'un nous conduirait au désespoir, et l'autre nous perdrait par une trompeuse confiance.

Prenons le juste milieu de l'Evangile, et, sans donner dans aucune extrémité, souvenons-nous que la voie du ciel n'est point si étroite qu'on n'y puisse marcher; mais aussi qu'elle l'est assez pour demander toute notre constance, et pour exercer toute notre vertu.

Cependant, pour la consolation de ceux à qui le zèle de leur salut inspire de suivre cette voie et d'y avancer, voici ce que j'ajoute, et ce que je puis appeler le miracle de la grâce. Car une expérience de tous les siècles depuis Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, a fait connaître que cette voie, tout épineuse qu'elle est, devient d'autant plus douce qu'on y cherche moins de douceurs, et qu'on s'assujettit avec moins de ménagements et moins de réserves à ses austérités les plus mortifiantes. Comment cela se fait-il? c'est aux âmes qui l'éprouvent à nous en instruire, ou plutôt c'est un de ces secrets dont saint Paul disait qu'il n'est permis à nul homme de les expliquer. Mais, tout impénétrable qu'est ce mystère, il n'en est pas moins réel ni moins véritable. Car, de quelque manière que ce puisse être, et en quelque sens que nous puissions l'entendre, il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse : c'est une parole divine, et par conséquent infaillible. Or cet adorable maître nous a dit que son joug est doux et son fardeau léger; et, en nous invitant à le prendre, il nous a promis que nous y trouverons la paix. Ces termes de joug et de fardeau marquent de la difficulté et de la pesanteur; mais, avec toute sa pesanteur, ce fardeau devient léger, et ce joug devient doux, dès que c'est le joug et le fardeau du Seigneur : pourquoi? parce que la grâce y répand toute son onction, et qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer dont cette onction

céleste n'adoucisse l'amertume, et qu'elle ne fasse porter avec une sainte allégresse.

On en est surpris, et, pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi-même, tant on se trouve différent de soi-même. Au premier aspect de la voie étroite du salut, tous les sens s'étaient révoltés, et à peine se persuadait-on qu'on y pût faire quelques pas; mais, du moment qu'on y est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, et les chemins les plus raboteux s'aplanissent. *Ah! Seigneur*, s'écriait un grand saint, *vous m'avez heureusement trompé*. En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendais, selon les principes de votre Evangile, à des assauts et à une guerre où je craignais que ma faiblesse ne succombât. Je me figurais une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans repos, sans goût; et jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus calme et plus libre. Combien d'autres ont rendu le même témoignage? mais le mal est qu'on ne les en croit pas, et qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle et par son propre sentiment.

Soin du salut, et l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice (*Luc.*, XII). En ce peu de paroles le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; et si j'ai le malheur de ne le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais, et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder, et de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il le faut chercher; car l'unique voie pour y arriver et pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la sainteté. Or, ces bonnes œuvres, où les peut-on pratiquer? en cette vie et non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir? dans le temps présent et non dans l'éternité, sur la terre et non dans le ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le ciel et la terre: la terre fait les saints, mais elle ne fait pas les bienheureux; et au contraire, le ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les saints. Supposez de tous les saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoutera pas un seul degré à sa sainteté. Cet éclat de gloire couronnera sa sainteté, confirmera sa sainteté, consommera sa sainteté, mais il ne l'augmentera pas. Il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle, mais il ne la rendra ni plus méritoire ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant, et sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le royaume de Dieu; mais encore, comment le faut-il chercher? *Premièrement* (*Luc.* XII); c'est-à-dire que nous devons faire du salut notre première affaire, pourquoi? parce que c'est notre plus grande affaire. Règle divine, puisque c'est le Fils même de Dieu qui nous l'a tracée; règle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, et qu'il est bien juste que le principal l'emporte sur l'accessoire; règle fixe et inviolable, puisque c'est une loi émanée d'en haut, et un ordre que Dieu a établi et qu'il ne changera jamais. Mais nous, toutefois, nous prétendons renverser cet ordre, nous entreprenons de contredire cette loi; nous voulons substituer à cette règle une règle tout opposée. Car Jésus-Christ nous dit: Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et, pour ce qui est du vêtement, de la nourriture, des biens de la vie, n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre Père céleste, qui vous aime, *et qui vous donnera toutes ces choses par surcroît* (*Ibid.*). Mais nous, au contraire, nous disons: Cherchons d'abord les biens de la vie, et, pour ce qui regarde les biens de l'éternité, le royaume de Dieu, le salut, n'en soyons point en peine, mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur: il est bon, il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons, sinon de bouche, du moins en pratique, et c'est ainsi que raisonnèrent les conviés de l'Evangile. Ils étaient invités à un grand repas; il fallait, pour y assister, certains habits de cérémonie, certains préparatifs (*Luc.* XVII); mais eux, tout occupés de leurs affaires temporelles, ils crurent qu'ils y devaient vaquer préférablement à l'invitation qu'on leur avait faite. Ils ne doutèrent point qu'ils n'eussent sur cela de bonnes raisons pour s'excuser; et, plein de confiance, l'un dit: Je me marie, et il faut que j'aille célébrer les noces; l'autre dit: J'ai acheté une terre, et je ne puis me dispenser de l'aller voir: un autre dit: J'ai à faire l'essai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendues. Tous conclurent enfin qu'ils avaient des choses plus pressées que ce repas dont il s'agissait, et répondirent que ce serait pour une autre-fois. Or, qu'est-ce que ce grand repas? dans le langage de l'Ecriture, c'est le salut. Dieu nous y appelle, et nous y appelle tous. Il ne se contente pas, pour nous y convier, de nous envoyer ses ministres et ses serviteurs; mais il nous a même envoyé son Fils unique. On nous avertit que, de la part du maître, tout est prêt, et qu'il ne reste plus que de nous préparer nous-mêmes et de nous mettre en état d'être reçus au festin. Mais que répondons-nous? J'ai d'autres affaires présentement, dit un mondain; et quelles sont-elles ces autres affaires? l'affaire de mon établissement, ajoute-t-il, l'affaire de mon agrandissement, les affaires de ma maison; en un mot, tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines, que ne fait-on pas! et cette fortune temporelle, à quel prix ne l'achète-t-on pas! Est-il moyen qu'on n'imagine, est-il moyen, quelque pénible et quelque fatigant qu'il soit, qu'on ne mette

en œuvre pour se pousser, pour s'avancer, pour se distinguer, pour s'enrichir, pour se maintenir, soit à la cour, soit à la ville? Il semble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles, et de rendre possible ce qui de soi-même paraîtrait avoir des difficultés insurmontables, et être au-dessus des forces de l'homme. Il donne de la santé aux faibles, et leur fait soutenir des travaux, des veilles, des contentions d'esprit capables de ruiner les tempéraments les plus robustes. Il donne de l'activité aux paresseux, et leur inspire un feu et une vivacité qui les porte partout, et que rien ne ralentit. Il donne du courage aux lâches, et, malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expose à tous les orages de la mer et à tous les périls de la guerre. Il donne de l'industrie aux simples, et leur suggère les tours, les artifices, les intrigues, les mesures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins et pour réussir dans leurs entreprises. Voilà comment on cherche les biens du monde, et comment on croit les devoir chercher. De sorte si l'on vient à bout de ses desseins, quoi qu'il en ait coûté, on s'estime heureux, et l'on ne pense point à se plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire; et que si les desseins qu'on avait formés échouent, ce n'est point de toutes les fatigues qu'on a essuyées, que l'on gémit, mais du mauvais succès où elles se sont terminées. Tant on est persuadé de cette fausse et dangereuse maxime, que, pour les affaires du monde, on ne doit rien épargner, et qu'elles demandent toute notre application.

Cependant que fait-on pour le salut, et, quand il s'agit du royaume de Dieu, à quoi se tient-on obligé, et quelle diligence y apporte-t-on? Les uns en laissent tout à fait le soin; et tout le soin que les autres en prennent se réduit à quelque extérieur de religion, pratiqué fort à la hâte et très-imparfaitement. On ne s'en inquiète pas davantage, comme si cela suffisait, et que Dieu dût suppléer au reste. En vérité, est-ce ainsi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce royaume fermé depuis tant de siècles, et dont il est venu nous tracer le chemin et nous ouvrir l'entrée? Il veut que nous le cherchions comme un trésor (*Matth.* XIII) ; or avec quelle ardeur agit un homme qui se propose d'amasser un trésor ? on est attentif à la moindre espérance du gain, sensible à la plus petite perte, prudent pour discerner tout ce qui peut nous servir ou nous nuire; courageux pour supporter tout le travail qui se présente ; tempérant pour s'interdire tout divertissement, toute dépense qui pourrait arrêter nos projets et diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse ; or, cet homme de l'Evangile qui a découvert une belle perle, ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout ce qu'il a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connaît tout le prix, et qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête ; or, à quels frais, à quels hasards, à quels efforts n'engage pas la poursuite et la conquête d'un royaume? Il veut que nous le cherchions comme notre fin et notre dernière fin ; or, en toutes choses la fin, et surtout la fin dernière, doit toujours être la première dans l'intention ; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable maître ne nous a pas seulement dit : *Cherchez le royaume de Dieu;* mais il ajoute : *et sa justice* (*Luc.* XXII). Qu'est-ce que cette justice, sinon ces œuvres chrétiennes, cette sainteté de vie sans quoi l'on ne peut prétendre au royaume éternel? Car, je viens de le dire, et je ne puis trop le répéter, ce royaume n'est que pour les saints. Il n'est ni pour les grands, ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les savants? disons mieux, il est, et pour les grands, et pour les nobles, et pour les riches, et pour les savants, et pour tous les autres, pourvu qu'à la grandeur, qu'à la noblesse, qu'à l'opulence, qu'à la science, qu'à tous les avantages qu'ils possèdent, ils joignent la sainteté. Tous ces avantages sans la sainteté seront réprouvés de Dieu, et la sainteté sans aucun de ces avantages sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice, cette sainteté de vie, ce mérite des œuvres, c'est ce qui ne nous accommode pas, et ce que nous mettons, dans le plan de notre conduite, au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler, une foule de prétextes se présentent pour nous tenir lieu d'excuses ou de prétendues excuses; on est trop occupé, on n'a pas le temps, on a des engagements indispensables et à quoi l'on peut à peine suffire, on est incommodé, on est d'une complexion délicate, on est dans le feu de la jeunesse, on est dans le déclin de l'âge, en un mot, on a mille raisons, toutes aussi spécieuses, mais en même temps toutes aussi fausses les unes que les autres.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se croit par là bien justifié devant Dieu, lorsqu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'excusèrent, ne doutèrent point que le maître qui les avait invités ne fût très-content d'eux et de ce qu'ils lui alléguaient pour ne se pas trouver à son repas. Mais il en jugea tout autrement; il en fut indigné, et déclara sur l'heure, *que jamais aucun de ces gens-là ne paraîtrait à sa table* (*Luc.* XIV). Tel est de la part de Dieu le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre salut, et d'y travailler solidement, il nous rejette par une réprobation anticipée, et nous exclut de son royaume. Quel arrêt! quelle condamnation! Malheur à l'homme qui s'y expose. Ah! nous avons des affaires; mais du moins, pour ne rien dire de plus, comptons le salut au nombre de ces affaires, et regardons-le comme une occupation digne de nous.

Non-seulement elle en est digne, mais, par comparaison avec celle-là, nulle ne mérite nos soins, et tout ce que nous donnons de temps à toute autre affaire, au préjudice de celle-là, ou indépendamment de celle-là, ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas

que c'est toujours un temps perdu pour le monde, mais pour le salut ; or, étant perdu pour le salut, tout autre emploi que nous en faisons n'est plus qu'un amusement frivole, et tout autre fruit que nous en retirons n'est que vanité et illusion.

Substitution des grâces du salut ; les vues que Dieu s'y propose, et comment il y exerce sa justice et sa miséricorde.

Dans l'ordre du salut, il y a de la part de Dieu des substitutions terribles ; c'est-à-dire que Dieu abandonne les uns et qu'il appelle les autres ; que Dieu dépouille les uns, et qu'il enrichit les autres ; que Dieu ôte aux uns les grâces du salut, et qu'il les transporte aux autres. Mystère de prédestination certain et incontestable. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paraît et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Enfin, mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence ; de sorte qu'à la vue de ce grand mystère, je puis bien dire comme le prophète : *Le Seigneur a parlé, et voici deux choses que j'ai entendues tout à la fois* (*Ps.* XVI); *savoir :* que le Dieu que j'adore est également redoutable par son infinie puissance, et aimable par sa souveraine bonté.

I. Mystère certain et incontestable, mystère de foi. Toute l'Ecriture, surtout l'Evangile, les Epîtres des apôtres, nous annoncent cette vérité, et les exemples les plus mémorables l'ont confirmée jusque dans ces derniers siècles. *Le royaume de Dieu vous sera enlevé,* disait le Sauveur du monde aux Juifs, *et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits* (*Matth.* XXI). Le même Sauveur, et au même endroit, en proposant la parabole de la vigne, ajoutait : *Que fera le maître à ces vignerons qui se sont révoltés contre lui ? il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres, qui la cultiveront et prendront soin de la faire valoir* (*Ibid.*). N'est-ce pas aussi selon cette conduite de Dieu, que saint Paul et saint Barnabé eurent ordre d'aller prêcher l'Evangile aux gentils, et qu'ils se retirèrent de la Judée en prononçant cette espèce de malédiction : *Puisque vous rejetez la parole du salut, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations, car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné* (*Act.* XIII).

Il y aurait cent autres témoignages à produire, les plus évidents, et qui nous marquent deux sortes de substitutions ; substitutions générales, et substitutions particulières. Substitutions générales d'une nation à une autre nation. Les gentils ont pris la place des juifs : *Ceux qui étaient enveloppés des plus épaisses ténèbres, et assis à l'ombre de la mort, ont vu s'élever sur eux le plus grand jour, et ont été éclairés de la plus brillante lumière* (*Isai.*, IX) ; tandis que le peuple choisi de Dieu, que les enfants de la promesse sont tombés dans l'aveuglement le plus profond, et dans un abandonnement qui s'est perpétué de génération en génération, et d'où ils ne sont jamais revenus. Vengeance divine dont nous n'avons pas seulement la preuve dans cette nation réprouvée, mais ailleurs. On a vu des provinces, des royaumes, des empires, où la vraie Eglise de Jésus-Christ dominait, et où la plus pure et la plus fervente catholicité formait des milliers de saints, perdre tout à coup la foi de leurs pères, et se précipiter dans tous les abîmes où l'esprit de mensonge les a conduits ; pendant que cette même foi, proscrite et bannie, passait au-delà des mers, et portait le salut à des sauvages et à des infidèles. Voilà, dis-je, ce que l'on a vu, et de quoi nous avons encore devant les yeux les tristes monuments. Plaise au ciel de ne nous pas enlever un si riche talent, et que nous ne servions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en servent ceux qui nous ont précédés. Le danger est plus à craindre et plus pressant que nous ne le croyons. Puissions-nous y prendre garde ! Substitutions particulières d'un homme à un autre homme. Dans l'ancienne loi, Jacob eut la bénédiction qui, par le droit d'aînesse, appartenait à son frère Esaü : figure si familière à l'apôtre saint Paul, et qu'il met si souvent en œuvre. Dans la loi nouvelle, saint Matthias succéda à Judas, déchu de l'apostolat. Entre quarante martyrs sur le point de consommer leur sacrifice, un fut vaincu et manqua de constance ; mais dans le moment même, un autre fit le quarantième, et emporta la couronne. Ce n'est pas pour une fois que des solitaires, que des pénitents, que des justes se sont pervertis, et qu'en même temps des mondains, des pécheurs scandaleux, des impies ont été touchés, ont ouvert les yeux ; non-seulement sont revenus à Dieu, mais se sont élevés à la plus haute sainteté. On est encore quelquefois témoin de certaines chutes qui étonnent, et d'autre part on entend aussi parler de certaines conversions qui ne paraissent pas moins surprenantes. Chacun en juge selon sa pensée, et chacun prétend en connaître les véritables causes ; mais, si nous pouvions approfondir les secrets de Dieu, nous trouverions souvent que cela s'est fait par un transport de grâces que celui-là a rejetées, et dont celui-ci a profité.

Quoi qu'il en soit, n'oublions jamais l'avis que donnait saint Paul aux Romains, de ne se laisser point enfler des dons qu'ils avaient reçus, mais de se tenir toujours dans une crainte humble et salutaire. Si nous pouvons croire avec quelque confiance que nous marchons dans le chemin du salut et de la perfection chrétienne, humilions-nous à la vue de tant d'autres qui, après y avoir passé de longues années, et y avoir fait incomparablement plus de progrès que nous, ont eu le malheur d'en sortir, et de s'engager dans la voie de perdition, où ils ont péri. Et, si nous voyons un pécheur plongé dans toutes les

abominations du vice et du libertinage, ne pensons point avoir droit de le mépriser; mais humilions-nous encore à la vue de tant d'autres aussi corrompus, et, pour ainsi dire, aussi perdus que lui, qui ont eu le bonheur de se reconnaître, de se relever, d'acquérir, parla ferveur de leur pénitence, un fonds de mérites que nous n'avons pas, et de parvenir dans le ciel à un point de gloire où nous ne pouvons guère espérer d'atteindre. Voilà le grand sentiment que nous avons à prendre, et dont nous ne devons point nous départir. Mais avançons.

II. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paraît et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Quand dans une cour on voit la décadence d'un grand que le prince éloigne de sa personne, qu'il bannit de sa présence, qu'il dégrade de tous les titres d'honneur qui l'illustraient et le distinguaient, ce renversement de fortune, cette disgrâce répand dans les cœurs une terreur secrète. On se regarde l'un l'autre; et, dans la surprise où l'on se trouve, on mesure toutes ses paroles, et l'on n'ose d'abord s'expliquer. Mais si l'on apprend ensuite les justes sujets qu'a eus le maître de frapper de son indignation ce favori, ce courtisan, et de retirer de lui ses dons, on revient alors de l'étonnement où l'on était, on impute à la personne son propre malheur, et l'on traite la conduite du prince, non point de sévérité, mais de punition légitime et raisonnable.

Image parfaite de ce qui se passe entre Dieu et l'homme. Quand on nous dit que Dieu délaisse une âme, et qu'il ne lui donne plus comme autrefois ses soins paternels; qu'il ne fait plus descendre sur cette terre stérile et déserte ni la rosée du ciel pour l'amollir, ni les rayons du soleil pour l'éclairer; qu'il n'y croît plus que des ronces et des épines; quand nous entendons cette affreuse malédiction que Dieu lance contre son peuple : *Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu* (*Osée*. I); quand nous lisons au Livre des Rois cette triste parole de Samuel à Saül : *le Seigneur vous a renoncé* (I *Reg.*, XV), et que là même nous voyons comment l'Esprit de Dieu sort de ce prince malheureux, et va susciter David pour occuper le trône d'Israël; quand nous pensons à cette menace prononcée par le Fils de Dieu : *Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident*, et, tout étrangers qu'ils sont, *ils auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; mais les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres* (*Matth.*, VIII); et quand enfin tout cela se vérifie à nos yeux, c'est-à-dire quand nous sommes témoins de la corruption et du débordement de mœurs où se sont précipités des gens dont la vie, il y a quelques années, était très-régulière, très chrétienne, très-édifiante; et que nous faisons cette réflexion, qu'il a fallu, pour en venir à de telles extrémités, qu'ils aient été étrangement abandonnés de Dieu, ces idées nous effraient. Nous nous figurons Dieu comme un juge formidable, nous tremblons sous sa main toute-puissante, nous adorons ses jugements; mais autant que nous les révérons, autant nous les redoutons. On ne peut disconvenir qu'ils ne soient à craindre, et il est bon même que nous soyons touchés de cette crainte salutaire dont le prophète royal souhaitait d'être pénétré jusque dans la moelle de ses os. Mais, après tout, nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer: et voici comment. Car, suivant les principes de la religion, cette soustraction de grâces ne vient pas de Dieu primitivement, pour m'exprimer de la sorte, mais de nous-mêmes. Que veut dire cela? c'est que Dieu ne soustrait à l'homme la grâce, qu'après que l'homme par sa résistance s'en est rendu formellement indigne; c'est que Dieu ne cesse de communiquer à l'homme son esprit, qu'après que l'homme, par une obstination volontaire et libre, lui a fermé l'entrée de son cœur; c'est que Dieu n'abandonne l'homme et ne le retranche du nombre des justes, qu'après que l'homme a lui-même abandonné Dieu, et qu'il s'est livré à son sens réprouvé et aux ennemis de son salut.

Il ne tenait qu'à cet homme d'écouter la voix de Dieu, de suivre la grâce de Dieu, d'être fidèle aux inspirations de l'Esprit de Dieu, de demeurer, avec l'assistance d'en-haut, inviolablement attaché à Dieu, et Dieu alors l'eût toujours soutenu, lui eût toujours été présent par une protection constante, lui eût toujours fourni de nouveaux secours : car ne plaise au ciel que jamais nous donnions dans cette erreur si hautement condamnée par l'Église, savoir, qu'il y ait des justes que Dieu laisse manquer des grâces nécessaires, lors même qu'ils veulent agir et qu'ils s'efforcent d'obéir à ses divines volontés, selon l'état et le pouvoir actuel où ils se trouvent! Si donc Dieu interrompt, à notre égard, le cours de sa providence spirituelle, et laisse tarir pour nous les sources du salut, nous n'en pouvons accuser que nous-mêmes. Il a abandonné les Juifs; mais n'avait-il pas, auparavant, recherché mille fois cette ingrate nation, et n'avait-il pas employé mille moyens pour vaincre leur opiniâtreté et pour amollir la dureté de leur cœur? *Jérusalem, Jérusalem, toi qui verses le sang des prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme sous mes ailes, et tu ne l'as pas voulu? Voilà que votre maison va être déserte* (*Luc*, XIII). Sans insister sur bien d'autres exemples assez connus, quoique éloignés de nous, il abandonne tous les jours une infinité de pécheurs; mais si nous pouvions pénétrer dans le secret de leurs âmes, nous verrions combien, avant d'en venir là, il fait d'efforts pour les attirer à lui et pour les gagner : *Je vous ai appelés, et vous vous êtes rendus sourds à ma parole; je vous ai tendu les bras, et vous avez négligé de vous rendre à mes invitations; vous avez méprisé mes conseils, et vous n'avez tenu nul compte de mes avertissements ni de mes menaces; c'est pourquoi je vous méprise moi-même* (*Prov.*, I). Or, qu'y a-t-il en cela, de la part

de Dieu, que de raisonnable? La conséquence que nous en devons tirer, c'est de bien prendre garde à nous, de redoubler chaque jour notre attention, de conserver chèrement le don de Dieu si nous l'avons; de ne nous mettre jamais au hasard de perdre un talent si précieux; de nous souvenir que nous le portons dans des vases très-fragiles, et que c'est néanmoins toute notre richesse et tout notre salut. Allons encore plus loin et achevons.

III. Mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence. Car je l'ai déjà dit, et c'est à quoi nous devons faire présentement une réflexion toute nouvelle : il n'en est pas de notre Dieu, comme de ces maîtres intéressés qui reprennent leurs dons pour les avoir et pour les garder. Ce qu'il enlève d'une part, il le rend de l'autre : mais à qui le rend-il? A ceux que sa miséricorde choisit pour faire valoir ce que d'autres possédaient inutilement, et ce qu'ils dissipaient. De sorte que les dons de Dieu, si je l'ose dire ainsi, ne font que changer de mains. Substitutions où nous ne pouvons assez admirer, ni les adorables conseils de sa sagesse, ni les soins paternels de son amour; et d'abord, c'est par de telles substitutions qu'il remplit le nombre de ses élus. Car il veut que ce nombre soit complet : *Et faudra-t-il donc*, disait l'Apôtre, *parce que quelques-uns ont été incrédules, que par leur obstination la parole de Dieu demeure sans effet* (*Rom.*, III)? Faudra-t-il que les favorables desseins qu'il a plu à son infinie bonté de former sur le salut des hommes, soient arrêtés et renversés? Non, sans doute; mais, au défaut de l'un, il appellera l'autre; l'étranger deviendra l'héritier, et l'esclave succédera au fils, lequel était né libre. Quand le père de famille apprend que ceux qu'il avait invités à son festin ont refusé d'y venir, il ne veut pas pour cela que tous les apprêts qu'il a faits soient perdus; mais il ordonne, sur l'heure, à son serviteur, d'aller dans toutes les rues de la ville, et de lui amener les pauvres, les paralytiques, les aveugles, les boiteux; et quand, malgré tout ce qu'on a pu ramasser de monde, on lui rapporte encore qu'il y a des places qui restent, il donne un nouvel ordre qu'on cherche hors la ville, dans les chemins et le long des haies, et qu'on presse les gens d'entrer; pourquoi? *Afin*, dit-il, *que ma maison se remplisse* (*Luc*, V). C'est ainsi que les anges rebelles ayant laissé, par leur chute, comme un grand vide dans le ciel, Dieu leur a substitué les hommes; ne voulant pas que la damnation de ces esprits réprouvés interrompît le cours de ses largesses, ni qu'elle mît des bornes à sa miséricorde. Or, ce qui est vrai des anges à l'égard des hommes, l'est pareillement d'un homme à l'égard d'un autre homme.

De plus, c'est par ces mêmes substitutions que Dieu tourne le mal à bien, et que le péché sert au salut des pécheurs et à leur sanctification. Ce pécheur abusait de telle grâce, et Dieu l'a transportée à cet autre, aussi pécheur, peut-être même plus pécheur que lui, mais qui, dans l'heureux moment où la grâce vient tout de nouveau le solliciter, cède enfin à l'attrait, et le suit, se reconnaît, se convertit, comble de consolation toutes les personnes qui s'intéressent à son salut. Cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc dont les branches ont été rompues, produit des fruits au centuple, et d'excellents fruits. Ce pénitent efface tout le passé par la ferveur de sa pénitence. Il s'avance, il se perfectionne, il se fait un saint; voilà l'œuvre du Seigneur, voilà le miracle de sa droite, voilà ce qui répand l'édification sur la terre, et la joie dans toute la cour céleste. Ajoutez que souvent, dans ces substitutions, la perte d'un petit nombre de pécheurs est plus que suffisamment et même plus qu'abondamment compensée par le grand nombre des autres que Dieu prend de là occasion de sauver. Qu'était-ce que le peuple juif en comparaison de toutes les nations du monde? Or, parce que cette petite contrée n'a pas reçu la loi évangélique, à quelles nations et en quels lieux les apôtres ne l'ont-ils pas prêchée? Ils se sont dispersés dans le monde entier; ils y ont fait retentir le nom de Jésus-Christ; ils y ont procuré le salut d'une multitude innombrable d'élus. Maison d'Israël, ouvre les yeux, et vois en quelle solitude tu es restée; il n'y a plus pour toi ni temple, ni autel, ni prophète : mais du levant au couchant, du midi au septentrion, que de prédicateurs ont été envoyés, que de ministres ont été consacrés, que d'autels ont été érigés, que de temples ont été construits en l'honneur du Dieu immortel! Quelle moisson, quelle récolte, que tant d'âmes qui l'ont connu, qui l'ont glorifié, qui se sont dévouées à lui et à son Fils unique, leur Messie et leur Sauveur! Tant il est vrai, et tant le Prophète a eu sujet de dire, *que les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de ses jugements* (*Ps.* CXLIV).

Mais ce n'est pas encore tout; et il me semble que, dans les substitutions dont je parle, et dont je tâche, autant qu'il m'est permis, de développer le profond mystère, je découvre quelques traits de la miséricorde divine à l'égard même du pécheur que Dieu prive de certaines grâces pour les répandre ailleurs. Car ces grâces, par l'abus que ce pécheur en faisait, ne servaient qu'à le rendre plus criminel et plus redevable à la justice de Dieu : si bien que, dans un sens, il vaut mieux pour lui de ne les point avoir, que de les tourner à sa ruine et à sa condamnation. Donnons à Dieu la gloire qui lui est due; reconnaissons en toutes choses la droiture et la sainteté de ses voies. Si, dans la vue des dérèglements de notre vie, nous craignons qu'il ne nous ait abandonnés, ne nous abandonnons point nous-mêmes, c'est-à-dire ne nous persuadons point qu'il n'y ait plus de retour à espérer, ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu. Tant que nous vivons en ce monde il y a toujours un fonds de grâces dont nous pouvons user. Avec ce fonds de grâces, tout petit qu'il est, nous pouvons

gémir, prier, réclamer la bonté divine; et pourquoi le Seigneur ne nous écouterait-il pas? Heureux le fidèle qui met toute son étude et toute son application à se pourvoir pour le salut; qui ne peut souffrir sur cela le moindre déchet; qui, bien loin de se laisser ravir ce qu'il possède, le fait croître chaque jour, et ajoute mérites sur mérites. Il doit souhaiter le salut de tous les hommes, il le doit demander à Dieu, et c'est ce que la charité nous inspire; mais, avant le salut des autres, il doit demander le sien, et le souhaiter par préférence : car, en matière de salut, voilà le premier objet de notre charité.

Ah! quel sera le mortel dépit, quelle sera la consternation de tant de réprouvés au jugement de Dieu, quand il leur montrera les places qu'il leur destinait, et dont ils seront éternellement exclus! Quand, dis-je, un ecclésiastique verra en sa place un laïque; quand un religieux verra en sa place un homme du siècle; quand un chrétien verra en sa place un infidèle. Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits et nos rangs dans le monde; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le ciel.

Petit nombre des élus; de quelle manière il faut l'entendre, et le fruit qu'on peut retirer de cette considération.

Il est constant que le nombre des élus sera le plus petit, et qu'il y aura incomparablement plus de réprouvés. Or c'est une question que font des prédicateurs, savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, et de la traiter dans la chaire, parce qu'elle est capable de troubler les âmes, et de les jeter dans le découragement. J'aimerais autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'Evangile, et de le prêcher dans la chaire. Hé! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'Evangile, que ce petit nombre des élus? qu'y a-t-il que le Sauveur du monde dans ses divines instructions nous ait déclaré plus authentiquement, nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus formellement et plus clairement entendre? *Beaucoup sont appelés, mais peu sont* élus (*Matth.*, II) : c'est ainsi qu'il conclut quelques-unes de ses paraboles. *Le chemin qui mène à la perdition est large et spacieux*, dit-il ailleurs; *le grand nombre va là. Mais que la voie qui conduit à la vie est étroite! il y en a peu qui y marchent. Faites effort pour y entrer* (*Matth.*, VII). Est-il rien de plus précis que ces paroles? Voilà ce que le Fils de Dieu enseignait publiquement; voilà ce qu'il inculquait à ses disciples, ce qu'il représentait sous différentes figures, qu'il serait trop long de rapporter. Sommes-nous mieux instruits que lui de ce qu'il convient ou ne convient pas d'annoncer aux fidèles? Prêchons l'Evangile, et prêchons-le sans en rien retrancher ni en rien adoucir; prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, dans toute sa force. Malheur à quiconque s'en scandalisera; il portera lui-même, et lui seul, la peine de son scandale.

On dit : Ce petit nombre d'élus, cette vérité fait trembler; mais aussi l'Apôtre veut-il que nous opérions notre salut avec crainte et avec tremblement. On dit : C'est une matière qui trouble les consciences; mais aussi est-il bon de les troubler quelquefois, et il vaut mieux les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif et trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'élus décourage et désespère : oui, cette idée peut décourager et peut même désespérer quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, et surtout quand elle est établie sur de faux principes et sur des opinions erronées. Mais qu'on la conçoive selon la vérité de la chose; qu'on la propose telle qu'elle est dans son fond, et non point telle que nous l'imaginons; qu'on la renferme en de justes bornes, hors desquelles un zèle outré et une sévérité mal réglée peuvent la porter; qu'on l'établisse sur de bons principes, sur des maximes constantes, sur des vérités connues dans le christianisme, bien loin alors qu'elle jette dans le découragement, rien n'est plus capable de nous émouvoir, de nous exciter, d'allumer toute notre ardeur, et de nous engager à faire les derniers efforts pour assurer notre salut, et pour avoir place parmi la troupe bienheureuse des prédestinés. Il s'agit donc présentement de voir comment ce sujet doit être touché, quels écueils il y faut éviter, et selon quels principes il y faut raisonner, afin de le rendre utile et profitable.

Je l'avoue d'abord, et je m'en suis assez expliqué ailleurs, il y a certaines doctrines suivant lesquelles on ne peut prêcher le petit nombre des élus sans ruiner l'espérance chrétienne, et sans mettre ses auditeurs au désespoir. Par exemple, dire qu'il y aura peu d'élus parce Dieu ne veut pas le salut de tous les hommes, parce que Jésus-Christ, Fils de Dieu, n'a pas répandu son sang ni offert sa mort pour le salut de tous les hommes; parce qu'il ne donne pas sa grâce, ni ne fournit pas les moyens de salut à tous les hommes; parce qu'il réserve à quelques-uns ses bénédictions, qu'il épanche sur eux avec profusion toutes ses richesses et toutes ses miséricordes, tandis qu'il laisse tomber sur les autres toute la malédiction attachée à ce péché d'origine qu'ils ont apporté en naissant : je le sais, encore une fois, et j'en conviens, débiter dans une chaire chrétienne de pareilles propositions, et s'appuyer sur de semblables preuves, pour conclure précisément de là que très-peu entreront dans l'héritage céleste, et parviendront à la vie éternelle, c'est scandaliser tout un auditoire, et ralentir toute sa ferveur en renversant toutes ses prétentions au royaume de Dieu. Chacun dira ce que les apôtres dirent au Sauveur du monde, et le dira avec bien plus de sujet qu'eux : *Si cela est de la sorte, qui est-ce qui pourra être sauvé* (*Matth.*, XIX)? Aussi l'Eglise a-t-elle foudroyé de si perni-

cieuses erreurs, et a-t-elle cru devoir prévenir par ses anathèmes de si funestes conséquences.

Pour ne pas donner dans ces extrémités, et pour prendre le point juste où l'on doit s'en tenir, si j'entreprenais de faire un discours sur le petit nombre des élus, voici, ce me semble, quel en devrait être le fonds. Je poserais avant toutes choses les principes suivants.

1. Que nous avons tous droit d'espérer que nous serons du nombre des élus. Droit fondé sur la bonté et sur la miséricorde de Dieu, qui nous aime tous comme son ouvrage, et dont la providence prend soin de tous les êtres que sa puissance a créés; droit fondé sur les promesses de Dieu, qui nous regardent tous, surtout comme chrétiens; car c'est à nous aussi bien qu'aux fidèles de Corinthe, que saint Paul disait : *Ayant donc, mes très-chers frères, de telles promesses de la part du Seigneur, purifions-nous de toute souillure, et achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu* (II *Cor.*, I). Droit fondé sur les mérites infinis de Jésus-Christ, auxquels nous participons tous : et en vertu desquels nous pouvons et nous devons tous le reconnaître comme notre Sauveur; droit fondé sur la grâce de notre adoption, puisque nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, *nous avons acquis un pouvoir spécial de devenir enfants de Dieu* (I *Joan.*, III). Or, tous les enfants ont droit à l'héritage du père, et, par conséquent, en qualité d'enfants de Dieu, nous avons tous droit à l'héritage de Dieu.

2. Que non-seulement nous sommes tous en droit, mais dans une obligation indispensable d'espérer que nous serons du nombre des élus. Comment cela? c'est que Dieu nous commande à tous d'espérer en lui, de même qu'il nous commande à tous de croire en lui et de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation aussi étroite que la foi et que l'amour de Dieu. Or, être obligé d'espérer en Dieu, c'est être obligé d'espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, la gloire et le bonheur des élus de Dieu : de sorte qu'il ne nous est jamais permis, tant que nous vivons sur la terre, de nous entretenir volontairement dans la pensée et la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés : pourquoi? parce que dès lors nous ne pourrions plus pratiquer la vertu d'espérance, ni en accomplir le commandement.

3. Qu'il n'y a point même de pécheur qui ne doive conserver cette espérance; qui ne commette un nouveau péché, quand il vient à perdre cette espérance; qui ne se rende coupable du péché le plus énorme, ou plutôt qui ne mette le comble à tous ses péchés, quand il renonce tout à fait à cette espérance, et qu'il l'abandonne. Car, comme je l'ai déjà fait remarquer, on peut être actuellement pécheur et être un jour au nombre des élus : témoin saint Pierre, témoin saint Paul, témoin Madeleine. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, en demeurant toujours pécheur, mais en se convertissant. Or, il n'y a point de pécheur dont Dieu ne veuille la conversion : *Ce n'est point la mort des pécheurs que je demande; mais je veux qu'ils se convertissent et qu'ils vivent* (*Ezech.*, XXXIII). Il n'y a point de pécheur que Jésus-Christ ne soit venu chercher et racheter : *Lorsque nous étions encore pécheurs et ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par son Fils* (*Rom.*, V). Il n'y a point de pécheur qui ne doive réparer ses péchés par une vie pénitente : *Si vous ne faites pénitence vous périrez tous* (*Luc.*, XIII). Donc tout cela étant essentiellement lié avec l'espérance de Dieu, il n'y a point de pécheur qui ne la doive toujours garder dans son cœur, quelque pécheur qu'il soit du reste, et en quelque abîme qu'il se trouve plongé.

Ces principes supposés comme autant de maximes incontestables, j'examinerais ensuite, non point s'il y aura peu d'élus, puisque Jésus-Christ nous l'a lui-même marqué expressément dans son Evangile, mais pourquoi il y en aura peu; et il ne me serait pas difficile d'en donner la raison, savoir, qu'il y en a peu et fort peu qui marchent dans la voie du salut, et qui veuillent y marcher. Je ne dis pas qu'il y en a peu qui puissent y marcher; car une autre vérité fondamentale que j'établirais, c'est que nous le pouvons tous avec la grâce divine, qui ne nous est point pour cela refusée; que tous, dis-je, nous pouvons, chacun dans notre état, accomplir ce qui nous est prescrit de la part de Dieu pour mériter la couronne et pour assurer notre salut. Sur quoi je reprendrais et je conclurais que, si le nombre des élus sera petit, même dans le christianisme, c'est par la faute et la négligence du grand nombre des chrétiens; que c'est par leur conduite toute mondaine, toute païenne, toute contraire à la loi qu'ils ont embrassée, et à la religion qu'ils professent.

De là, prenant l'Évangile, et entrant dans le détail, je dirais : A qui est-ce que le salut est promis? à ceux qui se font violence. *Depuis le temps de Jean-Baptiste jusques à présent, le royaume des cieux se prend par force, et ceux qui y emploient la force, le ravissent* (*Matth.*, XI); à ceux qui se renoncent eux-mêmes, qui portent leur croix, qui la portent chaque jour, et qui consentent à la porter : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours, et qu'il me suive* (*Matth.*, XVI); à ceux qui observent les commandements, surtout les deux commandements les plus essentiels, qui sont l'amour de Dieu et la charité du prochain : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même; faites cela, et vous vivrez* (*Luc*, X); à ceux qui travaillent pour Dieu, qui agissent selon Dieu, qui pratiquent les bonnes œuvres, et font en toutes choses la volonté de Dieu : *Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais celui qui fera la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le royaume des cieux* (*Matth*, VII);

à ceux qui mortifient leurs passions, qui surmontent les tentations, qui s'éloignent des voies du monde et de ses scandales, qui se préservent du péché, qui se maintiennent dans l'ordre, dans la règle, dans l'innocence, ou qui se relèvent au moins par la pénitence, et y persévèrent jusqu'à la mort. Voilà le caractère des élus; mais sans cela, ce seraient immanquablement des réprouvés. Or, y en a-t-il beaucoup, parmi les chrétiens même, à qui ces caractères conviennent? Là-dessus, je renverrais à l'expérience: c'est la preuve la plus sensible et la plus convaincante. Sans juger mal de personne en particulier, ni damner personne, il suffit de jeter les yeux autour de nous, et de parcourir toutes les conditions du monde, pour voir combien il y en a peu qui fassent quelque chose pour gagner le ciel; peu qui sachent profiter des croix de la vie, et qui les reçoivent avec soumission; peu qui donnent à Dieu ce qui lui est dû, qui l'aiment véritablement, qui le servent fidèlement, qui cherchent à lui plaire, en accomplissant ses saintes volontés; peu qui s'acquittent envers le prochain des devoirs de la charité, qui en aient dans le cœur les sentiments, et qui, dans la pratique, en exercent les œuvres; peu qui veillent sur eux-mêmes, qui fuient les occasions dangereuses, qui combattent leurs passions, qui résistent à la tentation de l'intérêt, à la tentation de l'ambition, à la tentation du plaisir, à la tentation de la vengeance, à la tentation de l'envie, à toutes les autres, et qui ne tombent, en y succombant, dans mille péchés; peu qui reviennent de leurs égarements, qui se dégagent de leurs habitudes vicieuses, qui fassent, après leurs désordres passés, une pénitence solide, efficace, durable. Et quel est aussi le langage ordinaire sur la corruption des mœurs? Ce ne sont point seulement les gens de bien, mais les plus libertins qui en parlent hautement. N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde; que le déréglement y est général; qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni état, qui en soit exempt; qu'on ne trouve presque nulle part ni religion, ni crainte de Dieu, ni probité, ni droiture, ni bonne foi, ni justice, ni charité, ni honnêteté, ni pudeur; que ce n'est partout, ou presque partout, que libertinage, que dissolution, que mensonge, que tromperies, qu'envie de s'agrandir et de dominer, qu'avarice, qu'usure, que concussions, que médisances, qu'un monstrueux assemblage de toutes les iniquités. Voilà comment on nous représente le monde; voilà quelle peinture on en fait, et comment on s'en explique. Or, parler de la sorte, n'est-ce pas rendre un témoignage évident du petit nombre des élus?

Et si l'on se retranchait à me dire que c'est la mort, après tout, qui décide du sort éternel des hommes; que ce n'est ni du commencement, ni même du cours de la vie, que dépend absolument le salut, mais de la fin, et que tout consiste à mourir dans des dispositions chrétiennes: Il est vrai, répondrais-je; mais on ne peut guère espérer de mourir dans ces dispositions chrétienes, qu'après y avoir vécu; et, puisqu'il y en a très-peu qui y vivent, je conclurais qu'il y en a très-peu qui y meurent; car il me serait aisé de détruire la fausse opinion des mondains qui se persuadent que, pour bien finir et pour mourir chrétiennement, il n'est question que de recevoir, dans l'extrémité de la maladie, les derniers sacrements de l'Eglise, et de donner certains signes de repentir. Ah! qu'il y a là-dessus d'illusions! A peine oserais-je déclarer tout ce que j'en pense.

Non, certes, il ne s'agit point seulement de les recevoir, ces sacrements si saints en eux-mêmes et si salutaires, mais il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur, et voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrais pas d'approfondir ce terrible mystère, et j'en laisserais à Dieu le jugement. Mais, du reste, n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart de ces conversions de la mort, de ces conversions précipitées, de ces conversions commencées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques moments, où l'on ne connaît plus guère ce que l'on fait; de ces conversions qui seraient autant de miracles, si c'étaient de bonnes et de vraies conversions; et sachant combien il y entre souvent de politique, de sagesse mondaine, de cérémonie, de respect humain, de complaisance pour des amis ou des parents, de crainte servile et toute naturelle, de demi-christianisme, je m'en tiendrais au sentiment de saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les Pères, et je dirais en général, *qu'il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant, qui n'est pénitent qu'à la mort, ne meure avec lui, et que ce ne soit une pénitence réprouvée.* A ce nombre presque infini de faux pénitents à la mort, j'ajouterais encore le nombre très-considérable de tant d'autres que la mort surprend, qu'elle enlève tout d'un coup, qui meurent sans sacrements, sans secours, sans connaissance, sans aucune vue ni aucun sentiment de Dieu. Et de tout cela, je viendrais, sans hésiter, après le Sauveur du monde, à cette affreuse conséquence: *Beaucoup d'appelés, et peu d'élus* (*Matth.*, XXII).

Cette importante matière, traitée de la sorte, ne doit produire aucun mauvais effet, et en peut produire de très-bons. Elle ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être du petit nombre des élus, je dis plus, et quand il y en aurait quelques-uns que ce sujet désespérât, qui sont-ils? Ceux qui ne veulent pas bien leur salut; ceux qui ne sont pas déterminés, comme il le faut être, à tout entreprendre et à tout faire pour leur salut; ceux qui prétendent concilier ensemble et accorder une vie molle, sensuelle, commode, et le salut; une vie sans œuvres, sans gêne, sans pénitence, et le salut; l'amour du monde, et le salut; les passions, les inclinations naturelles, et le salut; ceux qui cherchent à élargir, autant qu'ils peuvent, le chemin du salut, et qui ne sauraient souffrir qu'on le leur propose aussi

étroit qu'il l'est, parce qu'ils ne sauraient se résoudre à tenir une route si difficile. Ceux-là, j'en conviens, à l'exemple de ce jeune homme qui vint consulter le Fils de Dieu, s'en retourneront tout tristes et tout abattus; mais cette tristesse, cet abattement, ils ne pourront l'attribuer qu'à eux-mêmes, qu'à leur faiblesse volontaire, qu'à leur lâcheté; et, tout bien examiné, il vaudrait mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque temps, que de les laisser dans leur aveuglement et leurs fausses préventions sur l'affaire la plus essentielle qui est le salut.

Quoi qu'il en soit, tout auditeur sage et chrétien profitera de cette pensée du petit nombre des élus; et, saisi d'une juste frayeur, il apprendra : 1° à redoubler sa vigilance et à se prémunir plus que jamais contre tous les dangers où peut l'exposer le commerce de la vie; 2° à ne pas demeurer un seul jour dans l'état du péché mortel, s'il lui arrive quelquefois d'y tomber; mais à courir incessamment au remède et à se relever par un prompt retour; 3° à se séparer de la multitude et par conséquent du monde; à s'en séparer, dis-je, sinon d'effet (car tous ne le peuvent pas), au moins d'esprit, de cœur, de maximes, de sentiments, de pratiques; 4° à suivre le petit nombre des chrétiens vraiment chrétiens; c'est-à-dire des chrétiens réglés dans toute leur conduite, fidèles à tous leurs devoirs, assidus au service de Dieu, charitables envers le prochain, soigneux de se perfectionner et de s'avancer par un continuel exercice des vertus, dégagés de tout intérêt humain, de toute ambition, de tout attachement profane, de tout ressentiment, de toute fraude, de toute injustice, de tout ce qui peut blesser la conscience et la corrompre; 5° à prendre résolument et généreusement la voie étroite, puisque c'est l'unique voie que Jésus-Christ est venu nous enseigner; à s'efforcer, selon la parole du même Sauveur, et à se raidir contre tous les obstacles, soit du dedans, soit du dehors, contre le penchant de la nature, contre l'empire des sens, contre le torrent de la coutume, contre l'attrait des compagnies, contre les impressions de l'exemple, contre les discours et les jugements du public; n'ayant en vue que de se sauver, ne voulant que cela, ne cherchant que cela, n'étant en peine que de cela; 6° enfin, à réclamer sans cesse la grâce du ciel, à recommander sans cesse son âme à Dieu, et à lui faire chaque jour l'excellente prière de Salomon : *Dieu de miséricorde, Seigneur, donnez-moi la vraie sagesse*, qui est la science du salut, *et ne me rejetez jamais du nombre de vos enfants* (*Sap.*, IX), qui sont vos élus. Oui, mon Dieu, souvenez-vous de mon âme; souvenez-vous du sang qu'elle a coûté. Elle vous doit être précieuse par là. Sauvez-la, Seigneur; ne la perdez pas, ou ne permettez pas que je la perde moi-même; car, si jamais elle était perdue, c'est de moi-même que viendrait sa perte. Je la mets, mon Dieu, sous votre protection toute-puissante; mais, en même temps, je veux, à quelque prix que ce soit, la conserver; je redoublerai, pour cela, tous mes efforts; je n'y épargnerai rien. Telle est ma résolution, Seigneur, et puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est par vous que je l'accomplirai.

Heureux le prédicateur qui renvoie ses auditeurs en de si saintes dispositions! Son travail est bien employé, et tout sujet qui fait naître de pareils sentiments, ne peut être que très-solide et très-utile.

Pensées diverses sur le salut.

J'entends dire assez communément dans le monde, au sujet d'un homme qui, après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines quitte une charge, se démet d'un emploi, et se retire : *Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe; il va penser à son salut.* Il y va penser! Hé quoi! il n'y a donc point encore pensé? il a donc attendu jusqu'à présent à y penser? Il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir sans avoir pris soin d'y penser? le salut était donc pour lui une de ces affaires auxquelles on ne pense que lorsqu'il ne reste plus rien autre chose à quoi penser? Quel aveuglement! Quel renversement!

Il fera bien néanmoins d'y penser; car il vaut mieux, après tout, y penser tard, que de n'y penser jamais; mais, en y pensant, qu'il commence par se confondre devant Dieu de n'y avoir pas pensé plus tôt. Qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas pensé, l'eût-il employé dans les plus grands ministères, et eût-il paru dans le plus grand éclat. Qu'il comprenne que, si les autres affaires ont leur temps particulier, l'affaire du salut est de tous les temps, et que tout âge est mûr pour le ciel. Qu'il admire la patience de Dieu, qui ne s'est point lassé de ses retardements. Surtout qu'il agisse désormais, qu'il redouble le pas et qu'il se souvienne *que la nuit approche* (*Joan.*, IX), et que, plus le jour baisse, plus il doit hâter sa marche; ce ne sera pas en vain; le juste dont parle le Sage, dans l'étroit espace d'une première jeunesse, *fournit une ample carrière et anticipe un long avenir* (*Sap.*, IV); pourquoi le mondain revenu du monde, en reprenant la voie du salut, quoique dans une vieillesse déjà avancée, ne pourrait-il pas, selon le même sens, rappeler tout le chemin qu'il n'a pas fait?

— Il est de la foi que nous ne serons jamais damnés que pour n'avoir pas voulu notre salut, et que pour ne l'avoir pas voulu de la manière dont nous pouvions le vouloir. Tellement que Dieu aura le plus juste sujet de nous reprocher ce défaut de volonté et d'en faire contre nous un titre de condamnation. N'est-ce pas, en effet, se rendre digne de toutes les vengeances divines, que de perdre un si grand bien, lorsqu'il n'y a qu'à le vouloir pour se l'assurer? Mais est-il donc possible qu'il y ait un homme assez ennemi de lui-même, et assez perdu de sens, pour ne vouloir pas être sauvé? Il est vrai, nous voulons être sauvés, mais nous ne voulons pas nous sauver. Or, Dieu qui veut notre salut, et qui nous ordonne de le vouloir, ne

veut pas simplement que par sa grâce nous soyons sauvés, mais qu'avec sa grâce nous nous sauvions.

— Fausse ressource du mondain : *Dieu ne m'a pas fait pour me damner.* Non, sans doute; mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues; de quoi vous plaignez-vous s'il change à votre égard tout l'ordre de sa providence ? Quoiqu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser, vous l'offensez; ne vous étonnez plus que, quoiqu'il ne vous ait pas fait pour vous damner, il vous damne.

— Ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine, que nous n'avons point, après Dieu, d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes : comment cela? parce que nul ennemi, quel qu'il soit, ne nous peut faire autant de mal, ni causer autant de dommage que nous le pouvons nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténèbres se liguent contre moi; que tous les potentats de la terre conjurent ma ruine: ils pourront me ravir mes biens, ils pourront tourmenter mon corps, ils pourront m'enlever la vie, et là-dessus je ne serai pas en état de leur résister; mais jamais ils ne m'enlèveront malgré moi ce que j'ai de plus précieux, qui est mon âme. Ils auront beau s'armer, m'attaquer, fondre sur moi de toutes parts et m'accabler; je la conserverai, si je veux; et, indépendamment de toutes leurs violences, aidé du secours de Dieu, je la sauverai. Car il n'y a que moi qui puisse la perdre; d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi que tout le reste du monde, puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon âme et de l'exclure du royaume de Dieu.

D'autant plus redoutable, que je me suis toujours présent à moi-même, parce que je me porte partout moi-même, et avec moi toutes mes passions, toutes mes convoitises, toutes mes habitudes et mes mauvaises inclinations. Aussi, quand je demande à Dieu qu'il me défende de mes ennemis, je lui demande, ou je dois surtout lui demander qu'il me défende de moi-même. Et de ma part, pour me mettre moi-même en défense, autant qu'il m'est possible, je dois me comporter envers moi, comme je me comporterais envers un ennemi que j'aurais sans cesse à mes côtés, et dont je ne détournerais jamais la vue, dont j'observerais jusqu'aux moindres mouvements, sur qui je tâcherais de prendre toujours l'avantage, sachant qu'il n'attend que le moment de me frapper d'un coup mortel. *Celui qui hait son âme dans la vie présente*, disait en ce sens le Fils de Dieu, *la gardera pour la vie éternelle* (*Joan.*, XII). Triste, mais salutaire condition de l'homme, d'être ainsi obligé de se tourner contre soi-même, et de ne pouvoir se sauver que par une guerre perpétuelle avec soi-même, que par la haine de soi-même!

— Nous disons quelquefois à Dieu, dans l'ardeur de la prière : *Seigneur, ayez pitié de mon âme.* Les plus grands pécheurs le disent à certains moments où les pensées et les sentiments de la religion se réveillent dans eux, et où ils voient le danger et l'horreur de leur état : Ah! Seigneur, ayez pitié de mon âme. Mais Dieu, par la parole du Saint-Esprit, et par la bouche du Sage, nous répond : *Ayez-en pitié vous-même, de cette âme* que j'ai confiée à vos soins, *et qui est votre âme : Miserere animæ tuæ* (*Eccles.*, XXX). Je l'ai formée à mon image, je l'ai rachetée de mon sang, je l'ai enrichie des dons de ma grâce: je l'ai appelée à ma gloire, je veux la sauver; et, si elle s'écarte de mes voies, des voies de ce salut éternel que je lui ai proposé comme sa fin dernière et le terme de ses espérances, je n'omets rien pour la ramener de ses égarements, pour la relever de ses chutes, pour la purifier de ses taches, pour la guérir de ses blessures, pour la ressusciter par la pénitence, et pour lui rendre la vie. N'est-ce pas là l'aimer? n'est-ce pas en avoir pitié? mais vous, vous la défigurez, vous la profanez, vous la sacrifiez à vos passions, vous la perdez, et tout cela par le péché. N'est-ce donc pas à vous-même qu'on doit dire : *Ayez pitié de votre âme.* Ayez-en pitié, d'autant plus que c'est la vôtre. Quand ce serait l'âme d'un étranger, l'âme d'un infidèle et d'un païen, l'âme de votre ennemi, vous devriez être sensible à sa perte, et vous souvenir que c'est une âme pour qui Jésus-Christ est mort. Mais, outre cette raison générale, il y en a une beaucoup plus particulière à votre égard, dès que c'est de votre âme, que c'est de vous-même qu'il s'agit. *Est-il rien de plus misérable qu'un misérable qui n'est pas touché de sa misère, et qui n'a nulle pitié de lui-même : Quid miserius misero non miserante seipsum* (*Aug.*)?

— Un courtisan veut s'avancer, faire son chemin, s'élever à une fortune après laquelle il court et où il a porté ses vues; il ne s'embarrasse guère si les autres se poussent et s'ils réussissent dans leurs projets. C'est leur affaire, dit-il, et non la mienne; *chacun y est pour soi.* Voilà comment on parle, au regard de mille affaires, comment on pense, et ce n'est pas toujours sans raison : car, dans une infinité de choses, c'est à chacun en effet de penser à soi, et les intérêts sont personnels. Or, si cela est vrai dans les affaires humaines, combien l'est-il plus dans l'affaire du salut? *Chacun y est pour soi.* C'est-à-dire qu'à l'égard du salut, chacun gagne ou perd pour soi-même, et ne gagne ou ne perd que pour soi-même, indépendamment de tous les autres. Si je me sauve, quand tout le monde, hors moi, se damnerait, je n'en serais pas moins heureux; et si je me damne, quand tout le monde, hors moi, se sauverait, je n'en serais pas moins malheureux. Non pas que nous ne puissions et que nous ne devions, par une charité et des secours mutuels, contribuer au salut les uns des autres; mais, dans le fond, ce qui nous sauvera, ce ne sont ni les soins, ni les prières, ni les mérites d'autrui, mais nos propres mérites unis aux mérites de Jésus-Christ. Qu'on m'oppose donc tant qu'on voudra la multitude, la coutume, l'exemple; qu'on me dise : C'est là l'usage du monde, c'est ainsi que le monde vit

et qu'il agit. Ne pouvant réformer le monde, je le laisserai vivre comme il vit et agir comme il agit; mais moi, j'agirai et je vivrai comme il me semblera plus convenable au salut de mon âme, et, sans égard à tous les discours, je me contenterai de répondre en deux mots : *Chacun y est pour soi.*

— Nous sommes admirables, quand nous prétendons rendre un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire de notre salut et d'y donner nos soins. Il semble que Dieu nous en soit bien redevable ; comme si c'était son intérêt, et non pas le nôtre. Hé! mon Dieu, pour qui donc est-ce que je travaille, en travaillant à me sauver? n'est-ce pas pour moi-même? et à qui en revient tout l'avantage? n'est-ce pas à moi-même? Car qu'est-ce devant vous, Seigneur, et pour vous, qu'une aussi vile créature que moi; qu'est-ce que tout l'univers avec moi? depuis que vous avez précipité du ciel des légions d'anges, et qu'ils sont devenus des démons, depuis que vous avez frappé de vos anathèmes tant de pécheurs qui brûlent actuellement dans l'enfer et qui doivent y brûler éternellement, en êtes-vous moins grand, ô mon Dieu! en êtes-vous moins glorieux et moins puissant? Et, quand le monde entier serait détruit et que je me trouverais enseveli dans ses ruines, quand, par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes, et sur moi comme sur les autres, toutes vos malédictions, l'éclat qui vous environne en recevrait-il la plus légère atteinte, et en seriez-vous moins riche, moins heureux? O bonté souveraine! sans avoir nul besoin de moi, vous ne voulez pas que je me perde, et vous me faites de la charité que je me dois à moi-même un commandement exprès; vous m'en faites un mérite et un sujet de récompense.

— On est si jaloux dans la vie, surtout à la cour, de certaines distinctions; on veut être du petit nombre, du nombre des favoris, du nombre des élus du monde, et moins il y a de gens qui s'élèvent à certains rangs et à certaines places, plus on ambitionne ces degrés d'élévation et plus on fait d'efforts pour y atteindre. Si le grand nombre y parvenait, on n'y trouverait plus rien qui distinguât, et, cet attrait manquant, on n'aurait plus tant d'ardeur pour les obtenir, et l'on rabattrait infiniment de l'idée qu'on en avait conçue. Il faut du choix, de la singularité pour attirer notre estime et pour exciter notre envie. Chose étrange! il n'y a que l'affaire du salut où nous pensions et où nous agissions tout autrement. Car, à l'égard du salut, il y a le grand nombre et le petit nombre. Le grand nombre, exprimé par ces paroles du Fils de Dieu : *Plusieurs sont appelés;* le petit nombre, marqué dans ces autres paroles du même Sauveur : *Peu sont élus.* Le grand nombre, c'est-à-dire tous les hommes en général, que Dieu appelle au salut, et à qui il fournit pour cela les moyens nécessaires, mais dont la plupart ne répondent pas à cette vocation divine, et ne cherchent que les biens visibles et présents. Le petit nombre, c'est-à-dire en particulier les vrais chrétiens et les gens de bien qui se séparent de la multitude, renoncent aux pompes et aux vanités du siècle, et, par l'innocence de leurs mœurs, par la sainteté de leur vie, tendent sans cesse vers le souverain bonheur et travaillent à le mériter. En deux mots, le grand nombre, qui sont les pécheurs et les réprouvés; le petit nombre, qui sont les justes et les prédestinés. Mais voici le désordre : au lieu d'aspirer continuellement à être de ce petit nombre des amis de Dieu, de ses élus et de ses saints, nous vivons sans peine et nous demeurons d'un plein gré parmi le grand nombre des pécheurs et des réprouvés de Dieu. Nous pensons comme le grand nombre, nous parlons comme le grand nombre, nous agissons comme le grand nombre; et la seule chose où il nous est non-seulement permis, mais expressément enjoint de travailler à nous distinguer, est justement celle où nous voulons être confondus dans la troupe et suivre le train ordinaire.

O hommes si jaloux des vains honneurs du siècle! apprenez à mieux connaître le véritable honneur et à chercher une distinction digne de vous. Le salut, le rang de prédestiné, voilà pour vous le seul objet d'une solide et sainte ambition.

DE LA FOI

ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.

Accord de la raison et de la foi.

Un homme du monde qui fait profession de christianisme, et à qui l'on demande compte de sa foi, dit : Je ne raisonne point, mais je veux croire. Ce langage bien entendu peut être bon ; mais dans un sens assez ordinaire, il marque peu de foi, et même une secrète disposition à l'incrédulité ; car qu'est-ce à dire, je ne raisonne point? Si ce prétendu chrétien savait bien là-dessus démêler les véritables sentiments de son cœur, ou s'il les voulait nettement déclarer, il reconnaîtrait que souvent cela signifie : Je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, je ne croirais rien ; je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, ma raison ne trouverait rien qui la déterminât à croire ; je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, ma raison même m'opposerait des difficultés qui me détourneraient absolument de croire. Or penser de la sorte et être ainsi disposé, c'est manquer de foi : car la foi, je dis la foi chrétienne, n'est point un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit, mais un acquiescement et une soumission raisonnables ; et si cette soumission, si cet acquiescement n'étaient pas raisonnables, ce ne serait plus une vertu. Mais comment sera-ce un acquiescement, une soumission raisonnable, si la raison n'y a point de part (1) ?

I. Il faut donc raisonner, mais jusqu'à certain point et non au-delà. Il faut examiner, mais sans passer les bornes que l'Apôtre marquait aux premiers fidèles quand il leur disait : *Mes frères, en vertu de la grâce qui m'a été donnée, je vous avertis tous sans exception de ne porter point trop loin vos recherches dans les matières de la foi, mais d'user sur cela d'une grande retenue, et de n'y toucher que très-sobrement* (*Rom.*, XIII). Quelles preuves, quels motifs me rendent la religion que je professe, et conséquemment tous les mystères qu'elle m'enseigne, évidemment croyables ? voilà ce que je dois tâcher d'approfondir, voilà ce que je dois étudier avec soin et bien pénétrer, voilà où je dois faire usage de ma raison, et sur quoi il ne m'est pas permis de dire : Je ne raisonne point. Car sans cet examen et cette discussion exacte, je ne puis avoir qu'une foi incertaine et chancelante, qu'une foi vague, sans principes et sans consistance. Aussi est-ce pourquoi le prince des apôtres, saint Pierre, *nous ordonne de nous tenir toujours prêt à satisfaire ceux qui nous demanderont raison de ce que nous croyons et de ce que nous espérons* (I *Petr.*, III). Il veut que nous soyons toujours là-dessus en état de répondre, de justifier le sage parti que nous suivons, de faire voir qu'il n'en est point de mieux établi, et de produire les titres légitimes qui nous y autorisent et nous y attachent inviolablement.

Mais quel est le fond de ces grands mystères que la religion me révèle, et qui nous sont annoncés dans l'Evangile ? en quoi consistent-ils ? comment s'accomplissent-ils ? c'est là que la raison doit s'arrêter, qu'elle doit réprimer sa curiosité naturelle, et qu'il ne m'est plus seulement permis, mais expressément enjoint de dire : Je ne raisonne point, je crois. En effet, il me suffit de savoir que je dois croire tout cela, que je crois prudemment tout cela, que je serais déraisonnable et criminel de ne pas croire tout cela, m'étant enseigné par une religion dont les plus forts raisonnements et les arguments les plus sensibles me font connaître l'incontestable vérité. C'est là, dis-je, tout ce qu'il me faut ; et, si je voulais aller plus avant, si, par une présomption semblable à celle de saint Thomas dans le temps de son incrédulité, je disais comme lui : *A moins que je ne voie, je ne croirai point* (*Jean*, XX), dès lors je perdrais la foi, je l'anéantirais, et j'en détruirais tout le mérite. Je l'anéantirais : pourquoi? parce qu'il est essentiel à la foi de ne pas voir, et de croire ce qu'on ne voit pas. J'en détruirais tout le mérite : pourquoi? parce qu'il n'y a point de mérite à croire ce qu'on a sous les yeux, ce qui nous est présent et qui nous frappe les sens, ce qu'on voit clairement et distinctement : on n'est point libre sur cela, on n'est point maître de sa créance pour la donner ou pour la refuser, on est persuadé malgré soi ; on est convaincu sans qu'il en coûte ni effort, ni sacrifice. Et c'est en ce sens que le Sauveur des hommes a dit : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (*Jean*, XX).

Tel est donc l'accord que nous devons faire de la raison et de la religion. La raison éclairée d'en haut fait comme les premiers pas, ou met comme les préliminaires, en nous convaincant que la religion vient de Dieu ; que de tous les articles qu'elle contient, il n'y en a pas un qui n'ait été révélé de Dieu, soit dans l'Ecriture, soit dans la tradition expliquée et proposée par l'Eglise ; que Dieu étant absolument incapable d'erreur ou de mensonge, il s'ensuit que tout ce qu'il a prononcé est souverainement vrai ; enfin, que la religion ne nous annonçant que la parole de Dieu, et ne nous l'annonçant qu'au nom de Dieu, elle e t par conséquent également vraie, et demande une adhésion parfaite de notre esprit et de notre cœur. Voilà où la raison agit, et ce que nous découvrons à la faveur de ses lumières. Mais ce principe posé en général, la religion prend ensuite le des-

(1) *Rationabile obsequium vestrum.* Rom. XII.

sus; elle propose ses vérités particulières; et, toutes cachées qu'elles sont, elle y soumet la raison, sans lui laisser la liberté d'en percer les ombres mystérieuses. Si, par son indocilité naturelle et par son orgueil, la raison y répugne, la religion, par le poids de son autorité et par un commandement exprès, la réduit sous le joug et la tient captive. Si la raison ose dire : Comment ceci ou comment cela ? C'est assez, lui répond la religion, d'être instruit que ceci ou cela est, et de n'en pouvoir douter selon les règles de la prudence. Or, on n'en peut douter prudemment, puisque, selon les règles de la prudence, on ne peut douter que Dieu ne l'ait ainsi déclaré. Cette réponse, ce silence imposé à la raison, l'humilie; mais c'est une humiliation salutaire, qui empêche la raison de s'égarer, de s'émanciper, de tourner, suivant l'expression de saint Paul, à tout vent de doctrine, et qui la contient dans les justes limites où elle doit être resserrée, et d'où elle ne doit jamais sortir. De cette sorte, notre foi est ferme, sans rien perdre néanmoins de son obscurité; et elle est obscure, sans rien perdre non plus de sa fermeté.

II. Développons encore la chose; et, pour la rendre plus intelligible et lui donner un nouveau jour, mettons-la dans une espèce de pratique. Je suppose un chrétien surpris d'une de ces tentations qui attaquent la foi, et dont les âmes les plus religieuses et les plus fidèles ne sont pas exemptes elles-mêmes à certains moments. Car il y a des moments où une âme, quoique chrétienne, est intérieurement aussi agitée par rapport à la foi, que le fut saint Pierre sur les eaux de la mer, quand Jésus-Christ lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté* (*Matth.*, I)? Cependant on ne doute pas, on croit, mais d'une foi troublée, d'une foi presque chancelante, et l'impression est si vive en quelques rencontres, qu'il semble qu'on ne croit rien, et qu'on ne tient à rien. Epreuve difficile à soutenir, mais que Dieu permet pour épurer notre foi même et pour la perfectionner. Il a ses vues en cela, et, bien qu'il paraisse nous délaisser, ce sont pour nous des vues de salut, parce qu'il sait que tout contribue à la sanctification de ses élus, et qu'au lieu de dégénérer et de tomber, c'est dans une faiblesse apparente que la vertu se déploie avec plus de force et qu'elle s'avance.

Or, en de pareilles conjonctures, dans lesquelles je puis me trouver aussi bien que les autres, que fais-je, ou que dois-je faire? Après avoir imploré l'assistance divine, après m'être écrié comme le prince des apôtres en levant les mains au ciel : *Seigneur, sauvez-nous, autrement nous allons périr* (*Matth.*, XIV), je fais un retour sur moi-même, et, pour me fortifier, j'appelle tout ensemble à mon secours, et ma raison et ma religion. L'une et l'autre me prêtent, pour ainsi dire, la main, et concourent à calmer mes inquiétudes et à me rassurer.

Ma raison me rappelle ces grands motifs qui m'ont toujours déterminé à croire, et m'ont paru jusqu'à présent les plus propres à m'affermir dans la foi où j'ai été élevé. Par exemple, elle me présente ce vaste univers et cette multitude innombrable d'êtres visibles qui le composent. Elle m'en fait admirer la diversité, la beauté, l'immense étendue, l'arrangement, l'ordre, la liaison, la dépendance mutuelle, l'utilité, la durée depuis tant de siècles et leur perpétuité. Elle me fait contempler les cieux qui roulent sur nos têtes, et dont les mouvements si rapides sont toujours si réglés : ces astres qui nous éclairent, ce nombre prodigieux d'étoiles qui brillent dans le firmament, cette variété de saisons qui, par des révolutions si constantes et si merveilleuses, se succèdent tour à tour et partagent le cours des temps. Elle me fait parcourir de la pensée, plutôt que de la vue, ces longs espaces de terres et de mers, qui sont comme le monde inférieur au dessous du monde céleste. Que de richesses j'y aperçois ! que de productions différentes, et de toutes les espèces ! quelle fécondité ! quelle abondance ! Y manque-t-il rien de tout ce qui peut servir, non seulement à l'entretien nécessaire ou commode, mais à la splendeur et à l'éclat, mais à la somptuosité et à la magnificence, mais aux douceurs et aux délices de la vie? Sans égard à bien d'autres preuves, que je passe, et sur lesquelles ma raison pourrait insister, en voilà d'abord autant qu'il faut pour m'attacher à la foi d'un Dieu toujours existant et toujours vivant, l'Etre souverain, le principe de toutes choses, et l'auteur de tant de merveilles. Car discourant en moi-même, et jugeant selon les règles d'une droite raison, et selon le sens ordinaire et le plus universel, j'observe d'un premier coup d'œil, qu'un ouvrage si bien assorti dans toutes ses parties, et d'une structure au dessus de tout l'artifice humain, ne peut être le pur effet du hasard. Que ce firmament, ces cieux, ces astres, cette terre, ces mers, que tout cela et tout ce que nous voyons, ne s'est point fait de soi-même, ne s'est point arrangé de soi-même, ne se remue point de soi-même, ne subsiste point par soi-même, sans qu'aucune intelligence supérieure y préside, ni jamais y ait présidé. Le sentiment qui me vient donc là-dessus et qui me touche, pour peu que j'y fasse attention, est de reconnaître une première cause et un premier moteur, un ouvrier par excellence, une puissance suprême, de qui tout est émané et qui ordonne tout, qui dispose tout, qui donne à tout l'impression, qui anime et soutient tout. Or cet excellent ouvrier, cette puissance primitive, essentielle, indépendante, toujours subsistante, c'est ce que nous appelons Dieu, et ce que nous devons honorer comme Dieu.

Je dis honorer comme Dieu; et de degré en degré, la même raison qui me guide me porte plus avant, et me fait passer de la connaissance de Dieu à la connaissance du culte que je lui dois rendre, et qu'il a droit d'exiger de moi. Culte religieux : et qu'y a-t-il de plus raisonnable, soit dans le Créateur, que d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent, et de les leur demander; soit dans les créatures, que de glorifier,

selon qu'elles en sont capables, le Créateur de qui elles ont reçu l'être, que d'ajouter foi à ses oracles, de se conformer à ses volontés, de pratiquer sa loi, de lui offrir leur encens, et de se dévouer pleinement à son service? En cela consiste la religion : mais parce que dans la multiplicité des religions qui, par l'égarement des esprits, se sont introduites parmi les hommes, il y en a nécessairement de fausses et que Dieu réprouve, puisqu'elles se contredisent les unes les autres ; il est question d'en chercher une véritable, et d'examiner de plus si celle-là même n'est pas l'unique véritable. Or, entre celles qui règnent actuellement dans le monde, je trouve la religion chrétienne, et à la lueur de ma seule raison, j'y découvre des caractères de vérité si marqués, qu'ils doivent convaincre tout esprit sensé, solide, docile, qui ne s'obstine point à imaginer des difficultés, ni à faire naître de vaines disputes.

Quand il n'y aurait point d'autre témoignage que celui des miracles de Jésus-Christ, ce serait une preuve plus que suffisante. Ce nouveau législateur paraît sur la terre; il y prêche son Évangile, qui est la loi chrétienne; et, pour autoriser sa prédication, il se dit envoyé de Dieu. Il est évident que si c'est Dieu qui l'envoie, et que ce soit au nom de Dieu qu'il parle, tout ce qu'il enseigne est vrai, et que nous sommes obligés de souscrire à sa doctrine. Car il faudrait ne pas avoir la plus légère notion de Dieu, pour se persuader qu'il pût attester le mensonge et le confirmer. Ce qui reste donc à Jésus-Christ, c'est de prouver sa mission; mais comment l'entreprend-il? par les miracles qu'il opère. *Les choses que je fais*, dit-il, *rendent témoignage de moi : si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez-en mes œuvres* (*Jean*, XII). Et il est encore certain que ces œuvres miraculeuses étant au dessus des forces de la nature, et ne pouvant procéder que de la vertu d'en haut, si Jésus-Christ a fait réellement des miracles, surtout certains miracles, et qu'il les ait faits pour affirmer qu'il est le Messie, on ne peut plus lui contester cette qualité, ni douter qu'il ne soit venu de la part de Dieu. Autrement Dieu serait l'auteur de l'imposture, en lui communiquant un pouvoir dont il se serait prévalu pour tromper les peuples et abuser de leur crédulité.

Or, que Jésus-Christ ait fait des miracles, et des miracles du premier ordre, et des miracles en très-grand nombre, et des miracles les plus éclatants, et des miracles dont la fin principale était de se faire connaître comme l'envoyé de Dieu ; qu'il ait chassé des corps les démons et délivré les possédés ; qu'il ait exercé sur les éléments un empire absolu, et qu'ils aient obéi à sa voix ; qu'il ait commandé à la mer, apaisé les flots, calmé les tempêtes ; qu'il ait guéri toute sorte de maladies, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la langue aux muets, le sentiment et le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts ; enfin que, par le prodige le plus singulier et le plus inouï, il se soit ressuscité lui-même après avoir été mis à mort, et enfermé dans le tombeau, c'est de quoi une raison éclairée et dégagée de tout préjugé ne peut refuser de convenir. Il n'y a qu'à considérer mûrement et par ordre toutes les circonstances dont ces faits se trouvent revêtus, leur variété, leur éclat, le temps, les occasions, les lieux, les campagnes, les places publiques où ils se sont passés, la multitude de gens qui en ont été spectateurs, ou qui, sur le récit qu'ils en entendaient, comme de miracles avérés et tout récents, embrassaient la foi et formaient ces troupes de chrétiens si célèbres par leur zèle et leur sainteté; les qualités irréprochables des témoins qui les ont vus, qui les ont rapportés, qui les ont publiés jusqu'aux extrémités de la terre, qui les ont transmis à la postérité dans leurs Evangiles, qui les ont soutenus sans se démentir jamais, et en ont défendu la vérité aux dépens de leur fortune, de leur repos, de leur vie : il n'y a, dis-je, qu'à faire une discussion exacte de chacun de ces points, et d'autres que je n'ajoute pas ; il n'y a qu'à les bien peser, et on avouera que, de tous les faits historiques, nuls ne sont plus solidement appuyés, ni plus à couvert de la censure. Mais, encore une fois, cette perquisition, à qui doit-elle appartenir, et du ressort de qui est-elle, si ce n'est du ressort de la raison? C'est à la raison d'éclairer d'abord tout cela, de le vérifier et d'en tirer des preuves authentiques en faveur de la religion.

III. Cependant, après m'être convaincu par là et par cent autres motifs, que je dois m'en tenir à la loi de Jésus-Christ ; après m'être, pour ainsi dire, démontré à moi-même, par la voie du raisonnement, que c'est une loi divine, une loi que l'esprit de vérité, qui est l'esprit de Dieu, a dictée ; après avoir conclu en général et par une conséquence nécessaire, que cette loi ne peut donc me tromper, et que je ne puis m'égarer en la suivant, que tout ce que cette loi m'enseigne est donc tel en effet qu'elle me l'enseigne, et que tout ce qu'elle me propose de dogmes à croire sont autant d'articles de foi auxquels je suis indispensablement obligé d'adhérer ; que de vaciller là-dessus et de demeurer un moment dans une suspension volontaire, ce serait donc un crime et une infidélité digne de la damnation éternelle ; enfin, après avoir bien compris le grand oracle du prince des apôtres, que cette loi ayant été donnée aux hommes pour être la seule règle de notre créance et de nos mœurs, *il n'est point sous le ciel d'autre nom en vertu duquel nous puissions être sauvés, que le nom de Jésus-Christ* (*Act.*, IV); du reste, si ma raison veut aller plus loin, et qu'elle prétende percer l'abîme des impénétrables mystères que la religion nous a révélés, mais dont elle nous a caché le fond, c'est là que la foi prend le dessus, qu'elle s'élève, qu'elle défend ses droits, qu'elle me met un voile sur les yeux, et me condamne à ne plus marcher que dans les ténèbres.

La raison a beau se récrier, cette raison également curieuse et présomptueuse; elle a beau demander : Mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu en trois personnes, et de trois

personnes dans un seul Dieu? mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu fait homme sans cesser d'être Dieu, mortel et immortel tout ensemble, passible et impassible, réunissant dans une même personne toute la gloire de la divinité et toutes les misères de notre humanité? mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu-Homme, réellement présent sous les espèces du pain et du vin dans le sacrement de nos autels? qu'est-ce que tout le reste? Là-dessus la foi lui dit ce que Dieu dit à la mer: *Tu viendras jusque-là, mais c'est là même que tu t'arrêteras; c'est là que tu briseras tes flots, et que tu abaisseras les enflures de ton orgueil.* (*Job*, 38). Arrêt absolu, contre lequel une raison chrétienne n'a rien à opposer ni à répliquer. Elle y trouve même des avantages infinis; car c'est ainsi que l'homme, en faisant à Dieu le sacrifice de son corps par la pénitence, le sacrifice de son cœur par l'amour, lui fait encore le sacrifice de son esprit par la foi. En sacrifiant à Dieu son corps par la pénitence, il honore Dieu comme souverainement équitable; en sacrifiant à Dieu son cœur par l'amour, il honore Dieu comme souverainement aimable; et en sacrifiant à Dieu son esprit par la foi, il honore Dieu comme souverainement infaillible et véritable.

Avantages par rapport à Dieu: mais de plus, à prendre la chose par rapport à l'homme et à sa tranquillité, il ne lui doit pas être moins avantageux d'avoir une règle qui seule arrête les vicissitudes perpétuelles de sa raison, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. Or cette règle, c'est la foi. En effet, sans une foi soumise, toutes les lumières de ma raison, au lieu de me rassurer dans le choix d'un parti et de me mettre l'esprit en repos, ne serviront au contraire qu'à me jeter chaque jour dans de nouveaux embarras, et à me causer de nouvelles agitations. Car on sait combien la raison humaine, dès qu'on lui donne l'essor, est variable dans ses vues, et combien elle est féconde en idées toujours nouvelles, que l'imagination lui suggère. De sorte qu'aujourd'hui nous pensons d'une façon et demain d'une autre; qu'aujourd'hui un sentiment nous plaît, et que demain nous le rejetons; qu'aujourd'hui une difficulté nous fait de la peine, et qu'elle n'est pas plus tôt résolue, qu'un autre doute vient bientôt après nous troubler: ce qui est surtout vrai en matière de religion, et ce qui est encore plus commun aux esprits vifs et pénétrants, aux prétendus sages et aux savants du siècle, qu'à des esprits simples et bornés. D'où il arrive que nous demeurons dans une perplexité où l'on se prête à tout ce qui se présente, et l'on ne tient à rien. Saint Augustin nous le témoigne assez en parlant de lui-même. Il cherchait la vérité, il en faisait son étude, il y employait toute sa philosophie: mais après bien des recherches, et après être tombé dans les erreurs les plus grossières, il était toujours flottant et incertain, et ne trouvait rien où il crût pouvoir se reposer: pourquoi? parce qu'il ne prenait point d'autre guide que sa raison, et qu'elle ne lui suffisait pas pour tenir son esprit en arrêt, et pour le guérir de ses inquiétudes. De là tant de changements, tant de mouvements inutiles, tant de systèmes différents dont il se laissa préoccuper, et dont il ne revint que lorsqu'il pensa sérieusement à se convertir et à embrasser la foi. En quels termes s'explique-t-il là-dessus dans ses Confessions, et déplore-t-il l'aveuglement où il avait vécu pendant plusieurs années! Quelles actions de grâces rend-il à Dieu, d'avoir rompu le charme d'une science profane qui lui fascinait les yeux, et de l'avoir réduit à la sainte ignorance d'une foi souple et docile!

Car si la raison se soumet à la foi; si, dans une parfaite intelligence, elles se donnent mutuellement le secours qu'elles doivent recevoir l'une de l'autre, voilà le moyen prompt et immanquable de pacifier mon âme et de me prémunir contre toutes les attaques dont je puis être assailli au sujet de la religion. De quelque doute que je sois combattu malgré moi, soit par la malice de l'esprit tentateur, soit par les discours d'une troupe de libertins, soit par les révoltes involontaires de ma raison et de son indocilité naturelle, je n'ai point de réplique plus courte ni plus décisive à faire, que celle de Jésus-Christ même au démon qui le vint tenter dans le désert: *Il est écrit.* Oui, il est écrit qu'il y a un premier Etre, et qu'il n'y en a qu'un, éternel, invisible, tout-puissant, par qui le monde a été créé, et par qui il est conservé et gouverné. Il est écrit que, dans cet Etre adorable et cette suprême Divinité, il y a tout à la fois, et sans confusion, une unité de substance, et une trinité de personnes. Il est écrit que, de cette trinité de personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, le Fils, égal à son Père et envoyé de son Père, est venu sur la terre pour la rédemption des hommes; que, tout Dieu qu'il est et qu'il n'a jamais cessé d'être, il s'est fait homme lui-même, il a vécu parmi nous, il est mort sur une croix, il est ressuscité et monté au ciel. Il est écrit que ce nouveau législateur et ce sauveur, voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, nous a laissé sa chair sacrée et son précieux sang sous les apparences du pain et du vin; que nous offrons l'un et l'autre en sacrifice, et que l'un et l'autre, pour le soutien de nos âmes, nous sert, comme sacrement, de nourriture et de breuvage. Il est écrit qu'il y aura un jugement où nous serons tous appelés, et que, dès maintenant, il y a une béatitude céleste, où les bons seront à jamais récompensés, et un enfer, où les pécheurs seront condamnés à un tourment sans mesure et sans fin: ainsi des autres articles qui me sont proposés comme des points de créance. Or, du moment que tout cela est écrit, c'est-à-dire que tout cela m'est révélé de Dieu ou de la part de Dieu, et que cette révélation m'est tellement notifiée par des motifs de crédibilité, qu'il serait contre le bon sens de n'en vouloir pas convenir, je ne demande rien de plus. Je rends à la foi, par mon obéissance, l'hommage qui lui est dû; je lui laisse prendre l'ascendant et exercer son empire. Dès qu'elle parle, je l'écoute, je me tais, je crois, parce que je me sens assuré de tout ce qu'elle me

lit. Autant qu'il me vient à l'esprit de questions, d'objections, de raisonnements où je me perds et que je ne puis démêler, autant de fois j'ai recours au sentiment de l'Apôtre, et je me contente avec lui de m'écrier : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont au dessus de ce qu'on en peut découvrir ! car qui a pénétré dans les pensées du Seigneur, et qui est entré dans son conseil* (*Rom.*, XI)? Suivant ces principes et y demeurant ferme, je résous dans un mot toutes les difficultés, je dissipe tous les doutes, je me débarrasse de mille réflexions dangereuses et pernicieuses, du moins très-importunes et inutiles, j'agis en paix, et n'ai d'autre soin que de vivre chrétiennement selon les maximes et sous la direction de la foi.

Mais comment croire ce que l'on ne comprend pas? Esprit humain, ne te feras-tu point justice? ne connaîtras-tu point ta faiblesse, et pour la connaître, ne te consulteras-tu point toi-même et ta propre raison? Car, à ne consulter même que la raison, qui ne voit pas, à moins qu'on ne soit dépourvu de toute lumière, combien il est déraisonnable et peu soutenable de ne vouloir pas croire une chose, parce qu'elle est au dessus de nos connaissances, et qu'on ne la peut comprendre? Hé ! combien de choses existent dans toute l'étendue de l'univers, combien se passent sous nos yeux et nous sont certaines, sans que nous les comprenions? Parce que nous ne les comprenons pas, en sont-elles moins vraies? Parce qu'on n'a pas compris jusqu'à présent comme se fait le flux et le reflux de la mer, est-il un homme assez insensé pour douter de ce mouvement des eaux si régulier et si constant? Comprenons-nous bien les ouvrages de la nature, et combien y en a-t-il qui échappent à nos prétendues découvertes et à toute notre pénétration? Jugeons de là si nous devons être surpris que les mystères de Dieu soient hors de notre portée, et que nous ne puissions y atteindre; et jugeons encore de là même si c'est une juste conséquence de dire : Je ne dois point croire que cela soit, puisque je n'y conçois rien.

A Dieu ne plaise que je pense de la sorte, ni que j'ose, Seigneur, m'ingérer dans des secrets qui me sont présentement inconnus! Ce serait une présomption; et selon la menace de votre Saint-Esprit, en voulant contempler de trop près votre majesté, je m'exposerais à être accablé de votre gloire. Le jour viendra, je l'espère ainsi de votre miséricorde, il viendra cet heureux jour où j'entrerai dans votre sanctuaire éternel, où vous vous montrerez à moi dans tout votre éclat, où je vous verrai face à face. D'une foi ténébreuse, vous me ferez passer à une clarté sans nuage et toute lumineuse. Mais jusque-là, jusqu'à ce jour de la grande révélation, vous me mettez à l'épreuve, et vous voulez que je vous cherche dans la nuit et par des voies sombres. Ce n'est pas, Seigneur, que vous réprouviez les lumières de ma raison; au contraire, vous me l'avez donnée comme un flambeau pour me guider : mais après en avoir fait l'usage convenable, vous m'ordonnez de lui fermer les yeux, de la réprimer, de l'assujettir et de l'accorder par cette sujétion même avec la foi, qui doit avoir toujours la supériorité sur elle et la dominer. Vous l'avez ainsi réglé, Seigneur, et pour l'honneur de votre parole, et pour mon salut. De bon cœur, j'y consens. Je crois ce qu'il vous a plu de me faire annoncer, et je le crois précisément parce que vous me l'avez dit : *Je crois, mon Dieu*, mais en même temps j'ajoute, comme ce père de l'Evangile, *fortifiez mon peu de foi* (*Marc.*, IX); car il me semble, en certaines conjonctures, qu'elle est bien faible cette foi, pour laquelle néanmoins je dois être en disposition de répandre mon sang. Vous la soutiendrez, ou vous me soutiendrez moi-même contre les plus violents assauts, et vous ne permettrez pas qu'un fonds si nécessaire et si précieux me soit enlevé.

La foi sans les œuvres, foi stérile et sans fruit.

I. Sommes-nous chrétiens? ne le sommes-nous pas? Si nous ne le sommes pas, pourquoi affectons-nous de le paraître, pourquoi en portons-nous le nom? c'est une hypocrisie et un mensonge. Mais si nous le sommes, que n'en pratiquons-nous les œuvres? et n'est-ce pas une contradiction énorme, d'être chrétien dans la créance, et païen ou plus que païen dans les mœurs?

Voilà le triste état du christianisme : en voilà le désordre le plus universel. Je dis le plus universel; et pour en venir à la preuve, toute fondée sur l'expérience, nous devons distinguer trois sortes de chrétiens : des chrétiens seulement de nom, des chrétiens de pure spéculation, et des chrétiens tout à la fois de créance et d'action. Chrétiens seulement de nom, et rien de plus : c'est un certain nombre de libertins qui, dans le sein même de la religion, vivent sans religion, renonçant au baptême où ils ont été régénérés, et à la foi qu'ils y ont reçue. Non pas qu'ils s'en déclarent hautement, ni qu'ils fassent une profession ouverte d'impiété : ils gardent toujours quelques dehors; ils ne produisent leurs sentiments qu'en termes équivoques, ou qu'en présence de quelques libertins comme eux; leur apostasie est secrète : mais enfin, par la corruption de leur cœur, ils en sont venus à douter de tout et à ne rien croire : *Ils ont encore l'apparence d'hommes vivants, et ils sont morts* (*Apoc.*, III). Chrétiens de pure spéculation, autre caractère : c'est-à-dire qu'ils n'ont pas perdu l'habitude et le don de la foi; ils ne contestent aucune de ses vérités, et ils les respectent toutes; ils pensent bien : mais s'il faut passer à la pratique, c'est là que leur foi se dément, ou qu'ils la démentent eux-mêmes par l'inutilité de leur vie, et souvent même par les plus honteux dérèglements. Enfin, chrétiens de créance et d'action : ce sont les vrais chrétiens, d'autant plus chrétiens que l'esprit de la foi, dont ils sont remplis, les porte à une pratique plus excellente et plus constante de tous leurs devoirs; et par un heureux retour, d'autant

plus animés et plus touchés de cet esprit de foi, qu'ils le mettent plus constamment et plus excellemment en œuvre, et qu'ils s'adonnent avec plus de soin à tous les exercices d'une piété agissante et fervente : car de même que la foi vivifie les œuvres, on peut dire que les œuvres vivifient la foi. Ils croient, et pour cela ils agissent; et parce qu'ils agissent, leur foi croît à mesure, et devient toujours plus ferme et plus vive.

Or, de ces trois espèces de chrétiens, il est évident que le plus grand nombre est de ceux que j'ai appelés chrétiens de spéculation, et qui tiennent le milieu entre les premiers et les derniers. Il est vrai qu'il y a dans le monde et parmi nous des impies en qui la foi est absolument éteinte. Bien loin d'avoir aucun sentiment de Dieu, ils ne reconnaissent ni Dieu ni loi, ou si l'aveuglement dans lequel ils sont plongés n'a pu effacer de leur esprit toute idée d'un Dieu, premier moteur de l'univers, du moins, à l'exemple de ces philosophes dont parle saint Paul, ne le glorifient-ils pas comme Dieu, et traitent-ils de superstition populaire l'obéissance et le sacré culte que nous lui rendons selon l'Evangile, et les enseignements de Jésus-Christ. Mais il faut, après tout, convenir que ce n'est point là l'état le plus commun. Il n'y en a toujours que trop, je le sais, hélas! et j'en gémis : mais du reste, ce libertinage entier et complet n'est répandu que dans une petite troupe de gens qui n'osent même le découvrir, ou qui tombent dans le mépris, et se diffament en le laissant apercevoir. Il est vrai, d'ailleurs, que la foi n'est point non plus tellement affaiblie, ni altérée dans tout le christianisme, qu'il n'y ait encore, jusqu'au milieu du siècle, de parfaits chrétiens qui, par la divine miséricorde et le secours de la grâce, soutiennent dignement la sainteté de leur profession, aussi fidèles et aussi religieux dans la conduite, qu'ils le sont dans la doctrine; remplissant avec une régularité édifiante toutes leurs obligations, et confessant Jésus-Christ par leur bonne vie et leurs exemples, comme ils le confessent de cœur par leurs sentiments, et de bouche par leurs paroles. Nous en devons bénir Dieu; mais ce qu'on ne saurait en même temps assez déplorer, c'est que les chrétiens de ce caractère soient si rares, et qu'à peine nous en puissions compter un entre mille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette décadence a commencé dans l'Eglise; mais pour peu qu'on ait de zèle, on ne peut voir sans une amère douleur combien le mal augmente tous les jours, et combien la charité de ces derniers siècles se refroidit d'un temps à l'autre.

Reste donc de conclure que la foi de la plus grande partie des chrétiens se réduit toute à un simple acquiescement de l'esprit, sans effets, sans fruits, et que c'est là le renversement le plus général. Car quelques plaintes que forment, au sujet de la foi, les personnes zélées, et de quelque manière que s'énoncent les prédicateurs dans leurs discours, quand ils s'écrient qu'il n'y a plus de foi sur la terre, et qu'elle y est abolie, quand ils s'adressent à Dieu comme le prophète, et qu'ils lui demandent : Seigneur, qui est-ce qui croit à la parole que nous annonçons, et où trouve-t-on de la foi? quand à la vue de ce déluge de vices qui se sont débordés de toutes parts, et qui infectent tant d'âmes, du moins à la vue de l'extrême tiédeur et de l'affreuse inutilité où s'écoulent, jusqu'à la mort, toutes nos années, ils en attribuent la cause à un défaut absolu de foi : ces expressions qu'une sainte ardeur inspire, ne doivent point être prises à la lettre ni dans toute la rigueur de leur sens. Ce serait outrer la chose, et pour ne rien exagérer, il me semble que tout ce qu'il y a de réel en tout cela, c'est que la foi subsistant encore, dans le fond, ce n'est plus, par la dépravation et le malheur des temps, qu'une racine infructueuse, et que ce sacré germe, dont les productions autrefois étaient si merveilleuses, si promptes, si abondantes, n'opère plus ou presque plus : pourquoi? parce que ce n'est plus qu'une foi languissante ou comme endormie, parce que nous ne la faisons entrer, ni dans nos délibérations, ni dans nos résolutions, ni dans nos actions; parce que, sans l'effacer de notre cœur, nous l'effaçons de notre souvenir, et que ces vérités, quelque importantes et quelque touchantes qu'elles soient, ne nous étant jamais présentes à la pensée, elles ne doivent faire sur nous nulle impression. D'où il arrive que dans le plan de notre vie, elles ne servent ni à nous détourner du mal, ni à nous porter au bien, quoiqu'elles nous aient été surtout révélées pour l'un et pour l'autre.

II. Je dis que c'est pour nous détourner du mal et pour nous porter au bien, que nous ont été révélées les vérités de la foi. Car si Dieu nous a donné la foi, ce n'est point seulement afin que notre foi soit pour nous une règle de créance, mais une règle de conduite. *Avant même la création du monde*, dit l'Apôtre, *Dieu nous a choisis en Jésus-Christ, et il nous a appelés, afin que nous fussions saints et sans tache devant ses yeux* (*Ephes.*, I). Voilà *ce peuple parfait* que le divin précurseur vint d'abord, selon la parole de Zacharie, *préparer au Seigneur*, et à qui le Seigneur lui-même a voulu mettre ensuite les derniers traits. De là ces grandes maximes et ces principes de morale dont toute la loi évangélique est composée. Notre adorable Maître ne s'est pas contenté de les enseigner aux hommes et de nous les expliquer, mais il a voulu, pour notre exemple, les pratiquer. Que dis-je? il a plus fait; et pour nous montrer combien il avait à cœur cette pratique, et combien il la jugeait essentielle dans la religion, avant que d'enseigner, il a commencé par pratiquer. De là même ces leçons si fréquentes, ces exhortations des apôtres, lorsqu'ils instruisaient les fidèles, et qu'ils les formaient au christianisme. De quoi leur parlaient-ils plus souvent? des bonnes œuvres. Que leur recommandaient-ils plus fortement? les bonnes œuvres. Que leur reprochaient-ils plus vivement? leurs négligences et leurs relâchements dans les bonnes œu-

vres : c'était là presque l'unique sujet de leurs épîtres et de leurs prédications. Car sans rapporter en particulier tous les points dont ils leur enjoignaient une pratique journalière et assidue, voilà, dans une vue générale, ce qu'ils prétendaient leur marquer en les conjurant de se comporter toujours d'une manière digne de leur vocation, de chercher en toutes choses le bon plaisir de Dieu, d'achever l'ouvrage que la grâce avait commencé dans eux, et de faire en sorte que rien ne manquât à leur perfection et à leur sanctification, afin que rien ne manquât à leur salut éternel et à leur gloire. Tels étaient les enseignements de ces premiers prédicateurs de la foi : pleinement instruits des intentions du fils de Dieu, et suivant le même esprit, ils réprouvaient une foi lâche et nonchalante, et ne canonisaient qu'une foi vigilante, entreprenante, édifiante.

Et certes, comment l'entendons-nous, si nous nous flattons d'obtenir la vie bienheureuse par la foi sans les œuvres de la foi? Est-ce à la foi seule que Jésus-Christ a promis son royaume? Est-ce la foi seule qui nous justifie? La foi est le fondement de la sainteté chrétienne, et les œuvres en doivent être le complément : ôtez donc les œuvres, je suis en droit de vous dire, comme l'apôtre saint Jacques: *Si quelqu'un a la foi et qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il? est-ce que la foi le pourra sauver?* (*Jac.*, II.)

On m'opposera la parole de saint Paul et l'exemple d'Abraham, tiré du quinzième chapitre de la Genèse, où il est dit qu'Abraham crut, et que sa foi lui fut imputée à justice. Il est vrai, Abraham et tant d'autres, soit patriarches, soit prophètes de l'ancienne loi, se sont rendus, par la foi, recommandables auprès de Dieu ; mais par quelle foi? consultons le même saint Paul, et il nous l'apprendra : c'est au chapitre onzième de son Épître aux Hébreux, où il décrit avec une éloquence toute divine ce que la foi inspira de plus héroïque et de plus grand à ces hommes incomparables.

En effet, sans vouloir ici les nommer tous, et sans en faire un dénombrement trop étendu, quelle fut la foi d'Abraham? il crut : mais il ne se borna pas à croire ; ou plutôt, parce qu'il crut, et qu'il crut efficacement et d'une foi parfaite, il quitta sa patrie ainsi qu'il lui était ordonné, il s'éloigna de ses proches, il offrit son fils unique, il se mit en devoir de l'immoler, et ne ménagea rien pour rendre hommage à Dieu et lui témoigner son obéissance. Quelle fut la foi de Moïse? il crut : mais il ne se contenta pas de croire : ou plutôt, parce qu'il crut, et qu'il crut vivement et d'une foi pratique, il renonça à toutes les espérances humaines, il sacrifia dans une cour étrangère les titres les plus pompeux et la plus riche fortune, il se réduisit dans une condition humble et dans un état de souffrances, s'estimant plus heureux d'être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter les fausses douceurs du péché parmi les idolâtres. Quelle fut la foi d'un Gédéon, d'un Jephté, d'un David, de tant de glorieux combattants et de zélés Israélites? Ils crurent : mais ils ne s'estimèrent pas quittes de tout en croyant; ou plutôt, parce qu'ils crurent, et qu'ils crurent bien et d'une foi courageuse, les uns s'exposèrent à mille périls pour la cause du Seigneur, lui soumirent les nations ennemies, et subjuguèrent les royaumes; les autres passèrent par les plus rudes épreuves, endurèrent pour le Dieu de leurs pères et pour sa loi les plus rigoureux traitements, et périrent par le tranchant de l'épée; d'autres, séparés du monde, confinés dans des déserts, cachés dans de sombres cavernes, menèrent la vie la plus austère, et ressentirent toutes les misères de la pauvreté et de l'indigence : tous se regardant sur la terre comme des étrangers, et n'ayant nulle prétention, nul intérêt temporel qui les attachât, ne s'employèrent qu'à chercher sans cesse, et par les vœux de leur cœur, et par le mérite de leurs œuvres, cette cité céleste que la foi leur faisait entrevoir de loin et où elle les appelait : car telle est en abrégé la peinture que l'Apôtre nous a tracée de ces saints de la première alliance. C'est ainsi que la foi agissait dans eux, ou qu'ils agissaient par la foi, persuadés qu'ils ne pouvaient sans cela espérer l'accomplissement des promesses qui leur avaient été faites, ni entrer en possession de l'héritage qui leur était destiné.

Les saints de la loi nouvelle en ont-ils jugé autrement à l'égard d'eux-mêmes? ont-ils pensé que cette loi de grâce leur donnât un privilége particulier, et qu'indépendamment des œuvres, la qualité de chrétiens leur fût un titre suffisant pour être admis au rang des élus? Si c'était là leur morale, et s'ils ne comptaient que sur la foi, pourquoi se consumaient-ils de veilles et de travaux? pourquoi s'exténuaient-ils d'abstinences, de jeûnes, de mortifications? pourquoi se refusaient-ils tous les plaisirs des sens, et faisaient-ils à leur corps une guerre si cruelle? qu'était-il nécessaire qu'ils s'exerçassent continuellement en des pratiques d'humilité, de patience, de charité? que leur importait-il d'être si assidus à la prière et à l'oraison, et d'y passer presque les journées entières et les nuits? que ne sortaient-ils de leurs retraites? que ne se répandaient-ils dans le monde? que ne se donnaient-ils plus de relâche et plus de repos? Mais encore après tant d'œuvres saintes, après s'être épuisés pour la gloire de Dieu, pour le service du prochain, pour leur propre sanctification et leur progrès personnel ; après avoir amassé d'immenses trésors, comment ne se qualifiaient-ils que de serviteurs inutiles? comment, à les en croire, se trouvaient-ils les mains vides, et déploraient-ils avec autant de confusion que d'amertume de cœur leurs besoins spirituels et leur dénûment extrême? d'où leur venait ce tremblement dont ils étaient saisis au sujet de leur salut, et au souvenir des arrêts du ciel? Ils avaient tout entrepris, tout exécuté, tout soutenu, et il semblait néanmoins qu'ils n'eussent rien fait. Ne nous en

étonnons pas : c'est qu'ils étaient convaincus de l'indispensable nécessité des œuvres pour rendre leur foi salutaire, et qu'ils craignaient de ne pas remplir sur cela toute la mesure qui leur était prescrite.

Avons-nous moins à craindre qu'eux, et sommes-nous moins exposés à cette malédiction dont le Fils de Dieu frappa le figuier stérile? Il s'approcha de ce figuier, il y chercha des fruits; mais n'y voyant que des feuilles : *Que jamais*, dit-il, *tu ne portes de fruit, et que personne jamais ne mange rien qui vienne de toi!* (*Matth.*, XXI.) L'effet suivit de près l'anathème : le figuier dans l'instant même perdit tout son suc, et sécha jusque dans ses racines. Ce ne fut plus qu'un bois mort et propre à brûler. Figure terrible! Quand le souverain juge viendra, ou qu'il nous appellera à lui pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera dans nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la foi que nous aurons conservée, mais les œuvres qui l'auront accompagnée : ainsi nous le déclare le grand Apôtre dans les termes les plus exprès : *Nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive selon le bien qu'il a pratiqué, ou selon le mal qu'il aura commis* (II *Cor.*, I). L'Apôtre ne dit pas précisément que nous recevrons selon que nous aurons cru ou que nous n'aurons pas cru, mais selon que nous aurons agi, ou que nous n'aurons pas agi conformément à notre croyance.

Et n'est-ce pas aussi ce que nous voyons clairement exprimé dans la sentence ou de salut ou de damnation que prononcera le Fils de Dieu, soit à l'avantage des justes en les glorifiant, soit à la ruine des pécheurs en les réprouvant? Que dira-t-il aux uns? *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger*, et le reste. Que dira-t-il aux autres? *Retirez-vous, maudits, et allez au feu éternel, parce que j'ai été pressé de la faim, et que vous n'avez pas eu soin de me nourrir* (*Matth.*, XXV). Il n'est point là parlé de la foi; non pas qu'elle ne soit supposée, et que dans le jugement qui sera porté, ou en notre faveur ou contre nous, elle ne doive avoir toute la part qu'elle mérite, mais enfin il n'en est point fait mention. Il n'est point dit aux prédestinés : *Vous êtes bénis de mon Père*, parce que vous avez été soumis aux vérités de mon Evangile, comme il n'est point dit aux réprouvés : *Allez, maudits, au feu éternel*, parce que vous avez été incrédules : mais il semble que tous les motifs de ce double jugement ne soient pris que de la pratique ou de l'omission des œuvres chrétiennes : *J'ai eu soif, et vous m'avez donné*, ou *ne m'avez pas donné à boire; je n'avais point de logement, et vous m'avez recueilli*, ou *ne m'avez pas recueilli chez vous; j'étais malade, et vous m'avez*, ou *ne m'avez pas assisté* (*Matth.*, XXV). Tout cela ne regarde en apparence que les œuvres de miséricorde, mais comprend en général toutes les autres qui y sont sous-entendues.

En vain donc je pourrai dire alors à Dieu : Seigneur, j'étais chrétien et j'avais la foi, si je ne puis ajouter que j'ai mis en œuvre cette foi, que j'ai profité de cette foi, que cette foi m'a servi à exciter et à entretenir ma ferveur dans l'exercice de toutes les vertus, qu'avec cette foi, et par les grandes considérations que cette foi présentait continuellement à mon esprit, je me suis détaché du monde, j'ai combattu mes passions, j'ai mortifié mes sens, j'ai jeûné, j'ai prié, j'ai fait l'aumône, je n'ai rien omis de tous mes devoirs; si, dis-je, ces mérites de l'action me manquent, Dieu produisant contre moi cette foi même que j'ai reçue sur les sacrés fonts, et que j'ai professée, n'aura de sa part point d'autre réponse à me faire, que celle de ce maître de l'Evangile au serviteur paresseux : Méchant serviteur, pourquoi n'avez-vous pas employé votre talent? pourquoi l'avez-vous gardé inutilement dans vos mains, au lieu de le mettre à profit, afin qu'à mon tour j'en retirasse quelque intérêt?

Qu'est-ce que ce talent, sinon la foi? qu'est-ce que ce serviteur paresseux, sinon un de ces chrétiens oisifs et négligents, qui tiennent leur foi comme ensevelie, et en qui elle paraît morte? Ce serviteur paresseux, quoique seulement paresseux et sans avoir dissipé son talent, fut traité de méchant serviteur, et par cette raison seule, il fut condamné et rejeté du maître; et ce chrétien négligent et oisif, quoique seulement oisif et négligent, sans s'être écarté de la foi, sera traité de mauvais chrétien, et par ce titre seul, Dieu le jugera coupable et le renoncera. Coupable, parce que la foi, dans les vérités qu'elle nous révèle, lui fournissant les plus puissants motifs pour allumer tout son zèle et pour l'engager à une vie toute sainte, il y aura été insensible et n'y aura pas fait l'attention la plus légère. Coupable, parce que la foi lui dictant elle-même qu'exclusivement aux œuvres elle n'était pas suffisante pour lui assurer un droit à l'héritage céleste, il ne l'aura point écoutée sur un article aussi important que celui-là, et n'en aura tenu nul compte. Coupable, parce que la foi étant une grâce, et l'une des grâces les plus précieuses, il en fallait user, puisque les grâces divines ne nous sont point données à d'autre fin; et que n'en ayant fait aucun emploi, il ne se sera pas conformé aux vues de Dieu sur lui, et n'aura pas rempli ses desseins. Coupable, parce qu'ayant eu la foi dans le cœur, et l'ayant même confessée de bouche, il l'aura démentie dans la pratique; qu'il l'aura contredite et tenue dans une espèce de servitude; qu'il aura résisté à ses connaissances et à ses lumières; qu'il l'aura déshonorée, en la dépouillant de sa plus belle gloire, qui est la sainteté des œuvres; qu'il l'aura scandalisée devant les libertins, en leur faisant dire que, pour être chrétien, on n'en est pas plus homme de bien. Enfin coupable, par comparaison avec tout ce qu'il y aura eu avant lui et après lui de chrétiens fervents, appliqués, laborieux, qui n'avaient pas pourtant une autre foi que la sienne; et

même coupable par comparaison avec une multitude innombrable d'infidèles et d'idolâtres en qui la foi eût fructifié au centuple et dont elle eût fait autant de saints, s'ils eussent été éclairés comme lui de l'Évangile.

Voilà pourquoi Dieu le réprouvera et lui fera entendre cette désolante parole : *Je ne vous connais point.* Non pas qu'à l'égard des chrétiens il en soit tout à fait de même qu'à l'égard du serviteur paresseux. Le maître, en condamnant ce serviteur inutile, lui fit enlever le talent qu'il lui avait confié : mais en réprouvant ce lâche chrétien, Dieu lui laissera l'excellent caractère dont il l'avait honoré. Jusque dans l'enfer, ce sera toujours un chrétien; mais il ne le sera plus que pour sa honte, que pour son supplice, que pour son désespoir. Cette glorieuse qualité de chrétien qu'il aura si long-temps oubliée, quand il était pour lui d'un souverain intérêt d'y penser, il ne l'oubliera jamais, lorsqu'il en voudrait perdre l'idée, et que le souvenir qu'il en conservera ne pourra plus servir qu'à le tourmenter. Quels regrets fera-t-elle naître dans son cœur, quand elle lui remettra les prétentions qu'elle lui donnait au royaume de Dieu, et que par une indolence molle où il se sera endormi, il se verra déchu de toutes ses espérances? A quels reproches l'exposera-t-elle de la part de tant de gentils réprouvés comme lui, mais sans avoir été revêtus du même caractère, ni avoir eu le même avantage que lui? Et quoi! vous êtes devenu semblable à nous! vous avez encouru le même sort! Que vous demandait-on de si difficile? et comment avez-vous perdu un bien dont votre foi vous découvrait le prix inestimable, et que vous pouviez acquérir à si peu de frais?

III. Que peuvent dire à cela ces honnêtes gens du siècle, qui passent pour chrétiens, et qui le sont en effet, mais dont la foi, toute renfermée au-dedans, ne se produit presque jamais au dehors par aucun acte de christianisme, ni aucune des œuvres les plus ordinaires de la religion? Car voilà où la foi en est réduite, même parmi ceux qui, dans le monde, ont une réputation mieux établie, et font voir dans leur conduite plus de régularité et plus de probité. Telle est la vie de tant de femmes, en qui je conviens qu'il n'y a rien à reprendre par rapport à la sagesse et à l'honneur de leur sexe. Telle est la vie de tant d'hommes qui, dans l'estime publique, sont réputés hommes d'ordre et de raison, droits, intègres, ennemis du vice, et ne se portant à nul excès. Je veux bien là-dessus leur rendre toute la justice qu'ils méritent; je ne formerai point contre eux des accusations fausses et mal fondées; je ne leur imputerai ni libertinage, ni débauche, ni passions honteuses, ni commerces défendus, ni colères, ni emportements, ni fraudes, ni usurpations, ni concussions. Que sur tous ces sujets et sur d'autres ils soient hors d'atteinte, j'y consens; mais je ne les tiens pas dès lors assurés de leur salut. Si d'une part j'ai de quoi espérer pour eux, je ne vois d'ailleurs que trop à craindre, et en voici la raison, car ne nous laissons point abuser d'une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus apparente et plus spécieuse, et ne pensons point que tout le mérite abolument requis pour le salut consiste à éviter certains péchés. Dieu, dans sa loi, ne nous a pas dit seulement : Abstenez-vous de ceci et de cela; mais il nous a dit de plus : Faites ceci et faites cela. Le père de famille ne reprit d'aucune action mauvaise ces ouvriers qu'il trouva dans la place publique; mais il les blâma de perdre leur temps, et de demeurer là sans occupation. *Allez*, leur dit-il, *dans ma vigne* (*Matth.*, XX), et travaillez-y; car sans travail vous ne gagnerez rien, et vous ne devez être récompensés que selon la mesure de votre ouvrage. Tellement que nous ne serons pas moins responsables à Dieu du bien que nous aurons omis, que du mal que nous aurons commis.

Or, qu'on me dise quel bien pratiquent la plupart des chrétiens, et même de ces chrétiens que je reconnais volontiers pour gens d'honneur, et à qui j'accorde sans peine la louange qui leur appartient. Ils sont de bonnes mœurs, ils s'en félicitent, ils s'en font gloire; mais ces bonnes mœurs, à quoi vont-elles, et où se réduisent-elles? Sont-ce des gens pieux et religieux qui s'adonnent, autant que leur état le permet, à la prière, qui assistent aux offices divins, qui se rendent assidus au sacrifice de nos autels, qui fréquentent les sacrements, qui se nourrissent de saintes lectures, qui écoutent la parole de Dieu, qui chaque jour se rendent compte à eux-mêmes de la disposition de leur conscience, et qui, après certaines distractions indispensables et certaines affaires où leur condition les engage, aient leur temps marqué pour se recueillir et pour vaquer au soin de leur âme? Sont-ce des gens charitables qui, par un esprit de religion, s'intéressent aux misères et aux besoins d'autrui, et soient même pour cela disposés à relâcher tout ce qu'ils peuvent de leurs intérêts propres; qui, suivant la maxime de l'Apôtre, *pleurent avec ceux qui pleurent*, et, sans se piquer d'une maligne jalousie, *se réjouissent avec ceux qui ont sujet de se réjouir* (*Rom.*, XII); qui, selon leurs facultés, contribuent au soulagement des pauvres et à la consolation des affligés, s'appliquant à les connaître, se faisant instruire de ce qu'ils souffrent et de ce qui leur manque, les visitant eux-mêmes autant qu'il convient, et ne dédaignant pas, dans les rencontres, de leur porter les secours nécessaires; qui, dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs manières d'agir, prennent soigneusement garde à n'offenser personne, et du reste ne pensent aux injures qu'on leur fait que pour les pardonner : doux, humbles, patients, affables à tout le monde, et ne cherchant, à l'égard de tout le monde, que les sujets de faire plaisir et d'obliger? Sont-ce des gens mortifiés et détachés d'eux-mêmes, qui répriment leurs désirs, qui captivent leurs sens, qui crucifient leur chair, qui, par un sentiment de pénitence et en vue de cette abnégation évangélique dont le

Fils de Dieu a fait le point capital et comme le fondement de sa loi, renoncent aux commodités et aux aises de la vie, se retranchent tout superflu, et se bornent précisément au nécessaire?

Hé! que dis-je? connaissent-ils cette morale? la comprennent-ils? en ont-ils même quelque teinture? Que je la leur propose, et que j'entreprenne de les y assujettir, ils me prendront pour un homme outré, pour un zélé indiscret, pour un homme sauvage venu du désert. C'est néanmoins la morale de Jésus-Christ, et c'est à cette morale que le salut est promis : il n'est point promis à une vie douce et tout humaine, quelque innocente au dehors qu'elle paraisse. Je consulte l'Evangile et voici ce que je lis : *Entrez par la porte étroite, faites effort. Le royaume de Dieu ne s'emporte que par violence : il n'y a que ceux qui emploient la force qui le ravissent. Marchez*, c'est-à-dire agissez, *tandis que le jour vous éclaire. L'arbre qui ne produit point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu.* Enfin, *celui qui ne porte pas sa croix, et ne la porte pas tous les jours, ne peut être mon disciple ni digne de moi.* Tout cela est court, précis, décisif : c'est Jésus-Christ qui parle et qui nous donne des règles infaillibles pour juger si nous serons sauvés ou réprouvés. Toute vie conforme à ces principes est une vie de salut, mais toute vie aussi qui leur est opposée doit être une vie de réprobation.

Et qu'on ne me demande point en quoi cette vie est criminelle, et pourquoi, sans être une vie licencieuse et vicieuse, c'est toutefois une vie réprouvée de Dieu. Je ne m'engagerai point ici dans un long détail, ni en des questions subtiles et abstraites : je n'ai en général autre chose à répondre, sinon que cette vie, dont on fait consister la prétendue innocence à s'abstenir de certains excès et de certains désordres scandaleux, n'a point précisément par là les caractères de prédestination marqués dans les textes incontestables et irréprochables que je viens de rapporter. Vivre de la sorte, ce n'est certainement point entrer par la porte étroite, ni tenir un chemin rude et difficile. Ce n'est point avoir de grands efforts à faire pour gagner le ciel, ni user de grandes violences. Ce n'est point profiter du temps que Dieu nous donne, ni faire de nos années un emploi tel que Dieu le veut pour notre avancement dans ses voies et notre perfection. Ce n'est point être de ces bons arbres qui s'enrichissent de fruits et remplissent par leur fertilité les espérances du maître. En un mot, ce n'est point vivre selon l'Evangile; puisque ce n'est ni se renoncer soi-même, ni porter sa croix, ni suivre Jésus-Christ. Or, quiconque ne vit pas selon l'Evangile ne peut arriver au terme où l'Evangile nous appelle, et je conclus sans hésiter qu'il est hors de la route, qu'il s'égare, qu'il se damne. Ce raisonnement me suffit, et je n'en dis pas davantage. Malgré toutes les justifications qu'on peut imaginer, je ne me départirai jamais de ce principe fondamental et inébranlable. Si tant de chrétiens du siècle et de chrétiennes n'en sont point troublés, leur fausse confiance ne m'empêche point de trembler pour eux et de trembler pour moi-même. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira : s'ils n'ouvrent pas les yeux et qu'ils s'obstinent à ne vouloir pas reconnaître la fatale illusion qui les séduit, j'aurai pitié de leur aveuglement, mais je ne cesserai point de prier en même temps le Seigneur qu'il me garde bien d'y tomber.

Les œuvres sans la foi, œuvres infructueuses et sans mérite pour la vie éternelle.

I. L'apôtre saint Jacques a dit : Faites-moi voir vos œuvres, et je jugerai par là de votre foi; mais, sans blesser le respect dû à la parole du saint apôtre, ne pourrait-on pas en quelque manière renverser la proposition, et dire aussi : Faites-moi voir votre foi et je jugerai par là de vos œuvres; c'est-à-dire que je connaîtrai, par le caractère de votre foi, si les œuvres que vous pratiquez sont véritablement de bonnes œuvres, si ce sont des œuvres chrétiennes, des œuvres saintes devant Dieu, des œuvres que vous puissiez présenter à Dieu, et qui vous tiennent lieu de mérites auprès de Dieu.

Car il ne faut point considérer nos œuvres précisément en elles-mêmes, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, si Dieu les accepte, ou s'il les méprise et les rejette, mais, pour faire cette distinction, on doit examiner le principe. Or, le principe de toute bonne œuvre, de toute œuvre méritoire et recevable au tribunal de Dieu, c'est la foi, puisque la foi, selon l'expresse décision du concile de Trente, est la racine de toute justice; d'où il s'ensuit que cette racine étant altérée et gâtée, les fruits qu'elle produit doivent s'en ressentir, et que ce ne peuvent être de bons fruits.

Gardons-nous toutefois de donner dans une erreur condamnée par l'Eglise, et en effet très-condamnable, qui est de traiter de péché tout ce qui ne vient pas de la foi. Ce serait outrer la matière et s'engager dans des conséquences hors de raison. Non seulement les œuvres des infidèles n'ont pas toutes été des péchés, mais plusieurs ont été de vrais actes de vertu, et ont mérité, même de la part de Dieu, quelque récompense. Leurs vertus n'étaient que des vertus morales; mais, après tout, c'étaient des vertus. Dieu ne les récompensait que par des grâces temporelles, mais enfin ces grâces temporelles étaient des récompenses, et Dieu ne récompense point le péché. Leurs œuvres pouvaient donc être moralement bonnes sans la foi; mais elles ne l'étaient ni ne pouvaient l'être de cette bonté surnaturelle qui nous rend héritiers du royaume de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Or c'est de ce genre de mérite que je parle, quand je dis que sans la foi il n'y a point de bonnes œuvres.

Ainsi, comme les œuvres sont, d'une part, les preuves les plus sensibles de la foi, de même est-il vrai, d'autre part, que c'est la foi qui fait le discernement des œuvres : tellement que toutes bonnes qu'elles peuvent être

de leur fond et devant les hommes, elles ne le sont auprès de Dieu et par rapport à la vie éternelle qu'il nous a promise, qu'autant qu'elles procèdent d'une foi pure, simple et entière. Car, selon le témoignage de l'Apôtre, il n'est pas possible de plaire à Dieu sans la foi; et la disposition nécessaire pour approcher de Dieu est, avant toutes choses, de croire qu'il y a un Dieu, et de se soumettre à tout ce qu'il nous a révélé, ou par lui-même, ou par son Eglise.

De là il est aisé de juger si c'est toujours raisonner juste que de dire : Ces gens-là sont gens de bonnes œuvres, réglés dans leurs mœurs, irréprochables dans leur conduite, de la morale la plus sévère, n'ayant autre chose dans la bouche et ne prêchant autre chose : par conséquent, ce sont des hommes de Dieu, ce sont des gens parfaits selon Dieu. Tout cela est beau, ou plutôt tout cela est spécieux et apparent; mais après tout les hérétiques ont été tout cela ou ont affecté de le paraître, témoin un Arius, témoin un Pélage et tant d'autres. On relevait leur sainteté, on canonisait leurs actions, on les proposait comme de grands modèles; mais avec tout cela ce n'étaient certainement pas des hommes de Dieu, parce qu'avec tout cela c'étaient des gens révoltés contre l'Eglise, attachés à leur sens, entêtés de leurs opinions; en un mot des gens corrompus dans leur foi.

On a néanmoins de la peine à se persuader que des hommes qui vivent bien ne pensent pas bien, et qu'étant si réguliers dans toute leur manière d'agir, ils s'égarent dans leur créance; mais voilà justement un des piéges les plus ordinaires et les plus dangereux dont les hérésiarques et leurs fauteurs se soient servis pour inspirer le venin de leurs hérésies et pour s'attirer des sectateurs; piége que saint Bernard, sans remonter plus haut, nous a si naturellement et si vivement représenté dans la personne de quelques hérétiques de son temps. Que disait-il d'Abailard? *C'est un homme tout ambigu et dont la vie est une contradiction perpétuelle. Au dehors c'est un Jean-Baptiste, mais au dedans c'est un Hérode* (1). Que disait-il d'Arnaud de Bresse? *Plût à Dieu que sa doctrine fût aussi saine que sa vie est austère! Il ne mange ni ne boit, il est de ces gens que l'Apôtre nous a marqués, lesquels ont tout l'extérieur de la piété, mais qui n'en ont pas le fond ni les sentiments* (2). *Ses paroles*, ajoutait le même saint docteur, en parlant du même Arnaud, *ses paroles coulent comme l'huile, et en ont ce semble l'onction; mais ce sont des traits empoisonnés : car ce qu'il prétend, par des discours si polis et de si belles apparences de vertu, c'est de s'insinuer dans les esprits et de les gagner à son parti.* Que disait-il de Henri, écrivant à un homme de qualité? *Ne vous étonnez pas qu'il vous ait surpris. C'est un serpent adroit et subtil. A le voir, il ne paraît rien en lui que d'édifiant; mais ce n'est là qu'une vaine montre, et dans l'intérieur il n'y a point de religion* (3).

(1) Bern., epist. ad Magistrum.
(2) Idem, epist. ad Episcopum constantiensem.
(3) Idem, epist. ad Ildefonsum.

Ces exemples suffisent pour nous faire comprendre combien on doit peu compter sur certaines œuvres d'éclat et sur certaine réputation de sainteté, qui souvent ne sont que des signes équivoques, et d'où l'on ne peut conclure avec assurance qu'un homme marche dans la voie droite, ni que ce soit un bon guide en matière de foi. Aussi est-ce encore l'avis que donnait saint Bernard aux peuples de Toulouse. C'était un temps de ténèbres, où l'hérésie cherchait à se répandre; mais, pour les préserver d'une peste si contagieuse, il leur enjoignait de ne pas recevoir indifféremment toute sorte de prédicateurs, et de n'en admettre chez eux aucun qu'ils ne connussent. Car ne vous y fiez pas : *Ne vous en tenez précisément ni à ce qu'ils vous diront, ni au zèle qu'ils vous témoigneront, ni à la haute perfection de la morale qu'ils vous prêcheront. Ils vous tiendront un langage tout divin, et ils vous parleront comme des anges venus du ciel : mais de même qu'on mêle secrètement le poison dans les plus douces liqueurs, avec les expressions les plus chrétiennes, ils feront couler leurs nouveautés, et ils vous les présenteront sous des termes enveloppés et pleins d'artifice. Faux prophètes, loups ravissants déguisés en brebis* (1).

Cependant les simples se laissent surprendre. Ils voient des hommes, quant à l'extérieur, recueillis, modestes, zélés, laborieux, charitables, fidèles à leurs devoirs, et rigides observateurs de la discipline la plus étroite. Cette régularité les charme, et ils se feraient scrupule d'entrer là-dessus en quelque défiance, et de former le moindre soupçon désavantageux. On a beau leur dire que ce n'est pas là l'essentiel; que c'est la foi qui en doit décider; que si la foi manque ou qu'elle ne soit pas telle qu'elle doit être, tout le reste n'est rien; ils prennent ce qu'on leur dit pour des calomnies, pour des jalousies de parti, pour des préventions et de faux jugements. Ainsi le Sauveur du monde s'élevait contre les pharisiens et démasquait leur hypocrisie; mais en vain le peuple, touché de leur air pénitent et dévot, de leurs longues prières, de leurs abstinences, de leur exactitude aux plus légères pratiques de la loi, s'attachait à eux, les admirait, les révérait, les comblait d'éloges, et, malgré tous les avertissements du fils de Dieu, ne voulait point d'autres maîtres ni d'autres conducteurs.

Mais après tout, cette vie exemplaire ne fait-elle pas honneur à la religion, et ce zèle des bonnes œuvres n'est-il pas utile à l'Eglise? A cela, je fais une réponse qui paraîtra d'abord avoir quelque chose du paradoxe, mais dont on reconnaîtra bientôt la solidité et l'incontestable vérité, pour peu qu'on entende ma pensée. Car je soutiens qu'il y a des personnes, et en assez grand nombre, qui dans un sens feraient beaucoup moins de mal à la religion, et s'en feraient beaucoup moins à elles-mêmes, par une vie licencieuse et scandaleuse, que par leur sainteté prétendue et par l'éclat de leur zèle. Beaucoup

(1) Idem, epist. ad Tolosanos.

moins de mal à la religion : pourquoi? parce que dès qu'on les verrait sujettes à des désordres grossiers, on perdrait en elles toute confiance, et qu'elles se trouveraient par là moins en état de séduire les esprits et d'établir leurs dogmes erronés. Au lieu de les suivre, on s'éloignerait d'elles, et le mépris où elles tomberaient les décréditerait absolument, et leur ôterait toute autorité pour appuyer le mensonge. Beaucoup moins de mal à elles-mêmes : comment? parce que, tôt ou tard, l'horreur de leurs désordres pourrait les toucher, les réveiller, leur inspirer des sentiments de repentir et les ramener. Les exemples en sont assez communs. De grands pécheurs ouvrent les yeux, écoutent les remontrances qu'on leur fait, reviennent de leurs égarements; et plus même ils sont grands pécheurs, plus il est quelquefois aisé de les émouvoir, en leur représentant les excès où ils se sont abandonnés, et les abîmes où la passion les a emportés.

Mais des gens au contraire dont la vie est exempte de certains vices, et qui d'ailleurs s'adonnent à mille pratiques très-chrétiennes en elles-mêmes, et très-pieuses, voilà ceux auxquels il est plus difficile de se détromper et d'apercevoir l'illusion qui les aveugle et qui les perd. A force de s'entendre canoniser, ils se persuadent sans peine qu'ils sont tels en effet qu'on les vante de tous côtés. Cette bonne idée qu'ils conçoivent d'eux-mêmes les entretient dans la fausse idée dont ils se sont laissé prévenir, que sur la doctrine ils ont les vues les plus justes, et qu'ils sont les défenseurs de la vérité. Ils se regardent comme les appuis de la foi, et ils croient rendre service à Dieu, en tenant ferme contre l'Eglise même de Dieu, contre toute autorité et toute puissance supérieure, soit laïque, soit ecclésiastique. De cette sorte, ils s'obstinent dans un schisme dont ils sont les principaux agents, ils y vivent en paix, et ils meurent dans une opiniâtreté insurmontable, d'autant plus malheureux qu'il leur en coûte plus pour se perdre, et qu'ils se damnent à plus grands frais. Ce qui leur manque, ce ne sont pas les œuvres, mais la foi. Ils font tout ce qu'il faut faire pour se sanctifier; mais n'ayant pas le fondement de toute la sainteté, qui est la foi, je veux dire l'obéissance, la docilité, la pureté de la foi, avec tout ce qu'ils font, ils ne se sanctifient pas. Ils ne bâtissent que sur le sable, ou, selon la figure de saint Paul, l'édifice qu'ils construisent n'est qu'un édifice de paille. De sorte qu'au jour du Seigneur ils seront de ces prophètes dont il est parlé dans l'Evangile, et qui, se présentant à Dieu pour être jugés, lui diront : *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons? n'avons-nous pas fait des miracles?* mais à qui Dieu répondra : *Je ne vous connais point : retirez-vous de moi, mauvais ouvriers, ouvriers d'iniquité* (*Matth.*, VII).

II. Il y a encore d'autres œuvres faites sans la foi, quoique faites avec la foi : Je m'explique. Œuvres faites avec la foi : car dans le fond, on est chrétien, on est catholique, on est uni de croyance avec l'Eglise, on ne rejette aucune de ses décisions, et on les reçoit toutes purement et simplement. Mais d'ailleurs, œuvres faites sans la foi, parce que la foi n'y a point de part, que la foi n'y entre point, que ce n'est point la foi qui les inspire, qui les dirige, qui les anime. Tout chrétien qu'on est, on agit en païen, je ne dis pas en païen sujet aux vices et au déréglement des mœurs où conduisait de lui-même le paganisme; mais je dis en honnête et sage païen, c'est-à-dire qu'on agit, non point par la foi, ni par des vues de religion, mais par la seule raison, mais par une probité naturelle, mais par un respect tout humain, mais par la coutume, l'habitude, l'éducation, mais par le tempérament, l'inclination, le penchant.

On rend la justice, parce qu'on est droit naturellement et équitable; on sert le prochain, parce qu'on est naturellement officieux et bienfaisant; on assiste les pauvres, parce que naturellement on est sensible aux misères d'autrui, et qu'on a le cœur tendre et affectueux; on prend soin d'un ménage, et on s'applique à bien conduire une maison, parce que naturellement on est rangé et qu'on aime l'ordre; on remplit toutes les fonctions de son ministère, de son emploi, de sa charge, parce que l'honneur le demande, parce que la réputation y est engagée, parce qu'on veut toujours se maintenir en crédit et sur un certain pied; on s'occupe d'une étude, on passe les journées et souvent même les nuits dans un travail continuel, parce qu'on veut s'instruire et savoir, qu'on veut réussir et paraître, qu'on veut s'avancer et parvenir : ainsi du reste, dont le détail serait infini.

Tout cela est bon en soi; mais, dans le motif, tout cela est défectueux. Il est bon de rendre à chacun ce qui lui est dû, de protéger l'innocence et de garder en toutes choses une parfaite équité. Il est bon de se prêter la main les uns aux autres, de se prévenir par des offices mutuels, et d'obliger autant qu'on peut tout le monde. Il est bon de consoler les affligés, de compatir à leurs peines et de les secourir dans leurs besoins. Il est bon de veiller sur des enfants, sur des domestiques, sur toute une famille, d'en administrer les biens et d'en ménager les intérêts. Il est bon, dans une dignité, dans une magistrature, dans un négoce, de vaquer à ses devoirs, et de s'y adonner avec une assiduité infatigable. Que dirai-je de plus? il est bon de cultiver ses talents, de devenir habile dans sa profession, de travailler à enrichir son esprit de nouvelles connaissances : encore une fois, il n'y a rien là que de louable; mais voici le défaut capital : c'est qu'il n'y a rien là qui soit marqué du sceau de la foi, ni par conséquent du sceau de Dieu. Or le sceau de Dieu, le sceau de la foi ne s'y trouvant point, ce ne peut être, pour m'exprimer ainsi, qu'une monnaie fausse dans l'estime de Dieu, et de nulle valeur par rapport à l'éternité. Car on peut nous dire alors ce que disait le

Sauveur des hommes : Qu'attendez-vous dans le royaume du ciel, et quelle récompense méritez-vous? *Eh! les païens ne faisaient-ils pas tout ce que vous faites* (*Matth.*, VI)? Et qu'avez-vous au dessus d'eux, puisque vous n'agissez point autrement qu'eux, ni par des principes plus relevés?

En effet, il y a eu dans le paganisme, comme parmi nous, des juges intègres, déclarés, sans acception de personne, en faveur du bon droit, et assez généreux pour le défendre aux dépens de leur fortune et même au péril de leur vie. Il y a eu d'heureux naturels, toujours disposés à faire plaisir, et ne refusant jamais leurs services. Il y a eu des âmes compatissantes qui, par un sentiment de miséricorde, s'attendrissaient sur toutes les calamités, ou publiques, ou particulières, et, pour y subvenir, répandaient leurs dons avec abondance. Il y a eu des hommes d'une droiture inflexible, d'une fermeté inébranlable, d'un désintéressement à toute épreuve, d'un courage que rien n'étonnait, d'une patience que rien n'altérait, d'une application que rien ne lassait, d'une attention et d'une vigilance à qui rien n'échappait. Il y a eu des femmes d'une régularité parfaite et d'une conduite irrépréhensible. Que de vertus! mais quelles vertus? vertus morales, et rien au-delà. Elles méritaient les louanges du public, elles méritaient même de la part de Dieu quelques récompenses temporelles, et les obtenaient; elles étaient bonnes pour cette vie, mais sans être d'aucun prix pour l'autre, parce que la foi ne les vivifiait pas, ne les sanctifiait pas, ne les consacrait pas.

Telles sont les vertus d'une infinité de chrétiens, telles sont leurs œuvres. Leur voix est la voix de Jacob; mais leurs mains sont les mains d'Esaü; c'est-à-dire qu'ils ont la foi, mais comme s'ils ne l'avaient point, puisque dans toutes leurs actions ils ne font nul usage de leur foi. A considérer dans la substance les œuvres qu'ils pratiquent, ce sont des œuvres dignes de la foi qu'ils professent, et ce seraient des œuvres dignes de Dieu, si la foi les rapportait à Dieu; mais c'est à quoi ils ne pensent en aucune sorte. Ils consultent, ils délibèrent, ils forment des desseins, ils prennent des résolutions, ils les exécutent; dans le plan de vie où leur condition les engage, ils se trouvent chargés d'une multitude d'affaires, et pour y suffire ils se donnent mille mouvements, mille soins, mille peines; ils ont, selon le cours des choses humaines et selon les conjonctures, leurs contradictions, leurs traverses à essuyer; ils ont leurs chagrins, leurs ennuis, leurs dégoûts, leurs adversités, leurs souffrances à porter. Ample matière, riche fonds de mérites auprès de Dieu, si la foi, comme un bon levain, y répandait sa vertu; si, dis-je, toutes ces délibérations et tous ces desseins étaient dirigés par des maximes de foi, si toutes ces fatigues et tous ces mouvements étaient soutenus par des considérations divines et de foi; si toutes ces souffrances et toutes ces afflictions étaient prises, acceptées, offertes en sacrifices, et présentées par un esprit de foi; tout profiterait alors pour la vie éternelle, et rien ne serait perdu.

Je dis rien, quelque peu de chose que ce soit : car voilà quel est le propre et l'efficace de la foi, quand elle opère par la charité et par une intention pure et chrétienne. On ne peut mieux la comparer qu'à ce grain évangélique, qui de tous les légumes est le plus petit, mais qui, semé dans une bonne terre, croît, s'élève, pousse des branches, se couvre de feuilles, et devient arbre. Partout où la foi se communique, étant accompagnée de la grâce, et partout où elle agit, elle y imprime un caractère de sainteté, et attache aux moindres effets qu'elle produit un droit spécial à l'héritage céleste. Ne fût-ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ, c'est assez pour obtenir dans l'éternité une couronne de gloire. Les apôtres passèrent toute une nuit à pécher, et ils ne prirent rien : pourquoi? parce que Jésus-Christ n'était pas avec eux : mais du moment que cet Homme-Dieu parut sur le rivage, et que par son ordre et en sa présence ils se remirent au travail, la pêche qu'ils firent fut si abondante, que leurs filets se rompaient de toutes parts, et qu'ils eurent beaucoup de peine à la recueillir. Image sensible où nous devons également reconnaître, et l'inutilité de toutes nos œuvres pour le salut, si la foi, animée de la charité et de la grâce, n'en est pas le principe et comme le premier moteur; et leur excellence, si ce sont les fruits d'une foi vive et agissante, et si c'est par l'impression de la foi que nous sommes excités à les pratiquer.

Etrange aveuglement que le nôtre, quand nous suivons d'autres règles en agissant, et que nous nous conduisons uniquement par la politique du siècle et par la prudence de la chair! Combien vois-je tous les jours de personnes de l'un et de l'autre sexe, de tout âge et de tout état, qui, dans les occupations et les embarras dont elles sont sans cesse agitées, ne se donnent ni repos ni relâche; qui, du matin au soir, obligées d'aller, de venir, de parler, d'écouter, de répondre, de veiller à tout ce qui est de leur intérêt propre ou de leur devoir, mènent une vie très-fatigante; qui, dans le commerce du monde, sont exposées à des déboires très-amers, à des contre-temps très-désagréables, à des revers très-fâcheux, à des coups et à des événements capables de déconcerter toute la fermeté de leur âme; qui, par la délicatesse de leur complexion ou le dérangement de leur santé, sont affligées de fréquentes maladies, d'infirmités habituelles, souvent même de douleurs très-aiguës? Or en quoi elles me paraissent toutes plus à plaindre, et ce qu'il y a pour elles sans contredit de plus déplorable, c'est que tant de pas, de courses, de veilles, d'inquiétudes, de tourments d'esprit; que tant d'exercices du corps très-pénibles, et quelquefois accablants; que tant d'accidents, d'infortunes, de mauvais succès, de pertes, de contrariétés, de tribulations, d'humiliations, de désolations, de faiblesses et de langueurs; que tout cela, dis-je, et mille autres choses qui leur deviendraient salutaires

avec le secours de la foi, ne leur soient, au regard du salut, d'aucun profit, parce que, tout abîmées dans les sens, elles ne savent point user de leur foi, et qu'elles ne la mettent jamais en œuvre. Sans rien faire plus qu'elles ne font, et sans rien souffrir au-delà de ce qu'elles souffrent, elles pourraient, par le moyen de cette foi bien épurée et bien employée, amasser d'immenses richesses pour un autre monde que celui-ci, et grossir chaque jour leur trésor; au lieu que se bornant aux vues profanes d'une nature aveugle, et aux vains raisonnements d'une sèche philosophie, toutes leurs années s'écoulent sans fruit, et qu'à la fin de leurs jours elles n'ont rien dans les mains dont elles puissent tirer devant Dieu quelque avantage. Heureux donc le chrétien qui fait toujours la sainte alliance, et des œuvres avec la foi, et de la foi avec les œuvres!

La foi victorieuse du monde.

Ne craignez point, disait Jésus-Christ à ses apôtres: *j'ai vaincu le monde* (*Jean,* XVI). Il l'a en effet vaincu: et par où? par la foi qu'il est venu nous enseigner, et par la sainte religion qu'il a établie sur la terre. *Aussi,* écrivait saint Jean aux premiers fidèles, *quelle est, mes frères, cette victoire qui nous a fait triompher du monde? c'est notre foi* (I *Jean,* III). Pour bien entendre ceci, il faut, selon la belle observation de saint Augustin, distinguer dans le monde trois choses qui nous perdent : ses erreurs, ses douceurs et ses rigueurs. Les erreurs du monde nous séduisent, ses douceurs nous corrompent, et ses rigueurs ou ses persécutions nous inspirent une crainte lâche, et nous tyrannisent par un respect humain dont nous ne pouvons presque nous défendre. Or, la religion, je dis la vraie religion, qui est la religion chrétienne, nous élève au dessus de tout cela, et nous en rend victorieux. Elle nous détrompe des erreurs du monde, elle nous dégoûte des douceurs du monde, elle nous fortifie contre les rigueurs du monde.

I. Le monde est rempli d'erreurs, et même d'erreurs les plus sensibles et les plus grossières. Ce sont mille fausses maximes dont il se fait autant de vérités prétendues, et autant de principes incontestables. Quelles sont, par exemple, les maximes de tant de mondains ambitieux, qui mettent la fortune à la tête de tout, et qui, se la proposant comme leur fin, concluent qu'il y faut parvenir à quelque prix que ce puisse être? Quelles sont les maximes de tant de mondains intéressés, qui se font de leurs richesses une divinité, et qui, pensant ne valoir dans la vie qu'à proportion de ce qu'ils possèdent, regardent le soin d'amasser et de grossir leurs revenus comme une affaire capitale à laquelle toutes les autres doivent céder? Quelles sont les maximes de tant de mondains abandonnés à leurs plaisirs, qui s'imaginent n'être sur la terre que pour se divertir et pour flatter leurs sens, et qui, livrés à des passions honteuses, ne connaissent point de plus grand bonheur que de les contenter en toutes les manières, et de vivre au gré de leurs désirs? Mais surtout à quelles maximes la prudence humaine et la politique n'a-t-elle pas donné cours? Voilà les règles de conduite que suit le monde, et où il se croit bien fondé. Qui voudrait en appeler et les contredire passerait pour un esprit faible, sans connaissance, et, si je l'ose dire, pour un imbécile qui n'est bon à rien, pour un insensé. Ce sont néanmoins des règles, ce sont des maximes où l'on ne voit, à les bien examiner, ni saine raison, ni humanité, ni charité, ni honnêteté, ni probité, ni bonne foi, ni justice, ni équité. Or, la religion nous détrompe de toutes ces erreurs : comment cela? parce que raisonnant sur des principes tout opposés à ceux dont le monde se laisse prévenir et aveugler, elle en tire des conséquences et des maximes toutes contraires.

Car sur quels principes sont établies tant de maximes erronées et absolument fausses dont le monde est infatué? sur l'amour de soi-même, sur l'attachement aux plaisirs, sur la cupidité, sur la sensualité; sur l'intérêt, l'ambition, la politique; sur toutes les inclinations de la nature corrompue et toutes les passions du cœur. De telles racines il n'est pas surprenant qu'il vienne des fruits infectés et gâtés : et du mensonge, que peut-il naître autre chose que le mensonge? Mais la religion a des vues bien différentes, et appuie ses raisonnements et ses décisions sur des principes bien plus solides et plus relevés, qui sont : un attachement inviolable à Dieu et à la loi de Dieu, l'amour du prochain, et même des ennemis, le renoncement à soi-même et au monde, le désintéressement, la fidélité, la droiture du cœur, la mortification des sens, la sanctification de son âme et le zèle de son salut. De cette opposition de principes suit une opposition entière de maximes et de règles de vie. Ainsi un chrétien, c'est un homme qui juge des choses et qui en pense tout autrement que le monde; et voilà la première victoire que la religion a remportée et qu'elle remporte tous les jours, en faisant revenir une infinité de mondains des opinions du monde, et leur en découvrant l'illusion et le danger. Le monde se récrie contre ces vérités, et les rejette comme de vaines imaginations; mais un chrétien instruit de sa religion s'en tient à l'oracle de saint Paul : *Qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes par cela même qui paraît au monde égarement et folie* (I *Cor.*, I).

Je dis par cela même qui paraît égarement d'esprit, mais qui, bien loin de l'être, est plutôt la souveraine sagesse. Car à bien examiner tous les principes et toutes les maximes de l'Evangile, on n'y trouvera rien que de conforme à la raison la plus éclairée et la plus juste dans ses vues. Aussi voyons-nous que dès que le feu de la passion commence à s'amortir dans un homme, et qu'il est plus en état de discerner le bien et le mal, le vrai et le faux, parce qu'il a les yeux plus ouverts, et qu'il considère les objets d'un sens plus rassis, c'est alors que ces maximes et ces principes évangéliques contre lesquels il se récriait tant, lui semblent beaucoup mieux

fondés qu'il ne voulait se le persuader. La foi qui se réveille dans son cœur les lui représente dans un jour tout nouveau pour lui. Plus il s'applique à en rechercher les motifs, à en suivre les conséquences, à en observer les salutaires effets, plus il y découvre de solidité et de vérité. Il est surpris de l'aveuglement où il était, du moins il commence à se défier de ses anciens préjugés; et la lumière dont il aperçoit les premiers rayons, perçant peu à peu au travers des nuages qui l'obscurcissaient, et se répandant avec plus de clarté, cet homme enfin, par un changement qu'on ne peut attribuer qu'à la vertu de la foi et de la grâce qui l'accompagne, se déclare, comme saint Paul, un des plus zélés défenseurs des vérités mêmes qu'il attaquait auparavant, et qu'il combattait avec plus d'obstination. Triomphe qui honore la religion, et dont elle profite pour faire d'autres conquêtes et pour convaincre les plus incrédules et les soumettre. Ainsi l'exemple de Saul élevé dans le judaïsme, et l'un des plus ardents persécuteurs de l'Eglise, mais devenu, par une conversion éclatante, apôtre de Jésus-Christ, et le docteur des Gentils, était un argument sensible contre les Juifs, et leur faisait admirer malgré eux l'efficace et le pouvoir de la foi chrétienne.

II. Comme le monde par ses erreurs aveugle l'esprit, c'est par ses douceurs qu'il gagne et qu'il pervertit le cœur. Dans l'un il agit par voie de séduction, et dans l'autre par voie d'attrait et de corruption. Ce que nous appelons douceurs du monde, c'est ce que saint Jean appelle concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie; c'est-à-dire que sous ce terme nous comprenons tout ce qu'il y a dans le monde qui peut éblouir les yeux, charmer les sens, piquer la curiosité, nourrir l'amour-propre, rendre la vie aisée, commode, agréable, molle et délicieuse. Voilà par où le monde, dans tous les temps, s'est acquis un empire si absolu sur les cœurs des hommes; voilà par où il nous attire, ou plutôt par où il nous enchante et nous entraîne. Ce n'est pas que souvent on ne connaisse la bagatelle et le néant de tout cela : on en est détrompé selon les vues de l'esprit; mais, par une espèce d'ensorcellement, tout détrompé qu'on est de ces fausses douceurs du monde, on y trouve toujours un certain goût dont on a toutes les peines imaginables à se déprendre. En vain la raison veut-elle venir au secours : nous avons beau raisonner et faire les plus belles réflexions, toutes nos réflexions et tous nos raisonnements n'empêchent pas que ce goût ne se fasse sentir, et qu'il ne nous emporte par une espèce de violence.

Il n'y a que la religion à qui il soit réservé de le bannir de notre cœur, ou de l'y étouffer. Comment cela? 1. Par l'esprit de pénitence qu'elle nous inspire. Car elle nous fait souvenir sans cesse que nous sommes pécheurs, et cette vue fréquente de nos péchés, et des justes châtiments qui leur sont dus, nous remplit d'une sainte haine de nous-mêmes, et nous donne ainsi du dégoût pour tout ce qui flatte notre sensualité, comme étant peu convenable à des pénitents. 2. Par l'estime des biens éternels, où elle nous fait porter toutes nos prétentions et tous nos désirs. Le cœur occupé de la haute idée que nous concevons de cette béatitude qui nous est promise se dégage peu à peu de tous les objets mortels, et devient comme insensible à tout ce que le monde peut lui offrir de plus attrayant. *Que tout ce que je vois sur la terre me paraît méprisable et insipide,* s'écriait un grand saint, *quand je lève les yeux au ciel! (S. Ignace).* Bien d'autres avant lui l'avaient pensé de même, et bien d'autres l'ont pensé après lui. 3. Par les consolations divines que l'esprit de religion répand dans les âmes vraiment chrétiennes. Consolations cachées aux mondains, parce que l'homme sensuel, dit le grand Apôtre, ne peut comprendre ce qui est de Dieu. Consolations spirituelles d'autant plus relevées au-dessus de tous les plaisirs des sens, que l'esprit est plus noble que le corps. Consolations si douces et si abondantes que le cœur en est quelquefois comme inondé et enivré. A peine les saints les pouvaient-ils soutenir, tant ils en étaient comblés et transportés. Saint François-Xavier s'écriait en s'adressant à Dieu : *C'est assez, Seigneur, c'est assez!* Sainte Thérèse tenait le même langage, et demandait que Dieu interrompît pour quelque temps le cours de ces douceurs célestes dont elle était toute pénétrée. D'autres en tombaient dans des extases et des défaillances où ils demeuraient les heures entières, et qui les ravissaient hors d'eux-mêmes. Le monde en jugera tout ce qu'il lui plaira. Ce qui est certain, c'est qu'avec tous ses agréments et tous ses charmes, il n'a rien de comparable à ces saintes délices et à ces joies secrètes que la religion nous fait goûter. Une âme qui les a une fois ressenties ne sent plus rien de tout le reste.

C'est la merveille qu'on a vue dans tous les temps, et dont nous sommes encore témoins. On a vu une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout état, renoncer aux plaisirs du monde les plus engageants et les plus touchants. C'étaient de jeunes vierges à qui le monde présentait dans un long cours d'années la fortune la plus riante. C'étaient des riches du siècle, des hommes opulents, des grands qui, dans leur grandeur et leur opulence, jouissaient ou pouvaient jouir de toutes les aises de la vie. Mais par quel prodige ont-ils méprisé tout cela, ont-ils quitté tout cela, se sont-ils volontairement dépouillés de tout cela? A ces richesses dont le monde est si avide, et où il fait presque consister tout son bonheur, parce qu'il y trouve de quoi satisfaire toutes ses convoitises, ils ont préféré une pauvreté qui leur accordait à peine le nécessaire, ou pour la nourriture, ou pour le vêtement, ou pour la demeure. A cet éclat et à ces honneurs dont le monde est si jaloux, et dont il cherche à repaître si agréablement son orgueil, ils ont préféré l'obscu-

rité de la retraite, si opposée à l'ambition naturelle, et se sont condamnés à vivre inconnus et dans l'oubli. A toutes les délicatesses et toutes les commodités du monde, ils ont préféré la pénitence du cloître et les plus dures pratiques de la mortification religieuse, aussi ennemis d'eux-mêmes et de leur chair, qu'on en est communément esclave et idolâtre. Qui leur a inspiré ce renoncement, ce détachement, et qui les a soutenus dans un genre de vie si contraire au penchant de la nature et à l'esprit du monde? c'est la foi dont ils étaient remplis et dont ils suivaient les divines impressions. En vain le monde étalait-il devant eux ses pompes les plus brillantes, et en vain pour les attirer leur faisait-il voir une carrière semée de fleurs : la foi dissipait tous ces prestiges, et rien ne les touchait que le grand sentiment de l'Apôtre : *Pour moi, Dieu me garde de me glorifier jamais en aucune autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde* (*Galat.*, VI).

III. Outre ses erreurs et ses douceurs, le monde a encore ses rigueurs. Ce sont ces persécutions qu'il suscite à la vertu, et où elle a besoin d'une force supérieure. Car l'Apôtre a bien eu raison de dire que ceux qui veulent vivre saintement selon Jésus-Christ, doivent s'attendre à de rudes combats. On a des railleries à essuyer, et mille respects humains à surmonter. On refroidit un ami et on l'indispose, en refusant d'entrer dans ses intrigues, et de s'engager dans ses entreprises criminelles. On devient un objet de contradiction pour toute une famille, pour toute une société, pour tout un pays, parce qu'on veut y établir la règle, y maintenir l'ordre, y rendre la justice : ainsi de tant d'autres sujets. Voilà ce qui fait un des plus grands dangers du monde, et ce qui cause dans la vie humaine tant de désordres. Car il est difficile de tenir ferme en de pareilles rencontres, et nous voyons aussi qu'on y succombe tous les jours et presque malgré soi. Un homme gémit de l'esclavage où il est, et un fonds d'équité, de droiture, de conscience, qu'il a dans l'âme, lui fait désirer cent fois de secouer le joug et de s'affranchir d'une telle tyrannie; mais le courage lui manque, et quand il en faut venir à l'exécution, toutes ses résolutions l'abandonnent. Or qui peut le déterminer, l'affermir, le mettre à toute épreuve? C'est la religion. Avec les armes de la foi, il pare à tous les coups, il résiste à toutes les attaques, il est invincible. Il n'y a ni amitié qu'il ne rompe, ni société dont il ne s'éloigne, ni menaces qu'il ne méprise, ni espérances, ni intérêts, ni avantages qu'il ne sacrifie à Dieu et à son devoir.

Telles sont, dis-je, les dispositions d'un homme animé de l'esprit du christianisme et soutenu de la foi qu'il professe. C'est ainsi qu'il pense, et c'est ainsi qu'il agit. La raison est qu'étant chrétien, il ne connaît point, à proprement parler, d'autre maître que Dieu, ou que, reconnaissant d'autres puissances, il ne les regarde que comme des puissances subordonnées au Tout-Puissant, lequel doit-être mis au dessus de tout sans exception. Ce sentiment sans doute est généreux, mais il ne faut pas se persuader que ce soit un pur sentiment, ni une spéculation sans conséquence et sans effet. Il n'y a rien là à quoi la pratique n'ait répondu, et dont elle n'ait confirmé mille fois la vérité. Combien de discours et de jugements, combien de mépris et d'outrages ont essuyés tant de vrais serviteurs et de vraies servantes de Dieu, plutôt que de se départir de la vie régulière qu'ils avaient embrassée, et des saintes observances qu'ils s'y étaient prescrites? Combien d'efforts, de reproches, d'oppositions ont surmontés de tendres enfants, et avec quelle constance ont-ils résisté à des pères et à des mères qui leur tendaient les bras pour les retenir dans le monde, et les détourner de l'état religieux! A combien de disgrâces, de haines, d'animosités, de revers, se sont exposés, ou de sages vierges, qu'on n'a pu gagner par les plus pressantes sollicitations; ou des juges intègres, qu'on n'a pu résoudre par les plus fortes instances à vendre le bon droit; ou de vertueux officiers, des subalternes, des domestiques, que nulle autorité n'a pu corrompre ni retirer des voies d'une exacte probité? Quels tourments ont endurés des millions de martyrs? Rien ne les a étonnés; ni les arrêts des magistrats, ni la fureur des tyrans, ni la rage des bourreaux, ni l'obscurité des prisons, ni les roues, ni les chevalets, ni le fer, ni le feu. Que l'antiquité nous vante ses héros, jamais ces héros que le paganisme a tant exaltés, et dont il a consacré la mémoire, firent-ils voir une telle force? Or, d'où venait-elle? d'où venait, dis-je, à ces glorieux soldats de Jésus-Christ cette fermeté inébranlable, si ce n'est de la religion, qu'ils portaient vivement empreinte dans le cœur? elle les accompagnait partout; partout elle leur servait de bouclier et de sauvegarde : miracle dont les ennemis mêmes de la foi chrétienne et ses persécuteurs étaient frappés. Mais nous, de tout ceci, que devons-nous conclure à notre confusion? la conséquence, hélas! n'est que trop évidente et que trop aisée à tirer. C'est qu'étant si préoccupés des erreurs du monde, si épris des douceurs du monde, si timides et si faibles contre les respects et les considérations du monde, il faut, ou que nous ayons bien peu de foi, ou que notre foi même soit tout à fait morte?

Car le moyen d'allier ensemble dans un même sujet deux choses aussi peu compatibles entre elles que le sont une foi vive qui nous détrompe de toutes les erreurs du monde; et cependant ces mêmes erreurs tellement imprimées dans nos esprits, qu'elles deviennent la règle de tous nos jugements et de toute notre conduite? Comment avec une foi qui, dans sa morale, ne tend qu'au crucifiement de la chair et à l'abnégation de soi-même, accorder une recherche perpétuelle des douceurs du monde, de ses fausses joies

et de ses voluptés même les plus criminelles? Enfin, par quel assemblage une foi qui nous apprend à tenir ferme pour la cause de Dieu contre tous les raisonnements du monde, contre tous ses mépris et tous ses efforts, peut-elle convenir avec une crainte pusillanime qui cède à la moindre parole, et qui asservit la conscience à de vains égards et à des intérêts tout profanes? Sont-ce là ces victoires que la foi a remportées avec tant d'éclat dans les premiers siècles de l'Eglise? a-t-elle changé dans la suite des temps; et si elle est toujours la même, pourquoi n'opère-t-elle pas les mêmes miracles? Car au lieu que la foi était alors victorieuse du monde, il n'est maintenant que trop ordinaire au monde de l'emporter sur la foi, d'imposer silence à la foi, de triompher de la foi. Nous n'en pouvons imaginer d'autre cause, sinon que la foi s'est affaiblie à mesure que l'iniquité s'est fortifiée; et parce que l'iniquité jamais ne fut plus abondante qu'elle l'est, ni plus dominante, de là vient aussi que la foi jamais ne fut plus languissante, ni moins agissante. Encore, combien y en a-t-il chez qui elle est absolument éteinte! et doit-on s'étonner, après cela, que cette foi qui produisait autrefois de si beaux fruits de sainteté soit si stérile parmi nous? Prions le Seigneur qu'il la ranime, qu'il la ressuscite et qu'il lui fasse reprendre dans nous sa première vertu. Travaillons nous-mêmes à la réveiller par de fréquentes et de solides réflexions. Confondons-nous de toutes nos faiblesses, et reprochons-nous amèrement devant Dieu l'ascendant que nous avons laissé prendre sur nous au monde, lorsqu'avec une étincelle de foi nous pouvions résister à ses plus violents assauts et repousser tous ses traits. Le Fils de Dieu rendant raison à ses disciples pourquoi ils n'avaient pu chasser un démon, ni guérir un enfant qui en était possédé, leur disait: *C'est à cause de votre incrédulité* (*Matth.*, XVII); puis, usant d'une comparaison assez singulière: *Si votre foi*, ajoutait le même Sauveur, *égalait seulement un grain de sénevé, quelque petite qu'elle fût, elle vous suffirait pour transporter les montagnes d'un lieu à un autre, et tout vous deviendrait possible.* Que serait-ce donc si nous avions une foi parfaite, et de quoi ne viendrait-on pas à bout?

L'incrédule convaincu par lui-même.

L'impie ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Evangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens et la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, et ne craint point de les traiter d'inventions humaines et de pures imaginations; car son impiété va jusque là; et s'il garde au dehors certaines mesures, et que dans les compagnies il n'ose pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il sait bien dans les entretiens particuliers se dédommager de son silence, et l'on n'est pas assez peu instruit pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme lui, dont la présence l'excite, bien loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la religion n'est que chimère, et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ses mystères sont incroyables. Il le dit, mais en le disant, il ne remarque pas, cet esprit rare, que par là il fournit des armes contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel, et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige ç'a été dans le monde que des mystères, selon lui si incroyables, aient été crus néanmoins si universellement et qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais, pour mieux convaincre l'impie par ses sentiments mêmes, et pour lui faire mieux sentir l'avantage qu'il me donne et l'embarras où il s'engage lorsqu'il parle si indignement des plus saints mystères de notre foi, comme s'ils étaient opposés à toute la lumière naturelle, je veux raisonner quelque temps avec lui, et entrer dans le détail de certaines circonstances qui serviront à fortifier la preuve qu'il me présente pour le combattre. Car, encore une fois, je ne veux le combattre que par lui-même; et peut-être apprendra-t-il à devenir plus réservé dans ses paroles, et à en craindre, plus qu'il ne fait, les conséquences.

Je lui permets donc d'abord de former sur les mystères de la religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, de les grossir et de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries, je les laisserai passer, et là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche; je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois: Eh! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois personnes, et que ces trois personnes dans un seul Dieu? Eh! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature et comme Dieu, mais revêtu de notre chair et homme comme nous? Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinie, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misère et dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre et dans l'ignominie de la croix? Tout cela est-il digne de lui? tout cela est-il croyable? Tel est le langage de l'impie, et je ne rapporterai point tout ce que lui suggère son libertinage sur la morale chrétienne, sur la Providence divine, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, et il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces fantômes dans l'esprit? et peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable?

Il me serait aisé, en lui accordant que les mystères de la religion sont au-dessus de la

raison, de lui répondre en même temps et de lui faire voir que, bien loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très-conformes. Je dis très-conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de l'empire des sens et des passions, à une droite raison. Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui et moi. Je me suis seulement proposé de lui montrer comment, en attaquant la vérité de nos mystères, et nous les représentant comme des mystères si rebutants et si difficiles à croire, il en affermit par là même la foi, et que l'idée qu'il s'en fait pour les mépriser et pour en railler, c'est justement ce qui le doit disposer à y reconnaître quelque chose de surnaturel et de divin.

Voici donc ma réponse, et à quoi je m'en tiens. Je prends ce beau passage de saint Paul dans la première Epître à Timothée : *C'est un grand mystère de piété qui a été manifesté dans la chair, autorisé par l'esprit, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, et élevé à la gloire* (I *Tim.* III). Ce grand mystère, c'est le mystère de Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, et l'auteur de la loi nouvelle. Que ce mystère ait été réellement et véritablement *manifesté dans la chair;* qu'il ait été *autorisé par l'esprit céleste*, qui est l'esprit de Dieu; *que les anges l'aient vu*, et qu'enfin il *ait été élevé à la gloire*, voilà sur quoi l'impie se récriera contre moi, et s'inscrira en faux. Mais que ce même mystère, que ce grand mystère, et que tous les mystères particuliers qui y ont rapport, et qui font le corps de la religion, aient été prêchés aux Gentils, et surtout qu'en vertu de cette prédication, ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle et assez dépourvu de connaissance pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, et pour mettre ma preuve dans tout son jour et toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude et l'évidence.

1. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés en y prêchant la loi chrétienne. On les a expliqués aux peuples, et on les en a instruits. Les peuples dociles et soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Eglise, et telle a été l'origine et la naissance du christianisme.

2. Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur et inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramassés au hasard, et plus crédules que les autres, mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les prédicateurs qui furent chargés d'annoncer l'Evangile le portèrent, selon l'ordre exprès de leur Maître, à toutes les nations. Dans l'orient, l'occident, le midi, le septentrion, on entendit partout la parole du Seigneur, dont ils étaient les interprètes. Des troupes de prosélytes vinrent en foule pour être agrégés dans l'école de Jésus-Christ. Les disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés; les villes, les provinces, les royaumes en furent remplis, et c'est ainsi qu'en très-peu de temps s'élevèrent de nombreuses et florissantes chrétientés.

3. Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point non plus été crus seulement par le simple peuple, par des sauvages et des barbares, par des esprits grossiers et ignorants, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition et d'une prudence consommée : il n'y a donc qu'à lire les ouvrages que les pères nous ont laissés comme de sensibles monuments de la religion, A considérer précisément ces saints docteurs en qualité de savants, en qualité d'écrivains et d'auteurs, il faut n'avoir ni goût, ni discernement pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnements, la sagesse et la sainteté de leur morale, la beauté et l'énergie de leurs expressions, leurs tours même éloquents et pathétiques, ou ingénieux et spirituels. Certainement ce n'étaient pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fût aisé de faire accroire tout ce qu'on voulait.

4. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus, non point sur des préjugés de la naissance et de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation et de la naissance. Pendant une longue suite d'années, qu'était-ce que le grand nombre des chrétiens ? des Gentils nés dans le paganisme, élevés dans l'idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avait fallu détruire toutes leurs préventions, et leur arracher du cœur des erreurs et des principes de religion directement opposés aux mystères qu'on leur enseignait. Or, qui ne voit pas combien ce changement était difficile, et quelle peine il devait y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, et attachés à leurs anciennes observances et à leurs pratiques ? C'est cependant ce qui est arrivé. Les païens se sont convertis; les idolâtres ont renoncé au culte de leurs idoles; leurs prêtres et leurs sages ont eu beau se récrier, raisonner, disputer, la loi nouvelle a prévalu, et comme le jour dissipe les ténèbres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étaient prévenus.

5. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes et de la raison et des sens. Révoltes de la raison : car quelque raisonnables en eux-mêmes et quelque certains que soient ces mystères, il faut après tout convenir que ce sont des mystères obscurs, des mystères tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes, et que souvent même, toute subtile qu'elle peut

être, elle se trouve obligée de reconnaître son insuffisance et la faiblesse de ses lumières. Or nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage qu'à s'humilier alors et à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connaît pas. Révoltes des sens : car sur ces mystères qui humilient et qui captivent la raison, est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations et à nos passions, des vérités au moins différentes, et qui dans leurs conséquences n'ont rien de pénible ni de gênant ; mais des vérités en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses désirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, et se revêtir de toute la mortification évangélique, c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, et sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, et en avoir eu des preuves bien convaincantes.

6. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si ferme et si vive, d'une foi si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon les règles de son esprit, ou pour la défendre et la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortune, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les chrétiens ont eus à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On sait combien de sang ils ont versé, et comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots; produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes ; par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices et de tortures. Pourquoi se laissaient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes ? pourquoi enduraient-ils tant d'opprobres et d'ignominies, tant de calamités et de misères? pourquoi, au milieu de tout cela, s'estimaient-ils heureux, et rendaient-ils à Dieu des actions de grâces ? Qui leur inspirait ce courage et cette patience inaltérables? c'est qu'ils avaient les mystères de notre foi si profondément gravés dans l'âme, et qu'ils en étaient tellement touchés, que rien ne leur coûtait, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

7. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eus à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle ; toutes les puissances humaines se sont liguées et ont conjuré sa ruine ; la superstition et le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces. Mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux et courroucés se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire n'a pu l'ébranler et l'a plutôt affermie ; de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges et de temps, qui auraient dû l'affaiblir, elle est toujours la même ; qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine, et les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie, de la faiblesse de ceux qui en furent les premiers apôtres, de l'abandonnement total où ils étaient des secours ordinaires et nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, de cent autres particularités très-remarquables : car ce n'est point par le fer, comme d'autres religions, ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la foi de nos mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus et sans rien ajouter, j'en reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : S'il est vrai que nos mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance, et que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus dans le monde, et qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment, chez toutes les nations, dans tous les états et toutes les professions ; parmi les sages, les philosophes, les savants ; parmi les païens, les idolâtres, les sauvages, les barbares ; dans les cours des princes, dans les villes, dans les campagnes, partout; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu ont pu se faire l'union et l'accord si parfait de ces deux choses ; je veux dire, de ces mystères, selon lui, absolument incroyables, et de ces mystères toutefois, selon la notoriété du fait la plus évidente et la plus incontestable, reçus et crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter : il faut donc qu'il avoue malgré lui qu'il y a eu en tout cela de la merveille ; il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage, et qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles de sa providence; il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la religion retournent contre lui, et comment ses exagérations et ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des mystères tels que les nôtres retombent sur lui pour le confondre et pour l'accabler. Car plus il la relève et il l'augmente, cette difficulté, plus il relève la souveraine sagesse et la toute-puissance de ce Maître à qui rien n'est impossible, et qui a si bien su la vaincre et la surmonter.

Oui, on les a crus, ces adorables et incompréhensibles mystères; et voilà le grand miracle dont l'incrédule est forcé de conve-

nir. Miracle d'autant plus grand pour lui, que ces mystères lui paraissent moins croyables. On les croit encore, et, par la miséricorde infinie de mon Dieu, je les crois. C'est dans cette foi que je veux mourir, comme j'ai le bonheur d'y vivre; car je la conserverai dans mon cœur: et qui l'en arrachera? Je connais mes imperfections et mes fragilités sans nombre. A comparer la sainteté de la foi que je professe avec mes lâchetés et la multitude des offenses que je commets, je sens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu et de quoi m'humilier: mais, du reste, tout imparfait et tout fragile que je suis, ne présumant point de mes forces, ne comptant point sur moi-même, soutenu de ma seule confiance dans la grâce du souverain Seigneur en qui je crois et en qui j'espère, il me semble que pour cette foi que je chéris et que je garde comme mon plus riche trésor, je ne craindrais point de donner mon sang ni de sacrifier ma vie; il me semble que bénissant la divine Providence, qui, dans le christianisme, a fait heureusement succéder la tranquillité et la paix aux persécutions et aux combats, j'envie après tout le sort de ces chrétiens à qui la conjoncture des temps fournissait des occasions si précieuses de signaler leur foi en présence des persécuteurs et des tyrans. Tels sont, à ce qu'il me paraît, mes dispositions, ô mon Dieu! tels sont mes sentiments, ou tels ils doivent être.

Mais ce n'est pas tout: ce que je crois de cœur, je le confesserai de bouche, selon l'enseignement de l'Apôtre; et en cela même je suivrai l'exemple du prophète, et je dirai comme lui: *J'ai cru, et voilà pourquoi j'ai parlé* (*Psalm.* CXV). Tout chrétien doit faire une profession publique de sa foi; et malheur à quiconque aurait honte de reconnaître Jésus-Christ devant les hommes, parce que dans le jugement de Dieu, Jésus-Christ le renoncerait devant son Père! Mais outre cette obligation commune, un devoir particulier m'engage, comme ministre du Dieu vivant et prédicateur de son Evangile, à prendre la parole. Cette foi que l'impie attaque, et ces mystères qu'il blasphème, parce qu'il les ignore, je les prêcherai, et à qui? aux grands et aux petits, aux princes et aux peuples, aux sages et aux simples, aux forts et aux faibles, à tous; car, dans la chaire sainte, c'est à tous que je suis redevable. Si je me taisais, mon silence me condamnerait, et je me tiendrais coupable de la plus criminelle prévarication, surtout dans un temps où l'impiété ose lever la tête plus que jamais et avec plus d'audace. Au nom du Seigneur qui m'envoie, je la combattrai, et je la combattrai partout, quelque part que m'appelle mon ministère. L'impie m'écoutera sans s'étonner, il s'élèvera intérieurement contre moi, ou dans le secret de son âme il me regardera en pitié; mais moi, touché d'une bien plus juste compassion, j'aurai pitié de son aveuglement, de son entêtement, de sa témérité, de son ignorance sur des points dont à peine il peut avoir la plus légère teinture, et dont néanmoins il prétend avoir droit de juger avec plus d'assurance que les docteurs les plus consommés. Il tournera en risée tout ce que je dirai, et il ne le comptera que pour des idées populaires, que pour des rêveries; mais moi, dans le même esprit que saint Paul, et dans les mêmes termes, je lui répondrai: *Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, qui paraît une folie aux Gentils, et qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu* (I *Cor.*, II). Mais moi je lui répondrai, avec le même docteur des nations, *que c'est par la folie de la prédication évangélique qu'il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient en lui et en son fils Jésus-Christ* (I *Cor.*, I). Mais moi je lui répondrai que la folie de la croix *n'est folie que pour ceux qui périssent* (*Ibid.*). Terrible parole! *pour ceux qui périssent*, pour ceux qui se damnent, pour ceux qui, par la dureté de leur cœur et par leur sens réprouvé, se précipitent, comme l'impie, dans un malheur éternel! Il y fera telle attention qu'il lui plaira; et pourquoi n'espérerais-je pas que le Père des miséricordes éclairera enfin cet aveugle, et que sa grâce triomphera de cette âme rebelle et la soumettra? Qu'il en soit ainsi que je le désire et que je le demande; c'est un de mes vœux les plus sincères et les plus ardents!

Naissance et progrès des hérésies.

Ce qui fait l'hérétique, ce n'est pas seulement l'erreur, mais l'entêtement et l'obstination dans l'erreur. Tout homme, dès là qu'il est homme, est capable de se tromper et de donner dans une erreur dont les fausses apparences le surprennent et le séduisent: mais on ne peut pour cela le traiter d'hérétique, et il ne l'est point précisément par là. On peut bien dire que ce qu'il avance est une hérésie, que telle proposition, telle doctrine est contraire aux principes de la foi; mais s'il ne s'y attache pas opiniâtrément, et qu'il soit disposé à se rétracter et à se soumettre, dès que le tribunal ecclésiastique et supérieur aura donné un jugement définitif qui décide la question, alors, pour parler ainsi, l'hérésie n'est que dans la profession avancée, que dans la doctrine, sans être dans la personne. Aussi n'est-ce pas communément sur la personne que tombent les censures de l'Eglise, mais sur les sentiments erronés qu'elle condamne et qu'elle proscrit. On n'est donc proprement hérétique qu'autant qu'on est opiniâtre, parce qu'on n'est rebelle à l'Eglise que par cette opiniâtreté qui résiste à l'obéissance, et que nulle autorité ne peut fléchir.

Dans la société même civile et dans l'usage ordinaire de la vie, ce caractère d'entêtement a des effets très-pernicieux. Il cause des maux infinis, soit par rapport au bien public, soit par rapport au bien particulier. Par rapport au bien public, on a vu arriver les plus tristes malheurs dans un état par l'entêtement d'un grand, dans une ville par l'entêtement d'un magistrat, dans une maison par l'entêtement d'un maître, dans une famille par

l'entêtement d'un père ou d'une mère, dans une communauté par l'entêtement d'un supérieur. Rien de plus dangereux que l'entêtement en qui que ce soit; mais qu'est-ce surtout dans un homme revêtu de quelque pouvoir et constitué en quelque dignité? Par rapport au bien particulier, il y a mille gens qui se sont ruinés de fortune, de crédit, d'honneur, de réputation : par où? par un malheureux entêtement dont les plus sages conseils ne les ont pu guérir. Aussi, qu'avons-nous entendu dire en bien des rencontres, et qu'avons-nous dit nous-mêmes de certaines personnes? ce sont des entêtés; leur entêtement les perdra. L'événement l'a vérifié, et c'est de quoi l'on pourrait produire plus d'un exemple.

Mais il ne s'agit point ici de ces sortes d'entêtements. Dès qu'ils ne regardent que les choses humaines et que notre conduite selon le monde, les conséquences, quoique très-fâcheuses du reste et très-déplorables, en sont toutefois beaucoup moins à craindre. L'entêtement le plus funeste et dont on doit plus appréhender les suites, c'est en matière de religion : car voilà d'où sont venues toutes les hérésies et toutes les sectes. Un homme se prévient de quelque pensée nouvelle et en fait sa doctrine, à laquelle il s'attache d'autant plus fortement qu'elle lui est plus propre. Cependant c'est une mauvaise doctrine, et la foi s'y trouve intéressée. S'il était assez docile pour écouter là-dessus les avis qu'on lui donne, et pour entrer dans les raisons qu'on lui oppose, on le ferait bientôt revenir de son égarement; sa soumission le remettrait dans le chemin, arrêterait le feu prêt à s'allumer, et l'affaire en très-peu de temps serait assoupie; mais il s'en faut bien que la chose ne prenne un si bon tour. C'est un esprit opiniâtre; on aura beau lui parler, il ne sera jamais possible de le réduire. Il s'élève, il s'enfle, il s'entête. Soit passion qui le pique, soit présomption qui l'aveugle, soit indocilité naturelle qui le roidit, tout cela souvent à la fois le rend intraitable. Quoi qu'on lui objecte, il a ses réponses qui lui paraissent évidentes et sans réplique. Quiconque ne s'y rend pas est, selon lui, dépourvu de toute raison. Plus donc on l'attaque vivement, plus il devient ardent à se défendre; plus on multiplie les difficultés, plus de sa part il multiplie les subtilités et les faux-fuyants. Pourquoi cela? c'est qu'il est déterminé, quelque chose qu'on lui dise, à ne pas reculer. Ainsi toute son attention va, non point à examiner la force et la solidité des preuves qu'on lui apporte pour le convaincre, mais à trouver de nouveaux moyens et de nouveaux tours pour les éluder et pour se confirmer dans ses idées. Car voilà ce que fait l'entêtement.

Du moins, si ce novateur s'en tenait à son entêtement personnel sans le communiquer à d'autres! Mais il veut s'appuyer d'un parti, il veut se faire une école, il veut avoir des disciples et des sectateurs. L'envie de dogmatiser, d'enseigner, d'être l'auteur et le chef d'une secte, est une espèce de démangeaison si naturelle, qu'on s'y laisse aisément aller; et d'autre part, la nouveauté et la singularité en fait de doctrine a pour une infinité d'esprits des charmes si engageants, qu'ils en sont d'abord infatués, et qu'ils s'y portent comme d'eux-mêmes. C'est une chose surprenante de voir combien il faut peu de temps pour y attirer toutes sortes de personnes, hommes, femmes, grands, petits, ecclésiastiques, laïques, réguliers, séculiers, dévots, mondains. Il n'est point de gangrène si contagieuse que l'hérésie : elle gagne sans cesse et se répand; ses progrès sont aussi prompts qu'ils sont imperceptibles; et elle n'a pas plus tôt pris naissance, que toutes professions, toutes conditions, tous états s'en laissent infecter.

De là qu'arrive-t-il? C'est que ce qui n'était dans son origine que l'entêtement d'un homme, qu'un entêtement particulier, devient désormais un entêtement commun, un entêtement de cabale. Or on peut dire que c'est alors qu'il est comme insurmontable, et l'expérience nous le fait assez connaître. Tant d'esprits préoccupés et unis ensemble se soutiennent par leur union même. C'est une société formée; il n'est plus moralement possible de la rompre. Si quelqu'un chancelle, il est bientôt obsédé de toute la troupe, qui s'empresse autour de lui, et n'omet rien pour l'affermir et le retenir. Que ne lui représente-t-on pas? La prétendue justice de la cause qu'il a embrassée, l'intérêt du parti où il s'est engagé, le triomphe qu'il donnerait à ses ennemis en l'abandonnant et l'avantage qu'ils en tireraient; l'éclat d'une désertion qui le couvrirait de honte et qui l'exposerait à de mauvais retours; enfin, promesses, espérances, reproches, menaces, faux honneur, tout est mis en œuvre. Ainsi s'anime-t-on les uns les autres, et se fortifie-t-on; c'est à qui s'entêtera davantage et qui marquera plus de zèle, c'est-à-dire plus d'aheurtement. Les morts ressusciteraient et se feraient entendre, qu'on ne les croirait pas; ou un ange descendrait exprès du ciel et emploierait les plus puissants moyens pour désabuser des gens que l'erreur a liés de la sorte et ligués pour sa défense, qu'ils ne se rendraient pas et ne reviendraient jamais de leurs préjugés.

Cependant, quelque soin que prenne de se cacher la secte naissante, on la découvre. C'est un feu secret, mais qui croît, et plus il s'allume, plus la flamme éclate. Les fidèles en sont alarmés; les pasteurs de l'Eglise, dépositaires de la vraie doctrine, réveillent leur zèle contre le mensonge qui cherche à s'établir; l'erreur est dénoncée, citée au souverain tribunal, et ses partisans, obligés de comparaître, ne peuvent éviter le jugement qui se prépare, ou pour leur justification, s'ils sont aussi orthodoxes qu'ils le prétendent, ou pour leur condamnation, si les dépositions de leurs adversaires se vérifient et se trouvent bien fondées. Or, en des conjonctures si critiques et dans une nécessité si pressante, que faire? De vouloir décliner ce serait se déclarer coupable, ce serait se juger

soi-même et se condamner. Il faut donc affecter d'abord une contenance assurée, accepter la dispute et s'y présenter, demander à être écouté et à produire ses raisons ; du reste, témoigner par avance une soumission feinte à ce qui sera décidé et prononcé. Mais tout cela, dans quelles vues? Ou dans l'espérance de conduire si habilement l'affaire, de lui donner par mille déguisements, mille explications et mille modifications, un si bon tour, qu'on obtiendra peut-être une décision favorable; ou dans la résolution, si le jugement n'est pas tel qu'on le veut, de l'interpréter néanmoins à sa manière; et, s'il ne souffre absolument nulle interprétation, de le rejeter.

C'est ce que montre en effet l'événement. L'Eglise, éclairée du Saint-Esprit, ne se trompe point ni ne se laisse point tromper. Au travers de tous les artifices et parmi tous les détours, elle sait apercevoir l'erreur et la démêler. Elle la proscrit, elle la frappe de ses anathèmes, elle publie sa définition comme une loi émanée du centre de la vérité et comme une règle que chaque fidèle doit suivre. Qui ne croirait pas alors que toutes les questions sont finies et que tous les esprits vont se réunir dans une heureuse paix et dans une même croyance? Mais qu'est-ce que l'entêtement, et de quoi n'est-il pas capable? C'est là tout au contraire que recommence une guerre d'autant plus vive de part et d'autre, que les uns sont plus piqués du mauvais succès qui, sans les réduire en aucune sorte ni les abattre, les humilie toutefois et les chagrine, et les autres plus indignés de la mauvaise foi avec laquelle on refuse d'obéir purement et simplement à une sentence qui pouvait et qui devait terminer tous les différends.

Bien loin donc que toutes les questions cessent, on les multiplie à l'infini; on veut persuader au public que le jugement de l'Eglise ne tombe point sur la doctrine qui lui a été déférée. On veut persuader à l'Eglise même qu'on entend mieux qu'elle le sens de ses paroles, et qu'on sait mieux ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a eu en vue de dire; on veut lui faire accroire qu'elle n'a pas vu ce qu'elle a vu, et qu'elle a cru voir ce qu'elle ne voyait pas. Si, pour réprimer une audace ou pour confondre une obstination qui l'outrage, elle entreprend de s'expliquer tout de nouveau, elle a beau user des termes les plus formels, les plus précis, les plus clairs, on y trouve toujours de l'ambiguïté, parce qu'on trouve toujours une signification étrangère et forcée à y donner. D'ailleurs même on dispute à l'Eglise ses droits, comme si elle excédait son pouvoir, comme si les matières présentes n'étaient pas de son ressort : car il n'y a point de retranchement où l'on ne tâche de se sauver. Il ne reste plus, supposé que l'Eglise redouble ses efforts et qu'elle porte les derniers coups, qu'à lever enfin le masque, qu'à lui faire tête, et qu'à se séparer. Triste dénouement de tant d'intrigues, de contestations, d'agitations, qui ne manquent pas d'aboutir avec le temps à une division entière et à un schisme déclaré.

Telle a été la source de toutes les hérésies, et tel en a été le progrès. Il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Eglise, et l'on verra, depuis les premiers siècles jusqu'aux moins éloignés de nous, que les hérétiques et leurs fauteurs ayant tous été animés du même esprit et possédés du même entêtement, ils ont tenu tous la même conduite ; qu'ils ont tous eu les mêmes procédés, tous employé les mêmes moyens, et mis en œuvre les mêmes artifices pour insinuer leurs pernicieuses nouveautés, pour les couvrir des plus belles apparences et des couleurs les plus spécieuses, pour leur donner des noms empruntés et les retenir sous un faux semblant de les abandonner, pour les perpétuer dans le monde chrétien, indépendamment de toutes les puissances, soit ecclésiastiques, soit temporelles. On dirait qu'ils se sont copiés les uns les autres, et que sans se connaître ils sont convenus entre eux, tant la conformité est parfaite. En sorte que de voir agir les hérétiques d'un siècle, c'est voir agir ceux de tous les siècles passés, et ceux de tous les siècles à venir : car la même cause produit toujours les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger à quels mouvements et à quelles contentions tout cela engage : écrits sur écrits, mémoires sur mémoires, répliques sur répliques, erreurs sur erreurs. Pour soutenir l'une, on est souvent obligé d'en avancer une autre. A mesure qu'on se sent pressé, on vient à dire ce qu'on n'eût jamais dit, et ce qu'on ne dirait pas encore, si ce n'était la seule voie qui se présente pour se tirer de l'embarras où l'on est; et tel, quelques années auparavant, eût eu horreur de la proposition qu'on lui eût faite de franchir certaines barrières, qui dans la suite les a franchies, et de degrés en degrés est descendu jusqu'au fond de l'abîme. De là mille variations, mille contradictions. On tient un langage aujourd'hui, et demain on en tient un tout opposé; on change selon les conjonctures et selon les besoins. Que le public le remarque, il n'importe : on le laisse parler, et l'on feint de ne le pas entendre. En un mot, pour se confirmer dans son entêtement et pour y persister, il n'y a rien qu'on ne surmonte et rien qu'on ne dévore.

Oh! qu'on s'épargnerait de désagréments, de serrements de cœur, d'inquiétudes et de tourments d'esprit, si l'on avait appris à être plus souple et plus flexible! Surtout qu'on épargnerait à l'Eglise de scandales qui la désolent et qui sont pour elle de rudes coups! Mais c'est une chose terrible que de s'être endurci contre la vérité. Plutôt que de la reconnaître lorsque le ministre du Seigneur la lui représentait, Pharaon souffrit le désordre de son empire, la ruine de ses provinces, le murmure de ses peuples. Si tout cela fit de temps en temps quelque impression sur lui, ce ne fut qu'une impression passagère, et il en revint toujours à ses premières

préventions; enfin, il s'exposa à se perdre lui-même, et en effet il se perdit. Affreux exemple d'un entêtement indomptable, et que nulle considération ne peut faire plier. On verrait tout l'ordre de l'Eglise se renverser, qu'on n'en serait point ému. Le parti est pris, tous les pas sont faits, il n'y a plus de retour.

Ce n'est pas que ce retour soit impossible; mais qu'il est difficile et qu'il est rare, particulièrement en ceux qui conduisent toute la secte et qui en sont l'appui! Il faudrait, pour les changer, une grâce bien forte; et Dieu souvent, par une juste punition, permet au contraire qu'ils s'obstinent de plus en plus, et qu'ils restent jusqu'à la mort dans le même entêtement. Il semble qu'il y ait une malédiction particulière sur eux. On a vu incomparablement plus de pécheurs et d'impies que d'hérésiarques ou de fauteurs d'hérésies se convertir quand ils sont au lit de la mort. D'où vient cela, si ce n'est pas un châtiment du ciel? Ils vivent tranquilles dans leurs erreurs, et ils y meurent dans une assurance qui saisit de frayeur, lorsqu'on pense au compte qu'ils doivent rendre à Dieu de tant d'âmes qu'ils ont séduites et de tant de maux dont ils sont devenus responsables.

Mais, dit-on, ils sont persuadés de la vérité de leur doctrine, et ils agissent suivant cette persuasion. Ce n'est pas bien parler que de dire qu'ils en sont persuadés; il faut dire qu'ils en sont entêtés. A prendre les termes dans toute leur justesse, il y a une grande différence entre la persuasion et l'entêtement. La persuasion est dans l'esprit qui raisonne et qui juge sans être préoccupé ni passionné; mais l'entêtement est dans l'imagination qui se frappe, qui se révolte qui s'échauffe et ne suit que l'opiniâtreté du naturel, ou que le mouvement de quelque passion du cœur. Or, voilà par où ils sont inexcusables devant Dieu de ne s'être pas fait plus de violence pour rompre ce naturel, et de n'avoir pas mieux appris à réprimer cette passion. Quelles en ont été les suites? Quelle charge pour eux et à quel jugement sont-ils réservés!

Faisons souvent la prière de Salomon, et demandons à Dieu un esprit docile. C'est le caractère des esprits fermes et solides. Comme ils comprennent mieux que les autres de quelle nécessité il est de se soumettre, dans les matières de la religion, à une première autorité, ils n'ont point honte, supposé qu'elle se déclare contre eux, de désavouer leurs propres pensées et de se rétracter; docilité qui leur est également méritoire, glorieuse et salutaire: méritoire auprès de Dieu, à qui ils obéissent en obéissant à son Eglise; glorieuse dans l'estime de tout le peuple fidèle, par l'édification qu'ils lui donnent; enfin, salutaire pour eux-mêmes, parce qu'ils mettent ainsi leur foi à couvert et qu'ils se préservent de tous les écueils où elle pourrait échouer.

Pensées diverses sur la foi et sur les vices opposés.

On est si zélé pour l'intégrité des mœurs; quand le sera-t-on pour l'intégrité de la foi? On se récrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchements dans la manière de vivre; quand s'élèvera-t-on avec la même force contre d'affreux égarements dans la manière de croire?

— Où en sommes-nous et où est cette foi des premiers siècles, cette foi qui a converti tout le monde? Alors des athées devenaient chrétiens, maintenant des chrétiens deviennent athées.

— Bizarrerie de notre siècle, soit à l'égard de la discipline ecclésiastique, soit à l'égard de la doctrine: jamais tant de zèle en apparence pour l'antiquité, et jamais tant de nouveautés.

— Le juste profite de tout et tourne tout à bien; mais au contraire il n'y a rien que l'impie ne profane et dont il n'abuse. La religion chrétienne établit dans la société humaine et dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir; elle règle toutes les conditions et y entretient une parfaite subordination; elle apprend aux petits à respecter les grands, et à leur rendre l'obéissance qui leur est due; et elle apprend aux grands à ne point mépriser les petits et à ne point les opprimer, mais à les soutenir, à les aider, à les conduire avec modération, avec prudence, avec équité; elle réprime les méchants par la crainte des châtiments éternels, et elle anime les bons par l'espérance d'une gloire sans mesure et sans fin. De sorte que, bannissant ainsi tous les vices, fraudes, injustices, violences, colères, animosités, vengeances, médisances, impudicités, débauches, et engageant à la pratique de toutes les vertus, de la charité, de l'humanité, de la patience, de la mortification des sens, d'un désintéressement parfait, d'une fidélité inviolable, d'une justice inaltérable, et des autres, il n'est rien de plus salutaire pour le bien public, ni rien de plus propre à maintenir partout la paix, l'union, le commerce, l'arrangement le plus merveilleux.

De là quelle conséquence tire le juste? Dans une religion qui ordonne si bien toutes choses, il découvre la sagesse de Dieu, et il reconnaît que c'est l'ouvrage d'une Providence supérieure; mais, par le plus grossier aveuglement et l'abus le plus étrange, l'impie forme un raisonnement tout opposé; et parce que cette religion est si utile à tous les états de la vie, et qu'elle est seule capable d'en faire le bonheur, il prétend que c'est une invention de la politique des hommes. N'est-ce pas là prendre plaisir à s'aveugler, et vouloir s'égarer de gaîté de cœur? Eh quoi! afin que la religion ait le caractère et la marque de vraie religion, faudra-t-il que ce soit une loi qui mette le trouble dans le monde et qui en renverse toute l'économie?

— Cette diversité de religions qu'il y a dans le monde est un sujet de scandale pour l'incrédule. A quoi s'en tenir? dit-il: l'un croit d'une façon, l'autre d'une autre. Là-dessus il se détermine à les rejeter toutes et à ne rien croire. On pourrait, ce me semble, lui faire voir que ce qui le confirme dans son in-

crédulité, c'est justement ce qui devrait l'engager à en sortir et à prendre pour cela tous les soins nécessaires. Car, s'il raisonnait bien, il ferait les réflexions suivantes : que ce grand nombre de religions, quoique fausses, est une preuve qu'il y en a une vraie; que cette idée générale de religion, gravée dans l'esprit de tous les peuples et répandue par toute la terre, est trop universelle pour être une idée chimérique; que si c'était une pure imagination, tous les hommes, d'un consentement unanime, ne seraient pas convenus à se la former, de même qu'ils ne se sont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne devaient pas mourir; que c'est donc comme un de ces premiers principes qui sont imprimés dans le fond de notre âme, et qui portent avec eux leur évidente et incontestable vérité.

De là il irait plus avant, et, persuadé de la vérité d'une religion en général, il chercherait où elle est, cette vraie religion; il examinerait, il consulterait, il écouterait ce qu'on aurait à lui dire; et alors, dans le choix qu'il se proposerait de faire entre toutes les religions, il ne serait pas difficile de lui montrer l'excellence, la supériorité de la religion chrétienne et les caractères visbiles de divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer en toutes ces recherches, et d'abord il prend son parti de vivre sans religion au milieu de tant de religions. Est-ce là agir sagement? Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde qu'il vous a plu exercer envers moi! Ce qui scandalise l'incrédule et ce qui l'éloigne de vous, c'est ce qui m'y attache inviolablement et par la plus vive reconnaissance. Je considère cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténèbres de l'infidélité et adonnés à des cultes superstitieux. Plus il y en a, plus je sens la grâce de ma vocation à l'Evangile et à votre sainte loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer, et dont je ne suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations, il ne leur a pas découvert comme à moi ses adorables mystères* (*Ps.* CXLVII).

— Il est bien glorieux à la religion chrétienne que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent soient des gens corrompus dans le cœur et déréglés dans leurs mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachements criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avaient point de peine à se soumettre au joug de la foi : ils la respectaient, ils la professaient; tout ce qu'elle leur proposait leur paraissait raisonnable et croyable. Quand ont-ils changé de sentiment? c'est lorsqu'ils ont changé de vie et de conduite. Leurs passions se sont allumées, leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison, leurs aveugles et honteuses convoitises les ont plongés en toutes sortes de désordres, et alors cette même foi où ils avaient été élevés a perdu dans leur esprit toute créance. Ils ont commencé à la contredire et à la combattre. Or, encore une fois, voilà sa gloire, de n'avoir pour ennemis que des hommes ainsi dérangés, passionnés, esclaves de leur chair, idolâtres de leur fortune, et de ne pouvoir s'accommoder avec eux; car voilà l'évident témoignage de sa sainteté, de sa droiture inflexible, et de son inviolable équité. Si, en leur faveur, elle se relâchait de cette intégrité et de cette sévérité qui lui sont essentielles, si elle était plus complaisante pour le vice, et qu'elle s'ajustât à leur cupidité et à leurs sales désirs, à leurs vues intéressées ou ambitieuses, à leurs injustices et à leurs pratiques, ils la laisseraient dominer en paix sur la terre, et ils cesseraient de l'attaquer.

Je sais bien qu'ils ne se déclarent pas si ouvertement contre sa morale, que contre ses mystères, où ils ne comprennent rien, disent-ils, et qui renversent toutes les idées humaines : mais c'est un artifice, et s'ils voulaient de bonne foi le reconnaître, ils avoueraient qu'ils ne se tournent contre les mystères qu'afin de porter, au travers des mystères, le coup mortel à la morale qui y est jointe, et de détruire une loi qui s'oppose à leurs entreprises, et qui les trouble dans la jouissance de leurs plaisirs. Ces mystères ne leur feront plus de peine, et ne leur coûteront rien à croire, dès que cette loi pourra s'accorder avec le mystère d'iniquité qu'ils recèlent dans leurs cœurs. Mais quelle alliance peut-il jamais y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre la corruption du siècle et la pureté de l'Evangile?

L'incrédulité de l'impie et du libertin s'accorde avec le désordre et la corruption de sa vie : donc elle ne vaut rien. En deux mots, voilà sa condamnation.

Supposons que dans le monde il s'élève une société de gens qui, par profession et par une déclaration ouverte s'attachent à décrier le service du prince; qui s'émancipent à raisonner sur ses ordres comme il leur plaît, et qui les rejettent avec mépris; qui parlent de sa personne sans respect, et traitent de faiblesse, de petitesse d'esprit, tous les devoirs qu'on lui rend; qui tournent en ridicule le zèle qu'on témoigne pour ses intérêts, et la disposition où l'on paraît être de mourir, s'il était nécessaire, pour sa cause; enfin, qui débitent à toute occasion des maximes injurieuses à la majesté royale, et capables de renverser les fondements de la monarchie; je demande si l'on souffrirait des hommes de ce caractère, et si l'on ne travaillerait pas à les exterminer? Il s'élève tous les jours dans le christianisme des sociétés de libertins qui, par leurs impiétés et leurs railleries, profanent les choses les plus saintes, et décréditent autant qu'ils peuvent le service de Dieu; qui s'attaquent à Dieu même, à ce Dieu que nous adorons, et voudraient en effacer toute idée de notre esprit; qui lui disputent jusqu'à son être, et s'efforcent de le faire passer pour une divinité imaginaire; qui ne tiennent nul compte, ni de ses commandements, ni de son culte, et regardent comme des superstitions tous les hommages dont on l'honore; qui cherchent à lui enlever ses plus fidèles serviteurs et à les retirer de ses autels, se jouant

de leurs pieuses pratiques, et les accusant, ou d'hypocrisie ou de simplicité : il y a, dis-je, des impies de cette sorte, il y en a plus que jamais, leur nombre croît sans cesse ; et parmi des chrétiens, parmi des catholiques, parmi même des âmes dévotes, on les écoute, on les souffre ! Mais ce sont du reste d'honnêtes gens. D'honnêtes gens? J'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, et qu'il m'a toujours choqué : car j'y trouve la qualité d'honnête homme étrangement avilie. A la religion près, dit-on, cet homme est un fort honnête homme. Quelle exception, à la religion près ! c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnaître son Créateur et de s'y soumettre ; c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, et selon lesquels il doit être déterminé à toutes choses, dès qu'il s'agira de son intérêt, de son plaisir, de sa passion. En un mot, c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il n'a ni foi ni loi. Mettez-le à certaines épreuves, et fiez-vous-y ; vous verrez ce que c'est que cet honnête homme.

On propose à un libertin les révélations de la foi, c'est-à-dire des révélations fondées sur la tradition la plus ancienne et la plus constante, confirmées par un nombre infini de miracles, et de miracles éclatants, signées du sang d'un million de martyrs, autorisées par les témoignages des plus savants hommes et par la créance de tous les peuples ; mais tout cela ne fait sur lui aucune impression, et il n'en tient nul compte. On lui propose d'ailleurs les rêveries et les vaines imaginations d'un nouveau philosophe qui veut régler le monde selon son gré ; qui raisonne sur toutes les parties de ce grand univers, sur la nature et l'arrangement de tous les êtres qui le composent, avec autant d'assurance que si c'était l'ouvrage de ses mains ; qui les fait naître, agir, mouvoir comme il lui plaît : et voilà ce que ce grand génie admire, ce qu'il médite profondément, ce qu'il soutient opiniâtrément, à quoi il s'attache et de quoi il se ferait presque le martyr. Certes, la parole de saint Paul est bien vraie : *Dieu les a livrés à un sens réprouvé. Ils se sont perdus dans leurs pensées frivoles et chimériques ; et eux qui se disent sages, sont devenus des insensés* (*Rom.*, I).

Que sera-ce qu'un Etat où il n'y aura ni roi, ni puissance souveraine? Dans une pleine impunité, chacun sera le maître d'entreprendre, pour ses propres intérêts, ce qu'il lui plaira ; et comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'ensuivra-t-il ? des guerres perpétuelles, des dissensions éternelles, un brigandage universel : tellement qu'il faudra toujours avoir les armes à la main, pour la défense de ses biens et de sa vie. Le pauvre pillera le riche, le voisin opprimera son voisin, le fort accablera le faible. On vengera ses querelles particulières par les meurtres et les assassinats. Confusion générale, bouleversement total. Je ne parle que d'un royaume ; mais voilà ce que l'athée voudrait faire du monde entier, lorsqu'il combat l'existence d'un Dieu.

Quand j'entends des libertins railler de la religion et prétendre l'avoir bien combattue, lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques particulières et de quelques dévotions populaires, qu'ils traitent d'abus et de superstitions, ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la religion que nous professons ne consiste point en cela ; ce ne sont point ces sortes de dévotions ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques et ces dévotions, il se glisse quelque chose de superstitieux, l'Eglise le condamne elle-même, et le défend sous des peines très-graves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en soi, et qu'au contraire, remontant au principe, elle voie que ce sont de pieuses institutions, qu'un bon zèle a inspirées aux âmes dévotes pour l'honneur de Dieu et des saints, elle les tolère, elle les permet, les approuve même, mais sans les regarder comme le fond de sa créance et de son culte. Voilà ce que nos libertins doivent savoir et à quoi ils devraient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est dans ces grands génies et ces esprits forts du siècle une ignorance pitoyable : s'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable, de s'attaquer vainement et si opiniâtrément à l'accessoire de la religion, et de n'en vouloir pas considérer l'essentiel et le principal.

Qu'ils agissent de bonne foi, et que, sans prévention, sans passion, ils examinent la religion chrétienne en elle-même, je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'en admirer la sublimité, la sagesse, la sainteté. Ils reconnaîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les pères de l'Eglise ; et malgré eux ils y découvriront un caractère de divinité qui les frappera : mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas. Et que font-ils ? ils laissent, pour ainsi dire, le corps de la religion, qu'ils ne peuvent entamer, et ils s'attachent au dehors. Un point qui n'est de nulle conséquence, et où la religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque et qu'une louable simplicité des peuples a introduite, c'est là-dessus qu'ils lancent tous leurs traits et qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre religion soit bien affermie sur ses fondements et bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin et par de telles minuties.

Les hérétiques ont toujours eu pour principe de se faire craindre, et cela communément leur a réussi. Ils en ont tiré deux avantages : l'un, d'arrêter les esprits timides, et l'autre, d'engager les esprits intéressés. Mille esprits timides qui ne manquent pas d'habileté et qui pourraient leur faire tête, n'osant néanmoins les attaquer, parce qu'ils ne veulent pas irriter un puissant parti, ni se l'attirer sur les bras ; et mille esprits intéressés,

qui ont leurs vues et leurs prétentions, se joignent même à eux, dans l'espérance que le parti les soutiendra et qu'il les mettra en vogue. Espérance qui n'est pas mal fondée. Avec cet appui, un auteur voit ses ouvrages recherchés de tout le monde comme des chefs-d'œuvre, toutes les paroles d'un directeur sont reçues comme des paroles de vie, et un prédicateur est écouté comme un oracle.

La réflexion de saint Augustin est bien vraie, qu'il n'y a personne qui se pare avec plus d'affectation ni plus d'ostentation de l'apparence de la vérité et de son nom, que les docteurs du mensonge et les partisans de l'hérésie. Il cite là-dessus en particulier l'exemple des manichéens. Sans cesse, dit-il, ils avaient ce mot dans la bouche : *Vérité, vérité,* sans cesse ils me le rebattaient (1) ; mais en le répétant si souvent, et en le prononçant avec emphase, ils ne l'avaient pas pour cela dans le cœur. Ainsi dans tous les discours et dans tous les écrits de certaines gens, on n'entend encore et on ne voit presque autre chose que le terme de vérité. C'est, ce semble, le signal pour se reconnaître les uns les autres : c'est leur cri de guerre.

Les libertins qui n'ont point de religion sont ravis de voir des divisions dans la religion. Et parce que le moyen d'entretenir ces divisions est d'appuyer le parti de l'hérésie et de la révolte, voilà pourquoi ils le favorisent toujours. D'où il arrive assez souvent, par l'assemblage le plus bizarre et le plus monstrueux, qu'un homme qui ne croit pas en Dieu, se porte pour défenseur du pouvoir invincible de la grâce et devient à toute outrance le panégyriste de la plus étroite morale.

(1) *Et dicebant :* Veritas, veritas, *et multum eam dicebant mihi, et nusquam erat in eis.* Aug. Conf. liv. V, c. 6.

DU RETOUR A DIEU,

ET DE LA PÉNITENCE.

Bonté infinie de Dieu à rappeler le pécheur et à le recevoir.

Nous quittons Dieu avec joie, nous ne retournons à Dieu qu'avec peine et Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir : en trois mots, voilà ce qui nous donne la plus haute idée de la divine miséricorde ; voilà ce qui doit, dans notre pénitence nous toucher de la plus amère contrition, de la reconnaissance la plus vive, de l'amour le plus ardent.

I. Nous quittons Dieu avec joie, et cela dès la première jeunesse. A peine commençons-nous à ouvrir les yeux de l'esprit, et à faire quelque usage de notre raison, que le charme du plaisir nous entraîne. On le suit, on s'y abandonne : *Venez, divertissons-nous, et jouissons des biens présents. Environs-nous des vins les plus exquis, couronnons-nous de roses et ne refusons rien à nos sens de tout ce qui les peut flatter* (*Sap.*, II). C'est avec de pareilles dispositions qu'on entre dans le monde, et qu'on y mène la vie du monde, une vie dissipée, une vie molle, une vie libertine et toute corrompue. La conscience a beau se récrier, Dieu a beau parler : on se rend insensible aux cris de la conscience, et sourd à la voix de Dieu. On se retire de lui et pour combien d'années ? quelquefois, hélas ! jusqu'à l'extrême vieillesse. Tandis que monde a de quoi nous plaire ; tandis qu'il a de quoi satisfaire nos passions, soit passion de l'honneur, soit passion de l'intérêt, soit passion plus grossière et plus animale, on ne veut point d'autre maître, et on y met toute son espérance et tout son bonheur.

Bonheur traversé de bien des chagrins, je l'avoue. Car le mondain, séduit et aveuglé par les sens, cherche en vain dans les plaisirs du monde un repos durable et une félicité parfaite : c'est ce que nul homme n'y trouva jamais et ce que nul homme n'y trouvera, puisque rien de périssable et de mortel ne suffit à notre cœur ni ne lui peut suffire, et que la vie est d'ailleurs sujette à tant de vicissitudes et d'événements imprévus, qui en troublent malgré nous les prétendues douceurs. Mais, après tout, quelque faux que puisse être ce bonheur humain et quelque épreuve qu'on en puisse faire, il a toujours je ne sais quelle apparence qui nous attire et qui nous attache. On en reconnaît à certains moments la vanité et l'illusion ; on s'en déclare et on éclate ; mais ce ne sont que des moments où l'on a eu quelque déboire et quelque contrariété à essuyer. Le nuage se dissipe bientôt ; on rentre dans ses premiers sentiments ; on reprend son premier goût pour le monde ; il plaît plus que jamais et il a pour nous des agréments tout nouveaux : tant l'inclination qui nous y porte est profondément enracinée dans notre âme, et tant elle a de pouvoir pour nous engager.

Tel est l'enchantement où vivent la plupart des gens du monde, hommes et femmes. Après avoir cent fois déclamé contre le monde, ils en sont toujours épris, et ils ne comprennent pas même qu'ils puissent jamais s'en passer. Que le monde, sur mille sujets et dans une infinité d'occasions se trouve en compromis avec Dieu ; qu'il soit question d'une fortune humaine qu'ils ont en vue, d'un degré d'élévation où ils aspirent, d'un avantage temporel qu'ils cherchent à se procurer, d'une intrigue qu'ils ont formée et qu'ils font jouer, d'un engagement criminel, d'une sale volupté, avec quel empressement ne s'y portent-ils pas ; avec quelle ardeur, et souvent, si je l'ose dire, avec quelle espèce

de fureur? Examinent-ils si Dieu condamne tout cela? sont-ils en peine de le savoir ; ou s'ils le savent et qu'on leur représente la loi divine qui s'est expliquée sur tous ces articles et sur bien d'autres, en sont-ils touchés? Que Dieu y soit offensé, c'est à quoi ils n'ont guère d'égard et c'est par là même une faible raison pour les arrêter ; ils se livrent au penchant naturel, ils suivent l'attrait, ils entreprennent, ils agissent ; et si au péril d'encourir la haine de Dieu, ils peuvent obtenir ce qu'ils se sont proposé, ils se tiennent heureux et se félicitent du succès.

II. Nous ne retournons à Dieu qu'avec peine. Après de longs égarements, il vient enfin pour quelques-uns un temps de salut et de conversion, c'est-à-dire un temps où l'on se sent pressé de se remettre dans le devoir et de se rapprocher de Dieu. Et quel est ce temps? une conjoncture favorable que Dieu ménage; un âge plus avancé et plus mûr, où le feu de la passion commence à s'amortir; une humiliation et un renversement de fortune, un état d'infirmité et de langueur.

Saint Augustin ne se convertit point autrement. Ce fut un des plus fameux pénitents de l'Eglise de Dieu, et nous ne pouvons avoir de témoignage plus convaincant ni plus irréprochable que le sien, pour apprendre combien de temps et avec quelles incertitudes il demeura flottant et irrésolu, entre la divine miséricorde qui le poursuivait sans relâche, et les engagements du monde qui le retenaient: il voulait ou il croyait vouloir, mais dans peu il ne voulait plus. Il demandait à Dieu d'être affranchi de l'esclavage où le vice le tenait captif et comme enchaîné; mais en même temps il craignait que Dieu ne l'écoutât, et que sa prière ne fût exaucée. Incessamment agité de remords intérieurs, il disait pour les calmer en quelque manière : *Tantôt, tantôt;* mais ce tantôt ne venait point, et il le remettait toujours au lendemain. Dans ces cruelles perplexités dont il nous a fait lui-même le récit en des termes si forts et si énergiques : Je soupirais, dit-il, je gémissais sous le poids de ma chaîne ; mais j'étais lié par ma propre volonté, plus dure que le fer; et sans un dernier effort de la vertu d'en haut, je n'aurais jamais conclu une affaire que je désirais, mais qui devait coûter si cher à mon cœur. Ainsi parlait saint Augustin ; et combien de pécheurs ont été aussi violemment combattus dans leur retour ; combien d'autres le sont encore?

C'est de quoi ils pourraient rendre témoignage, s'ils voulaient produire au dehors ce qu'ils éprouvent intérieurement et ce qu'ils cachent avec tant de soin. La grâce les presse, elle les suit partout, elle se fait sentir à eux jusque dans les assemblées les plus nombreuses et les plus profanes. En vain tâchent-ils de se dissiper, de se rassurer, d'effacer de leur esprit certaines idées qui les troublent ; Dieu demeure toujours à la porte de leur cœur, et ne cesse point de frapper. Ils le laissent attendre, et il attend : ils ne répondent rien ; et, bien loin de se taire et de se retirer, il élève la voix tout de nouveau, et parle encore plus haut. Assiduité qui leur devient aussi salutaire qu'elle leur est importune. Car Dieu, par une providence spéciale, est plus constant à les sauver, qu'ils ne le sont à se perdre. Malgré tant d'oppositions et de révoltes, le moment arrive, un bon moment, où la grâce prend le dessus et triomphe. On se rend, on cède ; mais qu'est-ce après tout que ce retour, et, si je l'ose dire, doit-il être d'un grand mérite devant Dieu, lorsqu'on le lui fait acheter si cher?

III. Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir. Il serait naturel que dans une juste indignation il nous traitât comme nous l'avons traité lui-même ; qu'autant que nous avons témoigné de répugnances et de difficultés à retourner vers lui, autant il se rendît difficile à nous admettre auprès de lui et à se réconcilier avec nous ; qu'il nous fît attendre aussi longtemps qu'il nous a attendus, et que, pour punir nos incertitudes et nos retardements, il fût aussi lent à nous pardonner que nous l'avons été à reconnaître devant lui nos iniquités et à lui demander grâce. Mais que dis-je, Seigneur? ah! mon Dieu! je parle selon les sentiments de l'homme ; et vos sentiments, comme vos pensées, sont bien au-dessus des nôtres. Ce sont des pensées, des sentiments, non de colère et de vengeance, mais de rémission et de paix (*Jerem.*, XXIX). A quelque heure donc, à quelque jour que le pécheur contrit et pénitent s'humilie devant vous, vous oubliez que vous êtes juge, pour vous souvenir que vous êtes père : *Cogitationes pacis et non afflictionis.* Il est vrai : pendant une longue suite d'années, ce pécheur était un rebelle, mille fois il s'est obstiné contre Dieu. Il est encore vrai que, pour le fléchir, le gagner, il a fallu tout récemment de plus fortes instances que jamais et des avances toutes nouvelles de la part de Dieu ; mais Dieu met le voile sur tout cela, il n'a égard qu'à la disposition présente de cet homme. Dès qu'une fois il se repent et qu'il se soumet, c'est assez. Les entrailles de la charité de Dieu en sont émues; il étend les bras pour l'embrasser, il ouvre son sein pour l'y recueillir: fût-ce un pécheur tout noirci de crimes, il cesse d'être criminel aux yeux du Seigneur, et Dieu lui donne place parmi ses enfants.

Je dis, mon Dieu, parmi vos enfants, et non point parmi vos esclaves. Ce prodigue qui s'était séparé de son père et lui avait marqué tant d'indifférence et même tant de mépris en l'abandonnant, comptait pour beaucoup, lorsqu'il serait revenu à la maison paternelle, d'y pouvoir être mis au rang des mercenaires, et se croyait désormais indigne d'y être regardé et traité comme un fils : il se faisait en cela justice ; mais du reste il ne connaissait pas toute la tendresse du père qui le recevait et qui était même allé au-devant de lui. Bien loin d'être dégradé de la qualité de fils, et d'être condamné aux traitements rigoureux qui lui étaient dus, il

éprouva tout le contraire. Jamais son père ne l'accueillit avec plus de douceur ni plus d'affection; jamais il ne parut plus sensible pour lui.

C'est vous-même, mon Dieu, qui nous tracez cette figure dans votre divin Évangile; c'est par cette parabole que votre Fils adorable excitait la confiance des pécheurs pénitents; et je puis dire, tout coupable que je suis, qu'elle ne m'annonce rien de si consolant que je ne sois en droit d'espérer, et à quoi l'effet ne doive répondre.

Voilà, dis-je, ô mon Dieu! ce que j'ai lieu de me promettre, aussi bien que tant d'autres, dès que je retournerai à vous, et que j'y retournerai de bonne foi. Or, n'est-ce pas un motif assez puissant pour m'inspirer là-dessus une sainte résolution, et pour me la faire exécuter? Mais que serait-ce, et quel désordre, quelle injustice, quand vous m'appelez de la sorte, si je délibérais encore, si je me défendais encore, si je refusais encore de me rendre! Hé! qu'y aurait-il alors de plus inconcevable, ou d'une telle condescendance de votre amour, ou d'une telle résistance de mon cœur?

L'heure est venue, Seigneur : il n'y a plus de difficultés ni de répugnances à écouter. Un amour tel que le vôtre doit amollir l'âme la plus endurcie. Je suis à vous, ou j'y veux être. Bénissez le dessein que je forme, et le premier pas que je vais faire pour l'accomplir. En votre nom j'agirai, et vous suppléerez par votre miséricorde à ce qui pourra me manquer par la fragilité de la nature et par l'inconstance de ma volonté.

Sacrement de Pénitence. Dispositions qu'il y faut apporter, et le fruit qu'on en doit retirer.

On exhorte assez les fidèles à fréquenter le sacrement de pénitence; mais peut-être ne s'applique-t-on point assez à les instruire des dispositions essentielles qu'il demande, ni à leur en donner toute la connaissance qu'ils en doivent avoir. La plupart n'en ont entendu parler que dans ces premières leçons qu'on fait à de jeunes enfants qui, malgré le soin qu'on prend de leur expliquer les éléments de la doctrine chrétienne, ne sont guère en état de bien comprendre ce qu'on leur dit, et n'en conservent qu'un souvenir confus et très-superficiel. C'est dans un âge plus avancé, où le jugement est plus mûr et où l'on voit mieux les choses, qu'il faudrait se retracer sur cela les enseignements qu'on a reçus, et s'en former une idée juste. Car il s'agit d'un sacrement qui, selon le bon et le mauvais usage que nous en faisons, doit servir, ou à notre justification, ou à notre condamnation. Mais, par une erreur des plus pernicieuses, on regarde, si je l'ose dire, ces sortes de considérations au-dessous de soi, et l'on se persuade qu'elles ne conviennent qu'au temps de l'enfance. Les prédicateurs, s'ils n'y prennent garde, contribuent eux-mêmes à entretenir cette dangereuse illusion, ayant pour maxime de ne traiter dans la chaire que certains sujets relevés, et s'imaginant que ceux-ci ne sont propres que pour le menu peuple et pour les campagnes. En quoi certainement ils se trompent, soit en manquant à l'une des plus importantes obligations de leur ministère, qui est d'apprendre à toutes les conditions les principaux devoirs de la religion, soit en s'élevant quelquefois au-delà des bornes, et prenant un vain essor où souvent on les perd de vue, et où ils se perdent eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui concerne le sacrement de pénitence peut se réduire, selon la notion ordinaire, à quatre articles capitaux; savoir, la contrition, la résolution, la confession et la satisfaction. Je n'ai rien à dire là-dessus de singulier et de nouveau; mais ce que je dirai néanmoins n'est que trop inconnu à bien des gens, qui l'ignorent ou absolument ou en partie, tout éclairés qu'ils sont d'ailleurs, et qu'ils se piquent de l'être.

I. Contrition; c'est-à-dire douleur du péché, mais une douleur conçue en vue de Dieu par le mouvement de la grâce, et supérieure à toute autre douleur. Voilà, en trois mots, déjà bien des choses d'un devoir indispensable, et d'une telle nécessité, que de là dépend toute l'efficace et tout le fruit du sacrement dont il est présentement question.

C'est, dis-je, une douleur, et par conséquent un acte de la volonté qui s'afflige, qui hait, qui déteste; car qui dit douleur, ne dit pas une simple connaissance ni une simple vue de la laideur et de la difformité du péché; ce n'est pas même, si j'ose user de ce terme, une simple déplaisance de la raison, qui, naturellement droite, ne peut s'empêcher d'apercevoir le désordre du péché et de le condamner. On peut avoir tout cela sans être contrit, parce que tout cela n'est que dans l'entendement, et non point dans la volonté. On peut avec tout cela aimer toujours son péché, se plaire toujours dans son péché, conserver toujours le même attachement à son péché; on le peut, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il faut donc que ce soit la volonté qui agisse par un repentir véritable. Il faut que la douleur, selon l'expression du prophète, nous brise le cœur; et c'est de là même qu'elle est appelée contrition. Autrement, la volonté n'étant point à Dieu, tout le reste ne peut être de quelque prix devant Dieu, ni le toucher.

Encore, une simple douleur, en général, ne suffit-elle pas; et si ce n'est en particulier le mouvement de la grâce qui l'excite, et qui élève l'âme à Dieu, ce n'est plus qu'une douleur infructueuse et sans effet. C'est pour cela que les prophètes prêchant aux pécheurs la pénitence, et les y exhortant, ne se contentaient pas de leur dire: Convertissez-vous; mais qu'ils ajoutaient: Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu (*Joel.*, II). Par où il leur faisait entendre que si ce rapport à Dieu manquait, que si dans leur retour ils n'envisageaient pas Dieu, que s'ils se proposaient tout autre objet que Dieu, ils ne devaient plus

être, dans l'estime de Dieu, censés pénitents, puisqu'ils ne l'étaient pas selon Dieu ni pour Dieu. Et parce que cette vue de Dieu et cette douleur surnaturelle suppose nécessairement la grâce comme principe et premier mobile, voilà pourquoi les mêmes prophètes, parlant au nom même des pécheurs, disaient à Dieu : Seigneur, convertissez-nous, et nous nous convertirons (*Thren.*, VI). Car c'est ainsi qu'ils s'en expliquaient, persuadés que, pour rendre nos cœurs dociles, que pour en amollir la dureté et fléchir l'obstination, que pour y faire naître cette sainte tristesse qui seule peut nous réconcilier avec Dieu et opérer le salut, il est d'une absolue nécessité que nous soyons prévenus de l'inspiration divine et aidés du secours d'en haut.

Ce n'est pas tout ; mais voici ce qu'il y a de plus essentiel. Car cette douleur, formée de la volonté, inspirée par l'esprit de Dieu, et conçue en vue de Dieu, doit être au-dessus de toute autre douleur ; c'est-à-dire qu'il n'y a point de revers, point d'accident fâcheux, ni de malheur dans la vie, de quelque nature qu'il soit, dont il puisse m'être permis de concevoir une douleur supérieure ou même égale à celle que doit me causer l'offense de Dieu et la perte de sa grâce. Il faut que je sois plus touché de cette offense de Dieu, et de cette perte de la grâce de Dieu, que je ne le serais de la ruine entière de ma fortune, eût-elle été la plus florissante et la plus abondante. Il faut que cette offense de Dieu, que cette perte de la grâce de Dieu, me tienne plus au cœur que l'affront le plus sanglant qui me couvrirait de confusion, que l'abandonnement le plus général qui me réduirait dans la dernière misère, que le mal le plus sensible et le plus aigu qui me tourmenterait sans relâche, que la mort d'un patron, d'un ami, d'un parent, d'un fils, d'un époux, d'un père, d'une mère, de tout ce que je puis avoir sur la terre de plus cher ; enfin, que le danger même le plus évident d'une mort prochaine par rapport à moi. Si mon regret ne va pas jusque-là, il ne peut être suffisant, et dès lors je ne suis point dans l'état d'une vraie contrition, ni même de cette attrition parfaite, nécessaire au sacrement de pénitence.

On me dira que cela serait capable de troubler les consciences, et de les jeter dans le désespoir. Il est vrai, cela peut désespérer ; mais qui ? des âmes mondaines qui n'ont jamais bien connu Dieu, et qui ne s'appliquent jamais à le bien connaître ; des âmes toutes plongées dans les sens, et d'autant plus insensibles pour Dieu, qu'elles sont plus sensibles pour elles-mêmes et pour tout ce qui flatte leur amour-propre ; des âmes volages, dissipées, accoutumées à n'envisager tout ce qui regarde la religion, que très-superficiellement, et sans cesse distraites par les objets extérieurs, qui leur frappent la vue, et qui emportent toute leur attention. Voilà ceux que doivent étonner les leçons que je trace ici ; voilà ceux qui en doivent être découragés et rebutés.

Mais, pour appliquer à mon sujet ce que disait saint Augustin sur une matière à peu près semblable, donnez-moi une âme qui aime Dieu, une âme remplie de l'esprit du christianisme, une âme telle que nous devons tous être ; et supposons que, par un effet de la fragilité humaine, ou par la surprise de quelque passion, cette âme ait eu le malheur d'oublier Dieu et de s'oublier elle-même, jusqu'à succomber, dans une rencontre, à la tentation, et à se laisser engager dans le désordre du péché ; je demande si, lorsqu'elle viendra à se reconnaître, et qu'aidée de la grâce, elle se mettra en devoir de retourner à Dieu, elle aura de la peine à porter son regret et sa douleur au degré que je marque, et que je prétends être absolument requis ? Quand nous voyons David couché sur la cendre, et humilié devant Dieu ; quand nous voyons saint Pierre couvert de confusion, et pleurant avec amertume ; quand nous voyons Madeleine prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosant de ses larmes, concevons-nous qu'il y eût alors quelque chose au monde dont ils fussent plus affligés ni même aussi affligés qu'ils l'étaient de leurs égarements ; et pouvons-nous nous imaginer quelque intérêt qu'ils eussent voulu faire entrer en compromis avec les intérêts du souverain maître dont ils avaient encouru la juste indignation, et auprès de qui ils cherchaient par-dessus tout et aux dépens de tout à se remettre en grâce ? or, nous ne sommes pas moins pécheurs que ces fameux pénitents ; nous n'avons pas, pour exciter notre repentir, des motifs moins solides ni moins touchants : que nous manque-t-il ? plus de sincérité et plus de zèle dans notre conversion à Dieu.

Cependant il ne faut rien exagérer, et je dois convenir que plusieurs pourraient être en effet découragés et avec sujet, si cette douleur que la pénitence exige de nous consistait dans le sentiment. Car le sentiment ne nous est pas toujours libre, et souvent il peut être beaucoup plus vif à l'égard de certains maux de la vie, et de certains événements que nous craignons ou que nous déplorons, qu'il ne l'est à l'égard des péchés que nous détestons, et dont nous avons un regret véritable. Ce n'est donc point par ce sentiment que notre contrition doit l'emporter sur toute autre douleur, mais par la détermination de la volonté, mais par la préparation de l'esprit et de la partie supérieure de l'âme, mais par la disposition intérieure et réelle où se trouve le pénitent de subir toutes sortes de peines et d'accepter toutes sortes d'adversités temporelles et de calamités, plutôt que de consentir à un seul péché : si bien qu'il hait ainsi le péché plus que tout le reste, et qu'il voudrait au prix de tout le reste, pouvoir effacer tous les péchés qu'il reconnaît avoir commis, et par où il a déplu à Dieu. Il n'est point nécessaire pour cela de ressentir les mêmes serrements de cœur, d'entrer dans les mêmes agitations, de s'abandonner aux mêmes gémissements, ni de tomber au dehors dans la même désolation que si l'on venait nous annoncer

quelque infortune humaine et quelque désastre où nous fussions intéressés. Il suffit d'avoir cette haine du péché que j'ai spécifiée, et que les théologiens, selon leur langage ordinaire, nomment *appréciative*, parce qu'elle maintient tous les droits de Dieu, et qu'elle lui donne dans notre estime une préférence entière et absolue. Or voilà ce qui ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse, avec l'assistance divine, former au fond de son âme une telle douleur.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait pour cela même des soins à prendre et des efforts à faire. Car, comme disait saint Augustin, si vous n'êtes pas encore attiré de Dieu, agissez, priez, pressez, afin qu'il vous attire. On se trouve assez souvent dans une sécheresse de cœur où il est fort à craindre qu'on n'ait pas cette contrition sans laquelle on ne peut espérer le pardon de ses péchés, même avec le sacrement de pénitence. Eh! le moyen qu'on pût l'avoir de la manière dont on approche du saint tribunal? On y vient quelquefois avec une précipitation qui ne donne presque pas le loisir de penser à ce que l'on fait, ni de réfléchir sur aucun des motifs dont notre douleur doit être animée et sanctifiée. On s'y présente avec une froideur et une espèce d'indolence qui fait tout négliger dans un des exercices du christianisme le plus important et le plus sérieux. Et parce qu'on n'a nul usage du recueillement intérieur et de ces actes que le cœur prévenu de la grâce produit en lui-même et de lui-même, on se contente de certaines formules tracées sur le papier; on les lit dans un livre, ou on les récite par mémoire, sans s'y affectionner, et peut-être sans les bien comprendre. Souvent même, par une ignorance inexcusable, ou par un oubli non moins criminel, après une revue assez légère de ses fautes, on les déclare au ministre de la pénitence, sans avoir eu soin de s'élever un moment à Dieu, ni d'en faire en sa présence aucun désaveu. Car voilà ce que nous voyons dans une infinité de gens du monde, et surtout du grand monde, lorsqu'à des temps fort éloignés les uns des autres, ils s'adressent à nous, bien moins par un mouvement de piété et par un vrai désir de conversion, que par une coutume et une certaine bienséance chrétienne à laquelle ils ne veulent pas manquer. Nous leur demandons s'ils sont préparés, c'est-à-dire, avant toute chose, s'ils sont véritablement contrits et repentants, s'ils ont une douleur sincère de leur conduite passée dont ils s'accusent, et sans hésiter ils nous répondent qu'ils le croient ainsi : mais, de bonne foi, ont-ils lieu de le croire, et comment peuvent-ils se le persuader?

Car, qu'est-ce que cette douleur sincère? c'est un plein changement du cœur : en sorte que le cœur soit réellement détaché des objets auxquels il s'était livré avec plus de passion. Il faut que par la force et la supériorité de cette douleur, le cœur haïsse ce qu'il aimait, et qu'il aime ce qu'il haïssait : il faut que ce soit un cœur tout nouveau. Quel effort de l'âme suppose un changement de cette nature! quel sacrifice de soi-même! quelle victoire! Or, une telle victoire peut-elle être le fruit d'une réflexion vague et courte, ou de quelques paroles prononcées à la hâte, et comme jetées au hasard? Il est vrai que les opérations de la grâce dans un cœur ne dépendent point du temps; mais, dans les règles ordinaires, la grâce n'opère qu'avec poids et avec mesure. Elle a ses voies pour s'insinuer, et ses degrés pour avancer : elle prévient, elle soutient, elle aide à consommer l'ouvrage; mais elle exige aussi du pénitent qu'il agisse lui-même, qu'il rentre en lui-même, qu'il s'excite lui-même, qu'il se fasse à lui-même d'utiles reproches et de salutaires leçons, qu'il se retrace toutes les vues et toutes les considérations les plus propres à le détacher de son péché, et à lui en inspirer de l'horreur; qu'il s'applique à les pénétrer et à les approfondir; surtout qu'il les rapporte toutes à Dieu, et qu'il insiste sur celles qui peuvent lui représenter ce souverain maître, plus digne d'un attachement inviolable et d'un dévouement parfait; enfin, qu'il ait recours à Dieu même, qu'il lui ouvre son cœur, et qu'il le conjure d'en amollir la dureté : voilà, dis-je, ce que la grâce attend de notre coopération. Or tout cela, selon l'ordre commun, n'est point l'affaire d'un instant; et ce l'est encore sûrement moins pour tant de pécheurs et de pécheresses, qui, dans le cours d'une année, s'acquittent à peine une fois du devoir de la pénitence, que pour des âmes pieuses et timorées qui fréquentent le sacrement.

Mais, ceci posé, il y a donc bien des confessions nulles? j'en conviens, et là-dessus je n'oserais presque déclarer tout ce que je pense; cependant un confesseur, qui ne peut lire dans le fond des cœurs, est souvent obligé d'en croire la personne qui lui parle, et qui lui témoigne son regret et sa bonne disposition. Il s'en tient là; il absout ce prétendu pénitent, et du reste ne répond de rien : car il sait qu'il n'y a que Dieu qui puisse juger de la validité de cette absolution; et d'ailleurs, sans déroger en aucune sorte à la puissance des ministres de Jésus-Christ, ni à la promesse que ce divin Maître leur a faite, il n'ignore pas que ce qu'ils délient, ou semblent délier sur la terre, n'est pas toujours délié dans le ciel.

Mais il faudra donc des temps infinis pour se disposer à la confession? ma réponse est qu'il y faudra tout le temps nécessaire pour s'assurer d'abord de sa contrition, autant qu'il est raisonnablement et moralement possible. Je dis autant qu'il est possible raisonnablement et moralement : car, en condamnant une extrémité, qui est une trop grande négligence, je ne prétends pas porter à un autre excès, qui est une inquiétude scrupuleuse. La prudence chrétienne tient le milieu entre l'un et l'autre : elle ne va point au-delà de certaines bornes; et quand, eu égard aux circonstances et aux moyens qu'on a pris, on peut juger sagement et favorablement de l'état de son cœur, on doit alors se

confier en Dieu, et demeurer en repos, sans se tourmenter inutilement par des retours perpétuels et des défiances excessives de soi-même.

Concluons cet article en déplorant notre misère. N'est-il pas étrange qu'avec tant de raisons, dont une seule devrait suffire pour nous percer l'âme de douleur au souvenir de Dieu, et de toutes les offenses que nous commettons contre lui, nous soyons si difficiles à prendre le moindre sentiment de componction? N'est-il pas étrange que nous ayons besoin de tant d'exhortations, d'instructions, de méditations, pour nous retracer là-dessus des idées qui ne devraient jamais s'effacer de notre esprit, et qu'il nous faille tant d'efforts pour en ressentir l'impression? Comment oublions-nous si aisément et si vite un Dieu créateur, un Dieu conservateur, un Dieu rédempteur; un maître si grand, un père si tendre; sa libéralité, sa sainteté, sa justice, ses innombrables perfections? Et comment, à la simple pensée de tant de titres les plus engageants pour nous et les plus capables de nous affectionner, ne voyons-nous pas d'un premier coup-d'œil l'énormité de nos péchés, qui blessent ce Souverain Etre, et qui nous séparent de lui? Comment ne fondons-nous pas en larmes, et n'éclatons-nous pas en gémissements et en sanglots? Que manque-t-il donc à notre Dieu pour devenir aimable? n'a-t-il pas des droits assez légitimement acquis sur notre cœur? n'est-il pas assez bon? ne nous a-t-il pas fait assez de bien; ne nous en fait-il pas assez chaque jour? ne se dispose-t-il pas encore à nous en faire assez dans l'avenir et même dans toute l'éternité? Notre indifférence pour lui n'est guère moins incompréhensible que ses miséricordes envers nous.

II. Résolution. C'est, selon la plus ordinaire façon de parler, ce que nous appelons bon propos. Ce bon propos consiste dans une ferme détermination de fuir désormais le péché, de n'y plus retomber, et de se maintenir dans la grâce de Dieu, en se corrigeant de ses vices, et renonçant à ses habitudes criminelles. Disposition si essentielle, que sans cela notre contrition ne peut plus être qu'une contradiction manifeste et une chimère. Car le moyen d'accorder ces deux choses ensemble, je veux dire une volonté qui déteste les péchés commis, et cette même volonté toute prête encore à les commettre; une volonté qui hait le péché sincèrement et souverainement, et qui néanmoins l'aime toujours assez pour y retourner à la première occasion, et pour y donner le même consentement? Ce serait tout à la fois et à l'égard du même objet, vouloir et ne pas vouloir; ce serait accomplir dans sa personne cette parole du Prophète : *L'iniquité s'est démentie elle-même* (*Ps.* XXVI); enfin, ce serait faire à la majesté divine la même insulte que ferait un sujet rebelle qui viendrait se jeter aux pieds du prince et implorer sa clémence, mais qui lui donnerait en même temps à entendre que, malgré toutes les soumissions qu'il lui fait, il n'en est pas moins disposé à former dans la suite de nouveaux partis, et à prendre les armes contre lui.

Afin donc que la douleur du passé soit véritable et recevable devant Dieu, il est d'une nécessité absolue que le bon propos pour l'avenir l'accompagne, puisque l'un renferme l'autre, et qu'on ne les peut séparer. Voilà pourquoi le concile de Trente définit la contrition, en disant que c'est une douleur et une détestation des péchés commis, jointe à la volonté de n'en plus commettre. De savoir si cette résolution doit être expresse et formelle, ou s'il suffit qu'elle soit comprise virtuellement dans l'acte de détestation et de douleur, c'est une question que proposent les maîtres de la morale, et sur laquelle ils raisonnent et pensent différemment : mais, sans examiner ces diverses opinions, ni peser la force des raisonnements de part et d'autre, quand il s'agit d'une affaire aussi importante que notre réconciliation avec Dieu, le mieux est de prendre le plus sûr, et de dire à Dieu comme le prophète-roi : *Je l'ai juré, Seigneur, et j'en fais encore le serment, de garder à jamais vos divins préceptes, et de ne me plus départir, en quoi que ce soit, de l'obéissance due à votre loi* (*Ps.* CXVIII). Et parce que c'est en telle et telle matière que j'ai eu le malheur d'enfreindre vos ordres, et de m'écarter de mes devoirs, c'est à quoi je me propose de faire particulièrement attention, et de quoi je veux me préserver avec plus de soin. Oui, je le veux, mon Dieu, je le veux; vous en êtes témoin, vous qui sondez le fond des cœurs, et vous voyez toute l'étendue et toute la fermeté de ma résolution.

Dans cette protestation, ainsi faite à Dieu, il y a deux choses à distinguer : un propos général, et un propos particulier. Propos général, qui s'étend sans exception à tous les péchés capables de donner la mort à notre âme et de nous priver de la grâce de Dieu. Car s'il y avait un seul péché, j'entends péché mortel, que le pénitent ne fût pas résolu d'éviter, dès là son acte de résolution à l'égard des autres péchés serait invalide : pourquoi? parce qu'il ne pourrait avoir pour principe le vrai motif qui en fait tout le mérite, et qui est que le péché déplaît à Dieu, qu'il blesse l'honneur de Dieu, que c'est une ingratitude souveraine et une injustice envers Dieu. En effet, comme ce motif convient également à tous les péchés, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que, dès qu'il nous détermine à nous abstenir d'un péché, il nous détermine pareillement à nous abstenir de l'autre. Si donc nous faisons là-dessus quelque distinction, c'est une preuve évidente que ce n'est point ce motif qui nous conduit, et que notre prétendu bon propos n'est qu'illusoire. Propos particulier : c'est-à-dire du reste que notre résolution doit surtout insister sur les péchés dont nous sommes actuellement coupables, et que nous venons déposer au tribunal de la pénitence. Car nous étant plus

propres, puisqu'ils nous sont personnels, la raison veut que nous y apportions plus de vigilance, et que nous y fassions plus de réflexion. Non pas qu'il soit nécessaire de les parcourir tous séparément, et de s'arrêter sur chacun par autant d'actes distingués les uns des autres. Sans ce détail le même acte suffit : il n'est question que de le rendre efficace, et de ne lui point prescrire de bornes.

Mais on me demandera par où l'on pourra juger que cet acte est efficace, et s'il faut pour cela pouvoir se répondre qu'on ne retombera plus. Car comment avoir cette assurance de l'avenir, et quel est l'homme qui peut prévoir toutes les conjonctures où il se trouvera, et ce qu'il y fera ou ce qu'il n'y fera pas? Il en est même dont le penchant est si fort et l'habitude si enracinée, qu'il leur semble qu'ils n'auront jamais assez de constance pour y résister, et que dès la première attaque ils succomberont. Cette difficulté se résout aisément par la différence de deux actes qu'on ne doit pas confondre l'un avec l'autre. Le premier est dans l'entendement, et l'autre dans la volonté. De se défier de soi-même, et d'entrevoir au milieu même des promesses qu'on fait à Dieu et à son ministre, qu'apparemment on ne persévérera pas; qu'après avoir soutenu quelque temps, on se lassera; que la passion se réveillera, et qu'il y aura des rencontres où l'on ne peut guère s'attendre de tenir ferme et de ne se laisser pas entraîner; tout cela, et cent autres idées semblables, ce sont des pensées, ce sont des conjectures, ce sont des vues de l'esprit où la volonté n'a point de part, et dont elle est indépendante. Malgré ces défiances, ces craintes, et toutes les expériences qu'elle a de ses inconstances naturelles, elle peut néanmoins, avec l'aide de Dieu, s'établir dans une résolution actuelle et véritable de s'éloigner pour jamais du péché, et de renoncer à tout engagement criminel. Mais l'esprit lui répresente là-dessus ses faiblesses, ses légèretés, la violence de ses inclinations, mille combats, mille écueils, et le peu de fond qu'il y a à faire sur la disposition présente où elle se trouve. Il n'importe : parmi toutes ces alarmes, elle est ou elle peut être réellement déterminée et résolue.

Le pénitent ne doit donc point s'étonner, quelque difficulté, et même, si je l'ose dire, quelque impossibilité qu'il se figure dans son changement et sa persévérance. Cette impossibilité prétendue n'est que dans son imagination, laquelle s'effarouche, et dont le démon se sert assez ordinairement pour le décourager et l'arrêter. Car c'est un des artifices les plus communs et les plus dangereux de l'esprit tentateur, pour refroidir les pécheurs pénitents et pour renverser les desseins de conversion que la grâce leur inspire, de leur en mettre devant les yeux les conséquences par rapport à toute la suite de leur vie, et de les embarrasser de mille réflexions telles que celles-ci, qu'il leur suggère intérieurement et incessamment : Mais à quoi est-ce que je m'engage? Mais pourrai-je vivre ainsi pendant un long cours d'années qui peut-être me reste encore à fournir? Mais si, dans l'ardeur dont je me sens présentement animé, rien ne me coûte, ce premier feu ne se ralentira-t-il point; et si cette ferveur qui maintenant m'adoucit tout, vient à tomber, comme il n'arrive que trop, à quels dégoûts, à quels ennuis serai-je exposé, et aurai-je la force de les porter? Mais est-il à croire que je puisse passer mes jours dans une retraite à laquelle je ne suis point fait; que je puisse me dégager de cet attachement, et ne plus voir cette personne dont mon cœur est épris; que je puisse me défendre de ses reproches, de ses larmes, de ses poursuites, ou plutôt que je puisse m'interdire sans retour ces sociétés, ces entretiens, ces entrevues, ces jeux, ces parties de plaisir, ces spectacles; que je surmonte mille respects humains, mille considérations, mille tentations et du dedans et du dehors, qui ne manqueront pas sur cela de m'assaillir, et souvent lorsque j'y penserai le moins, et que je serai moins préparé à de si violents assauts? Vains raisonnements d'un esprit intimidé et troublé par la passion qui le domine, par la nature corrompue qui se révolte, par l'ennemi de notre salut qui cherche à nous surprendre, et qui emploie toutes ses ruses à déconcerter l'ouvrage de notre conversion.

Mais la passion, la nature, l'ennemi commun des hommes, ont beau parler, exagérer les choses, grossir les objets, il n'en est pas moins au pouvoir du pénitent éclairé et touché de Dieu, que sa volonté n'en soit point ébranlée. Il est toujours maître de dire, Je veux, et maître en effet de vouloir avec la grâce. Il n'est pas besoin qu'il ait une connaissance anticipée de ce qui arrivera, ni qu'il puisse compter avec certitude que jamais il ne se départira de la résolution où il est de ne plus pécher; mais il suffit qu'il soit dans cette résolution, ou qu'il croie prudemment y être. Il y aurait même de la présomption à se tenir assuré contre toutes les rechutes : et c'est en quoi pécha saint Pierre, lorsqu'il dit avec tant de confiance au Fils de Dieu : Quand il irait de ma vie, et que tous les autres prendraient la fuite, pour moi je ne vous abandonnerai point. Car notre pénitence ne nous rend pas impeccables, et notre volonté étant une volonté humaine, elle est naturellement changeante. D'où il s'ensuit que, sans une révélation expresse de Dieu, nul homme ne peut savoir comment il se comportera en telles et telles circonstances, si quelquefois il s'y rencontre.

C'est donc assez d'être certain, autant qu'on peut l'être moralement et sagement, qu'on veut se corriger, et qu'on le veut à quelque prix que ce soit, et qu'on le veut par le même motif qui a excité notre repentir et notre douleur; et qu'on le veut pour tous les temps qui suivront, quelque sujet qu'il y ait de craindre que cette volonté ne vienne quelquefois à se relâcher et à se démentir. Dès qu'on est dans cette préparation

de cœur, on doit du reste se confier en Dieu pour l'avenir. On doit dire comme l'Apôtre : Si le Seigneur est avec moi et pour moi, qui sera contre moi? Or, j'espère qu'il ne m'abandonnera pas, et qu'il m'aidera à consommer l'ouvrage que je commence par sa grâce. On doit se soutenir et s'affermir par ce consolant témoignage qu'on pense avoir lieu de se rendre à soi-même : Il est vrai, je serai exposé à bien des attaques, et que ferai-je alors? je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est ce que je suis actuellement résolu de faire, qui est de ne me détacher jamais de mon Dieu et de ses divins commandements; ce que je sais, c'est qu'autant que cette résolution subsistera (et pourquoi ne subsisterait-elle pas toujours?), rien ne me fera violer la foi que j'ai donnée à mon Dieu et que je lui donne. Enfin, ce que je sais, c'est que, pour témoigner à Dieu la sincérité de cette résolution, je vais dès maintenant user de tous les préservatifs nécessaires, prendre tous les les moyens que la religion me fournit, me retirer de toute occasion dangereuse, et apporter de ma part toute la vigilance qui dépend de moi.

Voilà dans ce dernier article comme la pierre de touche qui nous fera connaître si notre propos est tel que nous nous le persuadons, et que nous le disons. Car en vain ferons-nous mille promesses à Dieu et aux ministres de Dieu, et en vain nous dirons-nous mille fois à nous-mêmes que nous voulons vivre désormais avec plus de règle et faire un divorce éternel avec le péché, si nous ne prenons pour cela nulles mesures, si nous refusons même celles qu'on nous prescrit, si nous prétendons être toujours de certaines sociétés, voir toujours certaines compagnies et fréquenter certains lieux, avoir toujours avec certaines personnes des entrevues et des liaisons particulières; en un mot, nous jeter toujours dans le péril et y demeurer; si, malgré les avis que nous donne un confesseur, nous ne voulons rien sacrifier ni rien entreprendre pour assurer notre persévérance, ce n'est point alors un jugement mal fondé, de conclure que nous ne sommes résolus qu'à demi, ou même que nous ne le sommes point du tout. La preuve en est sensible; car vouloir une fin, je dis la vouloir solidement et efficacement, c'est, par une conséquence nécessaire, vouloir lever, selon qu'il est en nous, tous les obstacles qui pourraient nous éloigner de cette fin, et c'est en même temps vouloir faire de notre part tous les efforts et embrasser toutes les voies qui peuvent nous y conduire. Autrement toute la bonne volonté que nous pensons avoir ne peut être qu'une illusion et une chimère.

De là vient qu'on remarque si peu d'amendement dans la plupart des personnes qui approchent du sacrement de pénitence. Ils voudraient accorder ensemble deux choses tout à fait incompatibles : c'est-à-dire qu'ils voudraient ne plus pécher, et néanmoins demeurer toujours dans une disposition prochaine de pécher. Que le ministre de la pénitence leur fasse la même question que fit Jésus-Christ au paralytique de l'Evangile, et qu'il leur demande : *Voulez-vous être guéris* (*Joan.* VI)? Ils répondent, sans délibérer, qu'ils le veulent. Mais que ce même ministre, sage et instruit, faisant peu de fond sur cette réponse générale et indéterminée, passe plus avant et qu'il en vienne à un détail où il lui convient de descendre selon la connaissance qu'il a de leur état; qu'il leur demande en particulier s'ils veulent s'abstenir de telles visites, s'ils veulent s'interdire tels entretiens et telles familiarités, s'ils veulent renoncer à telles parties de plaisir et se retirer de ces assemblées et de ces spectacles, s'ils veulent interrompre tels négoces, et ne plus s'engager en telles affaires, s'ils veulent réparer tels dommages qu'ils ont causés et se dessaisir de tels profits injustes et mal acquis; si, pour vaincre l'animosité qu'ils ont dans le cœur, et pour témoignage d'une pleine réconciliation, ils consentent à faire quelques démarches de leur part et quelques avances; si, pour s'affermir dans le bien, pour se fortifier contre les nouvelles attaques dont ils auront à se défendre, pour racheter le temps qu'ils ont perdu, pour édifier le public qu'ils ont scandalisé, ils sont dans le dessein de se rendre plus assidus aux pratiques chrétiennes, de s'acquitter régulièrement de telles prières et de tels exercices de piété, d'approcher des sacrements à tels jours dans l'année et à telles fêtes, de faire chaque jour quelque bonne lecture, quelque retour sur eux-mêmes, enfin de ne rien omettre de tout ce qu'on leur marquera, et qu'on jugera leur être salutaire : que tout cela, dis-je, le confesseur l'exige d'eux et le leur propose, c'est alors qu'ils commencent à hésiter et à se mettre en garde contre lui, comme s'il les traitait avec trop de rigueur. Cependant ils ont beau se plaindre, et accuser d'une sévérité outrée le ministre qui leur impose de pareilles conditions, il n'est que trop bien fondé à se défier de leurs paroles, et à les renvoyer sans absolution.

Cherchons le Seigneur, et cherchons-le dans toute la droiture de notre âme. Nous pouvons nous tromper nous-mêmes, nous pouvons tromper le prêtre qui nous écoute, mais nous ne tromperons jamais Dieu. Nous nous étonnons quelquefois de nos rechutes presque continuelles; mais il n'est pas difficile d'en découvrir la cause. Ce n'est pas que nous ne nous soyons présentés, et que nous ne nous présentions encore de temps en temps au saint tribunal, pour y déposer nos péchés : mais c'est que nous n'y avons peut-être jamais apporté une volonté bien formée de changer de vie, et de travailler sérieusement à la réformation de nos mœurs. Nous avons pris pour volonté quelques velléités, quelques désirs imparfaits, quelques reproches de la conscience, qui nous condamnait intérieurement, et qui nous dictait ce que nous devions faire. Nous l'avons vu, mais l'avons-nous fait? et pourquoi ne l'avons-nous pas fait? Encore une fois, c'est que

nous ne l'avons pas voulu ; car on ne manque guère à ce que l'on veut, quand on le veut bien résolument et que la chose est en notre pouvoir. Je voulais, disait saint Augustin, parlant de lui-même, je voulais me convertir, mais je le voulais comme un homme plongé dans un profond assoupissement, lequel voudrait se réveiller, et qui retombe toujours dans son sommeil. Ayons recours à Dieu, c'est lui qui, selon le sens de l'Apôtre, *nous fait vouloir et exécuter.*

III. Confession. Dans l'usage commun, on comprend sous le terme de confession tout ce qui a rapport au sacrement de pénitence; mais, dans une signification plus étroite et plus propre, nous appelons ici confession cette seconde partie du sacrement, qui consiste à s'accuser de ses péchés, et à les déclarer secrètement au ministre établi de Dieu pour les connaître et pour nous les remettre en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ. Or, nous ne pouvons nous former une idée plus juste de cette confession, que de la regarder comme une anticipation du jugement de Dieu. Que fera Dieu dans son dernier jugement? il ouvrira le grand livre de nos consciences, il produira au jour, non-seulement nos actions qui, pendant la vie, ont pu paraître aux yeux des hommes, mais les secrets les plus cachés de nos cœurs, nos pensées, nos sentiments, nos désirs, nos vues, nos intentions, nos projets. Il prendra ce glaive dont parle saint Paul, ce glaive de sa vérité et de sa sagesse, avec lequel il démêlera tous les plis et tous les replis de nos âmes. De sorte que rien n'échappera à sa connaissance, et que, de tous les péchés du monde, il n'y en aura pas un qu'il ne découvre selon toute sa malice, c'est-à-dire selon son espèce et toutes ses circonstances. Voilà, par proportion et à l'égard de nous-mêmes, ce que nous devons faire dans le tribunal de la pénitence ; mais avec cette différence essentielle que la manifestation que Dieu fera de nos péchés dans son jugement général, sera publique et universelle, au lieu que nous ne sommes présentement obligés qu'à une révélation particulière, où le prêtre, seul lieutenant de Dieu, nous entend, et qu'il doit tenir secrète sous le sceau le plus inviolable. Ce n'est pas, après tout, que le pénitent, par toutes ses recherches, puisse parvenir à se connaître aussi parfaitement que Dieu le connaîtra et qu'il le connaît dès maintenant, ni qu'il puisse par conséquent mettre sa conscience aux yeux du confesseur, dans la même évidence que Dieu la mettra aux yeux de l'univers. Nos vues pour cela sont trop faibles, et il n'est pas moralement possible que toutes les fautes dont nous sommes coupables devant Dieu nous soient toujours présentes à l'esprit, et que nul oubli n'en efface aucune de notre souvenir. Mais par où nous devons au moins suppléer, autant que nous le pouvons, à ce défaut, c'est par un examen raisonnable, et par toute la réflexion qu'exige de nous la prudence chrétienne pour nous disposer à rendre compte de nous-mêmes et de notre état.

Quand on veut juger un criminel, on commence par l'information, on appelle les témoins, on reçoit les dépositions, on n'omet rien de tout ce qui peut servir à instruire le procès, et à convaincre l'accusé des faits qui lui sont imputés. Or; quel est ce criminel à qui l'on doit prononcer sa sentence ? n'est-ce pas moi-même, lorsque je vais, en qualité de pécheur, me jeter aux pieds du prêtre et me soumettre à son jugement ? Ce qu'il y a dans ce jugement de singulier, c'est que j'y suis tout à la fois, et l'accusé, et l'accusateur. Comme accusé, j'y dois venir dans un esprit d'humilité ; mais surtout comme accusateur, j'y dois procéder avec toute la circonspection et toute l'attention requise pour développer devant moi ma conscience, et pour être prêt à l'exposer dans la confession nûment et sans déguisement.

De là donc la nécessité de l'examen. Examen d'une obligation indispensable ; car la même loi qui m'oblige à confesser mes péchés, m'oblige à les rechercher, à me les rappeler, à les retracer dans ma mémoire, puisque sans cela je n'en puis faire la déclaration exacte et fidèle : examen solide et conforme à l'importance du devoir dont j'ai à m'acquitter; car il est question de me préparer à recevoir la grâce d'un sacrement, et de ne me pas mettre par ma négligence en danger de le profaner ; examen semblable à celui que David faisait de lui-même, lorsqu'il passait, ainsi qu'il le témoigne, les nuits entières à méditer, à réfléchir, à creuser dans le fond de son cœur, ne voulant pas y laisser une seule tache, quelque légère qu'elle pût être, dont il ne s'aperçût, et dont il ne prît soin de se purifier ; examen proportionné à la durée du temps qui s'est écoulé depuis la confession précédente. Et en effet, la raison dicte qu'une revue, par exemple, de plusieurs mois ou d'une année, demande une plus ample et plus longue discussion que la revue seulement de quelques jours ou de quelques semaines, et que ce qui peut suffire pour l'une ne suffit pas pour l'autre ; du reste, examen renfermé en certaines bornes que doit régler la prudence, afin de ne se point porter aux extrémités où vont quelquefois des âmes timides à l'excès et trop inquiètes, qui ne sont jamais contentes d'elles-mêmes, et en reviennent sans cesse à de nouvelles perquisitions dont elles s'embarrassent et se tourmentent fort inutilement. Dieu, qui est la sagesse et l'équité même, n'exige rien de nous au-delà d'une diligence raisonnable et mesurée; et si, malgré nous, et par un effet de la fragilité humaine, quelque point alors, même grief, se dérobe à nos lumières, le Seigneur, infiniment juste et miséricordieux, aura égard à notre faiblesse, et ne nous fera pas un crime d'une omission involontaire. Mais aussi, ne comptons pas que ce soit une excuse légitime devant Dieu, qu'un oubli causé par notre légèreté et notre inconsidération. Nous serions les premiers à nous le reprocher dans une affaire temporelle, comment nous serait-il pardonnable dans un des plus saints

et des plus importants exercices du christianisme?

Tel est néanmoins le désordre. S'agit-il des affaires du monde, il n'y a point d'étude, point de contention d'esprit qu'on ne fasse pour les examiner à fond. C'est peu que d'y avoir pensé une fois: on les porte partout, vivement imprimées dans l'imagination ; on les tourne et retourne en mille manières, et il n'y a pas un jour sous lequel on ne les envisage : pourquoi? c'est qu'on craint d'y être trompé; et pourquoi le craint-on? c'est qu'il y va d'un intérêt à quoi l'on est sensible et très-sensible, bien que ce ne soit qu'un intérêt périssable; c'est qu'il y va de la fortune, c'est qu'il y va d'un gain qu'on veut se procurer, ou d'une perte dont on veut se garantir. Mais s'agit-il de la conscience, on n'y regarde pas de si près, et il semble que ce soit une de ces affaires qu'on peut expédier dans l'espace de quelques moments. Y eût-il une année et plus qu'on ne fût rentré en soi-même pour savoir où l'on en est avec Dieu, et de quoi l'on peut être responsable à sa justice, on se persuade avoir satisfait là-dessus à son devoir, en jetant un coup-d'œil sur la conduite qu'on a tenue, et s'attachant à quelques articles plus marqués. On passe tout le reste, et on ne va pas plus avant. Bien loin de craindre quelque surprise dans une révision si prompte et si précipitée, on contribue souvent soi-même à se tromper : c'est-à-dire que sur certains doutes qui naissent, sur certains scrupules on dispute avec soi-même et contre soi-même, pour les rejeter, pour les étouffer, pour les traiter de craintes frivoles, et pour se dispenser de les mettre au nombre des accusations qu'on se tient obligé de faire. Car c'est ainsi qu'en usent une multitude presque infinie de prétendus pénitents, d'autant plus dangereusement séduits par leurs fausses maximes, qu'ils en voient moins l'erreur, et qu'ils approchent du sacrement avec plus de sécurité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'après tout l'examen convenable que le pécheur, comme témoin éclairé, doit comparaître en présence de son juge, qui est le ministre de Jésus-Christ : mais, cette précaution prise, c'est alors le temps de s'énoncer, de découvrir les plaies de son âme, de révéler aux oreilles du prêtre toutes ses misères, et de lui en faire un aveu simple et précis. Confession entière, et pour cela confession, non-seulement qui déclare le péché, mais qui s'étende à toutes les circonstances capables, ou de changer l'espèce du péché, ou d'en augmenter la malice; circonstances du nombre, de l'habitude, du lieu, de la personne, des vues, des motifs, des suites, des moyens, et autres. Car je dois me faire connaître aussi criminel que je le suis : or je le suis plus ou moins, selon le nombre de mes péchés, selon l'habitude de mes péchés, selon la sainteté du lieu où j'ai péché, selon le caractère de ma personne, ou celui de la personne à l'égard de qui j'ai péché, selon la connaissance et la volonté délibérée avec laquelle j'ai péché, selon les motifs que je me suis proposés en péchant, intérêts, ambition, envie, haine, vengeance; selon les suites et les pernicieux effets que j'ai causés, scandales, mauvais exemples, dommages ; selon les voies dont je me suis servi et les moyens que j'ai employés, mensonges, calomnies, fraudes, trahisons, violences; voilà, dis-je, sur quoi je dois m'expliquer, ne retenant rien, ne recélant rien, et m'appliquant ce que le Prophète disait de lui-même, quoique dans une matière toute différente : *Malheur à moi si je me tais* (*Isai.*, VI), et si je me tais sur un seul point, puisqu'un seul point, volontairement omis, suffirait pour rendre inutile et même sacrilége la confession que je ferais de tous les autres.

Confession nue et sans ambiguïté, sans embarras, sans détour. Car voici quel est l'artifice et comme la dernière ressource de notre amour-propre. Il en est peu qui, de dessein formé, cachent un péché mortel, et qui osent aux dépens de leur conscience, porter jusque-là le déguisement et la dissimulation : mais à quoi a-t-on recours, et quelle sorte de milieu prend-on ? Ce péché qu'on a tant de peine à tirer des ténèbres, et qu'on y voudrait tenir enseveli, du moins en le produisant on le colore, on l'enveloppe, on l'adoucit, on le représente sous des images, et on l'exprime en des termes qui le rendent moins odieux, et qui en diminuent la difformité : de sorte que le confesseur, pour peu qu'il manque de pénétration et de vigilance, ne le connaît qu'à demi, et n'en peut discerner toute la grièveté. Quand la femme de Jéroboam vint trouver Ahias pour apprendre de lui quelle serait l'issue d'une dangereuse maladie dont son fils était attaqué, ne voulant pas être connue, elle se déguisa ; mais le prophète inspiré d'en-haut, et instruit de ce qu'elle était, lui cria, d'aussi loin qu'il l'aperçut : *Entrez, femme de Jéroboam; pourquoi voulez-vous paraître autre que vous n'êtes* (II *Reg.*, XIV) ? C'est ce qu'un confesseur ne peut dire, parce qu'il n'a pas pour l'éclairer la même inspiration ni la même lumière. Il ne voit les choses que selon qu'on les lui dépeint, et il est aisé de lui imposer sur des faits qu'il ne peut savoir que par le récit de la personne qui les lui déclare : conduite pitoyable dans un pénitent et une pénitente. Qu'arrive-t-il de là ? double mal : savoir, que d'une part on a la peine d'une révélation toujours fâcheuse quant au fond, quelque imparfaite et quelque fardée qu'elle soit; et que d'ailleurs on n'en retire aucun fruit, puisqu'elle n'est suffisante, ni pour nous réconcilier avec Dieu, ni pour calmer la conscience et nous donner la paix.

Confession abrégée autant qu'elle doit être, retenue, discrète. Point de ces longues narrations où le temps s'écoule en de vains discours, et qui, bien loin d'éclaircir les sujets, ne servent qu'à les obscurcir; point de ces expressions peu séantes et qui blessent une certaine modestie ; point de ces accusations qui intéressent la réputation d'autrui et qui

r tombent sur le prochain en le désignant. C'est là que la belle maxime du Fils de Dieu convient parfaitement : *Soyez prudent comme le serpent, et simple comme la colombe* (*Matth.* X). Avec cette prudence, on prend garde à ce qu'on dit et à la manière dont on le dit ; et avec cette simplicité, on parle ingénument; on n'ajoute ni ne retranche : ce qui est certain, on l'accuse comme certain ; et ce qui est douteux, on le confesse comme douteux.

Enfin, confession humble. La raison est que sans cette humilité on n'aura pas la force de surmonter le plus grand obstacle à l'intégrité et à la sincérité de la confession. Car voilà l'écueil où échouent une infinité de chrétiens. Comme il y a, dit le Sage, une pudeur salutaire qui mène à la gloire, il y a aussi une mauvaise honte qui conduit au péché et à la mort. Elle conduit au péché, puisqu'elle lie la langue et qu'elle ferme la bouche sur certaines fautes qui coûtent plus à déclarer, parce qu'elles marquent plus de faiblesse et qu'elles causent plus de confusion. Et, conduisant de la sorte au péché, elle conduit à la mort, puisque alors, bien loin de recouvrer la vie de l'âme par la rémission de ses péchés, on devient plus criminel, et l'on ajoute aux péchés passés un nouveau péché, plus grief encore et plus mortel, qui est l'abus du sacrement.

Comment donc se préserver de ces désordres, si ce n'est par l'humilité de la pénitence; et est-il une disposition plus nécessaire ? Qu'est-ce qu'un pénitent ? c'est un coupable qui se reconnaît coupable, qui se dénonce lui-même comme coupable, qui vient, en qualité de coupable, réclamer la miséricorde de son juge, et demander grâce. Aussi est-ce pour cela qu'il paraît devant le prêtre en posture de suppliant, la tête découverte, les genoux en terre, et tel que le publicain qui se tenait à la porte du temple, sans oser lever les yeux et se frappant la poitrine. Extérieur qui témoigne assez quels sont ou quels doivent être les secrets sentiments du cœur. Je dis quels doivent être ses sentiments intérieurs, et ce sont ceux d'une véritable pénitence. Plus elle nous fait voir l'injustice et la laideur du péché, plus elle nous porte à nous haïr nous-mêmes, à nous renoncer nous-mêmes, et par conséquent à nous confondre nous-mêmes. Car il n'est rien qui soit attaché plus naturellement et plus essentiellement au péché, que la confusion. Ainsi David, dans la pensée de son péché qu'il ne perdait jamais de vue, que disait-il à Dieu, comment se regardait-il en la présence de Dieu ? *Ah ! Seigneur*, s'écriait ce roi pénitent, *mes crimes sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et le poids de mes offenses m'accable* (Ps. III). *Témoin et confus de ma misère, je marche la tête penchée et je me suis à moi-même un sujet d'horreur* (Ibid.). *Mes amis même*, poursuivait le même prophète, *et mes proches se sont élevés contre moi ; ils m'ont méprisé, ils m'ont abandonné à mes ennemis et à leurs insultes* (Ibid.): *mais je n'ai pas eu une parole à répondre; car ma conscience m'en fait sentir qu'il n'y a point d'humiliations ni d'opprobres qui ne me soient dus, et dans ce sentiment je n'ai point cherché à cacher mes iniquités* (Ibid.).

Mais, me dira-t-on, c'est une nécessité bien dure de révéler des choses à quoi l'on ne peut penser soi-même sans rougir, et il faut, pour s'y déterminer, une étrange résolution. J'en conviens ; mais là-dessus je réponds : 1° que c'est une obligation étroite et rigoureuse. Il n'y a ni état, ni caractère, ni âge, ni prééminence qui en exempte. Le prince n'en est pas plus dispensé que l'artisan, ni le prêtre pas plus que le laïque. Nous sommes tous pécheurs ; et en conséquence de nos péchés, nous sommes tous, sans acception de personnes, assujettis à la même loi. Ou soumettons-nous-y, et observons-la autant qu'il est en nous, ou n'espérons jamais de pardon. 2° C'est une peine, mais cette peine est un des premiers châtiments du péché. Vous avez commis le péché sans honte, ou la honte ne vous a pas empêché de le commettre : il est juste qu'une sainte honte commence à le réparer. Or c'est ce qu'elle fait : car elle est expiatoire et méritoire. La rémission que vous obtenez par là ne vaut-elle pas bien le peu d'efforts que vous avez à faire, et pouvez-vous l'acheter trop cher ? Honte pour honte, il n'y a pas à délibérer ni à balancer sur le choix d'une honte passagère et particulière, pour éviter à la fin des siècles et dans l'assemblée générale de tous les hommes une ignominie universelle et éternelle. 3° Si la confusion que nous avons à subir fait tant d'impression sur nous, et s'il nous paraît si difficile de s'y soumettre, c'est que nous ne sommes point assez animés de l'esprit de pénitence. Avec une contrition plus vive, nous aurions beaucoup moins de répugnance à nous humilier. Que dis-je? saintement indignés contre nous-mêmes, nous ne nous croirions jamais autant humiliés que nous le méritons ; et, sur les termes que nous emploierions à nous accuser, il faudrait plutôt nous retenir, qu'il ne serait besoin de nous exciter. Car voilà ce qu'on a vu plus d'une fois et ce qu'on voit encore en quelques pénitents vraiment convertis et sensiblement touchés. Usent-ils de vaines excuses et de prétendues justifications ? Au contraire, comment dans leurs accusations se traitent-ils, et quelles idées donnent-ils d'eux-mêmes ? Que n'imputent-ils point à la perversité de leur cœur, à la malignité de leur esprit, à la corruption de leur sens, à la violence et au débordement de leurs passions ? Craignent-ils la confusion qui leur en doit revenir, et la comptent-ils pour quelque chose ? Souvent le confesseur est obligé de les arrêter, de modérer leur zèle, de les consoler, de leur faire entrevoir jusque dans leurs désordres un fonds d'espérance et d'heureuses dispositions à un parfait retour ; de relever ainsi leur courage, et de les remettre du trouble et de l'abattement où ils sont. Quand on est contrit de la sorte, toutes les difficultés disparaissent, et l'on se résout aisément à la confession la plus humiliante.

Et de quoi aurions-nous lieu de nous plain-

dre, lorsque le Fils même de Dieu, notre Sauveur et notre modèle, s'est exposé aux plus prodigieux abaissements et aux humiliations les plus profondes, pour la réparation de ces mêmes péchés dont il nous semble si pénible de porter la honte, après que nous en avons goûté le plaisir criminel? A quelles indignités et à quels mépris a-t-il été livré, ce Saint des saints, et comment a-t-il paru sur la terre? comme le dernier des hommes, comme l'opprobre du monde et le rebut du peuple. Mais surtout dans cette douloureuse passion où il consomma son sacrifice, de quels outrages fut-il comblé, et, selon le langage du Prophète, fut-il rassasié? Il soutint le supplice de la croix, dit l'Apôtre, et il accepta toute la confusion de la mort la plus infâme. Ce ne fut point une confusion secrète, mais publique et découverte. Toute sa gloire y fut cachée, sa puissance, sa sagesse, sa sainteté; et pourquoi cela? c'est que son Père l'avait chargé de toutes nos iniquités; c'est que lui-même il avait bien voulu les prendre sur lui, et que se couvrant de la tache de tous les péchés des hommes, il s'était engagé à en essuyer devant les hommes toute la honte. Est-ce là de quoi il s'agit pour nous? est-ce là ce que l'Eglise, autorisée et inspirée de Dieu, nous demande? Le précepte de la confession s'étend-il jusque-là; et, pour y satisfaire, faut-il se perdre ainsi d'honneur, et sacrifier toute sa réputation?

De quelque nature que soit la confusion que doit nous causer l'aveu de nos fautes, elle ne sera pas sans fruit par rapport même à cette vie et à notre tranquillité. Il est certain, et l'expérience nous l'a appris, comme elle nous l'apprend tous les jours, qu'on est bien dédommagé du peu de violence qu'on s'est fait en se déclarant au ministre de la pénitence. Dès qu'on a percé l'abcès et qu'on l'a jeté dehors, on sent tout à coup la sérénité se répandre dans l'âme. On se trouve comme déchargé d'un pesant fardeau. Dieu verse ses consolations, et l'on reconnaît qu'il n'y a dans la confession que des rigueurs apparentes, mais que, dans le fond, c'est une source de douceurs intérieures et toutes pures. Profitons d'un moyen si saint et si puissant pour nous remettre en grâce auprès de Dieu, et pour apaiser les troubles de notre conscience. Moins nous en avons fait d'usage jusqu'à présent, plus nous devons réparer nos pertes passées. C'est en nous confessant criminels que nous rentrerons dans les voies de la justice chrétienne, et que nous fléchirons en notre faveur le Père des miséricordes.

IV. Satisfaction. C'est une vérité de foi, que l'absolution du prêtre, en nous remettant, quant à la coulpe, les péchés que nous avons confessés, ne nous en remet pas pour cela toute la peine, je veux dire toute la peine temporelle, dont nous demeurons redevables à la justice de Dieu. En vertu de cette absolution, la peine éternelle nous est remise, puisque, étant alors justifiés par la grâce, nous sommes conséquemment rétablis dans nos droits à l'héritage céleste et au salut. Mais parce qu'il faut, d'une manière ou de l'autre, que la justice divine soit satisfaite, en même temps que nous recevons la rémission de la peine éternelle, il nous reste, dans les règles ordinaires, une peine temporelle à subir; et telle est, contre les hérétiques des derniers siècles, l'expresse décision du concile de Trente. Car il n'en est pas, remarque le saint concile, du sacrement de pénitence comme du baptême. Par le baptême, la rémission est complète : rémission de la coulpe et rémission de toute la peine; au lieu que, dans le sacrement de pénitence, Dieu ne remet pas toujours, avec la coulpe et la peine éternelle, ce que nous appelons peine temporelle. D'où vient cela, et pourquoi cette différence? le même concile nous l'apprend : c'est que l'équité et la raison veulent que des pécheurs qui, depuis le baptême, ont perdu la grâce qu'ils avaient reçue, et ont violé le temple du Saint-Esprit, soient traités avec plus de sévérité que d'autres qui, sans cette grâce du baptême, ont péché avec moins de connaissance et moins de secours, et n'ont pas abusé des mêmes dons.

De là cette troisième partie du sacrement de pénitence, laquelle consiste en des œuvres pénales que le confesseur impose au pénitent, pour lui tenir lieu de satisfaction. Ce n'est pas, selon la pensée et le langage des théologiens, une partie essentielle du sacrement, mais intégrante : c'est-à-dire qu'elle n'en est que le complément, et que le sacrement sans cela pourrait subsister. Non pas toutefois que ce ne soit pas une partie nécessaire et d'une double nécessité, l'une par rapport au prêtre, qui est le ministre de la pénitence, et l'autre par rapport au pénitent, qui en est le sujet. J'explique ceci.

Nécessité par rapport au ministre de la pénitence : je veux dire qu'en même temps qu'il absout un pécheur, et qu'il lui confère la grâce du sacrement, après avoir reçu sa confession, il doit lui enjoindre une peine, car c'est ainsi que l'Eglise l'ordonne; et, comme cette peine est une satisfaction pour les péchés commis, il s'ensuit qu'elle y doit être proportionnée; en sorte que, plus les péchés ont été griefs dans leur malice, ou multipliés dans leur nombre, la peine soit plus rigoureuse, puisqu'il est raisonnable que celui-là soit puni plus sévèrement, lequel a péché ou plus mortellement ou plus habituellement. Aussi est-ce dans cet esprit que la primitive Eglise avait tant de peines différentes marquées pour chaque espèce de péché, et que les chrétiens s'y soumettaient, en vue de prévenir les jugements de Dieu et de se soustraire à ses vengeances. Si la discipline a changé, l'esprit est toujours le même, et le zèle des prêtres pour les intérêts du Seigneur ne doit pas être moins vif présentement, ni moins ferme qu'il l'était dans les premiers siècles. Ils n'ont qu'à entendre là-dessus ce que leur déclare le concile de Trente, et la terrible menace qu'il leur fait Voici ses paroles, dignes de toute leur attention, puisque c'est l'Eglise elle-même qui parle et qui prononce : *Les prêtres du Sei-*

gneur, conduits par l'esprit de Dieu, et suivant les règles de la prudence, doivent enjoindre des satisfactions salutaires et convenables, eu égard à la nature des péchés et à la faiblesse des pénitents : pourquoi? *de peur*, ajoutent les Pères du concile, *que s'ils se montrent trop indulgents, en n'imposant pour des fautes grièves que de légères peines, ils ne se rendent coupables et ne participent aux péchés de ceux qu'ils auront ainsi ménagés* (*Sess.* XIV).

Malheur donc à ces ministres faciles et complaisants qui, portant la balance du sanctuaire que le Seigneur leur a confiée, au lieu de la tenir droite, la font pencher du côté où les entraîne une condescendance naturelle et tout humaine! Malheur à ces ministres timides et lâches qui se laissent dominer par l'autorité et la grandeur, et n'ont pas la force d'user de leur pouvoir, ni de garder dans leurs jugements toute la supériorité que leur donne leur ministère! Malheur à ces ministres aveugles et inconsidérés qui, faute d'application ou faute de connaissance, ne font pas le discernement nécessaire entre les divers états des malades qu'ils ont à guérir, et ordonnent au hasard les remèdes, sans examiner quels sont les plus efficaces! Malheur à ces ministres intéressés et vains qui, pour ne pas rebuter ni éloigner d'eux des personnes d'une certaine distinction, dont il leur est ou utile ou honorable d'avoir la confiance, les déchargent, autant qu'ils peuvent, des rigueurs de la pénitence, et sacrifient la cause de Dieu à des vues politiques et mercenaires! Mais d'ailleurs il doit être aussi permis d'ajouter : Malheur à ces ministres outrés et rigides à l'excès, parce qu'ils le sont par naturel et par inclination, parce qu'ils le sont par entêtement et par prévention, parce qu'ils le sont par une affectation de pharisien et par ostentation; en un mot, parce qu'ils ne le sont ni par raison ni par religion! Malheur, dis-je, à eux, quand ils désespèrent les pécheurs, en les accablant de fardeaux insoutenables, et qu'ils oublient cette règle si sage que leur prescrit le concile, de compatir à l'infirmité de l'homme, et d'y conformer la sévérité de leurs arrêts! N'allons pas sur cela plus loin, car, en toute cette instruction, ce n'est point tant des ministres de la pénitence qu'il s'agit que des pénitents.

Nécessité par rapport au pénitent. L'obligation est mutuelle, et la même loi lie également l'un et l'autre, j'entends le prêtre et le pénitent. Ainsi, comme le prêtre est obligé d'imposer au pénitent une peine, le pénitent de sa part est obligé de l'accepter. Obligation même encore plus raisonnable et plus étroite à l'égard du pénitent, puisqu'il est le coupable, et qu'il ne peut, sans une injustice ouverte, refuser à Dieu, après l'avoir offensé, la satisfaction que mérite l'injure qu'il a faite à ce souverain maître.

Mais on demande en quel temps cette pénitence doit être accomplie, si c'est avant l'absolution, ou si l'absolution peut précéder? Cette question est aisée à résoudre, puisque c'est une erreur condamnée de dire que le prêtre ne peut ni ne doit point absoudre le pénitent, à moins que celui-ci n'ait pleinement satisfait à toutes les œuvres qui lui ont été ordonnées. Et nous voyons en effet que l'usage contraire est établi et pratiqué communément dans l'Eglise : le confesseur écoute le pénitent, s'assure, autant qu'il est possible, de ses bonnes dispositions, surtout de sa contrition et de sa résolution; lui donne ensuite les avis qu'il juge propres, lui enjoint la satisfaction qu'il croit convenir; et, s'il n'y a rien du reste qui l'engage à différer, l'absout et le réconcilie. Telle est, dis-je, la pratique ordinaire, malgré les abus que voudraient introduire des gens qui ont pour principe de changer tout dans l'Eglise, et de tout innover. Ce n'est pas qu'il y ait quelquefois des rencontres et des circonstances où il est bon et sage de remettre l'absolution après l'accomplissement de certaines œuvres, par exemple, de certaines restitutions, de certaines réparations, de certaines réconciliations, d'autres exercices préliminaires, si j'ose parler de la sorte, qui servent à mieux disposer le pécheur, et qui sont pour le prêtre de plus sûrs garants des promesses que le pénitent lui a faites, ou plutôt qu'il a faites à Dieu; mais ce sont des occasions particulières, lesquelles ne doivent point prévaloir à la maxime générale, et dont l'Eglise laisse le jugement à la sagesse et à la discrétion du confesseur.

On demande encore si c'est un devoir tellement indispensable d'accepter la peine que le ministre de la pénitence a imposée, qu'on ne puisse, pour quelque raison légitime, la refuser et s'en exempter? Sur quoi il est à observer que souvent le confesseur n'étant pas instruit de l'état d'une personne, de ses engagements, de ses facultés, de sa complexion naturelle, et de la délicatesse de son tempérament, il peut arriver que, par ignorance, ou quelquefois même par indiscrétion, il lui ordonne des choses moralement impraticables. Or, jamais Dieu ne nous commande l'impossible, ni jamais l'Eglise n'exige de nous ce qui est au-dessus de nos forces. D'où il résulte que le pénitent alors est en droit de représenter et de s'excuser, non pas pour être déchargé de toute peine, mais pour obtenir que telle peine qui lui est enjointe, et à laquelle il n'est pas en pouvoir de satisfaire, lui soit commuée, selon la plus juste compensation, dans une autre à peu près égale. Il n'y a rien en cela que d'équitable, ni rien qui ne s'accorde parfaitement avec la prudence évangélique et l'esprit de la pénitence chrétienne.

Mais quelle est la grande illusion et le grand abus? Illusion presque universelle, et répandue parmi une multitude infinie d'hommes et de femmes du monde; illusion qui croît tous les jours, à mesure que la piété s'éteint, et que la mollesse du siècle étend plus loin l'empire des sens; illusion que les ministres de Jésus-Christ ont tant de peine à combattre, et qu'ils ne peuvent détruire à moins qu'ils ne s'arment de toute la fermeté

du zèle apostolique; illusion, dis-je, qui consiste en de prétendues impossibilités qu'on imagine, et dont on se prévaut contre tout ce qui peut captiver l'esprit ou mortifier la chair, c'est-à-dire contre les œuvres les plus satisfactoires et les plus méritoires. Il est bon d'éclaircir ce point, et d'en donner une pleine intelligence.

Le ministre de la pénitence exerce tout à la fois deux fonctions, celle de juge et celle de médecin des âmes. Comme juge, il doit punir, et comme médecin des âmes, il doit travailler à guérir. De là les pénitences qu'il impose doivent être tout ensemble, et expiatoires et médicinales. Expiatoires par rapport au passé, pour acquitter le pénitent des dettes qu'il a contractées devant Dieu; médicinales par rapport à l'avenir, pour déraciner les mauvaises habitudes du pénitent, et pour le précautionner contre les rechutes. Voilà les deux fins que se propose un confesseur habile et fidèle, sans les perdre jamais de vue dans les pratiques et les satisfactions qu'il ordonne. Et parce que les contraires se guérissent par les contraires, et qu'on ne peut mieux, ni expier le passé, ni se mettre en garde contre l'avenir, que par des œuvres directement opposées aux fautes qu'on a commises ou qu'on serait en danger de commettre, que fait-il? afin de rendre les pénitences qu'il enjoint plus salutaires, il ordonne, par exemple, pour des péchés d'avarice, des charités et des aumônes; pour des péchés de ressentiment et de vengeance, des témoignages d'affection et de bons offices envers les personnes offensées; pour des péchés de scandale et de libertinage, des actions de piété et l'assiduité aux exercices publics de la religion; pour des intempérances ou des impudicités, les macérations du corps, les abstinences et les jeûnes; pour un attachement désordonné au monde et à ses divertissements, des jours de retraite et des temps de silence et de prière : ainsi du reste.

Or, tout cela devient impossible, ou plutôt le paraît : pourquoi? parce que tout cela gêne, et qu'on est ennemi de la gêne et de toute contrainte; parce que tout cela contredit les inclinations et les passions, et qu'on ne veut les contrarier sur rien ni leur faire aucune violence; parce que tout cela afflige les sens, et qu'on ne prétend rien leur retrancher de leurs commodités et de leurs aises. Parler à un mondain, à une mondaine, de modérer leur jeu, ou même de se l'interdire absolument, de se retirer des spectacles et de certaines assemblées; parler à un homme intéressé de faire des largesses aux pauvres, à un vindicatif de pardonner, et de prévenir par quelques avances, à un ambitieux de s'exercer en des actes d'humilité, à un sensuel de réprimer ses appétits, à un paresseux de s'appliquer au travail, à un libertin tout répandu au dehors de vivre avec moins de dissipation, de s'acquitter des devoirs du christianisme, d'entendre la parole de Dieu, de lire de bons livres, d'assister au service divin. Leur marquer là-dessus des règles et leur imposer des lois, c'est leur tenir un langage étranger; c'est, à les en croire, leur demander plus qu'ils ne peuvent; c'est ne les pas connaître et ne savoir pas les conduire. Si le confesseur, exact et ferme, insiste néanmoins sur cela, et ne veut rien relâcher de la sentence qu'il a portée, on s'élève contre lui, on se récrie sur son extrême rigueur, on le traite d'homme sauvage, qui n'a nul usage du monde, et qui n'en sait pas distinguer les conditions. Erreur pitoyable, uniquement fondée sur un amour déréglé de soi-même, et sur les faux principes d'une aveugle nature qui nous séduit.

Tout ce que vous ordonne ce confesseur est plein d'une raison et d'une sagesse toute chrétienne. Mais cela m'est bien onéreux : aussi est-ce une pénitence, et il n'y a point de pénitence qui n'ait son austérité et sa peine. Mais je ne suis point fait à toutes ces pratiques : il est bon de vous y faire, et c'est justement afin que vous appreniez à vous y faire qu'on vous les enjoint. Mais j'accepterais plus volontiers toute autre chose : toute autre chose vous conviendrait moins que celle-ci, parce qu'il est juste que vous soyez puni par où vous avez péché, et que d'ailleurs c'est un remède plus spécifique et plus certain contre le penchant habituel qui vous porterait encore à pécher. Mais il faut donc changer le plan de ma vie : en doutez-vous, et n'est-ce pas pour vous réformer et pour changer de conduite, que vous avez dû venir au saint tribunal? Mais je suis d'un tempérament faible : éprouvez-vous, et peut-être vous verrez que vous n'êtes pas, à beaucoup près, si faible que vous le pensez; de plus, cette faiblesse que vous faites tant valoir, peut bien être une raison pour vous ménager, sans que ce soit une dispense absolue de tout exercice pénible et mortifiant. Mais enfin, je ne pourrai jamais m'assujettir à ce qu'on me propose : vous ne le pourrez pas, parce que vous ne le voulez pas; or, vous devez le vouloir, puisque Dieu le veut, et qu'il ne vous jugera pas selon les vains prétextes que vous alléguez, mais selon ses ordres et ses volontés.

Chose étrange! qu'ayant un aussi grand intérêt que nous l'avons à détourner les coups de la justice de Dieu, et pouvant l'apaiser à si peu de frais, nous hésitions encore, et nous nous rendions, si difficiles à prendre les moyens qu'on nous présente! il n'y a point de péché qui ne méritât des larmes éternelles, si la divine miséricorde n'agissait en notre faveur, et il n'y a point de satisfactions qui pussent être suffisantes, si Dieu usait à notre égard de tous ses droits. Avons-nous, après cela, bonne grâce de nous plaindre, et que veut-on de nous qui soit équivalent à ce qu'on en pourrait attendre selon les lois de la plus droite justice? Ne comptons point avec Dieu, afin que Dieu ne compte point avec nous; car, dans ce compte, nous nous trouverions bien en arrière. *Si l'homme entreprend de disputer contre le Seigneur*, disait le saint homme Job, *de mille sujets d'accusation, il ne pourra pas satisfaire*

sur un seul (*Job.*, IX). Le mal est que nous ne nous attachons point assez à comprendre la grièveté du péché et les dommages extrêmes qu'il nous cause. Quand nous aurons mûrement considéré, d'une part, la grandeur infinie de Dieu, la multitude de ses bienfaits, la sévérité de ses jugements; d'autre part, notre propre bassesse et notre néant devant cette suprême majesté, notre ingratitude envers cette bonté souveraine, ce que nous avons à espérer de son amour, ce que nous avons à craindre de sa justice, de là nous apprendrons : 1° quelles actions de grâces lui sont dues de nous avoir fourni, dans l'institution du sacrement de pénitence, une ressource pour nous relever de nos chutes, et une planche pour nous tirer du naufrage après le péché ; 2° de quelle conséquence il est de ne laisser point le péché s'établir dans nous, et y prendre racine, mais d'avoir promptement recours à la pénitence et à son sacrement, dès que nous nous sentons atteints de quelque blessure mortelle dans l'âme, et que nous sommes tombés dans la disgrâce de Dieu; 3° de quel avantage doit être pour nous la fréquente confession, puisqu'elle sert à purifier de plus en plus notre cœur, à nous fortifier contre les attaques où nous sommes continuellement exposés, à nous maintenir dans un état de grâce et à nous y faire croître; 4° avec quelle soumission nous devons écouter le confesseur qui nous parle au nom de Dieu, soit lorsqu'il nous reprend, soit lorsqu'il nous exhorte, ou lorsqu'il nous instruit et qu'il nous donne des conseils pour le règlement de notre vie; 5° avec quelle fidélité et quelle constance nous devons entreprendre tout ce qu'il nous prescrit de plus mortifiant : fortement persuadés, selon la maxime de saint Bernard, que moins il nous épargne en ce monde, plus il ménage nos véritables intérêts pour l'autre; et que, bien loin que sa fermeté soit une raison de nous éloigner de lui, ce serait au contraire un juste sujet de nous en détacher et de le quitter, s'il nous traitait avec plus d'indulgence et qu'il nous fît marcher par un chemin plus commode; 6° enfin, combien il est doux, en se retirant des pieds du ministre de Jésus-Christ, d'entendre, comme de la bouche de Jésus-Christ même, cette consolante parole : *Vous êtes rentré en grâce; allez, et ne péchez plus.*

Pénitence extérieure ou mortification des sens.

Notre siècle, tout perverti qu'il est, ne laisse pas d'avoir des pénitents et des pénitentes. Il en a jusque dans le grand monde, jusques à la cour. Mais quelles pénitentes et quels pénitents? des pénitents et des pénitentes de notre siècle, et non des premiers siècles. Expliquons-nous.

Abstinences rigoureuses, jeûnes fréquents et même perpétuels, longues veilles : travail pénible, solitude et profond silence; le pain et l'eau pour se nourrir, le sac et le cilice pour se vêtir, une simple natte, ou la terre nue, pour reposer; rochers, cavernes, grottes obscures et ténébreuses, pour se retirer; injures de toutes les saisons, chaleurs de l'été, froids de l'hiver, infirmités du corps, mort à soi-même et à tous les sens; tout cela accompagné de ferventes prières, et tout cela soutenu sans interruption, sans relâche, jusques au dernier soupir de la vie, telle était la pénitence des premiers siècles. Mais ces siècles sont passés, et la pénitence de ces heureux siècles est passée avec eux.

Car quelle est la pénitence du siècle présent, et, pour ne me point engager dans une discussion trop générale et trop vague, j'ose vous demander en particulier, quelle est la pénitence que vous faites, vous à qui je parle, et de qui il s'agit actuellement entre vous et moi. Après avoir été du monde, et y avoir paru sans y donner l'édification que le monde devait attendre de vous; que dis-je! après y avoir peut-être donné bien des scandales dans le cours d'une vie libertine et déréglée, vous regardez la retraite où vous vivez présentement comme un état de pénitence : mais cette pénitence à quoi se réduit-elle? Je ne prétends rien lui ôter de son mérite, et je vous rends volontiers toute la justice qui vous est due. Vous n'êtes plus, grâces au Seigneur, ce que vous avez été, et vous tenez maintenant une conduite beaucoup plus régulière et plus chrétienne. Il en faut bénir Dieu, puisque c'est un don de sa miséricorde. Je l'en bénis en effet, et je le prie d'achever en vous son ouvrage, et de vous le faire consommer par une sainte persévérance.

Mais revenons, s'il vous plaît, et voyons donc où se termine votre pénitence. Car vous comptez bien que votre état est un état pénitent, et vous espérez bien que Dieu l'acceptera comme tel, et qu'il vous en récompensera. Or, quel est-il cet état? trouvez bon que j'entre là-dessus en quelque détail. Un équipage modeste, il est vrai, mais propre et surtout fort commode. Même modestie, mais aussi même propreté, et surtout même commodité dans le logement, dans l'habillement; une table frugale, mais bien servie, et peut-être plus délicate dans sa frugalité, que des repas beaucoup plus somptueux. Point de jeux, point de spectacles, point d'assemblées profanes; mais, du reste, une société agréable, visites, promenades, campagnes, récréations où l'on prend goût, quoique honnêtes d'ailleurs et innocentes; en un mot, vie douce et paisible, sans bruit, sans embarras d'affaires, sans inquiétude, sans soin.

Je sais qu'avec cela vous avez vos exercices de piété et de charité. Vous récitez de saints offices, vous faites de bonnes lectures, vous vous adonnez même à l'oraison, vous approchez des sacrements, vous visitez quelquefois les pauvres et les soulagez. Tout cela est louable, et le monde en doit être édifié. Mais, après tout, ces mêmes exercices où consiste tout le fond de votre vertu, comment les pratiquez-vous, et à quelles conditions? pourvu qu'ils ne vous gênent en rien, pourvu qu'ils vous laissent une pleine liberté de les quitter et de les reprendre, selon qu'il vous plaira; pourvu qu'ils soient de votre choix,

ou à votre gré, et qu'ils s'accommodent à votre inclination; pourvu que votre repos n'en soit aucunement troublé; pourvu qu'ils s'accordent avec l'extrême attention que vous avez à votre santé et à toute votre personne. Car voilà tous les adoucissements et toutes les facilités que vous y voulez trouver. Or, est-ce là ce que vous appelez pénitence? Quoi que vous en puissiez dire, pourrai-je, moi, sans vous blesser, vous déclarer ingénument ma pensée? votre pénitence, c'est de quoi les vrais pénitents, les pénitents d'autrefois, auraient eu horreur comme d'une vie sensuelle et délicieuse; c'est ce qu'ils se seraient reproché comme un des plus grands relâchements. Si vous en jugez autrement qu'ils en jugeaient, prenez garde d'en juger autrement que Dieu en juge lui-même.

Et, en effet, je vous renvoie à l'Evangile de Jésus-Christ. Quelles idées nous donne-t-il de la pénitence chrétienne, et sous quelles figures nous l'a-t-il représentée? comme une guerre contre la nature corrompue et toutes ses sensualités : *Je ne suis point venu sur la terre pour y apporter la paix, mais la guerre* (*Matth.*, X); comme une croix dont nous devons nous charger, et que nous devons porter tous les jours : *Quiconque veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* (*Matth.*, XVI); comme une violence que chacun doit se faire : *Depuis les jours de Jean-Baptiste*, depuis que ce saint précurseur a paru dans le monde, qu'il y a prêché la pénitence et la rémission des péchés, pratiquant lui-même ce qu'il enseignait, vivant dans le désert, ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage, ou, pour mieux dire, ne mangeant ni ne buvant, depuis ce temps-là : *Le royaume du ciel se prend par force, et on ne l'emporte que par violence* (*Matth.*, XI); comme une voie étroite, où il faut marcher au milieu des ronces et des épines : *O que le chemin qui mène à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui y entrent* (*Matth.*, VII)! La vérité de tous ces textes est incontestable : ce sont des points de foi.

Je vous renvoie au grand apôtre et aux divines leçons qu'il nous a laissées dans ses Epîtres. Car, s'expliquant encore plus clairement sur le sujet dont il s'agit ici entre vous et moi : *Tous ceux*, dit-il, *qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises* (*Galat.*, V). Il ne dit pas seulement qu'ils ont crucifié leur cœur, mais leur chair, cette chair criminelle qui, par une conséquence bien juste, doit avoir part à la peine, après avoir eu tant de part au péché. De là cette règle que le même apôtre donnait aux Romains : *Autant que vous avez fait servir vos corps à l'iniquité, et que par là vous êtes devenus pécheurs, autant faites-les servir à la justice pour devenir saints par la pénitence* (*Rom.*, VI). Cette proportion est remarquable et peut étonner notre délicatesse, mais saint Paul la trouvait encore trop faible, et c'est pour cela qu'il ajoutait : *Je parle en homme et j'ai égard à l'infirmité de votre chair* (*Rom.*, XVII). Aussi disait-il de lui-même et des autres disciples du Sauveur : *Partout et en tout temps nous portons dans nos corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se fasse voir dans nos corps* (II *Cor.*, IV). Je laisse cent autres témoignages, ceci suffit, et il n'est question que de vous l'appliquer à vous-même.

Car voilà, dans la morale évangélique, des maximes fondamentales. Elles regardent généralement tous les états du christianisme, et nous ne voyons point que Jésus-Christ ni les apôtres les aient restreintes à quelques conditions sans y comprendre les autres. Voilà comment on est chrétien ou comment on doit l'être. Les justes mêmes n'en sont pas dispensés, que faut-il conclure des pécheurs? Or, sans vous flatter ni chercher vous-même à vous tromper, faites, je vous prie, l'application de ces principes à votre vie, telle que je l'ai décrite et telle qu'elle est. De bonne foi, cette vie prétendue pénitente, est-ce une guerre où vous soyez sans cesse à combattre vos sens et où vous les teniez dans une sujétion dure et pénible? Est-ce une croix pesante et capable de vous accabler, si vous ne faisiez chaque jour et à chaque pas de violents efforts pour en soutenir le poids? est-ce un renoncement à vous-même et à toutes vos aises? est-ce un chemin rude, étroit, raboteux? De quelles austérités affligez-vous votre corps? quels soulagements et même quelles douceurs lui refusez-vous? quelles abstinences, quels jeûnes pratiquez-vous? en quelles occasions avez-vous sacrifié, par un esprit de pénitence, votre goût, votre repos, votre santé? quand avez-vous éprouvé la rigueur des saisons, les froids de l'hiver, les ardeurs de l'été, et peut-on dire enfin que vous êtes revêtue de la mortification de Jésus-Christ? Où la faites-vous voir et à quels traits la reconnaît-on dans toute votre personne?

Je vois ce que vous pourrez me répondre, que la mortification chrétienne consiste particulièrement dans l'esprit, c'est-à-dire qu'elle consiste à rompre sa volonté, à modérer ses vivacités, à réprimer ses désirs trop naturels, à se rendre maître de son cœur et de tous ses mouvements. J'en conviens avec vous, et je veux bien même encore convenir qu'à l'égard de cette mortification de l'esprit, les sujets de la pratiquer ne vous manquent pas dans la retraite où vous vivez; que cette séparation et cet éloignement d'un certain monde n'est pas peu opposé à votre tempérament et à vos inclinations; que cette exactitude à remplir certains devoirs, et à vous acquitter de vos exercices de piété, vous donne lieu en bien des rencontres de surmonter vos répugnances, vos dégoûts, vos ennuis; qu'il y a des moments où la tentation est forte, où le souvenir des plaisirs passés fait de vives impressions dans l'âme, où la solitude, la prière, la lecture, toutes les observances de la religion deviennent très-insipides et par là même très-onéreuses; enfin, qu'on ne peut alors prendre l'empire sur soi-même et se vaincre sans beaucoup de violence : tout cela est incontestable. Mais il n'est pas moins vrai que, selon la loi de Jé-

sus-Christ, il faut que la mortification des sens accompagne tout cela, soutienne tout cela, soit le complément de tout cela. Il n'est pas moins vrai que, de tous les points de la loi de Jésus-Christ, il n'y en a pas un que saint Paul, fidèle interprète des sentiments de son maître, nous ait plus souvent et plus expressément recommandé que la mortification des sens. A qui parlait-il? à des solitaires, à des religieux? Mais, du temps de saint Paul, il n'y avait ni religieux ni solitaires. Il parlait donc à des hommes, à des femmes, à de jeunes personnes du monde, sans distinction de qualité ni de rangs. Si dans la suite il y a eu des solitaires et des religieux, c'est que les plus éclairés et les plus zélés d'entre les chrétiens, comprenant d'une part l'obligation où ils étaient, comme chrétiens, surtout comme pénitents, de mener une vie austère et mortifiée, et craignant d'ailleurs de se laisser surprendre, même dans leur pénitence, aux illusions et à la mollesse du siècle, ils ont pris le parti, pour se prémunir contre ce danger, de renoncer à tous leurs biens, d'embrasser la pauvreté, de se confiner dans les déserts, de s'enfermer dans les cloîtres et de se réduire par là dans un dénûment entier de tout ce qui peut servir à flatter le corps.

De là l'établissement de tant de saints ordres où les sens sont traités avec toutes les rigueurs que les forces de la nature peuvent supporter; où l'on est nourri pauvrement, vêtu grossièrement, couché durement; où le sommeil est court et interrompu, le travail constant et assidu, le joug de la règle pesant; où, suivant la parole de l'Apôtre, le corps, par de fréquentes macérations, est immolé comme une hostie vivante et une victime d'expiation. Car tel est, ajoute le maître des gentils, tel est le culte raisonnable que nous devons à Dieu. Après quoi il fait beau entendre dire aux gens du monde que tant de mortifications ne sont bonnes que pour les monastères. Langage merveilleux! J'avoue qu'il peut y avoir en particulier des exercices de pénitence qui conviennent moins aux uns qu'aux autres, selon la diversité des occupations, des situations, des engagements, des tempéraments : mais de prétendre en général, comme le monde le prétend, que la mortification de la chair n'est propre qu'aux personnes consacrées à Dieu dans la profession religieuse, c'est une erreur des plus grossières et une maxime des plus scandaleuses et des plus pernicieuses. J'aimerais autant qu'on me dît qu'il n'y a que des religieux qui soient coupables devant Dieu, et par conséquent qui soient redevables à la justice de Dieu; qu'il n'y a que les religieux qui soient exposés aux révoltes des sens, et par conséquent qui soient obligés de les réprimer ou de les dompter : ou autant vaudrait-il dire qu'il n'y a que les religieux à qui le royaume de Dieu doive être chèrement vendu, tandis que les autres peuvent l'acheter à vil prix, et qu'ils y peuvent atteindre par une voie large et spacieuse où rien ne les incommode. Abus intolérable! Il n'y a pas deux Evangiles; c'est le même pour le séculier et le religieux. Ce qu'il est pour l'un, il l'est aussi pour l'autre : car Jésus-Christ n'est point divisé. Raisonnez tant qu'il vous plaira et comme il vous plaira : malgré tous vos raisonnements, malgré même la régularité apparente de votre vie, assez réformée d'ailleurs et assez exemplaire, n'ayant pas toujours vécu dans l'innocence, ainsi que vous le reconnaissez et que vous ne pouvez vous le cacher à vous-même, il ne vous reste pour aller au ciel que la voie de la pénitence; et malheur à vous si vous vous persuadez que vous puissiez traiter délicatement votre corps et être pénitente. Je ne vois guère comment alors vous seriez à couvert de ces anathèmes du Fils de Dieu : malheur à vous qui ne manquez de rien, *et qui avez en ce monde votre consolation;* malheur à vous *qui êtes rassasiés* et bien nourris; malheur à vous qui passez vos jours *agréablement et dans la joie* (*Luc.*, VI)!

Au reste, ne pensez pas que les pratiques et les œuvres de pénitence dont je vous parle aient été inconnues aux personnes de votre naissance et de votre rang, ni que je veuille, par un esprit de singularité, vous faire tenir une conduite extraordinaire dans l'état de grandeur et de distinction où vous êtes. Je ne suis point fait à exagérer, surtout en matière de morale et de devoir. Eh! ne sait-on pas quelles ont été, jusque sur le trône, les austérités de saint Louis? quelles ont été celles de bien d'autres princes et princesses? Et pourquoi chercher si loin des exemples, lorsque nous en avons de nos jours? Car, sur les connaissances que je puis avoir, j'ose vous témoigner avec quelque certitude que la mortification chrétienne et ses exercices ne sont point entièrement bannis du monde ni de la cour. Les apparences sont trompeuses de plus d'une manière : c'est-à-dire que, comme sous les apparences d'une vie innocente et pure, on cache bien souvent des dérèglements et des désordres; de même aussi, sous les apparences d'une pompe humaine et d'une vie aisée, on cache quelquefois des pratiques bien rigoureuses et des pénitences qui ne sont connues que de Dieu. L'un est une damnable hypocrisie, et l'autre une salutaire et sainte humilité.

Mais peut-être encore me répondrez-vous qu'on a dans le monde assez de mortifications et de chagrins, et que c'est même aux grands du monde et à ceux qui vivent avec plus d'éclat dans les cours des rois, que sont réservées les grandes peines; qu'il n'est donc pas besoin d'en chercher d'autres, et que celles qui se présentent chaque jour peuvent suffire. Si vous le jugez ainsi, je veux bien entrer pour quelque temps dans votre pensée et y condescendre. Oui, j'y consens : tenez-vous-en aux peines de votre état, c'est-à-dire faites-vous, des peines de votre état, une vertu; faites-vous-en une pénitence : regardez-les comme un châtiment dû à vos péchés, comme un moyen de les expier, et dans cette vue acceptez-les avec soumission et sanctifiez-les par une patience inaltérable.

Je me borne là pour vous présentement : pourquoi ? parce que je suis certain que vous ne vous y bornerez pas vous-même, et que, dès qu'une fois vous en serez venue là, vous voudrez aller plus loin. Comment cela? comprenez ce mystère : il est à remarquer. C'est qu'alors vous serez animée de l'esprit de pénitence, et que le même esprit de pénitence qui vous fera porter saintement les peines de votre état vous inspirera d'y en ajouter encore de nouvelles ; car il en est de cet esprit de pénitence comme de l'amour de Dieu. Quand il est véritable et bien formé dans un cœur, il est infatigable. Mais parce qu'il vous manque et que vous êtes possédée d'un esprit tout contraire, qui est votre amour-propre, de là s'ensuivent deux grands maux : l'un, que vous ne savez pas profiter des mortifications de votre état, comme vous le pourriez, tout involontaires qu'elles sont, et que vous en perdez, par vos révoltes et vos impatiences, tout le fruit ; l'autre, que ne voulant vous imposer vous-même au delà des peines de votre état, nulle mortification volontaire, vous vivez sans pénitence et vous vous privez dans l'affaire de votre salut du moyen le plus nécessaire et le plus puissant.

Chose admirable ! on aime la sévérité de la pénitence partout et en tout, hors en soi-même. On l'aime dans autrui, on l'aime dans les livres, on l'aime dans les discours publics, on l'aime dans les entretiens familiers; mais de l'aimer dans la pratique, je dis dans une pratique propre et personnelle, ce n'est guère là le goût du monde. et du monde même en apparence le plus réglé et le plus dévot. On l'aime dans autrui : on vante les austérités de celui-ci et de celle-là, et l'on devient d'autant plus éloquent à les exalter, que ce sont gens avec qui l'on est plus étroitement uni de sentiment et de doctrine. On l'aime dans les livres : on lit avec assiduité et avec une espèce d'avidité certains ouvrages qui en traitent, on les a continuellement dans les mains, on les dévore et l'on n'estime que ceux-là. On l'aime dans les discours publics : un prédicateur qui la prêche et qui la porte au plus haut point de perfection, pour ne pas dire à des extrémités sans mesure et sans discrétion, est regardé comme un apôtre ; on le suit avec empressement et l'on y traîne avec soi la multitude. On l'aime dans les entretiens familiers, on en parle, on en fait le sujet des conversations les plus vives et les plus sérieuses, on débite sur cette pénitence austère les plus belles maximes, et l'on ne peut assez gémir des relâchements qui s'y sont glissés. Reste de l'aimer dans la pratique et par rapport à soi : mais en est-il question ? c'est alors que chacun se retire et se met en garde. On ne l'aime plus, et cependant elle ne nous peut être utile et méritoire que dans la pratique.

Pénitence intérieure, ou mortification des passions.

Outre la pénitence du corps et la mortification des sens, saint Paul, et, après lui, tous les maîtres de la vie spirituelle, nous apprennent qu'il y a encore une mortification beaucoup plus excellente, qui est la mortification intérieure, ou la mortification de nos passions. Cette mortification du cœur a trois grands avantages, et nous procure trois grands biens : l'un est l'innocence chrétienne, l'autre est la sainteté chrétienne, et le troisième la paix chrétienne. Car nos passions nous corrompent, du moins elles nous arrêtent et nous relâchent dans le soin de notre perfection ; enfin elles nous troublent. Dès là donc que nous travaillerons sérieusement à les mortifier, nous prendrons le moyen le plus infaillible de nous maintenir dans l'innocence de l'âme par l'exemption du péché, de nous élever à une haute sainteté par la pratique de la vertu, et de nous établir dans la paix par le repos dont nous jouirons. Expliquons chaque article, et faisons-y toute la réflexion convenable.

I. Mortification des passions, moyen de se maintenir dans l'innocence, et moyen nécessaire. Car il n'est pas possible de conserver l'innocence dans un cœur, tandis que les passions y règnent. Comme la source en est empoisonnée, et qu'elles ont pour principe cette malheureuse concupiscence qui nous porte vers les objets sensibles, et qui n'a point d'autre fin que de se contenter, à quelque prix que ce puisse être ; pour peu que nous les écoutions et que nous en suivions les mouvements, elles nous font en mille rencontres violer la loi de Dieu, et nous précipitent en toutes sortes de péchés. C'est ce que nous éprouvons tous les jours ; et si, dans ces derniers siècles, l'iniquité, selon l'expression de l'Ecriture, est devenue plus abondante que jamais, ce débordement de mœurs que nous voyons dans tous les états ne vient que des passions, qui se sont acquis un nouvel empire, et ont pris sur les hommes un ascendant plus absolu. Car, à mesure qu'elles croissent et qu'elles s'enflamment, elles vont ou elles nous font aller aux plus grands excès. Tant de riches intéressés ne commettraient pas des injustices si criantes, sans l'insatiable avarice qui les dévore ; tant de mondains ambitieux ne formeraient pas de si détestables entreprises, sans l'envie démesurée de s'élever qui les possède ; tant de voluptueux et de libertins ne se plongeraient pas en de si honteuses débauches, sans l'amour du plaisir qui les enchante ; ainsi des autres. La passion est la racine de tout cela ; et, plus elle s'est fortifiée, plus elle a de pouvoir pour résister aux remords de la conscience et pour les surmonter.

Il est vrai néanmoins que nos passions n'attaquent pas toujours si ouvertement notre innocence, mais c'est en cela même qu'elles sont encore plus dangereuses ; et on peut bien leur appliquer ce que saint Léon, pape, disait de l'esprit tentateur et de ses artifices pour nous surprendre : Qu'un ennemi caché est d'autant plus à craindre, qu'il porte plus secrètement ses coups, et qu'on est moins en garde contre lui. En mille sujets c'est la passion qui nous inspire, lorsque nous pen-

sons être conduits par le motif le plus pur et le plus saint. Elle entre dans toutes nos délibérations; elle a la meilleure part dans toutes nos résolutions ; comme l'ange de Satan, elle se transforme en ange de lumière, et, à moins que le crime ne soit évident, il n'y a rien qu'elle ne nous justifie, dès qu'elle s'y trouve intéressée. D'où il arrive qu'on tombe dans une infinité de péchés, sans presque les apercevoir, et qu'on demeure sans inquiétude dans des dispositions et des engagements d'affaires qui devraient nous faire trembler.

De là donc il faut conclure que le préservatif le plus salutaire, et même le plus nécessaire pour mettre à couvert l'innocence de notre cœur, est de le circoncire spirituellement, c'est-à-dire d'observer avec soin les passions dont il est plus susceptible, et de nous appliquer sans relâche à les détruire. Prenons ce glaive évangélique dont parlait Jésus-Christ, et qu'il est venu nous apporter. Avec ce glaive tranchant, et consacré par la grâce du Seigneur, attaquons ces passions si vives et si impétueuses qui nous entraînent, ces passions si subtiles et si artificieuses qui nous séduisent, ces passions si terrestres et si matérielles qui nous tiennent dans l'esclavage des sens; faisons, autant qu'il nous est possible, la même dissection de notre âme, que Dieu en fera dans son jugement dernier, selon le témoignage de l'Apôtre; pénétrons jusque dans les jointures, jusque dans les replis les plus secrets où nos passions se cachent, et, sans les ménager, sans leur accorder aucune trêve, quelque part que nous les trouvions, donnons-leur le coup de la mort. Dès que nous aurons purgé notre cœur de ce mauvais levain, il nous sera facile, avec le secours du ciel, d'en fermer l'entrée au péché, et de nous garantir de sa contagion.

En effet, supposons un homme bien maître de ses passions, ou, pour mieux dire, en qui les passions soient bien éteintes; sans être impeccable, ce sera un homme irrépréhensible. Comme il ne sera ni aveuglé ni animé par la passion, il suivra en toutes choses la droite raison et la religion ; et, puisque nous ne péchons qu'en nous écartant de ces deux principes, il est aisé de voir en quelle pureté de cœur il vivra, et combien de chutes il évitera. Il sera fidèle à Dieu, charitable envers le prochain, juste et réglé dans toutes ses actions ; il jugera bien de tout, il en parlera bien ; il n'y aura ni espérance qui l'attire, ni crainte qui le retienne aux dépens de son devoir; point de colère qui l'emporte, point de ressentiment qui l'envenime, point de plaisir qui le tente, point de grandeur qui l'éblouisse, point de prétentions, d'intrigues, de retours vers soi-même ni vers ses propres avantages : et de là quelle candeur d'âme ! Bienheureux ceux qui ont ainsi le cœur net de toute tache et de tout désir mal ordonné, car ils seront en état de voir Dieu et de goûter ses plus intimes communications.

Mais, au contraire, qu'une passion demeure enracinée dans le fond de l'âme, et qu'elle y ait toujours le même empire, en vain vous pratiquerez d'ailleurs les plus saintes œuvres, en vain même vous aurez à certains jours les meilleurs sentiments, et vous paraîtrez être dans les meilleures dispositions ; tandis que ce serpent vous infectera de son venin, tandis qu'il vous fera entendre sa voix, comme à la première femme, et que vous lui prêterez l'oreille, il n'y aura point d'abîme où vous ne vous précipitiez en peu de temps, ni d'écueil où vous n'alliez malheureusement échouer. Et voilà ce qui trompe, au tribunal de la pénitence, tant de pécheurs qui donnent quelquefois toutes les marques de la plus sincère conversion, et qu'on voit néanmoins presque aussitôt rentrer dans leurs premières voies, et retourner à leurs mêmes habitudes. Est-ce qu'ils ne sont pas touchés de la grâce, et qu'ils ne veulent pas de bonne foi changer de conduite et réformer leur vie? Il faut convenir qu'il y en a plusieurs dont les résolutions sur cela sont actuellement telles qu'ils le témoignent. D'où vient donc qu'ils retombent si vite? c'est que, pour rendre dans la suite, leurs résolutions efficaces, il fallait deux sortes de retranchements : l'un extérieur et l'autre intérieur. Le premier était d'arrêter les effets de la passion, et d'en retrancher les actes criminels, et c'est ce qu'ils se sont proposé. Mais, afin d'y réussir, il était nécessaire de faire en même temps, pour ainsi parler, une autre circoncision plus importante, c'est-à-dire de retrancher la passion elle-même comme le principe du mal, et de la bannir du cœur. Or voilà à quoi ils n'ont pas pensé, et sur quoi ils se sont flattés et ménagés, dans la fausse persuasion où ils étaient que, sans se défaire de cette passion qui leur plaît, ils sauraient la modérer et la retenir. Erreur qu'ils ont bientôt eu lieu de reconnaître par les promptes et déplorables rechutes qui les ont replongés dans les mêmes précipices, et rengagés dans les mêmes désordres.

De tout ceci, apprenons de quelle conséquence il est pour nous, selon l'avertissement du Prophète, de nous faire un cœur nouveau, si nous voulons nous rétablir et nous maintenir devant Dieu dans la sainte innocence que nous avons tant de fois perdue. Plût au ciel que, dès l'âge le plus tendre, et dès les premières années de la vie, on travaillât à se purifier de la sorte, et à se dégager de tout ce qui pourrait nous corrompre. Plus nous différons, plus nos passions croissent et prennent l'ascendant sur nous. On eût pu assez aisément dans la jeunesse couper court à cette passion dont on n'est presque plus le maître depuis qu'elle s'est invétérée et comme changée dans une seconde nature. Cela ne regarde pas seulement les jeunes personnes; mais il n'est pas moins vrai des autres, que, dès qu'ils découvrent dans eux quelque vice naturel, quelque inclination et quelque penchant vers un péché, ils ne doivent pas tarder d'un moment à prendre les armes et à chasser ce démon qui s'est emparé de leur cœur. Et qu'on ne prétende point se rassurer sur ce que la passion ne paraît pas encore bien forte. Prévenons

le mal de bonne heure, prévenons-le jusque dans les plus petites choses. C'est par une telle précaution qu'on évite les plus grandes maladies du corps, et c'est par là même qu'on se garantit d'une ruine totale de l'âme.

Maximes dont on n'a pas de peine à convenir en général; car elles sont sensibles, et confirmées par l'expérience la plus commune : mais d'en venir à l'effet, c'est ce qui étonne; et les difficultés qu'on y trouve font souvent une si vive impression, qu'on désespère de les vaincre, et qu'on n'ose pas même l'entreprendre. Aussi est-il constant, pour ne rien dissimuler, que d'arracher du cœur une passion, c'est de toutes les entreprises la plus grande, et celle où l'homme éprouve plus de combats et plus de contradictions. C'est s'arracher en quelque manière à soi-même, c'est mourir à soi-même, et y mourir autant de fois qu'il y a d'efforts à faire et d'obstacles à surmonter. Or, le moyen, dit-on, d'être ainsi continuellement aux prises avec soi-même, et serait-ce vivre que d'en être réduit là? non, ce ne serait pas vivre selon la chair, mais ce serait vivre selon l'esprit de Dieu. En quoi nous devons remarquer un nouvel avantage de cette mortification des passions : car elle ne nous sert pas seulement à conserver l'innocence du cœur, mais à nous élever, et à nous faire parvenir au plus haut point de la sainteté chrétienne.

II. Mortification des passions, moyen de s'élever à une haute sainteté par la pratique des plus excellentes vertus. Pour bien entendre cette seconde vérité, il n'y a qu'à développer et à comprendre le vrai sens de ces adorables et divines leçons que nous fait le Sauveur du monde dans son Evangile, et que nous font les apôtres dans leurs Epîtres; savoir qu'il faut se dépouiller de soi-même; qu'il faut haïr son âme et la perdre en cette vie, afin de la sauver dans l'autre; qu'il faut rompre les liaisons les plus étroites, et se séparer même de son père, de sa mère; que, pour être à Dieu, il faut crucifier la chair et toutes les concupiscences de la chair; que le royaume du ciel ne s'emporte que par violence, et qu'il faut s'efforcer et prendre infiniment sur soi pour y arriver. Voilà, sans contredit, ce qu'il y a de plus sublime dans la pratique de la sainteté. Or, qui ne voit pas que tout cela est contenu dans la mortification des passions? car qu'y a-t-il dans nous de plus naturel et de plus intime que nos passions, et n'est-ce pas en les détruisant, que nous nous dépouillons de nous-mêmes? Qu'est-ce que haïr notre âme et la perdre, selon la pensée du Fils de Dieu? n'est-ce pas refuser à notre cœur tout ce qu'il désire et qu'il recherche par le mouvement des passions, et lui interdire tout ce qui flatte ses inclinations sensuelles et qui contribue à les entretenir? Avons-nous des liaisons plus étroites que celles qui sont formées par nos passions? avons-nous de plus vives et de plus ardentes convoitises que celles qui sont excitées par nos passions? est-il rien où nous sentions plus de résistance, et où nous ayons plus de violence à nous faire, que lorsqu'il s'agit de dompter nos passions et de les amortir? D'où il s'ensuit, que tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi que nous professons se rapporte à la mortification du cœur et des passions, et que c'est par là que nous vivons en chrétiens et en parfaits chrétiens.

Aussi le premier soin, et même, à proprement parler, l'unique soin de tous les saints, a été de régler leur cœur et de mortifier toutes leurs passions. Ce n'est pas qu'ils aient négligé le reste, l'assiduité à la prière, les macérations du corps. Au contraire, nous savons combien ces exercices leur étaient familiers et ordinaires, jusqu'à passer les nuits entières dans la contemplation des choses divines, jusqu'à s'exténuer et se ruiner le corps par leurs fréquentes et sanglantes austérités. Mais ces prières, ces mortifications de la chair, ils ne les envisageaient que comme des moyens pour atteindre à la fin qu'ils se proposaient, et qui était de purifier leur cœur de tout ce qu'il y avait encore de terrestre et d'humain.

C'est donc par là qu'ils estimaient toutes les pratiques extérieures, ou de piété ou de pénitence; et sans cela on peut dire qu'elles perdent extrêmement de leur prix. C'est là ce qui distingue la vraie et solide dévotion d'une dévotion superficielle et apparente. Malgré la perversité du siècle, on trouve encore assez de personnes qui veulent, ce semble, pratiquer la vertu : mais quelle est communément l'illusion où donnent ces âmes prétendues vertueuses? c'est qu'elles bornent tous leurs soins à régler et à sanctifier le dehors; à quitter certains ornements mondains, à s'interdire certaines compagnies et certains divertissements; à visiter les prisons, les hôpitaux; à fréquenter les autels, et à se rendre assidues aux prédications, aux cérémonies de religion; à faire de bonnes lectures, à méditer et à prier. Tout cela sans doute a son mérite, mais souvent un mérite bien au-dessous de l'idée qu'elles s'en font. Car ce n'est point là précisément ni particulièrement ce que Dieu demande d'elles. Il veut, avant toutes choses, qu'elles s'adonnent à la réformation de leur cœur, parce que ce qu'il y a de plus précieux en nous, c'est le cœur; parce que ce qui nous coûte le plus, c'est la circoncision du cœur; parce qu'avec le secours d'en haut, c'est du cœur que dépend toute notre sanctification.

Or, voilà ce que tant d'âmes pieuses, ou qui passent pour pieuses, et ne le sont que de nom, ne comprennent point assez. Sous cette belle montre de piété qui frappe la vue, elles ont leurs passions, qu'elles tiennent cachées et qu'elles nourrissent au fond de leur cœur. Quoique ce ne soit pas de ces passions grossières qui portent au crime et au libertinage, ce sont néanmoins des passions qui, pour être plus spirituelles, n'en sont pas moins vives dans les rencontres, et dont les effets ne se font que trop apercevoir. Un directeur sage et habile, qui voudrait entreprendre la guérison d'un mal d'autant plus dangereux qu'il est interne, et

qu'il attaque de plus près le cœur, a le déplaisir de trouver ces âmes, d'ailleurs si dociles, tellement aveuglées là-dessus et si délicates, qu'elles n'écoutent rien de tout ce qu'il leur dit. Qu'il leur parle d'oraisons, de communions, et même de quelques œuvres de pénitence, elles ne se lasseront point de l'entendre : mais qu'il vienne à leur proposer des moyens pour humilier leur esprit hautain, pour adoucir leur humeur aigre, pour modérer leurs saillies trop promptes, pour combattre leurs antipathies, leurs animosités, leurs envies secrètes, c'est là qu'elles cessent de lui donner la même attention. D'où il arrive que ces passions fomentées et entretenues dans le cœur, les font tomber en mille faiblesses qui scandalisent le prochain, et en des fautes presque journalières avec lesquelles elles se promettent en vain d'accorder une piété véritable et parfaite.

Ainsi, l'un des plus puissants motifs pour nous engager à la mortification de notre cœur, est de la considérer comme un moyen de perfection, et comme le moyen le plus efficace. Je dis le plus efficace, et c'est l'avis important que nous donne saint Jérôme : Vous ferez, dit ce saint docteur, autant de progrès dans les voies de Dieu, que vous remporterez de victoires sur vous-même. Car chacune de ces victoires demandera de vous bien des combats, et chacun de ces combats, bien des sacrifices plus agréables à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne loi. Pourquoi plus agréables à Dieu? Saint Bernard en apporte la raison, et elle est incontestable : c'est que, dans les sacrifices de la loi judaïque, on n'immolait qu'une chair étrangère, que la chair des animaux; au lieu qu'ici l'homme s'immole lui-même, en immolant son propre cœur et sa propre volonté. Pour peu que nous soyons touchés du désir de notre avancement selon l'esprit et selon Dieu, nous ne devons rien estimer davantage que ce qui peut tant y contribuer, ni rien embrasser avec plus d'ardeur.

Dans cette guerre sainte que nous aurons à soutenir, nous avons besoin d'aide et d'appui ; mais en est-il un plus présent et plus assuré que la grâce du Seigneur et sa divine assistance? c'est lui-même qui nous appelle, lui-même qui nous invite et qui nous met les armes à la main : est-ce pour nous manquer dans l'occasion, et pour ne pas seconder nos efforts? C'est sa cause que nous avons à défendre, ce sont ses ennemis que nous avons à combattre : car nos passions sont dans nous les ennemis de Dieu les plus déclarés, les plus animés, les plus obstinés. Elles ne cherchent qu'à nous détacher de lui, et à nous soulever contre lui; et, parce qu'elles ne sont pas toujours assez fortes pour nous porter à une révolte et à une séparation entière, du moins s'opposent-elles aux mouvements de notre ferveur, et à toutes les vues de perfection qu'il lui plaît de nous inspirer. Or, encore une fois, quand il nous verra agir contre ses ennemis et pour ses intérêts, nous abandonnera-t-il? Allons donc à lui avec confiance, et comptons sur sa protection. Laissons murmurer la nature; laissons-la s'effrayer, se récrier, former mille obstacles. Revêtus de la vertu céleste, nous deviendrons insensibles à ses cris, inaccessibles à ses traits, invincibles à toutes ses attaques. Que dis-je? plus même ses cris se feront entendre à nous, plus ses traits se feront sentir, plus ses attaques seront violentes, et plus, en y résistant et les surmontant, nous nous enrichirons de mérites, nous monterons de degrés, nous nous perfectionnerons et nous nous sanctifierons. Car le mérite devant Dieu le plus relevé et la sainteté la plus éminente, c'est de savoir se renoncer et se vaincre. Heureux triomphe d'où suit un troisième avantage de la mortification des passions, qui est le repos de l'âme et la paix.

III. Mortification des passions, moyen de nous établir dans la paix et de jouir d'un parfait repos. C'est un trésor, mais un trésor, semblable à celui de l'Evangile, c'est-à-dire un trésor qu'on ne peut payer trop cher, et qui mérite d'être acheté au prix de toutes choses, que de trouver la paix dans soi-même, d'être bien avec soi-même, de se posséder soi-même, non-seulement, comme disait Jésus-Christ, par la pratique d'une humble pénitence et d'une pleine résignation aux ordres de Dieu, mais par la tranquillité et le calme de tous les mouvements de son cœur : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (*Luc*, XII). Etre dans cette situation, qu'il est plus aisé d'imaginer et d'exprimer, que de sentir et d'éprouver, c'est un avant-goût de la béatitude du ciel; c'est ce que nous concevons dans le séjour des bienheureux de plus digne de nos souhaits après la vue de Dieu, et ce qui doit être un jour pour nous le comble même de la gloire. Cette paix éternelle dont jouissent les saints; cette paix qui ne sera jamais troublée ni interrompue; cette paix qui, réconciliant l'homme avec lui-même, fera cesser dans lui toutes les révoltes intérieures; cette paix qui nous rétablira dans l'état d'innocence où Dieu nous avait créés, voilà ce que Dieu promet à ses élus, et voilà à quoi nous aspirons. Mais il ne suffit pas, dit saint Augustin, d'y aspirer et d'y prétendre; voilà à quoi nous devons nous disposer et de quoi il faut, dès cette vie, que nous commencions à faire l'essai, nous efforçant au moins d'en approcher, et nous élevant au-dessus de cette basse région où se forment les orages et les tempêtes; au-dessus de ce petit monde qui est en nous, et qui n'est pas moins tumultueux ni moins difficile à pacifier, que le grand monde qui est autour de nous. Or, il est certain que jamais nous n'y pourrons établir une paix solide sans la mortification du cœur et de ses passions.

Car, pour en être sensiblement persuadé, il n'y a qu'à voir quels sont les principes ordinaires de toutes les inquiétudes et de tous les troubles de notre âme. Ne sont-ce pas nos désirs et nos passions : nos désirs trop

vifs, trop empressés, et nos passions trop impétueuses et trop ardentes ; nos désirs qui se multiplient sans cesse, qui se combattent les uns les autres, qui se proposent des objets tout contraires, qui souvent se portent à des choses incapables de nous contenter, à des choses dont la possession nous devient plus onéreuse qu'avantageuse ; et nos passions qui sont vaines, qui sont injustes, qui sont extrêmes, qui sont sans bornes? N'est-ce pas là, dis-je, ce qui nous empêche de pouvoir être en paix avec nous-mêmes, et ce qui excite au milieu de nous cette guerre intestine que saint Paul ressentait comme nous, et dont il se plaignait si amèrement? Il faut donc posséder notre âme dans la paix, la dégager de ces désirs inquiets et de ces passions déréglées. Il faut éteindre le feu de cette cupidité qui nous brûle, il faut réprimer cette ambition qui nous agite, il faut rompre ces attaches qui nous captivent, qui nous tourmentent, qui nous déchirent le cœur, et nous causent mille douleurs.

Or, il n'y a que la mortification de l'esprit qui puisse nous rendre ce bon office. Désirer peu de choses, et, celles que l'on désire les désirer peu, voilà les salutaires effets de cette mortification chrétienne. Voilà ce que les païens eux-mêmes ont enseigné, ont exalté, ont envié et ambitionné, mais ce qu'ils n'ont jamais bien pratiqué. C'est l'avantage des vrais chrétiens, et le fruit propre de la sagesse évangélique.

Oui, si nous voulons vivre contents, désirons peu de choses : Non-seulement, dit saint Chrysostome, parce qu'il y a peu de choses qui soient désirables, mais parce qu'il est impossible d'en désirer beaucoup sans perdre le repos qui vaut mieux que tout ce que l'on désire. Et les choses que nous désirons, désirons-les peu ; non-seulement, ajoute ce Père, parce qu'elles ne méritent pas d'être autrement désirées, mais parce que, les désirant beaucoup, elles deviennent immanquablement le sujet de mille peines. Désirer peu de choses hors de Dieu, c'est ce que saint Augustin appelle la mort des désirs ; et cette mort des désirs, n'est-ce pas la mortification dont nous parlons? Et ce qu'on désire, le désirer peu, c'est en quoi consiste cette sainte indifférence qui tient l'âme dans une assiette toujours égale, et qui la met au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les accidents. Ce n'est pas une indifférence de naturel, ni une indifférence de philosophe, mais une sainte indifférence, c'est-à-dire une indifférence fondée sur les principes de la religion, qui nous fait mépriser tous les objets créés, et qui tourne vers des biens réels toutes nos affections. Soyons, en ce sens et selon l'esprit du christianisme, indifférents à tout sur la terre, ou du moins ne nous entêtons de rien. Outre que l'entêtement est partout vicieux, il ne laisse jamais le cœur dans une disposition paisible, parce qu'il est toujours impatient et violent.

Ceci convient à toutes les passions et à tous les désirs qu'elles nous inspirent : mais la voie la plus sûre et la plus courte pour pacifier notre cœur, c'est d'attaquer d'abord la passion qui domine le plus en nous, et de mortifier les désirs où nous remarquons plus de vivacité et plus de sensibilité. Car c'est là comme le premier mobile de l'âme, c'est la source de tous les chagrins qui l'affligent. Souvent une seule passion est plus difficile à soumettre, et fait plus de ravage dans un cœur, que toutes les autres ensemble. Souvent il est aisé de retrancher toutes les autres et de se mortifier sur toutes les autres ; mais, du moment qu'il s'agit de la passion dominante, et qu'on veut la contredire, ce n'est plus à beaucoup près la même facilité, et l'on n'en éprouve que trop les retours fâcheux et les soulèvements. Cependant il n'y a point de paix à espérer tant que cette passion ne sera pas détruite. Fussiez-vous dans tout le reste l'homme le plus modéré, le plus raisonnable, le plus sage, c'est assez de cette passion pour vous agiter et pour faire votre supplice ; elle vous remplira l'esprit de mille idées, de mille vues, de mille réflexions désagréables ; elle excitera dans votre cœur mille regrets, mille jalousies, mille dépits, mille ressentiments pleins d'aigreur et d'amertume ; elle vous mettra dans la tête mille desseins, mille projets, mille entreprises aussi embarrassantes que vaines et chimériques ; elle vous engagera dans des partis, dans des intrigues, où peut-être vous aurez autant de déboires, de dégoûts, d'ennuis, de traverses à essuyer, que de pas à faire ; elle remuera même en sa faveur toutes les autres passions, qui d'ailleurs demeuraient dans le silence et vous laissaient dans le calme ; elle les allumera, et, comme il ne faut quelquefois qu'un séditieux pour soulever tout un pays, il ne faudra que cette passion pour causer dans votre âme un bouleversement général. Souvent encore ce sera dans les moindres occasions et sur les plus petits sujets. Une étincelle produit le plus vaste incendie, et une bagatelle qu'on n'observerait pas en toute autre rencontre, et qui ne ferait nulle sensation, est capable, dès qu'elle intéresse la passion dominante, de porter aux plus grandes extrémités.

On le voit tous les jours, et on le connaît par soi-même Oh ! que vous vous seriez épargné de mouvements et d'agitations, soit dans vous-même, soit hors de vous-même, si de bonne heure vous aviez écrasé ce ver qui vous pique et qui vous ronge ! De quelle paix vous jouiriez et de quelle heureuse liberté ! Tel était dès ce monde le bonheur des saints : ils étaient contents de tout, et, à n'avoir même égard qu'à la vie présente, on peut dire dans un vrai sens, que, jusques au milieu de leurs plus austères pénitences, ils menaient la vie la plus douce, parce qu'ils ne craignaient rien de tout ce que nous craignons sur la terre, qu'ils ne désiraient rien, et que, par l'extinction de toutes les passions humaines, ils avaient trouvé le secret

de s'élever au-dessus de tous les événements, et de passer leurs jours dans une indépendance et une tranquillité que rien n'était capable d'altérer.

C'est ce qui a fait dire à saint Basile qu'il y a beaucoup moins de peine à mortifier ses passions, qu'à ne les mortifier pas. Cette proposition a de quoi nous surprendre, et peut nous paraître un paradoxe; mais c'est une vérité très-constante. Car, autant qu'on fait de violence à ses passions et qu'on les mortifie, autant on se dispose à goûter la paix; au lieu qu'on la perd en ne les mortifiant pas, et en suivant leurs aveugles convoitises. La santé du corps consiste dans le tempérament des humeurs. Qu'une humeur vienne à prédominer, et que ce tempérament se dérange, de là les infirmités et les douleurs les plus cuisantes. Il en est de même par rapport à la paix de l'esprit : elle consiste dans la modération de nos désirs et de nos passions, qui en sont comme les humeurs. Tant que ces désirs ne seront pas mesurés, que ces passions ne seront pas réglées, l'esprit sera toujours, ou abattu par la tristesse, ou transporté par la colère, ou envenimé par la haine, ou resserré par la crainte. Il y aura toujours quelque chose qui le blessera : car il aura beau vouloir se contenter et en chercher les moyens, ses désirs étant sans mesures, ils ne seront jamais satisfaits, et ses passions étant sans règle, elles demanderont toujours davantage.

Or, pour en revenir à la pensée de saint Basile, dès là qu'on se procure la paix en détruisant ses passions, et qu'on ne peut l'avoir en les flattant et les nourrissant, il y a par conséquent moins à souffrir dans la pratique de la mortification chrétienne, qui nous les fait combattre et qui les tient soumises, que dans les vains ménagements de l'amour-propre, qui prend leur défense et se met de leur parti pour les seconder. Car ce qui doit faire la félicité d'un état, en cette vie comme en l'autre, c'est la paix qu'on y possède. Soyons abandonnés du monde et dépourvus de tous les biens du monde, mais ayons la paix au-dedans de nous, avec cela nous sommes heureux. Vivons au contraire dans l'opulence, dans la splendeur, parmi toutes les aises et toutes les douceurs du monde, mais n'ayons pas la paix, tout dès lors nous est insipide, richesses, grandeurs, fortune, et nous devenons malheureux. Pouvons-nous donc en trop faire pour l'avoir, et y a-t-il rien que nous ne devions pour cela sacrifier? C'est le fruit de la mortification intérieure, et c'est le partage des âmes qui, se détachant d'elles-mêmes, s'attachent à vous, Seigneur, et ne veulent se reposer qu'en vous. Vous êtes le Dieu de la paix, et vous savez bien dédommager un cœur des vains plaisirs dont il se prive en renonçant à ses passions et à leurs objets corrupteurs. Vous nous l'avez apportée cette paix, et vous nous l'avez fait annoncer par vos anges. Vous nous avez en même temps apporté l'épée et la guerre : mais c'est justement par cette épée, par cette guerre spirituelle et domestique contre nos vices et nos inclinations perverses, que nous devons obtenir la sainte paix dont vous êtes l'auteur. Soutenez-nous dans la résolution où nous sommes de la mériter à quelque prix que ce puisse être, et de nous y affermir de telle sorte, par votre grâce, que rien ne nous l'enlève jamais, ni dans le temps ni dans l'éternité.

Pensées diverses sur la pénitence et le retour à Dieu.

Le mondain dit : Il faut que Dieu soit un maître bien exact et bien rigoureux, puisqu'il ne pardonne rien sans pénitence; et moi je dis : Il faut que Dieu soit un maître bien indulgent et bien miséricordieux, puisqu'on obtient de lui le pardon de tout par la pénitence.

— Pourquoi railler de la conversion de cet homme? ce qu'il fait, c'est ce qu'il faudra que vous fassiez vous-même un jour; et c'est même, si vous n'avez pas renoncé entièrement à votre salut, ce que vous vous proposez de faire. Car voulez-vous vivre jusqu'au dernier moment dans votre péché? y voulez-vous mourir? j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur si abandonné qui porte jusque là le désespoir.

— Il y a certains sentiments du cœur dont on ne se fait pas beaucoup de peine, et où l'on s'entretient même avec plaisir, parce que d'un côté ils flattent la passion, et que de l'autre on ne les pénètre point assez pour se les bien développer à soi-même. Si dans une réflexion sérieuse on s'attachait à les approfondir, on en découvrirait tout d'un coup le désordre et l'énorme absurdité. Tel est le sentiment d'un homme qui vit impénitent dans l'espérance de mourir pénitent : je veux dire qui mène une vie criminelle, et qui s'y autorise par la pensée qu'un jour il fera pénitence, et qu'il ne mourra point avant que de s'être remis en grâce auprès de Dieu. Je prétends que c'est là, de toutes les contradictions, la plus insensée et la plus monstrueuse. Pour mieux comprendre l'extrême folie et l'affreux déréglement de raison où tombe ce pécheur, il n'y a qu'à considérer la nature de la pénitence. Car qu'est-ce que la pénitence? c'est un repentir, mais un vrai repentir; c'est une douleur, mais une vraie douleur des offenses commises contre Dieu. Il faut que cette douleur mette le pénitent dans un telle disposition, qu'au prix de toutes choses il voudrait n'avoir jamais déplu à Dieu, ni jamais offensé Dieu.

Or, cela posé, voyons donc à quoi se réduit le raisonnement d'un pécheur qui se dit à lui-même : Je n'ai qu'à vivre de la manière que j'ai vécu jusques à présent, je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes, j'en ferai quelque jour pénitence. C'est comme s'il disait : Je n'ai qu'à vivre de la manière que j'ai vécu jusques à présent : et pourquoi? parce que je compte de me repentir quelque jour, et de me repentir véritablement d'avoir ainsi vécu. C'est comme s'il disait : je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes : et pourquoi? parce que je compte d'être quel-

que jour touché d'une véritable douleur de m'y être engagé, ou de ne les avoir pas quittées de bonne heure. C'est comme s'il disait : Rien ne me presse de retourner à Dieu : et pourquoi? parce que je compte de ressentir quelque jour une telle peine de m'être séparé de lui, et de n'être pas retourné à lui dès à présent, que, dans la force de mon regret, je serais prêt de sacrifier tout pour n'avoir jamais eu le malheur de le perdre, et d'être un moment hors de sa grâce. Est-ce là raisonner, ou n'est-ce pas se jouer, et de Dieu, et de soi-même. Sans la passion qui l'aveugle, et sans la forte impression que fait sur lui l'objet présent qui l'entraîne, le pécheur raisonnerait tout autrement, et du même principe il tirerait des conséquences toutes contraires. Car la maxime générale, et universellement suivie de tout homme sage, c'est de ne rien faire dont on prévoie devoir un jour se repentir. De sorte qu'un des motifs les plus puissants que nous apportons à un ami pour le détourner d'une chose qu'il entreprend, et sur quoi il nous consulte, est de lui dire : Vous en serez fâché dans la suite, vous en aurez du chagrin, vous vous en repentirez. S'il voit en effet qu'il y ait là-dessus un juste sujet de craindre, et s'il se laisse persuader que ce qu'on prédit arrivera, bien loin de poursuivre l'entreprise, il n'hésite pas à l'abandonner. Ainsi l'Apôtre, écrivant aux Romains, leur disait en ce même sens : *Quel avantage, mes frères, avez-vous trouvé dans des choses dont vous rougissez maintenant* (*Rom.*, VI); et, si vous avez connu que vous en deviez rougir, fallait-il vous y porter, et vous y obstiner?

— Un faux pénitent cherche à se ménager lui-même dans sa pénitence; mais, en se ménageant pour l'heure présente, c'est justement par là qu'il s'expose à de cruelles peines dans la suite, et à de fâcheux retours. Car, pour peu qu'il soit instruit des devoirs de pénitence, et qu'il ait de la religion, il est difficile qu'il ne lui vienne pas dans la suite bien des remords et des reproches intérieurs, dont sa conscience est étrangement et continuellement troublée.

Cependant, me direz-vous, combien dans le monde voyons-nous de gens tranquilles sur leurs pénitences passées, quelque lâches et quelque imparfaites qu'elles aient été? J'avoue qu'on ne voit que trop de ces demi-pénitents, sans trouble et sans scrupule : mais, ce que je regarde comme le souverain malheur pour eux, c'est cette paix même où ils vivent. La paix dans le péché est un grand mal; mais un mal encore infiniment plus à craindre, c'est la paix dans la fausse pénitence. Car du moins la paix dans le péché ne nous ôte pas la connaissance du péché. Un pécheur, tout endurci qu'il est, ne peut ignorer après tout qu'il a perdu la grâce de Dieu, qu'il est hors des voies de Dieu, et dans la haine de Dieu; qu'à chaque moment qu'il passe dans cet état il peut mourir et être réprouvé de Dieu. Or cette seule connaissance est toujours une ressource pour lui, quoique éloignée, et peut servir à le réveiller de son assoupissement : au lieu que la paix dans la fausse pénitence, par la plus dangereuse de toutes les illusions, nous cache le péché, nous persuade que le péché est détruit, lorsqu'il vit en nous plus que jamais, lorsqu'il y agit et qu'il y domine avec plus d'empire, lorsqu'il nous entraîne, sans que nous l'apercevions, dans l'affreux abîme d'une éternelle damnation. Car quelle espérance y a-t-il alors de ramener une âme égarée? Si c'est la vue de ses offenses et le souvenir des désordres de sa vie qui se retrace quelquefois dans l'esprit de ce prétendu pénitent, il se dira à lui-même : J'ai péché, j'en conviens, et m'en confonds devant Dieu; mais enfin la pénitence efface tout : j'ai demandé pardon à Dieu, je me suis confessé, on m'a ordonné des prières, des aumônes, et je m'en suis acquitté : que faut-il davantage? Si l'on vient à lui représenter les jugements de de Dieu et leur extrême rigueur, il répondra qu'il a pris ses mesures, qu'il a eu recours aux prêtres, et qu'il en a reçu l'absolution ; que Dieu ne juge pas deux fois, et par conséquent qu'il ne nous jugera point après que nous nous serons jugés nous-mêmes. De cette sorte sa pénitence apparente n'a d'autre effet que de le confirmer dans une impénitence réelle et véritable. Or pouvons-nous rien concevoir de plus funeste en cette vie, et de plus terrible, que de trouver la mort où l'on devait trouver le salut, et de se damner par la pénitence même?

— Du plus grand mal nous pouvons tirer le plus grand bien ; et ce qui nous damne peut servir à nous sauver. Cette habitude vicieuse, voilà ce qui fait le déréglement de votre vie, et ce qui vous mène plus directement à la perdition ; cette même habitude sacrifiée à Dieu, voilà ce qui peut faire votre prédestination, et vous élever au plus haut point de la gloire. Mais c'est une habitude honteuse. Il n'importe : toute honteuse qu'elle est, le sacrifice en est digne de Dieu et digne de vous.

— Rien ne nous donne une idée plus juste de la conduite que doit tenir un pécheur, et des précautions qu'il doit prendre après sa conversion pour se préserver des rechutes, que le régime de vie qu'observe un malade dans l'état de convalescence. Car, qu'est-ce, à proprement parler, qu'un pécheur pénitent? c'est un malade qui sort d'une maladie très-dangereuse, et qui revient des portes de la mort, ou, pour mieux dire, des portes de l'enfer. Quoique sauvé du coup mortel dont il avait été atteint, il est encore dans une extrême faiblesse, et il se ressentira longtemps des mauvaises impressions de ses habitudes criminelles. Elles ont altéré toutes les puissances de son âme, et il ne peut faire un pas sans être en danger de tomber. Or, que fait un malade qui pense à se rétablir, et qui veut reprendre ses forces? Nous voyons avec quelle exactitude il obéit à toutes les ordonnances du médecin qui le gouverne; avec quelle attention il prend garde aux temps, aux heures, aux manières, à tout ce qui lui est marqué ; avec quelle constance et quelle résolution il surmonte ses inclina-

tions ou ses répugnances naturelles, il règle ses appétits, il mortifie son goût, il s'abstient de ce qui lui plairait le plus, il se prive de tout ce qui lui peut être nuisible : c'était un homme de bonne chère, et il devient sobre et tempérant ; c'était un homme du monde, répandu dans le monde, et il devient retiré et solitaire ; c'était un homme de plaisir, et il renonce à tous ses excès et à toutes ses débauches. Qu'on vienne lui parler là-dessus, le railler, le traiter d'esprit faible, le tenter tout de nouveau, il n'y a ni discours ni respect humain qui le touchent. Il y va de la vie, dit-il ; et, par cette seule réponse, il croit avoir pleinement justifié ses soins et toute la circonspection dont il use. Appliquons cela à un pécheur converti : car il n'y a pas un trait qui ne lui convienne. Voilà son modèle, et la comparaison doit être entière ; mais la pratique est bien différente, et c'est notre confusion. Le convalescent sacrifie tout à l'intérêt de sa santé ; et combien de prétendus pénitents ne veulent rien sacrifier à l'intérêt de leur salut !

— A consulter l'Evangile, et à s'en tenir précisément au texte et à la lettre, on dirait que Dieu réserve ses plus grandes faveurs aux pécheurs pénitents, et qu'il leur donne l'avantage sur les justes, qui néanmoins, fidèles à toutes ses ordonnances, ont toujours vécu dans la règle et dans le devoir. *Parmi les anges de Dieu*, selon l'exprès témoignage du Sauveur des hommes, *on se réjouit plus de la pénitence d'un pécheur, que de la persévérance de quatre vingt-dix-neuf justes* (*Luc.*, XV). En quelque sens que les interprètes expliquent ces paroles, elles nous représentent une vérité très-certaine, savoir, que Dieu dans tous les temps a favorisé les pécheurs, même les plus scandaleux, des grâces les plus singulières, quand ils se sont retirés de leurs voies criminelles, et qu'ils ont embrassé son service.

Conduite de Dieu que nous devons adorer ; conduite fondée sur plus d'une raison : et en voici quelques-unes : 1. Parce que Dieu se plaît à faire éclater les richesses de sa grâce : or il ne les fait jamais paraître avec plus d'éclat que dans ces sortes de pécheurs qui s'en sont rendus plus indignes. 2. Parce que les grâces de Dieu, surtout certaines grâces particulières, sont beaucoup plus à couvert des atteintes de l'orgueil dans les mains de ces pécheurs que dans les mains des justes. Que veux-je dire ? Un juste enrichi des dons célestes, et surtout de certains dons, peut plus aisément les attribuer en quelque manière à ses mérites, et, comme l'ange superbe, se laisser éblouir de sa splendeur et de sa gloire ; mais, à quelque rang et à quelque degré qu'un pécheur soit élevé, il a, dans la vue de ses égarements passés, un contre-poids qui les rabaisse, et qui lui sert de préservatif contre toutes les attaques d'une vaine estime de lui-même. 3. Parce que Dieu veut s'attacher ces pécheurs, et leur adoucir, par les grâces qu'il leur communique, la pesanteur de son joug, auquel ils ne sont point accoutumés, et sous lequel il serait à craindre que leur faiblesse ne vînt à succomber. 4. Parce que Dieu prétend enfin récompenser ces pécheurs du courage qu'ils ont eu à rompre les liens où ils étaient engagés, et des efforts qu'il leur en a coûté : car Dieu sait bien payer les sacrifices qu'on lui fait. Tout ceci, au reste, ne va point à déprimer les justes, ni à leur rien ôter de la louange qui leur est due ; à Dieu ne plaise : mais il est bon d'exciter par là les pécheurs et d'animer leurs confiances. Le péché commence par le plaisir, mais la peine le suit de près ; la pénitence, au contraire, commence par les larmes, mais elle est bientôt suivie des délices de l'âme les plus vives et les plus sensibles.

— Il faut qu'un pécheur converti loue Dieu, et qu'il ait du zèle pour la gloire de Dieu, mais un zèle modeste et humble : c'est-à-dire qu'il ne faut pas, dès le lendemain de sa conversion, qu'il s'érige en réformateur, qu'il devienne le censeur de tout le genre humain, ni que tout à coup il lève l'étendard de la sévérité avec empire et avec ostentation ; mais qu'il édifie par son humilité, par sa charité, par sa douceur, par sa patience, par tous les exercices d'une vraie et solide piété. Car comment oserait-il entreprendre de guérir le prochain, tandis que ses plaies saignent encore, et qu'elles ne sont pas bien fermées ? Il a assez à faire de pleurer ses péchés, de détruire ses mauvaises habitudes, de réparer devant Dieu et devant le monde la vie scandaleuse qu'il a menée ; et il doit se souvenir que le public n'attend pas sitôt de lui des prédications, mais des exemples.

— Après vous être si souvent et si longtemps écarté de votre devoir ; après avoir fait parler de vous et de votre conduite dans tout un quartier, toute une ville, tout un pays (car, vous ne le savez que trop, et il n'y a point à vous le dissimuler), vous vous êtes enfin reconnue ; et désormais, par une pénitence exemplaire, par une vie pieuse et remplie de bonnes œuvres, vous expiez le passé, autant que vous croyez le pouvoir, et tâchez de satisfaire à la justice de Dieu. Voilà de quoi l'on ne peut assez bénir le ciel, ni assez vous féliciter vous-même. Mais j'apprends d'ailleurs qu'en devenant plus régulier par rapport à vous, vous devenez en même temps d'une rigueur outrée à l'égard du prochain ; qu'au soupçon le plus léger qui vous passe par l'esprit, vous éclatez sans ménagement, et vous traitez sans pitié les personnes qui dépendent de vous ; qu'une ombre dans eux vous fait peur, et que vous prenez tout en mauvaise part. Quoi donc ! vous ne pouvez une fois pardonner aux autres la moindre faute ? Eh ! tant de fois il a fallu vous pardonner les plus grands scandales !

DE LA VRAIE
ET DE LA FAUSSE DÉVOTION.

Règle fondamentale et essentielle de la vraie dévotion.

Faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, et son honneur par rapport au monde, voilà en quoi consiste la vraie vertu de l'homme et la solide dévotion du chrétien.

I. Son mérite par rapport à Dieu : car ce que Dieu demande singulièrement de nous, et par-dessus toute autre chose, c'est l'accomplissement de nos devoirs. Dès là que ce sont des devoirs, ils sont ordonnés de Dieu, ils sont de la volonté de Dieu, mais d'une volonté absolue, d'une volonté spéciale. Par conséquent c'est en les remplissant et en les observant que nous plaisons spécialement à Dieu ; et, plus notre fidélité en cela est parfaite, plus nous devenons parfaits devant Dieu, et agréables aux yeux de Dieu.

Aussi est-ce par là que nous nous conformons aux desseins de sa sagesse dans le gouvernement du monde, et que nous secondons les vues de sa providence. Qu'est-ce qui fait subsister la société humaine, si ce n'est le bon ordre qui y règne; et qu'est-ce qui établit ce bon ordre, et le conserve, si ce n'est lorsque chacun, selon son rang, sa profession, s'acquitte exactement de l'emploi où il est destiné et des fonctions qui lui sont marquées ? Et, comme il y a autant de différence entre ces fonctions et ces emplois, qu'il y en a entre les rangs et les professions, il s'ensuit que les devoirs ne sont pas partout les mêmes; et que, n'étant pas les mêmes partout, il y a une égale diversité dans la dévotion : tellement que la dévotion d'un roi n'est pas la dévotion d'un sujet ; ni la dévotion d'un séculier, la dévotion d'un religieux ; ni la dévotion d'un laïque, la dévotion d'un ecclésiastique : ainsi des autres.

Pour bien entendre ceci, il faut distinguer l'esprit de la dévotion et la pratique de la dévotion ; ou la dévotion dans l'esprit et le sentiment, et la dévotion dans l'exercice et la pratique. Dans le sentiment et dans l'esprit, c'est partout, et ce doit être la même dévotion, parce que c'est partout et que ce doit être le même désir d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, de vivre selon le gré et le bon plaisir de Dieu. Mais, dans la pratique et l'exercice, la dévotion est aussi différente que les obligations et les ministères sont différents. Ce qui est donc dévotion dans l'un, ne l'est pas dans l'autre : car ce qui est du devoir et du ministère de l'un, n'est pas du devoir et du ministère de l'autre.

Règle excellente ! juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Règle sûre, règle génerale et de toutes les conditions; mais règle dont il n'est que trop ordinaire de s'écarter. Où voit-on en effet ce que j'appelle dévotion de devoir ? Cette idée de devoir nous blesse, nous gêne, nous rebute, nous paraît trop commune, et n'a rien qui nous flatte et qui nous pique. C'est néanmoins la véritable idée de la dévotion. Toute autre dévotion sans celle-là, n'est qu'une dévotion imaginaire; et celle-là seule, indépendamment de toutes les autres, peut nous faire acquérir les plus grands mérites, et parvenir à la plus haute sainteté. Car on ne doit point croire que, d'observer religieusement ses devoirs, et de s'y tenir inviolablement attaché dans sa condition, ce soit en soi peu de chose, et qu'on n'ait besoin pour cela que d'une vertu médiocre. Parcourons tous les états de la vie, et considérons-en bien toutes les obligations, je prétends que nous n'en trouverons aucun qui, selon les événements et les conjonctures, ne nous fournisse mille sujets de pratiquer ce qu'il y a de plus excellent dans la perfection évangélique.

Que faut-il, par exemple, ou que ne faut-il pas à un juge qui veut dispenser fidèlement la justice, et satisfaire à tout ce qu'il sait être de sa charge? Quelle assiduité au travail ; et, dans ce long et pénible travail où le devoir l'assujettit, que de victoires à remporter sur soi-même, que d'ennuis à essuyer et de dégoûts à dévorer ! Quel dégagement de cœur, quelle équité inflexible et quelle droiture; quelle fermeté contre les sollicitations, contre les promesses, contre les menaces, contre le crédit et la puissance, contre les intérêts de fortune, d'amitié, de parenté, contre toutes les considérations de la chair et du sang ! Supposons la dévotion la plus fervente : porte-t-elle à de plus grands sacrifices, et demande-t-elle des efforts plus héroïques?

Que faut-il à un homme d'affaires, ou que ne lui faut-il pas, pour vaquer dignement et en chrétien, soit au service du prince, dont il est le ministre, soit au service du public, dont il a les intérêts à ménager? Quelle étendue de soins, et quelle contention d'esprit ! A combien de gens est-il obligé de répondre, et en combien de rencontres a-t-il besoin d'une modération et d'une patience inaltérable? Toujours dans le mouvement, et toujours dans des occupations, ou qui le fatiguent, ou qui l'importunent; à peine est-il maître de quelques moments dans toute une journée, et à peine peut-il jouir de quelque repos. Imaginons la dévotion la plus austère : dans ses exercices les plus mortifiants exige-t-

elle une abnégation plus entière de soi-même, et un renoncement plus parfait à ses volontés, à ses inclinations naturelles, aux douceurs et à la tranquillité de la vie? Que faut-il à un père et à une mère, ou que ne leur faut-il pas pour veiller sur une famille, et pour la régler? Que n'en coûte-t-il point à l'un et à l'autre pour élever des enfants, pour corriger leurs défauts, pour supporter leurs faiblesses, pour les éloigner du vice et les dresser à la vertu, pour fléchir leur indocilité, pour pardonner leurs ingratitudes et leurs écarts, pour les remettre dans le bon chemin et les y maintenir, pour les former selon le monde, et plus encore pour les former selon Dieu? Concevons la dévotion la plus vigilante, et tout ensemble la plus agissante : a-t-elle plus d'attention à donner, plus de réflexions à faire, plus de précautions à prendre, plus d'empire à acquérir et à exercer sur les divers sentiments que les contrariétés et les chagrins excitent dans le cœur? Tel, chargé du détail d'un ménage et de la conduite d'une maison, n'éprouve que trop tous les jours combien ce fardeau est pesant, et combien c'est une rude croix. Or, tout cela, ce sont de simples devoirs, mais dira-t-on que l'accomplissement de ces devoirs devant Dieu n'ait pas son mérite, et un mérite très-relevé? Je sais que le Sauveur du monde nous ordonne alors de nous regarder comme des serviteurs inutiles, parce que nous ne faisons que ce que nous devons : mais, tout inutiles que nous sommes à l'égard de Dieu, qui n'a que faire de nos services, il est certain d'ailleurs que notre fidélité est d'un très-grand prix auprès de Dieu même, qui juge des choses, non par le fruit qu'il en retire, mais par l'obéissance et la soumission que nous lui témoignons.

II. Son plaisir par rapport à soi-même. Je n'ignore pas que l'Evangile nous engage à une mortification continuelle; mais je sais aussi qu'il y a un certain repos de l'âme, un certain goût intérieur que la vraie dévotion ne nous défend pas, ou, pour mieux dire, qu'elle nous donne elle-même, et qu'elle nous fait trouver dans la pratique de nos devoirs. Car, quoi qu'en pense le libertinage, il y a toujours un avantage infini à faire son devoir. De quelque manière alors que les choses tournent, il est toujours vrai qu'on a fait son devoir; et d'avoir fait son devoir, j'ose avancer que, dans toutes les vicissitudes où nous exposent les différentes occasions et les accidents de la vie, cela seul est pour une âme pieuse et droite la ressource la plus assurée et le plus ferme soutien. Si l'on ne réussit pas, c'est au moins dans sa disgrâce une consolation, et une consolation très-solide, de pouvoir se dire à soi-même : J'ai fait mon devoir. On s'élève contre moi, et je me suis attiré tels et tels ennemis; mais j'ai fait mon devoir. On condamne ma conduite, et quelques gens s'en tiennent offensés; mais j'ai fait mon devoir. Je suis devenu pour d'autres un sujet de raillerie, ils triomphent du mauvais tour qu'a pris cette affaire que j'avais entamée, et ils s'en réjouissent; mais en l'entreprenant j'ai fait mon devoir.

Cette pensée suffit à l'homme de bien pour l'affermir contre tous les discours et toutes les traverses. Quoi qu'il lui arrive de fâcheux, il en revient toujours à cette grande vue, qui ne s'efface jamais de son souvenir, et qui lui donne une force et une constance inébranlable : J'ai fait mon devoir. D'ailleurs, si l'on réussit, on goûte dans son succès un plaisir d'autant plus pur et plus sensible, qu'on se rend témoignage de n'y être parvenu qu'en faisant son devoir, et que par la bonne voie. Témoignage plus doux que le succès même. Un homme rend gloire à Dieu de tout le bien qu'il en reçoit; il en bénit le Seigneur, il reconnaît avec action de grâces que c'est un don du ciel; mais, quoiqu'il ne s'attribue rien à lui-même comme étant de lui-même, il sait du reste qu'il ne lui est pas défendu de ressentir une secrète joie d'avoir toujours marché droit dans la route qu'il a tenue; de ne s'être pas écarté un moment des règles les plus exactes de la probité et de la justice, et de n'être redevable de son élévation et de sa fortune, ni à la fraude, ni à l'intrigue. Au lieu qu'il en est tout autrement d'une âme basse et servile, qui trahit son devoir pour satisfaire sa passion. Si cet homme prospère dans ses entreprises, au milieu de sa prospérité et jusque dans le plus agréable sentiment de ce bonheur humain dont il jouit, il y a toujours un ver de la conscience qui le ronge malgré lui, et un secret remords qui lui reproche sa mauvaise foi et ses honteuses menées. Mais c'est encore bien pis, si ses desseins échouent, puisqu'il a tout à la fois le désespoir, et de se voir privé du fruit de ses fourberies, et d'en porter le crime dans le cœur, et d'en être responsable à la justice du ciel, quand même il peut échapper à la justice des hommes.

III. Son honneur par rapport au monde. Car, s'il est de l'humilité chrétienne de fuir l'éclat, et de ne rechercher jamais l'estime des hommes par un sentiment d'orgueil et par une vaine ostentation; le christianisme, après tout, ne condamne point un soin raisonnable de notre réputation, sur ce qui regarde l'intégrité et la droiture dans la conduite. Or, ce qui nous fait cette bonne réputation qu'il nous est permis jusqu'à certain point de ménager, c'est d'être régulier dans l'observation de nos devoirs. Le monde est bien corrompu; il est plein de gens sans foi, sans religion, sans raison, et, pour m'exprimer en des termes plus exprès, je veux dire que le monde est rempli de fourbes, d'impies, de scélérats; mais, du reste, j'ose avancer qu'il n'y a personne dans le monde, ou presque personne, si dépourvu de sens, ni si perdu de vie et de mœurs, qui n'estime au fond de l'âme et ne respecte un homme qu'il sait être fidèle à son devoir, inflexible à l'égard de son devoir, dirigé en tout et déterminé par son devoir. Ce caractère, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, et l'on ne peut se défendre de l'honorer.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne s'élève

quelquefois contre cette régularité et cette exactitude, quand elle nous est contraire et qu'elle s'oppose à nos prétentions et à nos vues. Il y a des conjonctures où l'on voudrait que cet homme ne fût point si rigide observateur des règles qui lui sont prescrites, et qu'en notre faveur il relâchât quelque chose de ce devoir si austère dont il refuse de se départir. On se plaint, on murmure, on s'emporte, on raille, on traite de superstition ou d'obstination une telle sévérité ; mais on a beau parler et déclamer, tous les gens sages sont édifiés de cette résolution ferme et courageuse. On en est édifié soi-même, après que le feu de la passion s'est ralenti, et que l'on est revenu du trouble et de l'émotion où l'on était. Voilà un honnête homme, dit-on, voilà un plus homme de bien que moi. On prend confiance en lui, on compte sur sa vertu, et c'est là ce qui accrédite la piété, parce que c'est là ce qui en fait la vérité et la sainteté. Au contraire, si c'était un homme capable de mollir quelquefois sur l'article du devoir, et qu'il fût susceptible de certains égards au préjudice d'une fidélité inviolable, pour peu qu'on vînt à s'en apercevoir, son crédit tomberait tout à coup, et l'on perdrait infiniment de l'estime qu'on avait conçue de lui. En vain dans ses paroles tiendrait-il les discours les plus édifiants, en vain dans la pratique s'emploierait-il aux exercices de la plus haute perfection ; on n'écouterait rien de tous ses discours, et toutes ses vertus deviendraient suspectes. Il ferait des miracles, qu'on mépriserait également, et ses miracles, et sa personne ; car on reviendrait toujours à ce devoir dont il se serait écarté, et on jugerait par là de tout le reste.

Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est qu'il ne faut souvent qu'une omission ou qu'une transgression assez légère en matière de devoir, pour décréditer ainsi un homme, quelque profession de vertu qu'il fasse, et quelque témoignage qu'il en donne. Le monde est là-dessus d'une délicatesse extrême, et le monde même le plus libertin. Tant la persuasion est générale et le sentiment unanime, que la base sur quoi doit porter une vraie dévotion, c'est l'attachement à son devoir. Je ne veux pas dire que toute la piété consiste en cela; mais je dis qu'il ne peut y avoir de vraie piété sans cela, et que, cela manquant, nous ne pouvons plus faire aucun fond sur notre prétendue dévotion. Puissent bien comprendre cette maxime, certaines âmes dévotes, ou réputées telles. Elles sont si curieuses de pratiques et de méthodes extraordinaires, et je ne blâme ni leurs méthodes ni leurs pratiques ; mais la grande pratique, la première et la plus grande méthode, est celle que je viens de leur tracer.

Saints désirs d'une âme qui aspire à une vie plus parfaite, et qui veut s'avancer dans les voies de la piété.

Quand serai-je à vous, Seigneur, comme j'y puis être, comme j'y dois être, comme il m'importe souverainement d'y être, puisque c'est de là que dépend mon vrai bonheur en ce monde, et sur cela que sont fondées toutes mes espérances dans l'éternité?

Il est vrai, mon Dieu, par votre miséricorde, que je tâche à me conserver dans votre grâce. J'ai horreur de certains vices qui perdent tant d'âmes et qui pourraient m'éloigner de vous. Je respecte votre loi, et j'en observe, à ce qu'il me semble, les points essentiels, ou je les veux observer. Que toute la gloire vous en soit rendue, car c'est à vous seul qu'elle appartient, et si je ne vis pas dans les mêmes déréglements et les mêmes désordres qu'une infinité d'autres, c'est ce que je dois compter parmi vos bienfaits, sans me l'attribuer à moi-même.

Mais, mon Dieu! d'en demeurer là, de borner là toute ma fidélité, de m'abstenir précisément de ces œuvres criminelles dont la seule raison et le seul sentiment de la nature me font connaître la difformité et la honte; de n'avoir devant vous d'autre mérite que de ne me point élever contre vous, que de ne point commettre d'offense capable de me séparer de vous, que de ne vous point refuser un culte indispensablement requis, ni une obéissance absolument nécessaire, est-ce là, tout ce que vous attendez de moi, est-ce là, dis-je, souverain auteur de mon être, tout ce que vous avez droit d'attendre d'une âme uniquement créée pour vous aimer, pour vous servir et pour vous glorifier? Cet amour qui vous est dû par tant de titres, cet amour de tout le cœur, de tout l'esprit, de toutes les forces, ce service, cette gloire, se réduisent-ils à si peu de chose?

Qu'ai-je donc à faire, Seigneur; hélas! je le vois assez ; vous me le donnez assez à entendre dans le fond de mon cœur ; je me le dis assez à moi-même, et je me reproche assez là-dessus à certains temps mon peu de résolution et ma faiblesse ; car ce ne sont pas les connaissances qui me manquent, ni même les bons désirs, mais le courage et l'exécution. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y aurait à faire pour moi, ce serait de me détacher pleinement du monde, et de m'attacher désormais à vous uniquement et inviolablement ; ce serait de me conformer à ces âmes ferventes qu'une sainte ardeur porte à toutes les pratiques de piété que vous leur inspirez, et qui peuvent dans leur état leur convenir; ce serait, en renonçant aux vains amusements du monde, de m'adonner, selon ma condition et la disposition de mes affaires, à de bonnes œuvres, à la prière, à la considération de vos vérités éternelles, à la visite de vos autels, au fréquent usage de vos sacrements, au soin de vos pauvres, à tout ce qui s'appelle vie dévote et parfaite ; ce serait de vaincre sur cela ma lâcheté et mes répugnances, de prendre une fois sur cela mon parti, de me déterminer enfin sur cela à suivre l'attrait de votre divin esprit, qui depuis si longtemps me sollicite, mais à qui j'oppose toujours de nouvelles difficultés et de nouveaux retardements.

Hé quoi! Seigneur, faut-il tant de délibérations pour se ranger au nombre de vos serviteurs les plus fidèles, et, si je l'ose dire

au nombre de vos amis? Tout ne m'y engage-t-il pas? N'êtes-vous pas mon Dieu : c'est-à-dire n'êtes-vous pas le principe, le soutien, la fin de mon être? Ne m'êtes-vous pas tout en toutes choses? Que d'idées je me retrace en ce peu de paroles! plus je veux les pénétrer, et plus j'y découvre de sujets d'un dévouement entier et sans réserve

Dieu créateur et scrutateur des cœurs, voilà ce que je reconnais intérieurement et en votre présence; mais pourquoi ne m'en déclarerais-je pas hautement, et en la présence des hommes? Pourquoi n'en ferais-je pas devant eux une profession ouverte? qu'ai-je à craindre de leur part? En voyant mon assiduité et ma ferveur dans votre service, après avoir été témoins de mes dissipations et de mes mondanités, ils seront surpris de mon changement. On parlera de ma dévotion, on en rira, on la censurera : mais cette censure, ou tombera sur des défauts réels et je les corrigerai; ou tombera sur des défauts imaginaires, et je la mépriserai. Du reste, j'avancerai dans vos voies, je m'y affermirai; et, quoi qu'en pensent les hommes, j'estimerai comme le plus grand de tous les biens d'y persévérer, d'y vivre et d'y mourir.

Oui, Seigneur, c'est mon bien et mon plus grand bien : mon bien par rapport à l'avenir, et mon bien même pour cette vie présente et mortelle. Que ne l'ai-je mieux connu jusqu'à présent, ce bien si précieux, ce vrai bien! que n'ai-je su plus tôt l'apercevoir à travers les charmes trompeurs et les frivoles enchantements qui me fascinaient les yeux! Tant que ce sera cet esprit de religion et de piété qui me conduira, quels avantages n'en dois-je pas attendre? il amortira le feu de mes passions, il arrêtera mes vivacités et mes précipitations, il purifiera mes vues et mes intentions, il règlera mes humeurs, il redressera mes caprices, il fixera mes inconstances : car une vraie dévotion s'étend à tout cela; et de cette sorte elle me préservera même de mille mauvaises démarches, et de mille écueils dans le commerce du monde. Et en effet, dans toutes mes résolutions et toutes mes actions, cet esprit religieux et pieux me servira de guide, de conseil; il me fera toujours résoudre, toujours agir avec maturité, avec modération et retenue, avec droiture de cœur, avec réflexion et avec sagesse. Mais surtout, dans mes afflictions, dans toutes mes traverses, et tous les chagrins inséparables de la misère humaine, c'est ce même esprit qui sera ma ressource, mon appui, ma consolation. Il me fortifiera, il réveillera ma confiance, il me tiendra dans une humble soumission à vos ordres; et ces sentiments calmeront toutes mes inquiétudes, et adouciront toutes mes peines.

C'est ainsi, mon Dieu, que se vérifie l'oracle de votre apôtre. C'est ainsi que la piété est utile à tout. Mais que fais-je? en me dévouant à vous, Seigneur, ce n'est point moi que je dois envisager, mais je ne dois avoir en vue que vous-même. Il me suffit de vous obéir et de vous plaire; il me suffit de glorifier autant que je le puis votre saint nom, de rendre hommage à votre suprême pouvoir, d'user de retour envers vous, et de reconnaître vos bontés infinies; de vous témoigner ma dépendance, mon zèle, mon amour. Voilà les motifs qui doivent me toucher, et que je dois me proposer. De tout le reste, je m'en remets aux soins paternels de votre providence : car elle ne me manquera pas; et m'a-t-elle manqué jusqu'à ce jour? m'a-t-elle manqué dans le cours même d'une vie tiède, négligente, d'une vie sans fruit et sans mérite, où vous n'avez point cessé de m'appeler et de me représenter mes devoirs? Or il est temps de vous répondre, et ce serait une obstination bien indigne de résister encore à de si favorables poursuites. Je me rends, Seigneur, je viens à vous, je me confie en votre secours tout-puissant; et comme c'est par vous que je commence ou que je veux commencer l'ouvrage de ma sanctification, c'est par vous que je le consommerai.

Ah! Seigneur, si ce n'était par vous, par quel autre le pourrais-je? Serait-ce par moi-même, lorsque dans moi je ne trouve que des obstacles? Toute la nature en est alarmée et y forme des oppositions au-dessus de mes forces, à moins qu'il ne vous plaise de me seconder. Une vie plus réglée, plus retirée, plus appliquée aux exercices intérieurs, et toute contraire à mes anciennes habitudes, trouble mes passions, étonne mon amour-propre, ébranle mon courage, et me remplit d'idées tristes et déplaisantes. Grand Dieu! levez-vous; prenez ma défense : prenez-la contre moi-même, quoique pour moi-même. C'est contre moi-même que vous la prendrez, en me défendant de ces ennemis domestiques qui sont nés avec moi et dans moi, et qui conspirent à me détourner de la sainte résolution que j'ai formée; mais ce sera en même temps pour moi-même, puisque ce sera pour le progrès de mon âme et pour mon salut.

Injustice du monde dans le mépris qu'il fait des pratiques de dévotion.

A quoi bon tant de pratiques de dévotion et tant de menues observances? La piété ne consiste point en tout cela, mais dans le cœur. Ainsi parlent un homme, une femme du monde qu'on voudrait engager à une vie plus religieuse et à certains exercices qu'on sait leur être très-convenables et très-salutaires. Le principe qu'ils avancent est incontestable, savoir, que la piété consiste dans le cœur : mais, sur ce principe, dont nous convenons également de part et d'autre, nous raisonnons du reste bien différemment. Car, disent-ils, pourquoi ne s'en tenir pas là, et qu'est-il nécessaire de s'assujettir à tous ces exercices et à toutes ces règles qu'on veut nous prescrire? Voilà ce qu'ils concluent; et moi, par un raisonnement tout opposé, voici ce que je leur réponds, et ce que je leur dis : Il est vrai, c'est dans le cœur que la piété consiste; mais dès qu'elle est vraiment dans le cœur, elle porte, par une suite naturelle, à tout ce

que je vous prescris ; et, dès qu'elle ne vous porte pas à tout ce que je vous prescris, c'est une marque évidente qu'elle n'est pas vraiment dans le cœur.

En effet, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut s'y conserver : or c'est par toutes ces pratiques qu'elle s'y maintient. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle y veut croître et augmenter : or, c'est par tous ces exercices qu'elle y fait sans cesse de nouveaux progrès. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut se produire au dehors et passer aux œuvres : et c'est selon toutes ces règles qu'elle doit agir. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut glorifier Dieu, édifier le prochain, faire honneur à la religion : et c'est dans toutes ces observances qu'elle trouve la gloire de Dieu, l'honneur de la religion, l'édification du prochain. Enfin, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut acquérir des mérites, et s'enrichir pour l'éternité ; et tout ce qu'une sainte ferveur nous inspire, ce sont autant de fonds qui doivent profiter au centuple, et autant de gages d'une éternelle béatitude. Aussi l'Eglise, éclairée et conduite par l'esprit de Dieu, outre ce culte intérieur qu'elle nous recommande, et qu'elle suppose comme le principe et la base de toute vraie piété, a-t-elle cru devoir encore établir un culte extérieur où la dévotion des fidèles pût s'exercer et se nourrir. Voilà pourquoi elle a institué ses fêtes, ses cérémonies, ses assemblées, ses offices, ses prières publiques, ses abstinences, ses jeûnes : pratiques dont elle a tellement compris l'utilité et même la nécessité, que de plusieurs elle nous a fait des commandements exprès, en nous exhortant à ne pas négliger les autres, quoiqu'elle ait bien voulu ne les pas ordonner avec la même rigueur. Rien donc n'est plus conforme à l'esprit de l'Eglise, ni par conséquent au divin esprit qui la guide en tout, qu'une dévotion agissante, et appliquée sans relâche à de pieuses observances, ou qu'une longue tradition autorise, ou que le zèle suggère selon les temps et les conjonctures.

Le monde est merveilleux dans ses idées, et prend bien plaisir à se tromper : je dis même le monde le moins profane et en apparence le plus chrétien. On veut une dévotion solide, et en cela l'on a raison; mais cette dévotion solide, on voudrait la renfermer toute dans le cœur : pourquoi? parce qu'on voudrait être dévot, et ne se contraindre en rien, ni se faire aucune violence ; parce qu'on voudrait être dévot, et consumer inutilement les journées dans une molle oisiveté et dans une indolence paresseuse ; parce qu'on voudrait être dévot, et vivre en toutes choses selon son gré, et dans une entière liberté. Car ces exercices propres d'une vie spirituelle et dévote ont leurs difficultés et leur sujétion : il y en a qui mortifient la chair et qui soumettent les sens à des œuvres de pénitence dont ils ont un éloignement naturel ; il y en a qui attachent l'esprit, qui l'appliquent à d'utiles réflexions ; et l'empêchent de se distraire en de vaines pensées où il aime à se dissiper; d'autres captivent la volonté, répriment ses désirs trop vifs et trop précipités, et, tout indocile qu'elle est, la tiennent sous le joug et dans la dépendance ; d'autres règlent les actions de chaque jour, les fixent à des temps précis, et leur donnent un arrangement aussi invariable qu'il le peut être dans la situation présente. Chacun porte avec soi sa gêne, sa peine, son dégoût. Or voilà ce qui rebute, et à quoi l'on répugne.

Mais, dans le fond, qu'est-ce que toutes ces méthodes, que toutes ces pratiques? Ne sont-ce pas des minuties? Des minuties! mais ces prétendues minuties plaisent à Dieu, et entretiennent dans une sainte union avec Dieu. Des minuties! mais ces prétendues minuties, les plus habiles maîtres et les plus grands saints les ont regardées comme les remparts et les appuis de la piété. Des minuties! mais ce sont ces prétendues minuties qui font le bon ordre d'une vie et la bonne conduite d'une âme. Des minuties! mais c'est dans ces prétendues minuties que toutes les vertus, par des actes réitérés et réglés, s'accroissent et se perfectionnent. Des minuties! mais c'est à ces prétendues minuties que Dieu a promis son royaume, puisqu'il l'a promis pour un verre d'eau donné en son nom.

En vérité, les mondains ont bonne grâce de rejeter avec tant de mépris ce qu'ils appellent, en matière de dévotion, minuties et petitesses, lorsqu'on les voit eux-mêmes dans l'usage du monde descendre à tant d'autres petits soins et d'autres minuties, pour se rendre agréables à un prince, à un grand, à toutes les personnes qu'ils veulent gagner. Ils ont bonne grâce de traiter de bagatelle ce qui concerne le service de Dieu, lorsque les moindres choses leur paraissent importantes à l'égard d'un souverain, d'un roi de la terre, dont ils recherchent la faveur, et à qui ils font si assidûment leur cour. Qu'ils en jugent comme il leur plaira : dès qu'il sera question du Dieu que j'adore et des hommages que je lui dois, je ne tiendrai rien au-dessous de moi ; mais tout me deviendra respectable et vénérable. Ils riront de ma faiblesse, et j'aurai pitié de leur aveuglement.

Simplicité évangélique, préférable dans la dévotion à toutes les connaissances humaines.

J'entends une bonne âme qui me parle de Dieu, et qui m'expose les sentiments que Dieu lui donne à la communion, à l'oraison, dans son travail et ses occupations ordinaires. Je suis surpris, en l'écoutant, de la manière dont elle s'explique : quel feu anime ses paroles ! quelle onction les accompagne ! elle s'énonce avec une facilité que rien n'arrête; elle s'exprime en des termes qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs de Dieu, des mystères de Dieu, de ses miséricordes, de ses jugements, des voies de sa providence, de sa conduite à

l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, et je l'admire d'autant plus, que la personne qui me tient ce langage si relevé et si sublime n'est quelquefois qu'une simple fille, qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle fait instruire? quels maîtres a-t-elle consultés? quels livres a-t-elle lus? Et ne pourrais-je pas, avec toute la proportion convenable, lui appliquer ce qu'on disait de Jésus-Christ : *Où cet homme a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? n'est-ce pas le fils d'un artisan* (*Matth.*, XIII).

Ah! mon Dieu, il n'y a point eu pour cette âme d'autre maître que vous-même et que votre esprit; il n'y a point eu pour elle d'autre école que la prière, où elle vous a ouvert son cœur avec simplicité et avec humilité; il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuse du crucifix, qu'une continuelle attention à votre présence, qu'une dévote fréquentation de vos sacrés mystères, qu'une pratique fidèle de ses devoirs, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, et qu'un désir sincère de les accomplir. Voilà par où elle s'est formée, ou plutôt voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, que votre grâce la formât, l'éclairât, l'élevât.

Aussi est-ce à ces âmes simples comme la colombe et humbles comme les enfants, à ces âmes pures, droites et ingénues, que Dieu communique avec plus d'abondance ses lumières. C'est avec elles qu'il aime à converser. Il leur parle au cœur, et cette science du cœur, cette science de sentiment, cette science d'épreuve et d'expérience qu'il leur fait acquérir, est infiniment au-dessus de tout ce que peuvent nous découvrir toutes nos spéculations et toute notre théologie.

Que je m'adresse à quelqu'un de nos savants, et que je le fasse raisonner sur ce que nous appelons vie spirituelle, vie de l'âme, vie cachée en Jésus-Christ et en Dieu : que me dira-t-il? peut-être avec toute son habileté le verrai-je tarir au bout de quelques paroles, et sera-t-il obligé de confesser que là-dessus il n'en sait pas davantage : ou, s'il veut s'étendre sur cette matière, il m'étalera de beaux principes et de belles maximes, mais dont je m'apercevrai bientôt qu'il n'a qu'une connaissance vague et superficielle. Dans ses raisonnements je pourrai remarquer beaucoup de doctrine, beaucoup d'esprit, et cependant j'en serai peu touché, parce que le cœur n'y aura point de part. Deux ou trois mots qui partiraient du cœur m'en feraient plus comprendre et plus sentir que tous ses discours. Je conclurai donc avec le saint roi David : *Heureux ceux à qui vous enseignez vous-même vos voies, ô mon Dieu* (*Ps.* XCIII)! Tout dépourvus qu'ils peuvent être d'ailleurs des talents et des dons de la nature, *vous rendez leurs langues disertes et éloquentes* (*Sap.*, X). A quoi j'ajouterai, comme saint Augustin : *Hélas! les ignorants s'avancent, se sanctifient, emportent le ciel; et nous, avec toute notre étude et tout notre savoir, nous restons aux derniers rangs du royaume de Dieu, et souvent même nous nous mettons en danger de tomber dans l'abîme éternel.*

Mais n'y a-t-il pas eu de saints et de très-grands saints parmi les savants? Je sais qu'il y en a eu, et c'est saint Paul lui-même qui nous apprend que Dieu a établi dans son Eglise, non-seulement des apôtres et des prophètes, mais des docteurs qui l'ont éclairée, et qui, en l'éclairant, sont parvenus à la plus haute sainteté. Donnons à leur vaste et profonde érudition toute la louange qui lui est due; mais, du reste, gardons-nous de croire que ce fût là ce qui les entretenait dans une union si intime avec Dieu. Quand il s'agissait de traiter avec ce souverain maître et d'aller à lui, ils déposaient, pour ainsi dire, toute leur science; et, bien loin de l'appeler à leur secours, ils en éloignaient toute idée, et craignaient que, par un souvenir même involontaire, elle ne troublât les divines opérations de la grâce. Tout ce qu'ils savaient alors, c'était d'adorer avec tremblement, de s'abaisser sous la main toute-puissante du Seigneur, de s'anéantir en présence de cette redoutable majesté, de contempler, d'admirer, de s'affectionner, d'aimer. Ils n'avaient besoin pour cela ni d'un génie sublime, ni d'un travail assidu, ni de curieuses recherches, ni de pensées ingénieuses et subtiles; mais il ne leur fallait qu'une simple considération, qu'une foi vive, qu'un cœur droit. Ainsi, tout savants qu'ils étaient, ils conservaient devant Dieu et dans les choses de Dieu toute la simplicité évangélique. Quoique savants, ils n'étaient point de ces prudents et de ces sages à qui le Père céleste, suivant la parole du Fils de Dieu, a caché ses adorables mystères; mais ils étaient du nombre de ces petits à qui Jésus-Christ donnait un accès si facile auprès de sa personne, et qu'il a spécialement déclarés héritiers du royaume de Dieu.

Voilà comment ils approchaient de Dieu, remplis du même sentiment que le prophète Jérémie, lorsqu'il s'écriait : *De quoi suis-je capable, Seigneur, et que puis-je? je ne suis qu'un enfant, et à peine sais-je prononcer une syllabe* (*Jerem.*, I)? Mais il me semble que Dieu leur répondait intérieurement à chacun comme à son prophète : *Non, ne dites point que vous ne savez rien, et que vous n'êtes qu'un enfant.* Parce que vous ne vous regardez point autrement devant moi, c'est pour cela que je vous comblerai de mes dons célestes, que je vous attacherai à moi, et que je m'attacherai à vous; que je vous admettrai à mes entretiens les plus familiers; que je vous révèlerai les secrets de ma sagesse, et que je vous mettrai dans la bouche de dignes expressions pour les annoncer. Car c'est aux petits, et aux plus petits que ces faveurs sont réservées.

Soyons de ce nombre favori, et consolons-nous si nous sommes privés de certains mérites personnels, et de certaines qualités qui brillent aux yeux des hommes. La science sans la charité peut être plus nuisible qu'utile à un savant, parce qu'elle enfle; mais

la charité sans la science peut seule nous suffire pour notre propre sanctification, parce que de son fond et par elle-même elle édifie. Or, cette charité si sainte et si sanctifiante, nous pouvons l'avoir sans être pourvus de grands talents naturels ni de grandes connaissances. Nous pouvons même, dans l'état de cette enfance spirituelle, l'avoir plus aisément et la conserver plus sûrement, puisque nous sommes moins exposés à la présomption de l'orgueil, et moins sujets à nous évanouir dans nos pensées : *Voyez, mes frères*, disait l'Apôtre aux Corinthiens, *quelle est votre vocation : il n'y en a pas eu beaucoup parmi vous qui fussent sages selon la chair, ou puissants, ou nobles; mais ce qui passe pour insensé devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; et ce qui est faible et méprisable devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus grand, afin*, conclut le docteur des gentils, *que nul homme n'eût de quoi se glorifier* (I *Cor.*, I), s'attribuant à soi-même ce qui ne vient que de Dieu et qui n'appartient qu'à Dieu. Un homme versé dans les sciences, ou divines, ou humaines, a plus lieu de craindre qu'une secrète complaisance ne lui fasse dérober à Dieu la gloire de certaines lumières, de certaines vues, de certaines dispositions de l'âme, dont la grâce est l'unique principe. Quoi qu'il en soit, suivons l'avis du Sage : *Cherchons Dieu dans la simplicité de notre cœur* (*Sap.*, XII). Apprenons à l'aimer, à lui obéir, à le servir, à nous sauver, voilà ce qu'il nous importe souverainement de savoir; voilà *tout l'homme*, selon le terme de l'Ecriture, et par conséquent voilà la grande science de l'homme, et où toute autre science doit se réduire.

Défauts à éviter dans la dévotion et fausses conséquences que le libertinage en prétend tirer.

Que la nature est adroite, et qu'elle sait bien ménager ses intérêts ! Elle les trouve partout, et jusque dans les choses qui paraissent les plus opposées. Nous pensons à nous défaire d'une passion : que fait la nature ? en la place de cette passion, elle en substitue une autre toute contraire, mais qui est toujours passion, et par conséquent qui lui plaît et qui la flatte. On donne à l'orgueil, à l'envie de dominer et d'intriguer, à l'impétuosité naturelle, à la malignité, à l'indolence et à l'oisiveté, ce qu'on ôte aux autres vices; et de là divers caractères de dévotion plus aisés à remarquer qu'à corriger. Dévotion fastueuse et d'éclat, dévotion intrigante et dominante, dévotion inquiète et empressée, dévotion zélée pour autrui, sans l'être pour soi, dévotion de naturel et d'intérêt, dévotion douce et commode.

1. Dévotion fastueuse et d'éclat; car on aime l'éclat jusque dans la retraite, jusque dans la pénitence, jusque dans les plus saints exercices, et dans les œuvres même les plus humiliantes. Celle-ci peut-être ni celle-là ne se seraient pas retirées du monde, si elles ne l'avaient fait avec éclat, et si cet éclat ne les eût soutenues. Et depuis qu'elles ont renoncé au monde, et embrassé la dévotion, peut-être ne se rendraient-elles pas si assidues au soin des pauvres ou au soin des prisonniers, si elles ne le faisaient avec le même éclat, et si, dans ce même éclat, elles n'avaient le même soutien. Bien d'autres exemples pourraient vérifier ce que je dis. On s'emploie à des établissements nouveaux qui paraissent et qui font bruit dans le monde. On y contribue de tout son pouvoir, et l'on fournit amplement à la dépense. De relever les anciens qui tombent et d'y travailler avec la même ardeur et la même libéralité, ce ne serait pas peut-être une œuvre moins méritoire devant Dieu, ni moins agréable à ses yeux; mais elle serait plus obscure, et l'on n'aurait point le nom d'instituteur ou d'institutrice : or, cet attrait manquant, il n'est que trop naturel et que trop ordinaire qu'on porte ailleurs ses gratifications et qu'on se laisse attirer par l'éclat de la nouveauté. Mais, dit-on, cet éclat sert à édifier le prochain. Sur cela, je conviens que l'éclat alors serait bon, si l'on n'y recherchait que l'édification publique; mais il est fort à craindre qu'on ne s'y cherche encore plus soi-même. Eh quoi ! faut-il donc quitter toutes ces bonnes œuvres ? Non, retenez-les toutes quant à l'action, mais étudiez-vous à en rectifier l'intention.

2. Dévotion intrigante et dominante. En cessant d'intriguer dans le monde et d'y vouloir dominer, on veut intriguer et dominer dans le parti de la dévotion ; car il y a dans la dévotion même différents partis; et, s'il n'y en avait point, et que l'uniformité des sentiments fût entière, sans dispute, sans contestation, sans occasion de remuer, de s'ingérer en mille affaires et mille menées, il est à croire que bien des personnes, surtout parmi le sexe, n'auraient jamais été dévotes ni voulu l'être. Le crédit qu'on a dans une secte dont on devient, ou le chef, ou l'un des principaux agents ; l'empire qu'on exerce sur les esprits qu'on a su prévenir en sa faveur, et qui prennent aveuglément les impressions qu'on leur donne ; l'autorité avec laquelle on les gouverne et on les fait entrer dans toutes ses vues et toutes ses pratiques; le plaisir flatteur d'être l'âme des assemblées, des délibérations, de tous les conseils et de toutes les résolutions; le seul plaisir même d'avoir quelque part à tout cela, et d'y être compté pour quelque chose, voilà ce qui touche un cœur vain et amateur de la domination ; voilà son objet : tout le reste n'est proprement que l'accessoire et qu'une spécieuse apparence.

3. Dévotion inquiète et empressée. *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous mettez en peine de bien des choses* (*Luc.*, X), disait le Sauveur du monde à cette sœur de Madeleine, voyant qu'elle s'embarrassait de trop de soins pour le recevoir dans sa maison, et pour lui témoigner son respect. C'était sans doute une bonne œuvre qu'elle faisait, puisqu'il s'agissait du Fils de Dieu ; mais dans toutes nos œuvres, et particulièrement dans nos œuvres de piété, Dieu veut toujours

que nous conservions le recueillement intérieur, qui ne peut guère s'accorder avec une ardeur si vive et si précipitée; car dans les choses de Dieu comme partout ailleurs, il y a de ces vivacités et de ces empressements qu'il faut modérer. C'est le caractère de certains esprits qui n'entreprennent ni ne font presque jamais rien d'un sens rassis et avec tranquillité; de sorte qu'on les voit dans un mouvement perpétuel, et que, pour quelques démarches qui suffiraient, ils en font cent d'inutiles. Ils croient agir en cela avec plus de mérite devant Dieu; mais souvent, sans qu'ils l'aperçoivent, s'y mêle-t-il beaucoup de tempérament, et quelquefois même une secrète complaisance au fond de l'âme; car toutes ces manières et toutes ces agitations extérieures ont je ne sais quel air d'importance dont le cœur se laisse aisément flatter. C'est l'œuvre de Dieu, disent-ils, et *malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment* (*Jerem.*, XLVIII). Je l'avoue, et je le dis aussi bien qu'eux; mais, sans négliger l'œuvre de Dieu, on peut s'y comporter avec plus d'attention à Dieu même, avec plus de récollection, avec moins de dissipation. Eh! pourrais-je leur demander, que prétendez-vous, en vous laissant ainsi distraire, et perdant par toutes vos précipitations et tous vos troubles la présence de Dieu? Vous le cherchez hors de vous, et vous le quittez au dedans de vous-mêmes.

4. Dévotion zélée, mais fort zélée pour autrui et très-peu pour soi. Depuis que telle femme a levé l'étendard de la dévotion, il semble qu'elle soit devenue impeccable, et que tous les autres soient des pécheurs remplis de défauts. Elle donnera dans un jour cent avis, et dans toute une année elle n'en voudra pas recevoir un seul. Quoi qu'il en soit, nous avons du zèle, et le zèle le plus ardent, mais sur quoi? sur quelques abus assez légers que nous remarquons ou que nous nous figurons dans des subalternes et dans des états qui dépendent de nous. Voilà ce qui nous occupe, sans que jamais nous nous occupions des véritables abus de notre état, donc nous ne sommes pas exempts, et qui quelquefois sont énormes. Cependant on inquiète des gens, on les fatigue, on va même jusqu'à les accabler. Le prophète disait: *Mon zèle me dévore* (*Ps.* LXVIII); mais combien de prétendus zélateurs ou zélatrices pourraient dire: *Mon zèle, au lieu de me dévorer moi-même, dévore les autres.*

5. Dévotion de naturel, d'inclination, d'intérêt. Le vrai caractère de la piété est d'accommoder nos inclinations et nos désirs à la dévotion; mais l'illusion la plus commune, et le désordre presque universel, est de vouloir au contraire accommoder la dévotion à tous nos désirs et à toutes nos inclinations. De là vient que la dévotion se transfigure en toutes sortes de formes: mais surtout à la cour elle prend toutes les qualités de la cour. La cour (ce que je ne prétends pas néanmoins être une règle générale), la cour est le séjour de l'ambition: la dévotion y devient ambitieuse; la cour est le séjour de la politique: la dévotion y devient artificieuse et politique; la cour est le séjour de l'hypocrisie et de la dissimulation: la dévotion y devient dissimulée et cachée; la cour est le séjour de la médisance: la dévotion y devient critique à l'excès et médisante. Ainsi du reste. La raison de ceci est que, dans la dévotion même, il y a toujours, si l'on n'use d'une extrême vigilance, quelque chose d'humain et un fond de notre nature corrompue, qui s'y glisse et qui agit imperceptiblement. On est pieux, ou l'on croit l'être; mais on l'est selon ses vues, mais on l'est selon ses avantages personnnels et temporels, mais on l'est selon l'air contagieux du monde, que l'on respire sans cesse. C'est-à-dire qu'on l'est assez pour pouvoir en quelque manière se porter témoignage à soi-même de l'être, et pour en avoir devant le monde la réputation, mais qu'on l'est trop peu pour avoir devant Dieu le mérite de l'être véritablement. Sainteté de cour, sainteté la plus éminente, quand elle est véritable, parce qu'elle a plus d'obstacles à surmonter, et plus de sacrifices à faire: mais que ces sacrifices sont rares! et, comme il faut pour cela s'immoler soi-même, que l'esprit de la cour trouve d'accommodements et de raisons pour épargner la victime!

6. Dévotion douce, oisive, commode. On dit, en se retirant des affaires du monde, et se donnant à Dieu: Pourquoi tant de mouvements et tant de soins? Tout cela me lasse et m'importune, je veux vivre désormais en repos. Erreur: ce n'est point là l'esprit de la piété; mais c'est un artifice de l'amour-propre, qui se cherche soi-même jusque dans les meilleurs desseins. Il veut partout avoir son compte et être à son aise: en quoi il nous trompe. La sainteté de cette vie est dans le travail et dans la peine, comme celle de l'autre est dans la béatitude et dans la paix.

Que le libertinage, instruit, aussi bien que nous, de ces égarements dans la dévotion et des autres, les condamne, nous ne nous en plaindrons point, et nous ne l'accuserons point en cela d'injustice. Mais de quoi nous nous plaignons, et avec raison, c'est que le libertin abuse de quelques exemples particuliers, pour en tirer des conséquences générales au désavantage de toutes les personnes vertueuses et adonnées aux œuvres de piété. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin prenne de là sujet de décrier la dévotion, de la traiter avec mépris, de l'exposer à la risée publique par de fades et de scandaleuses plaisanteries. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin veuille de là se persuader qu'il n'y a de vraie dévotion qu'en idée, et que ce n'est dans la pratique qu'un dehors trompeur et un faux nom. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin exagère tant les devoirs de la dévotion, et qu'il affecte de les porter au degré de perfection le plus éminent, afin que, ne voyant presque personne qui s'y élève, il puisse s'autoriser à conclure que tout ce qu'on appelle gens de bien ne valent pas mieux la plupart que le commun des hommes. De

quoi nous nous plaignons, c'est que par là le libertin ôte en quelque sorte aux prédicateurs, et à tous les ministres chargés de l'instruction des fidèles, la liberté de s'expliquer publiquement sur la dévotion, d'en prescrire les règles, d'en découvrir les illusions, de peur que les mondains n'empoisonnent ce qu'ils entendent sur cette matière, et que leur malignité ne s'en prévale.

Cependant le monde pensera tout ce qu'il lui plaira, et il raillera tant qu'il voudra; nous parlerons avec discrétion, mais avec force, et nous ne déguiserons point la vérité, dont nous sommes les dépositaires et les interprètes. Nous imiterons notre divin Maître, qui n'usa de nul ménagement à l'égard des scribes et des pharisiens, et qui tant de fois publia leurs hypocrisies et leurs vices les plus secrets; nous exalterons la vertu, nous lui donnerons toute la louange qu'elle mérite, nous reconnaîtrons qu'elle n'est point bannie de la terre et qu'elle règne encore dans l'Eglise de Dieu : mais en même temps, pour son honneur et pour la réformation de ceux même qui la professent, nous ne craindrons point de marquer les altérations qu'on y fait. Nous démêlerons dans cet or ce qu'il y a de pur et tout ce qu'on y met d'alliage. Plaise au ciel que nos leçons soient bien reçues et qu'on en profite, c'est notre intention : mais quiconque en sera scandalisé, qu'il s'impute à lui-même son scandale.

Alliance de la Piété et de la Grandeur.

Quelque opposé que semble être au christianisme l'état des grands, il y a une merveilleuse alliance entre la piété et la grandeur. Bien loin qu'elles soient incompatibles, elles se soutiennent mutuellement l'une et l'autre : de sorte que la piété sert à relever la grandeur, et que la grandeur sert à relever la piété.

I. La piété relève tout à la fois la grandeur, et devant Dieu, et devant les hommes : devant Dieu, parce que la piété rend la grandeur chrétienne et sainte; devant les hommes, parce que la piété nous rend la grandeur singulièrement aimable et vénérable.

Grandeur chrétienne et sainte devant Dieu; par où? par la piété, ainsi que je viens de le dire. Car que fait la piété dans un grand, et comment le sanctifie-t-elle? Est-ce en le dépouillant de sa grandeur même? est-ce en le faisant renoncer à tous les titres d'honneur dont il est revêtu? L'oblige-t-elle à céder ses droits, à se démettre de son autorité et de son pouvoir, à descendre de son rang et à se dégrader, à mener une vie privée, et à se réduire dans une retraite obscure, sans pompe, sans éclat, sans nom? Il est vrai qu'il y a eu des grands dans le monde, et même des princes et des rois, que l'esprit de Dieu a portés jusque-là. Ils se sont retirés dans les solitudes et dans les cloîtres; et, pour se mettre plus sûrement en garde contre la contagion du siècle, ou pour acquérir une ressemblance plus parfaite avec Jésus-Christ humilié et anéanti, ils se sont cachés et ensevelis dans les ténèbres. Mais si ces exemples sont dignes de notre admiration, ce n'est pas une conséquence que tous les grands les doivent suivre, et qu'ils ne puissent autrement se sanctifier que par cette abdication volontaire et ce renoncement à l'état de distinction où la Providence les a élevés. S'il en était ainsi, il faudrait donc qu'il n'y eût, dans le monde chrétien, ni puissance séculière, ni dignité, ni magistrature, ni principauté, ni monarchie, puisqu'il serait nécessaire de quitter tout cela, et de se défaire de tout cela pour pratiquer le christianisme et pour s'y perfectionner. Système qui dérangerait tout le plan de la sagesse divine, et qui renverserait tout l'ordre qu'elle a établi. A ne point parler des saints législateurs et des saints rois qui ont vécu dans l'ancienne loi et gouverné le peuple de Dieu, combien de grands dans la loi nouvelle, combien de rois, sans déroger en rien de leur grandeur, sont parvenus, au milieu de la cour, à la plus sublime sainteté, et ont mérité d'être honorés d'un culte public par toute l'Eglise?

De là il s'ensuit qu'on peut être grand selon le monde, demeurer dans la condition de grand, vivre en grand, et cependant marcher et s'avancer dans les voies de la perfection chrétienne. Or voilà l'ouvrage, ou plutôt le chef-d'œuvre de la piété; elle fait remonter un grand jusqu'au principe de sa grandeur, et de toute grandeur humaine, qui est Dieu; elle lui fait reconnaître avec l'Apôtre, et selon la maxime fondamentale de la foi, que toute puissance vient de Dieu, et par conséquent que tout ce qu'il est, il ne l'est que par la grâce de Dieu. D'où il conclut, par le raisonnement le plus juste et le plus sensible, que toute sa grandeur n'est donc qu'une grandeur subordonnée au souverain maître de qui il l'a reçue. Que c'est une grandeur dépendante; et que, bien loin qu'elle l'affranchisse des lois divines, elle lui impose une obligation particulière d'honorer d'un culte plus religieux, plus assidu, plus fervent, le suprême auteur à qui il est redevable de son état et de tous les avantages temporels qui y sont attachés. Que ce n'est pas pour lui qu'elle lui a été donnée, cette grandeur, et qu'il n'en est que le dépositaire; mais que, chaque chose devant retourner à sa source, c'est à Dieu que l'hommage en est dû, et à ce Seigneur des seigneurs qu'elle doit être référée par un usage tel qu'il le demande et tel qu'il le mérite.

Toutes ces pensées, et d'autres que la piété ne manque point de suggérer, tiennent un grand dans une attention continuelle sur soi-même, pour ne se laisser point éblouir de l'éclat qui l'environne, et ne se point évanouir dans ses idées, pour se maintenir toujours devant Dieu et à l'égard de Dieu dans des sentiments humbles et soumis, dans une dépendance volontaire et entière, dans une obéissance pleine et parfaite; pour n'user jamais de sa puissance contre Dieu, en la faisant servir à satisfaire ses passions, son intérêt, son ambition, ses ressentiments et ses vengeances; mais au contraire, pour l'employer toujours selon les vues et le gré

de Dieu, consultant Dieu dans tout ce qu'il entreprend, n'y envisageant que Dieu, et ne s'y proposant autre chose que d'être l'exécuteur de ses ordres, et le ministre de ses éternelles volontés; pour s'attacher avec d'autant plus de fidélité et plus de zèle au service de Dieu, qu'il se voit comblé plus libéralement et plus abondamment de ses dons; pour lui rendre tous les devoirs de religion, d'adoration, de reconnaissance et de dévotion, que l'Eglise de Dieu exige de chaque fidèle, ne manquant à nulle observance, ne se dispensant d'aucune pratique, y en ajoutant même de propres et de personnelles, en un mot, remplissant toute justice, et n'écoutant là-dessus ni respect du monde, ni inclination ou répugnance de la nature. Qui peut douter qu'un grand de ce caractère ne soit spécialement agréable à Dieu? c'est-à-dire qui peut douter qu'il ne soit vraiment grand aux yeux de Dieu, puisque la vraie grandeur est de plaire à Dieu, et que rien ne doit plaire davantage à Dieu que la grandeur même temporelle, ainsi appliquée à le glorifier et toute dévouée à son honneur? Voilà par où David devint un objet de complaisance pour Dieu, et un prince selon le cœur de Dieu. C'est ce qui consacra toutes ses entreprises et toutes ses victoires. C'est ce qui en fit tout le mérite et tout le prix.

Grandeur singulièrement aimable et vénérable devant les hommes : autre effet de la piété dans un grand. Il est certain que la vertu, en quelque sujet qu'elle se rencontre, est toujours digne de notre estime et de nos respects; mais il faut convenir, dit saint Bernard, que, par une grâce et un don particulier, elle plaît surtout dans les nobles. D'où vient cela? on pourrait dire qu'étant beaucoup plus rare dans les grands, elle paraît par là même beaucoup plus estimable. On pourrait ajouter qu'ayant dans les grands beaucoup plus d'efforts à faire pour se soutenir, et plus de difficultés à vaincre, elle les rend aussi beaucoup plus recommandables par les obstacles mêmes qu'ils surmontent, et par les victoires qu'ils remportent. Mais, sans m'arrêter à ces raisons ni à toutes les autres, voici, ce me semble, la plus essentielle : c'est que la piété corrige dans un grand les défauts les plus ordinaires par où la grandeur devient communément odieuse et méprisable, et qu'au contraire elle lui donne les qualités les plus capables de gagner les cœurs et de les prévenir en sa faveur.

En effet, ce qui nous indispose à l'égard des grands, et ce qui nous porte le plus souvent contre eux aux murmures et aux mépris, ce sont leurs hauteurs et leurs fiertés, ce sont leurs airs dédaigneux et méprisants, ce sont leurs façons de parler, leurs termes, leurs gestes, leurs regards, toutes leurs manières, ou brusques et rebutantes, ou trop impérieuses et trop dominantes. Ce sont encore bien plus leurs tyrannies et leurs duretés, quand, par l'abus le plus énorme du pouvoir dont ils ont été revêtus, ils tiennent dans l'oppression des hommes comme eux, et leur font sentir sans ménagement tout le poids de leur grandeur; quand, par l'indifférence la plus mortelle, uniquement attentifs à ce qui les touche, et renonçant à tous les sentiments de la charité, ils voient d'un œil tranquille, et sans nulle compassion, des misères dont assez ordinairement ils sont eux-mêmes auteurs; quand, par une monstrueuse ingratitude, ils laissent sans récompense les services les plus importants, et oublient des gens qui se sont immolés et et qui s'immolent sans cesse pour leurs intérêts. Ce sont leurs injustices, leurs violences, leurs concussions, et, si je puis user de ce terme, leurs brigandages, soit connus et publics (car souvent même ils ne s'en cachent pas), soit particuliers et plus secrets, mais qui ne causent pas moins de dommage, et ne donnent pas moins à souffrir. Ce sont les désordres de leur vie, leurs débauches, leurs excès, leur irréligion, tous les vices où ils s'abandonnent avec d'autant plus de liberté, que c'est avec plus d'impunité. Voilà, tout grands qu'ils sont, ou par la naissance, ou par la faveur, ce qui les rabaisse infiniment dans les esprits et ce qui les avilit. On respecte dans eux leur caractère. On redoute leur puissance. On leur rend les hommages qu'on ne peut leur refuser, ni selon les lois du monde, ni selon la loi de Dieu : mais leurs personnes, comment les regarde-t-on; et, tandis qu'au dehors on les honore, quelle estime en fait-on dans le cœur, et quelles idées en conçoit-on? S'ils en étaient instruits, il faudrait qu'ils fussent bien insensibles, pour n'en être pas pénétrés jusque dans le fond de l'âme.

Or la piété retranche tout cela, réforme tout cela, change tout cela. En faisant de la grandeur une grandeur chrétienne, elle en fait une grandeur aimable et vénérable : comment? parce qu'elle en fait une grandeur modeste et humble, qui, sans abandonner ses droits ni oublier ses prérogatives, du reste ne s'énorgueillit point, ne s'enfle point, ne se laisse point infatuer d'elle-même; qui n'offense personne, ne choque personne, ne s'éloigne de personne; qui, tout au contraire, se rend affable à l'égard de tout le monde, prévenante, honnête, douce, condescendante. Parce qu'elle en fait une grandeur officieuse et charitable, qui se plaît à obliger; qui volontiers s'emploie pour les petits, pour les pauvres, pour les affligés, qui compatit à leurs maux, et prend soin, autant qu'il lui est possible, de les soulager; qui se communique, se familiarise, pardonne aisément, récompense abondamment, répand libéralement ses dons, et pense plus en quelque manière aux autres qu'à soi-même. Parce qu'elle en fait une grandeur sage, droite et juste; vraie dans ses paroles, fidèle dans ses promesses, équitable dans ses jugements; n'écoutant que la raison, et la suivant en tout sans nul égard; prenant le parti de l'innocence, soutenant la veuve et l'orphelin, rendant à chacun ce qui lui appartient, et aimant mieux, en bien des rencontres, se relâcher de certains intérêts et de certaines prétentions, que de se mettre au

hasard de faire tort à qui que ce soit, et de profiter de ses dépouilles ; parce qu'elle en fait une grandeur réglée dans toute sa conduite et irréprochable dans ses mœurs ; tellement adonnée aux devoirs de la religion; qu'elle ne manque à aucun devoir du monde ; ennemie du libertinage, zélée pour le bon ordre, commençant par s'y soumettre elle-même, et donnant l'exemple à ceux qu'elle y veut réduire, ou qu'elle travaille à y maintenir.

Supposons un grand en de telles dispositions, et agissant de telle sorte en toutes choses : est-il un homme plus respecté? du moins est-il un homme plus respectable? peut-on se défendre de l'estimer, de l'admirer, de l'aimer? Qu'il ait quelques ennemis secrets, qu'il ait quelques concurrents et des envieux : ses ennemis même, ses envieux et ses concurrents seront forcés dans le cœur de lui rendre la justice qui lui est due. Quoi qu'il en soit et quoi qu'ils en pensent, tout le public se déclarera en sa faveur, et c'est à son égard que se vérifiera ce que le Saint-Esprit a dit en particulier d'un homme désintéressé : *Quel est celui-là? nous le comblerons d'éloges; car sa vie est un perpétuel miracle* (*Eccles.*, XI). Mais, dira-t-on, ne voit-on pas quelquefois de ces grands que la piété rend importuns, difficiles, chagrins, bizarres, farouches et par là même insupportables et méprisables? erreur. Je dis erreur : non pas que je ne convienne de toutes leurs bizarreries, et de tous les travers où ils donnent; mais erreur, si l'on attribue tout cela à la piété. Car il faut bien distinguer ce qui vient d'eux-mêmes, et ce qui vient de la piété qu'ils professent. Une parfaite piété, bien loin de nous porter à tous ces écarts, nous en garantit, ou nous en retire : et de là il faut conclure que le principe du mal, c'est qu'ils n'ont encore qu'une piété très-défectueuse. Autant qu'ils la perfectionneront, autant elle les perfectionnera eux-mêmes; et plus elle les perfectionnera en corrigeant les défauts personnels qu'on leur reproche, et leur faisant acquérir les vertus contraires, plus elle donnera de lustre à leur grandeur, et les rendra recommandables.

II. Comme la piété relève la grandeur, on peut dire aussi que la grandeur, par un heureux retour, sert infiniment à relever la piété, et cela en plus d'une manière : parce que la grandeur met en crédit la piété; parce que la grandeur a plus de pouvoir pour bannir le vice, et que, par la force de ses exemples, elle engage plus de monde dans le parti de la piété; parce que la grandeur, par l'édification qu'elle donne, détruit le plus puissant obstacle que la piété ait à combattre, qui est le respect humain ; parce que la grandeur fournit à la piété de plus importants sujets, et des occasions plus éclatantes de s'exercer et de signaler sa religion et son zèle.

La grandeur met en crédit la piété; et la raison est qu'étant prévenus naturellement, comme nous le sommes, d'un certain respect pour les grands, nous sommes par là naturellement portés à juger des choses selon qu'ils en jugent ; surtout si ce sont d'ailleurs de bonnes choses en elles-mêmes, ou des choses au moins qui ne ne paraissent pas évidemment mauvaises. Ainsi, quand on voit pratiquer les exercices du christianisme à un grand ; quand on le voit fréquenter les sacrements, assister régulièrement et dévotement au sacrifice de l'autel, sanctifier les fêtes par son assiduité aux prières et aux offices ordinaires de l'Eglise, observer les abstinences, les jeûnes, écouter la parole divine, ne manquer à rien de tout ce qui concerne le culte de Dieu, on n'en a que plus d'estime pour ces mêmes exercices. On ne les compte plus seulement pour des pratiques du peuple et d'un petit nombre d'âmes pieuses, mais on les regarde comme des devoirs convenables à tous les états et aux plus hauts rangs. Les païens, selon le témoignage de saint Cyprien, respectaient jusqu'aux vices mêmes de leurs prétendues divinités, et il leur semblait que les vices étaient consacrés, dès que c'étaient les vices des dieux. De là nous devons juger à combien plus forte raison la vertu reçoit des grands un éclat particulier, et quel prix dans l'opinion commune y ajoute leur grandeur.

De ce premier avantage, en suit un autre : c'est que l'exemple des grands ayant autant d'efficace qu'il en a pour toucher les cœurs et pour les engager, il est par là même d'un secours infini à la piété, pour s'établir et pour se répandre. Ce sont des modèles sur lesquels on se forme beaucoup plus volontiers que sur le reste des hommes. Ce sont des lumières, suivant la figure de l'Evangile ; et des lumières, non point *cachées sous le boisseau*, mais *placées sur le chandelier*, dont les rayons *éclairent toute la maison* (*Matth.*, V), et dont la splendeur frappe vivement les yeux. L'édification que donne un particulier est renfermée dans un petit nombre de personnes qui le voient et qui sont témoins de ses actions : mais il n'en est pas de même d'un grand. Plus il est élevé, plus il est connu et remarqué : d'où il arrive que la bonne odeur de sa piété s'étend bien plus loin, et que sa vie exemplaire devient bien plus édifiante. Edification aussi efficace qu'elle est générale : car les exemples d'un homme au-dessus de nous sont contre nous les titres les plus convaincants et les plus pressants reproches, quand nous refusons de faire ce qu'il fait, et que nous ne voulons pas tenir la même conduite que lui, ni nous assujettir aux mêmes observances. Notre cœur nous applique à nous-mêmes ce témoignage, et le tourne à notre confusion. Tous les prétextes dont nos passions tâchent de se prévaloir, s'évanouissent, parce qu'on se trouve forcé de reconnaître que ce ne sont en effet que des prétextes et que de fausses excuses. On est intérieurement excité, sollicité, attiré; et plusieurs enfin suivent l'attrait dont ils ressentent l'impression. Voilà comment dans une ville, dans une cour, il ne tiendrait souvent qu'à quelques personnes distinguées par leur naissance et par leur dignité, de bannir des abus, des coutu-

mes, des modes, des scandales, mille désordres qui ruinent toute la piété, et qui déshonorent la religion. Si leur exemple n'y suffisait pas, ils y emploieraient le pouvoir qu'ils ont en main, et, le mettant en œuvre à propos, selon les besoins et les rencontres, ils sauraient bien réprimer la licence, et maintenir l'honneur de Dieu et de son service.

De tout ceci, par une conséquence naturelle, qu'arriverait-il encore en faveur de la piété? C'est qu'elle prendrait l'ascendant sur l'ennemi le plus dangereux qui l'attaque et qui s'oppose à ses progrès, je veux dire sur le respect humain. Car il n'y aurait plus de honte à vivre selon les maximes de l'Evangile et selon les règles de la foi, si les grands se déclaraient hautement pour la piété. Les mondains et les libertins auraient beau parler et railler : cet exemple, sans de longs raisonnements, serait une réponse courte et toujours présente à toutes leurs railleries et tous leurs discours. S'il y avait même alors quelque chose à craindre, ce n'est pas que le respect du monde perverti et corrompu nous arrêtât : mais c'est qu'une autre sorte de respect humain tout contraire, et que la seule envie de plaire à un grand ne nous portât à une piété hypocrite, et ne nous fît affecter de faux dehors. Tant il est certain que tout cède à l'exemple des grands, et tant ils sont coupables, quand ils ne font pas servir l'empire qu'ils ont sur les esprits à confondre le libertinage, et à mettre la piété en état d'agir ouvertement et de se montrer avec assurance.

Enfin, par une dernière prérogative et un privilége qui lui est propre, c'est la grandeur qui fournit à la piété plus d'occasions et plus de moyens d'entreprendre de grandes choses, et de les exécuter pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, et pour l'avancement de la religion. Car, plus un homme est élevé selon le monde, plus il peut s'employer utilement selon Dieu et faire de bonnes œuvres. Par exemple, que ne peut point faire un seigneur dans toutes ses terres? Que ne peut point faire un chef de justice dans tout son ressort, et un commandant dans toute une province? Que ne peut point faire un roi dans toute l'étendue de ses Etats. Comment saint Louis fit-il de si beaux établissements, porta-t-il des lois si salutaires, donna-t-il de si saints édits, forma-t-il des armées et les conduisit-il contre les ennemis de la foi? c'est que dans sa personne la piété se trouvait soutenue de la grandeur. S'il eût été moins puissant, et qu'il se fût trouvé réduit à une condition médiocre, il n'eût pu dans la pratique et dans les effets porter si loin sa charité, son zèle, son détachement, son équité inviolable, sa générosité toute chrétienne, sa patience, son humilité, bien d'autres vertus. Heureux d'avoir su, dans sa grandeur et par sa grandeur même, s'élever à un si haut point de sainteté.

Voilà par proportion quel serait le bonheur de tous les grands, s'ils savaient user, comme ils le doivent, de leur grandeur. Mais leur malheur est de ne vouloir être grands que par leur élévation temporelle, et de se persuader presque que la grandeur est un titre qui les affranchit des lois du christianisme. La louange que donne l'Ecriture à un grand, c'est *d'avoir pu faire le mal et de ne l'avoir pas fait* (*Eccles.*, XXXI) : mais, par une règle à peu près semblable, ce qui condamne la plupart des grands, et ce qui leur sera reproché au jugement de Dieu, c'est d'avoir pu faire le bien et le plus grand bien, et d'avoir omis de le faire.

Pensées diverses sur la dévotion.

Pourquoi la vraie dévotion est-elle si peu connue, et pourquoi, au contraire, connaît-on si bien la fausse? c'est que la vraie dévotion se cache, parce qu'elle est humble ; au lieu que la fausse aime à se montrer et à se distinguer. Je ne dis pas qu'elle aime à se montrer ni à se faire connaître comme fausse : bien loin de cela, elle prend tous les dehors de la vraie : mais elle a beau faire, plus elle se montre, plus on en découvre la fausseté. Voilà d'où vient que le monde juge communément très-mal de la dévotion. Car il n'en juge que par ceux qui en ont l'éclat, qui en ont le nom, la réputation : or, ce n'est pas toujours par ceux-là qu'on en peut former un jugement favorable et avantageux. Pour mettre la dévotion en crédit, il faudrait que la fausse demeurât dans les ténèbres, et que la vraie, perçant le voile de son humilité, parût au grand jour.

— Si les libertins pouvaient être témoins de ce qui se passe en certaines âmes solidement chrétiennes et pieuses ; s'ils voyaient la droiture de leurs intentions, la pureté de leurs sentiments, la délicatesse de leur conscience; s'ils savaient quelle est leur charité, leur humilité, leur patience, leur mortification, leur désintéressement, ils auraient peine à le comprendre : ils en seraient étonnés, touchés, charmés ; et, bien loin de s'attacher, comme ils font, à tourner la piété en ridicule, ils en respecteraient même jusque dans la fausse les apparences, de peur de se tromper dans la vraie.

— Nous cherchons en tout le plaisir, et nous le voulons trouver jusque dans le service de Dieu et dans la piété. Ce sentiment, dit saint Chrysostome, est bien indigne d'un chrétien : mais, tout indigne qu'il est, Dieu, par une admirable condescendance, n'a point refusé de s'accommoder à notre faiblesse, et c'est ce que nous montre l'exemple des saints. Dès cette vie, quelles douceurs, quelles délices intérieures les saints n'ont-ils pas goûtées? Peut-être ne les concevons-nous pas, parce que nous ne nous sommes jamais mis en état de les goûter comme eux : mais les fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, et que nous ne pouvons désavouer, sont sur cela des témoignages irréprochables et convaincants. Pendant que les réprouvés dans l'enfer, ainsi que l'Ecriture nous l'apprend, protestent et protesteront éternellement qu'*ils se sont lassés dans le chemin de l'iniquité* (*Sap.*, V); pendant que tant de mondains sur la

terre nous assurent encore tous les jours et nous prennent à témoin qu'il n'y a pour eux dans le monde qu'amertume, que trouble et affliction d'esprit; que nous ont dit au contraire mille fois les serviteurs de Dieu? que nous disent-ils sans cesse de leur état? Ils n'ont tous là-dessus qu'une voix commune et qu'un même langage pour nous faire entendre qu'ils ont trouvé dans Dieu une source inépuisable de consolations, et des consolations les plus sensibles; que Dieu leur tient lieu de toutes choses, et qu'un moment qu'ils passent auprès de lui leur est incomparablement plus doux que des années entières au milieu de tous les divertissements et de toutes les joies apparentes du monde. Veulent-ils nous tromper; mais quel intérêt les y porterait? Se trompent-ils eux-mêmes? mais on ne se trompe pas aisément sur ce qu'on sent. Pourquoi donc nous obstinons-nous à ne les en pas croire; ou, si nous les en croyons, pourquoi nous obstinons-nous à vouloir être malheureux avec le monde, plutôt que de chercher en Dieu notre véritable bonheur?

Dès que les Juifs commencèrent à manger des fruits de cette terre abondante où ils entrèrent en sortant du désert, la manne, qui les avait jusque-là nourris, ne tomba plus du ciel; et, tant qu'une âme est attachée aux plaisirs des sens et aux douceurs de la vie présente, en vain espère-t-elle goûter jamais les douceurs et les consolations divines. C'est une nécessité de renoncer à l'un ou à l'autre. Voulons-nous que Dieu nous soit comme une manne où nous trouvions toutes sortes de goûts? il faut que le monde nous soit comme un désert.

— Trois ou quatre communions par semaine, et pas un point retranché, ni de son extrême délicatesse et de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur ou de sa hauteur d'esprit; deux heures d'oraison par jour, et pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers; enfin, beaucoup d'œuvres saintes et de pure dévotion, mais en même temps une négligence affreuse de mille articles essentiels, ou par rapport à la religion et à la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice et aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité et à ses devoirs les plus indispensables : voilà ce que je ne puis approuver, et ce que jamais nul homme comme moi n'approuvera. Mais les prières, les oraisons, les fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes? Oui, sans doute, elles le sont; et c'est justement ce qui nous condamne, qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent pas meilleurs.

— Gardez toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, et je vous y exhorte même très-fortement; mais, avant que d'être dévot, je veux que vous soyez chrétien. Du christianisme à la dévotion, c'est l'ordre naturel; mais le renversement et l'abus le plus monstrueux, c'est la dévotion sans le christianisme. Pour en donner un exemple, en matière d'inimitié, de vengeance, de médisance, si l'on n'y prend garde, on fait souvent par dévotion tout ce que les libertins et les plus mondains font par passion. Dans le cours d'une affaire ou dans la chaleur d'une dispute, on décrie des personnes, on les comble d'outrages, on les calomnie, et l'on croit rendre par là service à Dieu; si dans la suite il en vient quelques scrupules, on se contente, pour toute réparation, de dire dévotement : N'y pensons plus et n'en parlons plus; je mets tout cela au pied du crucifix. Mais il y faudrait penser, mais il en faudrait parler, mais il y faudrait remédier, et ce serait là, non-seulement la perfection, mais le fond du christianisme, et la religion.

— Vouloir accorder tout le luxe et tout le badinage du monde avec la dévotion, cela n'est pas sans exemple, mais c'est l'aveuglement le plus déplorable. Eh! ces paroles peu modestes, ces manières si libres, si enjouées, si familières, les peut-on même accorder avec la réputation?

— Beaucoup de directeurs des consciences, mais peu de personnes qui se laissent diriger. Ce n'est pas que toutes les âmes dévotes, ou presque toutes, ne veuillent avoir un directeur; mais un directeur à leur mode, et qui les conduise selon leur sens; c'est-à-dire un directeur dont elles soient d'abord elles-mêmes comme les directrices, touchant la manière dont il doit les diriger. Cela s'appelle, à bien parler, non pas vouloir être dirigé, mais vouloir, par un directeur, se diriger soi-même.

— La dévotion doit être prudente, et on peut bien lui appliquer ce que saint Pierre a dit de la foi : *Que votre service soit raisonnable* (*Rom.*, XII). Ce n'est donc point l'esprit de l'Evangile, que par une dévotion outrée nous nous portions à des extrémités qui choquent le bon sens, ou à des singularités qui ne sont propres qu'à faire parler le monde. Mais le mal est que cette prudence, qui est un des caractères de la dévotion, n'est pas toujours le caractère des personnes dévotes. Elles ont, il est vrai, leurs directeurs : mais ces directeurs, elles ne les écoutent pas toujours, et je puis dire avec quelque connaissance, que ce n'est pas pour ces directeurs une petite peine, de voir souvent qu'on leur attribue des imprudences auxquelles ils n'ont nulle part, et sur quoi néanmoins ils ne peuvent guère se justifier, parce qu'il ne leur est pas permis de s'expliquer.

— Aller sans cesse de directeur en directeur, et tour à tour vouloir tous les éprouver; c'est dans les uns inquiétude, et dans les autres curiosité. Quoi que ce soit, dans ces divers circuits on court beaucoup, mais on n'avance guère.

— Etes-vous de la morale étroite, ou êtes-vous de la morale relâchée? Bizarre question qu'on fait quelquefois à un directeur, avant que de s'engager sous sa conduite. Je dis question ridicule et bizarre, dans le sens qu'on entend communément la chose : car, quand on demande à ce directeur s'il est de la morale étroite, on veut lui demander s'il

est de ces directeurs sévères par profession, c'est-à-dire de ces directeurs déterminés à prendre toujours et en tout le parti le plus rigoureux, sans examiner si c'est le plus raisonnable et le plus conforme à l'esprit de l'Evangile, qui est la souveraine raison. Et quand, au contraire, on demande à ce même directeur s'il est de la morale relâchée, on prétend lui demander s'il est du nombre de ces autres directeurs qu'on accuse d'altérer la morale chrétienne, et d'en adoucir toute la rigueur par des tempéraments qui accommodent la nature corrompue, et qui flattent les sens et la cupidité. A de pareilles demandes que puis-je répondre, sinon que je ne suis par état ni de l'une ni de l'autre morale ainsi qu'on les conçoit; mais que je suis de la morale de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ étant venu nous enseigner dans sa morale la vérité, je m'en tiens dans toutes mes décisions à ce que je juge de plus vrai, de plus juste, de plus convenable selon les conjonctures, et selon les maximes de ce divin législateur. Tellement que je ne fais point une obligation indispensable de ce qui n'est qu'une perfection; comme aussi, en ne faisant point un précepte de la pure perfection, j'exhorte du reste, autant qu'il m'est possible, de ne se borner pas dans la pratique à la simple obligation. Voilà ma morale. Qu'on m'en enseigne une meilleure, et je la suivrai.

— Il y a dans saint Paul une expression bien forte. C'est au sujet de certains séducteurs qui prêchaient le judaïsme, et portaient les fidèles à se faire circoncire. *Pourquoi veulent-ils que vous soyez circoncis* (*Galat.*, VI), disait sur cela le grand apôtre, écrivant aux Galates? *c'est afin de se glorifier dans votre chair*. Comme s'il leur eût dit: Ce n'est pas le zèle de la loi de Moïse, qui touche ces gens-là, et qui les intéresse : ils s'en soucient fort peu, puisqu'eux-mêmes ils la violent en mille points. Que prétendent-ils donc? Ils voudraient pouvoir se vanter de vous avoir engagés dans leur parti; ils voudraient pouvoir vous compter au nombre de leurs disciples, ils voudraient s'en faire honneur : et c'est pour cela qu'à quelque prix que ce soit, et quoi qu'il vous en puisse coûter, ils exigent de vous que vous vous soumettiez à la circoncision. Voilà, selon le maître des gentils, quel était l'esprit de ces faux docteurs et de ces dévots de la synagogue. Oh! qu'il est aisé de se faire dans le monde la réputation d'homme sévère, et de la soutenir aux dépens d'autrui!

DE LA PRIÈRE.

Précepte de la Prière.

Saint Augustin s'étonnait que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, et qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour, et tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du saint docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner aussi nous-mêmes, que Dieu nous ait fait un commandement de prier, puisque tout nous y engage, et que d'abandonner la prière, c'est abandonner tous nos intérêts, qui en dépendent.

Commandement certain et indispensable; et, sans insister sur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement, et le culte de religion que nous devons à cette majesté souveraine, commandement fondé, par une raison spéciale, sur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement et incontestablement cette charité propre? à prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent, et pour échapper à tant d'écueils où sans cesse nous pouvons échouer et nous perdre. Or, entre ces moyens, il n'en est point de plus efficace ni de plus absolument requis, que la prière : comment cela? parce que dans l'impuissance naturelle et l'extrême foiblesse où nous sommes, nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes : c'est-à-dire que nous ne pouvons pas nous-mêmes résister à toutes les tentations, nous préserver de tous les dangers, fournir à tous les besoins qui, dans le cours des choses humaines, se succèdent sans interruption les uns aux autres; d'où il s'ensuit qu'il nous faut donc du secours, et un secours prompt, et un secours puissant, et un secours continuel, qui est le secours de Dieu et de sa grâce. Mais ce secours, par où l'obtiendrons-nous? par la prière. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous l'a déclaré et qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Si vous demandez quelque chose à mon Père, et que vous le demandiez en mon nom, il vous le donnera* (*Joan.* XIV). Ce qui nous fait entendre, par une règle toute contraire, que si nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or, si Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de secours, si nous manquons de secours, nous ne nous soutiendrons pas, nous succomberons; si nous succombons, nous périrons, et nous périrons par notre faute, puisqu'il ne tenait qu'à nous de prier, et par conséquent de ne pas périr. Dieu donc, qui ne veut pas qu'aucun périsse, et qui, par la loi de la charité que nous ne pouvons sans crime nous refuser à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la prière, et nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement, l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu, quelle bonté, quel excès de miséricorde et de libéralité nous fait voir ce commandement? Tout ce que nous pouvons attendre des maîtres de la terre, et en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que, par une affection particulière, et qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes, et à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent là, et ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit : ils nous laissent là-dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, père tout-puissant et tout de bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous; et vous ne nous dites pas seulement : *Demandez, et vous recevrez* (*Joan.*, XVI); mais vous nous ordonnez de demander, mais vous nous faites un devoir de demander; mais vous nous reprochez comme un crime, et un crime capital, de ne pas demander. Eh! que vous importent, Seigneur, tous les vœux que nous formons et que nous vous adressons? Que dis-je? ô mon Dieu! vous nous aimez, et cela suffit. Votre amour veut se satisfaire, il veut s'exercer, et que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons, et d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs, ce que nous découvre dans l'homme ce même précepte de la prière, n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux, et la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi! nous avons continuellement besoin du secours de Dieu; sans cette assistance et ce secours d'en-haut nous ne pouvons rien; qu'il vienne un moment à nous manquer, nous sommes perdus : et cependant, pour exciter notre zèle et notre vigilance à l'implorer, ce secours du ciel, dont nous ne pouvons nous passer, Dieu a jugé qu'il fallait un commandement exprès! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connus aveugles et insensibles. Or, une telle insensibilité, un tel aveuglement ne tient-il pas du prodige?

Oui sans doute, c'est un prodige; mais, toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable : et quoi? c'est qu'après même et malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore si peu à la prière, et nous en fassions si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse; si nous craignons quelque disgrâce temporelle dont nous sommes menacés; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde et quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord, et quelle est notre ressource? On pense à tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siècle; on cherche des patrons en qui l'on met sa confiance, et dont on tâche de s'appuyer; on intéresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur : mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses; de lui recommander les desseins qu'on a formés, afin qu'il les bénisse; de lui représenter dans une fervente prière les dangers où l'on se trouve, et les calamités dont on est affligé, c'est ce qui ne vient pas à l'esprit, et à quoi l'on ne fait nulle attention : comme si Dieu n'entrait point dans tous les événements humains; comme s'il n'y avait aucune part, et qu'il n'étendît pas jusque-là sa providence; comme si nos soins, indépendamment de lui, pouvaient nous suffire, et qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient et doit se tenir grièvement offensé.

De là qu'arrive-t-il? le Saint-Esprit nous l'apprend : *Malheur à celui qui se confie dans la créature aux dépens du créateur, et qui prend pour son soutien un bras de chair* (*Jérem.* XVII). Dieu permet que nos projets échouent, que nos mesures deviennent inutiles, que nos espérances soient trompées; que tous les maux dont on voulait se garantir viennent fondre sur nous; que des parents, des amis, de prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous soutenir ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet; et c'est alors que, forcés par une dure nécessité, et n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à lever les mains vers lui, et à réclamer son assistance.

Or, en de pareilles conjonctures, qu'aurait-il droit de nous répondre? s'il pensait et s'il agissait en homme, il nous rejetterait de sa présence, il refuserait de nous écouter, il nous renverrait à ces faux dieux que nous lui avons préférés, il nous abandonnerait à nous-mêmes, il insulterait à notre misère, et il s'en ferait un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte et de la soulager. Mais c'est ici le miracle et le comble de sa miséricorde; miracle que nous ne pouvons assez admirer, et qui mérite toute notre reconnaissance. Quoiqu'il soit le dernier à qui nous allions, et que nous n'allions même à lui que par une espèce de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre; il veut bien nous ouvrir son sein, et prêter l'oreille à nos prières; il veut bien y condescendre et devenir notre appui, notre consolateur, notre restaurateur; il veut bien, pour nous rétablir et nous relever, nous tendre les bras et répandre sur nous ses dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté souveraine. C'est être miséricordieux et bienfaisant en Dieu.

Sécheresses et aridités dans la prière. Esprit de prière.

Quelle misère, mon Dieu! quelle contradiction! Vous êtes pour moi la source de tous les biens; dans l'éternité vous serez toute ma béatitude; et dès cette vie je ne

puis prétendre de plus solide bonheur que d'approcher de vous, que d'être en votre présence et devant vous, que de converser et de m'entretenir avec vous; je le sais, j'en suis instruit, la foi me l'enseigne, la raison me le donne à connaître, l'expérience me l'apprend et me le fait sentir. Toutefois, Seigneur, comment est-ce que je vais à la prière, où je dois vous parler, vous écouter, vous répondre? comment est-ce que je vais et que je demeure à l'oraison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous et moi? Je dis entre vous, tout grand que vous êtes, ô souverain Maître de l'univers! et moi, tout méprisable, tout néant que je suis, vile et abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine suis-je resté quelques moments au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages, que je pense à me retirer. Mon esprit volage est sans arrêt, m'abandonne, et se porte partout ailleurs. Mon cœur, comme une terre sans eau ou comme une herbe fanée et sans suc, n'a ni goût, ni sentiment, ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence et une langueur qui me rend un des plus saints exercices insipide et onéreux. J'en devrais faire mon plaisir le plus doux, mais il me devient un fardeau et une peine.

Voilà, Seigneur, le triste état où je me vois, et dont j'ai bien sujet de m'humilier. Quoi! mon Dieu, vous daignez me recevoir auprès de vous; vous me permettez de vous exposer humblement et avec une espèce de familiarité mes pensées; vous trouvez bon que je vous adresse mes vœux; vous prêtez l'oreille pour m'entendre; et mon âme stérile et aride ne m'inspire rien, ne produit rien, ne vous dit rien! Si c'était par une crainte respectueuse, qui tout à coup me saisît à la vue de vos grandeurs, et qui m'interdît; si c'était par un principe de religion, par une vive impression de votre adorable majesté, je ne laisserais pas de vous honorer alors, et mon silence même vous parlerait. Mais je dois, à ma condamnation et à ma honte, le confesser; c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive et paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille. Ah! Seigneur, ne finira-t-il point? Il y a longtemps que je me le reproche, et que je souhaite d'en sortir; mais ce ne sera qu'avec votre grâce, et de moi-même je ne le puis. Or, cette grâce, je vous la demande. Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous; et, dans la prière que je vous fais, tout le fruit que je me propose est d'obtenir de vous l'esprit de prière.

Don précieux que votre prophète nous a promis de votre part et en votre nom. C'est par sa bouche que vous avez dit : *Je répandrai sur Jérusalem un esprit de prière* (*Zach.*, XII); et c'est-à-dire que vous répandrez sur l'âme fidèle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de piété. Un esprit de lumière et d'intelligence qui, dans la prière, lui découvrira vos éternelles vérités, les lui fera creuser et approfondir jusqu'à ce qu'elle en soit remplie et toute pénétrée. Un esprit de recueillement qui, pendant la prière, effacera de son souvenir toute idée du monde, la dégagera de toute vue humaine, la détournera de tout objet étranger et profane; en sorte que des yeux de la foi elle ne voie que vous, et que toutes ses puissances intérieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la prière, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joie, ses plus chères délices.

Tel était l'esprit qui animait vos saints dans ces longues et ferventes oraisons où descendaient sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste, où vous les éleviez aux plus hautes connaissances de vos adorables et innombrables perfections, où ils vous contemplaient comme face à face, où ils s'abîmaient et se perdaient amoureusement en vous, où leurs cœurs s'embrasaient du feu le plus ardent, et où ils goûtaient des douceurs ineffables. Aussi avec quel empressement allaient-ils à la prière, avec quel zèle et quelle assiduité! C'était leur entretien le plus ordinaire; c'était, pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, et leur délassement le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupaient.

Par votre grâce, ô mon Dieu! cet esprit de prière ne s'est point retiré du christianisme. Il y est encore, et il agit parmi ce petit nombre de justes que vous vous êtes réservés sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre apôtre, *soutient leur infirmité* (*Rom.*, VIII). C'est lui qui prie dans eux et pour eux, *avec des gémissements qui ne se peuvent exprimer;* et vous, Seigneur, qui sondez le fond des cœurs, *vous savez ce qu'il leur inspire.* Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoin de leurs secrets élancements vers vous, de leurs désirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrais aspirer et parvenir moi-même, si j'apportais à la prière plus de soin, plus de préparation; et si j'apprenais à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, et pour exciter les affections de mon cœur.

Car, quoiqu'il soit vrai que, sans égard aux dispositions d'une âme, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part, il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons; et que c'est aux âmes les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance. De là donc, aussi négligent et aussi lâche que je le suis et que je me connais, dois-je m'étonner que tout le temps de ma prière se passe en des tiédeurs et des égarements continuels : et n'est-ce pas à ma lâcheté et à mon extrême négligence que je dois les imputer ?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'estime de la prière. Du moins ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la nécessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit et pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, et quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les disciples de votre Fils bien-aimé lui disaient : *A qui irons-nous, Seigneur, si ce n'est à vous? vous avez les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI). Et je sais de plus que, pour aller à vous il n'y a point de voie plus droite que la prière. Je sais que la prière est cette mystérieuse échelle que vit votre serviteur Jacob, laquelle touchait de la terre au ciel, et par où vos anges montaient et descendaient, pour nous marquer comment l'oraison porte vers vous nos vœux, et attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela, et, dans cette persuasion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, et comme la ruine entière de mon âme, si, rebuté de la prière, je venais à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, et vous ne le permettrez point. Quelque éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle et par ma faute, je ne l'ai point après tout quittée jusqu'à présent, et je ne la veux point quitter. Vous bénirez ma résolution, et vous aurez égard à ma persévérance. Vous m'aiderez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, et qui rend ma prière si languissante. Vous m'inspirerez vous-même, et vous m'animerez.

Je n'attends pas toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiez comme tant d'âmes vertueuses, ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des grâces qu'il faut mériter, et dont vous récompensez notre fidélité et notre constance. Mais, du reste, ayez pitié, mon Dieu, de ma faiblesse; et, pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi de temps en temps quelques gouttes de cette rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis, et qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté et de mon courage. Cependant qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerez, ce sera toujours le mieux, et pour votre gloire, et pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepte. Vous ne m'y délaisserez pas; mais vous me soutiendrez, afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, et souffrez que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai que les dégoûts de la prière où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles et ces désolations qui nous abattent et semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre providence pour purifier vos élus et les perfectionner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure et le zèle le plus sincère. Ils vous parlent, et vous ne leur répondez point; ils vous réclament, et vous êtes comme insensible à leur vœux ; ils s'écrient sans cesse, et vous disent comme cet aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voie* (*Luc.*, XVIII) ; mais vous les laissez en d'épaisses ténèbres et dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante et presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connaître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables et toujours favorables, quoique rigoureux : vous voulez exercer vos élus par de rudes combats, afin de multiplier leurs couronnes par les victoires qu'ils remporteront ; vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même, et par un pur esprit de foi et d'amour, et non point pour des consolations intérieures, ni toutes les douceurs spirituelles qui pourraient les attirer à vous et les y attacher; vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité et leur constance, et par là même leur fournir des sujets de sanctification et de mérite. Voilà vos vues, toutes salutaires et toutes miséricordieuses; et dès qu'une âme y est bien entrée, qu'elle est bien instruite et bien persuadée de cette vérité, c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires et ses attiédissements.

Que dis-je, mon Dieu, et n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-dessus et de m'humilier ? Ces délaissements apparents et ces aridités dans la prière, j'en conviens, ce sont souvent des épreuves où vous mettez les âmes les plus fidèles ; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes châtiments dont vous punissez les âmes négligentes. Vous ne les écoutez point, ou vous semblez ne les point écouter, parce qu'en mille choses elles vous refusent ce que vous demandez d'elles, et qu'elles résistent à vos divines volontés; vous ne vous communiquez point à elles, parce qu'elles vont à vous sans préparation, et qu'elles demeurent auprès de vous sans réflexion et sans attention; vous leur fermez votre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, et pour se rappeler à elles-mêmes. Or n'est-ce pas là mon état : et de quoi pourrais-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la prière, et du peu de fruit que j'en retire ? Mais, Seigneur, c'est déjà une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connaître le principe. Il s'agit d'y apporter le remède, et c'est pourquoi j'implore votre secours. Les apôtres demandaient autrefois à votre Fils, leur maître et le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit et pour exciter mon cœur ; il y faut plus de ferveur et plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs :

mais sans vous tous mes soins seraient inutiles. Jetez un regard sur moi du plus haut des cieux Faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumière. Parlez-lui au cœur, et, par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à converser utilement et saintement avec vous.

Recours à la Prière dans les afflictions de la vie.

Dans l'affliction où j'étais, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai senti la joie se répandre dans mon cœur (*Ps.* LXXVI). C'est ce qu'éprouvait le Prophète royal, et c'est le témoignage qu'il en rend lui-même. Le sceptre ni la couronne qu'il portait ne l'exemptaient pas de peines; ou plutôt, n'est-ce pas ce qui l'exposait aux plus grandes peines? Quoi qu'il en soit, à quoi dans toutes ses peines avait-il recours? à la prière. Il y trouvait son soutien, son repos, sa consolation. Ressources des âmes affligées, et ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'expérience pour le connaître.

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une âme s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sait pas ni ne peut savoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens et que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remède, tant elle en est possédée et accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même; qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la prière (car le chagrin dégoûte de tout); que dans un esprit de foi et de confiance elle aille à Dieu, elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu; qu'elle lui dise comme David : Vous êtes, Seigneur, souverainement équitable dans vos jugements; mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux, ni moins charitable. Vous exercez sur moi votre justice en m'affligeant : exercez encore sur moi-même votre miséricorde en me consolant. Qu'elle agisse et qu'elle parle de la sorte, Dieu se laissera toucher à cette prière : il y prêtera l'oreille, et elle opérera dans le temps.

Je dis dans le temps marqué de Dieu. Il a ses moments, et ce n'est pas toujours sur l'heure ni dès le jour même qu'il calme la tempête, et qu'il remet une âme dans sa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou extérieurement, il la console par quelque événement auquel elle ne s'attendait pas, et qui lui présente une scène toute nouvelle et plus agréable, ou il la fortifie intérieurement par quelque réflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes et moins fâcheuses. Car, comme la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée, il ne faut, assez communément qu'une vue, qu'une réflexion, pour dissiper le nuage qui enveloppait l'esprit et qui le plongeait dans une noire mélancolie. Dans un instant on ne se reconnaît plus, on n'est plus le même; ce qui semblait un monstre ne paraît plus qu'un vain fantôme; on a honte de sa faiblesse passée, et de l'abattement où l'on est tombé; on se relève, et on rentre dans la paix. Qui fait tout cela? c'est qu'on n'a pas oublié Dieu, et qu'on s'est tourné vers Dieu. De là cet important avis de l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un est dans la tristesse, qu'il prie* (*Jac.*, XIII). Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir, et à ramener la sérénité : mais ne cessons point de prier. La prière, comme la parole de Dieu, *produit son fruit dans la patience* (1).

C'est de quoi nous avons, sinon un exemple, du moins une figure, dans la personne de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur, se voyant à la veille de cette sanglante passion où la justice de son Père l'avait condamné, et sentant le trouble et les agitations de son âme, ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine, que dans la prière (*Luc.*, VIII). S'il eût suivi l'attrait et le sentiment naturel, il se fût arrêté avec ses apôtres, il leur eût déchargé son cœur, il leur eût représenté l'extrémité des maux qui lui pendaient sur la tête, et la rigueur du supplice qu'il allait subir. C'eût été pour lui une espèce d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connaissait trop combien il y a peu de fond à faire sur les hommes, et combien peu l'on en peut attendre de solides secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvait même sur l'heure : à peine ses apôtres faisaient-ils quelque attention à ce qu'il leur disait, à peine l'écoutaient-ils; ils demeuraient plongés dans le sommeil, et ne lui répondaient pas une parole.

Que lui restait-il donc? La prière; mais une prière humble et soumise, mais une prière continue et prolongée pendant les heures entières, mais une prière fréquente et réitérée jusqu'à trois fois, sur le même sujet et dans la même conjoncture. Et en quoi consistait-elle, cette prière? à quoi se réduisait-elle? Elle ne consistait point en de longs discours; mais, selon le rapport des évangélistes, elle se réduisait à quelques mots entrecoupés, qu'il prononçait et qu'il répétait de temps en temps. Du reste, il se tenait prosterné devant son Père, il se soumettait à ses ordres, il acceptait ses arrêts, il attendait dans le silence que ce Père tout-puissant et tout miséricordieux jetât sur lui un regard favorable, qu'il le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendît la tranquillité et le calme.

Chose admirable, et merveilleux effet de la prière! Il semblait que le ciel fût insensible aux gémissements et aux vœux redoublés de ce Dieu sauveur. Il priait, il se remettait à prier, et, sans se rebuter, il recommençait encore tout de nouveau; mais ses inquiétudes, ses alarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relâche, croissaient au contraire

(1) Fructum afferunt in patientia (*Luc.* VIII).

jusqu'à le faire tomber en défaillance, et à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai; mais tout cela n'était point une preuve de l'inutilité de sa prière : elle devait agir dans peu, et le moment approchait où il en devait sentir l'efficace. Il vint, ce moment : la prière, ou, pour mieux dire, la grâce d'en haut, fruit ordinaire de la prière, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relevé son courage, et fait succéder dans son âme, aux plus violents orages, la sérénité la plus parfaite. Quelle heureuse et quelle subite révolution dans les sentiments et les dispositions de son cœur! Avant que de prier, et jusque dans l'exercice de la prière, il était tout interdit, tout abattu, tout désolé; mais, sa prière finie, ce fut tout à coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât, plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable, et cette nouvelle force dont il se trouva revêtu.

D'où nous pouvons juger quelle est l'illusion, non-seulement de tant de mondains, mais de tant de chrétiens même et de personnes pieuses, qui, par l'aveuglement le plus déplorable, quittent le remède, lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant; je veux dire qui, dans l'affliction, se retirent de la prière et la négligent, lorsque la prière leur est plus nécessaire, et qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage; car voilà l'erreur : on est rempli d'amertume, on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent et qui le tourmentent, on a dans le cœur mille mouvements qui le saisissent, qui l'irritent, qui le soulèvent. Que faire en cette situation pénible et douloureuse? On se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté; on se croit en droit de s'émanciper, et de laisser ainsi, pendant quelque temps, mûrir la plaie et se fermer; on retranche de ses pratiques journalières, on abrége ses prières les plus communes, bien loin d'en ajouter de nouvelles, c'est-à-dire qu'on se prive de la plus sûre et même de l'unique ressource qu'on puisse avoir, et que, par un égarement pitoyable, on cherche sa consolation où elle n'est pas, sans la chercher où elle est, et où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouverait à un autel, on la trouverait à un oratoire et aux pieds du crucifix, on la trouverait dans une méditation, dans une communion; on la trouverait partout, dès que l'âme s'élèverait à Dieu, et le réclamerait en implorant son assistance.

On me dira : Mais le moyen de prier, lorsqu'on est sans cesse obsédé du sujet qui nous chagrine, et qu'on ne peut presque penser à autre chose, ni être touché d'autre chose? Dans ce renversement et ce bouleversement de l'âme, pour s'exprimer de la sorte, est-on maître de recueillir son esprit, et est-on maître d'affectionner son cœur? Ah! j'en conviens, et telle est notre misère : il y a de ces temps orageux où l'on n'est proprement maître ni de son esprit, par rapport à l'attention que demande la prière, ni de son cœur, par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons : or, nous le pouvons toujours, puisqu'au moins nous sommes toujours maîtres d'aller nous présenter devant Dieu, et de nous tenir auprès de Dieu. Cette seule présence parlera pour nous, et dira confusément tout ce que nous ne pourrons dire distinctement et en détail. Ainsi le prophète Jérémie, dans une posture de suppliant et prosterné aux pieds du Seigneur, se contentait de lui représenter sa peine : *Voyez, mon Dieu, considérez en quelle affliction je me trouve* (*Thren.*, IX). Ce langage se fait entendre à Dieu; il en démêle tout le sens, et il est très-disposé à y répondre.

Mais j'ai prié, et je n'éprouve point que j'en sois mieux. Peut-être n'en êtes-vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parce que votre sensibilité est toujours la même; mais retournez à la prière, persévérez dans la prière, demeurez-y et attendez le Seigneur. S'il diffère, il saura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, et il ne lui faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, et pour faire succéder la joie la plus pure aux plus amères douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, et ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyez-les, et mettez-vous en état de pouvoir bientôt vous-même en servir comme eux de témoin.

Mais je me sens bien : le chagrin qui me poursuit est plus fort que moi, je n'en reviendrai jamais. Jamais! Eh! qui êtes-vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grâce et à la douceur de son onction? Est-il un cœur si serré, qu'elle ne puisse ouvrir et où elle ne puisse pénétrer, et, partout où elle s'insinue et elle pénètre, est-il une blessure si profonde, si envenimée, si cuisante, dont elle ne puisse amortir le sentiment? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction si sainte. Ces voies nous sont inconnues; mais c'est assez que vous les connaissiez. Votre esprit souffle où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne savons où il va, ni comment il y va; mais enfin il y va, lorsqu'on a pris soin de l'y appeler, et il y porte l'abondance de la paix. Oh! qu'il est doux, cet esprit du Seigneur! et, selon la parole de votre prophète, qu'il est doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent! Qu'est-ce donc pour ceux qui espèrent en vous, qui vous aiment et qui vous invoquent?

Prière mentale, ou pratique de la méditation. Son importance à l'égard des gens du monde.

Dans le dernier entretien que nous eûmes il y a quelque temps, je me hasardai à vous parler de la méditation; mais vous en parûtes surpris, et vous me répondîtes d'un ton assez décisif, que cela ne convenait guère à un homme du monde, surtout à un homme aussi occupé que vous l'êtes, et qu'il fallait renvoyer ces sortes d'exercices aux solitaires, aux religieux, à un petit nombre de person-

nes dévotes qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée : mais permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, et d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état : mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, et qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car quand vous me dites : Me convient-il de m'adonner à la méditation ? je vous dis, moi, et je vous demande : Vous convient-il de vous sauver ? vous convient-il de conserver votre âme nette de tout péché capable de la perdre éternellement et de la damner ? vous convient-il, au milieu de tant de piéges, de tant d'écueils où votre condition vous expose par rapport à la conscience de les découvrir tous et de les bien connaître, pour y prendre garde et pour les éviter ? Vous convient-il de savoir où vous en êtes avec Dieu, ce que vous devez à Dieu, comment vous vous en acquittez devant Dieu, si, dans toute la conduite de votre vie, vous agissez selon les principes de l'Evangile et de la loi de Dieu. Vous convient-il d'apprendre la religion que vous professez, d'en pénétrer les grandes vérités, et de vous en remplir ; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne, et les terribles menaces qu'elle vous fait ; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, et que peut-être vous ne les remarquez pas. Tout cela, dis-je, et le reste, vous convient-il dans le monde. Sans doute qu'étant chrétien, comme vous prétendez l'être, vous n'hésiterez pas à reconnaître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer : or tout ce que je viens de vous marquer dépend de la méditation ; et, par une suite incontestable, rien donc, en quelque état que vous soyez, ne vous convient mieux que la méditation.

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerez-vous solidement et efficacement à une affaire où les illusions sont si fréquentes et les égarements si communs ? Comment vous maintiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur, et comment vous imprimerez-vous dans l'âme cette crainte du péché, si vous ne vous appliquez souvent à considérer les puissants motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur? Comment, assailli de tant de passions également impétueuses et artificieuses, les réprimerez-vous, et apercevrez-vous leurs déguisements et leurs surprises, si, par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos sentiments, et à rectifier toutes vos intentions? Le moyen que, dans l'embarras et la diversité d'occupations qui vous répandent au dehors, vous ayez toujours présente la vue de vos devoirs, et que, dans vos délibérations, dans vos résolutions, vous ne vous écartiez jamais des voies de la justice ou de la charité, à moins que vous ne preniez sans cesse la balance du sanctuaire pour peser chaque chose devant Dieu, et pour examiner ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de défectueux ? Le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches, et vous laissant aller au hasard, vous ne fassiez pas de tristes et de funestes chutes ; que, ne repassant jamais dans votre esprit la loi du Seigneur, vous en soyez assez instruit pour la pratiquer fidèlement et pleinement ; que, ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes vérités de la foi, des jugements de Dieu, de ses châtiments et de ses miséricordes, de votre fin dernière, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez, sans être appuyé et comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles et repousser leurs traits empoisonnés ? Qu'en sera-t-il donc de vous ? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains qui manquent de réflexion, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-griéves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien, et n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme ; se font des règles et une morale à leur mode, les suivent sans scrupule, et courent à la perdition avec aussi peu d'inquiétude, que s'ils étaient dans le chemin le plus sûr et le plus droit.

En vérité, l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde ; et, quoique éclairés d'ailleurs, vous êtes, au regard du salut, bien aveugles dans vos raisonnements. Vous tombez en des contradictions monstrueuses ; vous êtes les premiers à dire que le salut est une affaire capitale, et vous ne voulez pas vous donner le loisir d'y penser ; vous dites que c'est une affaire difficile et incertaine, et vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réussir et de l'assurer ; vous dites que c'est une affaire indispensable et d'une nécessité absolue, et vous vous croyez dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres, et qui peuvent le plus y contribuer. Ainsi de tous les autres points que je pourrais parcourir, où vous supposez dans la spéculation les mêmes principes que nous, et vous tirez néanmoins dans la pratique des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus, et, pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre nous, vous vous prévalez contre l'usage de la méditation de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante et plus particulière de vous y rendre assidu. Car vous alléguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagements, les agitations du monde : tout votre temps, dites-vous, s'y consume, et à peine pouvez-vous vous reconnaître. Or, voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation : afin que ce tumulte et ce bruit du monde ne vous jette point dans un oubli entier de Dieu et de ce qui lui est dû ; afin que ces soins du monde, comme des épines,

n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, et qu'ils ne vous détournent point du soin de votre âme et de sa perfection ; afin que ces engagements du monde ne deviennent point pour vous des engagements d'iniquité, et que ce ne soient point des pierres de scandale où votre vertu se démente ; afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point jusqu'à vous endurcir le cœur, et à vous ôter tout sentiment de piété : car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je? et quelle peine aurais-je à le dire, puisque ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine et indubitable? Un solitaire, un religieux, une personne de piété et séparée du monde, quoique vivant dans le monde, pourraient plus aisément se passer de la méditation; et la preuve en est très-naturelle : parce que, dans le silence du désert, dans l'obscurité du cloître, dans le repos d'une vie pieuse et retirée, il y a beaucoup moins d'objets qui les puissent distraire; et qu'après tout, au défaut de la méditation, ils ont bien d'autres observances qui les attachent à Dieu, qui leur en renouvellent à toute heure la pensée, qui, en cent manières différentes, leur remettent devant les yeux les maximes éternelles, et qui, par là leur servent de préservatifs contre la dissipation de l'esprit et tous les relâchements où elle serait capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes, et dans la situation où il vous met, si vous rejetez la sainte méthode que je vous prescris, et si vous refusez de vous y assujettir, que vous restera-t-il pour y suppléer?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque : car la faiblesse du mondain va quelquefois jusque-là. On est prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote, et c'est assez d'entendre nommer certaines pratiques, pour en concevoir du dégoût, et pour traiter ceux qui nous les proposent d'esprits simples et de gens qui ne savent pas le monde. Eh bien! si le nom ne vous plaît pas, laissez-le, j'y consens; mais retenez la chose; il importe peu du reste comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas que vous ne savez point méditer, et que vous n'en avez nul usage : car je dis, moi, au contraire, qu'il n'est rien dont nous ayons plus d'usage que de la méditation, et que, sans étude, nous savons méditer sur tout. Nous savons méditer sur une affaire temporelle, sur un intérêt de fortune; méditer sur un procès ou à poursuivre, ou à soutenir, ou à décider; méditer sur une entreprise, sur un emploi, sur un parti, sur un établissement, sur un mariage; méditer sur une intrigue politique, sur une négociation, sur un traité, sur un commerce; méditer sur un ouvrage d'esprit, sur un point de doctrine, sur une question, une opinion de l'école; et, s'il faut l'ajouter, méditer même sur un crime que nous projetons : c'est-à-dire que sur tout cela et sur tout le reste, dont le détail serait infini, nous savons réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien et le mal, le vrai et le faux, ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter et ce qui peut nuire. C'est-à-dire que nous savons sur tout cela délibérer, examiner, peser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangements, former des résolutions; c'est-à-dire que nous savons penser à tout cela, en tous lieux, en tout temps, le matin, le soir, le jour, la nuit, et y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable et la plus constante. Comment n'y aura-t-il que les choses de Dieu et que le salut à quoi nous ne puissions appliquer notre esprit, ni arrêter nos pensées? Comment sera-ce l'unique sujet sur quoi la méditation nous devienne ou nous semble impraticable? En deux mots, *veillez*, suivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, *et priez*. Veillez et observez attentivement tous vos pas : pourquoi? parce que vous marchez dans un pays ennemi, et qu'à tout moment vous pouvez être surpris. Priez, et implorez humblement la grâce d'en-haut : pourquoi? parce que vous êtes faible, et que sans l'assistance divine vous ne pouvez vous défendre. Veillez, et votre vigilance rendra votre prière plus efficace auprès de Dieu; priez, et votre prière secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or, pour l'un et pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart, et de rentrer en vous-même; examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant et vos progrès et vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé et pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant, vous adressant au ciel et l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de temps, mais d'être exact et régulier à y donner tous les jours quelque temps. Vous saurez bien le ménager, ce temps, et le trouver dès que vous le voudrez; et vous le voudrez dès que vous comprendrez bien le prix de votre âme, et combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut; et, de ce que vous ne le comprenez pas, voilà pourquoi vous y pensez si peu. Vous pensez à toute autre chose; vous vous occupez de toute autre chose : eh! ne penserez-vous jamais à vous-même? jamais ne vous occuperez-vous de vous-même? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui passent si vite, et à quoi vous êtes néanmoins si attentif. Ce ne sont point toutes ces affaires, ou domestiques, ou étrangères, qui ne regardent que des intérêts temporels, et dont vous avez sans cesse la tête remplie. Tout cela n'est point vous-même, puisque tout cela peut être séparé de vous, et qu'indépendamment de tout cela vous pouvez subsister, et être éternellement heureux ou éternellement malheureux. Mais vous-même,

vous dis-je, c'est cette âme immortelle qui fait la plus noble partie de votre être, et que Dieu vous a confiée ; cette âme dont la perte serait pour vous le souverain malheur, quand vous pourriez posséder tout le reste, et dont le salut au contraire doit être votre souveraine béatitude, quand il ne vous resterait rien d'ailleurs, et que tout vous serait enlevé. Voilà, encore une fois, et à proprement parler, ce que vous êtes, et voilà par conséquent ce qui demande toutes vos réflexions. Or, ces réflexions ne se font que par la méditation, et de là vous jugez avec quelle raison on vous recommande une pratique si salutaire.

Usage des oraisons jaculatoires ou des fréquentes aspirations vers Dieu.

On demande assez communément des pratiques pour se recueillir au dedans de soi-même dans les différentes occupations de la vie. On se plaint du peu de loisir qu'on a pour vaquer à la prière, et pour se réveiller souvent, et se renouveler en esprit par ce saint exercice. D'où il arrive que, malgré toutes les résolutions qu'on a prises à certains temps, une multitude d'affaires qui se succèdent les unes aux autres nous font perdre le souvenir de Dieu ; et que, dans cet oubli de Dieu on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou, du moins, qu'on agit d'une façon tout humaine et sans mérite. Or, le remède le plus aisé, le plus prompt, comme aussi le plus efficace et le plus puissant, c'est ce qu'on appelle, selon le langage ordinaire, prières jaculatoires, et dévotes élévations de l'âme à Dieu.

Ce sont certaines paroles vives et affectueuses par où l'âme s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux, quelquefois pour fléchir sa colère et pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes et pour réclamer son secours. Ces prières sont courtes, et ne consistent qu'en quelques mots : mais ce sont des mots pleins d'énergie, et, si je l'ose dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de l'âme, et percent le cœur de Dieu.

L'Ecriture et surtout les psaumes nous fournissent une infinité de ces aspirations, et c'est là particulièrement qu'on les peut choisir. Tel est, par exemple, celle-ci : *Vous êtes le Dieu de mon cœur* (*Ps.* LXXII) ; ou cette autre : *O mon Dieu et ma miséricorde* (*Ps.* VIII) ! ou cette autre : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, et me reposer en vous* (*Ps.* LIV) ? ou mille autres que je passe, et dont le détail serait trop long. Il y en a pareillement un très-grand nombre que Dieu avait inspirées aux saints, et qu'ils s'étaient rendues familières : comme celle de saint Augustin : *Beauté si ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard;* ou celle de saint François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout;* ou celle de sainte Thérèse : *Souffrir ou mourir;* ou celle de saint Ignace de Loyola : *Que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le ciel!*

Quoique ces prières, quelles qu'elles soient, et quelques sentiments de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès là qu'elles nous élèvent et qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car, comme dans l'ordre de la nature, les qualités et les talents sont différents, ainsi dans l'ordre de la grâce les dons du ciel ne sont pas les mêmes ; mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, et qui fait sur son cœur une plus forte impression. Celui-là est plus susceptible d'une humilité et d'une crainte religieuse ; et celui-ci d'un amour tendre et d'une confiance filiale. Or, c'est à nous, dans cette diversité, de prendre ce qui est plus conforme à notre goût et à nos dispositions intérieures. L'expérience et la connaissance que nous avons de nous-mêmes doit nous le faire connaître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment, et une fréquente répétition des mêmes paroles, ne nous cause du dégoût, et ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver et n'arrive en effet que trop dans les sentiments humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe : ils se ralentissent, et, n'ayant plus de quoi piquer une âme, ils viennent enfin à s'amortir tout à fait et à s'éteindre. De là ces vicissitudes et ces changements si ordinaires dans les amitiés et les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures et que réconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plaît pas toujours également, et que, d'un jour à l'autre, le cœur prend de nouvelles vues et de nouvelles affections. Mais, selon la remarque de saint Grégoire, il y a dans les choses de Dieu cet avantage inestimable, que, plus on les pratique, plus on les goûte ; de même aussi que, par une suite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. En sorte que le sentiment qu'elles ont une fois inspiré, au lieu de diminuer par l'usage, croît au contraire, et n'en a que plus d'onction.

Il n'est donc pas besoin de les interrompre ni de les varier : le même exercice peut suffire dans tous les temps, et il n'y faut point d'autre assaisonnement que celui que la grâce y attache. A quoi se réduisait toute la prière de ce pieux solitaire dont il est rapporté qu'il passait les journées et les nuits presque entières à dire seulement : *Béni soit le Seigneur, mon Dieu?* Il le répétait sans cesse, et, après l'avoir dit mille fois, il se sentait encore plus excité à le redire. Car en ce peu de mots il trouvait un fonds inépuisable de douceur et de délices spirituelles. Il en était saintement ému et attendri ; il en était ravi, et comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il

en connût les règles : le mouvement de son cœur, joint à l'inspiration divine, voilà l'unique et la grande règle qu'il suivait. Avec cela le sujet le plus simple était pour lui la plus abondante matière et une source intarissable.

Il est vrai néanmoins qu'il y a des esprits à qui la variété plaît dans les pratiques même de piété et à qui elle est en effet nécessaire pour les soutenir et pour les retirer de la langueur où autrement ils ne manquent point de tomber. Il est encore vrai que c'est là l'état le plus commun; mais du reste, si c'est le nôtre, nous avons là-dessus de quoi pleinement nous satisfaire, par l'infinie multitude de ces prières dont nous parlons et qui sont répandues dans tous les livres saints. Est-on assailli de la tentation et dans un danger prochain de succomber? on peut dire alors comme les apôtres attaqués d'une rude tempête et battus violemment de l'orage : *Sauvez-nous, Seigneur; sans vous nous allons périr* (*Matth.*, XVIII). Est-on dans le désordre du péché et pense-t-on à en sortir? on peut dire, ou avec David pénitent : *Tirez mon âme du fond de l'abîme, ô mon Dieu! et souvenez-vous que c'est mon unique* (*Ps.* XXI); ou avec le même prophète : *Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié* (*Ps.* L); ou avec le publicain presterné à la porte du temple : *Soyez-moi propice, mon Dieu, je suis un pécheur* (*Luc.*, XVIII); ou avec l'enfant prodigue : *Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (*Luc.*, XV). Est-on dans l'affliction et dans la peine? on peut dire, soit en reconnaissant la volonté de Dieu qui nous éprouve : *Tout vient de vous, Seigneur, et vous êtes le maître;* soit en se résignant et en acceptant : *Vous le voulez, mon Dieu; et parce que vous le voulez, je le veux;* soit en offrant à Dieu ses souffrances : *Vous voyez, Seigneur, ce que je souffre, et pour qui je le souffre;* soit en cherchant auprès de Dieu du secours et du soulagement : *Il vous a plu de m'affliger, Seigneur; et il ne tient qu'à vous de me consoler.* Si nous sentons notre foi s'affaiblir et chanceler, disons : *Je crois, mon Dieu; mais fortifiez, augmentez ma foi* (*Matth.*, IX). Si nous sommes dans le découragement et que nous manquions de confiance, disons : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur; et, tant que vous serez avec moi, que peut tout l'univers contre moi* (*Ps.* III)? ou : *Je puis tout en celui et avec celui qui me soutient* (*Phil.*, IV). Si notre amour commence à se refroidir et qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur, disons : *Embrasez mon cœur de votre amour, ô mon Dieu! et, si je ne vous aime point assez, faites que je vous aime encore plus.* Dans la vue des bienfaits de Dieu, nous nous écrierons : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et par où ai-je mérité tant de grâces* (*Job.*, VII)? Dans le souvenir et le désir de l'éternelle béatitude où Dieu nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment, et quand sera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur et de mon Dieu* (*Matth.*, XXV)? Dans la sainte résolution de nous attacher plus étroitement à Dieu et de le servir avec plus de zèle que jamais, nous lui ferons la même protestation que le roi-prophète : *Je l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais commencer* (*Ps.* LXX); et nous ajouterons : *Cet heureux renouvellement, ô mon Dieu! ce sera l'ouvrage de votre droite.* Enfin, selon les conjonctures, les temps, et selon que nous nous trouverons touchés intérieurement et diversement affectionnés, nous userons de ces prières et de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous est aisé de recueillir conformément à notre dévotion et d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prières ainsi faites et peut-être, à raison de leur brièveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le Sauveur des hommes nous a formellement avertis que le royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'intention, la force et l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif, voilà à quoi il se laisse fléchir; et c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage : *Qu'une courte prière pénètre les cieux.* David dans un même péché avait commis un double crime, et le pardon de l'un et de l'autre ne devait être, ce semble, accordé qu'à de puissantes intercessions, longtemps et souvent réitérées : mais dès qu'aux reproches que lui fait le Prophète, il s'est écrié : *J'ai péché contre le Seigneur* (*Reg.*, XIII), cette seule confession, que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour apaiser sur l'heure la colère de Dieu. Bornons-nous à cet exemple et ne parlons point de bien d'autres, non moins connus ni moins convaincants. On ne traite avec les grands du monde que par de fréquentes entrevues et de longues délibérations; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une manière de prier qui doit nous coûter si peu et qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, et il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderait de nous, nous n'aurions communément, pour nous en dispenser, que de vains prétextes et de fausses raisons; mais ces raisons, après tout, quoique frivoles et mal fondées, ne laisseraient pas d'être spécieuses et d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, et c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de temps, que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs; que notre esprit, naturellement volage, nous échappe, et que nous avons peine à l'arrêter, que mille distractions viennent nous assaillir en foule et nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire et que nous voulons rentrer en nous-mêmes; que d'avoir sans cesse à combattre pour les rejeter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment; en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés et si spirituels et qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuses nous pourrions nous prévaloir, quoique avec assez peu de sujet; mais de tout cela que pouvons-nous alléguer, par rapport à ces dévotes aspirations qui nous devraient être si habituelles? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique, et qui nous ôtent le tems d'y vaquer? mais il n'y faut que quelques moments. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vite et qui se fait à peine sentir? Dirons-nous que nous sommes trop distraits? mais, pour un simple mouvement du cœur, et pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, et il n'est guère à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination et la porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convenables? mais en toute rencontre, à toute heure, partout, et en quelque lieu que ce soit, il n'est rien qui nous empêche de rappeler le souvenir de Dieu, de nous tourner intérieurement vers lui et de lui adresser nos vœux. Il n'est point besoin de préparation pour cela; il n'est point nécessaire de se retirer à l'écart, d'être au pied d'un autel, de quitter un travail dont on est actuellement occupé, ni d'interrompre une conversation où la bienséance nous a engagés et où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc, encore une fois, à opposer, et quel obstacle réel et véritable peut servir à notre justification? Reconnaissons-le de bonne foi : la source du mal, c'est notre indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde la perfection et la sanctification de notre âme. Si nous aimions Dieu, je dis, si nous l'aimions bien, notre cœur, aidé de la grâce et entraîné par le poids de son amour, se porterait de lui-même à Dieu. Il ne faudrait point alors nous inspirer les sentiments que nous aurions à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre âme; et, comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne faudrait point nous suggérer des termes pour exprimer ce que nous sentons; ces expressions viendraient assez; et, sans recherche, sans étude, elles naîtraient, si je l'ose dire, sur nos lèvres. Nous en pourrions juger par une comparaison, si elle était convenable à une matière aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour, et qu'il soit épris d'un objet profane et mortel, faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter de penser à la personne dont il est épris? que dis-je? peut-il même n'y penser pas et l'oublier? Tout absente qu'elle est, il ne la perd en quelque manière jamais de vue et elle lui est toujours présente. Hélas! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu, mais dans une présence toute sainte et toute sanctifiante?

Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les maîtres de la vie chrétienne et dévote nous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverses méthodes, toutes bonnes, toutes utiles; mais, de toutes les méthodes, je ne fais point difficulté d'avancer qu'il n'en est aucune, ni plus solide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer et que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée. La plupart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination qu'il est difficile de soutenir, et dont les effets peuvent être nuisibles; au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même et ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que, sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, *qu'il faut toujours prier et ne point cesser.* Car n'est-ce pas une prière continuelle? depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement et habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guère de répondre, et de faire entendre secrètement sa voix. On l'écoute, et on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des moments où l'on se connaît à peine soi-même; et c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation et de paix, et il en vient même à une familiarité qui va au delà de tout ce que nous en pouvons comprendre* (*Imit. Christ.*). Heureuse une âme qui, sans bien comprendre ce mystère de la grâce, se trouve toujours en disposition de l'éprouver.

ORAISON DOMINICALE.

Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons, et dans quel esprit nous la devons réciter.

Qu'est-ce que l'oraison dominicale? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour; nous récitons chaque jour cette sainte prière. Ce sont dans les vues de Jésus-Christ, des demandes salutaires pour nous; mais dans la pratique, et selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, et voici comment.

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié* (1), qu'il soit connu, béni, adoré par toute la terre; et ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain maître, ce créateur

(1) Sanctificetur nomen tuum

de toutes choses, que nous reconnaissons digne des hommages de tout l'univers, nous le déshonorons par les désordres de notre vie; nous l'insultons jusques au pied de ses autels par nos scandales et nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir et glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite; nous ne l'y glorifions ni ne l'y servons pas nous-mêmes, première condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son règne arrive* (1), c'est-à-dire que dès cette vie il règne dans nous par sa grâce, et qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son royaume céleste. Mais ce règne de Dieu dans nous par la grâce, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous et voulons-nous vivre? sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent et dont nous aimons la domination, toute honteuse et tout injuste qu'elle est : tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De là nous ne pensons guère à ce royaume du ciel où Dieu nous appelle, et où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui et avec ses saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre; nous ne sommes occupés que de la vie présente, et c'est à cette vie terrestre et sensuelle que nous rapportons toutes nos vues, tous nos désirs, tous nos intérêts : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel* (2); que toute sa loi soit observée, tous ses préceptes fidèlement gardés; que nous ayons là-dessus la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur et la même constance qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses anges et ses ministres; que, de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patients, résignés et dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette prière. Or, de bonne foi, comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandements avec tant de liberté et tant de facilité; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvements intérieurs, à toutes les inspirations qu'il nous donne, et où il nous déclare ce qu'il veut de nous; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie, et qu'avec des réserves et des négligences extrêmes, ce qu'il nous prescrit et ce que nous savons lui être agréable; quand, à la moindre disgrâce qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine et qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes et en murmures? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance et d'un sincère attachement à son bon plaisir; toute notre conduite, tous nos sentiments démentent nos paroles : troisième condamnation.

(1) Adveniat regnum tuum.

(2) Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour*, et qu'il nous le donne *dans le jour et pour le jour présent* (1); rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire; que nous ne voulons que le pain, et que notre pain; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui seulement qu'il nous a promis et qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle; que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance et à nos besoins. Cette demande, prise dans son vrai sens, est sans contredit une des plus raisonnables et des plus modérées. Mais, en effet, nous bornons-nous à ce nécessaire? avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquérir, toujours amasser, toujours accumuler biens sur biens. Non contents que Dieu nous fournisse l'aliment et le pain, nous portons bien au-delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en logements, en ameublements, en équipages, en jeux, en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités et toutes leurs aises, de quoi mener une vie molle et délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste, l'éclat et la splendeur; il le faut, dis-je, selon nos désirs désordonnés; et si les revenus dont on jouit ne sont pas assez amples pour cela, à quelles injustices a-t-on recours? quelles voies prend-on, tantôt de violence ouverte, tantôt d'adresse et d'industrie, pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu et pour se l'approprier? Epargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve? Et jusqu'où n'étend-on point ses vues dans l'avenir? Il semble que nous nous croyons immortels, et que nous devions au moins passer de plusieurs siècles cet aujourd'hui que le Fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins, et où il veut que nous les renfermions : quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenses, et qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* (2). Terrible condition, *comme nous pardonnons!* car nous ne pardonnons rien ni ne voulons rien pardonner; ou si peut-être, après bien des difficultés et de longues négociations, nous consentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors? nous ne pardonnons que de bouche et qu'en apparence, sans par-

(1) Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

(2) Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

donner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain point, mais sans aller plus loin. De sorte que, malgré nos retours affectés et imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un venin secret et une indisposition habituelle qui ne se produit que trop dans les rencontres et ne se fait que trop sentir : d'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences : savoir, qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenses comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous en remette aucune, puisque, de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons que, s'il se trouve en quelque manière disposé à se réconcilier avec nous, il nous laisse faire vers lui toutes les démarches, sans nous prévenir et sans nous rechercher par sa grâce : ce qui nous rendrait cette réconciliation absolument impossible. Nous lui demandons que, s'il daigne se rapprocher de nous, ce soit seulement une réunion apparente, et que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement et le même ressentiment. Nous lui demandons que, si, par l'entremise de ses ministres, il veut bien nous donner l'absolution de nos péchés, ce ne soit qu'une demi-absolution, qu'une absolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion et de travailler secrètement à notre ruine. Quelles prières et quelles demandes! Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y pense? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle: *Pardonnez-nous comme nous pardonnons;* et c'est la cinquième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expose point à la tentation* (1), surtout à certaines tentations que nous savons être plus dangereuses pour nous, et où notre faiblesse est plus en péril de succomber. Car, quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, et quoique nous devions alors en soutenir l'effort avec patience et avec courage, il veut du reste que nous la fuyions autant qu'il dépend de nous, et il trouve bon que nous lui adressions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction où nous tombons, et qui nous rend inexcusables; c'est que nous nous exposons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle et telle occasion, et cependant on y demeure toujours; on ne peut ignorer combien cette liaison, combien ces conversations, ces entrevues font d'impression sur le cœur, et à quels désordres elles sont capables de conduire, et cependant on n'y veut pas renoncer; on sait que le monde est plein de piéges et d'écueils, on a l'exemple de mille autres qu'on y a vus, et qu'on y voit sans cesse échouer malheureusement; on a l'exemple de ses propres chutes, dont peut-être on ne s'est encore jamais bien relevé, et cependant on veut être du monde, et d'un certain monde; c'est-à-dire d'un monde particulier qui plaît davantage, et dont on se sent plus touché; d'un monde qui excite plus nos passions, qui flatte plus nos inclinations; d'un monde où l'innocence des plus grands saints eût fait un triste naufrage, et où la vertu des anges serait à peine en sûreté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde; on veut avoir part à ses divertissements, à ses assemblées, à ses entretiens, sans égard à tous les risques qu'il y a à courir, et sans profiter de la connaissance qu'on a de son extrême fragilité. Il en est de même d'une infinité d'autres engagements où l'on se jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine et délibérée; engagements de professions et d'états, engagements d'emplois et de commissions, engagements d'affaires et d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grâce alors de dire à Dieu; Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, et ne nous y abandonnez pas! Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre: Pourquoi donc y restez-vous habituellement? pourquoi donc ne prenez vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous en défendre? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-mêmes; sixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu *qu'il nous délivre du mal* (1). Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché ; et de tous les maux, le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle, où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particulièrement de l'un et de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu? prétendons-nous l'outrager en le priant, et lui faire insulte? Seigneur, lui disons-nous, que votre grâce nous garde du péché; mais ce péché nous l'aimons; mais ce péché, nous l'entretenons dans nous et nous l'y nourrissons; mais ce péché, nous en faisons le principe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'âme de tous nos plaisirs, la douceur et l'agrément de toute notre vie. Je dis plus; nous en faisons notre idole et notre divinité, nous le favorisons ce péché, nous nous familiarisons avec lui, nous prenons sa défense, et, si l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est contre ceux mêmes qui travaillent à nous en détacher que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en est le terme, et où nous ressentirons éternellement les coups de la vengeance divine. C'est là, c'est dans cette fatale éternité, qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourments où l'arrêt de sa justice nous aura précipités. Il fallait le demander plutôt, et le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai; mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander, que d'y apporter en le demandant des obstacles invincibles, et Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu;

(1) Et ne nos inducas in tentationem.

(1) Sed libera nos a malo.

septième et dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, et que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, et la plus excellente de toutes les prières? Je ne dis pas, à Dieu ne plaise, la pervertir en elle-même; c'est une prière toute divine, et qui garde partout son caractère de divinité; mais je dis la pervertir par rapport à nous, et au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de grâces et de bénédictions; mais, par l'abus qu'en font la plupart des chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le ciel, et qu'attirer sur nous ses anathèmes et ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument, et ne la prononcer jamais? autre malheur non moins funeste ni moins terrible. Ce serait nous excommunier nous-mêmes, ce serait nous retrancher du nombre des enfants de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre père; ce serait en quelque manière, nous séparer du corps de l'Église, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jésus-Christ. Si nous sommes justes, cette prière, dite avec une foi vive et une humble confiance, servira à notre avancement et à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette prière, accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à fléchir le cœur de Dieu et à nous remettre en grâce auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette prière, jointe à un vrai désir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grâce de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée et demandons-lui que, comme il en est l'auteur, et qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur et le médiateur.

Il sera l'un et l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable Maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Étudions-les, méditons-les, pénétrons-les; et, pour y bien entrer, appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, et disons à Dieu :

I. *Notre père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié.* Dieu de majesté, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, grand Dieu, ce ne sont point tous ces titres et tant d'autres, que j'emploie pour vous intéresser en ma faveur et pour trouver accès auprès de vous. Vous êtes mon père, cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, et tout ce que j'ai reçu de vous me le donne bien à connaître. Vous êtes le père de tous les hommes; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le mien, que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes et des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes grâces que moi, ni favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de père qui m'est si cher, et qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême et votre souveraine grandeur; et s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect et de vénération. Car vous êtes dans les cieux, ô Père tout-puissant! et dans le plus haut des cieux. C'est là que vous avez établi le trône de votre gloire, là que vous faites briller toute votre splendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos anges et de vos élus; et quoique la lumière où vous habitez soit inaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux. Recevez les miens, Seigneur, je vous les adresse. Ils sont sincères, et ils sont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous-même; et, de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle est la plus naturelle et la plus juste, si ce n'est que votre nom soit sanctifié?

Ce nom adorable, c'est votre essence divine, puisque vous vous appelez *celui qui est;* ce sont vos infinies perfections, c'est tout ce que vous êtes. Or, que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu! soit honoré comme il le doit être, je veux dire du culte le plus pur, le plus religieux, le plus saint. Que tout l'univers vous connaisse, vous glorifie, vous adore; que tout ce qui est capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous, et ne s'attache qu'à vous. Tel est le désir le plus affectueux de mon cœur et le plus vif. Mais, en vous le témoignant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamnerez point, Seigneur, j'ose ajouter que je voudrais, s'il était possible, moi seul vous aimer et vous glorifier autant que vous glorifient toutes vos créatures, et que vous aiment tous les esprits bienheureux et toutes les âmes justes.

Que dis-je, mon Dieu? ce ne sont là que des souhaits toujours bons, puisque vous en êtes le principe, l'objet et la fin; mais, au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues et indéterminés, ce que je dois surtout vous demander, et ce que je vous demande très-instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi, selon ma disposition et mes forces présentes, je vous glorifie dans mon état; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique et aux effets; c'est que, par l'innocence de mon cœur, que par la ferveur de ma piété, que par la sainteté de mes œuvres, que par l'édification de mes mœurs je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges, et je vous rende jusqu'à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre règne arrive.* Ah! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce règne si favorable et si désirable pour moi. Et comment n'y est-il point encore arrivé? comment, dis-je, ô mon Dieu! n'avez-vous pas plus tôt régné sur toutes les puissances de mon âme, sur tous mes sens, soit intérieurs, soit extérieurs, sur tout moi-même? Car qu'y a-t-il en moi qui ne soit à vous, et qui, par la plus juste conséquence et l'obligation la plus essentielle, ne vous doive être soumis?

Il est vrai, vous régnez dans moi et sur moi nécessairement, et par la souveraineté inséparable de votre être. Vous êtes mon Dieu; et, puisque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur : et parce qu'il ne dépend point de moi que vous soyez mon Dieu, ou que vous ne le soyez pas, il ne dépend point non plus de moi que vous soyez ou ne soyez pas mon Seigneur. Mais, comme je ne contribue en rien à ce règne de nécessité, dès qu'il est indépendant de ma volonté, il ne sert aussi qu'à relever votre gloire, et ne contribue en rien à ma perfection et à mon mérite. Ce n'est donc point là le règne que je vous demande; je ne vous prie point qu'il s'établisse, puisqu'il est déjà tout établi. Mais, Seigneur, il y a un règne de grâce auquel je puis coopérer, et que vous avez fait dépendre de mon consentement et de mon choix; je veux dire qu'il y a un règne tout spirituel où votre grâce prévient une âme, et où l'âme prévenue de cette grâce intérieure obéit volontairement et librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses et sans réserve à votre bon plaisir, exécute avec une pleine fidélité tous vos ordres, et n'a point d'autre règle de conduite que vos divins commandements et votre loi. Je veux dire qu'il y a un règne d'amour où le cœur se donne lui-même à vous et se met, pour ainsi parler, dans vos mains, afin que vous le possédiez tout entier ; afin que vous le gouverniez selon votre gré, afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plaît, afin que vous le dégagiez de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point vous, ou qui ne le porte pas vers vous ; afin que vous le changiez en vous, et qu'il ne soit qu'un avec vous. Or, voilà l'heureux et saint règne après lequel je soupire. Qu'il vienne, et qu'il détruise en moi le règne du péché, le règne du monde, le règne de l'amour-propre et de la cupidité, le règne de tous les désirs sensuels et de toutes les passions.

Je n'ai que trop longtemps vécu sous l'empire de ces injustes maîtres et sous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop longtemps gémi sous leur joug également honteux et pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit, et en quel abîme devaient-ils un jour me précipiter ? Béni soit le moment où vous daignez m'éclairer, Seigneur, et où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnaître. En rétablissant votre règne au dedans de moi et en me conduisant, vous me remettrez dans la voie de ce royaume céleste où vous m'avez préparé un trône de gloire et une couronne d'immortalité. C'est là que vous régnez sur tous les chœurs des anges et sur tous vos élus, que vous avez rassemblés dans votre sein pour être leur éternelle et souveraine béatitude ; c'est là que vous m'attendez, c'est dans ce séjour bienheureux ; et quand y entrerai-je ?

Hélas ! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois sans cesse aspirer, je sens néanmoins toujours le poids de la misère humaine qui me retient, qui m'appesantit, qui m'attache à ce monde visible et à mon exil, qui me fait craindre la mort et aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce sont les sentiments d'une nature faible et aveugle que je désavoue. Qu'elle y répugne ou qu'elle y consente, tous mes vœux s'élèvent vers le ciel. Que votre règne arrive. Que mon âme, dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bientôt à la terre des vivants. Car ce n'est ici que la région des morts, et je serais bien ennemi de moi-même si, pour une vie périssable et sujette à tant de calamités, je voulais prolonger mon bannissement, et retarder la jouissance de mon unique et suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Ainsi soit-il, ô mon Dieu ! et est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison et à la justice? est-il rien de meilleur pour moi que l'accomplissement de vos adorables volontés? Etre des êtres et Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout subsiste, et par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime, et contre les droits les plus inviolables.

Or, voilà les désordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous et me confondre. Vous m'avez donné votre loi, et tant de fois je l'ai violée ! Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Eglise, et tant de fois je les ai trangressées ! Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre esprit, et tant de fois j'y ai résisté ! Vous m'avez exhorté par la voix de vos ministres, vous m'avez sollicité par leurs avertissements et leurs instructions, et tant de fois j'ai refusé de les entendre ! Si, pour fléchir mon cœur rebelle, et pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités et des souffrances, bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repousser vos coups ; et si vous me les avez fait sentir malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences et mes plaintes.

Voilà, mon Dieu, comme j'ai passé toute ma vie dans une indocilité et une rébellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, je vous en témoigne mes regrets : mais ce n'est pas assez. Il faut, Seigneur, qu'une soumission entière et sans réserve répare toutes mes résistances et toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur est ouvert pour vous écouter; ordonnez, me voici prêt, par votre grâce, à tout entreprendre et à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever, de m'affliger ou de me consoler, de traverser mes desseins ou de les favoriser : de quelque manière que vous me traitiez, vous êtes le maître, et je n'ai plus d'autre sentiment à prendre que celui de Jésus-Christ même lorsqu'il vous disait : *Mon père, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne* (*Luc.*, XXII).

Et, en effet, il est bien de mon intérêt, ô mon Dieu ! que ce ne soit pas ma propre

volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté est droite et la droiture même, elle est sage et la sagesse même, elle est sainte, et la sainteté même, elle est bienfaisante et la bonté même. Mais qu'est-ce que ma volonté propre? une volonté aveugle, et conduite par des guides aussi aveugles qu'elle, qui sont les sens et les passions; une volonté libertine et indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni souffrir la gêne et la dépendance; une volonté capricieuse et sujette à mille changements, selon le goût et les humeurs qui la gouvernent; une volonté criminelle et dépravée, que le péché a corrompue, et qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Ah! Seigneur, ne me livrez pas à ses égarements, ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrez pas à moi-même; mais, par quelque voie que ce soit, daignez réduire cette volonté dure, et redoublez, s'il est nécessaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujettie; et, sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins, il faut que je n'aie plus d'autre volonté que la vôtre; il faut que vous soyez obéi dans moi et par moi, comme vous l'êtes dans le ciel et par vos anges bienheureux: voilà le modèle que vous me proposez, et que je dois me proposer moi-même. C'est-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, pour ne rien faire que par vos ordres et selon votre bon plaisir; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'est prescrit, et de tout ce que je sais vous plaire; la même pureté d intention, pour ne chercher que vous en toutes choses, et pour les rapporter toutes à votre gloire; la même assiduité et la même persévérance, pour ne me point rebuter des difficultés et ne me lasser jamais de votre service; la même ferveur et le même zèle pour agir toujours avec un amour prompt, vif et fervent. Vous servir autrement, Seigneur, ce ne serait plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* — Oserai-je le dire? dès que vous êtes notre Père, Seigneur, et que vous êtes notre Maître, cette double qualité vous engage et comme père à nourrir vos enfants, et comme maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre Prophète nous l'a-t-il promis de votre part et en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine Providence et de votre miséricorde infinie, il compte le soin que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez, ô mon Dieu, et vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non-seulement vous nourrissez vos enfants qui vous aiment et vos serviteurs qui vous craignent, mais vos ennemis même qui vous renoncent et qui vous blasphèment, mais les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu et jusques aux moindres insectes; mais tout ce qui a vie, ou dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amène à vos pieds; mais j'y viens, comme un pauvre, vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de l'âme, et que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurais-je pu subsister jusqu'à ce jour; et, si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberais-je bientôt, et à quelles extrémités me trouverais-je réduit? Soyez béni de tout ce que j'ai déjà reçu de votre main secourable et dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer et le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, et mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous, autre chose que le pain, je veux dire que ce qui me suffit, non-seulement pour moi, mais pour tous ceux qu'il vous a plu me confier, et à qui je suis redevable d'un entretien honnête, et conforme à leur condition. C'est là que je borne mes désirs, sans les étendre à un superflu qui me serait inutile, qui me deviendrait pernicieux et nuisible par l'abus que j'en ferais, qui allumerait mes passions, qui servirait de matière à mon orgueil pour s'enfler et à ma sensualité pour satisfaire ses appétits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusqu'à présent, ce superflu, peut-être ai-je travaillé à l'acquérir, et l'ai-je acquis en effet; mais si c'est contre votre gré que je le possède, je ne vous prie point de me le conserver, et je vous prierais plutôt de me l'enlever. Quoi qu'il en soit, et quoi que vous jugiez à propos d'ordonner là-dessus, une juste médiocrité pour moi et pour tous ceux dont vous m'avez chargé, voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, et pourquoi j'implore votre assistance. C'est la prière que vous fit autrefois le plus sage des rois d'Israël, et ce fut une prière selon votre cœur

Ainsi je vous dis comme lui et dans le même sentiment que lui: *Ne me donnez ni la grande pauvreté ni la grande richesse; mais accordez-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre* (*Prov.*, XXX) avec la décence et avec la modestie convenable à mon état. Encore mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile et salutaire; ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une trop longue prévoyance, mais c'est seulement pour aujourd'hui et avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain je vous présenterai mes vœux tout de nouveau; et il est bien juste que chaque jour je reconnaisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, et que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment libéral et magnifique dans vos dons, je puis

me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, et compter sur les trésors de votre Providence, qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive et présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi, et quand je l'aurai fait et que je me confierai en vous, vous ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Eh quoi ! Seigneur, malgré toutes ces qualités de créateur, de père, de maître, de conservateur que je reconnais en vous et que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser? ai-je pu m'élever contre vous? ai-je pu me séparer de vous et vous renoncer? Ah! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai et je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, et que je ne cesserai point de renouveler jusqu'au dernier moment de ma vie, dans l'absolue et l'affreuse incertitude où je suis si vous m'avez pardonné.

Je sais que je suis pécheur, non-seulement parce que je puis pécher, mais parce qu'en effet j'ai péché et que je pèche tous les jours. Je sais que la multitude de mes péchés est sans nombre, et, si votre Prophète se croyait chargé de plus d'iniquités qu'il ne portait de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disait de lui-même en s'accusant et se condamnant? Je sais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, et dont vous exigez, selon la loi de votre justice, une digne satisfaction, d'où il s'ensuit qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péchés sur péchés, je n'ai fait, dans tout le cours de mes années, qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids! quelles obligations! quelle matière de jugement, et quels sujets de condamnation ! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi, et que ferai-je pour les conjurer? Il me semble que dans l'ardeur de votre courroux, je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper, et comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé ? Toute mon âme en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je ? Ah ! je me trompe, ô mon Dieu ! j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solennelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez et on vous pardonnera; remettez aux autres leurs dettes, et ce que vous devez vous sera remis* (*Luc*, VI). C'est l'oracle le plus exprès; et comme il est sorti de votre bouche, et que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi et la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu ! j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit, et quoi que ce soit, je le pardonne, je le pardonne entièrement; je le pardonne, non point seulement de bouche ni en apparence, mais sincèrement, mais affectueusement, mais cordialement; je le pardonne pour vous, et par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est, à ce qu'il me paraît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux, avec votre aide et par votre aide, qu'elle soit telle. Ce n'est pas que, malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir; mais vous savez que je la désavoue, et pour l'heure présente, et pour toute la suite de ma vie; vous savez que je veux la combattre en toute rencontre; vous savez que je veux en réprimer tous les sentiments, et en effacer peu à peu jusques aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous, et de vous dire : Pardonnez-moi, parce que je pardonne, et comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, et j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposez point à la tentation.* Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme? c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire ni victoire à remporter; de vivre dans un calme inaltérable, et dans une paix parfaite, sur cette mer orageuse du monde où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre, et ce que je ne dois pas même vous demander, puisque ce serait un miracle, et qu'à un pécheur comme moi il n'appartient pas de vous demander des miracles et de les obtenir. Il est même de votre providence et de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, et que vous ayez de quoi nous récompenser. Aussi vos saints ont-ils été d'autant plus éprouvés, qu'ils étaient plus saints, et sont-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints, qu'ils étaient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre Fils adorable et le Saint des saints, qui, dans les jours de sa vie mortelle, a voulu, pour notre exemple, être assailli de la tentation, et nous apprendre à la surmonter. Après cela, qui refuserait le combat, refuserait la couronne; et qui ne voudrait avoir nulle part au travail, ne voudrait avoir ni n'aurait en effet nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grâce; car que suis-je de moi-même qu'un faible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de se briser? A chaque pas je tomberais, à chaque occasion je rendrais les armes, et je céderais aux attaques de l'ennemi, à moins que le secours de votre bras tout-puissant ne me prévienne partout, ne m'accompagne partout, ne me suive et ne me soutienne partout. Or c'est ce secours, c'est cette grâce que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation, c'est-à-dire de ne m'y point abandonner à moi-même, de ne m'y laisser point succomber, de ne permettre point que je m'engage en certains

périls où vous prévoyez que ma vertu me manquerait, et que je me perdrais; de redoubler à certains temps, en certaines occurrences plus dangereuses et plus fatales, votre attention sur moi pour veiller à mon salut, et votre divine protection pour me défendre et me garder. Dieu de mon âme et son Sauveur, souvenez-vous du prix qu'elle vous a coûté, et ne souffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlèvent ce que vous avez racheté de votre sang.

Mais que fais-je? cette âme si précieuse, je la recommande à vos soins; et de ma part je la néglige, je n'en prends nul soin, je la hasarde tous les jours, sans réflexion, sans précaution, comme si je n'en tenais aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils et de tant de piéges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah! puissiez-vous, Seigneur, me faire la grâce tout entière. Puissiez-vous, en veillant vous-même à ma conservation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous. Car vous voulez que j'y travaille, et si je ne seconde vos soins paternels, ils resteront sans effet. Vous voulez que j'use de cette armure céleste dont nous parle votre Apôtre, lorsqu'il nous dit, et qu'il nous le dit en votre nom : *Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux. Tenez-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, et la justice pour cuirasse. Prenez en toute rencontre le bouclier de la foi, le casque du salut et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu* (*Ephes.* VI). Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver, tous les moyens que me fournit la sainte religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la prière, de votre divine parole, de vos sacrements, de tous les exercices que votre Eglise me prescrit, et que la piété chrétienne me suggère. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation. Or, m'y exposer par une aveugle témérité, ce serait me rendre indigne de votre assistance, ce serait courir à ma perte, et je ne l'ai déjà que trop connu par de funestes épreuves. Heureux au moins, si de mes malheurs et de mes égarements passés je tire cet avantage de savoir mieux désormais me tenir en garde et me précautionner.

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous ne me défendez pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers et de tous les accidents qui peuvent survenir et troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de grâces, et je ne puis assez vous témoigner ma reconnaissance de tous ceux dont il vous a plu jusqu'à présent me délivrer, sans que je l'aie su, et de ceux dont vous me délivrez encore tous les jours, sans que je le voie ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace et la douceur de votre providence, ô mon Dieu! par des voies secrètes et qui nous sont inconnues, vous nous sauvez de mille dangers que nous n'apercevons pas, et dont il n'y a que vous qui puissiez nous garantir. Soyez-en loué, béni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps et que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes et essentiels, qui vont à la ruine totale de l'homme, et qui lui causent un dommage infini et irréparable. Tous les autres maux, en comparaison de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux, et comme il n'y a proprement qu'un seul bien, qui est le souverain bien, il n'y a proprement qu'un seul mal, qui est le souverain mal. Or, ce souverain mal, c'est le péché, et en conséquence du péché, la damnation. Si donc, pour me mettre à couvert de l'un et de l'autre, il est nécessaire que j'éprouve quelque autre mal que ce soit, ah! mon Dieu, je ne vous demande plus que vous m'épargniez en ce monde. Frappez, s'il le faut, et autant qu'il le faut; renversez, brûlez, tourmentez; je m'offre moi-même et je me présente à votre justice. Quelque douloureux et quelque sensibles que puissent être ces coups, je les recevrai comme des coups de grâce, pourvu qu'ils servent à détruire en moi le péché, à déraciner le péché, à punir le péché, à couper court au péché, à prévenir les rechutes dans le péché, à me faire enfin éviter par là cette affreuse réprobation qui doit être dans l'éternité tout entière le châtiment du péché.

Pour cela, Seigneur, daignez me délivrer du malin esprit (1); je veux dire de l'esprit d'intérêt et d'avarice, de l'esprit d'ambition et d'orgueil, de l'esprit d'impureté et d'intempérance, de l'esprit de colère, de vengeance, d'animosité, de l'esprit d'erreur, de tromperie, de mensonge; de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitises des sens, de toutes les passions de mon cœur et de toutes leurs illusions; car voilà tout ce que je comprends sous le terme de malin esprit, capable, en me portant incessamment au péché, de m'entraîner dans le précipice, et de me perdre sans ressource avec lui.

Dieu du ciel et de la terre, seul puissant et grand, seul juste et saint, seul bon et miséricordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avais conçus et formés, et si je ne vous les adressais qu'en mon nom, ah! Seigneur, je me défierais de mon aveuglement, qui pourrait me tromper; je me défierais de ma bassesse et de mon néant, qui me rendraient indigne d'être exaucé. Mais c'est votre Fils unique, la Sagesse incréée, qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devais demander. C'est lui-même qui prie dans moi, qui prie avec moi et pour moi. *Considérez votre Christ* (*Ps.* LXXXIII); jetez les yeux, non point sur une vile créature telle que je suis, non point sur un pécheur plus vil encore et plus méprisable, mais sur le divin Sauveur dont j'interpose auprès de vous la médiation, et dont j'emploie, pour vous

(1) A malo, hoc est a maligno.

fléchir, les mérites infinis. De toutes les demandes que je vous ai faites, il n'y en a pas une qui n'ait été selon son esprit et selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance, et c'est avec le même sentiment que je les renouvelle, et que j'en attends de votre grâce l'heureux accomplissement.

Pensées diverses sur la Prière.

Il en est de la prière comme de la piété. Elle est plus dans le cœur que dans l'esprit, et elle consiste plus dans le sentiment que dans le raisonnement. On a donné bien des règles de l'oraison, on en a tracé bien des méthodes ; les livres en sont remplis, et on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les maîtres de la vie spirituelle se sont surtout attachés, et là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enseignements, rien de plus sage ni de plus saint. Etudions-les, respectons-les, suivons-les. Mais, du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace et la plus prompte, c'est d'aimer Dieu. Non pas que j'entende ici un amour de Dieu tel que l'ont conçu de nos jours de faux mystiques, justement condamnés et frappés des foudres de l'Eglise. Leurs principes font horreur, et les conséquences en sont affreuses. Mais j'entends un amour véritable, un amour chrétien, c'est-à-dire un amour ennemi de tout vice, un amour agissant et fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu, et se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout à coup homme d'oraison. Car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'âme ; or tout cela suit de l'amour de Dieu. Aimons Dieu : dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joie ; nous y resterons sans dégoût et même avec consolation, quelque temps que nous y ayons employé, nous en sortirons avec peine, comme ce célèbre anachorète, saint Antoine, qui le matin se plaignait que le soleil, en se levant, vînt troubler l'entretien qu'il avait avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore, que dirons-nous à Dieu? eh! que disons-nous à un ami? Nous faut-il beaucoup d'étude et de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, et pour lui témoigner nos sentiments? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera : le cœur, dès qu'il est touché, ne tarit point; réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne. D'un premier vol et conduit par la grâce, il s'y porte, il s'y élève, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu.

Quand nous prions, ce sont des grâces que nous demandons, et non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter! n'est-il pas maître de ses grâces?

— Etrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prières, et que nous nous en faisons une matière de scandale. Il est vrai, Jésus-Christ nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom, son Père nous l'accordera : mais cette promesse, toute générale et tout absolue qu'elle paraît, est néanmoins conditionnelle, c'est-à-dire qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, et que nous le demanderons comme il convient de le demander. Je dis ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes et à notre propre salut. J'ajoute, comme il convient de le demander : tellement que notre prière soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures et extérieures de l'esprit et du cœur, d'où dépend son efficace et sa vertu. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous; elle ne nous regarde plus.

De là il nous est aisé de voir combien nos murmures sont téméraires, toutes les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir pas agréé nos demandes, et qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car, afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, et que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses : 1° que nous avons demandé ce qu'il convenait de demander et par conséquent que, dans notre prière, et dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui était convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt et à notre prédestination éternelle; que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons su pénétrer tout le mystère et découvrir tout le secret; 2° que nous avons demandé comme il convenait de demander, en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise : c'est-à-dire, que nous avons prié avec des sentiments assez humbles, avec une réflexion assez attentive, avec une foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez religieux, avec une persévérance assez constante pour rendre notre prière digne de Dieu et propre à le fléchir ; voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus, si nous prétendons être en droit de murmurer, et d'en appeler à la parole de Jésus-Christ. Or, compter sur tout cela, n'est-ce pas une présomption insoutenable? n'est-ce pas un orgueil seul capable d'arrêter les grâces de Dieu?

— Prions, et prions sans cesse, ainsi que l'ordonne l'Apôtre : mais, si notre prière demeure sans effet, gardons-nous de nous en prendre à Dieu, et de nous élever pour cela

contre Dieu. Disons qu'il a des vues supérieures aux nôtres, et qu'il sait ce qu'il nous faut beaucoup mieux que nous ne le pouvons savoir ; disons qu'apparemment nous nous sommes trompés, en regardant comme un avantage la grâce que nous lui demandions, et que, s'il nous la refuse, c'est qu'il en pense tout autrement que nous, et que, suivant les sages dispositions de sa providence, il ne voit pas que ce soit un bien pour nous ; disons que c'est à nous de demander, mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant, non pas toujours selon nos désirs, qui communément sont très-aveugles, mais de la manière et dans le temps qu'il juge plus convenable ; disons encore que, si notre prière n'a pas été absolument défectueuse quant au fond, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions ; en un mot, disons et confessons de bonne foi que, quoi que nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnaissant que nous ne méritons rien.

— Comme dans la vie humaine, et dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens féconds en paroles, et qui nous font les plus longs discours sans rien dire ; il y en a de même, par une espèce de comparaison, dans la vie chrétienne et dans le commerce que nous avons avec Dieu par la prière. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entières, mais sans recueillement et sans dévotion. Qu'est-ce que cela ? c'est parler beaucoup à Dieu, et ne le point prier.

— Il y a une prière de l'esprit, du cœur, de la parole : de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, et de la parole par la prononciation. Mais, outre ces trois sortes de prières, je puis encore ajouter qu'il y a une prière des œuvres par la pratique et l'action : et voici comment je l'entends. Saint Augustin disait : *Celui-là sait bien vivre, qui sait bien prier ;* et je dis, en renversant la proposition : celui-là sait bien prier qui sait bien vivre. La pensée de ce saint docteur est que, dans la prière et par la prière, nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie chrétienne, nous nous y affectionnons, et nous obtenons les grâces nécessaires pour les accomplir : et je veux dire, par un retour très-véritable, que d'accomplir fidèlement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la vocation et le gré de Dieu, c'est prier : pourquoi ? parce que c'est tout à la fois, et honorer Dieu, et l'engager, en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la prière. Observation importante et bien consolante pour une infinité de personnes qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la prière, et qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier partout, et que partout on en a le temps, puisque partout on est maître d'élever son âme à Dieu, et de lui adresser les sentiments de son cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la prière, sont tout au contraire des prières elles-mêmes, et des prières très-efficaces auprès de Dieu, quand on les prend dans un esprit chrétien, et qu'on s'y adonne avec une intention pure et droite. *Car le royaume de Dieu*, et tout ce qui a quelque rapport à ce royaume de Dieu, *consiste, non dans les paroles, mais dans les effets.* Dieu vous a chargé d'un emploi, et vous en remplissez avec assiduité les fonctions : en cela vous priez. La Providence vous a confié la conduite d'un ménage, et vous y donnez vos soins : en cela vous priez. Ainsi du reste. *Quand vous ensevelissiez les morts*, dit l'ange à Tobie ; *que vous les cachiez dans votre maison, et que la nuit vous les portiez en terre, je présentais au trône de Dieu ces œuvres de charité* (*Tob.*, XII), et elles sollicitaient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'intercession plus puissante auprès de ce souverain Maître que la soumission à ses ordres, et l'accomplissement de ses adorables volontés.

— Miracle de la prière ! rien ne résiste à son pouvoir, et mille fois elle a changé l'ordre de la nature, et l'a pour ainsi dire forcée à lui obéir : que dis-je ? elle a mille fois désarmé le ciel même et en a conjuré les foudres. Que d'événements merveilleux ! que de prodiges ! Moïse prie, et Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie, et le soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, et les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie, et une formidable armée est mise en déroute. Dès qu'Elie a prié, le feu céleste descend, les pluies les plus abondantes arrosent la terre, les malades sont guéris, les morts ressuscitent : car telle a été dans l'ancienne loi la vertu de la prière ; et ce serait une matière infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela, défions-nous de la promesse du Fils de Dieu, lorsqu'il nous dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (*Joan.*, XIV). Que je me figure le plus puissant monarque du monde, et que je le suppose prévenu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parce que son empire, quelque étendu qu'il soit, est limité, et que je lui demanderai peut-être au delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner : pourquoi ? parce qu'il est Dieu, et qu'étant Dieu, tout lui est possible. Si donc, dans les prières que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'est que nous ne connaissons pas le maître que nous prions. Nous en jugeons par notre faiblesse, au lieu d'en juger par l'indépendance absolue et la souveraineté de ce premier être. Ne bornons point nos espérances, quand nous savons qu'elles sont fondées sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne se peut démentir et dont la puissance est sans bornes.

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL

Parabole du pharisien et du publicain, ou caractères de l'orgueil et de l'humilité, et les effets de l'un et de l'autre.

Jésus *proposa cette parabole au sujet de certaines gens qui se confiaient en eux-mêmes comme s'ils eussent été des saints, et qui ne regardaient les autres qu'avec mépris* (1). L'Evangile nous fait d'abord connaître le dessein du Fils de Dieu, et quels sont ceux qu'il avait en vue, lorsqu'il proposa cette parabole au peuple qui l'écoutait. Quoiqu'en général elle puisse s'appliquer à toute âme vaine et orgueilleuse, elle convient particulièrement, et selon l'intention de Jésus-Christ, à une espèce de faux dévots contre qui cet Homme-Dieu a toujours témoigné plus de zèle et qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa mission et dans ses divines instructions. Gens remplis d'eux-mêmes et de leur prétendu mérite, qui seuls croyaient être avec leurs disciples les élus du Seigneur; qui parlaient, qui décidaient, qui agissaient comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la loi et ses interprètes, les maîtres de la doctrine, les modèles vivants de la sainteté; qui se disaient suscités de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétablissement de la discipline, pour la défense de la plus pure morale; qui, sous un masque de piété et de sévérité, cachaient leurs intrigues, leurs cabales, leurs médisances atroces et leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances; surtout une hauteur d'esprit que rien ne pouvait fléchir, et un orgueil insupportable; qui, par cette vaine apparence d'une vie régulière et austère, éblouissaient les yeux d'une troupe de femmes dont ils parcouraient les maisons, et dont ils recevaient de puissants secours pour soutenir leur secte et pour accréditer leur parti; qui n'estimaient personne, n'épargnaient personne, ne faisaient grâce à personne, damnant tout le monde, et traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclarait pas en leur faveur et n'entrait pas dans leurs sentiments. Car il y avait des hommes de ce caractère dès la naissance de l'Eglise, et dès le temps même que Jésus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans toute la suite des siècles, et il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure, mais qu'on peut la prendre pour une histoire commencée dans le judaïsme, continuée dans le christianisme, et, par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusqu'à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, entrons dans les vues du Fils de Dieu, et profitons des enseignements qu'il veut ici nous donner.

Deux hommes allèrent au temple pour prier: l'un était pharisien, l'autre publicain (1). C'est au même temple qu'ils allèrent tous deux, c'est à la même heure et dans le même temps, c'est dans le même dessein, qui était de faire à Dieu leur prière: mais du reste, ce ne fut point à beaucoup près dans la même disposition de l'âme, ni le même sentiment intérieur. De là vient que la prière de l'un eut un succès si favorable, au lieu que l'autre ne fut point écouté, et que sa prière même devint un crime pour lui et un sujet de condamnation. Car avec la grâce, ce qui donne le prix à la prière, c'est la disposition intérieure de l'âme: c'est de là qu'elle tire toute sa vertu et tout son mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposés par rapport à l'esprit et au cœur, ils ne devaient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point aux dehors, et n'a égard ni aux rangs, ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit; mais qui pèse le cœur, et qui ne juge de tout le reste que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit que notre premier soin *avant l'oraison*, notre soin le plus nécessaire et le plus essentiel, est *de préparer notre âme* (*Eccles.* XVIII). Toute autre préparation, sans celle de l'âme ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu; et s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que devons l'imputer, et dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au dedans de nous-mêmes.

Mais, ceci posé, il est question de savoir qui des deux (je dis du pharisien et du publicain), qui, dis-je, était dans la disposition convenable pour prier, et qui n'y était pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y ait point là-dessus à hésiter ni de comparaison à faire. Un pharisien d'une part, et de l'autre un publicain, quel parallèle! Un pharisien, un homme de bonnes œuvres, un homme exemplaire et d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite; un homme exact jusqu'aux plus petites observances, et implacable ennemi des moindres relâchements; un homme révéré, vanté, canonisé du peuple; en un mot, un saint selon la commune opinion. Au contraire, un publicain, un pécheur, et un pécheur par état, puisque son seul emploi de publicain le faisait regarder comme tel; un homme noté et décrié pour ses injustices, ses fraudes, ses

(1) Dixit ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur cæteros, parabolam istam. *Luc* XVIII.

(1) Duo homines ascenderunt in templum ut orarent: unus pharisæus, et alter publicanus.

violences, ses concussions; de plus, un homme sujet à bien d'autres désordres que ceux de sa profession, et ayant vécu jusque-là dans le libertinage et le scandale. Encore une fois, suivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si sensible ; et qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, et ne conclut pas que l'autre doit être réprouvé de Dieu ? Mais les jugements du Seigneur sont bien au-dessus des nôtres, et l'événement n'est guère conforme à nos idées. Ce pharisien est condamné, et ce publicain est justifié : pourquoi ? c'est que ce pharisien, que ce juste est un orgueilleux dans sa prétendue justice; et que ce publicain, que ce pécheur pénitent est humble dans sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits raccourcis et opposés l'un à l'autre, la parabole nous représente admirablement, et les pernicieux effets de l'orgueil dans le pharisien, et les salutaires effets de l'humilité dans le publicain. Instruisons-nous, et apprenons de là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux, et ce que nous devons nous efforcer d'acquérir et de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes et des plus solides vertus.

Caractères de l'orgueil et ses pernicieux effets dans le pharisien.

I. *Le pharisien se tenant debout*, *Pharisæus stans.* Il se tenait debout, et ce n'est pas sans une vue particulière que l'Evangile marque cette circonstance : car c'est par là qu'il commence à faire l'opposition du pharisien orgueilleux et de l'humble publicain. Au lieu que le publicain à la porte du temple, ainsi qu'il est dit dans la suite de la parabole, se prosterne d'abord contre terre, le pharisien entre, avance, laisse derrière lui tous les assistants, approche de l'autel, va prendre la première place, et là, sans ployer un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au ciel, et, par son regard fixe et arrêté, semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grâce.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important, dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolère : mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t-il pu le souffrir dans le ciel ; et dès qu'il le vit dans ses anges, il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter que, de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au dehors, et qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paraître : l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue et dont on s'aperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer, on le connaît bientôt, et son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là-dessus; et sans attendre, comme d'autres, et selon l'avis du Sauveur du monde, qu'on lui fasse honnêteté pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affranchi de cette loi de bienséance, et prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en maître qui ordonne avec empire, ou en juge qui décide avec autorité, ou en philosophe qui prononce des sentences et des oracles, ou en docteur qui enseigne et qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation et ferme la bouche à quiconque voudrait l'interrompre pour quelque temps, et demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si, par une disposition toute contraire, il se tait et prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit et quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entrecoupés, quelques expressions enveloppées et mystérieuses, comme s'il était seul au fait des choses, comme s'il avait seul la clef des affaires, comme s'il en savait seul pénétrer le secret et démêler les ressorts, comme si tout ce qu'il entend n'était de nul poids et ne méritait nulle réflexion, comme s'il ne daignait pas y prêter l'oreille et qu'il le regardât en pitié. Car, dans la société humaine, on ne rencontre que trop de ces présomptueux qui n'ont pas même soin de se déguiser, et se laissent emporter aux sentiments de leur orgueil. Orgueil grossier dont rougit pour eux toute personne sage et pourvue de raison : mais eux, ils ne rougissent de rien; tant ils sont infatués d'eux-mêmes et prévenus à leur avantage. Ainsi sans qu'ils le remarquent, et par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs yeux et se dérobe à leur connaissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public et qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil mais ingénuité et franchise, mais justice et vérité : du moins le pensent-ils de la sorte, et sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable, mais qui cause plus d'indignation qu'elle ne donne de compassion : et voilà comment, à force de s'estimer eux-mêmes, et de vouloir être honorés et estimés, ils perdent toute l'estime qu'ils pourraient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait un orgueil plus circonspect et plus délicat. On affecte une certaine modestie extérieure; on est honnête, prévenant, affable; on a de la douceur, de la politesse, de la retenue, une conduite, selon les apparences, toute unie; on ne s'enfle point, on ne s'élève point, on n'entreprend point de dominer ni de se distinguer. Mais outre que tout cela n'est assez souvent qu'une modestie fastueuse,

qui, pour user de cette figure, comme un voile transparent, laisse entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre, il y a mille occasions où il trompe toute notre vigilance et sort malgré nous des ténèbres où l'on tâchait de le tenir enseveli. En effet, quelque précaution qu'on prenne et quelque attention qu'on ait sur soi-même, il n'est pas moralement possible dans le commerce de la vie que mille sujets imprévus ne piquent notre cœur et ne blessent notre orgueil : or, du moment que l'orgueil se sent blessé, il se trouble, et, dans le trouble où il est, il éclate et ne garde plus de mesures. La raison en est bien naturelle, c'est que l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain : pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter de hauts cris. On voit un homme se déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond sèchement, il parle durement, il s'exprime en des termes fiers et méprisants; quelquefois la colère l'irrite jusqu'à l'emportement; on ne le reconnaît plus, et, dans la surprise où l'on se trouve, on demande si c'est là cet homme qu'on croyait si modéré, si patient, si humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est lorsqu'on vient à découvrir cette sensibilité et cet orgueil dans des âmes pieuses et dévotes, dans des âmes religieuses et consacrées à Dieu, dans des ministres de l'Eglise et des pasteurs du peuple fidèle. Le prophète vit en esprit l'abomination de désolation dans le lieu saint, et n'est-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux et de quoi nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus sacrés ministères, l'orgueil dans le sac et sous le cilice, l'orgueil dans le sanctuaire de Jésus-Christ, sous les livrées de Jésus-Christ, à la table, à l'autel de Jésus-Christ? C'est là qu'on le porte; et au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié et anéanti, c'est de là qu'on le rapporte ausssi entier et aussi vivant qu'il était. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugés contre la dévotion, et qui l'autorise à dire, quoique avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses priviléges et sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur, en un mot, plus orgueilleux.

II. *Il faisait en lui-même cette prière: Hæc apud se orabat.* Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela signifie? Peut-être ce pharisien ne daignait-il passe conformer à l'usage, ni s'assujettir comme les autres à prononcer les prières ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre, que dans toute sa prière il n'était occupé que de lui-même, et non point de Dieu, qu'il n'envisageait que lui-même et que ses prétendues perfections, dont il venait s'applaudir et se glorifier.

De quelque manière qu'on l'explique, une réflexion là-dessus se présente, et une vérité dont on aurait peine à convenir, si l'expérience n'en était pas une preuve convaincante, c'est que l'orgueil se mêle jusque dans l'exercice de l'oraison, et voici comment; car dans l'oraison il y a différentes voies : les unes plus communes, et les autres plus relevées et plus particulières; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde; mais les autres plus secrètes, et propres d'un petit nombre d'âmes que Dieu favorise de certaines communications, et à qui il fait contempler de plus près sa souveraine majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son esprit, de cet esprit de sainteté qui, n'étant qu'un et étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manières dans ses divines opérations, et, suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grâce toutes sortes de formes pour s'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu, dès le premier essai, élève une âme à ces sublimes degrés d'oraison et de contemplation où les saints sont parvenus. Il a ses règles que sa sagesse lui prescrit, et qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions. C'est-à-dire qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées; que nous nous y exercions assidûment et constamment; que nous soyons contents d'en demeurer là, si l'esprit céleste dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des mystères qui sont si fort au-dessus de nous; que nous nous estimions indignes de ces grâces singulières et de ces états qui ne conviennent qu'aux âmes choisies et aux fidèles serviteurs de Dieu; enfin que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin, et de marcher par les routes les plus aplanies. Voilà ce que pense une piété humble; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une âme qui se croit appelée à quelque chose de plus grand; car on en trouve ainsi disposées. Leur présomption les emporte d'abord, comme d'un plein vol, dans le sein de la divinité, et du moment qu'elles se sentent attirées à l'oraison, elles ne craignent point de dire ce que dit l'ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut* (*Isaï.*, XIV), j'irai directement à lui, et je le verrai dans sa gloire. Qu'un directeur éclairé et instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumière, s'oppose à une illusion si dangereuse, et dont il prévoit les conséquences; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, et de rabaisser ces vues trop abstraites et trop mystiques; qu'il veuille les assujettir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, et les maximes fondamentales de la perfection chrétienne, tout cela à leur goût, n'est bon qu'aux âmes vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, et marcher pas à pas. Si le directeur insiste, on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure; on se détache de lui, et on l'abandonne. Quelle langue parle-t-on? De s'exprimer simplement

et clairement, ce serait descendre et se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celle des anges. Belles expressions où l'on se perd, et qu'on a recueillies en de saints auteurs qui comprenaient ce qu'ils disaient, parce qu'ils le disaient de cœur, et non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le prophète royal donne au juste, est qu'il ne s'élève point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, et allons-y par la prière; mais notre prière ne peut être agréable qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or, l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vite; et, plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes et dans la vue de nos misères, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, et à nous unir à lui par la connaissance et la vue de ses grandeurs. Tandis que Moïse priait sur la montagne, il était défendu à tout le peuple d'en approcher, et quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte, eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, et s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs; mais nous, mettons-nous au rang du peuple, et demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposerait à de tristes retours; et il serait à craindre que la parole de l'Ecriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formaient dans leur cœur, et il a confondu toutes leurs pensées* (*Luc.*, X). Plût au ciel qu'on en eût moins vu d'exemples; et plaise au ciel que les exemples qu'on en a vus dans les siècles passés, servent de leçons aux siècles à venir, et les préservent des mêmes égarements !

III. *Mon Dieu, je vous rends grâces : Deus, gratias ago tibi.* Rendre à Dieu de continuelles actions de grâces, c'est, entre les devoirs de l'homme, un des plus justes et des plus indispensables. Aussi ce qu'il y a de répréhensible dans le pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentiments dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnaissance que nous témoignons à Dieu doit être une reconnaissance toute religieuse : or, une reconnaissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle? 1° à donner à Dieu toute la gloire des grâces qu'on en a reçues, et à ne s'en point glorifier soi-même; 2° à ne point abuser de ces grâces pour se préférer au prochain, et pour le mépriser; 3° à se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces grâces et qu'on en fait tous les jours, au lieu qu'en d'autres mains elles profiteraient au centuple; 4° à trembler en vue de ces grâces et du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le maître de l'Evangile demanda compte à ses serviteurs des talents qu'il leur avait confiés; 5° à ne se pas contenter de ces grâces, et à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien; mais à reconnaître, malgré ces grâces, notre extrême indigence, et à implorer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une âme reconnaissante envers Dieu; tel est l'esprit qui l'anime et qui la conduit.

Mais ce n'était pas là, à beaucoup près, l'esprit du pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flattait d'avoir été doué; mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, et pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. A son gré il n'y a personne qui l'égale, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellents que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué et qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, et d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain juge, il semble qu'il veuille le prévenir, et que ce soit ce qui l'amène à l'autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talents dont il se croit pourvu par la grâce du ciel, et du profit qu'il en a retiré. Enfin, persuadé que rien ne lui manque, et que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien de plus : et c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque saint Augustin! Il est venu dans le temple pour prier : mais examinez toutes ses paroles, et vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur*, dit-il, *je vous rends grâces ;* mais il n'a garde d'ajouter : *Mon Dieu, accordez-moi encore telle grâce.* Il en a autant qu'il est nécessaire, et il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, et à ne vouloir pas l'honorer comme l'auteur de tous les biens ; il y aurait du blasphème et de l'impiété. Nous nous faisons une religion et une obligation capitale de souscrire à cet oracle de l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu* (I *Cor.* III) ? Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode guère de ce qui suit : *Or, si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez comme si vous ne l'aviez pas reçu?* Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences ; que dans l'occasion nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu ; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni ; que nous le bénissons nous-mêmes et nous le remercions ; mais que l'orgueil a de retraites cachées pour se sauver ; qu'il sait bien ménager ses intérêts, lors même qu'il paraît les abandonner et y renoncer !

Nous remercions Dieu ; mais, dans le sentiment de notre reconnaissance, il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous

avons beau protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient ; nous le disons des lèvres, mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, et nous recueillons avec soin tous les rayons de cette gloire qui peuvent rejaillir sur nous, et nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu, et nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu, dit-on modestement ; joignez-vous à moi pour lui rendre grâces de la bonne issue qu'il a donnée à mes desseins, et des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expressions et qu'au dehors ; mais que prétend-on par là ? On veut informer les gens de ce qu'ils pourraient peut-être ignorer, et qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux et honnête pour leur faire savoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont on était chargé, dans une entreprise qu'on avait formée, dans les fonctions d'un ministère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu ; mais aussi nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu ; qu'on aura pour nous des égards particuliers ; qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous distinguera ; qu'on nous déférera tous les honneurs dus à notre mérite et à sa supériorité ; que, s'il y a un choix à faire pour quelque place importante, c'est sur nous qu'il tombera, et qu'aucun n'osera nous en contester la préférence, que nous aurons l'ascendant partout et sur tous ; que tout se réglera par nos conseils, que tout passera par nos mains, n'y ayant personne que nous n'estimions au-dessous de nous, et que nous jugions capable de conduire les choses avec la même dextérité et la même sagesse que nous. Car voilà l'opinion où nous sommes ; et la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement, elle ne nous empêche pas dans le secret du cœur de le penser.

Nous remercions Dieu ; mais du moins nous rendons-nous en même temps à nous-mêmes l'avantageux et consolant témoignage de répondre comme nous le devons aux vues de Dieu, et de faire un saint usage de ses bienfaits ; de n'être point des serviteurs inutiles, mais de coopérer aux œuvres du Seigneur et à l'exécution de ses divines volontés par notre vigilance, notre application, notre habileté, notre industrie, de ne nous point épargner pour cela, et d'y avoir toute l'assiduité et tout le zèle qui dépend de nous. D'où nous tirons, sans hésiter, cette conséquence favorable, que nous ne paraîtrons pas au tribunal de Dieu les mains vides ; et que nous pouvons espérer d'être mis au nombre de ces fidèles serviteurs dont la bonne administration sera éternellement et si abondamment récompensée.

Nous remercions Dieu ; mais de quoi le remercions-nous plus volontiers ? de certaines grâces extérieures, et de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde, à nous y faire connaître, à nous en attirer les applaudissements, à nous donner de l'éclat et de la réputation. Ainsi les apôtres eux-mêmes prenaient plaisir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéraient, comment ils guérissaient les malades, et comment ils chassaient les démons. Mais toutes les autres grâces qui, sans ce brillant et sans ce bruit, agissent intérieurement sur l'âme, et ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même et aux vanités du siècle, ce sont des faveurs célestes et des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude, et pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue, qui nous intéresse et qui pique notre envie ; tout le reste nous est indifférent, parce qu'il l'est à l'orgueil qui nous domine, et que nous n'y trouverons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur ; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, et dans le cœur, et dans la bouche, les paroles du pharisien ; mais disons les autrement que lui et dans un esprit chrétien : *Seigneur, je vous rends grâces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends grâces, et à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité, et je ne le suis que par votre miséricorde. Or, n'ayant rien que de vous, et n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous en revient. Qu'elle soit à vous tout entière ; et malheur à moi, vile créature, si je m'y attribuais quelque droit, et si je voulais en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur, je vous rends grâces*, et d'autant plus que je me reconnais moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence ; car qui étais-je, et qui suis-je? Si donc vous m'avez spécialement choisi, si dans la distribution de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estime, ni de m'enorgueillir. Combien valaient mieux que moi, étaient mieux disposés que moi, vous auraient mieux servi que moi, et auraient mieux répondu à vos adorables desseins ? *Seigneur, je vous rends grâces* ; mais, bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre et m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait et le peu d'usage que j'en fais, voilà, mon Dieu, mon humiliation, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvais produire, et que de gloire j'aurais dû vous procurer avec les talents que vous m'avez donnés, avec les moyens que vous m'avez fournis, dans le rang où vous m'avez placé ! hélas ! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends grâces* ; mais peut-être serait il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugements me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous et pour

moi-même; pour vous, en vous glorifiant, pour moi-même en me sanctifiant; et c'est ce qui me saisit de frayeur, quand je viens à réfléchir sur le trésor de colère que j'amasse, et sur les titres de condamnation que je vous mets en main contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible, qui me retrace dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé et jeté au feu; pensée capable de rabaisser toutes les enflures du cœur le plus vain, de renverser toute la confiance de l'âme la plus présomptueuse. Frappé de cette pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusqu'à présent de me gratifier, et dont *je vous rends grâces*, me font encore tout espérer de votre miséricorde dans l'avenir. Moins j'ai profité de vos dons, plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées et mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas, Seigneur, et ce sera un nouvel effet de votre amour, qui renouvellera toute l'ardeur de mon zèle et toute la vivacité de ma reconnaissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil, et que d'humbles actions de grâces l'intéressent plus que jamais en notre faveur, et l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères; ni tels que ce publicain* (1). C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue: et par où? par un esprit de singularité, par un esprit de censure, et d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs; et de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité: *Je ne suis pas comme le reste des hommes;* esprit de censure, mais d'une censure outrée: *lesquels sont voleurs, injustes, adultères;* esprit de dureté envers les pécheurs: *ni tel que ce publicain;* aveuglement sur soi-même, le plus grossier: *Je ne suis pas.* Reprenons tout ceci, et expliquons-le.

Esprit de singularité. Le pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part; et, si l'on refuse de le distinguer, il sait assez se distinguer lui-même. Car, de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres, et de se conformer à leurs exemples, ce serait enfouir son mérite et l'obscurcir. On ne le connaîtrait point, on ne le remarquerait point, on ne parlerait point de lui, et on ne lui rendrait point les honneurs qui lui sont dus. C'est pour cela qu'il commence par se séparer: *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* On ne voit partout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, et qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodait d'abord et ce qui était le plus selon leur sens et selon

(1) Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri; velut etiam hic publicanus.

leur gré, lorsqu'ils étaient seuls à le pratiquer, leur paraît insipide, et perd pour eux tout son agrément et toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coutume, et que l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectait cette singularité que dans les choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine et civile; mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusque dans la dévotion, la religion, jusque dans le sanctuaire et les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus singulier, et ç'a été de tout temps l'esprit des novateurs.

D'où sont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prières, dans la récitation des offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des sacrements? Il était naturel, et il eût été mille fois plus convenable et plus sage de laisser les fidèles dans les bonnes pratiques qu'ils observaient, dans des dévotions louables en elles-mêmes, autorisées par la tradition de plusieurs siècles, répandues parmi tout le peuple chrétien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on leur mettait depuis longtemps dans les mains, qui, sans être si polis ni si ornés, édifiaient davantage par leur simplicité et leur solidité, et servaient beaucoup plus à leur éclairer l'esprit et à leur toucher le cœur. Ils eussent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, si l'on n'eût point tant agité et troublé les consciences par des rigueurs extrêmes et de fausses terreurs sur la morale, sur la pénitence, sur la fréquentation des sacrements, et qu'on s'en fût tenu aux maximes et à la conduite des habiles maîtres qui avaient éclairci toutes ces matières. Mais le premier principe d'un novateur, c'est *de n'être pas comme les autres hommes.* Car il n'y aurait point assez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, et à ne faire que ce que les autres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, et pour cela il faut qu'il réforme tout, ou plutôt qu'il renverse tout. De là grand mouvement, grand bruit, nouvelles observances, nouvelles pratiques, nouvelles prières, nouveaux offices, nouveaux livres, nouvelles questions sur la morale évangélique, et nouvelles opinions, nouvelles méthodes pour le sacrifice de la messe, pour la confession, pour la satisfaction des péchés, pour la communion: comme s'il voulait s'appliquer ce que Dieu disait de lui-même: *Voici que je renouvelle toutes choses* (*Isaï.*, XLIII). Il n'épargne pas même les saints, ni leurs reliques, ni leurs faits mémorables, ni les lieux fréquentés en leur honneur; déplaçant du ciel qui il juge à propos, se piquant là-dessus d'un discernement juste, et refusant de se soumettre à ce qu'il appelle idées populaires. Or, qu'est-ce que tout cela? des singularités. Singularités qui vont à changer presque tout le culte extérieur et toute la face de la religion. Singularités qui paraissent aux yeux du public, et qui attirent son attention. Singularités qui ne manquent pas d'approbateurs, d'admirateurs, de sectateurs, surtout parmi le sexe,

lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction ; en un mot, singularités par où l'on se fait un nom dont on est jaloux, et dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, et d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du pharisien. Par où débute-t-il ? il fait d'abord le procès à tout le genre humain : *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères.* Voilà sans doute une accusation bien griève, mais en même temps bien générale. Du moins s'il disait : Je ne suis pas comme quelques-uns des hommes, comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes: mais ce ne serait point assez pour son orgueilleuse et impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse de perdition. Il faut dans son idée qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien; et, par un raffinement de vaine gloire que remarque saint Bernard, ce qui le flatte, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc grâce à qui que ce soit, et il ne reconnaît de justice, d'équité, de probité, de vertu que dans sa personne. Afin de ne rien exagérer, convenons, et il est vrai, qu'on ne va guère jusqu'à cette extrémité où le Fils de Dieu, dans une parabole, a voulu nous donner à connaître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre; et s'il se trouvait un homme parmi nous qui eût assez d'assurance et assez de front pour se vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grâce du Seigneur, et qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiterait d'extravagant et d'insensé. Mais du reste, l'expérience nous apprend combien il y a eu, dans l'Eglise de Jésus-Christ, et combien encore il y a de ces prétendus saints, qui volontiers ou sans beaucoup de peine damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage, et préoccupés de leurs maximes, ils se persuadent avoir seuls la science du salut, et être seuls instruits des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux, et ne se pas conduire par eux, c'est, selon leur sens, se pervertir, s'égarer, se perdre.

Et parce que le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel, après tout, qu'ils voudraient, et que c'est le plus petit, en comparaison des fidèles; voilà pourquoi ils s'élèvent avec tant de chaleur et tant de hauteur; ne prononçant que des anathèmes, lançant partout des malédictions ; ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs, s'imaginant voir dans tous les états du christianisme une décadence entière, l'attribuant à des guides aveugles qui mènent d'autres aveugles ; se regardant avec une pieuse complaisance, eux et leurs élus, comme d'heureux rejetons que la contagion a épargnés dans le champ du père de famille ; bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvés du naufrage et garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, et sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout à fait mal fondées. Mais, avec un peu plus de charité et moins d'orgueil, ils ne pousseraient pas si loin leur censure; ils ne donneraient pas des arrêts si vagues et si étendus ; ils ne concluraient pas si vite pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons et n'entre pas dans leurs intérêts ; ils ne se déchaîneraient pas avec tant de violence contre la société humaine en général, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode : ils feraient justice à la piété partout où elle se trouve ; et ils ne se figureraient pas, comme le pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau; car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroge tout, ou réprouve tout.

Esprit de dureté envers le pécheur. Le publicain était un pécheur, mais c'était un pécheur pénitent ; les marques publiques qu'il donnait d'une douleur sincère devaient exciter la compassion du pharisien; mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié ; il n'est touché que de sa propre excellence, et il insulte à la misère d'autrui : *Je ne suis pas comme le publicain.* S'il eût consulté l'esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'était plus en quelque sorte pécheur, dès là qu'il était contrit et repentant, et la religion lui eût dicté qu'il fallait condescendre aux faiblesses d'un homme nouvellement converti; qu'il fallait l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde : mais un pharisien ne sait agir qu'en juge inexorable, et jamais en père ; il ne sait parler qu'avec dédain et avec empire, et jamais avec douceur et avec bonté. C'est un malheureux, dit-il, je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manières hautes et dédaigneuses, que ces paroles dures, dans la suite des temps, ont rebuté de pécheurs, dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages et de salutaires ménagements ! On eût gagné cette âme en la traitant avec plus de circonspection et plus de modération ; on l'eût consolée, on l'eût encouragée, on lui eût inspiré de la confiance, au lieu qu'on l'a désolée et désespérée. Mais, dites-vous, c'est sa faute, et ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, et à toute la sévérité dont on peut user à son égard; car il n'y a rien là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'est sa faute, et dans le fond il doit se réputer digne des plus mauvais traitements, et les accepter : mais de votre part n'est-ce pas en même temps une faute, et une faute très-condamnable, de ne pas respecter dans votre frère, tout criminel qu'il est, l'image de Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ; de l'exposer à une ruine totale par l'ascendant trop impérieux que vous prenez sur lui, et dont vous lui faites sentir tout le poids, par l'amertume de vos expressions et par la terreur de vos menaces ; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous rapprocher de lui, afin de le rapprocher de son devoir; mais, au contrai-

re, de vous butter, de vous obstiner contre lui, et de ne tenir nul compte du triste abandonnement où votre inflexible rigueur le précipite; de vous croire quitte de son malheur en disant : C'est son affaire, que m'importe? s'il veut se damner, qu'il se damne. Il se damne en effet. Mais n'en êtes-vous pas coupable, lorsque vous pouviez, par des voies plus insinuantes, par des précautions plus mesurées, par un accueil plus engageant et plus modeste, le retirer de l'abîme et le remettre dans le bon chemin?

Aveuglement par rapport à soi-même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper et à se laisser tromper sur ses qualités personnelles, que son erreur lui plaît, parce qu'elle lui est avantageuse. Ce qui fait que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, et qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce pharisien de l'Evangile se regarde comme un homme irréprochable et sans vice. *Je ne suis pas :* et quoi? que n'est-il pas, ou que pense-t-il ne pas être? Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes, et surtout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais, étrange aveuglement de l'orgueil, dit saint Augustin! Non-seulement le pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisque, avec tous ses vices, qu'il se déguise à lui-même, et qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes; car on peut bien juger qu'il n'était pas différent de ces autres pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, et à qui il reprochait en des termes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes; puisqu'à tous ces vices il ajoutait la présomption et l'orgueil, qui en est le comble. Par où il tombait encore justement dans les mêmes vices qu'il imputait à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adultères. Car sans savoir si réellement et dans le sens littéral il était tout cela, on peut toujours dire, continue saint Augustin, qu'il l'était dans un sens plus spirituel et plus mauvais. Et en effet, c'était un voleur, puisqu'il dérobait à Dieu sa gloire; c'était un injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même, au préjudice de Dieu, il usurpait un bien qui ne lui appartenait pas, et dont Dieu est jaloux par-dessus toute chose; c'était un adultère, puisqu'il abusait des dons de Dieu, et qu'il les profanait, en les faisant servir à son amour-propre et à sa vanité. Or, voilà ce qu'il n'apercevait pas, et sur quoi l'orgueil lui fermait les yeux; de sorte qu'avec toutes ses imperfections et tous ses défauts, il ne voyait rien en lui de répréhensible et de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, et c'est le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connaissons pas; et pourquoi ne les connaissons-nous pas? parce que notre orgueil nous fascine tellement la vue, que, découvrant, selon la figure de Jésus-Christ, jusques à *un fétu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre jusqu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connaissons pas, parce que nous ne les voulons pas connaître; et pourquoi ne les voulons-nous pas connaître, pourquoi ne prenons-nous aucun soin de les connaître, pourquoi rejetons-nous même tous les moyens de les connaître, pourquoi n'écoutons-nous ni conseils, ni remontrances, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connaître? c'est que cette connaissance nous tracerait de nous-mêmes une image désagréable; c'est qu'elle nous détromperait de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, et où nous aimons à nous entretenir; c'est qu'elle nous apprendrait ce que nous ne voulons point savoir, qui est de nous humilier. Des vices que nous ne connaissons pas, mais que le monde connaît, et qui donnent lieu à ses railleries et à ses discours. Car il n'est rien qui pique davantage le monde ni qui excite plus son indignation et son mépris, que la confiance d'un homme et l'estime qu'il témoigne de lui même, lorsque chacun voit ses faiblesses, et qu'il n'y a que lui à qui elles soient cachées. On demande s'il ne se trouvera personne qui l'éclaire, et l'on attend, pour son bien et pour son instruction, que quelque occasion mortifiante le désabuse, et le tire de l'ignorance où il est. Des vices que nous ne connaissons pas, parce que nous ne jugeons de nous-mêmes que par comparaison avec d'autres qui semblent plus vicieux que nous. Le pharisien se comparait avec le publicain, et nous nous comparons avec celui-ci ou avec celui-là, gens scandaleux et décriés. Or, dans cette comparaison, nos vices disparaissent; mais bientôt ils se montreraient à nous dans toute leur difformité et toute leur laideur, si nous venions à nous mettre en parallèle avec tels et tels dont les exemples nous confondraient. Des vices que nous ne connaissons pas, parce que nous ne comptons pour quelque chose que certains vices grossiers qui corrompent les sens; que certaines actions basses qui portent leur honte avec elles, et avec leur honte leur remède.

Mais, outre ces vices dont peut être on a eu le bonheur de se garantir, il y a des vices de l'esprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur; il y a des passions, des inclinations, des entêtements, des caprices, des légèretés, des inconstances, des aversions, des haines, des mensonges, des dissimulations, et le reste. Ce sont des vices; mais parce que ce sont des vices secrets, ou parce qu'ils ont une apparence moins odieuse, on se les passe aisément, et l'on n'y fait qu'une attention très-légère. Ainsi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de soi-même. Mais, si l'on ne se laissait pas aveugler par l'orgueil, on se dirait : Il est vrai, je ne fais tort à personne, non plus que le pharisien;

je ne suis point un usurpateur, je ne suis point dans le désordre et la débauche ; mais, du reste, j'ai un esprit difficile, mais j'ai une imagination bizarre, mais j'ai un cœur indifférent, mais j'ai un naturel colère et brusque, mais j'ai une humeur dure et intraitable ; je suis obstiné dans mes pensées, violent dans mes désirs, ambitieux dans mes projets, malin dans mes jugements, aigre dans mes ressentiments, piquant dans mes paroles, infidèle dans mes promesses, précipité dans mes résolutions, déguisé dans mes desseins, lâche et négligent dans la pratique de mes devoirs. Voilà ce qu'on se dirait, et ce qu'on ne se dit pas, parce que notre orgueil en souffrirait, et qu'on ne veut rien voir en soi qui puisse lui donner la moindre atteinte. On se considère par le bon côté, et l'on s'arrête là, sans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ses regards. C'est pourquoi Dieu, par un trait de miséricorde, permet que'quefois qu'une âme s'oublie en certaines rencontres, et qu'elle s'abandonne à des choses grièves, qui dans la suite lui deviennent plus utiles que l'état où elle était, quoique moins criminel, parce que ses chutes lui apprennent à se connaître, et, en se connaissant mieux, à ne plus tant présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

V. *Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tous mes biens* (1). Autre aveuglement de l'orgueilleux, il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le pharisien, quand il dit qu'il jeûne deux fois la semaine, et qu'il donne la dîme de tous ses biens? il veut dire par là qu'il est fort mortifié et fort pénitent, qu'il est homme religieux et fidèle observateur de la loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquait, et toutes les dîmes qu'il payait, il n'avait ni la vertu de pénitence ni la vertu de religion : comment cela? parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et qui les sanctifie, elle n'est vertu qu'autant qu'elle procède de Dieu et qu'elle tend à Dieu, qu'autant que Dieu en est le principe et que Dieu en est la fin, qu'autant que c'est un don de Dieu et un fruit de la grâce de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit, si c'est l'orgueil qui l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir, la grâce alors n'y a plus de part; Dieu n'en est plus le motif, et par conséquent ce n'est plus qu'un fantôme et une ombre de vertu. Ce pharisien pouvait donc jeûner, et n'avoir pas la vertu de pénitence; il pouvait donner la dîme de tous ses biens, et n'avoir pas la vertu de religion : pourquoi? parce qu'il ne jeûnait et qu'il ne payait si abondamment la dîme que par orgueil?

Importante vérité dont nous pouvons et nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes que l'orgueil empoisonne, et qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes, et à n'en considérer que la substance : on prie, on passe les heures entières devant les autels, on chante les louanges du Seigneur, on assiste à toutes les assemblées de piété, on y est le plus assidu, et l'on y paraît avec l'extérieur le plus composé et le plus dévot. Ce sont des œuvres utiles au prochain : on s'intéresse pour les pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait, et par celles qu'on leur procure ; on visite les malades, on prend soin des hôpitaux, des prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes et de nécessiteux dans un quartier; on contribue à des établissements de charité, et l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même tout apostoliques : on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorants, on dirige les consciences, on arrête les procès, on accommode les différends, on rapproche les cœurs et on les réconcilie. Ce sont des œuvres pénibles et laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère ; on s'éloigne du monde, et on se prive de toutes ses douceurs ; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublements, et l'on se réduit à un état simple et sans faste; on s'assujettit à un genre de vie austère, et de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses, ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle, et qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, et l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain ; et les devoirs qu'on pratique, on les pratique en païen, puisque c'est pour une gloire tout humaine.

Ecueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil et le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes; mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour ceux-là mêmes ou celles qui vivent dans une plus grande régularité, et qui semblent s'avancer avec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus* (*Matth.*, VI), et afin qu'ils conçoivent pour vous de l'estime. Il leur est plus aisé de se défendre du piége de l'intérêt, et de toutes les convoitises qui corrompent les sens : mais le piége de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, et d'ailleurs si engageant et si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croît selon que les exercices et les fonctions où l'on s'occupe ont plus d'apparence et plus d'éclat au dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse des éloges, et d'être honoré, respecté de tout le monde ; si doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la consolation des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile et l'âme de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la cour, l'édification d'une ville, l'a-

(1) Jejuno bis in sabbato, decimas do omnium quæ possideo.

pôtre d'un pays, le maître de l'éloquence et le premier entre les ministres évangéliques, l'honneur du clergé, le défenseur de la religion, le soutien même et le chef d'une secte : tous ces noms, dis-je, sont si flatteurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre, et qu'ils y trouvent un goût dont peut-être ils ne veulent pas s'apercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût ou plutôt cette fausse gloire qui le fait naître et qui les pique, vînt à leur manquer, c'est alors qu'ils seraient étrangement déconcertés : marque évidente qu'ils y étaient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensaient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites. On compte ses vertus, comme le pharisien : mais ce sont des vertus de pharisien ; Dieu ne les reconnaît point, et il ne les récompense point. *Ces riches prétendus, ils se sont endormis ; toute leur vie se passe en des songes agréables et en de pernicieuses illusions ; mais au moment de la mort où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains* (*Ps.* LXXV), et de voir toutes leurs espérances s'évanouir? Le remède à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, et c'est aussi ce que l'Evangile nous propose dans la pénitence du publicain.

Caractère de l'humilité, et ses effets salutaires dans le publicain.

I. *Le publicain se tenant éloigné* (1). Voici une image bien différente de l'autre. C'est un publicain et un pécheur, mais un publicain, mais un pécheur humble : et saint Chrysostome ne craint point de dire que l'état même du péché avec l'humilité, vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil, parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoi qu'il en soit, le publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit : c'est la plus éloignée de l'autel, c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connaît lui-même, et cette connaissance qu'il a de lui-même est le fondement de son humilité. Il sait de quelle manière il s'est comporté pendant de longues années; il sait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes, il s'est rendu coupable : il le sait, et c'est ce qui lui fait sentir toute son indignité. Or ce sentiment de son indignité, c'est en même temps ce qui le porte à se ravaler autant qu'il peut, et à se mettre au plus bas rang. Le pharisien s'était placé jusqu'auprès de l'autel, le peuple s'était avancé dans le temple; mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas assez : mais, selon la remarque de saint Chrysostome, dans cette disposition si humiliante, non-seulement il se méprise lui-même, mais consent qu'on le méprise. Le pharisien vient de l'insulter, et il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvait néanmoins user de récrimination, et de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux dévot qui l'outrageait si mal à propos, et qui le condamnait avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point contre lui, il ne se plaint point; il se tait, et, dans le silence, il est prêt d'accepter les traitements les plus injurieux. Sont-ce même des injures? il ne les prend point de la sorte; au contraire, il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dues, et il ne lui faut, pour l'en convaincre, qu'un retour sur soi-même, et que la vue des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et de là vient que nous avons tant de peine à nous humilier; et parce que nous n'aimons pas à nous humilier, de là même encore, il arrive que, non-seulement nous ne nous connaissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connaître. Il ne faudrait qu'un regard sur nous-mêmes pour découvrir le fonds de notre misère, et c'est dans ce fonds de misère, dans ce fumier, selon l'expression de saint Jérôme, que nous trouverions la perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisait si souvent à Dieu cette prière : *Seigneur, que je vous connaisse, parce que, plus je vous connaîtrai, plus je vous aimerai ; mais tout ensemble, ô mon Dieu! que je me connaisse moi-même, parce que, plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitait ardemment d'acquérir une vertu qu'il savait être la base de toutes les vertus; et d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en comprenait point de plus solide et de plus puissant, que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, et de creuser profondément dans l'abîme de ses faiblesses.

Et en effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, et quels sujets d'humiliations se présentent à nous? le détail en serait infini. Sans rien dire des infirmités du corps, et de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre et matérielle, sortie de la poussière et destinée à y retourner, quel est l'état de notre âme? Que d'erreurs et d'ignorances dans l'esprit! que de passions et de malignité dans le cœur! que de corruption dans la volonté! quel penchant au mal! quelle inconstance dans le bien, quels égarements dans toute la conduite! Ceci est général ; mais si chacun voulait en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentiments, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés, et de tout ce qu'il en commet chaque jour, de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chutes et de ses rechutes continuelles; y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le prophète : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur?* et, pour ne parler que de moi, que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous? Mais

(1) Publicanus a longe stans.

que serais-je encore dans l'opinion du public, qui peut-être est prévenu de quelque estime pour moi, parce qu'il ne me connaît que par des dehors trompeurs; s'il pouvait me connaître, Seigneur, comme vous me connaissez, et voir au dedans de moi ce qu'il y a de plus intime et de plus secret! Or, une âme touchée de cette connaissance d'elle-même, et se jugeant avec les lumières de la grâce dans la droiture de la raison et de la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs, ni de chercher des prééminences qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres soient élevés au-dessus de sa tête; que dans une cour, dans une compagnie, on leur défère les premières dignités; que d'eux-mêmes et de leur autorité propre, à l'exemple du pharisien, ils s'emparent de certains rangs, et se donnent certaines distinctions : l'humble chrétien se tient à l'écart, reste volontairement en arrière, et se plaît dans son obscurité. Qui que ce soit qu'on lui préfère, et qui passe devant lui, il n'en conçoit ni jalousie, ni chagrin. On ne l'entend point se répandre là-dessus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il semble, à l'entendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort; et qu'à son égard, ce qui paraît oubli, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure qu'une justice qui lui est rendue. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de satisfactions. Il consent à tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne; il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, et quelle morale surtout pour les grands du monde! quel étrange paradoxe! car voilà ce que toute la philosophie païenne n'a jamais compris, et ce que le monde profane ne peut encore comprendre; voilà ce qui le scandalise, et ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas et méprisable selon le monde, est sublime et relevé selon Dieu! Le miracle de l'humilité évangélique, et en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siècle et à ses frivoles idées; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre et par une grandeur imaginaire; des hommes assez éclairés pour savoir se priser au juste, et assez solides pour ne se point estimer et ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, et que ne vaut tout homme comme eux; des hommes remplis de cette grande maxime de l'Apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même* (*Gal.*, VI); des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, et mettant leur gloire et leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jésus-Christ. Tels sont les humbles du christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu et il y en a. Plaise au ciel qu'il y en ait toujours dans l'Église de Dieu! or, il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, et même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

II. *Il n'osait lever les yeux au ciel* (1). Une sainte confusion lui faisait baisser les yeux. Tandis que le pharisien promenait avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain n'avait pas l'assurance de porter la vue, ni vers le ciel, ni vers l'autel, ni vers aucun de ceux qui étaient présents. Touché des remords de sa conscience, tremblant et interdit, il s'imaginait que tout lui reprochait ses iniquités, et que tout se tournait contre lui : le ciel, dont il avait tant de fois allumé la colère, et de qui il ne pensait pas pouvoir mériter quelque grâce; l'autel, où résidait le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve et de l'orphelin qu'il avait opprimés, et de tous les droits qu'il avait violés; ceux qui étaient présents et qui assistaient à cette prière publique, lesquels avaient été si souvent témoins de ses violences et de ses concussions, et dont plusieurs en avaient ressenti les effets. Il ne pouvait donc jeter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accusateurs qui le confondaient, ou des juges qui le condamnaient; et il ne lui restait que de regarder humblement la terre, et de soutenir, sans entreprendre de se justifier, toute la honte de son état.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusque sur le visage, et paraît dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle affecte de se montrer et de paraître : ce ne serait plus humilité, mais orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité, que toutes ses autres vertus, ou plutôt il est humble sans savoir qu'il l'est, et il ne le serait pas du moment qu'il se flatterait de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, selon la parole de saint Jérôme, suit la vertu comme l'ombre suit le corps, de même y a-t-il des signes par où l'humilité se fait voir, tout attentive qu'elle est à se cacher; et c'est surtout par une pudeur modeste qui accompagne toutes les œillades, tous les gestes, tous les mouvements, toutes les actions d'une personne. Elle ne s'en aperçoit pas; mais on y fait réflexion sans qu'elle y pense, et on en est édifié. D'où lui vient cette modestie, cette pudeur si engageante et si aimable? il y en a deux principes : l'un est l'estime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, et l'autre est la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car de cette estime du prochain il s'ensuit que si l'on parle, si l'on s'entretient, si l'on traite avec quelqu'un, on ne sort jamais des termes du respect qu'on croit lui devoir; et, de cette défiance de soi-même naît une espèce de timidité qui nous sert de frein pour mesurer nos discours, pour recueillir nos regards, pour régler toute notre contenance et composer toutes nos manières.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, et où elle inspire plus de retenue

(1) Nolebat nec oculos ad cœlum levare.

et plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence, et dans les pratiques religieuses qui appellent l'âme fidèle en la présence du Seigneur, et devant les autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire couvert de la même confusion que le publicain, pénétré des mêmes sentiments de douleur et des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude ni de la grièveté de ses offenses, se considérant comme un objet de haine, et se reconnaissant digne d'une damnation éternelle ; comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint tribunal? comment s'abaisse-t-il aux pieds du ministre de Jésus-Christ ? Humilié et presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il lever la tête, ose-t-il ouvrir la bouche ? et, tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son âme par une humble confession, oserait-il s'énoncer et s'expliquer, si le devoir ne l'y obligeait, et s'il n'était soutenu des exhortations paternelles et des consolations qu'il reçoit du prêtre à qui la Providence l'a adressé ? Pudeur et retenue qui, de tous les témoignages sensibles d'une sincère pénitence, est un des plus apparents et des plus certains : au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte que ces airs, ou d'indifférence et de dissipation, ou même de hauteur et de présomption, qu'apportent une infinité de mondains à un sacrement dont le caractère essentiel est d'humilier l'homme, et de le réduire au rang d'un criminel sans excuse et sans défense, mais qui réclame la bonté du souverain juge, et qui demande miséricorde.

De plus, comment l'âme fidèle entre-t-elle dans la maison de Dieu, et comment va-t-elle s'acquitter de ses pratiques de religion? comment assiste-t-elle à l'adorable sacrifice ? comment participe-t-elle aux sacrés mystères? comment prie-t-elle dans le sanctuaire? Frappée de la majesté suprême du Tout-Puissant et de la distance infinie qui relève le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir autant qu'il lui est possible, et de trembler? Ces anges que vit le prophète auprès du trône du Seigneur, se voilaient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or, la foi lui retrace toute cette gloire; et à cette grandeur divine, l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paraît grand, plus elle se voit petite et abjecte. Eh! Seigneur, qu'êtes-vous, et que suis-je? qu'êtes-vous, Dieu de l'univers? et que suis-je, moi ver de terre, moi cendre et poussière? De là cette frayeur qui la saisit; et dans ce saisissement, dans cette sainte frayeur, laisse-t-elle un moment ses sens se distraire et s'égarer? Le respect le plus profond les retient tous, et tandis qu'elle s'abîme intérieurement, et, pour ainsi parler, qu'elle se concentre tout entière au dedans d'elle-même, on dirait au dehors qu'elle est immobile et sans action.

III. *Mais il se frappait la poitrine* (1). Ce n'était pas en secret, mais publiquement. Il ne se contente pas de confesser à Dieu ses offenses; mais pour lui en faire une réparation plus authentique, et pour en lever le scandale, il les confesse devant une nombreuse assemblée. Car quand il se frappait la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disait : J'ai péché, et j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coûte à l'orgueil, et que c'est un grand triomphe pour l'humilité!

Nous péchons tous, et nous sommes tous sujets à taire nos fautes. Tel est le malheur de la condition humaine, dans cette chair fragile dont nous sommes revêtus; et c'est de quoi les saints gémissaient, et ce qui leur faisait demander à sortir de cette vie. Mais si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous de reconnaître les fautes où nous tombons, et d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu dans le fond de la conscience, soit devant les hommes, selon les conjonctures et les occurrences. Il y a des esprits altiers, et tellement préoccupés de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croient en quelque sorte impeccables. Il semble qu'ils soient infaillibles dans toutes leurs paroles, et irrépréhensibles dans toutes leurs actions. Du moins ont-ils toujours des prétextes pour se persuader que la raison est de leur côté, qu'ils jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, et que ce serait très-injustement qu'on voudrait les censurer et les blâmer. D'autres sont avec eux-mêmes de meilleure foi, et ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, et ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux et de condamnable. Ils se rendent sur cela, à leur propre tribunal, toute la justice qu'ils méritent, et ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire, qu'ils se sont engagés mal à propos, qu'ils ont fait une fausse démarche, qu'il leur est échappé une proposition erronée, qu'ils ont embrassé un mauvais parti, en un mot, qu'ils ont tort. Ils le voient; mais de s'en déclarer, mais de dire avec ingénuité : Je me suis trompé, je suis en faute, je me rétracte ou je me repens, ce sont des termes que l'orgueil ne connaît point. Plutôt que de les prononcer, on s'obstine à se défendre; bien ou mal, il n'importe. On a mille subtilités toutes prêtes, et mille faux-fuyants; on ne passe condamnation sur rien, et, en voulant se disculper et se tirer d'embarras, on ne fait que s'embarrasser davantage, et qu'ajouter à la faute qu'on a commise de nouvelles fautes, ou à l'erreur qu'on a avancée de nouvelles erreurs.

Or, un des plus heureux effets de l'humilité, c'est d'éclairer les uns, et de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur; et une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, et de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient

(1) Sed percutiebat pectus suum.

de leur part, et à l'excuser. Car si l'humilité est clairvoyante, si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusqu'aux fautes les plus légères, et même à les grossir et à les exagérer, bien loin de les pallier à nos yeux et de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la sentence contre lui-même, et n'a point de juge plus sévère qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une manière imparfaite, et jusque dans ses œuvres les plus saintes, il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive comme il arrive aux plus justes, de manquer et de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer le remords qu'il en sent? dispute-t-il là-dessus avec sa conscience, et s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justifications étudiées? imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins griève? dit-il que c'est surprise et inadvertance, que c'est légèreté et une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle? L'humilité lui fait prendre bien d'autres sentiments. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute, de quelque nature qu'elle soit, est un crime dans sa personne. C'est une tache dont il se représente toute la laideur; et en la considérant il n'est attentif qu'à ne passer pas un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier et le plus zélé à s'accuser en la présence de Dieu; heureux, dans la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage, d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, et de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Aussi est-ce par là que les saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que, tout saints et grands saints qu'ils étaient, ils s'estimaient les plus grands pécheurs du monde. Témoin saint François d'Assise, qui disait que sur la terre il ne connaissait point de plus méchant homme que lui. Témoin saint Bernard, qui s'appelait la chimère de son siècle, voulant faire entendre que, dans la profession religieuse qu'il avait embrassée, il n'était rien moins que religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avaient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'était-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? pensaient-ils comme ils s'exprimaient, et le pouvaient-ils? Leurs sentiments ne démentaient point leurs expressions. Ils savaient quelles grâces ils avaient reçues de Dieu, et que ces grâces particulières et si abondantes étaient autant d'obligations de s'attacher à lui plus étroitement, et de le servir avec plus de fidélité et plus de zèle. Ils savaient que, plus ils étaient redevables à Dieu, plus ils devenaient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ses volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul degré de la perfection à laquelle il les appelait. Ils se persuadaient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, et qu'il aurait mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifient. Ils étaient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étaient que péché, et que si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus et plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui était en eux, et s'attribuant à eux-mêmes tout le mal qu'ils avaient commis ou qu'ils étaient capables de commettre, ils concluaient qu'il n'y avait personne à qui ils eussent droit de se préférer, ni personne au-dessous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là; mais elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec ingénuité, quoique toujours avec discrétion et avec prudence. Une mauvaise honte ne nous retient point alors; elle ne nous opiniâtre point à soutenir notre sens et notre conduite; elle ne nous engage point dans des contestations qui ne finissent jamais, et que notre docilité pourrait terminer dans un moment; elle ne nous précipite point d'égarements en égarements par une répugnance insurmontable et une inflexible résistance à céder et à se rendre. On se soumet sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le ratifie; et, par cette soumission droite, sage, chrétienne, on efface tout, on le répare, et l'on se remet dans la bonne voie.

C'est de là même que l'humilité est surtout une disposition si nécessaire pour la confession des péchés dans le tribunal de la pénitence. Combien de pécheurs et de pécheresses n'ont pas le courage de révéler leur état à un confesseur, et de lui faire connaître les désordres où la passion les a entraînés? Ils voudraient se vaincre là-dessus : mais il semble qu'ils ne le puissent, tant ils sont dominés par la crainte qui les arrête. Ils laissent donc couler les années entières sans approcher du sacrement; ou si, malgré eux ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner par des confessions imparfaites et dissimulées. Avec plus d'humilité, qu'ils s'épargneraient de troubles, d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacriléges! l'humilité leur ouvrirait le cœur, leur délierait la langue, leur ferait subir une confusion salutaire, et serait ainsi le principe de leur réconciliation avec Dieu et de leur justification. Quand elle n'aurait point d'autre avantage, ne nous suffirait-il pas, pour la chérir singulièrement et pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non-seulement dans toutes les conditions du monde chrétien, mais dans le cloître même et la retraite religieuse. Car dans la retraite religieuse et jusque dans le cloître, comme partout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux ministres de la pénitence d'étranges faiblesses, et qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi*

qui suis un pécheur (1). C'est ce que disait le publicain, et c'est toute la prière qu'il faisait. Prière courte, mais pleine de foi et animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent, qu'il est un pécheur; mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchés le confond, mais il ne le décourage point, parce qu'il ne lui ôte point le souvenir des miséricordes divines. Dans la vue de ces miséricordes infinies : Ah ! s'écrie-t-il, *soyez moi propice, à moi qui suis un pécheur.* Pour engager Dieu à lui être propice, comme il le demande, il devait, à ce qu'il paraît, omettre cette qualité de pécheur ; mais, au contraire, c'est justement parce qu'il reconnaît, en qualité de pécheur, ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il mérite que Dieu lui pardonne, et lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction et d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés de Dieu, et Dieu les rappelle. Ils se sont tournés contre Dieu, et Dieu leur tend les bras, pour les rapprocher de lui, et pour se rapprocher d'eux. Depuis longtemps ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'Esprit de Dieu, et Dieu néanmoins les attend encore, et est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire ? c'est d'aller en effet à Dieu, et de lui dire, avec la même confiance que le publicain, avec le même sentiment de contrition et la même humilité : *Seigneur, soyez-moi propice.* Je me suis égaré, j'ai quitté vos voies, le penchant m'a entraîné et précipité d'abîme en abîme le poids de mes habitudes m'accable, la multitude et la grièveté de mes offenses m'effraie, mais, mon Dieu, c'est pour cela même que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice, *à moi qui suis un pécheur.* Oui, Seigneur, je le suis, et je l'ai été jusqu'à présent ; il n'est que trop vrai : mais, plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Tant de péchés pour lesquels vous pouviez me perdre, et que vous voudrez bien me remettre, serviront à faire voir combien vous êtes bon et indulgent. Vous me sauverez, et dans ce salut, dont je vous serai redevable, vous trouverez votre gloire au même temps que j'y trouverai mon plus précieux intérêt. Dans cette espérance, je me tiens à vos pieds, je lève les mains vers vous, je vous réclame et je ne me lasse point de vous redire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur ;* je dis *à moi qui suis un pécheur*, mais qui ne veux plus l'être, mais qui ai horreur de l'être, mais qui gémis amèrement de l'avoir été, et qui dès là cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur, et sans cette disposition, je ne pourrais rien me promettre de vous ; mais avec ce cœur contrit, avec ce cœur humilié, avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, et à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction, j'ai de quoi vous toucher, ô mon Dieu ! et j'ose compter que *vous me serez propice, à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce serait un orgueil et une illusion, de croire que cette prière ne convient qu'à des pécheurs scandaleux qui, par état et par un libertinage habituel et déclaré, se sont abandonnés au vice, et ont mené une vie licencieuse et déréglée. Il n'y a point d'âme si sainte qui ne doive se l'appliquer, et ce sont même les plus saintes âmes qui en usent plus souvent et plus affectueusement, parce que ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit, un des plus solides exercices du christianisme en toutes sortes de professions et pour toutes sortes de personnes, est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés, et de la renouveler par de fréquents actes de repentir. On ne manque point de matière pour cela, ou plutôt on n'en a que trop ; c'est-à-dire on n'a que trop de péchés dont la conscience est chargée devant Dieu, et dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la rémission. Péchés griefs qui ont donné la mort à l'âme, et péchés plus légers dans leur espèce, mais toujours très-dangereux ; péchés d'action et péchés d'omission ; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité, et péchés de malice et d'une pleine volonté ; péchés certains et péchés douteux, péchés personnels et péchés d'autrui, péchés de la jeunesse et péchés actuels et présents ; en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée, et à toute occasion : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit partout et en tout temps, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil, de cœur, de bouche, au pied de l'autel, dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répète, parce qu'on se croit plus digne de la colère du ciel, et qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'apaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieurs avec Dieu ; et, sans chercher toujours des points de méditation si relevés et si subtils, on emploie quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles, à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.*

V. *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre : Car quiconque s'élève, sera humilié, et quiconque s'humilie, sera élevé* (1). Nous l'avons déjà remarqué avec saint Chrysostome, et, dans un sens, c'est une maxime constante, qu'un pécheur humble vaut mieux, malgré tous les péchés dont il est coupable, qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des grâces qui le convertissent et l'élèvent à l'état de juste ; et l'orgueil du juste l'expose, par un châtiment de Dieu, à des chutes qui le pervertissent

(1 Dicens : *Deus, propitius esto mihi peccatori*

(1) Descendit hic justificatus in domum suam ab illo quia omnis qui se exaltat, humiliabitur ; et qui se humiliat, exaltabitur.

et le réduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le pharisien condamné et le publicain justifié. L'un et l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit, que Dieu *résiste aux superbes, et qu'il se communique aux humbles, et leur fait part de ses plus riches dons* (*Jac.*, IV). Dons célestes par où il les éclaire, il leur découvre ses voies, il les ramène de leurs égarements, il les perfectionne, il les sanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut saint Augustin, que Dieu ait pardonné au publicain, puisqu'il ne se pardonnait pas à lui-même, et qu'il s'humiliait en se reconnaissant pécheur. Il s'éloignait de l'autel; mais, plus il semblait par humilité s'éloigner de Dieu, plus Dieu par sa miséricorde s'approchait de lui. Il n'osait lever les yeux; et voilà pourquoi Dieu attachait sur lui ses regards et l'écoutait plus attentivement et plus favorablement. Il se frappait la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la justice de Dieu, et ses plus rigoureuses vengeances; et c'est pour cela même que Dieu le rassurait, le fortifiait, et répandait dans son âme les plus douces consolations.

Ainsi Dieu en a-t-il usé de tout temps; car il est maître de sa grâce, et il la donne d'autant plus volontiers aux humbles qu'ils en retiennent seulement le fruit, et lui en rendent toute la gloire; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit et n'en retire nul avantage. Ainsi Achab, ce roi sacrilége, impie, idolâtre, ce roi barbare et homicide, ce roi vendu au péché, et l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur : si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disait à son Prophète : *N'avez-vous pas vu Achab couché par terre, suppliant et soumis? Or, parce qu'il s'est abaissé devant moi, je l'épargnerai et je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il était menacé* (III *Reg.*, XXI). Ainsi Nabuchodonosor avait abusé de sa puissance et s'était élevé contre Dieu; Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne; mais enfin, sept ans écoulés dans un état si vil et si misérable, ce prince, profitant de son humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du ciel, et Dieu le rétablit sur le trône, lui donne un règne plus florissant que jamais, et le remplit des sentiments les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miséricorde et de grâce en faveur de ceux qui se sont adressés à lui avec humilité. C'est par là que la Chananéenne obtint, non-seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son âme; c'est par là que ce seigneur de l'Evangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa conversion à la foi et celle de toute sa maison; c'est par là que Madeleine, cette fameuse pécheresse, et cette pénitente aussi célèbre, obtint l'entière abolition de tous les déréglements de sa vie, et qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, et qu'il les élèvera; mais, par une règle tout opposée, malheur aux âmes hautaines et présomptueuses, parce que Dieu les confondra et qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulièrement nous enseigner, c'est l'humilité; et en quoi, par-dessus tout il s'est proposé à nous comme notre modèle, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit : Apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires et toutes miraculeuses, à chasser les démons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à ressusciter les morts; mais *apprenez*, nous dit-il, *que je suis doux et humble* (*Matth.*, XI). Leçon générale; car l'humilité est une vertu propre de tous les états. Propre des grands, afin qu'ils ne se laissent point infatuer de leur grandeur, et qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes; propre des petits, afin qu'ils se contentent d'une vie obscure, et qu'ils sachent se contenir et se sanctifier dans la dépendance où le ciel les a fait naître; propre des pécheurs, afin qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence, et qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu qu'ils ont déshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé; propre des justes, afin que leurs travaux ne leur soient pas inutiles, et qu'une vaine complaisance ne leur enlève pas le trésor de mérites qu'ils amassent. Mais cette vertu si nécessaire partout, où la trouve-t-on? On voit encore dans le christianisme, de la religion, de la dévotion, de l'assiduité à la prière, de la régularité, de la charité, du désintéressement même et de la mortification; on y voit des confessions, des communions fréquentes, des aumônes, des visites des pauvres; mais où voit-on une vraie humilité? Formons-la dans nous avec le secours d'en haut, et employons-y tous nos soins. La mesure de nos abaissements en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre.

Solide et véritable grandeur de l'humilité chrétienne.

Vous êtes étrangement philosophe, et, quoique je ne doute en aucune manière du fond de votre christianisme, la proposition que vous me fîtes il y a quelque temps au sujet de l'humilité ne m'édifia pas, et me parut, s'il faut vous le dire, bien païenne. Nous parlions de l'ambition, surtout de l'ambition des gens de cour, qui sacrifient tout à cette passion dont ils sont possédés, et qui se repaissent toute leur vie d'honneurs et de fausses grandeurs. Je tâchais de vous inspirer des sentiments plus modestes, et je vous trouvais un peu trop occupé du désir de vous avancer, et de faire une certaine figure dans le monde. Je ne condamnais pas absolument là-dessus une émulation raisonnable, et, vous accordant en apparence quelque chose, pour ne vous pas rebuter d'abord par une morale trop relevée, je m'appliquais à vous amener insensiblement aux principes de la

religion et aux maximes de Jésus-Christ. Mais tout d'un coup vous prîtes feu, et dans cette petite saillie, dont je n'eus pas de peine à m'apercevoir, il vous échappa de dire, d'un air assez vif, et même d'un ton assez haut, qu'après tout l'ambition était le caractère des âmes nobles ; qu'entre les passions c'était sans contredit la plus belle, ou du moins la plus excusable dans un homme de quelque naissance ; qu'elle élevait le cœur, et que dans la vie il fallait un peu d'orgueil, pour savoir tenir son rang et se séparer du vulgaire : comme si vous eussiez voulu me faire entendre que l'humilité, quoique sainte du reste et très-respectable, ne convenait qu'à des âmes étroites, et qu'à des esprits faibles et peu propres aux grandes entreprises ; car j'ai lieu de croire que c'était là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous et moi, dans des opinions bien différentes; et quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles règles elle se conduit, de quelles faiblesses elle nous guérit, quelle supériorité elle nous donne au-dessus des idées communes, à quoi elle dispose et quelles victoires elle remporte, enfin ce qu'elle nous fait entreprendre et ce qu'elle nous fait exécuter ; quand, dis-je, j'envisage tout cela, je conclus bien autrement que vous, et je prétends qu'entre les vertus il n'en est point qui marque plus de solidité dans l'esprit ni plus de fermeté dans l'âme que l'humilité ; que, bien loin de rétrécir le cœur, elle l'élargit ; que, bien loin d'abattre le courage, elle le rehausse ; que c'est un préservatif contre mille petitesses, contre mille indignités et mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde ; que c'est une disposition aux plus grands desseins, et que, par une constance inébranlable, elle sait également les former et les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, et ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît ; et, pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes, et donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis ; qui nous retient dans les rencontres, et nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire ; qui nous ferme la bouche, et nous lie en quelque sorte les mains, lorsqu'il conviendrait d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte, et défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même, sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, et d'un orgueil puéril. Il faudrait parler dans l'occasion, mais on se tait sans prononcer une parole : pourquoi ? parce qu'on craint de répondre mal à propos, et de s'exposer à la raillerie. Il faudrait prendre une résolution et la soutenir ; mais on se tient oisif et l'on demeure : pourquoi ? parce qu'on a peur de ne pas réussir, et d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudrait résister et maintenir ses prétentions dès qu'elles sont raisonnables ; mais on cède, et l'on ne fait pas la moindre démarche : pourquoi ? par l'appréhension de succomber, et de donner ainsi plus d'avantage à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paraît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, et quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité, j'entends une humilité purement évangélique et toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, et telle que les saints, après ce divin Maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui, par les lumières de la raison et de la religion, nous découvre notre néant et le fond de notre misère ; qui nous remplit par là d'un saint mépris de nous-mêmes, et nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien ni ne pouvons rien : par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché ; mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain auteur, et lui rendre gloire de tout ; qui, selon le même sentiment et dans la même vue, nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions et tous les honneurs du siècle, parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion et la vanité, et que d'ailleurs nous savons qu'ils sont opposés à l'état de Jésus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle ; qui, sans nous mesurer avec le prochain, nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang, et à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime et dans la splendeur. Enfin qui, ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme et plus assurée, qu'elle a des témoignages plus certains, qu'il prend plaisir à seconder les faibles, et qu'il aime à exercer sa miséricorde et sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, et que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes âmes et à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser mûrement la chose et entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, et remarquez d'abord avec moi de quoi l'humilité nous délivre, ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore, et vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition et l'orgueil nous réduisent. Je ne sais ce que vous en pensez ; mais moi je ne me figure point d'homme plus petit ni d'âme plus vile qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, et qui veut, par quelque voie que ce

soit, la satisfaire; ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, et se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi et vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même, suivez-le en esprit, et comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée, et qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme; et, dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point? Est-il une complaisance si servile où il ne s'assujettisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci, et pour se concilier les bonnes grâces de celui-là? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuie, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts, et à se ménager la protection de l'autre? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries, et, si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies! Il n'a honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise, et réussir dans ses intrigues : et quelles intrigues? souvent les plus criminelles et les plus lâches, où sont violées toutes les lois de la bonne foi et de l'honneur; où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en aurait horreur s'il n'était pas livré à la passion qui l'aveugle, et s'il en jugeait de sens rassis. On en est saisi d'étonnement et indigné, quand, malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connaître toutes ses menées, et à percer le voile qui les couvrait. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentiments d'où naît, à vous en croire, l'ambition?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle, et autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles et folles; examinez quel est le fonds, ou de ses joies secrètes et de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives et de ses déplaisirs les plus piquants. Est-il occupé d'autres choses que de lui-même, de son mérite, de ses talents? Est-il un avantage si léger dont il ne se prévale, et qui, dans son idée, ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait, et est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement et hautement à soi-même, ces fades et ennuyeuses vanteries dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter, cet amour de la louange, même la plus grossière; ce goût avec lequel il la reçoit et ce gré qu'il en sait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui : au contraire, cette vivacité et cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser, ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge, ces soupçons et ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jetée au hasard et sans dessein. En vérité, qu'est-ce que cela; et, pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince et de plus étroit, qu'une âme de cette trempe, et un esprit disposé de la sorte?

Or, voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace et le plus certain. De toutes ces faiblesses il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte, et qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un chrétien vraiment humble? c'est un homme sage et réglé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que celles de Dieu et de son adorable providence; un homme droit dans toutes ses voies, et incapable de prendre aucunes mesures hors des lois de la fidélité la plus inviolable et de la plus exacte probité; un homme désintéressé et religieux dans ses abaissements volontaires, ennemi de la flatterie et de toute sujétion mercenaire et forcée; un homme équitable dans ses jugements; sans prévention, sans envie; reconnaissant le mérite partout où il est, et se faisant un devoir de le révérer et de l'exalter même à son propre préjudice; un homme indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde, et qu'il le compte pour rien. De là, toujours égal dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme et dans la louange, dans la bonne et la mauvaise réputation; soutenant l'une et l'autre avec une tranquillité inaltérable; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante et comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte et inconnue. De là encore, et par la même conséquence, un homme patient dans les injures, les pardonnant de cœur, plutôt prêt à faire des avances et à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions : du reste, plein de retenue, de modestie dans ses entretiens, dans toutes ses manières : ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer et pour s'avilir; honnête, affable, paisible, ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne; et tout cela par des motifs supérieurs et divins, malgré les révoltes de la nature et son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, et j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage et réglé dans toutes ses vues : c'est-à-dire un homme qui s'en tient précisément à ce qu'il est selon l'ordre du ciel, et n'aspire point au delà; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plu à Dieu de lui marquer; qui dit comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé; je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes désirs, et je n'ai point porté mes regards au-dessus de moi* (*Ps.* CXXX). Ce n'est pas qu'il soit tout à fait à

couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil, qui nous est si naturel, veut toujours faire de nouveaux progrès, et d'un degré passer à un autre; il y a même des temps, des conjonctures où la tentation est difficile à vaincre. Mais l'humble chrétien sait la réprimer, sait la surmonter, et par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il soit : cela suffit, et que lui faut-il davantage? Si dans le cours des années la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, et attend en paix qu'elle se déclare. Jusque-là nul empressement, nulle inquiétude; point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, et de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération, qu'il y a déjà de force! et, pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer et de victoires à remporter sur soi-même!

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, et de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu; et, de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer; d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin, ni de partis, ni d'industrie, ni de surprises. Il suit toujours une même ligne, et va toujours son chemin, sans détours et sans déguisements. D'ailleurs, instruit des maximes de l'Evangile, qui est la vérité même, il n'a garde, en quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge, que l'Evangile condamne; et, libre de tout désir de se pousser, qui pourrait le séduire et le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques, dont il voit toute l'imposture et toute la honte.

Un homme religieux et désintéressé dans ses abaissements volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, il y a de feints abaissements qui ne consistent qu'en fausses démonstrations et dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse : mais pourquoi? Je l'ai dit et je le répète : c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil et sordide esclavage. La religion inspire au chrétien humble, jusque dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité et plus de dignité. Il rend honneur au prochain ; il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagements et tous les égards possibles; il ne refuserait pas, s'il le fallait, de ramper sur la poussière et sous les pieds du prochain : mais en cela qu'est-ce qu'il envisage? est-ce l'homme? Non certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme, mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme : c'est à Dieu qu'il offre son encens, en rendant hommage à l'homme; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugements : et voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour-propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guère compter sur l'équité des jugements que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais, par une règle toute contraire, parce que l'humble chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement; et comme il ne sait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connaît, il parle selon qu'il pense, et communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au delà de son prix, et s'il est question du prochain, il lui fait une justice entière; et, bien loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses avantages, il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Evangile un exemple des plus célèbres, et quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jésus-Christ, y trouvera une bonne foi, et dans cette bonne foi un caractère de grandeur qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchait aux peuples la pénitence; toutes les rives du Jourdain retentissaient du bruit de son nom; on s'assemblait en foule auprès de lui, et il s'était fait une nombreuse école, qui le suivait, et recevait ses enseignements comme des oracles : jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais, après tout, Jean-Baptiste n'était que le précurseur du Messie, et il n'avait été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est-ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même et qu'il en donne à ces députés qui, de la part de la synagogue, viennent l'interroger pour savoir qui il est? *Etes-vous le Christ?* lui demandent-ils; *êtes-vous Elie? êtes-vous prophète* (*Joan.*, I)? Que l'occasion était délicate pour un homme qui eût été moins humble! Mais à ces demandes il répond simplement et sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni prophète. *Qui êtes-vous donc?* répliquent ces envoyés : *Je suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur* (*Joan.*, XXIII) : voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.

Ce n'est point encore assez ; mais la même équité qui le fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jésus-Christ, en cette rencontre et en toutes les autres, le plus juste et le plus glorieux témoignage. Il annonce aux députés de Jérusalem la venue de ce Messie : *Il est au milieu de vous*; *mais vous ne le connaissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers* (*Joan.*, XXVI). Il s'écrie en le voyant, et l'appelle le Sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu*, *voilà celui qui efface les péchés du monde.* Il fait plus : quand ses disciples, s'apercevant que l'école de leur maître commen-

çait à déchoir, et que celle de Jésus-Christ s'établissait de jour en jour et s'accréditait, témoignaient là-dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau maître ; il les lui envoie : car *c'est à lui de croître*, conclut-il, *et à moi de diminuer* (*Joan.*, III). Qu'on me dise s'il est rien de plus grand qu'un tel procédé, et si ce n'est pas ainsi que pensent les plus solides esprits et les cœurs les mieux placés ?

De tout cela il est aisé de comprendre comment un chrétien humble est indépendant de tous les respects humains, et des vaines opinions du monde, dès là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde ni de sa faveur, et qu'il peut dire comme l'Apôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous, ou quelque autre homme que ce soit, je n'ai qu'un juge*, à proprement parler, *et ce juge c'est Dieu* (I *Cor.*, IV); comment il garde toujours la même égalité d'âme et la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé, puisque ni l'une ni l'autre fortune ne fait impression sur lui ; comment il endure les plus mauvais traitements avec une patience à l'épreuve de tout, parce qu'il n'y a point d'outrages dont il ne se croie digne, et que d'ailleurs il acquiert par là plus de ressemblance avec le sacré modèle qu'il fait gloire d'imiter, et qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur ; comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres, vanter ses prétendus exploits, étaler en de longs récits les affaires où il a eu part, et de quelle manière il s'y est comporté ; censurer celui-ci, railler de celui-là, entrer continuellement en dispute et s'ériger en homme habile et important; comment, au contraire, on le voit à toute occasion se tenir, autant qu'il peut, à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuser, tourner les choses en bien, et devenir ainsi du meilleur commerce et de la société la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre ; et voilà par où la même humilité qui nous abaisse sert à nous relever. Comme donc l'Ecclésiastique a dit : *Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier* (*Eccli.*, III), je ne fais nulle difficulté de renverser la proposition ; et, sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute : *Plus vous vous humilierez, plus vous serez grand.*

II. Mais n'en demeurons pas là ; car il s'agit présentement de savoir si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, et à certaines entreprises où il faut de la magnanimité et une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter est que l'humilité a pour fondement la connaissance de notre faiblesse, et une conviction actuelle et habituelle de notre insuffisance : d'où viennent les bas sentiments et la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, et que, de son fonds, il n'est bon à rien. Or, dans cette persuasion, il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministères et des fonctions qui demandent des talents rares et singuliers. Cela ne paraît pas naturel ; mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Léon, que *rien n'est difficile aux humbles ;* qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne; qu'ils sont capables de tout oser, et d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme et l'intrépidité la plus héroïque, que, plus ils se croient faibles, plus en même temps ils s'estiment forts; et que, plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zèle, et portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes ? sont-ce des vérités ? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne; je prétends que c'est à quoi elle nous dispose, et ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystère, et voici comment nous devons l'entendre.

Car, autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu; moins il s'appuie sur lui-même, plus il s'appuie sur Dieu. Or, il sait que rien n'est impossible à Dieu. Il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité et que c'est aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique sa grâce avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, et comme revêtu du pouvoir tout-puissant de Dieu même, est-il rien désormais de si laborieux et de si pénible, rien de si sublime et de si grand, dont il craigne de se charger, et dont il désespère de venir à bout ? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le prophète Isaïe à lui répondre : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi* (*Isaïe*, VI). Que Dieu en effet l'envoie, il ira partout. Il se présentera devant les puissances du siècle il entrera dans les cours des princes et des rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant et ne sera touché, ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'Ecriture et il arrachera, il bâtira et il détruira ; il amassera et il dissipera.

Quelle espèce de prodige, et quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, et de l'autre tant de confiance et de force ! Car, au milieu de tout cela, le même homme qui agit si délibérément et si courageusement, ne perd rien de son humilité ; c'est-à-dire qu'il conserve toujours le souvenir de sa faiblesse ; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant ; qu'il dit toujours à Dieu, dans le même sentiment que Jérémie : *Ah ! Seigneur, mon incapacité est telle que je ne puis pas même prononcer une parole* (*Jér.*, VIII). Non, il ne le peut de lui-même et par lui-même ; mais, tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse et la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le docteur des nations, qu'il *peut tout en celui qui le fortifie* (*Philip.*, IV). De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre et à commencer,

quel que soit l'ouvrage où la vocation de Dieu le destine. Qu'il voie mille traverses à essuyer et mille oppositions à vaincre ; que le succès lui paraisse, non-seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espère contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que *Dieu fait choix de ce qui paraît plein de folie selon le monde, pour confondre les sages ; qu'il choisit ce qui est faible devant le monde, pour confondre les forts, et qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable, même des choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont* (I *Cor.*, VIII).

Ainsi, quand ce jeune berger qui d'un coup renversa Goliath vit approcher de lui ce Philistin d'une énorme stature : *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance et le bouclier ; mais moi je viens à toi au nom du Seigneur, et, tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire* (I *Reg.*, XVII). Car voici, ajoute-t-il, ce que je te déclare : *Le Seigneur te livrera entre mes mains ; je te donnerai la mort et te couperai la tête, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël et que ce n'est ni par l'épée ni par la lance qu'il sauve.* Ainsi le même David, se trouvant investi d'ennemis qui l'assaillissaient de toutes parts, s'écriait avec une sainte hardiesse : *Le Seigneur est notre ressource ; nous combattrons, et il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des âmes humbles : d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes, et du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événements que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déjà remarqué ne se hasarderait pas si aisément. Il ne voudrait pas exposer son honneur; et pour se déterminer il lui faudrait de sérieux examens et de longues délibérations. Mais, dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'Esprit de Dieu et du reste on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne sont point là de simples spéculations; on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des apôtres lorsqu'ils se partagèrent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier? les plus fameux conquérants, dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables, ont porté leurs armes et étendu leurs conquêtes sur quelques nations; mais ces saints conquérants, ou, pour mieux dire, ces saints et zélés propagateurs de la loi chrétienne se proposèrent de soumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ. Dans ce vaste projet ils n'exceptèrent ni âge, ni sexe, ni rangs, ni qualité, ni états. A en juger selon la prudence du siècle, c'était un dessein chimérique, et l'on sait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employèrent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or, qu'était-ce que ces apôtres? de pauvres pêcheurs, petits selon le monde et humbles selon l'Évangile. Leur humilité ne borna point leurs vues, elle ne leur resserra point le cœur, elle ne les affaiblit ni ne les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les provinces et les royaumes, ils ont répondu aux juges et aux magistrats, ils ont résisté aux grands, ils ont confondu les savants, ils ont instruit les infidèles et les barbares, ils ont triomphé de l'idolâtrie et du paganisme ; et, dans la suite des temps, combien ont-ils eu d'imitateurs et de successeurs, humbles comme eux, et appliqués sans relâche à perpétuer les fruits de leur zèle ? Combien en ont-ils encore de nos jours qui, par une sainte alliance, réunissent dans leurs personnes, et la même humilité et la même élévation de sentiments ?

Pour en revenir aux apôtres, et pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses Épîtres, et ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes et une des plus grandes âmes. Quel feu, quel vivacité, et tout ensemble quelle solidité ! pense-t-on plus noblement ? s'exprime-t-on plus éloquemment ? Que n'a-t-il pas fait ? Que n'a-t-il pas souffert ! supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort : car disait-il, *nous sommes au-dessus de tout cela* (*Rom.*, VIII). Saint Chrysostome en était ravi d'admiration, et n'avait point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevait. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand apôtre, quel mépris faisait-il de lui-même et comment en parlait-il ? Il se traitait de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Église, d'homme indigne de l'apostolat, d'avorton : tant l'humilité lui représentait vivement ses misères, et tant elle le rabaissait dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces sociétés et de ces ordres religieux, qui sont pour l'un et l'autre sexe des écoles de perfection, et dont la sainteté est l'édification du monde chrétien ? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir et les régler ? Que d'études et de soins ! que de méditations, de réflexions, de conseils ! mais aussi quels progrès surprenants ! ces sociétés se sont multipliées; ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi et soumis à l'Église de Jésus-Christ. Comme autant de républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs lois, leurs statuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu

ordonner avec une pénétration et une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses et ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siècles, et ils se maintiennent. Or, après Dieu et la grâce de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissements. Est-ce à d'habiles politiques et à leurs intrigues? est-ce à des philosophes fiers de leur science et pleins d'eux-mêmes? Là-dessus je ne puis mieux répondre que par les paroles du Fils de Dieu à son Père : *Seigneur, Père tout-puissant, je vous bénis et vous rends grâces d'avoir caché ces choses aux sages selon la chair, et aux savants; mais de les avoir révélées aux petits* (*Luc.*, X); d'y avoir employé d'humbles instituteurs, un humble François d'Assise, un humble François de Paule et d'autres. Parce qu'ils étaient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la Providence sur eux, et que mieux préparés à les seconder.

Je finis, car peut-être n'en ai-je déjà que trop dit : mais, quoi qu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connaître le mérite, et plaise au ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travailliez désormais à l'acquérir.

Illusion et danger d'une grande réputation.

Prenez soin de vous établir dans une bonne réputation et de vous y maintenir (*Eccli.*, XIV): c'est l'avis que nous donne le Saint-Esprit, et cette maxime telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très-solides raisons. Car, suivant le sens de l'Ecriture, qu'est-ce qu'une bonne réputation, et en quoi consiste-t-elle? à être exempt de reproche, chacun dans notre état; je dis de certains reproches qui flétrissent un nom et qui éloignent de la personne; à être réputé, dans l'opinion commune, homme de probité et de bonnes mœurs; homme équitable, droit, fidèle; homme sensé et judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministère; en deux mots, honnête homme selon le monde, et homme chrétien selon Dieu. Or, il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine et sans tache : pourquoi? parce qu'en mille rencontres, il y va de la gloire de Dieu et de l'honneur de la religion que nous professons; parce qu'il y va de notre propre intérêt et de l'avantage personnel que nous y trouvons; parce qu'il n'y va pas moins de l'utilité du prochain, dont nous sommes chargés, et auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu et à relever l'honneur de son culte, que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent et l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le prince des apôtres, saint Pierre, recommandait tant aux fidèles de garder parmi les gentils une conduite régulière, afin, disait-il, que, malgré leurs préjugés contre notre sainte foi, venant à examiner votre vie, et n'y voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire à Dieu, et que vous fermiez la bouche à ceux qui voudraient parler mal de vous. De plus, à n'envisager que nous-mêmes, il est évident qu'une bonne réputation nous est très-avantageuse, et même nécessaire pour notre établissement et notre avancement, soit dans l'Eglise, soit dans le monde : car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté et décrié. Aussi, quand les apôtres proposèrent aux disciples de choisir entre eux des diacres, et de leur commettre le soin de distribuer les aumônes, la première condition qu'ils leur marquèrent, fut qu'ils prendraient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue* (*Act.*, VI). Enfin, considérant la chose par rapport au prochain, il est aisé de voir que, sans une réputation à couvert de la censure, il n'est guère possible que nous fassions aucun fruit auprès de lui, puisque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, et qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un père, par exemple, inspirera-t-il à ses enfants l'horreur du vice, s'ils sont témoins de son libertinage et de ses désordres? comment un prédicateur prêchera-t-il l'humilité, et en persuadera-t-il la pratique à ses auditeurs, s'ils le connaissent pour un homme vain et enflé d'orgueil? comment un directeur, un pasteur de l'Eglise ramènera-t-il les âmes égarées, et les fera-t-il rentrer dans les voies de la foi, si l'on sait qu'il est égaré lui-même, ou s'il est au moins d'une doctrine suspecte? Il en est de même d'une infinité d'autres sujets.

Il est donc, non-seulement permis, mais à propos, surtout en certaines situations et en certaines places, de conserver sa réputation et de la défendre. Et c'est ce qui faisait dire à saint Augustin : *Je me dois à moi-même et pour mon propre bien le mérite de ma vie : mais je dois au public, et à son progrès dans le chemin du salut, l'intégrité de ma réputation* (*Act.*). Morale dont il avait le modèle dans saint Paul. On pourrait être surpris d'abord que ce docteur des nations racontât lui-même les grâces extraordinaires qu'il avait reçues, ses révélations, son ravissement jusques au troisième ciel; que lui-même il fît le récit de ses courses évangéliques, de ses combats, de ses travaux immenses, et qu'il ne feignît pas même d'ajouter qu'il avait plus travaillé que le reste des apôtres. Ce n'était point là blesser l'humilité, comme il le montre assez ailleurs. Mais il savait combien il lui était important pour la conversion des infidèles, et pour le soutien de ceux qui avaient déjà embrassé l'Evangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par là plus dociles à l'écouter et à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyait devoir ménager sa

réputation ; de sorte qu'étant condamné au fouet, il se tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il était citoyen romain, et que se voyant cité à Jérusalem pour répondre devant le proconsul Festus, il refusa d'y comparaître, et en appela à César.

Mais, outre cette bonne réputation dont il ne s'agit point ici précisément, il y en a une autre que nous appelons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est sans contredit un bien précieux dans l'estime de tout le monde, et néanmoins elle ne suffit pas aux âmes ambitieuses et orgueilleuses ; car il lui manque quelque chose qui contente leur orgueil et qui flatte leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation, quoique honorable, n'a rien dans le fond qui nous distingue beaucoup. C'est un état commun à une multitude de gens raisonnables parmi lesquels nous vivons, et dont le nombre dans la société humaine n'est pas petit. Ils sont réguliers, ils se conduisent bien ; ils s'acquittent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, et remplissent fidèlement leurs obligations. On les approuve, et l'on a pour eux toute la considération après tout ne leur mais cette considération qui leur est due ; donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux, comme on le dit de quelques autres : c'est un grand homme, un grand magistrat, un grand politique, un grand théologien, un grand écrivain, un grand orateur, un grand prédicateur : noms fastueux et brillantes qualités qui éblouissent, et dont on est souverainement jaloux. Ainsi la grande réputation est au-dessus de la bonne réputation. Or, en matière de réputation et d'honneur, dès qu'on n'est pas au plus haut point, on compte communément assez peu tout le reste. Mais moi je prétends que, dans ces grandes réputations, il y a souvent bien de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, et qu'il est infiniment à craindre que, par les sentiments qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont glorieuses et avantageuses. Je n'avance rien sans preuves ; et, de toutes les preuves, la plus sensible, c'est la connaissance que nous avons du monde, et ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. Illusion : car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plupart n'ont pour fondement que l'occasion et le hasard, que la conjoncture favorable des temps, que le défaut de compétiteurs et de gens de mérite, que le caprice et le mauvais goût du public ; que quelques dehors spécieux, accompagnés de beaucoup de confiance et de présomption ; que des secours étrangers et cachés ; que la distinction de la naissance et du rang ; que l'inclination, la faveur, et particulièrement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne : ce n'est pas mon dessein ; à Dieu ne plaise. Je parle en général, et quiconque voudrait faire là-dessus des applications odieuses, ne doit les imputer qu'à lui-même, et ne peut m'en rendre responsable.

Mais cette déclaration faite de ma part, et sans entrer dans aucun détail, je reprends ma proposition, et de bonne foi je demande combien on a vu de ces prétendus grands hommes qui devaient toute leur réputation à un succès, où je ne sais quelle heureuse aventure avait eu plus de part que le génie et l'habileté. Tel dans les armes est devenu célèbre par une victoire qu'il a remportée, ou plutôt qu'on a remportée pour lui et en son nom. Elle lui est attribuée, parce qu'il avait le commandement ; et il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniement des affaires, de même dans la magistrature et la dispensation de la justice ; de même dans les lettres et les sciences, soit divines, soit humaines ; de même (le croirait-on, si l'expérience ne nous en convainquait pas?) dans le ministère évangélique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection et de la sainteté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit, et parce qu'il est ordinaire de juger par les événements, de là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer et de l'exalter. Mais ces lumières si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire, ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrètement, et quelquefois sans qu'il l'aperçoive lui-même, le guident dans toutes ses démarches, et l'éclairent dans toutes ses délibérations et toutes ses résolutions ? L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paraît avoir acquis de connaissances, et être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les savants au premier rang, et il est vrai qu'il n'y a point de matière sur quoi il ne s'explique d'une manière à imposer. Je dis à imposer : car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vide et fort peu de substance. A force de tout savoir, ou de vouloir tout savoir, il arrive assez qu'on ne sait rien. On se fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer et une abondance de paroles qui ne tarit point ; par un ton décisif et assuré, qui semble ne pas permettre le moindre doute, et prévenir toutes les difficultés ; par un étalage de termes, de noms, de raisonnements, de faits qui ne peuvent guère être contredits, parce que la plupart de ceux qui les entendent n'y comprennent rien, et que, n'étant pas en état d'en voir le faible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces orateurs dont la vaine

et spécieuse éloquence attire à leurs discours les villes entières ? On les suit avec empressement. Le concours croît de jour en jour ; ce sont les oracles de tout un pays. Heureux d'avoir eu à se produire dans des temps de décadence et de disette : je veux dire dans des temps où le goût dépravé du siècle ne discernait ni l'excellent ni le médiocre, mais les confondait ensemble, et négligeait le solide et le vrai pour s'attacher à de fausses lueurs ; dans des temps où tout le talent se bornait au son de la voix dont l'oreille était flattée, et à certain extérieur qui frappait les yeux ; surtout dans des temps où de secrets intérêts engageaient un puissant parti à soutenir l'orateur, et à le mettre dans un crédit dont l'éclat rejaillît sur le parti même, et servît à l'illustrer et à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que se sont ainsi formées les plus grandes réputations, non-seulement en matière d'éloquence, mais, l'oserai-je dire, en matière de mœurs, en matière de direction et de conduite des âmes, en matière de piété et de religion. On transforme en anges de lumière des hommes très-peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Evangile, comme les seuls guides instruits des voies du salut et capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chefs-d'œuvre, et comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre. C'est bientôt une opinion presque universelle, et une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voient préconiser de la sorte rentraient en eux-mêmes ; s'ils se rendaient quelque justice, et qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux, et combien leur réputation passe leur mérite. C'est ce que l'humilité demanderait, et ce que la seule équité naturelle ne manquerait pas de leur inspirer, s'ils la consultaient. Ils seraient peu touchés alors des applaudissements qu'ils reçoivent : s'ils ne se tenaient pas toujours obligés de les arrêter au dehors en se déclarant, ils les désavoueraient dans le fond de l'âme ; ils les tourneraient même à leur confusion, bien loin de s'en faire une gloire, parce qu'ils sentiraient combien peu ils leur sont dus et quelle en est l'illusion. Ils iraient encore plus avant ; et, par la comparaison qu'ils feraient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux et qui demeurent dans l'oubli, ils comprendraient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreraient jusque dans leur obscurité ; ils les respecteraient, et se garderaient bien de leur témoigner le moindre mépris, ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteraient volontiers en leur faveur. Telles sont, dis-je, les dispositions où ils devraient être ; mais, par l'aveuglement et l'enchantement de notre orgueil, tout le contraire arrive, et voilà, outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enivre de son succès. Il n'examine point comment ni par où il est parvenu : peu lui importe de le savoir, et même il se plaît à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise ; il en perçoit et en goûte les fruits : c'est assez. Que dis-je ? il va même aisément jusqu'à se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le relève, et qui lui donne rang à part. Il l'entend dire si communément, et ce langage lui est si agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. De là donc les retours sur soi-même, les complaisances secrètes où il aime à s'entretenir ; de là les hauteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles sèches et dédaigneuses ; de là il s'attend bien qu'on le ménagera, qu'on aura pour lui des égards, que, dans une société, dans une compagnie on lui accordera des priviléges, parce qu'il fait honneur au corps, et qu'il en est un des premiers ornements ; de là il ne peut souffrir que, dans les mêmes fonctions et le même emploi, qui que ce soit ose s'égaler à lui. Il trouverait même fort étrange que quelqu'un entreprît d'en approcher ; voulant qu'il ne soit parlé que de lui, et concevant pour autrui la même jalousie qu'il excite dans les autres à son égard. Enfants des hommes, que vous êtes vains, en recherchant comme vous faites la vanité ; et qu'il y a d'erreur et de mensonge dans ce que vous poursuivez avec plus d'ardeur !

Ceci, au reste, ne regarde pas seulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées, mais celles mêmes qui sont le plus justement et le plus solidement établies. Car il y en a : il y a de ces hommes singuliers et rares, qui emportent avec raison tous les suffrages, et à qui la plus maligne envie est forcée de rendre une espèce d'hommage par son silence et par son estime. Elle plie devant eux, et elle se tait. On en fait mention de tous côtés ; partout on les reçoit avec agrément ; grands et petits, tout le monde leur témoigne du respect et de la vénération. Or par là ils sont exposés à la même tentation que les autres ; et, quoique quelques-uns peut-être, par le bon caractère de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et, à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une fortune. Il est également difficile de bien soutenir l'une et l'autre, et de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation et de distinction, il semble qu'on ait été tout à coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées, des affections, des sentiments tout différents : c'est une conduite tout opposée à celle qu'on avait tenue jusque là. On était d'un commerce aisé, commode, honnête ; on se familiarisait avec des amis : mais les temps sont changés, et il s'est fait le même changement dans le cœur ; on est devenu homme trop important, pour en-

tretenir désormais de pareilles liaisons; on a pris son vol bien plus haut, et l'on ne s'associe plus qu'avec les grands : comme si, à l'exemple de ces pharisiens qui se séparaient du peuple, on disait au reste du monde : Tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix, ni d'une façon si grossière; mais on le donne assez à entendre par un visage froid et composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup apercevoir. Pitoyable faiblesse où se laissent aller les meilleurs esprits. Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil. Il a corrompu jusque dans le ciel les plus sublimes intelligences : ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les âmes d'ailleurs les mieux constituées et les plus fermes.

Encore si ce n'était là qu'une de ces faiblesses humaines qui n'ont nul rapport au salut, et qui n'y causent aucun dommage : mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs et les plus rudes travaux? car il n'en coûte pas peu pour se faire une grande réputation, et pour la conserver. Que la nature nous ait doués des plus belles qualités, cela ne suffit pas. Ces qualités naturelles sont des talents, mais il les faut cultiver; c'est une bonne terre, mais il y faut planter, il y faut semer, il y faut faire germer et croître le grain. Sans cette culture tout dépérit, et rien ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins infinis, de l'application continuelle, des études, des recherches, des fatigues d'un homme qui veut, par la voie du mérite, se signaler dans sa profession, et rendre son nom célèbre. Toute son attention va là; il ne pense qu'à cette réputation, il n'est en peine que de cette réputation, il ne mesure ses avantages et ses progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente et se répand, il se tient heureux; si quelque événement l'arrête, et qu'elle ne soit pas aussi prompte à s'avancer qu'il le désire, il en est désolé; et, parce qu'il n'est rien de plus facile à blesser, est-il précaution qu'il ne prenne pour la ménager? est-il efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à déchoir et à tomber? Si bien que l'unique objet de ses vœux, c'est cette réputation; que l'unique fin de ses actions, c'est cette réputation; que son idole et comme sa divinité, c'est cette réputation.

Je n'exagère point. Je ne dis que ce que nous observons dans tous les états et tous les jours. Or, de là que s'ensuit-il? un grand désordre et un grand malheur : c'est-à-dire que nous rapportons tout à notre gloire, et non à la gloire de Dieu : voilà le désordre; et que, ne faisant rien en vue de Dieu et de sa gloire, tout ce que nous faisons n'est rien devant Dieu : voilà le malheur. Malheur et désordre d'autant plus déplorables, que les plus saints ministères ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre, et n'est-ce pas ce que je puis justement appeler l'abomination de la désolation dans le lieu saint?

Car, pour nous instruire nous-mêmes, nous, ministres et prédicateurs de l'Evangile, et pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est-il rien dans nos fonctions apostoliques de plus fréquent, que de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parce qu'on l'emploie, non point à faire connaître et honorer Dieu, mais à se faire honorer et connaître soi-même. Peut-être avait-on eu d'abord des vues plus épurées. Peut-être en recevant sa mission, et se mettant en devoir de l'exercer, avait-on dit comme l'Apôtre : *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ, Notre Seigneur* (II *Cor.*, IV). On avait été élevé dans ces sentiments, on les avait apportés au saint ministère, et l'importance était d'y persévérer; mais bientôt l'ennemi est venu jeter l'ivraie dans le champ du père de famille. Ce n'est point à la faveur des ténèbres, mais au grand jour d'une réputation naissante et brillante. Une foule d'auditeurs qu'on traîne après soi; leur assiduité, leur attention, leurs acclamations; toutes les chaires ouvertes au nouveau prédicateur, tous les honneurs qu'on lui rend; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, et l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se présente : tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle et la droiture de ses intentions. Insensiblement ses premières vues s'effacent, et le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car, autant qu'il plaît au monde et parce qu'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire qu'il s'attache au monde, qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on devient bon avec les bons, méchant avec les méchants, il devient mondain avec les mondains : de sorte que, malgré la sainteté de son ministère, qui de soi-même ne tend qu'à rendre gloire à Dieu, et à procurer le salut des âmes, il n'a que des idées mondaines, et n'est touché que de sa réputation, et des agréments qu'elle lui fait goûter parmi le monde.

Voilà, dis-je, le grand intérêt qui l'anime et qui le soutient dans ses laborieuses occupations; voilà le grand principe qui le meut, qui l'engage à ne se donner aucun relâche ni aucun repos; qui d'année en année le pique d'une ardeur et d'une émulation toujours nouvelle : voulant fournir avec le même honneur et la même estime toute sa carrière, et ne craignant rien davantage que de laisser apercevoir en lui quelque changement et de dégénérer dans l'opinion publique. De cette manière ses jours s'écoulent, son âge avance, la mort approche, et il est enfin question de se disposer à paraître devant

Dieu, et à subir ce terrible examen où Dieu lui demandera compte des talents dont il avait été si libéralement pourvu. Or, qui peut exprimer de quel étonnement et de quelle frayeur il sera saisi, lorsque, réfléchissant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'âme la voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde disait à ses disciples : *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus et considérés; autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Père céleste* (*Matth.* VI). Il aura beaucoup travaillé, il aura fait de violentes contentions d'esprit et de corps, et il se sera consumé de veilles; mais avec quelle douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du prophète Aggée : *Repassez sur toute votre vie: faites réflexion sur votre conduite : vous avez beaucoup semé, et vous n'avez rien recueilli* (*Agg.*, I). A juger de vos actions par les dehors et selon les apparences, *vous devez avoir amassé beaucoup de mérites;* mais, comme un homme qui mettrait son trésor *dans un sac percé*, ce que vous avez gagné d'une part, vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez : il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficace et la vertu de la grâce attachée à la divine parole ; il aura opéré beaucoup de conversions, beaucoup fléchi d'âmes endurcies, éclairé d'âmes aveuglées, fortifié d'âmes faibles, excité d'âmes lâches, élevé d'âmes pieuses et justes : mais avec quelle confusion et quel triste retour sur soi-même se représentera-t-il le sort de ces faux prophètes qui, dans le jugement dernier, diront au Fils de Dieu : *Seigneur, nous avons prophétisé, chassé les démons en votre nom* (*Matth.*, VII), et qui n'auront pour toute réponse que ce formidable arrêt : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité!* Car c'était une iniquité que de dérober à Dieu la gloire qui lui appartenait; de n'agir pas uniquement pour Dieu, dont il était l'ambassadeur et le ministre; de renverser ainsi les desseins de Dieu, qui ne l'avait choisi que pour le sanctifier en l'employant à l'édification de son Eglise, et à la sanctification du prochain. Contre des réflexions si touchantes et si affligeantes, quelle pourrait être sa ressource ? Serait-ce une immortalité chimérique, c'est-à-dire la vaine espérance de vivre, même après la mort, dans la mémoire des hommes ? frivole consolation! *Hélas!* s'écrie là-dessus un saint docteur, parlant de ces fameux personnages que l'antiquité a tant honorés, et dont le souvenir s'est perpétué jusques à nous, *on les loue où ils ne sont plus; et ils endurent de cruels tourments là où ils sont*, et où ils seront pendant toute l'éternité.

Tirons de là des conséquences bien raisonnables et bien véritables; savoir : 1. qu'une grande réputation est communément un grand obstacle au salut et à la perfection, surtout de ceux que leur vocation a appelés au ministère évangélique; 2. que, plus nous réussissons dans ce sacré ministère, et plus nous sommes connus dans le monde, bien loin de nous enorgueillir, plus nous devons trembler, nous humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous ravisse le fruit solide et le mérite de nos peines; 3. qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation et de les en féliciter comme d'un avantage, nous avons plutôt sujet de les plaindre, et de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même tentation; 4. qu'il n'est point d'état plus digne d'envie, parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré que celui d'un homme qui, dans une retraite volontaire, sert Dieu et le prochain sans éclat, sans nom, content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile et conforme aux vues de la Providence; 5. que s'il plaît au Seigneur, qui, selon les conseils de sa sagesse, élève et abaisse, de nous mettre sur le chandelier pour faire luire notre lumière aux yeux du monde, il n'est pas toujours nécessaire ni même à propos de la cacher sous le boisseau, et de nous ensevelir dans les ténèbres : mais que le devoir d'un vrai ministre de Jésus-Christ demande alors qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard, que pour agir plus efficacement, et pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu qui lui est confié; 6. que nous ne pouvons graver trop profondément dans nos cœurs, ni suivre trop régulièrement dans la pratique, la grande leçon du Fils de Dieu aux septante disciples qu'il avait envoyés prêcher son Evangile, lorsqu'au retour de leur mission, leur entendant dire avec quelque sentiment de complaisance que les démons mêmes leur étaient soumis, il leur fit cette admirable réponse : *J'ai vu Satan qui tombait du ciel comme un foudre. Il est vrai, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et d'abattre toutes les forces de l'ennemi, sans que rien soit capable de vous nuire: cependant il ne faut point vous réjouir de ce que les esprits se soumettent à vous*, ni de ce que cela vous fait craindre et révérer sur la terre; *mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (*Luc.*, X).

Pensées diverses sur l'humilité et l'orgueil.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes? Partout où nous l'apercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur qui reconnaît sa sujétion et sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal; et, quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, et que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, et ne pensons point à lui envier son élévation. Or, puisque l'humilité nous paraît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes, et de la pratiquer, y avons-nous tant d'opposition? Quelle diversité et quelle contrariété de sentiments! Mais voici le mystère, que je puis appeler mystère d'orgueil et d'iniquité. Car, que fait l'humilité dans

les autres? elle les porte à s'abaisser au-dessous de nous, et voilà ce que nous aimons : mais que ferait la même humilité dans nous? elle nous porterait à nous abaisser au-dessous des autres, et voilà ce que nous n'aimons pas.

— On s'est échappé dans une rencontre : on a parlé, agi mal à propos. C'est une faute; et si d'abord on la reconnaissait, si l'on en convenait de bonne foi, qu'on en témoignât de la peine, la chose en demeurerait là. Mais parce qu'on veut se justifier et se disculper, parce qu'on ne veut pas subir une légère confusion, combien s'en attire-t-on d'autres? Vous contestez, et les gens s'élèvent contre vous; ils vous traitent d'esprit opiniâtre; et, piqués de votre obstination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaisser, de vous humilier. Avec un peu d'humilité, qu'on s'épargnerait d'humiliations!

— Il s'est élevé bien des savants dans le monde, et il s'en forme tous les jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites et ne font-ils pas encore? Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et depuis la terre jusqu'au ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré? Hélas! on n'ignore rien, ce semble, et l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe cité par Jésus-Christ même, on disait et l'on dit encore : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (*Luc.*, IV) : ainsi je puis dire : Savants si curieux de connaître tout ce qui est hors de vous, eh! quand apprendrez-vous à vous connaître vous-mêmes?

— Il est vrai, vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes et les plus humbles. Vous rejetez tous les éloges qu'on vous donne, vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue; vous paraissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend; enfin, vous ne témoignez pour vous-même que du mépris : tout cela est édifiant; mais, du reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout à coup déconcerté : votre cœur se soulève, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, et vous répondez avec aigreur. Que d'humilité et d'orgueil tout ensemble! Mais, tout opposés que semblent être l'un et l'autre, il n'est pas malaisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement et à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, et qu'il y a même une sorte de gloire; mais, à se voir méprisé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, et par là même qu'elle devient insupportable.

— Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément, et notre humilité vaudra mieux pour nous que les plus grands talents, mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois même les plus saints et dans les plus excellents ministères, mieux que tous les miracles que Dieu pourrait opérer par nous : comment cela? parce que notre humilité sera pour nous une voie de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talents, de leurs succès, de leurs miracles : nul ne s'est perdu par les sentiments d'une vraie et solide humilité.

Ainsi vous ne pouvez vous appliquer à l'oraison? Humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur et des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre faiblesse ne peut soutenir le travail? humiliez-vous de l'inaction où vous êtes et du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités et des pénitences? humiliez-vous des ménagements dont vous usez et des soulagements dont vous ne sauriez vous passer. De cette sorte, l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent : supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes; car au-dessus de toutes les œuvres, ce qu'il y a dans le christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire oraison, ce n'est pas de travailler ni de se mortifier, mais de s'humilier.

— Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres et qui les distinguent; mais surtout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute de talent, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion; car si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez que ce qui vous afflige, ce n'est point précisément de ne pouvoir glorifier Dieu comme les autres, mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-même. Que notre orgueil est subtil, et qu'il a de détours pour nous surprendre! jusque dans la gloire de Dieu, il nous fait désirer et chercher notre propre gloire.

— Quand on voit dans le ministère évangélique un homme doué de certaines qualités, d'un génie élevé, d'un esprit vif, d'une imagination noble, d'une éloquence forte et naturelle, on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu, sans examiner d'ailleurs s'il a le fond d'humilité nécessaire qui doit servir de base à toutes les œuvres saintes et les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous; car si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain et présomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel dit de chacun des six enfants de Séméï, frères de David et ses aînés : *Ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi* (I *Reg.*, VI). Sur qui donc tombera son choix? sur un homme modeste et humble : *Voilà l'homme de sa droite;* voilà le digne sujet qu'il emploiera aux plus merveilleux ouvrages de sa grâce et de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité; et de plus j'ajoute que, n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu, à qui seul

Il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience, après tout, nous fait connaître, par exemple, de deux prédicateurs ; car sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un, avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, et l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit; au lieu que l'autre, dépourvu des mêmes dispositions et des mêmes dons, travaille dans l'obscurité et qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sais tout cela; mais je sais aussi que nous donnons ordinairement dans une erreur grossière sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, et nous ne la cherchons pas où elle est. Etre admiré, vanté, écouté des grands, produit aux yeux des plus nombreuses et des plus augustes assemblées, voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu ; mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorants, dans l'avancement et l'édification des âmes; et un bon missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi des sauvages, parcourant des villages et des campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'âmes à Jésus-Christ, et les avancera plus dans les voies de Dieu, que le plus célèbre prédicateur. Disons-en deux mots L'un fait beaucoup plus de bruit; mais l'autre beaucoup plus de fruit. Or, ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

— Un Père a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés nous est infiniment plus utile que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint docteur, il faut bien distinguer deux choses, nos actions, et le souvenir de nos actions. Or, il n'en est pas de même de l'un comme de l'autre, et ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient, mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit; au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent, mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il sert à nous humilier. De là double conséquence. Pratiquons la vertu, et, dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et, par une règle toute différente, fuyons le péché; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger, et ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

— Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous, et un monde autour de nous. Un monde au-dessus de nous, ce sont les grands; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés, nous prenons divers sentiments. Ce monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité, et de la vanité la plus puérile ; ce monde qui est au-dessous de nous devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés ; et ce monde qui est autour de nous excite plus communément nos jalousies et nos animosités. Il faut expliquer ceci et reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition, cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoique honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élévation et de grandeur; mais, du reste, il tombe dans une faiblesse pitoyable, c'est de vouloir au moins s'approcher des grands, de vouloir être connu des grands et les connaître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires et toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite et un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que des grands noms, que des personnes de la première distinction et du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquents entretiens, qui l'honorent de leur confiance et par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire et vraie petitesse, où, voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits et de bon sens!

Le monde qui est au-dessous de nous devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir; on les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes et qu'avec des airs d'autorité; on les tient dans une soumission dure et dans une dépendance toute servile, comme si l'on voulait en quelque manière se dédommager sur eux de tous les dédains qu'on a soi-même à essuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles et souples jusqu'à la bassesse devant les puissances qui sont sur leur tête, mais absolus et fiers jusqu'à l'insolence envers ceux qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous excite plus communément nos jalousies et nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands ni avec les petits, parce qu'il y a trop de disproportion entre eux et nous, mais on se mesure avec des égaux. Et, comme il n'est pas possible que l'égalité demeure toujours entière, et que l'un de temps en temps n'ait l'avantage sur l'autre, de là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au dehors et se tournent en querelles et en inimitiés. Car c'est assez qu'un homme

l'emporte sur nous, ou, sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concoure en quelque chose avec nous, pour nous indisposer et nous aigrir contre lui ; et n'est-ce pas là ce qui cause entre les personnes de même profession, et jusque dans les états les plus saints, tant de partis et tant de divisions? Etrange injustice où nous porte notre orgueil! Ayons l'esprit de Dieu et suivons-le. Conduits par cet esprit de sagesse, d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la Providence a placé au-dessus de nous tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclaves et sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le ciel a mis au-dessous de nous tous nos priviléges et tous nos droits, mais sans le mépriser ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance; et nous vivrons en paix avec le monde qui est autour de nous, sans le traverser mal à propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

— Des gens de bien, ou réputés tels se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance qu'ils confondent mal à propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Evangile, c'est mourir tellement à toutes choses et à soi-même, que rien de ce qui n'est pas Dieu ne touche l'âme ni ne l'affectionne. D'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événements humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espère qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu; et elle verrait ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeurerait tranquille et en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances et de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous ses besoins, et de n'avoir recours à personne : mais, comme en tout cela elle n'envisage que Dieu, qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, et qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle, et n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des saints, et telle est celle du vrai chrétien. Mais de dire : Je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parce que la dépendance m'est onéreuse. J'aime mieux vivre dans une retraite entière et dans l'obscurité, sans me mêler de rien ni avoir part à rien ; j'aime mieux me passer de tout, et n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne, et pour n'être point obligé à des assiduités et à des ménagements qui me déplaisent : penser de la sorte, et se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel et continuel; que nous ayons affaire les uns des autres, que nous nous demandions et nous prêtions secours les uns aux autres, que nous sachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de sa sagesse, et c'est ce qui entretient la subordination, ce qui maintient la charité et l'union, surtout ce qui rabaisse notre présomption; enfin, ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à soi-même, et d'être seul tout-puissant et indépendant.

— La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc malgré lui de son incapacité et de son insuffisance, est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais orateur ne convient qu'avec des peines extrêmes qu'il y en ait de bons. Il reconnaîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre avec ceux d'autrefois en nulle concurrence. il les exaltera même comme des modèles inimitables ; il les regrettera, il demandera où ils sont, il s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux et les plus magnifiques : mais pourquoi? est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts? non certes : mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudrait, en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivants et le rabaisser.

— S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel et chrétien ; mais dans l'humiliation même s'élever et s'enfler, c'est ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés : on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les emploie point, et on ne les pousse à rien. En sont-ils moins orgueilleux, et est-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la cour ou ailleurs? bien loin de cela, c'est alors que leur cœur se grossit davantage, et qu'ils deviennent plus présomptueux que jamais. S'ils demeurent en arrière, ce n'est, à ce qu'ils prétendent, que par l'injustice de la cour, que par l'ignorance du public. A les en croire, et par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guérir! L'élévation le nourrit; et l'humiliation qui devrait l'abattre, ne sert souvent qu'à le réveiller et à l'exciter.

— Notre vanité nous séduit, et nous fait perdre l'estime du monde dans les choses mêmes où nous la cherchons, et par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine s'ingère dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spirituelle et intelligente ; mais elle aurait beaucoup plus de raison et plus d'esprit, si elle s'en croyait

moins pourvue; et voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est justement par là même qu'elle en fait moins paraître.

— On loue beaucoup les grands : car ils aiment à être loués et applaudis. Mais à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on trouvera que la plupart des choses dont on les loue, et qui semblent en effet louables selon le monde, sont dans le fond et selon le christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

— Tel aurait été un grand homme, si on ne l'avait jamais loué; mais la louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain; et sa vanité l'a fait tomber dans des faiblesses pitoyables, et en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités; car, quelque fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point, ni dans les discours, ni dans les manières d'agir, d'homme plus simple qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin et de mauvaise humeur? louez-le, et bientôt vous lui verrez reprendre toute sa gaîté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres, et s'en divertissent. C'est ainsi que, sans le vouloir ni l'apercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Evangile, que *celui qui s'élève sera abaissé et humilié* (*Matth.*, XXIII). Comme donc l'ambition, selon le mot de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

—Cet homme est toujours content de lui; et, n'eût-il eu aucun succès, il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de savoir ce qui en est, et d'en croire ce que vous devez; mais, du reste, pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait, et qu'elle ne nuit à personne. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, et à lui faire connaître l'illusion où il est; mais, avouez-le de bonne foi, c'est une malignité secrète, c'est une espèce d'envie qui vous porte à l'humilier, et à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits : non-seulement ils sont jaloux de la réputation solide et vraie qu'on a dans le monde; mais de plus, par une délicatesse infinie de leur orgueil, ils sont en quelque manière jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

— Qu'il me soit permis de faire une comparaison. Il y a des mérites, et en très-grand nombre, qui ne devraient se produire à la lumière qu'avec la précaution dont on use à l'égard de certaines étoffes, pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour, parce que le grand jour y ferait paraître des défauts qui en rabaisseraient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du Prophète : *Mon élévation a été mon humiliation?* c'est-à-dire qu'ils semblent ne s'être élevés que pour se rendre méprisables, que pour laisser apercevoir leur faible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avait conçue d'eux. Tant qu'ils se sont tenus à peu près dans le rang où la Providence les avait fait naître, ils réussissaient, on les honorait, on parlait d'eux avec éloge; mais, par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer, ils ont voulu prendre l'essor, et porter plus haut leur vol. C'est là qu'on a commencé de les mieux connaître, et qu'en les connaissant mieux, on a appris à les estimer moins. En un mot, il étaient auparavant dans leur place, et ils y faisaient bien; mais ils n'y sont plus, et tout ce qui n'est pas dans sa place blesse la vue.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE,

ET DES AMITIÉS HUMAINES.

Caractère de la Charité chrétienne.

Je dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu, et comme Dieu l'aime; l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité : trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans Dieu : c'est-à-dire que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par sa toute-puissance; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance; comme étant la conquête et le prix des mérites d'un Dieu qui l'a racheté de son sang; comme étant sous la garde de la providence de Dieu, qui veille sur lui sans cesse, et s'applique à le conserver et à le conduire; comme ayant Dieu aussi bien que moi pour fin dernière, comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire et le royaume de Dieu. De sorte que je puis et que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu; et tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le père. Nous sommes tous ses enfants, tous ses héritiers, tous frères, et tous, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. D'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, et combien nous devenons coupables, quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres jusque dans

le sein de notre Père céleste. N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ces termes, n'est-ce pas déchirer ces entrailles de charité où il nous porte et où il nous embrasse tous sans distinction? N'est-ce pas, par proportion, lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Esaü et de Jacob, lorsque ces deux enfants, avant que de naître, se combattaient l'un l'autre dans le sein même où ils avaient été conçus?

Car voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille, où de part et d'autre on ne pense qu'à s'entre-détruire et à se perdre. On y emploie tout, la force ouverte et les violences, les intrigues et les cabales secrètes, la malignité de la médisance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit et la faveur, le mensonge, les trahisons et les plus insignes perfidies : car c'est là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent, et qui, pour se satisfaire, étouffent dans les cœurs tout sentiment de charité, et souvent même tout sentiment d'humanité. Tellement que, dans la société humaine, au lieu que chaque homme devrait être à l'égard des autres hommes un frère pour les aimer et les traiter en frères, un soutien pour les appuyer et les aider dans les rencontres, un patron pour s'intéresser en leur faveur et les défendre, un conseil pour leur communiquer ses lumières et les diriger, un confident à qui ils puissent ouvrir leur âme et déclarer avec assurance leurs pensées, un consolateur qui prît part à leurs peines et qui s'employât à les soulager : on peut dire, au contraire, quoique avec la restriction convenable, que, par le renversement le plus affreux, et selon l'expression commune, la plupart des hommes sont, au regard des autres hommes, comme des loups ravissants, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie et à la dévorer. *Homo homini lupus.*

On se hait et l'on s'offense mutuellement les uns les autres, on se décrie et l'on se ruine de réputation les uns les autres, on se dresse des ambûches, et l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions; et de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de fourberies, d'impostures, d'injustices, de vexations? D'où il arrive que quiconque aime la paix, et veut assurer son repos, se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes et leur présence était incompatible avec la douceur et la tranquillité de la vie.

Que ces désordres règnent dans les cours des princes, je n'en suis point surpris : car on sait assez quel est l'esprit de la cour; et parce que les intérêts y sont beaucoup plus grands que partout ailleurs, les passions y sont aussi beaucoup plus vives et plus ardentes. Qu'est-ce, en effet, que la cour? le siége de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, et l'on n'y a d'autre vue ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, et par quelque voie que ce soit. Telle est l'âme qui anime tout, tel est le mobile qui remue tout, tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et de là même qu'est-ce communément ce qui s'appelle gens de cour? gens sans charité et sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses et les plus belles démonstrations; gens obligés d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connaissent tous, et qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime générale, que, dans le train de la cour, il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, et de nouvelles attaques ou à livrer, ou à repousser.

Qu'on voie encore ces mêmes désordres dans des états du monde moins relevés, et jusque dans les dernières conditions, je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diversité des esprits, à la différence des tempéraments, à la variété et même à la contrariété absolue des idées et des prétentions, où l'un pense d'une façon et l'autre tout autrement, où l'un veut ceci et l'autre cela, il n'est guère possible que le monde ne soit perpétuellement agité de discordes et de dissensions : pourquoi? parce que le seul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les sujets de désunion qui naissent, et le seul moyen qui pourrait prévenir tous les troubles et les arrêter, c'est un esprit de christianisme et de charité, et que cet esprit de charité, cet esprit chrétien, est presque entièrement banni du monde, et qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paraît bien déplorable et bien étrange. Ce n'est pas seulement à la cour ni dans le monde profane et corrompu, que la passion suscite ces guerres, et cause ces mésintelligences : mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Eglise, jusque dans le sanctuaire de Jésus-Christ, et entre ses ministres; jusque dans la solitude du cloître, et dans le centre de la religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses apôtres : On connaîtra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez et que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe, et pour donner à leur divin maître cette preuve d'un attachement inviolable, les premiers chrétiens n'avaient rien plus à cœur que la charité, et que le soin de la conserver entre eux. Mais, dans la suite des temps, la charité de plusieurs étant venue à se refroidir, et la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui restait-il, ce semble, un asile en certains états plus parfaits, et, spécialement dévoués à Dieu par leur caractère et leur profession. Qui l'eût cru que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi des hommes d'Eglise, parmi les prêtres du Dieu vivant, dans des

retraites et des monastères, les animosités, les jalousies, les partis, les brigues, et tous les maux qui en sont les suites funestes et scandaleuses? Où donc la charité pourra-t-elle se retirer sur la terre, et où sera-t-elle à couvert? Qui la maintiendra, si ceux-là mêmes qui, selon leur ministère, devraient donner tous les soins à l'entretenir; qui devraient être autant de médiateurs pour concilier les esprits et terminer les différends; qui, par l'exemple d'une modération inaltérable et d'un plein désintéressement, devraient apprendre aux fidèles à réprimer leurs sentiments trop vifs, et à sacrifier sur mille points peu importants leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité et du repos commun; si, dis-je, ceux-là mêmes s'échappent, comme les autres, dans les rencontres, et ont leurs démêlés et leurs aversions? N'insistons pas là-dessus davantage : on n'en est que trop instruit; mais on n'en peut assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu, c'est-à-dire que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu, qui me l'ordonne; en vue de plaire à Dieu, qui semble n'avoir rien plus à cœur et ne nous recommander rien plus expressément : en vue de marquer à Dieu ma fidélité, ma reconnaissance, mon amour, puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, et qu'il attend de moi, est de renoncer pour lui à mes propres sentiments, quelque justes d'ailleurs qu'ils me paraissent, et d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indisposerait contre le prochain et m'en éloignerait. Motif excellent, qui relève notre charité au-dessus de tout amour purement humain, et qui en fait une charité surnaturelle et toute divine. Motif universel, qui donne à notre charité une étendue sans bornes, et qui la répand sur toutes sortes de sujets, grands et petits, riches et pauvres, domestiques, étrangers, amis, ennemis. Motif nécessaire, et sans lequel il n'est pas possible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau consulter la raison, jamais la raison seule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indispensablement de nous. Il n'y a qu'une vue supérieure qui puisse nous y engager, et c'est la vue de Dieu. Sous cet aspect tout nous devient, non-seulement praticable, mais facile; et la charité ne nous prescrit rien alors de si héroïque, qui nous étonne. A toute autre considération nous pouvons opposer des difficultés : mais il n'y a point de réplique à celle-ci; et que pourrions-nous alléguer pour notre défense, quand on nous dit : Dieu vous le demande; faites-le pour Dieu?

De là donc il est aisé de voir l'illusion qui nous séduit, et la fausseté de nos excuses, quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain, ou des offenses que nous pensons en avoir reçues, pour autoriser notre indifférence à son égard, et le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite et nos manières. On dit : C'est un homme inquiet et bizarre; d'un moment à l'autre on ne le connaît plus, et, quoi qu'on fasse, on ne peut le contenter. Le moyen d'essuyer toutes ses humeurs, et d'être sans cesse exposé à ses caprices? On dit. C'est un homme violent et emporté; on ne saurait lui dire une parole qu'il n'éclate tout d'un coup, et qu'il ne vous brusque sans modération et sans ménagement. On dit : C'est un mauvais cœur et un ingrat; on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnaissance, et ne voudrait pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit : C'est un malade bien importun; il ne vous entretient que de ses infirmités; et, à force de se plaindre, il devient fatigant, et ne donne pour lui que du dégoût. On dit : C'est mon ennemi; il a pris parti contre moi en plus d'une affaire; et je n'en ai jamais eu que des désagréments. Enfin, que ne dit-on pas? car il n'est point de matière où l'on soit plus éloquent que lorsqu'il s'agit des autres et de leurs imperfections. Les raisons, vraies ou apparentes, ne manquent point pour les mépriser et les condamner. On s'établit là-dessus, et l'on demande : Comment vivre avec des gens de ce caractère, et comment aimer ce qui n'est pas aimable?

Comment l'aimer? à cette question la réponse est aisée et prompte : la voici telle que je l'ai déjà fait entendre, et elle est sans réplique. Comment, dis-je, l'aimer? pour Dieu : point d'autre raison; et, si cette raison ne nous suffit pas, nous cessons d'être chrétiens, et, en perdant la charité du prochain, nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci, et rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disais d'aimer le prochain, parce que l'un est homme de mérite, et qu'il a d'excellentes qualités; parce que l'autre est un esprit doux, patient, accommodant; parce que celui-ci est d'une probité reconnue, d'une piété exemplaire, d'une vertu consommée; parce que celui-là, prévenu en votre faveur, vous comble de grâces, et ne cherche qu'à vous obliger et à vous faire plaisir; vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talents et la différence des personnes, vous pourriez la borner à un certain nombre, et en exclure ceux qui n'auraient pas les mêmes avantages et seraient sujets à des vices tout opposés. Vous auriez droit de vous en tenir à la règle que je vous aurais prescrite, et vous pourriez me représenter que tels et tels ne vous conviennent point, et qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous; qu'ils sont fiers et hautains, qu'ils sont critiques et médisants, qu'ils sont faux et menteurs, que ce sont de petits génies, sans lumières et sans connaissance; que ce sont des âmes dures, sans condescendance et sans pitié; qu'ils n'ont ni retenue, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion; que plus d'une fois même ils vous ont personnellement attaqué et insulté, et que tout cela justifie assez l'indifférence avec laquelle vous les regardez, et le peu de part que vous prenez à ce qui les touche

Ces considérations, je l'avoue, ne sont pas tout à fait déraisonnables, à en juger suivant les vues purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment; ceux qui nous marquent de l'estime, de la confiance, de la bienveillance; ceux avec qui nous sympathisons et qui nous plaisent; ceux qui, dans la société, ont des manières plus liantes et plus propres à nous attacher; au contraire, mépriser qui nous méprise; fuir qui nous déplaît, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque; se ressentir d'une injure, et user de retour envers celui qui nous blesse; le traiter comme il nous traite, ou le délaisser comme il nous délaisse : voilà ce qu'inspire la nature; mais ce n'est point ce que l'Evangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu; et, puisque je parle ici en qualité de ministre de Dieu et de son Evangile, la charité que je prétends vous enseigner ne connaît point toutes ces distinctions et ne les souffre point, parce que le motif sur quoi elle est fondée s'étend à tout sans distinction, et qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, sans exception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain, soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut désirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence, de science, de sagesse, de probité, d'équité, de politesse, d'honnêteté, ou qu'il en soit absolument dépourvu; soit que sa naissance, sa fortune le relève, ou que sa condition et sa misère l'avilisse. En un mot, quel qu'il soit, et en quelque situation que vous le supposiez, c'est toujours votre prochain; et, comme votre prochain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, et il vous dit : Si ce n'est pas pour lui-même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-même, ce serait une charité toute profane, sujette à mille exceptions et à mille variations; mais de l'aimer pour moi, c'est ce qui doit rehausser le prix de votre charité et la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, et de donner à notre charité un mérite supérieur en lui proposant un objet tout sacré et tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare, dans les termes les plus exprès et les plus touchants, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit et au dernier des hommes, il l'acceptera et le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom. Qu'aurions-nous là-dessus à répondre? et, si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connaissions, ni ce que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu; car, pour appliquer ici ce que saint Paul écrivait à son disciple Philémon, en lui renvoyant Onésime, et lui recommandant de recevoir avec douceur et avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu, dans le fond de l'âme, nous adresse les mêmes paroles au sujet de chacun de nos frères : *Usez-en envers lui comme si c'était moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, et peut-être vous est-il redevable en quelque chose; mais je prends tout sur moi, et, si vous voulez, c'est moi qui vous le dois : je vous satisferai; pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi* (V, 18).

J'ajoute ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et en effet, nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loi de charité établie de Dieu; car, en premier lieu, la même loi qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons qui, selon le sentiment naturel, pourraient nous indisposer contre lui et nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence, et de nous rendre les mêmes devoirs de la charité évangélique. En second lieu, cette vue de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, et ce qui y attache le mérite le plus excellent. Nous pouvons faire à Dieu bien des sacrifices, par la pénitence et les austérités, par la patience dans les adversités, par le renoncement au monde et à toutes ses vanités; mais, de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu, que le sacrifice de notre cœur et de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, modérer pour Dieu nos ressentiments, adoucir nos aigreurs, réprimer nos colères, surmonter nos répugnances, que c'est une vertu peu connue des personnes même qui font une plus haute profession de piété! ou, pour mieux dire, sans cette vertu y a-t-il une piété solide et de quelque prix auprès de Dieu?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu; c'est-à-dire que je dois l'aimer de la même manière, par proportion, que Dieu l'aime. Grand et divin modèle que Jésus-Christ lui-même nous a proposé dans son Evangile, lorsque, instruisant ses disciples sur la charité du prochain, et en particulier sur le pardon des injures et l'amour des ennemis, il conclut : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait* (*Matth.* V). Car, selon le texte sacré, cette perfection en quoi Dieu veut surtout que nous l'imitions autant qu'il est possible à notre faiblesse, aidée du secours de la grâce, c'est la perfection de la charité, et c'est aussi conformément à cette même règle et dans le même sens que le Sauveur du monde disait aux apôtres : *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer comme je vous ai aimés* (*Joan.*, XIII). Commandement nouveau, non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les temps, mais parce qu'elle est singulièrement et plus excellemment la vertu du christianisme. Or, comment Dieu, comment Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, nous a-t-il aimés? d'un amour sincère, d'un amour efficace, et, pour m'exprimer de la sorte, d'un amour salutaire et sanctifiant. D'un amour sincère, par une bienveillance

et une affection véritable du cœur ; d'un amour efficace, et mis en œuvre par mille bienfaits. Enfin, d'un amour que j'appelle salutaire et sanctifiant, parce que dans les vues de Dieu il ne tend qu'à notre sanctification et à notre salut, et que c'en est là le dernier et le principal objet : trois qualités de la vraie charité. Plût au ciel qu'elles fussent aussi communes qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion, et à cette loi d'amour qu'un Dieu-Homme est venu établir parmi les hommes!

Charité sincère et du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur et toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli; on a des airs affables, grâcieux, insinuants; on affecte une complaisance infinie dans la société ; on sait, et l'on se pique de savoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service et d'un dévouement sans réserve. Mais dans le fond qu'est-ce que tout cela, sinon un langage? Langage qui dit tout et qui ne dit rien, qui embrasse tout et qui ne va à rien ; où le cœur paraît s'épancher dans les plus beaux sentiments et ne sent rien ; langage dont le monde n'est point la dupe, car, avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au travers de ces apparences, et l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressements étudiés, les témoignages les plus spécieux, à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des compliments, ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir, rien davantage. De sorte que quiconque ferait fond sur cela, et voudrait tirer de là quelque conséquence en sa faveur, serait regardé comme un homme sans expérience et dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des âmes et en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, et sous ce voile de charité que verrions-nous? l'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là mêmes pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence, et, si du moins on s'en tenait là, ce serait un état plus tolérable, et le mal serait moins grand ; mais je dis plus, et sous cet extérieur charitable et officieux, que verrions-nous? les soulèvements de cœur, les mépris, les jalousies, les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin ; les moyens imaginés, médités, préparés de loin et concertés ; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu et sans bruit, soutenues jusqu'au bout, aux dépens de toute équité, et au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagère point, et, au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or, est-ce la charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi? n'est-ce pas imposture et tromperie? De là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, et que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres ; car à qui se fier, dit-on? On le dit, et on a bien sujet de le dire. Dieu voulait que la charité nous unît tous. Il voulait que, par une confiance réciproque, la charité ouvrît les cœurs, et que, dans ces ouvertures de cœur, les hommes pussent avoir entre eux de sûres et d'utiles communications. C'était la douceur de la société humaine; c'en était l'avantage le plus solide : mais il fallait pour cela une charité sans fard et sans déguisement, une charité intime et véritable. Or, où la trouver? et, tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part et d'autre se tienne si resserré, et qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord et de bonne intelligence.

Charité efficace et pratique. Parce que Dieu nous a aimés et qu'il nous aime sincèrement, il nous a aimés et il nous aime efficacement. L'un suit de l'autre, et en est l'effet immanquable? Car, aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime; et dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut et selon qu'on le peut. Aussi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu? quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours, et que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnait à juger de l'amour de son Père pour nous. Voulez-vous savoir, disait-il à un docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Il l'a aimé jusqu'à livrer son Fils unique pour le monde* (*Joan.* III). Marque sensible et convaincante à quoi l'Apôtre saint Paul reconnaissait l'amour de Jésus-Christ, même pour lui en particulier : *Il m'a aimé* (*Gal.* II), s'écriait ce maître des gentils saisi d'étonnement et comme ravi hors de lui-même ; il m'a aimé, ce Dieu sauveur, et la preuve de son amour la plus incontestable et la plus touchante est de *s'être livré pour moi.* Il est vrai que la charité ne nous engage pas toujours à ces sortes de sacrifices; il est vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à exposer notre vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons; mais ces rencontres, après tout, ces occasions ne sont pas fréquentes, et je veux bien ne les point compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires dont les sujets se présentent presque à toute heure, et dont je ne fais point le détail parce qu'il serait infini. Une âme que la charité anime, n'a pas besoin qu'on les lui fasse connaître : elle les aperçoit d'elle-même ; et pour les découvrir, elle devient aussi clairvoyante et aussi ingénieuse que sa charité est prompte et ardente. Elle sait prévenir, servir, faire plaisir selon toute l'étendue de son pouvoir. Elle sait assaisonner les services qu'elle rend, par des manières encore plus gracieuses que les grâces même qu'elle fait. Elle sait compatir

aux maux du prochain, le soulager, lui prêter secours et l'aider à propos. Elle sait, par l'esprit de charité qui l'inspire et qui la conduit, parler, se taire, agir, s'arrêter, se gêner, se mortifier, relâcher de ses intérêts, et renoncer à de justes prétentions. Elle sait, dis-je, tout cela, parce qu'elle s'affectionne à tout cela, parce qu'elle s'étudie à tout cela, parce qu'intérieurement portée à tout cela, elle y pense incessamment et ne laisse rien échapper à son attention et à sa vigilance. Mais, par une règle toute contraire, que la charité vienne à se refroidir, ou même à s'éteindre dans des cœurs, tout cela disparaît à nos yeux et s'efface de notre souvenir. On n'est bon que pour soi-même, et l'on ne se croit chargé que de soi-même. Qu'ai-je affaire, dit-on, de celui-ci et de celui-là? Que puis-je faire pour eux? On ne le voit pas, parce qu'on ne le veut pas voir; parce que, dans une indolence et une insensibilité que rien n'émeut, on ne veut pas, pour qui que ce soit, se donner la moindre peine, ni se causer le moindre embarras. On est amateur de son repos: quiconque peut le troubler, passe pour importun, et fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante et toute salutaire: je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire et sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique et qui en a le mérite devant Dieu; mais je dis sanctifiante et salutaire pour celui même envers qui elle s'exerce, et qui en est le sujet. Car de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification et leur salut, et que toutes les vues de sa providence sur nous se rapportent là, de même, est-il de notre charité de procurer, autant qu'il nous est possible, le salut du prochain, et de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas que tous soient appelés à prêcher l'Evangile comme les apôtres, ni que tous aient été destinés à conduire les âmes comme les ministres et les pasteurs de l'Eglise. C'est une vocation particulière et spécialement propre de certains états: mais, outre cette vocation spéciale, il y a une vocation commune et générale à laquelle nous avons tous part, et qui se trouve exprimée dans cet oracle du Saint-Esprit: *Dieu les a tous chargés les uns des autres* (*Eccli.* XXII). Et certes, si c'est pour nous un devoir de charité d'assister le prochain dans ses besoins temporels, n'en est-ce pas un encore plus important de l'assister dans ses besoins spirituels, quand nous le pouvons, et de la manière que nous le pouvons. Or, il y a mille conjonctures où nous le pouvons: où, dis-je, nous pouvons donner au prochain d'utiles conseils par rapport au salut; ou par de sages remontrances nous pouvons détourner le prochain des voies corrompues du monde et l'attirer dans les voies du salut; où nous pouvons en de pieux entretiens instruire le prochain, l'éclairer, l'édifier, le porter à de saintes résolutions touchant le salut, et l'y confirmer. Il n'est point pour cela nécessaire que nous soyons revêtus de certaines dignités, ni que nous ayons l'autorité en main. D'égal à égal on peut de la sorte se communiquer l'un à l'autre ses pensées et ses sentiments; on peut être, pour ainsi dire, l'apôtre l'un de l'autre Zèle d'autant plus digne de la charité chrétienne, que le salut est un bien plus excellent, et que c'est le souverain bien. Par là combien de mauvais exemples la charité ferait-elle cesser? combien de scandales retrancherait-elle? combien écarterait-elle de dangers et d'obstacles du salut? Elle sanctifierait le monde, comme elle le sanctifia dans ces heureux temps de l'Eglise où les fidèles vivaient ensemble avec la même union que s'ils n'eussent eu qu'un cœur et qu'une âme. C'est ainsi que nous espérons vivre éternellement dans le ciel, et c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse et immortelle où nous aspirons,

Deux sortes d'amitiés: les unes solides ou prétendues solides, les autres sensibles et prétendues innocentes.

Rien de plus louable ni de plus conforme, non-seulement à la raison, mais à la religion même de l'homme, que l'amitié bien entendue, et prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est, dit le Saint-Esprit, un trésor dont le prix est inestimable; c'est une protection contre l'injustice, c'est un remède contre les accidents et les revers de la fortune, c'est une source de lumières et de conseils, c'est l'assaisonnement des biens, c'est l'adoucissement des maux. Que d'avantages! et qui croirait que d'un si bon fonds il dût naître tant de mauvais fruits? Mais, par une malheureuse destinée, les meilleures choses sont sujettes à dégénérer et à se corrompre, comme nous le voyons dans l'amitié; car, à ne parler même que des amitiés les plus honnêtes en apparence et selon l'opinion du monde, il y en a de deux sortes, savoir: des amitiés solides et des amitiés sensibles. Amitiés solides ou prétendues solides, qui ne consistent point en certains sentiments tendres et affectueux, mais dans un attachement réel à la personne d'un ami, et dans un dévouement parfait à son service. Amitiés sensibles, qui font une impression plus vive sur le cœur, qui le touchent, qui l'affectionnent, mais du reste, à ce qu'il paraît, sans altérer en aucune manière son innocence, et sans le porter au-delà des règles du devoir le plus rigoureux. Or, examinons un peu les unes et les autres, telles que le monde les imagine, telles que le monde les demande, telles que le monde les autorise, telles qu'il les approuve et qu'il les vante, jusqu'à les ériger en vertus: quels désordres dans la pratique! quels abus énormes n'y trouverons-nous pas? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connaître, et de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

Amitiés prétendues solides.

Un ami solide, belle qualité. Un ami qui, sans s'arrêter à des paroles, à de spécieuses démonstrations, à de vains sentiments d'une affection et d'une tendresse puérile, agit eff

cacement pour son ami, dans toutes les rencontres, et ne lui manque jamais au besoin : caractère digne d'une âme bien née, et qu'on ne peut assez estimer. Mais, dans ce caractère si estimable, il y a néanmoins des limites où il faut se contenir, et des extrémités dont on doit se garantir : or, ce sont ces limites que le monde ne connaît point, et c'est dans ces extrémités mêmes que le monde met la perfection de l'amitié ; car qu'est-ce qu'un solide ami, selon les principes du monde? qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte, de qui l'on se tient assuré comme de soi-même, en qui l'on a une confiance sans réserve, et dont on ne saurait trop exalter la droiture, la fidélité, le bon cœur? qu'est-ce, dis-je, que cet ami? C'est un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de son ami, fussent-ils les plus mal fondés et les plus injustes; prêt à entrer dans toutes les passions de son ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes ; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de son ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus fausses. Voilà ce que le monde appelle être solidement ami, voilà, selon le monde, le modèle des amis ; mais quel renversement ! Considérons la chose plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami, et l'on s'y croit obligé par devoir : première maxime sur laquelle on règle sa conduite, et qui n'a rien, à ce qu'il semble d'abord, que de raisonnable. Mais parce que les intérêts de cet ami se trouvent souvent malheureusement attachés à des entreprises pleines d'injustice, à des prétentions sans fondement, à des usurpations, à des vexations, à des subtilités de chicane, à des poursuites qui blessent toutes les lois de la conscience, en se portant pour ami, et voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur et le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus criminels et des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire. C'est un procès qu'il intente mal à propos. Dès qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir; et pour cela, que ne fait-on pas? quels ressorts ne remue-t-on pas? Y a-t-il voie que l'on ne tente, adresse que l'on n'emploie, crédit et faveur que l'on n'épuise? Combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations et d'intercessions pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient? On y réussit, on en vient à bout; mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, et celui qui l'a gagnée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis; et celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le désespoir; et celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère ; et l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu responsable de tous les dommages qui en doivent provenir? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable et effectif? ne sont-ce pas, dans son langage, les coups d'ami? Coups d'ami! c'est-à-dire détours, artifices, mensonges, fourberies. Coups d'ami! c'est-à-dire vols et brigandages, cabales formées contre le pauvre et l'innocent, contre la veuve et l'orphelin. Coups d'ami! c'est-à-dire inhumanités, cruautés, tyrannies.

Cependant n'exagérons rien, et, sans sortir de notre exemple et du fait particulier que je rapporte, exposons-le dans les termes les plus simples et les plus favorables. Je sais que dans l'amitié dont je parle il y a divers degrés d'abus et de désordres. Je sais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets; qu'elle ne corrompt pas jusqu'à ce point tous les amis, et qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens; mais, du reste, dans la distinction que je veux bien faire de ces degrés différents, et dans les tempéraments mêmes qu'on prend et où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parce qu'il n'y en aucun qui puisse en quelque manière s'accorder, non-seulement avec le christianisme le plus exact et le plus étroit, mais avec le christianisme le plus modéré et le moins sévère.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour user de cette expression, témérairement et en aveugles, dans l'affaire d'un ami, sans savoir s'il a droit ou s'il ne l'a pas; sans prendre soin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire instruire, et croyant que ce respect est dû à l'amitié. C'est mon ami, dit-on. Je suppose qu'il est homme d'honneur, et qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenserais de témoigner là-dessus le moindre doute, et d'en venir à une discussion qui lui serait injurieuse. C'est ainsi qu'on raisonne; et, rassuré par ce faux raisonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé ou supposé honnête homme. On agit pour lui avec la même chaleur et le même zèle que si l'on était convaincu qu'il a raison, et que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hasard de la violer, cette justice qu'on ne connaît pas, et qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun : souffrira-t-il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscrétions d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement? Car, si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, et que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses? sera-ce seulement au juste et au faible que le poids de votre autorité a fait succomber? ne sera-ce pas encore plus à vous-même? Quand Dieu, comme s'exprime

l'Écriture, viendra juger les justices; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt qui, pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusait de votre crédulité, vous a coûté tant de démarches et tant de soins, quelle excuse et quel titre de justification aurez-vous à produire? En serez-vous quitte pour dire : Seigneur, c'était mon ami. Je ne pensais pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui : je ne le savais pas. Mais si vous ne le saviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas? mais si vous ne le saviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fond vous était inconnu, et dont les suites devaient retomber sur vous?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paraît insoutenable, et ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auraient trop de scrupule, et ce serait même se déshonorer dans le public, et se couvrir de confusion. Mais, après tout, que faire, disent-ils? c'est un ami : le voilà dans un mauvais pas, l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse et si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout, et qui lui ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il était en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, et l'on va plus avant; car la même amitié demande que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges; qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux ; enfin qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paraisse jamais qui des deux avait plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, et qu'on applique très-faussement à l'affaire présente, savoir, qu'en matière d'accommodement, il est nécessaire que chacun se relâche, et qu'alors la peine, comme le gain, doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas? si cet homme, voyant les conditions dures et hors de raison qu'on lui propose, refuse de s'y soumettre et les rejette? on saura bien l'y faire venir. On formera tant d'oppositions, on suscitera tant d'incidents, on le fatiguera par tant de délais, on l'intimidera par tant de menaces, on le pressera par de si fortes instances, on l'endormira par de si agréables promesses, on l'éblouira par des espérances si engageantes, en un mot, on le tournera de telle façon, qu'on lui arrachera un aveu forcé, et qu'on l'amènera, presque malgré lui, à ce qu'on avait en vue, qui était de dégager cet ami, et de le sauver d'un écueil où il allait infailliblement échouer. L'affaire est donc ainsi conclue, et l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on en triomphe. Gloire dont les grands et les puissants du siècle sont surtout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un sous leur protection, dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur, il semble que ce soit désormais une personne sacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce serait s'attaquer à eux-mêmes, et oublier le respect dû à leur grandeur et à leur rang; ce serait assez pour encourir toute leur indignation, et pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

De là vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais espérer de justice. Quelque dommage que l'on en reçoive, on aime mieux, sans éclat et sans bruit, se tenir dans le silence et ne rien dire, que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et, en effet, c'est souvent le parti le plus sûr et le plus sage : pourquoi? parce qu'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête, et qu'à l'abri de ces protecteurs ils sont en état de repousser tous vos coups et de résister à tous vos efforts.

De là même vient encore qu'il y a des gens qui, sans nul avantage naturel, sans talent, sans service, sans nom, parviennent à tout, tandis que d'autres, avec les meilleures dispositions et d'excellentes qualités, demeurent en arrière et ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence, un homme de rien, et peut-être pour n'user point d'une expression plus forte, un malhonnête homme, l'emportera sur un homme de naissance et plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela? c'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent; au lieu que celui-ci n'a, pour patron ni pour soutien, que lui-même et que son mérite. Or, le mérite sans les amis ne fait rien; comme, au contraire, indépendamment du mérite, il n'y a rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'ami, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles et lucratifs, de l'établir dans les postes honorables et importants, sans considérer s'il y est propre ou s'il ne l'est pas; de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les grâces, et de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable et un très-digne sujet; d'écarter et de supplanter quiconque pourrait se trouver en son chemin et lui faire obstacle; de ne ménager personne et de sacrifier le bon ordre et le bien public à nos affections particulières et à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis. Ayons du zèle pour leurs intérêts, mais un zèle réglé, mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si, dans leurs vues et dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir et qu'ils quittent les voies droites et permises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjonctures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur avec autant de fermeté et de liberté que de charité et de douceur, leurs égarements.

Tâchons de les redresser par nos représentations et nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, et ils en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas, nous en gémirons; mais, du reste, nous aurons la consolation que, sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques et de leurs injustes desseins, nous nous serons acquittés d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui était de les avertir et de leur donner de bons conseils. C'est ainsi qu'on est ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes. La complaisance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la sympathie des humeurs, mêmes connaissances, mêmes habitudes, mêmes sociétés, c'est ce qui lie l'amitié et ce qui l'entretient. Mais, après tout, cette complaisance ne doit point aller trop loin; cette conformité d'inclinations, cette sympathie d'humeurs, ces connaissances, ces habitudes, ces sociétés, tout cela peut être très-dangereux et très-pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières où l'on se renferme étroitement et hors desquelles on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis demande tant de circonspection et de précaution; car il est d'une conséquence infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchés, passionnés, parce qu'insensiblement l'amitié et la familiarité nous entraînent dans tous leurs vices, nous plongent dans tous leurs désordres, nous inspirent toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres, qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres, et que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde, qu'il faut vivre avec ses amis, qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux ou rompre avec eux; que d'être si facile à se séparer, ce serait être un ami bien faible; que d'être si scrupuleux et si régulier, ce serait être un ami bien importun; qu'une solide amitié est un lien indissoluble et un engagement irrévocable, où l'ami est tout à son ami; que c'est un commerce, une espèce d'association où l'on s'unit réciproquement, pour agir toujours de concert, et pour se conduire selon les mêmes maximes; que c'est comme une ligue offensive et défensive, pour se prêter la main dans l'occasion envers tous et contre tous? Car telles sont les idées du monde; et, suivant ces idées, comment parle-t-on d'un ami? comment le définit-on? On dit: Voilà un ami sur qui je puis faire fonds; c'est un homme à moi. Mais qu'est-ce à dire un homme à moi? à bien prendre le sens des termes, c'est-à-dire un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches, l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles et de tous mes plaisirs, même les plus infâmes; l'agent de toutes mes cabales et de toutes mes prétentions; le ministre de toutes mes inimitiés et toutes mes vengeances; le coopérateur et l'exécuteur de toutes mes volontés et de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possède, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique, ou le ressentiment et la colère qui me transportent.

Ce ne sont point là des exagérations: on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chère; que ce soit un homme ennemi du travail et plongé dans une vie molle, sensuelle, tout animale, il n'y a point d'excès ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie et pour lui complaire: que dis-je? on est le premier à l'exciter et à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur et de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, et contre le penchant naturel et l'inclination. Mais il n'importe (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus), il n'importe: c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, surtout parmi la jeunesse, toutes ses sociétés d'amis oisifs et sans occupation, dont les années s'écoulent et le temps se consume en des réjouissances et de vains divertissements qui tour à tour se succèdent? Avec les talents que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourraient s'employer honorablement, faire leur chemin; se rendre utiles au public et encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes; à leurs propres intérêts; mais le malheureux engagement où ils se trouvent, et la liaison qu'ils ont entre eux, les arrêtent et leur font oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement et de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées et souvent les nuits entières, tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table et de la table au jeu. D'où il arrive qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse, et pour l'âme, et pour le corps, et pour les biens temporels, on l'y entretient; et qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même et l'on devient joueur de profession et d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité et trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement honnête et un délassement; mais l'expérience de tous les temps a bien montré quels en sont les funestes effets, et combien même elle est dommageable à l'amitié, par les contestations qui naissent et par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleur, on épouse toutes ses querelles, et dès là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non s'ils sont offenseurs

ou offenses. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami, c'est assez qu'il ne soit pas content d'eux et qu'ils aient encouru sa disgrâce ; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on se déclare contre eux en toute rencontre et sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquents et plus marqués dans le grand monde, ou dans ceux qui approchent les grands du monde. Soit jalousie d'autorité, soit toute autre cause, on sait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons, et qu'elle les soulève l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au dehors et qui ne deviennent que trop publiques. Divisions, pour ainsi dire, héréditaires, qui des pères se communiquent aux enfants, et se perpétuent de génération en génération. Or, selon la coutume et le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? Il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre et qu'ils s'en séparent. Il faut que, sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier et qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte et qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'affligent de ses prospérités, qu'ils se réjouissent de ses malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaisser et même à l'opprimer. Mais c'est encore bien pis, si la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les lois divines et humaines ; à ces duels qui ont fait répandre tant de sang et qui ont ruiné tant de familles et damné tant d'âmes. C'est là que paraît avec plus d'éclat, ou, pour mieux dire, avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fausse amitié. Car, à en juger selon l'estime du monde profane et corrompu, vous vous voyez dans une espèce de nécessité de seconder cet ami, de lui offrir votre secours, de l'accompagner, et contre qui? Quelquefois contre des parents, du moins contre des adversaires à qui dans le fond vous ne voulez point de mal et qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, et se serait un opprobre de reculer; on se pousse avec acharnement, on se porte des coups mortels, on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'est-ce que cette amitié sanguinaire et meurtrière? N'est-ce pas une fureur? N'est-ce pas une barbarie et une brutalité?

Quoi que ce soit, ce ne peut être une solide amitié. Un ami solide est un ami sage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de son ami et incapable de se livrer, sans considération et sans égard, à ses violences et à ses déréglements ; il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami qui se dérange, qui s'égare, qui se perd ; il lui fait voir à quoi le mène la passion qui l'aveugle, et en quel abîme elle le conduit ; il ne craint point de le contrister par des reproches salutaires et par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, et où il exerce volontiers son zèle, mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laisse à son ami les vices dont il voudrait et dont il ne peut le guérir ; mais, pour lui-même, il se tient étroitement renfermé dans sa propre vertu, et sait résister généreusement à tout ce qui pourrait l'intéresser en quelque sorte et l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus mal fondées. On dit communément, *ami jusqu'aux autels*, pour signifier que, dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la religion et qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami, mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'Evangile nous ordonne même de renoncer pour cela, père, mère, frères et sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable, car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison; et il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vu des hérésies dans tous les temps, depuis la naissance du christianisme, on a vu aussi dans tous les temps des hérétiques, ou des fauteurs d'hérésies, qui ne l'étaient que par certains engagements d'alliance et d'amitié. Tellement qu'on pouvait dire d'eux dans un vrai sens, mais bien différent de l'autre, qu'ils étaient *amis jusqu'aux autels:* c'est-à-dire qu'ils l'étaient jusqu'à quitter par amitié leur première et ancienne croyance, jusqu'à embrasser, par le même principe, des doctrines étrangères et erronées ; jusqu'à défendre des dogmes proscrits et condamnés; jusqu'à se mêler dans des partis révoltés contre l'Eglise et frappés de ses anathèmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé dans ces derniers siècles, et sous nos yeux, au sujet des hérésies qui s'y sont élevées? Mille gens se sont attachés et s'attachent à des nouveautés avec une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles, les censures des pasteurs et des juges ecclésiastiques, qui sont le pape et les évêques; on a beau raisonner et tâcher de les convaincre par une multitude de preuves dont ils devraient être accablés : ils n'en sont pas moins fermes, ou, pour parler plus juste, ils n'en sont pas moins obstinés dans ces nouvelles opinions dont ils se sont laissé préoccuper. D'où procède cette obstination et cet aheurtement? Est-ce qu'un ange est venu du ciel leur révéler des vérités inconnues à toute l'Eglise? mais assurément ce ne sont pas des saints à révélation ; et d'ailleurs l'apôtre saint Paul nous marque expressément, que si un ange du ciel nous apportait une doctrine contraire

à celle de l'Eglise, nous devrions le réprouver avec la doctrine qu'il nous enseignerait. Est-ce qu'ils ont des vues plus pénétrantes que les autres, et qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matières que les plus habiles théologiens et les docteurs les plus consommés? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien : et comment y comprendraient-ils quelque chose, n'en ayant jamais fait aucune étude, et n'étant point dans leur état à portée de ces sciences abstraites et trop relevées pour eux? Comment un homme du monde, une femme du monde, qui peut-être savent à peine les points fondamentaux et comme les éléments de la religion, seraient-ils suffisamment instruits sur des questions qui, pendant de longues années, ont de quoi occuper toute l'attention et toute la réflexion des esprits les plus clairvoyants et les plus intelligents? N'est-il donc pas merveilleux, qu'au lieu de se soumettre là-dessus avec docilité et avec simplicité au jugement de l'Eglise, ils osent prendre parti contre elle et contre ses définitions, et qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement et qualifié d'erreur? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connaissance de cause, et que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc? l'amitié, et voilà le nœud de l'affaire. Ils ont des amis partisans de ces erreurs; ils tiennent par le sang ou par quelque rapport que ce soit, à tel et à tel qui professent ces erreurs : sans autre motif ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi d'amis en amis l'erreur se communique, et répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un catholique, enfant de l'Eglise, pour un ministre même des autels, que ce qu'on entend dire à quelques-uns : Cet homme est de mes amis : il est naturel que je me joigne à lui. O les belles conséquences, et l'admirable suite de raisonnements. C'est mon ami; donc je dois lui assujettir ma foi, et la régler selon ses vues et ses préventions : c'est mon ami; donc son autorité doit l'emporter dans mon esprit sur celle des souverains pontifes et des prélats, dépositaires de la saine doctrine : c'est mon ami; donc je dois lui être plus fidèle qu'à l'Eglise même, et lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion : c'est mon ami; donc, s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui; et, s'il est rebelle à la vérité, je dois, par mon suffrage, lui fournir des armes pour la combattre. Certainement ce serait un mal bien pernicieux dans la vie humaine et dans le christianisme, que la solide amitié, si elle exigeait des amis une pareille déférence. Mais ce n'est point là ce qu'elle veut, ni à quoi elle se fait connaître. Ce qu'elle demanderait plutôt, en de semblables occasions, c'est qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour remettre un ami dans la bonne voie, et pour fléchir la dureté de son cœur, on eût l'assurance de lui faire cette déclaration précise et positive: Je suis à vous, il est vrai; je suis votre ami; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Eglise, encore plus de la foi que j'ai reçue dans mon baptême, et que je veux conserver pure; encore plus de mon devoir, qui est d'obéir et de croire; encore plus de mon âme, dont le salut dépend de ma catholicité et de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement un ami solide; et de tout ceci il faut conclure que, quoiqu'il n'y ait personne qui ne se pique d'être solide dans ses amitiés, il y en a néanmoins très-peu qui le soient véritablement, parce qu'il y en a très-peu qui aient l'idée juste d'une solide amitié.

Amitiés sensibles et prétendues innocentes.

Comme il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres, il y a aussi des amitiés beaucoup plus affectueuses et plus tendres, et c'est surtout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitiés sont plus communes. Amitiés d'estime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeurs, de sympathie, sans qu'il y entre de la passion : car c'est ainsi qu'on se le persuade. Amitiés qui ne servent, ce semble, qu'à la société, à l'entretien, au délassement de la vie, et où l'on ne voudrait pas permettre qu'il se glissât le moindre désordre. De là, amitié dont on ne se fait aucun scrupule, parce qu'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté et toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence est suspecte! et de tous les piéges que doivent craindre certaines âmes qui d'elles-mêmes ne sont pas vicieuses, et qui ont un fonds d'honneur et de vertu, voilà, sans contredit, le plus subtil et le plus dangereux. En effet, selon la disposition la plus ordinaire de notre cœur, il est bien difficile, et même presque impossible, que ces amitiés prétendues innocentes ne soient pas, ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une manière : criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement; criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard; criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles produisent; enfin, criminelles par les extrémités où elles entraînent, et les chutes funestes où elles précipitent. Vérités dont il ne faudrait point d'autre preuve que l'expérience. Heureux si, déplorant le malheur d'autrui, nous savions en profiter pour nous-mêmes!

I. Amitiés criminelles par le péril qui y est attaché et où l'on s'expose volontairement. Car, qu'est-ce qui forme ces amitiés sensibles et tendres? ce n'est pas la raison, mais c'est le penchant du cœur, ce sont les sens : d'où vient que ces amitiés sont quelquefois si bizarres et si mal assorties, parce que les sens sont aveugles et que le cœur dans ses affections, bien loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle et la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part et où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination et la pente de la nature, doit être d'un danger extrême : pourquoi?

c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter, et que, dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs désirs tout naturels et tout humains, ils ne mettent point de bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils l'obligent de se taire; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières, et qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au-delà du devoir, et de nous, faire franchir les lois de la conscience : tout charnels et tout grossiers qu'ils sont, ils y procèdent avec plus d'adresse, et c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses et plus mortelles, qu'elles se font moins apercevoir.

Cette amitié dans sa naissance, n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plaît, parce qu'avec des manières engageantes, elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y aurait-il donc de s'en défier, et quel péril peut-il y avoir à entretenir une connaissance fondée sur de si excellentes qualités, sur la probité, l'ingénuité, la grandeur d'âme, les bonnes mœurs, le mérite? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car, sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque et réputée telle, serait beaucoup moins à craindre. On en concevrait du soupçon et du mépris, on s'en garderait, on s'en dégoûterait. Mais celle-ci qu'on estime touche d'autant plus le cœur, qu'elle paraît plus estimable et qu'elle l'est. On s'y attache; et si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, et fût-on de part et d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guère compter, ni sur cette personne, ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir et à se parler; et c'est aussi pour cela que les Pères et les saints docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues et fréquentes conversations de personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois; ils n'ont point considéré si c'étaient des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être; si c'étaient des personnes libres ou dévouées à Dieu, si c'étaient des personnes du monde ou des personnes d'église, des personnes séculières, ou des personnes religieuses. Ils ont compris que, dans toutes les conditions et toutes les professions, partout nous nous portions nous-mêmes, et avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, et sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères et en même temps les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur et qu'on ne veut point s'astreindre à des lois si salutaires, ni en reconnaître la nécessité. On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences, souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'église, un directeur, forme par ses leçons la personne qu'il conduit et lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien! disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point et nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous sentez l'un pour l'autre, car ce sentiment ne dépend pas de vous, mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables pour vous précautionner contre cette inclination, et pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que, par une confiance présomptueuse et par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-mêmes dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas; mais c'est que vous ne le voulez pas voir, mais on vous en a averti plus d'une fois; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel et qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière, doivent vous suffire; mais vous-même, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre, où votre conscience vous l'a représenté et vous l'a reproché; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables et qui sont sans réplique. La première est que ces conversations où engage une amitié sensible, ne sont, ni si longues, ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût et je ne sais quel goût sensuel; car, s'il n'y en trouvait pas, bientôt elles deviendraient fatigantes, et vous auriez cent raisons pour les abréger ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse et vous conviendrez de tout ce que je dis. La seconde réflexion est que ce goût du cœur, joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée et à leur privauté, mène insensiblement, mais immanquablement, au vice, et y est la disposition la plus prochaine. Or, de se mettre dans l'occasion du péché et dans une occasion prochaine, de s'y mettre sans besoin et par le seul désir de se satisfaire, qui peut douter que ne soit un péché, et n'est-ce pas déjà en ce sens que se vérifie la parole du Saint-Esprit : *Celui qui aime le péril y périra* (*Eccles.*, III).

II. Amitiés criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard. Il n'est pas moralement possible que deux personnes se voient avec trop d'assiduité, sans qu'on le remarque, comme il n'est pas non plus possible, qu'en le remarquant, on n'en raisonne Chacun en juge à sa manière ; mais de tous ceux qui

en sont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié si peu discrète et qui n'en prenne une sorte de scandale. Les uns, plus modérés et plus charitables, l'attribuent seulement à légèreté, à vivacité, à un manque de considération et de circonspection ; mais d'autres, plus rigoureux dans leurs jugements ou plus malins, n'en demeurent pas là ; et, selon l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont jusqu'à tirer des conséquences dont la vertu des personnes intéressées et leur réputation doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes lesquelles, quoique enveloppées, n'en sont pas moins expressives, ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, et que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande où est un tel, on répond, sans hésiter, qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela; et ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, et ce que la bouche n'ose tout à fait déclarer. Injurieuses idées, qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires. Car elles ne sont pas sans fondement ; et, en vérité, que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, et ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienséance ?

Ce qu'il y a de plus déplorable (je l'ai déjà marqué en passant, et je ne fais point ici difficulté de le redire et de m'en expliquer : les mondains verront au moins par là que, s'il se glisse des abus dans l'Eglise, on ne les y approuve pas, et qu'au contraire on les reconnaît de bonne foi et on les condamne). Ce qu'il y a, dis-je, de plus déplorable, c'est que des ministres de Jésus-Christ, occupés à conduire les âmes, donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils discours, pour ne pas dire à de pareils scandales, jusque dans les plus saints exercices du sacré ministère, jusque dans la confession même et la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont tout apostoliques, et que, pour les remplir dignement, ils doivent être disposés à recevoir toutes sortes de personnes, à les écouter et à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les saints ; mais les saints le faisaient sans exception et sans distinction ; mais les saints ne bornaient pas leur zèle au soin d'une personne qui leur fût plus chère que les autres; mais les saints n'étaient pas continuellement avec cette même personne, et ne perdaient pas des temps infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance et toute leur réserve, quelques-uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde et de la malignité de ses raisonnements. Que sera-ce d'un directeur qui semble n'avoir reçu mission de Dieu que pour une seule âme, à laquelle il donne toute son attention ; qui plusieurs fois chaque semaine passe régulièrement avec elle les heures entières, ou au tribunal de la pénitence, ou hors du tribunal, dans des conversations dont on ne peut imaginer le sujet, ni concevoir l'utilité; qui expédie toute autre dans l'espace de quelques moments, et l'a bientôt congédiée, mais ne saurait presque finir dès qu'il s'agit de celle-ci ; qui s'ingère même dans toutes ses affaires temporelles, en ordonne comme il lui plaît, et les prend autant et peut-être plus à cœur que si c'étaient les siennes propres ? Est-ce donc là ce qu'inspire un zèle évangélique ? Ce ne sont point seulement les maîtres de la morale chrétienne qui en jugent autrement, mais le monde le plus mondain. Il a peine à se figurer qu'il n'y ait rien dans une semblable conduite que de surnaturel et il ne serait pas aisé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourrait interpréter les choses plus favorablement ; mais dans le fond on ne sait qui est le plus coupable, ou le monde qui porte trop loin sa critique, ou ceux qui lui en fournissent l'occasion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point des bruits qui courent sur leur compte, et ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, et disent tranquillement avec saint Paul : *Il m'importe peu que vous me condamniez, vous ou quelque autre homme que ce soit* (I *Cor.*, IV). *Dieu est mon juge*, et il connaît mon cœur. Mais ils ne prennent pas garde à ces paroles du même apôtre : *Tout m'est permis; mais tout n'est pas pour cela convenable ni expédient* (I *Cor.*, VI). Ils ne se souviennent pas de ce que disait encore ce docteur des nations : *Si mon frère se scandalise de me voir user de telle nourriture, toute ma vie je m'en abstiendrai* (I *Cor.*, VIII), quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite, de ne pas fuir seulement ce qui est mal, *mais d'éviter même jusqu'à l'apparence du mal* (I *Thess.*, V). Dans l'engagement où ils sont, et qui leur fascine les yeux, rien n'est capable de les ébranler. Or, pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable ; et quand ils seraient dans le secret de l'âme et dans toutes leurs vues, aussi purs et aussi innocents qu'ils prétendent l'être, ne serait-ce pas toujours devant Dieu une offense plus grièvé qu'elle ne leur paraît, d'exposer de la sorte sa réputation, et de manquer à l'édification publique ?

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusque là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés ? qu'est-ce que ces bagatelles où l'on se laisse aller si aisément et si habituellement dans le cours d'une amitié sensible et tendre ? ce sont mille idées différentes, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé : mille retours, et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit et ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeants de sa part, sur une

honnêteté, une marque d'estime qu'on en a reçue, sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux et condescendant; en un mot, sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît et qui la remplit; ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flattent intérieurement, qui excitent et qui répandent dans l'âme une joie toujours nouvelle; ce sont, dans toute la conversation, des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, des protestations animées et cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait et sans réserve; ce sont, dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries et des puérilités, souvent indignes du caractère des gens, et dont ils devraient rougir. Or, je demande si l'on peut croire raisonnablement que, dans les impressions que tout cela fait et doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus, qui est la pureté chrétienne? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte? comment, dans un chemin si glissant, ne tomber jamais? comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vite que notre esprit, rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur, rien qu'il nous soit plus difficile de retenir que nos sens? A peine une vertu angélique y suffirait-elle. Du moins les âmes les plus retirées et les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré leur vigilance continuelle, malgré toutes leurs austérités et toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir, et craignent en bien des moments de s'être laissé vaincre: que faut-il conclure des autres?

Mais ces âmes si timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, et qui se conduisent par les principes les plus larges, dans un point où la religion est plus resserrée et moins indulgente. Car, selon la morale du christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager pour corrompre l'âme et pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui, posé comme une vérité constante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne connaît pas, et qu'on refuse de connaître, une amitié telle que je viens de la représenter est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées, nous désavouons tous ces sentiments, nous renonçons à toutes ces impressions qui préviennent la raison et qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement et sincèrement, vous renonceriez au sujet qui les fait naître, vous l'éloigneriez, vous observeriez ce grand précepte du Fils de Dieu: *Arrachez votre œil, coupez votre bras, votre pied, s'ils vous scandalisent* (*Matth.*, XVIII). Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver; quand vous vous tiendrez à l'écart, et que, par une sage précaution, vous vous priverez du vain contentement que vous cherchiez dans une liaison trop naturelle et trop intime, alors, si la tentation vient vous assaillir jusque dans votre retraite, et que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspectes, et je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai que vous résistez à peu près comme saint Augustin confesse lui-même qu'il priait, avant qu'il se fût tout à fait dégagé de ses habitudes, et converti à Dieu. Il demandait au ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtait; mais en même temps il craignait que le ciel ne l'exauçât. C'est-à-dire que ce qu'il demandait, il ne le voulait qu'à demi: or, ne le vouloir qu'à demi, c'était, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on résiste, et c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paraît, assez de conscience d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser? on se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais; que tous ces fantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser; mais Dieu, qui sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous: *Les cieux mêmes ne sont pas purs devant lui, et il a trouvé de la corruption jusque dans ses anges* (*Job.*, IV). La vertu se forme difficilement; mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira: il sera toujours certain que, de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut et qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent, et les chutes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourrait troubler les âmes vertueuses et chastes; et ne révélons point des horreurs qui ne serviraient qu'à décréditer les plus saintes professions, et qu'à déshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible et trop tendre dégénère bientôt, entre des mondains et des mondaines, dans l'amour le plus passionné, et qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit et le déréglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement et nous remplir de frayeur, c'est que des gens élevés dans l'Eglise de Dieu aux ordres les plus sacrés, employés à la célébration des plus augustes mystères, revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ, ses vicaires, ses substituts; que des personnes adonnées à toutes

les bonnes œuvres, et regardées comme des modèles de sainteté, en viennent quelquefois, par des chutes éclatantes, aux mêmes extrémités. Les exemples en sont connus, et les âmes zélées ont souvent gémi de voir, parmi le peuple fidèle et dans le lieu saint, de si déplorables renversements et une si affreuse désolation.

O vous qui teniez entre les anges du Seigneur le premier rang, vous qui brilliez avec tant d'éclat! comment êtes vous tombé du ciel? (*Isai.*, XIV.) Vous faisiez fond sur vous-même, et, considérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animait dans la pratique de vos devoirs, vous disiez avec confiance: *Je monterai* à la perfection la plus sublime. *Je m'assiérai sur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres. Je serai semblable au Très-Haut* (*Ibid.*), ou je tâcherai d'acquérir toute la ressemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus et ce Saint des saints. Vous le disiez, et vous le vouliez; mais vous voilà tout à coup *déchu de cette gloire, et plongé dans l'abîme le plus profond.* On le sait, et l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme?* sont-ce ces personnes pour qui l'on était prévenu d'une si haute estime? Quel prodigieux changement? et d'où est-il arrivé? Hélas! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle, dont ils ne se défiaient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très-réservée dans ses commencements, et très-circonspecte. *L'ange de Satan s'est transformé* à leurs yeux *en ange de lumière* (II *Cor.*, XI), pour leur justifier une amitié qui paraissait n'être que selon Dieu, et ne tendre qu'à Dieu.

Cependant le feu s'allumait. C'était un feu caché; mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenait toujours de nouveaux accroissements d'un temps à l'autre, et une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis, et leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'était point relâchée, s'ils avaient su se modérer et user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggérait; s'ils avaient mieux reçu les conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictait dans les rencontres, Dieu les eût aidés de sa grâce, je dis d'une grâce spéciale, et les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, et Dieu aussi les a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, et jusqu'à quel point? Or, si une amitié tendre et sensible est si contagieuse et si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, et dans un certain monde où les passions dominent avec plus d'empire, et où la loi du Seigneur a moins de pouvoir, et est tous les jours violée avec plus d'impunité?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes; car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, et celle-là ne porte à aucun désordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami, on ressent ses prospérités et ses adversités, ses avantages et ses disgrâces; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse que lorsque les sens y ont part; mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont, et s'ils y en ont en effet quelqu'une, le plus sûr et le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu; de n'aimer que Dieu dans nos amis, et de n'aimer nos amis qu'en Dieu et que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié chrétienne. Amitié d'autant plus pure, que Dieu en est le sacré lien; et d'autant plus solide, que la mort ne la peut rompre, et qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.

Pensées diverses sur la charité du prochain et les amitiés humaines.

Cet homme est sujet à mille faiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue, mais que s'ensuit-il de là. Le moyen donc, concluez-vous, de bien vivre avec lui? Fausse conséquence et illusion; car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, et avec toutes ses faiblesses; et ce sont les faiblesses mêmes du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étaient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir; et, n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-nous cette divine leçon de saint Paul: *Supportez-vous les uns les autres* (*Gal.*, VI; II *Cor.*, III)? Mais que cet homme ne se corrige-t-il? De se corriger, c'est son affaire; mais de le supporter, quoiqu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité; et du reste n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent, ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

— Ce qui cause les plus grandes divisions, et ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits, et de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme, et n'est-il pas bon de lui faire connaître ses défauts et de les lui faire sentir, afin qu'il y prenne garde? Cela est bon en général; mais, en particulier, il y a une infinité d'esprits avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre que celui du silence. Quoi que vous disiez, vous ne les changerez pas; au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine, et vous aurez bien plus tôt fait de vous taire sagement et charitablement. Il est vrai, ils pourront abuser de votre facilité et de votre condescendance, mais vous profiterez devant Dieu de votre patience et de votre charité.

— Nous nous faisons de l'amitié une religion : et de la charité nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation. C'est une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier, de leur apprendre leur devoir : beau prétexte dont on s'autorise pour les traiter dans toute la rigueur, pour les poursuivre à outrance, pour les calomnier, les décrier, les confondre : c'est-à-dire pour venger contre eux ses propres querelles, pour contenter ses ressentiments, ses antipathies, ses envies. Car voilà souvent où se réduit cette prétendue charité. Or, employer la charité à de tels usages, est-ce la pratiquer? est-ce la profaner?

— Qu'est-ce que ces airs de franchise, de simplicité, de cordialité, que nous affectons quelquefois en parlant au prochain, et lui disant certaines vérités très-désagréables? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons, pour en tempérer l'aigreur et pour les lui faire mieux goûter? rien moins que cela : mais, tout au contraire, c'est souvent une voie plus subtile, plus adroite, que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant et l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures et les plus piquantes, de la manière, à ce qu'il semble, la plus douce et la plus naïve; et l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'âme d'autant plus avant et plus sensiblement, qu'on paraît le faire plus charitablement et plus amiablement.

— On se réconcilie au lit de la mort ; on fait appeler des personnes qu'on ne voyait point depuis plusieurs années, et qu'on regardait comme ennemis; on se remet en grâce avec eux : on leur pardonne, et on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion et de conscience, et l'on ne se croirait pas autrement en état de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise et d'aller paraître devant Dieu. Tout cela est bien : mais, du reste, pourquoi attendre si tard? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur, n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie, qu'à la dernière heure; et n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange, de vouloir vivre dans des dispositions et des sentiments où l'on ne voudrait pas mourir?

—Je veux un ami véritable, et, autant qu'il se peut, un ami sincère, et tel dans le fond de l'âme qu'il est dans les apparences; un ami zélé pour mon bien, et désintéressé pour lui-même, qui s'attache à ma personne, et non à ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi et qui n'est point moi; un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines, et du soutien dans toutes mes disgrâces; un ami fidèle, sur qui je puisse compter; discret, à qui je puisse me confier; prudent et sage, que je puisse consulter, et qui soit capable de me conduire et de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu, et avec qui je puisse utilement et saintement communiquer: un ami constant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change point, toujours le même malgré la diversité des temps, des événements, des conjonctures et des situations où je puis me rencontrer; enfin, un ami qui, seul et jusques au dernier moment de ma vie, ait de quoi me suffire, quand il ne me resterait nulle autre ressource, et que je ne pourrais attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours. Voilà encore une fois l'ami que je cherche : mais où est-il, et de qui viens-je de tracer ici la peinture? Ah! Seigneur, je le sais, je le sens, mon cœur me le dit; et à ces traits, c'est vous, mon Dieu, que je reconnais, et ce n'est que vous. Assez d'amis parmi les hommes : mais quels amis! assez d'amis de nom, assez d'amis d'intérêts, assez d'amis d'intrigue et de politique ; assez d'amis d'amusement, de compagnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienséance ; assez d'amis en parole, en expressions, en protestations; et si peut-être quelques-uns sont mieux disposés, à ce qu'il paraît, on n'éprouve que trop néanmoins dans l'occasion combien sur ceux-là même il y a peu de fond à faire. Voilà de quoi le monde se plaint tous les jours, et de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux, s'il en profitait pour s'élever vers vous, Seigneur, et ne s'appuyer que sur vous!

— La plupart des hommes sont beaucoup plus vifs dans leurs haines que dans leurs amitiés. D'où vient cela? de notre amour-propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, et tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre inimitié et notre haine, nous regardent spécialement et s'attaquent à nos personnes; et qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes pour nous attacher au prochain, il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois, et de froids amis, et de violents ennemis.

— Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former, il ne faut qu'un moment pour les rompre; encore s'il était facile de les renouer : mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétabliraient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes et plus durables : pourquoi? parce que le christianisme nous rend beaucoup plus patients, plus désintéressés, plus humbles, et par conséquent beaucoup moins vifs et moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures et les divisions.

— On dit communément, et on a raison de le dire : L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a, en effet, des gens de ce caractère : ils vous aperçoivent, ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, et demandent au premier qu'ils rencontrent, comment vous vous appelez, et qui vous êtes.

— Une heure de prospérité fait oublier une

amitié de vingt années. Depuis longtemps vous étiez lié avec cet homme, de connaissance et de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang; mais la faveur l'a fait monter, et l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connaît plus : et comment vous connaîtrait-il, puisque, infatué de sa nouvelle grandeur, il ne se connaît plus lui-même!

— Hérode et Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jésus-Christ. Hélas! combien de grands se sont liés de même et accordés ensemble aux dépens du pauvre et de l'innocent!

— Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, et que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, et je conviens que vous ne voyez presque personne : mais vous voyez trop une seule personne que vous ne devriez plus voir; voyez le reste du monde, et ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, et le monde le plus à craindre

DE L'ÉGLISE

ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Devoirs indispensables de chaque fidèle envers l'Eglise.

Nous devons obéir à l'Eglise comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfants, et nous devons la soutenir et l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre souveraine; en qualité d'enfants, nous devons l'aimer comme notre mère; et en qualité de membres, nous devons la soutenir et l'appuyer comme le corps mystique de Jésus-Christ, où nous sommes agrégés. Elle est notre souveraine, puisque Jésus-Christ l'a substituée en sa place, et qu'il l'a revêtue de toute sa puissance; elle est notre mère, dit saint Augustin, puisqu'elle nous a engendrés à Jésus-Christ, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous a instruits et élevés dans la foi; et elle est le corps mystique de Jésus-Christ, puisqu'il se l'est associée et qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme souveraine, elle impose des lois, elle fait des décrets, elle prononce des jugements, et nous gouverne toujours selon les maximes de l'Evangile les plus pures et les plus saintes. Comme mère, elle nous porte dans son sein, elle nous fournit tous les secours spirituels, elle pourvoit à tous nos besoins et prend de nous les soins les plus affectueux et les plus constants. Comme corps mystique de Jésus-Christ, elle nous lie à ce chef adorable, elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grâce, elle nous communique tous les mérites de son sang, et nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette Eglise; mais, hélas! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci et donnons-y quelque éclaircissement.

I. Comme sujets, nous devons obéir à l'Eglise : pourquoi? parce qu'elle a sur nous un pouvoir souverain, pouvoir évidemment et formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses apôtres, qui dès lors représentaient l'Eglise : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel* (*Matth.*, XVI), c'est-à-dire, tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez, ou pour la doctrine, ou pour les mœurs, sera confirmé et ratifié dans le ciel; si bien que tout jugement de l'Eglise, en tant qu'il est prononcé par l'Eglise, devient un jugement du ciel; et que tout ordre de l'Eglise, en tant qu'il est émané de l'Eglise, devient pareillement un ordre du ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jésus-Christ, son époux, lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son royaume n'était pas de ce monde, voulant par là nous faire entendre que ce n'était pas un royaume temporel. Ainsi l'Eglise, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affaiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits et l'obéissance qui leur est due. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement et le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations, et l'autre le Prince même des apôtres : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque*

ose leur résister, résiste à Dieu même, et s'attire une juste condamnation (*Rom.*, XIII) : c'est la leçon que nous fait saint Paul : *Rendez-vous obéissants à vos maîtres, soit au roi, comme à celui qui est au-dessus de tous ; soit aux commandants, comme à ceux que le prince a envoyés et qu'il a revêtus de son autorité* (*Pierre*, II) : c'est ce que saint Pierre nous enseigne. Mais, du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie, que depuis le monarque qui domine sur le trône, jusqu'au plus vil sujet qui rampe dans la poussière, depuis le grand jusqu'au plus petit, depuis le savant jusqu'au plus simple, tous reconnaissent la souveraineté de l'Eglise, et se tiennent à son égard dans une dépendance légitime. Point là-dessus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Pouvoir d'une telle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égale, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les rois, de tous les princes et de tous les potentats du siècle, aucun n'a le même droit sur les opérations de mon âme, ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors, ils peuvent exiger de moi, ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur et par un esprit d'obéissance, me conformer, autant qu'il est possible, à ce qu'ils jugent et à ce qu'ils ordonnent ; mais du reste, dans la persuasion où je suis qu'étant hommes comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreurs que les autres, s'ils se trompent en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'Eglise, à cette Eglise souverainement dominante, de nous dire : Croyez ceci, et de nous imposer par là une obligation étroite de le croire ; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former des difficultés, et de disputer sur ce qu'elle a une fois jugé et défini : elle a parlé, c'est assez. A cette seule décision, le plus sublime génie et l'esprit le plus borné doivent également se rendre, et il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuserait à l'Eglise cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher de sa communion et à le frapper de ses anathèmes ; triste état, où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes et perdues, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grâce. Demandons-lui pour eux ce retour si nécessaire ; mais surtout demandons-lui pour nous la simplicité de la foi et une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égarements.

II. Comme enfants de l'Eglise, nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mère. Le prophète disait : *Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde* (*Isaïe*, XLIX) ? et renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute et je dis même : Un enfant peut-il oublier la mère qui l'a conçu dans son sein et à qui il est redevable de la vie et de la naissance ? Une mère qui abandonnerait son enfant et lui refuserait ses soins, serait indigne du nom de mère ; et un enfant qui renoncerait sa mère ou la regarderait avec indifférence démentirait tous les sentiments naturels et toute l'humanité. Or que l'Eglise soit mère et notre mère ; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mère, c'est, selon l'esprit et non selon la chair, l'aimable qualité et l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée, pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fidèles.

Dès notre naissance, elle nous a régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu et du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ses bras, elle s'est chargée de nous donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'emploie dans tout le cours de nos années pour nous former, pour nous instruire et pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu et nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eu le malheur d'en sortir ? Que de ministres elle députe pour cela, que de secours elle nous fournit, que de prières elle adresse à Dieu, que d'offrandes et de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins et toujours sensible à nos véritables intérêts, qui sont les intérêts du salut. C'est ainsi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie et qu'elle ne cesse point de veiller sur nous, ni d'agir pour nous.

Elle fait plus ; et c'est surtout à la mort, à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance et qu'elle déploie dans toute son étendue son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors ; elle donne aux prêtres qui nous assistent tous ses pouvoirs, elle ne se réserve rien, et elle leur confère toute sa juridiction pour pardonner et pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'âme d'un mourant ! Est-il rien de plus vif, est-il rien de plus tendre et de plus touchant ? encore n'en demeure-t-elle pas là ; ses enfants lui sont toujours chers jusqu'à la mort et après la mort. Ils disparaissent à ses yeux ; mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, et que leurs ossements soient conservés avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs âmes : et parce qu'elle a un juste sujet de craindre que ces âmes, quoique fidèles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie et où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice du Seigneur, elle les aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages, ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir, tant qu'elle est

incertaine de leur état et qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or, à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre ? Supposons un fils bien né et qui ne peut ignorer le zèle, les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout? et que sent-il pour elle, ou plutôt que ne sent-il pas? et que ne lui inspire pas un cœur reconnaissant? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne? est-il honneur qu'il ne lui défère? est-il devoir qu'il refuse de lui rendre? Si nous aimons l'Eglise, voilà notre modèle; et pouvons-nous ne l'aimer pas, dans la vue de tous les biens que nous en avons reçus et que nous en recevons tous les jours? pour peu que nous y pensions et que nous les comprenions, nous nous tiendrons éternellement et inséparablement unis à cette mère des croyants. Dans le même esprit que David, et encore à plus juste titre, nous lui dirons ce que ce saint roi disait à Jérusalem, qui n'en était que la figure : *Plutôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux, et dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se dessèche et qu'elle demeure collée à mon palais* (*Psalm.* CXXXVI). Point sur cela de respect, point de considération humaine : pourquoi? parce que rien dans notre estime n'entrera en comparaison avec l'Eglise, et que par un intime dévouement nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Eglise, nous devons la soutenir et l'appuyer. L'Eglise est un corps, je dis un corps mystique et moral. Ce corps a un chef, qui est Jésus-Christ, et il a des membres, qui sont les fidèles. Ainsi l'apôtre saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais surtout dans son Epître aux Ephésiens, où il parle de la sorte au sujet de Jésus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, et il l'a établi chef sur toute l'Eglise, laquelle est son corps et le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection* (*Ephés.*, I). Comme si le grand Apôtre disait : Mes frères, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. L'assemblée de tous les fidèles unis à Jésus-Christ par la foi, voilà le corps de l'Eglise; mais ces mêmes fidèles pris séparément et considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'Eglise. Plus ces membres croissent et se fortifient, plus le corps prend d'accroissement et acquiert de force; et c'est ainsi que le chef reçoit lui-même plus de perfection en qualité de chef, à mesure que le corps, par l'union des membres, se fortifie et se perfectionne.

Quoi qu'il en soit, ce caractère, non seulement d'enfants de l'Eglise, mais de membres de l'Eglise, est un des plus beaux titres dont nous puissions nous glorifier devant Dieu et selon Dieu. Comme membres de l'Eglise, nous appartenons spécialement à Jésus-Christ, puisqu'en vertu du baptême que nous avons reçu et par où nous fûmes agrégés au corps de l'Eglise, nous avons contracté avec Jésus-Christ une alliance plus étroite et plus prochaine. Comme membres de l'Eglise, nous ne sommes point *des étrangers ni des gens de dehors;* mais nous sommes les *domestiques de la foi;* nous sommes *de la cité des saints et de la maison de Dieu, les pierres vivantes du nouvel édifice, bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, où Jésus-Christ lui-même est la première pierre de l'angle* (*Ephés.*, II). Comme membres de l'Eglise, nous participons à toutes les grâces qui découlent de son divin chef, et qu'il lui communique sans mesure; car elle est dépositaire de ces sources sacrées du Sauveur, où nous puisons avec abondance les eaux du salut; elle est la dispensatrice de son sang précieux et de ses mérites infinis; et n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle? Or de là, nous voyons combien il est de notre intérêt que cette Eglise subsiste, et combien il nous importe de travailler tous et de concourir à son affermissement.

Je sais qu'indépendamment de nous, cette Eglise subsistera en effet jusques à la fin des siècles, et que, selon la promesse du Fils de Dieu, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle; mais ce corps, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut, après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes et ses altérations, soit par la désertion de quelques-uns de ses enfants, soit par l'affaiblissement de la charité du plus grand nombre; et voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des apôtres, quand, au péril même de leur vie et au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'Eglise naissante et à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours et parmi nous le zèle de tant d'hommes apostoliques, qui se consument d'études et de veilles pour la défense de l'Eglise; qui, dans les chaires, dans les tribunaux de la pénitence, dans les entretiens publics et particuliers, consacrent leurs talents et leurs soins à l'édification de l'Eglise; qui passent les mers et vont prêcher l'Evangile aux Barbares et aux idolâtres pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre et le progrès de l'Eglise. Tel enfin doit être par proportion le zèle de chaque fidèle, qui, selon le mot de Tertullien, devient soldat dès qu'il s'agit de l'Eglise, et est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir.

Car, suivant la figure dont se servait saint Paul, sur un autre sujet, et qui ne convient pas moins à celui-ci, de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la bonne constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns les autres, ainsi dans le corps de l'Eglise devons-nous tous, par une sainte unanimité, être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, et que nous nous opposions comme

un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourraient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états et de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Eglise ; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions ni d'états, devoir commun et universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Eglise, et si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaires, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, et rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connaissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission et par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugements, ni de ses commandements. Si ce n'est pas contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage ; et de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela ; et quand nous nous sommes engagés à elle, nous lui avons promis tout cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint et si solennel ! ce serait nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner par une lâche désertion cette Eglise militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette Eglise triomphante que forment dans le ciel les élus de Dieu et les héritiers de sa gloire.

Marque essentielle et condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Eglise.

Il en est de l'obéissance d'un fidèle à l'égard des décisions de l'Eglise, à peu près comme de l'obéissance d'un religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son supérieur. Qu'un religieux obéisse quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu ; mais qu'il se montre également prompt à obéir lorsqu'on lui donne des ordres tout opposés à ses désirs, et qui le gênent, qui le mortifient, c'est là ce qu'on peut sûrement appeler une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique et régulière, saint Bernard, donnait à ses religieux cet important avis : Mes frères, ne vous abusez pas, et gardez-vous d'une illusion bien dangereuse et bien commune dans le cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors et que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit, fait en sorte que ce qu'il souhaite et ce qui est de sa volonté propre, son supérieur le lui enjoigne, se trompe alors et se flatte en vain d'être obéissant ; car, à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au supérieur, mais le supérieur qui lui obéit.

Or, nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Eglise. Qu'un fidèle ou un homme réputé tel se soumette aux décisions de l'Eglise et qu'il les accepte, quand elles sont selon ses vues et selon son sens particulier, quoique sa soumission puisse être bonne et méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon ; car ce peut être quelquefois autant une simple adhérence à son propre sentiment qu'une véritable soumission au tribunal d'où ces définitions sont émanées. Mais que je voie cet homme aussi soumis d'esprit et de cœur quand l'Eglise décide contre lui, quand elle prononce des jugements qui le condamnent, qui l'humilient, c'est alors que je canonise sa foi, et que je lui applique, avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au prince des apôtres : *Vous êtes heureux* dans votre obéissance, *puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle ne peut venir que d'en haut, et de la grâce du Père céleste* (*Matth.*, XVI).

Cette remarque regarde tous les temps et spécialement le nôtre. Je demanderais volontiers à des gens : Pourquoi ce partage que vous faites, et pourquoi, contre la défense du Saint-Esprit, avez-vous un poids et un poids ? Ou soumettez-vous à l'autorité de l'Eglise en tout ce qui concerne la foi, ou ne vous y soumettez en rien, et retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi bien que l'autre ; et elle n'est pas plus digne, ou, pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les décisions de l'Eglise, et que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres ; dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, et que selon notre sens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas, nous détruirons l'autorité de ce souverain tribunal et la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Eglise, cette foi ferme et inébranlable, n'est fondée que sur son infaillibilité, de même que son infaillibilité est établie sur cette promesse de Jésus-Christ : *Voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.*, XXVIII). Or, du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'Eglise, nous ne la regarderons plus comme infaillible, puisque nous prétendrons qu'en ce point particulier, non seulement elle a pu faillir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérerons, je le veux, à tous les autres ; mais ce qui nous y déterminera, ce ne sera point précisément l'Eglise, ni son témoignage. Nous y souscrirons, parce qu'ils se trouveront conformes à nos raisonnements et à nos principes : de sorte que, dans notre adhésion et notre soumission, nous ne nous règlerons point tant sur ce que l'Eglise aura jugé que sur ce que nous aurons jugé nous-mêmes.

Car si l'autorité de l'Eglise était, comme elle doit l'être, la règle de notre obéissance, quoi qu'elle prononçât, nous n'aurions là-dessus ni doutes à former, ni difficultés à opposer. Il nous suffirait de savoir qu'elle a parlé : sa parole fixerait toutes nos incertitudes et arréterait toutes les contestations. Peut-être sur tel article ou sur tel autre, notre esprit naturellement indocile aurait-il de la peine à plier, et peut-être, préoccupé de ses opinions, serait-il porté à disputer et à se défendre; mais bientôt nous le réduirions sous le joug et nous réprimerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette décision, ou c'est l'Eglise qui se trompe, ou, malgré mes prétendues connaissances et mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur et qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or, de penser que, sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la religion et à la doctrine chrétienne, l'Eglise de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, l'organe vivant et l'interprète de l'esprit de vérité, ait pu se méprendre et ait manqué de lumière, c'est de quoi, dans une sainte catholicité, je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent c'est moi qui me suis trompé jusques à cette heure, et non point l'Eglise, toujours éclairée d'en haut. Elle a pris soin de s'expliquer; cela suffit. Pourquoi me persuaderais-je que l'assistance du ciel, dans la question présente, lui ait été refusée, et que Dieu, dans cette conjoncture particulière, l'ait abandonnée? Comment irais-je jusqu'à cet excès de présomption, de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle du sujet dont elle vient de connaître ; que je l'ai mieux approfondi, et que j'en ai une notion plus juste? Avant qu'elle se déclarât, et tandis que la question était entière, je pouvais raisonner à ma façon ; je pouvais réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, et m'y attacher; mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte, et si la raison ose encore tenir et ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre et inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se ferait à soi-même; et, conformément à ces leçons, on ne prendrait plus garde si ce sont nos sentiments que l'Eglise a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui ; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilierait sous le poids d'une autorité si respectable et si vénérable. On y reconnaîtrait l'autorité de Dieu même, et l'on aurait dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûterait un sacrifice plus difficile, et plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement et de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitèrent entre eux, et que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des Apôtres. Le fait est mémorable, et plût à Dieu que, dans toute la suite des temps, on eût profité de l'exemple de soumission que donnèrent pour lors les premiers fidèles! Il s'agissait de savoir si les Gentils convertis à la foi devaient être assujettis aux cérémonies judaïques; s'ils devaient observer la loi de Moïse, et s'ils étaient obligés à la circoncision. Les esprits ne convenaient pas : il y avait des raisons de part et d'autre, et chacun s'arrêtait à celles qui le touchaient davantage. Dans cette diversité d'opinions, on contestait, on s'animait, et la chaleur de la dispute causait du bruit parmi le troupeau. Or, pour rendre la paix à l'Eglise et pour rompre le cours d'une controverse dont les suites étaient à craindre, quel parti prirent les apôtres? Ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond et de concert le point en question, d'en faire un examen juridique et d'en donner une résolution solennelle, qui réunît tout le corps des fidèles, Juifs et Gentils, dans une même créance et une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'était proposé. Sous la garde et la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Eglise, Pierre, vicaire de Jésus-Christ, au nom duquel il s'énonce, se lève dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu, qui l'inspire et qui l'autorise; déclare où l'on doit s'en tenir, et résout en peu de mots toute la difficulté. *Mes frères*, dit-il, *Dieu n'a mis aucune différence entre nous et les Gentils, et ce n'est point par la loi de Moïse qu'il purifie les cœurs, mais par la foi. Maintenant donc*, continue l'apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les disciples d'un joug que nos pères ni nous n'avons pu porter* (*Act.*, XXV)?

C'était l'ancienne loi et toutes ses observances. Jacques, évêque de Jérusalem, prend ensuite la parole et se joint au Prince des apôtres, qui tous ensemble jugent et décident comme lui. Le décret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude ; et c'est ce que l'historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus courtes, mais en même temps des plus énergiques : *Alors toute la multitude se tut.* Nul qui entreprît de répliquer ; nul qui se crût en droit de renouveler une affaire finie, tant on était persuadé qu'après le jugement de l'Eglise, il n'y a plus rien à revoir, et qu'elle est également incapable d'erreur, soit qu'elle décide pour nous ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes, et que ne portons-nous jusque-là notre obéissance! Avec cette obéissance pleine et sans réserve, qu'on eût épargné jusqu'à présent de combats à l'Eglise et qu'on eût prévenu de scandales et de troubles parmi le peuple de Dieu ! Mais quel a été le désordre de tous les temps et quel est encore celui de ces derniers siècles ? C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges et quel zèle on reçoit dans les rencontres une décision qui paraît nous favoriser et noter nos adversaires. On n'a point de termes assez forts pour en relever la sagesse, l'équité, la sainteté, et là-dessus on épuise toute son éloquence; on voudrait la faire retentir dans

les quatre parties du monde, et qu'il n'y eût pas un enfant de l'Eglise qui n'en fût informé. Enfin, conclut-on, refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue, ce serait une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas; et l'occasion ne le fait que trop connaître. Car dans la suite et sur d'autres sujets, que l'Eglise vienne à nous juger nous-mêmes et à condamner nos opinions nouvelles et erronées, c'est assez pour la défigurer tellement à nos yeux, qu'elle nous devient méconnaissable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop faible et ne peut parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à nous en croire, cette voix si intelligible et si distincte : mais c'est une voie obscure et sombre, qu'il faut éclaircir. De là donc, cette autorité de l'Eglise, qu'on portait si loin et qu'on faisait tant valoir, on la conteste, on la restreint, on lui prescrit des bornes, et des bornes très-étroites : c'est-à-dire qu'on prétend la régler selon son gré, et qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous et de nos idées. En vérité, est-ce là obéir? et quelque soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le paraisse, n'est-ce pas ici qu'il faut dire avec saint Jacques : *Celui qui pèche dans un point, se rend coupable sur tout le reste* (*Jac.*, II).

Actions de grâces d'une âme fidèle et inviolablement attachée à l'Eglise.

Grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu de votre Eglise, de m'avoir mis au nombre des enfants de votre Eglise, de m'avoir nourri du pain, je veux dire de la doctrine de votre Eglise, de cette Eglise formée du sang de votre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, et après lui ses successeurs, tiennent la place en qualité de chefs visibles; de cette Eglise catholique, apostolique, romaine, la seule vraie Eglise; de cette Eglise, la colonne de la vérité, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer n'ont jamais prévalu ni ne prévaudront jamais.

Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vous a plu faire de moi, parmi tant d'autres que vous avez laissés dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur; et voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination dont je ne puis assez vous bénir, ni vous témoigner assez ma reconnaissance. Combien de peuples sont nés dans l'idolâtrie, et ont reçu depuis leur naissance une éducation toute païenne! La nuit s'est répandue sur la terre; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées : les pères ont méconnu le vrai Dieu, et les enfants, instruits, ou plutôt séduits par leurs pères, ont prodigué, comme eux, leur encens à de fausses divinités. Vous l'avez permis, Seigneur, et vous le permettez encore par un de ces jugements où nos vues ne peuvent pénétrer, et où nous n'avons d'autre recherche à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils. Combien même, jusqu'au milieu du christianisme, sont nés dans l'hérésie, l'ont sucée avec le lait, y ont vécu et ont eu le malheur d'y mourir! Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi; ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé? C'est une distinction que je dois estimer par-dessus tout, et dont je dois profiter; mais, du reste, c'est un secret de providence qui passe ma raison, et dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystère.

Vous avez encore plus fait, Seigneur; et me faisant naître dans le sein de votre Eglise, vous m'avez donné une religieuse et pieuse affection pour cette sainte mère, pour ses intérêts, pour son honneur, pour son affermissement et son agrandissement; car si je me trouve aussi sensible que je le suis et que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affaiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentiments. C'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, et c'est ce que je compte pour une de vos grâces les plus particulières.

Hélas! entre les enfants mêmes que l'Eglise a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, et je pourrais ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à railler de ses pratiques, à censurer la conduite de ses ministres, à se faire un divertissement et un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions et de ses pertes. Ah! Seigneur, si votre Apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, et que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à combien plus forte raison devons-nous prendre part et nous intéresser aux divers états de notre mère, à ses avantages et à ses disgrâces?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfants, j'ose le dire, je ne perdrai rien de l'humilité et de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous et à votre gloire ce témoignage, que tout ce qui part de votre Eglise m'est et me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux et sacré; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur; et que dans toutes ses épreuves et toutes ses douleurs, elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oui, Seigneur, je le dis encore une fois, et dans cette confession que je fais en votre présence, et que je serais prêt à faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos miséricordes envers

moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chère et qui me découvre plus sensiblement les vues de votre aimable providence sur ma destinée éternelle : c'est, mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'Eglise et de ses décisions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les temps il y aurait des contestations, des schismes, des partialités, et votre parole s'accomplit de nos jours comme elle s'est accomplie dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvements et des agitations; j'entends bien des discours et des raisonnements. L'un me dit: *Le Christ est ici ;* l'autre : *Il est là.* Mais dans ce tumulte, et parmi tant de questions qui partagent les esprits, je vais à l'oracle, je consulte l'Eglise, et je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumets et je me tais. Je n'écoute plus ni celui-ci, ni celui-là ; ou je ne les écoute que pour rejeter l'un, parce qu'il n'écoute pas l'Eglise ; et pour me joindre à l'autre, parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Eglise.

Par là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, et dans un moment je lève toutes les difficultés : car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Eglise. Par là ma foi devient plus pure, plus ferme, plus assurée et plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes et de tous les orages, je me jette dans la barque de Pierre, et, toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils, et je ne crains rien : pourquoi ? c'est que je sais que dans la barque de Pierre il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je ? et ne puis-je pas avancer que cet esprit docile et soumis est le premier caractère de vos élus ? Quand j'aurais tous les autres signes qui les font connaître, si je n'avais pas ce caractère essentiel, toutes mes espérances seraient renversées. Mais, mon Dieu, si d'autres me manquent, ah ! du moins j'ai celui-ci, et vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte, quelque peu de bien que je fasse, je le ferai avec confiance, parce que je le ferai dans votre Eglise. Hors de là que ferais-je sur quoi je pusse compter ? car une vérité capitale et un principe incontestable dans la religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre Evangile, et dans les termes les plus exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain et comme un païen, quiconque n'est pas uni à l'Eglise et ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or, puisque hors de l'Eglise il n'y a point de salut, il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa communion n'est qu'un bien apparent; que toutes les vertus qui se pratiquent ne sont que des vertus vides et sans mérite par rapport à l'éternité ; qu'on n'est rien devant vous, et que rien ne profite pour s'avancer dans votre royaume. Tellement que, séparé de l'Eglise, en vain je ferais des miracles, en vain je transporterais les montagnes, je prédirais l'avenir, je répandrais tout ce que je possède en aumônes, je livrerais mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrais être qu'un anathème, et je serais immanquablement rejeté, parce que, selon votre témoignage même, je n'entrerais pas par la porte, et que je ne serais pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le prophète, je veux confesser votre saint nom : mais je le veux *confesser dans votre Eglise* (*Ps.* XXXIV). Je veux publier vos grandeurs et célébrer vos louanges ; mais je les veux *célébrer dans votre Eglise.* Je veux annoncer votre parole et vos divines vérités ; mais je les veux *annoncer dans votre Eglise.* C'est la sainte montagne d'où votre loi devait sortir ; c'est le temple auguste où les peuples devaient s'assembler de toutes les parties du monde pour vous offrir leur encens et vous adresser leurs vœux ; c'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, et c'est la chaire où vous enseignez vos voies par la bouche de vos prédicateurs et de vos prophètes. Toute autre assemblée, le dirai-je après un de vos apôtres ? toute autre assemblée n'est qu'une synagogue de Satan, et toute autre chaire qu'une chaire de pestilence. Heureux si, par une vie conforme aux divins enseignements et aux règles de cette Eglise, où nous avons eu l'avantage d'être élevés et adoptés parmi vos enfants, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, et de participer au bonheur de vos élus ! Ainsi soit-il.

Esprit de neutralité dans les contestations de l'Eglise.

Qu'ai-je à faire de telle et telle question qui causent tant de mouvement dans l'Eglise? qu'ai-je à fafre de toutes ces contestations, et qu'est-il nécessaire que je me déclare là-dessus ? Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas ; je ne suis pour personne ni contre personne. Tel est votre langage et celui de bien d'autres comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'est ignorance, ou c'est erreur, ou c'est politique, ou c'est insensibilité, ou c'est lâcheté. Or, rien de tout cela n'est bon.

Ignorance : parce que ce sont des matières au dessus de vous, et que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur : parce que vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite et sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'Eglise, n'ont rien d'essentiel, et que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, sans que la foi en soit altérée. Politique : parce que vous avez des intérêts particuliers à ménager ; parce que vous avez certaines liaisons de dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer ; parce que vous recevez de certaine part certains secours qui vous seraient refusés, et dont il faudrait vous passer ; par-

ce que cet appui, cette protection vous manqueraient, et que vous en avez besoin : car voilà ce qui n'entre que trop souvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de religion. Insensibilité : parce que, tout occupé des choses de la vie et des affaires du monde, vous n'êtes guère en peine de ce qui regarde l'Eglise, et que tous les outrages qu'elle peut recevoir vous touchent peu. Enfin, lâcheté : parce que vous n'avez pas le courage de parler ouvertement, et que, dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue et qui vous ferme la bouche, vous ne vous sentez pas assez de force ni assez de résolution pour résister au mensonge et à ceux qui le soutiennent. Mais encore une fois tout cela est criminel, ou vous êtes criminel en tout cela, et votre conscience devant Dieu en doit être chargée. Si vous m'en demandez les raisons, il est aisé de vous les donner, et il est à propos que vous les pesiez mûrement, et que vous les compreniez, afin de vous détromper sur un point d'une tout autre importance que vous ne l'avez conçu jusqu'à présent. Reprenons tous les principes, ou plutôt tous les prétextes que je viens de marquer. J'ose dire qu'il n'y en a pas un dont vous ne reconnaissiez d'abord l'illusion et le désordre, si vous y faites l'attention convenable.

I. Est-ce ignorance? Il est vrai, n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui de part et d'autre sont controversés, et ne pouvant connaître par vous-même entre les divers sentiments quel est le mieux fondé et le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun, et de demeurer dans l'incertitude, si c'était par vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui doit vous suffire, et qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale, règle commune aux esprits les plus grossiers comme aux plus pénétrants et aux plus subtils, règle visible et qui tombe sous les sens, règle qui ne vous peut tromper, et dont vous êtes obligé de reconnaître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle, c'est la décision de l'Eglise. Dès là que l'Eglise a parlé, dès là que le souverain pontife et les premiers pasteurs qui la conduisent se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer, et si vous restez volontairement et opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'Eglise.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande et à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en théologien les questions sur lesquelles on dispute; on ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous en ayez une claire connaissance. Cette étude, cette connaissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sachiez que l'Eglise a défini telle chose, et que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières présentes et dans la situation où vous êtes, ne doit point aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, et vous croirez, vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire : Je ne sais rien, et je ne suis pas d'un état et d'une profession à faire là-dessus de longues et de sérieuses recherches ; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, et je ne l'ai jamais lu. On veut que je rejette cette doctrine, et je ne l'entends pas. C'est aux savants et aux docteurs à produire leurs pensées et à s'expliquer, mais cela me passe ; et m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'est point de mon ressort? Non, encore une fois; il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages dont on l'enveloppe et dont on tâche de l'obscurcir ; il ne vous appartient pas de vous ériger en juge de la doctrine ; mais il vous appartient d'écouter l'Eglise, qui en a jugé, et de souscrire de bonne foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'Eglise condamne et de rejeter ce que l'Eglise rejette, sans en vouloir d'autre raison, sinon que l'Eglise l'a condamné et qu'elle l'a rejeté; mais il vous appartient d'embrasser ouvertement et hautement ce que l'Eglise vous propose à croire et de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient; et pour vous en défendre il n'y a point d'ignorance à alléguer. Car il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour savoir quels sont les sentiments de l'Eglise, puisqu'elle les publie partout, et qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or, du moment que vous les savez et que vous ne pouvez les ignorer; du moment que vous savez encore d'ailleurs que l'Eglise de Jésus-Christ ne peut s'égarer et ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté et toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre et pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion et d'une humble et parfaite obéissance. Hé! où en serions-nous, s'il en fallait davantage? Il faudrait donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère, ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de théologie, que chacun s'appliquât à la lecture des saints pères, que chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Ecriture et des saints canons? Ce serait multiplier étrangement les docteurs, et, à force de doctrine, renverser toute l'économie et toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur? c'est-à-dire est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles et telles propositions que les uns attaquent avec tant de zèle, et que les autres défendent avec tant de chaleur, ne sont d'aucune conséquence à l'égard de la foi, et que, de quelque manière que vous en pensiez, votre religion n'en sera pas moins pure, ni votre croyance moins orthodoxe? Je conviens que, comme le sage a dit des choses du monde qu'il a plu à Dieu

de les abandonner aux découvertes et aux subtilités des philosophes, on peut dire aussi de certaines matières que l'Église les abandonne à nos vues particulières et à nos raisonnements. Les esprits sont partagés en ce qui n'est point défini : l'un enseigne d'une façon et l'autre d'une autre ; l'un s'appuie sur un principe qu'il croit véritable, et l'autre se fonde sur un principe tout contraire, et suit un système tout opposé qui lui paraît plus juste et plus raisonnable; on apporte de part et d'autre ses preuves, on propose ses difficultés, on fait valoir ses pensées autant qu'on le peut, et l'on s'y arrête : mais la foi en tout cela ne court aucun risque, parce que ce sont des questions problématiques sur lesquelles l'Église a gardé jusqu'à présent le silence et n'a rien prononcé.

Que sur tous ces articles vous suspendiez votre jugement sans incliner d'un côté plus que de l'autre ; j'y consens, et l'Eglise vous le permet. Je sais de plus qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont il s'agit présentement ; car c'est là que tendent ces discours que vous entendez partout : Qu'on veut tyranniser les esprits et leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit; qu'on veut bannir des écoles catholiques les plus grands maîtres, qui sont sans contredit saint Augustin et saint Thomas ; qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les corps les plus célèbres et dans les plus savantes compagnies, établies par l'Ecriture, autorisées par la tradition et par la plus vénérable antiquité; que ce sont au reste de ces sentiments qu'on peut embrasser ou contredire sans cesser d'être uni à l'Eglise; et qu'en un mot, soit qu'on les admette ou qu'on les combatte, le sacré dépôt de la doctrine de Jésus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, et ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'esprit, et voilà en même temps ce qui vous rassure; mais n'est-ce point une fausse assurance que celle où vous êtes? ne vous trompez-vous point? ne vous trompe-t-on point? Un doute de cette nature, et sur un sujet de cette importance, mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or, où en chercherez-vous l'éclaircissement, et où le trouverez-vous? vous l'avez dans vos mains et sous vos yeux ; car je vous renvoie toujours au même oracle, qui est l'Eglise. Voyez quel jugement est émané de son tribunal ; lisez et convainquez-vous. Quoi ! ce que l'Eglise, ce que son chef visible, ce que ses pasteurs qualifient de scandaleux, de faux, d'hérétique, vous le regarderez comme indifférent par rapport à la foi? Ces anathèmes partis du siége apostolique, et secondés de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les églises particulières, tout cela ne vous étonne point? vous pouvez tenir contre tout cela? vous pouvez vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises et arbitraires? Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte : mais qui sont ceux qui vous le disent? quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'Eglise universelle?

III. Est-ce politique? Car la politique se mêle dans les affaires de religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures, et quoiqu'on pense ce qu'on doit penser, on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire : ou de parler autrement qu'on ne pense, et ce serait une mauvaise foi dont on n'est pas capable et dont on ne pourrait porter le reproche au fond de sa conscience ; ou de ne point parler du tout et de ne rien dire, et c'est à ce milieu qu'on s'en tient, comme au tempérament le plus juste et le plus sage. Je ne suis, dit-on, ni ne veux être rien : j'ai mes vues, j'ai mes prétentions ; et pour y réussir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, ou ils me le sont même actuellement. D'ailleurs, ce sont la plupart des personnes de connaissance, et j'ai toujours été en commerce avec eux ; la prudence m'engage à les ménager. La prudence ? mais quelle prudence ? la prudence de la chair. Or, selon saint Paul, *cette prudence de la chair est ennemie de Dieu* (*Rom.*, VIII) ; et, puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu et réprouvée de Dieu.

Comment ne le serait-elle pas ? Y a-t-il raison de fortune, de parenté, de société ? Y a-t-il considération et intérêt humain qui doivent vous lier la langue et vous empêcher de vous déclarer, de vous élever pour la cause de l'Eglise et pour celle du Seigneur ? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagements de votre baptême, et ils sont grands en effet. A Dieu ne plaise que j'en diminue l'obligation. Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques et solennels, et plus vous êtes coupable de les soutenir si mal. Est-ce là ce que vous avez promis à Dieu et à son Eglise sur les sacrés fonts où vous fûtes régénéré en Jésus-Christ? Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vues si mondaines? Du moins si c'était en ce qui regarde le monde ; mais en matière de foi, quelle part la sagesse du monde doit-elle avoir? *Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, et qu'a le fidèle à partager avec l'infidèle* (II *Cor.*, VI)?

Soyez sage et circonspect, je le veux, et je suis le premier à vous y exhorter : mais soyez-le avec cette sobriété que demande l'Apôtre, soyez-le jusqu'à certain point, et non au delà. Ayez des égards, j'y consens ; mais n'en ayez que jusqu'à l'autel. Car à l'autel, c'est-à-dire quand la religion est en compromis, et qu'il y va de l'honneur et de l'autorité de l'Eglise, vous devez oublier tout le reste, et ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses*

enfants, *ou ses héritages*, je le mettrai au nombre de mes disciples, *et il possédera la vie éternelle* (*Matth.*, XIX). Voilà une promesse bien avantageuse; mais écoutez en même temps une menace bien terrible, et digne de toute votre réflexion : *Celui qui sauve sa vie la perdra ; et celui qui la perdra pour moi la sauvera* (*Ibid.*, X). Dans le sens de l'Evangile, qu'est-ce que cela signifie? Ce que vous ne pouvez trop méditer : savoir, qu'en toutes choses, mais surtout dans les choses de Dieu, on ne doit point tant avoir de ménagements pour le monde ; et qu'en voulant se sauver pour le temps présent, on se perd pour l'éternité.

IV. Est-ce insensibilité? Est-ce que vous vous souciez peu de tout ce qui concerne l'Eglise et la religion? Mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre et où vous devez mourir? Est-il rien qui vous soit plus important que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification et de votre salut?

Vous me direz : Je ne l'attaque pas. Non, vous ne l'attaquez pas directement; mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément; mais on l'attaque, et vous ne vous y opposez pas; mais vous ne la soutenez pas, mais vous ne la défendez pas. Or quiconque n'est pas pour elle est contre elle; de même que *quiconque n'est pas pour Jésus-Christ est contre Jésus-Christ* (*Matth.*, XII). Vous me direz : Il n'est question que de quelques points; et faut-il tant se remuer pour cela et se troubler? Je le sais; ce n'est que de quelques points ; mais ce sont des points essentiels, ce sont des points de foi. Or à l'égard de la foi, tout est d'une extrême conséquence, et il n'y a rien à négliger. Vous me direz : Ce n'est pas là mon affaire; mais de qui sera-ce donc l'affaire? Est-ce l'affaire des hérétiques? est-ce l'affaire des infidèles, ou n'est-ce pas l'affaire de tous les enfants de l'Eglise de s'intéresser pour leur mère, et de résister en face à ses ennemis? Je dis l'affaire de tous les enfants de l'Eglise : car c'est une affaire commune, et chacun y est pour soi, quoique différemment et par proportion. Ah! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'ose avancer qu'il n'y en a pas un, ou presque pas un, qui ne se fasse une affaire de l'appuyer de toutes ses forces. On a du zèle pour le mensonge, on en manque pour la vérité. Vous me direz : Quand je me déclarerai, la cause de l'Eglise n'en sera pas meilleure. Et que suis-je en effet? De quel poids peut être le suffrage d'un homme comme moi, d'un homme sans lettres et sans étude? On vous l'accorde : l'Eglise peut fort bien se passer de votre suffrage; et si l'on vous presse de vous déclarer, ce n'est point précisément afin que la cause de l'Eglise en devienne meilleure, mais c'est afin que vous-même, en vous déclarant, vous en soyez meilleur. C'est, dis-je, afin que vous vous acquittiez de votre devoir envers l'Eglise, afin que vous rendiez à l'Eglise l'hommage d'une soumission publique qu'elle exige de vous, et que vous ne pouvez lui refuser sans violer ses droits et sans être coupable. De sorte que je puis appliquer ici ce que disait saint Augustin dans l'affaire du pélagianisme, et à l'occasion de quelques-uns qui gardaient le silence et ne voulaient point donner à connaître ce qu'ils pensaient : *Faisons-leur*, écrivait ce saint docteur à Sixte, seulement prêtre alors, et depuis pontife : *Faisons-leur une salutaire violence pour les attirer à nous, non point dans a crainte qu'ils ne nous nuisent, mais dans la crainte qu'ils ne se perdent.*

V. Est-ce lâcheté? Elle serait honteuse dans le service d'un prince de la terre; et pour en éviter la honte, il n'y a point de péril où l'on ne s'exposât : on n'y épargnerait pas sa vie. Mais présentement, qu'est-ce que je vous demande au nom de l'Eglise? une parole, un simple témoignage de votre déférence à ses sentiments, et vous n'avez pas assez de résolution pour la prononcer, cette parole, ni pour le donner, ce témoignage! Où donc est l'esprit du martyre, dont tout catholique doit être animé? Mais encore, que craignez-vous, et qui craignez-vous? Faut-il si peu de chose pour vous étonner?

Malheureuse neutralité qui forme tant de fausses consciences! car sous le frivole et vain prétexte qu'on demeure à l'écart et qu'on ne prend part à rien, on croit sa conscience en sûreté : comme si la foi ne voulait de nous point d'autre confession que le silence. Neutralité scandaleuse : c'est un outrage que vous faites à l'Eglise de n'oser pas vous ranger de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite que vous ne recevez pas le jugement que l'Eglise a porté, et que dans le cœur vous le rejetez, quoique au dehors vous gardiez des mesures et que vous affectiez de paraître neutre? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, et que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises? Ils se déclareraient, si vous vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'Eglise aussi, dans tous les temps, a condamnée et traitée de prévarication.

Enfin, neutralité favorable à toutes les hérésies, et qui sert à les établir et à les répandre. Car de même que dans une guerre civile les factieux sont contents, pourvu qu'on ne s'oppose point à leurs entreprises, ainsi les hérétiques ne souhaitent rien davantage, sinon qu'on ne les contredise point et qu'on ne forme aucun obstacle à leurs progrès. Ils savent bien du reste céder et se fortifier. Ce sont les premiers à demander la neutralité ; mais à condition qu'ils ne l'observeront pas, et qu'ils n'omettront rien pour agir sourdement et plus efficacement. Ce sont les premiers à demander la paix ; mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de succès, qu'elle se fera avec moins d'éclat. Une

infinité de personnes, même de ceux qui ne sont point mal intentionnés, se laissent surprendre à ce piége. Que ne vit-on en paix, disent-ils, et pourquoi tout ce bruit? J'aimerais autant, quand le loup est dans la bergerie, et que le berger crie de toutes ses forces pour appeler du secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvements et fait tant de bruit. Sans ces mouvements, sans ce bruit, que deviendrait le troupeau? La paix est à désirer : qui en doute? mais il faut que ce soit une bonne paix.

Pensées diverses sur l'Eglise et sur la soumission qui lui est due.

Il y en a qui, des intérêts de l'Eglise, font leurs propres intérêts; et il y en a qui de leurs intérêts propres, font les intérêts de l'Eglise. Grande différence des uns et des autres. La disposition des premiers est bonne et toute sainte, et celle des seconds est mauvaise et toute profane. Que veux-je dire? le voici. Les uns font des intérêts de l'Eglise leurs propres intérêts : comment, et par où? par leur zèle pour l'Eglise, par leur attachement inviolable à l'Eglise, par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'Eglise, soit sur ses avantages pour y prendre part et s'en réjouir, soit sur ses disgrâces, pour s'en affliger et y compatir; de sorte que, sans égard à aucun intérêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les intérêts de l'Eglise, et y adressent toutes leurs intentions et tous leurs désirs. Mais les autres se conduisent par un principe et un sentiment tout opposé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Eglise; c'est-à-dire que, pour autoriser l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignités ecclésiastiques, ils se regardent volontiers comme des sujets utiles à l'Eglise, comme des gens capables de rendre à l'Eglise des services importants et d'y faire beaucoup de bien. Hé! que ne sont-ils de meilleure foi, et que ne connaissent-ils mieux le fond de leur âme! Leur vue directe et primitive n'est pas tant le bien qu'ils feront dans l'Eglise, que le bien et les revenus dont ils jouiront.

On ne peut trop respecter la primitive Eglise, mais la haute idée qu'on en a ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Eglise, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissait pas de se glisser des relâchements; et dans l'Eglise des derniers siècles, parmi les relâchements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

Oserai-je faire une comparaison? Elle est odieuse, mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'Eglise et pour ses jugements qu'une soumission de respect, ne lui rendre qu'un honneur apparent et extérieur, ne déférer à ses oracles que par le silence, lorsqu'en secret on s'élève contre elle, lorsqu'on lui résiste dans le cœur, et même par les effets, n'est-ce pas traiter cette épouse de Jésus-Christ comme Jésus-Christ lui-même, son divin époux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion? Ils le couronnèrent, ils lui mirent un sceptre dans la main, ils venaient tour à tour se prosterner à ses pieds et l'adorer : voilà de grands témoignages de respect; mais en même temps ils le frappaient au visage, et lui donnaient des soufflets.

Cette grande lumière du monde chrétien, ce docteur par excellence et ce défenseur de la grâce, cet homme d'un génie si élevé et d'une si haute réputation dans tous les siècles qui l'ont suivi, saint Augustin, en traitant des matières de religion, ne voulait pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole, mais il renvoyait au témoignage de l'Eglise. Aujourd'hui des troupes de femmes, faisant profession de piété, et conduites par un directeur qui certainement n'est rien moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un savoir très-superficiel, voilà leur évêque, leur pape, leur Eglise.

On me dira qu'elles agissent de bonne foi, et que leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens : mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or je doute fort qu'une simplicité accompagnée d'un tel aheurtement et de tant d'opiniâtreté doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon directeur : c'est le pasteur de mon âme : voilà ma règle. Mais selon cette règle, croyez-vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'Eglise auxquelles ce directeur n'est pas soumis? conduite pitoyable et hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Eglise pour vous attacher à ce directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, et non par le vrai principe, qui est un principe de la religion, puisque la même religion qui vous ordonne d'écouter ce pasteur particulier, vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun pasteur des fidèles et le corps des évêques qui lui sont unis de communion.

Dieu, par le prophète Isaïe, se plaint qu'il a formé son peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfants, de les élever, et qu'ils l'ont méprisé* (*Isaïe*, I). Les prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Eglise, et lui font dire, dans un sens moral et spirituel, qu'elle nous a formés en Jésus-Christ; que dès notre naissance, et par la grâce de notre baptême, elle nous a reçus entre ses bras et dans son sein, qu'elle nous y a fait croître et qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions et ses sacrements, mais que nous ne lui témoignons que du mépris, que nous la déshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite et par une perpétuelle transgression de ses commandements. Cette application est juste, et cette plainte solide et bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel et moral, et prenons la chose dans le sens des ter-

mes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en sera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, ne sont riches que des biens de l'Eglise, ne vivent que du patrimoine de l'Eglise, et sont toutefois les plus rebelles à l'Eglise, et les plus déclarés contre elle? C'est bien à leur sujet, et bien à la lettre que l'Eglise peut dire des uns : *Je les ai nourris* (*enutrivi*), et la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'autel ; des autres : *Je les ai élevés* (*exaltavi*), agrandis; et sans l'éclat qui leur vient de moi, peut-être ne seraient-ils jamais sortis de l'obscurité et des ténèbres. Cependant leur reconnaissance, à quoi se réduit-elle? à une obstination invincible contre mes plus sages et mes plus saintes ordonnances (*spreverunt me*).

On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de l'Eglise : c'est là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues et tous les mystères : car certain zèle n'agit que par mystère et que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfants, des domestiques en souffrent; mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'Ecriture qu'elles ont si souvent dans les mains, et où elles se piquent tant d'être versées et intelligentes, on peut bien leur dire avec saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Eglise de Dieu*? (*Tim.*, III.)

Zèle pour l'Eglise, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste c'est une vertu, et toute vertu consiste dans un milieu et dans un juste tempérament qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'Eglise, et en cela vous faites votre devoir, et le devoir de tout chrétien, de tout catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Eglise ne les prend elle-même? Pourquoi ces abattements, ces désolations où vous tombez? Pourquoi ces inquiétudes, ces alarmes continuelles? Pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur? n'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance et de votre attention ; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Eglise; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces disputes beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Eglise, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques et aux novateurs, que de témoigner dans leurs discours et dans leurs écrits un grand attachement à l'Eglise, que de prêcher la soumission à l'Eglise, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Eglise. Mais quelle est cette Eglise pour laquelle ils semblent si zélés? une Eglise à leur mode, et qu'ils se sont faite; une Eglise, ou plutôt une secte séparée de la vraie Eglise. Voilà ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Eglise, et voilà ce qui éblouit les simples et ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Esaü* (*Gen.*, XXVII). C'est donc à la règle et au caractère distinctif que nous a marqués saint Ambroise qu'il faut s'en tenir. Ce père parle de Satyre, son frère, et voici ce qu'il en dit : Après un naufrage d'où il était échappé, il voulut en action de grâces participer au sacrement de l'autel, et, dans cette pensée, il s'adressa à l'évêque du lieu. Mais comme c'était un temps de division et de schisme, il s'informa d'abord si cet évêque était catholique : *C'est-à-dire*, ajoute saint Ambroise, expliquant ce terme de catholique, *s'il était uni de communion et de créance avec l'Eglise romaine*. Car sans cela Satyre ne reconnaissait point la vraie catholicité, et n'en devait point reconnaître.

Tout est subordonné dans l'Eglise : mais ce grand principe, ce principe si raisonnable et si essentiel pour la conduite et le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement, selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les plus rigides et les plus implacables défenseurs de la subordination. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes, c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle : il se ralentit beaucoup, et même il s'éteint absolument. Ainsi entendez parler un supérieur ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction : ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits; ce sont de profonds gémissements sur le renversement de la discipline, parce que chacun veut suivre ses idées et vivre à sa mode; ce sont les discours les plus pathétiques et les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la règle et pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, incontestable : mais il serait question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine et légitime puissance dont il relève, et à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui serait bien plus efficace et plus persuasif que tant de gémissements et tant de plaintes, que tant de belles maximes et tant de discours. Peut-être croirait-on, en se soumettant, affaiblir l'autorité dont on est revêtu, et c'est au contraire ce qui l'affermirait. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est due? donnons nous-mêmes l'exemple, et rendons de bonne grâce l'obéissance que nous devons.

Dans les troubles de l'Etat, le bon parti est toujours celui du roi et de son conseil; et dans les troubles de l'Eglise, en matière de créance et de doctrine, le bon parti est toujours celui du vicaire de Jésus-Christ, du siége apostolique et du corps des évêques.

Un époux infidèle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un bénéficier qui, par un intérêt temporel et tout humain, quitte son église pour passer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les règles, dès que la puissance ecclésiastique et supérieure me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre je me servirai encore de la même figure : il en fera telle application qu'il lui plaira. Des pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il était permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avait épousée. Qu'est-ce que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, et de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jésus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'à *la dureté de votre cœur* (*Matth.*, XIX).

D'autres n'ont garde d'abandonner un bénéfice qu'ils possèdent, et ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains; mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler bénéfices sur bénéfices. Ils disent aisément, et le disent même bien haut : Ce n'est pas assez ; mais on ne les entend jamais dire : C'est trop. Le prophète, parlant à ces riches qui entassent acquêts sur acquêts, et joignent maisons à maisons, s'écriait : *N'y aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter* (*Isaïe*, V). Il me semble que je pourrais m'écrier de même : *N'y aura-t-il que vous dans l'Eglise pour la servir?* Mais que dis-je, pour servir l'Eglise? Elle serait souvent bien mal servie, si elle ne l'était que par ceux qui veulent avoir plus de raisons et plus d'obligations de la servir.

DE L'ETAT RELIGIEUX.

Véritable bonheur de l'Etat religieux.

Quand on parle du bonheur de l'état religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines ; et j'avoue que je n'entends pas volontiers des prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines et dégagée de tout soin. On dirait à les en croire, que le religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter ; que rien ne lui manque et que tout lui rit; que tout succède selon ses désirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres et au delà lui sont ouvertes ; pour un père et une mère dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau, mais le mal est que tout cela n'est guère évangélique. Et pourquoi faudrait-il renoncer au monde, si c'était là le centuple que Jésus-Christ nous eût promis, et qu'on eût à attendre dans la religion? Outre qu'on trouverait beaucoup à décompter des espérances qu'on aurait conçues en embrassant l'état religieux , il serait sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire des avantages purement temporels, et des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession religieuse, c'est l'abnégation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix et voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue, s'éloigne de la vérité, et par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, et qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, et qu'on lui montre les épines dont est semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie religieuse, sinon l'Evangile réduit en pratique, et dans la pratique la plus parfaite? et qu'est-ce que l'Evangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de mort à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une âme et la rebuter ; et moi je réponds que c'est de là même au contraire qu'elle peut et qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre, et à l'affermir dans sa résolution : comment, parce que c'est de là qu'elle apprend à estimer l'état religieux par où il est précisément et souverainement estimable, savoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'âme religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité, et accumuler sans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, et en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi, est-ce sur cela seul que le prédicateur lui même doit insister, et en cela seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quelque couleur qu'on emploie à l'embellir et à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point a dire en particulier de l'état religieux et des personnes qui s'y engagent, ce que saint Paul disait en général du christianisme et des chrétiens qui le professaient : *Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes nous sommes les plus malheureux* (*1 Cor.*, XV).

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être désavoué par aucun de ceux qui ont quelque connaissance de la vie religieuse, et surtout de ceux qui en ont quelque expé-

rience. Mais, du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation religieuse comme d'un gage de prédestination et de salut, qu'on m'y fera reconnaître une prédilection de Dieu et une providence spéciale par rapport à mon salut, ah ! c'est alors que je m'écrierai avec le même saint Paul : *Au milieu de mes tribulations* et dans les plus rudes épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie* (II *Cor.*, VII).

J'ajouterai encore, comme le prophète royal : *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu! vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle* (*Ps.* LXXXIII). Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, et que j'y occupe les dernières places; que j'y ressente toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, et que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse; que la nature, avec toutes ses convoitises, y soit combattue, domptée, immolée : il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, et c'est là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide et de réel et c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel et de solide qu'un prédicateur doit s'arrêter; autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre que l'Evangile, après tout, que tous les Pères de l'Eglise, fondés sur la parole de Jésus-Christ, promettent aux religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie, qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente un centuple, qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit et toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès à présent ne reçoive cent fois autant, et qui, dans le siècle à venir, n'obtienne la vie éternelle* (*Marc.*, XIX). Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être, pour une âme religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, et qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages et tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes vérifient ce beau passage de saint Marc, et qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix? voilà l'article essentiel, et sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs et de vaines exagérations.

Quand Jésus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'était point une paix telle que le monde la conçoit ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître : c'est la mienne, et non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature et qui satisfait l'amour propre : mais la paix de l'âme religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés. Tellement que le religieux ne peut être content dans sa retraite, qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela : mais, par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction, et qu'on trouve le joug de Jésus-Christ plus doux et son fardeau plus léger? Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une âme vraiment religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes, l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon leurs vues; le calme de la conscience, l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès, surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voies secrètes pour se communiquer à cette âme et pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien dans tout le plan de sa vie que de pénible et de rebutant : clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règles gênantes, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humiliants, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais, sous ces dehors capables d'effrayer des âmes qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connaître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur? combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment et qui le servent en esprit et en vérité?

De là vient, par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel par l'expérience et le goût le plus sensible, de là, dis-

je, il arrive, qu'au lieu que les gens du monde, avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contents et se plaignent incessamment de leur sort, le religieux dans son dénûment, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement toute sa carrière. La paix qu'il possède est la paix de Dieu; et l'Apôtre, qui l'avait lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens, et que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà, encore une fois, par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, et ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par là; mais que, par là même aussi, elles le seront pleinement et constamment.

Vocation religieuse: combien il est important de s'y rendre fidèle et de la suivre.

Ce n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état religieux. Nous avons là-dessus dans l'Evangile même un exemple qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur, et résiste à l'attrait de sa grâce. Examinons-en toutes les circonstances, et il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité sur un point aussi essentiel que celui-ci, et quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin Maître comment il pourrait parvenir à la vie éternelle. *Gardez les commandements* (*Matth.*, XIX), lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme répliqua : *Seigneur, c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent, et ce que je fais encore.* Sainte disposition où se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite, et qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la religion. Ce sont des jeunes gens dont les mœurs sont assez reglées, et dont le monde jusque-là n'a corrompu ni l'esprit ni le cœur. Quoi qu'il en soit, Jésus Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parlait; il témoigna concevoir pour lui une affection particulière; il l'envisagea d'un œil de bienveillance; et, l'invitant à une sainteté plus relevée: *Si vous voulez*, lui dit-il, *être parfait*, *allez*, *vendez tous vos biens*, *donnez-les aux pauvres*, *et suivez-moi.* Voilà à peu près la vocation religieuse : mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir : la proposition du Fils de Dieu l'étonne; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages et de s'en défaire; cette pensée l'attriste, il ne saurait s'y résoudre, il se retire. De là, que s'ensuit-il, et qu'en doit-on naturellement conclure, sinon que ce jeune homme quittait les voies de la perfection qui lui étaient ouvertes, sans quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardait les préceptes, et que, pour être sauvé, c'est assez de les avoir observés. Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement : car, se tournant vers ses disciples : *Je vous le dis en vérité*, s'écrie-t-il, *difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux* (*Ibid.*). Quelle conclusion ! Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avait un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédait de grands biens, et qui, par attachement aux richesses temporelles, avait seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandements. D'où il semblait que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *Difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Evangile.* Cependant il ne s'en tient pas là; mais il déclare expressément que ce riche de qui il s'agissait aurait bien de la peine à se sauver, et qu'il était fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi? parce que si la perfection qu'on lui avait proposée n'était pour les autres qu'un conseil, elle était devenue pour lui comme une obligation, en vertu de la grâce spéciale qui l'y appelait, et qu'il rendait inutile par sa résistance.

Il y va donc du salut : et en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, et qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur? C'est là qu'elle doit imiter, autant qu'il lui est possible, la promptitude et l'ardeur de Madeleine, qui, dans le moment, quitta tout dès qu'on vint lui dire : *Le maître est ici, et il vous demande* (*Joan.*, XI). Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est là que lui est, non-seulement permise, mais en quelque façon ordonnée, une pieuse dureté, pour voir sans se troubler le trouble d'un père, et, sans s'attendrir, les larmes d'une mère. Car *je veux sauver mon âme*, disait, dans une pareille conjoncture, la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout, et tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

De là même nous devons juger combien, de leur part, des parents se rendent coupables lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfants, et qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu qui se fait entendre à eux. C'est s'opposer à Dieu même, en s'opposant à ses desseins, et c'est détourner des enfants de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les detourner de la profession religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation; c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parents même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sache ce qu'elle quitte, et pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connaisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux et

raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très-dangereux, et souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, et qui néanmoins est solide et importante. Car à quoi se réduit cette connaissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne ? Elle consiste à lui faire voir ce qui peut lui inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connaître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que, d'une part, on lui présente le poison, sans lui présenter, d'autre part, le contre-poison; et de cette manière on la jette dans le péril le plus évident, et on l'expose à la tentation la plus forte. Développons ceci davantage, et faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvait dessiller les yeux à une jeune fille, et lui révéler les secrets des cœurs ; si l'on pouvait la rendre témoin de ce qui se passe dans l'intérieur des familles, et lui découvrir toutes les peines, tous les chagrins, toutes les traverses dont le faux bonheur du monde est accompagné, ce serait pour elle un préservatif : mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience ; et cette expérience, elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde, on la pare des ornements du monde, on la mène dans les compagnies du monde, on la fait entrer dans les parties de plaisir, dans les jeux, dans les spectacles du monde. Elle n'aperçoit devant elle qu'une figure brillante et agréable, qui l'éblouit, et qui naturellement doit lui plaire. D'où il arrive de deux choses l'une : ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait, et qu'elle succombe à l'occasion, perdant ses premiers sentiments et manquant aux desseins de Dieu sur elle ; ou du moins que, persistant dans sa résolution, et se mettant en devoir de l'accomplir, elle emporte avec elle une idée du monde qui ne servira qu'à la troubler à certains moments d'amertume et d'ennui presque inévitables, jusque dans les plus saintes communautés. Or, pour ne rien dire de plus, il vaudrait assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, et prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connaîtra donc point le monde ? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connaisse, puisque Dieu même la retire justement du monde, afin qu'elle ne le connaisse point? Plût au ciel que bien d'autres ne l'eussent jamais connu ! Quoi qu'il en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée. Contentez-vous que, de votre côté, son choix soit pleinement libre, et du reste laissez-la marcher à l'autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, et il saura bien, dans sa sainte maison, l'éprouver lui-même, autant qu'il faut et selon qu'il faut. Elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devait être assez pour vous qu'en se dévouant à l'état religieux, son choix, de votre part, fût pleinement libre ; et en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parents tout mondains, par des vues également contraires, et à l'esprit du christianisme, et aux sentiments de l'humanité. Car, quelque respectable et quelque inviolable que soit la liberté des enfants au regard de la vocation, surtout de la vocation religieuse, on abuse de l'autorité qu'on a sur eux en l'étendant jusque sur leur volonté ; et, sans les consulter ni consulter Dieu, on les détermine, par une espèce de contrainte, à une profession qui ne leur convient en aucune sorte, et à laquelle ils ne conviennent point, puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appelés. Or qu'est-ce que cela ? Je n'en puis donner une figure plus juste, mais tout ensemble plus terrible, que ce qui nous est représenté dans l'Ecriture ; le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au psaume cent cinquième, où le Prophète rapporte que les Juifs, séduits par les nations étrangères, et engagés dans leur idolâtrie, conduisaient eux-mêmes leurs propres enfants aux pieds des idoles, et que là, sans respect de la nature et de ses droits, ils versaient le sang de ces innocentes victimes, et les immolaient aux démons. Quels meurtres ! quels parricides ! Mais je puis le dire, et ce ne sera point une exagération : voilà ce que nous voyons encore de nos jours, quand des pères et des mères, trompés par les fausses maximes du monde, font violence à des enfants pour les bannir de la maison paternelle, et les confiner dans un cloître. Que dis-je, après tout? ce n'est point aux démons, c'est à Dieu qu'ils les sacrifient. Ah ! c'est à Dieu ! Eh ! ne sait-on pas combien ces parents inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu et de son service ! Mais ce qui les touche, c'est leur cupidité et leur intérêt : ces enfants coûteraient trop à entretenir, et il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'est leur ambition démesurée, et la passion d'élever une famille : pour la mieux établir, il faut la soulager, et en réunir les biens, qui se trouveraient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'est leur fol amour et leur prédilection pour un fils uniquement cher : il faut qu'il emporte tout, et que l'héritage des autres soit la retraite et la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au tribunal de Dieu. Je dis immolées; car c'est leur donner la mort : une mort purement civile, j'en conviens; mais plus dure peut-être que ne le serait la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente et forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts et bien vifs, mais c'est que je conçois fortement et vivement la chose; et, si dans le monde on la concevait de même, tant de pères et de mères y feraient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice d'eux-mêmes : mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu, si le cœur n'y a part, et si ce n'est un sacrifice volontaire.

Esprit religieux : quels biens il produit ; comment il s'éteint, et comment on peut le faire revivre

Comme il y a une multitude infinie de chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des religieux qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'Apôtre disait en ce même sens, que *tous les descendants d'Israël, quoique descendants d'Israël, n'étaient pas pour cela de vrais Israélites* (*Rom.*, VI) : et que leur manquait-il pour l'être? l'esprit de la loi. Que manque-t-il de même à une infinité de chrétiens pour être de vrais chrétiens ? l'esprit chrétien. Et que manque-t-il à un grand nombre de religieux pour être de vrais religieux ? l'esprit religieux.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux ? c'est une sincère estime de sa vocation, et une disposition intérieure et habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appelé en qualité de religieux : si bien que cette perfection religieuse, qu'on sait être de la volonté de Dieu, soit la fin prochaine et immédiate de toutes nos intentions, de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le religieux doit toujours être animé ; telle est l'âme qui doit lui donner la vie, je dis cette vie spirituelle, cette vie divine et surnaturelle, sans quoi il ne peut plus être dans la maison de Dieu qu'un membre mort et inutile, soit pour la religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse et dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire ? Quels abus, au contraire, quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'il commence à s'éteindre ? Comment le perd-on ? Comment peut-on le faire revivre et ressusciter? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions, et dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord, quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire ? On peut lui appliquer ce que Salomon a dit de la Sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle* (*Sap.*, VII). En effet, qu'un religieux soit rempli de cet esprit, de là lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état ; enfin, la paix et un parfait contentement de son état. Que d'avantages ! Comprenons-les bien, et considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux estime son état. Or, de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu, et que nous voyons encore de nos jours tant de personnes religieuses de l'un et de l'autre sexe s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens, et semble être au-dessus des forces humaines : tellement que la nature des choses paraît changer à leur égard, et que ce qui devrait, selon les sentiments ordinaires, leur inspirer de l'horreur et les rebuter, leur devient un attrait pour les engager et se les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux aspire à la perfection de son état, qu'il la désire véritablement et ardemment, qu'il la désire même uniquement. Or, n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, il s'y porte avec un zèle infatigable, et une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude, ce sont ses devoirs ; toute son occupation, ce sont ses devoirs ; toute sa vie, ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, et il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance et autant de soin, que si c'était le seul dont il fût chargé et dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux n'ayant rien plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, et sachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui, sans être proprement des devoirs, ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs, et des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des règles, et comme des lois inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu, et de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification et la patience, dans toutes les vertus. Il embrasse tout, il se réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux ayant toujours Dieu présent, et en conservant partout le souvenir, il ne se conduit que par des vues supérieures et toutes religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir, point d'autre motif, que le bon plaisir de Dieu. Or, ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent, et ce qui en rehausse particulièrement la valeur, c'est la sainteté même du principe d'où elles partent, et l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix, et un parfait contentement dans son état : dernier avantage, qui est la suite immanquable des autres. Car le religieux aimant son état, goûtant tous les devoirs de son état, s'affectionnant aux moindres pratiques de son état, envisageant Dieu dans tous les exercices de son état, et y trouvant un trésor de mérites qu'il amasse et qu'il grossit d'un jour à l'autre, doit, par une conséquence infaillible, se plaire dans son état, et y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que mille exemples jusques à présent ont vérifié ; et, comme le bras de Dieu n'est point raccourci, et que sa grâce, malgré l'iniquité du siècle, opère toujours avec la même onction, c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations au reste, cette onction que Dieu répand dans l'âme religieuse, n'ont rien de ces plaisirs grossiers ni de ces vaines douceurs où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations

toutes pures, toutes célestes, qui, par l'alliance la plus merveilleuse, s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique et toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue, où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée, on jouit d'un repos inaltérable, on ne cesse point de bénir son sort, et l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies du monde.

Or, encore une fois, qui fait tout cela? je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur, qui, du fond de l'âme où il réside, se communique au dehors, et se montre dans tout l'extérieur du religieux : dans ses discours, dans son air, dans sa démarche, dans toutes ses manières. Les gens du monde s'en aperçoivent bien, et de deux religieux, ils savent bien distinguer celui qui se comporte en religieux, et celui qui parle, qui converse, qui se conduit en séculier. D'où vient le respect qu'ils ont pour l'un, et le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat par où, selon l'ordre et la sage discipline de l'Eglise, il faut passer, avant que de prendre avec la religion un engagement fixe et immuable, les maîtres à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves que Dieu retire du milieu de Babylone, et qu'il rassemble auprès de lui, s'étudient par-dessus tout à leur imprimer profondément cet esprit religieux, et ne leur recommandent rien avec plus d'instance, que de le nourrir dans eux, de l'y fortifier, et de l'y maintenir jusqu'à la mort. Tant on est persuadé que c'est le premier fondement de l'édifice spirituel qu'ils ont à bâtir; et que de cette racine doivent procéder tous les fruits de justice que Dieu attend d'une vie régulière et conforme à la profession religieuse.

II. Mais, parce que les contraires ne paraissent jamais mieux que lorsqu'on les oppose à leurs contraires, après avoir vu quels biens produit l'esprit religieux, voyons quels abus et quels désordres s'introduisent dans une communauté dès qu'il commence à s'éteindre. Il serait à souhaiter qu'on en eût des preuves moins fréquentes et moins éclatantes; mais on est obligé de le reconnaître, quoique avec une extrême douleur : c'est par là que sont tombées des maisons entières, où la régularité, depuis leur établissement, s'était conservée dans toute sa vigueur, et qui longtemps avaient été l'édification de l'Eglise. Dieu y était servi fidèlement et saintement : la bonne odeur de leur piété se répandait de jour en jour, et se perpétuait d'année en année; tout le public en était instruit, et les regardait comme des asiles de l'innocence chrétienne, et de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantait de tous côtés la tranquillité, l'union, la charité qui y régnait, et qui d'un grand nombre de sujets ne faisait qu'un même cœur et qu'une même âme. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie, et renversé ce bel ordre ? comment est arrivé ce changement prodigieux, et cette triste décadence qui a perdu des communautés où l'observance était si exacte, et la règle si bien établie ? c'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du monde, et que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux : je veux dire qu'il en a banni l'esprit de retraite, l'esprit d'oraison, l'esprit de dévotion, l'esprit de pauvreté, de pénitence, de soumission ; l'esprit de détachement, de renoncement à soi-même, et qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence et d'indépendance, un esprit de tiédeur et d'éloignement des choses de Dieu, un esprit de propriété, de commodité, de paresse; un esprit vain, hautain, jaloux des préférences et des distinctions, impatient, délicat, sensible, et la source enfin de mille divisions : car voilà quel est cet esprit du monde qui prend la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette ivraie semée dans le champ du père de famille, y étouffe tout le bon grain? Faut-il, dis-je, être surpris qu'une maison se dérange, et qu'elle prenne une face toute nouvelle; que, de maison de Dieu qu'elle était, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints règlements sont négligés, où chacun vit selon son gré, et où les fautes demeurent impunies, où il n'y a plus, ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis et à leurs répréhensions, ni assiduité à la prière, ni zèle pour la fréquentation des sacrements, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérité. S'il y reste encore quelques âmes vraiment religieuses, de quel œil voient-elles une défection si générale et si déplorable, et de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles comparent l'état présent où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, et dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissements, d'autant plus douloureux qu'elles se croient moins capables de remédier au mal qui les afflige ; car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, et n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentiments, parce qu'elles savent que tout ce qu'elles diraient serait mal reçu, et ne servirait qu'à irriter les esprits. Cependant le désordre, bien loin de se corriger, croît tous les jours : à mesure que l'esprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine tendresse de conscience diminue ; on s'enhardit, pour ainsi dire, à faire certain pas, à franchir certaines barrières; et, en de telles conjonctures, à quoi n'est-on pas exposé, à quels égarements, à quels scandales ? Hélas ! le souvenir du passé est sur cela une leçon bien terrible et bien touchante.

Il est vrai, après tout, que de pareilles chutes sont moins ordinaires, et moins à craindre pour toute une maison religieuse, que pour quelques particuliers qui s'oublient et qui s'écartent de leur devoir. Car, quoique

le corps d'une communauté se soutienne, il peut y avoir des membres infirmes et mal affectés : c'est-à-dire qu'il peut y avoir de mauvais sujets qui se relâchent et qui dégénèrent de la sainteté de leur vocation. Or, n'y en eût-il qu'un seul, il est certain que la cause de son malheur est, ou de n'avoir jamais bien pris l'esprit religieux, ou de l'avoir perdu. Peut-être avec cet esprit avait-il eu d'abord les plus heureux commencements ; peut-être était-il entré dans la carrière avec une ardeur et une résolution dont il semblait qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies ; au milieu de sa course, il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin, et qui sait quand il le reprendra ? Combien d'autres après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus ! *O aveugles et insensés !* disait saint Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair; vous marchiez bien : pourquoi n'avez - vous pas continué de même et quel obstacle s'est opposé à votre persévérance* (*Galat.*, V)? Cet obstacle, à l'égard du religieux dont nous parlons et à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'Apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeait et le gouvernait. Trop de commerce et de distractions au dehors, trop de mouvements même et d'agitations au dedans, omissions trop libres et trop fréquentes de l'observance régulière, négligence et tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations, nouvelles prétentions ; tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avait été élevé.

Or, n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes ; il ne pense plus comme il pensait, il ne goûte plus ce qu'il goûtait, il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissait. Son état, qu'il aimait, lui devient ennuyeux et insipide; ses devoirs, auxquels il était inviolablement attaché, lui paraissent incommodes et gênants; mille petites pratiques qui ont passé en coutume, et qu'une sainte ferveur ajoute à la règle, ne sont plus dans son estime que des minuties et des dévotions de novice. Il se ménage, il s'épargne, et tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à demi, que de mauvaise grâce, qu'avec une espèce de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, et qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi, dans une langueur mortelle, il traîne une vie lâche, imparfaite et sans mérite. Que dis-je, une vie sans mérite? Plût au ciel qu'elle fût seulement inutile, et qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est! Car dans ce relâchement il n'est pas possible qu'on ne soit exposé à bien des péchés beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, et qui, au jugement de Dieu, seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, et n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus! Il y en a encore : et quel est-il ? ce serait un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une âme qu'on ne puisse le rappeler, et il ne s'amortit point de telle sorte qu'on ne puisse le réveiller et le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, et confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement et d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon, ennemi du progrès spirituel et de la sanctification du religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous les hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une âme religieuse, et pour s'opposer à la grâce qui la sollicite intérieurement et qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se représente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût et un abattement où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir : mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit religieux. Or pourquoi ne le pourrait-elle pas? Hé! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien, avec l'assistance divine, reprendre l'esprit du christianisme; pourquoi lui serait-il plus difficile, avec le même secours, de reprendre l'esprit de sa vocation? Il y a des moyens pour cela, et les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car, si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer au monde, et dont j'ai reçu les prémices en recevant l'habit religieux, ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer est la réflexion. C'est-à-dire que je dois attentivement considérer, et me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie et en certaines rencontres, surtout depuis que je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison : que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avais alors de l'importance de mon salut, du prix de mon âme, de la vanité du monde et de ses dangers, des avantages de la retraite et de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi et de l'obligation d'y répondre; de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme religieux; des hommages qui lui sont dus, des grâces dont il m'a comblé, de la reconnaissance qu'il en attend et qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même et contre moi-même ; je dois me dire : Où en suis-je, et que fais-je dans mon

état, dans cet état de sainteté et de perfection? Je l'ai choisi; mais, en le choisissant, que me suis-je proposé, et, en m'y consacrant, qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon âme; et, jusque dans l'asile où elle devrait être à couvert de tout péril, je la perds. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde; et ce monde, que je fuyais, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou je tâche de le rapprocher de moi; je ne me plais qu'avec lui, et tout sans lui m'est un désert et m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais, de bonne foi, qu'est-ce que ma vie? n'est-elle pas moins religieuse que séculière, et combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement et plus religieusement que je ne vis? J'ai voulu me donner à Dieu, et m'y donner sans réserve; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appelait, et remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits; je lui en ai fait au pied de son autel une protestation solennelle : mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme je le dois; que je marche dans ses voies, et que j'accomplisse ses desseins; que je le serve selon qu'il le demande et qu'il le mérite; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, et que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée? Hélas! comment pourrais-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le dérèglement. Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, et voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir? Demeurera-t-elle toujours impunie? Après que mes supérieurs auront eu peut-être assez de condescendance pour la tolérer, Dieu en usera-t-il de même, et quand je paraîtrai à son tribunal, aura-t-il la même indulgence? Toutes ces pensées, bien approfondies en de sérieuses méditations, sont capables de rallumer le feu dans une âme, et c'est le premier moyen d'y exciter par la réflexion, et d'y renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit : *Si je comprenais, je croirais*, lui répond : *Croyez, et vous comprendrez*. On peut faire la même réponse à un religieux : si j'avais, dites-vous, l'esprit religieux, j'agirais; mais, pour l'avoir agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous et que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu, cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état; et vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit? vous le pouvez, aidé de la vertu céleste; vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment et de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle; vous pouvez, aux heures et aux temps prescrits, vous recueillir devant Dieu et méditer, lire de bons livres et vous y appliquer, rentrer en vous-même et faire l'examen de votre conscience; approcher plus souvent du tribunal de la pénitence, de la sainte table, et y apporter plus de préparation; assister plus exactement aux divins offices, et les réciter avec plus de révérence et plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous savez assez quelles sont les observances propres de votre institut; vous en voyez la pratique dans votre communauté; soumettez-vous à tout cela, et n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens, vous n'agirez qu'avec répugnance; mais, si vous vous armez d'une généreuse résolution, et que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas, et suivant toujours la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontreront, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, et je puis vous promettre que l'esprit religieux, qui s'était éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra; qu'il ramènera avec lui l'esprit de Dieu, ou, pour mieux dire, que l'esprit de Dieu le ramènera lui-même, et qu'il vous secondera. Vous serez surpris d'une si heureuse conversion; vous en bénirez mille fois le ciel, et vous vous écrierez comme le saint homme Job : *Ce que mon âme rejetait avec horreur, est maintenant ma plus douce nourriture* (*Job.*, VI). Votre profession et tous ses engagements, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étaient ou qu'ils vous le semblaient, vous deviendront aisés, et vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Mais achevons, et disons quelque chose du troisième moyen, qui est la prière. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir : et voilà ce que le Sauveur des hommes nous a fait entendre dans son Evangile par ces paroles si expresses : *Demandez, et vous recevrez*. Or, si Dieu est toujours disposé à nous écouter, lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines et d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous voudrons attirer sur nous les dons de son esprit, et que dans ce dessein nous élèverons vers lui nos cœurs? Ainsi, l'âme religieuse concevant les dommages infinis que lui a causés la perte qu'elle a faite de l'esprit religieux, et touchée d'un vrai désir de les réparer, n'a point de ressource plus prompte ni plus solide que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misère : hélas! Seigneur, elle est extrême, et vous en êtes témoin; vous voyez la désolation de mon cœur et le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre présence *comme une paille sans suc et toute desséchée* (*Job.*, XIII). Ah! mon Dieu! il n'y a plus rien en moi de religieux que le nom. Qu'elle se reconnaisse coupable, et qu'elle lui en témoigne humblement et affectueusement son repentir. Non, Seigneur, ce n'est point à vous que je puis imputer le désordre de mon état, mais à moi-même; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, et je confesse devant vous que j'ai péché; juste

sujet de mes regrets et de mes gémissements! s'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrais, du moins ils sont sincères, et vous le savez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, et qu'elle lui redemande cet esprit de grâce qui peut seul la relever, ou la mettre en disposition de se relever elle-même : Jusqu'à quand, ô mon Dieu ! jusqu'à quand ? n'y a-t-il donc pas assez de temps que je languis dans le fond de mon indolence, et ne sortirai-je point de mon assoupissement? Daignez me renvoyer votre esprit et l'esprit de la sainte religion où il vous a plu de m'appeler ; avec cet esprit religieux vous me rendrez la vie; mais, sans cet esprit religieux, je n'ai ni sentiment ni mouvement? Qu'elle le fasse souvenir de ses bontés passées, et des miracles que sa grâce a opérés en faveur de tant d'autres : Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous pas pour moi ce que vous avez fait pour eux? Ils s'étaient égarés comme moi, et peut-être plus que moi; mais au premier signe qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier désir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre sein, vous les avez embrasés d'un feu céleste, et revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de consolation toute une communauté; et, après en avoir été le scandale, ils en sont devenus l'exemple. Eh! mon Dieu! puissiez-vous répandre sur moi les mêmes bénédictions! J'en ai le même besoin, je les désire avec la même ardeur; il ne tient qu'à vous que je n'en ressente les mêmes effets. Enfin, que l'âme religieuse insiste toujours, et qu'elle ne cesse point de prier, jusqu'à ce que Dieu se soit laissé fléchir et qu'il l'ait exaucé. Il n'éprouvera pas longtemps sa persévérance; car il n'est point de prière qu'il agrée davantage, parce qu'il n'en est point qui soit plus selon ses vues. Quoi qu'il en soit, on ne peut rechercher avec trop d'empressement, ni demander avec trop d'instance un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor évangélique; trésor caché et tout intérieur, mais si nécessaire et si précieux, qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux quiconque le possède; plus heureux quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusqu'à la mort.

Habit religieux : ce qu'il signifie et à quoi il engage.

Ce que saint Paul recommandait aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui est *de nous revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Rom.*, XIII). Or, dans un sens spirituel, se revêtir de Jésus-Christ, c'est se remplir l'esprit et le cœur des maximes de Jésus-Christ et de ses sentiments, c'est conformer sa vie à la vie de Jésus-Christ, et régler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais, prenant les paroles du grand apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, et dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, et admise à ce saint état, que, dans la cérémonie de sa vêture, c'est de Jésus-Christ qu'elle se revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pauvre ; elle se revêt de l'humilité de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit modeste et humble ; elle se revêt de la pénitence de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, et voyons plus en particulier quel est le mystère du saint habit que nous portons en qualité de religieux. Voyons quels en sont les engagements, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il condamne nos relâchements, de quelle manière il nous honore, et de quelle manière nous l'honorons, ou nous le déshonorons, selon l'esprit qui nous anime, et la bonne ou mauvaise édification que nous donnons au dehors. De tout ceci nous pourrons tirer des leçons très-salutaires, et de puissants motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? c'est, pour user de cette expression, une espèce de sacrement : je veux dire que c'est un signe visible des dispositions intérieures et des sentiments invisibles de l'âme religieuse. Le religieux touché de Dieu, et sentant l'efficace de cette parole évangélique, *Bienheureux les pauvres*, ne se contente pas d'une pauvreté en esprit, mais embrasse réellement la pauvreté de Jésus-Christ par un dépouillement absolu de toutes choses, et c'est pour en faire une profession ouverte qu'il se revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien, qu'il y a renoncé, et qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont réservées dans le ciel. Le religieux, disciple d'un Dieu humilié, et connaissant toute la vanité du faste et de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jésus-Christ; et c'est pour en faire une déclaration publique qu'il se revêt d'un habit modeste et humble, afin de témoigner par là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du siècle, combien il les méprise, et qu'au lieu de chercher à paraître et à se distinguer par un faux éclat, toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel, et d'y briller dans la splendeur des saints. Le religieux mort à lui même, ou désirant d'y mourir, et sachant quelle est la corruption des sens, et combien il importe de les tenir dans la sujétion, prend pour son partage la mortification de Jésus-Christ; et c'est pour notifier le choix qu'il fait, qu'il se revêt d'un habit grossier et pénitent ; comme s'il disait : Que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent et l'entretiennent dans une mollesse criminelle; pour moi je suivrai mon Seigneur crucifié, et chaque jour je me chargerai de sa croix, et la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux les personnes du sexe ajoutent le voile ; ce sacré voile que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'âme contre tous les scandales où elle pourrait être exposée, et contre tous les

assauts de la tentation qu'elle aurait à soutenir. Mais, quoi qu'il en soit de la pensée de ce Père, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes; d'étouffer en elle les deux désirs les plus pernicieux, et néanmoins les plus ordinaires, qui sont le désir de voir et le désir d'être vue; de s'ensevelir toute vivante, et de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde et n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin époux et de le gagner; de se dévouer uniquement à Dieu, et de n'avoir plus de conversation et de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie et ce qu'il annonce. Et de là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur: car, s'il y a des habits pour le seul usage et la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction et la dignité. Ainsi voyons-nous les rois porter dans les grandes solennités le manteau royal, comme le symbole et le caractère de la majesté de leur personne; ainsi voit-on les souverains pontifes vêtus de leur habit de cérémonie qui les fait reconnaître entre tous les prélats de l'Eglise; ainsi les bienheureux même dans le ciel ont-ils, selon l'expression de l'Ecriture, un *vêtement de gloire* proportionné au degré de leur béatitude et de leur sainteté. Or, tel est par comparaison l'habit religieux; et c'est ce qui en fait l'ornement et le prix. Car le prix et l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose, mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang et la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité et toute sa pauvreté, est cependant si respectable et si honorable? ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés et consacrés à Dieu, des serviteurs et des servantes de Dieu par état, des épouses de Jésus-Christ, des vierges de Jésus-Christ, des pauvres de Jésus-Christ, des fidèles imitateurs de Jésus-Christ, dont ils ont pris les livrées, et à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant; et de tout cela que doit apprendre le religieux? que doit-il conclure? quel retour doit-il faire sur lui-même? qu'a-t-il à se reprocher, et de quoi doit-il se confondre? C'était la pratique de saint Bernard; il se remettait sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession et il se demandait: *Où êtes-vous venu, et pourquoi y êtes-vous venu?* Solide réflexion, et utile souvenir qui ne devrait jamais s'effacer de l'esprit d'un religieux.

Car c'est à peu près comme saint Bernard, et même avec plus de sujet que saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même et se demander: Quel est l'habit que je porte, et qu'ai-je prétendu ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jésus-Christ: eh! qu'est-ce donc d'avoir, sous cet habit pauvre, des sentiments tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusé; de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent; de n'avoir point de repos qu'elles ne me soient accordées, et d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage, d'affecter même quelquefois (pitoyable faiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes), d'affecter, pour ainsi dire, jusque dans le sac et le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé? C'est un habit modeste et humble, par où je professe l'humilité de Jésus-Christ: hé! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble et modeste, des sentiments tout contraires à l'humilité chrétienne, de savoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement, de désirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, et de prendre tant de mesures pour les emporter; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrètes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, et qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pu encore parvenir; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre désavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un blesse ma vanité, et qu'elle se repaît de l'autre? C'est un habit grossier et pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jésus-Christ: hé! qu'est-ce donc, dans cet habit pénitent et grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités: ne voulant me gêner en rien; fuyant, autant que je le puis, la peine et le travail; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière et pour m'en décharger; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, et m'en servant pour demander des dispenses et obtenir des soulagements dont je pourrais fort bien me passer; enfin, vivant au gré de mes sens, et ne leur faisant aucune violence?

Mais qu'est-ce encore, sous un voile qui me consacre à la solitude et au silence d'une vie retirée, et qui me fait disparaître aux yeux du monde pour me séparer du monde; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation: qu'est-ce, dis-je, sous ce voile,

d'aimer toutefois le monde, c'est-à-dire d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liaisons avec le monde, d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait et me dissipe, qui me détourne de mes exercices et me les rend ennuyeux; qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion; qui, peu à peu, éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion et tout le zèle de mon avancement et de ma perfection; qui peut-être à certaines heures me retrace assez vivement les pensées du monde, pour me faire soupirer dans mes liens et regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée.

Qu'est-ce en effet que tout cela? Quelle contrariété entre l'habit et les sentiments; et, dans cette contrariété, à qui peut-on mieux comparer le religieux qu'à ces faux prophètes qui, selon l'expression de l'Evangile, se montraient sous des vêtements de brebis, mais qui dans le fond n'étaient rien moins que ce qu'ils paraissaient? L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis quand le monde même vient à s'apercevoir d'une telle contradiction. Et comment ne s'en apercevrait-il pas? Car, outre qu'il est d'une critique et d'une pénétration extrême à l'égard des religieux, il faut convenir que, comme il y a des séculiers qui, sous l'habit du monde, font voir des sentiments tout religieux, il n'y a que trop de religieux qui, sous l'habit de religion, font voir des sentiments tout séculiers. On les découvre à leurs manières libres, à leurs airs évaporés, à leurs paroles peu mesurées et peu discrètes, sans retenue et sans nulle considération. Le monde, qui les voit et qui les entend, en est surpris : et, s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est, si même devant eux il semble leur applaudir, il sait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirés. Sont-ce là, dit-on, des religieux? Ils pensent comme nous, ils parlent comme nous, ils agissent comme nous : à l'habit près, qu'elle différence y a-t-il entre eux et nous?

Scandale qui retombe sur l'habit même, et qui le déshonore : mais faisons-le cesser, ce scandale qui se répand si aisément et si vite. Il ne tient qu'à nous, et nous le pouvons par une conduite digne de notre profession. Ne soyons pas religieux seulement par l'habit; mais que notre habit et nos mœurs s'accordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paraîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté, et honorons-le de telle sorte, par une fidélité entière et une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'Epoux, et avoir part au banquet céleste.

Vœux de religion, ou sacrifice religieux.

Ce qui fait essentiellement le religieux, ce sont les trois vœux de religion; et il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand et de relevé, puisque les Pères de l'Eglise en ont parlé avec tant d'éloges, et qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses et si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second baptême qui efface les péchés, et qui ne fait pas seulement renaître l'âme chrétienne à la vie de la grâce, mais à une vie sainte et à un état de perfection. Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité : martyre, dit saint Bernard, qui, sans effusion de sang, et sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les tyrans exerçaient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, et semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentiments de ces saints docteurs. Pensées nobles et sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher, parce qu'il me paraît que le prophète royal, plus directement encore inspiré du ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle et plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice : *Offrez au Seigneur votre Dieu*, ce sont ses paroles, *offrez-lui un sacrifice de louange, et présentez vos vœux au Très-Haut* (*Ps.* XLIX).

Sacrifice tout religieux : comment? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que dans ce sacrifice c'est le religieux qui, lui-même et en personne, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre. Et en second lieu, parce que dans ce sacrifice c'est le religieux qui, lui-même et en personne, tient la place d'hostie et de victime. Le religieux, dans la profession de ses vœux, prêtre et victime tout ensemble. Prêtre qui offre, et victime qui est offerte. Prêtre qui offre, et qui, par cette oblation et ce sacrifice, s'engage à Dieu solennellement et authentiquement : victime qui est offerte, et qui, en conséquence de cette oblation et de ce sacrifice, appartient désormais à Dieu spécialement et totalement. Deux rapports sous lesquels toute âme religieuse peut se considérer : deux vues qui lui doivent servir de règle dans la conduite de toute sa vie, et qui l'une et l'autre ont de quoi lui fournir, sur son état et sur les devoirs de son état, des réflexions très-édifiantes et de très-salutaires instructions.

I. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre : pourquoi? parce que c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se voue, lui-même qui se donne, lui-même, en un mot, qui s'immole et se sacrifie. Dieu est présent à ce sacrifice, pour l'agréer; le ministre député de l'Eglise y assiste, pour l'accepter; le peuple fidèle en est spectateur, pour en rendre témoignage et pour le vérifier : mais celui qui le fait, c'est le religieux lui-même, et nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car, selon la maxime de la théologie, le vœu est un acte de la volonté, et d'une volonté libre; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur

elle-même, dispose en effet d'elle-même, et se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue et soutenue de la grâce; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire; mais, après tout, cette grâce cet attrait, cette vocation d'en haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre, et que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier à la liberté de l'homme et à ses droits.

Droits tellement inviolables, et condition si absolument requise dans le religieux, que de là dépend la vérité de son sacrifice, la sainteté de son sacrifice, le mérite et l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice, et sa perpétuité. Tout ceci est important: 1° La vérité de son sacrifice: car, comme il s'agit de la personne du religieux, si ce n'est pas lui qui de son gré et d'une volonté pure vient s'offrir et se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice, puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paraîtra-t-il au pied de l'autel; en vain, au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute et distincte la formule prescrite et les paroles essentielles: si elles ne sont que dans la bouche, et que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre spécieuse et qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale; et c'est conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent, comme promesse vaine et de nulle valeur, tout vœu qui n'aurait eu d'autre principe qu'un respect humain, qu'une crainte servile, que de trompeuses espérances, que des menaces capables de troubler le religieux, et de le forcer dans son choix; 2° La sainteté de son sacrifice: la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du religieux n'étant pas accompagné de cette intention, ni animé de cet esprit, il ne devrait être censé, au jugement de Dieu, que pour une action indifférente et morte. Quel honneur en reviendrait à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'âme? Et qu'ai-je affaire, disait-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon temple, et du sang des animaux qui coule sur mes autels? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, et ne se portent point vers moi; 3° Le mérite et l'utilité de son sacrifice: Jésus-Christ a promis le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre: mais à qui? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres et de tous ses héritages, mais à celui qui lui-même et volontairement les aura quittés: non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, mais à celui qui lui-même et volontairement se sera séparé d'eux: non pas à celui qu'on aura entraîné après lui, mais à celui qui lui-même et volontairement se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire; et Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4° La stabilité de son sacrifice et sa perpétuité: les vœux de religion sont irrévocables, et par là même ils sont perpétuels, et en quelque manière éternels. Or ils ne le peuvent être qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'était pas elle-même qui se fût engagée, et que l'engagement du religieux n'eût été qu'un engagement faux et apparent, il pourrait le désavouer, il pourrait le révoquer, il pourrait secouer un joug auquel il ne se serait pas soumis, et où il ne se croirait attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le religieux qui lui-même doit se présenter et se consacrer: et voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de sacrificateur et de prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'âme religieuse bien des sujets et de consolation et d'instruction, soit dans le temps même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite et tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation, lorsque après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur pour se déclarer à la face de l'Eglise, et pour consommer son sacrifice par une promesse et une protestation publique, elle peut se dire à elle-même et le dire à Dieu, que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves, mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfants; que ce n'est point un esprit d'intérêt, qui est l'esprit des mercenaires, mais un esprit de religion qui est l'esprit des élus? Oui, Seigneur, me voici: je viens; mais vous me permettrez en même temps de me porter à moi-même le doux témoignage que je viens parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous désire, mon cœur qui vous cherche, et que le don qu'il vous fait n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Bénie soit, mon Dieu, votre miséricorde, qui sait ainsi me mettre en état de goûter le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose pour vous, et que c'est moi qui le fais, sans y être autrement déterminée que par le mouvement de votre divin Esprit et par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, et fidélité qui m'est d'autant plus salutaire et plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même et de ses résolutions.

Telle est, dis-je, et telle doit être la consolation de l'âme religieuse. Consolation durable qui, de ce premier moment où l'âme commence son sacrifice, s'étend jusques au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu.

Car il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacrifices qui, sur l'heure et dans un espace de temps très-court, se consomment par l'entière consommation de la victime. Le religieux, tout immolé et tout sacrifié qu'il est, subsiste encore et peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte; mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser, mais il est toujours vrai, et il lui suffit de savoir que c'est lui-même qui se l'est imposé; tellement que cet état, par une heureuse et sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, et se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de finir sa course et de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez, mais de là même quelles instructions tire le religieux? Quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs et pour se reprocher ses relâchements et ses tiédeurs? Eh quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! J'ai dit à Dieu : Vous êtes mon Dieu, et je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission et un attachement sans réserve. Comme je le promettais, je le voulais. Je voulais vivre selon ma règle, je voulais en accomplir toute l'obligation et en acquérir toute la perfection. Or, ce que j'ai voulu si justement et d'une vue si délibérée, ai-je cessé de le vouloir; ou, si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle et la même ardeur? Le poids de la régularité me devient rude et pénible, surtout à certains temps; une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts et bien des ennuis; mais j'ai dû prévoir tout cela, que dis-je? Je l'ai même en effet prévu, et en le prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement et hautement ma parole. Etait-ce pour la révoquer? était-ce pour me démentir? était-ce pour manquer de courage dans l'exécution? Malheur à moi si je détruisais de la sorte et j'anéantissais la vertu d'un sacrifice où, moi-même et en personne j'ai fait la fonction de sacrificateur et de prêtre.

II. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie et de victime. Car, dans son sacrifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même et que tout ce qui lui peut appartenir. Or, en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1. Offrande la plus précieuse, je dis la plus précieuse, non point absolument et en soi, mais par rapport à celui qui la fait. Expliquons-nous. A me considérer moi-même tel que je suis et dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien; mais ce rien, après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, et qu'à tout être, rien après Dieu n'est plus cher que soi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends Isaac, c'est ton fils unique et tu l'aimes; cependant je veux que tu le conduises sur la montagne et que tu me le sacrifies* (*Genes.*, XXII); car je te le demande. Le saint patriarche obéit; il mena son fils au lieu qui lui était marqué; il éleva lui-même le bûcher où il devait l'immoler, se mit en état de le frapper, selon l'ordre qu'il en avait reçu; et, si l'ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'était fait d'Isaac, et bientôt le sang de ce fils bien-aimé allait être répandu et sa vie terminée. Voilà ce que toute la postérité a comblé d'éloges et canonisé comme un des sacrifices les plus saints et les plus mémorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu, et ce qu'il regarda comme un des monuments les plus certains et les plus sensibles de la religion d'Abraham et de sa foi : *C'est maintenant que je connais combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton fils unique.* Le Seigneur n'en demeure pas là, mais sa libéralité le porte encore plus loin : *Parce que tu as fait cela, et que, pour me témoigner ton amour, tu n'as point eu d'égard à ton propre fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du ciel.*

Or, sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Ecriture a tant exalté le mérite, et que Dieu récompensa si abondamment et si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifiait pas lui-même. Il sacrifiait un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, et le seul par qui son nom dût se perpétuer; il sacrifiait toutes ses espérances pour l'avenir; mais, encore une fois, ce fils, ce n'était pas lui-même; et il en faut toujours revenir à la maxime de l'Evangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis, et de se donner soi-même. Avantage inestimable du religieux, et c'est par là qu'il pratique à la lettre et dans toute la force de son sens, cette grande leçon du Sauveur des hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même* (*Matth.*, XVI). Prenez garde, remarque saint Grégoire, pape, c'est beaucoup de renoncer à ce qu'on possède, mais ce n'est pas tout, le point difficile et le souverain degré, c'est de renoncer à ce qu'on est et à sa personne (*Greg.*, *Hom.* 32, *in Evang.*).

2. Offrande la plus honorable, comment? Par la raison même que c'est l'offrande la plus précieuse. Et en effet, le prix de la victime augmente le prix du sacrifice; et le prix du sacrifice honore le maître à qui il est présenté. Dans l'ancienne loi on offrait à Dieu les fruits de la terre, on lui offrait le sang des boucs et des taureaux. Il ne rejetait point ces victimes, il voulait bien les accepter; mais dans le fond était-ce des

victimes dignes de ce souverain Être, et de quel œil voyait-il ses autels ensanglantés de telles hosties? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à son peuple par la bouche du roi-prophète, et dans les termes les plus énergiques et les plus formels : *Écoute, Israël, et reçois ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes sacrifices; je veux même les avoir continuellement devant mes yeux, afin qu'ils me sollicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sais-tu*, poursuit le Seigneur, *sais-tu ce que j'agréerais au delà de tout le reste, et ce qui conviendrait mille fois plus à ma grandeur? Ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela? Si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours, et tout l'univers n'est-il pas à moi* (*Ps.* XLIX)? Mais par où donc, ô le Dieu de nos pères! reconnaîtrons-nous votre suprême puissance, et ce domaine absolu qui soumet à votre empire tous les êtres créés? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous? Point d'autres que vous-mêmes, répond le Dieu tout-puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles et dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-mêmes, et rien ne doit plus servir à ma gloire; car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme, l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme formé à la ressemblance et marqué du sceau de son créateur, que cet homme que *j'ai mis dans les mains de son conseil* (*Eccles.*, XV), et à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi et que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or, ce que Dieu, dès les premiers temps, disait aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que dans la loi évangélique il dit à l'âme religieuse, et ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, en lui rendant* par ce sacrifice d'elle-même *le culte raisonnable* qu'elle lui doit et qui lui est le plus glorieux (*Rom.*, XII).

Offrande la plus universelle, se donner soi-même c'est tout donner. Il n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels : biens de la fortune, biens du corps, biens de l'âme. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles; biens du corps, qui sont les plaisirs des sens : biens de l'âme, qui sont l'entendement et la volonté ; or, le religieux en se donnant lui-même, donne et sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté ; biens du corps, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté ; biens de l'âme, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de l'obéissance. Que lui reste-t-il donc? Rien. Mais je me trompe, et, s'il ne lui reste rien en effet, mille choses peuvent lui rester en espérances, en prétentions, en désirs. C'est la belle pensée de l'abbé Rupert, et la voici. Car, quand je me trouverais par le malheur de ma naissance et de ma condition dans un dénûment entier, et que de tous les biens humains je n'en posséderais aucun, du moins pourrais-je en prétendre la possession par une infinité de droits légitimes que je serais capable d'acquérir ; du moins pourrais-je en espérer la possession par mille voies justes et mille moyens qu'il me serait permis de mettre en usage ; du moins pourrais-je en désirer la possession, et sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrais et à tout ce que j'imaginerais. Je le pourrais, dis-je, comme tout autre que moi le pourrait de même, pourquoi ? Parce que si l'être de homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, et que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces désirs n'ont rien de réel ; que ce sont de simples idées et communément de vaines chimères, je le veux : mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace et la vertu du sacrifice religieux. Car c'est dans ce sacrifice où le religieux se donne lui-même, qu'il donne conséquemment et qu'il sacrifie toutes ces prétentions, toutes ces espérances, tous ces désirs ; et c'est là même aussi que Dieu, dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice, considère ces prétentions comme si c'étaient des titres solides, reçoit ces espérances comme si c'étaient des biens assurés et présents, compte ces désirs comme si c'étaient des possessions actuelles et véritables. Et voilà comment les Pères entendent ces paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* (*Matth.*, XIX). Quelle confiance, dit saint Jérôme ! Qu'était-ce que Simon-Pierre? un pauvre pêcheur. Qu'avait-il quitté? des filets qui faisaient toute sa richesse, et qui lui servaient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent et le plus abondant : *Nous avons tout quitté.* Ah ! il est vrai, Pierre, dans le fond, et à proprement parler, n'avait rien quitté : mais, selon l'esprit et dans la préparation de son cœur, il avait tout quitté, parce qu'il avait quitté l'affection de tout avoir, ou, pour mieux dire, toute affection d'avoir. Il avait quitté toute la terre, parce que, s'il eût eu le domaine de toute la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu et en vue de Jésus-Christ, son Sauveur, et Fils de Dieu. Ainsi ce ne doit point être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le religieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même et avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire, quoique rapportée à Dieu seul, rejaillit néanmoins sur l'âme religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le religieux devient, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes et dans l'estime des hommes, une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice

aussi qui, depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or, qu'est-ce que cet état? il y en a peu qui le comprennent bien, et encore moins qui veuillent bien s'y réduire et en embrasser toute la perfection. Car, être victime, j'entends victime de Dieu, et l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi et n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu et ses adorables volontés, par quelque organe et de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est être dans un état de mort, et comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu et des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis : de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, et dans le même sentiment que l'Apôtre : *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous*, et, à chaque moment, *nous sommes regardés* et nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole* (*Rom.*, VIII). Vue admirable pour l'âme religieuse : je suis une victime de mon Dieu. Vue capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient et quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération, à quoi n'est-elle pas préparée? S'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier, aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations et à quelque prix que ce puisse être : rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus, qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leurs intérêts, les victimes de leur plaisir et de leurs plus honteuses cupidités; les victimes du monde qui les tyrannise et qui les perd; au lieu qu'étant la victime de Dieu et d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée et qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse, et par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être dans la religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose ou le reprendre après l'avoir sacrifié, ce serait un larcin que Dieu, selon le terme de l'Ecriture, aurait en horreur, et qui nous exposerait à ses plus rigoureux châtiments. Si, là-dessus, nous nous sentons coupables par quelque endroit, rougissons de notre infidélité, réparons-la, et, par une protestation toute nouvelle, rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réserve avec vous, Seigneur : car vous êtes un maître trop grand pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'est même beaucoup que vous daigniez agréer le sacrifice que je vous ai fait, et que je vous fais encore. Hé ! mon Dieu, ce que j'en voudrais retrancher, à qui le donnerais-je; et ce que j'en ai retranché jusqu'à présent, à qui l'ai-je donné? Quoi que ce soit, il est toujours temps de le rapporter à votre autel, et vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejetez pas, Seigneur, et, si je l'ai profané, si je l'ai employé contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma règle, ne le méprisez pas, puisque je ne veux plus désormais l'employer et tout ce que je suis, qu'à vous obéir et à vous plaire.

Jugement du religieux, ou le religieux au jugement de Dieu.

C'est une promesse bien consolante pour le religieux, que celle de Jésus-Christ aux apôtres : *Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, tous ses héritages, recevra le centuple et la vie éternelle* (*Matth.*, XIX). Le religieux, comme les apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un sens, beaucoup plus quitté que les apôtres, puisqu'ils ne quittèrent que leurs barques et leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ qu'il a renoncé au monde et à tous les biens du monde. Il a donc part à la promesse du Fils de Dieu ; et elle n'exprime rien de si grand qu'il ne puisse s'appliquer et où il n'ait droit de prétendre. Quelle espérance! quelle récompense ! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible, sortie de la bouche du même Sauveur, et qui fournit au religieux un fonds inépuisable de réflexions, et des réflexions les plus sérieuses : *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné ; et plus on lui aura confié de talents, plus on lui en redemandera* (*Luc.*, XII). C'est-à-dire que nous serons jugés selon notre état et selon les grâces attachées à notre état ; de sorte que plus l'état aura été saint et capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre et de châtiments à craindre. Car, suivant ce qui est encore écrit dans l'Evangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui, ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins négligée et n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel et plus rigoureusement puni* (*Luc.*, XLVII).

Voyons donc un religieux au jugement de Dieu, je dis un religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, et peu zélé pour son avancement et pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable où Dieu ne distinguera les conditions et les professions, que pour en faire la matière et la règle de ses arrêts. C'est là que nous comparaîtrons tous, et que le religieux, comme le reste des hommes, viendra répondre de

toute sa vie et recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sentence favorable. Jusque dans le sacré collége des apôtres, il y a eu un apostat et un réprouvé : nous étonnerons-nous après cela que dans les plus saints ordres il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent, et réservés aux vengeances du Seigneur?

Quoi qu'il en soit, il sera jugé, ce religieux, quel qu'il puisse être, et comment Dieu y procédera-t-il? quelle forme de jugement observera-t-il? que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre? Quatre choses : le bienfait de sa vocation, les devoirs de sa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation ; enfin l'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, et qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'était pas contenté de l'appeler au christianisme, de l'agréger par le baptême au corps de son Eglise, de lui révéler les vérités de son Evangile, et de le faire instruire de ses mystères, de ses commandements, des voies ordinaires du salut. Grâces communes qui doivent suffire à tout chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais, à l'égard de cette âme religieuse, Dieu avait eu des vues encore plus relevées et plus particulières. Il l'avait regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servait lui-même en parlant de Jérusalem. Cette vigne qu'il voulait faire profiter au centuple, et dont il prétendait recueillir des fruits de sainteté les plus excellents, il l'avait plantée dans une terre de bénédiction. Il se proposait de la voir croître, monter, s'élever, et voilà pourquoi il l'avait distinguée et spécialement élue. C'était de sa part une faveur, une élection toute gratuite, et c'est aussi ce qu'il représentera au religieux, c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive et le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de sa providence et toute sa conduite ; comment il l'avait prédestiné, de toute éternité, pour être associé à son peuple chéri et à ses plus fidèles amis ; comment il l'avait prévenu, dès ses plus jeunes années, pour lui inspirer le dégoût du monde et pour l'en séparer ; comment dans un âge faible il lui avait donné assez de force et assez de courage pour rompre tous les liens de la chair et du sang, et pour vaincre tous les obstacles qui pouvaient le retenir ; comment il l'avait reçu dans sa maison, dans son sanctuaire, pour n'y être occupé que des choses divines, et pour ne vaquer qu'à de pieux exercices ; comment il l'avait appelé aux plus hauts degrés de la sainteté, et il lui en avait ouvert les voies ; comment il avait eu en vue de lui faire mener sur la terre, autant qu'il était possible, la vie des anges dans le ciel, de le tenir toujours auprès de lui comme ces esprits bienheureux, et de l'admettre en quelque manière dans sa confidence et dans sa plus intime familiarité. Car telle est en effet l'excellence de la vocation religieuse ; en voilà les prérogatives et les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les grâces de Dieu, surtout certaines grâces, portent avec elles leurs obligations ; et, selon le prix et la mesure de ces grâces, les obligations croissent et s'étendent à des pratiques plus parfaites. De là vient que la sainteté d'un religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle, que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre, et c'est pour cela même aussi que l'état religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ; de pauvreté, en dévouant à Dieu tous nos biens ; de chasteté, en dévouant à Dieu tous nos sens ; d'obéissance, en dévouant à Dieu tout notre cœur et toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints instituteurs, éclairés et inspirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagements chacun une règle, où, dans un cours d'observances ordonnées et solennellement approuvées, sont contenus et réduits en acte tous les conseils évangéliques, toutes les vertus : le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus désintéressée, une mortification continuelle, soit intérieure, soit extérieure ; l'humilité, le mépris de sa personne, la patience, la soumission, le recueillement, la retraite, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences, l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession, à la communion, au travail et aux fonctions de son emploi ; en un mot, tout ce qui peut servir à perfectionner l'âme religieuse et à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera, pour ainsi dire, de point en point au religieux, sans en omettre un seul article. Voilà votre règle, reconnaissez-la. Voilà ce que vous deviez faire et ce que vous deviez être ; vous l'aviez promis, et je l'avais exigé de vous. Et qu'y avait-il en tout cela que de juste, que de convenable à votre profession? Il fallait l'honorer comme elle vous honorait, il fallait en soutenir la sainteté. La route vous était tracée ; il y fallait marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible, mais tout ce qu'il nous demande, quelque difficulté qu'il s'y rencontre, eu égard à notre faiblesse, il prend soin de nous le faciliter par sa grâce et de nous le rendre praticable. C'est ce qui paraît dans l'état religieux. Si le religieux doit tendre à toute la perfection de l'Evangile, combien de moyens la religion lui met-elle en main pour y parvenir? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer, pour le fortifier, pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chutes, pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son âme une sainte ferveur et pour l'avancer?

Temps d'épreuve où, tout récemment sorti du monde et novice dans les choses de Dieu,

de sages maîtres n'ont d'autre occupation que de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit et le cœur, de lui enseigner la science des saints et de lui apprendre à la pratiquer. Temps de retraite, où, rentrant en lui-même et repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidélités et ses négligences, il reprend sa première ardeur et redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement, où, pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais et pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites; il se reproche les plus légères atteintes qu'il peut y avoir données; il s'engage par de nouvelles protestations et se rétablit ainsi auprès du Seigneur, dont il commençait à s'éloigner. Exercices journaliers : la méditation, la prière, la visite des autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des sacrements, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage des bons livres; vigilance des supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des sujets dont une communauté est composée, qui vivent sous la même règle, et qui, par une édification mutuelle et une sainte émulation, se soutiennent les uns les autres. Ajoutez les grâces du ciel, grâces intérieures, grâces particulières, grâces plus abondantes dans les maisons religieuses que partout ailleurs, lumières, sentiments, inspirations.

Que faut-il de plus, et ce que Dieu disait à Israël, n'aura-t-il pas droit de le dire à un religieux : *Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait* (*Isai.*, V)? Je vous ai sauvé de l'Egypte, je vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleste; ma miséricorde vous environnait de toutes parts et je vous ai recueilli sous mes ailes pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer? de quelles armes n'étiez vous pas muni pour les combattre? Que vous demandais-je au-dessus de vos forces, et, pour vous seconder, quelle protection, quels soins, quels appuis vous ont été refusés? Vous ne vous plaindrez pas de moi et de ma providence; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous et combien vous êtes redevables à ma justice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Voici le point capital et décisif, voici le terme fatal et le dénouement de cette dangereuse procédure. L'Evangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant, que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, et, n'y en trouvant point, il le maudit. Le cep de la vigne qui ne produit que des feuilles est coupé, desséché et mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, et qui ne l'a pas fait valoir, est réprouvé du maître. Ainsi que sera-ce au moment de la mort, à ce moment où le religieux, cité au tribunal de Dieu, paraîtra devant cette souveraine majesté et aux pieds de ce juge inexorable qui n'a acception de personne? que sera-ce, dis-je, quand Dieu, s'adressant à lui, il lui dira comme ce seigneur à son intendant : *Rendez-moi compte de votre recette* (*Luc.*, XVI). Car voilà ce que vous aviez reçu et à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel était le bienfait de votre vocation, tels étaient les devoirs de votre vocation, tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation : à quoi tout cela s'est-il terminé, et de votre part quels en ont été les effets?

Que sera-ce quand Dieu, reprenant le fil et toute la suite de sa vie, pendant les trente, les quarante années et peut-être davantage, il lui fera voir une vie passée dans l'oisiveté, dans la paresse, dans une tiédeur mortelle et habituelle; une vie dissipée, immortifiée, quelquefois plus sensuelle par proportion et plus mondaine que la vie même du monde; une vie sans attention sur soi-même, sans zèle de sa perfection, sans goût pour toutes les pratiques de piété et sans dévotion; des vœux très-imparfaitement gardés et souvent tout-à-fait violés, des règles, ou méprisées et hautement transgressées, ou observées par nécessité, par crainte, par bienséance, par respect humain; des actions toutes naturelles, des intentions toutes serviles, des passions très-vives, des conversations très-libres, des paroles très-médisantes et très-malignes, des animosités nourries et invétérées dans le cœur, des impatiences au dehors et des saillies de colère qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, et que trop causé de trouble et de scandale.

Car nous parlons d'un religieux de ce caractère : c'est-à-dire (et faut-il, hélas! que nous soyons contraints de faire un tel aveu!) c'est-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de religieux, sans y en comprendre d'autres, dont il serait à souhaiter que les égarements plus affreux encore et plus déplorables fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or, encore une fois, que sera-ce quand ce religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie et d'une conduite si peu religieuse? Est-ce là ce que Dieu attendait de lui et ce qu'il devait en attendre? est-ce là ce que lui-même il avait eu d'abord en vue lorsqu'il sortit de la maison paternelle, et qu'il se dégagea avec une détermination si ferme et si constante de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? était-ce là que devait se réduire ce service de Dieu, et en cela qu'il devait consister? Eh! s'il ne s'agissait d'autre chose, qu'était-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le cloître, et de recevoir, pendant une année de probation, tant de leçons; de prendre des engagements si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? Il n'y avait qu'à rester dans le siècle et qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant; et que sera-ce encore, quand, pour achever de confondre le religieux, et pour lui ôter toute excuse,

Dieu formera contre lui un jugement de comparaison : je veux dire quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même ; quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivaient dans le monde et qui s'y sont sanctifiés ; quand Dieu fera même servir à sa condamnation les pécheurs du monde, et toute leur conduite selon le monde ? Témoignages qu'il ne pourra récuser et dont il sera accablé. Reprenons.

1. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point, ou presque point, de si mauvais religieux qui, vivant au milieu de ses frères, et les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentiments, et ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchait, où il comprenait le bonheur de son état, où il en considérait la sainteté, où il s'affectionnait à ses devoirs, où il était résolu de s'y rendre plus fidèle, et où il les remplissait véritablement. C'était pour les supérieurs une consolation, pour la communauté un sujet d'édification, et pour lui-même un repos de conscience dont il goûtait toute la douceur et toute l'onction. C'est donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensiez-vous alors ? à quoi étiez-vous disposé? que faisiez-vous ? qu'y avait-il dans la règle que je vous avais imposée et que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât, qui vous arrêtât ? Vous couriez dans mes voies, et vous vouliez y persévérer et y mourir : pourquoi vous en êtes-vous retiré, et d'où est venu ce changement ? Ce qui était un devoir pour vous, a-t-il cessé de l'être ? Ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps, et n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession et les mêmes vœux ? Ces grands motifs qui vous attachaient à vos obligations, ont-ils perdu toute leur force ; et le joug que vous portiez si délibérément et avec tant de courage, est-il devenu plus pesant et moins soutenable ? Soyez vous-même votre juge ; car c'est à vous-même que j'en appelle : ce que vous avez voulu en telle conjoncture, et ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer et toujours dû le vouloir

2. Comparaison avec les justes du siècle. Le monde est bien corrompu : mais c'est cela même qui relève la gloire et le mérite de tant de saintes âmes qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, et malgré tous ses dangers, s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne, et vivre selon toute la perfection de l'Evangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs ! Quelle dévotion vive et ardente dans l'oraison, dans la communion, dans toutes les pratiques de religion ! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrits un ministre de Jésus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance ! Quelle docilité aux leçons de ce directeur, et quelle obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu même ! Quel esprit de pénitence, que d'austérités secrètes, que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de modérer que d'exciter ! Combien d'autres opérations de la grâce qui ne paraissent point, parce que ce sont des âmes sans ostentation, et plus soigneuses de se cacher que de se produire aux yeux du public ! Il n'y a que les prêtres du Seigneur dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mystères : et je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi devant Dieu, voyant dans le plus grand monde des saints et des saintes, et y découvrant d'éminentes vertus qui me reprochaient mes imperfections et mes faiblesses.

Mais ce reproche, combien sera-t-il encore plus pressant au jugement de Dieu, et quels prétextes le religieux pourra-t-il là-dessus alléguer pour sa défense ? le Fils de Dieu parlant des Juifs, disait : *Les Ninivites s'élèveront au jugement contre cette nation et la condamneront. Car, dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence, et voici plus que Jonas* (*Matth.* XII). Le même Sauveur ajoutait : *Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux; mais les enfants du royaume seront rejetés* (*Matth.* VIII). Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, et qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du religieux; et voilà comment Dieu, pour ainsi parler, lui confrontera des troupes de séculiers dont la vie et les exemples feront sa honte et sa condamnation. Dans la terre des pécheurs, ils se sont sanctifiés ; et vous, dans la terre des saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis ? Ils étaient au milieu des périls, et ils se sont sauvés; vous, dans un lieu d'asile et gardé de toutes parts, en combien de manières avez-vous exposé et hasardé votre salut ? Tout conspirait à les détacher de moi, et jamais ils ne se sont départis de ma loi et de la perfection de ma loi ; vous, tout vous portait vers moi, et combien de fois m'avez-vous oublié, combien de temps ? Cette perfection où ils sont parvenus n'était pour eux qu'un conseil, et ils n'en ont pas néanmoins négligé ni volontairement omis un seul point : pour vous, c'était un devoir indispensable, c'était un précepte de la désirer, de la rechercher, d'y tendre sans cesse, et de vous y avancer : mais quel effort avez-vous fait pour cela, mais y avez-vous pensé, mais vous en êtes-vous occupé, mais en mille rencontres, et sur mille sujets, avez-vous même observé l'essentiel de l'Evangile, et satisfait au commandement ?

3. Comparaison avec les pécheurs du siècle. Ce sont ces mondains qui, possédés du monde, dont ils se sont rendus esclaves, donnent aux affaires du monde, et à son service, toute leur attention et tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire, et que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ses biens, pour obtenir ses récompenses, pour parvenir à ses honneurs, pour s'insinuer dans sa faveur, et pour s'y maintenir? On peut dire qu'il y a peu d'ordres religieux,

et qu'il n'y en a peut-être point, quelque austères qu'ils soient, qui exigent autant de vigilance et de réflexions, autant de veilles et de fatigues, autant d'exercices pénibles et laborieux, autant de sujétion et de dépendance, autant de sacrifices de ses aises, de son repos, de sa santé, de sa propre volonté, qu'il en faut dans la cour d'un prince, dans la profession des armes, dans un ministère, dans une charge, dans un négoce, partout où l'on cherche à établir sa fortune et à réussir? Or, toutes ces peines, tous ces mouvements, tous ces assujettissements, sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions et de ses projets? Autre conviction contre le religieux, et autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étais-je pas un maître assez grand, et le monde devait-il être mieux servi que moi? Etait-il plus puissant, plus riche que moi? Etait-il plus libéral dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons? Avait-il, sur tant de mondains qui l'adoraient ou qui l'idolâtraient, des droits plus sacrés, plus inviolables que je n'en avais sur vous? Lui appartenaient-ils autant que vous m'apparteniez? car, vous étiez mon héritage, vous étiez de ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposait était-il moins pesant que le mien; et en le portant, ce joug du monde, n'avaient-ils nul chagrin, nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer? Toutefois comment le portaient-ils? Ils servaient le monde comme leur divinité; m'avez-vous servi comme votre Dieu?

De là quelle décision, quel arrêt? C'est ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer: car, qui sait s'il est digne de haine ou d'amour? Mais, du reste, il est certain qu'il y en a dans chaque communauté à qui cette matière convient davantage, et que, par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paraissent moins touchés que les autres, et moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parce qu'après tout on ne leur voit point faire de chutes grossières, et qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'Evangile une parabole qui les regarde, et qui devrait rabattre leur confiance: c'est celle des dix vierges. Il est constant que toutes étaient vierges, et il n'est point écrit que dans leur vie il y eût rien de scandaleux. Cependant de ces dix vierges, lorsqu'il fut question d'entrer dans la salle du festin, il y en eût cinq que l'Epoux rejeta, et à qui il répondit: *Je ne vous connais point* (*Matth.* XXV). Affreuse réponse pour une âme religieuse que la mort aura conduite au tribunal de Dieu! Dans un désir ardent d'être admise à la béatitude céleste, elle s'écriera: *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi*: mais quel coup de tonnerre, quel anathème, si Dieu vient à lui dire: *Je ne vous connais point?* Hé! Seigneur, je suis de ces vierges que vous avez appelées. Il est vrai: mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'était d'abord qu'un léger assoupissement; mais bientôt vous êtes tombée dans un sommeil oisif et plein de paresse. *Bienheureux le serviteur que le maître, en arrivant, trouvera sur ses gardes et dans le devoir: il lui donnera l'administration de tous ses biens* (*Matth.* XXIV). Mais vous qui n'avez rien fait de ce que j'attendais de vous, que pouvez-vous attendre de moi? *Je ne vous connais point.*

Ce ne sont point là de vaines terreurs, et plaise au ciel qu'elles fassent sur nous une impression salutaire! Saint Paul craignait d'être réprouvé, et ce que ce maître des gentils, ce vaisseau d'élection craignait pour lui-même, tout apôtre qu'il était, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jérusalem et dans les saints lieux, écrivait saint Jérôme, ce n'est pas un mérite ni un sujet de louange; mais le mérite, et ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons le même de la profession religieuse; et si nous voulons que le jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous-mêmes en jugement avec nous-mêmes, mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappelons, dans l'amertume de notre âme, toutes nos années, supputons toutes nos pertes, tâchons de les réparer, rachetons le temps; et, sans faire aucun fond sur le passé, concluons comme David: *C'est maintenant Seigneur, que je vais commencer* (*Ps.* LXXVI).

Saintes résolutions d'une âme religieuse qui reconnaît la perfection de son état, et se confond de ses infidélités.

Je vois, Seigneur, ce que je suis et ce que je devrais ne pas être, comme aussi je ne vois que trop ce que je devrais être, et ce que je ne suis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie! que de tiédeurs et de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrais pas être, mais ce que je suis néanmoins, et de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de sanctification, quels desseins votre providence a-t-elle formés sur moi? A quelle perfection m'appelez-vous, et qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état où votre grâce m'a conduit? voilà ce que je devrais être, mais ce que je ne suis pas; et de ne l'être pas, c'est mon humiliation et ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez m'élever, et combien peu j'ai avancé jusques à présent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher: et si je les avais constamment et fidèlement suivies, je serais un saint: Hélas! mon Dieu, que suis-je qu'un prévaricateur et un pécheur?

Je le reconnais: mais, après tout, Seigneur, je puis par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes faiblesses, ce témoignage bien consolant que, toutes fai-

blesses qu'elles sont, ce ne sont point de ces désordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous sers très-imparfaitement, il est vrai : mais enfin je n'ai point, comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre service ; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugements, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, et je ne m'y laisse point entraîner ; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, et de l'infecter d'une contagion mortelle ; je ne me livre point à ces injustices, à ces violences, à ces excès où portent une convoitise insatiable, un intérêt sordide, une ambition désordonnée, une molle sensualité, un libertinage de mœurs et de croyance. Ah ! Seigneur, qu'éternellement vous soyez béni de tout cela, puisque tout cela vient de vous, et que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse. Sans cette prédilection que vous avez eue pour moi, et ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurais-je point été emporté par le torrent du monde? Comment aurais-je échappé à l'incendie le plus général, et n'aurais-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudrait, mon Dieu, que je fusse l'homme le plus présomptueux et le plus ingrat, si, me connaissant tel que je me connais, j'osais m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde, et je suis assez instruit des iniquités qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler, et de quoi n'ai-je pas souvent été témoin ? Le crime y règne dans toutes les manières, et il y règne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher, mais il lève la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire et une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus ; et, sans être assez téméraire pour me comparer à votre prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, et pouvoir m'écrier comme lui ; *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre :* je les ai vus transgresser hautement votre loi, la mépriser, la profaner, et j'en ai été ému jusque dans le ond de l'âme ; *j'en ai séché de regret et de tristesse* (*Ps.* CXIX). Je le dis en effet ; mais, dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considère les dispositions de mon cœur, et de là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnaissance, et à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'aperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement et les prodigieux égarements, c'est, mon Dieu, ce que je pouvais devenir, et selon les apparences ce que j'aurais été comme eux, si j'avais eu à vivre parmi eux et avec eux ; c'est où la passion, où l'occasion, où la coutume, où l'exemple, où mille engagements m'auraient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes, ce n'est point par le même esprit que le pharisien, qui vous remerciait de n'être pas comme le reste des hommes, et qui par là prétendait se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse qui se prévaudrait de vos dons, et qui, par une présomption insoutenable, et sans se contenter du fruit que j'en retire, vous en ravirait encore l'honneur. C'est dans une vue toute contraire, que je reconnais et qu'à ma confusion je fais devant vous cet aveu, que si vous m'aviez confondu avec le commun des hommes, et qu'il ne vous eût pas plu de me recueillir par une faveur singulière dans votre sainte maison, je me serais peut-être abandonné à de plus grands désordres, et rendu plus criminel qu'ils ne le sont ; ou que, s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes, et de les rassembler auprès de vous et dans votre sanctuaire, ils y auraient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, et y auraient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusques à présent, et que je pouvais faire, quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant, Seigneur, je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondants et les plus puissants. Mais de pouvoir pratiquer le bien et de le pratiquer, ce n'est pas une même chose, et l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop, et je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile, qui fut rejeté et condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé ! mon Dieu, quand viendra ce temps que j'attends, auquel j'aspire depuis de longues années, que j'ai cent fois désiré, et qui par ma faute n'est point encore arrivé; quand, dis-je, viendra-t-il cet heureux temps où je sortirai de mon assoupissement et de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma règle, où je penserai, je parlerai, j'agirai, je vivrai en religieux?

J'ai de bons moments où je veux tout cela, où je me propose tout cela, où je forme sur tout cela des desseins ; mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution, et qu'il est ordinaire d'y échouer ! Si je prends d'abord quelques mesures, si je fais quelques efforts, ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin, lequel se comparait à un homme endormi, qui se réveille et qui voudrait se lever, mais que l'appesantissement où il est replonge aussitôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne, et, malgré tous mes projets, me fait retomber dans mes premiers relâchements. Grand Dieu, créateur des

âmes et leur sanctificateur, donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi sa dernière perfection. D'être dans la terre des saints, selon l'expression d'un de vos prophètes, et de n'y point commettre l'iniquité, c'est un avantage des plus précieux; mais ce ne sera, Seigneur, un avantage complet, que lorsque, dans cette terre des saints, je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état; car ce qui peut me suffire comme chrétien, serait trop peu pour moi comme religieux. Au simple chrétien, vous n'avez, ce semble, donné qu'un talent ou deux; mais c'est au religieux que vous en donnez jusqu'à cinq. Mieux il est partagé, plus il est obligé de rapporter; et si celui des serviteurs qui avait reçu deux talents, dut les rendre, et deux autres au-delà, c'est avec la même proportion qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir, et les consacrer à votre gloire et à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurais faits, Seigneur, si j'avais ainsi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appelé à votre service, et que je m'y suis engagé! Où en serais-je? où en sont tant d'autres que je vois comblés de vertus et de grâces? Chaque jour, ils croissent, ils montent, ils s'élèvent, tandis que je demeure en arrière, et que, chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même allégresse, je ne fais que le traîner. Etait-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, et que, par une distinction aussi glorieuse pour moi, qu'elle m'est favorable et avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'âmes choisies? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, et cette sainteté particulière qui le relève au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à vous? N'aspirais-je à rien autre chose, dans ce temps d'épreuve par où j'ai passé, et qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce là les leçons qu'on me faisait, et n'est-ce qu'à cela qu'on me formait? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, et je n'imagine point d'excuse que mon cœur, malgré moi, ne démente.

Du reste, ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, et peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient, cette dernière heure; et que sera-ce, si je la laisse venir, et qu'elle arrive sans que je l'aie prévenue, ni que j'aie presque rien fait de tout ce que je devais? Car, à parler de bonne foi, et pour le dire à ma confusion, le peu que je fais n'est rien, ou, si c'est quelque chose, ce n'est point à beaucoup près ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas temps enfin, Seigneur, de commencer? N'est-il pas temps d'être religieux en pratique et en effet, après ne l'avoir été, depuis tant d'années, que d'habit et que de nom?

C'est bien tard que je prends une résolution si salutaire et si nécessaire. C'est bien tard que je commence, ou que je veux commencer; mais, Seigneur, entre les ouvriers du père de famille, ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour, eurent la même récompense que les autres, parce qu'ils regagnèrent, par l'activité de leur travail, ce qu'ils avaient perdu par leur retardement et leur lenteur. Or, voilà ce que j'ai à faire présentement; et de cette sorte, mes pertes passées, au lieu de me décourager, m'exciteront, m'animeront, se tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus je redoublerai ma course; moins j'ai été religieux, plus je m'efforcerai de le devenir; car je le puis encore, et malheur à moi, si je ne le voulais pas, si désormais je n'y donnais pas tous mes soins, si je ne suivais pas la sainte ardeur que votre grâce m'inspire et que je sens se rallumer dans mon âme. Faites, mon Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est ou qu'elle paraît, je ne saurais me répondre de ma persévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me seconder, et que je serai soutenu de votre secours tout-puissant.

Gouvernement religieux, et quelles vertus y sont plus nécessaires.

Quand on traite de l'obéissance religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, et l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant les supérieurs ne sont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, et ne causent pas moins de dommage dans une communauté que celles des autres; et l'on peut dire, au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile, et même plus difficile, de bien savoir la faire pratiquer, que de bien savoir la pratiquer.

L'autorité supérieure, dans une maison religieuse, est une prérogative, c'est une distinction; mais une distinction à titre onéreux, et une charge plus qu'un honneur. Les fondateurs, inspirés de Dieu dans l'institution de leurs ordres, y ont établi une forme de gouvernement nécessaire pour lier ensemble les chefs et les membres, et pour maintenir tout le corps dans un bon état, en le maintenant dans la règle. Cette forme de gouvernement n'est pas la même partout; et comme il y a une diversité de grâces et de voies par où la Providence conduit ses élus, il y a pareillement une diversité d'observances et d'instituts, qui fait un des plus beaux ornements de l'Eglise. Mais tous, quelque différents qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne, qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impression, et qui dirige toutes les démarches et tous les mouvements. Or, que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se dérange, qu'il s'arrête (et afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, et à vous donner

cette courte instruction touchant la place que vous occupez présentement), qu'une supérieure n'ait pas les talents requis pour gouverner, ou que, les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels désordres il doit de là s'ensuivre; car voilà comment des communautés entières sont tombées dans une triste décadence et dans un relâchement qui les a perdues.

Il est donc pour vous d'une conséquence infinie, qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous fassiez vous-même une étude très-sérieuse de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement, et dans l'esprit et dans le cœur : dans l'esprit, pour les connaître; dans le cœur, pour vous y affectionner; que vous en confériez souvent avec Dieu, et qu'aussi souvent vous en confériez avec vous-même, et vous vous en demandiez compte devant Dieu; que vous appreniez ainsi à bien mesurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher; elle est périlleuse; les écueils y sont communs, et des écueils qu'on ne peut éviter sans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué! Quoi qu'il en soit, si le pilote s'endort au milieu des rochers où il se trouve engagé, il est fort à craindre que par sa négligence le vaisseau ne périsse; et si vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous et pour vous observer, non-seulement vous vous égarerez, mais, au jugement de Dieu, vous deviendrez responsable de vos égarements.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation et de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingérée dans le gouvernement, que vous ne l'avez point recherché, et, pour m'exprimer avec saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur* (*Hebr.*, V). D'où vous avez droit de conclure que vous y êtes appelée de Dieu, et que Dieu étant fidèle à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point, mais que sa grâce vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne, par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en-haut vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du ciel; que dis-je! vous devriez vous attendre de la part du ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne serait plus Dieu alors qui vous aurait tracé le chemin où vous entrez, et il dirait de vous ce qu'il disait des faux prophètes : *Je ne les envoyais point, et ils couraient; voilà pourquoi ils seront rejetés et livrés à eux-mêmes* (*Jerem.* XXIII).

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le savez-vous pas? ne le voyez-vous pas? L'envie de dominer, disons mieux et ne craignons point d'user du terme propre, une pitoyable ambition n'est pas tout-à-fait bannie des maisons religieuses; mais elle s'entretient et se nourrit jusque dans l'obscurité de la retraite, et comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoiqu'en se séparant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendait plus à rien. Ce divorce avec le monde a plus été de corps que d'esprit; et parce que, selon le sentiment naturel, qui est partout le même, on aime à se voir considéré, ménagé, respecté, de là vient que sans résistance et sans combat on succombe à la tentation, et qu'on se laisse aisément surprendre au vain éclat de la supériorité. Mais le moyen d'y parvenir, et comment y procéder? Il est rare qu'on s'y porte ouvertement, et qu'on témoigne sur cela son désir. Au contraire on a bien soin de le cacher, et l'on affecte en toutes ses paroles et toutes ses manières de marquer là-dessus une indifférence parfaite et même une espèce d'éloignement. Rien de plus modeste que les expressions dont on se sert en parlant de soi-même, et reconnaissant son peu de suffisance et son indignité : mais ce sont des discours; et, avec ces beaux discours, le désir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il est, n'en est pas moins vif. On le dissimule; mais il agit et il fait agir. On prépare de loin les esprits, le parti se forme, l'une attire l'autre. Cependant une élection approche, et c'est alors qu'il faut redoubler ses attentions et se montrer plus affable et plus officieuse que jamais envers tout le monde, surtout envers les amies. Enfin, le jour arrive où la communauté s'assemble, et où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la supérieure est élue, bien contente de sa destinée, et peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie et qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci au reste ne doit point étonner, depuis qu'on a vu les apôtres même, élevés à l'école de Jésus-Christ, disputer entre eux de la préséance, et ambitionner les premiers rangs de son prétendu royaume temporel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris, c'est que Dieu se retire, et qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence; c'est qu'il permette que cette supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres et qu'elle fasse mille fautes qui détruisent toute l'estime qu'on en avait conçue, et qui la décréditent dans une maison dont elle croyait devoir être l'oracle et la directrice; c'est que, dans une place où elle espérait trouver de la douceur et de la satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume et tout le déboire de mille événements fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes, dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, et qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, et où elle vivait mille fois plus tranquille et plus heureuse; c'est que, pour la punir, et pour punir le grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs suffrages, plus par inclination que par raison, il prive la communauté d'une protection spéciale dont il la favorisait, et que de cette sorte tout l'esprit de Dieu s'éteigne et toute la discipline religieuse se dérègle. Châtiment aussi juste qu'il est terrible, et que les suites en sont malheureuses.

Mais revenons, et puisque de bonne foi

vous pensez n'avoir rien à vous reprocher sur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Il s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, et d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas est fait, et bien fait : je le veux ; et je n'en puis douter, connaissant votre droiture et votre esprit religieux. Vous voilà dans la carrière ; mais le point est de la fournir heureusement et dignement, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le bien de votre maison, soit pour la sanctification de votre âme. Vous voulez donc savoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous, qu'elle vous est toute nouvelle, et que vous n'en avez eu jusques à présent nul usage. Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne supérieure, et par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela j'ose vous annoncer un succès tel que vous le pouvez désirer : car, à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jésus-Christ lui-même a commencé par là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai, mais en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse : c'est-à-dire que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, et par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires que le reste de la communauté. Vous pouvez vous en dispenser plus impunément ; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puisque, dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagements que les autres, et qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres ; je le sais, et on ne vous les conteste point : mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec poids et mesure, qu'avec raison et pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce serait sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit donner, et qu'on attend d'elle ? Saint Paul disait aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (*I Cor.*, XI) ; et c'est ainsi par proportion, que la supérieure, dans une communauté religieuse, doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises : Agissez comme vous me voyez agir. Car, sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles et toutes ses exhortations ? Osera-t-elle même parler ? Osera-t-elle exhorter à la pratique de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien ? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagements et se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer ? Osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode et selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes, et se prévalant de tout pour excuser sa dissipation et son dérangement perpétuel ? Pour peu qu'elle raisonne et qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire ? ou si malgré tout cela elle venait à s'expliquer et à se plaindre des relâchements qu'elle aperçoit et des fautes qui se commettent, ne serait-on pas tenté de lui appliquer ce proverbe cité par Jésus-Christ dans l'Evangile de saint Luc : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (*Luc.*, IV) ?

II. Vigilance. Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un père sur sa famille, un pasteur sur son troupeau, et vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-griève : car c'est de là que dépend, ou le soutien ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, et ne devez-vous pas trembler en y pensant ? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs ; mais, en vérité, bien des supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules et toutes les frayeurs que je vous donnerais. Elles sont dans leur place comme ces idoles que nous dépeint le Prophète au psaume cent treizième. On leur présente de l'encens ; mais, du reste, *elles ont des yeux et ne voient point, elles ont des oreilles et n'entendent point, elles ont des mains et n'agissent point, elles ont des pieds et ne marchent point* (*Ps.* CXIII). C'est-à-dire qu'ennemies de tout soin et de toute peine, elles n'entrent presqu'en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien. Leur unique vue est de couler en repos le temps de leur supériorité ; pourvu qu'on ne les importune point et qu'on les laisse en repos, elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal administré et se dissipe : mais cependant mille usages s'introduisent, et chacune se donne des libertés qui passent en coutume et qui sont de véritables abus ; mais cependant les anciens règlements s'abolissent, la discipline domestique se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit, plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison ; et plaise au ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à ceux-ci, et que l'abomination de désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint

Or, rien de tout cela ne retombera-t-il sur la supérieure; et sera-t-elle dûment justifiée devant Dieu, quand elle dira : Seigneur, je n'en étais pas instruite? Non, elle ne l'était pas, mais parce qu'elle ne voulait pas l'être, ou qu'elle ne le voulait pas bien; mais parce qu'elle se souciait peu de l'être; mais parce qu'elle ne prenait pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter; et n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée? Gardez-vous au reste de donner dans une extrémité tout opposée; et apprenez à distinguer la vigilance, qui est une vertu, et l'inquiétude, qui est une faiblesse. Rendez-vous attentive et vigilante; c'est ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous soyez de ces supérieures timides et trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout et que tout alarme. Esprits défiants et soupçonneux. Leurs vivacités, leurs mouvements, leurs agitations continuelles, les fatiguent beaucoup, quoique assez inutilement; et par là même elles ne fatiguent pas moins une communauté, composée de très-bons sujets, qui n'ont pas besoin d'une inspection si scrupuleuse et si incommode. Il y a de la modération en toutes choses, et des bornes où il faut se contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'inspirer dans la perfection que vous devez l'avoir; ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquérir, et la mettre partout en œuvre! Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis : *Dans toute la perfection que vous devez l'avoir.* Et en effet, cette charité commune et fraternelle que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens ne suffit pas à une supérieure au regard de ses filles; mais puisque ce sont ses filles en Jésus-Christ, elle leur doit une charité de mère, je veux dire qu'elle leur doit une charité tendre, pour compatir à leurs infirmités; une charité bienfaisante, pour leur faire tous les plaisirs et leur procurer tous les soulagements conformes à leur état; une charité affable et prévenante, pour leur ouvrir le cœur et leur donner la confiance de lui exposer leurs sentiments; une charité douce et patiente, pour les écouter à toutes les heures et ne les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer; une charité universelle qui les embrasse toutes en Notre-Seigneur, sans distinction et sans prédilection. De cette sorte, vous aurez dans votre gouvernement la plus solide et la plus sensible consolation que puisse désirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance, lui obéir par amour et non par crainte; chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes leurs peines, et leur conseil dans toutes leurs résolutions; lui faire part de leurs pensées les plus intimes, et déposer leurs âmes dans ses mains.

Mais que serait-ce, si vous étiez de ces supérieures hautes et impérieuses, qui pensent bien plus à relever leur autorité, qu'à l'adoucir et à la tempérer; de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié (car il y en a de ce caractère, et je ne crois pas m'exprimer trop fortement); de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui, et traitant volontiers d'imaginations tous les maux dont on se plaint; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, et refusant tout aux autres? Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, et que chaque particulière, après avoir essuyé vos rebuts et vos rigueurs extrêmes, se tînt à l'écart et attendît une conduite plus charitable et plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ nous assure dans les termes les plus formels, que son joug est doux et son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, et n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug qui, selon la promesse de notre divin Maître, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès : mais il me semble, après tout, que, dans une supérieure, il serait moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas nées esclaves, qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance, mais qu'elles s'y sont réduites volontairement et par choix; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paraîtra-t-elle trop délicate, trop occupée de sa santé; mais, à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, penchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche et molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle et pusillanime, ni affaiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables; et vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles et pour les retenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, et qu'il y va de la gloire de Dieu et du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance; que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, et vous opposer, comme un mur d'airain, à tous les scandales et à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'assaisonnement et de l'onction : j'en conviens, mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force et de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisait à son Prophète; elle est terrible, et elle vous regarde : *Prophète, je vous ai établi sur la maison d'Israël, pour lui annoncer mes ordres, et lui déclarer mes volontés. Si, par une considération humaine, et par une timi-*

dité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence; si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché; mais ce péché même vous sera imputé; vous y participerez, et le sang de ce pécheur frappé de mon indignation et de ma colère rejaillira sur vous pour votre ruine et votre condamnation (*Ezech.*, III). C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-même dans la situation présente où vous êtes, et il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si, par une trop grande réserve, vous avez des ménagements où vous n'en devez point avoir; si, par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de là? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or, dans ce renversement que vous auriez pu et dû prévenir, jugez ce qu'il y aurait à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrais ne faire de peine à personne: vous le voudriez, et moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je prévois que cela fera du bruit: vous le prévoyez; et moi je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables et à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais; mais je vous demande: qui parlera donc si vous vous taisez; et comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagréments? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs et de vous affectionner la maison: votre intention est bonne, elle est louable; mais vous êtes dans l'erreur, si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout et qui accorde tout. On vous méprisera; et celles mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'âme; car voilà comment nous sommes faits. En même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté et satisfaire nos désirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride, et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déjà dit, mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respecter et obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante; voilà l'âme de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi dans un supérieur la préfère-t-on à la sainteté même; et c'est une maxime générale qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage, quoique moins saint, que par un saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même, mais un supérieur sage l'est pour le bien et l'utilité de sa maison. Avec cette prudence on est presque toujours assuré du succès, ou, si le succès n'est pas tel qu'on pouvait l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement, et qu'on n'a rien entrepris mal à propos; mais, sans cette prudence, combien fait-on de fautes et combien en fait-on faire aux autres? Observez ces dernières paroles: Combien de fautes fait-on faire aux autres? Souvent une fille qui, du reste, était un très-bon sujet, ou avait toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroute et se précipite dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais: pourquoi? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrète et inconsidérée qui n'a pris nulle précaution à son égard; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, à son tempérament, à ses dispositions; qui n'a pas su se modérer, s'étudier, choisir le temps, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un avertissement mal placé, et qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser et pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très-saint religieux, assez connu de nos jours et dont la mémoire est en vénération, priait Dieu, dans la défiance qu'il avait de lui-même, de ne lui point donner des supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chute. Il est vrai que la prudence dont je vous parle, et dont vous concevez la nécessité, est un don de Dieu, qui départ ses grâces à qui il lui plaît et comme il lui plaît; mais il n'est pas moins vrai qu'avec le secours d'en haut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion et par de fréquents retours sur soi-même; on l'acquiert par les épreuves passées et par les exemples dont on a été témoin; on l'acquiert en prenant conseil et ne déférant point trop à son propre sens; en consultant des personnes d'âge, d'expérience, de vertu; et qu'on sait être les plus capables de nous diriger; mais surtout on l'obtient par la prière; car *si quelqu'un a besoin de sagesse*, dit saint Jacques, *qu'il en demande à Dieu* (*Jac.*, I). Que ce soit là votre grande ressource. Dans tous vos desseins, dans toutes vos vues, dans toutes vos délibérations, implorez l'assistance de Dieu et les lumières de son Esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion, de tout intérêt, de tout préjugé qui pourrait vous séduire, et puis dites à Dieu comme Salomon: *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon âme. Je ne veux que ce que vous voulez; mais comment connaîtrai-je votre divine volonté, et comment l'accomplirai-je, si vous ne m'éclairez et si vous ne m'aidez? envoyez-moi donc votre sagesse, ô mon Dieu! Envoyez-la-moi du plus haut des cieux, afin qu'elle travaille avec moi, et que je travaille avec elle*

(*Sap.*, IX, 10). Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions, et tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à l'avantage de votre communauté et à votre sanctification.

Pensées diverses sur l'état religieux.

De tous les titres dont le Docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité chrétienne et apostolique, a cru pouvoir se glorifier selon Dieu et en Dieu, il ne paraît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher que celui de *prisonnier pour Jésus-Christ ; de prisonnier dans le Seigneur et pour le Seigneur* (*Ephes.* III). Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses Epîtres ; tant il s'estimait heureux dans ses fers, et tant il trouvait de goût et d'onction à penser qu'il les portait pour la cause et l'amour de son divin maître. C'est encore dans le même esprit, qu'étant à Rome, où il avait été conduit par l'ordre de Festus, gouverneur de Judée, et ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montrait sa chaîne, et leur disait : *Cette chaîne que vous voyez, mes frères, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël que j'en suis chargé* (*Act.* XXVIII). Cette espérance d'Israël, cette vue des biens éternels qui lui étaient réservés, voilà ce qui lui adoucissait toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir et de s'en plaindre, il en triomphait de joie, il en était pénétré et rempli de consolation.

Or pourquoi, dans un sens moins littéral, ne pourrais-je pas appliquer ces mêmes sentiments à une âme religieuse, surtout à l'une de ces sages et saintes vierges, qui, volontairement et d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle? Ce seul terme de clôture marque déjà par soi-même quelque chose de triste et dont la nature ne doit pas s'accommoder : mais qu'est-ce, quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe? Certainement une fille, quoique née libre, ainsi que l'était saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand apôtre, qu'elle est liée, qu'elle est enchaînée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée et même attendrie lorsqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante, qu'elle est captive *pour Jésus-Christ ;* qu'elle est captive *dans le Seigneur et pour le Seigneur;* qu'elle est captive et enchaînée *pour l'espérance d'Israël.* Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, et qu'elle ne voudrait pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient, comme un rempart contre la licence des enfants du siècle ; et, plus elle conçoit les dangers de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens ; elle voudrait, s'il était possible, les serrer toujours davantage ; elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de grâces, et mille fois elle se félicite elle-même d'avoir su perdre sa liberté, afin que sa liberté ne la perdît pas.

— Qu'est-ce que la volonté de l'homme, et qu'est-ce surtout que ce qu'on appelle propre volonté? Cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme tout entière dans elle-même, et ne suit en toutes choses que son gré et que ses affections. Rien n'est plus dangereux, et ne cause de plus grands maux dans une communauté religieuse. Car, comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, et que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce serait et quelles divisions s'ensuivraient, si chacun, dans toute sa conduite, n'avait point d'autre principe que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Pères, et entre les autres saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, et l'ont regardée comme la ruine des sociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse : c'est que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté, dans une volonté universelle et commune, qui est la volonté de Dieu, et qui nous est déclarée dans nos règles, et par la bouche de nos supérieurs. Ainsi, malgré la diversité et même la contrariété des esprits et des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéissance, et pour mieux reconnaître la sagesse de Dieu dans l'institution des ordres religieux, il n'y a qu'à considérer les déréglements de notre volonté et ses égarements lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle : elle réside dans le cœur, qui lui-même n'est que ténèbres et qu'obscurité ; c'est une volonté inconstante et volage : aujourd'hui nous voulons, et demain nous ne voulons plus; maintenant un exercice est de notre goût, et bientôt ensuite il nous ennuie et nous rebute ; c'est une volonté incertaine et irrésolue : en mille rencontres on ne sait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre; c'est une volonté capricieuse et bizarre : souvent on veut sans raison, et même contre toute raison ; c'est une volonté dure et opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder jusque dans les moindres sujets, et il suffit qu'on nous contredise pour nous obstiner davantage ; c'est une volonté hautaine et impérieuse, jalouse de ses prétendus droits, et délicate sur tout ce qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève et ne cherche qu'à secouer le joug. Que dirai-je de plus, c'est une volonté violente et précipitée dans ses désirs : s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate ; c'est une volonté artificieuse et trompeuse : les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit et pour le prévenir en sa faveur. Mais, par-dessus tout, c'est une volonté perverse et criminelle : tout ce qui lui est défendu, c'est là qu'elle

se porte par un penchant de la nature corrompue et ennemie de la loi. Telles sont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine; telles en sont les dispositions, et, pour les connaître, nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or, à tout cela il faut un correctif; et ce correctif si nécessaire, c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéissance la dirige; cette volonté inconstante et volage, l'obéissance la fixe; cette volonté incertaine et irrésolue, l'obéissance la détermine; cette volonté capricieuse et bizarre, l'obéissance la redresse; cette volonté dure et opiniâtre, l'obéissance la fléchit; cette volonté impérieuse et hautaine, l'obéissance la soumet; cette volonté violente et précipitée, l'obéissance la réprime; cette volonté artificieuse et trompeuse, l'obéissance la dévoile; enfin, cette volonté perverse et criminelle, l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles, et de là que d'heureux fruits doivent naître! Car toutes les volontés dirigées de la sorte et conduites par l'obéissance, fixées, déterminées, redressées, fléchies, soumises, réprimées, éclairées, sanctifiées, s'ajustent alors et s'accordent aisément entre elles. C'est une même main qui leur donne l'impression, un même moteur qui les remue, un même guide qui leur trace la voie, un même législateur qui les gouverne, et qui, à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut, prend soin de les assortir tellement ensemble, qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette manière se vérifie ce qu'a prédit autrefois le Prophète, savoir : Qu'on verrait le lion et l'agneau paître en repos dans les mêmes pâturages, et se ranger sous le même pasteur; c'est-à-dire que, sans égard à la différence des pays, des tempéraments, des humeurs, on verrait parmi des personnes religieuses, et sous le même chef, la concorde et l'uniformité la plus parfaite.

Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, et où l'on fasse toutes ses volontés? Je dis plus, et je demande quel est même l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, d'agir contre sa volonté, et dans les choses souvent les plus rebutantes et les plus contraires à notre sens?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la cour? mais qui ne sait pas quelle est la vie de la cour, et y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle gens de cour? Est-ce la profession des armes? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, et sur l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie et à la perdre? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics? mais n'est-il pas évident que, sous une spécieuse apparence, ce sont dans la pratique des assujettissements perpétuels et très-réels, à moins qu'on ne veuille par un abus énorme en négliger toutes les fonctions et en abandonner tous les devoirs? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille? mais est-il une famille qui puisse bien se soutenir, si la subordination y manque, et peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé et tout agréable qu'il paraît, n'a-t-il pas ses lois, et des lois très-importunes et très-onéreuses? Quelles mesures et quels égards n'exige-t-il pas? A combien de coutumes et de modes, de bienséances et de complaisances n'asservit-il pas? Il faut donc partout savoir se captiver, savoir prendre sur soi et se gêner, savoir obéir et plier. Il le faut, et voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible et palpable pour nous : je dis pour nous, soumis à la règle et à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujétion, nous portons le joug : mais c'est le joug du Seigneur, et, pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant et incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde comment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes; et quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend et à qui l'on obéit. De là bientôt nous apprendrons comment, dans la maison de Dieu, nous devons obéir à Dieu même.

— On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction, et l'on se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sait qu'une famille où l'on a pris naissance, et à qui l'on appartient par une étroite proximité, prospère dans le monde; on sait qu'elle parvient à des places honorables, et c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'âme, sur quoi l'on fait au dehors éclater sa joie. Si c'était par une pure affection du sang et de la nature, ce sentiment serait plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus : car on est bien aise de savoir que des proches sont dans la splendeur, parce qu'il en doit rejaillir sur nous quelque rayon, parce qu'on acquiert ainsi une nouvelle considération, parce que des égaux dans une communauté et même des supérieurs nous traiteront avec plus de ménagement et plus de circonspection. Secrète complaisance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modestes dont on s'étudie à la couvrir. Or, est-ce là un détachement parfait, ou plutôt n'est-ce pas une des plus subtiles illusions de l'amour-propre, qui veut sauver du débris tout ce qu'il peut, et d'une part se dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

— Le monde nous quitte beaucoup plus vite que nous ne le quittons. A-t-il besoin

de nous? malgré notre éloignement, il sait bien nous retrouver : mais, avons-nous besoin de lui, il commence à nous méconnaître. Ainsi, du moment qu'une jeune personne a pris le saint voile et qu'elle s'est engagée au Seigneur, c'est une illusion, si désormais elle se persuade qu'une famille et des proches s'intéressent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a là-dessus des exceptions à faire ; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvait lui-même de son temps, et le témoignait à une dame de piété, en la remerciant de ses aumônes et de ses largesses. *Vous nous prévenez*, lui écrivait-il, *vous nous comblez de vos grâces; et nous en sommes d'autant plus touchés, qu'il n'y a entre vous et nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car pour ce qui est de nos parents*, ajoutait ce Père, *en est-il un seul qui ait soin de nous? En est-il un, je ne dirai pas qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous? Nous sommes pour eux comme un vase cassé, qu'on jette et dont on ne fait nul usage* (1).

Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente et longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parents, on le doit ; pourvu que ce ne soit point un amour trop naturel, et qu'on se contente de les aimer en Dieu et selon Dieu. Aidons-les de nos prières, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs âmes : mais, du reste, qu'avons nous affaire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès? Pourquoi nous ingérer en tout cela et nous inquiéter de tout cela? Eh! du moins, mourons au monde comme le monde meurt à nous.

— Le Fils de Dieu disait à ses apôtres : *Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde* (*Joan.*, VII). N'y a-t-il point des personnes religieuses au regard de qui l'on devrait renverser la proposition, et à qui, dans un sens tout opposé, l'on pourrait dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde ?*

— Il n'est point absolument contre l'état d'un religieux de voir le monde et de converser avec le monde : mais dans quelle vue doit-il y aller, et comment y doit-il paraître, comme l'ambassadeur d'un prince qui va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur la parole même de saint Paul : *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ* (II *Cor.*, V). Or le ministre d'un prince, pourquoi va-t-il dans une cour étrangère, et de quelle manière s'y comporte-t-il? il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particulière, mais précisément parce qui y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connaissances, ce n'est que par rapport à son maître et qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout, de son maître qu'il prend tous les ordres, à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches ; car il est l'homme du prince qui le députe, et pourvu que ce maître qu'il sert soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce, l'approuvent ou ne l'approuvent pas ; ce ne sont pour lui que des étrangers, et ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un religieux qui, par une vocation apostolique, sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, et néanmoins il y va ; mais pourquoi et comment? parce que Dieu l'y destine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme de Dieu, et par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, et qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins. Le reste, quoi que ce soit, ne l'affectionne et ne le touche en aucune sorte : tellement que, s'il cessait de trouver cette gloire de Dieu et ce bon plaisir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renoncerait à toute habitude au dehors, et se tiendrait profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée et cachée. Disposition toute religieuse et toute sainte. Mais que serait-ce si, prenant l'essor et s'émancipant volontiers d'une certaine observance régulière, il voyait le monde par goût ; si dis-je, il voyait le monde parce que le monde lui plaît, parce que le silence et la solitude l'ennuient, parce qu'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent ; s'il voyait le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit et de la réputation, pour s'insinuer auprès des grands et en être reçu avec distinction, s'il voyait le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagements et des secours, pour se rendre la vie plus agréable et plus commode? Chose bien déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent, devient à un religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

— Que de scènes se passent dans le monde, surtout à certains temps et en certaines conjonctures? Guerres entre les Etats, batailles sanglantes, victoires et défaites, négociations, traités de paix, alliances, intrigues de cour, établissements de fortune, décadences et révolutions : mille autres évé-

(1) Propinquis nostris facti sumus tanquam vas perditum (*Bern.* CXVIII).

nements dans la société humaine plus particuliers et moins éclatants ; mais très-connus toutefois et très-remarquables : les uns qui s'avancent et les autres qui demeurent, les uns qui gagnent et les autres qui perdent, les uns qui se réjouissent et les autres qui gémissent ; ceux-là qui brillent dans une haute réputation et ceux-ci qui tombent dans le décri et la confusion : morts subites, coups imprévus, procès, dissensions : que dirai-je encore, ou que n'aurais-je pas à dire, si j'entreprenais d'en venir à un détail immense dans son étendue? Or là-dessus quelle diversité de sentiments selon la diversité des intérêts ! Que de discours et de raisonnements ! que d'agitations et de mouvements ! On va, on vient, on délibère, on prend des mesures ; tout est en alarmes, tout est en feu dans une cour, dans un royaume, dans une province, dans un quartier.

Cependant une âme religieuse, dans le fond de sa solitude, où elle se plaît et qu'elle aime, ignore tout cela, et par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble : ou si, peut être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de remparts contre le monde, et où elle se tient close et à couvert, le bruit de tout cela pénètre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré : pourquoi? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques ; assez pour s'employer auprès de Dieu en faveur de ceux qu'elle sait être, ou dans l'égarement, ou dans la peine, et avoir plus besoin de l'assistance divine : mais du reste a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire, elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires, et ne s'inquiète pas davantage, s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, et se disant à elle-même : *Laissez les morts ensevelir leurs morts* (*Matth.*, VIII).

Il est donc vrai, et ce n'est point une contradiction de dire, que si dans un sens nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le religieux, nul aussi, dans un autre sens, et un sens très-réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

— La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi saint Paul veut qu'un chrétien borne ses espérances en cette vie, et c'est aussi à plus juste titre où la pauvreté religieuse doit le renfermer ; mais, en cela même, il faut distinguer trois choses : le nécessaire, le commode, le superflu. Le nécessaire, que la raison demande, le commode, que la sensualité recherche, le superflu, dont l'orgueil se pare, et qui entretient le faste. Or quelle est la différence du mondain et du religieux? c'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, et ne se comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commodités, et aller jusqu'à l'abondance et la superfluité, au lieu que le religieux, fidèle observateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur nécessaire. D'où vient encore une autre différence fort essentielle. Car, comme le commode et le superflu n'ont point de bornes, et qu'au contraire le simple nécessaire, par lui-même, est limité, il arrive de là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agités de nouveaux désirs, et voulant toujours être plus à leur aise et dans une plus grande abondance, tandis que le religieux qui a su se fixer, use tranquillement de ce que son état lui accorde. Il est content parce qu'il ne souhaite rien davantage, et il ne souhaite rien davantage, parce qu'il est content. A force de vouloir être heureux, on cesse de l'être : et dès que l'on consent à l'être moins, surtout qu'on y consent par principe de religion, c'est alors qu'on l'est véritablement et solidement.

ESSAIS D'AVENT ET D'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

AVERTISSEMENT DU P. BRETONNEAU.

Du temps que le Père Bourdaloue entra dans le ministère de la prédication, c'était un usage fort commun parmi les prédicateurs de se proposer pour tout le cours de l'Avent un dessein général et d'y rapporter les sermons qu'ils avaient chaque jour à faire. Ainsi voyons-nous que Biroat, le Père Giroust, le Père Texier, célèbres prédicateurs, avaient pris pour sujet des Avents qu'ils ont prêchés, l'un, la Condamnation du monde par l'avénement de Jésus-Christ, *l'autre,* les Faux prétextes du pécheur, *et l'autre* l'Impie malheureux. *Suivant cette méthode, le Père Bourdaloue avait lui-même formé le sujet d'un Avent, et quoiqu'il ne l'ait jamais exécuté, il en avait dressé tout le plan et arrangé toutes les matières. J'ai cru qu'il n'en fallait pas frustrer le public. Les prédicateurs en pourront profiter aussi bien que les personnes pieuses qui cherchent à s'édifier par de bonnes lectures.*

Outre l'Essai d'Avent qu'on donne au public, il s'est encore trouvé dans les écrits du Père Bourdaloue un Essai d'Octave du Saint-Sacrement. C'était la coutume autrefois de la prêcher tout entière, aussi bien que l'Avent, sous un même dessein général, qui comprenait huit sujets particuliers ; et les prédicateurs faisaient de ces différents sujets autant de discours. Le Père Bourdaloue avait voulu se conformer à cet usage et pour cela même il avait tracé sur ce sujet le fonds et la suite des huit sermons qu'il se proposait de faire. Mais là-dessus, comme à l'égard de l'Avent, il s'est tenu au sujet, sans en venir à l'exécution.

ESSAI D'AVENT.

DESSEIN GÉNÉRAL.

Saint Jean précurseur de Jésus-Christ et disposant le monde à la venue du Messie.

Hic est de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

C'est là celui dont il est écrit : Voici que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera le chemin (*S. Matth.*, *ch.* XI).

Le Prophète l'avait dit, et, selon l'exprès témoignage du Fils même de Dieu, cet ambassadeur, cet ange qui devait précéder le Messie et lui préparer le chemin, c'était Jean-Baptiste. Aussi est-ce à lui que s'adressait Zacharie; quand, éclairé d'une lumière céleste et dans le ravissement de son âme, il s'écria : *Et vous, saint enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut : car vous irez devant le Seigneur et vous enseignerez à son peuple la science du salut pour la rémission des péchés* (*Luc*, I).

Il est donc venu, mes frères, ce divin précurseur, et il vient encore maintenant, sinon en personne, du moins en esprit, s'acquitter de l'importante fonction pour laquelle il fut prédestiné. C'est lui qui dans tout le cours de cet Avent, vous instruira ; c'est lui qui, par ses oracles et ses excellentes leçons, vous disposera à recevoir cet adorable Rédempteur qui nous a été promis, et dont bientôt nous devons célébrer la naissance ; c'est de ma bouche, si j'ose le dire, que partira cette voix qui retentissait sur les rives du Jourdain, et se faisait entendre à ces nombreuses troupes que Jean rassemblait autour de lui. Toutes les paroles qu'il prononça, je les recueillerai, je les développerai, je vous les appliquerai, par ordre et avec méthode; j'en tirerai tous les sujets que je me propose de traiter dans cette chaire, et fasse le ciel que vous sachiez en profiter.

Ainsi, tout mon dessein se réduit à vous représenter Jean-Baptiste annonçant Jésus-Christ, l'envoyé de Dieu; et le désiré des nations. Or, en cette qualité de précurseur, il fallait : 1° qu'il fît connaître aux peuples Jésus-Christ ; 2° qu'il prêchât aux peuples la pénitence, comme une disposition nécessaire à l'heureux avénement de Jésus-Christ ; 3° qu'il traçât aux peuples les règles de morale qu'ils devaient suivre dans toutes les conditions, et qu'il leur marquât de quoi ils devaient se préserver, pour ne pas éloigner d'eux Jésus-Christ ; 4° qu'il achevât enfin de perfectionner les peuples et que par d'utiles pratiques il les formât aux exercices le plus capables de les unir à Jésus-Christ. Voilà, dis-je, ce que demandait de lui son ministère, et voilà ce qu'il accomplit sans en rien omettre. Tellement que nous le verrons faisant tout à la fois, si je puis parler de la sorte, l'office de théologien, de prédicateur, de docteur, de directeur. L'office de théologien, en nous découvrant le grand mystère de l'Incarnation divine, et nous donnant de la sacrée personne de Jésus-Christ la plus haute idée ; l'office de prédicateur, en nous exhortant à la pénitence la plus parfaite, et nous en proposant les motifs les plus solides et les plus touchants; l'office de docteur, dans ses décisions sur les points de conscience les plus essentiels, et en établissant pour la réformation des mœurs et le bon ordre de la vie les plus droites et les plus saines maximes ; l'office de directeur, en nous apprenant de plus en plus à nous avancer par l'usage des choses saintes, et conduisant les âmes à Jésus-Christ par les voies les plus pures et par la pratique des plus sublimes vertus.

Souverain auteur de notre salut, Verbe incarné, Dieu fait homme pour la rédemption de tous les hommes, c'est vous qui inspirâtes votre zélé précurseur; c'est votre esprit qui l'éclaira, qui l'anima, qui le remplit de cette force et de cette grâce dont tous ses discours furent accompagnés. Répandez sur moi le même esprit, revêtez-moi de la même force, donnez à mes paroles la même grâce pour vous préparer les cœurs et pour vous les attacher. Et vous, glorieuse Mère de mon Dieu, Vierge sans tache, qui, dans votre chaste sein, portâtes toute la ressource et toute l'espérance du monde, secondez mes vœux, et, dans la carrière que j'ai à fournir pour la gloire de votre Fils, et la sanctification de mes auditeurs, daignez me favoriser de vos regards, et m'aider de votre puissante protection.

PREMIÈRE SEMAINE.

Jean-Baptiste annonçant aux peuples Jésus-Christ et le faisant connaître.

Le premier devoir du précurseur de Jésus-Christ était de le faire connaître, et voilà par où saint Jean commence. Il fait connaître Jésus-Christ : 1° comme Dieu Homme. *Celui qui va venir après moi est avant moi* (I *Jean*, I) ; 2° comme auteur de la grâce et sanctificateur des âmes : *Nous avons tout reçu de sa plénitude... La grâce et la vérité est venue par Jésus-Christ* (*Joan.*, XVI); 3° comme instituteur des sacrements, et en particulier du baptême *C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit-Saint et du feu* (*Luc*, XVI) ; 4° comme juge de l'univers : *Il a le van en main, et il nettoiera son aire* (*Matth.*, III) ; 5° comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les predestinés : *Il amassera son blé dans le grenier;* 6° comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprou-

vés : *Pour la paille il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point* (*Matth.*, III). Tout cela fournit la matière d'autant de discours fondés sur les paroles et les enseignements du divin précurseur.

DIMANCHE. — Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme Dieu-Homme.

Sur l'Incarnation divine.

Qui post me venturus est, ante me factus est, quia prior me erat.

Celui qui va venir après moi, est avant moi, car il est plus ancien que moi (*Joan.*, c. I).

Dans ces paroles il y a, ce semble, de la contradiction ; mais, cette contradiction apparente, c'est ce qui nous fait connaître en Jésus-Christ une double génération, l'une éternelle, l'autre temporelle. Génération éternelle dans le sein de Dieu son Père et génération temporelle dans le sein de Marie sa mère. Selon cette génération éternelle, qu'est-ce que Jésus-Christ? le Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même : mais selon sa génération temporelle, qu'est-ce que ce même Jésus-Christ? le Fils de Marie et homme semblable à nous. Voilà donc comment il était tout à la fois, et avant et après Jean-Baptiste : avant Jean-Baptiste, comme Dieu : *Il est avant moi et plus ancien que moi;* après Jean-Baptiste, en qualité d'homme : *Il va venir après moi*. Mystère d'un Dieu-Homme, mystère ineffable ! mystère caché en Dieu de toute éternité, et révélé au monde dans la suite des siècles. En trois mots, qui contiennent tout le fonds de ce discours, mystère dont nous devons faire, surtout en ce saint temps, le sujet le plus ordinaire de nos méditations ; c'est le premier point; l'objet de nos plus tendres affections, c'est le second point; la règle universelle de nos actions, c'est le troisième point.

PREMIER POINT.

Mystère dont nous devons faire le sujet le plus ordinaire de nos méditations. C'est particulièrement en cette vue que l'Eglise a institué l'Avent. Il est vrai que, dans tous les autres temps de l'année, nous ne pouvons mieux ni plus utilement nous occuper que des incompréhensibles merveilles de l'incarnation divine : mais l'Eglise veut encore qu'il y ait des jours spécialement consacrés à la mémoire du Verbe incarné, et ces jours, ce sont ceux où nous entrons. Que n'avons-nous point à méditer dans ce profond mystère? Quels prodiges à considérer! quels abîmes à creuser! Dieu descendu jusqu'à l'homme et l'homme élevé jusqu'à Dieu : Dieu glorifié par ces anéantissements mêmes, et l'homme sauvé : toute la puissance de Dieu déployée dans ce grand ouvrage ; sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, son infinie libéralité, sa charité, toutes ses perfections connues et manifestées. Plus nous y penserons, plus nous découvrirons de nouveaux miracles.

Mais sur cela deux désordres. Les uns jouissent du don de Dieu, et du plus signalé bienfait ; mais, par un monstrueux oubli, ils y font aussi peu de réflexion que s'ils n'y avaient nul intérêt. Cependant de quoi se remplissent-ils l'esprit? de mille sujets frivoles et des divers événements du monde, où souvent ils n'ont point de part, tandis qu'ils perdent le souvenir de l'événement le plus prodigieux, et dont il leur est le plus important d'être bien instruits, puisque c'est le mystère de leur rédemption et de leur salut. Les autres y pensent ; mais par une curiosité présomptueuse, ils voudraient comprendre et pénétrer avec les faibles lumières de leur raison, ce qui est au-dessus de la raison humaine et de ses connaissances. D'où il arrive qu'abandonnés à leur propre sens, ils tombent dans les plus grossières erreurs et qu'ils s'y attachent quelquefois avec une telle obstination, qu'il n'est presque plus possible de les en retirer. L'Eglise, hélas ! ne l'a que trop éprouvé et n'en a que trop gémi, puisque c'est de là que sont venues tant d'hérésies qui l'ont désolée.

Ne cessons point de méditer un mystère si digne de toute notre attention ; mais méditons-le en chrétiens, c'est-à-dire avec toute la simplicité de la foi et toute sa soumission. Car nous ne le pouvons connaître que par la foi : et, plus même notre foi sera simple et soumise, plus serons-nous en état d'entrer, si j'ose parler ainsi, dans ce sanctuaire, et de découvrir les immenses trésors de grâce et de gloire qui y sont renfermés : je dis de grâce pour nous, et de gloire pour Dieu. Ce sont les humbles que Dieu éclaire, et c'est à eux qu'il communique ses vérités les plus sublimes et les plus secrètes; au lieu qu'il laisse errer en d'épaisses ténèbres ces esprits orgueilleux qui présument d'eux-mêmes, et prétendent tout voir par eux-mêmes.

DEUXIÈME POINT.

Mystère dont nous devons faire l'objet de nos plus tendres affections. Un Dieu-Homme, réduit à toutes les misères de l'homme, et cela pour l'homme, si ce n'est pas un objet propre à exciter dans nos cœurs les sentiments les plus affectueux, il n'y a rien qui puisse nous affectionner et nous toucher. Sentiments d'admiration, de vénération, d'amour, de reconnaissance, de zèle : et si nous avons eu jusqu'à présent le malheur de ne rien faire pour un Dieu qui a tout fait pour nous; si même, par la plus énorme ingratitude, la passion nous a portés jusqu'à l'offenser et à lui déplaire, sentiments de repentir, de douleur, de confusion ; résolutions à l'égard de l'avenir les plus sincères, protestations les plus vives, désirs les plus ardents. Tels ont été, dès l'ancienne loi, les sentiments des patriarches et des prophètes, dans la vue anticipée que Dieu leur donnait de Jésus-Christ qu'ils attendaient, et après lequel ils soupiraient. Tels ont été, depuis la venue de ce Fils éternel de Dieu, les sentiments de toute l'Eglise : et voilà ce qui fait le plus doux entretien des âmes fidèles. De là ces extases, ces ravissements, ces saints transports où elles entrent. De là *ce feu qui s'allume dans leur méditation* (*Ps.* XXXVIII).

comme parle le prophète royal, et dont elles sont tout embrasées.

Cependant, affreux déréglement de l'esprit de l'homme! ce même mystère, capable de produire des sentiments si justes, si purs, si relevés, ce fut pour les Juifs un scandale; ce fut pour les gentils une folie; et n'est-ce pas encore l'un et l'autre pour tant de libertins et de prétendus esprits forts? Ce qui devrait leur rendre un Dieu homme plus adorable et plus aimable, je veux dire ses abaissements et ses humiliations, c'est ce qui les en détache, c'est ce qui choque leur fausse prudence, ce qui les révolte et qui les rebute, ce qui devient la matière de leurs impiétés et de leurs blasphèmes.

Ils ne peuvent se persuader qu'un Dieu ait voulu descendre de sa gloire, et s'assujettir à toutes les infirmités d'une nature aussi faible que la nôtre. Cet état vil et obscur, cet état de pauvreté, de misère, de souffrance, de dépendance, leur paraît indigne de la majesté du Très-Haut : pourquoi? parce qu'ils en jugent en hommes, et qu'ils n'ont jamais compris quelle est l'étendue des divines miséricordes. Mais, par une conséquence toute contraire, plus mon Dieu s'est fait petit, dit saint Fulgence, plus il m'est cher : comment cela? c'est que je sais qu'il ne s'est ainsi humilié, ainsi anéanti que pour moi : ç'a été de sa part un excès d'amour; mais cet excès d'amour pour moi est justement ce qui demande et ce qui excite tout mon amour pour lui. Que les impies raisonnent donc tant qu'il leur plaira et comme il leur plaira, malgré leurs raisonnements et leurs vaines difficultés, nous conclurons toujours avec saint Bernard, et nous dirons : *Ah! Seigneur, que ne vous dois-je point pour m'avoir créé; mais après m'être perdu moi-même, combien vous suis-je encore plus redevable de m'avoir racheté, et racheté à ce prix* (*Bern.*)!

TROISIÈME POINT.

Mystère dont nous devons faire la règle universelle de nos actions. Pourquoi? c'est qu'en se faisant homme, le Fils de Dieu vient se proposer à nous comme notre modèle : car c'est dans ce dessein qu'il nous est donné; de sorte que Dieu, selon le témoignage exprès de l'Apôtre, ne nous reconnaîtra jamais pour ses enfants et pour ses élus, qu'autant qu'il nous trouvera conformes à l'image de son Fils. Et voilà pourquoi ce Dieu-Homme s'est revêtu de notre chair, afin de pouvoir se montrer sensiblement à nos yeux, et que nous puissions en observer tous les traits et les imiter. S'il était seulement Dieu, remarque saint Léon, il ne pourrait nous servir d'exemple, parce que nous ne pourrions le voir : mais étant Dieu et homme tout ensemble, il a de quoi frapper nos sens, et il a droit de nous dire : Regardez-moi, et formez-vous sur moi. Il nous le dit en effet; il veut qu'entre sa vie mortelle et la nôtre il y ait une ressemblance aussi parfaite qu'elle peut l'être; car il ne prétend point tellement nous sauver par l'efficace de ses mérites, qu'en même temps nous ne nous sauvions pas nous-mêmes par la sainteté de nos œuvres. Or nos œuvres ne sont saintes qu'à proportion qu'elles sont faites en Jésus-Christ, selon Jésus-Christ, conformément à l'esprit et aux œuvres de Jésus-Christ : si bien que chacun de nous, pour user de l'expression de saint Grégoire de Nysse, devienne dans toutes ses intentions, tous ses désirs, toutes ses entreprises, dans toutes ses démarches et toute sa conduite, comme un autre Jésus-Christ.

Excellente règle, règle toute divine, qui ne nous peut tromper. Car, pour nous tromper, il faudrait, ou que Jésus-Christ se trompât lui-même, ou qu'il voulût nous tromper. Or, Jésus-Christ, comme Dieu, est tout à la fois et la sagesse même et la bonté même. Puisqu'il est donc la souveraine sagesse, tout lui est présent et rien n'échappe à sa connaissance : d'où il faut conclure qu'il est incapable de se tromper; et puisqu'il est donc la bonté souveraine, il nous aime, et ne cherche que notre bien : ce qui prouve évidemment qu'il ne veut donc pas nous tromper. Ainsi nous pouvons et même nous devons, avec une confiance entière, régler sur lui tout le plan de notre vie. Mais est-ce là la règle que nous suivons? Déplorable renversement dans le christianisme! Nous sommes chrétiens, ou nous nous disons chrétiens; mais, du reste, comment vivons-nous, et par quels principes agissons-nous? selon les maximes du monde, selon les jugements du monde, selon les intérêts du monde, selon les coutumes et le torrent du monde. Toutefois, prenons-y garde, et ne nous flattons point : Jésus-Christ est la voie, comme il nous l'a fait lui-même entendre, et l'unique voie. Par conséquent, toute autre voie nous égare et nous mène à la perdition. Point de milieu : ou la vie par Jésus-Christ : ou, hors de Jésus-Christ, une mort éternelle et la damnation. Plaise à Jésus-Christ même, notre médiateur et notre rédempteur, de nous aider à le suivre et à parvenir au bienheureux terme dont il vient nous enseigner le chemin!

LUNDI. — Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme auteur de la grâce, et sanctificateur des âmes.

Sur la grâce.

De plenitudine ejus nos accepimus... Gratia et veritas per Jesum Christum facta est.

Nous avons tout reçu de sa plénitude... La grâce et la vérité est venue par Jésus-Christ (*S. Jean., ch.* 1, 16).

Le saint précurseur l'avait déjà dit, que le Verbe de Dieu, que l'homme-Dieu était *plein de grâce*, et c'est de cette plénitude qu'il nous apprend maintenant que nous avons tous reçu. Car c'est par Jésus-Christ que la grâce est venue, par Jésus-Christ qu'elle s'est répandue sur tous les hommes, et par Jésus-Christ qu'il s'en fait encore tous les jours, pour la sanctification des âmes, de si salutaires effusions. Don de la grâce que le prophète Isaïe nous a représenté comme des eaux bienfaisantes qui coulent des sources du Sauveur, et que nous y devons puiser avec joie; don infiniment précieux, et par sa

nécessité et par sa force. Appliquez-vous à l'un et à l'autre. Je dis la nécessité de la grâce par rapport au salut et la force de la grâce; sans la grâce nous ne pouvons rien; en voilà l'absolue nécessité; avec la grâce nous pouvons tout : en voilà le pouvoir et la force. De ces deux principes, qui feront le sujet des deux parties, nous tirerons, sur l'importante matière que je traite, et sur l'usage de la grâce, les conséquences les plus solides et les plus morales; elles regarderont surtout deux sortes de personnes. Les uns sont des présomptueux qui se confient en eux-mêmes; et, dans la nécessité de la grâce, il y aura de quoi abaisser leur orgueil et le réprimer; les autres sont des pusillanimes qui s'étonnent des moindres obstacles; et, dans la force de la grâce, il y aura de quoi relever leur courage et le ranimer.

PREMIER POINT.

Sans la grâce nous ne pouvons rien. N'entrons point là-dessus dans une sèche et longue dispute, mais tenons-nous en à la foi : elle nous suffit. Il ne nous faut point d'autre preuve que la parole expresse de Jésus-Christ, point d'autre que l'incontestable témoignage de son Apôtre, point d'autre que les décisions des conciles contre les erreurs de Pélage, et que la créance commune de l'Eglise. Il est donc certain que, de notre fonds, et à l'égard de ce salut qui nous est promis comme la récompense de nos œuvres, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu et de sa grâce; et, pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à écouter Jésus-Christ, la vérité éternelle, quand il nous dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi* (*Joan.*, XV). Prenez garde, remarque saint Augustin : *soit peu, soit beaucoup, vous ne le pouvez faire, à moins que vous ne soyez aidés de celui sans qui l'on ne peut rien faire* (*Aug.*). Nous n'avons qu'à consulter saint Paul, l'apôtre et le docteur de la grâce, quand il nous enseigne que *nous ne sommes pas capables de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, de former une bonne pensée; et que, si nous en sommes capables, c'est par l'assistance divine* (II *Cor.*, III). Nous n'avons qu'à parcourir les définitions des conciles et des Pères de l'Eglise, lorsqu'ils ont décidé tant de questions sur la grâce du Rédempteur, et qu'ils en ont déclaré leurs sentiments. Nous n'avons même qu'à suivre les lumières de la raison, qui nous dicte assez que des actions surnaturelles et dignes du royaume de Dieu ne peuvent partir d'une nature aussi faible que la nôtre, si Dieu ne prend soin de la seconder, et s'il ne l'élève au-dessus d'elle-même.

De là quatre conséquences qui doivent nous servir de règles dans toute la conduite de notre vie. Première conséquence : c'est de reconnaître l'extrême dépendance où nous sommes de la grâce de Dieu, et de son infinie miséricorde; c'est de nous humilier dans cette vue, et de trembler sous la main toute-puissante de Dieu; c'est de ne nous glorifier de rien, ou de ne nous glorifier qu'en Dieu, *qui fait vouloir et exécuter* (*Philipp.* II) suivant sa volonté toute bienfaisante, et qui, selon que s'exprime saint Augustin, *en couronnant nos vertus, couronne ses dons beaucoup plus que nos mérites* (*Aug.*). Seconde conséquence : c'est de lever sans cesse les yeux au ciel, pour attirer sur nous l'abondance des grâces divines. Car Dieu veut que nous les demandions : il veut que, sentant notre besoin, nous ayons recours à lui, que nous lui adressions nos vœux, que nous le sollicitions; et n'est-ce pas aussi sur la nécessité de la grâce qu'est particulièrement fondée la nécessité de la prière? Dans l'impuissance où nous réduit notre faiblesse, il ne nous reste que de nous écrier presque à chaque moment : *Ah! Seigneur, sauvez-nous; autrement nous allons périr* (*Matth.*, VIII). Troisième conséquence; c'est de bénir la bonté de Dieu, qui ne nous a point laissés jusqu'à présent manquer de grâce. Tant de fois il nous a prévenus! tant de fois il nous a éclairés, pressés, excités! Voilà le sujet de notre reconnaissance, et voilà peut-être en même temps le sujet de notre confusion et de notre condamnation. Dieu nous a appelés; mais avons-nous prêté l'oreille à sa voix? Il nous a inspirés; mais avons-nous répondu à ses inspirations? en avons-nous profité? Au contraire, combien de combats avons-nous livrés et soutenus pour nous défendre de sa grâce, et pour en arrêter les mouvements? combien de temps l'avons-nous laissé frapper à la porte de notre cœur? et maintenant même ne l'y laissons-nous pas encore sans lui ouvrir? C'est le reproche qu'il faisait à Jérusalem, et qu'il a bien droit de nous faire. Combien de fois, disait-il à ce peuple infidèle, ai-je voulu te recueillir dans mon sein et entre mes bras? mais tu ne l'as pas voulu; et ma grâce, mille fois redoublée, n'a servi qu'à redoubler tes révoltes, et qu'à te rendre plus criminel. Reproche suivi de la plus affreuse menace. Car, poursuivait le Seigneur, c'est pour cela, peuple rebelle, que tu seras abandonné; pour cela que cette grâce, si longtemps et si indignement rebutée, se retirera de toi. Or, sans le secours de ton Dieu, que feras-tu, que deviendras-tu? Quatrième et dernière conséquence : c'est de ne plus recevoir en vain la grâce, quand il plaît à Dieu de nous la donner; de ne nous pas exposer, par nos retardements et nos résistances, à perdre un talent qui nous doit être d'autant plus cher, qu'il nous est plus nécessaire. S'il nous échappe, où le retrouverons-nous? Quelle autre ressource aurons-nous? Il n'est rien que nous négligions dès que la fortune ou que la vie en dépend; et nous négligeons, que dis-je? nous méprisons formellement, nous rejetons des grâces à quoi nous savons que le salut est attaché.

SECOND POINT.

Avec la grâce nous pouvons tout. Qu'est-ce que la grâce? un secours de Dieu qui agit dans l'homme et avec l'homme. Or, tout étant possible à Dieu, il s'ensuit que tout, avec le secours de Dieu, nous doit être possible à nous-mêmes. Mais comment possible?

Allons par degrés : possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent; possible, jusqu'à devenir aisé et facile ; possible jusqu'à devenir même doux et agréable. Quelle force! Voyons de quelle manière la grâce opère toutes ces merveilles.

Possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent. Paul, ce vaisseau d'élection, en est un exemple bien marqué. Assailli de la tentation, il prie Dieu de l'en délivrer, et Dieu se contente de lui répondre : *Ma grâce te suffit* (II *Cor.*, XII). Mais, Seigneur, l'attaque est violente : c'est l'ange de Satan qui me poursuit sans relâche : Il n'importe, quand tout l'enfer serait déchaîné contre toi, *ma grâce te suffit*. Mais que suis-je, Seigneur, et que n'ai-je point à craindre de ma fragilité? Non, ne crains point; *ma grâce te suffit, et c'est dans l'infirmité même qu'elle éclate davantage et qu'elle paraît plus puissante*. Qui peut dire en effet combien la grâce dans tous les temps a fait de miracles? miracles de conversion, miracles de sanctification. Qui peut dire combien d'endurcis elle a touchés, combien d'opiniâtres elle a soumis, combien de lâches et de paresseux elle a portés aux entreprises les plus héroïques? Quelles sortes d'obstacles n'a-t-elle pas surmontés? Quelles sortes d'engagements n'a-t-elle pas rompus? Demandons-le à Madeleine, à cette femme pécheresse que tant de nœuds attachaient si fortement au monde, et qui, d'un premier effort de la grâce, brisa tous ses liens, renonça à tous les plaisirs et à toutes les pompes humaines; se dévoua pour jamais, et sans réserve, à Jésus-Christ. Demandons-le à saint Augustin, en qui la grâce, par un double triomphe, surmonta si heureusement, et l'obstination de l'hérésie, et la corruption du vice. Demandons-le à une multitude innombrable de pécheurs aussi fameux par l'éclat de leur pénitence, qu'ils l'avaient été par l'excès de leurs désordres.

Possible, jusqu'à devenir aisé et facile. Nous savons quels exercices et quelles austérités pratiquaient dans les déserts tant de solitaires, et dans les cloîtres tant de pénitents dont nous avons entendu parler. Qu'était-ce que leur vie? Retraite, pauvreté, prières, jeûnes, veilles, travaux, macérations du corps, une parfaite abnégation d'eux-mêmes. Tout cela leur semblait-il difficile? trouvaient-ils le joug trop pesant? se plaignaient-ils que Jésus-Christ les eût trompés en les assurant que *son fardeau est léger* (*Matth.*, XI)? Tous les chemins s'ouvraient devant leurs pas; et, non-seulement ils marchaient, mais *ils couraient*, comme le Prophète, *dans les voies de Dieu* : pourquoi? parce que la grâce *leur dilatait le cœur* (*Ps.* CXVIII), parce qu'elle leur aplanissait les sentiers les plus raboteux et les plus épineux, parce qu'elle les emportait sur ses ailes et les enlevait. Sa vertu est toujours la même qu'elle était alors; et, quoique la charité se soit refroidie de nos jours, il y a néanmoins encore de ces âmes ferventes à qui la grâce fait accomplir tous les devoirs de la justice chrétienne avec une facilité et une ardeur que rien n'arrête.

Possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. C'est le prodige que les siècles passés ont admiré dans les martyrs. Quel spectacle! Des hommes livrés aux tourments les plus cruels, des hommes exposés aux bêtes féroces, attachés à des croix, étendus sur des brasiers, plongés dans des huiles bouillantes, et cependant remplis de joie, s'estimant heureux, goûtant les plus pures délices et les plus sensibles consolations! Voilà ce qu'on voyait, et où l'on reconnaissait le doigt de Dieu. Or, ce doigt de Dieu, qu'était-ce autre chose que l'esprit de Dieu, qui versait dans leur cœur l'onction de sa grâce? Car tel est le caractère de la grâce, d'unir ensemble l'onction et la force, et de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficace.

De tout ceci quelle conclusion? quelles résolutions à prendre? quelles erreurs à corriger? Le voici en trois mots. De ne plus tant écouter nos défiances et nos craintes naturelles, quand il est question d'obéir à Dieu et de travailler à notre salut et à notre perfection; de n'en point juger par nos propres forces, mais par la force de la grâce; de nous abandonner à ses saints mouvements, et de compter que ce que nous aurons entrepris et commencé avec elle, elle nous le fera soutenir et achever; de nous encourager comme l'Apôtre, et de nous affermir contre les répugnances et les révoltes de la nature par ce généreux sentiment : *Je puis toutes choses en celui qui me fortifie* (*Philipp.* IV). Oui, je puis tout; mais en qui et par qui? non point en moi-même ni par moi-même, puisque de moi-même je ne suis rien, et que n'étant rien, je ne puis rien : mais je puis tout dans le Tout-Puissant et par le Tout-Puissant. Plus même je reconnaîtrai devant lui mon insuffisance, et je me confierai en lui dans la vue de ma faiblesse, plus je l'engagerai à verser sur moi les richesses de sa grâce, et à déployer en ma faveur toute sa vertu. Aura-t-elle pour moi moins de pouvoir que pour tant d'autres? Le bras du Seigneur n'est point raccourci et sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est inépuisable.

MARDI. — Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme instituteur des sacrements et en particulier du baptême.

Sur le baptême.

Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni.

C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit saint et du feu (*S. Matth.*, *ch.* III).

Ce feu de la charité, ces dons du Saint-Esprit répandus dans les cœurs, ces opérations divines et secrètes, voilà l'essentielle différence qui se rencontre entre les sacrements, soit de la loi de nature, soit de la loi de Moïse, et les sacrements de la loi de Jésus-Christ. Il n'appartenait qu'à ce Dieu-Homme de nous conférer, sous des signes extérieurs et visibles, une sainteté intérieure et invisible : et c'est surtout ce qu'il fait dans le sacrement du baptême. Sacrement que nous marque spécialement Jean-Baptiste et auquel

j'ai cru devoir m'attacher dans ce discours. Sacrement dont peut-être nous n'avons jamais bien connu ni les avantages ni les obligations. Or, il nous est important de les connaître. Avantages du baptême, obligations du baptême. Avantages que j'appellerai la grâce du baptême, obligations que j'appellerai les engagements du baptême. Cette grâce du baptême, c'est ce que nous avons reçu de Dieu et ce qui demande toute notre reconnaissance : premier point. Ces engagements du baptême, c'est ce que nous avons promis à Dieu et ce qui demande toute notre fidélité : second point. L'un et l'autre mérite une attention particulière et les plus sérieuses réflexions.

PREMIER POINT.

Grâce du baptême, grâce infiniment précieuse en deux manières : parce que c'est une grâce de salut et de sanctification, et parce que c'est une grâce de choix et de prédilection. Grâce de salut et de sanctification : comment cela ? parce que c'est en vertu de cette grâce que l'homme, conçu dans le péché et né dans le péché, est tout à coup régénéré en Jésus-Christ et revêtu de Jésus-Christ ; que d'enfant de colère il devient enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ. Car voilà, par le changement le plus merveilleux, ce qu'opèrent dans nous ces eaux saintes dont nous sommes lavés sur les sacrés fonts. *Autrefois*, écrivait l'Apotre aux Ephésiens, *nous n'étions devant Dieu, selon notre naissance, que des objets de haine et de colère ; mais ce même Dieu, qui est riche en miséricorde, lorsque nous étions morts, nous a vivifiés en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, par l'excès de sa charité* (*Ephes.*, II). C'est donc là que tout péché est effacé, que toute peine due au péché est remise ; là que l'âme est enrichie des trésors célestes ; que la foi, l'espérance, la charité, que les habitudes des plus excellentes vertus lui sont infuses ; là, pour ainsi dire, que le sceau de Dieu lui est imprimé, et qu'au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, elle reçoit un caractère ineffaçable, qui est le caractère de chrétien. Caractère plus glorieux mille fois que tous ces titres de noblesse dont le monde repaît son orgueil et dont il tire tant de vanité. Caractère dont la dignité, si j'ose user du même langage que saint Léon, va jusqu'à nous rendre en quelque sorte participants de la nature divine. Caractère que nous porterons avec nous au tribunal de Dieu, pour y être reconnus comme les disciples de son Fils bien-aimé, comme son peuple, comme son troupeau.

Telle est, dis-je, la grâce du baptême ; tels sont pour nous les avantages inestimables qu'elle renferme. Mais y pensons-nous ? est-ce par là que nous mesurons notre bonheur et que nous nous croyons favorisés du ciel ? Si Dieu, par proportion, nous avait autant élevés selon le monde ; s'il nous avait délivrés des misères du monde et comblés de ses prospérités et de ses honneurs, peut-être alors serions-nous touchés de quelque reconnaissance. Du moins serions-nous sensibles et très-sensibles à l'éclat de cette fortune temporelle. Mais qu'il nous ait purifiés, mais qu'il nous ait réconciliés, mais qu'il nous ait sanctifiés, et que, par cette sanctification du baptême, nous soyons entrés dans nos droits à l'héritage éternel, ce sont des faveurs trop au-dessus des vues humaines pour intéresser des mondains accoutumés à n'estimer les choses et à n'en juger que par les sens. O homme aveugle et tout terrestre ! ne prendrez-vous jamais des sentiments conformes à votre véritable grandeur ? ne la reconnaîtrez-vous jamais ? Rendez grâces à la divine Providence des autres qualités dont il lui a plu vous honorer à l'égard de cette vie mortelle et présente, j'y consens, et vous le devez. Quoique ce ne soient que des qualités passagères et que toutes les grandeurs qui y sont attachées doivent périr, ce sont toujours des dons du Seigneur ; mais de quel prix ces dons peuvent-ils être à vos yeux, dès que vous les mettrez en parallèle avec ce don parfait, comme parle l'Apôtre, avec ce grand don qui descend spécialement du Père des lumières, et qui vous approche de votre Dieu par de si étroits et de si saints rapports ? Avançons.

Non-seulement grâce de salut et de sanctification ; mais grâce de choix et de prédilection. Ce choix, cette préférence nous plaît en tout et nous flatte. Or, elle est entière ici, et c'est une circonstance bien remarquable. On a formé jusqu'à présent et l'on forme tous les jours tant de raisonnements et de questions sur cette multitude d'enfants morts avant que de naître, et hors d'état, par cette mort prématurée, de parvenir à la grâce du baptême. On demande par quel malheur imprévu ou quelle conduite de la Providence, d'autres heureusement nés et sur le point de recevoir la sainte absolution, ont été enlevés dans le moment qu'on s'y attendait le moins et sans qu'on ait pu les pourvoir d'un sacrement si nécessaire. On demande pourquoi dans des terres infidèles, et dans les plus vastes empires, Dieu permet que des peuples entiers manquent de ce secours, et soient privés de ces sources de vie qui nous sont ouvertes. On fait là-dessus bien des recherches, on propose bien des difficultés, on imagine bien des convenances ; et moi, sans prétendre m'ingérer dans les conseils de la sagesse éternelle, je me contente d'adorer la profondeur de ses jugements. Car à qui appartient-il de connaître les voies du Seigneur, et qui peut pénétrer dans ses pensées ? Mais du reste, le point capital à quoi je m'attache, c'est de faire un retour salutaire sur moi-même ; c'est d'apprendre de l'infortune des autres et du triste abandonnement où ils semblent être, quel est donc le bien que je possède. Eh ! mon Dieu ! où en serais-je, si vous m'aviez traité comme eux ; et pourquoi, Seigneur, avez-vous jeté sur moi un regard plus favorable ? qu'avaient-ils fait contre vous ? qu'avais-je fait pour vous ? Mystère de grâce dont je suis redevable à votre miséricorde, et sur

quoi je n'ai autre chose à dire, que de m'écrier avec le prophète royal, dans les mêmes sentiments d'admiration, d'amour, de gratitude : Le Dieu d'Israël, le Dieu de l'univers *n'en a pas usé de même envers toutes les nations;* il ne les a pas distinguées comme moi, *et ne leur a pas révélé ses commandements* (*Psal.* CXLVII). Heureux si je sais lui rendre ce qu'il attend de ma fidélité!

SECOND POINT.

Engagements du baptême. Le baptême est une grâce, nous n'en pouvons douter; mais c'est en même temps une dette. Nous y avons contracté des engagements inviolables; et pour concevoir une juste idée de ces engagements du baptême, considérons-en dans une courte exposition et l'étendue et la solennité. Engagements les plus étendus, puisqu'ils embrassent toute la loi. Engagements les plus solennels, puisque nous en avons pris Dieu même à témoin et toute son Eglise.

Je dis d'abord engagements les plus étendus : car, comme l'Apôtre, instruisant les Galates, leur déclarait, et, afin de donner plus de force à ses paroles, leur protestait que quiconque, selon la pratique et l'esprit de l'ancienne loi, se faisait circoncire, était dès lors, et en conséquence de cette circoncision légale, étroitement obligé de garder tous les préceptes de la loi judaïque ; ainsi dois-je avec la même assurance, non-seulement annoncer et déclarer, mais protester à tout homme honoré dans la loi nouvelle du caractère de chrétien, que, du moment qu'il commença de *renaître par l'eau et par le Saint-Esprit,* il commença d'être soumis à la loi et à toute la loi du divin législateur dont la grâce lui fut communiquée, c'est-à-dire que, dès ce jour et dès cet instant, il s'assujettit à l'indispensable obligation où nous sommes de professer cette loi, de ne rougir jamais de cette loi, de vivre selon cette loi, de persévérer jusqu'à la mort dans l'observation de cette loi; d'éviter tout ce que cette loi défend, et de ne rien omettre de tout ce qu'elle ordonne (*Matth.*, XXV). Et parce que l'ennemi commun de notre salut, parce que le monde, la chair, s'opposent continuellement dans nous à la pratique de cette loi, et qu'ils emploient tous leurs efforts à nous en détourner, c'est pour cela qu'en entrant dans la milice de Jésus-Christ, nous avons renoncé à Satan et à toutes ses illusions, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à toutes ses cupidités. D'où vient que, selon l'excellente morale des apôtres et les enseignements qu'ils nous ont laissés, avoir été baptisé en Jésus-Christ, c'est être mort au péché, mort à soi-même, à ses passions, à ses sens, à tous les désirs du siècle, pour ne mener sur la terre qu'une vie céleste.

Saints engagements aussi solennels qu'ils sont étendus. Je dis engagements solennels, et c'est l'autre article que j'ajoute. En effet, ces engagements du baptême, ce sont des promesses, mais des promesses faites à Dieu, faites au ministre de Dieu, faites dans le temple de Dieu, à la face de l'autel, au milieu des fidèles, les uns simples spectateurs, les autres garants des paroles qu'ils ont données en notre nom, et que nous-mêmes dans le cours des temps nous avons confirmées. Quand donc, par le déréglement de nos mœurs, nous démentons des promesses si authentiques et si dignes du maître auquel nous nous sommes dévoués, voilà ce que les Pères ont traité de parjure, de désertion, d'apostasie. Or, n'est-ce pas le désordre presque général du christianisme? Où en sommes-nous, et que sommes-nous? Sommes-nous chrétiens, sommes-nous païens? A le bien prendre, nous ne sommes ni l'un ni l'autre ; ni païens, puisque nous croyons en chrétiens ; ni chrétiens, puisque nous vivons en païens. Quoi qu'il en soit, la sainteté de notre caractère en qualité de chrétiens, et la corruption de notre vie en qualité de pécheurs, c'est une alliance monstrueuse, c'est un abus sacrilége et une profanation.

Elle ne demeurera pas impunie. Ce saint caractère que nous aurons profané, nous le conserverons jusque dans l'enfer. Le réprouvé l'aura toujours devant les yeux pour sa confusion et pour son désespoir; et Dieu en aura toujours le souvenir présent pour allumer sa colère et pour exciter ses vengeances. Car c'est de là en effet que les péchés d'un chrétien ont un degré de malice tout particulier, et c'est de là même aussi qu'ils doivent être punis plus rigoureusement. Nous mesurons la grièveté des péchés selon la sainteté des états; et, suivant cette règle très-juste et très-bien fondée, nous disons qu'un prêtre qui pèche est plus coupable qu'un simple laïque, parce qu'il est plus obligé, comme prêtre, à honorer son sacerdoce par la pureté de ses mœurs et par une conduite exemplaire. Nous disons de la même action qu'elle est plus criminelle et plus condamnable dans un religieux que dans un homme du monde, parce que le religieux est appelé à une plus haute perfection que le séculier. Or, nous devons raisonner de même d'un chrétien, par comparaison avec tant de peuples nés dans les ténèbres de l'infidélité et privés de la grâce du baptême. Malheur à vous, disait le Sauveur des hommes parlant aux Juifs, et leur reprochant tout ce qu'il avait fait pour eux dans le cours de ses prédications évangéliques, malheur à vous; car au jugement de Dieu vous serez traités avec plus de sévérité que ceux de Tyr et de Sidon : pourquoi? parce que ces idolâtres se seraient convertis, et qu'ils auraient fait pénitence sous le sac et sous la cendre, s'ils avaient été éclairés comme vous et prévenus des mêmes secours. Appliquons-nous à nous-mêmes cette terrible menace, et prenons garde qu'elle ne s'accomplisse un jour dans nous-mêmes, quand Dieu nous demandera compte du précieux talent qu'il nous a mis dans les mains. Comme il eût mieux valu pour Judas de n'être point né que d'avoir trahi et vendu son maître, il vaudrait mieux alors pour nous de n'avoir jamais été initiés au christianisme, que de n'en avoir pas rem-

pli les devoirs, et d'avoir violé des engagements aussi indispensables et aussi sacrés que le sont les promesses de notre baptême.

MERCREDI. — Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme juge de l'univers.

Sur le jugement universel.

Cujus ventilabrum in manu sua, et permundabit aream suam.

Il a le van en main, et il nettoiera son aire (*S. Matth., ch.* III).

Dans cette figure, qui ne reconnaît Jésus-Christ envoyé du ciel, non plus pour sauver le monde, mais pour le juger? Comme au temps de la moisson le laboureur prend le van dans les mains et nettoie son aire, il viendra, ce juge des vivants et des morts, armé du glaive de sa justice, pour faire le discernement des justes et des pécheurs, et pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Jugement universel où cet Homme-Dieu présidera lui-même et en personne : pourquoi? par trois raisons : afin que ce jugement soit plus sensible, c'est la première ; afin que ce jugement soit plus irréprochable, c'est la seconde; afin que ce jugement soit plus rigoureux, c'est la troisième : et voilà le sujet des trois points.

PREMIER POINT.

Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus sensible. Développons cette première pensée. C'est un mystère de notre religion que ce qui nous est déclaré en termes exprès dans l'Evangile au sujet du jugement général ; savoir, que *le Père céleste*, tout père et tout Dieu qu'il est, *ne juge personne, mais qu'il a donné à son Fils toute la puissance de juger* (*Joan.*, V). Et ce qui paraît encore plus surprenant, c'est ce que l'Evangile ajoute que le Père a donné cette puissance à son Fils, *non pas absolument et précisément parce qu'il est son Fils, mais parce qu'il est fils de l'homme* (*Joan.*, XXVII). Mystère qui ne nous est pas tellement révélé par la foi, qu'il ne se trouve en même temps fondé sur une très-importante raison. Car il est vrai, c'est à Dieu qu'il appartient de juger souverainement; mais, comme a fort bien remarqué saint Augustin, Dieu, demeurant dans la forme et dans la nature de Dieu, était trop élevé au-dessus de nous, trop éloigné de notre vue et de nos sens, pour entreprendre d'exercer lui-même à notre égard un jugement public et réglé. Il a fallu qu'il s'humanisât, et, si j'ose le dire, qu'il se proportionnât à nous, c'est-à-dire il a fallu qu'il se fît homme, afin qu'ayant à juger des hommes, il pût se montrer sensiblement à eux et se faire entendre. Voilà ce qu'exprimait admirablement le saint patriarche Job, lorsque, parlant à Dieu, dans l'excès de sa douleur et dans l'amertume de son âme, il lui disait : *Seigneur, ne m'abandonnez pas* (*Job.*, X); quelque coupable que je sois, ne me poursuivez pas dans la rigueur de votre justice; mais suspendez-en les arrêts; et, s'il est nécessaire pour m'en défendre que je me prévale de ma faiblesse, en vous opposant votre propre grandeur et l'excellence de votre être, permettez-moi de vous demander s'il vous convient d'entrer en jugement avec moi? *Avez-vous, comme moi, des yeux de chair? voyez-vous les choses comme je les vois? vos jours sont-ils semblables aux miens*, et êtes-vous homme mortel comme je le suis? Sentiment, au rapport même de l'Ecriture, dont Job était prévenu, dans la connaissance anticipée qu'il avait qu'en effet notre Dieu se ferait chair, et que, dans cette chair empruntée de nous, il serait plus en état de faire comparaître devant lui toutes les nations, et d'appeler tout l'univers à son tribunal.

Nous le verrons donc, et nos yeux seront frappés de l'éclat de sa gloire. Nous le verrons, dis-je, *ce Fils de l'homme, venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté* (*Luc.*, XXI). Quel spectacle, quel objet de terreur, quand, après les guerres, les famines, les pestes; après les tremblements de terre, les frémissements et les débordements de la mer; après la chute des étoiles, les éclipses de la lune, du soleil ; après le bouleversement du monde et la résurrection générale des morts, il paraîtra accompagné de toute la milice du ciel, et qu'il s'assiéra sur son trône! *Les hommes en sècheront de peur* (*Luc.*, II). Et qui ne tremblerait pas, à la présence de ce juge redoutable, devant qui toute distinction humaine disparaîtra, toute dignité sera abaissée, toute autorité détruite, toute grandeur anéantie? Car il n'y aura plus là, à proprement parler, ni grands, ni petits, ni rois, ni sujets, ni riches, ni pauvres : tout sera confondu ; et d'homme à homme il ne restera plus d'autre différence que le mérite des œuvres. Craignons, dès maintenant, celui qu'il ne sera plus temps de commencer à craindre, lorsqu'il se fera voir sensiblement à nous, le bras levé, et prêt à lancer la foudre sur nos têtes. Honorons-le et imitons-le dans les travaux et les humiliations de son premier avénement, si nous voulons nous le rendre favorable dans son avénement glorieux, et au grand jour de ses vengeances éternelles.

SECOND POINT.

Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus irréprochable. Comme Dieu est la vérité et la sainteté même, c'est le caractère de tous ses jugements d'être saints et sans reproche. Dès que ce sont les jugements du Seigneur, dit le Prophète, ils n'ont point besoin de justification, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes. Cependant, afin que ce dernier jugement, où tous les hommes seront cités, et qui fera la consommation des siècles, fût encore, autant qu'il est possible et dans le sens que nous devons l'entendre, un jugement plus irréprochable, il fallait que Jésus-Christ même, rédempteur du monde, y tînt la place de juge, et qu'il y prononçât la sentence. La preuve en est évidente, et la voici : car, s'il y a un jugement qui soit à couvert de tout soupçon, c'est-à-dire s'il y a un jugement qui ne puisse être suspect, ni de prévention,

ni d'inimitié, ni d'antipathie, ni d'envie, ni d'intérêt propre, ni de toute autre disposition mauvaise et de toute autre passion, c'est sans doute celui d'un ami, celui d'un bienfaiteur, d'un patron, celui d'un frère uni à nous par les nœuds les plus étroits de la nature et du sang. Or, Jésus-Christ, en qualité de sauveur, est à notre égard plus que tout cela; et quel droit, par conséquent, le pécheur aurait-il de le récuser? qu'aura-t-il à lui opposer? quelle plainte aura-t-il lieu de former, ou de quelle excuse pourra-t-il s'autoriser?

Dira-t-il que c'est un juge préoccupé contre lui? mais de quel front oserait-il le dire, lorsqu'il verra ce Dieu fait homme pour lui; lorsqu'il verra la croix où ce Dieu fait homme fut attaché pour lui; lorsqu'il verra sur le sacré corps de ce Dieu fait homme, les cicatrices des plaies qu'il reçut pour lui? Dira-t-il qu'il n'était pas instruit des voies du salut et qu'il ne les connaissait pas? Mais comment pourrait-il le dire, lorsque ce Dieu fait homme lui présentera la loi qu'il est venu, comme nouveau législateur, nous enseigner autant par ses exemples que par ses paroles, et qui tant de fois au milieu du christianisme (car c'est à des chrétiens que je parle ici) lui a été annoncée, notifiée, expliquée? Dira-t-il que les grâces, que les moyens lui ont manqué? Mais aurait-il l'assurance de le dire à ce Dieu fait homme, qui lui produira son sang comme une source inépuisable de secours spirituels dont il fut si abondamment pourvu; qui lui demandera compte de tant de lumières et de vues, de tant d'inspirations et de mouvements intérieurs, de tant de retours secrets et de remords de la conscience, de tant d'avertissements, de conseils, d'exhortations, de leçons; qui lui fera le même reproche que Dieu faisait à Jérusalem et dans les mêmes termes : *Réponds, âme ingrate, réponds; qu'ai-je pu faire pour toi, que je n'aie pas fait* (*Isai.*, V)? et, de tout ce que t'a suggéré la malice de ton cœur, que n'as-tu pas fait contre moi? De là cette conviction qui accablera le pécheur forcé de reconnaître la multitude et l'énormité de ses iniquités. De là cette confusion qui le troublera, qui l'interdira, qui lui fermera la bouche. Eh! quelle pourrait être sa défense? Quoi qu'il voulût alléguer en sa faveur, l'univers assemblé le démentirait. Car c'est ainsi que le Saint-Esprit nous le fait entendre au Livre de la Sagesse, et dans les termes les plus formels : *Il armera toutes les créatures, pour tirer vengeance de ses ennemis, et le monde entier combattra avec lui contre les insensés* (*Sap.*, V). Humilions-nous dès maintenant en sa présence. Ne cherchons point par de vaines excuses à nous justifier; mais confessons-nous coupables, et dignes de ses châtiments, afin que l'humilité de notre confession et la sincérité de notre repentir attirent sur nous ses miséricordes.

TROISIÈME POINT.

Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus rigoureux. Il paraît étrange, et il semble d'abord que ce soit un paradoxe, de dire que nous devons être jugés avec moins d'indulgence, parce que c'est un Dieu sauveur qui nous jugera. Nous comprenons sans peine la parole de saint Paul : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, I). Mais qu'il soit en quelque sorte plus terrible de tomber dans les mains d'un Dieu médiateur, d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire la victime de notre salut, voilà ce qui nous étonne, et ce qui renverse toutes nos idées. Cette vérité néanmoins est une des plus constantes et des plus solidement établies : comment? c'est qu'après avoir abusé des mérites d'un Dieu sauveur, et profané son sang précieux, le pécheur en sera plus criminel, et qu'une bonté négligée, offensée, outragée, devient le sujet de l'indignation la plus vive et de la plus ardente colère. Job disait à Dieu : *Ah! Seigneur, vous êtes changé pour moi dans un Dieu cruel* (*Job*, XXX). Funeste changement qu'éprouveront tant de libertins et de pécheurs, de la part de ce Dieu-Homme qu'ils auront, les uns méconnu en renonçant à la foi, les autres méprisé et déshonoré par la transgression de sa loi. Ce qui devait leur donner un accès plus facile auprès de lui, et leur faire trouver grâce, je veux dire les abaissements et les travaux de son humanité, sa passion, sa mort, c'est par un effet tout contraire ce qui l'aigrira, ce qui l'irritera, ce qui lui fera lancer sur eux les plus sévères arrêts et les anathèmes les plus foudroyants.

Juge d'autant plus inexorable, qu'il aura été Sauveur plus miséricordieux. Aussi est-il remarquable, dans l'Ecriture, qu'à ce dernier jour, qui sera son jour, il nous est représenté comme un agneau, mais *un agneau en fureur* (*Apoc.*, VI), qui répand de tous côtés la désolation et l'effroi. Telle est l'affreuse peinture que nous en fait le disciple bien-aimé, saint Jean, au chapitre sixième de son Apocalypse, lorsque annonçant par avance le dernier jugement de Dieu, dont il avait eu une vue anticipée, et le décrivant, il dit que les rois, les princes, les potentats de la terre, les conquérants, les riches, que tous les hommes, soit libres, soit esclaves, saisis d'épouvante et consternés, allèrent se cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, et qu'ils s'écrièrent : Montagnes et rochers, tombez sur nous, et dérobez-nous à la colère de l'Agneau; car le grand jour de sa colère est arrivé : et qui peut soutenir ses regards?

Il n'y aura donc point à lui remontrer, dans l'espérance de le fléchir, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour nous : il s'en souviendra, mais pour régler par ce souvenir même la mesure de ses vengeances. Je le sais, j'ai tout fait pour vous, tout souffert pour vous; mais vous en avez perdu tout le fruit. Or, il faut que j'en sois dédommagé, que j'en sois vengé; et, pour cela, *Retirez-vous de moi, maudits : allez au feu éternel* (*Matth.*, XXV). Ils y descendront, et c'est là qu'ils seront tourmentés, selon qu'ils auront

été, dans la distribution de ses grâces, plus ou moins libéralement partagés. Car la rigueur de ce jugement, quoique extrême du reste, aura ses degrés. Jugement rigoureux pour tous; mais plus encore pour les uns que pour les autres. Il ne tient qu'à nous de le prévenir, de nous rendre Jésus-Christ propice, en nous revêtant de son esprit, et nous conformant à lui; d'employer utilement ses dons, et de marcher dans les voies du salut qu'il nous a tracées; de pratiquer fidèlement son Evangile, de prendre tous ses sentiments, d'imiter toutes ses vertus. C'est ainsi que nous mériterons qu'il nous mette au nombre de ses élus, quand il fera cette fatale séparation des bons et des méchants, et qu'il nous dise : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde* (*Matth.* XXV).

JEUDI. — Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme rémunérateur de la vertu dans les justes et les prédestinés.

Sur le bonheur du ciel.

Congregabit triticum suum in horreum.

Il amassera son blé dans le grenier (*S. Matth., ch.* III).

Ce n'est pas seulement pour la condamnation des pécheurs que Jésus-Christ a reçu de son Père le pouvoir de juger le monde, mais pour la gloire et la récompense des justes. Comme le bon grain que le père de famille, selon l'expression figurée de Jean-Baptiste, fait recueillir et garder avec soin dans ses greniers, le Sauveur des hommes doit conduire avec lui ses élus dans son royaume, et leur faire goûter dans cette sainte patrie toutes les douceurs du bonheur céleste. Suprême bonheur, capable de nous rendre vraiment heureux, et dans la vie future, et dans la vie même présente : dans la vie future, où nous le posséderons; dans la vie même présente, où nous l'attendons. Nous allons donc voir, en premier lieu, comment la possession de ce bonheur est dans le ciel, pour les élus de Dieu, une félicité consommée; et nous verrons, en second lieu, comment, même dès ce monde, la seule attente de ce bonheur est déjà, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux vérités qui, par la haute estime qu'elles nous donneront de cette souveraine béatitude, nous engageront à y penser uniquement, et à redoubler sans cesse nos soins pour la mériter.

PREMIER POINT.

Bonheur du ciel, bonheur dont la possession est pour les élus de Dieu une félicité consommée. Car un état où l'homme n'a plus rien à désirer de tout ce qui peut contribuer à sa béatitude, et un état où l'homme n'a plus rien à craindre de tout ce qui pourrait troubler sa béatitude et la terminer, voilà ce que nous pouvons appeler une félicité complète. Or tel est l'état des élus de Dieu dans le ciel. Ils possèdent Dieu, et dans Dieu ils trouvent le repos le plus parfait et l'assemblage de tous les biens : le repos le plus parfait, puisque Dieu est leur fin dernière, et que chaque être parvenu à sa fin s'y repose comme dans son centre; l'assemblage de tous les biens, puisque Dieu est seul tout leur bien, et que lui seul, par une conséquence naturelle, il leur tient lieu de toutes choses. C'est pourquoi le Sauveur des hommes disait à ses disciples : *Quand vous serez avec moi dans ma gloire, vous ne demanderez rien à mon Père* (*Joan.*, XVI), leur faisant entendre que rien alors ne leur manquerait. Mais qu'est-ce que cette possession de Dieu? Qu'opère-t-elle dans l'âme bienheureuse? Comment la remplit-elle, la rassasie-t-elle, l'enivre-t-elle de ces torrents de joie dont a parlé le Prophète? Mystères, nous répond le grand apôtre, qu'il n'est permis à nul homme sur la terre de pénétrer. Mystères au-dessus de tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu, de tout ce que l'oreille de l'homme a jamais entendu; de tout ce que l'esprit de l'homme a jamais compris. Et de ce que ni l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, ni l'oreille de l'homme n'a jamais rien entendu, ni l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu de pareil, n'est-ce pas cela même qui nous fait mieux connaître l'excellence de ce bonheur incompréhensible et ineffable?

Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir, et la foi nous l'enseigne, que dans cette béatitude tous les désirs de notre cœur seront tellement accomplis, qu'il ne nous restera plus rien à souhaiter; de même aussi que dans l'avenir et dans tout le cours de cette éternelle béatitude, nous n'aurons plus rien à craindre, parce que c'est une béatitude sans terme, et qu'elle nous mettra à couvert de toutes les révolutions et de tous les changements. Ainsi nous a-t-elle été annoncée dans l'Evangile, et promise par Jésus-Christ, comme *une joie* durable et permanente *que personne ne peut ravir;* comme un bonheur indépendant de tout accident humain, de toute puissance ennemie; comme *une rédemption* (*Luc.*, XXI), un affranchissement, une délivrance de tous les maux, soit de l'âme, soit des sens; de toutes les entreprises et de toutes les persécutions où peuvent exposer l'animosité, l'envie, la violence, l'intrigue, la cabale. Eternellement les élus du Seigneur, rassemblés dans son sein, aimeront Dieu et seront aimés de Dieu; et, dans cet amour mutuel et invariable, éternellement ils jouiront de l'abondance de la paix et des plus pures délices.

Que prétendons-nous et à quoi aspirons-nous, si ce n'est pas là que nous portons tous nos vœux? Qui nous arrête? et quel autre bonheur nous enchante? Où le faisons-nous consister, ce faux bonheur dont nous sommes si jaloux? Est-ce dans ces biens bornés, qui jamais n'éteignent notre soif, et nous laissent toujours un vide infini dans le cœur? Quel opulent du siècle a dit quelquefois : C'est assez? Quel ambitieux comblé d'honneurs a dit : Il ne m'en faut pas davantage, et je ne vise pas plus haut? Quel voluptueux, nourri dans le plaisir, a dit : Je suis content,

et je ne veux rien de plus ? Est-ce dans ces biens passagers, que nous ne possédons jamais sans inquiétude, parce que nous savons à combien de revers et à quelles décadences ils sont sujets? Hommes aveugles et insensés, jusqu'à quand le charme de la bagatelle nous fascinera-t-il les yeux, et nous cachera-t-il le seul bien solide et véritable que nous devons rechercher ? Quelle comparaison de ce souverain bien, et de ces ombres sans fond et sans consistance, de ces vaines figures qui nous éblouissent et qui nous jouent ? Cependant, par le renversement le plus déplorable, et par une espèce d'ensorcellement, c'est à ces figures que nous nous attachons, et c'est après ces ombres que nous courons. Car voilà à quoi se passe la vie de tout ce que nous voyons de mondains : les uns tout occupés de leur agrandissement selon le monde, les autres dominés par un vil intérêt et dévorés d'une insatiable avidité, qui ne demande qu'à se remplir; d'autres plongés dans une oisive mollesse, et uniquement attentifs à contenter leurs sensuelles cupidités : tous aussi peu touchés de l'avenir que s'ils n'avaient rien à y prétendre, et qu'ils n'eussent aucune part aux promesses du Seigneur. Dis-je rien dont nous ne soyons témoins; et, pour peu qu'on ait de zèle, peut-on voir un égarement si prodigieux sans en ressentir la douleur la plus amère ?

DEUXIÈME POINT.

Bonheur du ciel, bonheur dont la seule attente est, dès ce monde même, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux effets qu'elle produit dans une âme chrétienne : l'un est d'y retrancher les principes ordinaires des peines qui nous troublent en ce monde, et l'autre est d'y répandre une onction toute divine, et d'y faire couler les plus douces consolations par un avant-goût des biens de l'éternité. Donnons à l'un et à l'autre l'éclaircissement nécessaire.

Quels sont communément les principes de tant de peines dont nous sommes sans cesse agités et troublés ? C'est notre extrême attachement aux biens de la vie, et c'est la vivacité de notre sentiment dans les maux de la vie. Nous estimons les biens de la vie, nous les aimons; et de là, pour les acquérir ou pour les conserver, mille désirs qui nous brûlent, mille passions qui nous déchirent, mille jalousies qui nous rongent, mille soins, mille embarras qui nous tourmentent. Nous redoutons les maux de la vie, nous y sommes sensibles à l'excès ; et de là, soit que nous en soyons attaqués, ou seulement que nous en soyons menacés, ces frayeurs mortelles qui nous dessèchent, ces impatiences qui nous aigrissent, ces dépits qui nous désespèrent, ces chagrins, ces désolations qui nous accablent. N'est-ce pas là ce qui fait, dès maintenant, le supplice de tant de gens, n'est-ce pas ce qui les rend malheureux ?

Mais quel serait le remède ? c'est une sainte indifférence qui corrigeât cet amour désordonné des biens de la vie; et c'est une généreuse patience qui modérât cette sensibilité excessive dans les maux de la vie. Or telles sont les heureuses dispositions où s'établit une âme fidèle qui tourne toutes ses pensées vers le ciel, et ne s'occupe que du royaume de Dieu où elle est appelée. Voit-elle les grandeurs du monde, les fortunes du monde ? tout cela ne la touche point, parce qu'elle sait qu'elle n'est point faite pour tout cela, mais qu'elle est destinée à quelque chose de plus grand : *J'ai prié le Seigneur*, dit-elle avec le Prophète-roi, et je lui ai demandé *qu'il me fît connaître ma fin*. (*Ps.*, XXXVIII). J'ai considéré que *mes jours sont mesurés, et que toute la vie de l'homme ici-bas n'est que vanité ; qu'il thésaurise sans savoir pour qui, et qu'après s'être fatigué inutilement, il disparaît comme un songe. Hé! quelle est donc mon attente*, ai-je conclu; *n'est-ce pas le Seigneur*, et ce qu'il me réserve dans sa gloire? Que m'importe tout le reste? Est-elle assaillie des disgrâces temporelles, de souffrances, d'adversités, de misères ? tout cela ne l'ébranle point, parce qu'elle sait que tout cela ne sert, en l'éprouvant, qu'à lui assurer la couronne qui est le terme de son espérance. *Je souffre*, s'écrie-t-elle avec l'apôtre des nations, *mais je n'en ai point de confusion* (II *Tim.*, I), et au milieu de toutes les calamités humaines, je ne me laisse point déconcerter ni abattre : *car je n'ignore pas quel est celui en qui je me confie, et je puis compter qu'il me garde mon dépôt*, et que mon trésor ne périra point entre ses mains. Quel soutien ! et dans ce lieu d'exil où nous vivons, s'il peut y avoir quelque bonheur pour nous, en concevons-nous un autre que ce dégagement du cœur, que cette paix inaltérable, que cette indépendance de toutes les vicissitudes et de tous les événements, que cette force, cette fermeté supérieure à tout ce qu'il peut arriver d'infortunes, de pertes, de traverses, d'humiliations, d'infirmités ?

Que sera-ce si nous ajoutons l'onction sainte et les consolations intérieures que l'on goûte à contempler la maison de Dieu et toutes ses richesses ? Car, dès cette vallée de larmes, où nous n'en avons encore qu'une image imparfaite et ne la voyons que de loin, la méditation, aidée de la grâce, nous la rend en quelque sorte présente, et nous en fait déjà sentir par avance les beautés inestimables. Mais n'entreprenons point ici d'expliquer ce que c'est que ce sentiment, que ce goût. Il en faut faire épreuve pour le connaître. David l'éprouvait et le connaissait; et, c'est au souvenir de la céleste Jérusalem, que son âme s'enflammait, qu'elle s'abîmait, pour ainsi dire, et se perdait heureusement en Dieu : *Seigneur, Dieu des vertus, que j'aime à me retracer la magnificence, l'éclat, la splendeur de vos tabernacles* (*Ps.* LXXXIII) ! Plus j'y pense, plus la vue que j'en ai me touche; et le trait qui me pénètre est si vif, *que j'en tombe même en défaillance.* Tant de saints l'ont éprouvé et l'ont connu. Bien d'autres l'éprouvent chaque jour et le connaissent : car, dans tous les états, malgré la corruption du siècle, il y a toujours par la Providence divine un petit nombre d'âmes ainsi dégagées de la terre, et dont *tout le com-*

merce est au ciel. Envions leur sort, et déplorons le nôtre. Reconnaissons notre aveuglement, et travaillons à le guérir. Nous voulons dès ce monde une vie tranquille, et nous négligeons d'apprendre où se trouve cette tranquillité et ce calme. Ouvrons les yeux de la foi. Elevons-nous, par l'espérance chrétienne, au-dessus de tous les objets mortels et périssables; et, pour notre bonheur, même présent, ne nous occupons que du bonheur à venir.

VENDREDI. — Jean-Baptiste faisant connaître Jésus-Christ comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés.

Sur la damnation éternelle

Paleas autem comburet igni inextinguibili.

Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point (*S. Matth., ch.* III).

Je vous l'ai annoncé, pécheurs, et je viens encore ici vous le faire entendre : autant que notre Dieu est riche en miséricorde et libéral dans ses récompenses, autant est-il sévère dans ses arrêts et redoutable dans ses châtiments. Il ramasse le bon grain pour le conserver, mais il rejette la paille pour la brûler. Il appelle à lui ses élus, et les couronne dans son royaume; mais il sépare de lui ses ennemis, et les précipite loin de sa présence, dans un lieu de tourments. Que dis-je? jusque dans ce lieu de torture, et au même temps qu'il les réprouve, il leur est toujours présent : et pourquoi? pour leur faire sentir toute la pesanteur de son bras, et pour déployer sur eux toute la rigueur de sa justice. Car, sans donner dans aucune contradiction, ni que ces deux points se détruisent l'un et l'autre, voici, selon l'idée que j'en conçois, en quoi je fais consister le terrible mystère de la damnation éternelle. Je dis que c'est tout ensemble, et dans une éternelle séparation de Dieu, et dans une présence éternelle de Dieu. Prenez garde : Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé : premier point; Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé : second point. Deux articles importants que nous avons à développer, et deux grands sujets de nos réflexions et de notre crainte.

PREMIER POINT.

Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé. Afin de mieux comprendre le malheur de cette fatale séparation, il faut d'abord supposer que Dieu, comme Dieu, étant le souverain être, il est aussi le souverain bien. Non-seulement le souverain bien en lui-même et pour lui-même, mais le souverain bien de l'homme et sa fin dernière. Il faut encore poser pour principe incontestable, que de vouloir être heureux, c'est un désir si naturel à l'homme, une inclination si nécessaire, que rien ne peut l'arracher de son cœur. D'où suit enfin une troisième vérité, que, dans tous ses sentiments, dans toutes ses démarches, l'homme, par une pente née avec lui, et dont il n'est pas en pouvoir d'arrêter l'impression, tend sans cesse vers Dieu : comment cela? parce que sans cesse il tend vers son propre bien et son bonheur, et que Dieu seul est ce bien dont il ne peut se passer, et ce souverain bonheur qu'il cherche. Car, comme disait à Dieu saint Augustin : *Seigneur, c'est pour vous que vous nous avez faits, et ce n'est que pour vous; et tant que notre cœur ne se reposera pas en vous, il sera dans l'agitation et le trouble* (*Aug.*).

Voilà ce que le réprouvé sur la terre ne connaissait pas, ou de quoi il n'avait qu'une vue confuse. Il sentait assez que tout ce que le monde lui présentait ne lui pouvait suffire; d'un objet il courait bientôt à un autre, et toujours il lui fallait quelque chose de nouveau; mais ce quelque chose où il aspirait et qui lui manquait, qu'était-ce? il ne faisait pas attention que c'était Dieu. Quand l'a-t-il connu? Hélas! lorsqu'il n'a pu le connaître que pour son supplice et pour son désespoir. La mort, toute ténébreuse qu'elle est, en l'enlevant, et l'ensevelissant dans ses ombres, lui a ouvert les yeux et l'a éclairé. Depuis ce terrible moment il porte toujours dans son esprit l'image de Dieu profondément gravée; mais une image qui le consterne et qui l'accable, mais une image qui le transporte jusqu'à la fureur, mais une image qui, lui retraçant le prix infini du bien qu'il a perdu, lui retrace tout le malheur de la perte infinie qu'il a faite. En effet, plus de Dieu pour lui. Non pas que ce Dieu, dont il est séparé et entièrement abandonné, ne soit plus le Dieu de l'univers, ni qu'en particulier et à la lettre, ce ne soit plus son Dieu; mais plus de Dieu en qui il puisse espérer, plus de Dieu qu'il puisse posséder, plus de Dieu qu'il puisse aimer de cet amour qui fait la béatitude des saints, et qui devait faire dans les siècles des siècles sa suprême félicité.

Ah! plus de Dieu! par conséquent plus rien : ni dons de la nature, ni dons de la grâce, ni dons de la gloire, ni paix, ni repos : car la perte de Dieu enferme la perte de tout cela, ou ce qui peut rester de tout cela ne doit être qu'un surcroît de peine.

Séparation d'autant plus affreuse, et perte d'autant plus désolante, qu'elle est irréparable. Dieu l'a dit, il a lancé ce foudroyant anathème, il a prononcé cette parole atterrante : *Retirez-vous;* jamais il ne la révoquera. Eternellement le réprouvé ressentira une telle perte, parce qu'éternellement il aura dans son souvenir l'idée du Dieu qui s'est séparé de lui, et qu'éternellement cette idée lui représentera l'excès de sa misère; éternellement il souhaitera d'être reçu au festin de l'époux céleste, et Dieu éternellement lui dira : *Retirez-vous.* Eternellement il s'écriera : *Où est mon Dieu?* et Dieu éternellement lui répondra : *Retirez-vous* (*Matth.*, XXV). De là quel dépit dans le cœur de ce malheureux, frappé d'une malédiction qu'il pouvait prévenir, et dont il ne lui est plus possible de se relever! dépit contre Dieu, et dépit contre lui-même; contre Dieu, qui se rend inexorable à tous ses vœux, et inacces-

sible à toutes ses poursuites; contre lui-même, parce que lui-même il a commencé ce funeste divorce, et qu'il en est l'auteur; parce que de lui-même, et par une aveugle passion qui l'entraînait, il s'est détaché de Dieu, son créateur, pour s'attacher à de viles créatures. Jugez de ses sentiments, mondains ambitieux, mondains voluptueux, mondains avares et intéressés : jugez-en par ces douleurs mortelles, et ces regrets qui vous percent l'âme, par ces cruelles jalousies dont vous vous rongez, par ces tristesses profondes où vous vous abîmez, par ces langueurs et ces défaillances où vous tombez, si quelquefois dans le monde il vous arrive, et surtout par votre faute, ou de vous voir exclus d'une préférence et d'un rang d'honneur à quoi vous pouviez prétendre, ou d'être frustré d'un gain et d'une opulente fortune qui n'a dépendu que de vos soins et de votre vigilance; ou, dans le cours d'un engagement sensuel, de perdre ce que vous aimez, et de ne plus éprouver de sa part que du mépris et de l'indifférence. Conclusion. Point de plus juste ni de plus salutaire, que celle du Prophète : *Pour moi, c'est au Seigneur que je veux me tenir inviolablement uni* (*Ps.* LXXII) par la grâce, et dès maintenant, afin que le péché ne m'en sépare jamais dans l'éternité.

DEUXIÈME POINT.

Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé. Ce fut, entre les autres motifs, ce qui détermina le généreux Eléazar à demeurer ferme dans l'observation de la loi, malgré les ordres du tyran et la sévérité de ses menaces. *Il est vrai*, dit ce sage et zélé vieillard, *en obéissant au prince, ou feignant de lui obéir plutôt qu'à Dieu, je pourrai éviter le supplice qui m'est préparé de la part des hommes, et prolonger encore mes jours; mais, vif ou mort, je n'échapperai pas à la main vengeresse du Tout-Puissant* (II *Matth.*, VI). Raisonnement solide, et digne de l'esprit de religion, dont ce saint et glorieux martyr était animé. Car, comme Dieu est présent dans le ciel pour y glorifier sa miséricorde, il est présent dans l'enfer pour y glorifier sa justice. Sa présence dans le ciel fait le bonheur des élus, et c'est ainsi que sa miséricorde y est glorifiée; et sa présence dans l'enfer fait le tourment des réprouvés, et c'est par là qu'il y glorifie sa justice, et qu'il venge ses intérêts. C'est donc lui qui de son souffle allume ce feu et ces tourbillons de flammes où les pécheurs, selon le terme de l'Evangile, sont ensevelis; c'est lui qui, par une vertu toute divine, sans nourriture, nourrit ce feu, et sans matière qui serve à son entretien, l'entretient; c'est lui qui, par un miracle supérieur à toute la nature, fait passer jusques à l'âme toute l'ardeur de ce feu, et lui en fait sentir toute la violence : comme si c'était un feu spirituel, ou que l'âme, toute spirituelle qu'elle est, devînt, ainsi que le corps, un sujet sensible et combustible; c'est lui qui, depuis la création du monde, par une action que toutes les révolutions des temps n'ont jamais ni interrompue ni altérée, renouvelle à chaque moment l'activité de ce feu, et qui, sans terme, sans fin, le fera subsister au delà des siècles, et lui conservera toujours la même force : car, suivant la parole expresse de Jean-Baptiste, *ce feu ne s'éteint point*. Que dirons-nous encore? c'est lui qui, pour seconder sa colère, déchaîne toutes les puissances infernales, et les emploie comme les ministres de ses vengeances, contre ces troupes de malheureux qu'il a précipités dans ce feu, et qu'il y tient liés et entassés; c'est lui qui, pour redoubler l'horreur de l'affreuse prison où il les a rassemblés, y répand ces épaisses ténèbres, que ce feu, privé lui-même de toute lumière, ne peut percer ni éclairer; c'est lui qui, non content de cette peine du feu, quelque extrême qu'elle puisse être, y joint de plus ce ver intérieur, ce ver de la conscience, qui de sa pointe pique sans relâche le cœur du réprouvé, et le ronge impitoyablement sans le consumer; ce ver qui *ne meurt point* (*Marc.* IX), parce que le péché d'où il naît ne s'efface point, et que la mémoire ne s'en perd point.

Demeurons-en là, et ne nous engageons pas plus avant dans un détail que nous ne pourrions épuiser. Ne descendons point à des particularités qui ne nous sont pas assez connues pour les bien exprimer; mais arrêtons-nous à ces idées générales : que c'est Dieu alors qui punit en Dieu, que c'est Dieu qui se satisfait par un châtiment digne de sa majesté lésée et offensée; que c'est Dieu qui, sans compassion, sans nul sentiment d'amour, décharge toute sa haine sur une âme criminelle. Elle est dans ses mains; et qui pourra la dérober à ses coups? Où ira-t-elle pour le fuir; et, puisqu'il la suit jusque dans le fond de l'abîme où il la tient captive et asservie, quand, malgré lui, sera-t-elle en état d'en sortir? Je dis malgré lui : car jamais il ne le voudra; jamais, dis-je, il ne voudra qu'elle sorte de cet abîme de misère; jamais il ne le permettra, et c'est un point capital de notre foi. Il veut maintenant que par nos soins, aidés de sa grâce, nous nous préservions de cette éternelle réprobation. Il nous fournit pour cela tous les moyens; il nous fait donner sur cela tous les avis nécessaires. Heureux, si nous y pensons; si nous marchons, au milieu des dangers qui nous environnent, avec toute la vigilance et toute la précaution convenable; si nous ne perdons jamais de vue le précipice où tant d'autres avant nous se sont laissé entraîner, et où chaque pas peut nous entraîner nous-mêmes. Gardons-nous de la présence redoutable de Dieu dans l'enfer, par une présence utile et profitable dès ce monde, c'est-à-dire ayons Dieu dès ce monde toujours présent à l'esprit, comme ennemi du péché. Imaginons-nous partout le voir armé de son tonnerre, et sur le point d'éclater et de nous frapper. La frayeur dont cette pensée nous doit saisir ne sera point une frayeur chimérique. C'est la crainte la plus juste, puisqu'elle est fondée sur les principes les plus solides. C'est une crainte toute chrétienne, puisque Jésus-Christ lui-même a voulu nous l'inspirer dans

cette grande maxime qu'il a prononcée, et qu'il a cru même, à raison de son importance, devoir confirmer par un serment. Méditons-la, repassons-la mille fois, afin que ce soit pour nous un appui inébranlable dans la voie du salut, et un préservatif assuré contre toutes les occasions et toutes les tentations. La voici : *Ne craignez point ces maîtres qui donnent seulement la mort au corps, et qui ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir ôté la vie au corps, peut encore perdre l'âme et la damner. Oui, je vous le dis, voilà le maître qu'il faut craindre, et craindre souverainement* (*Luc.* XII).

SECONDE SEMAINE

Jean-Baptiste prêchant la pénitence pour disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ.

Après avoir annoncé Jésus-Christ aux peuples, et le leur avoir fait connaître, il fallait les disposer à le recevoir, et c'est pour cela que Jean-Baptiste leur prêche la pénitence; il leur prêche, 1° une pénitence prompte et sans retardement : *La coignée est déjà à la racine de l'arbre* (*Matth.* III); 2° une pénitence sincère et sans déguisement : *Rendez droites les voies du Seigneur* (*Ibid.*) ; 3° une pénitence humble et sans présomption : *Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés? Et ne dites point : Abraham est notre Père* (*Luc.* III); 4° une pénitence fructueuse et sans relâchement : *Faites de dignes fruits de pénitence* (*Matth.* III); 5° une pénitence austère et sans ménagement : *Or, son vêtement était de poil de chameau; il avait autour des reins une ceinture de cuir, et sa nourriture c'était des sauterelles et du miel sauvage* (*Luc.* III); 6° une pénitence efficace et salutaire : *Tout homme verra le salut qui vient de Dieu.*

DIMANCHE. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence prompte et sans retardement.

Sur le délai de la pénitence.

Jam securis ad radicem arborum posita est.

La coignée est déjà à la racine des arbres (*S. Luc, ch.* III).

Il n'y a donc point lieu de différer et d'attendre, puisque l'arbre est si près de sa chute, et que le coup qui doit l'abattre va bientôt partir et le renverser. Parlons sans figure, ou tirons de cette figure l'avis important que Jean-Baptiste voulait donner à tout pécheur actuellement engagé dans le désordre du péché, qui est de n'y point demeurer, de ne s'y point obstiner, mais de retourner promptement à Dieu, et de ne s'exposer pas aux suites funestes d'un retardement très-dangereux. Je dis d'un retardement très-dangereux; et, sans insister sur ces accidents imprévus, où la mort par un juste châtiment de Dieu, surprend un pécheur qui diffère, mais pour ne prendre la chose que dans le cours même le plus naturel et le plus commun, arrêtons-nous aux deux effets les plus ordinaires du délai de la pénitence, et renfermons-les en deux propositions. Car le délai de la pénitence forme l'habitude du péché : c'est le premier effet, et la première proposition; et, par un retour presque immanquable, l'habitude du péché entretient jusques à la mort le délai de la pénitence, et par là conduit à l'impénitence finale : c'est le second effet et la seconde proposition. Expliquons-nous mieux, et en moins de paroles : habitude du péché, effet du délai de la pénitence; délai de la pénitence, effet de l'habitude du péché; de l'un et de l'autre, impénitence finale : voilà ce que nous allons développer; et, si ces vérités ne nous touchent pas, il faut que nous soyons bien peu sensibles aux intérêts de notre salut.

PREMIER POINT.

Le délai de la pénitence forme l'habitude du péché. Il n'est pas difficile de le comprendre, et l'on en voit d'abord la raison. Car ce qui forme les habitudes, ce sont les actes fréquents et réitérés; et ce qui doit par conséquent former l'habitude du péché, ce sont les longues et fréquentes rechutes dans le péché. Or, tel est l'état d'un pécheur qui diffère sa pénitence : voilà l'effet de ses remises continuelles et de ses retardements.

Il s'agit d'un homme que ses passions ont entraîné hors des voies de Dieu, et fait entrer dans les voies de l'iniquité; il s'agit d'une femme, d'une jeune personne que le monde éblouit, que le plaisir enchante, que certains objets attachent, que la sensibilité du cœur précipite dans des déréglements, ou secrets, ou même connus. Dieu les rappelle, il les presse par sa grâce, on leur parle de sa part, on leur prêche la pénitence. Mais que répondent-ils? Ils ne s'aveuglent point assez pour prétendre justifier leur conduite; ils conviennent qu'il y a du libertinage, et qu'ils ne vivent pas dans l'ordre, ni selon la loi de Dieu; ils comptent sur l'avenir, et ils se promettent bien de changer quelque jour, de prendre une route tout opposée, et de travailler sérieusement à la réformation de leurs mœurs. Mais ce jour, disent-ils, n'est point encore venu : il serait trop tôt maintenant, et il faut attendre. Ah! il faut attendre! c'est-à-dire qu'il faut laisser le vice jeter de profondes racines, et se bien établir; c'est-à-dire qu'il en faut contracter l'habitude, qu'il faut la laisser croître, et lui donner tout le loisir et tous les moyens de se fortifier; c'est-à-dire qu'il faut se lier au péché, se livrer au péché, se rendre le péché si familier, qu'on ne le craigne plus, et qu'on n'en ait plus de scrupule. Car, qu'est-ce que tous ces retardements dont on use, et à quoi se réduisent-ils, si ce n'est à multiplier les péchés, en suivant toujours le même train de vie, en demeurant toujours dans les mêmes engagements, en s'abandonnant toujours aux mêmes excès, en ne corrigeant rien; mais ajoutant toujours crimes sur crimes, débauches sur débauches? Or, pour reprendre le principe que nous avons déjà posé touchant l'habitude et son origine, n'est-ce pas là ce qui la fait naître, et n'est-

ce pas ainsi qu'elle s'insinue dans un cœur et qu'elle se l'assujettit? Un premier péché ne la forme pas ; mais, comme a remarqué saint Bernard, ce premier péché dispose au second, celui-ci donne une facilité toute nouvelle pour l'autre qui lui succède : de degrés en degrés, la contagion se répand ; le cœur se tourne au mal, il s'y accoutume, il s'y attache, et tombe dans un esclavage où il n'est presque plus maître de lui-même.

Triste vérité, d'autant plus constante, que les habitudes vicieuses ont cela de propre, qu'elles s'impriment beaucoup plus aisément et plus profondément : pourquoi? parce que notre nature corrompue est plus disposée à les recevoir, et que nous portons au dedans de nous-mêmes de malheureuses concupiscences qui les secondent et qui les appuient. Une prompte pénitence les préviendrait et leur couperait cours. Elle ne nous mettrait pas à couvert de toute rechute, et, quoique pénitents, nous ne serions pas impeccables; mais nous serions moins sujets à la tyrannie de l'habitude. En appliquant le remède aussitôt que le mal viendrait à paraître, on l'empêcherait de s'invétérer. En jetant l'eau, selon la comparaison de saint Augustin, à mesure qu'elle entrerait, tout fragile et tout ouvert qu'est le vaisseau, on le garantirait du naufrage. Et c'est à quoi l'Apôtre exhortait si fortement les fidèles, et ce qu'il leur recommandait par ces paroles : *Mes frères, ne souffrez donc point que le péché règne dans votre corps mortel; en sorte que vous vous soumettiez à toutes ses convoitises* (*Rom.*, VI). Prenez garde : ce saint apôtre ne leur disait pas précisément : Ne tombez jamais, et préservez-vous de tout péché : heureuse disposition, qui serait bien à désirer, et qui n'est guère à espérer. Mais, du moins, leur faisait-il entendre : si par le poids de la faiblesse humaine vous tombez quelquefois, si vous péchez, ne permettez pas au péché d'affermir son empire dans vous et sur vous, par une possession paisible et habituelle. Leçon d'une conséquence infinie. Leçon dont nous ne comprendrons jamais mieux la nécessité, que lorsque nous comprendrons toute la malignité d'une criminelle habitude. Le péché est un mal; mais, au-dessus de ce mal, tout extrême qu'il est, on peut dire qu'il y a quelque chose encore de plus pernicieux et de plus à craindre; et quoi? c'est l'habitude dans le péché. Il n'y a qu'à consulter sur ce point de morale les Pères de l'Eglise et les maîtres de la vie chrétienne. Il n'y a qu'à voir avec quelle force et en quels termes ils s'en expliquent. Mais allons plus loin : car peut-être dira-t-on que si, par le délai de la pénitence, l'habitude s'est formée, on n'est pas, après tout, sans ressource, et que désormais, n'apportant plus à sa conversion de nouveaux retardements, on peut, par un vrai retour à Dieu, réparer le passé, et sanctifier le reste de ses années ; espérance dont on se flatte ; mais espérance que doit pleinement détruire une seconde proposition qui va faire le sujet du second point

SECOND POINT.

L'habitude du péché entretient jusqu'à la mort le délai de la pénitence, et, par là, conduit à l'impénitence finale. N'exagérons rien, et, pour nous renfermer dans les bornes de la vérité la plus exacte, convenons d'abord du sens de cette proposition, et mettons-y tous les tempéraments et toutes les modifications convenables. Ce n'est point une règle universelle ni absolue ; ce n'est point à dire que l'habitude soit à la pénitence du pécheur un obstacle insurmontable, ni qu'elle le détermine tellement à persévérer dans son péché, qu'il ne lui soit plus libre d'en sortir. Ce n'est point à dire même que de temps en temps on n'ait vu et qu'on ne voie encore un petit nombre de pécheurs, que la grâce enfin, par un dernier effort, semble arracher à l'iniquité, et en qui elle triomphe de mille résistances et des retardements les plus opiniâtres. Voilà, pour ne donner dans aucune extrémité, ce que nous sommes obligés de reconnaître. Mais, du reste, il n'en est pas moins vrai que, si le retour d'un pécheur d'habitude n'est pas impossible, il est toujours d'une difficulté extrême, et en voici la preuve convaincante. Car, si le pécheur n'ayant point encore l'obstacle de l'habitude à surmonter, et avant qu'elle se soit fortifiée, n'a pas eu néanmoins le courage de rompre ses liens, et d'entrer dans les voies de la pénitence, que sera-ce quand, aux autres obstacles qui l'ont arrêté, celui-ci se trouvera joint? Que sera-ce, dis-je, quand il aura laissé le vice s'enraciner dans son âme ; quand il se sera attaché plus étroitement que jamais au péché, qu'il se sera, pour ainsi dire, vendu au péché, asservi au péché, naturalisé avec le péché ; quand, par la force et l'impression de l'habitude, il aura presque perdu tout le remords du péché, et que ce ne lui sera plus une charge sur la conscience, ni un sujet d'inquiétude?

De là, remises sur remises, et retardements sur retardements. Ce n'est pas, comme je l'ai déjà observé, qu'on rejette tout à fait la pénitence, et qu'on prétende ne quitter jamais son péché. Il n'y a qu'un petit nombre d'impies qui s'abandonnent à ce désespoir. Mais tandis qu'on se flatte, qu'on se promet de retourner quelque jour à Dieu, parce qu'on en voit l'indispensable nécessité ; dans la pratique, et quant à l'exécution, on ne veut jamais se persuader que ce jour soit venu, et, selon que saint Augustin le témoigne de lui-même, on dit toujours : *Demain, demain ; tantôt, tantôt* ; *encore un peu, encore un peu* (*Aug.*). Voilà par où tant de pécheurs, esclaves de l'habitude, vieillissent dans leurs désordres ; et n'en avons-nous pas mille exemples devant les yeux ? Cependant les années passent, la mort arrive, une dernière maladie se déclare, et alors même le malade croit toujours pouvoir remettre. Si, dans les premières atteintes du mal, on l'avertit de penser à lui, que répond-il? *Attendons.* (*Isai.*, XXVIII). Si, dans le cours du mal qui augmente, on le presse de nouveau, même réponse : *Attendons encore*. Enfin, à force

d'attendre, ou tout à coup il est surpris par une subite révolution qui l'enlève, ou, dans une extrémité qui lui ôte presque toute connaissance, tout sentiment, il ne fait plus qu'une pénitence imparfaite, qu'une pénitence précipitée et forcée. Tout cela veut dire qu'après avoir vécu dans l'impénitence, il meurt impénitent.

Concluons avec l'Apôtre : *Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil, voici le temps favorable, voici les jours de salut* (*Rom.*, XIII): ne les perdons pas, et hâtons-nous. Car ces jours de salut, ce temps, cette heure favorable que nous avons présentement, nous ne les aurons pas toujours. Ils s'écoulent, et nous ne savons quand ils reviendront. Que dis-je, et savons-nous même si jamais ils reviendront? Peut-être nous persuadons-nous qu'une pénitence différée cause moins de peine, et qu'avec le temps elle devient plus aisée. Mais c'est une erreur, et la plus trompeuse de toutes les illusions. Tout le reste, il est vrai, s'affaiblit avec l'âge : le tempérament s'altère, les forces du corps diminuent, les lumières même de la raison s'obscurcissent; mais les passions du cœur, mais les habitudes vicieuses prennent toujours de nouveaux accroissements. Le temps serre les nœuds et les endurcit; les années donnent à la passion et à l'habitude plus d'ascendant; et, dans un âge avancé, non-seulement on se trouve tel que l'on était dans une première jeunesse, mais c'est alors qu'on sent les funestes progrès du vice, et qu'on se voit presque hors d'état de l'attaquer et de le vaincre. De là cette maxime générale de remédier aux plus petits maux, et de bonne heure, afin d'en arrêter de plus grands où l'on se laisserait entraîner. Maxime dictée par la sagesse humaine, et appliquée à toute la conduite de la vie, en quelque conjoncture et sur quelque sujet que ce soit; mais, à plus forte raison, maxime spécialement nécessaire dans la conduite du salut et dans la pénitence chrétienne. Quoi qu'on en puisse penser et qu'on en puisse dire, vouloir sans cesse remettre sa pénitence d'un jour à un autre jour, d'une semaine à une autre semaine, d'un mois à un autre mois, c'est en quelque manière vouloir absolument et pour toujours y renoncer. Or, y renoncez-vous en effet? y renoncez-vous pour jamais? Quelle est dans cette assemblée l'âme si endurcie, qu'une telle proposition ne lui fasse pas horreur? Voilà néanmoins à quoi l'on s'expose, et ce qu'on ne peut trop craindre ni prévenir avec trop de soin.

LUNDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence sincère et sans déguisement.

Sur la pénitence du cœur.

Rectas facite semitas ejus.

Rendez droites les voies du Seigneur (*S. Luc*, *ch.* III).

Ces voies du Seigneur, ce sont pour les pécheurs les voies de la pénitence, puisque c'est par la pénitence que nous nous rapprochons de Dieu, et que Dieu se rapproche de nous. Il faut que ces voies soient droites, il faut que notre pénitence soit sincère : car Dieu aime la vérité, et rien ne peut lui plaire de tout ce qui n'est qu'extérieur et apparent. C'est donc dans les sentiments du cœur que consiste la vraie pénitence : c'est dans le cœur qu'elle doit naître, et du cœur qu'elle doit partir. Car, pour prendre la chose dans son fond, quelle est la nature de la pénitence, ou quelle en est la fonction la plus essentielle? c'est de détruire le péché et de rétablir l'homme, à l'égard de Dieu, dans l'état d'où le péché l'a fait déchoir. Voici ma pensée. Le péché, disent les théologiens, consiste dans un mouvement de l'âme, qui se détache de Dieu, et s'attache aux objets créés; et, par une règle toute contraire, la pénitence doit donc consister dans un retour de l'âme, qui se détache des objets créés et s'attache à Dieu. Or l'un et l'autre ne se peut faire véritablement et sincèrement que par la pénitence du cœur. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché : premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu : second point. Voilà, dans un partage également simple et solide, une des instructions les plus importantes.

PREMIER POINT.

Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché. Ce n'est point par les larmes ni par les gémissements; ce n'est point par les vœux, les longues prières, les promesses, les protestations; ce n'est même précisément ni par la confession de ses offenses, ni par la réparation qu'on en fait au jugement des hommes; ce n'est point, dis-je, par tout cela qu'on se détache du péché : pourquoi? parce qu'avec tout cela on peut encore avoir au péché une attache secrète et criminelle. En effet, tout cela peut subsister et se trouver dans un pécheur, sans que le cœur y ait aucune part, ou sans qu'il y ait la part qu'il y doit avoir. Les Juifs s'humiliaient, se prosternaient contre terre, se couvraient la tête de cendres, déchiraient leurs habits en signe de pénitence; mais le Prophète leur reprochait qu'en déchirant leurs habits, ils ne déchiraient ni ne brisaient pas leurs cœurs. Or, dès que le cœur n'entre point dans ces démonstrations extérieures, elles ne peuvent opérer un vrai détachement du péché : la raison en est aisée à comprendre. Car qu'est-ce que se détacher du péché? c'est renoncer au péché, c'est détester le péché, c'est prendre une sainte résolution de quitter le péché, et de ne le plus commettre. Or, renoncer de la sorte, détester, résoudre, ce sont des opérations du cœur. Par conséquent, si le cœur n'agit, il n'y a ni vrai renoncement, ni vraie détestation, ni vraie résolution; et, par une même conséquence, point de vrai détachement du péché.

Mais, dira-t-on, le prêtre néanmoins, comme ministre de la pénitence, sans autres preuves que la parole du pécheur, que son accusation, sa confession, ses larmes et les témoignages ordinaires de repentir, lui con-

fère le bienfait de l'absolution. J'en conviens, et en cela il s'acquitte de son devoir, bien loin d'être répréhensible. Car ne pouvant lire immédiatement dans le cœur pour en connaître la véritable disposition, il est obligé de s'en tenir à certains dehors, et de former là-dessus son jugement. Ces dehors naturellement, et par eux-mêmes, sont les signes visibles du détachement intérieur. Ce ne sont que des apparences, je le sais; mais, dès que le ministre a pris toutes les mesures convenables pour en juger, dès qu'il a fait tout l'examen nécessaire, et qu'il y a employé toutes les lumières de la prudence évangélique, alors, s'il se trompe, il n'est point responsable de son erreur. Elle ne lui peut être imputée, et le seul pénitent en doit rendre compte à Dieu.

Car, sous l'extérieur le plus apparent, Dieu sonde le cœur; et, parce que souvent il arrive que, sous le voile le plus spécieux, le détachement du cœur n'est pas tel qu'il doit être, que sert au pécheur l'absolution qu'il a reçue, ou qu'il a cru recevoir? à le charger devant Dieu d'un nouveau crime, et à lui attirer de la part de Dieu un nouvel anathème. Terrible vérité pour tant de mondains et de mondaines qui, par je ne sais quelle bienséance, viennent à certains jours de l'année se présenter au saint tribunal! Sont-ils vraiment touchés? sont-ils dans le cœur vraiment détachés de leur péché? prennent-ils les moyens de l'être, et y font-ils toute l'attention qu'il faut? se détache-t-on sans violence, sans réflexion, sans une ferme détermination; et, cette violence, cette réflexion, cette détermination ferme et inébranlable, est-ce le fruit d'une revue courte et superficielle, d'une confession faite légèrement et à la hâte, de quelques prières récitées par mémoire et prononcées avec indifférence, de quelques propositions et de quelques velléités qui n'engagent à rien de particulier, ni ne décident rien? Sous cet appareil trompeur, la plaie reste toujours dans l'âme; et si l'on a jeté sur le feu quelques cendres pour le couvrir, il est toujours dans le cœur aussi ardent que jamais. La suite le montre bien, et dès la première occasion on n'éprouve que trop combien l'on tenait encore au péché, et combien peu il avait perdu de son empire.

Mais vérité surtout terrible pour tant de mourans. Ils font assez entendre de soupirs et de regrets. On voit la tristesse répandue sur leur visage; on lit dans leurs yeux le trouble qui les agite et la frayeur dont ils sont saisis. Ils réclament la miséricorde du Seigneur; ils déplorent amèrement la perte et le mauvais emploi qu'ils ont fait de leurs années. Mais de savoir s'ils sont pour cela pleinement dégagés des liens du péché, il n'y a que vous, mon Dieu, qui le puissiez connaître, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez démêler les replis du cœur et en découvrir les sentiments. Ce que nous savons, c'est que, malgré toutes ces marques de repentir, la pénitence de la plupart des pécheurs à la mort a toujours paru suspecte aux Pères de l'Eglise et aux maîtres de la morale chrétienne : pourquoi? parce qu'ils ont toujours craint que ce ne fût pas une pénitence de cœur, c'est-à-dire une pénitence où le cœur se fût détaché réellement et sincèrement du péché.

SECOND POINT.

Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu. Je l'ai dit, et c'est un principe universellement reconnu, que la pénitence, en nous détachant du péché, doit en même temps nous rapprocher de Dieu. Telle est la doctrine expresse de saint Augustin, lorsqu'il nous enseigne que la pénitence est renfermée en deux mouvements tout contraires, l'un de haine, l'autre d'amour; de haine par rapport au péché, et d'amour à l'égard de Dieu : de haine, voilà le détachement du péché; et d'amour, voilà l'attachement à Dieu. Je n'examine point quel doit être le degré de cet amour : il me suffit que, sans quelque amour, ou parfait ou commencé, il n'y a point de pénitence recevable au tribunal de Dieu. Or, qui ne sait pas que c'est le cœur qui aime, le cœur qui s'affectionne, le cœur qui s'attache; et de là qui ne conclut pas que, de la part du pécheur pénitent, il ne peut donc y avoir de véritable attachement à Dieu que par la pénitence du cœur? Faisons, du reste, tout ce qui nous peut venir à l'esprit de plus généreux, de plus héroïque et de plus grand; sacrifions nos biens, mortifions notre chair, versons notre sang, donnons notre vie; tout cela, sans l'action du cœur, n'est point s'attacher à Dieu ni aimer Dieu, et, par une suite évidente, tout cela n'est point conversion à Dieu ni pénitence. Qu'est-ce donc? c'est, pour user des expressions figurées de l'Apôtre, courir en vain et battre l'air inutilement. C'est pour cela même aussi que Dieu, par la bouche des prophètes, rappelant les pécheurs et les invitant à la pénitence, ne leur recommandait, à ce qu'il paraît, rien autre chose que de revenir à lui de cœur, de rentrer dans leur cœur, de se faire un cœur nouveau; parce que, n'étant point à lui de cœur, c'était n'y point être du tout.

Vérité que le roi prophète avait bien comprise, lorsque, reconnaissant les désordres où la passion l'avait conduit, et voulant en obtenir de Dieu le pardon, il lui disait : Si, pour vous apaiser et pour me réunir à vous, vous demandiez, Seigneur, des victimes, j'en aurais assez à vous offrir; mais que serait ce pour un Dieu que le sang des animaux, et quelle estime feriez-vous de tous les holocaustes (*Ps.* L)? Le grand sacrifice qui doit vous plaire, ô mon Dieu! poursuivait ce roi pénitent, c'est celui de mon cœur. Sans cette offrande, toutes les autres ne peuvent être agréables; mais un cœur contrit et humilié devant vous, mais un cœur qui se tourne vers vous, qui se donne à vous, voilà ce que vous n'avez jamais méprisé, et ce que jamais vous ne mépriserez.

Non, il ne le méprise point; et que dis-je? il en est même jaloux, et tellement jaloux,

qu'il daigne bien, selon le témoignage de l'Écriture, se tenir lui-même à la porte de notre cœur pour nous en demander l'entrée et la possession. Il ne le méprisa point, ce cœur contrit, quand, touché de la pénitence de Manassès, il lui pardonna toutes ses impiétés, et le rétablit dans tous ses droits; il ne le méprisa point quand il remit à Madeleine tous ses péchés, parce qu'elle avait beaucoup aimé, c'est-à-dire parce qu'ayant détaché son cœur de tous les engagements du monde, elle le lui avait dévoué désormais et sans réserve. Il ne l'a point méprisé en tant d'autres, et il ne le méprisera point dans nous.

Que de raisons nous engagent à lui faire ce sacrifice, et que de puissants motifs doivent nous exciter à cette pénitence du cœur! Après nous être séparés d'un maître si bon et si digne d'un attachement éternel, retournons à lui, non point dans un esprit de servitude, ni par une crainte basse et toute naturelle, mais dans un esprit de confiance, d'espérance, d'amour. Si donc en ce saint temps il nous fait entendre sa voix, n'endurcissons point nos cœurs, mais ouvrons-les à sa grâce, qui nous est communiquée pour les amollir et pour les rendre sensibles. A quoi le seront-ils, s'ils ne le sont pas à l'offense du souverain auteur qui les a formés, et qui ne les a formés que pour lui?

MARDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence humble et sans présomption.

Sur la fausse confiance en la miséricorde de Dieu.

Genimina viperarum, quis ostendit vobis fugere a ventura ira?... Et ne cœperitis dicere : Patrem habemus Abraham.

Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés? Et ne dites point : Abraham est notre Père (*S. Luc, ch.* III).

Ces Juifs à qui parle Jean-Baptiste descendaient d'Abraham, et s'en glorifiaient; mais, pour confondre leur orgueil, ce zélé prédicateur leur reproche la corruption de leurs mœurs, jusqu'à les appeler race de vipères. En cette qualité d'enfants d'Abraham, ils pensaient être à couvert de la colère du ciel; mais le divin Précurseur leur annonce qu'elle éclatera sur eux, et qu'ils n'ont qu'une confiance présomptueuse qui les séduit. Telle est encore, par une juste comparaison, la fausse confiance de tant de pécheurs, qui se font de la miséricorde du Seigneur un prétexte pour s'autoriser dans leurs désordres, et pour se flatter d'une impunité prétendue. Confiance que j'attaque aujourd'hui, et que nous allons considérer sous deux rapports : par rapport à Dieu, et par rapport au pécheur. Par rapport à Dieu, confiance la plus injurieuse; premier point. Par rapport au pécheur, confiance la plus trompeuse : second point. Heureux l'homme qui craint le Dieu tout-puissant, et qui, touché de cette crainte, prend soin de le fléchir par l'humilité de la pénitence, et prévient ainsi ses jugements éternels.

PREMIER POINT.

Confiance par rapport à Dieu la plus injurieuse. Dire, Dieu ne veut pas me perdre, il est bon, il est miséricordieux; et, en conséquence de ce principe, se confirmer dans son péché et devenir plus libre à le commettre, c'est se rendre tout à la fois coupable envers Dieu, et de l'abus le plus énorme, et de la plus sacrilége profanation.

1. Abus le plus énorme : de quoi? de la bonté de Dieu. Car de cette bonté même de Dieu, qui est un des motifs les plus puissants pour nous attacher à lui, c'est prendre sujet et se faire une raison de se tourner contre lui. Eh quoi! disait l'Apôtre, parlant aux Romains : *Ignorez-vous que la miséricorde du Seigneur vous invite à la pénitence* (*Rom.* II)? N'est-ce pas par sa miséricorde qu'il est plus digne de notre amour? Et est-il donc enfin une dureté de cœur pareille à celle d'un homme qui veut vivre ennemi de Dieu et dans un état de guerre avec Dieu, parce qu'il sait que Dieu l'aime assez pour être toujours disposé à le recevoir et à lui pardonner? 2. Profanation la plus sacrilége; car c'est profaner la miséricorde divine. Sa fonction la plus essentielle est d'abolir le péché en faisant grâce au pécheur; mais, par l'usage le plus monstrueux, et par le plus abominable renversement, ce péché qu'elle doit effacer, un pécheur la fait servir à l'entretenir, à le fomenter et à le perpétuer. Voilà de quoi le Dieu d'Israël se plaignait si amèrement à son peuple, et de quoi il peut se plaindre à nous-mêmes : *Vous m'avez fait servir à vos iniquités* (*Isai.* XLIII); comme si j'en étais le fauteur, comme si ma miséricorde, cet excellent attribut de ma divinité, n'était qu'une indulgence aveugle et molle; comme si, par une patience contraire à ma sainteté et aux intérêts de ma justice, elle devait excuser tout, tolérer tout, me rendre insensible à tout.

Telle est, en effet, l'idée que le pécheur présomptueux conçoit de Dieu, et qu'il en veut concevoir : pourquoi? parce que cette idée est favorable à sa passion, et voici le mystère. Quelque libertin et quelque abandonné qu'il puisse être, il y a toujours de secrets reproches de la conscience qui le troublent; et, à moins qu'il n'ait éteint dans son cœur toutes les lumières de la foi, les menaces du ciel et ses vengeances l'effraient malgré lui à certains moments. Mais que fait-il pour se délivrer de ces remords et de ces frayeurs? Il se figure dans Dieu une miséricorde selon son gré, une miséricorde qui ne lui manquera jamais, une miséricorde où il trouvera dans tous les temps une ressource prompte et présente. De cette sorte il vient à bout de deux choses qui l'accommodent, l'une, de demeurer dans son péché; l'autre, d'y être tranquille et sans alarmes. De demeurer, dis-je, dans son péché : et voilà ce qui lui plaît, et voilà ce qui fait toute la douceur de sa vie; mais afin de mieux goûter cette douceur, il faut qu'il y soit exempt de toute inquiétude, et voilà ce qu'il obtient, ou ce qu'il tâche d'obtenir, en éloignant de

son esprit, autant qu'il peut, les formidables jugements du Seigneur, et ne conservant que le souvenir de ses bontés infinies.

Or, à l'égard de Dieu est-il un outrage plus signalé ? Malheur à moi, mon Dieu, si la passion m'aveuglait jusqu'à ce point. Je me souviendrai de votre miséricorde : et, comment pourrais-je l'oublier, Seigneur, lorsqu'elle m'environne de toutes parts, et que dans mes égarements elle ne cesse point de me suivre et de m'appeler ; mais je m'en souviendrai et je m'y confierai, pour me laisser vaincre enfin à ses aimables et favorables poursuites, pour m'encourager moi-même et m'exciter à rompre par un généreux effort les habitudes criminelles qui me retiennent ; pour me répondre du secours tout-puissant de votre bras qui m'aidera et me soutiendra; pour me reprocher l'obstination de mon cœur et pour la fléchir par la considération de tant d'avances que vous avez déjà faites en ma faveur, et de tant de sollicitations auxquelles j'ai toujours résisté ; pour comprendre combien mon âme jusqu'à présent vous a été chère, combien elle l'est encore, et pour apprendre ce que je dois à l'amour d'un Dieu, qui, tout pécheur que je suis, veut me sauver. Car voilà, Seigneur, à quoi doit me servir la vue de cette miséricorde dont j'ai trop longtemps abusé, voilà désormais l'usage que j'en dois faire.

SECOND POINT.

Confiance, par rapport au pécheur, la plus trompeuse. Il compte sur une miséricorde dont il se rend spécialement indigne, et il s'expose par sa confiance même aux châtiments de Dieu les plus rigoureux. C'est donc une grossière illusion que cette confiance sur laquelle il s'appuie; et c'est, pour établir l'espérance de son salut, un fondement bien peu solide et bien ruineux.

1. Miséricorde dont il se rend spécialement indigne. Tout pécheur, dès là qu'il est pécheur, est indigne de la miséricorde de Dieu: mais, outre cette indignité commune et générale, il y en a une spéciale et particulière : c'est celle du pécheur présomptueux. Car est-il rien par où l'on se rende plus indigne d'une grâce, que d'en abuser ; que de s'en jouer, pour parler ainsi, et de la mépriser ; que de l'employer contre celui même, ou de qui on l'a reçue, ou de qui on l'attend ? Or, se rendre non-seulement indigne, mais spécialement indigne de la miséricorde du Seigneur, et cependant faire fond sur elle, et s'en tenir assuré, tandis qu'on l'insulte, tandis qu'on s'oppose à ses desseins et qu'on renverse toutes ses vues, tandis qu'on en tarit toutes les sources, n'est-ce pas une témérité insoutenable, et y a-t-il confiance plus vaine et plus chimérique ? Eh quoi ! les pénitents même, je dis les vrais pénitents, touchés du repentir le plus vif et le plus sincère, n'osent encore se tenir assurés d'avoir obtenu grâce. A en juger selon les règles de la prudence chrétienne, ils ont pris toutes les mesures nécessaires pour fléchir la divine miséricorde et pour se la rendre propice. Ils se sont humiliés devant Dieu ; ils ont eu recours à ses ministres ; ils ont pleuré, gémi, renoncé à leurs engagements ; ils se sont accusés, condamnés, assujettis à des exercices pénibles et contraires à toutes leurs inclinations. Que de sujets de confiance, et que de raisons pour bannir de leur esprit toute inquiétude ! Cependant ils tremblent toujours ; la vue de leur indignité les trouble et les jette quelquefois dans des alarmes dont ils ont peine à revenir, tant ils sont frappés de cette parole de l'Ecclésiastique, que *nous ne devons point être sans crainte pour les offenses même qui ont été remises* (*Eccli.* V). Comment donc le pécheur présomptueux peut-il demeurer tranquille sur celles qui sont à remettre, et dont tous les jours il augmente le nombre ?

2. Confiance aussi qui expose le pécheur aux châtiments de Dieu les plus rigoureux. Mille exemples l'ont fait voir; et combien de fois Dieu, également jaloux de toutes ses perfections et de ses divins attributs, a-t-il montré aux hommes par des coups éclatants, que s'il est miséricordieux, il n'est pas moins juste ; et qu'autant qu'il est libéral et bienfaisant dans ses dons, autant est-il sévère et terrible dans ses vengeances ?

Et sur qui les exercera-t-il avec plus de sujet, ces vengeances redoutables, si ce n'est sur des pécheurs qui se retirent de lui, qui s'obstinent contre lui, qui foulent aux pieds toutes ses lois, qui le trahissent et le déshonorent, en présumant de sa grâce ? Le jour viendra, dit-il, et vous apprendrez alors, mais à vos propres dépens et à votre ruine, *vous le verrez, vous le saurez, quel mal c'était pour vous d'abandonner le Seigneur votre Dieu* (*Joan.*, II), et de l'abandonner parce que vous vous répondiez à vous-même de son amour. Ce n'était pas seulement l'offenser, mais l'insulter; or il aura son temps, où lui-même il insultera à votre malheur, quand la mort viendra fondre sur vous comme un orage, et que dans une prompte et fatale révolution vous vous trouverez tout à coup au fond de l'abîme. Car c'est ainsi que l'Esprit du Seigneur s'en est expliqué, et telle est la la menace qu'il vous fait encore aujourd'hui, mais peut-être pour la dernière fois ; c'est à vous d'y prendre garde. De là, en effet, ces accidents imprévus que le ciel permet; de là ces morts subites qui surprennent un pécheur; de là cet aveuglement de l'esprit dont Dieu le frappe; de là cet endurcissement du cœur où il le laisse tomber; de là ce foudroyant arrêt qu'il lui prépare dans l'éternité. Espérons et tremblons. Espérons en la miséricorde de Dieu ; mais tremblons sous le glaive de la justice de Dieu. Deux sentiments si ordinaires au prophète royal. Que notre confiance soutienne notre crainte, qui pourrait trop nous abattre; et que notre crainte retienne notre confiance, qui pourrait trop nous élever. Que l'une et l'autre, dans un parfait accord, nous conduisent au terme du salut.

MERCREDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence fructueuse et sans relâchement.

Sur les fruits de la pénitence.

Facite fructus dignos pœnitentiæ.

Faites de dignes fruits de pénitence (*S. Luc*, *ch.* III).

Ce ne sont point seulement des fruits de pénitence que demande Jean-Baptiste, mais de dignes fruits; et ces fruits consistent à rétablir l'homme pénitent dans l'ordre, d'où le désordre du péché l'a fait sortir. Il s'est déréglé par la transgression de ses devoirs, et voilà les fruits de son iniquité; mais c'est par la pratique de ces mêmes devoirs qu'il se remet dans la règle, et voilà les fruits de sa pénitence. Dignes fruits, si cette pratique est telle que Dieu la veut et qu'elle doit être; si, dis-je, c'est une pratique fidèle, et si c'est une pratique fervente. Comme donc on connaît l'arbre par ses fruits, on connaît notre pénitence par ses œuvres; je veux dire qu'on la connaît par l'accomplissement de nos devoirs. Pratique fidèle qui ne laisse rien échapper; premier point. Pratique fervente qu'une sainte ardeur anime, et que rien ne peut arrêter; second point. Daigne le ciel nous renouveler ainsi par la grâce de la pénitence, et puissions-nous travailler nous-mêmes à ce changement par une conduite plus régulière et plus exemplaire.

PREMIER POINT.

Pratique de nos devoirs, pratique fidèle qui ne laisse rien échapper. Quand Dieu parle, dans l'Apocalypse, à cet évêque d'Ephèse dont la charité s'était refroidie, et qu'il l'avertit de faire pénitence : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *d'où vous êtes déchu, et reprenez vos premières œuvres* (*Apoc.*, II). Ces premières œuvres, c'étaient ses fonctions, c'étaient ses devoirs, qu'il avait négligés et à quoi Dieu lui ordonnait de s'appliquer avec une fidélité toute nouvelle. Sans cela, qu'est-ce que la pénitence? Car une solide pénitence n'est pas seulement de s'abstenir du mal qu'on a commis, mais de pratiquer le bien qu'on n'a pas fait. Voilà pourquoi Dieu, rappelant les pécheurs par la bouche de ses prophètes, et les exhortant à la pénitence, ne se contentait pas de leur dire : *Quittez vos voies corrompues*, mais ajoutait : *Marchez dans mes voies*, *marchez dans les voies de la justice*. Or, nos devoirs, ce sont pour chacun de nous, les voies de la justice, ce sont les voies de Dieu. Devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, devoirs à l'égard de nous-mêmes. Devoirs envers Dieu, qui sont tous les devoirs de religion et de piété; devoirs envers le prochain, qui sont tous les devoirs de charité, de miséricorde, de société, de droiture et d'équité, de vigilance sur autrui et par rapport à autrui, selon la différence des états et les divers degrés de subordination; devoirs à l'égard de nous-mêmes, qui regardent la réformation de nos mœurs et la sanctification de notre vie, le retranchement de nos vices et notre avancement dans les vertus. Devoirs généraux et devoirs particuliers : les uns qui nous regardent en général comme hommes, comme chrétiens, comme enfants de l'Eglise; les autres qui nous concernent spécialement et en particulier, selon les divers engagements et les obligations propres que nous imposent notre vocation, notre profession, notre condition, la place que nous occupons, le rang que nous tenons, le caractère dont nous sommes revêtus. Quel champ pour la pénitence, et que de fruits elle peut produire!

Fruits abondants; car dans une exacte observation de ces devoirs, surtout après un libertinage de plusieurs années, il n'y a pas peu de violences à se faire, ni peu de victoires à remporter. A combien d'exercices faut-il s'assujettir, dont on n'a presque jamais eu l'usage? à combien de soins faut-il descendre, qu'on avait jusque là négligés, et même tout à fait abandonnés? combien de dégoûts et d'ennuis y a-t-il à soutenir, et en combien de rencontres faut-il rompre sa volonté et agir contre son inclination? Fruits solides; puisque, dans la pratique de tous ces devoirs, tout communs qu'ils sont, il n'y a pas une perfection commune, et que rien au contraire n'est plus selon l'esprit et le gré de Dieu. Tout le reste est bon, et l'on n'en doit rien omettre, autant qu'il est possible; mais les devoirs sont préférables à toute autre chose, et Dieu ne demande rien de nous plus particulièrement ni plus expressément. Fruits durables et permanents : d'autres pénitences qu'on peut s'imposer, et que suggère un saint désir de satisfaire à Dieu, sont passagères; elles ont leurs jours, elles ont leurs temps; mais l'accomplissement de nos devoirs est une pénitence de toute la vie; elle ne souffre point d'interruption, et c'est un joug que nous portons jusqu'au tombeau. Suivant ce plan, formons-nous l'idée d'une âme vraiment pénitente, car en voilà la plus juste image. Mais où la trouve-t-on cette âme, et où voyons-nous de tels fruits? Ne pourrais-je pas dire d'un pénitent de ce caractère, ce qui est dit de la femme forte, qu'il est *aussi rare que ce qu'on apporte de plus précieux des extrémités du monde* (*Prov.*, XXXI)? Malgré la corruption du siècle, nous entendons encore parler de quelques conversions; mais à quoi se terminent-elles? à corriger certains excès, à se défaire de certains vices, de certains attachements honteux et scandaleux; mais du reste en devient-on plus fidèle aux devoirs du christianisme, aux devoirs de son état, à tout ce qui est du bon ordre et d'une vie réglée? Là-dessus nulle exactitude, nulle attention.

SECOND POINT.

Pratique de nos devoirs, pratique fervente qu'une sainte ardeur anime et que rien ne ralentit. C'était une excellente règle que donnait l'apôtre saint Paul aux Romains, quand, pour leur apprendre de quelle manière ils devaient se comporter dans la loi nouvelle qu'ils avaient embrassée, il leur disait : *Comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté et au crime, pour tomber dans le péché*, *faites-les servir maintenant à la vertu et au devoir pour vous rendre saints* (*Rom.*, VI).

Règle que tout pénitent doit s'appliquer à lui-même, et qui lui fournit un des plus puissants motifs pour exciter son zèle dans la nouvelle route où il est entré, et dans tous les exercices d'une vie chrétienne. Ce n'est point assez pour lui de se remettre à la pratique de ses devoirs; il faut de plus que la ferveur dont cette pratique est accompagnée la relève et la sanctifie. Car, doit-il dire : La même ardeur que j'ai eue dans mes égarements, et avec laquelle je me suis porté à tout ce qui pouvait contenter mes passions, au préjudice de mon devoir, ne serait-il pas indigne qu'elle vînt à se refroidir dans mon retour, et à m'abandonner lorsqu'il s'agit de satisfaire à mes obligations les plus essentielles ?

Ferveur tellement nécessaire, que sans cela notre pénitence ni ses fruits ne peuvent longtemps se maintenir. Et en effet, sans ce feu, sans cette ferveur et la force qu'elle inspire, le moyen qu'un pénitent surmonte toutes les difficultés qu'il doit immanquablement rencontrer dans un genre de vie auquel il n'est point fait, et qui le gêne, qui le rebute, qui le tient toujours dans un état pénible et violent? De là donc tant de pénitents, semblables à ces lâches combattants d'Ephrem, qui prirent la fuite au jour du combat et cédèrent dès le premier choc, se sont rendus aux moindres assauts, et ont démenti toutes leurs résolutions : pourquoi ? parce qu'un fonds de tiédeur où ils sont demeurés, quoique pénitents, leur a affaibli le courage, et qu'ils ont manqué de fermeté pour résister. Et voilà aussi la dernière et la plus commune ressource qui reste à l'ennemi de notre salut, ou plutôt à la nature corrompue, pour reprendre l'empire sur nous et pour nous enlever tous les fruits de notre pénitence. A ces heureux moments où la grâce nous touche, nous pénètre, nous possède, l'enfer, le monde, la nature, la passion, sont en quelque sorte réduits à se taire. On ferme l'oreille à toutes leurs suggestions, on repousse tous leurs efforts, on franchit toutes les barrières qu'ils nous opposent. Il faut qu'ils cèdent et qu'ils nous laissent agir selon les saints mouvements qui nous transportent. Mais ce feu n'est pas toujours également vif. On pourrait l'entretenir; mais on n'y emploie pas les moyens convenables. Il diminue, il passe, il s'éteint; et si peut-être on n'en vient pas d'abord jusqu'à retomber dans les mêmes dérèglements, du moins, au bout de quelques jours, on se relâche, on devient lent, froid, tout languissant. Or, c'est alors que ces mortels ennemis sur qui l'on avait eu l'avantage, et qui semblaient abattus et vaincus, commencent à se relever. C'est là l'heure justement, c'est la dangereuse conjoncture qu'ils attendaient pour renouveler leurs attaques. L'esprit tentateur sollicite plus fortement que jamais ; le monde se présente avec ses charmes les plus engageants; la nature, la passion se réveillent, et, dans la disposition où l'on est, dans cette langueur et cet attiédissement, il n'est que trop ordinaire de rendre bientôt les armes et de reprendre ses premières voies.

Si nous voulons être à Dieu, soyons-y comme nous y devons être, et d'une manière digne de Dieu. Honorons-le d'autant plus que nous l'avons plus déshonoré; édifions plus le prochain que nous l'avons d'autant plus scandalisé; tâchons de regagner tout ce que nous avons dissipé de temps, de grâces, de mérites, et enrichissons-nous d'autant plus, que nous nous sommes plus appauvris. Or, tout cela ne se peut sans une ferveur toujours vive, toujours agissante. Telle a été la ferveur de Madeleine et d'une multitude innombrable de pénitents dans tous ies siècles : telle soit la nôtre.

JEUDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence austère et sans ménagement.

Sur les œuvres satisfactoires.

Ipse autem habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos. Esca autem ejus erat locusta et mel sylvestre.

Or, son vêtement était de poil de chameau. Il avait autour des reins une ceinture de cuir; et sa nourriture, c'était des sauterelles et du miel sauvage (S. Matth., ch. III).

Ce n'est point seulement de bouche ni par ses paroles que Jean-Baptiste prêche la pénitence, mais par ses œuvres et par ses exemples. Ce vêtement grossier dont il est couvert, cette abstinence, ce jeûne perpétuel qu'il pratique, ce renoncement à toutes les aises et à toutes les douceurs de la vie, voilà ce qui dut être mille fois plus efficace sur les esprits de ses auditeurs pour les porter à une pénitence austère, que tous les raisonnements et tous les discours. Quoi qu'il en soit, c'est à cette pénitence, c'est à ces saintes rigueurs, à cette mortification des sens, à tout ce que nous appelons œuvres pénibles et satisfactoires, que nous engagent nous-mêmes deux grands intérêts : l'intérêt de Dieu et notre intérêt propre; l'intérêt de Dieu, que nous avons à venger : premier point. Notre intérêt propre, que nous avons à procurer : second point. Voici une matière dont la délicatesse du monde sera offensée ; mais il faut que le péché soit puni, et on n'est pas pénitent pour mener une vie commode et molle.

PREMIER POINT.

L'intérêt de Dieu, que nous avons à venger, soit par un esprit de justice, soit par un esprit de reconnaissance et d'amour : double raison qui regarde Dieu directement, et qui, en vue de ses droits que nous avons violés, doit nous animer d'un saint zèle contre nous-mêmes.

1. Esprit de justice : car il est bien juste que Dieu, après l'offense qu'il a reçue de l'homme par le péché, reçoive aussi de l'homme, par une peine proportionnée, la satisfaction qui lui est due. Ainsi nous devons là-dessus nous regarder comme juges établis par la justice divine entre Dieu même et nous. Dieu nous dit à chacun ce qu'il disait par son Prophète aux infidèles habitants de Jerusalem : *Soyez juges entre moi et ma*

vigne (*Isaï*., V); c'est-à-dire entre moi et vous, pécheur que j'ai formé, que j'ai cultivé avec le même soin que le vigneron cultive une vigne dont il veut recueillir de bons fruits. Où sont-ils, ces fruits que j'attendais? Sont-ce tant d'iniquités où la passion vous a porté? sont-ce tant d'outrages que vous m'avez faits et à ma grâce? Voilà donc sur quoi nous devons prendre en main la cause de Dieu et nous juger nous-mêmes, sans égard ni aux prétextes de l'amour-propre, ni aux répugnances de la nature, ni aux révoltes des passions; car il n'y a que l'équité qui doit ici nous animer et nous conduire. Selon cette droite équité, nous mesurerons la vengeance par la grièveté de l'offense; et plus nous nous reconnaîtrons criminels, plus nous redoublerons le châtiment de la peine. Or, pour comprendre combien nous sommes coupables, comprenons, autant qu'il est possible à la faiblesse de nos connaissances, ce que c'est que Dieu et ce que c'est que l'homme rebelle à Dieu : ce que c'est, dis-je, que Dieu, et combien les droits de ce souverain maître sont inviolables et sacrés; ce que c'est que l'homme devant Dieu, et quelle est sa dépendance, quels sont ses devoirs. De là nous conclurons de quoi nous sommes redevables à Dieu en qualité de pécheurs : et que faudra-t-il davantage pour nous déterminer à tout ce qu'il y a dans une vie pénitente de plus rude et de plus sévère?

2. Esprit de reconnaissance et d'amour. Plus un pénitent pense à la grâce que Dieu lui a faite en le rappelant, en se reconciliant avec lui, en lui remettant son péché et la peine éternelle où l'exposait son péché, plus il sent croître son amour pour un maître dont il ne peut assez admirer l'infinie miséricorde; et, plus il est touché d'amour pour Dieu, plus il se condamne lui-même, plus il se hait lui-même de cette haine évangélique qui nous sauve en nous perdant. Dans cette disposition, on ne cherche guère à s'épargner. Vous m'avez pardonné, mon Dieu, et c'est pour cela que je ne me pardonnerai pas moi-même; vous pouviez exercer sur moi vos vengeances pendant toute l'éternité; je le méritais, mais vous ne l'avez pas voulu; et c'est pour cela que je veux, au moins dans le temps, vous venger de moi-même, selon qu'il vous plaira de me l'inspirer et que votre gloire le demandera. Ah! Seigneur, j'étais un ingrat lorsque je me suis tourné contre vous, et que j'ai transgressé vos divins commandements. Tant de bienfaits que j'avais déjà reçus, c'étaient des raisons bien fortes pour vous être fidèle jusqu'à la mort, et pour ne me detâcher jamais de vous. Je vous ai toutefois oublié, et j'ai suivi la passion qui m'entraînait; mais dans mon égarement même vous avez pris soin de moi, vous m'avez recherché et vous daignez me recevoir. Or, après cette nouvelle grâce ne serait-ce pas dans moi une ingratitude toute nouvelle, et même le comble de l'ingratitude, si je refusais de vous satisfaire, si je ne voulais me faire pour cela nulle violence, si je ne voulais rien supporter pour cela, et si de moi-même je ne me condamnais à rien? Ainsi parle une âme contrite; et de là, à quoi n'est-elle pas préparée? quelles réparations ne voudrait-elle pas faire à Dieu? Il n'y a point d'état si mortifiant dont elle ne se juge digne, et souvent on est plutôt obligé de la retenir que de l'exciter. Mais nous, par des principes bien opposés, de quels ménagements n'usons-nous pas, lors même que nous sommes pénitents ou que nous croyons l'être? La pénitence consiste dans le repentir du cœur, il est vrai; mais dès que ce repentir est dans le cœur, il se produit au dehors et passe bientôt aux œuvres; autrement, il est bien à craindre que ce ne soit un faux repentir qui nous trompe, et une illusion que nous n'apercevons pas, ou que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que Dieu connaît.

SECOND POINT.

Notre propre intérêt que nous avons à procurer, soit pour la vie présente, soit pour l'autre vie : deux motifs qui nous regardent spécialement, et qui, en vue des avantages attachés aux œuvres d'une pénitence satisfactoire, sont encore pour nous de nouveaux engagements à les pratiquer, autant que notre condition le comporte, et selon qu'elle le peut permettre.

1. Par rapport à la vie présente. Le plus grand intérêt que nous ayons sur la terre, c'est de vivre dans la grâce de Dieu, et de mettre par là à couvert notre salut; de tenir en bride nos passions, et de réprimer leurs appétits déréglés; de nous prémunir contre les tentations du démon, contre les dangers du monde, contre les illusions de la cupidité, contre les convoitises de la nature corrompue: de marcher ainsi dans les voies du ciel, et d'y persévérer jusqu'à la mort. Or, qui ne sait pas que le moyen le plus assuré pour tout cela, ce sont les exercices de la mortification chrétienne? Mener une vie aisée, passer ses jours dans le repos et dans le plaisir, ne rien refuser à sa sensualité et à ses désirs de tout ce qu'on croit pouvoir leur accorder sans crime, et en même temps vouloir garder son cœur, et le préserver de toute la corruption, c'est vouloir être au milieu du feu et ne pas brûler. *Ils se sont réjouis*, disait le prophète, *ils se sont traités et nourris délicatement, ils se sont engraissés* (*Deut*., XXXII); et qu'est-il arrivé de là? *C'est qu'ils ont abandonné le Seigneur, leur Dieu et leur Créateur*. Source ordinaire de tant de vices qui règnent parmi les hommes, et dont les saints ne sont garantis qu'en se renonçant eux-mêmes, et en se déclarant les plus implacables ennemis de leurs corps. Que dis-je? tout saints qu'ils étaient, et avec toutes les pénitences qu'ils pratiquaient, ils n'ont pu même éteindre absolument dans eux le feu de cette concupiscence qu'ils avaient apportée en naissant. Quoique morts en apparence, ou réduits par la continuité de leurs abstinences et de leurs jeûnes, par l'excès de leurs austérités, à n'être plus, pour ainsi dire, que des cadavres vivants, ils ressentaient néanmoins encore l'aiguillon de la

chair. Le grand apôtre lui-même n'en était pas exempt : il s'en plaignait humblement à Dieu, et il demandait avec instance d'en être délivré. Saint Jérôme, jusque dans le fond de son désert, en éprouvait les importunes atteintes, et en gémissait. Que serait-ce, s'ils eussent flatté leurs sens et qu'ils eussent vécu dans les délices ?

2. Par rapport à l'autre vie. Car c'est une loi indispensable que le péché soit expié, et que la justice de Dieu soit satisfaite, ou maintenant ou après la mort. Maintenant nous sommes, pour parler de la sorte, dans nos mains, mais après la mort nous serons dans les mains de Dieu. Or, l'Apôtre nous avertit que *c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, X) : pourquoi? parce que ce n'est plus proprement alors sa miséricorde qui agit, mais sa plus pure et plus étroite justice. Car c'est là, selon le langage de l'Evangile, que Dieu *redemande* tout, et qu'il fait tout payer, jusqu'à un denier. Il vaut donc bien mieux nous acquitter dès ce monde à peu de frais : je dis à peu de frais, et qu'est-ce, en effet, que toute la pénitence de cette vie, en comparaison de ce feu où les âmes sont purifiées des taches qu'elles emportent avec elles, et qu'elles n'ont pas pris soin d'effacer? que ne pouvons-nous là-dessus les interroger! que ne pouvons-nous être témoins de leurs regrets, lorsqu'elles pensent à la perte qu'elles ont faite en ne ménageant pas des temps de grâce qui devaient être précieux, et où il ne tenait qu'à elles de prévenir toutes les peines qu'elles endurent! Oh! si elles étaient en état de les rappeler, ces heureux moments! s'il leur était permis de revenir sur la terre et de réparer l'extrême dommage que leur a causé une trop grande indulgence pour elles-mêmes et pour leurs sens! que leur proposerait-on de si austère qui les étonnât, et quel prétexte la délicatesse de la chair pourrait-elle leur opposer qui les arrêtât? Déplorable aveuglement des mondains! Leur sensibilité est infinie, le moindre effort les incommode, la moindre douleur leur paraît insoutenable ; et ils ne craignent point de s'exposer à des flammes dont l'atteinte la plus légère est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer de plus douloureux. Apprenons à mieux connaître nos véritables intérêts ; moins nous nous épargnerons, plus nous gagnerons.

VENDREDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence efficace et salutaire.

Sur l'efficace et la vertu de la pénitence.

Et videbit omnis caro salutare Dei.

Tout homme verra le salut qui vient de Dieu (*S. Luc*, *ch.* III).

Effet merveilleux de la pénitence! elle nous ramène à Dieu, elle nous remet en grâce avec Dieu, elle nous procure le salut qui vient de Dieu. *Tout homme*, disait Jean-Baptiste, prêchant lui-même la pénitence, *tout homme le verra, ce salut;* c'est-à-dire que tout pécheur aura part aux avantages inestimables de cette pénitence, s'il en prend les sentiments, et s'il en suit les saintes impressions. Est-il une vérité plus consolante, et de quelle confiance n'est-elle pas capable de nous remplir, à quelques égarements que nous ayons été sujets ? Confiance chrétienne, confiance absolument nécessaire pour la conversion du pécheur, puisque sans cela il doit désespérer de la miséricorde divine, et s'abandonner à tous les excès où son désespoir peut le précipiter. Il nous est donc bien important de savoir quelle est l'efficace et la vertu de la pénitence, afin que nous ayons recours à cette piscine salutaire, et que nous y cherchions la guérison des blessures de notre âme. Or, tout se réduit à deux articles, savoir qu'il n'y a point de pécheur que la pénitence ne puisse justifier et qu'elle ne puisse sanctifier. Deux avantages tout différents : justifier le pécheur, et sanctifier le pécheur. Justifier le pécheur, c'est précisément le rétablir dans la grâce de Dieu qu'il avait perdue : mais parce que dans cet état de grâce il y a divers degrés, sanctifier le pécheur c'est de plus le faire monter à cette perfection qui distingue les élus de Dieu, et qui en rehausse le mérite. Ainsi le pécheur justifié par la pénitence, sanctifié par la pénitence; voilà le double miracle qu'elle opère dans nous. Parlons encore autrement, et disons : Nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer ; et nulle sainteté, si haute et si parfaite, où la pénitence ne puisse nous élever.

PREMIER POINT.

Nul péché, si grief et si énorme, que la pénitence ne puisse effacer ; et par là même point de pécheur qu'elle ne puisse justifier. Cette proposition suppose une vraie pénitence, une pénitence parfaite, une pénitence accompagnée de toutes les conditions requises : car c'est en ce sens que nous devons l'entendre. Or, tel est alors son pouvoir, qu'il n'y a rien dont elle n'obtienne une rémission assurée, une rémission prompte, une rémission entière : et c'est ainsi qu'en humiliant l'homme devant Dieu, elle triomphe du cœur de Dieu, quelque irrité qu'il soit, et lui fait une espèce de violence pour le fléchir et le gagner.

Rémission assurée : non pas que Dieu, selon les droits de sa justice, ne pût rejeter le pécheur, et lui refuser sa grâce pour jamais. Mais la miséricorde l'emporte sur cette justice rigoureuse, et c'est assez que le pécheur, renonçant à son péché, lève l'obstacle qui le séparait de Dieu, pour engager Dieu, comme un père tendre, ou comme ce bon pasteur de l'Evangile, à recevoir cette brebis égarée, et à reprendre en faveur de cet enfant prodigue les premiers sentiments de son amour. Nous en faut-il d'autre garant que Dieu lui-même et que sa parole ? Toutes ses Ecritures sont pleines sur cela des promesses les plus authentiques et les plus expresses. Point d'exception : elles s'étendent à tout péché, de quelque nature qu'il soit, et quelque abominable que nous

le puissions concevoir. On ne peut lire, sans en être frappé et comme saisi d'horreur, tous les reproches que le Dieu d'Israël faisait à son peuple. C'est une nation vendue au péché, disait le Seigneur; c'est un peuple chargé de toutes les iniquités, une race pervertie et corrompue ; ce sont des enfants ingrats et scélérats: malheur à eux! Quelle image et quel anathème! Ne semble-t-il pas qu'il n'y avait plus de ressource pour ce peuple, et qu'ils étaient perdus? Cependant que s'ensuit-il de tout cela? Après tant de reproches et de si terribles menaces, *Revenez*, conclut le même Seigneur, parlant aux mêmes pécheurs, *convertissez-vous, cessez de faire le mal et ne craignez point. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront comme la neige; et quand vous auriez été tout noircis de crimes, vous serez blancs à mes yeux comme la laine la plus blanche* (*Isaï.*, I). Quelle assurance pouvons-nous demander plus formelle et plus marquée?

Rémission prompte : un moment suffit; comment cela? c'est qu'il ne faut qu'un moment pour former l'acte d'une contrition parfaite. Or, cet acte est toujours et immédiatement suivi de la rémission. David avait péché; le prophète, de la part de Dieu, vient lui reprocher son crime, un adultère et un meurtre tout ensemble. Mais, à la voix du prophète, ce roi pécheur ouvre tout à coup les yeux, rentre en lui-même, se reconnaît coupable, se tourne vers Dieu, et, dans un sentiment de repentir, s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur* (II *Reg.*, XII). Que lui répond Nathan? Il ne lui dit pas : Le Seigneur vous pardonnera; il ne lui dit pas : Allez vous humilier, prier devant l'arche et demander miséricorde, le Seigneur vous l'accordera; mais il lui dit dès l'heure même et sans retardement : *Le Seigneur a éloigné de vous votre péché;* vous ne mourrez point. C'est-à-dire le Seigneur vous a pardonné, votre péché vous est remis, vous voilà réconcilié et en état de grâce. Du moment qu'un criminel crucifié à côté de Jésus-Christ lui eut témoigné son regret, et que, se reconnaissant digne du supplice qu'il endurait, il lui eut fait, avec un cœur contrit et pénitent, cette humble prière : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume* (*Luc.*, XXIII), que lui promit ce divin Maître? *Je vous le dis en vérité*, lui répondit Jésus, *dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.* Différence remarquable entre la rémission du péché et la satisfaction : celle-ci demande des œuvres et du temps; mais l'autre ne veut qu'un mouvement du cœur et qu'un instant.

Rémission entière. Car Dieu ne pardonne point à demi, et sa grâce n'est point partagée. En remettant un péché, j'entends un péché mortel, il remet tous les autres; de même aussi que le pécheur vraiment contrit d'un péché l'est de tous les péchés dont il se trouve chargé devant Dieu.

Rémission même si réelle et si complète, que, selon le langage de l'Ecriture, Dieu perd, en quelque manière, le souvenir de tout le mal que le pécheur a commis. *L'impiété de l'impie tombera sur lui; mais, s'il se remet dans le devoir et qu'il fasse pénitence, je ne me ressouviendrai plus de toutes ses injustices, et il vivra* (*Ezech.*, XVIII). Non pas que Dieu en effet les perde jamais de vue, puisqu'il est incapable du moindre oubli, et que tout le passé, comme l'avenir, lui est toujours présent. Mais le pécheur alors n'est plus aux yeux du Seigneur un objet de colère; et, comme si tous ses péchés avaient été rayés des livres de la sagesse divine, Dieu n'y pense plus pour les lui imputer et le condamner à une peine éternelle.

Ne disons donc point comme Caïn : *Mon iniquité est trop grande; je n'en aurai jamais le pardon* (*Genes.*, IV). Ce serait faire injure au Père des miséricordes. *Eh! pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël* (*Ezech.*, XXI)? Pourquoi, pécheur, n'irez-vous pas vous jeter dans le sein de votre Dieu, tandis qu'il vous est ouvert, et que la pénitence peut vous y conduire? Il vous appelle, venez; venez, dis-je, qui que vous soyez. Si vous vous rendez sourd à sa voix, et si vous le forcez de vous perdre, vous ne pourrez attribuer votre perte qu'à vous-même. Car c'est vous-même, vous dira-t-il, qui vous êtes obstiné contre ma grâce. Votre innocence avait malheureusement échoué, et fait un triste naufrage; mais je vous présentais une planche pour vous sauver. Vous étiez au fond de l'abîme, mais je vous tendais les bras pour vous en retirer. La grièveté, la multitude de vos offenses vous troublait, mais je ne cessais point de vous faire entendre, et par moi-même, et par mes ministres, que rien ne pouvait épuiser les trésors infinis de ma bonté, et que j'étais encore plus miséricordieux que vous n'étiez pécheur. Il fallait profiter de ces dispositions favorables de votre Dieu, il le voulait; que ne le vouliez-vous comme lui?

SECOND POINT.

Nulle sainteté, si éminente et si parfaite où la pénitence ne puisse nous élever, et par conséquent point de pécheur qu'elle ne puisse sanctifier : pourquoi cela? par deux raisons; l'une prise du côté de Dieu, et l'autre tirée de la nature même de la pénitence.

Car, à prendre d'abord la chose du côté de Dieu, il est certain que Dieu, de tout temps, mais surtout depuis la loi de grâce, a toujours pris plaisir à faire éclater les richesses de sa miséricorde dans la sanctification des plus grands pécheurs. Pierre avait renoncé Jésus-Christ, et Dieu en a fait le prince des apôtres. Saül était un blasphémateur et un persécuteur du nom chrétien, et Dieu en a fait le maître des nations. Augustin avait été également corrompu, et dans sa foi et dans ses mœurs, mais Dieu en a fait le plus célèbre docteur de l'Eglise. Qu'était-ce avant leur conversion, que tant de pénitents de l'un et de l'autre sexe? A quels vices n'étaient-ils pas sujets? A quels désordres ne s'étaient-ils pas abandonnés? Quels scan-

dales n'avaient-ils pas donnés au monde? Mais Dieu en a fait des solitaires, des anachorètes, de sublimes contemplatifs, des modèles de mortification, d'abnégation de soi-même, d'oraison, de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Miracles de la droite du Très-Haut, qui, pour sa gloire et pour notre salut, a voulu nous donner de tels exemples, afin de nous piquer d'une sainte émulation, quelque criminels que nous soyons, et de nous faire comprendre qu'il ne tient encore qu'à nous d'aspirer par la voie de la pénitence à ce qu'il y a de plus relevé dans la perfection de l'Evangile; car le même Dieu, auteur de tant de merveilles, n'est pas moins puissant pour nous, qu'il l'a été pour des millions de pécheurs et de pécheresses qui sont tombés avant nous dans les plus grands égarements, et qu'il a fait monter aux premiers rangs parmi ses élus; il n'est pas moins jaloux présentement de sa gloire, qu'il l'était dans les siècles passés, et l'intérêt de cette gloire divine ne l'engage pas moins à faire de nous, selon les termes de l'Apôtre, des vases d'honneur pour être placés sur le buffet, après avoir été, par nos déréglements et nos excès, des vases d'ignominie et de colère.

D'ailleurs, à considérer la nature même de la pénitence, rien ne doit être plus sanctifiant; car elle fait trois choses: elle attire sur le pénitent des grâces de sainteté, elle inspire au pénitent le goût de la sainteté, et elle fournit au pénitent les sujets et les occasions les plus capables de le conduire à la sainteté.

Grâces de sainteté: la pénitence les attire sur le pénitent: en sorte que, selon la parole de saint Paul: *Où le péché abondait, la grâce devient surabondante* (*Rom.*, V); pourquoi? pour récompenser la fidélité du pécheur à suivre l'impression des premières grâces qui l'ont touché et qui l'ont excité à rechercher Dieu; et, en effet, ce n'est jamais en vain ni sans fruit qu'on est fidèle aux grâces de Dieu, et sa main libérale ne cesse point de la répandre sur nous, si nous ne cessons point d'y coopérer et d'y répondre. *Parce que vous avez été fidèle dans l'administration des cinq talents que je vous ai confiés, en voici cinq autres que j'y ajoute* (*Matth.*, XXV).

Goût de la sainteté: la pénitence l'inspire au pénitent, et c'est ce que l'expérience nous montre. Par une providence particulière de Dieu, un pécheur dégagé de la servitude du péché trouve dans les pieux exercices qui l'occupent une onction dont il est lui-même surpris; si bien qu'il peut dire comme Job: *Ce qui m'était auparavant le plus insipide, est maintenant ma plus douce nourriture* (*Job.*, VI). En quel repos se trouva tout à coup saint Augustin, dès le moment de sa conversion? En quel dégagement et quelle liberté d'esprit? Il l'admirait et ne le comprenait pas; il en était comme hors de lui-même. Quel changement, s'écriait-il, et où en suis-je, depuis que mes liens sont rompus? Je ne croyais pas pouvoir me passer des plaisirs qui m'enchantaient, et maintenant mon plaisir le plus sensible est d'être privé de tout plaisir.

Sujets et occasions les plus capables de conduire un pénitent à la sainteté: c'est enfin ce que la pénitence lui fournit. Car, dans le cours d'une pénitence généreusement entreprise et constamment soutenue, en combien de rencontres faut-il pratiquer les vertus les plus héroïques? Combien de fois faut il se captiver, se gêner, se roidir contre soi-même, sacrifier ses inclinations, surmonter ses répugnances, combattre ses habitudes, essuyer les discours du monde, fouler aux pieds le respect humain, sans parler de toutes ces œuvres secrètes que l'esprit de pénitence ne manque point de suggérer. Or, est-il rien de plus sanctifiant que tout cela? Quels trésors de mérites n'amasse-t-on pas! quels progrès ne fait-on pas? Ainsi ces ouvriers de l'Evangile qui vinrent après tous les autres travailler dans la vigne du père de famille, furent égalés aux premiers et reçurent le même salaire: pourquoi? parce qu'en peu d'heures ils avaient réparé le temps perdu, et autant avancé, par l'ardeur de leur travail, que ceux qui s'y étaient appliqués dès le grand matin. Ce n'est pas même assez; et combien y a-t-il eu de pénitents élevés à des degrés de sainteté où ne sont pas jamais parvenus le commun des fidèles? De quels dons ont-ils été favorisés; et, en sortant de ce monde, quels riches fonds ont-ils emportés avec eux?

De là, si nous sommes justes, c'est-à-dire si, par une protection spéciale de Dieu, nous avons eu jusqu'à présent le bonheur de vivre dans l'ordre et dans la règle, gardons-nous de nous confier en nous-mêmes, ni d'entrer dans les sentiments de ce pharisien qui se préférait avec tant d'orgueil au publicain et même à tous les autres hommes. Ne méprisons jamais le pécheur, quel qu'il soit, et quelque abandonné qu'il paraisse. Ce pécheur, dans la suite des temps, sera peut-être un saint, et peut-être dans sa personne la parole de Jésus-Christ se vérifiera-t-elle: *Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu* (*Matth.*, XXI). De là encore, si nous nous trouvons nous-mêmes engagés dans l'état du péché, réveillons-nous de notre assoupissement, et pour allumer tout notre zèle, sans égard à ce que nous sommes, ayons sans cesse devant les yeux ce que nous pouvons devenir; car est-il rien de plus touchant et de plus consolant, pour l'âme la plus criminelle, que cette pensée: Tout pécheur que j'ai été et que je suis, si je le veux je puis être un saint. Mais est-il rien en même temps qui doive plus nous confondre au jugement de Dieu, si nous nous rendons insensibles à une telle espérance?

TROISIÈME SEMAINE.

Jean-Baptiste traçant aux peuples des règ. de morale, et condamnant les vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ.

Ce n'et il point assez pour le saint pré-

.seur de prêcher en général la pénitence; mais, afin de mieux instruire les peuples, et de leur donner une connaissance plus distincte de ce qu'il y avait à réformer dans leurs mœurs, il descend au détail des vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ, et leur trace des règles de morale toutes contraires à ces désordres. Il condamne donc : 1° L'impureté : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère* (*Marc.*, VI). 2° L'ambition : *Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées* (*Luc.*, III). 3° L'attachement aux richesses : *Ne demandez rien au-delà de ce qui vous est marqué. Contentez-vous de votre solde* (*Ibid.*). 4° Les emportements et les violences : *Ne faites point de violence* (*Ibid.*). 5° La médisance : *Ne parlez mal de personne* (*Ibid.*) 6° La dureté envers les pauvres : *Que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en use de même* (*Ibid*).

DIMANCHE. — Jean-Baptiste condamnant l'impureté.

Sur l'impureté.

Non licet tibi habere uxorem fratris tui.

Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. (*S. Marc, ch.* VI.)

Il fallait tout le zèle et toute la sainteté de Jean-Baptiste pour parler avec tant d'assurance à un roi possédé de sa passion, et pour s'exposer de la sorte à sa disgrâce. Mais, sans être ni aussi zélé ni aussi saint que ce divin précurseur, il ne fallait qu'une étincelle de raison pour voir toute l'indignité du commerce où Hérode était plongé, et pour en connaître tout le désordre. C'est néanmoins ce que ce prince voluptueux ne voyait pas lui-même ou ne voulait pas apercevoir; et tel est le caractère et le dérèglement affreux de l'impureté. Il semble, dès qu'on se laisse dominer par ce vice infâme, qu'il nous fasse perdre toute raison, et, avec la raison, toute religion. De sorte que l'impudique n'a plus de règle droite et sûre qui le guide, ni raison qui le conduise en qualité d'homme, ni religion qui le conduise en qualité de chrétien. Arrêtons-nous à ces deux pensées. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté : premier point; toute la religion du chrétien profanée par l'impureté : second point. Effets pernicieux d'une passion dont nous ne pouvons trop concevoir d'horreur, et contre laquelle nous ne pouvons nous précautionner avec trop de soin.

PREMIER POINT.

Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté. On n'en doit pas être surpris : car il n'est rien de plus opposé à la raison que les sens; or, l'impureté est un péché des sens, et c'est même de toutes les convoitises des sens la plus animale et la plus grossière. De là donc, ou bien elle éteint en nous toutes les lumières de la raison; ou, sans les éteindre, elle nous fait agir contre toutes les vues de notre raison.

1. Elle éteint en nous toutes les lumières de la raison. En effet, à consulter la seule raison, combien y a-t-il de motifs les plus forts et les plus puissants pour nous détourner d'un vice aussi honteux et aussi dangereux que l'est l'impureté? La pudeur naturelle, les bienséances de l'état, du rang, de l'emploi, de la profession; les suites malheureuses où s'expose surtout une personne du sexe, aux dépens de sa réputation et de tout le bonheur de sa vie; les périls où elle s'engage là-dessus et les risques qu'elle a à courir; le dérangement où vit un homme par rapport à ses devoirs, par rapport à son avancement dans le monde, par rapport à la conduite de ses affaires, et souvent par rapport à sa santé qu'il ruine; l'esclavage et la dépendance où il passe ses jours auprès d'une idole dont il est adorateur; les infidélités qu'il éprouve, les désagréments qu'il essuie, les inquiétudes qui l'agitent, les dépenses qu'il fait et qui l'incommodent, les exemples d'une infinité de gens qui, par là, se sont perdus, les discours du public, les remontrances et les reproches de ses amis, mille autres considérations plus particulières encore et plus secrètes; tout cela bien examiné et bien pesé, si l'on était raisonnable, devrait servir de préservatif contre les amorces de la plus flatteuse passion. Mais, dès qu'elle s'est emparée du cœur, plus d'attention à tout cela : on dépose toute pudeur, on ferme les yeux à toute bienséance, on méprise tout danger, on oublie tout intérêt, on supporte toute contrainte, toute gêne, on dévore tout chagrin, on ne plaint nulle dépense, on ne profite de nul exemple, on n'écoute nul avis, nul conseil. L'esprit et le cœur ne sont occupés que d'un objet : tout le reste disparaît : et où est alors la raison?

2. Si l'impureté n'éteint pas dans nous les lumières de la raison, du moins nous fait-elle agir contre toutes les vues de notre raison. Point de preuve plus sensible que le témoignage de saint Augustin, qui le connaissait par son expérience propre, et qui s'en est si bien expliqué : *Je soupirais*, dit-il, *je voyais ma faiblesse, j'en rougissais; et cependant j'étais toujours attaché, non point par une chaîne de fer, mais par ma volonté dépravée, plus dure que le fer* (*Aug.*). Voilà comment la passion tyrannise un homme qui s'y est une fois livré. Il gémit de sa servitude, et il en sent tout le poids. Il voit tout ce qu'une saine raison demanderait, et il est le premier à reconnaître ses égarements : mais, de briser ses liens et de se dégager, c'est à quoi il ne peut se résoudre. Il suit le charme qui l'enchante, et quoiqu'il condamne dans lui le vice, il n'en est pas moins vicieux. Samson n'ignorait pas que Dalila le trahissait. Que lui disait sur cela sa raison? Mais sa raison avait beau parler, il ne laissait pas de rechercher avec la même assiduité cette perfide, et de se tenir auprès d'elle. Peut-être à la fin de nos jours vient-il un temps où la raison prend le dessus : mais peut-elle désormais réparer les dommages infinis

qu'on s'est causés à soi-même? Plus sage mille fois celui qui les prévient de bonne heure, et qui n'attend pas si tard à y apporter le remède.

SECOND POINT.

Toute la religion du chrétien profanée par l'impureté. Deux sortes de profanations : l'une générale, par rapport à tous les états du christianisme ; l'autre particulière et plus criminelle encore, par rapport à certains engagements et à certains caractères.

1. On peut dire, en général, que toute impureté dans un chrétien est une profanation: pourquoi? parce qu'il souille une chair sanctifiée par le baptême de Jésus-Christ, honorée d'une alliance toute pure avec Jésus-Christ, devenue le temple du Saint-Esprit, que l'Apôtre appelle l'Esprit de Jésus-Christ. Morale que nous ne devons point traiter d'idée subtile et superficielle, mais dont nous comprendrions toute la solidité et toute la force si nous étions plus remplis des principes de la religion, et plus touchés de ses sentiments. Morale dont les Pères ont fait plus d'une fois le sujet de leurs instructions, et sur laquelle Tertullien insistait si vivement. Car, disait-il, avant que le Fils de Dieu se fût revêtu d'un corps semblable au nôtre, c'était toujours un crime de s'abandonner aux désirs de la chair : mais depuis le mystère de l'Homme-Dieu, maintenant et plus que jamais, ce n'est plus seulement un crime, c'est un sacrilége. Morale qu'ils avaient puisée dans l'excellente et sublime théologie de saint Paul, et dans ces fréquentes exhortations qu'il faisait aux fidèles, en leur représentant qu'ils étaient les frères de Jésus-Christ, qu'ils étaient ses membres, qu'ils étaient son corps, et par conséquent qu'ils avaient une obligation plus étroite de se conserver purs et sans tache : *Quoi donc*, s'écriait dans l'ardeur de son zèle le maître des gentils, *quoi! les membres de Jésus-Christ, je les abandonnerai à une prostituée* (II *Cor.*, VI)? Quel scandale dans la foi que nous professons! Quel abus énorme!

2. Profanation particulière, et plus criminelle encore, par rapport à certains engagements, à certaines vocations, à certains caractères. N'entrons point là-dessus trop avant dans un détail qui pourrait blesser les âmes innocentes et chastes. Il serait à souhaiter que ces abominations fussent ensevelies dans un éternel oubli : mais le moyen de dérober à la connaissance du public des désordres si publics? Que veux-je donc dire? Vous le savez, vous qui, liés par le sacré nœud du mariage, après vous être juré au pied de l'autel une fidélité mutuelle et inviolable, démentez toutes vos promesses, et profanez un sacrement si saint, par des attachements si illégitimes; vous le savez, vous qui, sans respect pour le Dieu vivant et pour la présence de son Fils adorable, osez profaner le temple même, le sanctuaire, la table de Jésus-Christ, et y apporter toute la corruption d'un cœur sensuel et dissolu; vous le savez, vous qui, voués spécialement au Seigneur, élevés aux plus hauts ministères, employés à la célébration des mystères les plus redoutables, consacrés pour cela, et comme marqués du sceau de Dieu, vous dégradez vous-mêmes, et n'avez point horreur de profaner dans votre caractère ce que la religion a de plus auguste et de plus divin. Après cela nous étonnerons-nous de tant de calamités qui se répandent sur la terre, et n'est-ce pas le juste châtiment de la licence effrénée de notre siècle et du débordement de nos mœurs? Rappelons toute notre raison, ranimons toute notre religion : l'une et l'autre, avec la grâce du ciel, purifieront nos voies et rétabliront le peuple de Dieu dans sa première sainteté.

LUNDI. — Jean-Baptiste condamnant l'ambition.

Sur l'ambition

Omnis mons et collis humiliabitur.

Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées (*S. Luc, ch.* III).

Puisque le Fils unique de Dieu descend du sein de son Père, et qu'il vient sur la terre s'abaisser lui-même et s'anéantir, il est bien juste que les montagnes du siècle, c'est-à-dire que les grandeurs humaines s'humilient, et qu'elles déposent aux pieds de cet Homme-Dieu tout leur orgueil. Mais, par le plus déplorable renversement, tandis que la majesté divine quitte le trône de sa gloire et s'abîme en de profondes ténèbres, l'homme veut s'élever, se distinguer, et ne pense qu'à satisfaire son ambition. Esprit répandu dans tous les états de la vie, et même jusque dans les plus viles conditions, où chacun, selon qu'il lui peut convenir, est jaloux d'une certaine supériorité qui le place au-dessus de ses égaux, et qui lui donne sur eux l'ascendant. C'est ce désir de l'honneur, cet esprit d'ambition que nous devons aujourd'hui combattre, comme opposé directement à l'Esprit de Dieu : car c'est par là, et non par les raisons d'une sagesse mondaine, que nous allons l'attaquer. Ambition dont nous verrons tout ensemble, et le désordre, et le malheur : ambition criminelle, et ambition malheureuse; criminelle devant Dieu, et malheureuse de la part de Dieu. Ambition criminelle devant Dieu : en quoi? dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux : premier point. Ambition malheureuse de la part de Dieu : comment? par les jugements et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux : second point. La suite développera mieux encore ces deux vérités.

PREMIER POINT.

Ambition criminelle devant Dieu dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir; on le veut pour jouir des avantages temporels de la grandeur. On le veut à l'infini, sans se prescrire aucun terme où l'ambition s'arrête; on le veut indépendamment de Dieu et sans faire nul fond sur Dieu; on le veut sans égard au mérite, et sans être en peine si l'on a les dispositions requises. Enfin, on le veut

par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience. Tout cela autant de désordres par où l'ambition devient criminelle devant Dieu. Reprenons toutes ces propositions.

1. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir ; on ne cherche dans la grandeur que la grandeur même. Or, la grandeur, comme grandeur, ne convient qu'à Dieu, qui est seul grand et qui le doit seul être. Vouloir donc s'élever et se faire grand, c'est une espèce d'attentat sur les droits du Seigneur, et de cet Etre suprême devant qui tout être créé n'est que neant. 2. On veut s'agrandir pour jouir des avantages temporels de la grandeur, c'est-à-dire, pour se glorifier, pour recevoir des hommages et des respects, pour tenir partout le premier rang, pour vivre dans la pompe et dans l'éclat. Or ce n'est point à cela que les grandeurs du siècle sont destinées : et n'y envisager que cela, c'est un abus hautement condamné dans la loi de Jésus-Christ : elles sont établies pour la gloire de Dieu, et non point pour la nôtre. 3. On veut s'agrandir à l'infini, et sans se prescrire jamais un terme où l'ambition s'arrête ; plus on monte, plus on veut monter, et à peine a-t-on fait un pas, que la pensée naît d'en faire un autre; desir insatiable, désir déréglé, contraire à la modestie et à la modération chrétienne. Mais désir surtout condamnable dans des gens de rien, quand, à force de se pousser, devenus plus audacieux, ils ne rougissent point d'aspirer enfin aux degrés les plus éminents, et prétendent, comme l'ange superbe, se placer au-dessus des nues et des astres de la première grandeur. 4. On veut s'agrandir indépendamment de Dieu et sans faire nul fond sur Dieu. L'ambitieux compte sur lui-même, compte sur son industrie, compte sur des amis, sur de puissants protecteurs : mais pense-t-il à mettre Dieu dans ses intérêts ? Contre l'oracle et l'expresse défense du Saint-Esprit, il s'appuie sur un bras de chair. Voilà toute sa ressource. 5. On veut s'agrandir sans égard au mérite, et sans examiner si l'on a les dispositions requises : témérité insoutenable ; on s'ingère dans des postes, dans des ministères, dans des prélatures qu'on n'est pas en état de remplir, et où l'on ne doit néanmoins entrer que pour en accomplir tous les devoirs. 6. On veut s'agrandir par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience. Y a-t-il iniquité que l'ambition n'emploie pour venir à bout de ses desseins? Mais la conscience y répugne : eh ! qu'est-ce que la conscience d'un ambitieux, ou a-t-il une autre conscience que son ambition? concluons par les paroles de Jésus-Christ, et disons que de la manière dont on se comporte dans la poursuite des honneurs du monde, *ce qui est grand aux yeux des hommes, n'est qu'abomination aux yeux de Dieu* (*Luc.* XV).

SECOND POINT.

L'ambition malheureuse de la part de Dieu : comment? par les jugements et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux. Nous ne lisons point dans l'Ecriture de menaces plus ordinaires que celles-ci ; savoir : que Dieu confondra les orgueilleux de la terre. Que, tandis qu'ils s'épuiseront de travaux et de soins pour l'établissement de leur fortune et pour leur agrandissement, il deconcertera leurs mesures, il dissipera leurs desseins, il fera échouer leurs entreprises. Que, s'il les laisse parvenir au point de prospérité où ils visaient, ce sera pour tourner contre eux leur prospérité même, et qu'ils y trouveront une source de chagrins et de déplaisirs les plus mortels; que s'il les laisse atteindre jusqu'au faîte de la grandeur, ce sera pour rendre leur chute d'autant plus désastreuse et plus éclatante, qu'ils tomberont de plus haut, et que, dans leur ruine, il les abandonnera à eux-mêmes et à leur désespoir. Menaces qui ne regardent que la vie présente : car ne parlons point de ce que Dieu prépare à l'ambitieux dans l'éternité. Menaces confirmées par tant d'exemples dont les saints livres nous font le récit. Menaces qui se vérifient encore de siècle en siècle par mille événements que nous devons attribuer à la justice de Dieu, et qui sont de visibles, mais terribles châtiments de l'ambition.

1. Combien y en a-t-il que Dieu arrête au milieu de leur course? Ils s'agitaient, ils se tourmentaient, ils disposaient les choses avec toute l'adresse et toute l'assiduité imaginables ; une espérance presque certaine leur répondait du succès : mais un fâcheux contre-temps, mais la mort d'un patron, mais le refroidissement d'un ami, mais la faveur d'un concurrent, mais quelque sujet que ce soit, a tout à coup rendu inutiles tant de démarches et tant de mouvements. Comme cette tour de Babylone, l'ouvrage est demeuré imparfait; et de cette fortune qu'on voulait bâtir, il n'est resté que la douleur d'y avoir perdu ses peines, et vainement consumé ses jours. Ils édifieront, dit le Seigneur, et de mon souffle, je disperserai tout ce qu'ils auront amassé de matériaux et fait de préparatifs. 2. Combien y en a-t-il qui, plus heureux en apparence, ont obtenu ce qu'ils souhaitaient? tous les chemins leur ont été ouverts, tout les a soutenus : mais, dans leur élévation, à quoi se sont-ils vus exposés? à la censure et aux mépris, aux plaintes et aux murmures, aux traverses et aux contradictions, aux alarmes continuelles, aux affaires les plus désagréables, aux embarras les plus accablants, aux dégoûts et aux deboires les plus affreux : de sorte qu'ils ont eté forcés de reconnaître que, dans la médiocrité de leur premier etat, ils étaient mille fois, et plus honorés du public, et plus contents en eux-mêmes ; ils se promettaient de marcher dans des voies tout aplanies mais Dieu les a semées d'épines. 3. Combien d'autres, après avoir vécu un certain nombre d'années dans la splendeur, et y avoir eu tout l'agrément qu'ils pouvaient attendre, ont été renversés par une disgrâce? De quelles chutes avons-nous entendu parler, et avons-nous même été témoins? Tout s'est éclipsé : des familles entières sont tombées avec leur

chef, et l'éclat des pères n'a pu passer jusqu'aux enfants : car ce sont là les coups du bras tout-puissant de Dieu, et c'est ainsi qu'il abat de leur trône les potentats qui se confiaient en leur pouvoir. 4. Encore s'il daignait les consoler dans leur infortune; mais, parce que jamais ils ne se sont occupés de Dieu, et que jamais ils n'ont su recourir à Dieu, il les livre à leurs noires mélancolies. Il les voit se ronger, se désoler, dépérir sans verser sur eux une goutte de son onction divine pour leur adoucir l'amertume du calice. Apprenons de Jésus-Christ à être humbles : c'est ce qu'il vient nous enseigner, et c'est dans notre humilité que nous trouverons tout à la fois et l'innocence et le repos de nos âmes.

MARDI. — Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses.

Sur l'attachement aux richesses.

Nihil amplius quam quod constitutum est vobis faciatis... contenti estote stipendiis vestris.

Ne demandez point au-delà de ce qui vous est marqué... contentez-vous de votre solde (*S. Luc, ch.* III).

Rien de plus juste que cette règle de conduite, rien de plus conforme à la droite raison. Les publicains, à qui parlait Jean-Baptiste, établis pour recevoir les deniers publics, ne devaient point grossir leur recette, en exigeant au-delà du prix ordinaire; et les soldats, contents de leur solde, ne devaient rien prétendre au-dessus de ce qui leur était assigné par l'ordre du prince. Que de désordres cesseraient, si l'on se conduisait, dans tous les états, selon cet esprit d'équité! mais une insatiable avarice semble l'avoir banni du monde; et, si l'iniquité règne dans toutes les conditions, on peut dire que c'est surtout par l'attachement aux richesses. Passion qu'il nous importe infiniment de déraciner de nos cœurs, et rien ne doit plus fortement nous y exciter, que d'en considérer les divers caractères : car c'est une passion vaine, inquiète, dangereuse; vaine dans son objet, inquiète dans ses mouvements, dangereuse dans ses effets. Passion la plus vaine dans son objet, ce sont les biens temporels qu'elle se propose : premier point. Passion la plus inquiète dans ses mouvements : ce sont les soins fatigants et les embarras où elle jette : second point. Passion la plus dangereuse dans ses effets : ce sont les injustices qu'elle fait commettre aux dépens de la conscience et du salut : troisième point. Bienheureux les pauvres de cœur, qu'un saint détachement dégage d'une passion si frivole, si importune, si pernicieuse!

PREMIER POINT.

Passion la plus vaine dans son objet. Il ne s'agit point ici de la vue sage et modérée qu'on peut avoir de ne pas manquer dans son état, et de s'y soutenir honnêtement. C'est une prudence, et Salomon lui-même demandait à Dieu de ne pas tomber dans l'extrême pauvreté; mais il ne souhaitait pas avec moins d'ardeur que Dieu le préservât de la passion des richesses, la regardant comme une des passions les plus frivoles et les plus vaines.

En effet, à quoi aspire-t-elle, et pourquoi y aspire-t-elle? 1. A quoi aspire-t-elle? aux biens de la vie, à les amasser, à les multiplier, à les accumuler : car c'est une de ces deux sangsues qui nous sont représentées au Livre des Proverbes, et qui, ne se trouvant jamais remplies, ne cessent point de crier : *Apporte, apporte* (*Prov.*, XXX). Or, qu'est-ce que ces biens qui allument une soif si ardente? des biens temporels, passagers, périssables; des biens qu'on acquiert aujourd'hui, et qu'on perd demain; des biens qui du moins un jour nous seront certainement enlevés, et dont on n'emportera rien avec soi; des biens qui nous causeront d'autant plus de douleur, quand, malgré nous, il les faudra quitter, que nous y aurons été plus attachés. En vérité, pour peu qu'on raisonne, peut-on ne pas voir que des biens de cette nature ne doivent point faire naître des désirs si vifs, et que de s'en infatuer c'est une vanité et une faiblesse pitoyable?

2. De plus, cette passion si aveugle, pourquoi aspire-t-elle à ces biens visibles et terrestres? Est-ce pour en jouir? est-ce pour en goûter les douceurs? C'est seulement et précisément pour les posséder : car, pour en jouir, il faudrait en user, et l'usage les diminuerait. Or, c'est ce qu'une âme intéressée ne veut point. On veut toujours mettre en réserve, et jamais ne rien ôter. De là, jusqu'au milieu de l'abondance, les plus sordides épargnes. Au lieu que l'Apôtre, plein de l'esprit de l'Evangile, disait : *Nous n'avons rien, et nous possédons tout* (II *Cor.*, VI); l'avare, idolâtre de son trésor, doit dire : J'ai tout, et je vis comme ne possédant rien. Qui donc jouira de tant de biens? des héritiers, et non point le maître qui les a actuellement dans les mains. Voilà ce que le Saint-Esprit, dans sa sagesse, appelle une grande misère, et ce que nous pouvons appeler une insigne folie.

SECOND POINT.

Passion la plus inquiète dans ses mouvements. C'est pour cela que l'Evangile compare les richesses à des épines, qui, de leurs pointes, piquent le cœur et déchirent l'âme. Inquiétude dans l'acquisition des biens après lesquels on soupire; et inquiétude dans leur possession.

1. Inquiétude dans l'acquisition : car ces biens ne viennent pas se présenter d'eux-mêmes : il faut les rechercher, et ce n'est pas sans peine qu'on les trouve. Mille obstacles s'opposent aux desseins qu'on forme, mille accidents les dérangent et les arrêtent. Cependant la passion d'avoir sollicite, presse, ne peut souffrir de retardement, tant elle est précipitée, ne peut se contenter de rien, tant elle est avide. De là donc les troubles et les agitations. On se surcharge de travail, d'affaires, d'entreprises. L'une terminée, on s'engage dans une autre, et souvent même on les embrasse toutes à la fois. On y pense la nuit, on s'en occupe le jour; on y sacrifie son repos, on y altère sa santé, on y expose sa vie. A force de vouloir se procurer un

prétendu bonheur, que l'imagination fait consister dans l'opulence, on se rend malheureux, et l'on consume ses années dans un tourment que la mort seule finit.

2. Inquiétude dans la possession. Il n'en coûte pas moins pour conserver, que pour acquérir. Ce qu'on aime, on craint de le perdre; et, plus on l'aime, plus les alarmes sont fréquentes : car on les prend aisément. Une perte qui arrive, chagrine, et est capable de désoler un homme, à qui néanmoins il reste d'ailleurs beaucoup plus qu'il ne lui faut pour être en état de porter le dommage qu'il a souffert. Parce qu'on est âpre sur l'intérêt, on ne veut rien laisser inutile; mais on prétend que tout ce qu'on a profite; et ce sont toujours pratiques nouvelles, toujours nouvelles fatigues. On ne veut rien céder, rien relâcher de ses droits; on les exige à la rigueur, et de là les contestations, les démêlés, les procès. Il n'y a là-dessus qu'à interroger tant de riches du siècle, et qu'à les faire parler. Leur convoitise les dévore; mais, s'ils savaient la contenir et la régler, avec une fortune un peu moins ample, ils vivraient beaucoup plus tranquilles, et cette paix vaudrait mieux que toutes leurs richesses.

TROISIÈME POINT.

Passion la plus dangereuse dans ses effets à l'égard de la conscience et du salut. Outre que l'attachement aux biens de la vie est en soi un péché, et qu'il a sa malice propre, c'est encore la source de mille péchés. Vérité d'autant plus triste et plus déplorable, qu'elle a moins besoin de preuves, et que les exemples en sont plus communs. Y a-t-il injustice que cette passion ne fasse commettre, et y a-t-il injustice qu'elle n'empêche de réparer?

1. Quelles sortes d'injustices cette criminelle passion ne fait-elle pas commettre? Qu'a-t-on vu dans tous les siècles, et que voyons-nous autre chose tous les jours, que des usures, que des fraudes, que des violences, que des concussions? Quelles voies n'a-t-on pas imaginées pour gagner et pour s'enrichir aux dépens des particuliers, aux dépens du juste, aux dépens du pauvre, aux dépens de la veuve, de l'orphelin; et cela, non point seulement dans le monde libertin et corrompu, mais dans le monde même chrétien, parmi un certain monde assez réglé d'ailleurs et réputé vertueux et dévot? Iniquités plus grossières dans les uns, iniquités plus subtiles et plus couvertes dans les autres; mais toujours iniquités qu'on ne justifiera jamais au tribunal d'une conscience droite et saine, quoiqu'on ne manque pas d'artifices et de détours pour les accorder avec une conscience fausse et erronée.

2. Le comble de l'iniquité, c'est que la même passion qui fait commettre tant d'injustices, empêche de les réparer. La nécessité de la restitution est un principe universellement reçu; nul ne l'ignore : mais la pratique de la restitution est une chose presque absolument inconnue. Chacun sait s'en dispenser; pourquoi? parce que chacun ne consulte que son attache au bien, et qu'il n'est rien de plus ingénieux que cette damnable avarice à inventer des prétextes et à éluder les plus étroites obligations. Mais, si elle se déguise à nos yeux, elle ne peut se déguiser aux yeux de Dieu, qui la dévoilera dans son jugement et qui la réprouvera. Gardons-nous d'une si terrible condamnation, et suivons l'avis que nous donne le Sauveur des hommes : *Ne cherchez point à amasser des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout; mais travaillez à amasser des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consument. Car où est votre trésor, là est votre cœur* (*Matth.*, VI).

MERCREDI. — Jean-Baptiste condamnant les emportements et les violences.

Sur la douceur chrétienne.

Neminem concutiatis.

Ne faites point de violence (*S. Luc, ch.* III).

Rien de plus pernicieux dans la société humaine, et dans le commerce de la vie, que la colère. Elle cause des violences qui troublent tout, et mille épreuves ont fait connaître quelles en sont les suites funestes, et à quelles extrémités elle est capable de nous emporter. C'est pourquoi le Sauveur des hommes nous a tant recommandé la douceur, et nous l'a proposée comme une béatitude en ce monde, parce qu'elle arrête tous ces excès, et qu'elle établit partout le bon ordre et la tranquillité. Douceur chrétienne dont peu de personnes comprennent bien tous les avantages, et à laquelle on ne donne pas communément, parmi les vertus, le rang qui lui est dû. Or, nous en allons considérer tout ensemble, et le mérite et le fruit. Le mérite qui en fait l'excellence : premier point. Le fruit, qui dès cette vie même en est la récompense : second point. De l'un et de l'autre nous apprendrons à nous conduire en toutes choses selon l'esprit de cette paix que le Fils de Dieu vient apporter sur la terre, et qui est un des plus beaux caractères de son Evangile.

PREMIER POINT.

Le mérite de la douceur chrétienne. Il consiste en ce que cette vertu demande une victoire de nous-mêmes la plus héroïque, et une victoire de nous-mêmes la plus constante.

1. Victoire de nous-mêmes la plus héroïque. Car il n'est pas ici question d'une douceur de naturel, qui ne s'émeut de rien, et qui, sans effort, s'accommode à tout ce qui se présente et à tout ce qu'on souhaite. C'est un don de Dieu, mais ce n'est point précisément une vertu. Il s'agit d'une douceur chrétienne dont les devoirs sont : de réprimer dans le fond de l'âme toutes les vivacités et toutes les saillies que la colère peut exciter; de ne donner au dehors nuls signes ni d'impatience ni d'aigreur, en des rencontres néanmoins où le cœur souffre intérieurement et se sent piqué; de mesurer toutes ses paroles et de n'en pas laisser échapper une ou de mépris ou de plainte, même à l'égard de ceux dont

on a plus lieu d'être mal content; de se comporter dans toutes ses manières avec un air toujours honnête, modeste, humble et affable; d'user de condescendance dans les occasions contre son inclination propre, et de se gêner, de se contraindre en faveur de certains esprits difficiles, en faveur de certaines personnes plus capables que les autres, par leurs imperfections et leurs faiblesses, d'inspirer de l'éloignement et du dégoût. Or, pour cela, quelles violences n'est-on pas obligé de se faire, et que ne doit-on pas prendre sur soi? Car la douceur ne rend ni aveugle ni insensible : on s'aperçoit des choses, on en est touché, et, si l'on suivait les impressions de la nature, on éclaterait; mais en vue de Dieu, et par un esprit de christianisme, on étouffe sa peine et on l'ensevelit. Est-il un plus beau sacrifice? est-il une abnégation de soi-même et une mortification plus parfaite?

2. Victoire de nous-mêmes la plus constante. Il y a des vertus dont la pratique est plus rare, parce que les sujets en sont moins ordinaires et moins fréquents. Mais la douceur dont nous parlons est une vertu de tous les états, de tous les lieux, de toutes les conjonctures, de tous les temps; une vertu de toute la vie et de tous les moments de la vie; car toute la vie se passe à penser, à converser, à traiter avec le prochain, à agir; et, par conséquent, les sujets sont continuels de se vaincre, en ne se départant jamais d'une douceur toujours égale, soit dans les sentiments, soit dans les paroles, soit dans les actions. Continuité qui donne le prix à toutes les vertus, et qui en est comme le couronnement et la perfection. Hélas! les moyens de se sanctifier ne nous manquent point, mais nous leur manquons. Où est cette douceur évangélique, et où la trouve-t-on? Je ne demande pas où l'on trouve une douceur affectée et de politique, une douceur apparente et de pure bienséance, une douceur de tempérament et d'indifférence : car voilà quelle est la douceur que font paraître en certaines rencontres un nombre infini de mondains. L'intérêt les retient, et ils craignent de se faire tort en éclatant, et de nuire à leur fortune. Une vaine gloire les arrête, et ils croiraient se déshonorer, s'ils venaient à perdre la gravité et la modération qui conviennent à leur âge, à leur état, à leur caractère. Une lente et molle indolence les rend insensibles à mille choses qui, selon les vues ordinaires et humaines, devraient les piquer et les soulever. Mais tout cela ne peut être devant Dieu de nulle valeur, puisque tout cela n'a Dieu ni pour principe ni pour fin. Je demande donc où l'on trouve cette douceur que Jésus-Christ a canonisée, et dont il a été le modèle; cette douceur qui, par le motif d'une charité fraternelle et toute divine, apprend au fidèle à se renoncer, à se captiver, à se modérer, à se taire, à supporter, à pardonner, à ne s'expliquer qu'en des termes obligeants, et à ne témoigner jamais ni amertume ni dédain. Où, dis-je, est-elle? l'usage du monde et de toutes les conditions du monde ne fait que trop voir combien elle y est peu connue et peu mise en œuvre.

SECOND POINT.

Le fruit de la douceur chrétienne, c'est la paix au dedans de soi-même, et la paix au dehors.

1. La paix au dedans de soi-même. Un des plus grands biens que nous avons à désirer pour le bonheur de notre vie, et en même temps pour la sanctification de notre âme, c'est de nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos passions; surtout maîtres de certaines passions plus vives, plus impétueuses, plus turbulentes. Sans cet empire, point de paix intérieure. Et de quelle paix, en effet, peut être assuré et peut jouir dans son cœur un homme sujet aux colères, aux promptitudes, aux dépits, aux aversions, aux antipathies, aux envies, aux vengeances? D'une heure à une autre peut-il compter sur lui-même; ou n'est-il pas comme une mer orageuse où les flots s'élèvent au premier vent, et forment de rudes tempêtes? Or, que fait la douceur chrétienne? Elle bannit toutes ces passions, ou elle les combat; et, à force de les combattre, elle les soumet et les calme. On prend tout en bonne part : ce qu'on ne peut justifier, on le tolère; on ne s'offense point, on ne s'aigrit point; et par là que de mouvements du cœur et de pénibles sentiments on s'épargne! que de réflexions chagrinantes! que d'agitations de l'esprit et de dissipations! Mais, ce qui est encore plus important, de combien de fautes, de combien de péchés se préserve-t-on! Quelles grâces du ciel, quelles communications divines est-on en disposition de recevoir! Car, comme Dieu ne se plaît point dans le trouble, il aime à demeurer dans la paix; et une âme pacifique est d'autant mieux préparée à le posséder, qu'elle sait mieux se posséder elle-même.

2. La paix au dehors. On l'entretient par la douceur, c'est-à-dire qu'on vit bien avec tout le monde. Et le moyen qu'on eût avec qui que ce soit quelque démêlé, puisqu'on est toujours attentif à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse blesser personne, puisqu'on est toujours prêt à prévenir les autres et à leur céder, puisqu'on a un soin extrême d'éviter toute contestation qui pourrait naître entre eux et nous, puisque partout on leur donne toutes les démonstrations d'une affection sincère et d'une pleine déférence à leurs volontés? c'est ainsi qu'on se les attache, et que la parole du Fils de Dieu s'accomplit, savoir, que *les débonnaires gagneront toute la terre* (*Matth.*, IV). Heureuses donc, soit dans l'état séculier, soit dans l'état religieux, toutes les sociétés qu'une charité douce et officieuse assortit, et où elle maintient la bonne intelligence et l'union des cœurs! mais, par une règle toute contraire, on ne saurait assez pleurer le sort de tant de familles, de tant de maisons et de compagnies, où des esprits ardents, des esprits impatients et brusques, des esprits durs et intraitables, des esprits fiers et hautains, défiants et délicats, des esprits critiques et sévères à l'excès, de faux zélés, d'impitoyables et de faux ré-

formateurs, allument le feu de la discorde et sèment les querelles et les divisions. Quels scandales, quels maux s'ensuivent de là! On n'en est que trop instruit; mais, pour couper court à de tels désordres et pour y remédier, on ne peut trop s'étudier soi-même ni trop prendre de précautions

JEUDI. — Jean-Baptiste condamnant la médisance.

Sur la médisance.

Neque calumniam faciatis.

Ne parlez mal de personne (*S. Luc, ch.* III).

Ce que condamne le saint précurseur, ce ne sont point seulement ces fausses suppositions que le mensonge imagine, et ces lâches calomnies dont il noircit le prochain; mais ce sont ces médisances, en cela même plus mortelles ou du moins plus irréparables, que la vérité les accompagne, et qu'elles sont fondées sur des faits plus réels et plus certains. Est-il un péché plus à craindre; en est-il un contre lequel il nous importe plus de nous prémunir par toute la vigilance et toute l'attention nécessaire? Il y a des péchés où l'on se porte plus difficilement; et cette difficulté sert en quelque sorte de préservatif pour s'en défendre. Il y a des péchés où nous nous laissons entraîner plus aisément, mais où nous péchons aussi plus légèrement; et cette légèreté de l'offense en diminue le péril. Mais un péché où se rencontrent tout à la fois, et une extrême facilité à le commettre, et une offense griève en le commettant, voilà ce que nous devons regarder comme un des péchés les plus dangereux; et n'est-ce pas là le double caractère de la médisance? Facilité de la médisance : premier point. Grièveté de la médisance : second point. Ces deux points unis ensemble et rapportés l'un à l'autre, nous feront comprendre l'oracle du Saint-Esprit, que c'est un bonheur inestimable de savoir bien gouverner sa langue, et de ne pécher point en paroles.

PREMIER POINT.

Facilité de la médisance. Un péché où nous porte le penchant de la nature, un péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle, un péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparents, un péché qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présents et les plus prompts; enfin un péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde, c'est sans doute un péché aisé à commettre : or telle est la médisance.

1. Péché où nous porte le penchant de la nature, je dis de la nature corrompue; car voici quelle est la perversité de notre esprit: nous nous rendons mille fois plus attentifs à découvrir dans le prochain le mal que le bien, et nous sommes incomparablement plus enclins à nous entretenir de ses mauvaises que de ses bonnes qualités. C'est ce que nous éprouvons tous : mais, outre cette inclination commune, il y en a encore de plus particulières dans une multitude infinie de gens, les uns légers à parler et ne pouvant rien retenir de tout ce qu'ils savent, ou qu'ils croient savoir; les autres critiques et censeurs, trouvant partout à reprendre, et s'épanchant volontiers sur tout ce qu'ils remarquent dans autrui, ou qu'ils pensent y remarquer d'imperfections et de défauts; or, dès que c'est la pente naturelle qui nous conduit, a-t-on de la peine à suivre le mouvement dont on se sent emporté?

2. Péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle. Eh! que fait-on autre chose dans la société humaine, que de se voir, que d'avoir ensemble d'oisifs et de longs entretiens, et parce qu'il ne semble pas qu'on puisse les soutenir sans le secours de la médisance, de quelle autre chose s'occupe-t-on? On se donne l'exemple les uns aux autres, on s'excite les uns les autres; les plus sages ne peuvent résister au torrent, et sont en quelque manière forcés d'entrer dans le discours et de se joindre à ceux qui l'ont entamé. Bien loin qu'il leur fût difficile de médire, il ne leur serait presque pas possible de s'en abstenir et de se taire.

3. Péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparents. On dit : Que faire? il faut bien que quelqu'un soit mis en jeu; autrement on tarirait bientôt et on demeurerait dans le silence. On dit : Il faut bien être instruit de ce qui se passe; il faut bien connaître le monde, afin de ne s'y pas tromper. On dit : Je n'ai rien contre ces personnes, et je ne prétends point leur nuire; si j'en parle, c'est fort indifféremment. On dit : La chose n'est pas secrète, ou dans peu elle cessera de l'être. On dit : C'est un homme dont je n'ai pas lieu d'être content; il en use mal : pourquoi l'épargnerais-je? il se fait trop valoir; il est bon de l'humilier. On dit : Je n'impose point, je n'avance rien de faux, tout est comme je le rapporte. Enfin que ne dit-on pas? et, rassuré de la sorte, avec quelle liberté ne s'explique-t-on pas, et ne lance-t-on pas les traits les plus piquants?

4. Péché qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présents et les plus prompts; il ne s'agit que de s'énoncer, ou même, au défaut de la voix, un geste, un signe, un coup-d'œil suffit, et dans un moment fait concevoir tout ce que la bouche pourrait exprimer; car on médit en plus d'une façon, et il y a pour cela plus d'un langage.

5. Péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde. Ce n'est pas que, dans le fond de l'âme, on n'ait souvent en horreur le médisant; mais la médisance plaît, surtout quand elle est assaisonnée de bons mots, c'est-à-dire de mots qui percent, qui déchirent, qui exposent le prochain à la risée, et qui insultent en quelque sorte à sa honte et à son malheur. Tous les esprits alors se réveillent pour écouter, et on redouble l'attention; il n'est donc point surprenant, après cela, qu'avec un accès si facile, la médisance

fasse de si grands progrès, et que sans obstacle elle répande de tous côtés son venin. Aussi est-ce le péché le plus commun; et de là les parfaits chrétiens tirent deux conséquences : la première, d'éviter, autant qu'il leur est possible, le commerce du monde; et la seconde, d'y être toujours en garde, toutes les fois qu'ils y sont appelés; car ils n'ignorent pas combien la médisance est un mal contagieux, et avec quelle subtilité et quelle vitesse il se communique.

SECOND POINT.

Grièveté de la médisance. C'est un principe général, et que nous devons reconnaître avant toutes choses, savoir, que la médisance est, de sa nature, un péché grief : pourquoi ? par le tort qu'elle fait au prochain, à qui elle ravit le plus cher de tous les biens de la vie humaine et civile, qui est la réputation. Car la réputation, disent les théologiens, est un bien propre où chacun a droit, et un bien d'une valeur inestimable dans l'opinion des hommes; par conséquent, si je l'enlève à mon frère sans un titre légitime et sans une solide raison, c'est une injustice dont je me rends coupable envers lui, et dont je lui dois une réparation aussi entière qu'elle le peut être; mais pour ne pas insister davantage sur un point si universellement établi et tant de fois traité dans la chaire, attachons-nous à quelques circonstances particulières sur quoi il est moins ordinaire de s'expliquer, et mesurons ici la grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque, par les tours malins qu'on lui donne, par le dessein prémédité qu'on s'y propose, par l'éclat avec lequel on la répand, par les scandales qui en naissent : cinq degrés d'injustice, et cinq articles qui contiennent tout le fonds de cette seconde partie.

1. Grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque. A qui fait-elle grâce, et où ne porte-t-elle pas ses coups ? Y a-t-il une dignité si auguste qu'elle respecte ? y a-t-il une profession si sainte qu'elle épargne ? Or, il est vrai néanmoins qu'il y a des places, des rangs, des professions où la réputation est beaucoup plus précieuse, plus délicate, plus aisée à blesser que dans les autres, et où les brèches qu'on y fait ont des conséquences beaucoup plus funestes. Ce qui n'est qu'une atteinte légère pour un homme du monde, est une profonde blessure pour un homme d'église, pour un pasteur des âmes, pour un ministre des autels, mais la médisance ne connaît point cette distinction, et ne la veut point connaître; on confond le séculier et le régulier. Que dis-je? c'est souvent contre le régulier qu'on se déchaîne avec plus d'aigreur, et l'on ne prend pas garde qu'en le décréditant on arrête tout le fruit de son ministère, et qu'on le met peut-être hors d'état d'exercer jamais utilement ses fonctions.

2. Grièveté de la médisance par les tours malins qu'on lui donne. Un fait rapporté simplement et mis dans son jour naturel, peut faire moins d'impression. Mais ce n'est point assez pour la médisance; il faut qu'elle en raisonne, il faut qu'elle l'enfle, qu'elle l'exagère, qu'elle l'interprète à son gré, qu'elle en pénètre les plus secrètes intentions, qu'elle en développe tous les plis et tous les replis : comme si elle n'était pas contente du récit injurieux qui la rend déjà criminelle, et qu'elle voulût encore y ajouter le jugement téméraire et la calomnie.

3. Grièveté de la médisance par le dessein prémédité qu'on s'y propose. Médire par entretien et par une espèce d'amusement, médire par inconsidération et par envie de parler, c'est toujours être condamnable : mais qu'est-ce donc de médire pour médire? Expliquons-nous. Qu'est-ce de médire pour déshonorer, de médire pour diffamer, de medire pour couvrir des gens d'opprobre, sans autre vue que l'opprobre même qui doit rejaillir sur eux? Car voilà jusqu'où va la médisance. Est-ce méchanceté pure? est-ce quelque intérêt, quelque passion qui anime? Quoi que ce soit, on ne s'en tient pas à ce qui semble de soi-même se présenter, ni à ce qu'on sait par les voies communes; mais on s'informe, mais on tâche de s'instruire, mais on recueille de toutes parts des memoires, et l'on en grossit des volumes. Tout cela, à quelle fin, et quelle en est l'utilité? quel en est le fruit? point d'autre que de décrier des particuliers, que de fletrir des familles, que d'humilier des maisons, que de scandaliser le public, et de le susciter contre des compagnies entières.

4. Grièveté de la médisance par l'éclat avec lequel on la répand. Plus le déshonneur est public, plus l'injure est sanglante : et souvent n'est-ce pas là ce qu'on demande et à quoi l'on vise? On sonne, pour ainsi dire, de la trompette, afin de faire entendre la médisance plus au loin. On veut qu'elle retentisse dans toute une ville, dans toute une province, dans tout un royaume. De là ces bruits qui courent comme des torrents impétueux, et dont toutes les oreilles sont rebattues. De là ces écrits, ces libelles dont toute la terre est inondée.

5. Grièveté de la médisance par les scandales qui en naissent. Un médisant dans une assemblée, c'est un homme contagieux, c'est un tentateur qui expose tous les assistants à deux sortes de tentations. En effet, un abîme attire un autre abîme, et une médisance une autre médisance. Si vous n'aviez point produit sur la scène celui-ci où celle-là, il n'en eût point été question : on n'y pensait pas. Mais vous avez commencé, et on vous a suivi. Ce que vous avez dit pouvait être moins essentiel; mais on a bien enchéri sur vous. Vous ne l'avez pas prévu ; mais il fallait le prévoir. De plus, si quelques-uns, plus réservés et plus circonspects, se sont abstenus de la médisance, ne l'ont-ils pas écoutée; et, en l'écoutant, ne l'ont-ils pas favorisée, n'y ont-ils pas pris goût? Or en cela ils sont coupables, et vous êtes l'auteur de leur péché. Scandale sur quoi l'on n'entre point en scrupule, dont on ne se fait point de peine, dont on ne s'accuse point, mais dont on ne sera pas sans reproche au

tribunal de Dieu. Arrêtons-nous là : laissons bien d'autres circonstances que nous pourrions marquer, et que nous sommes obligés d'omettre : c'est une matière inépuisable que que toutes les injustices de la médisance et tous les désordres qu'elle cause. Prions Dieu qu'il dirige notre langue, et qu'il la conduise : car le Sage nous apprend que *c'est au Seigneur de la gouverner* (*Prov.*, XVI). Apportons-y nous-mêmes toute l'attention et toute la circonspection nécessaires ; et n'oublions jamais cette autre parole du Saint-Esprit, que la langue, selon que nous la réglons ou que nous lui permettons de s'échapper, *porte la mort ou la vie* (*Prov.*, XVIII).

VENDREDI. — Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres.

Sur l'aumône.

Qui habet duas tunicas, det non habenti ; et qui habet escas, similiter faciat.

Que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point ; et que celui qui a de quoi manger, en use de même. (*S. Luc, ch.* III.)

Est-il rien de plus opposé aux sentiments humains que la dureté des riches envers les pauvres ; et comment un homme, pour peu qu'il écoute la nature, peut-il voir dans la souffrance et la misère un homme comme lui, sans être ému de compassion et sans prendre soin de le soulager? Obligation indispensable dans tous les temps depuis la naissance du monde ; mais obligation plus particulière encore et plus étroite dans la loi nouvelle, qui est une loi de charité. C'est le sujet important que nous allons traiter, et, pour réunir dans un même dessein les plus puissants motifs qui nous engagent à la pratique de l'aumône, nous la considérerons tout ensemble, et comme un devoir d'obéissance, et comme un devoir de reconnaissance, et comme un devoir de pénitence. Il faut obéir à Dieu, il faut reconnaître les bienfaits de Dieu, il faut apaiser la colère de Dieu. Or voilà ce que nous faisons par l'aumône. Devoir d'obéissance, par rapport au commandement de Dieu qui nous l'ordonne : premier point. Devoir de reconnaissance, par rapport à la bonté de Dieu, qui nous gratifie de ses dons : second point. Devoir de pénitence, par rapport à la justice de Dieu qui nous menace de ses châtiments : troisième point. Puissions-nous mériter ainsi l'éloge que le prophète donnait au juste : *Il a répandu ses biens; il en a fait part aux pauvres ; ses bonnes œuvres subsisteront toujours, et il en recevra la récompense dans les siècles des siècles* (*Ps.* CXI) !

PREMIER POINT.

Devoir d'obéissance : car l'aumône est un commandement de Dieu. Commandement que Dieu a pu faire, commandement que Dieu a dû faire, commandement que Dieu a fait. Reprenons.

1. Commandement que Dieu a pu faire. Il est maître de nos biens, ou plutôt ce ne sont pas proprement nos biens, mais les biens de Dieu, qui nous les a donnés, et dont nous sommes seulement à son égard comme les dépositaires et les économes. C'est par grâce que nous les avons reçus, or le maître qui dispense ses grâces à qui il lui plaît, peut y opposer aussi telle condition qu'il lui plaît. D'où il s'ensuit qu'il était libre à Dieu, en confiant au riche ses trésors, de le choisir seulement comme ce sage et fidèle administrateur, dont il est dit dans l'Evangile, que le père de famille *l'a établi sur toute sa maison, afin qu'il fournisse à chacun, quand il le faut, de quoi se nourrir* (*Matth.*, XXV).

2. Ce n'est pas assez : commandement que Dieu a dû faire. Où serait sa providence, cette providence universelle, s'il n'avait pas pourvu à la subsistance des pauvres? Or les deux voies d'y pourvoir étaient, ou de mettre entre les hommes une égalité parfaite de conditions et de facultés, tellement qu'il n'y eût point de pauvres sur la terre; ou, supposé cette inégalité que Dieu, dans le conseil de sa sagesse, a jugée plus convenable au gouvernement du monde, de porter une loi qui obligeât les uns d'assister les autres, et de suppléer à ce qui leur manque. Sans cela que feraient tant de misérables et de nécessiteux? A quoi auraient-ils recours? Dieu n'est-il pas leur père? Ne sont-ils pas ses créatures, son ouvrage, et leur a-t-il donné l'être et la vie pour les laisser périr de calamités et de besoins?

De là donc enfin, commandement que Dieu, non-seulement a pu faire, non-seulement a dû faire, mais qu'il a fait; et en voici la preuve incontestable. C'est que l'Ecriture, surtout l'Evangile, nous apprend que, parmi les titres de damnation qui doivent être produits contre les réprouvés, un des plus formels, ce sera l'oubli des pauvres et le défaut de l'aumône. Par conséquent, disent les théologiens, il y a un commandement de l'aumône, puisque Dieu ne nous damnera que pour une offense mortelle, et que, sans l'infraction d'un précepte, il n'y a point d'offense mortelle et digne de la réprobation. De détruire ici toutes les explications qu'on veut faire de ce précepte, tous les prétextes qu'on oppose à ce précepte, tous les détours qu'on prend pour éluder ce précepte, c'est ce que nous n'entreprendrons pas; mais souvenez-vous, riches, que Dieu ne se laisse point tromper, et que, malgré toutes vos explications, malgré tous vos prétextes et tous vos détours, vous n'en serez pas moins frappés de ses anathèmes et rejetés éternellement de sa présence.

SECOND POINT.

Devoir de reconnaissance. Reconnaissance envers Dieu, et reconnaissance envers Jésus-Christ, sauveur des hommes et Fils de Dieu.

Reconnaissance envers Dieu. Sans parler de toutes les autres grâces dont les riches lui sont redevables, n'est-ce pas de sa libéralité qu'ils tiennent les biens qu'ils possèdent? N'est-ce pas lui qui, dans le partage

de ses dons temporels, les a distingués ; et s'ils vivent dans l'abondance, tandis qu'une multitude presque innombrable d'indigents ressentent toutes les rigueurs de la pauvreté et de la disette, n'a-ce pas été de sa part une pure faveur? Or, il est juste de lui en témoigner la reconnaissance qui lui est due, et celle qu'il nous demande, c'est que nous fassions retourner vers lui ses bienfaits, et que nous en usions pour l'entretien des pauvres, qui sont ses enfants. Tout méprisables qu'ils paraissent selon le monde, il les aime, et il veut que nous l'aimions dans eux : il veut que nous acquittions envers eux sa providence, qui en est chargée. Excellent motif de l'aumône : Je rends à Dieu ce qu'il m'a donné! Dans l'ancienne loi, on lui offrait solennellement les prémices des fruits de la terre, et il les recevait dans son temple et à son autel, par le ministère de ses prêtres : mais, sans cet appareil ni cette solennité, je lui offre encore les mêmes prémices et les mêmes fruits. Le temple où je les porte, c'est cet hôpital, c'est cette prison, c'est cette pauvre famille que je visite; et les prêtres qui les reçoivent au nom du Seigneur, ce sont ces malades, ce sont ces captifs, ce sont ces orphelins, c'est cette veuve, ce père, cette mère, qui tous me tiennent la place de Dieu, et dont je deviens la ressource et le soutien. Est-il pour une âme charitable une pensée plus touchante et plus consolante?

Reconnaissance envers Jésus-Christ, Fils de Dieu et sauveur des hommes. Dans un mot cette qualité de sauveur nous fait comprendre tout ce que nous lui devons ; et si nous le comprenons, est-il possible que nous ne nous sentions pas brûler d'un désir ardent de lui marquer nous-mêmes notre amour? Or, ce qu'il dit à saint Pierre, il nous le dit, quoique dans un autre sens : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis* (*Joan.*, XXVII). C'est trop peu : non-seulement les pauvres sont ses brebis, mais il les appelle ses frères, mais il ne dédaigne pas de les compter pour ses membres. De sorte que tout ce qui est fait à un pauvre, et au plus petit des pauvres, il l'accepte comme étant fait à lui-même. Sommes-nous chrétiens, si des rapports aussi étroits que ceux-là entre Jésus-Christ et les pauvres n'excitent pas notre charité? Que pouvons-nous refuser à un Dieu sauveur? Or, tout ce que nous refusons à ses frères et à ses membres, c'est à lui que nous le refusons. Après cela ne craignons-nous point qu'il ne retire de nous sa main libérale, et qu'il ne nous ferme le sein de sa miséricorde? Rien n'est plus capable de tarir la source des grâces divines, que notre ingratitude.

TROISIÈME POINT.

Devoir de pénitence. Ou nous sommes dans l'état actuel du péché, et il en faut sortir par la pénitence ; ou nous sommes rentrés dans l'état de la grâce, mais il faut expier nos péchés passés par la pénitence; or, un des moyens les plus efficaces pour l'un et pour l'autre, c'est l'aumône.

Moyen efficace pour sortir de l'état du péché : car il faut pour cela une grâce de pénitence, et cette grâce, nous ne pouvons plus sûrement l'obtenir que par les œuvres de la charité chrétienne envers les pauvres. C'est ainsi que les Pères entendent ce beau témoignage du saint homme Tobie en faveur de l'aumône, où il dit en termes si exprès et si précis, que *l'aumône délivre de la mort de l'âme, qu'elle efface les péchés, qu'elle fait trouver grâce auprès de Dieu, qu'elle conduit à la vie éternelle* (*Tob.*, XII). Comment cela? non pas, répond saint Augustin, que le pécheur soit réconcilié avec Dieu, ni que ses péchés lui soient remis du moment qu'il a fait l'aumône; mais parce que ses aumônes lui attirent du ciel de puissants secours pour se relever de ses chutes par une solide conversion et pour se remettre dans le chemin du salut. La grâce est le fruit de la prière ; et, selon l'oracle du Saint-Esprit, l'aumône prie pour nous, et sa voix monte jusqu'au trône de Dieu pour le fléchir. Aussi est-ce une maxime constante parmi les maîtres de la morale et les docteurs les plus éclairés dans la conduite des âmes, qu'à quelques excès qu'un homme soit abandonné, on peut toujours espérer de lui dans l'avenir un retour salutaire, tant qu'au milieu de ses désordres on le voit porté à faire du bien aux pauvres. Tôt ou tard Dieu récompense la miséricorde par la miséricorde.

Moyen efficace pour expier les péchés passés. Car, après être revenu à Dieu, il faut satisfaire à la justice de Dieu, il faut dès cette vie acquitter les dettes dont nous sommes chargés devant Dieu, et par là prévenir les rigoureux châtiments qui nous sont réservés après la mort, puisqu'en ce monde ou en l'autre le péché doit être puni. Or, entre les œuvres pénales et satisfactoires, il n'en est point de plus agréable à Dieu ni de plus recevable à son tribunal, que l'aumône, et cela à raison de son utilité. En effet, les autres œuvres de pénitence ne sont profitables et utiles qu'au pénitent même qui les pratique; au lieu que l'aumône profite tout à la fois, et au pénitent qui la fait, et au pauvre qui la reçoit. Sur quoi l'aveuglement des riches est bien déplorable quand ils négligent un moyen si présent que Dieu leur met dans les mains et qu'ils perdent le plus grand avantage de leurs richesses; car voilà à quoi elles sont bonnes, et ce ne sont plus alors des richesses d'iniquité, mais une rançon pour racheter toutes les iniquités de la vie, et pour échapper au souverain juge, qui n'en remet la peine qu'autant que nous nous l'imposons nous-mêmes. Tout autre usage des biens temporels est, ou criminel, ou vain, ou du moins passager ; mais de s'en servir pour rendre à Dieu le devoir d'une humble obéissance, pour marquer à Dieu les sentiments d'une vive reconnaissance, pour se rapprocher de Dieu par la grâce et par une solide pénitence, c'est là l'usage chrétien qui les sanctifie et qui, de richesses périssables, en fait les gages d'une bienheureuse immortalité.

QUATRIÈME SEMAINE

Jean-Baptiste perfectionnant les peuples et les formant aux vertus les plus capables de les unir à Jésus-Christ.

Il restait à Jean-Baptiste de former les peuples à la pratique des vertus et de les perfectionner, pour les attacher plus étroitement à Jésus-Christ. Or, il les perfectionne, 1° par la foi en Jésus-Christ : *Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle; mais celui qui refuse de croire au Fils, n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui* (*Joan.*, III); 2° par l'espérance en Jésus-Christ : *Voilà celui qui efface le péché du monde* (*Joan.*, I); 3° par l'amour de Jésus-Christ : *L'ami de l'époux qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite* (*Joan.*, III); 4° par une vertu solide, droite et sans intérêt : *C'est à lui de croître et à moi de déchoir* (*Ibid.*); 5° par la confession des péchés : *Ils recevaient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés* (*Matth.*, III); 6° Fête de Noël : *La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur, qui est le terme de notre espérance* (*Tit.*, II).

DIMANCHE. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la foi en Jésus-Christ.

Sur la Foi.

Qui credit in Filium, habet vitam æternam; qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum.

Celui qui croit au Fils, possède la vie éternelle; mais celui qui refuse de croire au Fils, n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui (*Joan., ch.* III).

Malgré ce magnifique éloge que Jean-Baptiste faisait de la foi en Jésus-Christ, les Juifs l'ont rejetée, cette foi chrétienne, et c'est pour cela même aussi que s'est accomplie dans eux cette terrible menace du divin précurseur : *Celui qui ne veut pas croire au Fils, n'aura point la vie; mais la colère de Dieu tombera sur lui et y demeurera.* Les nations ont profité du malheur de ce peuple incrédule; et, par un transport qui nous a été favorable, la foi que les Juifs n'ont pas voulu recevoir, a passé aux gentils et s'est perpétuée jusques à nous. Don de la foi, don précieux, où paraît admirablement, outre la miséricorde du Seigneur, sa sagesse et sa providence; car il nous fallait tout ensemble, et une foi ferme et une foi méritoire : une foi ferme et par conséquent assez éclairée pour bannir de nos esprits tout doute raisonnable, et pour les fixer; une foi méritoire et par conséquent assez obscure pour faire de notre soumission une vertu et pour l'exercer. Deux excellentes prérogatives de la foi chrétienne. Nous ne pouvons mieux la comparer qu'à cette colonne qui conduisit les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, était de l'autre toute ténébreuse. Foi assez éclairée dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme : premier point. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités, pour éprouver la soumission la plus humble et la plus aveugle : second point. De ce double avantage nous apprendrons quelle estime nous devons faire de notre foi, et nous comprendrons le sens de l'Apôtre, quand il dit : que *la foi est la conviction des choses que nous ne voyons point* (*Hebr.*, XI).

PREMIER POINT.

Foi assez éclairée dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme. Car si nous croyons en Jésus-Christ, et si nous y devons croire, ce n'est point sans preuve. Cet Homme-Dieu s'est montré sur la terre; il s'est dit envoyé de Dieu et Fils de Dieu ; il a annoncé aux hommes son Evangile, il leur a prêché une loi nouvelle, mais il n'a point exigé qu'on se soumît à sa doctrine, ni qu'on s'attachât à sa personne, sans produire en sa faveur des témoignages irréprochables et capables de convaincre les esprits. Or, ces témoignages qu'il produisait aux Juifs ont toujours la même force pour nous ; et, soutenus encore des autres témoignages que la suite des temps, depuis Jésus-Christ, y a joints, permettent-ils à tout homme doué de raison la moindre incertitude? et peut-on, à moins que de s'aveugler soi-même, ne pas apercevoir la lumière qu'ils répandent sur la créance chrétienne?

Témoignages les plus authentiques et les plus sensibles. Ce sont 1. l'accomplissement des plus fameuses prophéties, les unes faites de Jésus-Christ, et vérifiées dans sa personne, les autres faites par Jésus-Christ même et confirmées par les événements les plus incontestables et les plus connus; 2. l'éclat de tant de miracles du premier ordre, opérés par la parole toute-puissante de Jésus-Christ, pour établir l'autorité toute divine de sa mission et la vérité de sa doctrine; 3. l'excellence de la loi que Jésus Christ est venu prêcher au monde, la sublimité de ses mystères, la sagesse de ses maximes, la sainteté de sa morale; 4. le sang d'une multitude innombrable de martyrs, c'est-à-dire de témoins qui, malgré les plus cruels tourments, ont rendu gloire à la loi de Jésus-Christ, et l'ont défendue aux dépens de leur vie ; 5. l'établissement si prompt et si général de la loi de Jésus-Christ dans toutes les parties de la terre, au milieu des obstacles en apparence les plus insurmontables, et avec les moyens les plus faibles en eux-mêmes et les plus impuissants; 6. le consentement universel depuis plus de dix-sept siècles, et le concours unanime des plus saints et des plus savants personnages, des docteurs les plus consommés, des plus grands génies, à recevoir la loi de Jésus-Christ, à la publier, à la combler d'éloges, à en faire le sujet de leurs méditations et la règle de toute leur conduite.

De là il est aisé de voir avec quelle témérité et quelle injustice Julien l'Apostat re-

prochait aux chrétiens que leur foi ne consistait que dans une simple ignorance, et qu'on se contentait de leur dire : *Croyez*. On nous le dit en effet; mais en même temps on y ajoute tout ce qui peut déterminer un esprit droit et l'affermir. Il a été de la providence de Dieu d'en user ainsi à notre égard; et nous ayant donné une raison pour nous diriger dans toutes les autres choses, et nous servir de guide, il n'a pas voulu, dans les matières mêmes de la religion, l'exclure absolument et la détruire. Il a prétendu la soumettre, la captiver, l'humilier, mais non pas lui interdire tout exercice et la rejeter. Autrement nous n'aurions, ou qu'une foi chancelante et sans assurance, ou qu'une foi forcée et sans mérite. On dira peut-être que ces motifs, qui nous semblent si forts et si convaincants, ne font pas la même impression sur les libertins, et qu'ils n'en sont point touchés. Hé! comment le seraient-ils? y pensent-ils assez pour cela? Se donnent-ils le loisir de les examiner, de les étudier, et s'appliquent-ils à les bien comprendre? Sont-ils d'assez bonne foi, et ont-ils le cœur assez libre pour en juger sans prévention, sans passion; et est-ce enfin, au milieu de la débauche où ils demeurent plongés, est-ce parmi une troupe d'impies comme eux, et dans la dissipation du monde, qu'on est en état de s'instruire? Des yeux couverts d'un voile épais n'aperçoivent point la lumière du soleil : mais elle n'en est pas moins vive. Laissons le libertinage raisonner à son gré, et se perdre dans ses raisonnements; pour nous, raisonnons en chrétiens. Notre raison appuiera notre foi et nous aidera à dissiper tous les nuages de l'incrédulité.

DEUXIÈME POINT.

Foi assez obscure dans le fond de ses vérités pour exercer la soumission la plus humble et la plus aveugle. C'est un autre avantage de la foi chrétienne, et c'est proprement ce qui en fait le mérite. Voilà pourquoi le Fils de Dieu disait à saint Thomas : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (*Joan.*, XX). Heureux de croire et de ne pas voir, parce que, s'ils voyaient, ils ne croiraient plus, puisque croire c'est adhérer à ce qu'on ne voit pas; heureux de croire et de ne pas voir, parce que s'ils voyaient, ils n'auraient plus de foi, puisque leur foi se changerait en évidence, et que l'obscurité est essentielle à la foi; heureux de croire et de ne pas voir, parce que, s'ils voyaient, leur adhésion à ce qu'ils verraient ne serait plus pour eux une vertu ni un sujet de récompense, puisqu'elle ne dépendrait plus de leur volonté et de leur consentement : car l'esprit est-il maître de ne pas acquiescer à ce qu'il voit, et faut-il le moindre effort et le moindre acte de la volonté pour commander à la raison de le reconnaître et pour l'y obliger?

C'est donc ici que nous devons admirer l'infinie miséricorde et la suprême sagesse de notre Dieu, lorsqu'il a formé le dessein de nous conduire au salut par la voie de la foi. Il a eu tout à la fois en vue, et sa gloire et notre sanctification; il a, dis-je, voulu que la soumission de notre foi honorât son adorable et souveraine vérité; et que comme nous lui faisons par l'amour le sacrifice de notre cœur, nous lui fissions par la foi le sacrifice de notre esprit. Il ne s'est pas contenté de cela; mais en cela même il a encore eu égard à notre intérêt; il a voulu que la soumission de notre foi, par l'effort qu'elle nous coûterait et par la victoire qu'elle nous ferait remporter sur nous-mêmes, nous tînt lieu de mérite auprès de lui et nous devînt profitable pour l'éternité. Or, il est vrai que, dans le fond de ses vérités et de ses mystères qu'elle nous révèle, la foi, par son obscurité, est en effet pour nous la plus grande épreuve et, conséquemment, la plus méritoire.

Car quelles vérités nous propose-t-elle à croire, et quels mystères? 1. des mystères au-dessus de tous les sens, et plusieurs même tout opposés à ce que les sens nous représentent; 2. des mystères au-dessus de l'intelligence humaine, et où la raison, toute pénétrante qu'elle est, ne peut par elle-même se faire jour, ni suppléer au défaut des sens; 3. des mystères dont la connaissance s'est perdue dans les plus vastes contrées de la terre, et que des nations entières d'infidèles ignorent et ne sont nullement en peine de savoir; 4. des mystères exposés, jusque dans le sein du christianisme, aux mépris et aux contradictions, attaqués par l'impiété, combattus par l'hérésie; 5. et quelle créance néanmoins dois-je donner à ces mystères? Une créance si absolue, que pour cela je dois démentir tous mes sens, imposer silence à ma raison, lui faire violence et la tenir assujettie sous le joug; une créance si pure, si simple, que je ne puis écouter la moindre difficulté, ni former le moindre doute; une créance si pleine et si parfaite, qu'elle doit généralement s'étendre à tous les articles de la foi que je professe, de sorte qu'il ne m'est pas permis d'en retrancher un seul, puisque de pécher dans un seul point, c'est pécher dans tous les autres; une créance si résolue et si constante, que rien ne puisse m'en détacher : ni crainte, ni espérance, ni menaces, ni promesses, ni autorité, ni grandeur, ni persécutions, ni tourments, ni la vie, ni la mort. Ah! Seigneur, un tel hommage vous est bien dû, mais il n'appartient qu'à vous et à votre divine parole. Ce n'est point là ce que nous révèle la chair et le sang; mais cette docilité, cette soumission sans réserve ne peut venir que de la grâce de votre Père céleste. Tout l'esprit de l'homme y répugne; son indépendance naturelle, sa curiosité, sa présomption ne peuvent s'accommoder de ce saint esclavage où la foi le réduit : mais, malgré toutes les révoltes intérieures et toutes les répugnances, je crois, mon Dieu, parce que je veux croire; et je veux croire, parce que je sais que je dois croire. Vous cependant, Seigneur, augmentez ma foi, animez-la, vivifiez-la, afin que ce ne soit pas une foi stérile, mais agissante, mais féconde en bonnes œuvres, et salutaire.

LUNDI. — Jean Baptiste perfectionnant les peuples par l'espérance en Jésus-Christ.

Sur la rédemption des hommes par Jésus-Christ.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde (*Joan.*, I).

S'immoler à Dieu comme la victime du monde; en cette qualité de victime, effacer les péchés du monde, et être le rédempteur du monde, tout cela c'est, en différents termes, le même sens. Dès là donc que Jésus-Christ est venu nous délivrer du péché, il est venu nous sauver; et pouvons-nous concevoir une rédemption plus parfaite, de quelque manière que nous la regardions, soit dans son principe, soit dans son mérite, soit dans son étendue? Arrêtons-nous à ces trois points. Rédemption dans son principe la plus gratuite: premier point. Rédemption dans son mérite la plus abondante: second point. Rédemption dans son étendue la plus universelle: troisième point. De là nous tirerons autant de motifs pour exciter notre confiance en ce Dieu-Homme, dont nous nous disposons à célébrer la glorieuse nativité; et, sans présumer de ses miséricordes, nous nous sentirons portés à le réclamer dans tous nos besoins, et à implorer auprès de son Père sa toute-puissante médiation.

PREMIER POINT.

Rédemption dans son principe la plus gratuite. Quand saint Paul veut relever et nous donner à connaître l'amour extrême que Dieu nous a témoigné dans la rédemption du monde, il nous marque deux circonstances, savoir: que nous n'avions mérité cette grâce en aucune sorte, ni par aucune de nos œuvres; et de plus, que le péché même nous en rendait formellement indignes, puisque nous étions dans la disgrâce de Dieu et ennemis de Dieu. D'où l'Apôtre conclut que si nous avons été rachetés par un Dieu sauveur, ç'a été de sa part une pure miséricorde et une pure grâce.

1. Qu'avions-nous fait et que pouvions-nous faire qui dût nous attirer du ciel un don aussi excellent et aussi grand que celui du Fils unique de Dieu pour être le médiateur de notre salut et le prix de notre rançon? *Voilà*, dit Jésus-Christ lui-même dans saint Jean, *voilà comment Dieu a aimé le monde. Il a donné son Fils pour le monde, afin que ceux qui croiront en lui ne périssent point, mais qu'ils parviennent à la vie éternelle* (*Joan.*, III). Paroles remarquables. Ce divin maître ne dit pas: Voilà comment Dieu a récompensé le monde, voilà comment il a eu égard aux vœux et aux bonnes œuvres du monde; mais: Voilà comment il l'a aimé: c'est-à-dire qu'il ne s'est intéressé pour nous que par amour, qu'il n'a compati à nos maux que par amour, qu'il ne nous a sauvés que parce qu'il est bon et que par amour.

2. Ce n'est point encore assez, poursuit le docteur des nations. Car une autre circonstance où notre Dieu a fait éclater, ne disons plus simplement sa charité, mais les richesses infinies, mais l'excessive condescendance, mais le comble de sa charité, c'est de l'avoir exercée envers nous, lors même que nous étions pécheurs, et que, participant à la désobéissance de notre premier père et à la malédiction tombée sur lui, nous n'étions à ses yeux que des enfants de colère et des sujets de haine. Du moins si nous n'avions eu que ce péché d'origine, mais combien d'autres péchés prévoyait-il, dont nous sommes devenus, dans la suite des temps, et nous devenons sans cesse coupables? Péchés actuels et personnels, péchés énormes et de toutes les espèces, péchés sans nombre; et péchés toutefois qui n'ont pu, ni par leur malice et leur grièveté, ni par leur innombrable multitude, rétrécir *ces entrailles de miséricorde avec lesquelles il a plu au Seigneur de venir d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui demeuraient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour nous mettre dans le chemin de la paix* (*Luc.*, I). Après cela, que n'avons-nous pas droit d'attendre d'un Dieu qui nous a ainsi prévenus? Craindrons-nous d'aller à lui? Tout offensé qu'il était, et tout égarés que nous étions, il n'a pas dédaigné de nous chercher lui-même et de faire toutes les avances pour nous ramener et nous retirer de la voie de perdition; nous rejettera-t-il, quand nous nous présenterons à son trône, que nous nous jetterons à ses pieds, que nous lui adresserons nos demandes dans un esprit d'humilité et avec un cœur droit et contrit. Cessera-t-il de nous aimer dans le temps où par notre confiance et par des dispositions chrétiennes nous travaillerons à nous rendre moins indignes de son amour.

SECOND POINT.

Rédemption dans son mérite la plus abondante. Elle a eu deux effets: l'un, d'effacer pleinement le péché; l'autre, de nous enrichir d'un trésor de grâces inépuisable.

1. Rédemption abondante, parce qu'elle a effacé pleinement le péché; comment cela? C'est que la vertu des mérites de Jésus-Christ est au-dessus de toute la malice du péché, et que ces mérites ont été plus que suffisants pour laver les péchés, non-seulement du monde entier, mais de mille mondes. Car la malice du péché, quelle qu'elle puisse être et à quelque excès qu'elle soit montée, n'est, après tout, infinie que dans son objet: c'est-à-dire qu'elle n'est infinie que parce qu'elle s'attaque à Dieu qui est le premier être, un être infiniment grand; au lieu que les mérites de Jésus-Christ sont infinis en eux-mêmes et par eux-mêmes, pourquoi? Parce que ce sont les mérites d'un Homme-Dieu, les mérites du Fils de Dieu, les mérites d'un Dieu.

2. Rédemption abondante par le trésor de grâces dont elle nous a enrichis. Trésor dont l'Eglise est dépositaire, et qui lui est resté des mérites de son époux. De là cette belle et consolante parole de l'Apôtre, que *là où le péché était abondant, la grâce a été surabondante* (I *Tim.*, I). De là même ce raisonnement si juste et si solide que faisait

aux Romains le maître des gentils pour affermir leur espérance : *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous. Or, en nous le donnant, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui et dans lui* (*Rom.*, VIII)? En effet, c'est de ce don essentiel, de ce premier don, comme d'une source intarissable, que sont venus et que viennent sans interruption tous les autres dons qui se répandent sur la terre et qui servent à la sanctification des âmes; c'est de là que partent toutes les grâces renfermées dans les sacrements de l'Église, et de là qu'ils tirent toute leur vertu; c'est de là que nous sont communiqués tous les secours intérieurs et spirituels qui nous fortifient, toutes les lumières qui nous éclairent, toutes les vues qui nous conduisent, tous les sentiments qui nous touchent, tout ce qui nous approche de Dieu, qui nous convertit à Dieu, qui nous élève et nous unit à Dieu.

Ah! Seigneur, *il est bien vrai que vous êtes le Sauveur du monde* (*Joan.*, IV). Nul autre que vous ne pouvait l'être, puisque nul autre ne pouvait satisfaire, pour les péchés du monde, ni ne pouvait sanctifier le monde. Vous avez fait l'un et l'autre, et comment l'avez-vous fait! avec quelle effusion de vos miséricordes! avec quelle plénitude et quelle perfection! Mais, hélas! il ne manque rien à notre rédemption de la part de ce Dieu sauveur; n'y manque-t-il rien de notre part? Car ne nous flattons point, dit saint Augustin, le même Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut point nous sauver sans nous. En effaçant le péché, il n'a point prétendu nous dégager de l'obligation d'effacer nous-mêmes nos péchés et de les expier, autant que nous le pouvons et que nous le devons. Et en nous comblant de ses grâces, il nous a ordonné de ne les pas recevoir en vain, mais d'y être fidèles et de les faire valoir. Selon ces deux devoirs si indispensables, jugeons-nous nous-mêmes, et voyons si notre espérance en Jésus-Christ est bien fondée, et si ce n'est point une espérance présomptueuse.

TROISIÈME POINT.

Rédemption la plus universelle dans son étendue. Tous les hommes y sont compris; tous en général, chacun en particulier.

1. Tous en général. Ce n'est point seulement pour une nation que Jésus-Christ est venu et qu'il a été envoyé, mais pour tous les peuples et toutes les contrées de la terre. Car, *auprès du Seigneur*, dit l'apôtre saint Paul, *il n'y a ni juif, ni gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni Scythe, ni barbare, mais Jésus-Christ est tout* (*Coloss.*, III), et tout est en Jésus-Christ. Ce n'est point seulement pour certaines conditions. Le Dieu que nous adorons *n'a acception de personne* (*Ephes.*, VI), ni de celui qui est dans la grandeur, ni de celui qui est dans l'abaissement, ni du riche, ni du pauvre, ni du monarque, ni du sujet, ni de l'affranchi, ni de l'esclave. Ce n'est point seulement pour les fidèles et pour un petit nombre de prédestinés, mais pour les infidèles et les idolâtres, mais pour les pécheurs, mais même pour les réprouvés. Le Père des miséricordes a *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants; et sans exception il a fait couler sur les uns et sur les autres la rosée du ciel* (*Matth.*, V) et les saintes influences de sa grâce.

2. Chacun en particulier. C'est ce que nous enseigne expressément le prince des apôtres, dans sa seconde épître où nous lisons ces paroles si claires et si décisives : *Le Seigneur use de patience à cause de vous, ne voulant point que pas un périsse, mais que tous aient recours à la pénitence* (II *Petr.*, III). D'où vient que saint Jérôme n'a pas craint d'avancer cette proposition, que Jean-Baptiste, en disant de Jésus-Christ : *Voilà celui qui efface les péchés du monde*, eût été dans l'erreur et nous eût trompés avec lui, s'il y avait un seul homme dont les péchés n'eussent pas été effacés par la médiation de ce divin Sauveur. Sur quoi saint Bernard ajoute, et ceci est bien remarquable, que comme tous les êtres créés peuvent dire chacun à Dieu : Vous êtes mon créateur, ainsi tous les hommes peuvent chacun lui dire : Vous êtes mon rédempteur. Vérités constantes dans l'Eglise chrétienne, vérités fondées sur les sacrés oracles du Saint-Esprit, sur les écrits des apôtres, sur la tradition des Pères, sur la créance commune et orthodoxe, sur la raison même éclairée de la foi et dirigée par la foi. Car sans cela, quel fond pourrions-nous faire sur la providence divine, et qui pourrait s'assurer qu'elle ne lui a pas manqué? Non, elle n'a manqué à personne, mais voici le renversement. Dieu a voulu et veut encore sauver tous les hommes; mais de tous les hommes, combien y en a-t-il peu qui veuillent leur propre salut, qui le veuillent, dis-je, sincèrement, efficacement! Tous sont appelés à ce salut éternel, tous pour cela ont eu le même rédempteur, et néanmoins il n'y a que très-peu d'élus : pourquoi? Parce qu'il n'y en a que très-peu qui veuillent l'être, que très-peu qui travaillent à l'être, que très-peu qui prennent les moyens de l'être. Confions-nous en Jésus-Christ et en ses mérites; mais souvenons-nous qu'on n'y participe qu'en participant à ses souffrances et à ses travaux, qu'en observant ses préceptes, qu'en se conformant à ses exemples, qu'en imitant ses vertus.

MARDI. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'amour de Jésus-Christ.

Sur la dévotion envers Jésus-Christ.

Amicus sponsi qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est.

L'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux : et voilà ce qui rend ma joie parfaite (*Joan.*, ch. III).

Qu'est-ce que cet époux, et qu'était-ce que cet ami de l'époux? Dans le sens propre de l'Evangile, cet époux c'est Jésus-Christ, et cet ami de l'époux c'était Jean-Baptiste. En témoignant ces sentiments à l'égard du nouveau maître qui commençait à paraître dans le monde et à enseigner, le saint précurseur avait en vue de les inspirer à ses disciples,

et de les répandre par leur ministère dans tous les cœurs. Sentiments dont nous devons être remplis nous-mêmes ; sentiments d'un zèle sincère pour Jésus-Christ, d'un dévouement parfait à Jésus-Christ, d'une fervente dévotion envers Jésus-Christ. Que ne suis-je assez heureux pour l'allumer dans vos âmes, cet amour, cette dévotion si digne de l'esprit chrétien! c'est du moins à quoi je vais travailler dans ce discours. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion tout à la fois, et la plus sainte et la plus sanctifiante. La plus sainte en elle-même : premier point. La plus sanctifiante par rapport à nous : second point. La plus sainte en elle-même, en voilà l'excellence ; la plus sanctifiante par rapport à nous, en voilà les avantages. Quoique cette matière soit générale, c'est vous surtout qu'elle regarde, âmes fidèles et pieuses qui cherchez à vous avancer dans les voies de la perfection évangélique, et à vous tenir étroitement unies au principe même de toute sainteté, qui est le Sauveur envoyé du ciel pour le salut et la sanctification des hommes.

PREMIER POINT.

Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sainte en elle-même. Doublement sainte, soit par l'objet qu'elle se propose, soit par l'esprit qui l'anime.

1. Dévotion sainte par l'objet qu'elle se propose. C'est le Verbe éternel de Dieu, le Fils unique de Dieu, le Saint des saints. Les autres dévotions sont saintes. C'est une sainte dévotion que d'honorer les saints, qui sont les amis de Dieu et les héritiers de son royaume. C'est une sainte dévotion que d'honorer les anges bienheureux qui assistent autour du trône de Dieu et qui sont ses ministres et ses ambassadeurs. C'est une dévotion encore plus sainte d'honorer la Mère de Dieu, que les mérites de ses vertus, et l'éclat de sa dignité ont portée au plus haut point de l'élévation, et qui, dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, tient le premier rang. Tout cela est vrai : mais en tout cela notre culte, après tout, n'a pour objet prochain et immédiat que de pures créatures. Ce sont des élus de Dieu, des favoris de Dieu, ce sont des saints ; mais toute leur sainteté ne peut entrer en comparaison avec la sainteté de l'Homme-Dieu. Si donc, à raison de leur sainteté, et à proportion de leur sainteté, le culte qu'on leur rend est saint, combien plus le doit être le culte que nous rendons, dans l'adorable personne de Jésus-Christ, à la sainteté même incarnée? Culte si agréable à Dieu, qu'il en a fait un commandement exprès, non-seulement aux hommes qui vivent sur la terre, mais aux principautés et aux puissances célestes. Car, selon le témoignage de saint Paul, c'est de ce Dieu-Homme, de ce *Fils premier-né entrant dans le monde*, que le Père tout-puissant a dit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent* (*Hebr.*).

2. Par l'esprit qui l'anime. Esprit de religion, esprit d'amour, esprit de reconnaissance : voilà les grands et puissants motifs de notre dévotion envers Jésus-Christ, et est-il rien de plus saint que ces sentiments ? Esprit de religion, qui nous remplit de la plus haute idée de Jésus-Christ et de ses grandeurs ; qui, par la foi, nous le fait reconnaître et envisager comme la sagesse incréée, la parole de Dieu, la force et la vertu de Dieu ; comme la splendeur de la gloire, l'image de la substance du Père, en qui il a mis ses complaisances et en qui réside la plénitude de sa divinité ; comme le principe et la fin, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, par qui toutes choses subsistent, et ayant sur toutes choses l'empire et la prééminence. Expressions de l'Ecriture, et divines qualités d'où nous concluons avec l'Apôtre qu'il est digne de tous nos respects, et qu'au nom de Jésus tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou et lui rendre hommage.

Esprit d'amour, qui nous le fait plus particulièrement envisager selon les rapports qu'il a avec nous et que nous avons avec lui, qui nous le fait considérer comme l'auteur de notre salut, comme le pacificateur entre Dieu et nous, et le médiateur de notre réconciliation ; comme le pontife de la loi nouvelle, le grand-prêtre assis à la droite de Dieu, et toujours vivant pour prendre toujours nos intérêts et intercéder en notre faveur : comme le chef du corps de l'Eglise dont nous sommes les membres ; comme notre frère, en qualité d'hommes, semblable à nous, tout Dieu qu'il est. Vues également solides et touchantes. La juste conséquence qui en suit, c'est le beau sentiment du maître des gentils : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ* (*Rom.*, VIII)? ou cet autre : *Quiconque n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème* (*I Cor.*, XVI).

Esprit de reconnaissance, qui nous fait descendre dans le détail de tous les biens qui nous sont venus par ce Rédempteur du monde ; qui nous retrace dans le souvenir comment il a quitté le sein de son Père, et il s'est abaissé jusqu'à nous ; comment il s'est revêtu de notre chair, et chargé de toutes nos misères pour demeurer parmi nous ; comment dans le cours de sa vie mortelle il a conversé avec nous ; comment il a souffert pour nous, il est mort pour nous ; comment, dans son retour même au ciel, il n'a point voulu nous priver de sa présence, mais il est toujours resté au milieu de nous. Toutes ces considérations pénètrent une âme, la ravissent, l'enflamment, l'attachent pour jamais à son bienfaiteur et à son Sauveur, et, dans l'ardeur de son zèle, lui font dire sans cesse avec le Prophète : *Que donnerai-je à celui qui m'a tout donné* (*Ps.* CXV), et que ferai-je pour celui qui a tout fait pour moi?

Or, encore une fois, une dévotion établie sur de tels fondements, n'est-ce pas, de toutes les dévotions, la plus sainte? Aussi était-ce la dévotion de saint Paul. Il n'y a qu'à voir ses épîtres : elles sont toutes remplies de Jésus-Christ, et il n'y est presque fait mention que de Jésus-Christ ; tant il avait Jésus-Christ vivement imprimé, et dans l'esprit, et dans le cœur. Aussi est-ce la dévotion

de l'Eglise. De quoi est-elle occupée, que de chanter les louanges de Jésus-Christ, que de célébrer les mystères de Jésus-Christ, que d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ; et adresse-t-elle une prière à Dieu où elle ne fasse entrer Jésus-Christ? aussi a-ce été la dévotion des saints, surtout de saint Bernard. *Quoi que je lise*, disait-il, *je ne m'affectionne à rien, si je ne lis le nom de Jésus-Christ; quoi que j'entende, je ne goûte rien, si je n'y entends le nom de Jésus-Christ. Toute nourriture est insipide à mon âme, sans cet assaisonnement et ce sel divin* (*Bern.*). Quelle est donc l'illusion de notre siècle? illusion assez commune dans le monde chrétien. Chacun se fait des dévotions à sa mode, des dévotions selon son sens. A Dieu ne plaise que nous les blâmions : mais ce qu'il y a de blâmable, c'est la préférence qu'on donne à ces dévotions nouvelles et arbitraires, au-dessus des dévotions essentielles dans le christianisme, telles que la dévotion envers Jésus-Christ.

SECOND POINT.

Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sanctifiante par rapport à nous. Elle l'est, et dans les pratiques où elle s'exerce, et dans les effets qu'elle produit.

1. Dévotion sanctifiante dans les pratiques où elle s'exerce. Ces pratiques se réduisent à trois : adoration, invocation, imitation. Adoration; sous ce terme est compris tout ce que suggère à l'âme fidèle un saint désir d'honorer Jésus-Christ. Car que fait-elle, cette âme zélée pour l'honneur de l'adorable et aimable Epoux à qui elle s'est vouée, et dont elle voudrait répandre la gloire dans toute l'étendue de l'univers? parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui chaque jour est immolé sur nos autels, elle se rend assidue à ce sacrifice non sanglant, et se fait un devoir d'y apporter toute la réflexion, toute la révérence, toute la piété convenable; parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui habite dans nos temples et qui réside dans le sanctuaire; elle a ses heures et ses temps réglés pour le visiter, pour s'entretenir avec lui, pour s'humilier en sa présence et pour lui offrir son encens; parce qu'elle sait que c'est Jésus-Christ même qu'elle reçoit à la sainte table, elle s'en approche, autant qu'il lui est permis, par de fréquentes communions; elle s'y dispose par de rigoureuses et d'exactes revues; elle ne souffre pas la moindre tache qui puisse blesser les yeux de son bien-aimé et n'omet rien de toute la préparation que demande le plus auguste sacrement. Or, combien tous ces exercices et les autres doivent-ils contribuer à sa sanctification, et qu'y a-t-il de plus propre à élever une âme et à la perfectionner? Invocation : en honorant Jésus-Christ, l'âme ne s'oublie pas elle-même ni ses besoins. Jésus-Christ, dans toutes les conjonctures et tous les événements de la vie, est sa ressource, son conseil, son guide, son soutien. La nuit et le jour elle n'a pour ainsi dire, et dans le cœur, et dans la bouche, que Jésus-Christ, qu'elle réclame sans cesse et qu'elle invoque; et de cette sorte toutes ses délibérations, toutes ses résolutions, toutes ses actions sont sanctifiées, parce qu'elle n'entreprend rien ni ne fait rien qu'au nom de Jésus-Christ, que sous sa conduite et par son secours. Imitation : voilà le point capital, voilà, en quelque dévotion que ce soit, ce qu'il y a d'essentiel : s'efforcer d'acquérir une sainte ressemblance avec le Fils de Dieu, notre grand et unique modèle. Or, n'est-ce pas à quoi l'âme s'applique avec d'autant plus de soin, qu'elle s'est plus solidement et plus étroitement liée à Jésus-Christ? Toute son étude, c'est Jésus-Christ, pour apprendre à penser comme lui, à parler comme lui, à agir comme lui. Ce n'est point seulement sur le Thabor qu'elle veut le suivre, mais au Calvaire; ce n'est point seulement à sa gloire qu'elle veut avoir part, mais à sa pauvreté, mais à ses humiliations, mais à ses souffrances. Tout état où elle se croit conforme à Jésus-Christ est pour elle l'état le plus heureux.

2. Dévotion sanctifiante dans les effets qu'elle produit. Car de là l'union la plus intime et le commerce le plus sacré entre Jésus-Christ et l'âme dévote. C'est alors qu'elle peut bien dire avec l'Apôtre : Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi; de là cette abondance de grâces dont Jésus-Christ la comble : il lui ouvre tous ses trésors; et qu'épargne-t-il à son égard? de quelles lumières ne l'éclaire-t-il pas? quelles vues, quels sentiments ne lui donne-t-il pas? de quelle onction ne la remplit-il pas? De là même aussi ces progrès qu'elle fait d'un jour à l'autre, allant toujours, comme le juste, de vertus en vertus, et accumulant mérites sur mérites. Quoi qu'il en soit, nous sommes chrétiens, et, en qualité de chrétiens, quelle dévotion peut mieux nous convenir que la dévotion envers Jésus-Christ? Souvenons-nous que c'est la pierre fondamentale sur qui doit porter tout l'édifice de notre perfection : souvenons-nous qu'il n'y a point d'autre nom que le sien par qui nous puissions obtenir le salut. Nous vivons sous sa loi, il nous a marqués de son sceau, il nous a revêtus de ses livrées : soyons par amour à notre maître, puisque nous lui appartenons déjà par un droit inviolable, et que jamais rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ, ni dans le temps ni dans l'éternité.

MERCREDI. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par une vertu solide et droite.

Sur la droiture et l'équité chrétienne.

Illum oportet crescere, me autem minui.

C'est à lui de croître, et à moi de déchoir (*Joan.*, *ch.* III).

Il n'y avait qu'une solide vertu qui pût inspirer à Jean-Baptiste un sentiment si droit et si équitable. Ses disciples, par un faux zèle pour leur maître, dont ils voyaient l'école s'affaiblir, semblaient vouloir le piquer de quelque jalousie contre Jésus-Christ, dont le crédit, au contraire, croissait tous les jours et le nom se répandait dans la Judée. Mais, bien loin de se laisser surprendre à une ten-

tation si dangereuse et si délicate, l'humble précurseur est le premier à relever le mérite de ce prétendu concurrent qui leur donnait de l'ombrage, et il n'hésite pas à leur répondre : *C'est à lui de croître et à moi de diminuer.* Esprit de droiture et d'équité, esprit qui discerne les vraies vertus de celles qui n'en ont que l'apparence et le nom. C'est avec cet esprit et par cet esprit que Jean-Baptiste, sans écouter ses disciples et sans égard à son intérêt propre, se fait justice à lui-même et fait en même temps justice à Jésus-Christ : *C'est à moi de diminuer :* voilà comment il se fait justice à lui-même ; *C'est à lui de croître :* voilà comment il fait justice à Jésus-Christ. Ainsi le double caractère de la sainteté et de l'équité chrétienne est de savoir (surtout en matière de dons, de qualités, de mérites, de rang, de prééminence), de savoir, dis-je, tout ensemble, et se faire justice à soi-même : premier point; et faire justice au prochain : second point. Adressons-nous à Dieu pour obtenir cet esprit de droiture; il nous l'accordera, puisque, selon la parole de l'Evangile, *il ne refuse point le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (*Luc.*, XII).

PREMIER POINT.

Se faire justice à soi-même, c'est s'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et ne vouloir point être estimé des autres au delà de ce qu'on est.

1. S'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et rien davantage, c'est la règle la plus raisonnable et la plus juste; mais notre amour-propre ne peut s'en accommoder, et il lui faut quelque chose de plus. De là vient que nous aimons à nous tromper par de flatteuses images que nous nous faisons de nous-mêmes, et qui nous représentent à notre imagination tout autres que nous ne sommes; fausses peintures qui nous plaisent et dont nous nous occupons, dont nous nous infatuons, où nous portons tous nos regards et où nous les arrêtons. Car de nous considérer nous-mêmes dans la vérité, et pour cela de rentrer en nous-mêmes, de nous examiner à fond, de bien démêler, s'il est permis de parler ainsi, dans le champ de notre âme le bon et le mauvais grain, c'est ce qui nous humilierait, parce que c'est ce qui nous mettrait devant les yeux des taches qui nous blesseraient la vue, et ce qui rabattrait les idées favorables que nous avons conçues de nos avantages et de nos perfections. Comme donc nous avons de la peine à nous humilier, nous avons la même peine à nous détromper de l'opinion, quoique erronée, que nous nous sommes formée de nous-mêmes. Or, une vertu solidement et vraiment chrétienne nous guérit de cette illusion : comment? parce que, dès que c'est une vertu solidement chrétienne, c'est une vertu humble, et que l'humilité nous empêche de nous élever au-dessus de nous-mêmes et nous dégage de toutes ces pensées vaines qui emportent les âmes faibles et où elles s'évanouissent. D'où il arrive que nous sommes alors plus disposés à juger sainement de notre état, à reconnaître de bonne foi nos imperfections et nos défauts, à voir ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas, de quoi nous sommes capables et de quoi nous ne le sommes pas; à dire enfin avec le prophète royal : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé; je m'en suis tenu à ce que j'étais, et je ne me suis point égaré en de spécieuses chimères ni dans une présomptueuse estime de moi-même* (*Ps.* CXXX). Qu'une telle disposition marque de fermeté et de sagesse! mais qu'elle est rare! et l'expérience ne nous convainc-t-elle pas tous les jours qu'il n'y a presque personne dans la vie et dans toutes les conditions de la vie, qui veuille de la sorte ni qui sache se rendre à soi-même la justice qui lui est due?

2. Ne vouloir point être estimé des autres au delà de ce qu'on est. Malgré les déguisements et les artifices de la nature, qui nous cache nos faiblesses et notre peu de suffisance, nous ne laissons pas souvent de les apercevoir; mais quelle est notre ressource? c'est de les dérober, autant qu'il nous est possible, à la connaissance du public. Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous traite avec honneur, qu'on nous fasse monter à certains rangs, qu'on nous donne certaines places, comme si rien ne nous manquait pour cela et que nous eussions droit d'y prétendre. Si l'on nous témoigne le moindre mépris, nous en sommes outrés de douleur; si quelqu'un obtient la moindre préférence sur nous, nous éclatons en plaintes et en murmures; si l'on entreprend de nous faire sur quelque article la moindre remontrance, nous la prenons pour une injure et nous nous en offensons. Quel serait le remède? cet esprit droit et chrétien dont il est ici question. Avec ce fonds d'équité et de droiture, on ne cherche point à paraître ce qu'on n'est pas, ni à se faire valoir plus qu'on ne vaut. Tel qu'on se connaît, tel on consent d'être connu, sans ambitionner des titres, des honneurs, des distinctions qu'on sait être au-dessus de soi.

Des prêtres et des lévites furent envoyés de Jérusalem à Jean-Baptiste pour lui demander s'il était le Messie, ou du moins s'il était Elie; mais, en deux mots, il se contenta de leur répondre nettement et simplement : *Je ne suis ni l'un ni l'autre* (*Joan.*, I). Ils insistèrent, et le pressant de s'expliquer : *Qui êtes-vous donc*, lui dirent-ils, et *quel témoignage rendez-vous de vous-même?* Mais lui, comme il était le précurseur de Jésus-Christ, il se contenta encore, avec la même sincérité et la même simplicité, de se faire connaître par l'office dont il était chargé, et dont il s'acquittait : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur.* Excellent modèle! mais qui est-ce qui le suit, et où trouve-t-on cette candeur d'âme, cette modestie à l'épreuve des plus fortes tentations? C'est une des plus belles vertus, c'est une vertu héroïque, mais bien peu commune. Une justice rigoureuse n'est guère de notre goût, dès que c'est nous-mêmes qu'elle regarde.

SECOND POINT.

Faire justice au prochain, c'est faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite, et du reste le voir sans peine dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté.

1. Faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite. Puisqu'il la mérite, cette estime, pourquoi la lui refusons-nous? C'est que la passion nous domine et nous séduit; c'est que l'envie nous met un voile sur les yeux, ou qu'elle répand sur le mérite d'autrui un nuage qui l'obscurcit et qui nous empêche de le découvrir; c'est que la malignité de notre cœur nous peint la plupart des objets avec de fausses couleurs, et qu'elle les diminue ou les grossit, selon qu'ils sont conformes à nos inclinations, ou qu'ils y sont opposés. Or, étant naturellement jaloux de notre propre excellence, il s'ensuit de là que nous sommes beaucoup plus enclins à rabaisser le prochain dans notre estime, qu'à le relever. Car de nous en faire un portrait aussi avantageux qu'il devrait l'être, de reconnaître toutes ses bonnes qualités et toutes ses vertus, ce serait, ou l'égaler à nous, ou même lui donner dans notre esprit l'ascendant sur nous; et voilà ce que nous n'aimons pas. Que faisons-nous donc? Nous avons, suivant le langage de l'Ecriture, un poids et un poids, une mesure et une mesure. Selon l'une, nous nous jugeons nous-mêmes avec toute l'indulgence possible; et selon l'autre, nous jugeons le prochain avec une sévérité extrême. Tout ce qu'il y a de bien en lui, nous nous le représentons sous des images qui l'altèrent, qui l'affaiblissent, qui le défigurent; et tout ce qu'il peut y avoir de mal ou de moins parfait, nous l'augmentons, nous l'exagérons, nous l'outrons.

Injustice que Jésus-Christ reprochait avec tant de raison aux pharisiens : *Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre dans votre œil* (*Matth.*, VIII)? Ce n'est point là ce caractère de droiture dont Jean-Baptiste nous a donné, dans sa personne et dans toute sa conduite, un exemple merveilleux. Dès que le Fils de Dieu paraît dans le monde, de quels sentiments d'admiration, de vénération, de religion est-il rempli et témoigne-t-il l'être pour ce Sauveur envoyé du ciel! Quand nous saurons ainsi nous dégager de toute préoccupation, de tout intérêt propre, ou que nous n'aurons point d'autre intérêt que celui de la vérité et de la charité, c'est alors que nous estimerons le mérite partout où il est, parce que nous n'aurons plus sur les yeux de bandeau qui nous le cache; nous le verrons dans toute son étendue et dans toute sa perfection, et nous lui rendrons au dedans de nous-mêmes le légitime hommage qui lui appartient. Mais cela suppose une piété bien épurée et bien détachée d'elle-même : et comme il en est très-peu de cette sorte, il n'est que trop ordinaire à un nombre infini de gens, dévots de profession ou plutôt de nom, d'être les plus rigides censeurs du prochain, et de se rendre, dans l'usage de la vie, les plus dédaigneux et les plus méprisants.

2. Voir sans peine le prochain dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté. Il y a des mérites si évidents et si connus, qu'on ne peut se les déguiser à soi-même, et qu'on est forcé d'en convenir. Mais voici le comble de l'injustice : au lieu de dire, comme saint Jean : *C'est à lui de croître*, on voudrait disputer à un homme la place qu'il occupe, et la lui enlever, quoiqu'on ne puisse néanmoins se dissimuler qu'il y est monté par la bonne voie, et qu'il a toutes les dispositions et toutes les conditions requises pour la remplir dignement. On l'avoue, on en est persuadé; mais, malgré cette persuasion et cet aveu, on ne le voit qu'à regret dans un rang, dans une dignité, dans un ministère où l'on aspirait, et qu'on prétendait obtenir, sinon par le mérite, du moins par l'intrigue et par la faveur. Car tel est présentement, plus que jamais, l'iniquité du monde. Le plus faible moyen pour s'y avancer, c'est le mérite : ce qui fait que, sans égard au mérite d'un compétiteur, ni à ses talents beaucoup supérieurs aux nôtres, on ne craint point toutefois d'entrer en concurrence avec lui, parce qu'on est appuyé d'ailleurs de puissants secours et de patrons sur qui l'on compte et dont on se prévaut. Si donc il arrive qu'on ne réussisse pas, et que l'autre ait le dessus, quoique ce soit une justice qui lui est faite, on en est vivement touché, et l'on ne peut digérer sur cela son chagrin. Où est la raison? où est la probité naturelle? où est le christianisme? *Rendons*, dit le grand Apôtre, *rendons à chacun ce que nous lui devons; le tribut à qui est dû le tribut, et l'honneur à qui est dû l'honneur* (*Rom.*, XIII). Saint Paul faisait cette leçon aux premiers fidèles, et leur prescrivait cette règle à l'égard même des païens et des idolâtres; combien plus des chrétiens doivent-ils entre eux l'observer? S'il a plu à la Providence d'exalter celui-ci et *de le placer sur le chandelier*, quel droit avons-nous de nous opposer à ses desseins? Si celui-là se trouve plus digne que nous du crédit où il est et des emplois qu'on lui confie, soit dans l'Eglise, soit dans le siècle, que ne lui cédons-nous de bonne grâce un avantage qui lui est si justement acquis? *C'est notre frère : qu'il croisse* (*Gen.*, XXIV). Pour penser de la sorte, il suffit d'être homme; mais, à plus forte raison, c'est ainsi que pense une âme bien fondée dans les principes de l'Evangile, qui est la droiture même et la souveraine justice

JEUDI. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la confession des péchés.

Sur la fréquente confession.

Baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.

Ils recevaient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés (*S. Matth.*, ch. III).

Cette confession que faisaient les peuples en recevant le baptême de Jean-Baptiste, c'était une confession publique; mais la confession que nous faisons au saint tribunal de la pénitence, est une confession particulière et secrète. Le pécheur touché de Dieu

va se prosterner aux pieds du ministre de Jésus-Christ, et servir de témoin contre lui-même en déclarant ses péchés et s'en accusant. Confession dont je ne viens pas seulement vous recommander l'usage, mais le fréquent usage : l'un est de précepte, l'autre de conseil. De confesser aux prêtres nos péchés, du moins une fois dans le cours de chaque année, c'est ce que l'Eglise nous a expressément ordonné, et voilà le précepte ; mais de n'en pas demeurer là, et d'aller souvent se laver à cette sainte piscine où sont renfermées les eaux de la grâce, et d'où elles nous sont communiquées par de salutaires effusions, c'est à quoi l'Eglise, sans nous en faire une loi, se contente de nous inviter; et voilà le conseil. Or, j'entreprends ici de vous représenter les avantages infinis de cette importante pratique. Je veux vous montrer de quelle conséquence et de quelle utilité nous doit être à tous l'exercice de la fréquente confession. Ce n'est pas un commandement, j'en conviens; mais il y a des pratiques qui, sans être spécialement commandées, ont du reste une telle vertu, et peuvent tellement contribuer à l'affaire de notre salut et à notre avancement dans les voies de la sainteté chrétienne, que nous sommes inexcusables de les négliger. Ainsi, distinguant dans le christianisme deux états qui le partagent, je prétends vous faire voir l'importance de la fréquente confession, et par rapport aux pécheurs : ce sera le premier point ; et par rapport aux justes : ce sera le second. Le Seigneur est proche, apprenons à lui préparer nos âmes et à les sanctifier, pour participer avec le plus d'abondance que nous pourrons à la grâce qu'il vient apporter au monde.

PREMIER POINT.

Importance de la fréquente confession par rapport aux pécheurs : pourquoi ? parce que la fréquente confession est un des plus puissants moyens pour déraciner dans nous les principes du péché, et pour prévenir les suites malheureuses du péché.

1. Puissant moyen pour déraciner dans nous les principes du péché. J'appelle principes du péché ces convoitises avec lesquelles nous sommes nés : et qui sont, selon saint Jean, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie; c'est-à-dire les passions qui nous dominent, les inclinations qui nous entraînent, le penchant de la nature corrompue qui nous emporte vers les biens sensibles et périssables, richesses, honneurs, plaisirs. J'appelle principes du péché, ces attachements criminels qui nous lient, ces habitudes vicieuses qui nous captivent, ces objets flatteurs qui nous attirent, ces respects humains qui nous tiennent asservis, ces occasions qui nous exposent à des périls si présents et à de si rudes attaques. Or, pour couper ces racines empoisonnées et pour en arrêter les progrès, rien de plus efficace que le fréquent usage de la confession.

A prendre la chose absolument, je sais quelle est la vertu du sacrement de pénitence, et qu'une seule confession, dès qu'elle est faite avec toutes les dispositions et tous les sentiments convenables, peut suffire pour nous fortifier contre les rechutes, et pour nous affermir dans l'état de grâce où elle nous a rétablis; mais d'ailleurs je ne puis ignorer que cette confession, quelque sainte et quelque fervente qu'elle soit, n'éteint pas tout à coup dans le cœur le feu de la passion, ne redresse pas tout a coup l'habitude, n'efface pas tout à coup de l'esprit des objets dont le souvenir frappe et touche sensiblement, ne corrige pas tout à coup des idées vivement empreintes dans l'âme, ne dégage pas tout à coup de certaines occasions et de certaines tentations. Il faut du temps pour tout cela ; de sorte qu'après même avoir obtenu dans le sacrement le pardon des offenses dont nous nous sommes reconnus coupables, et que le ministre de Jésus-Christ nous a remises, nous avons néanmoins encore les mêmes ennemis à combattre, et au dedans de nous-mêmes, et hors de nous-mêmes. Ils sont affaiblis, je le veux, mais ils ne sont pas abattus. Les plaies que nous en avions reçues sont fermées; mais ils sont toujours en disposition de les rouvrir et de lancer contre nous de nouveaux traits. Si nous cessons de les poursuivre, si nous mettons entre une confession et l'autre trop de distance, dans ce long intervalle ils répareront bientôt leurs pertes passées, et reprendront sur nous le même ascendant. Hélas! combien de funestes épreuves ont dû nous l'apprendre ! Mais voulons-nous enfin nous affranchir de leur tyrannie, et nous mettre à couvert de leurs coups? voulons-nous dessécher ce mauvais levain que nous portons dans le cœur, et qui sans cesse grossit et se répand sur toutes les puissances de notre âme pour les corrompre? voulons-nous arracher ces principes de mort qui nous sont si intimes, et arrêter les impressions que font sur nous tant d'objets qui nous environnent? en voici le moyen le plus infaillible : c'est d'user fréquemment des armes de la pénitence, c'est de se présenter régulièrement et fréquemment à son tribunal. A force de médicaments on guérit les plus profondes blessures, et on en tire tout le venin; et, à force d'employer les remèdes que fournit un confesseur, à force de s'accuser devant lui, de se confondre, de se reprocher ses faiblesses, de résoudre, de promettre, de s'assujettir à de justes satisfactions, il n'y a point de passion si violente dont, avec l'assistance divine, on n'amortisse peu à peu l'ardeur, point de nœuds si serrés qu'on ne délie, point d'habitude, point de tentation qu'on ne surmonte. Mettons-nous en état de le connaître par nous-mêmes; l'expérience nous en convaincra.

2. Puissant moyen pour prévenir les suites malheureuses du péché. Trois effets du péché, qui en sont les suites les plus ordinaires : l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché. L'aveuglement : un homme adonné à son péché, où il reste et où il vit pendant un long espace de temps, perd de

jour en jour les idées de Dieu et de la religion, oublie les vérités du christianisme, et se laisse tellement préoccuper ou, pour mieux dire, tellement infatuer des erreurs et des fausses maximes du monde, qu'il n'a plus d'autre règle qui le guide, ni dans tous ses jugements, ni dans toute sa conduite. L'endurcissement: le mal se communique au cœur; toutes les pointes de la conscience s'émoussent; on tombe à l'égard du salut dans une espèce de léthargie où l'on n'est ému de rien, et il n'y a ni avertissements ni remontrances à quoi l'on prête l'oreille et qui fassent quelque sensation. Enfin l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché; car il arrive assez communément qu'on est surpris de la mort lorsqu'on s'y attendait le moins, et qu'en remettant sa confession d'une Pâque à l'autre, on ne peut atteindre ce terme, et l'on disparaît sans avoir eu le loisir de penser à soi et de se reconnaître.

Or, il est évident que le remède à tout cela le plus certain, c'est la fréquente confession. Et en effet, dans la fréquente confession, on se rappelle souvent le souvenir de Dieu et de la loi de Dieu, on se retrace ses devoirs, on s'occupe des vérités éternelles: remède contre l'aveuglement de l'esprit. Dans la fréquente confession, on s'excite souvent à la haine du péché, au repentir et à la douleur, à l'amour de Dieu, à la crainte de ses jugements, à de saints désirs et à de saintes résolutions: remède contre l'endurcissement du cœur. Dans la fréquente confession, on se réconcilie promptement avec Dieu, si l'on a eu le malheur de perdre sa grâce; on bannit de son âme le péché presque aussitôt qu'il y est entré, on ne lui permet pas de s'y établir, et par là, selon la parole de Jésus-Christ, on se tient toujours prêt et toujours en garde contre les surprises de la mort. Vigilance que le Fils de Dieu nous a tant recommandée dans l'Evangile, et qui, par une sage précaution, eût pu sauver des millions de réprouvés, qu'une mort imprévue et subite a précipités dans l'enfer. Ils comprennent, mais trop tard, ce que c'est que d'avoir trop différé à se relever du péché, et d'avoir longtemps vécu dans un état de damnation. Comprenons-le nous-mêmes, mais de bonne heure, mais dès à présent, mais quand cette connaissance nous peut être salutaire.

SECOND POINT.

Importance de la fréquente confession par rapport aux justes. Que celui qui est saint, dit l'Ecriture, se sanctifie toujours davantage: c'est-à-dire que l'âme juste se purifie toujours de plus en plus devant Dieu, et qu'elle renouvelle toujours de plus en plus sa ferveur dans le service de Dieu. Or, il est aisé de voir combien la fréquente confession contribue à l'un et à l'autre.

1. Rien de plus propre à purifier de plus en plus l'âme juste, que la fréquente confession. Le juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, tombe jusqu'à sept fois le jour. Il n'y a donc point d'âme, si innocente et si nette aux yeux de Dieu, qui n'ait toujours besoin de se purifier, car la parole du sage est générale, et il ne dit pas seulement quelques justes, mais il dit, absolument et sans restriction, le juste, quel qu'il soit. La raison est que le juste est toujours homme, et que tout homme sur la terre est faible et sujet aux fragilités humaines. Cependant il est d'un extrême intérêt, pour une âme qui veut être à Dieu, d'acquérir, autant qu'il lui est possible, la plus grande pureté de cœur, et de s'y maintenir; pourquoi? parce qu'autrement elle ne peut jouir des faveurs du ciel, ni recevoir certaines grâces de Dieu, lequel ne se communique qu'aux âmes pures, et ne se découvre à elles qu'à proportion de leur pureté: ce qui a fait dire au Sauveur du monde: *Heureux ceux dont le cœur est pur; car ils verront Dieu* (*Matth.*, V). Or, on ne peut douter que ce ne soit par la fréquente confession que l'âme chrétienne se purifie des moindres taches. Plus elle rentre souvent en elle-même, plus elle s'examine, et plus elle devient clairvoyante à les apercevoir; et, du moment qu'elle les aperçoit, elle ne peut avoir de repos qu'elle ne les ait effacées par les larmes de la pénitence. De cette sorte, elle les empêche de croître; elle se préserve des chutes plus griêves où elle pourrait être entraînée par une multitude de fautes, quoique légères, qu'elle laisserait grossir et s'accumuler; elle se présente toujours à Dieu, suivant la figure du prophète royal, telle qu'*une reine qui paraît devant le prince, son fidèle époux, parée de divers ornements et avec un habit enrichi d'or* (*Ps.* XLIV). Dans cet état, elle attire sur elle les yeux de Dieu, elle lui plaît; et, parce qu'il n'y a point d'obstacle qui le puisse éloigner, il vient à elle, l'honore de sa présence et la comble de ses dons.

2. Rien de plus propre à renouveler sans cesse la ferveur de l'âme juste, que la fréquente confession. Il n'y a point de feu si ardent qui ne se ralentisse quand on ne prend pas soin de l'entretenir, et il n'y a point de piété si fervente qui, pour ne pas déchoir et ne se pas refroidir, n'ait besoin d'être souvent ranimée et réveillée. Cet évêque de l'Apocalypse l'avait éprouvé, lorsque Dieu lui reprochait qu'il avait beaucoup perdu de sa première charité, et qu'il était tombé dans le relâchement et la tiédeur. Voilà où en sont réduites tant d'âmes qu'on a vues à certains temps toutes brûlantes de zèle pour l'honneur de Dieu et pour leur sanctification. Rien n'échappait à leur fidélité, rien ne les arrêtait, rien ne leur coûtait; il ne leur a manqué que la constance. Or, pour se remettre en de si heureuses dispositions, point de meilleure pratique à leur prescrire, que de fréquenter le sacrement de pénitence.

Car, plus elles en approcheront, plus elles participeront aux grâces renfermées dans ce sacrement; et ce qui allume la ferveur, ne sont-ce pas les saints mouvements de la grâce? Plus elles en approcheront, plus elles se rempliront l'esprit de pieuses considérations, la volonté de vives affections; et ne sont-ce pas là toujours de nouveaux aliments pour nourrir le feu et pour

le perpétuer? Aussi est-il vrai qu'on ne se retire pas communément du sacré tribunal, sans en remporter une certaine onction qui s'insinue dans le cœur, et qui occupe, pour ainsi dire, toute la capacité de l'âme. On se sent tout recueilli en soi-même, tout pénétré d'une joie céleste et intérieure, quelquefois même tout attendri de dévotion : les yeux se baignent de larmes, le cœur éclate en soupirs ; dans l'ardeur où l'on est, on redouble le pas, on avance, on se rend plus régulier que jamais et plus assidu à tous ses exercices. Effets merveilleux et plus ordinaires à ces fêtes solennelles où l'Eglise célèbre les grands mystères de la religion. En est-il un plus touchant que celui de la naissance d'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et de tous les hommes? Justes et pécheurs, je vous l'annonce. Il vient, ce Rédempteur, il est près de nous; ouvrons-lui tous les chemins de notre cœur, afin qu'il daigne y entrer et y prendre une naissance toute spirituelle ; car c'est ainsi qu'il le prétend. Levons tous les obstacles qui pourraient s'opposer à son passage et le séparer de nous. *Comblons toutes les vallées, redressons tous les sentiers tortus, aplanissons tout ce qu'il y a de raboteux* (*Luc.*, III). Dégageons-nous de tous les liens et de toute la corruption du péché. N'en souffrons pas la moindre souillure, et que ce soit là le fruit d'une digne confession. De cette manière, nous pourrons renaître nous-mêmes avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, pour vivre éternellement en lui et avec lui.

FÊTE DE NOEL.

Sur la Nativité de Jésus-Christ.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo, exspectantes beatam spem.

La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction : afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans le siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance (*Ep. à Tite, ch.* II).

C'est en ce jour qu'elle s'est montrée aux hommes, cette grâce de Dieu, notre Sauveur, et c'est dans l'adorable personne de Jésus-Christ naissant, que se sont accomplies ces belles et consolantes paroles de l'Apôtre. Dans le mystère de l'incarnation divine, cette grâce du Sauveur est descendue sur la terre; mais elle demeurait encore cachée dans le chaste sein de Marie, et ce n'est qu'en Bethléem et en l'étable qu'elle s'est rendue visible par la sainte nativité de l'Enfant-Dieu qui nous l'apportait. Il est donc venu, et il a paru au monde, ce Messie, ce désiré des nations : pourquoi? pour nous instruire et pour nous donner la science du salut. Science du salut dont avait parlé Zacharie, père de Jean-Baptiste, dans son admirable Cantique, et que le divin Précurseur devait lui-même enseigner au peuple de Dieu. Science du salut, science suréminente, l'abrégé de toutes les sciences, ou plutôt l'unique science qu'il nous importe d'acquérir et de bien apprendre. Science que saint Paul fait consister en deux choses : l'une, d'éloigner de nous tous les obstacles du salut; et l'autre de pratiquer toutes les œuvres du salut. Car ce sont là, dans la pensée du maître des gentils, les deux importantes instructions que nous devons tirer de la naissance de Jésus-Christ. *La grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous renoncions aux convoitises du monde et à ses désirs sensuels;* voilà les obstacles du salut dont un Dieu-Homme et naissant parmi les hommes nous apprend à nous dégager : premier point. *Cette même grâce de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété :* voilà les œuvres du salut qu'un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à pratiquer : second point. Grandes et salutaires leçons où est renfermée toute la sagesse évangélique, et qui demandent toute notre étude et toute notre attention.

PREMIER POINT.

Obstacles du salut dont un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à nous dégager. Ces obstacles sont les biens du monde, les honneurs du monde, les plaisirs du monde et l'attachement que nous y avons. Je dis l'attachement que nous y avons, et c'est cet attachement que l'Apôtre appelle convoitises du siècle et désirs sensuels. L'expérience de tous les temps n'a fait que trop voir de combien de crimes ces malheureuses convoitises ont été la source, et combien d'âmes elles ont damnées, combien elles en damnent tous les jours. Or, c'est ce que le Fils de Dieu, dès sa naissance, nous apprend à retrancher de nos cœurs; et c'est pour nous y porter avec plus d'efficace et plus de force, qu'il commence par nous en donner lui-même l'exemple le plus touchant.

En quel état naît-il? dans un état de pauvreté, dans un état d'humiliation, dans un état de souffrance et de mortification. Lisons sur cela l'Evangile : tout y est remarquable. Pauvreté : la mère, qui se voit proche de son terme, cherche un lieu convenable où se retirer; mais son extrême indigence la fait refuser partout; il ne lui reste qu'une étable : quelle demeure pour un Dieu et pour une mère de Dieu! Quoi qu'il en soit, c'est là que Marie met au monde le Sauveur et le roi du monde, c'est là qu'il commence à paraître. Le lit où il repose, c'est la paille; son berceau, c'est une crèche; ses vêtements, ce sont de misérables langes : voilà son palais, voilà tous ses trésors. Humiliation : hors quelques pasteurs qui viennent lui rendre leurs hommages, nul ne le connaît, ni ne pense à lui. A la naissance des princes, la joie éclate de toutes parts : on célèbre leur nom; les peuples, par des feux, des acclamations publiques, leur applaudissent : mais, à l'égard de ce Dieu naissant, tout est dans le plus profond silence ; il est dans le monde comme s'il n'y était pas. Souffrance

et mortification : dans les ténèbres d'une nuit obscure, et au milieu de la plus rigoureuse saison, il se trouve exposé à toutes les injures du temps; quel soulagement peut-il recevoir de Joseph et de Marie? toutes choses leur manquent, et ils n'ont point d'autres secours à lui donner que de s'attendrir à ses cris et de compatir à ses douleurs.

Est-ce donc ainsi que devait naître le libérateur d'Israël et le rédempteur des hommes, l'envoyé de Dieu? Est-ce ainsi que la Synagogue l'attendait? bien loin de cela, elle se promettait un Messie puissant selon le monde, grand selon le monde, comblé de tout le bonheur et de toute la gloire du monde; fausse espérance dont les Juifs s'étaient laissé prévenir. Mais ce n'est point là le plan que Dieu, dans le conseil de sa sagesse éternelle, s'était formé pour l'ouvrage de notre rédemption et pour son accomplissement; il nous fallait un Sauveur qui nous enseignât la science du salut, et qui d'abord nous apprît à en lever tous les obstacles; qui, dis-je, nous l'apprît encore plus par ses exemples que par ses paroles, puisque les paroles sans les exemples perdent infiniment de leur vertu, et ne font pas à beaucoup près la même impression. Par conséquent il nous fallait un Sauveur tel que nous l'avons, et tel qu'il se présente à nos yeux, un Sauveur pauvre, un Sauveur abject et humilié, un Sauveur souffrant et pénitent : pourquoi? afin qu'il pût nous dire avec plus d'autorité, et d'une manière plus persuasive, ce qu'il nous dit en effet de sa crèche: *Malheur à vous, riches* (*Luc.*, VI) : non point précisément parce que vous êtes riches, mais parce que, vous confiant dans ces richesses périssables que vous aimez, vous ne pensez point à ce souverain bien, à ce bien éternel que je viens vous promettre, et qui seul est digne de vos soins. *Malheur à vous qui*, pour vous élever et vous agrandir sur la terre, *ambitionnez les premiers rangs et voulez occuper les premières places* (*Luc.*, VI) : non point précisément que ce soit un crime de devenir grand et d'être grand; mais parce qu'éblouis de cette grandeur humaine et passagère dont vous êtes si jaloux, vous oubliez la véritable grandeur où vous devez sans cesse aspirer, et qui est la gloire céleste et immortelle. *Malheur à vous qui vous réjouissez et qui trouvez votre consolation en cette vie* (*Luc.*, XI) : non point précisément que toute joie et toute consolation vous soit défendue, car il y en a d'innocentes et même de saintes; mais parce qu'enivrés des plaisirs sensuels qui vous corrompent, vous ne portez jamais vos vues vers la suprême béatitude où vous êtes appelés, et que vous ne prenez nulles mesures pour l'obtenir.

Solides enseignements du divin maître qui, pour nous faire marcher avec plus d'assurance dans les voies du salut, nous en découvre les écueils. Il nous parle; mais l'entendons-nous? voulons-nous l'entendre? Renoncer au monde, aux prospérités du monde, aux grandeurs du monde, au bonheur du monde, y renoncer, sinon d'effet, au moins de cœur, quel langage pour des mondains! mais c'est le langage de Jésus-Christ, c'est son Evangile. Nous trompe-t-il? veut-il nous tromper? Raisonnons comme il nous plaira : il faut, ou suivre ce guide qui vient nous conduire, et qui est la voie même, la vérité, la vie, ou vivre et mourir dans un funeste égarement qui nous mène à la perdition.

SECOND POINT.

Œuvres du salut qu'un Dieu-Homme et naissant parmi les hommes nous apprend à pratiquer. L'Apôtre nous les a marquées dans ces paroles, *afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété* (III *Tit.*). Œuvres, suivant l'explication de saint Bernard, œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes, œuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain, œuvres de religion et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu.

1. Œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes. Ce devoir se réduit aux saintes violences qu'il en coûte pour se maintenir dans l'ordre et se bien gouverner en toutes choses; pour garder une conduite toujours sage, droite, pure et régulière, selon la raison et selon l'esprit du christianisme. Car dans l'usage de la vie, combien y a-t-il pour cela de combats à livrer contre ses propres inclinations et ses propres sentiments? combien de vivacités à réprimer, combien de mouvements impétueux à arrêter, combien de jugements particuliers à soumettre et à déposer, combien de répugnances à vaincre, de volontés à rompre, combien d'efforts à faire, soit pour agir, soit pour s'abstenir et pour souffrir; en un mot, combien de fois, et sur combien de sujets, faut-il, non-seulement renoncer au monde et à tous les objets extérieurs et sensibles, mais s'immoler soi-même, mais se dépouiller de soi-même, mais se renoncer soi-même? Sans cela, bien loin de pouvoir posséder son âme et de savoir se régler, à quoi souvent ne s'échappe-t-on pas? à quelles extrémités ne se porte-t-on pas? en combien de rencontres ne s'oublie-t-on pas? Guerre évangélique dont cet enfant, à qui nous rendons nos hommages comme à notre Dieu, et que nous adorons dans l'étable, lève, pour ainsi parler, aujourd'hui l'étendard, guerre qu'il vient allumer sur la terre, et qu'il propose à tous ses disciples, ne les reconnaissant pour être à lui que par le renoncement à eux-mêmes; guerre qui réforme tout l'homme, qui le tient continuellement en bride, qui redresse ses caprices, ses légèretés, ses humeurs; qui le garantit de tous les excès où l'ardeur de ses passions pourrait l'entraîner; qui l'établit et l'affermit inébranlablement dans cette sobriété, pour user du terme de saint Paul, dans ce tempérament et ce milieu où réside la sagesse, et où les maîtres de la morale font consister la vertu; guerre difficile, il est vrai; mais il y va du salut. Or, un Dieu descendu de sa

gloire, un Dieu fait chair et sujet à toutes nos infirmités, un Dieu né dans la misère et anéanti pour ce salut même dont le soin nous est confié, ne nous donne-t-il pas assez à entendre quelle en est l'importance, et que, dans une affaire d'une telle conséquence, il n'y a rien à ménager?

2. OEuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain. De justice: rendant à chacun ce qui lui est dû, et ne refusant rien à personne de tout ce qui lui appartient. De charité: ajoutant au devoir la bonne volonté, l'inclination à faire du bien, le désir d'obliger et de faire des grâces, la patience dans les injures et une prompte disposition à pardonner. Contemplons notre modèle, et observons-y tous ces traits, pour les former en nous, et pour les imiter. Il naît, ce roi du monde, et il naît dans l'exercice actuel de la justice la plus exacte, par l'hommage qu'il rend aux puissances du siècle, quoique païennes et ennemies de sa loi. Si Marie, tout enceinte qu'elle était, a quitté Nazareth et s'est transportée à Bethléem, c'est pour se soumettre à l'édit d'Auguste-César, qui ordonne qu'on dresse un état de l'Empire, et que tous sans exception aillent se faire inscrire, chacun dans la ville dont il est originaire; voilà pourquoi cette mère vierge s'expose, elle et l'enfant qu'elle porte, à toutes les fatigues d'un pénible voyage, et aux rudes épreuves qu'elle a à soutenir dans une bourgade où elle est regardée et traitée comme étrangère. Elle obéit, elle pratique par avance, et fait pratiquer à son Fils, cette grande maxime qu'il doit un jour prêcher lui-même: *Rendez à César ce qui est à César* (*Matth.*, IX); tant les droits du prochain sont inviolables, et tant devons-nous les respecter, de quelque nature qu'ils soient, et en qui que ce puisse être. Ce n'est pas tout: il naît, cet aimable et adorable Sauveur, et c'est par un effet de la charité la plus ardente et la plus désintéressée; c'est pour nous délivrer de la mort, c'est pour nous combler de ses biens, nous indignes et viles créatures, nous pécheurs et ennemis de son père. Comptons après cela le peu que nous faisons pour nos frères: car qu'est-ce que notre charité, et en quoi se montre-t-elle? où sont ses largesses? où sont ses soins prévenants et bienfaisants? Que donne-t-elle? que supporte-t-elle? que remet-elle? Toutefois, un des caractères les plus marqués du christianisme, et par conséquent une des vertus les plus nécessaires au salut, c'est la charité.

3. OEuvres de religion, et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu. Voilà le point capital, et c'est là que tout doit tendre, c'est, dis-je, à la gloire et au culte de Dieu. Aussi est-ce l'essentielle et dernière fin de l'avénement du Médiateur qui nous est né. En entrant dans le monde, que dit-il au Père tout-puissant qui l'envoie? Ecoutons l'Apôtre, et voyons comme il le fait parler: *Vous n'avez point voulu, Seigneur, du sang des taureaux et des boucs; vous ne vous êtes point contenté de ces oblations et de ces victimes; mais vous m'avez formé un corps, et, dans ce corps me voici, mon Dieu; je viens faire votre volonté, selon qu'il est écrit de moi* (*Hebr.*, X). C'est par la transgression de cette volonté divine que votre gloire a été blessée, et je viens la réparer; je viens vous honorer, autant que le mérite votre être suprême. Ainsi, en effet, vient-il glorifier le Dieu vivant, ce Fils unique de Dieu; il s'abaisse à tout pour cela, il se soumet à tout; mais nous, ce même Dieu, à qui nous assujettit une dépendance encore plus naturelle et plus entière, en quoi le glorifions-nous: est-ce dans nos sentiments, est-ce dans nos paroles, est-ce dans nos actions? quels actes de religion, quels exercices de piété pratiquons-nous? ou si nous les pratiquons, comment les pratiquons-nous? Devoirs indispensables, mais qu'on abandonne absolument, ou dont on ne s'acquitte qu'imparfaitement; on s'en fait une gêne, une servitude, un fardeau. A qui donc offrons-nous notre encens? à qui le devons-nous? et, s'il nous est enjoint de rendre au monde ce qui appartient au monde, nous est-il moins étroitement ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu? Or, ce qui appartient à Dieu, c'est l'honneur, et l'honneur de Dieu, c'est que nous le servions, que nous l'adorions, que nous observions sa loi, que nous révérions ses mystères, que nous soyons assidus à chanter ses louanges, à célébrer ses grandeurs, à invoquer son saint nom, à entendre sa parole, à fréquenter ses autels, à fuir tout le mal qu'il nous défend, et à ne rien omettre de tout le bien qu'il nous commande. Reprenons tout ce discours, et concluons. Nous avons appris de Jésus-Christ naissant la science du salut, ou nous avons dû l'apprendre; nous savons quels sont les obstacles du salut, quelles sont les œuvres du salut. Joignons à ces connaissances la pratique: c'est tout ce qui manque à l'ouvrage de notre rédemption, qu'il ne tient qu'à nous, avec la grâce du Sauveur d'achever et de consommer.

ESSAI D'OCTAVE DU S. SACREMENT.

DESSEIN GÉNÉRAL.

La Vie de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Hoc facite in meam commemorationem.
Faites ceci en mémoire de moi (*S. Luc*, *ch.* XXII).

Ce n'est point une représentation seulement, ni une simple commémoration. Tel que Jésus-Christ, ce Fils unique du Père dans l'éternité, et ce fils de Marie dans le temps; tel, dis-je, que ce Dieu-Homme vécut sur la terre, parmi les hommes, et qu'il y parut, revêtu d'une chair passible et mortelle, tel encore, quoique d'une vie beaucoup plus parfaite, il vit dans l'auguste sacrement dont

il fut l'instituteur, et dont j'ai à vous entretenir, pendant le cours de cette octave. Il est vrai qu'il ne se montre point à nous comme autrefois : nous ne le voyons pas, nous ne l'entendons pas, nous ne sommes pas témoins de ses divines opérations. Mais, dans ces ombres qui le couvrent, il n'est pas moins vivant, et c'est là même que se renouvellent les plus grands mystères de cette première vie qu'il passa dans la Judée, et qu'il finit, après trente-trois ans, par le supplice de la croix.

Entre ces mystères de la vie de Jésus-Christ, notre Sauveur, nous distinguons celui de sa bienheureuse nativité, lorsqu'une mère vierge, par la toute-puissante vertu du Saint-Esprit, l'ayant conçu et porté neuf mois dans son sein, le mit au monde, dans l'étable de Bethléem ; celui de l'adoration des mages, lorsque trois rois, conduits par l'étoile, et encore plus par la foi qui les éclairait, vinrent lui rendre hommage et le reconnaître, malgré son état pauvre et abject, pour le Dieu et le souverain maître de l'univers ; celui de sa présentation, quand Marie se purifia dans le temple, et qu'obéissant à la loi, elle offrit ce premier-né, et présenta au Seigneur ce don précieux qu'elle en avait reçu ; ceux de sa vie agissante, quand, parcourant les villes et les bourgades, il conversait avec les peuples, il opérait des miracles, il multipliait les pains, et nourrissait dans le désert de nombreuses troupes ; ceux de sa vie souffrante, où il fut si violemment persécuté, outragé, crucifié ; enfin le glorieux mystère de sa résurrection, où il triompha de la fureur de ses ennemis et de la mort même.

Or, je prétends que tout cela s'accomplit tout de nouveau dans la très-sainte eucharistie. C'est là, 1. que Jésus-Christ prend une seconde naissance ; 2. que Jésus-Christ reçoit nos adorations ; 3. que Jésus-Christ est présenté et offert à Dieu ; 4. que Jésus-Christ converse avec les hommes ; 5. qu'il se multiplie en quelque manière, et qu'il nourrit de son sacré corps une multitude innombrable d'âmes fidèles ; 6. qu'il est exposé aux insultes et aux persécutions ; 7. qu'il est même crucifié par les pécheurs sacriléges ; 8. enfin, qu'il devient, comme dans sa résurrection, victorieux et triomphant.

Voilà, chrétiens auditeurs, ce que je me propose de développer en autant de discours que j'ai marqué d'articles différents. Voilà tout le plan que je me suis tracé pour votre instruction et votre édification. Je dis pour votre édification ; car, ayant à parler dans un auditoire chrétien et catholique, mon dessein n'est pas de m'arrêter uniquement à de sèches controverses, ni à des spéculations abstraites et sans fruit. Je veux tellement vous expliquer les points de votre créance, touchant le grand et ineffable sacrement dont nous solennisons la fête, que vous appreniez en même temps à le révérer, à le fréquenter, à l'honorer par toutes les pratiques d'une piété solide et religieuse. Ce serait peu d'éclairer l'esprit, si je ne touchais le cœur, et il ne suffirait pas d'établir les dogmes de la foi, si je ne travaillais également a corriger les abus et à sanctifier les mœurs.

Dieu tout-puissant, Dieu de majesté, vous dont toute la grandeur est cachée sous de fragiles espèces et de viles apparences, Seigneur, aidez-moi de votre grâce. C'est pour seconder les intentions de votre Eglise, que je monte dans cette chaire ; c'est pour exalter le plus signalé de vos bienfaits, pour en rappeler le souvenir, pour en raconter les merveilles, et pour inspirer à mes auditeurs toute la vénération et tout l'amour qu'il mérite. Vous me soutiendrez, mon Dieu, vous bénirez mon travail, et, pour l'honneur de votre sacrement, vous donnerez de la force à mes paroles, et les imprimerez profondément dans les âmes.

Peut-être, ô mon Dieu ! votre providence, qui veille sur le salut de tous, conduira-t-elle ici quelques-uns de nos frères errants. Dans un temps où le plus religieux monarque (1) s'applique avec plus de zèle et plus d'efficace que jamais à ramener ces brebis égarées et à les faire rentrer dans le bercail, peut-être quelques-uns, ou par un esprit de critique, ou par un vrai désir de s'instruire, se mêleront-ils dans la troupe, et se rendront-ils attentifs à m'écouter. Daignez, Père des miséricordes, jeter sur eux un regard favorable ; daignez, pour disposer l'ouvrage de leur conversion, donner à ma voix une vertu particulière et toute nouvelle. Qu'elle s'insinue, cette vertu divine, jusque dans le fond de leurs cœurs ; qu'elle les pénètre, qu'elle les remue, qu'elle les fléchisse. Ce sont nos frères, quoique séparés de nous ; ce sont des enfants rebelles à leur mère, mais dont elle pleure la perte, dont elle souhaite ardemment le retour. Heureux si je puis y contribuer, et s'il vous plaît de m'employer, Seigneur, à une œuvre si sainte et si digne de mon ministère !

PREMIER JOUR. — Jésus-Christ prenant dans l'Eucharistie une seconde naissance.

Sur la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint sacrement.

Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Accipite et comedite ; hoc est corpus meum.

Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez ; ceci est mon corps (*S. Matth., ch.* XXVI).

Comment est-ce le corps de Jésus-Christ, et devons-nous être surpris de la dispute qui s'éleva d'abord entre les Juifs, lorsque lui ayant entendu dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde* (*Joan.*, VI), ils se demandaient les uns aux autres : Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger? Ils ne comprenaient pas le merveilleux changement qui se fait, dans l'eucharistie, de la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de ce Dieu-Homme. Nous ne le comprenons pas nous-mêmes ; mais, plus dociles que ces in-

(1) Louis XIV.

crédules, ce que nous ne comprenons pas, nous le croyons; et, sans vouloir l'approfondir, nous nous soumettons à cet article de notre foi. Changement qui, selon la pensée des Pères, et en particulier de saint Chrysostome, est une extension de l'incarnation divine; de sorte que nous pouvons regarder cet excellent mystère comme une seconde naissance du Fils de Dieu. Outre sa génération éternelle dans le sein de son Père, il naquit sur la terre, pour la première fois, du sein de Marie, où il avait été conçu; et j'ose dire que cette seconde naissance qu'il prend sur nos autels, entre les mains des prêtres, n'est pas moins réelle ni moins véritable, premier point; n'est pas moins miraculeuse ni moins admirable, second point; n'est pas moins avantageuse aux hommes, ni moins salutaire, troisième point. Reprenons et mettons ceci dans tout son jour.

PREMIER POINT.

Naissance réelle et véritable. C'est un langage assez ordinaire, parmi les Pères, que Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est réellement et véritablement produit; car ils appellent production cette conversion du pain et du vin au corps du Sauveur et en son sang. Aussi est-ce en ce même sens que saint Augustin, relevant la dignité du sacerdoce de la loi nouvelle, s'écrie : O respectable et redoutable dignité des prêtres, puisque c'est par leur ministère et dans leurs mains que le Fils même de Dieu s'incarne. *In quorum manibus incarnatur Filius Dei* (*Aug.*).

Je sais de quelles erreurs l'hérésie a infecté sur cela les esprits. A l'exemple des Capharnaïtes, les hérétiques des derniers siècles se sont non-seulement étonnés, mais scandalisés, d'une vérité néanmoins si solidement établie. En vain, pour les convaincre, leur a-t-on opposé ces paroles si claires, si formelles, si précises : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang;* ils n'ont point manqué de subtilités pour les interpréter et les détourner; car voilà le caractère de l'incrédulité, de ne pas voir au milieu de la lumière, et de s'aveugler, si je puis le dire, en plein jour. Pressés par un témoignage si évident, à la propre signification des termes, ils n'ont pas rougi de substituer le sens le moins naturel et le plus forcé, altérant la proposition de Jésus-Christ, l'affaiblissant, tout expresse qu'elle est, et la réduisant à dire : Ceci est le signe, la figure de mon corps, et ceci le signe, la figure de mon sang.

Le vaste champ, si j'entreprenais de combattre ces ennemis de l'Eglise; et si je m'engageais à justifier contre leurs dogmes erronés la croyance orthodoxe et catholique où nous vivons! Que n'aurais-je point à produire pour les détromper, si de bonne foi ils le voulaient être, et que l'opiniâtreté, que souvent même un intérêt secret ou une fausse gloire ne les retînt pas obstinément et presque invinciblement dans leurs préjugés? Je leur demanderais avec quelle vraisemblance ils peuvent se persuader que le Sauveur du monde, la veille de sa mort, déclarant à ses apôtres ses dernières volontés comme par testament, et leur marquant le don qu'il faisait aux hommes de son corps et de son sang précieux, il se soit énoncé dans une pareille conjoncture, et sur un sujet de cette importance, en des termes équivoques et métaphoriques; qu'il ne se soit pas fait entendre autrement, et que, ne s'expliquant pas davantage, il ait donné aux fidèles et à toute l'Eglise l'occasion la plus prochaine d'une idolâtrie publique et perpétuelle?

Je leur ferais observer les affreuses conséquences qui doivent s'ensuivre, s'il est permis, surtout en ce qui concerne les mystères de la religion, de restreindre à un sens impropre et figuré ce que l'Ecriture, ce que l'Evangile exprime le plus nettement, et sans la moindre restriction ni la moindre ambiguïté. Pourquoi ne serais-je pas en droit d'user de la même liberté, au regard de l'humanité de Jésus-Christ, au regard de sa mort, de sa résurrection; prenant tout ce qu'en dit le texte sacré pour des apparences, et rien de plus? Or, où en serions-nous alors, et que deviendrait toute la foi chrétienne?

Je leur porterais le défi : et apprenez-nous donc vous-mêmes, leur dirais-je, quelles expressions plus convenables et moins obscures pouvait employer le Fils de Dieu, pour signifier que le pain avait été changé en son corps, et le vin en son sang. Fallait-il que, sans se contenter de dire : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il ajoutât : Ceci est réellement mon corps, et ceci est réellement mon sang? Mais eût-il parlé selon l'usage commun?

Je dis, par exemple : Voilà du pain, voilà du vin, ou quelque autre chose que ce soit, et je m'en tiens là. Quiconque m'écoute, ne conçoit-il pas d'abord ma pensée, et que je veux dire que c'est en effet du pain, ou que c'est en effet du vin? Est-il besoin que j'ajoute : Voilà réellement du pain, ou voilà réellement du vin? Cette addition ne paraîtrait-elle pas inutile, ne le serait-elle pas? Que dis-je? et le Sauveur du monde ne s'explique-t-il pas même par une addition importante et remarquable, quand, après avoir dit : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il poursuit et ajoute : Le même corps qui sera livré pour vous, le même sang qui doit être répandu pour vous?

Enfin, je les renverrais à la tradition de tous les siècles depuis l'établissement de l'Eglise, aux définitions des conciles, tant généraux que nationaux, aux sentiments de tous les Pères, soit grecs, soit latins, à la foi de tous les peuples, de tous les empires, de tout le monde chrétien, où, d'âge en âge et sans interruption, je vois une profession authentique et unanime de cette vérité capitale, que Jésus-Christ, dans son sacrement, est présent en personne, et contenu sous les accidents du pain et du vin. A qui nous en rapporterons-nous? Qui en croirons-nous? J'en atteste le jugement secret et la conscience de tout homme sage et non prévenu. Est-il de la raison que les vues singulières et nouvelles de quelques hérésiar-

ques l'emportent dans notre estime sur de telles autorités et sur cette nuée de témoins?

Ne nous arrêtons pas ici plus longtemps, chrétiens auditeurs. Ce qui fait le scandale des hérétiques doit être la matière de notre foi, et d'une foi ferme et soumise. Avec cette fermeté et cette soumission de la foi, nous découvrons un Dieu sur nos autels, et nous lui disons, comme un de ses prophètes : Ah! Seigneur, *vous êtes vraiment un Dieu caché* (*Isai.*, XLV). Vous le fûtes à votre naissance, dans l'étable de Bethléem; et vous l'êtes encore plus à cette autre naissance où votre humanité même se dérobe à nos yeux. Mais, tout caché que vous êtes, vous n'en êtes pas moins Dieu, et le même Dieu-homme qui, dans le ciel, est assis à la droite du Père. Ainsi je le crois : vous, Seigneur, animez toujours par votre grâce et fortifiez ma foi.

SECOND POINT.

Naissance admirable et toute miraculeuse Dans le ciel le Fils éternel de Dieu est produit d'un père sans mère; sur la terre il fut produit d'une mère sans père, et dans l'eucharistie il est produit sans l'un ni l'autre : quel prodige! Pour opérer ce divin sacrement, la parole suffit; et quelle parole! Voici la merveille. L'Ecriture nous apprend que toutes choses ont été faites par la parole de Dieu; que c'est par cette parole que les cieux ont commencé à rouler sur nos têtes, par cette parole que la terre s'est affermie sous nos pieds, par cette parole que les eaux ont rempli les abîmes, par cette parole enfin que tous les êtres créés sont sortis du néant, et ont composé ce vaste univers : tant cette parole de Dieu, selon les termes de l'Apôtre, est vive, efficace, agissante. Tout cela est grand sans doute, et digne d'admiration; mais, dans le sacré mystère du corps et du sang de notre Sauveur, et dans la manière dont il s'accomplit, je trouve quelque chose de plus surprenant. Car ce n'est pas même la parole de Dieu qui agit : c'est la parole d'un homme, ministre de Dieu. Tellement que nous pouvons appliquer au prêtre cette belle et noble expression du prophète-royal parlant de Dieu, créateur du monde : *Il dit, et tout se fit* (*Ps.* XXXII).

En effet, le prêtre parle, il prononce, il dit : et tout à coup que de miracles! Il dit, et dans l'instant toute la substance du pain, toute celle du vin est détruite : de sorte que, sous la même figure, les mêmes dehors, et sans que rien de nouveau paraisse, ce n'est plus ni du pain ni du vin, mais Jésus-Christ en substance avec tout son corps, tout son sang, tout son être, et comme Dieu, et comme homme. Il dit, et, par une division au-dessus de tout l'ordre naturel et jusque-là inconnue à toute la raison humaine, de faibles accidents, tels que ceux du pain et du vin, couleur, odeur, saveur et autres sont séparés de leur sujet, demeurent en cet état, et ne subsistent que par la vertu divine qui les soutient. Il dit, et ce même corps caché sous les espèces sacramentelles, y est à la manière des esprits : c'est-à-dire qu'étant tout entier dans toute l'hostie, il est encore tout entier dans chaque partie de l'hostie; qu'il y est indivisible et incorruptible, et que ce n'est ni ce corps que l'on partage en partageant l'hostie, ni ce corps qui se dissout quand l'hostie vient à se dissoudre. Il dit, et le même Fils de Dieu qui, sortant de ce monde après sa résurrection, monta au plus haut des cieux, sans quitter ce céleste séjour, descend sur l'autel : si bien qu'il est en même temps et dans le ciel et sur la terre; tout éclatant de lumière dans le ciel. et comme enseveli dans l'obscurité sur la terre; mais aussi glorieux néanmoins sur la terre que dans le ciel.

Miracles incompréhensibles et ineffables! miracles que les Pères n'ont considérés qu'avec une sainte horreur, et que saint Chrysostome appelle mystères terribles et formidables! miracles que les hérétiques osent contester, parce que, ne les pénétrant pas, ils ne les jugent pas possibles : comme s'ils ignoraient cet oracle de l'Evangile, qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu; comme s'ils prétendaient mesurer la toute-puissance de Dieu selon leurs vues étroites et bornées; comme si les œuvres de Dieu n'étaient pas aussi merveilleuses qu'elles le sont, parce qu'elles passent notre intelligence et qu'elles sont au-dessus de tous nos raisonnements. Eh quoi! dit saint Augustin, refuserons-nous à un Dieu si grand cet avantage de pouvoir faire plus que nous ne pouvons penser ni comprendre? Humilions-nous et tremblons sous le poids de sa grandeur; reconnaissons-la dans le ministre qu'il en a fait comme le dépositaire en le revêtant de son pouvoir; entrons dans le sentiment de ces troupes de peuple dont parle l'évangéliste saint Matthieu, qui furent saisies d'une crainte religieuse, et s'écrièrent d'une commune voix, en louant Dieu, et le bénissant d'avoir donné aux hommes le pouvoir de remettre les péchés; bénissons-le mille fois nous-mêmes, et rendons-lui mille actions de grâces du pouvoir qu'il a donné à ces mêmes hommes de consacrer son corps et son sang. Sentiment d'autant plus juste, que ce pouvoir ne leur est accordé qu'en notre faveur et pour notre salut.

TROISIÈME POINT.

Naissance infiniment avantageuse et salutaire pour nous. *Ne craignez point*, dit l'Ange aux pasteurs, en leur annonçant la naissance de Jésus-Christ : *Je viens vous apprendre une nouvelle qui doit être pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, savoir, qu'il vous est né un Sauveur* (*Luc.*, II). Or, c'est en cette même qualité de Sauveur que Jésus-Christ se rend présent sur l'autel, et qu'il se renferme dans son sacrement. Il y renferme avec lui des trésors infinis de grâces, puisqu'il est l'auteur de la grâce, et la source inépuisable de tous les dons célestes. Ce n'est pas pour les tenir resserrés dans son sein, mais pour les répandre sur nous, et pour nous les communiquer avec abondance.

C'est donc dans ce divin mystère et par rapport à nous, que se vérifie ce que disait le Fils de Dieu touchant la fin de sa mission et de son avénement sur la terre : *Je suis venu afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment* (*Joan.*, XIII). Sacrement de vie, sacrement de salut, parce qu'il sert à entretenir la vie spirituelle de nos âmes et à nous soutenir dans la voie de salut; parce qu'il sert à guérir toutes nos faiblesses et à nous fortifier contre tous les obstacles du salut; parce qu'il nous fournit tous les secours nécessaires au salut ; enfin, parce que c'est un gage de cette vie future où nous aspirons, et de cette gloire éternelle où consiste le salut. Quel fonds de réflexions, si j'entreprenais de le creuser! quelle matière à tous les sentiments de la plus vive reconnaissance! Je ne vous prierai point, Seigneur, comme le prophète, de dire à mon âme : *Je suis votre salut* (*Ps.* XXXIV). Vous l'êtes déjà avant que je vous le demande, et vous avez sur cela prévenu mes vœux ; mais je m'adresserai à toutes les créatures, je les inviterai à chanter vos miséricordes envers moi ; je leur crierai dans le transport de ma joie : *Venez, voyez, admirez combien le Seigneur a fait pour mon âme de grandes choses* (*Ps.* LXV). Il l'a créée, il l'a purifiée et lavée de la tache originelle, il l'a remplie de son esprit et l'a sanctifiée ; il est sorti du sein de son Père, et s'est revêtu de notre chair pour la rechercher, pour la racheter, pour la réconcilier : il n'y a pas épargné jusqu'à sa vie; mais tout cela ne lui a point encore suffi, il veut que ce corps qu'il a pris pour le salut de cette âme, lui reste comme en héritage ; il veut que chaque jour ce corps renaisse en quelque sorte pour elle, et qu'elle en puisse toujours recevoir une nouvelle force et de nouveaux accroissements de grâce.

Voilà où l'amour de ce Dieu sauveur l'a porté; car ce sacrement de grâce et de salut est en même temps un sacrement d'amour ; mais de quel amour ? qui peut l'exprimer ? *Ayant aimé les siens*, dit saint Jean, et dans eux tous les hommes, *il les aima jusqu'à la fin* (*Joan.*, XIII). Qu'est-ce à dire *jusqu'à la fin?* c'est-à-dire qu'il les aima jusqu'à sa mort, c'est-à-dire qu'il les aima jusqu'à ce jour où ces mêmes hommes à qui il se donnait, conjurés contre lui, le trahissaient, le vendaient, n'aspiraient qu'à sa ruine, et lui préparaient les plus cruels tourments ; c'est-à-dire que, par l'effort le plus généreux et le plus constant de son amour, sans égard à tout le mal qu'ils méditaient contre sa personne et que la haine leur inspirait, il ne pensa qu'à eux-mêmes et au bien qu'il leur voulait faire; c'est-à-dire que, sans avoir encore pleinement satisfait jusque-là son amour, il y mit le comble par le don qu'il leur fit, et ne leur laissa plus rien à désirer sur la terre de tout ce qu'ils en pouvaient attendre. Voilà comment il a aimé le monde, et voilà comment il m'a aimé moi en particulier ; car il pensait dès lors à moi, et il m'avait en vue comme les autres. Son amour n'a point eu de bornes; tous y ont été compris, et tous en peuvent profiter : or, sur cela, que me dit mon cœur, ou que ne me dit-il point, que ne me reproche-t-il point ? Hélas ! s'il ne me dit rien, c'est qu'il ne sent rien, et de quoi sera-t-il touché, s'il est insensible à un tel amour ? Malheur à moi et à mon indifférence; elle ne se fait que trop connaître dans toute ma conduite à l'égard du sacrement de ce Dieu d'amour, dans les évagations de mon esprit, dans mes tiédeurs, mes lâchetés, mes ennuis en la présence de ce sacrement. Cependant l'Apôtre s'explique en des termes bien terribles pour moi : *Quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème* (I *Cor.*, XVI). Je dois l'aimer dans tous les états où la foi me le représente; mais en quel état doit-il me paraître et me doit-il être plus aimable, que dans un mystère où il veut s'unir tellement à moi et m'unir si étroitement à lui qu'en conséquence de cette union la plus intime et la plus parfaite, je puisse dire ce que disait le maître des gentils, dans l'ardeur de l'amour dont il était embrasé : *Je vis ; mais non, ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.*, II).

SECOND JOUR. — Jésus-Christ recevant dans l'eucharistie nos adorations.

Sur le culte d'adoration rendu à Jésus-Christ dans le saint sacrement.

Venite, adoremus, et procidamus : quia ipse est Dominus Deus noster.

Venez, adorons le Seigneur, et prosternons-nous devant lui : car c'est le Seigneur notre Dieu (*Ps.* XCIV).

C'est au nom de toute l'Eglise, de cette sainte épouse de Jésus-Christ, que nous sommes appelés devant les autels de son divin époux pour lui offrir notre encens et pour l'adorer. Elle ne se contente pas que nous lui rendions un honneur commun, soit aux esprits bienheureux, soit aux saints, qui sont les élus de Dieu : elle veut que ce soit un culte particulier et d'adoration. Elle ne se contente pas que nous l'adorions dans le ciel où il est remonté, et qui est le séjour de sa gloire : elle veut encore qu'il soit adoré sur la terre, dans ses tabernacles où il réside, et dans son sacrement. En vain l'hérésie lui a-t-elle refusé ce culte suprême, et par une audace insoutenable, a-t-elle entrepris de l'abolir. L'Eglise armée de ses foudres s'est élevée et en a pris la défense. Animée d'un zèle de religion, elle n'a rien omis pour la cause de ce chef invisible dont elle est le corps mystique ; et elle s'est employée de tout son pouvoir à le maintenir dans la juste possession où il a toujours été de voir les fidèles se prosterner en sa présence, et de recevoir dans son sanctuaire les hommages dus à la divinité. Allons donc, chrétiens auditeurs, et nous-mêmes acquittons-nous d'un devoir si légitime. Afin de nous y exciter davantage, perçons le voile qui couvre un si grand mystère, ne nous arrêtons point à des apparences capables de rabaisser l'idée que nous en devons avoir; mais comprenons bien deux vérités qui feront le partage de ce discours ; car je vais vous montrer comment l'état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel,

est celui où il mérite plus nos adorations : premier point; et comment ce même état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel est encore celui qui donne à nos adorations plus de mérite : second point. Deux instructions qui demandent votre attention.

PREMIER POINT.

L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel est celui où il mérite plus nos adorations : comment? 1° en vertu de sa présence plus immédiate et plus prochaine ; 2° en reconnaissance de l'humiliation volontaire où il est réduit, et où il se tient abaissé pour nous. Je m'explique.

1. Présence de Jésus-Christ plus immédiate et plus prochaine dans le sacrement de l'autel; premier motif qui nous engage spécialement à l'y adorer. A parler en général, il est partout également adorable, puisqu'il est partout également Dieu ; mais, plus il est proche de nous, et plus nous sommes proches de lui, c'est alors que nous devons devant lui nous comporter avec plus de révérence et redoubler nos adorations. Ainsi, pour user de cette comparaison, le prince, dans toute l'étendue de ses Etats, est également respectable à tous ses sujets ; mais s'ils ont à paraître devant ses yeux, s'ils sont admis auprès de sa personne, quel tremblement tout à coup les saisit, et quels témoignages ne lui donnent-ils pas d'un nouveau respect et d'une profonde vénération ! Ainsi, pour me servir d'un exemple plus convenable encore et plus propre, Moïse était sans cesse occupé de la pensée du Dieu de ses pères, et en tous lieux il l'adorait; mais quand le Seigneur lui apparut, quand une voix sortie du buisson ardent, lui fit entendre ces paroles : *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob* ; en ce moment, quelle fut sa surprise ! Dans une sainte frayeur, tout éperdu et comme hors de lui-même, il se couvrit le visage, il se jeta contre terre, il y demeura dans le silence, n'osant pas lever la tête ni porter ses regards vers cette flamme où il connut que le Dieu d'Israël était présent : or Jésus-Christ ne nous est pas moins présent, et nous est même plus présent sur nos autels et dans son sacrement. Moïse eut défense d'approcher du buisson, au lieu que nous allons jusqu'au pied de l'autel où le Seigneur repose. Jésus-Christ est auprès de nous, et nous sommes auprès de Jésus-Christ; nous prenons place à sa table, nous recevons à certains jours et aux fêtes solennelles sa bénédiction : d'où, par la conséquence la plus naturelle, il s'ensuit que c'est donc là qu'il attend avec plus de sujet nos hommages et notre culte.

Culte, dit saint Chrysostome, que lui rendent des légions d'anges assemblés dans son sanctuaire pour lui former une cour digne de lui ; culte que l'Eglise a toujours cru devoir lui rendre, et qu'elle lui a toujours rendu, comme toujours elle le lui rendra, quoi qu'en puissent dire nos hérétiques. Ils ont bien vu que ce culte d'adoration, s'ils en convenaient, devait être contre eux une preuve évidente de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans la sainte eucharistie. Voilà pourquoi ils ont tant contesté sur ce culte, et pourquoi ils refusent de le reconnaître. Egalement incrédules et sur le droit et sur le fait, ils n'ont voulu souscrire ni à l'un ni à l'autre : c'est-à-dire qu'ils n'ont point voulu croire, ni qu'on doive adorer le sacrement que nous adorons, ni que, dans toute l'antiquité, depuis l'établissement de l'Eglise, on l'ait adoré. Mais que, sans se prévenir ni s'obstiner contre des faits sensibles et palpables, ils suivent de siècle en siècle la plus ancienne et la plus constante tradition; qu'ils écoutent les conciles, qu'ils interrogent les Pères, qu'ils consultent les liturgies, ils pourront aisément se détromper et se convaincre ; et n'est-ce pas en vue de ce culte divin, que l'Eglise a institué de si augustes cérémonies, qu'elle récite tant de prières, qu'elle ordonne des prêtres, qu'elle leur confère l'onction, qu'elle consacre les temples, les autels, le vases, les vêtements, tout ce qui a rapport à la célébration des saints mystères? Quoi donc, dit saint Chrysostome, tout cela n'est-ce qu'un jeu, n'est-ce qu'un appareil de théâtre?

Mais revenons, et concluons qu'à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, un double précepte nous oblige à l'adorer : l'un, selon le terme de l'école, précepte négatif; et l'autre, suivant le même langage, précepte positif : l'un, qui consiste à ne rien faire contre l'honneur et le culte dû à ce sacrement ; l'autre, qui exige de nous envers ce sacrement tous les devoirs d'une adoration, non-seulement extérieure et apparente, mais véritable et intérieure. Car, sans le cœur, tout le reste n'est de nul prix au jugement de Dieu. Le Seigneur *doit être adoré en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV), et ce sont de tels adorateurs qu'il cherche, parce que ce sont là ceux qui l'honorent ? Est-ce ainsi que nous l'adorons? Nous paraissons devant lui; mais pensons-nous à lui ? Lors même que nous sommes à ses pieds, et qu'au dehors nous lui donnons quelques marques de respect et de religion, où est notre esprit ? où se porte-t-il, et où s'arrête-t-il? Cependant il nous voit, ce Dieu scrutateur des cœurs ; mais de quel œil voit-il les vaines idées qui nous amusent, et les frivoles imaginations qui nous dissipent?

2. Humiliation volontaire où Jésus-Christ se réduit pour nous dans le sacrement de l'autel; second motif qui doit nous exciter plus fortement et spécialement à l'y adorer. Saint Paul, parlant des anéantissements du Fils de Dieu dans l'incarnation, dit : *Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave* (*Philipp.*, *cap.* II). De là, qu'est-il arrivé? C'est, poursuit le saint apôtre, que *Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom* (*Ibid.*). Pourquoi cela? *Afin*, conclut le même docteur des nations, *qu'au nom de Jésus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers fléchisse le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père* (*Ibid.*). Paroles remarquables, paroles qui conviennent admirablement au point que je traite. A considé-

rer Jésus-Christ humilié dans le saint mystère, abaissé, comme anéanti, le libertin se révolte, et, selon la prudence de la chair qui l'aveugle, ce sacrement, tout grand qu'il est, lui semble méprisable. Mais, sagesse humaine! que tes lumières sont trompeuses, et que tes raisonnements sont faux! Parce qu'il est descendu de sa gloire, ce Verbe de Dieu, et qu'il s'est d'abord anéanti en se faisant homme; c'est pour cela que Dieu l'a exalté, pour cela qu'il a voulu que tout pliât sous son nom, et qu'on l'adorât dans toute l'étendue de l'univers. Et parce qu'il s'anéantit tout de nouveau dans le sacrement de son corps qu'il nous a laissé, et dont il lui a plu de nous gratifier, c'est pour cela même que l'âme fidèle, piquée d'une sainte émulation, sent tout son zèle s'allumer, et qu'elle tâche, autant qu'il lui est possible, de compenser par ses plus humbles adorations les abaissements de son Sauveur.

D'autant plus vivement touchée et plus animée de zèle, que ce sont des abaissements volontaires, et où de lui-même il se réduit pour nous. David disait : *Devant le Seigneur qui m'a choisi, et qui m'a établi chef de son peuple, je m'humilierai; je me ferai petit, et plus petit que je ne l'ai encore été; je me mépriserai moi-même, et ce sera là toute ma gloire* (II *Reg.*, VI). Le saint roi parlait de la sorte à la vue de l'arche; et telle, à plus forte raison, doit être la disposition d'une âme témoin des humiliations d'un Dieu pour elle. Vous vous abaissez jusqu'à moi, Seigneur, et pour moi : et moi, que ne puis-je, devant vous et pour vous, m'abîmer jusqu'au centre de la terre! que ne puis-je appeler toutes les nations en votre présence, et vous offrir avec mes hommages ceux du monde entier! Car, de tout ce qui dépend de moi, que dois-je omettre pour relever et pour vous rendre une gloire dont vous n'obscurcissez l'éclat qu'afin de vous accommoder à ma faiblesse, et de me faciliter l'accès auprès de vous?

C'est dans ce même sentiment que tant d'âmes pieuses et dévotes, par l'inspiration de l'Esprit de Dieu, et du consentement des pasteurs de l'Eglise, se sont associées pour l'adoration perpétuelle du très-saint sacrement. Elles ont mesuré sur les humiliations de Jésus-Christ leurs adorations. Comme donc, et le jour et la nuit, il demeure toujours dans le même anéantissement, elles n'ont pas voulu qu'il y eût un moment, et de la nuit et du jour, où on ne lui fît hommage, et où l'on ne lui rendît une partie de l'honneur qu'elles savent lui appartenir. De tout ceci jugez, femmes mondaines, avec quelle affreuse indécence vous venez dans nos temples, non pas honorer un Dieu humilié, mais vous donner en spectacle, mais attirer sur vous les regards, et vous faire voir parées comme des idoles; mais, si je l'ose dire, vous faire encenser vous-mêmes et adorer.

SECOND POINT.

L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel est encore, par un heureux retour, celui qui donne à nos adorations plus de mérite. Car, en adorant Jésus-Christ dans l'eucharistie, 1° nous adorons ce que nous ne voyons pas; 2° nous adorons même contre ce que nous voyons.

1. Nous adorons ce que nous ne voyons pas. Que les anges et toutes les âmes qui jouissent de la béatitude dans le ciel adorent le Seigneur Jésus; que, suivant la vision qu'en eut saint Jean, et qu'il rapporte au chapitre cinquième de son Apocalypse, ils disent et redisent incessamment à haute voix : *Il est digne, cet Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction* (*Apoc.*, II); voilà de quoi je ne suis point surpris. Ils le voient dans les splendeurs des saints, et revêtu d'un éclat plus grand encore qu'il ne parut aux apôtres sur le Thabor. Que même les mages, sans égard à la pauvreté de l'étable où il était né, et de la crèche qui lui servait de berceau, se soient prosternés dès qu'ils l'aperçurent; qu'ils aient ouvert leurs trésors, et que, dans les présents mystérieux qu'ils lui offrirent, ils l'aient reconnu pour leur roi, et adoré comme leur Dieu : cela non plus ne m'étonne point. Du moins voyaient-ils son humanité sainte, et pouvaient-ils dans ses yeux, dans tous les traits de son visage, ainsi que l'observe saint Jérôme, découvrir quelque chose de divin et au-dessus de l'homme. Mais comme le Sauveur du monde a dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (*Joan.*, XX); je dis de même, et conformément à cet oracle : Bienheureux ceux qui ne voient point, mais qui néanmoins se soumettent, et qui adorent avec la même humilité et la même affection de cœur que s'ils voyaient. Pourquoi bienheureux? Parce que dans leurs adorations ils ont le mérite de la foi la plus pure et de la religion la plus parfaite.

Or, voilà ce que nous faisons à l'égard de l'eucharistie : nous adorons sans voir et sans demander à voir. Je ne dis pas que nous adorons sans connaître; c'est un des reproches que le Fils de Dieu fit à la Samaritaine : *Vous adorez ce que vous ne connaissez pas* (*Joan.*, IV); mais nous, ce que nous adorons, nous le connaissons. Et, en effet, ce que nous adorons, nous savons que c'est Jésus-Christ; non point Jésus-Christ passible et mortel comme autrefois, mais Jésus-Christ ressuscité et vivant, mais Jésus-Christ impassible et immortel : nous le savons, nous le connaissons, et nous n'allons pas plus loin. Tout le reste n'est que ténèbres pour nous, et nous n'entreprenons point de les éclaircir. Au milieu de ces ténèbres, tout épaisses qu'elles sont, nous agissons, nous nous assemblons auprès du Seigneur, nous répandons à ses pieds nos âmes encore plus que nos corps, nous nous tenons dans un silence respectueux, la tête penchée, les mains jointes, et en posture de suppliants. Pour cela, quel empire faut-il prendre sur sa propre raison; et, pour la captiver de la sorte et la fixer, quelles victoires n'y a-t-il

pas à remporter sur soi-même? Est-ce sans fruit, et de tels sacrifices ne sont-ils dans l'estime de Dieu de nulle valeur?

2. Nous adorons même contre ce que nous voyons, car que voyons-nous? toutes les apparences du pain et toutes les apparences du vin, rien de plus. Sont-ce de fausses apparences? il est vrai que nous pouvons être quelquefois trompés par de vaines illusions qui présentent à nos yeux certaines images et certains dehors où il n'y a rien de réel, mais ici ce sont de vrais accidents que nous voyons, ce sont réellement les espèces du pain et les espèces du vin ; elles sont telles qu'elles ont toujours été, et il ne s'y est fait aucun changement. De là que nous dictent nos sens? que c'est donc du pain, que c'est du vin et point autre chose. Or, là-dessus, éclairés d'une lumière divine, nous les démentons tous et nous les contredisons. Qu'ils parlent, nous ne les écoutons point; qu'ils se récrient, nous les forçons de se taire. Selon leur rapport, ce qu'ils aperçoivent n'est que du pain et n'est que du vin, et, selon la vive et infaillible persuasion où nous sommes, ce n'est ni du pain ni du vin, mais le Dieu que le ciel adore et que nous devons adorer. Il est dit d'Abraham, qu'il *espéra contre l'espérance même* (*Rom.* IV); c'est-à-dire, qu'il espéra, lors même que, suivant l'ordre naturel, il perdait, ce semble, tout sujet d'espérer, et voilà comment nous adorons, lors même que ce qui frappe nos sens ne nous représente nul objet digne de notre culte ; que dis-je! lors même que ce qui nous frappe la vue ne nous représente que des objets à qui, par eux-mêmes, aucun culte ne peut être dû. L'espérance d'Abraham lui fut imputée à justice, et n'est-ce pas ainsi que vous daignez, Seigneur, recevoir notre encens *en odeur de suavité* (*Exod.* XXIX)? Si vous ne vous découvrez pas sensiblement à nos yeux, c'est de votre part un trait de miséricorde. Moins nous vous voyons, plus nos adorations vous deviennent agréables, et nous deviennent méritoires. Rien n'en interrompra le cours ; mais ce sera en cette vie notre plus commun exercice, jusqu'à ce que nous puissions parvenir à cette autre vie où nous vous verrons face à face et nous jouirons de votre gloire pendant tous les siècles des siècles.

TROISIÈME JOUR. — Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'Eucharistie.

Sur le sacrifice de la Messe.

Oblatus est, quia ipse voluit.

Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu (*Isaïe*, *ch.* LIII).

C'est ainsi que parlait le Prophète, dans une vue anticipée de Jésus-Christ offert a son Père comme la victime du salut des hommes. Ce Sauveur du monde, selon que le témoigne l'apôtre saint Paul, se présenta d'abord lui-même en entrant dans le monde. Quelques jours après sa naissance, il fut encore présenté par Marie, sa mère, qui le porta au temple, le mit dans les mains de Siméon, et fit hommage à Dieu de cet Enfant-Dieu, lequel devait un jour, par sa mort, réparer la gloire de Dieu. Il arriva, ce jour ; cette mort, la plus ignominieuse et la plus cruelle, fut concertée par les intrigues et la haine des Juifs ; cette hostie pure et sans tache reçut le dernier coup sur la croix, et fut immolée à l'honneur de la divine majesté. Tout cela, parce qu'il avait été résolu de la sorte dans le conseil de la sagesse éternelle, et que le Fils du Très-Haut y avait volontairement et librement consenti. Mais ce n'était point assez pour ce Dieu médiateur. Tout ressuscité et tout vivant qu'il est, il ne cesse point d'être victime, et c'est en cette qualité de victime qu'il veut être offert ou qu'il s'offre lui-même par les mains de ses ministres, dans le sacrifice de nos autels. Sacrifice le plus excellent et au-dessus de tous les sacrifices, puisqu'il est d'un prix infini ; sacrifice unique, et où se rapportaient tous les sacrifices de l'ancienne loi, comme les figures à la vérité qu'elles représentent ; sacrifice tout à la fois eucharistique, propitiatoire, impétratoire. En trois mots, qui comprennent tout le fond de ce discours, sacrifice de louange, sacrifice de propitiation, sacrifice d'impétration. Sacrifice de louange, pour honorer Dieu : premier point ; sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés et apaiser la colère de Dieu : second point ; sacrifice d'impétration, pour obtenir les grâces de Dieu : troisième point. De tout ceci nous apprenons dans quel esprit nous y devons assister, quelle attention nous y devons apporter, quels avantages, enfin, et quels fruits nous en pouvons et nous en devons retirer.

PREMIER POINT.

Sacrifice de louange pour honorer Dieu.

Nous offrons à Dieu le sacrifice de nos autels, 1° pour l'honorer et le glorifier comme souverain Seigneur ; 2° pour l'honorer et le remercier comme bienfaiteur.

1° Pour honorer Dieu comme souverain Seigneur. C'est en cette vue que Marie, dans le temple de Jérusalem, selon que je l'ai déjà remarqué, après s'être purifiée, présenta Jésus-Christ. Elle obéissait à la loi, laquelle ordonnait que tout premier serait présenté à Dieu, pourquoi? afin de relever le suprême domaine de Dieu ; afin de reconnaître solennellement que tout vient de Dieu ; par conséquent, que tout est à lui, et que la gloire de tout lui doit être rendue. Or, voilà ce que nous faisons en sacrifiant le corps et le sang du Sauveur, car c'est un vrai sacrifice qui s'accomplit dans nos temples : l'autel, le prêtre, la victime, l'oblation, la consommation, rien n'y manque. Voilà, dis-je, ce que nous faisons, ou plutôt ce que fait le prêtre plus immédiatement et plus parfaitement en notre nom. Il offre, et quoi? c'est Jésus-Christ même ; il offre, et à qui? au Dieu tout-puissant et immortel ; il offre, et pourquoi? pour rendre à la souveraine majesté un honneur souverain ; car, de tous les honneurs, le plus grand est celui du sacri-

fice, et par cette raison même il ne peut être dû qu'à Dieu.

Il y a plus, mais parce que le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation, et qu'il consiste encore dans la consommation où la victime est détruite, le même ministre, après avoir présenté l'hostie et l'avoir consacrée, la consomme ; si bien, oserai-je le dire? que, selon son être sacramentel, Jésus-Christ meurt à ce moment et est détruit lui-même. Pourquoi détruit de la sorte? Ah! mes frères, pour faire, bien moins par les paroles que par la pratique, cette grande protestation à son Père : Dieu du ciel et de la terre, Seigneur, vous êtes l'Etre des êtres, et devant vous tout autre être disparaît et n'est rien. Protestation toujours glorieuse à Dieu, de quelque part qu'elle vienne ; qu'est-ce donc quand elle est faite aux dépens d'un Dieu et par un Dieu ? De là quelle leçon pour nous ! quelle règle pour assister dignement au sacrifice de l'autel! On nous trace là-dessus assez de méthodes : elles sont bonnes, et je n'ai garde de les condamner, pourvu qu'elles soient conformes aux intentions de l'Eglise. Mais, de toutes les méthodes, voici sans contredit une des plus solides : d'assister au sacrifice en esprit de sacrifice ; de nous y entretenir des plus hautes idées de la grandeur de Dieu et des plus bas sentiments de notre faiblesse ; de nous unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui la même victime, de nous offrir nous-mêmes avec Jésus-Christ : tout cela dans un vrai désir de glorifier ce premier Etre, dont nous dépendons essentiellement, et qui seul est la fin de toutes choses, comme il en est le principe.

2° Pour honorer et remercier Dieu comme bienfaiteur. L'infinie bonté de Dieu se répandant sur nous par tant de bienfaits, il était juste qu'il y eût dans la religion un sacrifice d'actions de grâces. Or, tel est le sacrifice de nos autels. Le prêtre nous le fait bien entendre, lorsqu'au milieu des saints mystères, avant que de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, il nous avertit expressément de rendre grâces au Seigneur notre Dieu. Car il est, ô mon Dieu ! continue-t-il, de la droite justice et de l'équité la mieux fondée, que partout et en tout temps on vous remercie, on vous loue, on vous bénisse en mémoire de vos dons. Sacrifice qui, dans sa valeur, égale au moins et même surpasse communément tout ce que nous avons reçu ou pu recevoir de la libéralité divine. *Celui qui n'a pas épargné son fils, mais qui l'a livré pour nous, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui* (*Rom.* VIII) ! C'était le raisonnement de l'Apôtre, et, suivant cette règle, je dis : Nous sommes redevables à Dieu de tout, puisque nous tenons tout de lui, il est vrai ; mais de lui présenter son Fils, n'est-ce pas lui rendre tout, et que peut-il au-delà demander de notre reconnaissance ?

Pensée capable d'occuper utilement et saintement une âme dans toute la suite du sacrifice où elle est présente. Elle repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu ; elle ne les peut compter, parce qu'ils sont sans nombre ; mais elle en est comme toute remplie au dedans d'elle-même, et comme tout investie au dehors. Insolvable de son fond, elle sent sa pauvreté et sa misère, elle la reconnaît et s'en humilie. Que ferai-je donc, dit-elle avec le roi-prophète : *Que donnerai-je au Seigneur, pour tout ce qu'il m'a donné* (*Ps.* CXV) ? Mais là-dessus elle ne demeure pas longtemps incertaine ; elle a devant elle une ressource prompte et la plus abondante : c'est la précieuse victime immolée sur l'autel ; elle prend le calice du salut, selon l'expression du même prophète, et, pleine de confiance, en le présentant, elle se croit auprès de Dieu quitte de tout côté de la reconnaissance. De quels sentiments, au reste, accompagne-t-elle cette offrande ? de quelle gratitude et de quel zèle pour la gloire d'un Dieu si libéral envers elle et si bon !

SECOND POINT.

Sacrifice de propitiation, pour effacer les péchés, et apaiser la colère de Dieu. Il l'apaise, soit à l'égard des vivants, soit même à l'égard des morts.

1. Sacrifice de propitiation pour les vivants. Nous ne doutons point que le sacrifice de la croix n'ait été un sacrifice de propitiation, où le Sauveur des hommes a versé son sang, et est mort pour effacer les péchés du monde, et pour apaiser son père justement irrité contre nous. Or, le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix : c'est la même hostie, le même corps et le même sang de l'Homme-Dieu, et, par une suite nécessaire, c'est la même efficace et la même vertu ; avec cette différence néanmoins, que le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, au lieu que celui-ci est non sanglant. Ainsi le décide en termes formels le saint concile de Trente, nous donnant à connaître et nous enseignant que Jésus-Christ n'a pas voulu que son sacrifice se terminât à la croix, mais qu'étant prêtre dans toute l'éternité, et prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il s'est proposé deux choses : l'une, que le même sacrifice se perpétuerait dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles ; et l'autre, qu'il s'accomplirait sous les espèces du pain et du vin, comme c'était du pain et du vin que Melchisédech avait offert au Seigneur.

Doctrine appuyée sur cette parole du Fils de Dieu que rapporte saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur* (I. *Cor.*, I). Qu'est-ce à dire, vous annoncerez. Ce n'est pas seulement à dire : Vous rappellerez la mémoire de cette mort; mais : Vous la renouvellerez, et le mérite vous en sera appliqué. C'est dans le sacrifice de l'autel, comme sur la croix, que Jésus-Christ est une victime de propitiation pour nos péchés ; et, cela posé, il serait bien étrange qu'on éloignât les pécheurs d'un sacrifice institué pour eux et pour leur réconciliation. Soyons-y tous assidus : mais vous surtout, venez-y, pécheurs, et ne craignez point. De participer à ce sacrifice par la

communion dans un état de péché, c'est ce que l'Eglise vous défend sous les plus grièves peines; mais d'y prendre part en y assistant, en le présentant, c'est dans votre péché même l'avantage inestimable qui vous reste, et qu'il vous importe infiniment de ne pas perdre. Venez, dis-je, à cette piscine où le ministre du Seigneur, pour votre guérison, donne le mouvement, non point à une eau salutaire, mais à un sang tout divin. Venez-y dans la même disposition que le publicain allant au temple et y priant. C'était un pécheur, mais, dans la vue de toutes ses iniquités, il s'humiliait, il se confondait, il se tenait les yeux baissés, il se frappait la poitrine; il disait à Dieu : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. Voilà votre modèle. Il s'en retourna justifié; et qui sait si vous-mêmes, vous ne serez pas comme lui touchés d'une grâce toute nouvelle, et si, par la force de votre contrition, d'ennemis que vous étiez, vous ne vous retirerez pas amis de Dieu.

2. Sacrifice de propitiation même pour les morts. La preuve sur ce point la plus convaincante, c'est la pratique de l'Eglise. Dans tous les temps, elle a toujours offert le sacrifice pour les morts, et de siècle en siècle nous produisons là-dessus les témoignages les plus sensibles et les plus irréprochables. A remonter même jusqu'au temps de l'ancienne loi, nous avons l'exemple du fameux Judas Machabée, et des sacrifices qu'il ordonna pour ceux du peuple qui, dans un sanglant combat, avaient été tués. L'Eglise n'est pas moins attentive encore que la synagogue aux besoins de ses enfants jusqu'après leur mort; et le sacrifice qu'elle offre pour eux est bien d'un autre prix que toutes les victimes qu'on immolait dans le temple de Jérusalem. Elle le sait, et elle sait de plus qu'elle a des voies sûres pour leur faire part du riche trésor dont elle est dépositaire. C'est donc pour cela qu'autant de fois que ses ministres célèbrent les saints mystères, elle veut qu'ils fassent une mention particulière des morts : disant à Dieu : *Souvenez-vous, Seigneur, de ceux et de celles qui nous ont précédés au tombeau, et qui reposent dans le sommeil de la paix* (*Can. Miss.*). Voilà à quoi je reconnais une mère charitable. Et que n'entrez-vous dans ces sentiments de compassion et de charité, vous que l'hérésie endurcit sur l'état de tant d'âmes que vous pourriez aider, et à qui vous refusez votre secours! Que la miséricorde ne vous rend-elles plus dociles, et ne vous fait-elle prêter plus aisément l'oreille à une vérité que tant de voix vous annoncent, et où vos frères se trouvent si intéressés! Ne serait-ce pas assez du seul doute pour vous déterminer en leur faveur, et par quelle aveugle prévention aimez-vous mieux leur manquer que de déposer vos erreurs?

Mais, que dis-je? et d'ailleurs, tout fidèles que vous êtes dans la créance, n'est-ce pas à vous-mêmes, mes chers auditeurs, que je puis adresser le même reproche. Catholiques dans la foi et par la foi, l'êtes-vous également dans les œuvres et par les œuvres, et, sans m'écarter de mon sujet, vous savez quelle est l'efficace du sacrifice de nos autels pour le soulagement des morts et pour leur délivrance; vous en êtes instruits : mais en avez-vous plus de zèle à les secourir? Quel usage faites-vous d'un moyen, qui vous est si facile et si présent? L'injustice de votre part va encore plus loin : et combien de fois arrive-t-il que ce qu'eux-mêmes, dans leurs dernières volontés, ils ont prescrit sur cela, par une sage prévoyance, et pour le repos de leurs âmes, demeure sans exécution? pourquoi? par un oubli criminel, par une négligence affectée, par une monstrueuse insensibilité. Hélas! des pères, des mères, des parents ordonnent; des enfans, des héritiers s'engagent et leur promettent; mais, dès que la mort les a enlevés, et qu'on ne les voit plus, ordres, engagements, promesses, tout s'évanouit.

TROISIÈME POINT.

Sacrifice d'impétration pour obtenir les grâces de Dieu. Deux sortes de grâces que nous obtenons par ce sacrifice : 1° grâces spirituelles; 2° grâces même temporelles.

1. Grâces spirituelles. Tout ce que l'Eglise demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. C'est pourquoi elle finit ainsi toutes ses prières : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles* (*Offic. Eccles.*). Or, où peut-elle mieux, où peut-elle plus efficacement employer les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ en personne est la victime, et où elle offre le vrai corps et le vrai sang de ce puissant médiateur. *Dans les jours de sa vie mortelle*, dit saint Paul, *il fut exaucé pour la révérence qui lui était due* (*Hebr.*, V). Est-il moins digne dans son sacrement de ce même égard pour sa divinité, et quand, en qualité de sacrificateur et de sacrifice tout ensemble, il s'intéresse pour nous et qu'il prie, est-il rien que nous n'ayons droit de nous promettre, et rien qui nous puisse être refusé, surtout si les grâces que nous demandons par son entremise sont plus selon les vues et l'esprit de Dieu. Car il y en a de différentes espèces; et celles qui regardent l'âme, son avancement, son salut, appelées pour cela grâces spirituelles, sont incomparablement au-dessus des autres.

Aussi est-ce particulièrement pour ces sortes de grâces que l'Eglise présente le sacrifice. Elle ne l'offre jamais, qu'elle ne demande pour tout le troupeau fidèle, et spécialement pour tous ceux qui assistent à cet acte de religion, qu'ils soient admis au nombre des élus, et préservés de la damnation éternelle; qu'ils entrent un jour dans la société des saints, et que Dieu, dès ce monde, les comble de toutes les bénédictions célestes : que, par une conduite toujours innocente et pure, ils évitent tout ce qui pourrait les séparer de lui, et qu'une fidélité inviolable, jusqu'au dernier soupir de la vie, les attache sans relâche à ses commande-

ments. Mais parce que ces demandes sont générales, et que, suivant les diverses occurrences, nous avons plus de besoin, tantôt d'une grâce, et tantôt de l'autre, l'Eglise encore, dans le cours du sacrifice, a autant de prières propres pour demander, tantôt une foi vive, tantôt un ardent amour de Dieu, tantôt la charité envers le prochain, ou l'humilité dans les sentiments, ou la patience dans les peines, ou la force contre les tentations; quelquefois l'extirpation des vices et des habitudes criminelles; d'autres fois l'extinction des schismes et des hérésies : chaque chose en détail, selon qu'elle est plus nécessaire dans les conjonctures présentes. Quelle matière à nos réflexions, dans ces moments précieux où un Dieu s'immole pour nous! quelle occasion favorable pour lui exposer chacun les misères et les besoins de notre âme. Nous les éprouvons tous les jours, nous nous en plaignons amèrement : nous nous plaignons, dis-je, du penchant de notre cœur qui nous entraîne, de la tyrannie de nos passions qui nous dominent, des illusions du monde qui nous enchantent, de nos sécheresses, de notre indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde son service, de l'instabilité de nos résolutions, du peu de progrès que nous faisons. C'est un bien de ressentir nos maux; et ce serait le dernier malheur de ne les pas connaître et de n'en être pas touchés. Mais si nous les ressentons et si nous les déplorons sincèrement, que ne courons-nous donc au remède? que ne profitons-nous d'un temps où nous pouvons avec plus de fruit réclamer l'assistance divine, et que n'assistons-nous à l'autel, tandis *qu'on y exerce l'ouvrage de notre rédemption?* N'est-ce pas là que se dispensent plus libéralement les grâces du salut, et n'est-ce pas à ceux qui les demandent alors avec plus de recueillement, plus d'attention, plus de ferveur et de zèle qu'elles sont accordées avec moins de réserve?

2. Grâces même temporelles. Elles peuvent être l'objet de nos prières, et Dieu ne nous défend point de les demander. Dans la loi de Moïse, il y avait des hosties pacifiques, soit pour reconnaître les bienfaits de Dieu déjà reçus, soit pour en obtenir de nouveaux; et ces bienfaits n'étaient communément, dans cette loi de servitude, que des avantages humains. David obtint par des sacrifices que son empire fût délivré de la peste qui le désolait; Onias obtint de même la santé d'Héliodore, et ainsi de bien d'autres, dont il est parlé dans les saints livres. Or, suivant la pensée de saint Chrysostome et de saint Augustin, le sacrifice de la loi nouvelle contient éminemment et réunit en soi toutes les propriétés des anciens sacrifices : par conséquent il n'y a point à douter que Dieu ne l'agrée, lors même qu'il lui est offert pour des biens temporels, dès qu'ils ne sont point contraires aux desseins de sa providence. Saint Chrysostome explique du sacrifice de l'autel ces paroles de l'Apôtre à son disciple Timothée : *Ayez soin, je vous conjure, qu'on fasse des supplications, des vœux, des demandes pour les rois et pour toutes les personnes d'un haut rang, afin que nous vivions, eux et nous, dans la tranquillité et la paix* (*I Timoth.*, II). Quand nous sacrifions à Dieu, et que, sans effusion de sang, nous lui présentons la victime, dit saint Cyrille de Jérusalem, nous prions pour la prospérité des empereurs, pour le succès de leurs armes, pour la guérison des malades, pour la consolation des affligés, pour quelque sujet que ce soit de même nature, où nous voulons attirer sur nous le secours et la protection du ciel.

Ce n'est donc point traiter indignement les sacrés mystères ni les profaner, que d'employer les mérites de Jésus-Christ même à obtenir de telles grâces. Et n'est-ce pas ce que fait l'Eglise, et ce qu'elle a fait dans tous les temps? Elle offre le sacrifice pour les fruits de la terre et la fertilité des campagnes, pour l'heureuse issue d'une entreprise et le gain d'un procès, pour le soutien d'une famille, pour la conservation ou le rétablissement de la santé, et le reste. En quoi nous ne pouvons assez admirer la condescendance toute paternelle et l'immense charité de notre Dieu. Il se prête, s'il m'est permis d'user de ce terme, et il veille à tous nos intérêts. Mais est-ce à lui que nous avons recours? dans toutes les affaires qui nous surviennent, les patrons dont nous recherchons d'abord l'appui, sont-ce les ministres du Seigneur, sont-ce les prêtres; et, parmi les moyens que nous prenons pour réussir, le sacrifice de nos autels est-il, comme il le devrait être, notre première ressource? C'est toutefois la plus convenable et la plus certaine; mais, avec cette condition essentielle, qu'elle ne soit mise en œuvre que pour de justes causes et des intérêts légitimes. Car, de présenter le sacrifice, ce sacrifice de louanges, ce sacrifice de propitiation, ce sacrifice d'impétration; de l'offrir, dis-je, pour avoir de quoi contenter nos passions, de quoi nourrir nos cupidités, de quoi flatter notre orgueil, de quoi fomenter tous nos désordres, ne serait-ce pas l'usage le plus abominable? ne serait-ce pas de tous les abus le plus énorme? Cependant, tout énorme qu'il est et qu'il nous doit paraître, est-il sans exemple?

QUATRIÈME JOUR. — Jésus-Christ conversant avec les hommes dans l'Eucharistie.

Sur les entretiens intérieurs avec Jésus-Christ dans le saint sacrement.

In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.

Il s'est fait voir sur la terre, et il y a conversé avec les hommes (*Baruch.*, *ch.* III).

Ce fut pendant sa vie mortelle que le Fils de Dieu parut sur la terre, et qu'il se fit entendre sensiblement aux hommes, en leur annonçant son Evangile. Ce temps est passé : ce Dieu-Homme, depuis son ascension au ciel, a disparu; mais vous le savez, chrétiens, il ne s'est point pour cela séparé de nous, il ne nous a point quittés; sa parole y était engagée, et il l'avait promis solennellement à ses disciples assemblés sur la montagne des Olives, pour y être témoins de son

triomphe. Car *Voilà*, leur dit-il dans ce dernier adieu qu'il leur fit, *voilà que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* (*Matth.*, XXVIII). Il y est en effet ; et, ce qui doit plus nous toucher, il y est comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous, et qui nous permet de traiter nous-mêmes et de converser avec lui. Pieux et saints entretiens; sacrés colloques entre Jésus-Christ et l'âme fidèle. Que n'en connaissons-nous toute la douceur et les avantages inestimables ! Il ne tient qu'à nous, puisqu'il ne dépend que de nous d'en faire l'épreuve, et qu'on ne peut mieux les connaître que par l'expérience. C'est ce qui faisait dire au prophète : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (*Ps.* XXXIII). Prenez garde ; il ne disait pas : Voyez d'abord, et puis vous goûterez ; mais il disait : Goûtez, et par là vous verrez, vous apprendrez, vous connaîtrez. Je viens donc vous inviter, mes chers auditeurs, non point encore à la table de Jésus-Christ, mais à son autel et devant son tabernacle. C'est là qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications, et c'est en son nom que je vous y appelle. Je viens vous expliquer quel heureux commerce vous pouvez avoir avec Jésus-Christ, soit en l'écoutant, soit en lui répondant; et, pour vous proposer tout mon dessein en deux paroles, je veux vous apprendre comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement : premier point ; et comment nous-mêmes, dans ce sacrement, nous devons parler à Jésus-Christ : second point. Matière dont peut-être vous n'avez point été jusqu'à présent assez instruits, et qui mérite par son importance toute votre réflexion.

PREMIER POINT.

Comment nous parle Jésus-Christ dans son sacrement. Il nous parle intérieurement, il nous parle affectueusement, il nous parle utilement, il nous parle à tous et en tout temps. J'aurais dans ces quatre articles de quoi fournir à un discours entier. J'abrége, et je me contente d'en tracer ici une idée générale.

1. Il nous parle intérieurement. Il y a une voix de Dieu secrète et tout intérieure. Elle n'éclate point, elle ne fait sur les sens nulle impression ; mais imperceptiblement et sans bruit elle va jusqu'à l'oreille du cœur, et se fait entendre à l'âme. Ainsi Dieu se fait-il entendre à Jérusalem : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (*Ose.*, II). Ainsi se faisait-il entendre au Prophète royal, comme ce saint roi nous le marque lui-même : *J'écouterai ce que le Seigneur me dit au dedans de moi-même* (*Ps.* LXXXVII). Ainsi le bon pasteur se faisait-il entendre à ses brebis : *Je les connais, elles me connaissent, et elles entendent ma voix* (*Joan.*, X). Or, voilà comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement. Certaines lumières dont il éclaire l'esprit, certains sentiments qu'il excite dans le cœur : tel est son langage. Langage muet, mais qui, dans un moment, en dit plus mille fois et en apprend plus que toute l'éloquence humaine n'en peut exprimer. Langage intelligible à l'âme fidèle, recueillie, comme Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, et, selon la comparaison de l'Ecriture, recevant en silence la divine parole comme une rosée qui découle sur elle et la pénètre. Vous ne l'entendez pas, mondains, ce langage, vous ne le comprenez pas : pourquoi ? parce que vous ne vous mettez jamais en disposition de l'entendre ni de le comprendre; parce que vous êtes tout répandus au dehors et tout extérieurs ; parce que, dans la maison même de Dieu, et jusque dans le sanctuaire, vous ne savez point rentrer en vous-mêmes, que vous ne le voulez point ; que par mille pensées vaines et sans arrêt, par mille souvenirs, mille soins qui vous occupent, vous tenez toutes les avenues de votre cœur fermées à cette manne céleste. Mais ouvrez-le, autant qu'il est en votre pouvoir ; mais appliquez-vous, et prenez toutes les mesures convenables pour vous rappeler à vous-mêmes devant l'autel du Seigneur, et pour éloigner les obstacles qui vous rendent sourds à sa voix : ce ne sera point en vain : ce qui n'était pour vous qu'obscurité et que ténèbres se changera dans un plein jour; ce que vous traitiez de repos oisif et d'heures inutilement consumées, vous deviendra un temps précieux ; vous ferez vos plus chères délices de ce qui vous semblait insipide et sans goût, et votre peine alors ne sera plus de demeurer en la présence du sacrement de Jésus-Christ, mais de vous en retirer.

2. Il nous parle affectueusement. Dans ce sacrement d'amour, peut-il parler autrement que par amour et qu'avec amour ? Il disait à ses apôtres, dans la dernière cène et dans ce long et admirable discours qu'il leur tint: *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais vous êtes mes amis ;* et comme entre les amis il n'y a rien de caché, *c'est pour cela que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père* (*Joan.*, XV). Voilà ce qu'il dit encore aux âmes dévotes qui le viennent visiter, et voilà comment il se comporte à leur égard. En leur parlant, il accompagne et, pour m'exprimer de la sorte, il assaisonne ses paroles de toute l'onction de sa grâce. Qui peut dire quels sont les merveilleux effets de cette onction divine? Est-il une âme si froide que tout à coup elle n'enflamme, une âme si dure qu'elle ne fléchisse et n'attendrisse, une âme si lente et si endormie qu'elle ne remue, et dont elle ne réveille toute l'activité ? David, à la seule vue de l'arche d'alliance, sentait son cœur tressaillir d'une sainte joie, et ne la pouvait même tellement contenir dans le secret de son âme, qu'elle ne se communiquât jusqu'à sa chair et à tous ses sens. Du moment que Marie enceinte de Jésus et le portant dans ses chastes flancs salua Elisabeth, Jean-Baptiste, renfermé lui-même dans le sein de sa mère, ressentit la présence de ce Messie, et fut rempli d'une subite allégresse. Impressions vives et pénétrantes qui ravissaient les saints, qui les transportaient hors d'eux-mêmes, qui les plongeaient

dans les plus profondes et les plus douces contemplations, qui quelquefois leur faisaient verser des torrents de larmes, qui, sans fatigue, sans ennui, les attachaient devant l'adorable sacrement pendant les heures et presque les journées entières. Que votre parole est touchante, Seigneur,! qu'elle est insinuante ! c'est ce que chante l'Église dans l'office de cette fête. Mais hélas ! que sert-il que Jésus-Christ nous parle, ou qu'il soit ainsi disposé à nous parler, si nous n'allons à lui, si nous ne nous rendons assidus auprès de lui ; si même nous le fuyons, bien loin de le rechercher, et si, par le plus injuste et le plus faux de tous les préjugés, nous regardons comme une gêne de converser quelques moments avec lui ?

3. Il nous parle utilement : c'est pour notre bien. Et que nous dit-il en effet, de quoi nous entretient-il ? des voies où nous devons marcher et qu'il nous enseigne ; des écueils que nous devons éviter et qu'il nous découvre ; des vaines opinions, des erreurs dont nous nous laissons préoccuper, et dont il nous détrompe ; des degrés de sainteté, de perfection où nous pouvons avec son secours nous élever, et où nous sommes appelés. Il nous représente nos fautes, il nous reproche nos relâchements et nos tiédeurs, il ranime notre ferveur et notre zèle. En quelque situation que nous nous trouvions, il s'y conforme, et il y proportionne ses grâces et ses inspirations. Manquons-nous de courage, il nous fortifie ; nous défions-nous de nous-mêmes, il nous rassure ; dans nos délibérations, il nous dirige ; dans nos incertitudes et nos irrésolutions, il nous détermine; si nous sommes assaillis de la tentation, il nous soutient ; si nous sommes affligés, il prend part à nos peines et les adoucit : tout cela par les vues qu'il nous donne, et les différentes considérations qu'il nous suggère. De sorte que l'âme, sans bien savoir comment, se trouve tout autre qu'elle n'était. Elle apprend ce qu'elle doit faire, elle connaît de quoi elle doit se préserver, elle revient de ses illusions, elle gémit de ses chutes passées, elle aspire à de nouveaux progrès ; son feu se rallume, ses forces renaissent, ses craintes, ses doutes se dissipent. Plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent. Le calme règne dans cette âme, tout y est paix.

Que dirai-je même de ces faveurs plus particulières qu'elle reçoit quelquefois ? que dirai-je de ces élévations vers Dieu, de ces connaissances qu'elle acquiert de l'être de Dieu, des grandeurs de Dieu, des mystères, des conseils de Dieu ? Car étant comme abîmée en Jésus-Christ, ne l'est-elle pas dans le sein de la Divinité même, et que n'y voit-elle pas ? Ce sont là, j'en conviens, des dons extraordinaires, mais ces dons singuliers et si relevés, où les obtient-on, et où doit-on plutôt les obtenir, que devant le sacrement d'un Dieu qui en est le dispensateur.

4. Il nous parle à tous et en tout temps. Que disait Moïse aux Israélites, leur annonçant la loi du Seigneur, et voulant leur faire connaître la prééminence du peuple de Dieu au-dessus de tous les autres peuples. Non, s'écriait-il, *il n'y a point de nation qui ait des dieux aussi proches d'elle que notre Dieu l'est de nous, ni d'un accès aussi facile pour elle que notre Dieu l'est pour nous* (*Deut.*, IV). Le saint législateur ne faisait parmi le peuple nulle distinction, ni des grands ni des petits, ni des riches ni des pauvres ; mais il leur donnait à entendre que le Dieu d'Israël n'avoit acception de personne, et cette admirable condescendance, cette égalité, où paraît-elle davantage que dans le sacrement de l'autel ? C'est là que Jésus-Christ nous parle et qu'il nous parle à tous sans exception ; nul n'est exclu de ces salutaires entretiens. Grands du monde, ce serait, selon les vains sentiments de l'orgueil dont vous êtes enflés, dégénérer de votre grandeur et l'avilir, que de traiter avec les petits et avec les pauvres. Parce que la providence les a réduits dans des états au-dessous de vous, et qu'il lui a plu de vous élever sur leurs têtes, à peine daignez-vous les favoriser d'un regard, bien loin de les admettre auprès de vos personnes, et de vous familiariser avec eux. Prenez garde, toutefois, et ne vous y trompez pas ; l'entrée de vos palais leur est interdite, mais la maison de Dieu leur est ouverte ; ce n'est point à la porte de cette sainte demeure qu'ils doivent se tenir, ce n'est point aux derniers rangs que leurs places sont marquées, il leur est libre de s'avancer jusque dans le sanctuaire, et d'aller jusqu'aux pieds de Jésus-Christ : car il est toujours le Sauveur de tous les hommes, et ce qu'il disait autrefois, il le dit encore : *Laissez ces petits venir à moi* (*Marc.*, X). Ce sont des pauvres ; mais, ajoute-t-il, *c'est aux pauvres que mon Père m'a envoyé prêcher l'Évangile* (*Luc.*, IX). Il les reçoit donc, il leur dispense la parole du salut et de la vie éternelle : c'est même avec ces âmes simples et humbles qu'il aime spécialement à s'entretenir. Tellement qu'il semble que moins il les a avantagés selon selon l'ordre de la nature, plus il se montre libéral envers eux selon l'ordre de la grâce ; et que, moins il leur a départi de biens temporels, plus il les enrichit de biens spirituels.

Vous me demandez s'il y a pour cela des heures privilégiées et des temps plus favorables les uns que les autres. Ah ! chrétiens, voici dans une dernière circonstance, un nouveau trait de la bonté de notre Dieu et de son amour pour nous ; comme Jésus-Christ nous parle à tous, il nous parle en tout temps. Les princes de la terre ont leurs heures et leurs moments qu'il faut étudier avec soin, et souvent attendre avec une patience infatigable. Quelques paroles de leur bouche, voilà tout ce qui nous est accordé : il faut se retirer dans l'instant, pour ne se rendre point importun. Encore ne s'expliquent-ils pas communément par eux-mêmes ; ils emploient des bouches étrangères qui vous parlent en leur nom, et vous déclarent leurs volontés. Il n'y a qu'un maître aussi bon que vous, Seigneur, avec qui l'on n'ait point tant

de mesures à garder, ni tant d'obstacles à vaincre. Car, avant que de s'introduire auprès d'un grand du siècle, ou auprès de ceux qui le représentent par l'autorité dont il les a revêtus, combien y a-t-il de barrières à franchir? Vous seul, aimable Sauveur, êtes toujours prêt à me parler, non-seulement par vos ministres, mais immédiatement et par vous-même. La nuit, le jour, le matin, le soir, en quelque conjoncture que je me présente à vous, jamais vous ne me refusez de vous communiquer à moi; ma présence ne vous lasse point, ne vous importune point, ne vous rebute point. Si la piété me porte à prolonger le temps que je passe devant vous, quelque étendue que je lui donne, non-seulement vous n'en êtes point offensé, mais vous vous en faites un plaisir, et vous m'en faites un mérite. Heureux, si c'était là l'unique ou du moins le plus ordinaire exercice de ma vie!

SECOND POINT.

Comment nous devons parler à Jésus-Christ dans son sacrement. Parlons-lui : 1° avec respect; 2° avec amour; 3° avec confiance; 4° avec persévérance. Quatre dispositions essentielles pour bien rendre à Jésus-Christ nos devoirs, et pour profiter de l'avantage que nous avons de le posséder dans le sacrement de l'autel, et de pouvoir l'y entretenir.

1° Avec respect. Le respect, à l'égard des grands du monde, va jusqu'à nous éloigner d'eux; ou, si l'on peut les approcher, du moins est-il du respect alors de se taire et de ne leur point adresser la parole qu'ils ne l'aient permis. Ce n'est point là le respect que Jésus-Christ exige de nous, puisqu'au contraire toutes les voies nous sont aplanies pour aller à lui, et qu'il nous est libre de lui parler selon que nos propres intérêts et les sentiments de religion nous y engagent. Mais ce qu'il attend et ce qui lui est bien dû, c'est, outre la composition extérieure du corps, le recueillement intérieur et l'attention de l'esprit: l'un sert à l'édification, l'autre excite et nourrit la dévotion. Car, sans insister précisément sur l'outrage fait à Jésus-Christ, de quelle édification peut-il être? que dis-je! quel scandale n'est-ce pas de voir des chrétiens, des fidèles, dans des contenances et des postures indécentes au pied de l'autel où ils reconnaissent présent le Dieu qu'ils adorent? Est-ce ainsi qu'on lui parle? est-ce ainsi même qu'on ose parler à un homme, à un prince de la terre? Ce n'est pas assez; et d'ailleurs comment accorder avec cela, comment avoir et conserver ce recueillement, cette attention de l'esprit, cette dévotion si nécessaire dans un commerce aussi étroit que l'est celui de Jésus-Christ et de l'âme chrétienne? On parle à ce Dieu sauveur sans lui parler; c'est-à-dire qu'on lui parle sans penser à ce qu'on lui dit, et sans le savoir. On prononce des prières, on récite des offices; ces prières en soi, ces offices sont bons et saints; mais, dès que la réflexion y manque, qu'est-ce autre chose que des paroles qui frappent l'air, comme les sons d'une cymbale retentissante? Si l'on se tient dans le silence et dans une espèce de méditation, c'est un silence paresseux et une méditation vague, où l'esprit ne s'attache à rien, où il s'égare sans cesse, où il reçoit tous les objets qui se présentent, et perd de vue l'unique objet dont il doit être occupé? O que ne sommes-nous pénétrés, autant que l'était Abraham, de la grandeur et de la majesté du Dieu à qui nous parlons! Je sais, disait ce père des croyants, je sais à qui je parle, je sais que c'est à mon Seigneur et à mon Dieu; et en présence d'un tel maître, que suis-je, moi, vil insecte, moi, cendre et poussière! Cette idée, fortement et profondément gravée dans nos esprits, nous arrêterait, nous fixerait, nous absorberait en Jésus-Christ.

2° Avec amour. Il est bien juste de rendre à Jésus-Christ amour pour amour; et, si nous ne sommes absolument insensibles, pouvons-nous lui parler sans amour, dans un sacrement où il nous parle si affectueusement lui-même. Peut-être cet amour n'est-il pas encore dans nos cœurs assez ardent; mais faisons quelque effort pour l'y allumer. Demandons à Jésus-Christ même qu'il répande sur nous et dans nous quelques étincelles de ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre, et dont il veut qu'elle soit tout embrasée. Repassons dans notre souvenir tant de motifs capables de toucher les âmes les plus indifférentes et d'en amollir toute la dureté. Pensons à la providence toute miséricordieuse et la charité d'un Dieu qui habite parmi nous, qui s'associe en quelque manière avec nous, qui se donne à nous, qui n'a en vue que nous dans le sacrement qu'il a institué, et qui n'y est que pour nous. Est-il un cœur qui ne soit ému de ces réflexions; et dès que le cœur s'émeut, et qu'il commence à aimer, combien devient-il éloquent à s'expliquer? On se plaint quelquefois de la sécheresse où l'on se trouve dans les visites du saint sacrement. Que fais-je là, dit-on? à peine y ai-je été quelque temps, que je taris tout d'un coup, et que je n'ai plus rien à dire. La réponse est prompte et courte : aimez; ce seul mot comprend tout et satisfait à tout. Une âme éprise d'amour pour le divin époux, ne manque point de sentiments qui l'appliquent, qui la remplissent, qui l'affectionnent. Il n'y a pour elle ni ennui ni dégoût à craindre. Plus elle parle à son Seigneur et à son bien-aimé, plus elle veut lui parler; et les heures, dans ce saint exercice, passent comme des moments. Tout le mal est donc que nous n'aimons pas. De là l'extrême froideur où nous sommes, mais d'où, avec la grâce de Jésus-Christ, avec plus de résolution et un peu plus de violence, il ne tient qu'à nous de sortir. Du reste, ô mon Dieu! quel renversement, quelle honte qu'il nous faille des violences et des efforts pour vous aimer et pour vous témoigner notre amour!

3° Avec confiance. En qui nous confierons-nous, si ce n'est en celui qui, dans son sacrement, veut être le pasteur de nos âmes,

notre aliment, notre soutien, notre guide, notre refuge, notre intercesseur auprès de son Père, notre sanctificateur, notre salut? car c'est sous toutes ces qualités que nous devons considérer Jésus-Christ dans les secrets entretiens que nous avons avec lui. Parlons-lui comme à notre pasteur : Je suis de votre troupeau, Seigneur, et c'est à ce troupeau chéri que vous avez dit : *Ne craignez point, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous destiner son royaume et de vous le donner* (*Luc.*, XII). En vertu, Seigneur, de vos mérites, je l'attends, ce royaume où je vous verrai sans voile, et où vous ferez rejaillir sur moi les rayons de votre gloire. Parlons-lui comme à notre guide et à notre conducteur : *Enseignez-moi vos voies, dirigez-moi, Seigneur, dans la route que je dois suivre* (*Ps.* XXIV), et qui me doit conduire à vous. Parlons-lui comme à notre soutien et à notre protecteur : *Vous m'avez appelé, Seigneur, à votre Eglise; vous m'y avez placé comme dans un pâturage fertile et abondant. Vous avez préparé pour moi une table, où je prends des forces contre tous les ennemis qui m'attaquent, visibles et invisibles* (*Ps.* XXII). Parlons-lui comme à notre médiateur : Ah! Seigneur, j'ai péché, je pèche sans cesse; *je suis une brebis égarée, daignez me rechercher* (*Ps.* CXVIII) et me remettre en grâce. Parlons-lui comme à notre sanctificateur : C'est votre sacrement, Seigneur, c'est ce calice, *ce vin salutaire qui fait les vierges, qui fait les saints* (*Zach.*, IX); quand serai-je de ce nombre, quand serai-je de ce *peuple choisi en qui vous mettez vos complaisances?* De vouloir parcourir ici tout ce qu'inspire une confiance chrétienne, ce serait une matière inépuisable. Chacun sait son état, ses misères, ses besoins, ce qu'il voudrait corriger, ce qu'il voudrait obtenir; et voilà ce que nous devons exposer à Jésus-Christ; lui développant tous les plis et tous les replis de notre cœur; lui confiant tous nos desseins, tous nos projets, tous nos désirs, toutes nos répugnances, toutes nos inquiétudes, toutes nos peines. Non pas que par lui-même il ne connaisse tout cela; mais il aime que nous lui en parlions comme s'il l'ignorait, parce qu'il veut que nous lui marquions notre confiance. Ce n'est point par une abondance de paroles que l'on s'énonce; souvent la bouche ne dit rien, mais l'âme sent; et qu'est-ce que ce sentiment? qu'il est touchant, qu'il est consolant, qu'il est efficace et puissant! A l'exemple de ce disciple favori qui reposa sur le cœur de Jésus-Christ, on s'endort tranquillement entre ses bras et dans son sein. Quel mystérieux sommeil! quel repos!

4° Avec persévérance. On n'acquiert pas tout d'un coup une sainte familiarité avec Jésus-Christ. Il y eut pour le peuple d'Israël des déserts à passer, avant que d'arriver à cette terre promise où coulait le lait et le miel; et, pour une âme qui veut se former aux entretiens intérieurs avec le Fils de Dieu, et aux fréquentes visites de son divin sacrement, il y a d'abord, ainsi que je l'ai déjà remarqué, des aridités et des dégoûts à soutenir. On n'est point encore fait à un exercice si sérieux, et, parce qu'il en coûte pour cela, on se rebute et on quitte tout. Mais, si l'on persévérait, si l'on avait la même constance que cet ami dont il est dit dans l'Evangile, que, malgré les refus de son ami, il se tenait toujours à la porte, il appelait toujours et continuait de frapper, alors, par une heureuse habitude, le goût succéderait à l'ennui; car l'usage accoutume à tout, et mille expériences nous font voir que les pratiques dont on s'accommodait le moins, et à quoi l'on ne croyait pas pouvoir jamais s'assujettir, sont justement celles où l'on se porte dans la suite avec plus d'attrait. Mais, dès les premières difficultés qui se rencontrent, l'esprit se révolte, on demeure sans poursuivre ce qu'on avait commencé, et l'on ne va pas plus loin. Hé! combien de conversations soutient-on dans le monde qui déplaisent, qui fatiguent? On le fait par honneur; on le fait par une politesse et une bienséance mondaine; autrement ce serait détruire la société civile, ce serait ne pas savoir vivre. Quoi donc, n'y aura-t-il qu'en matière de piété, et qu'à l'égard de Jésus-Christ, qu'on n'apprendra point à se captiver, au moins pendant quelque temps, et qu'on manquera de persévérance?

C'est à peu près le même reproche que fit le Sauveur du monde à ses apôtres : *Vous n'avez pu veiller seulement une heure avec moi* (*Matth.*, XXVI). De là, permettez cette expression, de là, dis-je, cette affreuse solitude où nous le laissons. J'entre dans le lieu saint; et qu'est-ce à mes yeux que cette maison de Dieu? je le répète, c'est un désert, et le désert le plus abandonné. Je porte de tous côtés la vue, et nul ne se présente à moi. Personne en la compagnie de Jésus-Christ, personne qui rende ses devoirs à Jésus-Christ, personne qui s'entretienne avec Jésus-Christ. Dans la surprise où cela me jette, je me demande à moi-même : Où est-ce que je suis? est-ce ici le temple du Seigneur, est-ce là l'autel où il réside? est-ce là son sanctuaire, son tabernacle? Si c'était le palais d'un roi, j'y verrais une cour nombreuse; si c'était un lieu de spectacle, j'y verrais une foule d'auditeurs et de spectateurs; si c'était une académie de jeu, j'y verrais une multitude assemblée et tout occupée d'un vain passe-temps; mais c'est la demeure du Dieu de l'univers, et je l'y trouve seul; quelle indignité! quel opprobre!

Quoi qu'il en soit, chrétiens auditeurs, ne perdons pas un avantage aussi estimable qu'il est de pouvoir converser avec Jésus-Christ. C'est un honneur que nous ne pourrions acheter trop cher. Quand donc il nous est accordé si libéralement, combien sommes-nous coupables de le négliger? Allons écouter ce Dieu sauveur et lui répondre; il nous sera permis en même temps de lui faire nos demandes, et il ne refusera point de nous honorer lui-même de ses réponses. Alors nous pourrons dire comme l'Apôtre :

Votre conversation est dans le ciel (*Phil.*, III), puisqu'elle est avec le Dieu du ciel.

CINQUIÈME JOUR. — Jésus-Christ se multipliant en quelque manière dans l'Eucharistie et nourrissant les âmes fidèles.

Sur la fréquente communion

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi : si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.

Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde (*S. Jean, ch.* VI).

De tous les miracles du Fils de Dieu, un des plus éclatants, ce fut sans doute cette prodigieuse multiplication qu'il fit des pains en faveur d'une multitude de peuple qui l'avait suivi dans le désert. De cinq pains, il nourrit jusqu'à cinq mille personnes; et des restes mêmes il y eut encore de quoi remplir douze corbeilles. Image bien naturelle, disent les interprètes et les docteurs, de cet auguste sacrement que le Seigneur nous fait distribuer à sa sainte table, et qu'il nous donne comme un pain de vie pour la nourriture de nos âmes. C'est là qu'il se multiplie en quelque sorte et que ses ministres, sans diviser ni partager son sacré corps, le dispensent par son ordre à chacun des fidèles qui le demandent et qui viennent se présenter pour le recevoir. Divin et salutaire aliment où nous participons par la communion, mais dont nous ne profitons point assez, parce que nous n'en savons pas user selon qu'il le faut et que nous le pouvons. Il est donc, mes chers auditeurs, d'une conséquence infinie de vous apprendre l'usage que vous en devez faire et de vous découvrir deux écueils que vous avez également à éviter : car je prétends ici traiter avec vous de bonne foi ; je prétends, sur l'importante matière dont j'ai à vous parler, ne me laisser prévenir d'aucun des préjugés ordinaires. La vertu consiste dans un juste milieu, et elle ne se porte à nulle extrémité. Or, examinant avec la balance du sanctuaire et dans un esprit d'équité notre conduite la plus commune touchant la fréquentation du sacrement de l'autel, je trouve deux excès à corriger : l'un, de communier trop aisément et trop souvent ; l'autre, de communier trop difficilement et trop rarement. Usage de la communion trop fréquent quelquefois dans les uns : premier point ; usage de la communion trop rare dans les autres : second point. Sujet où je pourrais craindre de refroidir les âmes pieuses et de ralentir leur ardeur pour la communion, si je ne prenais sur cela les précautions nécessaires. A Dieu ne plaise que j'autorise l'erreur de ces faux zélés dont l'extrême sévérité ne tend qu'à éloigner des sacrements et en particulier de l'Eucharistie. Ce n'est point là ce que je me propose, comme la suite vous en convaincra. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, et commençons.

PREMIER POINT.

Usage de la communion trop libre quelquefois dans les uns et trop fréquent. A le considérer en lui-même, il ne peut être trop fréquent, puisque, selon l'expresse doctrine du concile de Trente, il serait à souhaiter que tous les fidèles assistant aux divins sacrifices fussent en état d'y participer chaque jour par la communion. Mais les dispositions que la communion demande et que nous n'y apportons pas ; mais les fruits que la communion doit opérer dans nous et qu'elle n'y produit pas, voilà par où l'on peut juger si quelques-uns n'en approchent point trop aisément et trop souvent. Je vais développer ma pensée, et il est important que vous vous appliquiez à la bien comprendre, afin qu'elle ne devienne pour personne un prétexte dangereux et une occasion de scandale.

1. Dispositions que demande la communion, surtout la communion fréquente, et qu'on n'y apporte pas. Je l'ai dit, et il est vrai : le caractère de l'erreur est de porter toutes choses à des excès, ou de relâchement, ou de sévérité. C'est ce que nous pouvons observer au regard de la fréquente communion, où, par une rigueur sans mesure, on a cru ne devoir admettre que des âmes élevées aux degrés les plus éminents de la perfection chrétienne. De là le découragement du grand nombre des fidèles, qui, dans le désespoir d'atteindre, au moins si tôt, à ce point de sainteté, se sont retirés du sacrement de Jésus-Christ, et ont dit, comme les Israélites au sujet de la terre promise : *Le moyen de parvenir là* (*Num.* XIII)? Des âmes très-régulières du reste, des âmes adonnées à la pratique de toutes bonnes œuvres, ont passé des années entières sans paraître une fois à la sainte table. Elles se sont excommuniées elles-mêmes, intimidées par les discours qu'elles entendaient et par les vaines alarmes qu'on leur donnait. On les a entretenues dans ces terreurs chimériques; et cet éloignement de la communion, qu'elles devaient craindre comme un mal très-pernicieux et comme un des plus grands désordres, on le leur a représenté comme une vertu ; car voilà de quoi nous avons eu et nous avons tous les jours tant d'exemples; voilà ce que j'ai cent fois déploré en le voyant, et sur quoi je ne cesserai point de m'expliquer, tant qu'il plaira au Seigneur de me confier le ministère de la divine parole.

Ce n'est donc point là le plan, ce n'est point l'idée que je forme des dispositions que requiert la communion fréquente. Je veux bien avoir là-dessus quelque égard à la fragilité humaine, et lui remettre quelque chose, mais d'ailleurs je ne dois point oublier la dignité du sacrement, ni la révérence qui lui est due, et je ne puis approuver de fréquentes communions faites sans la préparation qui convient, c'est-à-dire faites précipitamment et à la hâte ; faites sans recueillement et sans attention sur soi-même, faites dans une dissipation habituelle et volontaire, dans un mouvement d'affaires, d'intrigues où l'on aime à s'ingérer et dont on devrait se retirer ; faites dans un état de tié-

deur où l'on se néglige, où l'on se pardonne bien des fautes à quoi on ne prend pas garde et qu'on traite de bagatelles, où l'on s'élargit la conscience sous ombre de se garantir des scrupules; faites par coutume, quelquefois même par une espèce d'ostentation, quelquefois même par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci ou avec celle-là, quelquefois par une crainte servile et une fausse considération, quelquefois par entêtement et obstination. Quelle matière, si je reprenais article par article, et si j'étalais ce fonds de morale dans toute son étendue! Ce n'est pas tout, et que n'aurais-je point encore à dire de ces communions faites par un vil intérêt? Ministres mercenaires, c'est à vous là-dessus que je pourrais m'adresser. Je ne condamne point un juste honoraire que l'Eglise vous accorde; et je sais, selon la maxime de saint Paul et la pratique de tous les temps, que celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel, mais de n'y aller que pour cela, mais de ne consacrer le corps Jésus-Christ que pour cela, mais de n'y participer tous les jours, de ne communier qu'en vue de cela, si bien que cet avantage temporel ne s'y trouvant plus, on serait près d'abandonner et l'autel et le ministère, je demande si l'on est ainsi disposé à la fréquentation du sacrement.

Quoi qu'il en soit, la fréquente communion est bonne, pourvu qu'elle soit réglée. Or, la première et l'une des règles la plus essentiellle, c'est celle de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve* (I *Cor.*, XI). Faisons, avant toutes choses, un retour sur nous-mêmes; sondons notre cœur; voyons, sans nous flatter, quel en est l'état, quelles en sont les vues, les intentions, les affections; considérons, selon le langage de l'Ecriture, toutes nos voies; quelle est notre manière de penser, de converser, d'agir; comment nous nous comportons envers Dieu, envers le prochain, à l'égard de nous-mêmes; en un mot, comment nous remplissons tous nos devoirs; et sur cela jugeons de nos dispositions à la communion. Que dis-je! n'en soyons pas juges nous-mêmes, parce que nous serions toujours exposés, ou à nous condamner trop scrupuleusement par une crainte excessive, ou à décider trop légèrement en notre faveur par une aveugle présomption; mais ayons recours à un directeur éclairé, ne lui cachons rien de nos faiblesses, ni rien même de ce qu'il peut y avoir de bien en nous; prenons ses conseils, soumettons-nous à ses décisions, et suivons-les avec confiance.

2. Fruits que la communion fréquente doit opérer dans nous, et qu'elle n'y opère pas : *Vous les connaîtrez par leurs œuvres* (I *Cor.* XI), disait le Fils de Dieu parlant des faux prophètes; et, selon la même règle, je dis que nous-mêmes nous connaîtrons si nous devons communier plus ou moins souvent par le profit que nous tirons de la communion. Qu'un homme, usant chaque jour de viandes solides, demeure toujours également faible, que concluons-nous? ce n'est point aux aliments que nous attribuons le mal; mais nous jugeons que le corps n'est pas bien affecté, et qu'il y a quelque principe vicieux qui arrête la vertu de la nourriture qu'il prend. De là, quoique bonne en elle-même, on la lui retranche; on ne la lui donne qu'avec précaution, qu'avec réserve. Appliquons cette figure : l'aliment de votre âme le plus salutaire, c'est le sacrement de Jésus-Christ. Une communion peut suffire pour vous sanctifier; et quels effets produisent en vous tant de communions? quel changement, quel amendement, quel avancement? Il est donc à craindre que ce ne soit pour vous une nourriture trop forte, et que l'abondance ne vous devienne plus dommageable que profitable.

Ce n'est point là une de ces morales vagues dont on ne voit que très-peu d'exemples: plût au ciel qu'ils ne fussent pas si communs! On communie souvent; mais que remporte-t-on de l'autel? mêmes imperfections, mêmes défauts, mêmes habitudes, même système de vie. On communie souvent; mais en est-on plus rempli de Dieu, plus détaché des intérêts ou des vains amusements du monde, plus zélé pour sa perfection, et moins négligent dans tous ses exercices? On communie souvent; mais en est-on plus circonspect dans ses démarches, plus discret dans ses paroles, plus charitable dans ses sentiments, moins délicat sur les plus légères offenses, et plus facile à les pardonner? On communie souvent; mais quelles violences apprend-on à se faire, en quoi se renonce-t-on, sur quoi se mortifie-t-on, que corrige-t-on dans ses caprices, dans ses hauteurs, dans ses contradictions perpétuelles, dans ses vivacités et ses impatiences? Je passe cent autres points que je pourrais marquer, et où l'on ne voit pas que la fréquente communion opère beaucoup, ni qu'elle fructifie autant qu'elle devrait.

Les premiers chrétiens communiaient souvent, ils communiaient même tous les jours; mais, par la grâce du sacrement, qui les dégageait de tous les intérêts temporels, ils se dépouillaient de leurs biens, vendaient leurs héritages, en partageaient le prix avec leurs frères, ne voulaient rien posséder en propre, et pratiquaient toute la pauvreté évangélique. Ils communiaient souvent; mais, attirés à Dieu par l'efficace du sacrement qui les embrasait d'une ardeur toujours nouvelle, ils s'assemblaient dans le temple, ils redoublaient leurs prières, ils persévéraient dans l'oraison, ils s'exerçaient dans toutes les pratiques du plus pur et du plus parfait christianisme. Ils communiaient souvent; mais, soutenus de ce pain céleste qui les fortifiait, ils étaient à l'épreuve des plus violentes persécutions; de la table du Sauveur, ils allaient se présenter aux tyrans, affronter les tourments, répandre leur sang et sacrifier leur vie. Cependant, où m'emporte mon zèle, et ne vais-je pas trop loin? Arrêtons-nous là, et, pour ne point décourager les âmes par de si grands exemples, convenons : 1° que la communion, après tout, quelque fréquente qu'elle soit, ne nous rend point impeccables, et que ce n'est pas toujours une raison de

s'en abstenir, que de légères fautes qui échappent aux plus vigilants; 2° que c'est même une conduite de Dieu assez ordinaire, de permettre que des âmes, d'ailleurs très-élevées et très-agréables à ses yeux, soient encore sujettes à quelques fragilités qui les humilient, et les préservent ainsi d'un orgueil secret; 3° que les progrès d'une âme sont quelquefois insensibles, de même qu'une jeune plante croît, sans qu'on le remarque, d'un jour à un autre, et que ces progrès, qui tout d'un coup ne se font point apercevoir, n'en sont pas moins véritables ni moins réels; 4° enfin, que, sur les fruits qui suivent la communion, comme sur les dispositions qui la précèdent, ce n'est point tant nous-mêmes que nous devons croire, que le ministre qui nous connaît et qui nous gouverne. Principes solides et certains; principes avec lesquels nous pourrons nous conduire prudemment dans une des pratiques où il nous faut plus de circonspection et de réflexion.

SECOND POINT.

Usage de la communion trop rare dans les autres. Ou ce sont des pécheurs, j'entends des pécheurs pénitents, ou ce sont des justes. Or, ce que j'ai dit autrefois de la fréquente confession, je le dis ici de la fréquente communion; elle est utile aux uns et aux autres; et, par conséquent, ni les uns ni les autres ne doivent se tenir trop longtemps éloignés du sacrement.

1. Fréquente communion utile aux pécheurs. Je parle de ces pécheurs qui se sont reconnus, et sont retournés à Dieu. Ce sont des morts ressuscités : car ils étaient morts selon Dieu, et la pénitence leur a rendu la vie; mais, quoique vivants, ils se ressentent encore des blessures mortelles qu'ils avaient reçues; elles ne sont pas tellement guéries, qu'il ne leur en reste une faiblesse extrême. Cependant, tout faibles qu'ils sont, ils ont, pour ne pas retomber, bien des ennemis à combattre, et bien des efforts à faire. Ils ont de leur part des passions qui les dominent, des habitudes qui les tyrannisent, de malheureuses concupiscences qui les attirent. Ils ont, de la part du monde, des railleries à essuyer, des respects humains à surmonter, des exemples à quoi résister; combien ont-ils de tentations à repousser de la part de cet esprit de ténèbres qui les sollicite, qui les presse, qui tourne sans cesse autour d'eux, comme un lion rugissant, pour les dévorer! Ah! Seigneur, au milieu de tout cela, que feront-ils? où iront-ils? Que deviendront toutes leurs résolutions? et, sans un secours puissant et présent, que peut-on se promettre de leur persévérance? Or, ce secours, c'est vous-même, Seigneur, c'est votre sacrement. Ainsi l'Eglise nous le déclare-t-elle formellement dans le concile de Trente. Car ce sacrement de salut, dit le saint concile, est comme un antidote le plus excellent, par où nous sommes tout à la fois, et purifiés des fautes journalières, et préservés des fautes grièves. C'est donc pour le pénitent un préservatif contre les rechutes. La grâce attachée au sacrement est pour lui une grâce de combat; et l'effet propre de cette grâce, disent saint Cyrille et saint Thomas, est de dessécher en nous la racine du péché; elle réprime les aiguillons de la chair, elle amortit le feu de la cupidité, elle éteint les traits enflammés de l'ange de Satan; elle le met en fuite et, suivant la pensée de saint Chrysostome, elle nous rend terribles à toutes les puissances de l'enfer.

De là il est aisé de voir si c'est une bonne conduite à l'égard du pécheur nouvellement converti, de lui interdire l'usage de la communion jusqu'à ce qu'il ait rempli toute la mesure des œuvres satisfactoires qui lui sont imposées comme le juste châtiment de ses désordres. Est-il raisonnable, dit-on, et paraît-il convenir qu'un homme, une femme, à peine sortis du péché, osent entrer dans la salle du festin, et qu'ils viennent prendre place à une table toute sainte? Où est la bienséance chrétienne? où est l'honneur dû au sacrement le plus vénérable? Enfin, conclut-on, cette séparation même du corps du Seigneur est une pénitence. Mais je réponds, moi : Quelle pénitence, qui prive ce pécheur du moyen le plus nécessaire pour se maintenir dans l'état de sa pénitence. Eh quoi! l'on veut qu'il demeure ferme et inébranlable dans son retour, qu'il détruise ses habitudes vicieuses, qu'il résiste à toutes les attaques, qu'il pare à tous les coups, qu'il remporte mille victoires, tout cela par la grâce divine; et on l'éloigne de la source des grâces! et, au milieu des plus rudes combats, ou le désarme! et lorsqu'il est plus à craindre que ses forces ne viennent à défaillir, on lui soustrait le pain qui doit les réparer et le conforter! Il est vrai, et je veux bien toujours m'en souvenir, c'est un pécheur : mais on entendit autrefois les pharisiens murmurer et se plaindre que Jésus-Christ reçût les pécheurs et qu'il mangeât avec eux. C'est un pécheur; mais ami de Dieu comme pénitent; mais rétabli dans la maison paternelle, et remis au nombre des enfants, comme le prodigue pour qui l'on tua le veau gras, après l'avoir revêtu d'une robe neuve. Dieu de miséricorde, c'est selon vos sentiments que je parle, et vous ne me désavouerez point. Gardons-nous toutefois de confondre les états; distinguons le pécheur marchant encore dans la voie de la pénitence, et le juste depuis longtemps renfermé dans les voies de Dieu; ce que nous donnons à l'un, ne l'accordons pas indifféremment à l'autre; mais faisons-en le discernement, pour distribuer à chacun sa portion. Le fidèle économe de l'Evangile que *le maître a établi sur ses domestiques*, ne laisse manquer personne; mais il leur donne à tous *la mesure de blé qu'il faut, et dans le temps qu'il faut* (*Matth.*, XXIV).

2. Fréquente communion utile aux justes, soit pour se soutenir et ne pas reculer, soit pour faire toujours de nouveaux progrès et pour s'avancer. Pour se soutenir et ne pas reculer en tombant dans un état de tiédeur; pour faire de nouveaux progrès et pour s'avancer, en s'élevant toujours, jusqu'à ce qu'ils parviennent au point de perfection où

Dieu les appelle. Reprenons. Utile pour se soutenir et ne pas reculer. Malheureuse condition de l'homme que le poids de la nature corrompue assujettit à tant de vicissitudes ! L'âme aujourd'hui la plus fervente sentira demain son feu se ralentir. Après avoir aujourd'hui formé les plus beaux desseins, et s'être déterminée à tout, elle sera demain chancelante, indécise, irrésolue; les moindres obstacles l'étonneront, et peu à peu elle commencera à déchoir, si elle n'a quelque ressource pour se réveiller de son assoupissement et pour rallumer sa première ardeur. C'est pour cela que saint Paul exhortait tant les fidèles au renouvellement de l'esprit, qui est un renouvellement de zèle dans le service de Dieu et pour le service de Dieu. Ce grand apôtre savait que sans cela il n'y a point de piété si bien affermie en apparence et si constante, qui ne s'altère, qui ne se démente, et ne dégénère enfin dans un relâchement où l'on se laisse entraîner plus vite qu'on ne s'en relève.

Or, ce qui doit plus contribuer à ce renouvellement intérieur, c'est sans contredit la communion fréquente. Pour peu qu'on ait quelque fonds, et de crainte et d'amour de Dieu, il est difficile, quand on approche régulièrement de la table de Jésus-Christ, il n'est pas même moralement possible qu'au pied de l'autel, où tout inspire le recueillement et la dévotion, on ne soit éclairé de certaines lumières, touché de certains sentiments qui remuent une âme, qui la rappellent à elle-même, qui lui font voir les pertes qu'elle peut avoir faites, ou qu'elle est en danger de faire; qui lui découvrent les piéges où elle pourrait s'engager, et dont elle doit se préserver; qui lui reprochent divers manquements, quoique légers, et diverses infidélités capables de la conduire par degrés à un attiédissement entier, et de la dérouter; qui lui suggèrent les mesures qu'il faut prendre pour prévenir une telle décadence, et pour ne se point écarter de son chemin ; qui la piquent, qui l'encouragent, qui redoublent son activité et sa vigilance. Peut-être une communion n'opère-t-elle pas tout cela ; mais celle qui la suit achève l'ouvrage que l'autre a commencé. Elles s'aident mutuellement et contribuent de la sorte à entretenir la santé de l'âme, de même que de bons aliments, pris à des temps réglés, entretiennent la santé du corps. Parce que ces troupes qui marchaient à la suite de Jésus-Christ n'avaient pas eu soin de pourvoir à leur nourriture, et que tout ce peuple avait passé trois jours sans manger, le Sauveur du monde craignit ou parut craindre que, dans l'affaiblissement où ils se trouvaient, ils ne vinssent tout à fait à tomber et qu'ils ne restassent en chemin. Dès que les Juifs se dégoûtèrent de la manne que Dieu leur envoyait du ciel, l'Ecriture nous dit qu'ils furent sur le point de périr tous, et qu'ils allèrent jusqu'aux portes de la mort. Et quand on néglige la communion, qu'elle est trop rare et qu'on est trop longtemps privé de la vertu du sacrement, bientôt le goût des choses de Dieu s'émousse ; on se ralentit, on se dérange à l'égard de tous les autres exercices, et insensiblement l'esprit de piété s'éteint. Aussi est-ce par là qu'on a vu bien des personnes se relâcher. La fréquentation des sacrements les gênait ; c'était un frein qui les captivait et les retenait. Elles ont peu à peu secoué le joug, et, s'émancipant là-dessus, elles se sont émancipées sur tout le reste.

Mais je dis plus, et j'ajoute : fréquente communion utile aux justes, non-seulement pour se soutenir et ne pas reculer, mais pour faire plus de progrès et pour s'avancer. Car, selon la maxime de tous les Pères et de tous les maîtres de la vie spirituelle, dans les voies de Dieu, le juste ne doit jamais s'arrêter, ni dire : C'est assez. La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser ; c'est une vaste carrière où il y a toujours à courir pour remporter le prix ; et voilà pourquoi le docteur des gentils, après les avoir convertis à la foi, leur recommandait si expressément, tantôt de *rechercher les dons les plus sublimes* (I *Cor.* XII), tantôt de prendre *une voie plus excellente encore* (*Ibid.*) que celle où ils avaient marché, tantôt de *croître* incessamment et *de toutes manières en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes faits* (*Ephes.* IV). Or, comment l'âme juste peut-elle mieux croître en Jésus-Christ que par une union aussi étroite avec Jésus-Christ que l'est la participation de son corps et de son sang ? Union en vertu de laquelle, selon l'oracle de Jésus-Christ même, nous demeurons en lui, et il demeure en nous : et puisqu'il demeure, qu'il vit dans nous, conclut saint Jérôme, il s'ensuit que la sagesse, que la force, que la charité, que la piété, que toutes les vertus vivent dans nous avec lui et par lui ; qu'elles y agissent, et que, par les actes réitérés qu'elles produisent, elles nous perfectionnent de plus en plus et nous sanctifient. Je ne puis donc mieux finir ce discours qu'en adressant à tout ce qu'il y a ici d'âmes justes et fidèles, les paroles de l'ange au prophète Elie : Ne vous trompez pas, ne pensez pas que vous soyez déjà au terme ; *il vous reste bien du chemin à faire* (III *Reg.*, XIX). Mais, afin de ne vous point lasser dans la route, et de la poursuivre heureusement, *prenez et mangez* (*Ibid.*). Le pain que je vous présente est le pain des forts. Elie obéit à l'ange; il mangea, et, remis de toutes ses fatigues, il ne cessa point de marcher qu'il ne fût arrivé à la montagne d'Horeb. Puissions-nous, munis du divin aliment qui nous est offert, avancer nous-mêmes dans les sentiers de la justice chrétienne, et atteindre jusqu'au sommet de la montagne du Seigneur. Ainsi-soit-il.

SIXIÈME JOUR. — Jésus-Christ outragé dans l'Eucharistie.

Sur les outrages faits à Jésus-Christ dans le saint sacrement.

Saturabitur opprobriis.

Il sera rassasié d'opprobres (*Thren.*, *ch.* III)

Etait-ce donc là le partage du Messie, de

cet envoyé du ciel, le désiré des nations et le Sauveur promis au monde? Est-ce à cela qu'était destiné le Fils unique de Dieu, égal à son Père et Dieu lui-même? N'était-ce pas assez qu'en se revêtant de notre humanité, il se fût revêtu de toutes nos misères; et fallait-il encore qu'il fût exposé à tant d'opprobres de la part de ces mêmes hommes, pour qui il avait quitté le séjour de sa gloire et était descendu sur la terre? Nous n'en pouvons douter, chrétiens auditeurs, puisque le prophète l'avait ainsi prédit, et que Jésus-Christ même l'annonça à ses apôtres en des termes si précis, lorsque, sur le point d'entrer dans Jérusalem, il leur dit: *Voici que nous allons à Jérusalem; et là tout ce qui est écrit du Fils de l'homme s'accomplira. Il sera livré aux gentils, moqué, flagellé, couvert de toutes sortes d'ignominies* (*Matth.*, XX). J'ose dire néanmoins que la prédiction ne fut pas alors tellement accomplie, qu'elle ne se soit vérifiée tout de nouveau dans la suite des temps. Il est resté avec nous et au milieu de nous, ce divin Médiateur. En nous privant de sa présence visible, il ne s'est point séparé de nous, et nous avons toujours le bonheur de le posséder dans son adorable sacrement; mais qui jamais pourrait se le persuader, si nous n'en étions convaincus par la triste et malheureuse évidence des faits? c'est là, c'est à l'égard de cet auguste mystère, qu'ont été renouvelés tous les opprobres de la Passion de Jésus-Christ, et n'est-ce pas là même qu'ils se renouvellent tous les jours? Que d'excès! que d'attentats! que d'irrévérences! que d'outrages! A qui viens-je adresser cette plainte, et à qui dois-je reprocher de telles abominations? Est-ce à ces déserteurs de la foi que l'hérésie a suscités contre le sacrement de nos autels? est-ce à ces fidèles prétendus, qui, dans la pratique et par la plus monstrueuse contradiction, démentant leur foi, déshonorent le sacrement qu'ils font profession d'adorer? C'est aux uns et aux autres: ennemis de l'Eglise, enfants de l'Eglise, hérétiques, catholiques, tous ont outragé le Seigneur dans ses tabernacles. Outrages éclatants et pleins de violence de la part des uns, ennemis déclarés de l'Eglise: premier point. Outrages, quoique moins violents, plus sensibles encore et plus piquants de la part des autres, indignes enfants de l'Eglise: second point.

Voilà, mes frères, ce que j'ai à vous mettre devant les yeux. Ce sont des horreurs que je devrais, ce semble, s'il était possible, tenir cachées sous le voile, et dérober à votre connaissance; mais d'ailleurs il ne sera pas inutile de vous en retracer le souvenir: pourquoi? non point précisément pour exciter dans vos cœurs une juste indignation, non point pour déplorer seulement avec vous des profanations qui méritent toutes nos larmes; mais, afin que vous compreniez toute la charité d'un Dieu, laquelle ne put être éteinte par la vue anticipée qu'il eut de tant de désordres, en se donnant à nous dans l'institution du sacrement de son corps; mais, afin que vous admiriez son invincible patience à souffrir tout cela et à le dissimuler, sans en tirer une vengeance aussi prompte qu'il le pouvait et que sa justice le demandait; mais, afin que vous preniez la généreuse résolution du prophète royal, lorsque, voyant le Dieu d'Israël offensé par un peuple rebelle, il s'écriait, dans un saint transport de zèle: Ah! Seigneur, puis-je être témoin des injures que vous recevez, et ne les pas ressentir jusques au fond de l'âme? *Dans l'ardeur du ressentiment qui me dévore, elles me deviennent comme personnelles, et elles retombent sur moi* (*Ps.* LXVIII). Si je n'ai pu les arrêter, du moins je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, les réparer, et c'est le dessein que je forme. Je me promets de votre piété, chrétiens, que ce sera là pour vous-mêmes le fruit de ce discours.

PREMIER POINT.

Outrages éclatants, et pleins de violence de la part des hérétiques, ennemis déclarés de l'Eglise. *Nous prêchons Jésus-Christ* (I *Cor.*, I), écrivait saint Paul aux chrétiens de Corinthe; cet oint du Seigneur, ce Christ, *est la force même de Dieu et la sagesse de Dieu* pour les vrais fidèles qui ont cru et qui croient en lui: mais, pour les Juifs, ç'a été *un sujet de scandale*, et il a paru aux gentils *une folie*. Paroles que j'applique en particulier au grand mystère du corps et du sang de Jésus-Christ présents sous les espèces du pain et du vin.

Nous prêchons cet ineffable mystère, nous en démontrons l'incontestable vérité, et les âmes dociles à la foi nous écoutent, se soumettent, reconnaissent dans ce sacrement leur Sauveur et leur Dieu: mais qu'en ont pensé des hommes incrédules et présomptueux, que le démon de l'hérésie a infectés de son souffle empoisonné, qu'en ont-ils dit? Le sacrement le plus redoutable et devant qui les puissances mêmes du ciel tremblent et s'humilient, a été pour eux un objet de dérision, ç'a été une folie. Comment surtout en ont parlé les Wiclef, les Calvin, les OEcolampade, tant d'autres suppôts de l'enfer et ministres du mensonge? Ils ont, pour m'exprimer avec le prophète, ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, et de leurs bouches empestées ils ont lancé le plus subtil venin de l'aspic. Oserais-je rapporter ici leurs blasphèmes? leurs livres en sont remplis. Car, pour contenter l'aigreur dont ils étaient animés, il ne leur suffisait pas de parler, il fallait que la plume, teinte dans le fiel le plus amer, prêtât à la langue son ministère; il fallait que la main traçât sur le papier tout ce que le cœur avait conçu de plus outrageant et de plus insultant.

De là tant d'outrages qu'ils ont répandus par toute la terre, et qu'ils ont laissés à la postérité, pour être des monuments durables et publics contre les hommages que nous rendons à Jésus-Christ dans son sanctuaire. C'est là, c'est dans ces ouvrages écrits avec toute la malignité et toute l'impiété que leur inspirait l'esprit d'erreur c'est là, dis-je, qu'ils se sont spécialement

élevés contre le plus salutaire et le plus grand sacrifice, qui est celui de la messe. Ont-ils rien omis pour le décrier, pour l'avilir, pour l'anéantir et l'abolir ? Et quels termes y ont-ils employés, sous quelles idées l'ont-ils représenté? Ne descendons point à un détail d'expressions qui ne peuvent convenir à la dignité de la chaire, et qui ne serviraient qu'à blesser les oreilles pieuses et à révolter les esprits.

Cependant l'Eglise a-t-elle abandonné son divin époux, traité de la sorte, et livré à de telles insultes? Dépositaire du plus riche trésor, l'a-t-elle laissé enlever sans se mettre en devoir de le défendre? Elle s'est opposée comme un mur d'airain à des rebelles et à des audacieux que nulle considération, nul égard ne retenait. Elle les a frappés de ses anathèmes; mais, déterminés à tout événement, ils ont également méprisé, et les anathèmes et l'Eglise ; elle les a retranchés de sa communion, elle les a séparés, et ils se sont séparés eux-mêmes. Si bien que, par un renversement le plus injurieux au Fils de Dieu, et le plus contraire à ses desseins, le sacrement qu'il avait institué pour être le sacré lien d'une paix, d'une charité, d'une union mutuelle et perpétuelle entre ses disciples, est devenu l'occasion des plus scandaleuses divisions et des guerres les plus sanglantes.

Où me conduit mon sujet? à quelles fureurs ? Que d'effrayantes peintures j'aurais à vous faire, si le temps me le permettait! Vous verriez familles contre familles, villes contre villes, provinces contre provinces, le feu de la sédition allumé de toutes parts, et les royaumes, les empires sur le penchant de leur ruine ; vous verriez les temples pillés, souillés, changés en des places d'armes ou habités par de vils animaux, et leur tenant lieu de retraite ; vous verriez des troupes de satellites attaquer le Seigneur dans sa sainte maison, et porter sur lui leurs mains parricides. Quand les soldats envoyés des Juifs vinrent l'investir dans le jardin et le prendre : *Vous venez à moi*, leur dit-il, *comme à un malfaiteur, armés de bâtons et d'épées* (*Matth.*, XXVI). Ah ! Seigneur ! qui l'eût alors imaginé, que, dans le cours des siècles, il y aurait encore des hommes à qui vous pourriez faire le même reproche ? Qui l'eût pensé, que, dans l'avenir, il y aurait d'autres temps, de malheureux temps où vos tabernacles seraient brisés et enfoncés, où vos autels seraient renversés, où votre corps adorable serait tiré des vases sacrés qui le renferment et jeté sur le fumier, foulé aux pieds, livré aux flammes? des temps où le sang de vos prêtres, en haine du sacrement dont ils étaient les ministres, coulerait devant vos yeux ; où ils seraient poursuivis, tourmentés, immolés comme des victimes? Or on les a vus, ces temps : toute l'Eglise en a gémi, tout le peuple fidèle en a été dans le trouble et la confusion. Les partis se sont formés, les schismes ont rompu l'unité ; la robe du Sauveur, qu'épargnèrent les soldats mêmes en le crucifiant, cette robe a été déchirée ; le troupeau s'est dispersé : et quelle espérance y a-t-il de le rassembler sous le même pasteur et à la même table? Que dis-je ! le bras du Seigneur n'est point raccourci : cette réunion, qui ne peut être l'œuvre que du Très-Haut, nous la voyons heureusement commencée. Les serviteurs du père de famille ramènent des troupes entières et en remplissent la salle du festin ; le nombre des conviés se multiplie à la table de Jésus-Christ, il croît de jour en jour, et le présent efface en quelque manière le souvenir du passé, ou du moins nous en console.

Qu'était-il donc nécessaire, me direz-vous, de le rappeler, ce souvenir si odieux, et pourquoi le retracer par des images plus capables de scandaliser que d'édifier ? Pourquoi ? il le fallait, pour affermir la foi peut-être encore chancelante de tant de prosélytes nouvellement réconciliés à l'Eglise. Car la grande réflexion qu'ils ont à faire sur tout cela, c'est de se demander à eux-mêmes s'il est à croire que leurs pères, en se portant à des excès dont on ne peut entendre le récit sans frémir, fussent conduits par l'esprit de vérité. L'Evangile de Jésus-Christ est un Evangile de paix. Il nous forme à l'obéissance, et non point aux révoltes; il nous apprend à souffrir la mort, et non point à la donner. Les apôtres ne l'ont point prêché à la tête des armées ; ils ne l'ont point annoncé le feu et le fer à la main ; ils ne l'ont point établi en violant toutes les lois de l'équité, de la charité, de la société, et même de l'humanité. Le glaive dont ils ont usé était un glaive tout spirituel : c'était le glaive de la divine parole, et non point ce glaive matériel et exterminateur qui tue et qui ravage.

Tout ceci, mes très-chers frères, nouvel héritage acquis à Jésus-Christ et à son Eglise; tout ceci, je le dis, non pour vous confondre, mais pour vous instruire. En reconnaissant l'esprit de passion et la rébellion dont vos pères se laissèrent transporter, et ne reconnaissant point dans ces caractères l'Esprit de Dieu, vous conclurez sans peine qu'ils ne marchaient pas dans les voies du Seigneur ; que l'esprit de ténèbres les aveuglait et les égarait ; qu'il leur avait fasciné les yeux, et qu'une ignorance criminelle, puisqu'elle était volontaire, les empêchait de connaître le Dieu qu'ils outrageaient, et la dignité du sacrement qu'ils rejetaient ; vous rendrez au ciel mille actions de grâces, et mille fois vous le bénirez de vous avoir découvert un mystère qui leur fut caché, et qui l'est encore à tant d'autres, dont les plus puissants motifs n'ont pu vaincre jusques à présent l'obstination; vous ne penserez désormais qu'à dédommager l'Eglise de Jésus-Christ de toutes les douleurs que vous lui avez fait ressentir, et Jésus-Christ lui-même de tous les honneurs que vous lui avez trop longtemps refusés ; enfin, comme le Fils de Dieu disait que des étrangers viendraient de l'Orient et de l'Occident, et que, par préférence aux enfants du royaume, ils seraient

assis dans le banquet céleste, avec Abraham, Isaac et Jacob; vous vous efforcerez, entre les vrais adorateurs de la très-sainte eucharistie, et à la table où elle se distribue, d'être au nombre des plus zélés et des plus fervents.

SECOND POINT.

Outrages, quoique moins violents, plus sensibles toutefois et en quelque manière plus piquants de la part des catholiques, indignes enfants de l'Eglise. C'est une plainte bien commune, et que vous avez cent fois entendue, que celle de David, lorsque, ses propres amis l'ayant délaissé, et s'étant même tournés contre lui, il s'adressait à l'un d'eux et lui faisait ce reproche : *Si c'était un ennemi qui m'eût attaqué et qui m'eût chargé de malédictions, la chose me paraîtrait moins surprenante, et j'en serais moins touché; mais vous, uni avec moi d'esprit et de cœur, vous, le confident de mon âme,* et pour qui je n'avais rien de secret; *vous, avec qui je vivais,* je m'entretenais, *je mangeais* (*Ps.* LIV), que vous m'ayez oublié et méconnu, et que vous m'ayez insulté et déshonoré, voilà ce qui ne m'est pas supportable; voilà pour moi le trait le plus vif et ce qui doit me blesser plus sensiblement. Reproche que les interprètes appliquent à Jésus-Christ, par rapport à ce perfide disciple qui le trahit et le vendit aux Juifs, après avoir fait avec lui la cène.

Or, ce reproche, mes chers auditeurs, ne vous regarde-t-il pas vous-mêmes; et ne peut-il pas bien vous convenir? Je parle à vous que l'Eglise a formés, qu'elle a élevés, qu'elle a nourris du lait de la plus saine doctrine; à vous qui la reconnaissez pour mère, et qui, sauvés du naufrage où tant d'autres ont péri, avez heureusement conservé le don de la foi; à vous catholiques de nom, catholiques de profession, qui, par l'engagement le plus étroit et le plus inviolable attachement, deviez être pour Jésus-Christ ce qu'étaient les apôtres pour ce divin Maître, quand il leur dit en les félicitant : *Vous êtes demeurés auprès de moi, et vous m'avez été fidèles dans les épreuves que j'ai eues à soutenir* (*Luc.*, XXII); encore une fois, c'est à vous que je parle. Vous ne pouvez ignorer quelle est la sainteté et la dignité de ces temples que la piété de nos pères a construits et consacrés à Dieu. Lieux saints, parce que Dieu, qui d'ailleurs remplit tout l'univers, en a fait spécialement sa maison, et que c'est là qu'il doit recevoir notre encens et notre culte; mais lieux doublement et plus particulièrement saints, parce que c'est le sanctuaire destiné à l'adorable eucharistie, et qu'elle y est tout ensemble, et comme sacrement, et comme sacrifice : comme sacrement, où l'Homme-Dieu est présent en personne, et nous donne sa chair à manger; comme sacrifice, où ce même Dieu-Homme est immolé pour nous, ainsi qu'il le fut sur la croix, et devient notre hostie et notre rédemption.

Quand donc nous entrons dans le temple, où allons-nous; et tant que nous y restons, où sommes-nous? Nous allons nous présenter à Jésus-Christ, nous sommes devant Jésus-Christ, près de Jésus-Christ, sous les yeux de Jésus-Christ. De son autel il nous voit, il connaît toutes nos pensées, il démêle tous nos sentiments, il entend toutes nos paroles, il est témoin de toutes nos démarches, et il exige de tout cela le juste tribut; c'est-à-dire qu'il exige que toutes nos pensées se portent vers lui, que tous nos sentiments n'aient pour objet que lui, que toutes nos paroles ne soient, ou que des demandes, ou que des actions de grâces, ou que des louanges qui s'adressent à lui; que toutes nos démarches, tous nos exercices ne tendent qu'à l'honorer et à nous humilier devant lui. Partout ailleurs il consent que, sans rien penser, ni rien désirer, ni rien dire, ni rien faire qui soit contre la raison et la religion, du reste, nous nous occupions des choses humaines; selon qu'il convient à notre état; mais dans le lieu saint et au pied de l'autel où il a établi son trône, il est du respect et de l'honneur qu'il attend de nous, que nous bannissions de notre esprit toutes les affaires, tous les soins, toutes les vues du siècle, et que rien de profane n'interrompe l'attention que nous devons à son auguste sacrement. Ainsi Jacob, après avoir vu seulement en songe le Seigneur, et cette échelle mystérieuse où les anges montaient et descendaient : *Que ce lieu est terrible!* s'écria-t-il, tout éperdu et saisi de crainte; *c'est la porte du ciel, c'est la maison de Dieu* (*Genes.*, XXVIII). Ce n'est ni en songe ni en figure, que nous voyons le sacrement de Jésus-Christ. Rien de plus réel que sa présence, et de là jugeons à quoi elle nous engage, et ce qu'elle doit nous inspirer.

Voilà, mes frères, ce que nous savons assez dans une stérile et sèche spéculation; mais comment y répond la pratique? Le dirai-je, et faut-il que je révèle ce qui fait l'opprobre, bien plus des fidèles ou prétendus fidèles, que du sacré mystère qu'ils outragent? Mais en vain voudrais-je déguiser ce qui n'est que trop connu, ce qui se produit au plus grand jour, ce qui scandalise le peuple de Dieu, ce qui avilit nos assemblées et nos cérémonies les plus religieuses, ce qui change le temple du Dieu vivant et la maison du Seigneur en des places publiques et des rendez-vous où l'on vient se distraire, se dissiper, couler le temps, et le perdre en d'inutiles amusements.

Là, quels sujets appliquent l'esprit, et de quelles idées, de quelles imaginations se repaît-il? Pensées frivoles, pensées vagues et sans arrêt, égarements continuels, mille réflexions confuses, mille raisonnements, ou plutôt mille rêveries. Là, quels sentiments forme le cœur? souvent les plus vains, les plus mondains, et même les plus corrompus et les plus sensuels : tantôt envie de paraître et de se montrer, envie de se distinguer et d'attirer sur soi les regards, envie de plaire; et pour cela les ajustements, les parures immodestes, les airs étudiés, les retours perpétuels sur sa personne : tantôt complaisances secrètes, désirs criminels, inclinations naissantes,

selon que les yeux se promènent avec moins de retenue, ou qu'ils se fixent sur ce qui les frappe plus fortement, et qui peut allumer le feu de la passion. Là, quelle est la matière des entretiens? on laisse les ministres de l'Eglise s'acquitter de leurs fonctions ; on les laisse parler à Dieu, chanter les louanges de Dieu, célébrer les offices divins, consacrer le corps de Jésus-Christ ; l'offrir en sacrifice, soit pour eux-mêmes, soit pour tous les assistants : mais ces mêmes assistants, que font-ils? ils lient ensemble d'oisives conversations, tiennent même les discours les plus dissolus, s'attroupent quelquefois comme dans un cercle, et mêlent leurs voix à celles des prêtres, non pour prier, mais pour se réjouir et pour plaisanter. Là, de quelle manière agit-on, et comment se comporte-t-on? Quelles contenances négligées et peu séantes! quels mouvements de la tête pour observer tout ce qui se passe autour de soi, et jamais ce qui se passe à l'autel et devant soi! Daigne-t-on fléchir quelques moments le genou? on se lève bientôt, on s'assied, on se tourne de tous les côtés, selon que le caprice l'inspire, ou que la commodité le demande.

Je dis ce qui paraît : mais que serait-ce, si je venais à percer le mur? Que serait-ce, si, donnant à cette morale toute son étendue, je venais à découvrir ces œuvres d'iniquité, ces œuvres de ténèbres, qui se dérobent à la vue des hommes, mais qui ne peuvent échapper à la vue de Dieu? Car vous voyez tout, Seigneur : vos yeux, suivant la comparaison de votre Apôtre, sont plus pénétrants que le glaive le mieux affilé. Et qu'aperçoivent-ils, ô Dieu de pureté, et la pureté même? Je n'oserais y penser : comment oserais-je m'en expliquer? Tirons le rideau sur toutes ces abominations, et déplorons l'affreuse décadence, non pas de l'Eglise de Jésus-Christ, puisqu'elle est toujours la même, toujours pure et sans tache; mais des enfants de l'Eglise, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Voilà donc ce cher troupeau ; voilà ces disciples qu'il s'était réservés, et dont il voulait faire sa joie, sa gloire, sa couronne: *Gaudium meum et corona mea.* Il se proposait d'en être spécialement honoré : sont-ce là les marques d'honneur qu'il devait attendre? Il est vrai, l'on ne va pas toujours jusqu'à lui refuser certains témoignages d'un respect apparent, et à ne pas avoir certains égards. Il y a quelques dehors, à quoi ne permettent guère de manquer, ou un reste de foi, ou plus souvent une considération tout humaine. On se tient devant l'autel et en présence du sacrement, la tête nue; on s'incline à certains temps, on se prosterne de même : mais qu'est-ce que ces démonstrations extérieures? N'est-ce pas un jeu? ne sont-ce pas des insultes, plutôt que des actes de religion?

Quoi qu'il en soit, je finis par où j'ai commencé, en marquant le fruit que nous devons tirer de ce discours. 1° Apprenons quels efforts il en dut coûter à l'amour de Jésus-Christ pour nous, quand il voulut demeurer avec les hommes, et qu'il nous laissa le sacré dépôt de son corps. Il voyait à quels outrages il s'exposait dans la suite des siècles, et tout l'avenir lui était présent. mais l'amour d'un Dieu surmonte tous les obstacles; et l'audace, la malignité, l'impiété, l'énorme ingratitude des hommes, ne pouvait aller à tels excès, que ce divin amour ne se portât encore plus loin, et qu'il en reçût quelque atteinte. 2° Ce qui n'est pas moins digne de notre étonnement, et ce qui ne peut être l'effet que d'une infinie miséricorde, c'est qu'un Dieu tant de fois et si outrageusement insulté, n'ait pas éclaté sur l'heure, qu'il ait suspendu ses foudres, qu'il ait fait en quelque sorte violence à sa justice, laquelle ne cessait de lui crier: *Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre cause* (*Ps.* LXXVIII). Les Samaritains n'avaient pas voulu donner chez eux entrée à Jésus-Christ; et, pour ce seul refus, ses disciples lui demandèrent de faire tomber le feu du ciel, et de réduire en cendre toute une ville. Qu'eussent-ils dit, s'ils l'eussent vu au milieu de toutes les ignominies où je vous l'ai dépeint? Cet aimable Sauveur n'écouta point le juste ressentiment des disciples; il n'écouta et n'écoute tous les jours que cette douceur inaltérable, que cet esprit de la loi de grâce qu'il est venu annoncer au monde. 3° Concevons un nouveau zèle pour l'honneur de la maison de Dieu et du sacrement de Jésus-Christ. Au souvenir de tant d'irrévérences passées faisons-lui toute la réparation qui dépend de nous. S'il ne nous est pas possible de lui rendre toute la gloire qu'il mérite et qui lui est ravie, du moins glorifions-le autant que nous le pouvons. Ah! Seigneur! que tous les peuples vous révèrent : et que ne tient-il à moi de conduire à vos pieds tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, pour vous faire hommage et vous honorer! Ce ne sont là que des souhaits, peu efficaces, mais sincères, mais du cœur, et au défaut de l'exécution, qui n'est pas toujours en notre pouvoir, vous vous contentez, Seigneur, du désir, et vous l'acceptez.

SEPTIÈME JOUR. — Jésus-Christ crucifié dans l'Eucharistie.

Sur la Communion indigne.

Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.

Ils crucifient tout de nouveau le Fils de Dieu dans leurs personnes (*Hebr.*, *ch.* VI).

En quels termes plus énergiques le grand apôtre pouvait-il s'exprimer, pour nous donner à connaître le crime de ces apostats qui renonçaient la foi qu'ils avaient embrassée, et retournaient au judaïsme après s'être soumis à l'Evangile de Jésus-Christ? C'était une infidélité pour l'expiation de laquelle, dans la pensée du maître des gentils, il eût été nécessaire que le Fils de Dieu subît de nouveau le supplice de la croix, si, par les mérites infinis de son sang, ce Rédempteur des hommes n'eût pas également satisfait, et pour tous les péchés déjà commis, et pour tous ceux qui devaient se commettre. Mais de quelque manière que les interprètes entendent les

paroles de saint Paul, elles ne vous conviennent que trop, sacriléges profanateurs, qui, sans respect du sacrement où vous venez participer, apportez à la plus sainte table une conscience criminelle, et vous rendez, par une communion indigne, coupables du corps et du sang d'un Dieu. N'est-ce pas là en effet crucifier le Fils de Dieu : non plus comme les Juifs, sur un bois inanimé et sans sentiment, mais dans nos personnes, mais dans nos âmes; et voilà, mes frères, l'affreux attentat dont je voudrais aujourd'hui vous donner toute l'horreur qu'il mérite. Matière d'autant plus importante, qu'il est plus à craindre qu'à ces temps de l'année où la solennité des fêtes, la coutume des fidèles et une bienséance chrétienne, nous appellent à l'autel du Seigneur, et nous engagent à y recevoir le pain de vie, bien des mondains s'y présentent sans la robe de noces, je veux dire sans l'innocence absolument requise et avec le péché dans le cœur. Or, pour entrer d'abord dans mon dessein, observez avec moi, s'il vous plaît, que quelque douloureux que fût le supplice de la croix où le Sauveur du monde fut condamné, il y eut après tout une circonstance essentielle qui dut lui en adoucir la rigueur, et la voici : c'est que ce supplice lui fut volontaire. Prenez garde : volontaire, pourquoi ? parce qu'il y trouvait tout à la fois deux grands biens, qui devaient être l'accomplissement de sa mission, comme ils en étaient la fin, savoir : la gloire de son Père, et le salut de l'homme : la gloire de son Père, qui avait été blessée, et qu'il voulait réparer ; le salut de l'homme, qui s'était perdu, et qu'il voulait relever de sa chute et sauver. Mais, dans une opposition dont on ne peut assez gémir, nous allons voir quelle violence fait à Jésus-Christ le pécheur par une communion sacrilége, puisque c'est tout ensemble, et l'offense de Dieu la plus griève : premier point ; et la ruine du pécheur la plus funeste : second point. Plaise au ciel que ce discours vous inspire une crainte salutaire, et que, dans cette juste crainte, vous n'approchiez jamais du sacrement le plus vénérable, sans un sérieux retour sur vous-mêmes, et sans toute la préparation qui convient !

PREMIER POINT.

Offense de Dieu la plus griève : d'où nous devons d'abord juger quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Il faut convenir que les Juifs se portèrent à d'étranges extrémités contre le Fils de Dieu, lorsque, après l'avoir comblé d'ignominie, déchiré de coups, ils le crucifièrent enfin, et le firent expirer dans les douleurs et la honte d'une mort aussi infâme qu'elle fut cruelle : mais ce Dieu sauveur s'était soumis à tout cela, avait consenti à tout cela, avait accepté tout cela. La gloire de son Père, qu'il s'agissait de rétablir, y était intéressée. Il le savait, et il était touché de ce grand intérêt par préférence à tout autre. Cette seule vue devait donc lui rendre toutes les souffrances de sa passion, non-seulement plus supportables, mais désirables.

Il est vrai que, livrant dans le jardin son humanité sainte à la tristesse, à la frayeur, au dégoût et à l'ennui, il témoigna une extrême répugnance pour la croix qui lui était préparée, et qu'il demanda de ne point boire un calice si amer : mais c'était l'homme qui parlait ; c'était, dans le langage commun, ce que nous appelons l'appétit sensitif et la partie inférieure de l'âme, tandis que la raison supérieure et la volonté agréait tout, et se résignait à tout. L'événement le montra bien : dès que ses ennemis vinrent l'arrêter et se saisir de sa personne, avec quelle ardeur alla-t-il au-devant d'eux ! avec quelle fermeté et quel courage se présenta-t-il à eux ! Rien ne l'étonna, parce qu'il voulait effacer ainsi l'injure faite à Dieu par le péché, et satisfaire à la justice du ciel. Mais il en va tout autrement dans une communion sacrilége. C'est là pour user toujours de la figure et de l'expression de l'Apôtre, c'est là que Jésus-Christ est crucifié, puisque le pécheur est une croix pour lui, et la plus rude croix. Mais bien loin de rien apercevoir dans cette croix qui puisse tourner à l'honneur de la majesté divine, il n'y voit qu'un crime et le crime le plus énorme. Car qu'est-ce de communier indignement ? Quel abus du Saint même des saints ! quelle audace ! quelle perfidie ! quelle hypocrisie ! Je reprends et suivez-moi.

1. Quel abus ! Il n'est rien que Dieu nous ait ordonné plus expressément que le respect des choses saintes. C'est pour cela que, dans l'ancienne loi, le peuple était exclus du sanctuaire, et qu'il n'était permis qu'au souverain pontife d'y entrer. C'est pour cela que le même peuple d'Israël eut défense d'approcher seulement de la montagne où le Seigneur devait descendre et converser avec Moïse. C'est pour cela que, du moment qu'Osa eut porté la main sur l'arche, et que, par un zèle indiscret, il se fut avancé pour la soutenir, il tomba mort à la vue d'une nombreuse multitude, et, par un châtiment si sévère et si prompt, répandit la terreur dans tous les esprits. Et n'est-ce pas pour cela même encore que l'usage des pains de proposition était interdit à quiconque n'avait pas eu soin de se purifier, et ne s'était pas abstenu des plaisirs les plus légitimes ? Or, je demande : Qu'était-ce que ce sanctuaire ? qu'était-ce que cette montagne ? qu'était-ce que cette arche d'alliance ? qu'était-ce que ces pains de proposition, et jamais en tout cela y eut-il ou put-il y avoir rien de plus saint, ni même d'aussi saint, que le sacrement de Jésus-Christ, que le corps de Jésus-Christ, que le sang de Jésus-Christ ? Voilà néanmoins ce que profane le pécheur sacrilége par une communion indigne. Dans une même âme il allie ensemble le péché et la sainteté même. Union la plus monstrueuse et la plus abominable.

2. Quelle audace ! Saint Jean Chrysostome, prêchant au peuple d'Antioche sur le même sujet que moi, leur disait : Prenez garde, mes frères, et donnez-y toute votre atten-

tion ; comprenez de quel pain vous allez vous nourrir, et soyez-en saisi de frayeur. Il le disait à tous, sans exception, aux plus justes comme aux autres : et les plus justes en effet tremblaient, s'examinaient, osaient à peine se présenter à l'autel ; mais le pécheur sait s'affermir contre toute crainte, et d'un pas ferme, d'un visage assuré, il s'ingère dans la troupe des fidèles. En vain lui fait-on entendre ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Vous ne pouvez boire tout ensemble le calice du Seigneur et le calice des démons ; vous ne pouvez avoir part tout ensemble à la table du Seigneur et à la table des démons. Voulez-vous irriter le Seigneur, et comme le piquer de jalousie ? êtes-vous plus forts que lui* (*I Cor.*, X) ? En vain, soulevée malgré lui et contre lui, sa conscience lui crie-t-elle avec l'ange de l'Apocalypse : *Heureux ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau, mais loin d'ici, loin de ce saint lieu, enchanteurs, impudiques, homicides, idolâtres, fourbes et imposteurs, vous tous qui aimez le péché et qui le commettez* (*Apoc.*, XXII). Nulle considération ne l'arrête, tant il est résolu de ne rien écouter, et de franchir toute barrière. A la face du Dieu vivant, sans égard à la présence de Jésus-Christ, et sans hésiter, il se montre, il marche, il va recevoir, ou plutôt enlever le divin aliment qui n'est réservé qu'aux âmes innocentes et pures.

3. Quelle perfidie ! Judas trahit son maître par un baiser ; et le baiser que donna au Fils de Dieu cet infâme disciple, eut-il rien de plus perfide qu'une communion où le pécheur, selon toutes les apparences, vient à Jésus-Christ en ami, pour se dévouer et s'attacher à lui du nœud le plus étroit et le plus intime, mais dans le fond en ennemi, pour le vendre et pour le livrer ? A qui le livrer ? aux plus criminelles habitudes, aux plus sales passions, aux plus sensuelles et aux plus brutales convoitises, à tous les vices d'un cœur corrompu, où il descend et où il est dans une espèce d'esclavage. Qu'est-ce que cet état pour un Dieu, et qu'est-ce que de l'y réduire ?

4. Quelle hypocrisie ! Ah ! chrétiens, ne sont-ce pas souvent ces profanateurs qui affectent les plus beaux dehors ? Comme ce n'est point un principe de religion qui les fait participer au sacrement, mais un respect humain, mais une certaine coutume à quoi ils veulent satisfaire, mais un certain exemple qu'ils veulent donner, tout leur soin est, non pas de préparer leur âme, mais de se masquer et de se déguiser. Ils se prosternent, ils s'humilient, ils prient. Quand le Sauveur du monde, dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, leur apprit qu'un d'entre eux avait conjuré sa perte, Judas fut un des premiers à lui témoigner là-dessus sa surprise, et ne parut pas moins empressé que les autres à lui marquer son attachement et son zèle : *Est-ce moi*, s'écria-t-il, *est-ce moi, Seigneur* (*Matth.*, XXVI) ? C'était en effet ce malheureux ; mais il craignait d'être connu, et pour cela il palliait ses sentiments et se contrefaisait. Plût au ciel qu'entre les ministres de Jésus-Christ il fût le seul à qui l'on pût reprocher une si damnable dissimulation ! Mais, hélas ! puis-je sans horreur le prononcer ? le ministère même le plus sacré n'a pas toujours été exempt des plus sacriléges profanations ; il ne l'est pas encore. Le Fils de Dieu nous avertit de nous garder des faux prophètes, qui viennent à nous sous des toisons de brebis, et qui sont au dedans d'eux-mêmes des loups ravissants. Daigne le Seigneur préserver son Eglise de ces indignes sacrificateurs qui, couverts des saints vêtements, montent à l'autel, y opèrent le divin mystère, le consomment dans leur sein, le dispensent de leurs mains, et cependant recèlent au fond de leurs âmes des mystères d'iniquité qu'ils tiennent ensevelis, autant qu'il leur est possible, en de profondes ténèbres ; mais que Dieu voit, et que Jésus-Christ, juste vengeur de son sacrement, saura produire à la plus éclatante lumière dans le grand jour de la révélation.

Or, pour reprendre ma première proposition, de tout ceci il est aisé de conclure que ce ne peut être sans une sorte de violence que Jésus-Christ voit à sa table un pécheur sacrilége, et qu'il souffre que le pain des anges lui soit administré. Aussi, selon la remarque des évangélistes, lorsqu'il aperçut Judas au milieu des apôtres, mangeant avec eux l'agneau pascal, et recevant comme eux le pain consacré, il en fut ému. Tout maître qu'il était de lui-même, il suivit le mouvement de son cœur ; il se plaignit, il s'expliqua. Nous ne pouvons nous en étonner, pour peu que nous concevions ce que c'est, dans son estime et par rapport à lui, qu'une communion où toutes ses vues sont renversées, et qui, bien loin de contribuer à la gloire de son Père, ainsi qu'il se le proposait, ne sert qu'à l'offenser plus grièvement, ce Père céleste, et qu'à le déshonorer. Je ne crains donc point de passer les bornes de la vérité la plus exacte, et j'ajoute sans hésiter que, si ce Sauveur était encore dans une chair passible et mortelle, et qu'il dût comme autrefois endurer une seconde passion et une seconde mort, rien de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui ses bourreaux, ni de tous les tourments qu'il souffrit par la haine et la barbarie des Juifs, ne lui serait plus odieux, et en ce sens plus douloureux, que le crime d'un chrétien qui, par un sacrilége, profane le sacrement de son corps et de son sang. Voilà, Seigneur, ce que la malice des hommes vous réservait. Vous ne fûtes crucifié qu'une fois au Calvaire : combien de fois l'avez-vous été et l'êtes-vous dans vos temples et jusque dans votre sanctuaire !

SECOND POINT.

Condamnation et ruine du pécheur la plus funeste ; autre conjecture qui nous donne à connaître quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Le Fils de Dieu ayant pensé à nous de toute éternité et nous ayant aimés, il est venu

parmi nous dans la plénitude des temps, et s'est chargé de toutes nos misères, non-seulement comme réparateur de la gloire de Dieu, mais comme rédempteur des hommes, et leur médiateur auprès de Dieu. Il est donc certain que rien, après la gloire divine, ne l'a touché plus fortement que ce grand ouvrage du salut et de la rédemption du monde. C'est ce qui l'a attiré sur la terre; c'est pour cela qu'il était envoyé, et c'est à quoi il a travaillé sans interruption jusqu'au dernier moment de sa vie. Or, ce salut qu'il avait en vue, et qui lui fut si cher, c'était le prix de sa croix et de toutes les ignominies, de toutes les douleurs de sa passion; c'était là la fin où il aspirait; et, souhaitant la fin avec tant d'ardeur, ce désir si vif et si empressé devait lui faire prendre avec moins de peine le moyen nécessaire pour y parvenir. Mais quel est le fruit malheureux d'une communion sacrilége, à quoi se termine-t-elle? Je l'ai dit : à la plus terrible condamnation du pécheur et à sa ruine.

Car, prenez garde, il devient coupable devant Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ; c'est l'expression de l'Apôtre. De là, selon les termes formels du même apôtre, en mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et boit son propre jugement. Pour comble de malheur, il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu; d'où suit enfin une mortelle indifférence pour les choses de Dieu et pour le salut, qui le conduit à la perte entière de son âme. Que dis-je, à la perte de son âme! de cette âme si précieuse à Jésus-Christ, de cette âme, la conquête de Jésus-Christ et comme son héritage, de cette âme que Jésus-Christ voulait nourrir, conserver, avancer, élever à la gloire et à la béatitude éternelle, par l'efficace et la vertu de son sacrement. Eh quoi! ce même sacrement qui devait lui donner la vie, c'est ce qui lui donne la mort; ce même corps, ce même sang de son Sauveur qui devait la sanctifier, c'est, par l'abus qu'il en fait, ce qui l'infecte, ce qui la noircit, ce qui la rend abominable devant Dieu, ce qui lui imprime un caractère de réprobation, et qui la damne! Dieu de miséricorde, Dieu rédempteur, quels sont sur cela vos sentiments? Jamais vîtes-vous avec plus d'horreur la croix où vous fûtes attaché? et tout le fiel dont on vous abreuva eut-il rien pour vous de si amer? Mettons ceci dans un nouveau jour, et expliquons-nous.

1. Il devient coupable devant Dieu, et par conséquent responsable à Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ. Il en devient coupable, dit le docteur des nations, puisqu'il profane l'un et l'autre, puisqu'il traite indignement l'un et l'autre, et puisqu'il ne fait pas de l'un et de l'autre le discernement qu'ils méritent par tant de titres. Et dès qu'il s'en rend coupable, il en est responsable à Dieu, puisque l'offense remonte jusqu'à Dieu même, puisque c'est le corps et le sang du Fils de Dieu, puisque Dieu, jaloux de l'honneur de son Christ, et souverainement équitable, ne peut laisser impunis une profanation et un abus si énormes. Ce sang donc, ce sang qui coula sur la croix pour la justification du pécheur, retombe sur lui pour sa damnation. Ce sang, dont la voix, plus éloquente que celle du sang d'Abel, s'élevait pour lui vers le ciel et criait miséricorde, crie vengeance contre lui. Quel changement! quel renversement! Qu'il se l'impute à soi-même. C'est toujours le même sang qui devait être sa rançon; mais à son égard (je puis le dire, et les Pères l'ont dit avant moi) il en fait le plus contagieux et le plus subtil poison. C'est toujours le même Sauveur qui voulait le défendre et lui servir d'avocat; mais il en fait son témoin le plus irréprochable et son plus dangereux accusateur.

2. En mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et il boit son propre jugement. Et en effet, ce témoin, cet accusateur que reçoit le pécheur au dedans de lui-même, et qu'il suscite contre lui-même, c'est en même temps son juge, mais un juge ennemi, mais un juge irrité, parce que c'est un juge outragé. Il n'est point besoin d'un autre tribunal que la table du Seigneur; il ne faut point aller plus loin. C'est là que le crime se commet, il est sans excuse, il est constant et avéré. C'est donc là que le Seigneur, présent en personne, prononce sur l'heure, contre le criminel le même anathème qu'il prononça dans une pareille conjoncture contre ce disciple qui le trahissait : *Malheur à cet homme* (*Matth.*, XXVI)! Malheur, parce que plus le sacrement qu'il viole est saint, plus il se rend coupable; et que, plus il est coupable, plus le châtiment qu'on lui prépare sera rigoureux. *Il vaudrait mieux pour cet homme de n'être jamais né* (*Ibid.*). Jugement ratifié dans le ciel à l'instant même qu'il est porté sur la terre.

3. Il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu, de n'avoir pas profité d'une grâce et de l'avoir reçue en vain, c'est assez pour arrêter le cours de certaines grâces que Dieu nous destinait, et pour l'engager à les retirer : que sera-ce de recevoir l'auteur de la grâce, le principe et la source de toutes les grâces, je ne dis pas inutilement et sans fruit, mais criminellement, mais sacrilégement. Car il ne s'agit pas seulement ici d'une simple omission, d'une simple résistance à la grâce, en ne faisant pas ce que la grâce inspire; mais d'un sacrilége actuel et formel, mais de l'attentat le plus noir, en profanant le divin mystère. Je dis de l'attentat le plus noir, parce que c'est souvent un attentat médité, prévu, concerté, fait avec connaissance et d'un sens rassis, malgré mille remords, malgré mille reproches intérieurs de l'âme qui répugne, qui hésite, qui voit à quel excès elle se laisse emporter et à quoi elle s'expose. Après cela, nous paraîtra-t-il étrange qu'elle soit délaissée de Dieu et livrée à elle-même? Ainsi le fut Judas, quand le Sauveur du monde, au moment qu'il eut communié, lui dit : *Ce que vous avez résolu de faire, faites-le au plus tôt* (*Joan.*, XIII). Comme s'il lui eût dit : Je

vous ai averti, je vous ai sollicité et pressé ; rien n'a pu vaincre votre obstination : allez donc, et agissez; périssez, puisque vous voulez périr.

4. De là, indifférence mortelle pour les choses de Dieu et pour le salut. Abandonné de Dieu et privé des grâces qui lui étaient réservées, comment serait-il touché de quelque chose par rapport à Dieu et au salut de son âme? Pour acquérir l'habitude d'une vertu, il ne faut quelquefois qu'une seule victoire qu'on a remportée sur soi-même, qu'une seule violence qu'on s'est faite, qu'un acte héroïque qu'on a pratiqué dans l'occasion. Or il en va de même, ou à peu près de même, à l'égard du crime. Il y en a d'une telle nature, qu'il suffit de les commettre une fois, pour rompre tous les liens qui nous retenaient, et pour s'ouvrir une carrière libre dans les voies de l'iniquité; on secoue le joug, on ne ménage plus rien. C'était en effet un joug pour plusieurs, que l'obligation d'approcher du sacrement de Jésus-Christ à certains temps de l'année où l'on ne pouvait guère s'en dispenser; c'était un frein qui gênait et qui incommodait. La vue d'une communion prochaine troublait, inquiétait, engageait à prendre quelques mesures pour calmer une conscience encore timide, ou plutôt pour l'assoupir et l'endormir. Mais quand, fatigué de ces inquiétudes et de ces troubles, on a pris le plus court moyen de s'en affranchir en communiant avec son péché, c'est alors que la passion émancipée, pour ainsi parler, et tirée de servitude, se livre à tout sans règle et sans nulle considération. Une communion faite indignement, affermit contre la crainte d'une seconde, et en diminue l'horreur. De cette sorte on vit tranquille dans ses désordres; on se sert même de la communion comme d'un voile pour les couvrir et les tenir cachés. Ils se multiplient sans obstacles et presque à l'infini. Quel fonds de corruption, où, de jour en jour on se plonge plus avant et on s'abîme! Quelle impénitence, commencée dans la vie, pour être, hélas! par le plus redoutable châtiment consommée à la mort.

Voilà donc, chrétiens auditeurs, pour vous remettre sous les yeux tout le plan de ce discours, et pour vous en retracer l'idée, voilà l'extrême violence que le pécheur sacrilége fait à Jésus-Christ; voilà l'essentielle différence que j'ai marquée entre cette croix matérielle où il mourut par la conjuration des Juifs, et cette croix spirituelle où il est attaché par une communion indigne. Il accepta l'une d'une volonté pleine et parfaite, parce qu'il y envisageait l'honneur de Dieu et l'avantage de l'homme; mais il déteste l'autre, il l'abhorre, parce qu'il y voit tout à la fois, et Dieu déshonoré, et l'homme perdu. Dans le fort de sa douleur, aux approches de sa passion, il disait à son Père, en se résignant : *Que votre volonté soit faite, et non la mienne* (*Luc.*, XXII), qui doit se conformer à la vôtre; mais c'est ce qu'il ne peut dire ici, puisqu'une communion sacrilége ne peut être de la volonté du Père ni de la volonté du Fils. Il ne lui reste que de renouveler la plainte de son prophète : *C'est en vain que j'ai travaillé ; en vain*, âme criminelle, *que j'ai consumé pour vous toute ma force* (*Is.*, XLVI). Je vous avais sauvée par la croix, mais le fruit de cette croix, où j'avais opéré l'œuvre de votre salut, vous le détruisez par une autre croix que vous m'avez dressée dans votre cœur. Plainte accompagnée d'une menace formidable : car, ajoute le prophète, ou Jésus-Christ même dans la personne du prophète : *Le Seigneur*, ce Père tout-puissant, *me fera justice.* S'il tient maintenant ses coups suspendus, il aura son temps pour frapper, et son bras doit s'appesantir sur vous d'autant plus rudement que c'est le sang de son Fils qu'il vengera.

Pensons-y, mes frères, et tremblons. Les jugements de Dieu sont à craindre pour tous les pécheurs, mais surtout pour les pécheurs sacriléges. Nous savons à quel désespoir Judas fut abandonné de Dieu, et à quelle fin malheureuse il s'abandonna lui-même, après avoir profané le sacré mystère nouvellement institué. Il est moins ordinaire, j'en conviens, de le profaner d'une vue aussi délibérée; mais de s'y exposer, mais de se mettre là-dessus dans un danger évident et prochain par l'extrême négligence avec laquelle on se présente à la sainte table, c'est ce qui n'arrive que trop fréquemment, et de quoi nous ne pouvons nous préserver avec trop de soin. Quelque bien disposés que fussent les apôtres, et quoique le Fils de Dieu leur eût lavé les pieds, en signe de cette pureté intérieure de l'âme qu'ils devaient avoir et qu'ils avaient en effet; toutefois, lorsque, sur le point de les communier, il leur déclara, ainsi que je l'ai dit, qu'il y avait un traître parmi eux et un profanateur, ils furent saisis d'une crainte religieuse. Aucun ne présuma de lui-même ni de son état; mais ils s'écrièrent tous en général et chacun pour soi : *Serait-ce moi, Seigneur?* Prenons ce sentiment, sans rien perdre néanmoins d'une confiance raisonnable et chrétienne. Nettoyons, lavons, purifions notre cœur; effaçons, autant qu'il dépend de nous, avec le secours du ciel, jusqu'aux moindres taches : et, du reste, malgré toutes nos précautions, défions-nous encore de nous-mêmes, et ne comptons point sur nous-mêmes. Je vais à vous, Seigneur, je vais à votre autel où vous m'invitez, et où vous voulez vous donner à moi : mais comment y vais-je, et en quelles dispositions. Vous le voyez mieux que moi, puisque vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Ah! mon Dieu! n'y a-t-il point dans mon âme quelque venin secret qui la corrompe? suis-je dans votre grâce? je n'en ai point de certitude; mais du moins, ce que je sais, c'est que je souhaite d'y être, c'est que je veux y être, c'est que je crois de bonne foi n'avoir rien épargné ni rien omis pour y être. Voilà, Seigneur, tout ce que je puis de ma part; et vous, par votre miséricorde, vous suppléerez, comme je l'espère, à tout ce qui me manque.

HUITIÈME JOUR. — Jésus-Christ victorieux et triomphant dans l'eucharistie.

Sur les processions du saint-sacrement.

David et omnis domus Israel ducebant arcam testamenti Domini in jubilo et in clangore buccinæ.

David et toute la maison d'Israël conduisaient l'arche du Seigneur au milieu des cris de joie et au son des trompettes (II *Rois, ch.* VI).

Jamais le saint roi d'Israël et l'innombrable multitude de peuple qui l'accompagnait ne furent remplis d'une joie plus pure, ni ne témoignèrent plus de zèle pour la gloire du Seigneur, que lorsque, avec l'appareil le plus pompeux, et parmi les acclamations publiques, ils conduisirent l'arche du testament, et la placèrent dans la capitale de l'empire. Ce fut pour cette arche, après avoir renversé l'idole de Dagon, après avoir mis en déroute l'armée des Philistins, après avoir attiré sur le pieux Obédédom et sur toute sa famille les bénédictions du ciel, ce fut, dis-je, pour cette arche victorieuse comme un triomphe. Tout Israël y applaudit; tout l'air retentit de chants d'allégresse, et David ne ménagea rien pour contribuer à la célébrité de cette fête. Belle figure, mes chers auditeurs, qui, dans une comparaison très-naturelle, nous représente ce qui se passe en ces saints jours à l'égard du sacrement de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ce sacrement adorable? Dans la pensée des Pères et des interprètes, c'est l'arche de la nouvelle alliance. Et comment l'Eglise veut-elle surtout que ce sacrement soit honoré dans cette octave qu'elle a établie et qu'elle lui consacre? On le porte publiquement et processionnellement; tout le peuple fidèle s'assemble autour du char où il est élevé, le concours est universel, et voilà ce que j'appelle son triomphe. Religieuses processions et augustes cérémonies dont je me suis proposé de vous entretenir; car, après vous avoir fait voir Jésus-Christ outragé dans son sacrement, insulté, persécuté, crucifié, il faut maintenant, pour effacer de si tristes idées, vous le faire considérer victorieux et triomphant. Ainsi les évangélistes, après nous avoir fait le détail des mystères de sa vie souffrante, et de toutes les ignominies de sa mort, nous racontent les merveilles de sa résurrection, et peignent à nos yeux la gloire de son ascension au ciel. Quoi qu'il en soit, voici en trois mots le partage de ce discours : triomphe de Jésus-Christ dans l'eucharistie, triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité : premier point; triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, suivant les intentions de l'Eglise, et selon les motifs qui l'ont engagée à l'instituer : second point; triomphe le plus capable d'exciter le zèle des fidèles et de réveiller les sentiments de leur piété : troisième point. J'ai cru le sujet assez important pour mériter une instruction particulière; d'autant plus que c'est une matière qu'on ne vous a jamais peut-être suffisamment développée dans la chaire, et dont il est bon que vous ayez une pleine connaissance.

PREMIER POINT.

Triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité. C'est une réflexion bien vraie des maîtres de la vie chrétienne et spirituelle, quand ils regardent et qu'ils nous font regarder l'entrée de Jésus-Christ, par la communion, dans une âme, surtout dans une âme pénitente, comme un triomphe. Cette âme, disent-ils, dégagée des liens du péché dont elle était esclave et qui la tyrannisait, devient pour son libérateur comme une terre conquise. Il en prend possession, il y établit son empire et l'y affermit. Point d'inclination vicieuse qu'il ne réprime, point de passion qu'il ne tienne sous le joug. Ses volontés règlent tout, tout obéit à sa loi, tout suit les mouvements de sa grâce; et plus il lui en a coûté d'efforts pour s'assurer une telle conquête, plus il a de quoi s'en glorifier; de sorte que les efforts mêmes qu'il a faits, que les combats qu'il a livrés, ne servent qu'à relever le prix de sa victoire. Puissiez-vous, adorable Maître, régner ainsi dans nous et sur nous; puissions-nous vivre toujours sous une si heureuse domination.

Cependant, chrétiens, ce triomphe est tout intérieur, et n'a rien qui frappe les yeux. Dieu seul et l'âme en sont témoins. Or, il fallait à Jésus-Christ un triomphe plus éclatant, il fallait qu'une fois au moins, chaque année, il y eût un temps où il se produisît au grand jour, et il se donnât en spectacle à tout le monde chrétien. Oui, *Seigneur, levez-vous; vous, dis-je, et l'arche que vous avez sanctifiée* (*Ps.* CXXXI), qui est votre sacré corps. Sortez des ténèbres où vous vous tenez enfermé dans vos tabernacles, et montrez-vous. Autrefois vous traîniez après vous les quatre, les cinq mille hommes, qui vous suivaient et vous bénissaient. Ce que vous avez fait dans les jours de votre vie mortelle et passible, vous convient encore mieux dans cette vie bienheureuse et immortelle dont vous jouissez. Et vous, *filles de Sion, venez au-devant de l'Epoux céleste* (*Cant.*, III); nation chérie entre toutes les nations, catholiques zélés, réunissez-vous, et de compagnie venez prendre part à cette pompeuse et dévote solennité. Venez voir, non plus *le roi Salomon ceint du diadème* (*Ibid.*), mais le Roi des rois, mais le Dieu de l'univers couronné de splendeur et de gloire.

Ce que je dis, c'est ce que l'Eglise ordonne, et ce qui s'exécute selon qu'elle l'a prescrit. De toutes parts on se rend au lieu désigné pour la marche; on se dispose, on se range; une nombreuse assemblée, ou, pour mieux dire, une nombreuse cour, se forme de tous les états et de toutes les conditions; depuis le plus petit et le plus pauvre, jusques au plus puissant et au plus grand, jusques au prince, jusques au monarque. A l'aspect de la Divinité présente, toute dignité disparaît, et chacun à l'envi ne pense à se distinguer que par ses hommages et ses respects.

J'ai vu le Seigneur, disait le Prophète, *il était assis sur un trône élevé. Des séraphins étaient autour du trône et le couvraient de*

leurs ailes ; ils répétaient sans cesse et se criaient l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées, toute la terre est remplie de sa majesté (*Isai.*, VI). Ainsi les prêtres, comme ces anges qui dans le ciel assistent autour du trône et devant la majesté du Très-Haut, approchent du sanctuaire, prêts à exercer leurs fonctions. Les rues sont jonchées de fleurs, les maisons parées et ornées, les autels dressés sur la route, d'espace en espace, pour recevoir le Seigneur, et pour lui servir en quelque manière de repos. Enfin le signal est donné, et c'est alors que de son temple part ce Dieu triomphant, et qu'il commence à se produire.

Il est au milieu de ses ministres comme grand-prêtre et pontife souverain ; il est sous le dais comme roi du ciel et de la terre. On lui offre de l'encens, et il le reçoit comme Fils de Dieu et Dieu lui-même. Le bruit même des armes se fait entendre et l'honore comme vainqueur du monde. Que de voix s'élèvent pour célébrer son nom et pour l'exalter ! Que de cantiques de louanges ! que d'harmonieux concerts ! que de bénédictions ! que d'adorations ! Tout s'humilie, tout se prosterne. Il me semble que je pourrais bien lui appliquer les belles et mystérieuses paroles du prophète : *Il a établi sa demeure dans le soleil, et il y paraît avec la même grâce qu'un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Il a pris son essor comme un géant pour fournir sa course, et sur son passage il répand le feu de tous côtés et les rayons de sa lumière* (*Ps.* XVIII).

Ah ! chrétiens, que dis-je? et quel autre état tout opposé, quelle autre vue vient me frapper l'esprit ! quel parallèle ! Que cette marche est différente de celle qu'il fit dans la ville de Jérusalem la veille de sa passion ! Là, il fut livré entre les mains des impies et traîné avec violence de tribunal en tribunal comme un criminel : ici il est dans les mains des ministres du Dieu vivant, qui le conduisent avec révérence d'autel en autel, et l'y placent comme le Saint par excellence et le principe de toute sainteté. Là, poursuivi d'une populace animée, abandonné aux plus indignes traitements d'une insolente et brutale soldatesque, il fut exposé aux injures les plus atroces, aux imprécations, aux blasphèmes, à tout ce qu'inspire la haine et une aveugle fureur ; ici, révéré jusques à l'adoration, recherché avec empressement, invoqué avec une confiance chrétienne, il n'entend, et pour lui-même, et pour ceux qui le réclament, que des souhaits, que des vœux, que d'humbles actions de grâces et de ferventes supplications. Là, envoyé à Hérode, il comparut devant toute sa cour, et il y fut méprisé, moqué, traité de fou ; de là, renvoyé honteusement, il comparut pour une seconde fois devant Pilate et son conseil, et il y fut accusé, jugé, condamné : ici, dans les plus superbes cours, comme dans les campagnes et les bourgades, dans les ordres les plus élevés par la supériorité du rang et par l'autorité, comme dans les dernières conditions, partout on s'acquitte envers lui du même devoir de religion, et l'on publie également ses grandeurs.

Il est vrai qu'il y eut un jour où les Juifs eux-mêmes lui déférèrent les honneurs du triomphe. Ils le reconnurent pour Fils de David, ils le proclamèrent roi d'Israël, ils coururent en foule l'accueillir avec des branches d'olivier et des palmes à la main, ils se dépouillèrent de leurs vêtements, et les étendirent sous ses pieds. Quelle inspiration les saisit tout à coup, quel subit mouvement les emporta ! c'est ce que je n'examine point. Mais, du reste, ce ne fut là qu'un triomphe particulier, et renfermé dans la seule capitale de la Judée ; ce ne fut qu'un triomphe passager, à quoi bientôt succéda toute la confusion et toute l'infamie de la croix. C'est dans votre sacrement, Seigneur, que votre triomphe est universel et perpétuel. De l'Orient à l'Occident, chez toutes les nations éclairées de la foi, où cette sainte solennité n'est-elle pas en usage ! où chaque année ne se renouvelle-t-elle pas, et depuis son institution où ne subsiste-t-elle pas? Soutenons-la, chrétiens auditeurs, autant que nous y pouvons concourir, et reprochons-nous notre indifférence ou notre extrême délicatesse, quand nous négligeons d'y assister. On est si curieux de vains spectacles, on donne si volontiers sa présence à des cérémonies mondaines, on ambitionne d'y avoir place et d'y être remarqué : ayons du moins à l'égard de celle-ci, la même assiduité et la même ardeur. Entre tous les motifs qui nous y engagent, la raison de l'édification et de l'exemple peut nous suffire.

SECOND POINT.

Triomphe le plus juste et le plus légitimement dû selon les vues et les intentions de l'Eglise en l'instituant. Que se propose g'ise dans cette cérémonie? que prétend-elle ? 1. Reconnaître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang ; 2. répandre les bénédictions célestes et les grâces que Jésus-Christ porte avec soi, et sanctifier spécialement tous les lieux où il passe et qu'il honore de sa présence ; 3. confondre l'incrédulité des hérétiques, ennemis du sacrement de Jésus-Christ ; et même ce qui n'est pas sans exemple, faire naître dans leurs esprits des réflexions qui les touchent, qui leur dessillent les yeux, et leur découvrent enfin la vérité ; 4. réveiller et affermir la foi des fidèles, souvent endormie, et par là même, ou chancelante, ou moins vive et moins agissante. Je me borne là, et je demande s'il est rien de plus raisonnable que ces intentions de l'Eglise et rien de plus conforme à l'Esprit de Dieu. Exposons-les par ordre, et appliquez-vous.

I. Reconnaître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang. Que ce soit le don le plus excellent, on n'en peut avoir le moindre doute, puisque c'est le corps et le sang d'un Dieu ; don d'autant plus estimable, qu'il est pleinement gratuit, et que rien de notre part ne nous l'a pu mériter. Or, une partie de la re-

connaissance est de publier le bien qu'on a reçu ; d'en marquer une haute idée, et de l'employer à la gloire du bienfaiteur. Voilà pourquoi l'Eglise, redevable à Jésus-Christ d'un sacrement où sont contenues toutes les richesses de sa miséricorde, et où réside corporellement la plénitude de la divinité même, ne veut pas que ce soit un trésor caché. Sensible à l'amour et à l'infinie libéralité du divin époux qui l'en a gratifié, elle veut lui en faire honneur, et, pour cela, bien loin de l'enfouir, elle le montre dans les places publiques, et le présente à la vue de tous les peuples, comme si elle nous adressait ces paroles du prophète royal : *Venez et voyez, combien le Seigneur a fait pour moi de grandes choses* (*Ps.* LXV). Ce n'est pas seulement pour moi, ajoute-t-elle, qu'il les a faites, mais pour chacun de vous en particulier. D'où elle conclut, avec le même prophète : *Allons donc, réjouissons-nous dans le Seigneur, et faisons retentir de toutes parts des chants d'allégresse. Humilions-nous devant notre Dieu, adorons-le : car c'est le grand Dieu, et nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau* (*Ps.* LXIV).

2. Répandre les bénédictions célestes et les grâces que Jésus-Christ porte avec soi. Dans les entrées des princes, ils dispensent plus abondamment leurs dons ; il est de la majesté et de la grandeur royale, que les peuples se ressentent de leur présence, et que la mémoire de ces jours solennels se perpétue, non-seulement par la pompe et la magnificence qu'ils y étalent, mais par les largesses qu'ils accordent. Je sais que, pour opérer ces merveilles, et pour exercer sa toute-puissante vertu, la présence de Jésus-Christ n'est pas absolument nécessaire. Ce qu'il faisait autrefois, il le peut encore. Absent comme présent, il voyait le fond des cœurs, il gagnait des âmes, il chassait les démons, il rendait la santé aux malades, il ressuscitait les morts ; et, quand il dit à ce centenier qui lui demandait la guérison de son serviteur : *J'irai chez vous et je le guérirai* (*Matth.*, VIII), cet homme, plein de foi, lui fit une réponse aussi vraie qu'elle était humble : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison*, et il n'en est pas besoin : *Prononcez une parole*, c'est assez ; *mon serviteur sera guéri*. Tout cela, chrétiens, est incontestable; mais d'ailleurs, je puis ajouter que cette présence de Jésus-Christ, surtout dans une cérémonie qui se rapporte toute à lui, l'engage spécialement à se communiquer, à ouvrir tous ses trésors, et à les faire couler avec moins de réserve. Il descendait de la montagne où il s'était retiré pour prier ; il s'arrêta dans la plaine, et là de toute la Judée, une grande multitude le vint trouver, peuples, scribes, pharisiens, docteurs ; chacun s'empressait autour de lui : pourquoi? remarque l'évangéliste : *Parce qu'il sortait de lui une vertu miraculeuse et bienfaisante* (*Luc.*, VI). Cette vertu est toujours la même ; la source en est intarissable, et c'est dans les saintes visites du Seigneur qu'il s'en fait une effusion toute nouvelle. Il n'attend pas pour cela que nous allions à lui ; mais il vient lui-même à nous ; mais il paraît au milieu de nous, et, nous tendant les bras, il ne cesse point de nous dire : *Puisez avec joie, dans les sources de votre Sauveur* (*Isaï.*, XXI).

3. Confondre l'incrédulité des hérétiques. Ils ont tant déclamé contre le sacrement de l'autel ; ils se sont tant efforcés d'en affaiblir la créance, et ont tant blasphémé cet adorable mystère, que l'Eglise, après avoir employé pour les convaincre les plus solides raisonnements, a cru devoir encore opposer à leurs clameurs le magnifique appareil de cette fête. C'est un témoignage qui se présente aux yeux, et qui des yeux se communique à l'esprit, et peut faire impression sur leurs cœurs. Car le dessein de l'Eglise n'est pas de les confondre, précisément pour les confondre, mais de les engager à rentrer en eux-mêmes, à revenir des préjugés dont ils se sont laissés préoccuper. Il me semble qu'elle leur dit à peu près, comme une mère toujours affectionnée et tendre, ce que saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Je ne cherche point à vous insulter ; mais je vous avertis comme mes enfants bien-aimés* (I *Cor.*, IV), car vous l'êtes en vertu de votre baptême. Si ce concours, cette foule d'adorateurs, cette pompe vous causent de la confusion, *je me réjouis, non de votre confusion, mais du bon effet qu'elle peut avoir en contribuant à votre retour et à votre pénitence* (II *Cor.*, VII). Tels sont, dis-je, les souhaits de l'Eglise, et plus d'une fois ses espérances là-dessus ont été remplies. A ce triomphe de Jésus-Christ dont ils ont été témoins, à ce spectacle si religieux, des esprits rebelles et indociles ont été touchés ; le charme qui les aveuglait et qui les retenait est tombé. Foudroyés, non point au dehors ni avec éclat comme saint Paul, mais intérieurement et dans le fond de l'âme, ils ont répondu comme lui à la voix qui les appelait : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (*Act.*, IX)? Je suis à vous, la victoire a été aussi complète qu'elle était subite ; ils se sont déclarés, ils se sont joints à sa multitude, et, sans différer, ils se sont mis eux-mêmes à la suite de ce Dieu vainqueur. Ce sont là de ces coups de grâce et de ces miracles dont nous ne pouvons présumer, mais qui sont toujours dans la main de Dieu. Son bras n'est point raccourci. N'entreprenons point de pénétrer ce secret de prédestination : contentons nous d'adorer et d'espérer.

4. Réveiller et affermir la foi des fidèles. Ils sont fidèles, ils croient ; mais, du reste, comme la charité se refroidit avec le temps, de même la foi s'affaiblit et devient toute languissante ; elle n'est pas tout à fait éteinte ; elle subsiste dans le fond : mais elle n'a pas ce degré de fermeté, de vivacité qui fait agir et qui porte à la pratique. Ainsi, pour me renfermer dans mon sujet, parce que plusieurs n'ont, à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, qu'une foi faible et vague, de là viennent tant d'irrévérences qui se commettent devant les autels, et cette tiédeur avec laquelle on assiste au sacrifice, ou l'on approche de la

sainte table. Mais est-il rien de plus propre à l'exciter, à la fortifier, cette foi lente et comme assoupie, que la célébrité de ces saints jours? Qu'est-ce que cette auguste cérémonie où se rassemble tout le corps des fidèles ? c'est une nouvelle profession de foi que fait l'Eglise; profession authentique et publique, profession commune et par là même plus efficace. Cet exemple mutuel, qu'on se donne les uns aux autres, ce consentement universel, cette unanimité forme une conviction qui dans un moment, lève toutes les difficultés et résout tous les doutes. On voit et on croit, non pas contre la parole du Fils de Dieu, qui nous dit: *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (*Joan.*, XX); mais en ce sens que ce qu'on voit dispose à croire d'une foi plus vive et plus ferme que jamais ce qu'on ne voit pas. Concluons, et disons que ce n'est donc pas sans de puissants motifs que l'Eglise a ordonné ce triomphe dont elle honore Jésus-Christ; qu'en cela ses vues ont été les plus raisonnables, et, que plus ses intentions sont droites, sages et saintes, plus nous devons nous y conformer et les seconder.

TROISIÈME POINT.

Triomphe le plus capable d'allumer le zèle des fidèles, et de renouveler les sentiments de leur piété. Trois sentiments que cette solennité doit inspirer aux âmes fidèles envers le sacrement de Jésus-Christ : vénération, dévotion, consolation.

1. Vénération. Partout où est présente la sacrée personne de Jésus-Christ, il mérite également nos respects, puisqu'il est partout également Dieu. A prendre donc la chose absolument et en elle-même, il n'est pas moins digne de notre culte dans un lieu ni dans un temps, que dans un autre; mais il faut d'ailleurs convenir qu'il y a toutefois certaines conjonctures où l'on est plus vivement touché et qui tiennent dans une plus grande attention et un plus respectueux silence. Quand on est spectateur d'un appareil pompeux et magnifique, quand on voit tout un peuple humilié et prosterné, ou qu'on est témoin des mouvements, des saints empressements d'une multitude qui ne pense qu'à témoigner son zèle et à rendre ses hommages, quand on n'entend autour de soi que des acclamations, que des éloges, que des chants de piété, tout sert à recueillir l'âme, et porte à faire un retour sur soi-même, à s'humilier et à se prosterner soi-même.

Et en effet, c'est alors que se retracent dans l'esprit plus fortement que jamais ces hautes idées qu'on a conçues du sacrement que l'Eglise honore : de la présence réelle d'un Homme-Dieu dans ce sacrement, de toute la majesté de Dieu renfermée dans ce sacrement, de toute la puissance de Dieu mise en œuvre dans ce sacrement, de tous les trésors de la grâce de Dieu réunis dans ce sacrement; de ce sacrement incompréhensible, ineffable, l'abrégé des merveilles du Seigneur. Occupé de tout cela, rempli d'admiration à la vue de tout cela, on voudrait en quelque manière s'abîmer et s'anéantir. Que toute la terre vous adore, Seigneur, s'écrie-t-on, et que tout le ciel ne vient-il se joindre à la terre pour exalter votre saint nom et votre adorable mystère! Car qu'est-ce que les adorations d'un homme comme moi! Du moins, mon Dieu, vous voyez mon désir et vous l'agréerez, vous suppléerez à ma faiblesse; et vous aurez égard, non point tant à ce que je fais, qu'à ce que je voudrais faire. Ainsi pense-t-on quand c'est un esprit de religion qui conduit à cette cérémonie. Mais, si c'est un esprit de curiosité, un esprit d'amusement, le même esprit qui mène au théâtre et à des spectacles tout profanes, il n'est pas surprenant alors qu'on fasse d'une si auguste solennité un passe-temps inutile, où l'on ne cherche qu'à repaître ses yeux, qu'à voir et à être vu. De là même ce tumulte et cette confusion, ces allées et ces venues, ces immodesties dont cette fête est troublée : nulle réflexion, nulle retenue; on promène de tous côtés ses regards, sans les tourner peut-être une fois vers Jésus-Christ. Tandis que ses ministres prient à haute voix, afin que tous les assistants s'unissent à eux, du moins d'esprit et de cœur; on s'entretient de bagatelles, on converse, on agit, on se comporte en tout avec autant de liberté et aussi peu de circonspection que si c'était une partie de plaisir et un divertissement mondain.

2. Dévotion. De ce sentiment de respect et de vénération qu'inspire la cérémonie de ce jour, naissent des sentiments de dévotion. Sentiments prompts et subits, vifs et ardents. Le cœur tout à coup s'émeut, s'enflamme, devient tout de feu. Soit amour plus tendre, soit reconnaissance plus affectueuse, soit confiance plus intime, tout le remue et quelquefois le transporte comme hors de lui-même. C'est la grâce intérieure qui produit ces sentiments; mais il n'est pas moins vrai que certain extérieur de religion qu'on aperçoit de toutes parts autour de soi, ne contribue pas peu à les former. Car je parle d'une dévotion sensible, je veux dire d'une dévotion qui se répand jusque sur les sens, après que les sens ont eux-mêmes servi à l'exciter. Je ne sais quelle onction coule dans l'âme, et de l'âme rejaillit en quelque sorte jusque sur le corps, selon cette parole du prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli, et se sont réjouis dans le Dieu vivant* (*Ps.* LXXXIII).

3. Consolation. De quel transport de joie Madeleine fut-elle saisie, quand elle vit son aimable Maître ressuscité! Elle courut à lui, elle se jeta à ses pieds, et, sans tarder un moment, elle alla, selon l'ordre qu'elle en reçut, porter aux apôtres une si heureuse nouvelle. Tel est le sentiment de consolation dont est pénétrée une âme qui aime Jésus-Christ, et qui le voit dans l'éclat de la gloire et dans la splendeur. Elle le suit, non point comme une esclave attachée à son char, mais comme une épouse qui, par une fidélité inviolable, prend part à tous les états de son époux, je veux dire à ses humiliations et à son élévation; à ses humiliations qu'elle a pleurées, et à son élévation dont elle ne peut assez le féliciter, ni se féliciter assez elle-même. Elle les a pleurées amèrement, ces

humiliations de son Sauveur, toutes les fois qu'elle en a rappelé le souvenir; elle a gémi de tant d'outrages qui lui ont été faits; mais maintenant que l'Eglise les répare, la consolation qu'elle goûte est d'autant plus douce que ses larmes ont été plus abondantes et ses gémissements plus amers. Chaque pas qu'elle fait à la suite de son bien-aimé est une réparation de tout ce qui a pu lui échapper à elle-même de moins circonspect envers le sacrement du Seigneur, et de moins digne de la présence d'un Dieu. Elle se reproche une distraction la plus légère, un regard, une parole; il n'y a rien sur cela de petit pour elle.

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, nous voici à la fin d'une octave où je vous ai représenté la vie de Jésus-Christ dans la très-sainte eucharistie. Profitons de ce sacrement pour vivre nous-mêmes d'une vie chrétienne et toute pure : car voilà le fruit que nous en devons retirer; il nous soutiendra jusqu'à la mort. A cette dernière heure, ce sera notre grande ressource; non point précisément pour prolonger sur la terre et dans cette vallée de larmes des jours sujets à tant de vicissitudes et tant de misères, mais pour nous garantir des surprises de l'ennemi, qui redouble alors contre nous ses attaques; mais pour nous adoucir les rigueurs d'une séparation toujours contraire aux sens et à la nature; enfin, pour nous servir de viatique, et nous faire passer à une vie éternelle et bienheureuse.

Ainsi soit-il.

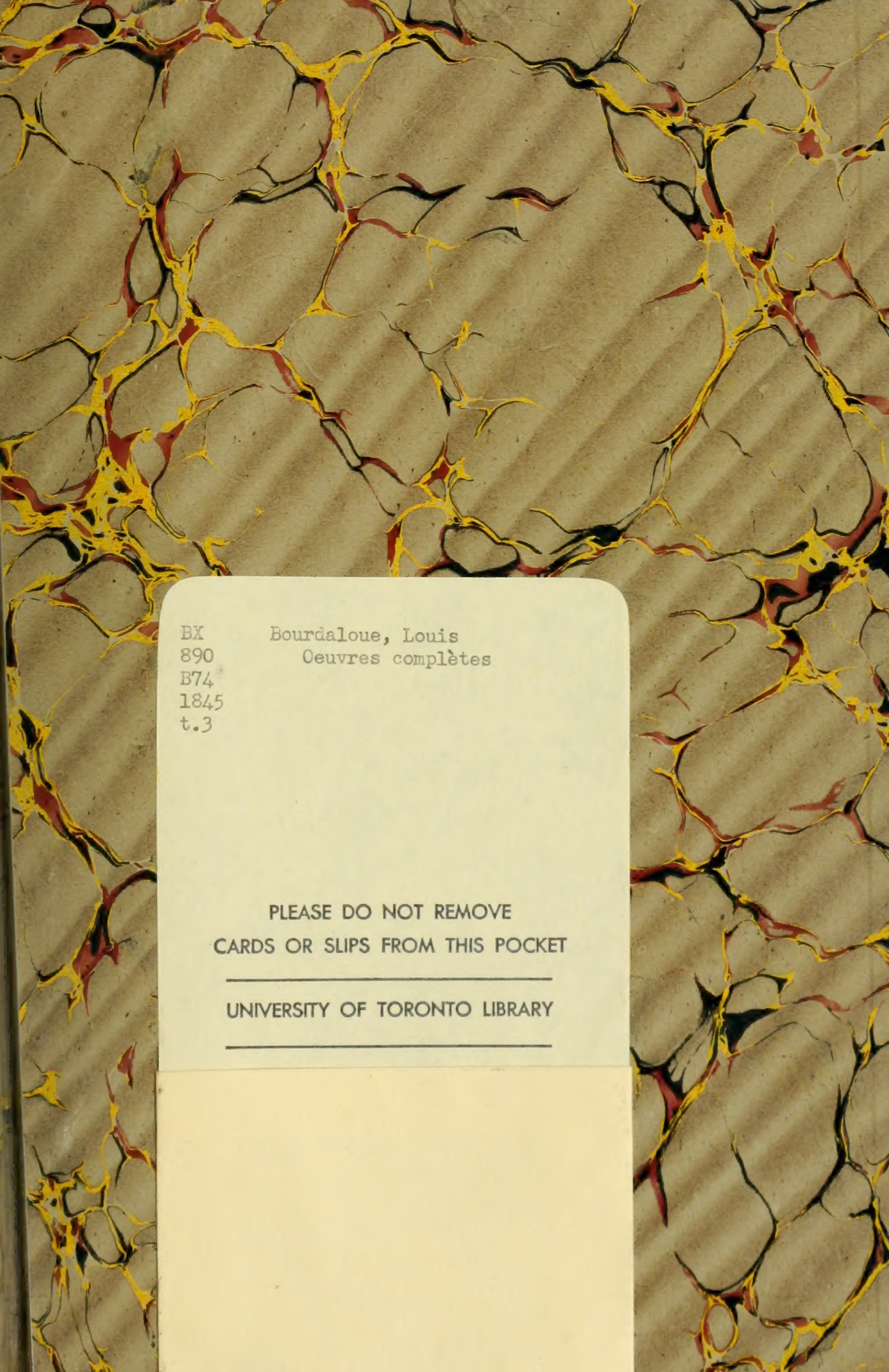
TABLE

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.




BX
890
B74
1845
t.3
Bourdaloue, Louis
Oeuvres complètes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

